

Jacques Jouet

Agatha de Mek-Ouyes

La vengeance d'Agatha

Les mariages d'Agath-Ouyes

Agatha de Paris

Roman-feuilleton



Agatha de Mek-Ouyes

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

NAVET, LINGE, ŒIL-DE-VIEUX, *poésie*

FINS, *roman*

POÈMES DE MÉTRO

UNE RÉUNION POUR LE NETTOIEMENT, *roman*

LA RÉPUBLIQUE DE MEK-OUYES, *roman-feuilleton*

POÈMES AVEC PARTENAIRES

VANGHEL, THÉÂTRE IV

MON BEL AUTOCAR, *roman*

JULES ET AUTRES RÉPUBLIQUES, *cinq romans*, volume comprenant : *La voix qui les faisait toutes* – *Gulaogo, une histoire africaine* – *Cognac* – *L'aubergiste du magasin général* – *Jules*

CANTATES DE PROXIMITÉ, *poésie*

MEK-OUYES AMOUREUX, *roman-feuilleton*

L'AMOUR COMME ON L'APPREND À L'ÉCOLE HÔTELIÈRE, *roman*

UNE MAUVAISE MAIRE, *roman*

TROIS PONTES, *roman*, *Une bonne maire* – *Héraclès sur l'Érymanthe* – *Camus (Armand-Gaston)* – *Forme de ce livre : le sonnet des Trois contes*

MRM, *poésie*

BODO, *roman*

L'Histoire poèmes, *poésie*

Chez d'autres éditeurs

LA NOCE, de S. Wyspianski, cotraduction avec Dorota Felman (Christian Bourgois)

GUERRE FROIDE, MÈRE FROIDE (Atelier du Gué)

LE BESTIAIRE INCONSTANT (Ramsay)

ROMILLATS, *nouvelles* (Ramsay)

RAYMOND QUENEAU, *essai* (La Manufacture)

DES ANS ET DES ÂNES (Ramsay)

Les autres livres de Jacques Jouet sont répertoriés en fin de volume.

Jacques Jouet

Agatha de Mek-Ouyes

comprenant La vengeance d'Agatha,
Les mariages d'Agath-Ouyes *et* Agatha de Paris

Roman-feuilleton

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Cinquième partie

La vengeance d'Agatha

Premier épisode

– Où est Mek-Ouyes ?

La question à 1 000 k-ouyes était venue, pour la tordre, dans la plus belle bouche du Monde-Mondes, la bouche la plus ourlée, celle dont la lèvre supérieure ressemblait au déplacement d'un chameau sur les dunes.

– Où est Mek-Ouyes ?

La question à 10 000 k-ouyes était parvenue dans les paires d'oreilles les plus ordinaires du premier cercle de fidèles qui s'affairait autour d'Agatha de Win'theuil alors vice-présidente-directrice générale-factota du Monde-Mondes.

– Où est Mek-Ouyes ?

La question à 100 000 k-ouyes, embarrassante et patate chaude, se demandait si on allait l'étouffer en créant une commission d'enquête, si quelqu'un allait y répondre, si Agatha n'allait pas, de guerre lasse, la passer par pertes et profits.

– Où est Mek-Ouyes, à la fin ?

Si la Lectrice avait eu, encore une fois, la parole, elle eût sans doute laissé son sang ne faire qu'un tour en s'agaçant du fait que la disparition de Mek-Ouyes, non ! c'était un effet usé dont il n'avait été que trop abusé. Elle était bien placée pour le savoir ! « Si Mek-Ouyes n'est pas retrouvé dans quatre à cinq épisodes tout au plus de cette V^e partie, je jure de ne plus lire une seule ligne de *La République de Mek-Ouyes* ! Et si je me parjure, oh ! que j'aille en enfer, qui est le pays du vrai malheur puisqu'il est le lieu sans livres et sans romans-feuilletons. »

Il reste que Mek-Ouyes n'était pas là, c'est-à-dire n'était pas au pied, à la présidence du Monde-Mondes qui s'était installée en Nouvelle-Turquie, à Foccia, non loin d'Izmir. Mek-Ouyes ne voulait toujours pas des charges les plus hautes que le suffrage universel truqué lui avait confiées. Mek-Ouyes vivait sa vie et exerçait sa liberté.

Ce n'était pas tant qu'on ne sût point où se trouvait Mek-Ouyes. Au contraire, on ne le savait que trop. Le directeur de cabinet d'Agatha de Win'theuil savait que Mek-Ouyes était à Kinshasa en voyage d'études ; la secrétaire générale de la présidence n'ignorait pas qu'il se dorait la pilule à Collioure entre mer et piscine ; les techniciennes de surface des locaux d'administration des services secrets savaient de source sûre qu'il se jouait à sa chatte incognito sur l'île Célèbes (Sulawesi) ; l'archiviste en chef du ministère de la Mémoire et des Grandes Causes Universelles affirmait qu'il assurait un enseignement à l'école des Hautes Études en Sciences politiques à 24240 Mescoules, non loin de Bergerac et de Montbazillac,

où se trouvait désormais délocalisée la Fondation Julius Watzki (on prêtait à Mek-Ouyes l'invention du concept de « gouvernaille », dont il détaillait les tenants et les aboutissants, nous y reviendrons); Agatha de Win'theuil en personne avait l'intuition qu'il était beaucoup plus près d'elle qu'il n'y paraissait, mais comme elle affirmait *urbi et orbi* qu'elle n'avait pas d'intuition, elle ne pouvait pas bénéficier des lumières de celle-ci; John Flandrin, qui était alors bien en cour à la présidence pour ce qu'il commercialisait une machine de son invention qui transformait les kalachnikovs en socs de charrue, penchait, sans preuves, pour un monastère ladakhi; la petite fille de Mek-Ouyes, Salimarnette la star, qui illuminait le feuilleton télévisé *Annette aux cent visages*, demandait qu'on voulût bien laisser son grand-père tranquille dans sa retraite genevoise : il se baignait tous les matins aux Paquis, et ce n'était pas difficile de l'y rejoindre si l'on voulait vraiment mettre la main dessus, mais à quoi bon?; Abdel VII, qui archivait à Sfax tout ce qu'il pouvait trouver de documents mek-ouyiens, laissait entendre que Mek-Ouyes était à Tunis en observation (cela voulait-il dire que des médecins l'observaient ou que lui-même observait le projet d'Abdel VII?); Google interrogé disait qu'à la question il y avait mille deux cent vingt-deux réponses, et que toutes étaient excellentes.

Mek-Ouyes était tellement partout que cela revenait à dire qu'il n'était nulle part ou que loin d'être une aiguille dans une botte de paille il en était bien plutôt chaque fêtu.

Deuxième épisode

Agatha n'avait pas pris une ride, elle qui en avait causé à beaucoup de monde dans sa longue carrière.

Agatha avait surpris. Qui, au vu de la femme fatale apparue dans les débuts des temps, aurait parié sur ses développements, sinon philanthropiques voire anthropophiliques, du moins politiques au meilleur sens du terme? Agatha de Win'theuil pouvait se flatter d'avoir bougé, et pas seulement pour chavirer ses partenaires. Les observateurs avaient dû se frotter les yeux, les biographes changer leur fusil d'épaule, se déjuger les inquisiteurs trop rapides à conclure.

Avec l'inévitable lot de soucis qui accompagnent l'action à caractère public, la beauté d'Agatha s'était approfondie. Toujours aussi légère, aussi parfaite en surface, elle avait peu à peu pénétré à l'intérieur, gorgeant la peau de sa substance immatérielle sur un centimètre environ d'épaisseur, si le mot « épaisseur » avait la moindre légitimité sous la plume qui a le front de vouloir évoquer semblable chef-d'œuvre de la nature.

Le souci premier d'Agatha de Win'theuil était, chose incroyable, l'émotion. Elle qui avait fait sa carrière politique aux affaires en pratiquant une sorte de non-agir finalement des plus clairs, convaincue qu'après l'échec de la Redivision de la planète toute action d'intérêt général ne pouvait être qu'un *re-laissez-faire la sphère*, elle, qui avait surtout *ne pas* fait ce qu'il fallait ne pas faire, en y réussissant, ce qui n'était pas si simple, elle avait une épine dans le pied, le pied qui sans celle-ci aurait été parfait. Et cette épine, c'était d'avoir, de plus en plus fréquemment, les yeux embués de larmes. Toutes ses incertitudes cachées, le poids de ses hésitations qui ne devaient pas apparaître au grand jour, se concentraient à la surface de ses globes oculaires. Non que ce phénomène, somme toute assez courant, la dotât d'un quelconque coefficient de laideur, bien au contraire ! La profondeur de ses yeux mythiques n'en était que plus grande. Pas un maître nageur qui ne rendît son slip de bain, au risque de l'exhibition la plus extrême, devant la tâche impossible qui aurait consisté à enseigner la brasse ou le crawl dans de semblables eaux. Non. Tout cela n'aurait été que peccadille s'il n'y avait eu une conséquence inique à ce suintement émotif : la goutte !

Agatha de Win'theuil, lorsqu'elle était envahie de doutes, sentait monter les larmes aux yeux. Et trente secondes plus tard, horreur ! elle avait la goutte au nez !

Au début, elle ne s'en était pas rendu compte. Il avait fallu, avec beaucoup de pincettes, qu'un miroir, sitôt brisé, le lui fît remarquer. Personne avant lui n'avait osé dans son entourage immédiat : les gens de son cabinet, les élus du deuxième rang, les travailleurs subalternes, le philosophe du premier conseil, les gardes du corps... On avait trop peur de sa réaction, et à juste titre tant ses colères, quoique rares, étaient redoutées. L'une avait fait trois morts par impulsivité (les témoins de cette colère s'étaient eux-mêmes défenestrés plutôt que de continuer à en être les témoins) ; l'autre avait déséquilibré un hélicoptère de la sécurité qui passait à ce moment au-dessus d'Agatha, **scratch** ! Jamais deux sans trois, comme on dit à Troyes, à Troie et à Trois-Rivières, on attendait la troisième colère et priait qu'on fût mort avant son avènement.

La goutte, Agatha de Win'theuil aurait aimé mieux l'avoir ailleurs, soit dans un lieu de son corps moins évidemment public, ne nous attardons pas (peut-être d'ailleurs l'y avait-elle aussi), soit à l'oreille, de préférence en double, comme deux perles à deux lobes qu'elle n'avait jamais voulu laisser percer.

Mais la goutte, elle l'avait au nez. Elle l'avait au nez depuis peut-être des jours ou des semaines. Seul Mek-Ouyes aurait pu, seul Mek-Ouyes aurait su la lui faire remarquer avec ce grain de moquerie qui n'appartenait qu'à lui. Mais Mek-Ouyes avait fui, comme à son habitude. La fuite de Mek-Ouyes était la seconde épine dans le second pied, un pied qui sans celle-ci aurait été sublime.

Mek-Ouyes était introuvable. Pas plus que la Lectrice, Agatha de Win'theuil ne voulait brûler cinquante épisodes du feuilleton à le retrouver, aussi décida-t-elle, premièrement de refuser les demi-mesures, deuxièmement d'utiliser les grands moyens et troisièmement de sortir le grand jeu.

Troisième épisode

Quoique cette cinquième partie du roman-feuilleton *La République de Mek-Ouyes* n'ait pas vocation à être un roman d'amour, il faut dire un mot de l'état des amours d'Agatha de Win'theuil, faute de quoi on courrait le risque de ne pas comprendre la suite dans toute sa gravité profonde.

L'amour, Agatha en avait trop longtemps fait une arme de conquête. Elle avait longtemps cru que cette arme était de la famille des boomerangs, c'est-à-dire qu'une fois lancée, elle vous revenait bien gentiment dans la main, pleine de l'amour des autres pour la lanceuse. La réalité n'était pas aussi rose. Le boomerang ne revenait pas toujours. Quand il revenait, il revenait souvent sans escorte. Quand il ne revenait pas seul, il revenait certes accompagné mais trop souvent d'un lourdaud qui voulait bien tirer son coup mais certainement pas durablement planter sa tente !

Bref, Agatha de Win'theuil n'était pas épanouie autant qu'elle l'eût rêvé, d'autant plus que l'estrade du pouvoir suprême n'attirait guère que les ambitieux, les roublards, les rompus et les corrompus, les conteurs d'histoires drôles qui ne faisaient plus rire, les népotistes grassouilleux, les pseudo-savants pointus sur le tricornuzène, les buveurs d'eau, les devins, les rappeurs officiels, les béni-oui-ouïistes, les je-vous-l'avais-bien-distés, les Raspoutine, les Mazarin et les Mazarine, les goûteurs de couscous empoisonné qui se révélaient empoisonneurs de couscous, les homéopathes, les rougisseries de tapis, les dérouleurs de tapis rouges, les maquilleurs, les c'est-moi-que-j'ai-la-solution, les chroniqueurs qui n'étaient souvent que des grossiers mal déguisés, les cagots et les matagots, les Thélémites et les téléphages, les déboucheurs de pots de vin, les agafarodes en collants couleur chair, les guerred-Troie-ne-va-pas-durer-plus-de-cinq-jours, les

[Bon prince, je laisse deux lignes en blanc pour que la lectrice avisée rajoute elle-même tout ce qu'elle voudra à cette triste liste. N.d.l'A.]

Or, Agatha de Win'theuil voyait passer les ans, dans l'angoisse que l'amour véritable dont parlaient les meilleurs livres ne passe jamais à sa portée. Chacun de ses amants passés lui avait permis de passer le temps et du bon temps, mais pas un, si elle était franche, qui ne lui eût laissé un petit goût de désastre.

Allons, Agatha... encore un petit peu de franchise.

— Que voulez-vous dire ? se méfie Agatha.

Vous ne le savez que trop.

— Parlez, à la fin !

Mek-Ouyes...

En moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire, une goutte parut au nez d'Agatha, une belle goutte bien moulée, qui ne demandait qu'à tomber sur ses genoux qu'elle avait dénudés sous la jupe noire si mini mini qu'elle aurait tenu bouchonnée dans la main d'un enfant de cinq ans. Vexée comme un anoploure pédiculidé, Agatha se griffa maladroitement le genou en balayant de la main la perle salée.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Eh bien non, si Mek-Ouyes n'était pas amoureux d'Agatha de Win'theuil, Agatha de Win'theuil n'était pas non plus amoureuse de Mek-Ouyes. Leur non-amorosité était réciproque. Pourtant, si Agatha n'avait aucun doute sur la question, elle ne se comprenait pas elle-même. Elle pensait qu'il était nécessaire, au sens historico-déterministe du terme, qu'elle fût avec Mek-Ouyes en relation d'amitié, laquelle comprend la relation d'amour, et elle ne comprenait pas pourquoi Mek-Ouyes avait l'air de s'en contrefoutre, mais alors dans les grandes largeur, hauteur, profondeur et durée. Elle ne se voyait pas du tout l'épouser, le pacser ou le taxer d'amant fidèle, point du tout ! Nul besoin non plus qu'il devînt ministre ou s'occupât effectivement de dossiers délicats, non, il y avait suffisamment d'imbéciles pour cela sans mobiliser une tête bien faite. Elle voulait simplement qu'il fût là, à Foccia, là où il devrait être, et que sa présence élective séchât, quand il le fallait, la goutte qu'elle avait au nez et qui pouvait devenir un complexe.

Alors, Agatha de Win'theuil, comme il a été sous-entendu à la fin de l'épisode précédent, approcha l'un de ses pieds épineux du bouton poussoir qui se trouvait sous son bureau et qui était réservé aux appels d'urgence.

Quatrième épisode

- Je veux voir Hochepoix, c'est urgent.
- ... de Corignon ? Gilles ?
- Je ne sache pas qu'il y ait deux Hochepoix dans le Monde-Mondes.
- Il ne quitte pas son laboratoire.
- Parce que les ingénieurs ont des laboratoires, à présent !
- Il n'est plus ingénieur.
- Quoi ?
- Il est chercheur.
- Ça tombe très bien, j'ai justement une recherche à lui faire faire.
- Heu... lui, c'est la recherche fondamentale...
- C'est bien ce que je voulais dire. J'ai une recherche fondamentale à lui faire faire. Plus fondamentale, il n'y a pas. Plus fondamental que Mek-Ouyes ? ha ha non !... Ses facultés sont-elles intactes, au moins ?
- On le dit très moteur, dans la recherche.
- On le dit... on le dit... qu'on le prouve !
- D'après mes informations, il est au bord de savoir débrouiller une extraordinaire technique de manipulation sur le génome jusqu'alors considérée comme indébrouillable.

– C’est cela que je voulais entendre. Vous me mettez l’eau à la bouche. Quand partons-nous, Abdel ?

– Abdel VIII, madame la présidente. Vous m’aviez promis de dire Abdel VIII...

– Je n’aurai garde de vous confondre avec les sept premiers Abdel de cette histoire, mon pauvre Abdel. Vous êtes le premier qui me donne quelque satisfaction, vous le savez très bien.

– Je ne suis pas « votre pauvre Abdel », je suis Abdel VIII.

– D’accord, Abdel 8.

– VIII, pas 8.

– D’accord. Sachez, VIII, que je suis très contente de vos services de premier conseiller débrouillard.

– Moi, je ne suis pas content que vous ne disiez pas mon nom dans son entier.

– Je ne vous paye pas pour que vous soyez content, Abdel.

Durant ce petit dialogue à fleurets à peine mouchetés, Abdel VIII et Agatha de Win’theuil avaient eu le temps de s’embarquer dans un vaisseau du genre minibus aérien à carburation végétale qui les porta vers l’est, précisément à Tyré, là où Alphonse de Lamartine avait naguère été attaqué par un traître chat sur les tapis d’une mosquée. Dans la colline qui dominait la plaine, et de laquelle on se montrait du doigt les couchers de soleil, Gilles Hochepoix de Corignon avait enfoui son laboratoire, invisible aux yeux du passant, à l’exception d’une tourelle d’observation satellitaire qui était défendue comme un fort Vauban.

– Je n’ai pas revu Hochepoix depuis tout ce temps, dit à haute voix une Agatha rêveuse en robe vichy qui n’avait pourtant à l’esprit que Mek-Ouyes.

– Vous allez le trouver bien changé, dit Abdel VIII. Lui, en revanche, il vous trouvera la même.

– Je ne me suis donc pas améliorée ?

– Il est vrai que vous avez remué ciel et terre, chère Agatha, mais c’est comme si ciel et terre eux-mêmes n’avaient pas eu le pouvoir de vous remuer vous.

– C’est-à-dire que je suis un monstre !

– Je me comprends. Je suis bien placé pour savoir que vous êtes sensible, mais vous êtes également de marbre.

– Vous feriez mieux de vous taire, Abdel.

Agatha prenait assez mal cette matière froide et sclérotique qui lui était envoyée dans les gencives. Être une femme de marbre courant après un homme qui était de bois. Que pouvait-on rêver de pire ? Elle repensa soudain à sa nuit d’amour avec Mek-Ouyes dans la cabine de son camion. La nuit unique. Ce souvenir la révolta, justement, par son unicité. Quoi ? Agatha de Win’theuil, l’espionne sans foi ni loi, était devenue l’icône de la philanthropophilie politique et dévouée, et elle n’avait pas le droit de revivre une seconde fois cette nuit unique ? C’était inique.

– Si je retrouve Mek-Ouyes...

– Eh bien, dit Abdel VIII, si vous retrouvez cet abruti ?...

– Je lui demande de vous gifler, numéro 8 !

– Je le traitais d’abruti en espérant que vous alliez me gifler vous-même, Agatha.

– Vous êtes maso, mon pauvre ami.

– Si vous me giflez, au moins, vous me touchez.

– Et vous, vous me consternez avec votre discours de la servitude volontaire. Entrons plutôt.

Agatha de Win'theuil et Abdel VIII pénètrent dans le sas, après la porte de béton. Sans surprise, ils aperçoivent l'œil d'une caméra qui les saisit en pied. La porte de béton claque dans leur dos. Un système de contrôle les radiographie. Une herse remonte dans sa gaine. Ils avancent à présent dans un jardin fleuri et fruité, ancolies et néfliers.

– Bonne arrivée, Agatha de Win'theuil !

– Haut les cœurs ! lança courageusement Abdel.

– Ourgh !... lâcha Agatha qui, sans pouvoir se retenir, eut justement un haut-le-cœur en voyant ce qu'elle voyait.

Cinquième épisode

Comme Gilles Hochepoix de Corignon s'était vieilli depuis tout ce temps ! Le haut-le-cœur d'Agatha de Win'theuil se changea rapidement en un fou rire qu'elle eut beaucoup de mal à réprimer. On voyait bien que la belle chevelure ondulante de Hochepoix était passée par le poivre et le sel, puis par le blanc franc, sans jamais perdre de sa densité, mais elle ne paraissait pas être au bout de ses transformations puisque, à l'évidence, elle était en train de rosir d'une façon attendrissante. Sous chacun de ses yeux s'alourdissait une valise pleine comme une panse de vache, et dont on pouvait distinguer la poignée qui venait cogner contre la rangée inférieure de ses cils. Hochepoix, qui n'avait pas cinquante et un ans, en paraissait cent deux au bas mot, et marchait comme une arche du pont au Change. Agatha, l'ayant déshabillé d'une œillade, ne vit que flasquitude avancée et témoignages de ravalements divers qui n'avaient donné que des promesses sans en tenir une seule.

Le fou rire d'Agatha se mua en goutte au nez dès que sa pensée se vit emplir de la silhouette imaginée de Mek-Ouyes. Si Mek-Ouyes avait suivi la même pente ! Si les bulbes orchidéiques de Mek-Ouyes avaient choisi de se retrouver ballants à hauteur de ses genoux, comme c'était évidemment le cas chez Corignon ! Si... si... si... Il y eut ainsi six « si... » au total, le temps pour Agatha de consentir, bien obligée, à répondre à l'accolade hochepuxéenne dont le col de la blouse, qui n'était pas de la dernière propreté, récupéra la goutte au nez comme un buvard assoiffé.

– Eurgh.

Deuxième haut-le-cœur d'Agatha de Win'theuil qui se résolut mal à ce que sa sécrétion (sécrétion si l'on veut, ma sécrétion m'est chère) vînt terminer son existence dans un tissu pareillement négligé.

« Allons, le plus dur est fait », se dit Agatha en préparant les termes de sa requête. Mais Hochepoix rompit le premier le silence comme si le silence était un pain de dix livres, et il l'avalait tout entier.

– Je suis... moërgleüx... de vous voir... chiürrje... Agatha.

Abdel VIII n'était pas surpris d'ouïr la phrase ci-dessus approximativement graphiée. Il savait que Gilles Hochepoix de Corignon, cordonnier mal chaussé s'il en fut puisqu'il avait un temps exercé comme phoniatre, était atteint d'une affection du langage qui touchait gravement les mots euphoriques du lexique de sa langue maternelle. Abdel était seulement surpris que le nom d'Agatha ne figurât point dans la liste des mots euphoriques. Mais peut-être celle-ci excluait-elle les noms propres...

– Vous êtes toujours aussi bhoukhouëlle !

– Vous me flattez, repartit Agatha, vexée comme un *Pediculus humanus capitis*. Ne perdons pas de temps avec des inventions verbales qui ne font pas plaisir à tout le monde, voulez-vous ?

– Je vous écoute, dit Hochepoix soudain douché à froid.

– Êtes vous, Gilles, dans la capacité de me retrouver, sur-le-champ, quelqu'un ?

La voix ordinairement bien timbrée de la dirigeante du Monde-Mondes s'était soudain affaiblie en corps 9, celui de la timidité.

– Sur quelle étendue de territoire ? dit clairement Gilles Hochepoix de Corignon.

– La planète, évidemment. Je peux vous dire le nom de ce quelqu'un.

– Je ne veux pas savoir son nom, dit Hochepoix.

– Pourquoi ?

– Parce que je n'en ai pas besoin pour être schouatouïscéfë, mâchonna malgré lui Gilles.

– Voulez-vous une photo ?

– Une photo ne me serait pas non plus d'une grande utilité, dit Corignon.

– Ça tombe d'autant mieux que je n'en pas l'ombre d'une.

– C'est autre chose qu'il me faudrait, dit de.

– Je vous écoute.

– Avez-vous eu, avec cette personne, heu... je ne voudrais pas avoir l'air de... secret professionnel, évidemment. Je serai muet comme un confessionnal... non, je veux dire bien davantage !

– Je vous entends et j'enregistre avec satisfaction cette expression (que j'attendais) de votre rigueur déontologique.

– Heu... comment vais-je le dire ? Est-ce qu'avec ce mec... enfin, avec cette personne...

– Oui...

– ... avec ce personnage...

– Il va falloir accoucher, mon vieux.

– Oui, oui. Avez-vous eu avec cette personne-personnage des relations hagröenlabees ?

Agatha de Win'theuil se tourna vers Addel VIII pour lui signifier que, cette fois, malgré tous ses efforts, elle n'avait pas compris.

Sixième épisode

Hochepoix fut contraint d'être plus clair et scientifique. Il s'assit devant sa paillasse de biochimiste physico-particulaire et dit :

– Il me faut une cellule sexuelle de cet individu, une gamète, si vous voulez, ou un petit reste de gamète, si vous préférez, un zeste. Si vous me trouvez quelqu'un qui a eu avec ce sujet des rapports, vous voyez ce que je veux dire... même si ces accolements ont vingt ans d'âge, je suis tout à fait capable de retrouver chez ce quelqu'un un petit bout de concentré de gamète fossilisé, spermatolithe microscopique, qui, traduit par mon radar chromo-thermo-luminescent, nous dira exactement où se trouve le porteur, quel que soit l'état dans lequel il se trouve aujourd'hui.

– Mais c'est excellent ! Je n'en demande pas plus. Et s'il est... s'il est mort ?

– Mon radar n'est pas arrêté par un cimetière, et pas davantage par un columbarium. Alors ? Vous pouvez me présenter la personne que je vous ai décrite ? Une qui aurait eu des rapports...

Agatha de Win'theuil se tourna vers son guide et lui dit :

– Abdel VIII, je vous prie de m'attendre dans le jardin.

– À vos ordres, madame.

Abdel sort.

Les yeux d'Agatha, extraordinaires de noirceur et de fixité, ne quittèrent plus ceux de Hochepoix, tandis qu'elle se déshabillait lentement, tâche qui, d'ailleurs, ne lui prit pas plus de deux secondes tant elle était peu couverte. Le froid scientifique fit celui qui ne s'échauffait pas, en tout cas dans la partie haute. Agatha s'allongea sur la paillasse et Gilles Hochepoix de Corignon, armé d'un frotteur, se pencha vers la faille pour exécuter un frottis.

– Je pense avoir ce qu'il faut, triompha-t-il bientôt en se redressant. Dites-moi maintenant, approximativement, l'époque à laquelle ont eu lieu ces döloueskicieüts rapports qui vous intéressent.

– *Ce rapport*, corrigea Agatha de Win'theuil. Un rapport comme un autre. C'était l'année de La Chapelle-Laisance, vous vous souvenez certainement, l'aire d'autoroute...

– Ce n'est pas d'hier, dites donc !

– C'est comme si c'était hier !

– De toute façon, foin de la subjectivité de notre appréciation du temps qui passe et du peu de fiabilité de notre mémoire débile, le carbone 14 va parler sans émotion. Laissons-le chercher. Vous pouvez vous rhabiller.

Hochepoix, qui était, dans la partie basse, affublé d'une trique phénoménale, un truc tellement phénoménal qu'il lui fichait le trac et lui donnait envie de le troquer contre un trek au Ladakh ou n'importe quoi qui lui change les idées... Hochepoix ouvrit le réfrigérateur, qui contenait des produits essentiels de fragile conservation ainsi qu'une bouteille de champagne, et se colla le ventre contre le bac à glaçons après être grimpé sur un tabouret.

– Qu'est-ce que c'est que ce manège, Gilles ?

– C’est le métier, Agatha de Win’theuil. De même qu’on ne fait pas une mayonnaise quand on a ses lunes, on ne lance pas le RCTL avec une poussée foutraque. C’est ainsi.

– Vous croyez encore à ces fariboles ? Enfin, je suis bien obligée de vous faire confiance, Professeur.

– Je crains que vous n’ayez pas le choix, Agatha.

– N’abusez pas de la situation, monsieur.

– Je n’y songe point, Madame la Présidente.

– Vice- ! Ça va prendre combien de temps, citoyen ?

– Allons voir le globe de simulation, voulez-vous ? dit Hochepoix en refermant le réfrigérateur après s’en être détaché avec satisfaction.

Il y avait du givre sur la fermeture éclair de sa braguette.

– Espérons que ça ne va pas rouiller, railla Agatha.

– Par ici, ne releva pas Corignon.

En se dirigeant vers l’observatoire, ils reprirent au passage un Abdel VIII qui s’était empiffré de nèfles, dont il fit l’éloge à l’intention du propriétaire.

– Elles sont transgéniques, dit le jardinier qui s’éveillait en Gilles.

– Que voulez-vous dire ? Elles sont comestibles, au moins !

– Vous me direz.

– Comment comment ?

– Vous avez choisi de vous livrer gratuitement à une expérience, en ne me demandant pas l’autorisation de goûter aux fruits de mon jardin. Vous aimez vivre dangereusement, vous au moins. Ça fait plaisir, en ces temps de lâcheté généralisée et de sécuritarisme à tout crin. Oh, regardez ! Vous êtes tout nu !

Abdel VIII tâta ses vêtements.

– Vous vous moquez de moi !

– Quel était le prénom d’Alphonse de Lamartine ?

– Bah, Alphonse !

– Pouvez-vous me citer deux fruits monovocaliques ?

– L’ananas, les nèfles...

– Vous voyez bien que vous avez acquis des connaissances !

Septième épisode

Agatha se marra de la pâleur d’Abdel qui se sentait défaillir. Heureusement pour son état général, Hochepoix insista pour qu’il entre lui aussi dans la grande rotonde qui contenait le globe de simulation. L’endroit était si impressionnant, si parfait dans l’équilibre de ses proportions rondes, qu’on se sentait immédiatement

en harmonie avec ses propres bulles, ses molécules, ses gouttes même. Pour la première fois depuis bien longtemps, Agatha de Win'theuil se sentit parfaitement à l'aise. Elle était debout avec sa jolie cambrure mais aurait juré qu'elle était en même temps couchée en chien de fusil sur une fourrure, les genoux venant caresser la poitrine et la lèvre se laissant tomber délicatement jusqu'à la rotule.

Le globe terrestre se trouvait au cœur de la rotonde qui était elle-même une sphère. Tout autour, la petite nacelle sur laquelle tenaient les trois visiteurs était totalement mobile et pouvait occuper tous les points possibles et imaginables qui surplomberaient, à la demande, le Monde-Mondes. Un correcteur de gravitation autorisait très bien qu'on eût la tête en bas (par rapport à la terre ferme de Tyré) sans avoir jamais l'impression d'être aux antipodes d'une quelconque situation normale.

Agatha de Win'theuil, en toute simplicité, trouva que son monde était admirable, et le possessif qu'elle roulait dans sa bouche en le géminant de façon jouissive avec la première syllabe du substantif : « mon monde », était une autre bulle, presque champagnisée, éburnéenne autant que perlière. Le Mon-Monde d'Agatha de Win'theuil, le Mon-Monde-Mondes, était bien de sa personne et de ses couleurs. On n'en voyait presque plus les cicatrices, souvenir de la grande Redivision effectuée à la hache quelques années plus tôt. La nature arborée avait repris le dessus aux emplacements des bourrelets ; les océans à d'autres endroits avaient tout rebalayé et submergé ; les glaces étaient sagement reparties se concentrer aux pôles.

Écologiquement parlant, le bilan agathien n'était pas si mauvais, d'ailleurs. Hochepoix était occupé à lui confirmer que l'atteinte à la couche d'ozone était désormais stabilisée. On entrait dans la décrue de la période noire de l'effet de serre, ceci essentiellement grâce aux bienfaits du tricornuzène défoliant...

— ... qui n'est d'ailleurs en rien défoliant ! précisa le savant. Quand se décidera-t-on à renommer ce produit mörvaeillhouss qui pâtit encore ici ou là de son nom patibulaire ?

— Difficile de lutter contre la tradition écrite-orale d'un roman-feuilleton, nota Agatha.

— Si je puis me permettre... commença Abdel VIII.

— Vous ne pouvez pas, coupa la maîtresse.

Agatha n'avait nullement l'intention de se faire voler son moment de satisfaction. Autoritaire, elle exigea le silence par celui-là même qu'elle observait quant à elle. Hochepoix actionnait le déplacement roulé de la nacelle qui se produisait de façon presque inaudible. Le léger ronronnement était celui d'un chat et donnait l'illusion que la planète elle-même, tournant sur son axe et tournant autour de plus grand qu'elle, vivait comme un organisme doué de sensations, d'instincts régulés, de systèmes efficaces fonctionnant en réseau : complexité, harmonie, sonate des sphères.

Agatha posa son regard sur Gilles Hochepoix de Corignon, peut-être pour s'assurer qu'il percevait cette même beauté, ce qui paraissait ne faire aucun doute. Toutefois, il avait un autre souci, puisque son radar était en train de mâchonner le zeste de gamète qu'il avait authentifié comme provenant de Mek-Ouyes en personne, tout en autodétruisant les éléments, comme l'imposait la loi sur les libertés fondamentales. Pourvu que le RCTL n'ait pas de défaillance, ou il faudrait reten-

ter un prélèvement, ce qui n'était pas gagné d'avance, un frottis de ce type, selon l'expression de Hochepoix, « abîmant le terrain ».

– Nous y voilà, dit soudain le chercheur qui sentait qu'il avait trouvé.

– Je ne vois rien.

– C'est que vous n'avez pas l'œil exercé. Moi, je distingue un point rouge. Il va être de plus en plus visible. Regardez.

– Je le vois. Nous y sommes. C'est extraordinaire. Mek-Ouyes est là !

– Oui, mais ce n'est pas tout.

– Que voulez-vous dire ?

La voix de Gilles Hochepoix de Corignon manifesta une certaine inquiétude.

– Ici, regardez... il y a un deuxième point rouge.

Huitième épisode

Il y avait un deuxième point rouge apparaissant sur la croûte de l'effigie du Monde-Mondes visible dans la rotonde du laboratoire secret de Gilles Hochepoix de Corignon à Tyré. Comme celui-ci l'avait annoncé, tous les ressortissants du Monde-Mondes allaient être des points noirs et un seul serait rouge. Or, il se trouvait que deux étaient rouges.

– Je vois ce que je vois, disait, presque hagarde, une Agatha plus qu'agacée.

– Vous ne voyez qu'une apparence. Il n'en est qu'un seul, au vrai, affirma Hochepoix. Un seul en deux. Le système est infailible. S'il y a deux points rouges, c'est qu'il y a deux Mek-Ouyes, ou si vous préférez un Mek-Ouyes divisé, par scissiparité... je ne sais pas, méiose... La division cellulaire est au cœur du vivant, que je sache !

– Ce n'est tout de même pas qu'il en ait une à hue et l'autre à dia, douta Abdel.

– Taisez-vous, huit ! ordonna Agatha. L'heure est trop grave. Il ne peut pas y avoir deux Mek-Ouyes. Est-ce que un n'est pas déjà de trop ? Comment est-ce possible ? L'autre n'est qu'un faux.

– Lequel, Agatha ?

– Les deux sont vrais, tint bon le savant.

– J'en aurai le cœur net.

Le premier point rouge qui était apparu se trouvait en Palestine, à quelque vingt kilomètres à l'ouest d'Hébron, au lieu dit Boshanké.

Le second point rouge se trouvait au Nouveau-Québec, non loin d'Inouc-djouac.

– Si je peux me permettre de vous donner un conseil... dit Corignon.

– Je vous écoute, souffla la brune de mauvais gré.

– Commencez par la Palestine. Prenez Mek-Ouyes avec vous, et continuez vers le Québec. Je vous donne mon billet qu'arrivé sur les rives du Saint-Laurent, Mek-Ouyes et Mek-Ouyes feront leur réunion.

– J'en accepte l'augure. Je suivrai votre conseil si j'en ai envie.

Agatha de Win'theuil était dans un sale état. Elle ne savait si elle devait se réjouir de savoir enfin où Mek-Ouyes avait de bonnes chances de se trouver, ou si elle avait du mouron à se faire devant cette éventualité qu'il soit dupliqué. Les circonstances se moquaient d'elle, et ce n'était pas une découverte agréable. Elle n'était pas loin de commencer à penser qu'elle avait eu tort de se laisser amollir par les responsabilités qui étaient les siennes. Quoi ? L'exercice du pouvoir, habituellement, durcissait les titulaires, hommes ou femmes. Le palais de la présidence était l'endroit par excellence où l'on devenait, insensiblement, insensible, où l'intérêt général imposait qu'on ne s'arrête pas à des détails à caractère futilement moral. Pour Agatha, le mouvement avait été complètement inversé. Elle s'était fourvoyée. On se moquait d'elle. On la croyait déchue de son autorité. Encore un peu, on l'appellerait Mère Agatha et on lui confierait les lépreux. C'en était trop. En décidant brusquement de quitter le laboratoire de Tyré, elle ramassa au fond de son estomac un fond de bile plein d'une amertume incommensurable dans laquelle elle décida de retremper son caractère. Elle gifla Abdel VIII, qui, pour la rasséréner, lui tendait une nêfle sortie de sa poche après l'avoir époussetée.

– Avance, 2 × 4 ! dit-elle pour le vexer. Tu ne fais plus partie de ma suite.

– Qu'est-ce que j'ai fait ? Vous êtes injuste, Agatha.

– On ne m'a jamais remerciée, du temps que j'étais juste. Pilote ! Direction Jérusalem. Voici le plan de vol. Je veux aller précisément dans ce village de Boshanké. Combien de temps ?

– Nous pouvons y être au lever du jour.

– C'est ce que je veux.

– Mais il faut partir sur-le-champ.

– Rien ne me retient plus ici.

– J'aurais bien voulu avoir le temps d'acheter du thé, des gâteaux secs et des loukoums, dit Abdel VIII. Je l'avais promis à ma femme et à mes trois enfants.

– Montez, dit Agatha furieuse.

– Ah ! c'est ainsi...

Furieux lui-même, Abdel s'endormit sur son siège par mesure de bouderie. Au moment où le véhicule survolait un morceau de la Méditerranée, Agatha de Win'theuil ouvrit la porte coulissante, défit la ceinture de sécurité d'Abdel et le précipita dans la mer. Allégé d'un tiers de ses passagers, le minibus eut un mouvement de roulis que le pilote parvint à stabiliser, non sans mal. Il dit à Agatha :

– Avec tout le respect que je vous dois, il faut me prévenir, quand vous lâchez du lest. Nous avons failli boire le bouillon, nous aussi.

– Regardez-moi dans les yeux, quand vous me parlez, et pas dans les genoux. Qu'est-ce qu'ils ont mes genoux ?

– Ils ont des rotules fastueuses.

– Comment vous appelle-t-on, conducteur ?

– Pilote, pas conducteur.

- Non, je veux dire : votre nom.
- Je m'appelle Abdel.
- Eh bien, tant pis, vous serez Abdel IX.

Neuvième épisode

Rabbi Boshé et Imam Anké s'étaient rencontrés bien des années plus tôt sur le no man's land dévasté de la République de Mek-Ouyes après la grande explosion du chargement de tricoruzène. L'un et l'autre, chacun de son côté, avaient tenu à faire ce pèlerinage plein d'émotion, tant ils avaient suivi avec espoir, de leur observatoire, l'expérience mek-ouyienne. Tout de suite, ç'avait été le coup de foudre mutuel et il s'étaient tenus par la main pour discourir avec tendresse.

- C'est ici.
- Comment le sais-tu, Rabbi Boshé ?
- Je le sais, mon ami, mon Imam.
- Je suis bien content de ne pas être venu là tout seul.
- Es-tu content d'être venu là avec moi, Imam Anké, ou content l'es-tu simplement de ne pas être venu seul et n'importe qui aurait fait l'affaire ?
- Je suis content d'être là avec toi, Rabbi Boshé.
- À la bonne heure.
- Il est quelle heure, justement ?
- La bonne. Tu vois, Imam Anké... ça tombe bien, parce que moi aussi je suis heureux d'être là avec toi et, accessoirement, de ne pas être tout seul. Ta main.
- Ma main est déjà dans la tienne, Rabbi Boshé.
- Est-ce que tu n'en as pas deux ? Allons, donne-moi ton autre main.
- Hon, c'est bon.
- Oui, c'est bon.
- Comment peux-tu être sûr que c'est bien ici ?
- C'est ici. On parie ?
- Je te fais confiance.
- On prie ?
- Pour moi, ce n'est pas l'heure. C'est étrange qu'on se soit rencontrés justement par ici, Rabbi Boshé, mon ami.
- Ça doit vouloir dire quelque chose, Imam Anké, le mien.
- Sans doute.
- Et c'est heureux.
- Oui, c'est heureux.
- Eh bien !... Comme tout cela est vide, à perte de vue.

– Oui. Il ne reste rien.

– Il reste nos pensées. Tout a été pulvérisé.

– Non. En fait, l'explosion a été d'une espèce très curieuse. Ça n'a pas sauté. Ça a tout soufflé, ça oui... pppffou... mais poussé horizontalement, avec force, moins violemment qu'on ne pouvait le craindre. À partir du nœud central, toutes les choses et tous les êtres ont été déplacés d'une vingtaine de kilomètres, horizontalement, selon le cercle : les arbres, les objets, les êtres... déplacés à grande vitesse.

– Je connais une autre version, nettement plus verticale... bbboum ! Il y a eu des morts, mais pas tant que ça.

– On ne peut jamais savoir les chiffres. Beaucoup, pas beaucoup... à partir de combien commence « beaucoup » ? On ne s'est jamais entendu sur la réponse à cette question. Depuis combien de temps es-tu dans les parages ?

– Je suis arrivé d'hier.

– Moi de ce matin. Tu n'as vu personne ?

– Personne. Et toi, tu as vu quelqu'un ?

– J'ai vu un homme.

– Cet homme t'a-t-il laissé un bon souvenir ?

– Mitigé.

– Ce sont des choses qui arrivent, Imam Anké. Mitigé en quoi ?

– Il m'a demandé l'heure. Je la lui ai donnée. Elle était exacte. Mais cette heure ne lui plaisait pas. Il était en retard à je ne sais quel rendez-vous. Il en aurait préféré une autre moins tardive. Alors il m'a presque engueulé de l'heure que je lui donnais, qui était l'heure légale, conventionnelle et de tout le monde. Certains jours, je ne comprends pas les hommes, Rabbi Boshé.

– Oui, Imam Anké, nous ne les avons pas encore assez perfectionnés.

– Est-ce là notre travail ?

– Ce pourrait être le travail de chacun. Tu vois, je ne dis pas « ce devrait être ». C'est le travail de chacun : chacun fait bien son travail utile.

– Utile et futile.

– Oui, futile aussi.

– Avançons un peu de ce côté... même si rien n'y paraît, vu de loin, différent. Il n'y a plus un seul indice sur ce sol vitrifié. Rien ne dit que nous soyons au lieu précis de la République de Mek-Ouyes.

– Je crois pourtant que si.

– Ah ! pardonne-moi. Cette fois, c'est l'heure, je vais prier.

– Pourquoi pas ici ?

– Parce que je préfère la discrétion.

– Soit ! Je vous laisse.

– « Vous » ?

– Toi et Lui. Et retrouvons-nous bientôt.

– Après la prière.

Ils étaient sortis dans deux directions différentes, avec l'intention ferme de se retrouver, ce qu'ils firent, jusqu'à même s'engager, pour la vie, hic et nunc et in situ, sous les espèces d'un mariage gay en bonne et due forme. Depuis lors, ils étaient retournés en Palestine, avaient fondé la ville de Boshanké, accueillant beaucoup de couples mixtes pris, de préférence, dans des familles ennemies de vingt siècles.

Eux-mêmes avaient dû pouvoir, ils étaient maires de Boshanké, une magistrature bifrons. L'une de leurs premières décisions municipales les avait conduits à embaucher Mek-Ouyes, arrivé là incognito, pour conduire le camion qui vidait les conteneurs de verre à recycler.

Dixième épisode

La ville de Boshanké était à l'image de la Palestine dans son ensemble : un seul État géré paritairement par les deux grandes tendances de la population. On disait « Palestine » en langue arabe, on traduisait par « Israël » en langue hébraïque. Rabbi Boshé et Imam Anké avaient gardé leur nom et leur titre mais s'étaient déchargés de toute responsabilité à caractère religieux. Ils se consacraient à leur tâche de responsables élus, ainsi qu'à leur famille puisque, ensemble, ils avaient sept enfants, chiffre rendu possible grâce aux trois femmes d'Imam Anké, bien féminines, avec lesquelles Rabbi Boshé s'entendait à merveille et de façon toute platonique. Leurs deux religions étaient dans leur cœur et les enfants eux-mêmes étaient élevés dans les deux, de la même façon qu'on peut grandir dans le plus parfait bilinguisme, ce qui était leur cas puisqu'ils parlaient indifféremment l'arabe ou l'hébreu.

Mek-Ouyes, de son côté, qui ne brillait pas par une grande souplesse polyglotique, ne parlait sérieusement que le mek-ouyien, si toutefois il eut parlé. Car Mek-Ouyes était entré dans un mode de vie de la plus grande frugalité, effectuant son travail d'éboueur de verres vides avec conscience et inventivité. Comme la consommation d'alcool n'était pas interdite à Boshanké (Boshanké était en pointe au Moyen-Orient sur des pratiques antiprohibitionnistes), le vin israélo-palestinien, pomme de concorde, devenait une richesse économique non négligeable. Mek-Ouyes y trouvait personnellement son compte, tout en diffusant, en marge de son métier, des conseils sinon de tempérance du moins de mesure : l'abus irrégulier n'était pas dangereux, mais seulement non souhaitable pour un bon déroulement des discussions de café du Commerce.

Bref, Mek-Ouyes était un sage. Nul ne savait autour de lui les responsabilités qui avaient naguère été les siennes. Encore moins qu'il était toujours titulaire du poste de président du Monde-Mondes, un président sans exercice. Mek-Ouyes savait qu'il était un sage éminemment fragile. Mek-Ouyes étudiait la sagesse. Il avait entièrement dominé ses passions. Il avait retrouvé le volant d'un camion-grue, dont la pince soulevait les conteneurs au-dessus de la benne pour en ouvrir le fond et laisser choir, à grand bruit de bris, les tessons en pyramide à fin de réemploi. Qu'importe le flacon, pourvu qu'on le recycle. Mek-Ouyes faisait son travail

au petit matin, une tournée de quatre heures, la livraison à l'usine étant comprise. Il lui restait la journée et la soirée douce pour se consacrer à la méditation immamentale.

Mek-Ouyes méditait sur les choses. Mek-Ouyes méditait sur les relations entre les choses. Les êtres de raison étaient-ils plus que des choses? Le sujet était-il devant l'objet comme la poule devant un couteau? Quelle différence y avait-il entre, d'une part, une poule devant un couteau et, d'autre part, un homme devant un couteau et une poule au pot à découper? Le sujet était-il sujet vingt-quatre heures sur vingt-quatre et tous les jours que concoctent les circonstances? D'où venait l'appétit? L'appétit venait-il de l'estomac, de la poule ou du couteau? L'appétit venait-il des trois? De l'habitude? De la cuisson entre les cuisses d'un four à bois? Les mensurations du sujet étaient-elles stables? Pouvait-on imaginer de faire autrement que se reconnaître dans un miroir? Mek-Ouyes aimait la répétitivité de son travail qui lui permettait de méditer en paix.

Rabbi Boshé et Imam Anké respectaient la vie que Mek-Ouyes avait choisie. Ils l'avaient aidé à trouver un logement modeste, sommairement meublé, dont le loyer représentait 20 % de son salaire. Ils avaient accepté sa volonté de discrétion en n'ébruitant pas le fait que Boshanké avait la chance insigne de voir vivre en son sein ce personnage hors du commun.

– Je cherche à être *dans* le commun, justement, avait dit Mek-Ouyes au moment de son embauche. Je n'ai pas d'autre désir.

– Parfois les désirs viennent quand on s'y attend le moins, objecta Imam Anké.

– Le tout est qu'ils ne soient pas démesurés, continua Rabbi Boshé.

Mek-Ouyes, en les entendant, n'avait pas pu se retenir, si peu que ce fût, d'être rêveur.

Onzième épisode

Abdel IX n'avait pas, mais alors pas du tout apprécié d'avoir été affublé d'un numéro de série qui était venu se coller, par autorité agathienne, au bout de son petit nom personnel. Comme tout le monde, Abdel se sentait relativement unique et ne se voyait pas appartenir aussi facilement à une cohorte d'individus qui avaient connu, la plupart du temps, une vie aussi brève que mouvementée. L'état de ses réflexions, tandis qu'aux commandes du véhicule officiel il survolait Beyrouth, lui commandait de s'extraire sans attendre de ce numéro-nom périlleux et de la fréquentation des plus hautes autorités, Agatha de Win'theuil, Mek-Ouyes : même combat, même calamité, même désastre personnel en perspective pour un

probable fusible comme il n'était qu'un. Abdel IX ruminait sa démission, qui serait plus probablement une désertion.

Lorsqu'il atterrit à Boshanké, le pays lui plut tout de suite. Il avait survolé les vignobles en rase-mottes, puis les premières habitations dont sortaient les enfants bras écartés qui tentaient d'aller aussi vite que l'engin volant.

Il stoppa sur la place de la République de Boshanké, une place triangulaire sur laquelle donnaient la mosquée, la mairie et le bar des Amis. La synagogue était dans un lieu reculé. Il n'eut aucune difficulté à s'éclipser discrètement, tant Agatha de Win'theuil se laissa accaparer par ce qu'elle vit en descendant.

Mek-Ouyes était à son volant. Il dirigeait tranquillement son véhicule vers un conteneur de couleur bleue (car la couleur verte, à Boshanké comme dans tout le Moyen-Orient, était réservée aux croissanteries par respect pour les convictions intimes d'une certaine catégorie de la population, suite à un scandale fameux au cours duquel un centre de réflexion athéologique danois, qui voulait entourer son bâtiment principal d'un gazon, avait heurté les convictions musulmanes en plantant malgré tout).

Agatha vit Mek-Ouyes tout de suite. Elle fondit en gouttes, en larmes et de satisfaction. Mek-Ouyes lui aussi l'avait aperçue. Il n'avait pas paru surpris. Il avait aimé sa tenue jeans et chemisier bleu sans soutien-gorge. Il la salua d'un coup de doigt sur la visière de la casquette, poli, impassible. Agatha lissa ses cheveux, cambra les reins, sortit ses seins et en effila les bouts, marcha droit, en balançant le popotin, jusqu'à la cabine. Décidée, elle grimpa aux côtés du chauffeur.

- Bonjour, Mek-Ouyes.
- B'jour, m'dame.
- Vous savez ce qui m'amène ?
- L'aérominibus de la présidence.
- Oui, mais le mobile ?
- L'aérominibus est une sorte d'automobile.

Agatha eut un rictus. Voilà. Sa satisfaction n'avait, montre en main, duré que quelques secondes. Elle avait retrouvé Mek-Ouyes, et cela n'avait pas pris plus de onze épisodes. Mais à peine avait-elle engagé la conversation avec Mek-Ouyes que Mek-Ouyes recommençait à jouer avec ses nerfs. Papotant avec lui, elle se voyait incapable d'imposer son sujet, d'attirer son interlocuteur à ses préoccupations de femme. C'était un cas unique. Elle était pieds et poings liés, obligée de le rejoindre sur son terrain conversationnel qui se caractérisait par un pinaillage permanent. Impossible d'avancer. Le dialogue faisait du surplace.

- Je suis venue vous chercher, Mek-Ouyes.
- On dirait même que vous m'avez trouvé.
- C'est bien vous, c'est votre voix...
- Aussi sûr de cela que du fait que vous êtes vous, Agatha.
- Est-ce que ça vous fait chaud ou est-ce que ça vous fait froid ?
- Ni, ni.
- Ce n'est pas beaucoup.

Mek-Ouyes était très attentif, mais pas à la présence d'Agatha de Win'theuil à son côté. Il actionnait les manettes de la petite grue qui soulevait à ce moment le conteneur.

– J'ai quelque chose d'important à vous dire, Mek-Ouyes. Pouvez-vous interrompre une minute votre tâche ?

– Ma tâche n'est pas si peu routinière qu'elle m'interdise de vous entendre, Agatha.

– Je vais vous dire quelque chose qui vient du fond du cœur, Mek-.

– Ça met combien de temps à remonter, Ag- ?

– Je n'aurai jamais parlé à personne aussi sincèrement, tu sais...

– J'aurai donc de la chance.

– Mek-Ouyes, je vous...

Dkrrrhgllinkkkouischhhsjkgggliidng !

Un effroyable vacarme de verre brisé vint briser dans la foulée la fibre d'aveu qui tendait la volonté d'Agatha.

– Mek-Ouyes, dit-elle, glacée, vous l'avez fait exprès.

Douzième épisode

– Exprès, vous l'avez fait, Mek-Ouyes ! redit Agatha les mêmes mots dans un ordre différent.

– Je ne vais pas vous imposer ma tournée complète, énonça Mek-Ouyes sans la moindre passion dans le ton, tout en jetant la main droite vers la portière pour l'ouvrir, mais sans la plus petite concupiscence dans le geste du bras qui frôlait la poitrine de la passagère.

– Vous avez raison.

Agatha descendit, défaite.

– Retrouvons-nous pour le déjeuner.

– Je mange très peu à midi.

– Et moi, est-ce que je mange beaucoup ? Qu'est-ce que vous insinuez ? Que je mange trop ? Est-ce que je n'ai pas gardé ma ligne pendant tout ce temps ? Ma ligne de conduite, la trouvez-vous critiquable ?

– Retrouvons-nous à l'Orchidée, botta Mek-Ouyes en touche.

– Qu'est-ce que c'est que ça encore ?

– Un restaurant.

– Soit.

– C'est derrière la mairie.

– À midi.

– Et demi.

– Un quart.

– Dix-sept.

- Dix-neuf.
- Dix-neuf.
- Vous n’allez pas me filer entre les doigts ?
- N’ayez crainte, d’ailleurs je n’en ai pas non plus. Je suis sédentaire.
- À tout à l’heure, Mek-Ouyes.

Agatha de Win’theuil avait besoin de repos. Tous ces voyages, d’abord, qui l’avaient fatiguée... Et l’autre qui faisait l’éloge de son écurie !... Quarante minutes de repos allongée, cette fatigue-là serait résorbée dans un sommeil éclair et réparateur. Mais l’autre fatigue, le tabassage moral, dont Mek-Ouyes était l’innocent spécialiste, comment en venir à bout, désormais ? Agatha était moulue, elle avait été battue comme plâtre par une légion de malandrins sans courage qui l’avaient laissée pour morte. Elle posa le pied sur le sol de la place de la République, qui était stable et favorable à des retrouvailles avec une station debout sans titubation.

Agatha se dirigea vers la mairie et se présenta à la réception. La préposée la reconnut tout de suite pour l’avoir vue en photo ici ou là. Il était évident qu’Agatha en visite, même impromptue, à Boshanké devait rencontrer les premiers magistrats de la ville. Sans attendre, elle fut introduite dans le bureau des maires. Imam Anké s’avança vers elle en lui tendant la main droite, tandis que Rabbi Boshé s’avançait vers elle en lui tendant la main gauche. Il faut dire que les mains respectivement gauche et droite d’Imam Anké et de Rabbi Boshé étaient mobilisées par leur étreinte gentiment conjugale. Agatha de Win’theuil tendit ses propres deux mains droite et gauche pour saisir leurs contre-homologues en face. Le trio était bien digne d’une belle photographie qui courrait bientôt la presse de par le Monde-Mondes.

- Soyez la bienvenue, madame la présidente.
- Nous espérons que votre visite surprise à Boshanké ne vous a procuré que des agréments.
- Comment vont les amoureux ?
- Merveilleusement.
- Admirablement.
- « C’est injuste », tut Agatha.
- Comment vont les religieux ?
- Ils n’ont pas trop le temps...
- ... avec la mairie.
- Vous devinez ce qui m’amène.
- Nous le devinons.
- Allez-vous nous obliger à lancer les démarches de recrutement d’un nouveau ramasseur de verre usagé ?
- Peut-être bien. J’ai vu Mek-Ouyes, je ne vous le cache pas. Ce scandale doit cesser. Il est le président élu et refuse d’assumer sa charge. C’en est trop. S’il ne veut pas la porter, alors qu’il la dépose ! Qu’il démissionne. Mais il refuse. C’est insensé !
- Savez-vous... dit Rabbi Boshé, il a trouvé quelque chose qui ne manque pas d’intérêt sur le plan symbolique : il est le président, mais il fait tranquillement, dans son coin, un petit travail d’intérêt général, sans se plaindre, avec peu de ressources à la clef.

– Il donne entière satisfaction. Il est un peu le garant de la conscience professionnelle générale, si pas même de la conscience tout court...

– C'est de la démagogie, messieurs. D'ailleurs personne ne le sait. Il se cache. Sa conscience, justement, cela veut dire qu'il ne l'a pas tranquille.

– Se cache-t-il tant que cela ? Tout citoyen du Monde-Mondes sait, inconsciemment peut-être, que Mek-Ouyes est au travail, tous les jours, avec constance et esprit.

– Cela n'ajouterait rien de faire là-dessus un reportage.

– Je ne suis pas d'accord avec vous. J'ai trouvé une solution. Si Mek-Ouyes veut absolument agir comme vous le dites, il doit le faire en un lieu visible. Ici, pourquoi pas ? Mais qu'il soit filmé chaque jour et que son image sur tous les écrans du Monde-Mondes soit visible chaque jour à heure fixe, une sorte de prière symbolique et républicaine. À la présidence, je préférerais de beaucoup. Soit encore en un lieu qui changerait chaque jour.

– J'ai peur que ce soit beaucoup lui demander, dit Imam Anké.

– Trop, dit Rabbi Boshé.

Treizième épisode

Quand il fut midi, Agatha de Win'theuil prit congé des deux maires, la tête à peine troublée par leurs remarques. Bien sûr, ils étaient très attachés à la présence de Mek-Ouyes à Boshanké. Même si celle-ci était gardée secrète, ils pensaient que, potentiellement, elle protégeait Boshanké de certaines velléités jalouses de la part d'autres villes du Moyen-Orient qui n'aimaient ni la paix ni la tolérance.

Agatha entra à l'Orchidée à midi vingt. Elle vit de loin Mek-Ouyes attablé qui ne lisait ni livre ni journal, n'écrivait pas sur la nappe en papier, ne regardait pas les autres clients. Il avait le regard perdu devant lui, les deux mains posées sur la table, paume en l'air, l'index et le pouce formant un O. Était-il assis dans la position du lotus, les pieds remontés sur la banquette ? Agatha fila discrètement en cuisine pour s'entretenir avec le patron. Elle passa la commande puis aux toilettes où elle se fit une beauté à l'eye-liner, au peigne, ainsi qu'à l'eau froide dans laquelle elle trempa le bout de ses seins.

– Je suis en retard, pardonnez-moi, Mek-Ouyes.

– Ce n'est pas une affaire.

– J'ai passé la commande.

– Vous êtes très autoritaire.

– Vous êtes très passif.

– Depuis longtemps, maintenant, je ne mange plus que le strict nécessaire.

– Et vous ne buvez plus ?

– Je goûte et puis je crache, dans les caves des chais de mes amis.

– Vous n’êtes pas devenu un rigolo, Mek-Ouyes. D’ailleurs, l’avez-vous jamais été ?

– L’on peut en douter, il est vrai. Qu’est cela ?

Le serveur apportait une superposition de plats de bouchées à la vapeur confectonnées à la japonaise avec de la pâte de riz.

– C’est à se les mordre, dit Mek-Ouyes, tellement ça y ressemble.

Et il mordit dans une sans en souligner la qualité gustative qui était pourtant hors pair.

– Ça m’est égal, Mek-Ouyes, que vous restiez ici, que vous soyez ailleurs. Mais regardez-moi. C’est un ordre. Non, pas de cet œil dans le vide et de cet autre dans le glauque ! Que vous chassiez la sagesse, je n’ai rien contre, mais cette belle sagesse, vous ne pouvez pas, au moins, refuser d’en exhiber l’icône.

– Vous savez bien qu’on chasse la chasse, pas la proie. Pascal le disait déjà.

– Vous trahissez l’instinct, vous négligez la passion, vous méprisez la volupté que les autres vous promettent, soit, mais ce faisant vous nous rendez coupables de ne pas vous imiter, c’est du pur totalitarisme.

– Je ne vois pas ça comme ça.

Le serveur apportait un plat de deux grosses boules blanches ovoïdes sautées à la poêle, avec de longs poils de ciboulette disposés en touffe au beau milieu.

– Qu’est-ce que c’est ?

– Des rognons blancs, monsieur, dit le serveur d’une voix salace. C’est du veau. Et des pommes vapeur.

– C’est un repas autophagique que vous m’avez préparé là, Agatha.

– Pour moi il est altéro-, Mek-Ouyes, phagique.

– Toujours la question du point de vue duquel on se place...

– J’ai tellement besoin de vous serrer dans nos bras, Mek-, de temps en temps, de vous prendre dans les nôtres, de faire avec vous écheveau, de me ressourcer dans ce nœud fabriqué en gigotant...

Mek-Ouyes mangea un testicule et repoussa son assiette sans avoir touché aux pommes vapeur.

– ... tellement besoin de temps en temps, pas longtemps ! Une fois en passant... Je ne veux pas vous embêter... une petite étreinte... histoire de retremper mon fer pour un nouveau combat. Mais je vois bien que vous préférez cette impassibilité qui est la vôtre.

– Je n’ai plus aucune préférence.

– Quelle tristesse ! Et moi, bêtement, qui viens étaler mes besoins comme une confiture excrémentielle !

– Mais non, ne vous énervez pas. Bien sûr que vous êtes émouvante, Agatha de Win’theuil, quand je vois d’où vous venez, votre parcours, votre changement... Pourtant vous n’avez pas changé. Évidemment que vous êtes désirable, naturellement que vous êtes la championne toutes catégories de la beauté. Tenez, si je prends la Lectrice, par exemple, et puis si je me souviens de Thérèse, alors, à qui je vais la donner, la pomme, moi, évidemment à vous !

Mek-Ouyes piqua sa fourchette dans une pomme vapeur et la posa sur le bord

de l'assiette d'Agatha. Si le geste était tourné avec délicatesse, il avait tout de même quelque chose de vexant qui n'échappa pas à celle qui regrettait d'avoir dénudé ainsi ses sentiments.

- Pomme de terre de discorde, Mek-Ouyes...
- Aucune pomme de terre au Monde-Mondes n'a jamais eu ce pouvoir, Agatha. Pour le dessert, il y avait des litchis.

Quatorzième épisode

Pour le dessert, il y avait des litchis épluchés qui venaient d'une boîte et baignaient dans un jus blanchâtre, douceâtre, saumâtre.

- Vous ne m'aurez rien épargné, dit Mek-Ouyes.
- Vous n'êtes pas sans savoir, cher Mek-, que vous vous trouvez aussi à Inoucdjouac.
- Oui, il paraît.
- Comment allez-vous, par là-bas ?
- Fort bien, je suppose.
- Vous continuez à vous moquer de moi. Ça ne va peut-être pas vous porter chance éternellement... J'ai décidé de vous y emmener.
- J'y suis, j'y suis déjà... Inutile que je quitte Boshanké.
- Vous me dites que vous êtes ici et aussi à Inoucdjouac.
- Oui.
- Donc, si je vous emmène à Inoucdjouac, ça ne vous empêchera pas d'être en même temps ici !
- Ce n'est pas si simple que vous le pensez.
- Préférez-vous que je demande à votre couple de maires de vous licencier ?
- Qui vous dit qu'ils accepteraient ?
- Ce sont des hommes respectueux de l'autorité. Ils se doivent à leurs élus, mais aussi à celle qu'ils ont élue, c'est-à-dire moi.
- Le verre usagé n'attendra pas mon retour.
- Vous êtes remplaçable. Vous êtes remplacé. Vous prenez trois semaines de congé.
- Qui me remplacerait ?
- Abdel. Il ne demande que ça.
- Abdel combien ?
- Je ne sais plus, XII ou XIII.
- Qui vous dit qu'il accepterait ?
- Il n'attend que ça. Je n'aurai même pas à le menacer de toutes mes foudres.

– C’est vrai que je ne suis pas contre, dit une voix qui parvint de la table voisine.

C’était la voix d’Abdel IX. Il était attablé devant une grande soupe à la viande qui fleurait bon la coriandre fraîche.

– Vous saurez conduire mon camion ? dit Mek-Ouyes. Je lui suis très attaché. Il faudrait le soigner comme vos petits boyaux.

– Saurez-vous piloter mon aërominibus ? Il est parfois capricieux.

– Ne me provoquez pas, Abdel.

– Vous ne topez pas là ? dit Agatha.

Ils topèrent.

– Quoi qu’il arrive, je ne serai jamais bien loin, dit Mek-Ouyes. Je ne veux pas voir une seule bouteille vide posée près d’un conteneur pour cause de trop-plein. C’est entendu, Abdel ?

– Hugues !

– Quoi Ugh ?

– Non, Hugues, j’ai décidé de ne plus m’appeler Abdel. À nouvelle vie, nouveau nom. Et puis, on ne donne jamais un numéro au premier du nom, dans un roman-feuilleton.

– Je vous y autorise, dit Agatha.

– Il ne vous avait pas sonnée, dit Mek-Ouyes.

– Silence, maintenant ! Nous partons sur l’heure.

– Oui. Je n’ai pas une minute à perdre. Il faut que j’aille faire mes adieux à Rabbi Boshé et à Imam Anké. Il faut que j’aille arroser mon jardin. Il faut que je confie une semaine d’arrosage de mon jardin à mon voisin Nourredine-Igor. Il faut que je termine de lire *Plouk Town*, la délicieuse épopée de Ian Monk. Il faut que j’aille chez la coiffeuse et chez le manucure. Il faut que je rédige un nouvel état de mon testament révoquant toutes dispositions antérieures. Il faut que je mette la clef sous la porte, à moins que vous ne préfériez, Hugues, que je vous laisse mon petit deux-pièces de plain-pied, le temps que je suis en voyage à Inoucdjouac... Non, vous préférez vous débrouiller tout seul ? D’accord, c’est vous qui voyez. Il faut que je passe faire une bise à Lisa, non, c’est juste une bonne copine (très attendrissante avec ses taches de rousseur). Il faut que je prévienne mes amis viticulteurs qu’ils aient à chercher un autre goûteur qui goûte aussi bien et qui crache avec autant de conviction. Il faut que j’aille aux toilettes, car je ne parviens jamais à aller, lorsque je suis en vol. Il faut que je nous prépare des sandwiches bourrés de tomates séchées. Il faut que j’achète un bidon d’huile d’olive pour l’offrir solennellement à Mek-Ouyes en arrivant à Inoucdjouac. Il faut que je n’oublie rien avant de partir. Il faut que les battements de mon cœur ne soient pas l’objet d’une accélération désagréable et inutile. Il faut que je sorte ma poubelle. Il faut que je ferme le robinet de mon gaz. Ou ne faut-il pas plutôt que je ferme mon robinet de gaz ? Il faut que je me fasse prêter un pull-over. Il faut que je retrouve ma paire de moufles. Il faut que je digère tous ces foutus vrais et faux roustons que j’ai dû ingurgiter au repas de midi. Il faut que je passe au service de cartographie de Boshanké, où je sais qu’ils peuvent me faire une photocopie de la carte détaillée, au cent millième, du Nouveau-Québec. Il faut que je prenne ma brosse à dents. C’est incroyable tout ce à quoi il faut penser quand on part en voyage !

– Et n'oubliez pas vos préservatifs, crut devoir ajouter Agatha non sans une certaine vanité qui glissait dangereusement vers l'indélicatesse impure et pas simple.

Quinzième épisode

Comme Mek-Ouyes avait plié facilement devant la volonté d'Agatha ! À cela, il y avait plusieurs explications non exclusives l'une de l'autre : s'opposer était de l'ordre de l'agir, et donc étranger aux récentes habitudes mek-ouyiennes ; voyager vers les pays frisquets changerait agréablement du climat perpétuellement doux de Boshanké ; refaire, un temps, la jonction avec son alter ego n'était pas pour déplaire. On remarquera qu'aucune de ces hypothèses ne mentionne la tentation que la personne d'Agatha de Win'theuil pouvait représenter, et cette indifférence, la première intéressée ne la voyait que trop, elle qui avait mal digéré le don de la pomme de terre à l'épisode treizième, sûre que la délicieuse clochard des vergers boshankiens était allée à la Lectrice. Il est vrai qu'Agatha comptait sur le voyage pour vaincre l'impassibilité de Mek-Ouyes. Elle s'était mise dans un fourreau de fourrure de lapin noir et annonçait : un arrêt à Istanbul pour acheter et déguster du caviar iranien et du gingembre au grand marché ; une escale à Épernay pour goûter et emporter divers champagnes ; une descente à Cancale pour aspirer trois douzaines de tsarskaya, qui est, comme on sait, le chef-d'œuvre de l'huître.

À chaque station, Mek-Ouyes mangea de tout, sans émotion particulière autre que culinaire. Il dormit trois fois aux commandes de l'aéronef, tandis qu'Agatha tâchait de l'émoustiller en lui grattant gentiment la nuque, un œil sur les cadrans, altimètre et plan de vol, afin qu'ils n'lassent pas se fracasser contre un avion de ligne ou un chasseur de l'US Air Force chargé comme une abeille de missiles air-air, air-sol ou air-mer.

Tandis qu'on survolait Terre-Neuve, Mek-Ouyes décida que ses siestes étaient terminées. Il fit un signe à Agatha comme quoi tout se passait à merveille. Il montra, en dessous, le Saint-Laurent gelé. Il annonça qu'il préparait la descente vers Inoucdjouac.

Comme il faisait plutôt frais dans la carlingue, Mek-Ouyes ayant ouvert sa fenêtre avant gauche pour y poser nonchalamment son coude, Agatha avait plus que la goutte au nez, signe de désagrément voire de colère montante, elle avait un glaçon au bout de son superbe appendice. De rage, elle l'arracha (le glaçon, pas l'appendice), peut-être un peu trop vivement, et la peau suivit. Dans un premier temps, elle ne ressentit aucune douleur, mais dès qu'elle eut jeté le glaçon en direction du tableau de commandes, **tiguidinnegue**, elle sentit entre les narines

une brûlure à vif. C'est le moment que choisit Mek-Ouyes pour se retourner tout joyeux et lui poser sans ménagement un poutou sur le nez, **pout**, qui la fit réagir de façon réflexe :

– Ah ! je déteste ça ! Ma mère me léchait le nez de cette façon, quand j'avais une crotte, quand j'étais petite ! C'est tout ce que vous savez me trouver comme baiser, Mek- ! Mais vous êtes érotiquement nul, mon pauvre ami ! En plus, vous avez sorti les dents, regardez, vous m'avez arraché un bout de peau ! Comment peut-on se montrer aussi maladroit. C'est de la mauvaise volonté... Qu'est-ce que vous répondez à ça ? Dites quelque chose, à la fin !

– C'est que... il est un peu nécessaire que je m'occupe de ma route, à ce moment précis, chère Agatha.

– Chère Agatha, chère Agatha... Il dit cela comme s'il parlait d'un bijou qui serait trop cher ! Je suis désespérée. Qu'est-ce que j'ai fait au Monde-Mondes pour me faire traiter de la sorte par un histrion maléfique ?

Alors, Agatha de Win'theuil, la femme la plus solide de la nouvelle planète, la beauté la plus constante qui ait jamais été depuis Dulcinée du Toboso aux yeux de son chevalier myope (la Lectrice mise à part, naturellement), Agatha eut une crise de nerfs qui secoua dangereusement le véhicule. Il fallut tout le sang-froid du pilote pour ne pas céder à l'éventualité d'un crash qui se profilait avec de bonnes chances. Il descendit très près de la croûte terrestre, slalomant entre les bouleaux et les sumacs, et puis il atterrit en plein désert blanc, comme en catastrophe.

Malgré tout, cette forme d'agitation de Mek-Ouyes fit plaisir à Agatha. Enfin il est inquiet ! Il a dû apercevoir un poste de secours et a risqué sa vie pour porter assistance à la mienne. C'est sûrement là le signe qu'il tient tout de même à moi, un tout petit peu... qu'il est au bord de me prendre dans ses bras !...

De fait, Mek-Ouyes, à peine atterri, sautait dans la neige et courait vers un buisson.

– Ho là là... j'avais une de ces envies de pisser, dit-il en se soulageant. C'est toujours comme ça avec les huîtres et le champagne !

Seizième épisode

Agatha était abattue. Elle se tamponnait le nez avec un mouchoir en papier qui buvait en même temps les larmes s'écoulant de ses mirettes. Alors, Mek-Ouyes remonta dans la carlingue et frotta les épaules d'Agatha pour la réchauffer. Comme elle tremblait toujours, il posa sa bouche entre les deux omoplates et souffla longuement toute la chaleur de son haleine qui s'immisça entre les poils de lapin. Le corps fin d'Agatha de Win'theuil devint entièrement chair de poule et hérissément de

porc-épic. Elle jouit dans la seconde avec une intensité qu'elle avait certes connue, mais pas récemment. L'agent redressé de cette réussite, quant à lui, sifflotait.

– Mais enfin, Mek-Ouyes, pourquoi, du côté de votre désir, y a-t-il rien plutôt que quelque chose ?

– Mais je ne sais pas, moi... Je devrais savoir, en plus ?

– Est-ce toute votre ambition que de devenir une soufflerie de chauffage central ?

– C'est déjà ça... je ne souffle pas pour n'importe qui !

– Comme de bien peu vous vous satisfaites !

– Mek-Ouyes nous attend, dit Mek-Ouyes.

– Comment pouvez-vous dire aussi tranquillement des phrases à ce point inadmissibles ?

– Je nous attends.

– Évidemment, il y a toujours pire en fait de phrase...

– Partons.

Et ils redécollèrent, sans prendre beaucoup d'altitude, sans dépasser une vitesse modeste. Agatha enfila une combinaison de survie à l'épreuve du froid, mais qui, par sa matière synthétique plus que translucide, laissait apercevoir de solides merveilles. Une heure plus tard, ils foulaient le sol gelé d'Inoucdjouac. Ils se dirigèrent vers un camp de toile clôturé de rondins de bois. Une sentinelle, vêtue d'une peau d'ours et ornée d'une peinture faciale (trois traits parallèles), les arrêta avec fermeté, mais sans violence.

– Où allez-vous ?

– Nous cherchons Mek-Ouyes.

– Que lui voulez-vous ?

– Du bien.

– Vous êtes son frère ?

– Plus que ça, son alter ego.

– Il est vrai qu'il y a un air d'identité. Et cette dame qui va presque nue ?

– N'exagérez pas. On a vu pire. C'est Agatha de Win'theuil, la...

– Je vais vous trouver une peau d'ourse, bien que ce soit une agression envers la nature que de cacher un si beau corps. Sans mentir, si l'âme lui ressemble, vous devez vous approcher de la perfection.

– Je n'ai pas froid, mais j'ai le nez dévasté et je suis déprimée.

– Qu'est-ce qu'il vous a fait, ce chien ?

Du menton, la sentinelle désignait Mek-Ouyes.

– Je n'ai pas besoin de votre commisération, dit Agatha. Qui êtes-vous ? Où sommes-nous ?

– Vous êtes chez les Kikchauzes, la tribu la plus courageuse de tout le Nouveau-Québec. Tout le monde le dit. Enfin, presque.

– Pourquoi cette restriction ?

– Parce que la tribu la plus courageuse a toujours un ennemi héréditaire qui entretient par sa présence le courage. Si cette tribu rivale n'existait pas, il faudrait l'inventer.

– Quel est le nom de cette tribu ?

– Les Nainport'nawaks ! ce sont des méchants.

– Mek-Ouyes se trouve-t-il chez les Nainport'nawaks ou chez les Kikchauzes ?

– Chez les deux, ma présidente.

– Vous ne voulez pas dire...

– Si, je veux le dire ! Et je le dis : Mek-Ouyes est à la fois chez les uns et chez les autres.

– Des triplés ! je savais bien, Mek-Ouyes, que vous étiez une buse !

– Il va falloir mettre le holà, dit le tiers présent. Je crois que j'ai décidément bien fait de venir. Où sont-ils ?

C'était à dessein que Mek-Ouyes ne mettait pas un s à « il », comme s'en étonnait Agatha.

– Où est-ils ? dit-il encore pour enfoncer le clou qui chasse l'autre.

– Vous tombez bien si vous voulez le les voir, car c'est aujourd'hui jour de combat rituel.

– Mek-Ouyes violent ? Je le croyais non-

– Ils l'est effectivement. Ou il le sont, si vous préférez, mais ils est bien le seuls !

– Je commence à en avoir vraiment ma claque de voir ce que mon Monde-Mondes et son orthographe sont en train de devenir, s'exaspéra Agatha de Win'theuil. Vous n'avez donc rien de mieux à faire que de vous taper dessus à longueur de temps ? Pourquoi les Kikchauzes et les Nainport'nawaks sont-ils à couteaux tirés ? Vous allez certainement me dire qu'il y a des raisons historiques !

– Bah oui !

– En avant, lesquelles ? Allons-y. Je n'ai pas de temps à perdre.

– C'est à la fois très simple et très compliqué.

– Mais encore ?

– C'est surtout que les Nainport'nawaks... Tenez-vous bien !...

– Je me tiens, je me tiens...

– C'est surtout que les Nainport'nawaks ne sont pas que des Nainport'nawaks, tandis que les Kikchauzes ne sont strictement que des Kikchauzes.

– Et alors, ils sont quoi d'autre, vos Nainport'nawaks ?

– Ce sont aussi des Hache-de-Guerriens !

Dix-septième épisode

– Des Hache-de-Guerriens ?

– Eh oui...

– Vous m'en direz tant ! Oh mais, c'est que ça m'intéresse vivement, dit Aga-

tha, j'en avais beaucoup entendu parler sans vouloir y croire. Pouvez-vous m'en dire un peu plus ?

– Il vous suffira d'ouvrir les yeux, car aujourd'hui est justement programmé un combat. Les combats sont publics.

– Qui fournit les sujets de discorde ?

– Les Hache-de-Guerriens, évidemment. Aujourd'hui, les sujets de dispute, il y en a sept au programme : Christ riait-il ? Faut-il salarier les chiens de traîneau ? La mort est-elle partie prenante de la vie ou extérieure à elle ? La collectivité a-t-elle un droit moral sur la terre, même privée ? Faut-il écrire des romans intraduisibles ? Agatha de Win'theuil est-elle toujours aussi belle, de la même beauté qu'aux premiers jours ? Les bébés phoques méritent-ils le nom de bébés ? De beaux combats en perspective !

– Est-ce à dire que les Kikchauzes acceptent tous les sujets proposés par les Nainport'nawaks Hache-de-Guerriens ?

– Ils n'ont pas le choix.

– Mais quel est dans tout ça le rôle exact de Mek-Ouyes ?

– Comme il est également présent dans les deux camps, il a une fonction temporisatrice. Chaque camp le voit dans son camp et dans le camp adverse, ce qui a pour effet de réduire le taux d'agressivité. Il n'y a quasi plus, aujourd'hui, de combats avec mise à mort. C'est un progrès.

– Je suis impatient de voir Mek-Ouyes, dit Mek-Ouyes.

– Quand ferez-vous votre remembrement ? s'inquiéta Agatha.

– Instantanément, je suppose.

– Mais, je ne comprends pas... si Mek-Ouyes se trouve en même temps dans deux camps adverses face à face, pourquoi ne seriez-vous pas trois ?

– Avec moi Mek-Ouyes en position d'arbitre au milieu d'eux ?

– Pourquoi non ?

– Le chiffre trois est plus délicat à vivre que le chiffre deux. Enfin, nous verrons bien.

La sentinelle kikchauze fit entrer les voyageurs dans le camp et les emmena jusqu'à une tente dans laquelle il était possible de boire du café : une enseigne le précisait par une icône fumante. Agatha et Mek-Ouyes se chauffèrent bientôt les mains en les posant autour de la tasse métallique. Et puis il sirotèrent. Quelques minutes plus tard, Mek-Ouyes passa la tête dans la tente bistrot. Il s'approcha des nouveaux venus et les reconnut tout de suite. Un grand sourire banane vint sur la figure de celui qui venait d'entrer. Il baissa respectueusement la main d'Agatha. Mek-Ouyes se toisèrent avec méfiance, puis se sourirent avec connivence.

– Ma présidente chez les Kikchauzes ? Que nous vaut l'honneur ?

– Que faites-vous ici, Mek-Ouyes ?

– Je travaille dans une boîte de nuit. Je suis videur.

– C'est fatigant ?

– Je suis vidé.

– Je viens vous libérer.

– En vidant, je me vide très librement. Je parie que vous venez assister à nos combats.

– Je ne venais pas pour ça, mais puisqu'ils ont lieu, je ne crois pas que je vais les rater.

- Et toi, Mek- ?
- Moi itou.
- Tu sais ce qu'on risque si on se retrouve à trois Mek-Ouyes dans le même champ de vision romanesque !...
- Je n'ai pas le choix.
- Tant pis. Mais tu sais aussi ce qu'on risque s'il n'y a plus qu'un seul Mek-Ouyes pour séparer les combattants !...
- Je ne le sais pas, mais je m'en doute.
- Est-ce que les Kikchauzes connaissent les thèmes que leur lanceront les Nainport'nawaks Hache-de-Guerriens ?
- Bien sûr.
- Vous avez donc préparé vos arguments.
- Et comment...
- Que pensez-vous du sixième sujet ? demanda Agatha avec une certaine angoisse dans le grain de la voix ?
- Je n'ai pas le droit de brûler mes arguments avant l'heure.
- Est-ce que la simple observation ne vous suffit pas à régler cette question sans objet ?
- Peut-être.

Le Mek-Ouyes de chez les Kikchauzes ne paraissait pas plus ému par Agatha que ne l'était celui de Boshanké. Qu'en serait-il du Nainport'nawak ?

– Il faut y aller. Je ne peux plus retarder l'échéance.

On se dirigeait à présent vers l'arène des combats, tandis qu'y convergeaient aussi des guerriers avec peintures, armes, bagages, arguments et injures à la bouche qui pendaient comme des fils de bave. Un bâtiment de forme ellipsoïdale fut bientôt visible à l'horizon. On apercevait aussi le cortège des Nainport'nawaks, qui marchaient d'un pas bien plus décidé que leurs concurrents. Mek-Ouyes était parmi eux.

Dix-huitième épisode

Dès que les combattants furent au milieu de l'arène, une seule spectatrice se trouvant dans les gradins avec un seul spectateur, Mek-Ouyes, le ton monta. On s'attendait à un combat réglé, comme à l'habitude, avec ordre du jour et discipline, mais des injures fusèrent tout de suite qui n'étaient pas accrochées, de part et d'autre, à la même thématique. Qui parlait des chiens de traîneau et qui répondait sur les bébés phoques ; qui éructait sur les questions foncières et qui déblatérerait sur la mort dont on allait bientôt faire l'expérience en face... Personne ne parlait

de la beauté d'Agatha de Win'theuil, et ne semblait d'ailleurs seulement vouloir la voir.

– Vous voyez ce que je vois, Mek-Ouyes ? dit-elle.

– Je m'y attendais.

Il n'y avait pas de Mek-Ouyes chez les Nainport'nawaks, et chez les Kikchauzes pas davantage de Mek-Ouyes. Plus d'entraîneur de chaque côté. Plus de temporisateur ici ni là de modérateur. Mek-Ouyes se sentit plus Mek-Ouyes que d'habitude. Une voix nainport'nawak lança une phrase qui voulait mettre le feu aux poudres :

– Les Kikchauzes ne sont pas des frères, les Kikchauzes ne sont pas des Indiens d'origine comme les Nainport'nawaks. Les Kikchauzes sont des Indiens de développement, des Indiens d'arrivée. Les Kikchauzes doivent être les valets des Nainport'nawaks et humecter leurs pieds-de-cuir avec la graisse de phoque.

– C'est quoi, les pieds-de-cuir ? dit Agatha à l'oreille de Mek-Ouyes.

– Des bottes, je présume ; des bottes, oui, en effet ; des bottes, bien sûr, dirent Mek-Ouyes.

– Maintenant que vous êtes complet, donnez-moi votre main, Mek-Ouyes.

Mek-Ouyes obtempéra. Agatha glissa son autre main à l'entrejambe de son compagnon, emplacement qui se montrait tristement discret. La belle présidente eut beau faire, la fameuse amante déployer tous les trésors de son expérience technique, Agatha win'theuiller tant qu'elle pouvait : rien. Rien de rien du tout ne se transformait. Au contraire, les capacités locales avaient tendance à se réduire à zéro. La main d'Agatha alla jusqu'à se demander si Mek-Ouyes réunifié n'était pas tout simplement une femme !

Il y eut alors une sorte de coup de théâtre. Au moment où la première ligne de chaque camp semblait vouloir se précipiter sur son homologue, et où les derniers rangs de Kikchauzes comme de Nainport'nawaks bandaient leurs arcs en os de baleine chargés de flèches en arêtes de thon qui se terminaient en dents de requin, Mek-Ouyes, gros de son expérience tant kikchauze que boshanké et que nainport'nawak, se leva et parla ainsi :

– Les frères Kikchauzes et les frères Nainport'nawaks devraient bien s'asseoir dans le sable de l'arène.

Ce qu'ils firent presque tout de suite avec la meilleure docilité du monde. « Quelle autorité ! » admira dans son for Agatha.

– Les frères Nainport'nawaks et les frères Kikchauzes auraient été bien inspirés de choisir comme sujet de dispute le fonctionnement de la ville de Boshanké, par exemple. Ça leur aurait donné un peu de recul pour considérer leur propre situation.

– Ah oui, Boshanké, ça nous intéresse, dit une voix qui montait de l'arène.

– Ce que vous devez savoir, c'est que Rabbi Boshé tient son nom de son compagnon et que son compagnon tient son nom, Imam Anké, de son compagnon. Ils se sont mutuellement nommés. C'est l'un qui a nommé l'autre et l'autre l'un, au moment où ils sont tombés amoureux l'un de l'autre, ce qui signifie que leur titre proprement religieux n'est pas autre chose qu'une appellation gentiment ironique. D'où le rapport avec le rire du Christ qui était dans la liste des sujets qui fâchent du jour. Hélas, Christ ne riait pas tellement, même à douze ans dans le temple quand il enseignait les docteurs. Si seulement il leur avait enseigné le rire, nous n'en serions

pas là où nous en sommes aujourd'hui ! Mais non, il était seulement plus triste qu'eux !

Justement, le public assis par terre à écouter Mek-Ouyes ne paraissait nullement avoir envie de rire. Était-ce l'effet du sol glacial qui devait provoquer un refroidissement désagréable des parties basses ? Quoi qu'il en fût, les visages tor-daient la gueule et les consciences ne songeaient qu'à revenir à un sujet de discorde qui ne manquerait pas de rendre nécessaire un bon vieil échange de mandales et de horions qui justifieraient dans la suite qu'on fît quelques chansons ou épopées ou mélopées.

Agatha se rendit compte qu'elle était devenue la cible des regards convergents qui la dévêtaient des yeux avec hostilité grande ou admiration pure. Elle savait que désormais, sans que Mek-Ouyes soit en capacité de l'empêcher, ç'allait être sa fête.

Dix-neuvième épisode

– Elle est belle, elle est gentille.
– Elle est belle et pas gentille.
– Son pied, par exemple, son pied est trop petit, et ce n'est pas parce qu'il y en a deux que son pied s'agrandit de son redoublement ! D'où cette démarche qui manque d'assise.

– Vous devriez marcher un peu, Agatha, dit Mek-Ouyes.
– Marcher au milieu de ces sauvages ? de cette crapule ?
– Élu par cette crapule, marmonna par deux fois Mek-Ouyes.
– Il n'en est pas question.
– À votre aise.
– Voulez-vous dire, au moins, que le simple fait que je m'ébranle sous leurs yeux suffira à leur mettre le nez dans leur caca ?

Mek-Ouyes ne répondit pas à cette pêche au compliment. Et pendant ce temps, la joue continuait, qui en échangeait des vertes et des pas mûres.

– Justement, elle est trop mûre ! Elle est vraiment devenue présidente de chez présidente ! Elle a tout d'une présidente à vie. Elle a une peau, tiens, une peau télévisée. Tu sais ce que c'est qu'une peau télévisée ? C'est une fausse peau, une vidéo-peau, une peau numérique. Une peau qu'on voit derrière une vitre, une peau encadrée. Quand tu la vois en réalité, c'est encore comme si tu la voyais sur un écran. Elle n'a plus de grain et plus de température. C'est du film transparent alimentaire. Sa chevelure est en papier alu. Une caresse d'elle est la peau qui se forme sur le lait. Le papier huilé d'une brique de lait.

– Mek-Ouyes... vous ne dites rien... Vous voulez que je supporte ça ?

– Attendez la réponse, Agatha, dit Mek-Ouyes en tapotant, gentiment mais sans excitation, le genou tremblant.

– Elle n'a pas changé ! Tu n'y connais rien. La beauté d'Agatha de Win'theuil est indéfectiblement liée à sa méchanceté. Parce qu'elle est en charge des conflits du Monde-Mondes et qu'elle s'en sort plutôt bien, tu t'imagines qu'elle est devenue bonne et par conséquent laide, mais pas du tout. Sa méchanceté est simplement entre deux eaux ou parenthèses. Elle n'est plus à la surface, d'accord. Elle peut ressortir à la première occasion. Tu critiques le pied avec sa cambrure et son galbe faits pour la main et pour la langue entre les orteils... Pour moi, c'est quand elle veut ! Et je remonte tout de suite au mollet, parce que le mollet est plein sans être fort.

Agatha se sentit mieux et se haussa sur ses petites fesses fermes comme au premier jour.

– Ses genoux sont des couteaux ! Regarde-moi ces rotules... Je suis sûr que si tu es couché auprès d'elle toute une nuit et qu'elle se coince contre toi comme une équerre rangée contre une autre équerre, tu te réveilles le lendemain avec des bleus aux creux poplités !

– Tu te réveilles... Mais mon pauvre ami, encore aurait-il fallu que tu dormisses ! Comment veux-tu dormir, dis-moi, si tu as la chance de coucher auprès d'elle toute une nuit ? D'ailleurs, tu ne pourras jamais le vérifier, ne t'inquiète pas, ha ha ha...

– Là, au moins, il a raison : c'est vous qui ferez l'expérience, Mek-, vous et personne d'autre.

– Oui oui.

– Ils vont remonter jusqu'où, comme ça ?

– Jusqu'à vos déluges, Agatha.

– Quels déluges ?

Et de fait, les orateurs à charge attaquèrent les cuisses bille en tête et foncèrent à l'abordage dans le delta du fleuve intérieur agathien. Leurs critiques, à ce moment, dépassèrent les bornes de la décence que le roman-feuilleton s'est toujours promis de ne pas dépasser.

– Cet étalage est terrible, Mek-Ouyes, vous ne trouvez pas ?

Et, chose curieuse, Agatha de Win'theuil ne semblait plus aussi inquiète qu'auparavant en entendant ce pire. L'explication en était peut-être qu'elle percevait, tant chez les Kikchauzes que chez les Nainport'nawaks mâles, des manifestations érectiles qui ne laissaient aucun doute sur l'effet objectif qu'elle produisait, même en simples paroles. Décidément, la mauvaise foi des accusateurs était patente. Nul ne résistait à l'évocation, quoiqu'elle se voulût péjorative, et la déconfiture jalouse qui se lisait sur les figures féminines ne faisait que corroborer cette certitude. Et, de cette observation, Agatha ne pouvait s'empêcher de tirer une conclusion imparable : Mek-Ouyes allait forcément céder à son tour, lui qui, de plus, se trouvait au côté de celle qui n'était à son endroit rien moins que farouche.

Malheureusement, si Mek-Ouyes regardait de tous ses yeux le spectacle, s'il écoutait de toutes ses oreilles les arguments suggestifs, s'il laissait la main d'Agatha se promener sur ses divers réceptacles tactiles, aucune espèce de réaction libidinale ne pouvait être notée en vérité.

Agatha de Win'theuil se leva brusquement, juste avant qu'il fût question, dans la bouche des orateurs, des conditions d'un éventuel ombililingus. Elle assomma Mek-Ouyes avec un morceau de glace qui traînait dans les gradins et emporta l'inconscient comme un sac sur son épaule.

Vingtième épisode

– Voilà au moins une croûte dont aucun **bong** vinassier ne pourra être tenu pour responsable, disait Agatha de Win'theuil, tandis qu'elle soignait le crâne aimé.

Elle avait trouvé, dans l'aéronef de la présidence, une trousse de premiers secours qui contenait une agrafeuse de bureau. Elle parvint tant bien que mal à poser deux points de suture en pinçant le cuir chevelu avec deux doigts. La douleur réveilla Mek-Ouyes, qui ne s'intéressa guère à son infirmière qui venait pourtant de se changer et se trouvait joliment enveloppée d'un short scandaleux et d'une blouse blanche à jours qui laissait apparaître sans avarice une peau bien vivante et pas du tout télévisée.

Agatha tenta de convaincre Mek-Ouyes qu'il devait prendre les commandes de l'appareil avant que les survivants kikchauzes et/ou nainport'nawaks du grand combat les rejoignent et, qui sait, se saisissassent de leurs personnes. Malheureusement pour leur sécurité, Mek-Ouyes ne semblait nullement en état de piloter. Il voulait dormir et ne pouvait guère prononcer d'autre phrase que celle-ci :

– Laissez-moi dormir. Laissez-moi dormiiiiir. Laissez-moi dormiiiiiiiiiiiiiiiiir.

Et à chaque item de ce mode répétitif, la suite de *i* s'allongeait, comme Mek-Ouyes lui-même sur son siège puisqu'il ne rêvait que d'en faire autant.

Agatha le prit dans ses bras pour essayer de le réveiller d'un beau baiser sur la bouche, mais quand elle eut sans succès farfouillé deux minutes dans la cage buccale, linguale et dentaire de son compagnon, Agatha perdit tout espoir et dit avec colère :

– Bon, je m'occupe de tout, comme d'habitude, mais au moins, décollez, bons dieux ! Ça, je ne vais pas savoir. Décollez !

Mek-Ouyes se décolla d'Agatha. Était-il conscient et perfide ou encore dans les vapeurs du coup et des soins qu'il avait reçus ? Les avis peuvent à bon droit diverger sur cette question. Quoi qu'il en soit, il se dirigea vers l'arrière du mini-aérobis et s'allongea sur le sol de la carlingue là où étaient habituellement déposés les bagages. Agatha de Win'theuil enragea, s'assit au poste de pilotage et entreprit de fouiller la boîte à gants à la recherche d'un mode d'emploi.

– Ah ! dit-elle presque aussitôt, on dirait que j'ai eu la main heureuse.

Elle lut à voix haute :

– « Pénètre le cleffe dans le trou pour l'énergir du minibusair. »

Pestant contre la légèreté des DRH japonais qui embauchaient des traducteurs au rabais, elle poursuivit néanmoins et tomba sur une phrase qu'elle n'aurait pas osé espérer :

– « La décollation automatiquante et la pilotation ejusdem farinae viennent en sheet 12. » Shit!

Elle feuilleta le livret jusqu'à la page 12, mais sans tomber tout de suite sur les renseignements essentiels pour la raison qu'ils se trouvaient en page 24 :

– « Au contact, cracher des syntagmes avec articulation dans la macrophone iDod fx407 en précisionnant la destin de le but. Pilotation automatiqueuse coûte la masse dans la carburante. »

Agatha de Win'theuil entendit dans la plaine une rumeur qui montait, en voulait à Mek-Ouyes, en voulait à elle-même et s'exprimait en bon kikchauze comme en langue nainport'nawak de plus en plus distincte.

– Allons, il n'y a plus à hésiter, fais ton devoir, dit-elle au tableau de bord.

Elle fit ce qu'elle comprit du mode d'emploi, parla dans le micro et attendit les événements techniques annoncés par la notice. La rumeur approchait. Rien ne se passait. La foule apparut à cinq cents mètres de l'appareil, des doigts se tendirent au bout des bras et les jambes se mirent à courir à toutes. Agatha frappait de tous ses poings et de toutes ses forces contre les cadrans du tableau de bord. Elle donna du pied dans le manche à balai, puis l'enfourcha comme une véritable sorcière en braillant des « Soulève-toi, c'est un ordre ! » et lui donnant, de la main, des coups d'une cravache imaginaire qui claquaient tout de même tant ils étaient accompagnés de cris convaincants. Le véhicule ne bougeait toujours pas, il ne faisait entendre aucun ronflement de moteur interne, il pesait comme un vulgaire Mek-Ouyes plongé dans son sommeil réparateur. Malheureusement, le sommeil de Mek-Ouyes n'avait pas le pouvoir de réparer un système automobile défaillant. Agatha renonça, en remarquant la première main nainport'nawak qui s'agrippait à la carlingue. Cette main était une main féminine.

Vingt et unième épisode

À ce moment – il était moins une – l'aérobustini eut un hoquet d'une grande violence et se souleva de dix mètres en l'air. L'estomac d'Agatha revit en un clin d'œil non pas toute sa vie d'estomac, mais une petite portion qui lui faisait res-souvenir de l'aire de la Bouscaille à La Chapelle-Laisance, département de Saône-et-Loue : impressions de montgolfière. Mais elle n'eut guère le temps de se

consacrer aux douceurs de la réminiscence, pour la raison que la jeune squaw nain-port'nawak avait été plaquée avec violence sur l'ailette atrophiée du minibusaéro. Or, Agatha, qui en avait un peu sa claque de l'anthropophilie, affecta de ne pas apercevoir la passagère clandestine, convaincue que la vitesse du véhicule lui ferait lâcher prise dans les meilleurs délais. Eh bien pas du tout ! Axandrine, puisqu'il faut l'appeler par son nom, avait réussi, de l'ongle de son index droit, à agripper un rivet très légèrement saillant, tandis que son talon gauche s'était engagé dans la petite cuvette qui menait au réservoir de tricoruzène.

Le froid de l'altitude déformait le visage d'Axandrine qui n'en tentait pas moins d'envoyer un sourire à Agatha, un sourire qui ne se voulait ni séduisant ni implorant et qui était peut-être simplement une expression de douleur.

Au poste de pilotage, Agatha de Win'theuil continuait à ne se soucier de rien, c'est-à-dire envisageait d'aller se coucher avec Mek-Ouyes en attendant de retrouver Foccia, mais elle se rendit compte, en jetant un œil sur la carte-écran, que le véhicule mettait le cap sur l'Alaska, et non sur Terre-Neuve. Sans doute un dysfonctionnement du régulateur de gouvernail automatique à stabilisation compensée, sous l'effet de ce poids imprévu à l'ailette gauche.

Aller chercher Axandrine relevait de la nécessité, comme de l'exploit... Valait-il mieux la laisser se fatiguer et choir ? Mais si elle ne se fatiguait pas ? Convenait-il de poser un poids sur l'ailette droite pour rééquilibrer ? Mais où trouver un poids, sorti de Mek-Ouyes ? Finalement, Agatha ouvrit la fenêtre, lança un grappin en direction d'Axandrine, la crocheta au râble, qu'elle avait visiblement charnu, et tira. En moins de vingt secondes, Axandrine, le dos sanguinolent, était assise sur le deuxième siège.

– Merci, Agatha de Win'theuil.

– Je n'avais pas le choix, dit d'un ton rogue la harponneuse.

– J'ai mal, dit la harponnée.

– Ça passera.

Le véhicule avait légèrement dévié de sa trajectoire, mais n'avait pas fait machine arrière. Le système électronique semblait savoir où il allait. Pas question pour lui, en tout cas, de laisser une chance à la pilote de reprendre à zéro l'enregistrement de sa destination.

Écrasée par ces émotions, Axandrine s'endormit profondément. Et Agatha, qui luttait pour ne pas l'imiter, fut bientôt terrassée à son tour. Vivement mais sûrement, on survola la Sibérie, puis le Ladakh, puis Bombay.

– Oh ! mais il y a une petite nouvelle !

C'était Mek-Ouyes, qui s'était réveillé le premier, et considérait Axandrine, dont il semblait apprécier les charmes un peu sauvages. Il avança la main pour la réveiller. Axandrine eut un sursaut et appela tout de suite, scandalisée :

– Agatha de Win'theuil, c'est votre mari, il me touche, mais je ne l'ai pas aguchié, je vous jure !

– Ce n'est pas mon mari ! Qui vous a dit que c'était mon mari ?

– Vous êtes ensemble, en tout cas...

– Non, non.

Agatha jouait l'amadouement car elle voulait observer si Mek-Ouyes était enfin réexcité par une femme, si cela était donc envisageable de le repassionner, c'est-

à-dire de le sortir de son épicurisme ataraxique préhédoniste et de son onfrayeur postlucrétienne.

En fait, Mek-Ouyes avait surtout une petite faim, et il s'était rendu compte qu'Axandrine portait autour du cou un collier qu'il savait être de viande séchée, comme il avait appris à en confectionner après les parties de chasse tant kikchauzes que nainport'nawaks. Il avait simplement voulu arracher un morceau de magret, tandis qu'Axandrine, s'écartant brusquement, venait de se rouvrir la plaie du râble qui s'était fermée par collage directement sur la moleskine. Le sang jaillit, Axandrine s'évanouit, et Agatha dut à nouveau tirer au pistolet une demi-douzaine de points de suture arrosés d'alcool.

Pendant ce temps, l'aéronef, qui n'en faisait qu'à sa tête, décidait d'atterrir à Pune, où se trouve la gigantesque usine de Tata Motors Ltd., là où se fabriquent tant de voitures utilitaires, de camions et d'autocars.

Sitôt arrivée, Agatha se fit connaître, envoya Mek-Ouyes et Axandrine à l'hôpital du district et se changea. Trois quarts d'heure plus tard, elle entra, sans rendez-vous, chez le président-directeur général de Tata Motors. Elle avait une idée.

Vingt-deuxième épisode

– Ce que vous me demandez là est inattendu, dit à Agatha de Win'theuil le président-directeur général de Tata Motors.

– C'est le moins que vous puissiez dire, monsieur le président-directeur général.

– Les pratiques de destruction de machines ne sont pas très bien vues dans le capitalisme moderne. Nous ne sommes plus au xx^e siècle, ce siècle sauvage où c'était un peu la règle... Pensez à tous ces conflits où les survivants n'avaient d'autre choix que de devenir, un temps, fossoyeurs et ferrailleurs !

– Je me souviens de tout cela.

– Mais quel âge avez-vous donc ?

– Un plus élevé que vous ne croyez. Je n'ai pas connu la Grande Guerre, n'exagérons pas, mais un certain nombre de petites à compter de celle du golfe Persique, la première.

– Alors vous devez comprendre ce que je veux dire. Les populations sont aujourd'hui extrêmement à cheval sur les économies d'énergie et le respect de la chose fabriquée. La fantasmagorie du neuf à tout prix et du dernier cri a fait long feu. On use à nouveau les machines jusqu'à la corde... On répare... Et je dois dire que mon pays était en avance sur ce plan-là. En l'an 2000 encore, nous avions dans toutes nos rues des échoppes de réparateurs de parapluies !

– Cette inquiétude vous honore, mais la raison d’État milite pour que vous trouviez une manière de répondre à ma demande. Je n’ai pas vraiment le droit de vous développer par le menu les raisons capitales qui me poussent à vous faire cette demande.

– Je vous entends, Madame la Présidente et néanmoins mademoiselle de Win’theuil, il suffit de trouver l’idée qui vous satisfera sans heurter de front la sensibilité des citoyens de Pune.

– J’ai comme l’impression que vous vous creusez la cervelle dans le bon sens...

– Je réfléchis à l’idée de fête. Les habitants de Pune aiment la fête. Ils aiment le cinéma spectaculaire. D’une certaine façon, pour eux, l’organisateur d’un spectacle peut tout se permettre. Verriez-vous un inconvénient à ce que votre projet soit, premièrement, public et, deuxièmement, qu’il soit filmé ? Étant bien entendu que ces images devraient faire l’objet d’un montage pour arriver à un produit, documentaire ou fiction, peu importe, visible ensuite dans le sous-continent tout entier, voire dans le Monde-Mondes.

– Laissez-moi réfléchir... Voilà... Non seulement je n’y vois aucun inconvénient, mais des avantages, alors oui, rien que des avantages...

– Alors je crois que je peux arranger cela. J’ai besoin de quarante-huit heures.

– Je vous félicite, monsieur le président-directeur général.

– Il vous va super bien ce costume militaire. Vous avez complètement changé de look, dites-moi.

– Je n’avais plus rien à me mettre après ce long voyage bien agité. Avouez que je vous ai fait peur, tout à l’heure, quand j’ai forcé votre porte.

– Je vous ai reconnue tout de suite. C’est une combinaison de pilote de chasse, n’est-ce pas ?

– Exactement.

– Cette ligne a été faite pour vous. Vous l’occupez comme une main occupe un gant. Et cette fermeture éclair qui part du cou jusqu’au con d’un seul tenant, c’est extraordinaire...

– Oui, et voyez, elle ne s’arrête pas au con, elle passe par en dessous, surplombe la raie des fesses et remonte le long de la colonne vertébrale jusqu’à la nuque.

– En effet, c’est extraordinaire ! Vous avez maintenant deux vêtements latéraux... Et alors, ce qui apparaît au milieu, dites-moi, ce n’est pas de la petite bière...

– Cela dit, je m’achèterais volontiers un sari, par exemple dans un tissu qui ressemblerait à celui de votre dhoti, là...

– Hé !

– Non, je trouve simplement que l’étoffe en est moelleuse.

– Je vous avais demandé quarante-huit heures, mais je vais me voir obligé d’en exiger une ou deux de plus, car dans celles qui viennent immédiatement j’ai l’impression que je n’aurai pas la tête à passer des coups de fil...

– Haa... Pourquoi ces fauteuils de bureau, monsieur le président-directeur général, ont-ils toujours des bras qui font obstacle aux jambes ?

- On se débrouille toujours, allez. Appelez-moi Dordjé, c'est mon nom.
- Oui, oui.
- Votre intrusion dans mon bureau était inoubliable. Notre conversation sera inoubliable. La fête que nous allons organiser sera inoubliable.
- La mémoire est une trahison envers la nature, Dordjé.
- J'aime beaucoup votre nature, Agatha.
- J'aime surtout le présent de l'indicatif.

Vingt-troisième épisode

Mek-Ouyes et Axandrine étaient installés dans la même chambre à l'hôpital de Pune. On avait dû rouvrir leurs plaies.

- Vous avez été soignés par un garagiste ?

On avait dû désinfecter les chairs en utilisant les grands moyens, et recoudre avec un fil de nylon très fin. Maintenant, repos absolu pendant quelques jours et il n'y paraîtra plus qu'une cicatrice dont vous aurez le droit de faire un récit à vos proches. Mek-Ouyes, quant à lui, sur son crâne à peu près chauve avait déjà (on le lui avait fait remarquer) un griffouillis, un mikado de petites cicatrices de quelques centimètres de longueur qui étaient comme le livre de toute une vie mouvementée de plaies, de bosses et de remontées de caves. Axandrine avait manifesté le désir d'entendre le récit de chacune, mais Mek-Ouyes avait dit non, fermement, sans agressivité, peu enclin à fraterniser avec la jeune Nainport'nawak qui paraissait extrêmement fière d'être couchée si près du président élu du Monde-Mondes.

– Vous savez ce qu'il vous dit, le président élu du Monde-Mondes ? dit le président élu du Monde-Mondes. Il vous dit que tout citoyen du Monde-Mondes est aussi président du Monde-Mondes que moi. La seule façon que j'ai trouvée de remplir mon mandat, c'est de dire ce que je viens de dire et de le prouver par l'action. Ainsi, je n'ai pas l'intention de rester couché ici et de laisser ma douleur de cuir chevelu roucouler avec la vôtre de râble. J'ai remarqué tout de suite que, dans cet hôpital ultramoderne et parfaitement organisé, il y a quelque chose qui cloche. Vous, évidemment, vous n'avez rien remarqué...

– Ce doit être un effet des sédatifs. J'ai remarqué qu'on s'occupait bien de moi.

- C'est parce que vous êtes indienne, comme eux.

– Ils s'occupent bien de vous, aussi.

– Une part de moi est indienne, camarade, ne l'oubliez pas. Moi, j'ai remarqué que ça et là, dans le jardin, et même dans les couloirs, traînaient des bouteilles vides et des papiers plus ou moins gras. Vous savez que, normalement, ici, ce sont

les vaches et les bœufs qui ramassent les papiers gras, pour s'en nourrir, d'ailleurs, et ruminer. Mais comme les vaches ont été bannies de l'hôpital par la modernité, pour d'évidentes raisons d'hygiène, le ramassage ne se fait plus. Je vais m'y consacrer. Voulez-vous vous joindre à moi ?

– Je suis trop fatiguée. Et puis on nous a ordonné le repos.

– Faites comme bon vous semble. Moi, je vais travailler, ne serait-ce qu'un quart d'heure, et puis je continuerai demain.

Ainsi fit Mek-Ouyes, avec le crâne enveloppé de son pansement. Au début, il marchait avec lenteur, et la tête lui tournait un peu lorsqu'il se penchait pour ramasser une feuille de journal, la poche vide d'un berlingot de lait ou une canette de jus de fruits. Quand il eut fini de battre un quart de la surface du jardin, il considéra qu'il avait fini sa journée, fit un tas, se lava les mains et remonta se coucher.

Axandrine dormait sur le ventre, ce qui était la position obligée pour qu'elle souffre le moins possible. Mek-Ouyes s'approcha de son lit et remonta le drap jusqu'aux omoplates comprises qui lui apparurent soudain aussi appétissantes que des seins. Omoplates = seins de l'arrière. Cette équation parut à Mek-Ouyes d'une soudaine indiscutable clarté. Il cacha ce qu'il ne saurait voir, inspira pour se calmer et se coucha à son tour. Afin de s'endormir, il essaya de retrouver, chose après chose, chacun des objets qu'il avait ramassés, se promit, pour le lendemain, de commencer un tri des déchets selon leur espèce et d'engager la direction de l'hôpital à lui fournir des conteneurs permanents, dont il organiserait la chaîne de récupération. Cette entreprise lui demanderait trois jours, pas davantage. Lorsque la tâche serait effectuée et que l'organisation roulerait toute seule, il lancerait l'idée d'une réunion de tous les hôpitaux de l'État du Maharashtra à seule fin de généraliser cette micro-intervention sociale assurée par des malades volontaires fatigués de ne rien faire et guérissant par là plus vite.

Lorsque Axandrine s'éveilla, elle put observer sur le visage de Mek-Ouyes la satisfaction évidente d'un devoir qui avait été accompli et qui continuerait le lendemain avec discipline et simplicité. Elle l'admira et chercha pour elle-même ce qu'elle pourrait faire pour imiter, à son niveau, pareil civisme.

Vingt-quatrième épisode

– Comprenez-vous, Dordjé, disait Agatha de Win'theuil enveloppée d'un pagne bleu en fumant une cigarette, il s'agit de régler une bonne fois cette affaire qui est en train de pourrir sur pieds. Cette situation fausse me mine. Cette présidence qui n'en est pas une, je ne sais plus du tout par quel bout la saisir. Mek-Ouyes est là et pas là. Il faut que, moi, je sois partout... Si seulement j'étais douée

d'ubiquité, à l'image de ce phénomène ! Mais cela n'est pas. Depuis trois jours que je suis partie de Foccia, je sais que les affaires courantes sont en stand-by sur mon bureau, empilées. Je sais que mes collaborateurs imitent ma signature pour les choses urgentes. Je sais que l'intérim est assuré correctement. La présence de John Flandrin me rassure à chaque seconde : il a réussi, tenez-vous bien, à traiter dix millions de kalachnikovs, 10 000 000 ! Vous vous rendez compte ! Si vous avez besoin de métaux, mettez-vous en rapport avec lui, je pense que tout le monde y trouvera son compte, vous comme lui et lui comme moi. Ce que je ne supporte plus, c'est le petit sourire de nos mondo-citoyens de partout, dès qu'il est question de la présidence. On me dit Madame la Présidente parce que la coutume veut qu'on ne dise jamais « vice-président » à un vice-président, mais on le dit avec ce sale petit sourire qui vient me piquer la peau comme une mauvaise pointe frottée au curare...

– Une veinarde, dit Dordjé en avançant l'index vers l'épaule agathienne.

– ...un sourire qui veut dire que personne n'est dupe, que je ne suis pas la présidente et que le président me roule dans la farine en affectant cette position inférieure qui n'est guidée que par un orgueil incommensurable : « Moi, je suis pauvre, moi, je suis humble, moi, je n'ai pas de gardes du corps... »

– Je le garde, moi, votre corps, Agatha, dit Dordjé en pétrissant la pâte win'theuilienne.

– ...moi, je n'ai pas de passions, moi, je m'occupe des tâches subalternes pour convaincre mes disciples qu'il n'y a pas de tâche subalterne, moi, je me prends pour le messie, moi, je ne veux pas le dire tout haut, mais quatre types se mettraient ensemble pour écrire *l'Évangile de Mek-Ouyes*, ce ne serait que justice, *l'Évangile selon Abdel*, *l'Évangile selon Flandrin*, *l'Évangile selon Ozalide*... Et puis quoi ? *l'Évangile selon Agatha*, aussi ? Mais celui-là, je vous préviens, ce sera l'apocalypse !

– Vous êtes belle quand vous êtes en colère, Agatha...

– Si ce que vous dites est vrai, Dordjé, dans les jours qui viennent, je vais vraiment faire sauter la banque du mont Ida, car je sens monter en moi une fureur comme on n'en a encore jamais vu depuis le grand déluge. Vous devriez me retenir, Dordjé.

– Rien de tel que l'orgasme pour calmer la colère, ma chère.

– Chez moi, l'orgasme la fait redoubler, qui plus est ! Voyez si je suis bien lotie.

– Hop !

– Qu'est-ce que vous faites ?

– La goutte !

– Eh bien, quoi, la goutte ?

– Partie !

– Vous attrapez la goutte avec le gland, vous ! Eh bien, vous êtes fort, Dordjé, on ne peut pas vous enlever ça !

– Allons, ne m'enlevez rien, et souriez ! Oui, comme ça... Il est vrai que vous êtes un tout petit peu moins belle quand vous souriez, mais cela va me permettre de sortir de ce bureau et d'aller m'occuper sérieusement de notre affaire. Restez ici, si vous voulez, dormez, personne ne viendra vous déranger.

– Non, il faut que j’aille à l’hôpital. Je veux m’assurer que Mek-Ouyes ne m’a pas glissé entre les doigts. Avec lui on ne sait jamais...

– Prenez au moins le temps d’essayer des saris. Je vous en fais monter une centaine.

– Vous êtes bon, Dordjé.

– Vous allez voir, nous allons faire un beau film et Mek-Ouyes sera obligé de plier.

– Kālī vous entende !

– Vous connaissez Kālī ?

– Je peux devenir Kālī. Akāta-Kālī de Win’theuil. Je peux doubler le nombre de mes mains et ne suis-je pas brune ? Je peux danser dans une mare de sang et me pencher en avant pour y boire. Je suis souple quand je penche vers le mal. Je touche mes ongles de pieds avec mes dents.

– Brrrrr, fit Dordjé. Je ne voudrais pas être chair dans la peau de Mek-Ouyes !

Vingt-cinquième épisode

Lorsque Agatha de Win’theuil se présenta au point de stationnement des auto-rickshaws, vingt-cinq mains de conducteurs se levèrent dans sa direction pour lui proposer le voiturage. Laissé libre et au grand air par le sari rouge brique à lumières dorées, son nombril faisait merveille. Dordjé lui avait fait l’hommage d’un petit diamant de la plus belle eau qui tenait dans le creux par l’opération du saint corps. Agatha avait marché dix minutes dans la rue comme si elle était tractée par son propre ventre. Elle stationnait maintenant tout autour de son propre centre qui lançait des feux pareil à une boule à facettes de boîte de nuit. Elle grimpa dans la première coquille venue à sa hauteur et dut refuser les liasses de roupies que lui proposaient les chauffeurs déçus pour la prendre quand même.

– C’est décidément le monde à l’envers ! se plaignit-elle avec fierté en gloussant d’un sourire de fausse modestie.

Elle demanda qu’on voulût bien la conduire à l’hôpital en vitesse. Le rickshaw démarra en trombe, et bientôt se faufila dans boulevards et ruelles, simultanément des milliers dans son sillage.

– Chauffeur ! semez ces pétrolettes !

Et le chauffeur sema en prenant un sens interdit, puis un second, puis un troisième, perdant à chaque infraction un bon tiers de ses poursuivants. Agatha s’agrippait aux montants de fer qui soutenaient la coquille ajourée. Le chauffeur songeait qu’il aurait donné sa petite fortune pour être, à ce moment, à la place de

la barre. Mais Agatha de Win'theuil était ailleurs, elle se préparait mentalement à réveiller Mek-Ouyes de son sommeil convalescent et à profiter lâchement de son probable état second pour anéantir ses dernières défenses.

Elle lança au garçon un billet de 2 000 k-ouyes sans attendre la monnaie et s'engouffra dans l'entrée de l'hôpital.

– Je vous attends ! cria le rickshaw.

Dans l'hôpital ce fut tout de suite l'effervescence. On savait qui venait là, quelle grande dame. On la reconnaissait tout de suite. Venait-elle en inspectrice incognito ? Venait-elle en consultation ? Personne n'avait eu vent d'une visite officielle ! Appelez-moi tout de suite le responsable des relations extérieures ! Vous êtes viré, mon vieux. Je ne veux pas le savoir. Vous auriez dû être au courant. Les draps sont-ils propres dans toutes les chambres (pas seulement celles des riches) ? Le docteur Malayalam n'est pas là ? le jeune gérontologue, le fleuron de Pune, le prix Nobel de médecine pour ses travaux sur la palindrite, cette épidémie qui frappe les hommes de quarante ans qui se mettent à décroître... Allez le chercher. Y a-t-il du champagne quelque part dans cet établissement ? Une cravate ! Mon poste pour une cravate ! Et pas d'affolement ! Je vous ordonne de ne pas courir partout comme ça ! Je vous ordonne de ne pas sauter par la fenêtre, même si vous n'avez pas la conscience tranquille !

– Je voudrais savoir quel est le numéro de chambre de monsieur Mek-Ouyes et s'il est possible de lui rendre visite.

– Vous n'êtes pas dans le créneau horaire des visites, madame.

– Si je n'y suis, vous allez m'y mettre, c'est un ordre.

– Je dois en référer à mes supérieurs.

– C'est moi votre supérieure. Je prends sur moi tout ce que vous voulez. J'en ai déjà tellement que je ne verrai pas la différence.

– C'est la chambre 17, au deuxième étage.

– Je vais vous accompagner, s'imposa tout de suite un interne qui voyait là l'occasion de sa vie d'occuper le devant de la scène.

– Jusqu'à la porte seulement. Je vous suis. Comment va votre patient ?

– Il se porte au mieux, dit l'interne, qui ne savait rien de l'état de Mek-Ouyes.

– Est-il en capacité d'avoir des rapports ? Oui, sexuels, évidemment ! Si on ne peut plus appeler un chat un chat avec des carabins !

– Mais oui, je le suppose... surtout quand il vous aura vue.

– Je ne vous demande pas des suppositions, sortit ses griffes Agatha.

Allait-elle bondir ? L'interne eut un mouvement de recul terrifié. Il balbutia :

– Oui, oui. Il est en capacité... tout ce que vous voudrez. Ne me regardez pas comme ça...

– Si tu n'aimes pas le steak tartare, ne va pas dîner chez la panthère, aphorismisa Agatha de Win'theuil.

Elle était rendue devant la chambre d'Axandrine et de Mek-Ouyes. L'interne prit la fuite à reculons. Agatha resta cinq secondes devant la porte. Elle avait le trac. Elle prit son élan et ouvrit brusquement la porte sans frapper. Horreur !

Vingt-sixième épisode

Les deux lits de la chambre étaient vides. Les deux lits de la chambre étaient désespérément vides, retapés à neuf. C'était une chambre vide, qui n'attendait plus que de nouveaux patients. Les deux lits se reposaient dans leur netteté parfaite. Agatha, qui s'était préparée à se jeter sur l'un d'eux pour réveiller Mek-Ouyes en un grand élan de championne de tarmac, en fut pour ses frais. Au spectacle de ce rien, elle se mordit le poing, fit trois gouttes nasales et bondit à la fenêtre qu'elle ouvrit en grand pour lancer une clameur sans espoir.

– Mek-Ouououououououyes ! Mek-Ouououououououyes ! à moi !

Elle n'était que trop convaincue que Mek-Ouyes était déjà loin.

– Mais qu'y a-t-il, ma grande ?

Une voix montait du jardinet, celle d'un homme coiffé d'un chapeau de paille et qui binait un coin de terre autour d'un hibiscus, c'était la voix de Mek-Ouyes.

– « Ma grande !... » répéta Agatha hébétée. Il m'appelle ma grande, comme si j'étais sa petite fille. Il n'a jamais d'autre mot pour moi que le premier qui lui vient à la bouche et qui est une vexation. Mek-Ouououououououyes... qu'est-ce que vous faites là ?

– Je travaille, moi !

– Vous n'avez pas honte ?

– Honte de travailler ?

– Vous n'avez pas honte de vous pencher ainsi vers la terre et de voler l'emploi d'un intouchable qui n'a que ça pour vivre ?

– Je suis un intouchable, dit tranquillement Mek-Ouyes. C'est exactement ça. Un intouchable. Rien ne me touche plus que ça. Rien de plus touchant qu'autre chose. Je suis à touche-touche avec le Monde-Mondes et avec chaque phénomène du Monde-Mondes de façon égale. C'est de cette façon que j'ai réussi à vaincre l'angoisse. Vous devriez venir travailler la terre avec moi, Agatha. Il y en a largement pour tout le monde, vous savez... Laissez-vous toucher par la beauté de la base et des travaux fondamentaux. J'ai là un râteau, je vous le prête. Il vaut mieux toucher à ce genre d'outil pacifique qu'à ceux du vice et du sexe.

– N'importe quoi ! Qu'est-ce qu'il raconte ? Je descends, vous pouvez compter sur moi, mais certainement pas pour travailler la terre !

Et Agatha de Win'theuil, sans réfléchir plus avant, sauta sur un tas de feuilles et d'ordures diverses accumulées par Mek-Ouyes dans une fosse. C'était impulsif, c'était imprudent : elle n'avait pas réfléchi que le tas pouvait contenir du verre usagé, des seringues en fin de vie... Mais non, par bonheur, Mek-Ouyes avait déjà fait le tri des matériaux dangereux, et sur le monticule ne restaient que des déchets organiques et excréments divers, humains notamment. Une certaine sorte de tri-coruzène pouvait en résulter, qui ne serait pas de l'espèce défoliante, mais d'une autre, à la fois moins puissante et plus puante, si c'était possible. Pauvre sari tout neuf, et pauvre Agatha, qui avait certes mesuré la hauteur d'un niveau d'hôpital, confiante que le « second floor » n'était en fait que le premier étage comme dans tous les pays influencés par les calculs à la britannique, mais n'avait pas observé

que la façade sur jardin était en contrebas. En sautant, Agatha ne se fit aucun mal. Elle eut seulement la peur de sa vie en entendant sous elle quelque chose craquer avec un bruit inquiétant. S'agissait-il de ses os personnels ? Non. Des os de quelque chose d'autre, mais il faut dire « quelqu'un » : Axandrine, qui était en train de travailler sous les ordres de Mek-Ouyes dans la matière même de ce futur compost, n'eut pas le temps de se sentir littéralement écrasée par le chuteuse, l'empilage délicat de sa colonne vertébrale se transformant, hélas, en une magmaïsation que les dictionnaires de médecine n'auraient pu qualifier que de *sans espoir*.

Agatha se releva, furieuse, en refusant avec hauteur (l'expression serait mieux justifiée si elle se s'était pas trouvée très bas au fond du trou) l'aide que Mek-Ouyes lui proposait gentiment du bout du manche de son râteau, semblant vouloir garder ses distances pour d'évidentes raisons de puanteur.

Pour ajouter à son sentiment de déchéance, Agatha se rendit compte avec rage que le diamant de Dordjé avait déserté son nombril.

Vingt-septième épisode

Tout l'hôpital qui était capable de marcher sur ses jambes était maintenant autour des deux phénomènes. Agatha de Win'theuil, assise la tête dans ses genoux, s'étouffait de rage et de larmes. Mek-Ouyes alla tranquillement s'enquérir de l'état d'Axandrine au fond du trou, laquelle était devenue une sorte de grosse boule puante dont on ne pouvait que constater le décès. Mek-Ouyes aperçut l'éclat du diamant, qui était gentiment posé sur une feuille morte. Il s'en saisit discrètement et le glissa dans ce qui restait de la bouche axandrinienne.

– Là-bas, dit Mek-Ouyes, s'il y a un là-bas, là-bas, vous aurez de quoi payer votre passage.

Les pleurs d'Agatha pouvaient passer pour célébrer des funérailles, aussi en entraînèrent-ils d'autres parmi les présents. Mek-Ouyes recouvrit de feuilles et de papiers la dépouille et, sortant son briquet, mit le feu pour la crémation rituelle exactement à l'emplacement, et presque au moment, où il avait prévu de lancer son feu d'herbes et de détritrus.

– Bon voyage, Axandrine, le Monde-Mondes ne vous oubliera pas. Vous étiez l'ennemie des Kikchauzes, aimée des Nainport'nawaks, estimée de tous puisque chez les Kikchauzes et les Nainport'nawaks l'ennemi n'est pas objet de haine. Vous n'avez pas eu de chance. Vous avez reçu sur la tête, et par accident, la première dame du Monde-Mondes. Ce sont des choses qui n'ont pas beaucoup de chances d'arriver, et pourtant c'est arrivé sur vous. Bon non-voyage du côté de l'absence de temps et du côté du pas d'espace.

Les flammes ronflèrent modestement. La petite fumée continua son office toute la journée. Peu à peu, la foule des curieux déserta l'endroit pour retourner, qui au bloc opératoire, qui aux soins des malades, qui à la salle de garde pour des histoires salées. Or, il y avait là, curieuse coïncidence, Salimarnette chérie, la petite-fille de Mek-Ouyes, qui était en vacances de son feuilleton *Annette aux cent visages* et avait un contrat pour raconter des contes en milieu hospitalier. Elle en commençait justement un :

Conte du lancer du lion, conte.

(C'est un conte.)

La vogue extraordinaire pour le lancer du lion, qui caractérisa le début du troisième millénaire, est d'abord une histoire de générosité entre les peuples. Puisque la communauté internationale était acculée à faire un geste en faveur de l'Afrique qui n'allait pas très bien, quelques Européens pleins d'idées (parmi eux, les plus grands metteurs en fête du moment) s'étaient efficacement réunis à Bruxelles. Leur séminaire avait conclu à l'organisation de Jeux africains qui, pour ne pas concurrencer les Olympiades, innoveraient autant que faire se peut en tâchant d'inventer des épreuves qui tiendraient compte de toutes espèces de ressources à caractère autochtone.

On convint, dans un premier temps, de bâtir, sur toute la longueur de l'équateur, une formidable tribune qui irait à peu près de Libreville (Gabon) à Jamaame (Somalie), 3 500 kilomètres de gradins continus (construits par Bouygues avec du béton anglais et de la main-d'œuvre russe) qui salueraient en passant les plus beaux paysages. Elle permettrait à tous publics de voir nager contre la barre à Libreville, de vibrer plus à l'est aux concours de pirogues congolaises, on plongerait en public dans le lac Victoria pour remonter du fond des perles de verre, on lugerait dans des calebasses sur les pentes du mont Kenya, on jouerait aux fléchettes au bord de l'océan Indien avec des clous de girofle... Et surtout, on lancerait le lion dans la savane zaïroise.

On avait inventé le lancer du lion afin de faire pendant à la corrida, qui est aujourd'hui le seul spectacle au monde, avec peut-être le rodéo, qui mette en compétition l'homme et la bête. Pour les Tarzan au petit pied, l'intelligence physique (si tant est que ces deux mots ne constituent pas une insurmontable contradiction) était requise contre le roi des animaux, et les premiers sondages d'opinion discrètement effectués confirmèrent les concepteurs dans la certitude qu'ils avaient misé juste.

Il restait à tester l'épreuve, ce qui se fit dans la savane et le plus grand secret, en raison des pertes animales et humaines qu'on estimait probables, et qui malheureusement ne furent pas en deçà des estimations les plus noires.

Les lanceurs étaient africains, les lions étaient africains, les entraîneurs japonais. Le public accourait de la planète entière.

Vingt-huitième épisode

(Suite et fin du *Conte du lancer du lion*.)

La technique de lancer procédait de celle du marteau, à ceci près que le boulet de fonte ne manifeste pas l'énergie de résistance dont est capable le fauve. On gavait les lions, les dirigeait habilement vers le stade et attendait leur sieste. C'était comme un dopage inversé. Les gaveurs étaient africains. Le lanceur devait s'approcher discrètement, saisir la bestiole par les pattes arrière, et le plus rapidement possible l'engager dans un tourbillon irrésistible digne du maelström (on comptait un minimum de quatre tours) qui ne lui laisse pas le temps de s'insurger, tout occupée qu'elle soit à se familiariser avec la force centrifuge. Pour un lancer optimum, le lanceur ne devait lâcher le lion que le plus tard possible – au-delà, c'était le fatal coup de griffe – et si tout allait bien le lion s'envolait sous les applaudissements en gueulant comme un âne, pour se recevoir un peu plus loin sur un matelas d'herbes sèches qui était normalement conçu pour ne pas encourager la disparition de l'espèce.

Personne ne lança jamais le lion comme Aristide Bondo. Personne n'égalait jamais sa préhension des pattes, d'une poigne de fer, aidé qu'il était par une allonge des bras tout à fait exceptionnelle. Ramassant son courage et cultivant ses dons, il fit quatre tours dès 2007 (pour un lancer à 15 m), cinq en 2011 (lancer à 17 m) et seulement trois et demi en 2015. Cette contre-performance, avec sa moitié de tour bien peu recommandable, signa l'arrêt de mort du lancer du lion. L'athlète ne disposait pas d'une cage de protection, et le splendide animal atterrit lourdement dans la tribune. Il se brisa l'échine en tuant vingt personnes.

Comme les victimes n'étaient pas particulièrement apolitiques, on voulut voir dans le lancer malencontreux d'Aristide Bondo un attentat maquillé. Certains de ses proches avancèrent une explication d'ordre intime : Bondo se serait débarrassé d'une bonne partie de sa famille qui vivait grassement aux crochets de ses médailles.

Je suis la seule à savoir la vraie raison de son échec, raison qu'il me confia un jour en me faisant jurer de ne pas la divulguer avant ce jour. Puisque je reviens aujourd'hui d'une petite fête anniversaire de sa mort, celle qu'il avait désignée pour libérer les langues, rien ne m'interdit plus d'éclairer ses supporters qu'il avait tant déçus. La catastrophe de son ultime lancer relevait d'une cause purement technique : le dernier lion d'Aristide Bondo avait été gavé de fèves, et sur la fin du troisième tour il lui avait pété dans l'œil. Fin du conte.

– Tiens, tu es là, toi... dit Mek-Ouyes.

– Je suis là, grand-père.

– Toujours à dire des histoires...

– Et toi, toujours à en faire.

– Non, moi, je ne fais rien du tout. Si on ne voulait pas, toujours, que je fasse quelque chose, je ne ferais presque rien et tout le monde serait aussi content que moi.

- Tu ne veux pas lancer le lion ?
- Ici, ce serait plutôt le tigre, mais il se fait rare.
- Il y a toujours une tigresse. Où est passée ton Agatha ?
- Ce n'est pas *mon* Agatha. Elle s'est découragée, je pense. Elle n'est pas méchante.
- Vous êtes toujours ensemble.
- Ce n'est qu'une apparence.
- En tout cas, tu n'as pas changé. Tu n'as pas vieilli. Qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ? Retourner à Boshanké ?
- C'est une possibilité. Mais j'ai cédé ma charge à Abdel IX, je ne sais pas s'il serait très élégant que j'aille la récupérer. Je vais bien trouver quelque chose d'autre. Et toi, tes amours ?
- Pas grand-chose, en ce moment.
- Allons, tant mieux.
- Comment tant mieux ? Pas tant mieux ! Ça ne va pas durer, qu'est-ce que tu crois ? Le réveil sera terrible !
- Ne monte pas sur tes grands chevaux, veux-tu ?
- Je monte sur ce qui me plaît.
- *Annette aux cent visages*, ça va continuer ?
- Oui, on va tourner une nouvelle série, dès le mois prochain. Annette sera une sorte de bandit de grand chemin qui détroussera les voyageurs, mais seulement pour leur dérober leurs mauvaises pensées ou leurs addictions. Tu la regardes ?
- La série ? Et comment que je la regarde !
- C'est mieux qu'*La Rép. de Mek*, non ?
- Que la quoi ?
- Tu m'as très bien comprise.
- Ma petite-fille, sache que je déteste l'apocope, et plus encore quand elle est redoublée.

Vingt-neuvième épisode

- Et qu'est-ce que tu vas faire, maintenant ?
- J'ai encore mal à ma cicatrice. Je vais aller me coucher dans la première chambre venue, et je vais siester, bouquiner, sommeiller, lire, relire, et dormir.
- Alors, à une prochaine fois, Grand-Père.
- Appelle-moi donc Mek-Ouyes, puisque c'est mon nom.
- C'est pas lourd à porter, à la longue ? C'est pas un peu sexiste ?
- Oh ! ça a le mérite d'être clair.

– Mais enfin, tu es le contraire d'un « moi-d'abord », comme disait le sanglier, naguère, tu es redevenu un « moi-aussi » : tu ne peux pas continuer à t'appeler Mek-Ouyes !

– Je suis un paradoxe, et puis si on peut revenir sur son nom, on ne revient pas sur son pseudonyme.

– C'est toi qui le dis.

– Bah oui, c'est moi, qui veux-tu que ce soit ?

– Toi ou un autre, un autre toi.

– Tu crois ? Tu crois ?

– Allez, je t'embrasse sur les deux.

– Joues ?

– Bah oui, joues, pas sur les lèvres.

– Alors, au prochain conte !

– Au prochain conte.

Et Mek-Ouyes, comme annoncé, se dirigea vers une chambre qu'il choisit au hasard et dans laquelle il n'y avait personne, un cancéreux guéri venant d'en être expulsé renvoyé dans ses foyers. Il avait récupéré son petit sac à dos bleu dans lequel il avait en tout et pour tout une chemise propre, un slip, une brosse à dents, un tube de dentifrice presque vide, un couteau et trois livres. Il se déshabilla, lava ses vêtements dans le lavabo, les mit à sécher, entra nu dans les draps avec le deuxième volume de la *Correspondance* de Paul-Louis Courier, éditée par Mlle de La Morinière, avec la collaboration occasionnelle de M. Croisillon. Sur la table de nuit, il déposa encore le premier volume des *Œuvres complètes* d'Aimé Césaire en « Pléiade » et une bande dessinée d'Étienne Lécroart, *L'Élite à la portée de tous*, publiée en 2005 à L'Association.

Soudain, une infirmière entra avec des résultats.

– Qu'est-ce que c'est ? dit Mek-Ouyes.

– Le dossier du service d'imagerie médicale, monsieur. En d'autres termes, le résultat de votre échographie.

– Je n'ai subi aucune échographie... Je ne suis pas enceint(e).

– L'échographie n'est pas réservée aux femmes enceintes, cher monsieur.

– Que m'avez-vous donc échographié ?

– Apparemment vos testicules, si j'en crois les clichés.

– Je ne me serais rendu compte de rien ? Qui a décidé ces examens à mon corps défendant ?

– Une femme qui vous veut du bien.

– Agatha de Win'theuil ?

– Elle-même.

– Ah, c'est comme ça... Et alors, ces clichés ?

– Quoi ? ces clichés...

– Ils sont ressemblants ?

– Ce n'est pas qu'ils soient ressemblants, c'est qu'ils sont le portrait fidèle de vos infidèles.

– Qui vous dit que mes joyeuses sont infidèles ?

– Je faisais juste une généralité, pardonnez-moi. Voulez-vous que je vous lise les conclusions du docteur Akkitham ?

- Avec joie.
- Tiens, il est dit que vous êtes Gémeaux.
- Je suis né le 18 juin.
- 40 ?
- Naturellement !

L'infirmière s'assit familièrement sur le bord du lit et commença :

– « Le parenchyme testiculaire à droite comme à gauche est parfaitement homogène, pas d'inflammation des enveloppes, notamment des épидidymes, ni d'hydrocèle ou de varicocèle. Aspect échographique normal des bourses. Possibilité d'une ouverture intermittente du canal péritonéo-vaginal pouvant freiner une poussée d'hydrocèle à bascule de façon intermittente. »

– L'hydrocèle à bascule me plaît comme un jeu d'enfant qui me serait redonné par la science.

– Bref, ça va.

– Allons tant mieux. Alors, vous allez me laisser lire tranquillement.

– Normalement, je devrais plutôt vous donner l'ordre de quitter la position couchée, d'abandonner toute idée d'alitement, bref de décaniller d'ici par vos propres moyens. Mais...

– Mais...

– Vous n'êtes pas très entreprenant, vous, avec une infirmière qui s'assied aussi familièrement sur le bord de votre lit.

– Ce topos de l'érotisme mode assistance publique ne me fait effectivement ni frais ni tiède.

– Tant pis, soupira l'infirmière. Vous ne savez pas ce que vous perdez. Mais je ne peux pas vous forcer. Sonnez si vous changez d'avis. Soyez prêt à partir. Je veux bien vous laisser là encore deux heures, certainement pas davantage.

– C'est toujours ça de pris, dit Mek-Ouyes en reprenant son livre.

Trentième épisode

Une demi-heure de lecture se passa, suivie d'une demi-heure de sommeil, suivie d'un retour à la lecture. Et cela était bon.

Mek-Ouyes et Courier furent soudain interrompus dans leur commerce par une musique enjouée qui pénétrait dans la cour de l'hôpital. Le grabataire bien tranquille, qui avait juré depuis bien longtemps qu'il ne s'étonnerait plus jamais de rien, se demanda tout de même s'il ne rêvait pas. Il vit deux trompes d'éléphant qui faisaient ventouse sur les deux vantaux de la fenêtre et les arrachaient délicatement de leur chambranle pour les emporter avec elles. Pas un bruit de verre, signe que

les fenêtres avaient dû être déposées délicatement sur le sol. L'une des trompes reparut dans l'ouverture, vint se couler sous les draps de façon amicale, se glissa sous les reins de Mek-Ouyes et le saisit fermement dans un enroulement de fougère ou de crosse d'évêque jusqu'à le sortir par la fenêtre.

– Hou là, hou là ! lâcha Mek-Ouyes, tandis que les applaudissements crépitaient.

Une foule était rassemblée, enthousiaste, festive, débridée, la denture bien visible, chantant, psalmodiant, saluant, respectueuse et admirative, soufflant dans des trompes et battant des tambours, portant des cadeaux textiles et bijoutiers, des colliers de fleurs rouge brique et jaune d'or, des petits feux au bout de mèches trempées dans l'huile qui pesaient dans des cassolettes, des paniers remplis de bananes courtes et de riz graissé au beurre de yak.

Mek-Ouyes était gêné d'être ainsi présenté tout nu à ces inconnus, mais il fit contre mauvaise fortune bon cœur et se laissa déposer sur la nuque de l'éléphant qui l'avait si gentiment extrait de son lit d'hôpital. Un peu plus loin, sur le dos de l'animal, avait été installée une nacelle de bambou et de rotin tressé dans laquelle, entourée de cinq beautés plantureuses, Agatha, jolie comme un nouveau sari, s'était refait la silhouette du bon vieux temps, quand elle apparaissait au-dessus de l'autoroute, à la verticale de la République de Mek-Ouyes, la cuisse dépassant négligemment de sa montgolfière volée.

Six paires d'yeux se firent langoureuses à regarder Mek-Ouyes comme s'il était Ulysse arrivant au rivage devant Nausicaa. Mais la seule différence, et qui était de taille, résidait dans l'évidence de l'impassibilité érectile du bonhomme si mal nommé. Dordjé, qui était grimpé sur le deuxième éléphant, regardait avec ironie ce phénomène en se demandant si les capacités dans le domaine du tantrisme n'étaient pas désormais réservées aux Monde-Mondiens d'origine occidentale.

Personne n'ayant intérêt à souligner plus avant la miniaturité de la chose mek-ouyienne, les maîtres des éléphants engagèrent la procession à quitter le périmètre hospitalier pour se diriger, à grands sons de trompettes, à travers Pune klaxonnant de partout sous l'effet communicatif de cet enthousiasme, vers la campagne où avaient été installées plusieurs rangées de gradins tout autour d'un espace dégagé. Un anneau couvert de goudron fraîchement épandu et lissé resplendissait sous le soleil qui faisait s'évaporer une mince pellicule d'eau fraîche que des tuyaux d'arrosage diffusaient en petite pluie. Qu'est-ce qui se préparait là pour le coucher du soleil ? Quelle sorte de fantasia ou de défilé baroque ? Mek-Ouyes, en dhoti blanc pour le bas, mais le torse nu comme Gandhi, se retrouva à la place d'honneur de la tribune officielle, Agatha à ses côtés et les cinq belles, Dordjé, ainsi que le gouverneur de l'État du Maharashtra, une demi-douzaine de consuls et les responsables du Goethe Institut.

- Agatha de Win'theuil, qu'est-ce que vous avez encore été me préparer là ?
- Ce n'est pas moi, cher.
- C'est qui, si ce n'est pas vous ?
- La ferveur populaire.
- Vous voulez me faire avaler ça ?
- Je veux vous faire avaler votre orgueil, imbécile !
- Je n'ai aucun orgueil.

- Votre sale modestie en tient lieu.
 - Qui se sent éclaboussée, qu'elle se lave.
 - Qui se sent mal n'a qu'à changer de nez.
 - Revoilà donc votre langue de vipère...
 - Nous sommes dans une région où le serpent est un animal généreux, espèce de vieux sanglier non comestible !
 - Vous allez arrêter un peu vos asticotages de vieux couple ?... dit Dordjé.
 - Grouïk, dit Mek-.
- Agatha se tut, vexée comme une ex-lente.

Trente et unième épisode

Autour de la tribune étaient disposées des batteries de caméras et de micros, qui semblaient à l'affût d'un événement imminent. À l'évidence, cameramen et preneurs de son étaient les seuls à savoir exactement la teneur de ce qu'ils avaient la charge de filmer et que, pour l'heure, comme tout le monde, ils attendaient.

Le public s'éventait, notant avec satisfaction le mouvement du soleil qui avait bien travaillé et descendait lentement se coucher. Agatha se taisait par bouderie. Mek-Ouyes se taisait par réflexe végétal-méditatif. Dordjé se taisait parce qu'il avait le trac : peur de ne pas réussir ce qu'il avait promis à Agatha de Win'theuil ; peur de la réaction de la foule.

C'était un moment d'une intensité inexprimable.

Soudain, surgissant du diable vauvert, parurent au loin, d'abord tout petits puis gigantesques plus ou moins, une flotte entière de Tata poids lourds, de Tata autocars, de Tata camionnettes, de Tata taxis qui soulevaient à grands tours de roues des nuages de poussière, qui serait mieux dite particules de terre séchée. Le paysage étant entièrement plat, l'œil voyait très loin à l'horizon, et l'immobilisation soudaine des véhicules côte à côte, comme s'ils étaient là, piaffant, sur une ligne de départ, avait grande allure. Les coups d'accélérateur nerveux s'entendaient si bien qu'ils eurent pour effet de sortir Mek-Ouyes de sa méditation que la lectrice sait, désormais, être tout sauf transcendante.

Ce fut un semi-remorque qui s'élança le premier sur la piste poussiéreuse, laquelle laissait la place, après un dos d'âne soigneusement étudié, à la langue de goudron tout neuf qui passait devant la tribune. Le tracteur eut un bond bringuebalant au moment fatidique et s'engagea sur le bitume mouillé en pleine vitesse un peu secouée. Le chauffeur eût-il voulu perdre délibérément le contrôle de son véhicule qu'il ne s'y serait pas pris différemment. Un coup de frein judicieusement malencontreux fit le reste et entraîna la suite de trois tonneaux avec mise en accor-

déon de la remorque tandis que le tracteur lui-même se retrouvait grimpé sur sa propre cargaison comme un chasseur sur son buffle pour la photo glorieuse.

La foule applaudit en connaisseuse le chauffeur indemne qui s'extrayait (casqué) de la carlingue, tandis que Mek-Ouyes était plutôt effrayé par la violence de l'accident. Il se tourna vers Dordjé, puis vers Agatha d'un air interrogateur, sans avoir le temps, toutefois, de formuler une question.

C'est que, cette fois, deux conduites intérieures s'étaient élancées en même temps, l'une se préparant à contourner la tribune par l'arrière, l'autre roulant sur les traces du semi-remorque. Trente secondes plus tard, les deux véhicules fondaient l'un vers l'autre, ne freinant qu'au tout dernier moment, pour aboutir à s'emboutir d'une façon sèche et sérieuse avec flammes et éjection des deux chauffeurs qui se retrouvèrent dans les airs, les mains dans les mains, comme deux trapézistes au moment de leur rencontre. Ils se posèrent bientôt sur le sol et leurs pieds, après une double cabriole.

– Très belle figure ! dit Agatha.

– Vous n'avez encore rien vu, promit Dordjé.

Un autocar fonçait maintenant vers les trois épaves encore fumantes, un car rempli de passagers à l'intérieur et en portant une vingtaine d'autres sur le toit où sont normalement les bagages, les vélos et les volailles. Le chauffeur sauta en marche au dernier moment et, l'accélérateur ayant été bloqué par un pavé, envoya le car et ses transportés se fracasser contre l'amas de ferraille. Cette fois, la foule injuria le chauffeur pour sa barbarie, avant de se rendre compte que les victimes habitantes du car n'étaient autres que des silhouettes en carton ou des poupées de chiffon grandeur nature. À ce moment, un grand rire de soulagement sortit des bouches et des poitrines de la foule, tandis que Mek-Ouyes se demandait par quelle conjonction de mauvais hasards cette monstration de véhicules était illustrée par de si piètres chauffeurs.

Une camionnette versa, au moment de s'engager sur le goudron, de sorte qu'elle finit sa route en glissant sur son côté droit, portière et ridelles. Elle aussi alla mourir sur le tas de fer avec un dernier petit bruit de tôles pliées.

Trente-deuxième épisode

– Ils s'y prennent vraiment comme pour tuer leur père...

Chacun des accidents, observait Mek-Ouyes, était la conséquence d'une faute de conduite. Elle était incongrue, la façon dont lui revenaient en mémoire des réflexes qu'il aurait cru avoir oubliés depuis bien longtemps. Un chauffeur décollait-il en déséquilibre au lieu du dos d'âne que Mek-Ouyes jouait du pied

sur l'accélérateur (en bottant le dos – aïe ! – du spectateur qui était assis devant lui), tout en tournant devant lui, d'un coup sec, un volant imaginaire. Mais cela n'avait pas d'incidence, et le neuvième crash avait lieu, exactement où il en avait été décidé. La pyramide de ferraille montait doucement, tandis que la nuit s'installait et que les véhicules allumaient leurs phares, moins pour voir leur route, qui n'était pas discutable, que pour être vus du bien-aimé public. La tribune elle-même fut éclairée de façon discrète par des petites lumières rouges aux angles qui délimitaient le périmètre des spectateurs.

Alors, s'engagèrent, à la même seconde, cinq lourds camions-citernes de dix mètres de long frappés des pictogrammes « matières inflammables ». Plusieurs minutes durant, ils effectuèrent un ballet tout autour, dessinant maint 8 ou force ∞ , comme s'il s'agissait de laisser du temps à la nuit pour qu'elle tombe sans encombre. Lorsque passaient les monstres au plus près de la tribune, il était possible d'apercevoir les chauffeurs qui étaient équipés, des pieds à la tête, d'une combinaison luisante, à l'épreuve du feu, comme en portent certains travailleurs d'usines à haut risque.

Soudain, les points rouges aux bords de la tribune se mirent à clignoter. À ce signal, les cinq camions s'éloignèrent, comme s'ils avaient décidé de quitter la place et de fuir. Mais ce recul n'était que pour mieux revenir vers le centre des opérations : cinq bolides engagés à très grande vitesse produisant grand bruit, tous dirigés, en étoile à cinq pointes, vers un ombilic unique.

Comment pouvait-on savoir, sans aucune hésitation possible, que les citernes étaient pleines, et ne pouvaient pas être pleines d'autre chose que de gaz ou autres matières explosives ? On en déduisait aussitôt que les chauffeurs avaient du cran, voire qu'il fallait purement et simplement prévoir de leur dire adieu et merci. On était inquiet, on était angoissé. Et pourtant, plus forte était la curiosité. Remontaient des profondeurs intimes la soif du sang et du feu, l'envie d'assister à cinq exécutions capitales librement consenties par les condamnés et dont ils s'approprièrent à être en même temps victimes et bourreaux.

Les cinq points, à la même vitesse, se rapprochèrent du sixième. Les derniers mètres furent avalés plus rapidement encore, s'il était possible, et le vacarme produit par les cinq chocs résonna jusque dans la cage thoracique des spectateurs. Et le vacarme produit par les cinq explosions ne fut pas tout à fait celui qui avait été craint. Les cinq véhicules s'étaient encastrés sous la base de la pyramide, la surélevant de quelques mètres. Au même moment, des cinq culs de citerne partaient à la verticale des fusées de toutes les couleurs qui action-peignaient sur la toile céleste noire.

Le public était complètement ébahi.

– Quel savoir-faire ! dit Agatha.

– Je dirais plutôt qu'ils conduisent comme des lapins, dit Mek-Ouyes.

– Ils le font pour vous, Mek-. C'est leur façon de vous déclarer allégeance. Les meilleurs chauffeurs du Monde-Mondes acceptent, pour vos beaux yeux, de renier leur savoir-faire. Une façon de vous renvoyer au vôtre et à vos engagements. Ils échouent pour marquer l'importance qu'ils donnent à votre réussite.

– Je me demande dans quel état ils se trouvent là-dessous.

– Les voilà. Ils ont la marche sûre, je crois.

- Ils sont tout noirs...
- ... ont un peu cramé.
- C'est vraiment du grand spectacle !
- Rien n'est trop grand pour le président en exercice du Monde-Mondes. Dordjé, vous êtes un maître.
- Mek-Ouyes ne semble pas partager votre enthousiasme.
- Si, si, dit Mek-Ouyes impassible.
- Il y a quelque chose qui semble vous chagriner...
- C'est que je ne suis plus habitué à une telle quantité d'émotions en aussi peu de temps.

Trente-troisième épisode

- Non, je ne suis plus assez costaud pour ces trucs-là, dit Mek-Ouyes.
- Vous êtes sûr qu'il n'y a rien d'autre ?
- Si voulez que je vous précise que cette expression d'allégeance est ridicule, considérez que c'est fait. Se retrouver soudain expédié au sommet d'une hiérarchie est pour moi le comble du désagrément. Trop d'idées générales, là-haut, de bien-pensance, de myopie...
- Vous n'avez pas démissionné, Mek-Ouyes, que je sache.
- Je n'ai aucune raison de démissionner, puisque je n'ai rien fait que je regrette ou que quiconque, pouvant regretter que je l'aie fait, puisse me pousser à regretter de l'avoir fait.
- C'est ce qui s'appelle avoir la conscience tranquille à bon compte.
- C'est pour cela que nous sommes si bons amis, Agatha de Win'theuil.
- C'est vous qui le dites, Mek-Ouyes.
- Nous le sommes, pourtant, en dépit de toutes nos agaceries réciproques.
- Je ne suis pas tout à fait sûre que nous en soyons encore au simple stade des agaceries, mon cher. Je sens monter en moi une boule de sentiments hirsutes que nul peigne au monde, même prévu pour le crin, ne pourrait démêler.
- Comment les appelez-vous, ces sentiments ? à moins que la boule tout entière soit réductible à un seul dont les autres procèdent...
- Vous avez une hypothèse sur le nom de l'éventuel celui-ci ?
- Pas encore.
- Une dernière fois, Mek-Ouyes...
- Pourquoi parlez-vous si fort, Agatha, tout le monde nous regarde, tout le monde nous écoute, tout le monde a un petit sourire de moquerie, vous allez finir par me plonger dans la gêne.

– Je m'en fous. Une dernière fois, Mek-Ouyes, allez-vous oui ou non revenir sur cette attitude lamentable, sur cette affectation de citoyenneté élémentaire quand vous avez dans les mains, de la citoyenneté, le premier titre ? Oui ou non, Mek-Ouyes, allez-vous renoncer à cet état de non-désir, dont la quasi-totalité des sages orientaux d'Occident et des sages occidentaux d'Orient ont reconnu le caractère d'aliénation profonde ? Non ou oui, Ouyes-Mek, allez-vous gouverner à mes côtés, selon un rythme de travail quotidien normal : huit heures de consultation des dossiers, des conseillers, des missi dominici, des experts, des spécialistes, des philosophes apparentés, des communicateurs à part entière, des statisticiens, des balisticiens, des épidémiologistes, j'en passe et des meilleurs... avec des pauses détente où vous aurez le temps de lire votre Courier, votre Césaire, votre *Fantômas*, à moins que vous ne préfériez me passer tout doucement la main dans les cheveux ? Accepterez-vous enfin de prendre comme tout le monde des vacances une fois de temps en temps, de respecter le repos dominical pour vous remettre avec moi des inaugurations obligatoires et des réceptions fastidieuses ? Assumerez-vous une fois, sans orgueil mal placé, le fait que vous avez été désigné par la critique comme le meilleur orateur de la Monde-Mondes-Mondité, que dis-je, le plus extraordinaire concepteur, compositeur et prononçeur d'oraisons funèbres depuis André Malraux ? Oui, assumerez-vous le caractère enviable de votre bassin d'audience ? Oui ou non, tête de mule et chibre d'âne, saurez-vous enfin reconnaître que vous n'êtes plus et ne serez jamais plus René Pascale-Sylvestre, le René d'avant Mek-Ouyes et d'après l'acte de conception perpétré par vos père et mère, le petit employé d'une petite et moyenne entreprise, je veux dire l'une ou l'autre, dans laquelle on ne peut connaître que l'anonymat et l'indifférenciation perpétuelle de la veille et du lendemain ? Peut-être ou à coup sûr, Mek-Ouyes, allez-vous finir par revenir à la place centrale que vous occupez, de droit comme de fait, personnage partiellement éponyme du roman-feuilleton qui, je le regrette et n'en déplaît à la Lectrice qui s'est fatiguée après deux cent trois jours successifs passés devant son clavier, n'est pas un roman d'amour, mais un roman politique ? Oh, Mek-Ouyes, Mek-Ouyes, dites-moi oui, dites-moi non, dites-moi des choses qui me seront agréables ou alors des injures franches, dites-moi mou ou dites-moi dur, mais dites-moi quelque chose dans le trou de l'oreille, regardez comme elle est grande ouverte, et je crois bien en avoir deux.

Trente-quatrième épisode

Alors, Mek-Ouyes, tout bonnement, tout debout qu'il était et tout ouverts qu'étaient ses yeux, Mek-Ouyes montra qu'à l'évidence il ne répondait pas autre-

ment à la pauvre Agatha de Win'theuil que par un profond sommeil dans le cocon duquel il s'était endormi.

Trente-cinquième épisode

Durant le court laps de temps qui sépara cet endormissement de la formidable colère agathienne, Mek-Ouyes rêva avec une intensité qu'il avait, jusqu'à cette nuit-là, rarement égalée.

Son rêve, oh là là ! quel rêve et quel attirail du rêve ! Quel bric-à-brac d'ustensiles et d'accessoires du rêve !

Au début, dans l'encadrement d'une porte, qui était aussi une fenêtre, un porche, un soupirail, un vasistas, un velux et une chatière, un homme se présentait au rêveur, et prétendait se nommer Attila. « C'est qui, ce Hun de mes deux ? » disait Mek-Ouyes en se surprenant lui-même de fournir un calembour en pareille circonstance. L'homme ne répondait pas mais se tournait grossièrement en montrant ses fesses sur lesquelles étaient collées des escalopes de buffle sanguinolentes. Attila était accompagné d'une femme qui avait les épaules de Thérèse, les omoplates d'Hélène Hocheipoix de Corignon, les seins d'Agatha de Win'theuil, les jambes interminables de la Lectrice, les orteils de Salimata. « Je m'appelle Attila de Win'theuil, qu'on se le dise ! » braillait le Hun qui vivait donc en couple. « Attila de Win'theuil ! » Sa compagne avait la bouche de Salimarnette (qui ressemblait tellement à celle d'Ozalide) et sa bouche était en or fin.

Dans ce rêve qui était de loin le plus onirique qu'il eût jamais sécrété depuis sa naissance un certain 1^{er} juin 1958, Mek-Ouyes s'approcha d'Attila d'abord sans peur puis, à son propre effroi, tandis qu'il était parfaitement conscient de l'irresponsabilité du geste, il avança la main pour lui tirer le menton, comme dans le jeu de « Je te tiens, tu me tiens par la barbichette ; le premier de nous deux qui rira sera une tapette ». Oui, Mek-Ouyes avait bien dit « sera », lapsus oral et calamiteux du rêve, qui lui donna au front le rouge de la honte, tant il avait horreur de toute manifestation d'homophobie.

Attila, entendant ces mots, sentit sous lui se superposer plusieurs grands chevaux. Il était donc grimpé sur le premier, lequel à son tour montait sur un grand cheval, lequel à son tour... jusqu'à former une immense pyramide qui, paradoxalement, ne haussait pas Attila dans les nuages, mais le maintenait à la hauteur des yeux de Mek-Ouyes. Alors, Attila se mit à détacher des morceaux de viande sur la bête mek-ouyienne comme si elle était grillée à la façon d'un poulet ou d'une pintade. Et Mek-Ouyes ne souffrait pas ; Mek-ouyes n'était pas mécontent d'être ainsi dépouillé de sa substance, comme si ceci était son corps et qu'il fallait le

laisser à manger au Hun qui donnait d'ailleurs à sa Hune, avec galanterie, les plus beaux morceaux.

Le rêve tourna vinaigre quand la conversation (les bouches pleines) aborda le domaine de la boisson. « Je veux du vin, dit Attila, et quand je veux du vin, il faut le tirer. » Alors, Mek-Ouyes se rendit compte qu'il était nu. Il vit sa verge qui ressemblait comme deux gouttes de sang à son crâne chauve et qui présentait une cicatrice semblable à celle qui, naguère encore, caractérisait ses cognements **bong** à la remontée de la cave. À ce moment, la compagne d'Attila avança la main vers l'entrejambe du sujet rêveur et voulut manipuler le robinet distributeur comme s'il s'agissait d'un cubitainer.

Alors, Mek-Ouyes se réveilla en criant comme un enfant. Il était en sueur. Il avait bavé sur sa poitrine.

Il avait devant lui l'authentique Agatha de Win'theuil, celle du monde réel, celle du Monde-Mondes concret, celle de la vie, enfin. Et cette Agatha-là n'était pas bonne, en dépit de l'étymologie de son nom. Agatha était fulminante. Agatha était en colère. Agatha était effrayante. N'importe quel chevalier sans peur et sans reproche aurait préféré se trouver devant douze mille dragons, Fouquier-Tinville ou trois faucheuses plutôt que devant cette terreur aux beaux genoux qui tremblaient comme des dés dans le cornet d'un joueur de backgammon ou de trictrac.

C'est alors qu'Agatha de Win'theuil prit avec elle trois hommes forts et leur dit :

– Emparez-vous de ce goujat, de cet aï et de cette loque.

Trente-sixième épisode

Gilles Hochepoix de Corignon était chez lui, à Tyré, en compagnie de sa femme Hélène. Ils étaient tous deux assis devant la cheminée. Il tricotait ; elle lisait. Elle lisait Rabelais ; il tricotait une chaussette inutile et seulement pour expérimenter le difficile problème de la quadrature du cercle, impressionné qu'il avait été dans sa petite enfance par les quatre aiguilles en carré qui montaient finalement une chaussette ronde. Il ne tricotait jamais deux chaussettes avec la même laine ou de même pointure, et distribuait ses œuvres au Fonds pour les Victimes des Bombes antipersonnel ; Hélène venait de découvrir dans *Le Tiers Livre*, au chapitre XIX, un certain « Royddimet » (Dom Raide-y-met), jeune briffault, c'est-à-dire frère quêteur, lequel a engrossé la nonnain sœur Fessue et qui est évidemment l'ancêtre onomastique du « ready-made » de Marcel Duchamp. Hélène et Gilles chauffaient tendrement leurs corps tout occupés de ces activités aussi paisibles qu'intellectuellement excitantes, quand le téléphone rouge se mit à sonner avec aigreur : il

avait été programmé pour produire le son synthétique d'un hennissement de cheval assez bien imité.

– Hélène... dit Hochepaix.

– Gilles... dit Corignonne.

– Tu ne veux pas répondre ?

– Tu sais bien que je ne suis pas candidate quand le téléphone sonne avec une pareille grossièreté !

– Je suis occupé.

– Et moi, je ne le suis pas ? dit Hochepoise.

– Si tu sautes une phrase, tu peux y revenir... Si je saute une maille, c'est vraiment foutu.

– Le répondeur fera son office.

– C'est le téléphone rouge.

– Puisque c'est le téléphone rouge, c'est forcément pour toi, Gil.

– Il n'y a pas de répondeur sur le téléphone rouge. Quand sonne le téléphone rouge, je n'ai pas le droit de ne pas répondre. Il sonne rarement, le téléphone rouge. Là, il sonne, Hél.

– Je ne suis pas sourde, mais ce n'est pas moi qui travaille pour la recherche fondamentale de la présidence du Monde-Mondes.

– Tu es ma femme.

– Mais je ne suis pas ta standardiste.

– Tu sais comme j'admire profondément ta force de caractère, mon Hélène. Je comprends que tu n'apprécies pas d'être interrompue dans ta lecture, mais notre conversation elle-même n'est-elle pas en train de produire le même effet ? Tu n'as pas tourné de page depuis cinq minutes.

– J'aime parler avec toi, mon GHDC.

– Dans le contrat que j'ai signé, le refus de répondre à la sonnerie du téléphone rouge est passible d'une amende assez conséquente, un mois de salaire. C'est considérable. Est-ce que tu ne vis pas, comme moi-même, aux crochets de ce salaire ?

– Si ! Et c'est pourquoi je ne comprends pas que tu cherches à t'accrocher à ce refus de décrochement.

– Le téléphone rouge, c'est toujours des emmerdements.

– Ce que tu me dis là ne m'encourage pas à les prendre dans mon oreille, ces emmerdements, comme tu dis.

– Tu diras à l'appelant que les emmerdements sont pour moi, mais que pour l'heure, je suis plongé dans une expérience que je ne peux absolument pas différer. Tu diras que je suis au bord de faire une découverte capitale relative à la maîtrise du pouvoir exorbitant caché dans le tricornuzène défoliant. Tu diras qu'il y va de ma vie, et de celle de la planète. Tu diras, tu diras...

– Je ne dirai rien du tout.

– Qu'est-ce qu'on va se prendre dans les dents comme amende, oh là là, ha ha ha, ha ha ha.

– Si ça te fait rigoler, c'est que c'est pas bien grave. Agatha est toujours aussi belle ?

– Je vais être foutu à la porte, ça me pend au nez. Elle est moins belle qu'on ne le dit.

- Mais non, tu es indispensable. J'aimerais bien la revoir.
- Indispensable, moi ? Pas si sûr. Les bricoleurs genre John Flandrin tiennent le haut du pavé, aujourd'hui. Il n'est pas impossible que, si je me mets à déplaire, ce soit lui et les siens qui récupèrent mes financements : le tout-recyclage et système D contre le tout-recherche et sciences appliquées.
- L'enjeu n'est effectivement pas négligeable.
- C'est la raison pour laquelle tu devrais bien répondre, H.
- C'est la raison pour laquelle tu devrais bien répondre, G.
- Nous ne sommes pas plus avancés.
- Nous restons, il est vrai, chacun sur nos positions.
- C'est une impasse. Ni toi ni moi ne pouvons plus nous déjuger.
- Non.
- Alors que faire ?
- Attendre ! Ça va peut-être se débloquer dans le prochain épisode.

Trente-septième épisode

Le téléphone rouge hennissait toujours.

Or c'était à la façon d'une douleur qui sonnait toujours le téléphone rouge, une douleur idiote qui montait et dont et d'où le couple paisible ne pouvait ni se défaire ni s'extraire. Le téléphone rouge était nommé « téléphone rouge » à cause de la connotation urgentiste de la couleur rouge dans le nom. Cela ne signifiait pas que, physiquement, le combiné fût rouge. Il était blanc cassé, élégant de ligne et bien designé. La partie qu'il était convenu de porter jusqu'à son oreille ressemblait à un coquillage, mais traité presque abstraitement. Le téléphone blanc était un bel objet aux lignes parfaites.

Et voilà qu'à force de sonner avec furie, le téléphone se mettait à rosir. Bientôt, il aggravait les choses, il rougissait, rougeoyait, le téléphone se portait au vermillon franc, le téléphone chauffait comme une braise. Il ruait en soulevant le corps central sur lequel le combiné était en situation de cavalier. On eût dit un cheval affolé par un incendie et qui commence à brûler des sabots : ça sentait la corne. Qui pouvait bien être en selle au bout du fil du téléphone rouge ? Qui enfonçait les pointes de ses éperons dans les flancs sanguinolents du téléphone rouge ? Qui rageait devant la triste réalité de la grève du téléphone rouge ou de la catastrophe redoutée – explosion d'un laboratoire, crise cardiaque... – qui interdisait peut-être aux correspondants de décrocher ?

À présent, Hélène Hochepaix de Corignon n'entendait même plus la sonnerie. Elle s'était replongée dans Rabelais, tout en réfléchissant au fait que l'abbaye de

Thélème n'était pas vraiment une république (comment la République pourrait-elle être fondée sur un quelconque « Cy n'entrez pas [les moches, les sots, les bigots et les matagots, les hypocrites ou triples cons]... » ?) et que ce fait était un peu gênant aux entournures. La République doit se faire avec tout le monde, sans la moindre exception, même avec les criminels qu'on met certes à l'ombre mais qui font toujours partie de la communauté générale.

À présent, Gilles Hochepaix de Corignon se laissait hypnotiser par le mouvement de ses doigts qui travaillaient maille après maille et sans en manquer une seule. Il marchait bien, avec un bon rythme de sportif en forme. La chaussette mesurait déjà deux mètres de long et conviendrait peut-être à quelque python ou boa émigré en Norvège pendant la saison froide.

Gilles et sa femme, comme Hélène et son homme, ne s'adressaient plus la parole. Non qu'ils se boudassent le moins du monde. De tout leur être, ils étaient seulement concentrés sur leur activité du moment, ayant réussi à y intégrer le hennissement.

Quant au téléphone rouge, il sonnait toujours, sonnait, sonnait, sonnait. Il hennissait, hennissait, hennissait. Entre les sonneries, un silence avait été ménagé par les concepteurs, mais plus le téléphone sonnait et plus ce silence s'amenuisait, si bien que pour rendre compte de cette sonnerie brûlante, il faudrait oser écrire que le téléphone sonnaitsonnaitsonnaitsonnaitsonnait... en un seul mot qui ne se décide pas à trouver sa fin, hennissaithennissaithennissait... comme si les lettres se chevauchaient sous l'effet d'une double compression bilatérale. Même si Hélène, même si Gilles, même si Gilles et Hélène, soudain capables d'un geste accompli à l'unisson, avaient avancé une main vers l'objet, cette main n'aurait pu que se brûler grièvement comme lorsqu'on saisit un charbon de braise. Ils s'en gardaient bien. Si le téléphone rouge n'avait pas été manufacturé dans une matière plastique particulièrement résistante et ininflammable, il aurait lui-même fondu à la façon d'une motte de beurre ou de saindoux en dégageant une fumée âcre à l'odeur empoisonnée.

À présent, le téléphone rouge diminuait de volume, il se flétrissait, se ridait, vieillissait à vue d'œil, odorait de nez et ouïe d'oreille. Bientôt il n'y aurait plus qu'à convoquer le service après-vente pour un échange standard.

Le nouvel épisode avait échoué pour résoudre le problème du décrochage. Du suivant, en serait-il de même ?

Trente-huitième épisode

Agatha de Win'theuil, accompagnée de Mek-Ouyes et de ses trois gorilles, était logée dans une suite et qui dominait la mer. Au départ de Pune, à son nouveau

chauffeur qui lui avait été fourni par un Dordjé toujours aux petits soins, elle avait lancé la destination :

– Foccia !

Mais en criant « Foccia », elle avait pensé « Tyré », si bien que sa bouche avait prononcé un patafouillis liquide-solide genre lasagne mâchouillée dans la bouche avec pain complet aux six céréales :

– Direction Tfffôaryocchsiachieyes !

Du coup, ils étaient à Marseille. Une avarie ayant immobilisé le busaéromini de la présidence, il convenait d'attendre 24 heures, le temps d'une réparation délicate. On redécollerait le lendemain de Marignane à 15 h 15 pétantes.

Ils étaient dans un sept étoiles, le Grand Hôtel du Petit Large, une suite de sept pièces, dont deux pour Mek-Ouyes. Mais Mek-Ouyes, qui refusait absolument de coucher dans la soie, dormait sur le palier, rêvant de plus en plus à la pureté, à présent de façon excessive, maladive presque. Agatha se demandait s'il n'envisageait pas de se retirer dans un désert pour traduire en latin le catalogue de la Redoute, en grec celui des Trois Suisses, en hébreu celui de Manufrance et en sanskrit le bottin du téléphone.

Au petit déjeuner, Agatha de Win'theuil, en déshabillé irrésistible, c'est-à-dire ni trop opaque ni trop transparent, dardait son regard sur Mek-Ouyes, un regard froid et résolu.

– Nous avons perdu beaucoup de temps, Mek-Ouyes. Nous sommes en retard sur tous nos dossiers et engagements. C'est bien dommage, compte tenu de tout le travail qui nous attend. Mais ce n'est qu'un mauvais concours de circonstances et je ne suis pas sûre que vous l'ayez gagné.

– Que voulez-vous dire, Agatha de Win'theuil ?

– Épargnez-moi d'en dire davantage, monsieur. Je ne me suis que trop exprimée sur cette question.

– La libido est le principe de violence en l'homme, asséna Mek-Ouyes avec componction. Une libido de magnitude zéro sur l'échelle de Priape est aujourd'hui l'objet de ma quête.

– Quoi ? Ai-je bien entendu ? Mek-Ouyes parlant de quête ? Heureusement que vous ne bégayez pas, railla-t-elle. Si je vous disais que j'ai reçu cette nuit un rapport du BIT, le Bureau international du Travail... Eh bien, je vous le dis tout de suite, go, et je vous le dis aussi tout net, le BIT considère que vous êtes un très mauvais exemple aux yeux des populations monde-mondiennes dont certains tourneurs professionnels de leurs pouces se délectent et se nourrissent. Ça devient une mode, de vouloir se charger du travail le plus subalterne possible. Chaque responsable ne rêve plus que de prendre la place de son inférieur hiérarchique. On n'a jamais vu ça. Il va falloir que cela cesse. Comment voulez-vous que la société avance avec ce genre de fantaisie ?

– Je ne cherche absolument pas à être exemplaire !

– Vous le devenez pourtant, Mek-Ouyes. Vous semblez oublier que vous êtes un personnage de roman-feuilleton, et que les masses qui lisent vos aventures...

– Vous vous trompez, Agatha, ce roman est un roman pour pas grand monde. Un roman populaire pour happy few, c'est le lot des romans aujourd'hui. Et sachez que je suis très fier de cette situation, comme l'est l'auteur et comme l'est la lectrice.

– Écoute-moi, couille de mule et braquemart de fillette ! Je vais te parler une dernière fois car tu m'as suffisamment fait perdre de temps. Le temps, justement, je vais en changer. Dans l'avenir, j'abandonne le présent de l'indicatif qui jusqu'alors avait ma préférence.

– Vous parlerez au passé ?

– Non, je parlerai dans un nouveau temps.

– Voyez-vous ça...

– Inquiet ?

– Un nouveau temps ? Lequel ?

– Le présent du vindicatif. Et maintenant, salut, Mek-Ouyes ! Tu entendras parler de moi, et ça te fera tout drôle. À la revouvoyure !

Et Agatha de Win'theuil se dirigea vers Mek-Ouyes, lui arracha une mèche de cheveux, lui coupa un ongle en souvenir et plongea la main dans son pyjama pour recueillir une desquamation de peau testiculaire. Elle glissa tout cela dans une enveloppe aux armes de l'hôtel du Petit Large qu'elle emporta avec elle et sortit en claquant la porte. Pendant tout le temps qu'elle mit à s'habiller et à ranger ses petites affaires, elle avait composé un numéro de téléphone international, et laissait sonner avec insistance.

Trente-neuvième épisode

Ainsi, Agatha de Win'theuil partit toute seule vers le Levant, le soleil dans le dos. Désespérée de Mek-Ouyes, elle n'avait pas même voulu que les gorilles continuassent à s'occuper de la lavette. Elle l'avait laissée à ses lacunes, à sa vitude, à sa zénitude. Les armoires à glace, elle les avait rendues aux services spéciaux. Le téléphone au bout de l'appel n'avait pas répondu, ce qui était un souci venant s'ajouter à tous les autres qui étaient déjà nombreux. Agatha avait les sourcils froncés de celle qui a pris une résolution terrible, une de celles qui engagent votre destin et ne manqueront pas d'arroser tout autour.

Le paysage au-dessus de la Méditerranée, une tache bleu sombre avec parfois des crêtes blanches, était dépourvu de toute capacité à susciter la méditation douce ou la passion délicate. « C'est grand, l'Europe », songeait la présidente du Monde-Mondes en ajoutant qu'elle-même était petite. Agir sur cette immensité, comment faire ? Jusqu'alors, Agatha avait considéré que le seul fondement sérieux de l'action politique était de s'assurer les connaissances les plus complètes et les plus pointues sur l'objet en question, la société vaste, puis de faire agir, rarement, à bon escient, des médecines préventives. S'agissait-il de venir trop tard sur le lieu des catastrophes, elle laissait alors faire les sous-fifres qui avaient des dons

d'ostéoreboutologues ou qui affectionnaient les oraisons funèbres. Elle céda au cliché du grand homme devant la mappemonde ou au-dessus de la mêlée en son hélicoptère : Charlot, Staline, Mitterrand. Elle n'avait aucune raison de se fustiger, pourtant : le Monde-Mondes n'était pas trop mal en point, même s'il avait un peu la tête dans les épaules, chacun redémarrant avec d'innombrables précautions après les derniers conflits. On retrouvait les bienfaits de la République comme concept. La République, c'est jouir de l'égalité des chances de faire mieux que ce que l'on croyait pouvoir faire, c'est jouir de ses désirs, sans marcher sur un autre et en soutenant les faibles. Pas de darwinisme social pour les amis de la République. Du moins chacun ne pouvait-il manquer de se poser ces questions-là.

Mais il y avait aussi l'angoisse du bonheur personnel... Agatha, furieuse, fatiguée, se sentait laide et frigide malgré elle : conduite à la frigidité, à son corps défendant... Agatha sans amour, la beauté sans tendresse. Elle eût voulu composer un essai qu'elle intitulerait *Le Rire et le Sexe*. Comment mettre à égalité complémentaire le rire et le sexe ? L'un pas plus important que l'autre. Pas de hiérarchie. Rire sans sexe et sexe sans rire, même tristesse. Au contraire, sexe et rire mêmes ébats, même sabbat, même bon tabac dans ma tabatière. L'impérialisme du sexe est idiot. Mais vouloir le mater est tout aussi ridicule. Le sexe n'est pas mal, mais le saint-nectaire aussi, et les beignets de fleurs d'acacia. Mek-Ouyes n'avait pas le droit de faire le froid. Agatha avait songé qu'il fallait absolument lui donner une franche leçon, mais il s'était montré imperturbable. Il fallait frapper plus fort. Puisque l'intelligence n'avait pas marché, on laisserait la démesure agir, la passion, la rancune. Il fallait parfois savoir régresser.

Agatha repassait dans sa mémoire un certain nombre d'audiences qu'elle avait consenties, un temps, à des théories de charlatans qui se présentaient comme les sauveurs (et non sauveteurs) du Monde-Mondes, originaux pleins d'idées toutes plus saugrenues les unes que les autres. C'était drôle au début, et la présidente avait pensé qu'il y avait quelque chose à tirer de ces élucubrations. Peu à peu, elle avait déchanté. Un peu d'originalité éloigne de la monotonie, beaucoup en rapproche. Elle se souvint d'un de ces humanistes illuminés qui voulait régler la libido générale et particulière avec un bouton de volume comme sur un poste de radio. La libido réduite à un problème de robinet dont on pourrait varier le débit.

Et comme, pour l'heure, Agatha était tout entière sous la coupe de son désir de vengeance, elle tournait et retournait cette question dans sa tête, de même qu'elle tordait dans sa poche les coins de l'enveloppe dans laquelle elle avait glissé les phanères mek-ouyies.

C'était vraiment la vengeance qui était à l'ordre du jour, la vengeance et elle seule, la vengeance, la vengeance, la vengeance.

Quarantième épisode

Agatha atterrit à Tyré. Agatha sonna et carillonna à la porte de ce Corignon de malheur qui ne voulait pas répondre au téléphone.

– Qu'est-ce que c'est ? finit-il par devoir lancer par le judas.

– Ce n'est que moi.

– *Que* vous, Agatha ! Mais c'est déjà beaucoup trop...

– Ouvrez tout de suite !

– Je suis en congé.

– Affaire d'exception !

– Avec vous, si on vous écoutait, toutes les affaires seraient d'exception au sein même de la routine.

Gilles Hochepoix de Corignon finit par ouvrir sa porte en pressentant quelque malheur présent et embarras à venir. Il ravala une phrase de bienvenue qui aurait pu dire : « Vous êtes belle, Agatha, quand vous êtes en colère. D'ailleurs, vous me faites bander, regardez... » Mais il lâcha des mots plus ordinaires :

– Avez-vous déjeuné ? Thé ou café ? Fromage ou dessert ? Scotch ou vin blanc ?

La visiteuse exigea d'être emmenée, non dans le salon mais dans le laboratoire.

– Mon laboratoire est un lieu d'intérêt général, Agatha.

– Oui, oui. Où en êtes-vous de l'échelle de Priape ?

– Le projet de libido-contrôle ? Vous savez bien que nous avons tout arrêté, sur vos recommandations les plus expresses, pour des raisons d'éthique.

– Lorsque vous avez arrêté les recherches, aviez-vous enregistré des résultats substantiels ?

– Quelques-uns.

– Pouvez-vous agir sur la libido de tel ou tel Monde-Mondien ?

– Non.

– Vous mentez, professeur. Vos oreilles se portent au rouge. C'est le signe. Je reformule ma question : sur la libido de tel ou tel Monde-Mondien, pouvez-vous agir ?

– Vous appelez ça reformuler ?

– Répondez, à la fin !

– Ce doit être possible. Je ne sache pas que cela soit souhaitable.

– C'est à moi d'en décider.

– Le prélèvement testiculaire de Mek-Ouyes est désormais inutilisable.

– Vous auriez dû attendre que je prononce le nom la première. Vous prenez des risques, Hoche.

– Je ne peux pas effectuer un nouveau frottis. Le terrain est abîmé pour six mois. Je vous l'ai dit, déjà.

– Que dites-vous de ceci, qui est tout frais ?

Agatha de Win'theuil avait lancé sur la paillasse une enveloppe dont les coins avaient été roulés mâchés par une main nerveuse. Corignon, d'accord avec Hoche-

poix qu'il avait consulté, prit une pince de philatéliste et se saisit de l'ongle, dur et net, qui n'était point trop sec encore. Il enregistra, avec la satisfaction du savant qui ne se peut ravalier, le fait que les cheveux avaient encore leur racine et leur follicule pileux. Quand il en fut à la peau de couille, plus aucun doute n'était permis. Avec une telle qualité de matière première, on pouvait faire du bon travail.

– Quel âge a le sujet ? dit-il.

– Né en 1945, au mois de mai, je crois, à Sétif en Algérie.

– Le lieu n'a pas d'importance.

Hochepoix se dirigea vers une armoire qui se trouvait dans un coin écarté du laboratoire. Un énorme 6 imprimé en noir sur un autocollant de forme circulaire frappait l'œil.

– Six quoi ? dit la présidente.

– C'est le code « secret attaque ».

– Ouvrez.

– Vous ne voulez pas réfléchir quelques minutes supplémentaires ? Nous pourrions aller boire un lapsang souchong dans le salon d'Hélène, qui, lorsque je l'ai quittée pour vous recevoir, s'apprêtait à confectionner son célèbre crumble aux fruits rouges. Il doit être en passe de sortir du four, à la minute où je vous parle.

– Ouvrez.

Le professeur Hochegnon fit agir les chiffres d'un gros cadenas ancestral à barillet et fit pivoter sur ses gonds le battant de la porte de l'armoire. Sans un mot, il sortit trois cahiers reliés de toile rouge et une cloche de verre d'où sortait un fil électrique avec prise mâle. Il porta les objets jusqu'à la paillasse.

– Expliquez-moi la démarche, dit Agatha.

Sans émotion véritable, Gnon se frappa le front et dit :

– J'allais oublier.

Il regagna l'armoire et se saisit d'une petite balance de précision de marque Testut.

– Dans le Monde-Mondes, commença doctement Poix, il y a une certaine quantité de libido qui, malgré les apparences et les préjugés, est globalement stable. Ce qu'il faut arriver à faire, en l'occurrence, c'est en déplacer des parcelles d'un point à un autre, c'est-à-dire d'un sujet à un autre. Vous me suivez ?

– Déshabiller Pierre pour habiller Paul...

– C'est à peu près cela. La difficulté, c'est que les molécules libidinales se comportent un peu comme les moutons d'un troupeau, si vous voyez ce que je veux dire : vous en poussez une hors du charnier natal, et voilà que ses voisines n'ont qu'une idée, c'est de la suivre. Il faut donc fermer la porte juste à temps.

Agatha se rendait parfaitement compte que Gilles Hochepoix de Corignon était extrêmement inquiet. Des gouttes de sueur glissaient de son crâne humide pour humidifier son col de chemise.

– Poursuivez, Cocheipoix, poursuivez... continua Agatha.

Quarante et unième épisode

– Continuez, Poirignon, continuez... poursuivit Agatha.

– À présent, opération extraction, opération récupération de molécules positives...

– Mais à qui allez-vous prendre ce... ce matériel ?

– Impossible de le prendre à un seul sujet, ce serait trop simple. Je dois le prendre à la communauté globale, un peu à l'aveuglette, je dois dire.

– C'est à cela que vous sert la balance ?

– Première chose à ne pas rater, la mise sous cloche des identificateurs nominaux. Les cheveux...

– Un seul ou la touffe entière ?

– Ne mégotons pas. La touffe entière. L'ongle... Excellent, cet ongle. Il y en a, là-dedans, vous savez, des éléments identificatoires !... Sans parler de la peau de couille, on dirait qu'elle vient de naître. Tout ceci est du premier choix. Il ne manque plus que...

Et le professeur nota au crayon de bois sur un post-it jaune, de sa blanche main : « Mek-Ouyes ». Il couvrit la cloche et la brancha sur une batterie portable.

– Voilà pour ce qui est du destinataire. Voyons maintenant l'expéditeur. Suivez-moi. Vous pouvez tenir la batterie ? Merci.

Alors, le professeur se saisit de la cloche de verre avec les phanères en place, une main sous le socle de bois, l'autre sur le dessus de la partie ronde. Agatha suivait avec le reste. Il portait la chose devant lui comme si c'était le saint sacrement. Elle suivait comme un enfant de chœur. Ils s'en furent ainsi jusqu'à la rotonde dont il a été question dans l'épisode septième.

– Nous y revoilà, dit Gilles. C'est là que les Athéniens vont avoir le ténia ou devenir teigneux.

– J'ai du mal à croire que ces pauvres bouts de Mek- seront assez puissants pour attirer des...

– J'ai les mêmes doutes, chère Agatha, c'est bien pour ça que j'ai mis la dose sous la cloche.

– Comment va Hélène ?

– C'est bien le moment de me parler d'Hélène...

– Je ne l'ai pas revue depuis si longtemps. C'était une femme splendide.

– Elle l'est toujours.

– Si je vous disais, Gilles, que je n'ai jamais été attirée par une femme, mais que, par elle, oui. Ça vous ferait de la peine si elle et moi, nous...

– Pas nécessairement, si...

– Si ?...

– Si je suis présent et que toutes les deux vous soyez gentilles avec moi.

– C'est peut-être envisageable.

– Vous me mettez dans un état, Agatha, en me parlant de cela à un moment si mal choisi...

– Faisons vite notre office politico-scientifique, et allons-y !

– D'accord.

Gilles Hochepaix de Corigon, comme Agatha de Win'theuil, et comme, plus loin, Hélène Hochepoise de Corignonne en ses rêves, étaient semblablement excités à l'idée de voir venir une petite partie triangulaire en guise de repos de la guerrière, de détente du savant et de récréation de la lectrice.

– Et si vous mettiez sous la cloche un peu de moi-même ?...

– Quoi ?

– Ça ne ferait pas philtre d'amour ?

– Avec Mek-Ouyes ? Probablement pas. Ça ne marche qu'avec l'extérieur. Du moins je le crois. Dans le même sous-cloche, ça risquerait au contraire de s'annuler.

– Qu'est-ce que vous faites ?

– Je passe sur toute la surface de l'effigie du globe le faisceau laser censé attirer les fameuses molécules et les voiturer jusqu'à Mek-Ouyes. Vous voyez, là, cette petite carte en bakélite...

– C'est une carte mère ?

– Non. Une carte fille-mère plutôt. Elle va trier la quantité. Ses principes de sélection sont très sévères. Mais c'est une première. Je suis décidé à jouer le tout pour le tout, Agatha. Vous me mettez dans un état !... Oh ! que ma quille éclate ! Temps, accélère ton vol ! Que je puisse à loisir étaler mes vieux os ! On va s'amuser tous les trois, n'est-ce pas ? Hélène, Hélène ! Agatha, Agatha ! Héta ! Héta ! Agalène, Agalène ! Mélangez vos voyelles, je suis là pour le voir !

– Calmez-vous, Hchpx !

– Faites des croisements de membres ! J'aime les jambes, j'aime les bras de la femme que j'aime, mais si la femme que j'aime a double dose de jambes et double ration de bras, je vais mourir de plaisir !

– Calmez-vous, Crgnn ! Vous allez finir par me faire mouiller...

– Oui, oui, oui !

– Calmez-vous, Oeoi !

– Si, si, si, si, si !

– Calmez-vous, Oio ! Regardez ! Qu'est-ce qui se passe sur la grande sphère ? On dirait qu'il se fait une révolution !

– C'est pour le moins inattendu, s'inquiéta soudain l'expérimentateur en apercevant ce qu'il apercevait.

Quarante-deuxième épisode

Sur la grande sphère, dont brillait comme intérieurement la noirceur profonde, des myriades de particules noires noires, plus noires que dans une taupe,

plus charbonneuses que la couche de noir intérieure qui se trouve sous le noir du bloc d'anhracite, plus noires que le cheveu noir qui se cache au creux d'une tête de brune ou d'un pubis de même farine de blé noir, l'agitation était à son comble.

Une petite lumière rouge s'était allumée, semblable à celle qui avait trahi, un peu plus haut, un temps plus tôt, la présence simultanée de Mek-Ouyes à Boshanké et à Inoucdjouac. Cette fois, Mek-Ouyes était à Marseille. Il avait quitté le Grand Hôtel du Petit Large et naviguait sur un bateau de promenade qui quittait le Vieux Port et se dirigeait vers le château d'If. On pouvait voir ces détails depuis l'observatoire de Tyré, pourvu qu'on les demandât aux capacités d'une loupe. La petite lumière rouge qui figurait Mek-Ouyes allait tranquillement son petit bonhomme d'existence privée. Et les grains de noirceur tout autour étaient rendus comme tremblants au contact, pourtant tout théorique, de ce minoritaire déviant. Les trembleurs tremblaient et paraissaient se demander l'un l'autre : « Pourquoi tu trembles ? » Ils semblaient se donner l'ordre, mutuellement, d'arrêter ce mouvement inutile et convulsif. Un ordre qui aggravait, comme dans une panique, le désordre qu'il était censé réduire. C'était sans espoir et ne pouvait mener qu'à une forme de catastrophe.

Au bout d'un long temps de cette secousse généralisée qu'on savait se produire plus qu'on ne la voyait effectivement (Lucrèce parle ainsi du mouvement des atomes qui, pour n'être pas perçu, n'existe pas moins que celui du feuillage d'un arbre quand il est considéré à distance) un événement sensible se produisit de façon irréversible : le point rouge, à la fois, verdissait et grossissait à vue d'œil. C'était comme si les points noirs avaient décidé de migrer de leur propre territoire et de se retrouver dans cet autre.

– Oui, mais qu'est-ce qui migre, précisément ? s'inquiéta Agatha.

– Dame ! la libido, belle dame !

– Ne me touchez pas encore, monsieur.

– Gilles !

C'était la voix d'Hélène Hochepoix de Corignon, qui, malgré l'interdiction formelle qui lui était faite d'entrer dans le laboratoire ou l'observatoire, n'avait pu, sachant Agatha dans les murs, résister à la curiosité de la revoir.

– Nous serions allés te voir, H., dit G. Je t'assure, A. le voulait absolument.

– Qu'est-ce que c'est que cette agitation ?

– Puisque nous sommes réunis, nous pouvons bien nous tenir tendrement par la main. Peut-être cela aura-t-il le pouvoir de nous rassurer quelque peu.

Les six mains étaient moites, d'inquiétude, de désir, comment savoir ? Les six yeux étaient fascinés par ce qu'ils voyaient sur la sphère. Les trois ventres étaient chauds de la promesse de caresses prochaines et d'accouplement. La sphère laissait le point vert gagner du terrain, s'étaler largement autour de son centre, le château d'If et Marseille. À ce train-là, Lyon, Ajaccio et Palma de Majorque seraient bientôt les limites de sa circonférence, mais il y eut encore une accélération et Alger fut englobé, Syracuse et Cracovie, et puis les Féroé, Essaouira et Faya-Largeau.

– Ça va bientôt frapper chez nous, dit Hochepoix, la braguette mûre à éclater et le visage défait.

– Que voulez-vous dire ?

– Je n'ose même pas vouloir dire quelque chose.

– Vous ne pensez tout de même pas que nous... Votre laboratoire est protégé, n'est-ce pas ?...

– Oui, oui.

Quelques instants plus tard, le point vert était en situation de devoir couvrir une première moitié de la planète. Les chairs d'Hélène et d'Agatha s'étaient détendues. Une expression de résignation molle avait gagné subrepticement leur visage. Les mains avaient lâché les mains des autres. Les flancs s'étaient éloignés des autres flancs. Les têtes penchaient légèrement, qui vers la droite, qui vers la gauche : pareilles à des roses trémières elles demandaient un tuteur.

C'est à ce moment que, accablé par une émotion trop forte, l'ingénieur professeur Gilles Hochepoix de Corignon, le seul au monde qui eût été peut-être capable de corriger les effets désastreux d'une tentative ratée de rééquilibrage de la libido Mundi Mundorum, c'est à ce moment que G. tomba dans un coma profond.

Quarante-troisième épisode

Mek-Ouyes regardait tranquillement le château d'If qui se rapprochait du bateau de tourisme. Les pensées de Mek-Ouyes étaient toutes vouées à la gratitude envers le soleil ainsi qu'à un certain effarement à caractère historico-politique devant l'inéluctabilité, partout, de l'érection de murailles, de prisons, de barrières, de créneaux, de tours, de barreaux, de fossés et de douves [« érection » d'un fossé, le choix du mot se discute, n.d.l'a.]. Comment cela pouvait-il se combiner, dans une même société, avec les rapprochements des corps et les accolements des âmes, qui sont si nécessaires l'un et l'autre aussi bien que l'un à l'autre ? « Entendons-nous bien... songeait Mek-Ouyes, qui sont nécessaires à tout le monde sauf à moi ! Moi, je suis au-delà. Je suis comme le saint moyen de la tradition catholique qui emmerde les pauvres gens à grand coups de "croyez-moi, faites-moi confiance, je sais ce que c'est que le vice et le péché pour y avoir trempé des années, ce n'est pas si agréable qu'on le dit, et c'est la perdition, abstenez-vous, suffisez-vous de mes récits, ça vaut mieux pour vous et consacrez-vous à la pureté de l'esprit ! vous vous en trouverez beaucoup mieux...". Non, en fait, je ne suis pas comme ce saint-là. Les autres font comme ils peuvent. Qu'on me laisse seulement faire ce que je dois, qui se confond plutôt avec un *ne pas faire*. »

Ainsi, ces deux amoureux, là, remarquait Mek-Ouyes, ils se sont installés presque l'un dans l'autre, les jambes nues et pas grand-chose au-dessus, sans même éprouver le besoin de contempler le paysage, conscients qu'ils sont de ne pas mépriser le paysage, mais d'être devenus une partie du paysage. Ainsi, le capitaine du navire, les yeux fiers et rivés sur l'horizon, la braguette collée au bois du gou-

vernail, qui doit gérer tout en travaillant sa sauvagerie inférieure, est-ce qu'il n'est pas en train de se barbesturber ? Ainsi, ces adolescentes, qui lisent *La Princesse de Clèves* avec une BD torride derrière la tête en guise de lunettes d'approche, qu'ont-elles à voir avec l'idée de prison ou de camp de concentration ? Ainsi ces mouettes qui s'agacent l'une l'autre, passant du gynécée à la boustifaille puis de la brouchoucaille au gynécée, et ainsi de suite, sempiternellement, ce sont elles qui se rient du labyrinthe que Dédale a heureusement conçu sans dalle de béton dans la partie haute... Je suis bien obligé de voir que tous et que toutes sont mus par le regain d'amour, en particulier par une journée de printemps comme celle-ci, avec sa vive lumière, presque agressive, mais j'ai de bonnes lunettes noires qui me protègent des rayons ultra-violetts sans m'empêcher de voir... de voir... de voir...

...de voir ce que Mek-Ouyes se mit à voir tout d'un coup : les amoureux qui s'étaient écartés l'un de l'autre, chacun à un bout du banc de bois, le visage soudain empreint d'une viduité inattendue, qui n'était pas même de la tristesse ou de la mélancolie, seulement l'absence de caractère d'un verre de bon vin après qu'il a été bu, et qu'il n'est plus au monde la moindre possibilité de le remplir.

...de voir les adolescentes repousser leur Harlequin pour ouvrir un austère volume de travaux dirigés dans le domaine de la géologie.

...de voir les mouettes se disputer des pelures de pomme lancées du bateau par un touriste, sans plus alterner les coups de bec du calcul égoïste avec ceux de la parade sexuelle.

...de voir le capitaine, qui de guerre lasse confiait à l'ordinateur le pilotage automatique de son navire, tandis qu'il allait regarder d'un œil indifférent un film à la télé sur des gnous qui dormaient.

Mek-Ouyes ne comprenait pas ce qui était en train d'arriver à ce bateau, et pas davantage ce qui était en bateau d'arriver à ce train-là. Les gens autour de lui n'avaient plus de nerf, c'était la panne amoureuse généralisée. Hé mais, attendez ; ce n'est pas du tout, mais pas du tout ce qu'il avait cherché ! Mek-Ouyes n'avait voulu fonder aucune école ! Le « mek-ouyisme », que d'aucuns avaient voulu déployer comme un -isme tout neuf et capable de recouvrir tout le champ de la pensée moderne, avait toujours fait gerber Mek-Ouyes ! C'était extrêmement grave. Mek-Ouyes était dans l'inquiétude. Son ataraxie, toute privée et sans volonté de prosélytisme, avait-elle été, malgré lui, malgré elle, *invitam, invitus*, contagieuse ?

Quarante-quatrième épisode

Au moment où, du navire, le capitaine, l'œil morne maintenant et la tête baissée semblant se conformer à sa triste pensée, avait repris la barre pour aborder la

digue du château d'If, Mek-Ouyes vit que le petit groupe de touristes qui attendaient le bateau de Marseille avait une apparence anormale. Chaque individu était disposé de telle sorte que trois mètres au moins le séparaient de son voisin ou de sa voisine. Pas un ou pas une qui semblât ici en connaître une autre ou un. Des couples évidents, des couples avérés par leur ressemblance matrimoniale, paraissaient aussi lointains qu'indifférents l'un à l'autre. Une femme en bourkha noire avait libéré sa chevelure et son visage, comme s'il n'y avait plus aucun danger à laisser voir ses attributs, d'ailleurs très performants, et son barbu de mari ne semblait nullement choqué par ce geste soudain, d'ailleurs tout à fait dépourvu d'esprit revendicatif ou libertaire. La chaleur d'un soleil franc avait seulement aidé à cette privauté. Non loin, une États-Unienne assez enveloppée avait senti tomber sur le gras du bras la bretelle gauche de son haut de bikini et cherchait si peu à la remettre en place que son sein ne songeait qu'à s'extraire gauchement de sa coquille et y parvenait tout à fait sans que cela provoque la moindre réaction de quiconque, ni du côté des employés du petit port qui attendaient avec une corde en main, ni de celui des autres touristes, arrivants ou repartants. Les gens du bateau voyaient tout ça d'un œil indifférent.

Quand Mek-Ouyes s'engagea sur la passerelle, il était, chose curieuse, le premier à descendre. Lui qui avait décidé depuis longtemps de ne pas se presser, de ne jamais faire un geste qui laissât entendre qu'il jouait des coudes pour passer devant un concurrent, voilà que tout de même l'énergie des autres était tellement basse que, sans se forcer, sans accélérer, il se retrouva largement en tête, c'est-à-dire bon perdant de cette course de lenteur.

Or, à peine avait-il mis le pied sur le sol de l'îlot calcaire dit d'If, qu'il sentit dans ses tuyauteries les plus évidentes comme dans celles, microscopiques, qu'il connaissait sans jamais les avoir cénesthésiquement éprouvées, une espèce inédite de bouillonnement, tout plein d'une charge affective tout à fait exceptionnelle.

La chevelure de la belle, qui n'était plus voilée, l'emmena dans des hauteurs jouissives toutes nouvelles, tandis que le sein yankee, tout à son tremblement gélatineux, ne demandait que sa bouche. Mek-Ouyes se précipita sur les deux femmes à la fois en les rassemblant de force dans une même étreinte. L'émotion des agressées comme celle des spectateurs fut considérable, encore qu'elle apparût comme étrangement calme : il fut demandé à Mek-Ouyes, par des mots simples et courtois, qu'il ait à se tenir tranquille, à se reprendre et cesser de baver comme un épagneul.

— J'ai tellement besoin que nous nous serrions dans nos bras ! geignit-il en se frottant contre Yahia (la porteuse de chevelure se nommait ainsi, comme les présents l'apprentent en entendant le nom dans la bouche du mari qui venait timidement à la rescousse).

À l'évidence, Mek-Ouyes faisait peur. Chacune et chacun ouvrait devant lui des yeux d'effroi larges comme des soucoupes, mais sans que cet ébahissement se traduisît en colère oppositionnelle et violente.

Alors, Mek-Ouyes, peut-être étonné lui-même de l'incorrection manifeste dont il était la cause mais ne pouvant efficacement s'en défendre, se tourna vers une troisième proie qui, quant à elle, était occupée à tourner de façon mécanique les pages d'un magazine de mode. Elle était allongée sur le ventre et un muret de

gazon, et se laissa vaginalement pénétrer, sans la moindre réaction, par un Mek-Ouyes qui avait fini par libérer de ses chausses une verge de dimension quasi équine.

– Au secours ! Au secours ! Au secours ! clama le sursaut de conscience mek-ouyien comme mek-ouyienne.

On pourrait croire que les touristes qui descendaient du bateau se contentaient de hausser les épaules en regrettant seulement de n'en avoir que deux. Eh bien pas du tout ! En se trouvant témoins des exactions mek-ouyiennes, les premiers descendus se contentèrent d'effectuer un petit tour sur la jetée et, choqués mais sans un mot plus haut que l'autre, reprirent le chemin du bord. Ils n'avaient même pas jeté un coup d'œil au château d'If.

Quarante-cinquième épisode

Alors, la libido de Mek-Ouyes changea de vitesse. À la mesure de l'effroi que sa démesure provoquait chez son malheureux porteur, elle fit rapidement le vide autour d'elle comme de lui. Mek-Ouyes s'était rué sur la pauvre préposée aux tickets de visite, une Philippine toute menue qu'un ventilateur tourné vers ses jupes tenait à peu près rafraîchie dans sa guérite. Le monstre priapique, soudain doué d'une force dionyso-herculéenne, avait soulevé la maisonnette d'ailleurs légère puisque en bois de sapin, et avait dénudé avec maestria la jeune femme mollement effrayée. Il essayait d'entrer en elle, mais comme elle n'était nullement excitée, l'exercice était de part et d'autre douloureux. À la faveur d'un bref découragement du mâle chez qui la gêne avait été, une seconde, plus forte que le désir, elle avait ramassé son sac à main, et lâchement abandonné Mek-Ouyes à deux guides qui étaient venus à la rescousse quoique sans se presser. Malheureusement pour eux, ils devaient à présent se consacrer à la défense de leur propre vertu, tant Mek-Ouyes n'avait plus le moindre discernement quant à l'objet de son instinct.

Quelques secondes plus tard, tout ce qu'il y avait de vivant et d'humain sur l'île d'If se retrouva à bord du bateau, tandis que le capitaine engageait, sans panique, la manœuvre de dégagement du môle.

Alors, Mek-Ouyes se mit à rugir. Comme les portes et les fenêtres du château avaient été fermées à clef, il s'en prit aux ouvertures et aux trous de serrure, qu'il essaya de pénétrer avec ce qu'il croyait être son passe-partout de braquemart.

– Un coup de vit peut sauver une fille ! clamait-il à tout va, avec bien d'autres insanités qu'il n'est pas nécessaire de coucher noir sur blanc.

Mek-Ouyes était absolument méconnaissable. Il n'avait plus aucun contrôle, ni de ses sentiments, ni de ses poussées. Il était devenu pur sexe, avec un corps

beaucoup trop étroit pour ce qui l'habitait. Sous l'effet de l'Etna intérieur, aucune espèce de vêtement n'avait pu lui tenir au corps. Et, en face, le monde aussi n'était devenu que sexe généralisé. Les portes et les fenêtres maudissaient les dieux de l'architecture de les avoir conçues comme au féminin, ouvrant, dormant. Les tuiles romaines faisaient le dos rond, comme elles savent faire, pour se faire oublier, sans y réussir. Les nids de guêpes n'avaient même plus confiance dans leur système de défense... Et ce n'était pas tout : les épis de faîtage, les tenons des assemblages, les goujons des paumelles des gonds, les bittes d'amarrage du petit port lui-même n'étaient pas mieux lotis, que Mek-Ouyes réquisitionnait tour à tour pour s'emparer avec, tant l'impérialisme soudain du Sexe avec un grand S connaissait à la fois voile *et* vapeur, et non l'un ou l'autre, sans exclusive.

Les grillons, les deux chats tigrés et les quelques rats du château d'If quittèrent l'îlot à la nage, les premiers sur le dos des troisièmes (oui, à la nage, les chats, aussi !), tandis que pour les choses inanimées elles-mêmes, la situation nouvelle était à fuir à toute force, si bien que s'envolèrent les fenêtres et les volets de bois, les portes et les volets de fer, préférant se jeter à la mer comme Edmond Dantès plutôt que de continuer à souffrir passivement les assauts mek-ouyiens. Et les pierres de taille du château, celles qui étaient en place et inébranlées depuis le temps de François I^{er}, les pierres elles-mêmes qui, de mémoire lithique, n'avaient pas bougé depuis Amphion qui les déplaçait d'un son et depuis Orphée qui les faisait pleurer, les pierres se décollèrent les unes des autres pour se précipiter dans la mer tout autour avec des **plouf** de satisfaction.

Devant cette désertion générale, Mek-Ouyes ne reculait pas, il redoublait de coups de reins dans le vide, de halètements sonores, de tentatives désespérées de se débarrasser de son désir. Il déchargeait pour les moineaux, mais il n'y avait plus un seul moineau à la ronde, plus un martinet, plus une hirondelle, pas même une mouche. Il déchargeait dans le vide absolu. Autour de lui, il ne restait pas non plus pierre sur pierre.

Quarante-sixième épisode

« Cette île déserte, songeait Mek-Ouyes, ne revoilà-t-il pas l'antique République de Mek-Ouyes ? » Et cette perspective critique était bien loin de lui sourire, car cette fois, il ne devait plus compter avec la venue d'ambassadeurs. Thérèse ne reparaitrait pas autrement qu'en pensée. Nul Monde-Mondien qui ne considérera l'incarcération de Mek-Ouyes sur son îlot, sinon comme une bénédiction, du moins comme un moindre mal. Quelque hypothèse qu'il envisageât dans sa conscience, il ne pouvait trouver aucune bonne raison à quiconque de venir aborder feu le châ-

teau d'If avec l'intention généreuse de délivrer ce monstre de sexe. Ce serait d'un masochisme inexplicable.

Et ce que Mek-Ouyes ne pouvait pas comprendre, lui qui n'avait pas encore lu les quarante-six premiers épisodes de *La République de Mek-Ouyes*, « V^e partie, La vengeance d'Agatha », c'était l'abominable échange inégal qui avait eu lieu entre lui et tous les autres. Il ne faisait que subodorer la gravité du phénomène en mettant en regard la passivité de la petite foule dans le bateau et sur l'île avec son excitation démentielle. Après qu'il avait déchargé en s'aidant de la main, il bénéficiait d'un peu de lucidité, une minute ou deux pas davantage, le temps de se retrouver à nouveau le jouet de ce creuset de forge qu'il avait avalé, ou qu'on lui avait fait avaler de force ! C'était cela... bon sang mais c'était bien sûr... il n'y avait pas d'autre explication : Agatha de Win'theuil avait eu la main lourde dans son opération de vengeance. Elle avait renoué avec le caractère implacable de sa méchanceté. Et elle avait réussi : Mek-Ouyes avait perdu sa bonne sérénité, celle qu'il avait eu tant de mal à construire.

Mek-Ouyes en était là de ses réflexions, quand elles furent interrompues par une nouvelle poussée de fièvre érogène qui se retrouva bien vite au sommet de son ondulation et l'obligea, malgré la fatigue, à renouer avec les gestes d'une manipulation désespérée qui réussit encore, mais comment ferait-il la fois d'après ? Vite ! se remettre à réfléchir...

Et si le Monde-Mondes, ce qui était probable, était à présent à l'image de la population qui avait été là au moment de la métamorphose, les conséquences ne pouvaient être autres que catastrophiques. Il imagina Agatha de Win'theuil incapable de trouver l'énergie de revenir sur la malédiction lancée ; il vit John Flandrin, l'ami désintéressé, vaincu par l'à-quoi-bonisme ; il entendit d'avance Salimarnette raconter des histoires de l'ancien régime sexuel auxquelles personne ne porterait plus le moindre intérêt ; il ne se trompait pas de beaucoup en songeant que si l'ingénieur Hochepoix avait trempé dans toute cette affaire, il n'aurait plus la force de convoquer des scrupules à caractère éthique, et encore moins de travailler scientifico-techniquement pour remettre les choses en place. S'il avait su le coma de l'intéressé, Mek-Ouyes en eût conçu un peu plus de désespoir encore. Il ne restait qu'une petite lueur dans ce marasme : que Sigmund Freud se soit trompé ; que la libido ne soit pas le principe énergétique numéro un de la condition humaine ; que le Monde-Mondes trouve un mode nouveau de fonctionnement qui ne ressemble pas à l'ancien. Espoir ? Mais en ce cas, comment les populations, sans copulation, se renouvelleraient-elles ? Mek-Ouyes deviendrait-il le géniteur unique de toutes les générations à venir ? Les porteuses volontaires ou obligées viendraient-elles en procession à If pour se faire enceinter ?... Une génération entière de Monde-Mondiennes et de Monde-Mondiens fils et filles de Mek-Ouyes ?

Et voilà que la fièvre encore une fois remontait, et avec elle l'oubli de cette situation aussi triste qu'indébrouillable. Mek-Ouyes était au bord de l'eau, sur les rochers où bouillonnaient les flots. Il sauta dans la mer qui était heureusement fraîche mais ne le calma que durant quatorze secondes. Ayant aperçu des huîtres collées au rocher, il parvint à en ouvrir une, par surprise, avec ses ongles. Il éjecta dedans et avança la bouche, gobant l'animal et son propre sperme. Il se disait que peut-être cette auto-ingestion serait mieux à même de renouveler ses capaci-

tés, sans que le caractère aphrodisiaque, dit-on, de l'huître ait du tout la capacité d'aggraver son état qu'il considèrerait déjà comme inaggravable. Cela fait, et plutôt que de continuer à réfléchir, à même le rocher, il sombra dans le sommeil qui, donc, ne lui était pas interdit.

Quarante-septième épisode

Salimarnette avait une fille, qui n'était pas bien vieille et se trouvait au collège en Suisse, à Château-d'Œx, un collège privé tenu par des bonnes sœurs. La jeune fille se prénommaient normalement Arlette, mais comme elle était passionnée par le souvenir rapporté de sa propre grand-mère qu'elle n'avait pas connue, elle exigeait de ses amies qu'on ne l'appelât pas autrement qu'Ozalide, et surtout pas Ozalide II. En secret, l'arrière-petite-fille de Mek-Ouyes avait reconstitué la carrière de la célèbre conteuse, à force d'éplucher le roman-feuilleton. Ensuite, grâce à des correspondances qu'elle entretenait avec nombre de protagonistes dudit roman, elle avait complété son travail biographique. Elle-même avait commencé à conter dans le secret de sa bouche et de son cœur et, terrible coïncidence, avait projeté de commencer son activité publique très exactement le soir même de ce jour à marquer d'une pierre grise, celui où Agatha de Win'theuil à Tyré lançait son opération assassine.

Ozalide avait prévenu gentiment sa mère Salimarnette qu'elle allait lui faire de la concurrence et qu'il n'était pas question de lui demander son avis. Elle l'informait, c'est tout, par souci déontologique. De toute façon, ajoutait-elle non sans perfidie (ne se vengeait-elle pas un peu auprès de sa mère d'avoir été collée en pension sans que son avis eût été sollicité?), elle représenterait un nouveau style de conteuse, le nouveau style de conteuse, que le public ringard de Salimarnette ne pourrait pas comprendre. Ainsi ne se marcherait-on pas sur les pieds.

Dans le grenier du chalet de bois de l'institution Sainte-Christine (cette jeune fille, dit Jacques de Voragine en sa *Légende dorée*, qui, de nature désobéissante, « brisa les dieux de son père »), Ozalide avait donc convoqué ses petites amies, deux Iroquoises, une Ivoirienne, une Iranienne et une Irlandaise. Elle-même se disait Iséroise, pour être née à Corps dans une étable, mais n'avait été Corpensaise que cinq jours et n'en avait aucun souvenir vivace.

Ozalide avait pensé inaugurer sa profession de conteuse par un développement conséquent et feuilletonesque d'un début de réplique de Mme de Saint-Ange qu'elle avait relevé dans le chef-d'œuvre du marquis de Sade *La Philosophie dans le boudoir*, œuvre qu'on étudiait à ce moment-là dans le cours de français de sœur Justine, à l'institution. La phrase disait : « Mes fesses sont-elles bien à toi, Dolmancé ? » Sœur Justine avait commenté la question d'une façon par trop évasive qui avait

laissé sur leur faim les jeunes filles. Ozalide voulait corriger cette pruderie par le conte.

Au moment d'installer le divan, Ozalide et ses amies avaient, comme tout le monde au Monde-Mondes, senti passer sur elles la vague délétère dont il a été amplement question dans les épisodes précédents. Instantanément, Ozalide ne se sentit plus la force d'improviser sur le terrain qu'elle avait envisagé. Elle trouva tout de même celle de s'engager sur un autre propos, plus austère, mais qui ne manquait pas d'intérêt et partait également d'une phrase du même livre de Sade : « *Je vous accorde votre grâce*, disait Louis XV à Charolais, qui venait de tuer un homme pour se divertir, *mais je la donne aussi à celui qui vous tuera.* »

On s'assit donc pour écouter. Malheureusement, au moment où le conte de Charolais était au bord de ses lèvres (un conte sur la conception de la justice en un temps de monarchie absolue pas encore vraiment éclairée), Ozalide ne put non plus le former en sa bouche. Sous l'effet de la dépression généralisée qui frappait les hypothalamus, il se transforma comme de lui-même en une sorte de non-conte, comme on en rencontrait en France dans les années soixante, au moment le plus fort de l'« ère du soupçon » quant à l'histoire et quant au personnage. Elle commença ainsi :

Conte nul

(Ceci n'est pas un conte.)

Il était aucune fois à peu près personne qui errait sans errer tout à fait nulle part. Le temps n'existait pas, pour la raison qu'avait été confié aux Danaïdes le soin de remplir d'eau le réservoir de la clepsydre quand celui-ci se trouvait à sec. Ainsi, ça ne faisait pas grand monde dont on pouvait parler en termes de personnage et moins encore d'action.

Soudain...

Quarante-huitième épisode

(Suite du *Conte nul*, qui n'est pas un conte.)

Soudain, il y eut encore moins d'action, si c'était possible, au pays de l'impossibilité de savoir si quelque chose valait la peine d'arriver. Le monde, on le sait depuis Wittgenstein, est tout ce qui arrive, mais cette fois, on pouvait valablement se demander si le monde n'était pas plutôt devenu tout ce qui fout le camp. Et, finalement, c'était un peu la même chose, l'important étant de considérer le concret (plutôt que le « réel », le concret, c'est le réel + l'existant) comme embarqué dans

un mouvement ou mis en orbite. Que les choses arrivent ou qu'elles repartent, elles viennent toujours de quelque part et d'une expérience, de même qu'elles vont toujours vers un événement qui les situe spatio-temporellement, c'est-à-dire les emporte, plutôt que les empote.

Donc, le presque personne que le début du conte avait effleuré ne se connaissait pas soi-même, mais alors à un point qui eût été considéré comme extrême par le premier être vivant venu de l'espèce animale auquel la philosophie humaniste a coutume de dénier toute capacité autoanalytique, sinon toute possibilité de souffrir. Faiblement doté sur le plan de la conscience d'être, il se demandait s'il était rincé, lavé, ressuyé, décoloré, démis de ses fonctions, affadi, dessalé mieux que la morue, allégé, dépassionné, mouché, gratté, énervé (au sens de dé-nervé) comme les habitants de Jumièges, patiné, maté et matifié, décoloré, dépigmenté, bluté, dégraissé, disculpé, si bien que passant dans une rue devant un mur blanc, il pensait avoir toutes les chances de ne pas être remarqué par celui-là même qui l'attendait avec impatience et n'était d'ailleurs pas beaucoup plus vaillant sur le plan des couleurs de l'existence.

Or, dans le gros registre de recensement permanent (dont la couverture numérique était cartonnée de toile noire) que l'administration de la République du Monde-Mondes se faisait un devoir de ne jamais abandonner à la négligence ou au hasard, cet individu si peu individuel était répertorié sous le nom bien choisi d'Ange Duvet. Et cet assemblage prénom-nom, quand un préposé le rencontrait au cours d'un feuilletage ou balayage du livre, n'avait pas la capacité d'attirer le regard, mais au contraire de le laisser glisser sans accroc, sans saisissement même ténu, sans émotion et sans sursaut. Ange Duvet vivotait dans la discrétion. C'est ainsi que depuis bien longtemps nul ne lisait plus sa correspondance, personne n'entendait sa voix dans le téléphone : il ne trouvait ni amour ni emploi.

Être ainsi voué à une vie sans aveu ne présentait pas que des inconvénients, peut-être, à condition que l'on admît en face que cette hypothèse était invérifiable. La chance du personnage était tout entière dans la projection particulièrement ouverte et libre dont serait capable, le moment venu, une conscience, ne disons pas de même bois, mais de même sciure. Et c'est ce qui advint.

L'autre avait, généreusement distribuées à sa naissance, toutes les qualités de l'altérité la plus personnelle, sans rien céder non plus à l'apparence lisse que seule la mauvaiseté des mauvais coucheurs a le mauvais goût de qualifier de douceâtre. Elle se nommait Anne Paraffine.

La rencontre d'Anne Paraffine et d'Ange Duvet ne fut pas mémorable. Elle n'intéressa personne, ne fut notée dans aucune chronique, ne tenta aucun romancier et pas un biographe. Aucune de ses péripéties ne devint une référence pour d'autres autres qui se seraient soudain trouvés dans une situation similaire. D'ailleurs, cette rencontre n'avait pas eu de témoins. Les familles, qui ne voulaient pas qu'elle ait eu lieu, lui déniaient même toute espèce de réalité. Lorsque Ange Duvet, quant à lui, essayait de s'en souvenir à son réveil après une bonne nuit sans rêves, il ne parvenait pas à y croire et la taxait in petto de purement invraisemblable. Seule Anne Paraffine gardait un souvenir substantiel de ce premier contact, en se demandant tout de même s'il pouvait se reproduire et déboucher sur un coup de gorgéon. Rien n'était moins sûr.

Quarante-neuvième épisode

(Suite et fin du *Conte nul*, qui n'est pas un conte.)

À dire vrai, Anne Paraffine, quoiqu'elle eût d'évidentes capacités à pouvoir prétendre à l'état de personnage inoubliable, avait le défaut de ne pas aimer attendre. Aussi ne se força-t-elle nullement à n'attendre pas, sans avoir même besoin de renoncer à patienter. Donc, hors de toute soudaineté, il se passa encore moins de chose que le pas-de-chose antérieurement commenté. Il finit par ne se passer rien. Fin du conte qui n'en est pas un.

Les auditrices d'Ozalide s'étaient assoupies, et pas même la main dans la main pour attendrir les indiscrets. Aucune tête d'entre elles n'avait choisi de se poser, comme par le passé, sur les cuisses ou le ventre d'une autre ; aucune main ne s'était égarée dans la chevelure amie, simplement pour le plaisir de la lisser et de laisser monter une excitation rêveuse que telle peuplait de Chippendales ou telle autre de star états-unienne en T-shirt à manches courtes avec effets spéciaux. Ozalide n'était pas déçue de sa prestation, car le sentiment de déception ne peut guère trouver sa source que dans un vouloir vaincre qui n'était plus de saison ou de déraison. Il était à craindre que la conteuse s'abîmât comme ses copines dans la déréliction la plus évidente, si tant est que le sentiment d'abandon et de malheur fût encore de ce côté-ci de la frontière du pays d'où l'on ne revient pas.

Tout bien considéré, Ozalide n'était pas déçue de sa prestation. Mais, pour se tromper sans doute grandement sur la réalité de son succès qui n'était même pas d'estime, elle n'en gardait pas moins un petit noyau de volonté, une tête d'épingle d'influx artistique, un menu clitoris de rêve qui n'avait pas été complètement excisé par les pratiques hoche-puxéennes qui, comme on sait, ne résultaient pas vraiment de certaines manières qu'on lexicalise habituellement sous la forme « avec le dos de la cuiller ». Ozalide avait conté. Son conte, d'accord, avait été bien peu un conte, mais il avait été son opus 1, signe qu'il y aurait donc un opus 2, et que jamais deux sans trois.

Elle savait à présent, sans passion mais avec une belle assurance, qu'elle ne devait pas rester plus longtemps à Sainte-Christine, que ses petites amies ne pouvaient que la tirer en arrière vers l'enfance et la dépendance, qu'elle avait à courir un tant soit peu le Monde-Mondes, l'arpenter du moins, si elle voulait recueillir et transformer des contes, si elle voulait en inventer d'autres de toutes pièces.

Aucun avion n'était passé dans le ciel depuis vingt-quatre heures. Aucun train n'avait fait entendre son roulement de ferraille au passage du pont de la Sarine. Les voitures étaient devenues rares. Alors, Ozalide mit ses affaires dans un sac à dos, trois culottes et deux chemisiers, une serviette éponge de couleur verte. Elle se chaussa pour une marche en plaine qui aurait à être conséquente.

Le premier homme qu'elle rencontra sur sa route était assis sur un banc de pierre. Il avait une barbe de deux jours.

— Je ne trouve plus de raison de me raser, dit-il.

— Eh bien, moi, je me lave, répartit Ozalide. Je me lave encore. Je me demande même si je ne me lave pas plus et mieux qu'avant...

- Dans quel but ?
- Si je veux te rouler dans la farine, il me faut avoir les mains propres.
- Pourquoi veux-tu me rouler dans la farine ?
- Parce que c'est mon métier.
- Tu es cuisinière ?
- Non, pas encore.
- Tu es pâtissière ? Poissonnière ?
- Non, pas encore.
- Tu es minotière ?
- Non, pas encore, je suis conteuse.
- Oh, moi, je ne lis plus de contes et je n'en écoute pas davantage.
- Mais pourquoi ?
- Parce que c'est dépassé.
- C'est idiot. Si moi, j'ai envie de conter, ça devrait suffire pour que tu m'écoutes...
- Y a-t-il des animaux, au moins, dans tes contes ?
- Il n'y en a pas encore. Pas encore, pas encore. Pourquoi faudrait-il qu'il y ait des animaux ?
- Parce que je viens de rencontrer un sanglier.
- Ah, ça, ça m'intéresse...
- Tu vois ce petit bois, là-bas, derrière le jaune du colza ? Eh bien, c'est là.
- J'y vais, dit Ozalide. J'y vais de ce pas.
- Où trouves-tu autant d'influx et de curiosité ?
- Une intuition que ce sanglier, il ne m'est pas tout à fait inconnu...

Cinquantième épisode

– C'est ce qu'on appelle une formidable coïncidence, dit le sanglier, car enfin, retrouver ici l'arrière-petite-fille de Mek-Ouyes, quand je suis moi-même l'arrière-petit-fils du fameux sanglier de la Laisance, celui qui avait trouvé la mort durant la guerre des Ambassades dans les années reculées du temps ! C'est extraordinaire. Et la retrouver, qui plus est, au moment où personne n'a plus envie de trouver quelqu'un, en un temps où toute pulsion érotique et ni même chastement inclinatoire semble avoir déserté les culottes et les calottes humaines !...

- Oui, eh bien ne venez pas trop près.
- Pardonnez-moi, mais je suis de ceux qui connaissent avec le groin.
- La situation est-elle différente chez les animaux ? s'enquit Ozalide.
- La situation sentimentale ?

– Disons... relationnelle.

– Il y a animal et animal, dit l'animal. Ainsi, moi qui vous parle, c'est très curieux, durant toute la période récente j'étais un peu comme Mek-Ouyes, c'est-à-dire que dans ma solitude de vieux mâle, je n'avais plus guère de goût pour les galipettes ou les coups de foudre. Il est vrai que je lis le roman-feuilleton au jour le jour de sa rédaction et que, dans ses cinquante derniers épisodes, il n'est pas sans avoir influencé mon inappétence. Mais je vais vous avouer une chose : depuis que l'exception représentée par Mek-Ouyes est devenue la règle, son pouvoir exemplaire est devenu beaucoup moins grand. Si bien que mon esprit de contradiction est en train de reprendre le dessus.

– Sait-on exactement ce qui s'est passé ?

– Un plaisantin s'est amusé avec des allumettes et les allumettes lui ont pété dans les doigts.

– Vous ne voulez pas dire, plutôt des fusées ?

– C'était une image. On dit que le plaisantin en question n'agissait pas pour son propre compte mais pour celui d'un haut personnage. Une haute de la haute.

– C'est donc qu'on continue à dire des choses... J'avais l'impression du contraire.

– Il y a des groupes de discussion. Personnellement, j'en dirige un.

– De discussion avec vous-même ?

– Avec vous aussi, par exemple.

– Comme votre ancêtre avec le mien ?

– Je ne suis pas aussi costaud théoriquement que lui. Mais je tiens ma place, il est vrai, et il n'est pas question que j'y renonce, même frappé par une apparente fatalité scientifique.

– Peut-on lutter contre cette fatalité scientifique ?

– On peut lutter contre tout, avec de la philosophie.

– Cet affaiblissement de la...

– De la ?...

– De la...

– Si vous ne pouvez même plus prononcer le mot « libido », je crains que vous ne soyez pas en capacité de devenir une tête de pont du redressement civilisationnel dont le besoin, à mon avis, se fait sentir.

– Pourquoi cela m'échoirait-il ? Je ne suis rien dans le Monde-Mondes. Je n'ai pas de responsabilités.

– Vous n'êtes pas que du Monde-Mondes. Si j'ai bien compris vous êtes aussi du pays du Conte-Contes, ce qui vous donne quelques devoirs et, à moi qui vous ai rencontrée, quelques obligations.

– Du genre ?

– Premièrement, je dois vous donner quelques conseils pour lesquels j'ai personnellement payé, afin de faire mentir, dès l'origine, l'adage qui dit que les conseillers ne sont pas les payeurs. Deuxièmement, cette liste de conseils qui commencera ici par mon « troisièmement », je vais vous l'écrire sur un petit rouleau d'écorce afin que vous puissiez facilement l'avoir avec vous, par exemple glissé sur le pavillon de l'oreille comme une cigarette ou un crayon. Troisièmement, vous tâcherez de conter tous les jours sans jamais faire une exception, accomplissant ainsi le carac-

tère exceptionnel de votre métier, tout en le ravalant au rang d'une de ces activités modestes qui exigent la quotidienneté : se nourrir, s'abreuver, se laver, uriner... Quatrièmement, vous admettrez que le mot « conte » et le mot « roman » sont de la même famille. Cinquièmement, vous assignerez au conte une fonction de regard sur le Monde-Mondes, oui de regard plutôt que de reflet. Sixièmement, vous utiliserez de plus en plus souvent l'expression « conte-contes » de préférence à « conte » tout court, indiquant par là que vous vous considérez comme membre d'un ensemble de compagnons et ce au sens le plus artisanal du terme. Septièmement...

Cinquante et unième épisode

– Septièmement, reprit le sanglier après une pause, vous affirmerez votre métier comme métier et votre présence à votre poste au sein d'une confrérie confraternelle et jamais corporatiste. Huitièmement, du point de vue de votre art, vous ne craignez pas de vous déclarer résolument *formaliste*. Neuvièmement, vous considérerez le formalisme comme une théorie de la forme qui est en même temps une théorie du sens réconciliant les deux idées dans le concept de « sens formel ». Dixièmement, vous me copierez cent fois l'aphorisme décalé de Francis Ponge : « La forme est la corde la plus tendue du sens. » (Ponge écrit dans *Pour un Malherbe* : « Le classicisme est la corde la plus tendue du baroque. ») Crouïk crouïk gronk. Onzièmement, chaque fois que vous entendrez la formule critique rebattue : « C'est trop formel ! », vous la retournerez d'un revers de main en affirmant que si c'est trop formel, c'est justement que ça ne l'est pas assez... Douzièmement, vous irez à la recherche de la forme en passant par le pluriel de la forme, *les formes*, et fuirez comme la peste la maigreur et le malthusianisme des formes. Treizièmement, vous tâterez de toutes les formes au moins une fois jusqu'à savoir ce qu'une forme donnée a dans le ventre. Quatorzièmement, vous ne serez arrêtée dans cette recherche par aucune distance géographique, par aucun éloignement temporel, par aucune langue prétendument minoritaire ou intraduisible. Quinzièmement, vous chanterez les louanges de la traduction en prouvant que les seules choses dignes d'être traduites sont les choses réputées intraduisibles. Seizièmement, vous conte-conterez dans une langue, celle que vous possédez le mieux ou qui vous possède le mieux, sans honte, même si cette langue est une langue d'empire. Dix-septièmement, vous ferez tout ce que vous pourrez pour sauver des langues en perdition en favorisant dans celles-ci l'invention de contes ou la traduction de grands récits intraduisibles qui donnera un bain de jouvence aux parlers anciens. Dix-huitièmement, vous irez chercher dans la composition de poèmes le sens de la mesure qui se mariera avec bonheur avec la démesure qui vous lance

dans le souffle de l'orbite du conte. Dix-neuvièmement, vous n'aurez pas peur du nouveau, sans toutefois en être fétichiste. Vingtièmement, vous y regarderez à deux fois et à tourner sept fois votre langue dans le palais des mots et des tournures avant de décréter, péremptoire, l'obsolescence d'une forme. Vingt et unièmement, vous travaillerez la voix, le timbre de la voix, le volume et le placement de la voix dans le masque. Vingt-deuxièmement, vous travaillerez pour de l'argent, un peu d'argent, pas beaucoup d'argent, l'argent n'a aucune importance, il faut seulement qu'un peu passe à votre portée, que vous ne placerez pas en Suisse. Vingt-troisièmement, vous dirigerez des ateliers ouverts au cours desquels des volontaires, des amateurs, des hésitants tenteront avec vous de savoir s'ils ont vraiment envie de consacrer leur existence à ce métier ni plus ni moins difficile qu'un autre. Vingt-quatrièmement, vous vous reposerez le temps qu'il faut, de façon régulière, en prenant garde de ne pas devenir un aliéné du travail. Vingt-cinquièmement, vous vous méfiez du trop beau, de la pureté, de l'absolu. Vingt-sixièmement, vous vomirez du romantisme sa fascination de la mort, qui est le plus court chemin pour rejoindre le divin stupide et gluant. Vingt-septièmement, vous développerez les défauts qu'on vous reproche jusqu'à ce qu'ils se révèlent être le cœur même de vos qualités. Vingt-huitièmement, rien de ce qui est apparemment inhumain ne vous sera étranger. Vingt-neuvièmement, infatigablement, vous tirerez par votre ou vos conte-contes le portrait du Monde-Mondes et des Monde-Mondiens. Trentièmement, vous aurez plaisir à voir le correcteur d'orthographe de votre ordinateur souligner d'une ligne tremblée rouge tel ou tel mot que vous employez, par exemple le mot « trentièmement ». Trente et unièmement, vous n'aurez aucune crainte au moment de reconnaître les vôtres, ceux que vous avez contés, auxquels vous donnerez un nom propre, le titre. Trente-deuxièmement...

Cinquante-deuxième épisode

– Eh bien ? dit Ozalide.

– Trente-deuxièmement, vous parlerez de l'œuvre d'art au sein même de l'œuvre d'art, non pas en permanence bien entendu, mais tout de même de façon régulière. Trente-troisièmement, vous vous engagerez dans la réalisation de séries d'objets à caractère potentiellement infini, quitte à organiser le relais que pourrait prendre quelqu'un de confiance au moment de votre disparition, autrement dit la mort. Trente-quatrièmement, vous ne rêverez de succès qu'une minute par semaine et ne tiendrez pas pour raisonnable l'idée que vos petites crottes crottes devraient à toute force être entendues par sept milliards d'êtres humains. Trente-cinquièmement, vous ne convoquerez pas l'un ou l'autre de mes conseils sans vous

rappeler que l'un ou l'autre de ceux qui concernent la forme et le formalisme peut se représenter dans la liste à tout moment ou à peu près, sans qu'une impression de répétitivité soit jamais tenue pour déplorable. Trente-sixièmement, vous noterez au passage, dans la bouche d'un enfant, la notion de « vomissement intérieur » en vous demandant ce que cela peut bien vouloir dire, mais sans la balayer trop vite d'un revers de main. Trente-septièmement, vous n'aurez pas peur du nombre et des calculs du nombre, ni de la conjecture de Goldbach que, pourtant, vous ne transformerez sûrement pas vous-même en théorème. Trente-huitièmement, vous saurez, même en art, ne pas boudier les lieux d'enseignement, d'enseignement de l'art ou d'autre chose. Trente-neuvièmement, vous vous laisserez déranger dans votre travail, non, vous rechercherez le dérangement, puisque le dérangement est celui de la vie ! Quarantièmement, quand un bruit vous gênera, vous saurez l'écouter ; quand un fâcheux vous fâchera, vous saurez lui consentir trois minutes, jusqu'à décider si c'est déjà trop ou pas assez ; quand une odeur vous assaillira, vous postulerez son parfum potentiel. Quarante et unièmement, vous aurez davantage confiance en la contrainte formelle librement consentie et intellectuellement pensée que dans l'alcool ou les substances qui flattent la déraison qui n'est que trop souvent une sous-raison. Quarante-deuxièmement, vous direz à la traductrice inquiète qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire et traduire. Quarante-troisièmement, vous aimerez Démocrite, Épicure et Lucrèce. Quarante-quatrièmement, vous direz, sans agressivité, aux consulats qui s'ingénient à vous mettre des bâtons dans les roues de vos mirettes au moment de vous délivrer un visa pour la France (si vous êtes en Afrique) que vous vous retrouverez un jour en France. Quarante-cinquièmement, où en étais-je ? Quarante-sixièmement, mais je m'égare... Quarante-septièmement, ce que je ne sais pas le mieux, c'est mon quarante-septièmement. Quarante-huitièmement, vous accepterez très bien de conter beaucoup si vous êtes une conteuse en gros ; vous accepterez très bien de conter peu si vous êtes une conteuse en maigre ; vous accepterez très bien qu'une conteuse en maigre qui n'est pas vous-même conte peu ; vous accepterez très bien qu'une conteuse en gros conte gras ; vous accepterez très bien qu'une conteuse maigrichonne se mette soudain à conter de façon développée et enveloppée ; vous n'accepterez qu'avec peine qu'une conteuse en gros soit soudain frappée de constipation de conte. Quarante-neuvièmement, vous ferez des romans nombreux et pensés. Cinquantièmement, vous n'écoutez pas les sirènes poétistes annonçant la mort du roman, les sirènes novellâtres et fictionneuses annonçant la fin du théâtre, les sirènes théâtrales annonçant la disparition de l'essai, les sirènes biographiques annonçant l'agonie de l'altéro-fiction, les sirènes des pompiers annonçant le dernier soupir de celles des ambulances. Cinquante et unièmement, vous garderez un chat de votre chatte, c'est-à-dire un câlin ronronnant et reconnaissant, à des œuvres prolixes, proliférantes et impures, comme celles de Jean-Sébastien Bach, de Balzac, de Hugo, de Jules Verne et de Dard (liste non close). Cinquante-deuxièmement, vous n'aurez pas plus de considération pour un préjugé que vous n'aurez peur d'aucun postjugé.

Cinquante-troisième épisode

– Vous n’avez pas fini, dit Ozalide ?

– Cinquante-troisièmement, vous aurez toujours à cœur de faire coïncider deux nombres ordinaux quand les circonstances le rendront possible. Cinquante-quatrièmement, vous n’aurez pas peur des mots, vous n’aurez pas peur des maux, vous n’aurez pas peur des Momos. Cinquante-cinquièmement...

Ozalide était un peu accablée par le caractère quelque peu indigeste du pâté de conseils que le sanglier lui avait cuisiné en tapant dans sa propre chair et ses propres flancs. Il fallait d’urgence qu’elle trouve un moyen, peut-être pas d’interrompre le flot, mais du moins de s’éloigner à bonne distance. Elle accéléra le pas, ce qui représenta pour elle un effort physique démesuré.

Le sanglier en était à présent à son cinquante-huitièmement, dont il prononçait les attendus avec force halètements. Son pelage commençait à fumer car le chauffage central qu’il avait à l’intérieur allait à trop plein régime et poussait au rouge les parois cutanées de la chaudière. À coup sûr, il ne pourrait pas tenir comme ça bien longtemps.

– ... Soixante-deuxièmement, disait-il, vous vous défendrez de mal prendre les critiques, même quand elles sont injustes ou superficielles : si l’auditrice répond par, khoff, une remarque de détail, la lectrice par une observation qui vous paraît d’importance seconde et la spectatrice par un silence au moment le plus drôle, sachez que vous aurez, khoff khoff khoff, ghroff ghroff ghroff, au moins réussi à établir une écoute, sinon un dialogue encore. Soixante-troisièmement... Houlà khoff!...

Ozalide ne regardait pas derrière elle, afin de ne pas céder à la compassion dont elle ne se connaissait que trop capable. Probablement le sanglier s’était-il couché à l’ombre pour reprendre son souffle, les flancs agités d’un fort mouvement d’aéro-remplissage et d’aéro-vidage apparents. Pour finir, en haut d’une pente, Ozalide se retourna et salua de la main son maître en glissant dans son geste tous les remerciements possibles : « Je n’oublierai aucun des items de votre liste, sanglier, ce qui ne veut pas dire que je les suivrai tous aveuglément. Je ne vous ai pas laissé le temps de les écrire sur le petit rouleau d’écorce annoncé, mais ce n’est que partie remise, n’est-ce pas ? Reposez-vous. Vous m’avez redonné de l’air et, comme disait mon arrière-grand-père au temps de sa splendeur routière et autoroutière, pneu gonflé ne reste pas au garage, pneu gonflé doit rouler, pneu gonflé doit pneumer. Adieu, comme à la prochaine. »

Et Ozalide continua d’un pas décidé.

Comme elle arrivait aux portes de la République de Genève, elle se dirigea vers la plaine de Plainpalais en espérant vaguement y trouver des vestiges de l’histoire de Frankenstein qu’elle avait lue dans le roman de Mary Shelley à laquelle elle s’était quelque peu identifiée. Elle s’arrêta à la terrasse d’un café et regarda autour d’elle.

Quel spectacle de désolation profonde ! Autour des petites tables, des Genevois étaient assis qui semblaient attendre on ne savait quelle fin de quel jeûne de

tout agrément. Devant eux, des verres d'eau fraîche, à moins que ce ne fût du thé blanc (infusion de liqueur de fleur d'oranger : quelques gouttes invisibles sans même la présence de feuilles ou de morceaux d'écorce). Pas de pâtisseries dans les armoires de réfrigération. Derrière le bar, la poussière avait commencé de gagner les bouteilles d'alcool que nul ne commandait plus. Une amie turque de Sainte-Christine avait décrit ainsi les bars anatoliens en période de ramadan, aux heures où le soleil brillait, avec la seule différence qu'en terre musulmane les verres étaient vides. Elle tenta d'attirer l'attention de ses voisins, mais sans y parvenir le moins du monde. Chacun était plongé dans ses pensées mornes. Un homme jouait avec une petite boîte de tabac en fer-blanc, qui était vide.

Près de l'entrée, Ozalide avait négligé un meuble à casiers dans lesquels la presse du jour était traditionnellement rangée à la disposition des consommateurs. Une seule case était occupée. Elle saisit la tige de bois autour de laquelle était enroulé le dernier numéro paru du *Monde-Mondes libre*. Le numéro ne comptait que quatre pages. Ozalide en commença tristement la lecture.

Cinquante-quatrième épisode

Le Monde-Mondes libre du jour était un journal morne. Le numéro qui s'avançait dans les mains de la conteuse était un peu plus morne que celui de la veille et infiniment plus que ceux des jours précédant le grand partage libidinal. Ozalide se contraignit à le lire du haut en bas de chaque page et de gauche à droite de chaque ligne. Il n'y avait pas de photographie, pas de dessin, pas de croquis ni de camembert. Les titres étaient tout menus, à peine plus gros que les articles. Une mise en pages sans invention ; pas une nouvelle plus haute qu'une autre. Il fallait beaucoup de patience pour tomber sur l'aphorisme du jour, attribué à Mek-Ouyes, mais on ne prête qu'aux riches : « L'intelligent n'est autre que celui qui a la connerie malade. » Ozalide reconnaissait le déplacement de la pensée, l'inversion de l'ordre conventionnel qui caractérisait bien ce qu'on lui avait raconté de son aïeul. Elle comprenait moins le pessimisme, le cioranisme ronchon qui la fit conclure à un apocryphe. Elle songea qu'il faudrait bien qu'elle le rencontrât un jour, ce Mek-Ouyes, afin de voir ce qu'il avait dans le bas-ventre. Peut-être son devoir d'état, son devoir de fille de fille de fille, était-il de retrouver l'ascendant... non pour le questionner, mais pour le libérer, qui sait ? de quelque chose. Comment savoir ? Le journal ne disait rien d'autre que de probables sottises invérifiées. Il racontait les événements de Pune, en désaccord de détail à peu près permanent avec le roman-feuilleton : Mek-Ouyes aurait reçu l'hommage de toutes les professions ; les bouchers devant lui avaient dû se montrer maladroits, se couper les doigts en

dégraissant des viandes ; les tailleurs avaient dû faire riper leurs ciseaux et rater des coupons de soie ; pas un trapéziste qui ne fût tombé devant lui, pas un dompteur qui n'eût laissé une main dans la gueule d'un tigre ; les professeurs avaient professé leur ignorance crasse ; les boulangers n'avaient vu lever aucun pain ; les brancardiers renversaient les patients en glissant sur des peaux de banane. L'article parlait beaucoup de l'indifférence mek-ouyienne sur laquelle coulaient les problèmes comme l'eau sur les plumes d'un canard.

Un seul article méritait que, dans cet épisode, soit créé un saut de ligne et donc un nouveau paragraphe, histoire de dégager du magma l'originalité du discours. Il était question d'une « commotion sur la Terre ». Un événement avait eu lieu, qui n'était pas nommé clairement, sous prétexte d'enquête en cours. Le journaliste ne voulait pas raconter de bêtises. Il donnait rendez-vous à ses lecteurs après vérifications qui, prévenait-il, ne se seraient pas simples à effectuer. L'article était plus direct sur le plan des conséquences visibles au plus haut niveau du pouvoir. Agatha de Win'theuil avait été renversée à la faveur de sa longue absence, mais il n'était question que d'une sorte de « coup d'État nonchalant », de « putsch mou », de « pronunciamento aphone », qui avait installé à la mode totalitaire un nouveau pouvoir sans nerf. À sa tête, régnait un gros poussah de caporal, du nom de Massepain I^{er}, qui ne se voulait ni volontaire ni important. Il était mis là par la puissance conjuguée de milliers de mini-forces qui, individuellement, ne comptaient pas. Les massepainiens, faibles, languissants, sans espoir ni envie de vivre, laissaient aller la vie. Un simple fascisme du farniente pesait sans agir autrement que par le poids. Si les choses continuaient de la sorte, il n'était pas impossible d'imaginer que la Terre s'arrêterait de tourner.

Les informations filtraient, celles qui étaient mises sous le boisseau, mais bougeaient encore. Les plantes avaient perdu leur sexualité, sans que cela soit le fait de l'hivernage. Les animaux les avaient à zéro. Même à Boshanké, les couples vivaient sur leur lancée sans plus de passion et devenus perdants.

L'article laissait filtrer une inquiétude sourde. Ozalide ne pensait pas que les choses avaient pu en arriver là. Elle enroula le papier de grand format autour de sa tige et la rangea dans la case, sans que personne autour manifeste le moindre désir de lire à son tour.

Cinquante-cinquième épisode

Ozalide se leva de sa chaise, paya son eau chaude avec un reste de k-ouyes en petite monnaie et sortit sur la place de Plainpalais à la recherche de Mary Shelley et de ses personnages.

Aussitôt l'abordèrent trois policiers en uniforme qui l'arrêtaient au nom de Massepain I^{er}. Ils agissaient avec lenteur et, on aurait pu dire, ennui.

– Vous avez lu le journal, mademoiselle. Nom, prénom et qualités.

– Demoiselle, Ozalide, Ozalide.

– Ozalide est-il votre nom ou votre prénom ?

– Les deux. Oui, j'ai lu le journal, ce qui, je crois, n'est pas interdit. J'ai très bien observé à la une le visa d'autorisation de paraître. Il faudrait vraiment que l'interdiction ait été décrétée dans les heures qui précèdent.

– Ce n'est pas exactement ça.

– Quoi d'autre ?

– Vous l'avez lu pendant quarante-sept minutes.

– C'est possible.

– C'est un journal qui est calculé pour être lu en deux heures à tout le moins.

– Je considère l'avoir lu avec toute l'attention dont je suis capable. Je n'ai pas manqué de temps. J'en ai même utilisé pour la réflexion.

– Ce genre d'attitude n'est pas trop en vogue. Votre tête est trop forte. Et, qui plus est, vous marchez seule. Il va falloir nous suivre. Ou plutôt nous précéder. En tout cas marcher avec nous.

– Qu'allez-vous faire de moi ?

– Une question après l'autre. Celle-ci nous ne nous la sommes pas encore posée. En attendant, nous vous surveillerons. Ça ne nous sourit guère : vous allez nous encombrer. Mais nous n'avons pas le choix.

– Vous avez des ordres ?

– Oui.

– Que disent-ils ?

– ...

– Vous ne les connaissez pas ?

– Non. Mais nous devons prendre des initiatives.

– Vous avez l'ordre de prendre des initiatives ?

– Oui, c'est ça, exactement.

– Me laisser partir serait une initiative comme une autre...

– Mais nous n'aurions plus rien à faire de nos trente doigts.

– Ce qui est ennuyeux, c'est que je ne peux pas me permettre de vous suivre.

– Nous ne voulons pas le savoir.

– Ce qui est ennuyeux, c'est que je cours vite.

– Nous ne voudrions pas voir ça.

– Ce qui est ennuyeux, c'est que je m'apprête à vous y condamner.

La plus grande incrédulité se lisait dans les yeux des trois policiers, qui ne paraissaient pas considérer comme simplement possible une semblable volonté d'action. Par une sorte d'instinct de geôliers professionnels, ils avancèrent tous les trois vers Ozalide en se transformant, d'armoires à glace qu'ils étaient au vrai, en parois de cellule. Le ventre proéminent de l'un appuyait sur l'omoplate gauche de la jeune femme, tandis que le ceinturon d'un autre lui comprimait le sein droit. Le troisième, qui était le plus petit, avait posé son front sur la joue de la prisonnière.

– Nous n'allons pas passer la nuit dans cette position, dit-elle.

– Bien sûr que non ! Notre souci est que vous cessiez de trop exister. Lors-

que vous ressemblerez au Genevois moyen, lequel n'est pas différent du Monde-Mondien lambda, nous pourrions considérer que votre rééducation est achevée.

– Il y a longtemps que vous faites ce métier ?

– Deux jours.

– Qui vous a formé ?

– Le parti massepanien. Les jeunesses massepaniennes. Les logiciels du massepanisme sans peine.

– Avez-vous déjà traité des réfractaires comme moi ?

– Parce que vous admettez que vous réfractez !

– Oui. Je répète ma question : avez-vous déjà traité des réfractaires comme moi ?

– Pas encore, vous êtes notre première.

– Est-ce que vous n'êtes pas en train de me serrer un peu trop ?

– Ça me revient, maintenant, parmi les initiatives que nous avons le devoir de prendre, il y a celle d'utiliser tous les moyens possibles et imaginables pour immobiliser les maniaques de l'agitation inutile.

– Vous pouvez relâcher votre pression puisque je ne suis plus agitée, justement.

– Vous avez raison. Vous êtes matée.

Les trois gorilles s'écartèrent sans la moindre méfiance et, de fait, Ozalide plia les genoux, comme si elle s'évanouissait. Elle se retrouva allongée sur le sol. Satisfaits de leur travail heureusement accompli, les piliers de rugby lancèrent un index jusqu'à la visière de leur casquette et saluèrent le corps affalé. Ozalide se fit intérieurement la remarque qu'il était presque trop facile de résister.

Cinquante-sixième épisode

Ainsi, marcher vers un but était devenu suspect dans la République de Genève. Était-ce aussi le cas dans le Monde-Mondes tout autour ? Comment serait-il seulement possible de vérifier cette assertion ?

Sur la plaine de Plainpalais, Ozalide nota la présence d'un cirque, comme il s'en installe souvent à la faveur d'un terrain libre de vaste dimension, qui n'est ni complètement un jardin ni tout à fait un terrain vague. Elle se dirigea vers les roulottes. Il y avait des animaux dans des cages, parois opaques sur trois côtés et quatrième mur fait de barreaux de fonte. Ozalide s'approcha d'un lion couché qui avait de grands yeux de chat surmené. L'animal ne parut pas se rendre compte de la présence humaine, ni par la vue, ni par l'ouïe, ni par l'odorat même. Il laissa faire la main de la conteuse qui s'approchait de sa crinière et appréciait bientôt les

muscles qui se tenaient dénoués sous le poil. Comme c'était agréable et rassurant pour Ozalide ! Comme c'était tendre et fraternel vu du lion !

– Il faut partir, dit une voix. Nous ne pouvons pas retarder davantage. Ce n'est pas que nous en ayons envie, c'est que nous y sommes obligés.

Ozalide vit alors approcher un garçon de cirque qui portait une vareuse frappée du sigle IMMRN, dont elle connaissait bien la signification (Institut mondedmondien de la recherche nutritive). Le palefrenier ouvrit la cage du lion, prévint celui-ci que les roues de sa cage allaient se mettre à tourner et gagner les routes. Il se pencha vers le ventre du lion et dégagea, sur son flanc, un petit hublot d'une dizaine de centimètres de diamètre par lequel il regarda dans le for intérieur stomacal de la bête. Il parut se livrer à des examens d'une grande précision, dont il nota dans un calepin l'essentiel. Pendant ce temps, Ozalide était parvenue à se glisser dans la cage et à s'enrouler autour d'un rideau rouge dont les plis rassemblés tenaient sur un côté du parallélépipède. Lorsque le garçon eut terminé son office, il s'apprêta à tirer le rideau, afin de cacher le spectacle du lion aux passants ainsi que le paysage à la bestiole. Et la passagère réussit parfaitement à devenir clandestine.

Dès que s'ébranla le convoi du cirque, Ozalide s'apprêtait à prendre la parole dans la pénombre, assise qu'elle était à présent entre les pattes du lion. Elle n'en eut pas le temps, car c'est le lion lui-même qui commença ainsi :

– Je n'ai que très moyennement apprécié cette histoire de lancer, dit le lion.

La conteuse n'en crut pas ses oreilles.

– Comment as-tu pu entendre ce conte, que je n'ai jamais conté ?

– Je lis des livres.

– C'est un conte de ma mère, ce n'est pas du tout mon style. Moi, je ne conte pas de contes drolatiques.

– Quel est le contraire d'un conte drolatique ? dit le lion. Un conte tristounet ?

– Un conte, plutôt, qui est quelque chose et son contraire.

– Mais, du moins, dans lequel les lions ne traversent pas les airs au cours d'un irresponsable lancer, j'espère...

– Oui. Pourquoi portes-tu un hublot dans la paroi de ton ventre ?

– Pour des raisons expérimentales, répondit le lion. Naguère encore, les hommes ne reculaient devant rien, ou du moins pas grand-chose. Ils voulaient absolument savoir comment nous digérons.

– Qu'est-ce que ça te fait qu'on regarde ainsi dans ton intérieur ?

– L'estomac n'est pas le siège de mes pensées.

– Tu aimes bien quand je te caresse ?

– J'ai le souvenir d'un temps où ce genre d'attouchement me faisait le plus grand bien et me tournait en pensée vers les lionnes. Aujourd'hui, ça ne me fait ni chaud ni froid.

– Toi aussi, mon frère !...

– Pourquoi ? Qu'est-ce que ça te fait, à toi, de me caresser ?

– Les félins et moi, c'est toute une histoire, une histoire douce, une histoire de lenteur et de détente brusque.

– Détente ?... Hou là là... Au moins, dans ta bouche, rassure-moi... je ne vais pas voler !

– Jamais !

- Bon. Alors je peux t'écouter conter.
- Alors, je commence. C'est le

Conte du mille-pattes et du cul-de-jatte, conte.

(C'est un conte.)

Un jour, un cul-de-jatte qui cherchait un mille-pattes pour lui proposer de le délester de son trop-plein...

– Je suis désolé, dit le lion, mais le début est drolatique. Je crains que tu n'aies pas tout à fait tenu tes engagements.

Cinquante-septième épisode

- Ce n'est pas un conte drolatique. Tu devrais me laisser le dire.
- Soit. Viens plus près dans ma fourrure.
- C'est bien chaud.

(Suite du *Conte du mille-pattes et du cul-de-jatte*.)

En fait, je recommence. Un soir, c'était à Zinder, un cul-de-jatte qui venait de croiser un mille-pattes lui proposa un marché. Il s'agissait de le délester de son trop-plein, en échange de... il lui était difficile de trouver une monnaie d'échange. L'homme tronçonnait d'abord tenté le tout pour le tout : que le mille-pattes consente à n'en avoir que neuf cent quatre-vingt-dix-huit pouvait sembler négligeable et relever d'une conception honorable de la solidarité entre les vivants.

– C'est bien joli, dit le riche en cuisses, mais il y a un risque que je n'ai pas le droit de négliger : si je te donne deux pattes aujourd'hui, il y aura deux culs-de-jatte, demain, qui me feront la même demande, quatre après-demain, après-après-demain huit, etc. Il y aura bientôt davantage de bipèdes mais un mille-pattes de moins, c'est-à-dire un cul-de-jatte de plus ! je ne sache pas que la vocation du mille-pattes soit forcément de se transformer en distributeur de pattes. Si j'en ai mille comme papa, il y a une raison. Notre façon sui generis de marcher comme en lévitation sur ce coussin de pattes nécessite ce grand nombre de membres inférieurs. Notre force de déplacement est démultipliée, souple comme un train articulé, riche en réflexes et possibilités d'accélération. Une seule patte nous manque et tout est décalé.

– Évidemment, répartit le cul-de-jatte, je m'attendais à tes objections. Mais que tu me donnes deux pattes aujourd'hui, rien ne t'oblige à en donner quatre

demain à un frère cul-de-jatte ! Si je mendie, je ne suis pas le premier à me livrer à ce noble art, je crois ! Si la bourgeoise que tu aperçois là-bas donne au mendiant qu'elle va bientôt croiser un billet de 50 k-ouyes, ce n'est pas pour autant qu'elle va en donner 100 à deux autres demain. L'art de la manche exige une certaine forme de répartition des demandes et de mutualité des offres !

– Il y a une autre difficulté, dit le mille-pattes qui, il faut le souligner, n'avait pas pris ses jambes à son cou, ce qui aurait pourtant été, au figuré, un jeu d'enfant, au sens propre un spectacle curieux.

– Laquelle ?

– Oui, voilà, tu l'as dit... justement : laquelle ? Laquelle des mille pattes faudrait-il sacrifier ? Je suis riche en jambes, c'est entendu, mais je ne vais pas renoncer à n'importe laquelle. Ça me semble relever d'un choix à peu près indémerdable...

– Mais pas du tout ! Si nous procédons par élimination, je te dirai d'abord qu'il n'est pas question de choisir deux jambes droites ou deux jambes gauches, ou ce serait transformer un cul-de-jatte en simple boiteux. Ce n'est pas bon. Nous savons donc déjà qu'il faut prendre une jambe droite et une jambe gauche. On avance, on avance...

– Pas trop vite...

– Qu'est-ce qu'il est exclu, encore, de choisir en fait de pattes ? Les premières, en avant... je ne suis pas très expérimenté comme tu l'es de l'usage de ces trucs-là, mais il n'y a pas besoin d'être grand clerc pour imaginer que la sensibilité de ces avant-postes doit être tout à fait particulière, que non contentes de soutenir et propulser, les une, deux, trois, quatrièmes pattes sont quelque chose comme des antennes, aussi. Je me trompe ?

– Tu ne te trompes pas, cul-de-jatte. Il en est d'ailleurs de même des pattes extrêmement postérieures qui jouent à peu près le même rôle quand je passe la marche arrière.

– Je m'en serais douté, en effet. Ce qui semble militer, par conséquent, pour un prélèvement de deux pattes dans la partie centrale du train d'anneaux à quoi ton corps longiligne ressemble. Qu'en penses-tu ?

– Doucement, doucement...

– On peut causer, non... Nous traitons là d'un problème théorique. Nous n'en sommes pas encore au scalpel et aux travaux de greffe !... Nous avons commencé à diviser la difficulté en micro-unités que nous résolvons step by step et pas à pas. Poursuivons ! Faut-il choisir deux jambes jumelles, je veux dire deux qui se font face de chaque côté de la colonne centrale, ou au contraire ?...

– Stop ! Parler de ça me donne des crampes.

– Combien de crampes ? dit le cul-de-jatte.

– Mille.

Cinquante-huitième épisode

(Suite du *Conte du mille-pattes et du cul-de-jatte*.)

– Ce n'est rien, dit le cul-de-jatte, faisons une pause.

– Non, pas une pause, restons-en là. Tourne les talons, s'il te plaît.

– Qu'est-ce que tu oses me dire ? Je ne m'appelle pas Achille ! Je suis un cul-de-jatte, je n'ai pas de talons, je ne pratique pas la course à pied, ni la marche. Je ne joue pas de l'orgue avec le pédalier. Je ne peux pas battre des pieds sur le sol. Je ne peux pas tourner les talons. Je reste.

Le mille-pattes commençait à se dire qu'il avait eu grand tort d'engager la conversation avec ce fâcheux qui ne décrocherait pas de sitôt, apparemment. Les crampes présentes lui interdisaient à peu près complètement de s'enfuir, convaincu qu'il était de plus que, même cul-de-jatte, l'individu le rattraperait comme par miracle. Miracle... Et si le cul-de-jatte était un génie, un être suprême déguisé, un crapaud magique, un lépreux bénéfique, dont il convenait d'accepter la visite pour le meilleur de son destin !

Alors, le mille-pattes se mit à regarder tout autrement le cul-de-jatte. Il lui sourit finement, de l'air de dire : « Nous savons, nous savons... Ça y est, nous avons compris... Après tout, la constance du bestiaire et la stabilité de sa condition n'est pas nécessairement un idéal. »

– Aurai-je droit à trois vœux ?

– Oui, vous aurez le droit d'émettre trois vœux, dit le cul-de-jatte. Tout de même, il semble que vous ayez compris... Vous me remettez enfin !

– Ainsi, vous êtes...

– Eh oui, mon ami, je le suis, exactement, je le suis. Il n'y a pas le moindre doute.

– Je dois dire que là, désormais, toutes mes appréhensions ont disparu. Puisque vous êtes le seul l'Unique, le juste et pas l'Inique, le dieu et pas le diable, le Jésus de trente ans aux membres inférieurs brisés sous le poids de la croix, je vous fais toute confiance pour la double amputation. Comment allez-vous vous y prendre ?

– On se met sur la table, sur le dos.

– Vous aussi ?

– Non, c'est une façon de parler, c'est vous qui vous mettez sur le dos.

Et le mille-pattes le fit. C'était intéressant de le voir qui agitait en l'air tous ses petits membres, sans cette fois avancer sur le plateau de bois. Le cul-de-jatte était grimpé sur une chaise à roulettes qu'il faisait aller de gauche à droite et de droite à gauche, examinant les cuissots pour choisir les meilleurs. Il se décida pour une patte avant droite choisie dans une zone qui concernait la troisième dizaine à partir de l'avant. Il jeta son dévolu, ensuite, sur une patte gauche qui était à l'arrière et semblait péter la forme. Il se saisit d'une pince, pressa la première jambe en enveloppant bien la racine :

– Han !

– Aïe !

Il se déplaça jusqu'à l'arrière et renouvela l'opération.

– Han !

– Aïe !

– C’est fini.

– Elle ne vont pas être trop minuscules pour supporter votre poids ?

– Qu’est-ce que vous lui trouvez, à mon poids ?

Le cul-de-jatte n’avait pas interrompu ses activités. Il avait lancé les deux petites jambes dans un bocal d’engrais, où les jambes grossirent à vue d’œil jusqu’à faire exploser le verre.

– Attention à vos pattes, ne marchez pas sur les tessons.

– Je ne crains rien. Je suis trop léger. Mais vous ?

Le cul-de-jatte s’était fixé les jambes dans les orifices d’attente qui avaient été ménagés à l’extrémité de ses moignons. Il fut bientôt parfaitement ingambe, s’étira sur la pointe de ses orteils, courut autour de la table, balaya les éclats de verre avec les pieds qu’il avait chaussés de sabots. Il ébaucha une danse de style claquettes.

Pendant cette démonstration de joie, le mille-pattes, qui n’avait d’abord ressenti aucune douleur, fit une grimace quand les deux plaies commencèrent à brûler, saigner et suppurer.

– Vous n’avez prévu aucune cautérisation ? dit-il au chirurgien auto-greffeur.

– Est-ce que c’est là votre premier vœu ?

– Quoi ? Il faudrait que je gaspille un vœu pour que vous consentiez à terminer proprement ce que vous avez commencé ? Vous ne manquez pas d’air, cul-de-jatte !

– Je crois que vous ne devriez plus me nommer cul-de-jatte, dit le nouveau bipède en exécutant un saut de danseur. Premier vœu !

– Que cette souffrance s’éloigne de moi, rugit le mille-pattes !

Cinquante-neuvième épisode

(Suite et fin du *Conte du mille-pattes et du cul-de-jatte*.)

Dès que le mille-pattes eut fini de souhaiter l’éloignement de son calice de douleur, la douleur redoubla. L’ex-cul-de-jatte, quant à lui, marchait, marchait, marchait, mettait un pied devant l’autre, en avant ou en arrière, se décrassait le pied droit avec le pied gauche et le gauche avec le droit, jouissait d’avoir des jambes et de les utiliser. Submergé par sa souffrance et ne voyant rien d’autre qu’elle, le mille-pattes reprit :

– Que cette douleur se change en son contraire ! Qu’il y ait un « pff » léger, léger, un « pouf ! » définitif, un « plouf ! » bienheureux dans le bien-être tiède, une médecine radicale !

Mais rien ne se passa de semblable. L'ingambe gambadait toujours, sans plus se préoccuper de son donneur.

– Je ne veux plus... je veux ne plus endurer cette peine !

Il y eut une accalmie, sans doute causée par la force de l'espoir : puisque les vœux avaient été émis, trois fois le même, ils devaient bien voir venir un semblant de satisfaction ! Mais la rémission fut de trop courte durée. Le mille-pattes sentit remonter la douleur, un peu plus haut même qu'elle n'avait jamais été. Il se précipita en boitillant vers le faux dieu afin de lui demander des comptes. Mais le seul compte qu'il obtint fut un coup de pied tout frais dans la tête et ces mots :

– Relis l'épisode précédent. J'ai admis que tu avais le droit d'émettre trois vœux, mais je n'ai jamais dit que j'avais le pouvoir de les exaucer.

Fin du conte.

– C'est assez dégueulasse, dit le lion qui avait frémi.

– Tu vois que ce n'était nullement un contre drolatique...

– Un jour, j'ai vu un dessin qui disait que si Jésus avait été un mille-pattes, les évangiles auraient eu quelques difficultés avec la crucifixion.

– Je ne vois pas le rapport.

– Dans *Salammô*, Flaubert parle de lions crucifiés sur les chemins de Carthage.

– Dans le genre cuistre, tu seras bientôt pire que le sanglier... Il y a trop de références dans *La République de Mek-Ouyes*.

– Il y a des choses avant toi, quoi que tu en aies. Avant toi, la table est pleine : je veux dire la tablette, que cela te plaise ou non.

– Tu as une idée de l'endroit où nous allons ? dit Ozalide.

– Nous allons vendre notre image, notre spectacle, là où il est attendu, là où elle.

– Je peux rester entre tes pattes ?

– Mais oui, tu le peux, si tu t'y trouves bien et que, pour autant, tu n'y abdiques pas.

– Je m'y ressource.

– Alors, c'est bien. À quoi tu penses ?

– Je pense à Mek-Ouyes.

– Tu crois que c'est réciproque ?

– Oui, je crois que la force de la pensée est telle qu'elle traverse l'adversité de part en part. À ce moment, elle touche à son but, qui est quelqu'un, et le fait réagir. Je le sens, je le sais.

– Je n'aime pas trop les certitudes irrationnelles.

– Ça viendra.

– Je demande à voir.

– Pourquoi nous arrêtons-nous ?

– À l'expérience, quand la caravane s'arrête, j'ai appris à ne pas m'émouvoir trop vite. Passer le nez par le rideau peut être dangereux. Laisse les sons venir.

– Nous roulons depuis combien de jours ?

– Je n'ai pas compté. Il y a eu le conte, et puis nous avons beaucoup dormi.

Autour de la cage, Ozalide et le lion entendaient çà et là des éclats de voix, comme lorsqu'on est dans les couchettes d'un train de nuit. Le train est arrêté, on ne sait pas trop où, peut-être dans une gare, ou à une frontière, et des travailleurs s'agitent, douaniers, cheminots, passagers qui descendent, voyageurs qui montent. Le silence se fit. Un coup de sifflet retentit et le cirque repartit tranquillement.

– J'ai faim, dit Ozalide.

– Cache-toi. Je vais rugir un bon coup et on va m'apporter à manger. Normalement, aujourd'hui, il y aura des fruits et du yoghourt, pour cause d'expériences digestives. Quand le palefrenier viendra regarder dans mon ventre, tâche de te faire discrète.

– Oui, oui.

– Rôarr !

– Il vient.

Ainsi fut fait. Huit jours de contes et de sommeil plus tard, le cirque arrivait à TOPKAPI, que le roman-feuilleton compose en petites capitales pour éviter le point sur le i qui n'en est pas un, et qui se prononce « Topkapeu ».

Cette fois, Ozalide ne put y tenir. Elle écarta le rideau. Quoiqu'elle s'attendît à tout, ce qu'il lui était donné de voir était inimaginable.

Soixantième épisode

La petite dizaine de roulottes qui composaient le cirque étaient disposées en arc de cercle dans l'un des jardins en terrasse de TOPKAPI. Ozalide permit au lion de voir à son tour que la nuit tombait sur la Corne d'Or et qu'un divan avait été installé, autour duquel s'affairaient des serviteurs en grand nombre. Ils apportaient de la vaisselle précieuse, des fruits, du vin, du pain et des sucreries. À la place d'honneur, une grande estrade était bientôt couverte d'un matelas épais, puis d'une couverture en velours rouge agrémentée de plusieurs dizaines de coussins. Une trompette sonna. Les serviteurs se figèrent. Agatha de Win'theuil pénétra dans la place et s'installa dans l'écrin.

Agatha de Win'theuil ! Cette grosse femme plus avachie que molle, plus adipeuse qu'obèse, n'était autre qu'Agatha de Win'theuil. À moins que ce ne fût sa sœur différente, sa jumelle qu'une mère commune n'aurait pas nourrie au sein mais au distributeur de pois chiches, de loukoums et de caviar d'aubergines.

Agatha de Win'theuil paraissait confite dans le miel et la tristesse la plus infinie. Dès qu'elle fut installée, un serviteur lui apporta du pain et des olives, des pistaches et des petits pâtés pita. On lui servit un vin épais.

Au cours de son enquête sur ses ascendants divers, Ozalide n'avait pu manquer d'étudier le personnage d'Agatha de Win'theuil, dont elle avait examiné beaucoup de photos dans plusieurs de ses avatars, qui n'avaient jamais contredit une finesse du corps plein de nerf et de souplesse. Si l'Agatha du jour gardait une incontestable beauté, elle ne laissait pas espérer, comme c'est souvent le cas chez certaines belles femmes fortes, une vivacité de l'esprit qui ne le cède en rien à des pète-sec nourries à la graine de biscotte. Ozalide, en deux mots, commenta pour son lion le spectacle émouvant d'une page d'histoire au temps de la décadence.

– Qui est celui-ci ? dit le lion en voyant approcher d'Agatha un homme en uniforme militaire.

Celui-ci, il ne fallait pas être grand clerc pour s'en rendre compte, n'était autre qu'un caporal d'active devenu lieutenant en deux jours. Il portait en brassard l'insigne massepanien qui représentait une bûche en train d'être sciée par une scie égoïne. Le capitaine portait un dossier et s'approcha d'Agatha de Win'theuil, apparemment désireux de lui faire signer une feuille. Agatha commença par refuser d'un air las, puis, après que le colonel eut fait mine de lui arracher son verre de vin, elle consentit avec dégoût. Le général claqua les talons et sortit d'un pas de maréchal.

Alors, Agatha de Win'theuil se précipita sur un plateau de pâtisseries dont elle ingurgita trois unités d'un coup. Elle se plongea ensuite dans son verre de vin lourd qu'elle vida d'un long trait avant de le remplir à ras bord de ses larmes.

– Tout de même, dit Ozalide, Agatha n'a jamais été une enfant de chœur, mais la voir dans cet état me broie le cœur.

D'autres personnalités entrèrent dans le jardin, qui se dirigèrent vers le divan sans manifester la moindre impatience ni même curiosité des matières de bouche qui les attendaient. Elles saluèrent Agatha et s'assirent pour rêvasser. Une musique se fit entendre qui était extraordinairement sirupeuse, tandis qu'entraient sur le gazon des danseuses entièrement nues et des danseurs dans le même appareil qui se mirent à exécuter, très mécaniquement, des figures dont l'esthétique ouvertement sexuelle aurait eu titillé l'instinct des foules par le passé du monde mais les laissait pour l'heure tout à fait indifférentes. Ici, personne ne paraissait voir en cette agitation autre chose qu'un balancement de feuillage ou de voile au bout d'un mât sur le Bosphore. Les officiels mangeaient. Les serveurs servaient, sans même cacher qu'il avaient la bouche pleine. Les danseurs et danseuses ne devaient pas se fatiguer beaucoup, mais il n'était pas sûr qu'ils tirassent au flanc. Les roulottes du petit cirque, elles aussi, laissaient tout ce beau monde, à l'évidence, complètement froid.

Soudain, Ozalide eut un sursaut : parmi les mangeurs importants, elle avait reconnu John Flandrin.

Soixante et unième épisode

Les familiers de *La République de Mek-Ouyes* ne peuvent pas avoir oublié John Flandrin, c'est impossible : le grand Anglo-Français d'origine, homosexuel affirmé et champion toutes catégories du commerce pas toujours équitable, celui qui savait vendre de la viande de cheval aux grills itinérants du Prix de l'Arc de Triomphe ou des plus grandes courses hippiques d'Auteuil, c'était lui ; lui encore qui vendait du vin aux cavistes de La Mecque et de l'andouille de Guéméné aux imams. En son temps, Flandrin avait beaucoup pratiqué le tarmac dans les roulottes du Bordel du Cœur et il n'avait pas craint, par amitié pour Mek-Ouyes, de l'accompagner jusqu'à la dernière limite du péril quand la République de Mek-Ouyes voyait se profiler sa destruction. Une autre fois, il avait ressuscité Agatha de Win'theuil, laquelle abordait déjà l'empire des morts, et, quoiqu'on eût pu penser que jamais elle ne lui pardonnerait cette dette, la vice-présidente du Monde-Mondes s'était assuré les services de Flandrin pour recycler pacifiquement l'acier des kalachnikovs. Le dernier exploit de John Flandrin relevait pratiquement d'une compétence de ministre de l'Économie : puisque l'activité commerciale marquait un peu le pas, il avait lancé l'idée d'une incitation venue d'en haut : le vendredi serait désormais, non plus le jour de Vénus ou celui du poisson, mais le jour où il faut vendre. Vendre était le mot d'ordre du vendredi. Ce jour-là, il fallait que chaque citoyen se donne des objectifs. Vendre (et par conséquent acheter) était l'activité essentielle de la vie sociale. L'argent n'était pas négatif pourvu qu'il circulât, ne s'accumulât point ni ne se fixât jamais. Flandrin disait volontiers à qui voulait l'entendre :

– Quoique puisse dire Aristote, et toute la Philosophie, il n'est rien d'égal à l'argent : c'est la passion des honnêtes gens, et qui vit sans argent n'est pas digne de vivre. Non seulement il réjouit et purge les cerveaux humains, mais encore il instruit les âmes à la vertu, et on apprend avec lui à devenir honnête homme. Ne voyez-vous pas bien, dès qu'on en prend, de quelle manière obligeante on en use avec tout le monde, et comme on est ravi d'en donner à droite et à gauche, partout où l'on se trouve ? On n'attend même pas qu'on en demande, et l'on court au-devant du souhait des gens : tant il est vrai que l'argent inspire des sentiments d'honneur et de vertu à tous ceux qui en prennent.

Agatha de Win'theuil songeait que les vues de Flandrin sur le sujet ne laissaient pas d'être quelque peu idylliques (elle se souvenait d'une période de sa propre vie où l'argent était une obsession des plus égoïstement glacées), mais elle s'était tout de même laissé convaincre en envisageant une législation interdisant fermement toute pratique de bas de laine et de thésaurisation même fictive sous forme d'écritures.

Le projet de loi était prêt lorsque la libido générale, on l'a vu, se portant sur le seul Mek-Ouyes, déserta le reste du Monde-Mondes. Le projet de loi était prêt, mais aussi le putsch du caporal Massepain, qui n'avait pas eu besoin d'effusions de sang.

Sur sa couche du temps de la dégénérescence, John Flandrin, contrairement à Agatha de Win'theuil, n'était pas devenu un gros monsieur bouffi de crème au

beurre et de frangipane. Il était toujours aussi sec de silhouette, quoique très affaibli sur le plan sexuel. Chose curieuse, depuis que, comme les copains, il s'était senti vidé de toute énergie basse-instinctive, il n'avait cessé de tenter d'allonger sa verge étirable, tour à tour avec hargne ou longanimité, agressivité ou confiance en la longueur de temps, essayant de comprendre la cause de la panne, qu'il se refusait tout à fait à encaisser comme une fatalité technico-scientifique.

Là même encore, devant les danseurs et les danseuses (plutôt les premiers), devant le cirque qui n'était pas sans lui rappeler de beaux souvenirs sexuels du Bordel du Cœur, il gardait la main en sa poche qu'il avait fendue à l'intérieur pour pouvoir se saisir de son bâton d'amour sans que le public ait à s'en scandaliser par trop.

– Ça va être à nous, dit le lion à sa camarade. À partir de cette seconde, tu fais partie de notre cirque. Nous allons improviser tous les deux un numéro tel que le patron ne pourra plus que t'embaucher officiellement.

– Que dois-je faire ? dit Ozalide. Je suis prête.

– C'est très simple. Tu me laisses te manger.

Soixante-deuxième épisode

– Tu me laisses te manger, dit le lion.

– Toi, tu as une idée derrière la tête, se méfia très peu Ozalide qui avait une confiance infinie dans la gent animale.

– Premièrement tu te laisses faire ; deuxièmement tu me laisses faire.

– Il n'y a pas de « troisièmement » ?

– Non, pourquoi ?

– C'est à cause du sanglier. Je suis certaine qu'à cette heure il en est déjà à son cent septièmement.

– Chacun ses trucs. Attention, ça va être à nous.

De fait, les danseurs nonchalants étaient sortis de scène en n'espérant même aucune salve d'applaudissements. Agatha de Win'theuil rongait datte sur datte, sa main, aux doigts plus boudinés que ceux d'une aristocrate portraiturée par Dominique Ingres, faisant mécaniquement le va-et-vient entre la bouche et la jatte. John Flandrin ressentait de plus en plus fort l'aspect prison dorée du palais de TOPKAPI, où cette façon tardive de devenir sultane n'allait pas sans que s'agglutinent des théories d'eunuques dont lui-même était un bout. La queue de Flandrin restait terriblement inactive. Il n'arrivait à rien avec la main.

Autour d'Agatha et de Flandrin, il y avait plusieurs anciens ministres et hauts fonctionnaires qui ne brillaient pas par davantage de lustre. On leur avait annoncé

le cirque, ils restaient par paresse. Autour, la ville d'Istanbul était étrangement calme. Un officier massepanien était allongé sous un if, sans culotte et sans émotion, il se faisait masser les miches par une Chinoise dont c'était visiblement la spécialité.

– Mesdames, et en quelque sorte Messieurs...

Le directeur du petit cirque s'était avancé au milieu de l'espace en arc de cercle où ses artistes allaient devoir officier. Il remercia qui de droit pour l'invitation, dit sa joie de travailler devant si noble assistance, mais jamais le mot « joie » n'avait été aussi peu joyeux, jamais il n'avait résonné de façon aussi grisâtre, si l'on peut encore jouer au jeu des correspondances. Il dit :

– Place à la piste.

Alors la piste s'alluma de feux colorés provenant de projecteurs reliés au groupe électrogène de la caravane. Le lion n'attendit pas une seconde, il brûla la politesse à l'écuyère dont l'étalon était en retard. Il poussa devant lui Ozalide en lui intimant de fuir en courant à la périphérie de la piste, de façon circulaire, dans le sens des aiguilles d'une montre, le seul qui ne lui donnât pas la nausée. Ozalide obtempéra en poussant des cris d'orfraie. Alors, la bête se précipita à sa poursuite.

Ce fut à peine si les spectateurs consentirent à soulever une paupière sur deux, qui d'ores et déjà était descendue à mi-iris en attendant l'ensommeillement complet. Le temps que parvienne aux consciences l'idée de danger, de jeux du cirque à la romaine ou de suspense palpitant, le lion avait rejoint Ozalide et, choisissant en bon professionnel le lieu le plus spectaculaire, à l'avant-scène, il n'avait fait qu'une bouchée d'elle.

Trente secondes plus tard, pas une seconde plus tôt, il y eut un petit « Ha... » général, à l'unisson, de très faible intensité. On se souleva sur un coude en observant le lion qui s'installait fièrement sur le ventre, la crinière redressée, présentant au public le flanc où se trouvait le hublot.

Seul John Flandrin s'était – il est vrai un peu péniblement – dressé sur ses deux jambes. Il fronçait les sourcils comme s'il faisait un effort surhumain pour saisir une pensée qui était compliquée puisqu'elle devait s'orienter en amont (la mémoire) comme en aval (l'imagination). Sa bouche, aussi, bougeait, faisant l'effort d'articuler un nom qu'il avait sur le bout de la langue mais qui le fuyait néanmoins o-a-i... O-la-li... écholalie... Monna Li... mozabite... cosa dice... eau salie... ose un lied... Rosalie... Ozalide! John Flandrin avait reconnu Ozalide. Mais c'était une Ozalide plus jeune qu'Ozalide, la sœur de Thomas, l'inventeur du tarmac... les plus beaux souvenirs de la vie sexuelle flandrinienne... Ozalide, Ozalide dévorée par un lion! Il fallait faire quelque chose.

– Ozalide! s'écria Flandrin.

Et le nom résonna très longuement dans le jardin de TOPKAPI, et très loin sur la mer de Marmara, remontant le Bosphore... Et le nom pénétra dans l'estomac du lion, en passant par la gueule entrebâillée. Une sirène d'alarme retentit du côté d'une guérite où dormait un garde massepanien qui s'étira sans affolement.

Pendant ce temps-là, John Flandrin s'était rué vers le lion, qui le laissait gentiment jeter un coup d'œil par le hublot.

Soixante-troisième épisode

Durant le temps que John Flandrin était occupé à familiariser son regard avec l'obscurité stomacale du lion de cirque, durant le temps qu'Ozalide était obligée de se débrouiller de l'atmosphère chargée en odeurs fortes de l'intérieur du lion, durant le temps que le lion faisait l'effort de ne pas trop sécréter de sucs digestifs afin de ne pas attaquer la matière corporelle de son hôtesse d'exception bien vivante, durant le temps qu'Agatha de Win'theuil sentait qu'il convenait à son rang de savoir résister à la torpeur annonciatrice du sommeil tout en s'agaçant du poids de ses paupières qui ne songeaient qu'à se livrer à la pesanteur ainsi que de l'énormité de la goutte qui pendait à son nez et contenait au moins deux litres d'humeur liquide, durant tous ces temps qui étaient si concomitants qu'ils étaient le même, Mek-Ouyes continuait à se battre avec son trop-plein de libido.

Depuis quelques jours, l'îlot d'If était considéré comme pestiféré, plus dangereux que le pire des récifs, rayé de la carte des mers par les Phocéens du Vieux Port qui n'allaient plus désormais qu'au Frioul et envisageaient de pousser jusqu'à Port-Cros, Porquerolles ou le Levant.

Mek-Ouyes, une main perpétuelle en visière, n'avait trouvé à lutiner que des méduses auxquelles il avait attribué quelques charmes suggestifs (il n'en avait au vrai aucun besoin pour sentir un penchant tout de suite démesuré) au bénéfice d'une petite frise de dentelle violette qui ondulait agréablement dans l'eau claire. Se retrouver ainsi méduse poignardée par un sexe à jamais d'acier trempé n'allait pas toujours sans une sensation d'étouffement. Les nouvelles, même non verbales, se propageant rapidement sur les eaux conductrices avaient attribué à Mek-Ouyes une réputation qu'il fallait fuir. Sensible au boomerang de sa réputation, le surmâle était assuré que personne, au grand jamais, n'aborderait à If et qu'on le laisserait y crever de faim, d'hyperonanisme et d'épuisement. Il se sentait obligé d'étudier une stratégie pour quitter cette île déserte sans chèvres et sans chapeaux, sans végétation, sans matériel échoué qu'aurait distribué gratuitement une épave, sans livre bien choisi qui eût été emporté dans des bagages. Mek-Ouyes fit un effort surhumain pour bâtir un monticule de caillasses qui ne s'élevait pas à plus d'un mètre cinquante au-dessus du niveau de la mer. Debout sur lui en équilibre précaire, il était à deux mètres de plus, ou presque. Quand il levait la main pour l'ajouter à la pyramide, il pensait être vu de loin mais c'était dérisoire.

Pas une voile à l'horizon, selon un panoramique précis à 360° et qui bouclait la boucle. Le regard de l'assimilé naufragé s'orienta vers le ciel. Pas un cockpit en vue, pas une carlingue ou un sillage de kérosène, pas un hélicoptère de la sécurité maritime, pas un dirigeable et pas une montgolfière, pas un albatros, pas un satellite. Le mot « satellite » passa dans sa conscience entre deux masturbations furieuses qui, à chaque fois, lui cassaient les jambes mais qu'il ne pouvait éviter. Il convoquait dans son imagination des femmes absentes et très réussies, des cuisses avant, des cuisses arrière, des cuisses internes, des cuisses externes, des latérales et des orteils. Il pénétrait des bouches et des interstices, envahi de honte à l'idée

de pratiquer l'amour comme une machine insensible, sans pannes et sans intermit-
tences. Mek-Ouyes se sentait réduit à l'état de bite de désolation pure, punition ter-
restre de celui qui avait choisi, naguère, ce pseudo-nom, ce pseudonyme agressif et
sexiste, sans en référer à qui de droit, c'est-à-dire à ses géniteurs, morts sans doute,
mais sans même se poser la question de leur réaction vraisemblable. Mek-Ouyes
vit soudain sa mère en pensée, Madame Petits-Boyaux, comme il la nommait par-
fois. Elle était dans sa tombe et dormait sur le ventre son dernier sommeil, elle qui,
de notoriété publique, ne supportait pas cette position pendant ses siestes ou ses
nuits. Bien sûr, elle s'était retournée d'avoir eu vent du roman-feuilleton et de ses
avatars livresques, scéniques ou radiophoniques.

Bravo, Mek-Ouyes ! Vous pouvez être fier.

Alors, le pauvre enfant qui pensait à sa mère se mit à vomir, et il n'y avait,
dans le filet qu'il expulsait, strictement que de la bile.

Soixante-quatrième épisode

Et Mek-Ouyes était secoué de hoquets déchirants qui allaient chercher au fond
de l'estomac quelque chose... quelque chose mais quoi ? le principe de cet instinct
qui avait été naguère encore si agréable et qui, désormais, confinait à l'aliénation
la plus extrême ! La douleur de la dégobille, il est vrai, avait le pouvoir de faire
quelque peu oublier le désir, au moins dans la période d'expectoration arrachante.
Mais aussitôt qu'une accalmie se profilait, patatras ! Rien ne comptait que le spec-
tacle d'une partenaire, n'importe qui portant une jupe, et pas que féminine, le
masculin se confondant, sous les froufrous, avec le sexe opposé.

C'est alors que Mek-Ouyes aperçut au loin une fumée noire qui tendait à se
développer à l'est de Marseille. Elle provenait à coup sûr de quelque incendie de
pinède comme il s'en déclenche souvent dans le maquis sec sec sec. Et la fumée
qui montait dans le ciel prenait des formes végétales, des douceurs animales, des
arrondis de dames suggestifs.

Comment pourrait-il faire pour se jeter dans la fumée comme dans un puits
ascendant, et s'y trouver happé, hissé, sucé, langoté, gamahuché, mordillé, pressé
dans des bras pressants ?

Follement, Mek-Ouyes eut une réaction en quelque façon suicidaire, mais en
une autre il jouait le tout pour le tout et se voyait nager jusqu'à la côte sans fatigue,
orienté par sa trique qui lui servirait de gouvernail automatique. L'eau fraîche était
bonne pour son état. Le sel picotait la peau de sa verge qu'il avait beaucoup frottée
dans la période récente. Du moins était-ce là une infime douleur presque rassu-
rante par son caractère négligeable et commun. Mek-Ouyes avançait lentement.

La côte à l'horizon ne s'approchait pas de lui, tandis que derrière, l'îlot d'If avait déjà disparu à fleur d'eau, peut-être bien parce que le courant avait éloigné insensiblement le nageur vers l'ouest. Même s'il décidait avec sagesse de faire machine arrière, il ne pourrait pas aborder de nouveau chez l'abbé Faria.

Le brasseur Mek-Ouyes était dans la panade. Le crawlleur n'était pas logé à meilleure enseigne. Il s'attendait à voir arriver sur sa bouche entrouverte de petites vaguelettes de panique, celles qui sont si redoutables à l'homme qui se noie et qu'il finit pourtant par désirer très fort pour en finir et oublier d'être.

Mek-Ouyes ne se souvenait pas d'avoir été en pareille extrémité. Il avait beau se repasser dans la tête les moments les plus extrêmes de ses aventures passées, ni sa longue pratique de l'autoroute à grande vitesse, ni la période de la guerre des Ambassades au cœur de laquelle il avait été une cible, ni sa descente dans les enfers interstitiels du Monde-Mondes redivisé, ni la campagne des Pouilles et l'explosion-crevaisson du pipeline d'huile d'olive, ni la fureur destructrice de la Lectrice (il en passait et de bien pires) n'avaient été aussi loin dans l'impasse.

Dans l'eau profonde, le bonheur est un récif qui se glisse sous le pied, sur lequel on jurerait de faire fond et de pouvoir vivre dessus plusieurs jours durant, fixé sur une seule jambe comme un flamant rose ou un anatif. On se fait toutes les promesses les plus intenable. Si je trouve un rocher, si un requin m'emporte sur son dos, si le sous-marin personnel du *Trésor de Rackham le Rouge* accepte de me servir de monture, alors je paierai cette dette tout le restant de mes jours, quel que soit le montant. Je m'y consacrerai avec le sourire, un sourire permanent et sans fausseté. Je ne saurai même pas que je suis devenu esclave, je ne saurai pas et ne chercherai pas à savoir de qui je suis devenu l'esclave, je n'aurai plus jamais aucune pensée antiesclavagiste.

« Alors ? songeait Mek-Ouyes, rien ? Je ne suis écouté de personne ? Alors, adieu, monde mauvais de mauvaïseté ! »

Il se mit sur le dos et se croisa les bras dans une position boudeuse que nul pourtant ne pouvait apercevoir. Sa bite sortait de l'eau comme un petit périscope attendrissant à la peau fripée. Le soleil frappait de toutes ses forces sur sa face qui commençait à cuire et rougeoyer. Alors, sans qu'il eût besoin de lever les paupières, il sut qu'une grande ombre noire et ronflante était en train de passer devant ses yeux de douleur.

Soixante-cinquième épisode

Mek-Ouyes avait sombré, lui et son gouvernail, Mek-Ouyes avait plongé, lui et son périscope, Mek-Ouyes était entre deux eaux, lui et sa décision irresponsable

de quitter son If, lui et sa fugue accomplie pour son malheur probable. Dans les bouillons, il se laissait tranquillement balloter, n'était projeté contre aucune paroi, allait et venait, consentant, en jouissant des dernières manifestations de ses capacités respiratoires. Il ne revoyait plus aucun film du passé, contrairement à ce qu'on dit des hommes conscients qui atteignent leur extrémité. La violence de son désir sexuel était toujours aussi patente, tandis que l'eau de la mer ne pouvait se targuer de représenter un objet aux contours excitants. Mek-Ouyes avait tout de même en pensée des naïades et des filles du Rhin, sirènes et autres lamantins porteurs de mamelles et aux yeux de mirage, comme dit le poète. Le temps n'existait plus tout à fait. Il ne coulait plus, il était tout aqueux. Le robinet de la vie allait bientôt se fermer, et ce serait très simple. Toute la libido du monde se retrouverait bientôt concentrée dans les crevettes et les bars de ligne. Plancton microscopique de l'espèce dominante, elle se rediffuserait, via les poissonneries de frais, les sardines à l'huile et les miettes de thon, les surimis et les pavés de colin surgelé, dans les foyers méditerranéens d'abord, puis dans le reste du Monde-Mondes.

Mek-Ouyes en était là de ses réflexions finales quand il eut droit à une sorte de rémission incompréhensible : un bol d'air entre deux bols d'eau et l'obscurité, soudain, qui n'était pas la même que celle de la grande bleue. Et puis son corps, replongé dans le liquide, déplaça une quantité de matière égale à celle du corps qui avait été trempé, mais cela n'étant apparemment que de bien peu de conséquences. Il y eut un effet d'ascenseur dans l'estomac plein d'eau salée qui expulsa par vomissement l'eau salée dans l'eau salée. La façon dont Mek-Ouyes était vivant ne ressemblait pas à celle qu'il connaissait depuis sa naissance. Aucune espèce de point commun avec la végétativité active qui avait caractérisé sa cinquantaine de premières années. Et pourtant, ce n'était pas la mort. Ce n'était absolument pas la mort. Quelque chose s'accrochait, qui était peut-être la vie, mais ne relevait pas d'une décision personnelle incontestable. Mek-Ouyes était en apnée dans le noir, mais rencontra une bulle d'air, dont il profita amplement avant de replonger, docile, le temps de se dire qu'il n'y avait aucune raison de s'obliger à retourner à l'état de poisson qu'il n'était pas. Et la bulle d'air dans la nuit noire, il se rendit compte très vite qu'elle lui était redonnée à la demande. Il n'y avait qu'à se servir. Personne ne venait la lui contester. Il y en avait apparemment pour tout le monde, d'ailleurs avec bien peu de concurrence.

Et Mek-Ouyes demeura ainsi à fleur d'eau, retrouvant peu à peu ses esprits, c'est-à-dire ses capacités sensorielles. Il porta ses pouces à ses cheveux, ses index dans ses narines, ses majeurs autour de ses yeux, ses annulaires dans sa bouche pour en expulser des morceaux d'algues, ses auriculaires dans ses oreilles. À présent, il entendait nettement un ronflement de volcan. Il pensa à la Terre, aux profondeurs de la terre en ébullition. Pourquoi était-il assuré qu'il allait se retrouver vomi par quelque Stromboli comme un explorateur julovernien ? Quoi qu'il en fût, Mek-Ouyes attendait quelque chose d'important, un événement décisif qui ne pourrait être que mieux que ce pire, qu'il avait touché du doigt fripé par un trop long séjour dans les eaux émollientes. Volcan ou pas, sortie des enfers ou non, Mek-Ouyes frère de Jonas et fils mis bas par la baleine obscure ou bien fils de personne et frère de plus personne... Mek-Ouyes se savait dans la main du destin. Il avait, dans le calme revenu, une envie terrible de serrer une femme dans ses bras et

de la pénétrer. Si aucune n'arrivait dans la minute, il était sûr et certain qu'il allait devenir fou, mais alors fou comme jamais fou n'avait connu semblable folie.

Soixante-sixième épisode

Autour de Mek-Ouyes, soudain, il y eut de la lumière. Et avec la lumière venait la belle évidence de se trouver grosse goutte au sein d'un nuage salé qui crevait dans les hauteurs. Le Canadair lâchait son chargement sur une pinède, et Mek-Ouyes, le gros poisson, tombait sur la cime d'un pin.

Tout ne se passa pas si mal. Une branche souple, qui avait commencé de brûler, mais que l'eau de mer avait éteinte, fumait sous le poids de Mek-Ouyes et amortissait très efficacement sa chute. Six autres branches, en dessous, confirmèrent cette action bénéfique jusqu'à déposer le voyageur sans bagages et sans vêtements presque délicatement dans la cendre tiède.

Mek-Ouyes ne comprenait pas encore très bien les tenants et les aboutissants hasardeux de son aventure. Autour de lui, le paysage était désolé, moins qu'après une explosion de tricoloruzène défoliant, plus qu'en plein hiver dans un bois de feuillus sans feuilles. Mek-Ouyes était noir comme un Ivoirien, d'avoir roulé dans la suie. Son érection était douloureuse. Il vit passer dans sa conscience des images angoissées de travaux de fumiste : il était le grand ramoneur du Monde-Mondes-à-l'envers, ne pénétrant pas dans une cheminée pour en ôter la suie, mais pour l'en tapisser en en fournissant une dose supplémentaire apportée dans sa musette. L'odeur de bois brûlé était entêtante. Tout autour, totalité triste et terrible. Et fumées dans le lointain probablement âcres et plus épaisses qu'une mousse au chocolat noir.

Mek-Ouyes apprécia le sens du vent, avant de se mettre en route, car il ne fallait pas risquer d'aller à la rencontre des flammes, et pas davantage de se laisser poursuivre par elles. Il aperçut un nouveau Canadair, qui lâchait une pissée à cent mètres de là. Il estima qu'il était juste de se précipiter dans cette direction.

Il dépassa un renard, ou plutôt ce qui en avait tenu lieu, tant sa dépouille était carbonisée. Et puis, dix mètres plus loin, il se ravisa, la faim le fit revenir en arrière pour dégager, de la forme informe, un gigot. Pour la première fois de sa vie, Mek-Ouyes goûta la chair du renard, qui était forte et coriace, mais en l'occurrence bien saisie et goûteuse. Trois cents grammes de viande lui donnèrent un tonus nouveau qui se porta immédiatement, pour le renforcer, sur le désir érotique. À l'horizon personne. Pas un pompier qui aurait pu pomper. Mek-Ouyes se vit condamné à sa soixante-sixième masturbation en moins de soixante-six heures et n'en fut guère heureux. Il allait se mettre à la besogne sans interrompre sa marche quand une

douleur aux plantes des pieds l'obligea à sauter en arrière : il marchait à présent sur un sol brûlant, une façon de plage de sable noir qu'un soleil sans précautions aurait chauffé à blanc. Alors, il fit le choix de suivre l'orée de la partie de pinède qui avait été arrosée. Mais cela ne reviendrait-il pas à tourner en rond ? Comment savoir ? Tout valait mieux que de s'arrêter et de s'asseoir, le cul noir dans la suie noire, assailli par des idées de la même non-couleur.

Mek-Ouyes reprit dans sa main droite le bâton de berger qu'il avait auparavant lâché, l'alpenstock qu'il avait décidé de branler, le brigadier de théâtre qu'il avait résolu de traire. Asperger une flamme d'un jet de sperme était dérisoire, évidemment, et Mek-Ouyes ne se faisait aucune illusion sur l'efficacité d'une telle intervention sur une pinède en feu. Cela ne l'empêchait pas d'y croire un tout petit peu et de retrouver ses récentes convictions de civisme minuscule : si dix mille personnes arrosent ainsi un incendie de forêt à la périphérie, cela ne peut qu'aider les soldats du feu ! Commande de dix mille médailles pour décorer vingt mille bourses, et primes de dix mille fois 1 k-ouye symbolique ! L'aliéné de ses poussées déchargea sans s'arrêter en visant une flammèche qui s'éteignit dans un pauvre bruit de frichti ou de friture spermatozoïdale. Mek-Ouyes eut la paix pendant trois secondes.

Alors, il vit arriver une automobile, et qui était un minibus, et qui portait sur la portière le blason d'un orphelinat du nom de *Boris l'Apostolique*.

Soixante-septième épisode

Boris roulait lentement sur ses jantes, les pneus ayant fondu. Dans le minibus, il y avait trois femmes qui se montrèrent très effrayées de l'apparition du monstre. Mek-Ouyes ne leva pas le pouce en signe d'imploration qu'on eût à le prendre sur un siège vide. Il préféra marcher à son pas au côté du véhicule et entretenir une conversation avec les occupantes.

– Bonjour, les orphelines, dit Mek-Ouyes.

– Nous ne sommes pas orphelines, dit celle qui conduisait. L'orphelinat où nous travaillons a été surpris par les flammes. Nous avons fui.

– En laissant les orphelins griller ? demanda Mek-Ouyes implacable.

– On a fait ce qu'on a pu, dit une deuxième voix dans l'habitacle. Couvrez-vous, monsieur. Je suis la directrice. Mme d'Auteuil.

– Couvrez-moi vous-même, dit Mek-Ouyes d'un ton qui implorait plutôt qu'il n'agressait.

– Que voulez-vous dire ?

– Permettez-moi de quitter cet état dans lequel je suis engourdi.

– Vous tombez mal, dit la troisième voix. Jusqu'à une période récente, nous ne laissions pas notre place quand Masetto le muet, notre pauvre jardinier, se montrait entreprenant.

– Eh bien, continuez...

– C'est l'envie qui fait défaut, dit la directrice avec un vague regret dans le ton de la voix.

– L'envie, je peux vous la redonner, dit Mek-Ouyes.

– Je ne sais pas si vous avez remarqué, s'écria celle qui conduisait, mais l'urgence est de sortir de ce danger, de trouver la sortie, le morceau interrompu de l'anneau de feu, qui nous laissera passer.

– Alors, n'allez pas par là, c'est brûlant.

– Qu'est-ce que vous attendez, montez !

– Si je monte, c'est pour vous monter. Malgré l'envie que j'en ai, je ne veux en aucun cas vous forcer. D'ailleurs, le simple fait de vous voir, regardez... ha... ha... haaaa...

Un petit jet s'était propulsé comme de lui-même au-devant de Mek-Ouyes qui n'avait eu recours à aucune manipulation technique. Seul le bras de la conductrice, qui était nonchalamment posé sur la fenêtre baissée de la portière, avait fait le travail par le simple fait d'exister. Mek-Ouyes soulagé eut une minute pour réfléchir avec un peu de lucidité. Quelque chose d'irrépressible lui disait que s'il grimpait dans ce minicar il finirait carbonisé à l'intérieur avec les trois non-orphelines. Il grimpa sur une plate-forme latérale du véhicule et s'agrippa à la portière. De là, il plongeait les yeux dans le décolleté passablement involontaire de Mme d'Auteuil qui lui redonna des raisons de s'exciter.

– Vous ne redescendez jamais ? dit la conductrice.

– Si vous voulez, je saute...

– Non, je veux dire, là... votre...

La fille, dans son rétroviseur, apercevait l'engin, qui occupait le cadre avec fierté. C'était la première fois de sa vie qu'elle voyait pareil spectacle dans un rétroviseur.

– J'aimerais bien avoir envie, dit-elle. En avoir envie comme naguère. Mais non, vraiment, il me laisse complètement indifférente. On parle d'une épidémie qui concerne tout le Monde-Mondes. Êtes-vous le seul qui eût été épargné ?

– Je suis tenté de le penser.

– Vous avez de la chance.

– Non, c'est vous qui n'en avez pas. Je veux bien que vous vous en plaigniez, mais ne dites pas que j'ai, moi, de la chance. Car si je suis tout seul à l'avoir, je ne sais pas quoi en faire. Je ne peux rien en faire. Je suis condamné au viol généralisé.

– Ce n'est même pas que je me refuse, quant à moi, dit Mme d'Auteuil. Vous vous méprenez, c'est seulement que cet acte, s'il avait lieu, serait sans importance. Tout juste pourrait-il correspondre à une poignée de main, voyez-vous. Je veux bien écarter les jambes et vous guider vers mon sillon, mais je serais changée en bout de bois que ce serait pareil.

– Êtes-vous sûre de ce que vous avancez ?

– J'en suis, hélas, certaine.

– C’est bien triste.

– Désespérant.

– Et si ce garçon avait le pouvoir de vaincre le maléfice... dit la troisième qui descendait en marche du car par la porte arrière et ôtait sa robe brûlée par endroits. En tout cas, ça vaut la peine d’essayer. Venez, monsieur... Vous pouvez entrer comme chez vous, non sans vous essuyer sur le doux paillason triangulaire qui se trouve à l’orée. Restons debout, allez. Ce n’est pas la peine de nous salir davantage...

Mek-Ouyes se sentit très ému par cette autorisation, qui n’était nullement une demande, tout juste un espoir et une curiosité. Il se fendit de quelques préliminaires caressants autour des pointes des seins et mouilla de sa salive le sexe de l’invitante avant de disparaître, partiellement, à l’intérieur. Il gémit.

Soixante-huitième épisode

Mek-Ouyes gémit dans le fourreau efficace, quoique mal lubrifié. Des deux accouplants, il était le seul qui eût envie de se manifester de façon sonore et inarticulée comme, bientôt, par des mots.

– Votre bonté me touche. Votre beauté se laisse toucher. Vous ne me touchez pas. Êtes-vous l’indifférence ?

– Je ne suis pas très heureuse de voir que votre petite gymnastique n’a aucun pouvoir de rien réveiller en moi. Quand allez-vous terminer ?

– Normalement, une pareille question posée dans un tel moment sur un ton semblable devrait me dégonfler en un clin d’œil, mais là, même pas ! Excusez-moi, je crois que je ne pas tarder à venir... Hé !

– J’ai senti un petit jet, dedans moi. Il n’était pas très chargé.

– À peine eu le temps de me reposer...

– Laissez-moi, maintenant, voulez-vous ?

À regret, Mek-Ouyes lâcha des paumes le bassin de la volontaire qui se pencha pour ramasser sa robe, l’épousseter et la renfiler malgré son odeur de fumé. Mme d’Auteuil était descendue du véhicule qui avait fini par s’immobiliser et attendait, allongée à l’arrière du fourgon dont la double porte était grande ouverte. Elle n’avait pas quitté sa jupe, mais l’avait relevée jusqu’à sa tête qu’elle cachait. Mme d’Auteuil avait des cuisses très longues et des genoux aux rotules bien dessinées sur lesquelles étaient tatoués deux prénoms : Cyril et Lydie.

– C’est la première fois que je vois des tatouages à ces endroits-là, dit Mek-Ouyes, ravi de cette originalité.

– Ce sont mes deux grand souvenirs amoureux, dit Mme d’Auteuil. Un homme et une femme, les seuls devant qui je me sois jamais mise à genoux. Mais quand je

me suis mise à genoux devant lui puis devant elle, c'est qu'eux-mêmes étaient déjà dans cette position.

– Ils ont eu de la chance, dit Mek-Ouyes.

– Où en est l'incendie ? dit l'allongée qui ne perdait pas le nord, tandis que le bitard la préparait.

– De toute façon, dit la conductrice, pour le moment, autant attendre ici. Le sol est encore un peu humide. Il ne pourra que retarder, voire éteindre, les flammes éventuelles. Et puis le moteur chauffe.

– Éteindre les flammes... rêvassa Mme d'Auteuil.

– Je partage votre sagesse, dit Mek-Ouyes en s'introïtant dans la voie étroite et directoriale. Vous sentez quelque chose, madame ?

– Bougez un peu, pour voir !

Mek-Ouyes se mit à danser une samba à lui, qu'il connaissait bien et qui, normalement, quand il était jeune homme, rendait heureuses les partenaires.

– Ne vous fatiguez pas de la sorte. Je vous sens, évidemment, mais comme un bol sent une cuiller, pas davantage.

– Merci quand même, dit Mek-Ouyes vexé.

– Si la comparaison vous fâche, je peux en changer.

– Excusez-moi, dit la conductrice, mais on a calé, je viens chercher la manivelle.

– La manivelle, maintenant...

– Ce n'est pas moi qui en ai parlé ! Alors, vous êtes rassasié ? dit Mme d'Auteuil.

– Hélas, non, dit Mek-Ouyes. Et pourtant, je dois reconnaître que vous y avez mis du vôtre.

– Qu'allez-vous faire maintenant ?

– Je vais réactiver mes souvenirs de mécanicien, histoire que votre véhicule ne finisse pas comme un four avec vous dedans.

Alors, Mek-Ouyes, toujours tricard, fit le tour du car et se retrouva à l'avant. La mécanicienne avait le haut du corps engagé dans la gueule du moteur. Elle parlait aux rouages avec douceur, qu'est-ce qu'y a qui va pas ? On va arranger ça. Elle portait une jupe longue qui dessinait clairement le galbe du fessier. Mek-Ouyes proposa ses services en saisissant les flancs de la jeune femme. Soulevant l'arrière de la jupe avec la tête, de sorte que son front suivît la ligne des jambes depuis les mollets jusqu'aux cuisses, Mek-Ouyes eut la vanité de penser que s'il mordillait le râble de sa nouvelle partenaire, que s'il mordassait les globes, que s'il langotait par là les voies navigables, la réaction fonte des neiges ou fonte de la reine des neiges ne pourrait manquer d'arriver avec la joie. Mais non. Il dut encore se livrer par lui-même à la lubrification, lui qui avait la bouche sèche. Il pénétra violemment et au jugé, quoiqu'en s'en excusant d'écarter aussi techniquement les lèvres de la levrette à moins que ce ne fût l'anneau de la rosette. La mécanicienne poussa un cri à la signification peu claire, tandis qu'instantanément le moteur démarra.

À ce moment précis, par-dessus le marché, la zone reçut sur la tête une nouvelle trombe d'eau de mer avec banc de sardines et quelques rascasses.

Soixante-neuvième épisode

Le moteur s'arrêta de nouveau.

– Noyé, dit Mek-Ouyes qui dégoulina.

Lui et les trois belles avaient piètre figure, qui avaient reçu des projections de cendres et de suies. L'intérieur du minicar n'avait pas été épargné lui non plus. On entendit un bruit de moteur, mais cette fois ce n'était que l'orage et des éclairs de chaleur. Alors, vinrent des nuages et il plut. À tire-d'aile, les Canadair repartirent au Canada. La pluie était la meilleure chose qui pouvait arriver. Elle tombait dru et, à n'en pas douter, elle allait efficacement éteindre les dépôts de feu comme les hautes flammes déjà mûres.

– Six mois que nous n'avions pas vu la pluie, dit Mme d'Auteuil en ôtant ses effets gorgés d'eau.

– Comme vous êtes belle, dit Mek-Ouyes.

– À mon âge ?

– Je ne sais pas quel âge vous avez, mais je parie qu'à la porte de votre institution il y a beaucoup d'enfants – et pas que mâles – qui tueraient père et mère pour y entrer. Hein ? combien y a-t-il de parricides dans vos effectifs ?

– Laissez-moi tranquille, monsieur. Vous ne vous êtes même pas présenté.

– Je suis Mek-Ouyes, dit Mek-Ouyes

– Oui, et moi je suis la papesse Jeanne.

– Je vous assure !

– Taisez-vous donc, et cessez de vous exciter sur mes gros seins, voulez-vous ? Aidez-moi plutôt à rincer cette robe à l'eau de pluie et à la tordre.

– Je ne vous fais donc aucun effet.

– En effet, dit-elle.

– Vous pourriez tout de même me laisser venir...

– Je n'ai pas que ça à faire. Je n'ai déjà été que trop gentille. Vous feriez mieux de redémarrer notre car.

– C'est inutile, dit Mek-Ouyes, voilà les pompiers.

De fait, deux camions rouges approchaient affolés et bringuebalant dans les fondrières. Peut-être les pompiers s'apprêtaient-ils à ramasser des carcasses grillées. Quand ils virent le bonhomme et les trois grâces qui se douchaient tranquillement à l'eau du ciel, c'est tout juste s'ils ne s'excusèrent pas d'approcher. Leur coup de klaxon et leur sirène demandaient qu'on se rhabillât.

– Soyez les bienvenus au paradis terrestre calciné, messieurs, dit Mme d'Auteuil.

– Nous avons des couvertures.

– Ce n'est pas de refus. Où nous emmenez-vous ?

– À l'hôpital. On va vous examiner. Vous devez être choqués.

– Je crois que c'est surtout monsieur qui l'est. Il a tout le temps envie de faire l'amour et se prend pour le président. Lui, vous devriez l'emmener au centre psychiatrique.

– Il sera consentant ?

– Essayez toujours.

– Monsieur...

Alors, Mek-Ouyes se montra menaçant. Il sortit ses canines fortes et saisit un pompier par les deux oreilles pour écraser sa bouche sur la sienne.

– Au sec... !

– N'ayez crainte !

– À moi ! Il me roule une pelle... Il cherche à me déculotter ! Camarades ! À l'aide ! Ne me laissez pas... Il veut me prendre ! C'est monstrueux. Il vient ! La camisole ! Prenez la camisole dans le matériel d'urgence !

Ce qui fut fait. En moins de temps qu'il n'en faut pour finir l'épisode, Mek-Ouyes se retrouva engoncé dans un gilet de force qui lui interdisait tout mouvement des mains au bout des bras collés serré sur les flancs. Son sexe avait été enfermé dans des langes serrés. Une piqûre le plongea dans le plus profond des sommeils artificiels. Une heure après, il était dans une cellule. Dix heures plus tard, il était assis dans le cabinet de consultation du docteur Doucement qui parlait sans volume par paquets de douze questions.

– Depuis combien de temps éprouvez-vous cette pulsion formidable ? Avez-vous récemment ingurgité une drogue ? Un médicament ? Avez-vous déjà vu le sexe de votre mère ? Avez-vous déjà vu le sexe de votre père en action ? Lisez-vous des romans-feuilletons licencieux ? Pensez-vous que les Africains aient réellement une activité sexuelle en rapport avec leur réputation ? Connaissez-vous Gilles Hochepoix de Corignon et Madame ? Savez-vous que Gilles Hochepoix de Corignon est dans le coma, suite à une certaine manipulation qui lui aurait pété dans les doigts ? Pensez-vous pouvoir faire quelque chose pour lui ? Si nous faisons en sorte de vous emmener en Turquie, serez-vous raisonnable ? Est-ce que vous avez l'impression que le bromure que nous vous avons inoculé à haute dose a réduit un tant soit peu vos ardeurs ?

Soixante-dixième épisode

Mek-Ouyes eut réponse à tout, dans l'ordre inverse.

– Je n'ai vu aucune différence avant après. Je serai raisonnable, si vous me nourrissez et me fournissez, durant le voyage, en dames, je ne dirai pas sensuelles, mais au moins consensuelles, c'est-à-dire consentantes. Oui, j'allais vous le proposer, je crois pouvoir faire quelque chose pour lui et, dans un premier temps, surtout pour sa femme. Je l'ignorais complètement. Je les ai rencontrés, il y a déjà quelques longs mois. Je n'ai pas d'expérience sur le sujet. En ce moment même. Si oui, je l'ai oublié. Une fois, à ma naissance et une fois pendant sa toilette mortuaire. Je ne prends jamais de médicaments. Non. Trois jours.

Mek-Ouyes voulut savoir de la bouche du psychothérapeuticien si, malgré la douceur naturelle de son nom et de sa médecine, il pensait pouvoir faire quelque chose pour changer son état et lui redonner des proportions plus admissibles. Le docteur Doucement lui fit une réponse alambiquée et hyper-théorique qui n'aurait pas grand-chose de bon. Mek-Ouyes devait tendre l'oreille pour le comprendre, sans pouvoir même poser la main en position de pavillon, puisqu'il était toujours entravé.

— Il y a là une sorte d'aporie. Je m'explique. Ce n'est pas tant le caractère d'exception de votre comportement sexuel qui me pose question (exception en regard de votre passé personnel, du moins celui dont vous faites état), que la défec-tion dont nous autres, tous les autres, sommes les victimes, comme vous le savez. Nous ne pouvons pas guérir une affection qui n'a aucune chance de nous atteindre nous-mêmes. Comprenez-vous ? Il y a toujours, chez le thérapeute, ce flirt intime avec la maladie. La maladie est le précipice, et le médecin, pour être celui qui n'a pas le vertige, peut tout de même, comme les copains, se précipiter volontairement ou faire un faux pas ! Là, nous sommes exclus de votre dionysisme. Comment voulez-vous qu'on veuille vraiment vous soulager ? Nous vous envions, mon vieux, c'est tout. Je ne vais pas vous garder ici. D'ailleurs, je vous enlève votre camisole. Vous êtes libre. Vous vous prenez pour Mek-Ouyes, bon... ce n'est pas une affaire. Il vaut mieux se prendre pour Mek-Ouyes que pour Hitler ou Napoléon. Nous n'avons pas le temps de nous occuper de vous plus avant. Sur vous nous avons fait toutes les analyses possibles et imaginables, mais il nous faut à présent étudier les résultats. Vous n'avez plus rien, personnellement, à nous dire. Foutez le camp, mon vieux. Allez.

À peine eut-il retrouvé l'usage de ses mains que Mek-Ouyes n'eut de cesse qu'il ne défît l'épingle de nourrice qui attachait ses langes dans la partie basse. Sans prendre le temps de remercier le docteur Doucement, il se précipita dans les toilettes, s'asseyant sur le siège de sorte qu'il pût pisser malgré sa trique, les mains plaquées au sol, le front presque en contact avec les dalles. Quand il eut fini, après s'être lavé le sexe à grande eau, petit savon et de nouveau grande eau, il trouva dans sa chambre une femme de charge occupée à changer la literie. Mek-Ouyes semblait tellement malheureux avec son excitation sans semblable possible en face que la bonne femme se sacrifia en l'accueillant distraitement en elle pour la faire fondre. Mek-Ouyes remercia, prit ses affaires et quitta la place. Malheureusement, rencontrant en route une religieuse qui venait distribuer des livres pieux, il eut un retour de désir d'une violence inouïe et prit violemment celle qui passait, autant dire la viola puisqu'elle se débattait avec furie. Cette fois, c'est la fuite que Mek-Ouyes prit, et plus seulement la porte. La nonne n'avait cessé de crier son masculin, c'est-à-dire « non », ce qui était peut-être un paradoxe de l'inconscient, et déposa plainte au commissariat dans la demi-heure qui suivit. Un interne témoigna contre le coupable en attestant la réalité du forçage et réalisant un prélèvement de sperme aux fins d'analyse.

Un mandat d'arrêt fut lancé contre ce garnement qui usurpait la personnalité du président en non-exercice du Monde-Mondes. Mek-Ouyes se trouvait dans de pas très beaux draps.

Soixante et onzième épisode

La presse monde-mondiennes fit ses choux gras de l'affaire du viol. La nonne fut canonisée sur-le-champ par le pape Fidel IV, cubain d'origine, comme l'annonça urbi et orbi le Vatican depuis sa nouvelle implantation délocalisée en Argentine. « Notre sœur victime, au moment où l'humanité accède à la bienheureuse chasteté du carême sexuel, a été frappée par un dissident. Que son sombre destin, rémunéré par la sainteté vivante, soit le signe visible de la nécessité désormais annuelle d'un jeûne libidinal pour tous les croyants, ainsi que nos frères en monothéisme, les musulmans, nous ont depuis longtemps montré la voie au moment du mois de ramadan. »

Un mandat d'arrêt inter-monde-mondes avec promesse de récompense fut lancé contre celui qu'on appelait le pseudo-Mek-Ouyes. Sans doute, se disait-on chez les chasseurs de primes, n'était-il pas impossible de suivre à la trace les petites flaques blanches, ici et là sur les chemins.

Et pourtant, Mek-Ouyes avait encore une fois disparu. Sa trace se perdait dans les collines de haute Provence et nulle part on ne faisait état de nouveaux troubles à caractère sexuel. Fallait-il en conclure que le coupable s'était immolé lui-même ? Avait-il préféré l'émasculatation à la marginalité radicale ? Le mystère était épais. Et le Monde-Mondes s'enfonçait dans la monotonie étale et sucrée du non-désir.

À Tyré, les services secrets avaient bien tenté de faire fonctionner le matériel hochepuxéen, qui était après tout la propriété de tous, comme il est de règle pour les installations de la recherche scientifique. Mais le coma de l'ingénieur professeur en chef avait emporté avec lui les secrets. Impossible, donc, de matérialiser le point rouge de la monstruosité de... de Mek-Ouyes. Car au fur et à mesure que paraissaient des articles de presse sur la question, le précautionneux « pseudo » avant le nom de Mek-Ouyes, recommandé par les services de Massepain I^{er}, tendait à disparaître, tant la vox populi ne détestait pas l'hypothèse que Mek-Ouyes le bien-aimé fût le seul à n'avoir pas été atteint par la maladie générale.

Au chevet de Gilles Hochepoix de Corignon, défilaient confrères sur confrères qui ne savaient guère que se lamenter sur son état, sans trouver dans leurs connaissances beaucoup de ressort pour en mettre deux morceaux en relation inventive, le seul moyen de trouver une issue à ce sommeil, c'est-à-dire dans la foulée à cette calamité planétaire. À ce compte-là, il n'y avait pas de raison que les choses sortent de leurs entraves.

Hélène Hochepoix de Corignon était, elle aussi, dans l'hébétément. Chose curieuse, elle qui était, comme on sait, plutôt bien en chair, s'était mise à maigrir de façon spectaculaire. Elle n'en était pas moins toujours aussi belle, mais il était permis de s'inquiéter sur la suite des événements si elle continuait de la sorte à ne pas s'alimenter, à ne pas penser à boire, à refuser radicalement de dormir, prétendant qu'il y avait suffisamment de sommeil comme ça à la maison et qu'elle voulait absolument être éveillée quand son Gilles rouvrirait un œil. Par bonheur, cela n'était qu'une apparence, car elle avait appris à dormir debout, à piquer du nez quand elle était assise et à se laisser inoculer des vitamines quand un médecin passait pour une visite de routine à Hochepoix lui-même.

Hélène réfléchissait. Hélène ne voulait pas abdiquer. Hélène sentait bien qu'elle était la seule peut-être à ne pas avoir réagi au choc débilisant en se jetant sur les pâtisseries arabes. Hélène pensait, confusément, qu'il n'y avait pas de fatalité en la matière et que la libération était au bout, non pas exactement de la volonté, mais de l'étude. Elle avait commencé à noter pour elle-même des observations sur son corps qui maigrissait. Si les souvenirs des étreintes avec Gilles ou avec d'autres ne produisaient aucune nostalgie dans son intérieur solide, il n'en était pas de même dans sa conscience. Elle avait observé quelque chose de l'ordre du mot qui vous fuit et que vous avez sur le bout de la langue.

Soixante-douzième épisode

Drôle de phénomène que cette matérialité impalpable du désir, que cette immatérialité bien réelle de la projection partagée ! Drôle d'approche, drôle de quête et drôle de traque que celles d'une sous-réalité, à moins qu'il vaille mieux dire une sur-réalité, qu'on ne pourra jamais poser sur une balance et qui n'en constitue pas moins un comble de l'immatière agissante ! Drôle de délicatesse que cette discrétion normalement lourdaude qui n'est envisageable qu'au prix de mots empruntés à la plus sévère abstraction ! Drôle de rien que ce tout, drôle de tout que ce rien, drôle de pas grand-chose que cette énergie considérable, et drôle de masse que cette légèreté odoriférante !

Hélène Hochepoix de Corignon cherchait en elle ce petit noyau qu'elle savait être au-delà de toute compréhension sérieuse, étrangère à toute documentation et bibliographie.

Qu'aurait pu dire son compagnon, lui qui avait renoncé tout à fait (à jamais ?) à ses recherches ? Il était bien tranquille, M. Hochepoix, dans son for intérieur absentéiste. Les défenses que son coma avait élevées représentaient une dernière extrémité dans des pratiques d'abandon de toute forme de responsabilité.

Hélène était assez choquée de ce qu'elle était tentée de considérer comme une trahison : être trompée par un homme, *son* homme, au bénéfice de l'évanouissement prolongé ! Pouvait-on imaginer quelque chose de plus vexatoire ? Le sentiment qu'éprouvent souvent les filles de devoir relever la tête quand les garçons la tiennent baissée se transforme vite en savoir, c'est-à-dire en pouvoir, et Hélène, toute surprise de se surprendre elle-même, retrouvait du nerf, ou mieux gagnait de haute lutte le nerf qu'elle n'avait jamais eu.

Hélène commença par quitter le chevet de son légume de mari. Elle confia le soin d'évaluer la ténacité à dormir du comateux à un étudiant en médecine (en phase terminale) qui devait surveiller les écrans mesurant la viabilité du grand

cerveau, ainsi que les goutte-à-goutte nourrissants qui empêchaient ou retardaient l'issue fatale.

Hélène avait les mains libres. Elle se força, quant à elle, à cuisiner (pour les autres, elle-même n'y touchait pas) mille petits plats délicats comme si chacun était un amuse-gueule, à visionner toute une collection de films d'un érotisme doux, aux antipodes des grosses cavalcades et suceries pornographiques. Elle alla chercher dans les recoins des films de Fritz Lang, de Jean Vigo ou de Hitchcock les détails suggestifs qui lançaient les personnages dans les eaux agitées de la passion décoiffante. Elle étudia froidement les romans les plus chauds, prit la température de la présidente de Tourvel en glissant un thermomètre entre les lignes de ses lettres lisibles dans *Les Liaisons dangereuses*. Les vierges dérangées de Balzac furent l'objet de ses études, tout comme les grandes émancipées de Stendhal ou d'Aragon. Elle nota dans *La Vieille Fille* (un ancêtre de la parution en feuilleton) : « Vue ainsi, en habit de bal, elle pouvait paraître belle. Ses formes protubérantes, sa taille, sa santé vigoureuse arrachaient aux officiers de l'Empire cette exclamation : "Quel beau brin de fille !" Mais avec les années, l'embonpoint élaboré par une vie tranquille et sage s'était insensiblement si mal réparti sur ce corps, qu'il en avait détruit les primitives proportions. » Hélène Hochepoix de Corignon ne voulait en aucun cas être réduite à cette extrémité. Elle entendit dans son tréfonds une voix qui lui disait de se rassurer, une voix qui la tutoyait sans la connaître en ne connaissant qu'elle, une voix maternelle de chez fraternel. Pour la première fois de sa vie, elle était la maîtresse absolue de son corps comme de sa maison, et sa maison était son corps, et les murs de sa maison étaient la peau de son corps.

Les contrôles électroniques du coma de Gilles sonnaient bêtement comme des oiseaux dans le soleil levant. Le cœur d'Hélène battait comme un nouveau cœur nouvellement apparu. Elle dirigea son regard vers la fenêtre de la chambre.

Elle entendit frapper au carreau, comme si quelque chose s'agitait dans son ventre.

Soixante-treizième épisode

Alors, John Flandrin, qui venait d'apercevoir confusément Ozalide, cognait de son ongle sur le hublot ventral du lion de cirque. Son cognement demandait à la jeune fille de bien vouloir passer sa main sur la vitre qui s'était embuée, sous l'effet de la respiration sinon de la parole. Ozalide s'exécuta, tandis qu'elle se mettait à raconter un conte, que la voix profonde du lion était chargée d'amplifier pour le public, exactement comme si le fauve pacifique était devenu un haut-parleur. John Flandrin fut le premier auditeur et lecteur du conte d'Ozalide : il lisait les paroles

qui venaient sur les lèvres de l'artiste et les entendait par la gueule du lion et ses deux oreilles avec un très léger temps de décalage. Il s'agissait curieusement d'un conte dans lequel il était personnage. Il était, de ce fait, flatté et inquiet.

Conte des chaussures montantes à lacets, conte.

(C'est un conte.)

Un jour, John Flandrin, un John Flandrin qui vivait dans le passé lointain, John Flandrin était en pleine forme. Il avait passé la nuit avec l'un de ses amants préférés, Exelmans, un garçon gentil et très sage qui aurait volontiers fondé aux côtés de son John une famille traditionnelle avec enfants, métier, appartement en ville, square et vacances à la plage. L'ami ne s'ennuyait jamais avec John. Vivre avec lui vingt-quatre heures sur vingt-quatre était son rêve. Nul doute qu'il n'aurait eu aucune peine à en accepter les habitudes. Il n'en était pas de même pour Flandrin qui, dès que le soleil était levé, lui emboîtait le pas et partait dans la ville. Il allait tellement vite à petit-déjeuner, tellement vite à se doucher, tellement vite à s'habiller, que le pauvre Exelmans, pendant ce temps, n'avait réussi qu'à soulever une paupière, surtout pas deux. Il faut savoir encore que Flandrin n'avait, en tout et pour tout, dormi que trois heures.

John Flandrin avait vingt-cinq ans. Or, ces vingt-cinq ans, il ne les avait entièrement que depuis la veille au soir, et il ne le savait que trop puisque son ami Exelmans les lui avait fêtés avec canard à l'orange, champagne et chandelles, musique et papier cadeau, tout en lui souhaitant bonnes les années suivantes. Dans le papier cadeau, il y avait eu un cadeau et ce cadeau avait été une paire de chaussures montantes en beau cuir noir, à lacets, œillets métalliques dans la partie pied, crochets métalliques dans la partie haut de cheville. De la belle ouvrage de chaussure qui, du point de vue d'Exelmans, mais sans que cela fût vraiment conscient, présentait l'avantage d'exiger beaucoup de temps au moment de la fixation. Ainsi, Flandrin partirait moins vite.

Ce jour-là, donc, John Flandrin s'habilla avec prestesse, ni trop légèrement ni trop chaudement car on était en avril. Il ne crut pas pouvoir se dérober au devoir de porter aux pieds le cadeau de la veille, ce qui n'était pas une bien lourde obligation, tant les chaussures étaient élégantes et lui allaient comme un gant. « Ah ! tiens, se dit-il d'ailleurs, il y a *gant* dans *élégant*. *Gant* est un "avion" d'*élégant*, ça n'a certainement pas échappé à Michelle Grangaud, ni au Marcel Bénabou des *Bris de mots*. »

John Flandrin aimait partir à pied dans Paris au petit matin, cette heure où s'ouvriraient les kiosques de presse, les bistrots et les boulangeries. Comme Exelmans ne s'était pas réveillé, John n'avait pas pris de petit déjeuner. Il préférerait s'y livrer au compte-gouttes à sa façon itinérante : acheter une orange maltaise chez l'épicier marocain et la manger sur un banc de la place Monge ; acheter un croissant au beurre à la boulangerie à l'angle des rues Monge et Lacépède afin de le manger lentement en se dirigeant vers le Jardin des Plantes ou les Arènes ; s'étant assuré que les Arènes ou le Jardin des Plantes n'étaient pas encore ouverts aux promeneurs, se diriger vers un bistrot pour y boire un café malheureusement pas toujours buvable ; faire l'emplette d'un deuxième croissant afin de tuer le goût du café tout

en se promettant de ne jamais retourner deux fois au même zinc tant qu'il n'aurait pas trouvé le café acceptable ; regarder les gros titres chez Didier et lui acheter un journal ou un autre essentiellement pour lui faire plaisir.

Enfin s'asseoir sur un banc sous un arbre pour consulter son agenda, histoire de rafraîchir sa mémoire sur le plan des rendez-vous du jour.

Soixante-quatorzième épisode

(Suite du *Conte des chaussures montantes à lacets*.)

Or, ce jour-là, des rendez-vous, il n'en manquait pas. Il y avait pléthore. Il y en avait trop. La page de la semaine était noire et rouge, la colonne du jour était la plus chargée. Le premier rendez-vous de John Flandrin était au musée d'Art moderne de la Ville de Paris, au Palais de Tokyo : une de ses amies y terminait son accrochage, ou plutôt son installation. Elle tenait absolument à ce que John vînt donner un ultime coup d'œil. Il se dirigea vers le métro. Marcher avec ses chaussures neuves ne lui occasionnait aucune espèce de gêne. Pas d'ampoule en formation. Ces chaussures avaient des ailettes sur les côtés. John appela Exelmans de son téléphone portable sur son téléphone portable. Il savait qu'il tomberait sur le répondeur, ce qu'il espérait et qui ne manqua pas. Parler directement à un Exelmans mal réveillé était une épreuve. Lui laisser un message serait une surprise agréable. John parla des chaussures, en décrivit le toucher de l'intérieur, remercia.

Le musée était fermé, mais Flandrin s'annonça dans un interphone en précisant qu'il était attendu par l'artiste Paca, oui, Paca Sanchez, qui travaillait le végétal. Paca vint à sa rencontre. Une douce odeur de foin et de lavande planait dans l'atmosphère.

– Alors ?

– J'ai presque fini. Je veux avoir ton avis.

– Je suis venu pour te le donner. À vue de nez, c'est déjà une réussite.

– Par ici. Simplement, il faut te déchausser.

– Ah ! je n'avais pas prévu ça.

– Dis donc, tu as de beaux croquenots, ce matin. De beaux pieds aussi, d'ailleurs.

– Les pieds, tu ne peux pas les voir.

– Je les connais. Voilà, c'est cette grande salle qui m'a été réservée.

– Tu veux que les contemplateurs foulent ce grand cercle violet ?

– Oui.

– Et qu'ils s'asseyent sur le banc circulaire de balles rondes de foin frais ?

– Oui.

– Et qu'ils deviennent ivres de ces senteurs et de ces couleurs ?

– Oui.

– Mais je vais tout déranger si j'entre là... Il y aura mes traces.

– Oui.

Et John Flandrin dut délayer ses chaussures neuves, presque à regret.

– Les chaussettes aussi, dit Paca.

Et John Flandrin dut fouler le sol fait de millions de graines de lavande qui se collaient sous la plante de ses pieds.

– Non seulement j'ai de beaux pieds, dit John Flandrin, mais je vais encore avoir des pieds qui sentent bon.

– Ça peut servir, dit Paca.

– Oui, dit Flandrin.

La promenade était agréable, la station sur le banc était reposante. L'impression d'ensemble était-elle artistique ? Là était le souci de Paca, qui voulait se rassurer auprès de son vieil ami. John lâcha que oui, avant qu'elle pose la question, artistique c'était, incontestablement.

– En quoi ?

– Pour plusieurs centaines de raisons sanglières que je ne vais pas développer...

– Merci, dit l'artiste. Je ne te retiens pas. Fais bien attention de ne pas emporter de lavande entre les orteils. Moi, il faut que je termine.

Et John Flandrin partit, rechaussé.

Son deuxième rendez-vous était chez un médecin à l'autre bout de Paris. Il devait simplement entendre des commentaires sur des résultats d'examen, un scanner de la colonne vertébrale, partie basse.

– Déshabillez-vous, dit le médecin.

– Le haut, docteur ?

– Le haut et le bas, monsieur Flandrin, afin que je palpe le fragile. Il va falloir enlever vos chaussures.

– J'aurais voulu éviter.

– Pas avec moi. Sachez qu'en vingt ans d'exercice, je n'ai jamais reçu un patient sans le voir nu du haut jusqu'en bas. Il n'y a que de cette façon que le diagnostic peut avoir quelques chances d'effectuer des synthèses. Très bien. Elles sont splendides, vos chaussures. Une autre fois, venez en tongs, ça sera plus rapide.

– Vous ne devez pas avoir beaucoup de clientèle musulmane...

– On ne peut rien vous cacher.

– Vous me cachez tout, docteur. Il ne vous a jamais effleuré que la suprême élégance, quand vous demandez à un patient de se dénuder, serait de prêcher d'exemple ? J'ai un ami artiste qui peint des nus, eh bien il s'oblige à être nu pour ce faire.

– Toujours homosexuel, monsieur Flandrin ?

– Bi.

– Oui, eh bien, calmez-vous.

– Je ne disais pas cela parce que j'ai envers vous une quelconque pulsion incontrôlée, mais après tout on ne sait jamais... J'aime courir le risque.

– Allons, rhabillez-vous. J'ai vu ce que je voulais voir.

– Quoi ?

- Que vous faisiez sérieusement vos exercices de musculation.
 - Je ne les fais pas. J'ai une autre méthode, une méthode très personnelle.
 - Quel genre ?
 - Il faut être deux.
 - Taisez-vous.
- Et John Flandrin partit, rechaussé.

Soixante-quinzième épisode

(Suite du *Conte des chaussures montantes à lacets*.)

Le troisième rendez-vous de John Flandrin présentait l'avantage de ne pas exiger le déchaussement. Il éviterait soigneusement d'aller à la mosquée pour une petite prière, ce qu'il ne détestait pas de faire, bien qu'il fût mécréant, simplement pour accompagner des amis. Un thé à la menthe, il est vrai, pouvait s'y siroter autrement que les pieds nus. Il se promit, en fin de matinée après son rendez-vous d'affaires, de traverser le Jardin des Plantes et de se payer une pâtisserie orientale avec eau chaude odorante.

Auparavant John Flandrin, pour l'occasion courtier en huîtres perlières, avait rendez-vous avec un bijoutier, nouvellement installé à Cancale, à qui il venait de vendre un parc entier. Il était prêt à signer, ce jour même, la transaction. L'homme était un peu méfiant et entendait exiger de Flandrin la preuve que ces huîtres-là étaient indéfectiblement perlières.

– Je ne peux pas les ouvrir devant vous, dit Flandrin, sinon, je les tue et je signe la fin de leurs qualités d'usinage de la perle. Je peux seulement vous montrer un petit film vidéo que j'ai tourné la semaine dernière à Cancale et dans lequel je joue le premier rôle.

– D'accord.

Sur le viseur de sa mini-caméra, John déclencha le déroulement du film qui montrait un Flandrin en slip de bain et lunettes de plongée qui tenait entre ses lèvres une sorte de paille non coudée de section très fine au moyen du tuyau de laquelle il saisissait un grain de sable, et un seul. Une image agrandie à la loupe montrait la façon dont le grain de sable s'encastrait exactement dans le bout du fétu. John Flandrin, alors, entraînait dans une vaste piscine d'eau de mer et nageait délicatement vers le banc d'huîtres après avoir aspiré un grand bol d'air. Il visait une huître entrouverte, s'approchait d'elle, engageait l'extrémité de la paille entre les deux coquilles qui bâillaient et soufflait un coup sec dans la sarbacane.

– Toutes les huîtres que je vous vends, dit Flandrin, ont vécu cette sorte d'insémination dès la deuxième année de leur mûrissement. Je vous ai apporté un

échantillon de la paille que j'utilise. C'est de la paille de lavande lavée à l'eau de Javel, rincée et séchée. Regardez.

L'image était convaincante.

– Et comment la tige ressort-elle de son piège ? Je veux être sûr que l'huître, en plus du grain de sable, n'a pas ingurgité un bout de paille qui se serait détaché. Cela risquerait de fabriquer une perle cassante et probablement baroque.

– Regardez la suite, dit Flandrin.

Et le bijoutier vit Flandrin dans l'image qui saisissait à deux doigts, délicatement, la paille et tirait d'un coup sec, apparemment avec beaucoup de dextérité, mais sans qu'on pût s'assurer de l'efficacité du geste.

– Nous allons faire un dernier essai dans ma baignoire, dit le client d'un ton autoritaire.

– Vous êtes vraiment un sceptique, vous alors.

– Voilà, je remplis la baignoire d'eau froide. Je verse deux kilos de gros sel et des algues japonaises. J'agite. Laisse reposer cinq minutes. Je pose cette huître du poissonnier au fond. Et puis je vous demande de plonger.

– Je ne plonge jamais dans une baignoire.

– Vous plongerez.

– Tout juste me plongerai-je.

– Appelez cela comme vous voudrez.

John Flandrin était habitué à ne jamais paraître contrarié par les exigences d'un client. Il considérait, sans trop le dire à haute voix, que sa réussite légendaire en tant que vendeur hors pair venait du fait que toute manifestation de méfiance de la part de la clientèle était retournée par lui en bonheur d'être défié. Il paraissait toujours éprouver le plus grand bonheur quand on doutait devant lui. Une objection était une chance. Il vous remerciait d'inventer un obstacle et vous faisait partager le bonheur de parvenir à le sauter.

Mais cette fois, John éprouva une gêne désagréable. Il allait encore devoir se déchausser, se rechausser, pied droit, pied gauche. Il lui parut, à l'évidence, que cela était absolument exclu. Il lui fallait trouver un subterfuge pour éviter le supplice de la baignoire sans pour autant rater la vente. Il se prit la tête à deux mains et entra dans une concentration intense à la recherche de l'eurêka.

Soixante-seizième épisode

(Suite et fin du *Conte des chaussures montantes à lacets*.)

Tandis qu'il réfléchissait, John Flandrin éprouva une grande fatigue. Cette journée, qui lui avait été concoctée par les circonstances pour être la journée du

déchaussement, cette journée insistait lourdement. Et cela ne plaisait guère à celui qui se trouvait si bien dans ses époux de pieds, ses moules de chevilles, ses sous-plantes compensées. Jamais deux sans trois déshabillages des extrémités inférieures. Trois d'accord, mais Flandrin savait bien qu'il ne se passerait pas l'après-midi sans que, traversant le quartier du Marais, il ne soit arrêté par un garçon de fortune avec qui il prendrait langue, et plus que langue, langue sur plus que langue, ici ou là, dans un lit bienveillant. Alors, les chaussures d'anniversaire, le cadeau d'Exelmans, devinrent pour lui l'indice d'une forme de contrôle social passablement négatif. Il en conçut rapidement pour elles un sentiment de détestation violente : elles étaient des entraves, elles étaient des boulets de forçat, des balises Argos délatrices avec émetteur puissant capable d'envoyer des signaux vers un satellite à partir d'un voilier ou d'un éléphant. L'émetteur était dans les œilletons, dans les crochets... John Flandrin se sentait suivi par ses propres pieds, c'en était trop. Ce que l'on n'aime plus, il faut le vendre. Il gardait son regard fixé sur les chaussures, au point que le bijoutier ne put faire moins que de les remarquer et d'exprimer son intérêt.

– Si j'étais vous, avant de me plonger, je les ôterais et les déposerais soigneusement à bonne distance de la baignoire afin qu'elles ne risquent pas de prendre des éclaboussures d'eau salée qui, comme chacun sait, attaque le cuir.

– Je ne veux pas les ôter, dit Flandrin. À moins que...

– Elles donnent envie de changer de métier, susurra comme pour lui-même le perlier.

– Vous voulez devenir marchand de chaussures ?

– Peut-être bien.

– Je vous en vends deux milliers, bluffa John Flandrin.

– Ça demande réflexion. Puis-je les essayer ? Vous chaussez du combien ?

– 43.

– C'est exactement ma taille.

Alors, Flandrin quitta la salle de bains pour revenir dans le salon. Il s'assit dans un fauteuil crapaud et entreprit de délayer ses trésors.

– Elles sont extraordinaires, dit le nouveau détaillant en chaussures au nouveau grossiste. Attendez-moi là. Il faut que je fasse quelques pas avec elles.

Il se chaussa, courut à la baignoire et ouvrit la bonde pour la vider. À son retour, il avait à la main une liasse de billets de banque, à cette époque c'était des euros, car les k-ouyes n'existaient pas encore. Et c'est ainsi que John Flandrin vendit deux mille paires de chaussures montantes à lacets qui n'étaient pas encore fabriquées mais inonderaient bel et bien le marché dans les mois suivants. Il abandonna le prototype au client qui le laissa partir en lui donnant de vieilles baskets en échange, qui avaient beaucoup vécu. Ce jour-là, Flandrin passa par le Marais et s'y déchaussa deux fois, d'un simple coup du bout du pied sur la talonnette basse. Quand il rentra le soir chez Exelmans, il inventa une agression dans le RER, avec dépouillement de son cadeau, ce qui n'était pas très élégant en ce qu'il apportait une pierre fallacieuse aux plaintes du temps qui étaient passablement insécuritaires. Fin du conte.

On avait généralement écouté Ozalide avec un intérêt accentué. Il est vrai que l'attention aurait eu du mal à décroître en intensité, tant celle de départ avait

été faible. De cette réussite, le lion avait largement pris sa part, qui ne s'était pas contenté d'intervenir par le volume, mais aussi en interprétant le conte de façon inventive. John Flandrin s'était entendu protester de sa liberté à travers le port-voix du fauve et cela n'avait pas été sans chatouiller en son tréfonds un point de fierté qui attendait une cible où se ficher.

– Comment Ozalide peut-elle venir saluer son public ? demanda Flandrin au lion.

– Engage ta main dans ma gueule, c'est-à-dire ton bras, jusqu'à venir me chatouiller la glotte, ainsi j'aurai un haut-le-cœur et pourrai rejeter votre Ozalide.

– *Notre* Ozalide ?

– Oui, je veux dire un pluriel.

– Ozalide intacte ?

– Évidemment. Chez nous, au cirque, on n'abîme pas la marchandise !

Ainsi fut fait, John Flandrin ne marchandait pas la confiance qu'il avait en l'animal, lequel vomit une Ozalide qui était heureuse de sortir au grand air et qui s'inclina devant des applaudissements relativement nourris.

Soixante-dix-septième épisode

Agatha de Win'theuil, le temps qu'Ozalide conte son conte, avait maigri de dix kilos, ce qui en disait long sur la marge de manœuvre des sujets libres devant un destin scientifico-technique dûment écrit dans le roman-feuilleton. Or, cette marge était grande ! « Réveillez-vous, endormis de la vie ! » semblaient dire les molécules de désir qui s'étaient perdues dans l'atmosphère au moment de la grande migration. « Réveillez-vous, amputés de la vie ! » Mais ce n'était pas là une vraie réplique authentiquement audible. Il fallait aller la chercher pour y croire, c'est-à-dire avoir avec soi le quelque chose qui permet de voir le rouge dans un objet qui n'est rouge qu'au bout d'un regard. Ça se mordait la queue, c'était l'œuf et la poule, le cercle était vicieux de n'être plus caressé. « Réveillez-vous, excisées de la vie ! » Et cette fois, le cri était lancé aux personnes du sexe, comme on disait jadis, sous-entendant le deuxième ou le beau. La Win'theuil entendit quelque chose et posa une question.

– Ozalide, vous êtes la nouvelle Ozalide ?

Agatha avait quitté sa couche, renversé le plateau de loukoums, s'était précipitée vers la conteuse, le lion et John Flandrin.

– Vous devriez passer dans mon bureau, leur dit-elle.

– Tous les trois ? dit Flandrin.

– Moi aussi ? dit le lion.

– Lui aussi ? dit Ozalide en désignant John Flandrin.

– Ça vous pose un problème ?

– Vous n'avez plus de bureau, dit le lion.

– « Vous devriez passer dans mon bureau, leur dit-elle », est une chute de fin d'épisode, dit John Flandrin, or, nous n'en étions qu'au premier quart de la quantité de signes réglementaire...

– Ce n'est déjà plus le cas, nota Agatha. Et puis, je me moque complètement de ces pauvres détails, figurez-vous. Je veux avoir une conversation sérieuse qui me change un peu de ce régime de fruits secs au pouvoir calorique très excessif. Vous pouvez comprendre cela ?

– Vous n'en voulez donc pas à notre vertu ! dit Ozalide.

– J'aimerais être capable encore d'en vouloir à une vertu, mademoiselle.

– Mek-Ouyes ne vous intéresse plus ? s'enquit John Flandrin.

– Qu'il souffre tout ce qu'il doit souffrir, et les moutons seront bien gardés...

– ...seront bien gardés dans leur état de moutons de castrés ! protesta le lion.

Le colloque improvisé se tenait sur l'herbe entre les trois protagonistes qui s'étaient assis sur leur cul et mâchonnaient des herbes sèches.

– Pouvons-nous sortir d'ici ? demanda soudain John Flandrin.

– Nous sommes des prisonniers, dit Agatha de Win'theuil.

– Parlez pour vous ! réagit Ozalide.

– Encore faudrait-il en avoir envie, douta le grand fauve.

– Moi, je n'ai plus rien dans la culotte, se lamenta Agatha de Win'theuil. Mais alors, rien de rien. Rien dans le pantalon, et rien dans la petite culotte non plus, rien dans le caraco et rien derrière le point G, machin sans dimension dépourvu d'épaisseur... Ma main a perdu même toute envie d'être un masse-point.

– Au moins, vous en avez conscience, dit John Flandrin.

– Que voulez-vous y faire ?

– Fuir.

– Ne parlez pas si fort.

– Les massepaniens ne courent pas plus que leur gibier. Puisqu'ils savent que leur gibier ne court plus, ils n'ont pas besoin de se souvenir de ce qu'est la course.

– D'accord, mais ils n'en ont pas l'utilité, puisqu'ils sont partout.

– Ils ne sont forcément que *presque* partout, dit le lion.

– S'enfuir avec un lion, marmonna Ozalide, ce n'est peut-être pas le meilleur moyen de passer inaperçu.

– Ce n'est pas sûr, dit l'animal.

– Que voulez-vous dire ?

– Les lions effacent leurs traces avec leur queue.

– Si vous décidez quelque chose, dit Agatha de Win'theuil, je vous suis. Mais ne me demandez pas d'inventer des solutions. C'est trop tôt pour moi. Je ne suis pas encore en capacité.

– Pas encore ? Mais c'est qu'alors vous en entrevoyez la possibilité...

– Peut-être. Qu'en dites-vous, Ozalide ?

– Si nous mettons en commun ce qui nous reste, le peu qui nous reste, à chacun, de point sensible au fond du corps, de point fongible au creux du cœur et du con, peut-être arriverons-nous à quelque chose...

- Savez-vous comment on appelle les couilles du sanglier, dit le lion ?
- Non.
- Non.
- Non.
- Croyez-moi si vous voulez, ce sont les « suites ».

Soixante-dix-huitième épisode

– Suivez-moi, rugit le lion mais à voix basse.

– Je ne marche pas encore très vite, se plaignit Agatha de Win'theuil.

John Flandrin lui prit le bras. Il ne retrouva pas à son contact la tension intensément pulpeuse dont il se souvenait dans le temps passé d'Agatha.

– Il suffit de marcher un tout petit peu plus vite que nos éventuels poursuivants.

Ceux-ci étaient bouche bée, sans inquiétude apparente, sans vouloir semblait-il se donner la peine d'être en alerte. Puisqu'il n'était pas question de résister au fascisme mollasson qui avait été décrété, il n'était pas même envisageable de traduire en termes de manifestation, voire de soulèvement ou de passage à l'ennemi (il n'y avait aucune trace d'ennemi), les quelques pas effectués tranquillement par trois personnes et une bestiole en direction de la grande porte de TOPKAPI.

– Surtout, pas un geste, pas une intention, pas un indice de la moindre nervosité, n'est-ce pas ?

– Non, John.

– Où allons-nous ?

– Laissez-moi faire, dit le lion. Si tout n'a pas trop changé sur le Bosphore, je vais nous trouver un havre avec une voile ou un moteur pour passer en Asie. Continuez à parler tranquillement, comme si nous nous promenions sans but.

– Halte !

Un garde était intervenu. C'était un garde étrange, presque vif si on le comparait à la moyenne de ses collègues.

– Vers où vous promenez-vous comme cela, sans but ? dit-il.

– Vous aimez les questions du genre cheval blanc d'Henri IV, vous !... repartit Ozalide.

– Que voulez-vous dire ?

– Que si nous nous promenons sans but, comme vous venez de le dire, c'est signe que nous n'allons nulle part !

– Ha ha ha, mais ce n'est pas si faux que cela, ce que vous me dites, dites donc !

Les quatre amis, les deux couples et le quarteron continuèrent tranquillement leur discrète migration vers la grande porte de sortie qu'ils dépassèrent à l'indiffé-

rence générale de la garde dont chaque élément isolé se considérait comme délivré par un autre de la responsabilité de faire un éclat. Personne, bientôt, ne les aurait vus sortir. Ce serait tout juste si l'un admettrait du bout des lèvres qu'il avait vu un autre les voir.

Quand ils furent dans les ruelles, ils s'orientèrent vers le port des pêcheurs en prenant bien soin de ne pas accélérer. Le lion fermait la marche, balayant le sol avec sa queue. John Flandrin prit son courage à deux mains sans le remettre au jour suivant et dit :

– Que s'est-il passé, Agatha de Win'theuil ?

– Pouvez-vous préciser le caractère un peu général de votre question, John ?

– Ma question est une triplée.

– J'en écoute les trois branches.

– Comment le Monde-Mondes a-t-il pu ainsi, ultra-majoritairement, perdre son influx ? Pourquoi cette chiffe molle de Massepain I^{er} a-t-il pu si facilement prendre le pouvoir ? Qu'avez-vous fait ?

Agatha de Win'theuil avait sa petite tête butée, coupante et fine qui commençait à réapparaître sous les bourrelets. La promenade lui avait fait perdre deux ou trois kilos de plus ou si l'on préfère gagner deux ou trois kilos de moins, et c'était plaisant de la voir marcher en n'écartant plus autant les pointes des pieds. Lorsque les pieds sont droits, c'est qu'on a un but. Dans le cas contraire, c'est qu'on tire à hue et à dia. Agatha fixait le pavé d'Istanbul en serrant les dents. Elle sentait qu'elle flottait un peu, à présent, dans ses vêtements larges. Elle tentait de reconstituer pour elle-même le film des jours précédents au moyen de ses facultés mémorielles qui s'étaient gravement, mais non irréversiblement, distendues. Ces jours avaient été une parenthèse quasi onirique. Pour un peu, elle se sentait capable de claquer dans ses doigts et de dire à Flandrin : « À Foccia ! Au bureau ! Aux commandes du pouvoir exécutif ! » Mais la réalité qui s'éveillait à ses regards lui lançait un sourire ironique. « Comment ? Pourquoi ? Qu' ? » Les trois démarreurs des questions flandriniennes frappaient sa conscience comme si elle était la paroi d'un gong. Il lui fut bientôt assuré qu'à ces trois questions différentes il lui fallait trouver une réponse unique et qui ne tergiverserait pas. Elle profita d'une difficulté de circulation qui interdisait provisoirement la traversée d'une artère, et se tournant vers les trois autres, bien en face :

– Je me suis vengée, dit-elle.

Soixante-dix-neuvième épisode

Le silence des trois auditeurs n'était pas une réponse très explicite. Aussi bien Agatha de Win'theuil n'avait-elle pas l'intention d'entrer dans une controverse au

sujet de ses actes passés. Elle se contenta d'enfoncer le clou en racontant sans rien cacher, comme pour se la certifier à elle-même, la mésaventure de Tyré.

– Je comprends tout, dit John Flandrin.

– Nous arrivons au port, dit le lion.

– Nous devrions peut-être nous rendre à Tyré, justement, dit Ozalide.

Une sirène langoureuse, plus plaintive qu'affolée, s'éleva du palais de TOP-KAPI, signe que les fugitifs avaient été reconnus comme tels. Le lion sauta dans le premier bateau venu et fut suivi des trois autres. Il exigea dentu militari qu'on mette à la voile. Trois quarts d'heure plus tard, ils n'étaient plus qu'à cinq minutes de l'autre rive du Bosphore. Bien avant l'abordage, le lion dévora discrètement le marin afin qu'il ne témoigne pas, sous la pression, de l'aide qu'il avait apportée aux évadés.

– Quand la vengeance est accomplie, avait dit Agatha le temps de la traversée, elle n'a plus toute la place dans la pensée obsessionnelle de celle qui avait mal. Tout de suite, il y a une satisfaction, oh ! très éphémère, intense, heureuse. Comme on ne dort plus depuis des jours et des nuits, ou du moins comme on ne dort plus que n'importe comment : un quart d'heure par-ci par-là, écrasée d'épuisement... quand la vengeance est accomplie, le sommeil vous arrive par paquet de douze heures. Et vous croyez bêtement que la question est réglée, mais presque aussitôt un sentiment vous manque. La vengeance n'est plus à accomplir, et c'est sur vous-même que vous avez envie de retourner la lame du couteau, le canon du revolver, le col de la fiole. Moi, j'ai fait ça au loukoum et à la pâte d'amandes. Je suis vraiment tombée bien bas. L'objet de ma vengeance, qui se négligeait et me négligeait, n'a même pas cherché à me retrouver, moi, pour me forcer, réponse du berger à la bergère, pour illustrer ses nouvelles capacités amoureuses. Moi-même, je n'ai plus la moindre envie de le voir. Je n'ai pas de ressort. Je ne veux plus entendre parler de lui. Je ne veux plus entendre prononcer son nom, même dans ma bouche. Voilà, bravo, Agatha de Win'theuil, *brava*, tu es vengée, tu t'es vengée, et tu es devenue une loque adipeuse et molle. Tu peux être fière ! Tu peux te vanter de n'avoir réussi à peu près rien.

Ozalide lisait le journal qu'elle avait trouvé près d'un banc de bois, coincé sous un filet. C'était le numéro du jour de *La République du Monde-Mondes*. Au fil des colonnes, il n'y avait pas grand-chose à se mettre sous la dent. Les nouvelles n'étaient pas de la dernière fraîcheur et n'étaient rédigées que sous la protection du mode conditionnel. Mek-Ouyes aurait eu été vu à Manille, à Minsk, à Maradi, à Montehuepec et à Torremolinos. Dans chacun de ces lieux, il se serait livré à des exactions solitaires de la plus grande violence, solitaires au sens où il aurait été le seul individu consentant de ces débordements, tous les autres étant désignés comme victimes.

– Quelles nouvelles ? demanda Flandrin.

– Ce ne sont pas des nouvelles, ce sont des on-dit.

– Car quand la vengeance est accomplie, continuait Agatha comme pour elle-même, les dégâts collatéraux ne sont pas une mince affaire à nettoyer. Il faut trouver du personnel qui accepte de passer la serpillière dans le vomi, le sang et la cervelle éparpillée, même si cervelle, hémoglobine et bol digestif sorti de sa boîte ne sont que des métaphores. Êtes-vous cet homme-là, John Flandrin ? Êtes-vous

cette femme-là, Ozalide, femme nouvelle devant les choses inconnues ? N'êtes-vous pas trop vieux, John, qui en avez vu d'autres ? Et si...

Mais Agatha de Win'theuil ne finit pas sa phrase à l'intention des oreilles de ses compagnons. Elle garda pour elle-même l'hypothèse : « Et si je terminais tout ça dans un plongeon... un plongeon dans le Bosphore, avant qu'on aborde... Certes je sais nager, mais j'ai pris du poids depuis mes dernières brasses. Et je peux plonger en glissant ce parpaing dans ma culotte. Il y a la place. » Elle fixait d'un œil hagard les vaguelettes par-dessus le bastingage.

Et c'est alors que, **toc toc toc**, un doigt frappa au carreau dans le ventre du lion.

Quatre-vingtième épisode

Toc toc toc.

– Quoi ?

– Elle va sauter !

– Qui ?

– La belle !

– Aga...

Agatha de Win'theuil avait déjà le nez en contact avec la surface de l'eau du Bosphore sur laquelle flottaient de petites nappes de mazout assez peu ragoûtant. Mais, prompt comme personne en ces temps de lenteur, John Flandrin tenait dans sa main le mollet droit de la plongeuse, quand Ozalide avait saisi, de la même façon, le gauche. Des poissons curieux et peut-être affamés nageaient tout autour, aux premières loges.

– Si je vous laisse faire, dit le lion au deux autres, c'est que j'ai un abordage à effectuer, le premier de ma carrière. Il faut que je m'applique.

Le marin au hublot hurlait des ordres, que le lion n'entendait pas. Agatha redressée était en larmes.

– C'est la deuxième fois que vous me sauvez la vie, Flandrin. Vous ne trouvez pas que cela fait beaucoup ?

– Cette fois, ce n'est pas moi, c'est Ozalide, dit John prudent.

– Oui, Ozalide aussi, dit Ozalide. C'est qu'Ozalide n'aime pas du tout le suicide. J'aimerais qu'on se le dise.

– Qui vous dit que je voulais me suicider ?

– Vous pensez que je ne vous ai pas vue glisser ce moellon dans votre culotte ? Vous pouvez l'en extraire, à présent. D'ailleurs nous arrivons. Vous n'irez pas bien loin si vous marchez avec ça.

– Terre ! annonça le lion.

– J’ai eu peur, dit Agatha.

– Peur de quoi ?

– En approchant de l’eau mon visage, j’ai vu celui de Mek-...

Le nom lui resta dans la gorge.

– Le visage de Mek-Ouyes ?

– Oui. Il était en train de se noyer, et il me demandait de le sauver... de plonger pour le sortir de là.

– Une sirène ? Il avait le bas du corps qui se terminait en bar de ligne ?

– Il me demandait de l’aide.

– Ce doit être l’effet de votre culpabilité, dit John Flandrin. Les vengeurs connaissent souvent le remords car, durant la traque, ils se sont attachés à leur proie. Elle leur est devenue indispensable. Elle leur est devenue consubstantielle. Si je vous dis que Mek-Ouyes... votre vengeance a eu raison de lui. Il s’est retrouvé chargé de toute la libido du Monde-Mondes et il n’a pu que s’épuiser à la tâche. Il a maigri de quarante kilos en trois jours. Il a ahané, il s’est secoué, il a rué, ruté, écarté les naseaux, dans toutes les positions que la gent animale a inventées depuis qu’il y a de la vie et qui se renouvelle. Il a lâché sa semence pour aucune douzaine d’œufs fécondables. Il a hurlé à l’amour pour des oreilles bouchées et des vagins sans la moindre entrouverture. Il s’est heurté du membre à des volets hermétiquement clos. Il ne s’est pas découragé. Il n’avait pas le pouvoir de décider d’un découragement et d’un retrait. Il a recherché ses pareils qui ne songeaient qu’à le fuir. Il a coincé la tête d’une oie dans un tiroir pour la pénétrer. Il a demandé à l’araignée de le laisser faire sa petite affaire avec elle, quitte à l’autoriser à le dévorer après l’acte. Mek-Ouyes a violé à gauche, a forcé à droite, n’a tenu compte d’aucun refus. Il a serré des cous dans ses mains pour arriver à ses fins, écarté des cons à mains nues. Confronté à la fuite générale, il a couru de toutes ses jambes, ses pieds sont couverts d’ampoules, ils sont en sang, et sa bite, elle aussi est en sang, toute rouge, le feu aux flancs, le frein enflé qui ne freine plus rien. Il a dit à qui voulait l’entendre que c’était à se la prendre et la jeter au loin, que ce n’était même plus à se la mordre car il a trop mal aux dents qui se sont dévitalisées. La vitalité, dans son métabolisme même, s’est concentrée sur la zone sexuelle primaire en désertant les autres régions. De même que le Monde-Mondes est déséquilibré, l’équilibre interne de Mek-Ouyes n’est plus qu’un souvenir. Bien sûr qu’il s’est noyé : tout valait mieux que cet arrachement permanent ! Décharger était pour lui comme vomir quand on n’a plus rien à vomir, même plus de bile ! Bien sûr qu’il ne s’est pas pendu, de peur d’une érection redoublée qui ne pourrait même plus arroser la moindre mandragore. Il s’est plutôt arraché les parties et le plantoir pour les faire revenir dans une poêle, mais non ! il a cherché la recette qui fasse *repartir* les choses à cuire dans le beurre. Loin de lui ! Loin de lui, la vie, le vit, les choses, les balls, les mots même de ces sortes de chaînes. Je le vois d’ici dans la fureur de ses capacités de monstre qui excèdent sa modération naturelle...

Quatre-vingt-unième épisode

– Je le vois... poursuivait Flandrin, je ne vois que lui, je ne vois plus rien d'autre depuis que vous vous êtes vengée, Agatha de Venge-theuil, Win'theuil pour œil Win'theuil pour dent ? C'est ainsi que vous voyez la justice ? Mais ce n'est même pas un œil pour un œil, c'est un œil, le vôtre, pour tous les yeux du Monde-Mondes. Tous les yeux qui ne sont pas le vôtre sont crevés sur cette terre ! Mek-Ouyes lui-même est sans doute allé déterrer le cadavre de sa mère pour décharger une dernière fois dans ce qui reste du nœud de ses petits boyaux ! Il n'est plus la Sphinge, il est le nouvel Œdipe ! Quelle chute ! comme disait le bon vieux sanglier de naguère. Je vois Mek-Ouyes marchant cassé en deux à la sortie du champ des morts. Je le vois qui se hait et qui hait ce à quoi il se sent réduit. Vous-même, il ne vous hait pas. Si demain nous croisons son chemin, il se jettera sur vous comme il se jette depuis une semaine sur tout ce qui bouge et sur tout ce qui est immobile et fait le mort ! Il ne reconnaîtra même pas en vous la responsable de ses maux. Il vous prendra comme une femme banale et indifférenciée. C'est cela que vous vouliez ?

– Ça ne sert à rien d'accabler cette femme de cette façon, dit le lion. Laissez-la au moins répondre quelque chose.

– Oh, mais je n'ai rien à répondre, dit Agatha qui se frappait la poitrine avec une tête de poisson qu'elle avait trouvée au fond de la barque.

Elle tenait le poisson, une daurade, par la queue et s'en donnait des coups sur le sein gauche. C'était une image à caractère authentiquement surréaliste. La daurade était à moitié pourrie et l'odeur qui montait de cette opération fustigatrice était repoussante. Il fallut maîtriser Agatha qui était au bord de la crise de nerfs et voulait s'y précipiter.

Alors, John Flandrin la gifla deux fois, **clac** aller, **clac** retour. Agatha perdit un kilo à l'aller, deux au retour. Ses joues rougirent et se dégonflèrent. Ozalide prit sa défense en giflant à son tour Flandrin par souci d'équité et parce qu'elle ne voulait pas qu'il soit dit qu'une bonne gifle n'avait jamais fait de mal à personne.

– Laissez, dit Agatha, laissez...

– Pardonnez-moi, dit John Flandrin, mais dites-moi tout de même, si toutefois vous voulez que je comprenne quelque chose à cette histoire, dites-moi pourquoi vous ne vouliez pas lui laisser vivre sa vie, à ce garçon. Il avait déjà largement donné, je crois, et donné de lui-même, pour la République universelle. Il avait peut-être droit à quelque repos !

– Mais justement, se défendit Agatha de Win'theuil, justement ! Il y eut une période heureuse, trop heureuse ! Je ne pouvais pas imaginer que cette période était révolue.

– Qu'est-ce qu'elle avait de si remarquable ?

– Il faudrait que je vous en fasse la chronique.

– Eh bien, qu'attendez-vous ? Nous sommes de loisir. Nous marchons tranquillement vers... où allons-nous, d'ailleurs ?

– Nous allons à Tyré, dit Ozalide. Nous ne pouvons pas ne pas aller à Tyré, maintenant. C'est là que se trouve notre devoir. Nous devons aller réveiller Hoche-

poix le Corignonien. Nous marcherons la nuit. Nous nous cacherons le jour. Nous irons incognito.

– Si c’est comme ça, dit le lion, je vais être obligé de vous abandonner. Je vais de mon côté. N’insistez pas. Aidez-moi à recracher ce moussaillon qui ne donne plus signe de vie dans mon ventre.

Ce qui fut fait. Il était grand temps. L’état du marin nécessita des soins aux asphyxiés, que Flandrin était à même de lui prodiguer. Le ressuscité jura de ne raconter à personne la vérité sur la direction que prendrait le petit groupe. Il rentrerait à Istanbul, tandis que le grand fauve ferait une virée jusque dans le Caucase.

– Adieu, cher lion. Je ne t’oublierai jamais, dit Ozalide. Souviens-toi de moi dans tes rugissements.

– Souvenez-vous de moi, dans vos contes, Ozalide.

Alors, le trio se mit en route en se dirigeant vers un bois de pins, discret au sommet d’un monticule, pour y attendre la nuit. Quand les deux femmes furent assises dans la poussière et que Flandrin prit la position allongée, les mains sous la nuque et les jambes repliées pour mieux coller le dos au sol, Agatha de Win’theuil commença de prononcer les *Faits et dits de Mek-Ouyes* au temps de la vice-présidence heureuse du Monde-Mondes, le temps bref où Mek-Ouyes consentit à être à ses côtés.

Quatre-vingt-deuxième épisode

Une solution originale

Agatha de Win’theuil est sollicitée contradictoirement par les ouvrières d’une usine textile de Sarajevo et par les ouvriers de la même. Dans leur atelier, les garçons ont placardé des dizaines de filles nues en poses hardies sur des photos. Les ouvrières protestent qu’elles doivent de temps à autre traverser les lieux et que certaines d’entre elles se sentent complexées. Les garçons doivent décrocher leurs icônes.

Agatha convoque son conseil pour consultation.

– Qu’en pensez-vous, Mek-Ouyes ?

Pendant une longue minute qui dure un bon quart d’heure, Mek-Ouyes sou tient sa lourde tête au moyen de son poing droit.

– Qu’ils placardent des reproductions de Boucher, de Courbet et de Pierre Klossowski !

Ranger les livres

Mek-Ouyes est sollicité pour ranger les livres d'Agatha de Win'theuil.

– Il faut que je puisse les retrouver facilement à la demande.

– À la demande de qui ?

– À la demande des circonstances.

– Rien n'est plus simple. Il faut faire des familles, et à l'intérieur de chaque famille, des sous-familles, et le tour est joué.

– Et, à l'intérieur de chaque sous-famille, est-ce qu'un classement alphabétique ne serait pas opportun ?

– Certainement, dit Mek-Ouyes, mais dans quel ordre ?

*

Les chênes qu'on déplace

Un escroc charlatan imposteur s'est présenté devant Agatha de Win'theuil. Il n'y va pas par quatre chemins, ne prend pas de gants ni de pincettes. Il prétend devenir son Raspoutine. Mek-Ouyes est convoqué pour le tester.

– Tu vois le grand chêne, là-bas, au pied duquel des enfants sont occupés à s'amuser.

– Je ne vois que lui, ô Mek-Ouyes.

– Demande-lui d'approcher.

– Auquel de ces enfants veux-tu que je demande de venir ?

– Je ne veux pas que tu demandes à un enfant d'approcher, je veux que tu demandes à l'arbre de marcher jusqu'à nous.

– Je peux demander, mais il n'en fera rien.

– Demande toujours.

– Chêne, je t'ordonne de venir ! Oh, chêne ! Cher chêne...

Le chêne ne bouge pas.

– C'est dommage, dit Mek-Ouyes qui regarde Agatha de Win'theuil d'un air d'évidence : ce type est un fourbe.

– Qui réussirait une sottise pareille, dit l'escroc ? Toi-même, tu n'y réussirais pas, malgré ta réputation.

– Qui sait ? dit Mek-Ouyes.

À ce moment, du pied du chêne, pour jouer, un enfant a lancé quelque chose en direction du groupe formé par Agatha, le charlatan et Mek-Ouyes.

– Mais c'est qu'il nous lance des cailloux, ce petit peste-là ! dit l'imposteur.

Mek-Ouyes a attrapé le caillou au vol. Ce n'est pas un caillou.

– Ce n'est pas un caillou, c'est un gland. Tu vois, quand on veut faire des miracles, il faut toujours commencer par le commencement.

*

La femme adultère

Mek-Ouyes a été nommé « juge volant » par Agatha de Win'theuil. Le juge volant du Monde-Mondes peut s'asseoir quand il le désire dans n'importe quel tribunal de la planète. Il n'a pas à prévenir. Il peut arriver en cours d'audience et

repartir avant la fin. Son avis est toujours prépondérant et son verdict est exécutoire.

Aujourd'hui, à Abuja, une femme accusée d'adultère est dans le box des accusés. Son voile est couvert d'ecchymoses. L'accusation et le mari requièrent la lapidation jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Mek-Ouyes condamne le mari au divorce, et la femme à prendre trois amants de plus, désignés par la cour parmi les solitaires et les inhibés de la ville.

*

Méfiez-vous des petits noms

– Bonjour, Rose de ma vie.

Agatha de Win'theuil a la maladie des petits noms. Depuis quatre jours, chaque matin, au moment où Mek-Ouyes entre dans son bureau, elle lui dit :

– Bonjour, Rose de ma vie.

Et même pas « Rose de la vie », on a bien compris. Mek-Ouyes n'aime pas beaucoup ces privautés. Côté petit nom, il a déjà donné, se l'est lui-même déjà donné... Le cinquième jour, il entre dans le bureau de la vice-présidente.

– Bonjour, Rose de ma vie.

Alors, Mek-Ouyes tourne le dos et s'en va. Même accueil le lendemain, et même scène. Le surlendemain, même réplique et même départ. Mais cette fois, Agatha de Win'theuil se précipite et retient par le bras le fuyard.

– Que se passe-t-il, à la fin, Rose de ma...

– Laissez-moi, dit Mek-Ouyes, je vais me recueillir.

Quatre-vingt-troisième épisode

Un cadeau irréflechi

Au cours d'une des rares audiences où il consent à se présenter physiquement, Mek-Ouyes reçoit un cadeau de la part d'un émissaire new-yorkais. Mek-Ouyes défait le paquet. C'est un miroir. Il jette un œil dans le miroir, s'excuse et le balance par la fenêtre.

– Mais!... pourquoi avoir jeté ce miroir? lui dit Agatha de Win'theuil éberluée. Ça risque de faire un conflit diplomatique. Nous n'avons pas besoin de ça.

– Pourquoi j'ai jeté le miroir? Par discrétion. Il y avait quelqu'un dedans. Je ne voulais pas le déranger.

*

Un habit neuf

Par le meilleur tailleur du palais, Agatha de Win'theuil a fait dessiner un costume de conseiller infaillible.

– Le porterez-vous ? dit-elle à Mek-Ouyes.

– Je peux toujours essayer.

Et Mek-Ouyes enfile le costume de conseiller infaillible. C'est une sorte de tige de dix mètres de long, en lin blanc, qui, par les grâces des nœuds et circonvolutions autour du corps, sert successivement de caleçon, de chemise, de cape et de toque, de manchon et de chaussettes. Une prouesse technique sur le plan thermique, qu'il fasse beau, qu'il fasse laid.

– L'essayage de l'habit est concluant, dit Agatha de Win'theuil. Passons à celui de la fonction.

– Je vous écoute, dit Mek-Ouyes.

– Pensez-vous que je doive légiférer plus vite ou moins vite que les mentalités ? Ou encore attendre que les lois et les mentalités soient parfaitement en phase ?

– Je ne sais pas.

– Quoi ? Vous portez le costume de conseiller infaillible et vous ne savez pas ?

Sur-le-champ, Mek-Ouyes se déshabille et déshabille Agatha de Win'theuil. Celle-ci s'imagine qu'il a l'intention de proposer une petite fête érotique et ne semble pas indifférente à cette éventualité. Mais Mek-Ouyes ne s'arrête pas là. À peine Agatha est-elle nue qu'il la rhabille du costume de conseiller infaillible.

– Qu'est-ce que vous faites ?

– Conseille-toi toi-même.

*

Ranger les livres encore

Mek-Ouyes a commencé de ranger les livres d'Agatha de Win'theuil. Il a fait imprimer des cartels sur lesquels sont inscrits les noms des familles et sous-familles. Son rendement n'est pas très grand car il lit, ou au moins « regarde » chacun des sujets de son rangement. Agatha de Win'theuil le surprend sur le ventre au milieu des cartons, au pied des rayonnages encore largement vides.

– À ce train-là, ô Mek-Ouyes, ma bibliothèque sera opérationnelle en 2089.

– Bon, je vais mettre le paquet. Revenez dans deux heures.

Deux heures plus tard, il y a un rayonnage de six mètres linéaires, entièrement rempli. Il se trouve tout en bas, au niveau des pieds. À quatre pattes, Agatha de Win'theuil lit quelques dos : *Ce que je crois*, par Mémé Créant ; *Weight Watchers* ; *La Bible Bayard* ; *Le Pop Vuh* ; *Le Diagnostic de la mentalité par l'écriture* du docteur Paul Carton ; *Lettres à un jeune poète* de Rainer Maria Rilke ; *La Position du demi-lotus*, par I. S. Dordjé ; *Les Haddith* ; *La Disposition des os sur le sol chez les devins ibos*, aux Presses universitaires d'Abobo ; *Bois ton urine, tu ne sais pas quoi te boira*, par Morarji Desai, Calcutta ; *Le Thé sans sucre et la Purge zen*, par J.-B. Pouy ; la *Bible* de Luther ; *J'ai touché Mek-Ouyes et j'ai guéri* (collection de témoignages) ; *Missel quotidien des infidèles* ; *Le mek-ouyisme est un irénisme*,

Actes du colloque de Toronto, 2006 ; *L'Horoscope chinois* ; *La Cuisine à la vapeur comme remède aux vapeurs*, collection « La Cuisine comme remède » ; les œuvres complètes de Khalil Gibran et de Paolo Coelho, etc., etc.

Le cartel dit : SUPERSTITIONS.

*

La preuve

C'est une fois où Mek-Ouyes est juge volant. Un enfant a été kidnappé. Trois individus ont été arrêtés, qui rôdaient à la sortie de l'école. À la barre, ils sont interrogés. Le premier a des antécédents, il a déjà pris six mois ferme pour avoir vendu des cigarettes de contrebande. Le deuxième a un casier judiciaire, il a grièvement tabassé son ex-femme, dont il était divorcé, sous prétexte qu'elle avait un nouvel amoureux. Le troisième est connu comme nécrophile et a été surpris plusieurs fois en train de déterrer des morts.

Aucun ne veut avouer le kidnapping. Mek-Ouyes porte son poing droit bien serré à la hauteur de son menton. Soudain, il se précipite vers le troisième accusé et le renverse au sol :

– Où est l'enfant ?

– Lâchez-moi !

– L'enfant. Où est l'enfant ?

– Vous êtes fou ?

– Je sais que tu sais où est l'enfant.

– Mais... comment avez-vous deviné que c'était moi ? dit l'homme qui ne peut plus cacher la vérité.

– Imbécile ! Tu crois que les dictons sont faits pour les chiens ? Qui vole un os vole un gosse.

Quatre-vingt-quatrième épisode

Le miroir encore

En sentinelle sous la fenêtre du palais, un garde a reçu un miroir sur la tête qui s'en est trouvée brisée. Le miroir est intact. Le garde dépose une plainte contre Mek-Ouyes car le miroir, prétend-il, était « à son effigie ».

– Il y a vraiment des miroirs qui sont persistants, dit Mek-Ouyes.

*

La force spéciale

Mek-Ouyes trouve que le chef de la police est nul. Sa conception du maintien de l'ordre est sans invention. Son seul souci est que rien ne puisse lui être personnellement reproché. Quant à assurer la liberté des désirs de tous dans un équilibre difficile des accomplissements, c'est a priori trop compliqué.

Un jour, il s'agit de protéger tout particulièrement Agatha de Win'theuil car des rumeurs d'attentat circulent. Agatha ne peut faire autrement que lui faire toute confiance, mais elle est vaguement inquiète et s'en ouvre à Mek-Ouyes.

– Oui, je crois bien que le risque est gros, au moment de la fête des Vaches.

La fête des Vaches est le grand rite de fécondité du Monde-Mondes. Ce jour-là, il n'est pas possible pour la première dame de ne pas descendre dans la foule.

– Je m'occupe de tout, dit Mek-Ouyes. J'ai un moyen absolument infaillible de vous épargner la vie pour cette fois. Simplement, l'année prochaine, il faudra que je trouve autre chose.

Au moment où sort Agatha de Win'theuil dans les rues, très belle, très souriante, vêtue très simplement et très court, un individu barbu chevelu se précipite sur elle avec un poignard. Il la saigne. On emporte la blessée. On s'empare de l'assassin. C'est Mek-Ouyes.

– J'ai visé une côte. Je n'ai cherché qu'une égratignure, mais qui saigne beaucoup. Tous les autres assassins ont cru que le travail était fait. Ils sont rentrés chez eux soulagés.

*

Une question difficile

Agatha de Win'theuil est coutumière des questions difficiles adressées à Mek-Ouyes. Quand il lui fait observer qu'il n'a pas la science infuse, elle lui réplique que sa modestie ne doit pas l'empêcher de réfléchir.

– D'accord. En avant donc pour la question du jour.

– Je n'ai droit qu'à une seule ?

– Si c'était le cas, vous l'auriez déjà brûlée.

– Mek-Ouyes, l'heure est grave et la réponse urgente.

– Je ne sais toujours pas de quoi il s'agit.

Arrive enfin la question. Elle était prévisible. Elle concernait, par exemple, la gestion des déchets de tricoruzène défoliant qui ne sont pas aussi autobiodégradables qu'avaient voulu le croire les ingénieurs. Faut-il les envoyer dans le cosmos ? Mek-Ouyes répond par sept questions en retour.

– Y a-t-il quelqu'un dans le cosmos, plutôt que personne ? Est-ce que ça ne va pas nous retomber sur la gueule sous forme de pluies tricoruzéniques ? Un satellite empoisonné au-dessus de nos têtes est-il de nature à rassurer le Monde-Mondien moyen ? Faudra-t-il appeler le vaisseau « Satellite de Damoclès » ? Comment empêcher un fou de Dieu d'envoyer là-haut un cornichon au vinaigre ? Serez-vous présente, au moment de la mise à feu de la fusée, qui sera bien sûr un moment sans risque ? Avec quoi vous lavez-vous les mains quand vous sentez qu'il y a encore une tache ?

Agacée, Agatha de Win'theuil ne répond rien d'autre que :

- Conclusion ?
- Conclusion : vous n'êtes pas à la hauteur de votre question.

*

Le docteur expéditif

La renommée de sagesse et de sagesse de Mek-Ouyes est grande. Ici, il est un grand expert de la chose publique. Là, c'est la médecine qui n'a pas de secret pour lui, bien qu'il n'ait pas fait d'études (ou à cause de cela). Mek-Ouyes souffre de cette renommée et déteste le jour où il doit assurer sa permanence. À la première occasion, il tentera de convaincre Agatha de Win'theuil que le maintien de cette permanence confine au charlatanisme.

Une fois, c'est un homme immensément riche et malade qui vient le consulter.

– Puisque je suis immensément riche, je veux immensément dépenser pour recouvrer la santé. Je veux tout tenter pour cela.

– C'est une excellente idée, dit Mek-Ouyes. Je vais te donner une ordonnance.

Sur l'ordonnance, il est dit : 2 millions de k-ouyes au service des enfants abandonnés ; 4 millions de k-ouyes au fonds de soutien pour les victimes des catastrophes naturelles ; 8 millions de k-ouyes au fonds de prévention pour les victimes des catastrophes politiques ; 16 millions de k-ouyes...

– C'est comme ça que je vais guérir ?

– On ne sait jamais, ça vaut la peine d'essayer.

Quatre-vingt-cinquième épisode

Le métier

Mek-Ouyes a des idées républicaines bien ancrées.

– C'est bien joli, lui dit Agatha de Win'theuil, mais ce n'est pas la partie la plus difficile, les idées. Moi, je dois me coltiner le concret des professions de chacun. Les intérêts de celle-ci sont souvent incompatibles avec les intérêts de celle-là. Je ne peux pas contenter totalement les deux bords. Les mécontenter, également, le moins possible est ma tâche.

– C'est une belle tâche, dit Mek-Ouyes.

– Merci.

– Il reste, simplement, que l'une des bases de la responsabilité républicaine, c'est la conscience professionnelle.

– C'est vous qui me dites ça ?

– C'est moi.

– Qu'est-ce que vous avez comme métier, vous, Mek-Ouyes ?

La question le plonge dans un abîme de perplexité.

– Vous avez raison, Agatha, c'est très embêtant, je n'ai pas de profession, je n'ai que de la conscience.

*

Une envie pressante

Dans la Mancha, Mek-Ouyes est accueilli pour une visite officielle dans une grande demeure privée de quatre cents pièces qu'il est prévu de transformer en musée. La visite a pour but de convaincre un aréopage de sponsors potentiels. Un historien passionné par son sujet (infiniment plus passionné que son auditoire) a annoncé le nombre total de pièces et s'est appesanti dix minutes sur les quatre premières. Mek-Ouyes est tout pâle. Il presse l'épaule d'un officiel et l'informe qu'il a une envie pressante, par des mots puis par des gestes.

– Est-ce que vous comprenez ?

– J'ai enregistré. Je me renseigne.

L'homme attend qu'on passe dans la pièce suivante et refile le bébé à un subalterne. Mek-Ouyes, qui a suivi le manège, fonce sur ledit subalterne et insiste :

– Où sont les toilettes ?

– Je suis au courant. C'est un bâtiment très ancien. Nous allons trouver une solution.

Et le garçon se dirige vers un troisième larron. Celui-ci quitte immédiatement la place, tandis qu'on entre dans la sixième pièce. À la huitième, toujours aucune nouvelle. Mek-Ouyes n'est pas certain qu'en cherchant lui-même il ne serait pas condamné à se perdre dans le dédale des différents couloirs. Il avise, qui prend des notes avec soin sur un bloc, une jeune femme à l'air avenant.

– Pardonnez-moi. Il faut que je pisse en urgence. Je suis le président du Monde-Mondes et j'ai une prostate qui se rappelle à mon bon souvenir.

– Eh oui, dit-elle, comme si cette information apportait heureusement de l'eau à une conviction aussi capitale que profonde, on est toujours rattrapé par le corps.

Mek-Ouyes se retourne pour voir s'il n'y aurait pas plutôt un urinoir en situation de le rattraper. Mais il ne voit que le conférencier qui péroré. Il va falloir lui poser la question à lui.

Contre toute attente, le parleur prend les devants :

– Vous vous demandez peut-être comment s'accomplissaient à l'époque certains besoins...

– Comment avez-vous deviné ? dit Mek-Ouyes.

– Eh bien, les hommes urinaient tout simplement dans les coins des terrasses, là où se trouve une petite canalisation orientée au sud pour que le soleil brûlant fasse son travail sanitaire. Vous apercevez la rigole en faïence. Très beau travail effectué par des Portugais qui, dès ces années-là, exportaient beaucoup leurs azulejos. Les femmes préféraient les pots de chambre qui portaient toujours le nom de leur confesseur. Il y a quarante terrasses. Chaque terrasse a droit à sa rigole,

marquée par un motif à chaque fois différent mais toujours avec une référence à l'eau courante.

- Eh bien, vous n'y allez pas ? dit la femme au bloc-notes.
- Ce n'est plus la peine, dit Mek-Ouyes. Du moment que je sais que je peux.

*

À l'assemblée

À l'ANPPP, l'Assemblée nouvelle des pays les plus performants, Mek-Ouyes a coutume de prononcer un discours tous les deux mois. Ce jour-là, les rangs sont habituellement clairsemés et ce qu'il trouve à dire aux délégués tombe toujours dans un silence à la fois respectueux, perplexe, secrètement amusé, réprobateur, sûr que le propos est à côté de la plaque. Un bide.

Pour une fois, alors qu'il a complètement oublié, à peine la phrase finie, ce dont elle était porteuse, il reçoit des applaudissements nourris.

Il songe que, cette fois, il a vraiment dû dire une bêtise.

Quatre-vingt-sixième épisode

La position

Agatha de Win'theuil est furieuse contre Mek-Ouyes. Elle le trouve de plus en plus arrogant, insolent, insultant, lorsqu'il consent à lui donner quelque conseil d'un ton excédé, méprisant, las.

- Mais enfin, qu'est-ce qui vous permet de vous comporter de cette façon ?
- Ma position, dit Mek-Ouyes.
- Quoi, votre position ? Qu'est-ce qu'elle a, votre position ?
- Celle à laquelle vous voulez absolument que je tienne, celle de président du Monde-Mondes. Si vous m'accordiez une position plus subalterne, je serais beaucoup plus modeste dans mes avis !

*

La bourse

Mek-Ouyes raconte à ses compagnons de bistrot qu'il a été agressé dans le métro parisien, en plein jour dans un quartier bourgeois, à la station Sèvres-Babylone. Il dit qu'il s'est senti comme un bébé solitaire à qui l'on a retiré le sein de sa maman.

– Ils auraient pu choisir la station Bourse pour agresser Mek-Ouyes ! Agressé par qui ?

- Quatre grands Noirs.
- Comme par hasard. Tu as porté plainte ?
- Non.
- Tu as eu peur ?
- Non.

– Des détails, à la fin ! Tu ne sais pas raconter une histoire.

– Eh bien voilà, j'ai été plaqué contre un mur de faïence biseautée blanche, à une intersection de plusieurs couloirs à cette heure-là déserts. L'un des garçons baraqués m'a fouillé les poches intérieures, et là j'ai pété de façon tonitruante, plus de surprise que de peur, d'ailleurs. C'était un vent tout à fait sec. C'est incroyable comme ça a détendu l'atmosphère. J'ai eu envie de rire. Eux pas vraiment qui avaient l'air horriblement gênés. Ils ont fait ceux qui n'avaient rien entendu. Je l'ai échappé belle.

– Est-ce à dire qu'ils t'ont laissé ton argent, ta carte bleue, ton téléphone portable, ta montre et ta chevalière en or avec améthyste, tes santiags ?

– Non, ils m'ont pris tout ça, mais ils m'ont laissé des tas de choses. Ils ne m'ont pas poché les yeux, ils ne m'ont pas violé. Ils m'ont même laissé la vie.

*

Dieu

Mek-Ouyes est invité de droit à tous les colloques de toutes les universités de partout. Cette fois, à Malte, il a tenu à ouvrir le colloque dont le thème est simplement « Dieu ».

Dans les couloirs, on discute beaucoup de la formule qui a terminé sa brève intervention inaugurale :

– Il a beau être ce qu'il est, il n'est pourtant pas grand-chose.

*

Encore un vent

À force de manger des lentilles pour avoir du fer, Mek-Ouyes est incommodé par des pets intempestifs qui ne se contentent pas de l'incommoder, lui, et se montrent très généreux aussi avec son entourage.

– Tu as encore lâché ton vent, lui dit élégamment John Flandrin.

– C'est vrai, mon ami, j'étais pourtant bien sûr de l'avoir attaché.

*

Parler, parler, etc.

Agatha de Win'theuil a toujours son angoisse de l'attentat. Tous ces gens de grands pouvoir et réputation qui ont été assassinés dans l'Histoire, les Jaurès et les Kennedy, les Sankara, les Élisabeth d'Autriche, les César et les Hamlet père, les Sadi-Carnot... Elle serait presque vexée d'être épargnée par le fléau.

– Je sens que c'est pour aujourd'hui, dit-elle à Mek-Ouyes. Quelque chose me le dit. C'est embêtant, car j'ai des courses à faire. Je dois aller m'acheter une

robe chez *Toto's*, des chaussures chez *Pedibus* et des raisins de Corinthe chez le Smyrniote.

- Non, ce ne sera pas pour aujourd'hui, dit Mek-Ouyes. Je ne le sens pas.
- S'il ne m'arrive rien, tenez, je vous offre le cadeau de votre choix.
- Tope là, dit Mek-Ouyes. Je veux un mois de vacances loin du pouvoir.
- Vous êtes un bandit, Mek-Ouyes. J'en viens presque à désirer être poignardée rien que pour vous embêter. Mais ce qui est dit reste dit. C'est entendu. Pourtant, il y a quelque chose qui me tracasse et que je ne comprends pas. Comment pouvez-vous être si sûr de vous ?
- Est-ce qu'à chaque fois que vous m'avez demandé protection contre d'éventuels agresseurs vous n'avez pas été épargnée ?
- Si, justement ! C'est bien pour cela que je veux savoir votre secret...
- À quoi vous servirait-il ?
- Je pourrais le confier à ma police personnelle et je n'aurais plus à vous embêter avec ça, Mek-.
- Et si ça me plaisait, à moi, d'être embêté pour cette raison ?... Si je prenais mon pied à me transformer en garde du corps, c'est-à-dire en garde de pas n'importe quel corps, si vous voyez ce que je veux dire.

Quatre-vingt-septième épisode

Parler, parler, etc. (suite et fin)

- Oh, Mek-Ouyes, Mek-Ouyes... Que vous me faites du bien de me dire des choses pareilles !
 - Vous pensez toujours que je vous veux du mal, mais c'est complètement faux !
 - Qu'est-ce que vous faites ? Voulez-vous bien enlever vos mains de là.
 - Pourquoi le devrais-je ?
 - Ne deviez-vous pas vous occuper de ma sécurité ? Au lieu de cela...
 - Taisez-vous donc. Je ne fais que ça, de m'occuper de votre sécurité.
- Ils s'asticotent comme ça agréablement, alternant questions et réponses verbales, gestes gestuels et réactions organiques. Ils discutent pied à pied, pinaillent, se caressent, se baisotent, dorment quelques minutes, boivent le thé, font quelques pas dans le jardin d'hiver, quelques roulades dans le jardin d'été, reviennent sous la couette visionner un film la main dans la main et la cuisse sur la cuisse, collationnent, boivent le raki.
- Vous savez donc faire des choses si simples ? s'étonne Agatha de Win'theuil. Pourquoi ne vouliez-vous pas le laisser paraître ?

– Taisez-vous et embrassez-moi.

À 23 h 59, épuisée, Agatha dit :

– J'ai l'impression qu'il se fait tard. Où allez-vous, Mek-Ouyes ?

– Moi ? mais je pars en vacances.

*

Une conférence

Mek-Ouyes doit faire une conférence sur le vin à l'université islamique de Djeddah. Il commence ainsi :

– Je vais vous entretenir des méfaits du vin. En ce qui me concerne, je bois.

*

Une autre conférence

Mek-Ouyes doit faire une conférence sur les pots-de-vin à l'université laïque de Libreville. Il commence ainsi :

– Je vais vous entretenir du fléau des pots-de-vin. En ce qui me concerne, personne ne m'a jamais rien proposé.

*

Vous êtes d'accord !

La cour du tribunal de Malbork, en Pologne, a fait une petite place en bout de table à Mek-Ouyes, juge volant, et pas de gaieté de cœur. Puisque c'est ainsi, Mek-Ouyes se met à faire du zèle. Il exige la présence d'un interprète et de refaire les interrogatoires de deux plaignants dont les intérêts, à les entendre, sont radicalement opposés. L'un dit blanc. L'interprète traduit blanc. L'autre dit noir. L'interprète traduit noir.

– Vous dites exactement la même chose, dit Mek-Ouyes.

– Non ! dit l'un.

– Non ! dit l'autre.

Mek-Ouyes n'attend même pas la traduction.

– Vous voyez bien !

*

Un bleu

Mek-Ouyes, a vu le film d'Hélène Ricome sur les répétitions de *La République de Mek-Ouyes* au théâtre des Amandiers de Nanterre. Il trouve que la silhouette de Jean Benguigui est splendide et il décide d'acheter un bleu de chauffe qu'il ne quittera plus.

Agatha de Win'theuil, qui le voit arriver dans son bureau, manque d'en faire une syncope.

– Qu'est-ce que c'est que cet accoutrement ? Vous n'imaginez pas que vous allez m'aider à plonger dans les dossiers dans cet appareil !

– Ils sont pourtant bien souvent pleins de cambouis, dit Mek-Ouyes.

*

Les vêtements des morts

Mek-Ouyes aime bien aller passer quelques heures au cimetière de Foccia. Il considère que cela fait partie de ses attributions de redistribuer les fleurs déposées ça et là. Le boutiquier Mouscrot qui grugeait si souvent sa clientèle sur le poids de la semoule, il ne mérite pas plus que ça le petit buis en pot qui trône sur sa dalle. Ni une ni deux, Mek-Ouyes en fait profiter le poète Humous Nazim dont les vers sont sur toutes les lèvres et qui n'a même pas droit ici à un centimètre carré de lichen. Ces primevères déposées du jour sur la tombe d'un ministre font tout aussi bien sur la fosse commune où sont de pauvres anonymes. La photo sous résine d'une très belle jeune fille du nom de Germaine Boudin se retrouve sur la tombe d'Hélène Estête.

Mek-Ouyes arrive devant une tombe qui porte son nom avec un millésime complet, 1947, et un deuxième millésime dont la seconde moitié est prête à graver, 20...

– Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? dit-il à haute voix

Il avise un maçon, un peu plus loin, qui est occupé de jointoyer au ciment fin une dalle de marbre noir.

– Bonjour, camarade, je peux vous emprunter un pouce de ciment ? Je suis le président du Monde-Mondes.

L'autre est tellement éberlué qu'il se découvre et laisse faire.

Mek-Ouyes revient près de sa tombe et rebouche avec soin le 0 de 20...

Quatre-vingt-huitième épisode

Quel cauchemar !

Mek-Ouyes est sur un chemin en corniche qui domine Istanbul. Du grand bazar en flammes monte une lourde fumée jaunâtre, épaisse, terriblement silencieuse. Comme le chemin en corniche n'a pas plus d'un mètre de largeur, que Mek-Ouyes a le vertige et qu'il doit absolument rattraper une femme qui l'a semé, il décide d'avancer à plat ventre. Soudain, à sa gauche, mal cachés par un rocher en surplomb, paraissent trois types occupés à en assassiner un quatrième avec un poignard, avec l'intention visible de le balancer dans le ravin.

Quelle situation merdique ! Il est obligé de ramper, mais si les malfrats l'aperçoivent ils vont croire qu'il se cache pour les espionner. Son compte risque de ressembler à celui du mort.

Mek-Ouyes parle à Mek-Ouyes.

– Que faire ? dit Mek-Ouyes.

– Le plus sage est de s'éveiller, répond Mek-Ouyes.

*

La couleur des autres

Agatha de Win'theuil veut effectuer sa sortie au peuple mensuelle. Ça consiste à se déguiser en paysanne, en boutiquière, en étudiante, en ouvrière ou en employée et de tâcher de savoir, parmi la foule et les groupes, ce que la vox populi dit de la vice-présidente du Monde-Mondes. Mek-Ouyes lui fait observer que la dernière fois, comme d'ailleurs les précédentes, elle a été reconnue au bout de dix minutes, le temps pour elle de s'assurer que dans ces dix minutes personne, absolument personne, ne parlait d'elle.

– Mais naturellement, tête de mule ! Je n'ai jamais le temps de mettre discrètement la conversation sur le sujet.

– Vous devriez surtout vous déguiser un peu mieux.

– Tu penses que ma costumière est nulle ?

– Je ne dis pas cela, mais je crois que soit elle vous enlaidit trop (comme si les gens du peuple devaient être laids !), soit elle...

Mek-Ouyes s'est mis à tousser in extremis.

– Soit elle m'embellit trop ? C'est ça que vous alliez dire ?

– Non, non.

– Ce qui veut dire que je peux être embellie, c'est bien ça ? Agatha de Win'theuil, « la plus belle femme du monde » selon le secrétaire général de l'Assemblée nouvelle des pays les plus performants, peut être embellie par des moyens cosmétiques ?

– C'est totalement impossible, déclare Mek-Ouyes le plus sérieusement du Monde-Mondes.

– Alors, comment puis-je me mettre pour ma sortie au peuple ?

– Une bonne vieille robe couleur de soi-même...

*

Les mains pleines

Depuis le jour où il a hautainement refusé sa solde de président, puisqu'il considère que ce n'est pas un métier, pas un travail, pas une peine, Mek-Ouyes n'a jamais un centime en poche. D'ailleurs, il n'a pas de poche à ses habits.

Chacun au palais a pris l'habitude, en l'apercevant, de lui lancer une pièce de quelques k-ouyes, ou de lui glisser un billet de 20 k-ouyes en le croisant. Mek-Ouyes remercie poliment et garde toujours l'argent dans sa main. Il se dirige alors vers le marché pour dépenser ce qu'il a. Mais ce n'est pas une mince affaire, car le premier boulanger venu lui donne un chausson aux pommes et n'accepte pas d'argent.

– Non, non, vous m'injuriez en voulant me donner vos k-ouyes. Gardez-les, vous en aurez besoin !

Le premier bistrotier qui se trouve sur son chemin le hèle pour lui servir un verre de vin, et là, même discours :

– Vous feriez mieux de garder cet argent pour vous refaire une cave. Ça fait bien longtemps qu'on n'a pas vu de croûte sur votre cuir chevelu !

Alors, Mek-Ouyes cherche partout un mendiant, un déshérité, un infirme qui ne serait pas défrayé par la providence républicaine. Ce n'est pas qu'il n'en aperçoive pas, mais il ne parvient pas à les approcher. Ils s'éloignent toujours à cinq cents mètres, comme des vanneaux huppés dans un champ de blé après la moisson.

Au creux de la main de Mek-Ouyes, il y a cet argent, dont il ne parvient pas à se débarrasser, dont il n'a aucune utilité et que personne ne convoite. C'est le supplice de Mek-Ouyes. Fait-il mine de l'abandonner discrètement sous un banc public, qu'immanquablement il s'entend dire :

– Vous avez perdu quelque chose !

C'est insupportable. Comment caresser les chats de gouttière avec cet argent dans les deux mains ?

Quatre-vingt-neuvième épisode

Un sujet de simple conversation

On parle beaucoup de Mek-Ouyes par les bistrots du Monde-Mondes. Dans l'un on dit que Mek-Ouyes est très ceci, tandis que dans un autre on affirme qu'il est très cela. Mek-Ouyes est un humaniste ici, tandis que là il crache sur l'humanisme. Ici on prétend que chaque fois qu'il crache sur l'humanisme il manque sa cible. Il l'atteint selon d'autres sources. De deux qui affirment que Mek-Ouyes manque sa cible lorsqu'il crache sur l'humanisme, l'un estime qu'il est maladroit de nature, l'autre qu'il le fait exprès. De ceux qui assurent que Mek-Ouyes atteint son but lorsqu'il crache sur l'humanisme, A dit que ça ne fait aucun mal à l'humanisme, B que ça le mine. Et tout à l'avenant. Chose curieuse, les différences de vues sur Mek-Ouyes ne s'expriment jamais dans le même lieu, si bien qu'elles n'entraînent pas de rixes. Mek-Ouyes n'est pas un vrai sujet de discorde.

*

La meilleure défense

Cela fait plusieurs semaines qu'Agatha de Win'theuil n'a pas embêté Mek-Ouyes avec ses craintes d'un attentat contre sa belle personne. Voilà qui cache un réveil qui risque d'être terrible. D'autant qu'approche le grand carnaval où, tradi-

tionnellement, Agatha doit jouer le rôle d'une femme de ménage. Mek-Ouyes est fin prêt à la question inévitable. Elle ne se fait pas attendre.

– Il doit bien y avoir un moyen infaillible, enfin, Mek-Ouyes ! Et, en plus, vous le connaissez. Je ne m'explique pas autrement la décontraction dont vous faites montre sur un sujet d'une semblable gravité.

– Je ne cesse d'y réfléchir, ment Mek-Ouyes. Effectivement, à force de, je suis peut-être arrivé à quelque chose.

– Pourquoi avoir tant attendu pour me confier cette trouvaille ? Je vous écoute, Mek-. Quoi et pourquoi ?

– Ceci ne vaut que pour les agressions franches à main armée, couteau, pistolet... Pas pour les bombes à retardement ou le fusil à lunette. C'est pourquoi je n'osais encore vous livrer le fruit...

– Bon, allez-y !

– Il faut que vous soyez armée.

– Et alors ? Armée, je le suis, évidemment, qu'est-ce que vous imaginez ?

– En ce cas, la solution miracle est que vous dégainiez la première.

– Bravo, Mek-Ouyes. Mais dites-moi, vous avez trouvé ça tout seul ou quelqu'un vous a aidé ?

– Ce n'est pas tout.

– Voyons. Vous allez peut-être m'expliquer pourquoi, alors que je ne suis que vice-présidente, c'est moi, et non pas vous qui êtes président, qui reçois régulièrement des menaces anonymes !

– Le problème, Agatha, c'est que si je vous l'explique, vous n'en recevrez plus.

– Mais c'est ce que je souhaite, âne bâté !

– Vous ne comprenez pas que ces menaces représentent pour vous la meilleure protection, que sans elles vous ne vous méfieriez de personne, que ces petits billets pliés en quatre écrits à l'encre violette sur du papier filigrané et qui s'autodétruisent par le feu sitôt que vous avez fini de les lire sont envoyés pour vous sauver la vie !

– Mais... comment savez-vous que ces petits billets sont pliés en quatre, qu'ils sont écrits à l'encre violette sur du papier filigrané et qu'ils s'autodétruisent par le feu sitôt que j'ai fini de les lire ?

– C'est moi qui les envoie, dit Mek-Ouyes.

*

Un placement

– Mais enfin, Mek-Ouyes, mettez-vous à ma place et mettez-vous à la sienne !

– En même temps ?

– En même temps. Y êtes-vous ?

– J'y suis.

– Et alors ? Que voyez-vous ? À quoi pensez-vous ? Qu'est-ce que vous cherchez ? Avez-vous peur ? Avez-vous confiance dans vos moyens de défense et de protection ? Êtes-vous d'accord avec ce qui se dit par les villages, que le risque zéro est hors de portée ?

- J’y suis, dit Mek-Ouyes.
- Eh bien ?
- À votre place, je n’ai plus peur.
- Et à la sienne ?
- Je me suis désintéressé de vous.
- Par quel miracle ?
- J’ai trouvé quelqu’un à assassiner qui soit de meilleur rapport.

*

Grande découverte

Agatha de Win’theuil veut voir Mek-Ouyes d’urgence.

- Je suis dans la salle de bains !
- Ce n’est pas grave, je vous attends, j’ai cinq minutes.

Mek-Ouyes ne répond rien, mais sait que cinq minutes ne suffiront pas, loin de là.

Un quart d’heure se passe.

- Ça va bien, Mek- ? Les intestins...

Pas de réponse. Pas de bruit de robinet. Pas de bruit de chasse d’eau. Pas même le frottement d’une serviette sur une peau. Pas de clapotis. Une heure et demie plus tard :

- Eurêka !

Mek-Ouyes sort de la salle de bains en se frottant les mains.

- Vous m’avez fait peur, Mek-Ouyes. Avez-vous trouvé quelque chose ?
- Il faut savoir jeter un savon juste avant qu’il n’existe plus du tout.

Quatre-vingt-dixième épisode

Un siège

Une fois, Mek-Ouyes s’est énervé. Il regarde autour de lui, autour de lui spatialement, mais aussi autour de lui temporellement. Des inspecteurs en civil l’empêchent de se rendre où il veut, surtout si c’est en direction de la gare de chemin de fer, de la gare routière, de l’aéroport, voire de la station de taxis ou du loueur de véhicules privés. On sait bien, dans l’entourage d’Agatha de Win’theuil, que Mek-Ouyes cherche à ficher le camp. On ne l’emprisonne pas, mais on le dissuade de trop faire l’imbécile en cette période d’intense activité constitutionnelle et géopolitique.

– Ce n’est pas de ma faute si vos avis y font merveille, ne cesse de lui passer de la pommade Agatha.

Mek-Ouyes ronge son frein et mord son poing. Là, il se promène dans les rues, c'est le plein jour ensoleillé. Il fulmine. Il a une torche électrique allumée en main.

– Qu'est-ce que vous avez encore inventé, Président ?

– Je cherche un homme libre.

– Voyez-vous ça !

– Je ne vois pas grand-chose, justement. Je ne vois personne qui ressemble au signalement.

Il arrive au théâtre de verdure où se tient un meeting de soutien au constitutionnaliste préféré d'Agatha de Win'theuil, qui n'a pas que des amis. Mek-Ouyes trouve que c'est un idiot avéré. À la tribune, seize sièges sont occupés par des orateurs qui piaffent, un dix-septième attend peut-être un retardataire.

Mek-Ouyes s'empare du micro que personne ne lui tend et dit, en désignant la place vacante :

– Eh bien, il y a au moins une chaise, de libre, dans le Monde-Mondes !

*

Chamboule-tout

Un des leitmotiv de Mek-Ouyes, quand il réfléchit à une question difficile ou quand on lui demande de bien vouloir se pencher sur un problème épineux, c'est de chercher à sortir du cercle aporétique dans lequel pataugent tous les autres.

Aujourd'hui, il est à la fête foraine avec un jeune révolutionnaire qui a des idées, et qui se fait appeler Gazz, Gazz tout court, sans prénom. Il a été un admirateur de Mek-Ouyes au moment de la primo-république du même nom, sans jamais appartenir aux divers partis mek-ouyiens qui se sont formés çà et là, d'ailleurs au grand jamais avec la bénédiction de Mek-Ouyes.

Gazz sait bien qu'il a plein d'idées, mais peut-être trop. Et qu'il n'est pas un homme d'action véritable.

– Ainsi, dit-il à Mek-Ouyes, regardez ce jeu de chamboule-tout. Je paye pour lancer ces douze grosses boules de bois de chêne contre les têtes là-bas à cinq mètres...

Mek-Ouyes reconnaît la tête du Caudillo, celle du Führer, celle du Duce et, curieusement, celle de Jacques Foccart. Pourquoi pas ?

– ... eh bien, continue Gazz, ce n'est pas que je n'en ai pas le désir profond, mais je n'arrive pas à les atteindre ! Même après avoir lu, de Baudelaire, « Le galant tireur » dans les *Poèmes en prose*, ça n'a rien changé. Je voudrais tout de même, un jour ou l'autre, atteindre une tête !

– Il te faut chercher à sortir du cercle aporétique dans lequel tu patauges, dit Mek-Ouyes.

– Oui, mais comment ?

– Comme dit le tireur à l'arc zen, si tu n'arrives pas à viser depuis l'arc, il faut viser à partir de la cible.

– Comprends pas, souffre Gazz. Jamais rien compris au bouddhisme.

– C'est très simple. Tu prends une boule de bois, et tu la lances très très haut à la verticale. Tu ne la perds pas des yeux, surtout. Tu es en dessous et tu fais bouger

la cible en conséquence pour la retrouver finalement au point de la chute qui sera le point de l'impact.

– Et qu'est-ce que ce sera, ma cible ? demande Gazz.

– Ta tête, tiens !

*

Une colle

– Si tu ne me réponds pas, dit un docteur à Mek-Ouyes d'un ton méprisant, j'ai les moyens de t'obliger à faire ma lessive. Je crois que tu ne craches pas sur les tâches subalternes, que tu les recherches, même...

– C'est exact, ô docteur, dit Mek-Ouyes.

– Tu vois le tas de culottes et de chemises.

– Je le vois.

– Il y a aussi un pain de savon et une bassine.

– La question d'abord, ô docteur, serait la bienvenue.

– Alors dis-moi combien il y a d'imbéciles profonds dans le Monde-Mondes.

Mek-Ouyes répond sans hésiter :

– Vingt-deux mille sept cent quatre-vingt-douze. Non, j'en oubliais un ! Vingt-deux mille sept cent quatre-vingt-treize.

Quatre-vingt-onzième épisode

Le portrait officiel

Agatha de Win'theuil a décidé de changer la photo officielle. Elle a suggéré à Mek-Ouyes qu'on pourrait innover en faisant poser vice-présidente et président côte à côte.

– D'accord ?

Mek-Ouyes n'est pas chaud.

– On ménagerait un mètre entre les deux, propose Agatha.

– Un mètre cinquante.

– Non, un mètre cinquante, ce n'est pas la peine. Cela signifierait des divergences de vues.

– Nous avons des divergences de vues.

– Ça ferait vieux couple qui n'a pas le courage de la dissolution.

– Vous avez raison, il vaut beaucoup mieux que vous posiez seule.

Agatha se fait une raison. « Une couleuvre de plus », tait-elle. Et elle déglutit longuement.

Premiers clichés. Premières épreuves. Agatha est mécontente. Deuxième photographie : un femme ferait-elle mieux qu'un homme ? Deuxième série de photographies. « Légèrement de trois quarts, comme si vous m'aviez surprise, et que je pouvais très bien être surprise, que je n'avais rien à me reprocher. » Clic clac. Agatha fait la moue, sur la photo et devant elle. Troisième essai. Quatrième essai.

– N'est-ce pas, Mek-Ouyes, que ça ne va pas du tout ? Pourquoi ces photographes sont-ils aussi mauvais ? Et puis, mais regardez... est-ce qu'ils ne font pas tous la même photo ? Il doit bien y avoir une solution.

– Oui. Changer de sujet.

*

Un traité

Agatha de Win'theuil voudrait bien que le Monde-Mondes signe un traité de paix générale.

– Je veux bien, dit Mek-Ouyes, mais avec qui voulez-vous signer un traité ? Il n'y a plus de nations. Le Monde ne peut pas signer un traité avec les Mondes !

– Je ne le sais que trop. Mais je pensais que vous pourriez trouver une solution...

– Une solution, je ne crois pas. Un nom, oui.

– Un nom de quoi ?

– Un nom pour le traité.

– Qui serait ?...

– Le *Traité de Tous-les-Noms*.

*

La peur

Mek-Ouyes prétend qu'il a renoncé à la peur. Lorsqu'il est au cœur d'une situation dangereuse, précaire, catastrophique, il est toujours celui qui agit à côté. Par exemple, il est à Naples au jour de la nouvelle dévastation de la ville par le Vésuve et ne s'occupe surtout pas de l'urgence qui consisterait à se protéger, courir, se coiffer d'un casque, marcher au milieu des rues. Sans jamais contre-carrer les secours, il s'occupe de tout autre chose que de l'urgence. Et c'est délibéré : montrer que la vie peut très bien continuer. Il pense qu'il faut toujours que quelqu'un soit là pour montrer que la vie va continuer. Pourquoi pas lui ? Car lui, il n'a pas peur d'être le premier à oser. Alors, il entreprend d'acheter un poisson, ou un poulpe. Acheter ! Surtout pas profiter de la désorganisation générale pour piller.

Il y a eu un petit raz de marée, ce qui ne l'empêche pas d'approcher du port aussitôt que la baie s'est laissé redessiner. Dès qu'il trouve un pêcheur prêt à l'écouter, il marchande.

*

Le menton du geôlier

Selon Mek-Ouyes, quelle que soit la situation extrême, il y a toujours de la vie quotidienne à brûler. Qu'est-ce que la vie quotidienne ? Danser sur un volcan. Discuter des mérites des romans de toutes les romancières qui se prénomment Agatha voire Agotha en roulant dans un panier à salade vers un lieu d'interrogatoires. Poser une question précise sur la destination exacte de tel bâtiment public qu'il aperçoit à coté de l'église baptiste, là-bas... Faire ou dire quelque chose alors que ce n'est justement pas le moment !

C'est que le pire n'est jamais là. Ne jamais concéder un moment au pire ! Et quand on craint d'être dans le pire, le pire est d'obéir à sa crainte. Est-il pris en otage qu'il va tout faire pour demander à son geôlier s'il se taille la barbe avec une tondeuse ou une paire de ciseaux, et selon quelle fréquence. Il y faut une certaine habileté. Que l'autre ne pense pas : « Il se fout de ma gueule ? » ou encore qu'il le frappe sans rien dire. Ou lui dise :

– Interdit de me parler.

Comment éviter absolument de s'entendre dire que toute conversation est prohibée ? Il y a une faille, toujours une, par laquelle glisser un mot qui sera écouté, auquel il sera répondu.

*Quatre-vingt-douzième épisode**Une candidature*

Mek-Ouyes a posé sa candidature pour diriger le bureau des Objets trouvés. Lors de l'entretien préliminaire, il déclare qu'en cas d'embauche il se livrera à une réorganisation complète du service qu'il redivisera en trois sous-bureaux : le bureau des objets perdus, le bureau des objets cherchés, le bureau des objets trouvés. Il aura les trois casquettes, mais en changera à la demande. Il convient que le perdur et son sauveur divisent la difficulté d'un commun accord.

Agatha de Win'theuil, qui a toujours vent de tout, a eu vent de ce candidat problématique.

– Vous êtes incorrigible, lui dit-elle abattue. Diriger les Objets trouvés est une plaisanterie qui n'est pas de votre standing. Le bureau des Objets trouvés est une pitrerie, vous le savez aussi bien que moi. Il ne retrouve jamais aucun objet, ou quand il retrouve quelque chose, il le remet en circulation au marché aux puces avant même que le perdur songe à se présenter. Quelle mouche vous a piqué, Mek-Ouyes ?

– Je pensais que justement, on pouvait améliorer les...

– Pas à moi, Mek-. Trouvez une autre raison. Creusez-vous la tête.

– On ne peut rien vous cacher... dit-Mek-Ouyes.
– Pourquoi pas un bureau des objets cachés, tant que vous y êtes !
– En fait, je voulais faire une expérience, dit Mek-Ouyes.
– Laquelle ?
– Je voudrais perdre mon temps, le chercher, puis le retrouver.
– Votre temps, votre temps... Parce que vous pensez que le temps vous appartient ? Vous pensez que jamais une petite parcelle de temps vous aura appartenu ? Quelle présomption ! Je croyais que le temps était une savonnette... Le temps est une anguille, Mek-Ouyes, et pas une anguille dans l'assiette, une anguille dans la vase !

Agatha de Win'theuil a parlé avec une certaine tristesse, une de ces mélancolies qui ne lui est pas coutumière. Ses paroles ont pour effet de plonger Mek-Ouyes dans une intense réflexion.

– Alors, Mek-Ouyes, vous êtes toujours candidat ?
– Candidat à quoi ?
– Mais... au poste de directeur des Objets trouvés !
– Non, je ne le suis plus.
– Pourquoi ?
– Je n'ai pas le temps.

*

De sortie

Agatha de Win'theuil s'est encore une fois décidée à effectuer sa sortie au peuple. Elle a convoqué une maquilleuse en lui demandant de lui noircir le visage, les avant-bras et les mains. Elle est en pantalon fuseau et col roulé. Pas un mot à Mek-Ouyes. Elle sort du palais par la grande porte. La sentinelle se met au garde-à-vous. « M'aurait-elle reconnue ? » se dit Agatha. Elle traverse le jardin d'un air autant que possible dégagé. Un jardinier sous son chapeau de paille s'approche d'elle :

– Ah ! mademoiselle de Win'theuil... enfin, je veux dire, Madame la Présidente, le magnolia, où voulez-vous que je le plante, finalement ? Vous n'aviez pas pris votre décision, l'autre jour.

– Ici, dit Agatha vexée en faisant un geste vague, ou là... Où vous voulez, où vous voudrez.

Elle passe la grande grille au moment où Mek-Ouyes gare son vélo et attache l'antivol au tronc blanc d'un bouleau. Agatha ressent une petite poussée d'angoisse et de sueur. Mek-Ouyes dresse son nez inquisiteur et dit à Agatha en lui baisant la main :

– Bonjour, Banania de Win'theuil.

*

L'heure est grave

L'heure est grave. Dans le Monde-Mondes, c'est le réveil des nationalités. Des passeports ont fait leur réapparition. Ils sont émis par toutes sortes de communautés. Ils viennent doubler les papiers d'identité monde-mondiens. C'est parfaitement illégal. Mais comme ils apparaissent dans une dizaine de régions en même temps,

puis vingt, puis quarante, puis quatre-vingts, puis cent soixante... la répression est impossible.

Mek-Ouyes est appelé d'urgence au palais.

– Je vous l'avais bien dit, Mek-Ouyes.

– Vous savez que je n'aime pas beaucoup les je-vous-l'avais-bien-distest, Agatha.

– Je le sais et je m'en fous. Je ne vous poserai qu'une seule question : « Que faire ? »

– Il faut que tout Monde-Mondien qui se respecte achète un âne, dit Mek-Ouyes d'un ton décidé. J'y vais de ce pas pour mon compte.

– Un âne ? mais pour quoi faire ?

– Pour porter le bagage de tous ces papiers-là !

Quatre-vingt-treizième épisode

Une épidémie olfactive

Certaines fois, Mek-Ouyes n'aime pas contrarier son monde. Il se repose de son esprit mal tourné. Alors, au contraire, il acquiesce. Comme un judoka, il laisse venir à lui le beau parleur et l'enveloppe dans le coton de son accord entier.

– Comme vous avez bien raison !

– Je me tue à vous le dire.

– Mais oui absolument...

– N'est-ce pas ?

– Je crois que c'est clair.

– Tenez, par exemple, j'ai connu un Coréen, eh bien, qu'est-ce qu'il sentait mauvais !

– Je n'en suis pas surpris.

– Il sentait toujours la nourriture sur lui, la cuisine en train de se faire, vous savez... les sauces de poisson un peu pourri... Vous connaissez les œufs de cent jours ! Je n'invente rien. C'était imprégné dans ses vêtements.

– Je vois très bien ça d'ici.

– Et sa femme, du coup, c'était pareil, elle sentait comme lui, au bout d'un moment, sa femme.

– Forcément. C'est un peu fatal.

– Ils ne changeaient jamais de vêtements, c'est bien simple, alors les sous-vêtements !... Et leurs enfants, alors, c'était comme s'ils étaient tombés dedans de la veille, dans la cuisine. À croire que depuis le séjour amniotique personne n'avait pris soin de les baigner. Il mangeaient sûrement dans la cuisine, le plus près possible des fourneaux.

– Ça ne s'arrêterait sûrement pas à leur famille.

– À qui le dites-vous ? L'immeuble s'est mis à puer, lui aussi, forcément. Et bientôt le quartier. De toute façon, tous les Coréens sentent mauvais. C'est comme ça. Je dis ça, je n'ai rien contre les Coréens...

– Bah non, forcément, pourquoi on aurait quelque chose...

– Et pas que les Coréens du Nord, les Coréens du Sud tout autant, même peut-être plus, parce que c'est le Sud, justement, et qu'il y fait évidemment beaucoup plus chaud. Même la cuisine, paradoxalement, y est servie plus chaude, si bien que les odeurs sont plus fortes.

– Ça ne va sûrement pas s'arrêter là.

– Non, je suis sûr que les Chinois vont s'y mettre aussi, à sentir mauvais.

– Oui, probablement.

« Où va-t-il s'arrêter ? se demande Mek-Ouyes. Peut-il seulement s'arrêter ? Ce n'est pas sûr. »

– Tous les Chinois sentent déjà mauvais potentiellement, cher monsieur. Ils sentent la cuisine, la merde et la naphthaline ! Et en plus, les Chinois, ils ne sont pas qu'en Chine. Il y en a un peu partout. Je suis désolé d'avoir à le dire, mais si personne ne le dit, qui le dira ?

– C'est l'évidence même.

– Par contre, les Japonais, eux, ils n'ont aucune odeur. Vous comprenez, c'est une île. Non, les Japonais, ils ne sentent absolument rien. Les Japonais ne puent pas. Il y a toujours le vent de la mer. Les Japonais, c'est du quelqu'un mais ils ne sentent pas mauvais. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit.

*

Un concours

Lors d'un tour de table, à la présidence, un brainstorming destiné à trouver collectivement des idées de réjouissances populaires, Mek-Ouyes a proposé d'organiser un grand festival de la bêtise, dont le clou serait un grand concours de bêtise, avec élection de Mister ou Missis Crétin. Le jury de cinq personnes serait d'abord un jury de gens sensés. Puis, chaque année qui passerait, le Mister Crétin de l'année précédente serait au jury, pour cinq ans non renouvelables. Ainsi, dès la sixième édition du festival, le jury serait entièrement composé des cinq premiers Mister Crétin, le tout premier laissant la place au Mister Crétin de la sixième édition pour le jury de la septième.

– Pour organiser ça, il faut pas être la moitié d'un imbécile, avait dit le ministre de la Culture en se tournant vers Mek-Ouyes.

– Permettez-moi de me récuser. J'ai trouvé l'idée, mais je ne me vois pas organiser la chose. Ce n'est pas dans mes cordes. En revanche, je vous promets que si ça a lieu, je serai candidat au concours.

La première année, Mek-Ouyes, plein de conviction, avait concouru pour le titre de Mister Crétin. La première question du jury était la suivante :

– Soit une carriole tirée par deux locomotives. Que pensez-vous de cet énoncé ?

– Pourquoi deux ? avait répondu Mek-Ouyes. Est-ce qu'une seule ne suffirait pas ?

Mek-Ouyes est juré.

Quatre-vingt-quatorzième épisode

Le médicament miracle

Comme Mek-Ouyes n'est jamais malade, un congrès entier de médecins du Monde-Mondes a décidé de l'examiner. Il ne peut pas se dérober. Il doit faire avancer la science.

Mek-Ouyes n'est pas très chaud.

– C'est après votre visite que je vais tomber malade, craint-il.

– Nous ne vous apporterons aucun soin, nous allons simplement regarder au plus profond de vous. Ce n'est pas normal. La loi exige que les personnes en excellente santé se plient à un examen approfondi afin de savoir si certains malades ne pourraient pas les imiter. C'est un devoir pour tous. C'est aussi le vôtre. Pourquoi êtes-vous toujours en si bonne santé ?

– C'est que j'en ai décidé ainsi, dit Mek-Ouyes.

– Vous vous moquez de nous. Déshabillez-vous. Donnez-nous votre bras. Détendez-vous. Dormez.

Ils l'ouvrent. À l'intérieur, la situation est satisfaisante. Trois chirurgiens en concluent qu'il est difficile de savoir pourquoi ça va si bien. Il ne reste plus qu'à refermer. Mek-Ouyes reçoit un diplôme de « donneur de santé ».

Huit jours après l'opération, Mek-Ouyes ne va pas bien du tout. Un staphylocoque doré s'est installé dans son organisme à la faveur de l'ouverture. Il est hospitalisé en urgence et bourré d'antibiotiques. Dans son délire il déclare qu'il a la solution :

– Qu'on me donne deux boules de naphtaline !

*

That is the question

Est-il bon ? Est-il méchant ? Est-il sot ou intelligent ?

À propos de Mek-Ouyes les avis ne cessent de diverger et de s'opposer de façon virulente.

Est-il malade ou en bonne santé ?

– J'ai mes informations. Je connais quelqu'un qui le connaît très bien. Je ne peux pas dire qui. Mek-Ouyes est très futé mais il souffre de l'estomac, ce qui nuit à sa bonne humeur et à son haleine.

– Moi, je l'ai vu la semaine dernière à Tokyo, il ne ressemblait pas du tout au portrait que vous en brosez.

Un autre dit :

– Le problème est ailleurs. Est-il idiot ou crétin ?

*

Un cauchemar d'Agatha

Cette fois, Agatha de Win'theuil est sûre que sa dernière heure est arrivée. Durant sa sieste, elle a rêvé que deux terroristes avaient réussi à se cacher dans son

bureau. L'un d'eux est presque chauve et son crâne présente une estafilade qui saigne. Il ressemble à Mek-Ouyes. Bientôt, toujours dans le rêve, c'est Mek-Ouyes, incontestablement. Il est plongé dans un bocal et dans la lecture d'un manuel de terrorisme. Une goutte de sang apparaît au bout du nez d'Agatha de Win'theuil. Agatha se réveille brusquement, elle est en sueur.

Sur un divan, à cinq mètres d'elle, Mek-Ouyes est allongé. Il lit les *Mémoires d'outre-tombe*. « Après le souper, dans les beaux jours, on s'asseyait sur le perron. Mon père, armé de son fusil, tirait les chouettes qui sortaient des créneaux à l'entrée de la nuit. »

– Vous voulez ma peau ! dit Agatha de Win'theuil, qui a le visage tordu par l'angoisse.

– Vous savez bien que nous avons fait ensemble vœu de chasteté, Agatha.

– Non, ma peau, mon intégrité... Vous avez décidé de la trouver, c'est ça !

– Mais pas du tout. Je suis là, bien tranquille à vos côtés pendant votre sieste. Je veille sur vous en lisant Chateaubriand... J'ai vu que votre sommeil était agité.

– Je ne vous crois pas. Vous alliez vous précipiter. D'ailleurs, vous êtes armé !

– C'est vous, Agatha, qui avez insisté pour que je porte une arme. Moi, j'étais contre. Tenez, je vous la rends.

– Au secours ! Il me menace ! Il dirige sur moi le canon de son revolver ! Je suis perdue.

Excédé, Mek-Ouyes marque sa page et referme vivement son livre en le faisant claquer d'une façon bien sonore.

– Puisque c'est ainsi...

Mek-Ouyes se dirige vers la fenêtre, l'ouvre en grand et saute dans le vide.

– Qu'as-tu fait ? !

Le bureau d'Agatha de Win'theuil est au dernier étage du palais, le sixième. Elle se rue vers la fenêtre. Mek-Ouyes en bas doit ressembler à une galette bretonne à la confiture de groseilles !

– Mes dieux, qu'ai-je fait ? Je n'ai plus qu'à me précipiter à mon tour.

Avant de se jeter, Agatha de Win'theuil regarde dans l'abîme. Mek-Ouyes est tranquillement allongé deux mètres plus bas, appuyé sur un coude, son livre grand ouvert. Il est sur une nacelle qui sert aux maçons occupés, les jours ouvrables, à ravauder la façade du bâtiment.

Quatre-vingt-quinzième épisode

Responsabilité du personnage

Le juge volant Mek-Ouyes a surpris tout le monde au palais de Justice de La Nouvelle-Poitiers. Il a d'abord surpris par sa présence, ensuite par son jugement.

Il entre et s'installe tandis qu'un prévenu tire des larmes de tout un chacun avec son histoire. Il a perdu sa femme, grande lectrice de *La République de Mek-Ouyes*, dans un accident domestique. Il ne l'a jamais retrouvée. L'autocuiseur ne lui aurait pas explosé au visage si elle n'avait pas été troublée par l'épisode du jour du roman-feuilleton : la mort de Thérèse et ses obsèques. Les enfants du couple, deux charmants adolescents, une fille et un garçon, se sont bêtement identifiés à Thomas et à Ozalide. La fille s'est mise à raconter des balivernes, le garçon à jouer au tar-mac. Le père a pris le coup de sang.

— Je ne sais pas ce qui m'a pris.

Il a couru toutes les librairies qu'il a pu trouver pour détruire le plus d'exemplaires possible du roman-feuilleton. Il n'en a pas détruit tant que cela, car il n'a pas été si facile d'en trouver, mais les libraires ont porté plainte, au nom de la liberté d'expression et de celle du caractère inaliénable des objets de commerce. Il semblait en outre que l'homme avait des vues sur les stocks.

L'accusé regrette. Est-ce dans ce roman qu'il a appris à se faire justice lui-même ?

— Peut-être bien, votre honneur.

Alors, Mek-Ouyes intervient. Il lève la séance et condamne le prévenu à botter les fesses de Mek-Ouyes hic présent et nunc, avant même de faire évacuer la salle. Mek-Ouyes se tourne et présente son arrière-train à la barre.

*

La maladie de la mer

— Agatha, dit Mek-Ouyes, vous êtes en train de lancer une corde à celui qui veut se pendre et non à celui qui se noie ou, si vous préférez, de lancer une bouée au cou du même, ce qui ne fait que l'alourdir un peu plus. Par ailleurs, si vous lancez à celui qui se noie le tabouret dont rêvent les jambes pendantes mais encore un peu vives de celui qui se pend, vous risquez de l'assommer carrément, le nageur malheureux.

— Vous me cassez les oreilles avec vos comparaisons, Président. Il faut tout de même bien faire quelque chose !

Il est question, alors, d'améliorer la situation des pêcheurs de haute mer, suite à l'épizootie désormais connue sous le nom de *tremblante du thon*, laquelle touche aussi, hélas, beaucoup d'autres espèces, au premier rang desquelles la morue et la daurade. Les bestioles sont brusquement atteintes de gigotements, qui brassent les eaux de façon violente mettant en péril les chalutiers. Les chevilles des bordages des coques se desserrent, entraînant des fissures et des accidents dans l'étanchéité.

Agatha a chaussé des bottes bleues à liséré blanc, enfilé son ciré jaune, s'est habillée en Bretonne de chez Le Glazic.

— Tout pour les caméras ! dit Mek-Ouyes agacé.

— Que voulez-vous dire ? Tout n'est pas pour les caméras ! J'ai quelque chose à leur dire, aux marins-pêcheurs.

— Que, en attendant que la tremblante se tasse, ils doivent se mettre à l'élevage de bovins, malgré l'encéphalite spongiforme ?

— Que voulez-vous que je leur dise d'autre ?

– Mais qu'ils s'inscrivent à l'école vétérinaire section piscicole !

*

Une démarche mal venue

Agatha de Win'theuil a convoqué Mek-Ouyes. Mek-Ouyes fait plus que traîner les pieds. Mek-Ouyes fait la sourde oreille. Il va être nécessaire d'aller le chercher manu militari. Mais qui dépêcher pour cette tâche ? Il y a trop de sous-fifres zélés qui se feraient une joie d'en rajouter dans la démarche autoritaire : balancer le livre que Mek-Ouyes est en train de lire, le pousser devant soi comme un vulgaire bourricot, le mépriser à voix haute... Agatha se résout à y aller elle-même, sachant très bien que c'est la pire des solutions. Elle ne pourra pas cacher sa déception profonde d'être ainsi négligée par Mek-Ouyes.

– C'est comme si vous me battiez comme plâtre des heures durant. Je suis moulue, Mek-. Vous le savez très bien, puisque vous brillez par votre absence et que vous le faites exprès.

– Je m'apprêtais à venir vous voir, ment Mek-Ouyes, mais un peu trop distraitemment.

– C'est vrai, ce mensonge ?

– À votre avis ? rougit la conscience pas tranquille.

Quatre-vingt-seizième épisode

Le nom de Bobby Lapointe

Agatha de Win'theuil a retrouvé son vieux père avec lequel elle était brouillée depuis de longues années. Comme il perd de plus en plus la mémoire ses griefs envers sa fille ont tendance à beaucoup moins occuper son esprit.

Mek-Ouyes est curieux de ce personnage et se plaît en sa compagnie bavarder qui raconte le passé avec complaisance. À chaque récit, malheureusement, le vieillard bute régulièrement sur un nom propre ou un autre. Mek-Ouyes lui sauve parfois la mise, mais ce n'est pas toujours possible. C'est ainsi qu'il se rend compte que M. de Win'theuil perd régulièrement le nom de Bobby Lapointe.

– Voilà ce que nous allons faire, dit Mek-Ouyes : chaque fois que vous chercherez un nom propre de personne qui décidément vous fuit, nous dirons que c'est Bobby Lapointe. Ainsi, à force de le répéter, vous le garderez en mémoire.

Ainsi fait-on. Et Mek-Ouyes peut continuer à entendre les histoires olé-olé des enfance et jeunesse d'Agatha.

– Le premier amant qu'elle ramena à la maison était un philosophe assez fameux... rappelez-vous... il avait... haaa!... il avait écrit une théorie du nom propre...

– Bobby Lapointe ! dit Mek-Ouyes.

Et on rigole beaucoup. Bobby Lapointe devient le nom joker bon à tout faire. Cet aviateur fasciste qui a traversé l'Adriatique... Bobby Lapointe ! Cette danseuse indienne qui faisait merveille au Carnegie Hall... Bobby Lapointe !

Un jour, Mek-Ouyes demande à M. de Win'theuil si Bobby Lapointe avait été en quelque façon un ami de la famille, si Agatha l'avait rencontré quand elle était petite.

– Rappelez-moi qui était ce Bobby Lapointe... dit M. de Win'theuil.

*

Ponctualité

À ses rendez-vous, Mek-Ouyes est toujours en retard ou en avance de cinq minutes. En avance quand il s'agit d'un rendez-vous qu'il a sollicité, en retard quand il s'agit d'un rendez-vous qu'on a sollicité de lui. Si bien qu'il est toujours en retard de cinq minutes quand il a rendez-vous avec Agatha de Win'theuil puisque Mek-Ouyes ne sollicite jamais de lui-même un rendez-vous avec elle.

– Vous êtes encore en retard, Mek-

– En retard de combien ?

– De cinq minutes, comme d'habitude.

– Est-ce que j'ai déjà été en retard de plus de cinq minutes ?

– Non. Il faut vous reconnaître cela. Cinq minutes précises. À chaque fois. C'est à croire que vous le faites exprès.

– Admettons que je le fasse exprès, Agatha, vous pourriez le prévoir et venir cinq minutes plus tard.

– Vous savez parfaitement que je ne mange pas de ce pain-là. L'exactitude est ma politesse. Et puis, si je faisais comme vous dites, vous changeriez vos habitudes, je vous connais comme si je vous avais fait.

– Peut-être bien m'avez-vous fait, un peu.

– Un travail ni fait ni à faire, alors. On m'a dit qu'avec les autres vous êtes toujours en avance de cinq minutes.

– Vous avez de mauvais informateurs. Je suis en avance de cinq minutes aux rendez-vous que j'ai moi-même sollicités.

– Pourquoi ?

– Parce qu'en faisant la moyenne je suis toujours ponctuel.

– À condition qu'il y ait autant de rendez-vous sollicités que de rendez-vous acceptés par vous.

– Vous avez raison. D'ailleurs, c'est ainsi que je compte. La même semaine, il doit y avoir un nombre égal.

– Mais enfin, pourquoi ? Pourquoi, pourquoi ?

– Je ne sais pas. Cette exactitude est en quelque sorte la politesse du soi.

– Jusque-là, nous avons beaucoup parlé pour ne rien dire, Mek-Ouyes, au cours de ce rendez-vous.

– Était-ce vraiment pour ne rien dire ?

– Venons-en au fait.

– Je n'ai plus le temps, chère Agatha, j'ai un autre rendez-vous dans une demi-heure à l'autre bout de la ville et il faut que je parte maintenant si je ne veux pas arriver plus tard que cinq minutes en avance.

*

Autodéfense

Depuis plusieurs jours, Mek-Ouyes se promène nuitamment dans la campagne avec une combinaison de plastique et un masque. Pourquoi ? Il reste muet sur ses raisons, se contentant d'affirmer :

– Je travaille, moi.

Un jour qu'Agatha de Win'theuil, qui doit aller se baigner dans la foule, se plaint d'être envoyée au casse-pipe avec tous ces terroristes qui pullulent, Mek-Ouyes lui confie discrètement une poire à lavement.

– En cas d'urgence, Agatha, vous projetez le contenu de cette poire dans la poire de l'agresseur.

– Qu'est-ce qu'il y a dedans ?

– Vous verrez bien.

Agatha va visiter des orphelins en compagnie du nonce apostolique. Soudain, tandis qu'elle a le dos tourné, ledit nonce passe un doigt dans la bretelle de son petit haut en voulant simplement s'extasier sur la finesse du cordon noir se détachant sur la peau grillée et brûlante comme, songe-t-il, un archet sur le bois d'un violon. Instantanément, Agatha de Win'theuil dégainé sa poire et en expédie le contenu sur le cardinal. Monte alors la terrible odeur du produit des glandes défensives du sconse.

Quatre-vingt-dix-septième épisode

Sport

Par coquetterie, Mek-Ouyes s'est mis au sport. Son corps s'alourdit. Il entend lutter contre la déchéance. Il s'agit pour lui de trouver un sport collectif et, au sein d'une équipe, de jouer des parties. Il s'essaie d'abord au basket. Mais ça va trop vite pour lui. Le terrain de football est trop grand. Le rugby est trop physique. La stratégie l'intéresse plus que l'effort. Ne ferait-il pas mieux d'être entraîneur ? Il essaie le poste d'arbitre. Pas deux fois. Il trouve que les matches portent mal leur nom. Ils devraient être dits « inamicaux ».

– Venez donc à mes côtés aux finales, dit Agatha de Win'theuil. On participe, vous savez !... Au tennis, par exemple.

La finale du simple dames, à Wimbledon. Mek-Ouyes entend les cris des belles joueuses, aux moments physiquement coûteux, des cris qui durent et s'étaient sans la moindre pudeur. Il glisse un mot dans l'oreille d'Agatha en conservant plus longtemps qu'il n'est nécessaire sa bouche contre le pavillon.

– Ce n'est pas le moment, souffle-t-elle en fronçant les sourcils et s'écartant.

Il a dit :

– L'orgasme de l'effort...

*

Le bureau des plaintes

Mek-Ouyes n'apprécie ni les plaintes ni le bureau des plaintes, ni les larmes ni les ruisseaux de larmes. Les larmes et les plaintes revendiquées comme une attitude politique saine, incontournable quoique élémentaire. Les larmes domestiques, c'est différent. Celles-là, il faut les écouter. Et puis les larmes intérieures.

Mek-Ouyes ne supporte pas, au palais, celui qui chuinte. Il se nomme Sébastien. C'est une sorte de conseiller à tout faire qui arrive tous les matins, à heure fixe, en chuintant :

– Ffffait chchchchchchier... pfff... fait chier... c'est chiant... ils sont chiants tous ces chieurs... et ne parlons pas des circonstances...

Sébastien se considère comme la caisse de résonance des plaintes du Monde-Mondes qui l'entoure. Quand Mek-Ouyes le voit, il a toujours envie de lui arracher les flèches qu'il a plantées un peu partout dans le corps.

– Ffffait trop chaud... pfff... fait chier... quelle chaleur! Fait froid, c'est chiant, on sait pas comment s'habiller...

Mek-Ouyes est bien obligé de ravalier ses propres plaintes à l'endroit du chuinteur, faute de donner le sentiment qu'il est sujet à la contagion.

Agatha de Win'theuil, de son côté, qui a tenu à faire du chuinteur ce conseiller permanent, ne sait trop comment s'en débarrasser sans se déjuger. Elle choisit d'attendre le jour de colère. Voilà. Le jour de colère est arrivé.

– Allez pleurnicher ailleurs, mon vieux.

Dans un premier temps, le chuinteur ne va pas pleurnicher beaucoup plus loin que le giron de Mek-Ouyes.

– Ça fait vraiment ch-chier, chercher, chercher... chercher un autre boulot, c'est chiant... mais chiant!...

– Si j'étais vous, dit Mek-Ouyes, je tâcherais de devenir représentant en cocottes-minute!

*

Un jury populaire

Mek-Ouyes est arrivé inopinément dans un tribunal à La Chapelle. Il est ébahi de voir qu'il n'y a là qu'un jury populaire. Pas de juge. Un pauvre diable qui ne parle pas le mek-ouyien est accusé de tous les maux. On ne sait pas son nom. On se sait pas d'où il vient. Il est en situation irrégulière. On l'accuse, en particulier, d'être responsable de la sécheresse. Mek-Ouyes intervient :

- Vous voulez parler de la sécheresse du cœur.
- Non, non, de la météo.
- Eh bien quoi, la météo ?
- La sorcellerie n'a pas disparu au siècle des Lumières, figurez-vous !
- Si c'est vous qui le dites...

Comme l'attente de la pluie est une situation exaspérante, il faut passer le temps, et si possible en ayant recours à des opérations magiques. Expulser un étranger pour économiser une glotte à rincer est évidemment du plus haut intérêt. On ne va pas s'en priver.

Mek-Ouyes exige de pouvoir interroger le bonhomme. Il lui parle dans une langue complètement imaginaire qu'il invente sur le moment. L'autre lui répond dans ce qui semble bien être sa langue. Leur dialogue donne vraiment l'illusion qu'il se passe dans le même univers linguistique.

- J'ai bien fait de l'interroger, dit Mek-Ouyes.
- Pourquoi ça ?
- C'est un montagnard du Caucase. Dans son pays, c'est pas sorcier, il est sourcier.

Quatre-vingt-dix-huitième épisode

En mémoire

Le porte-parole de la présidence traverse le grand couloir. Il va se chercher un café après cinq heures de travail.

– Quelles nouvelles ? s'enquiert Mek-Ouyes avec un grand sourire et en se frottant les mains.

Mek-Ouyes arrive seulement, fraîchement rasé mais levé tard.

– John-Paul Morales-Chatterji est mort, lui dit le porte-parole d'un ton respectueux mais en arborant une tête sinistre. Rouyoko McNautilescu également, d'ailleurs. Ainsi que Milan-Mohammed Poulozelski-Swannmann. Il est vrai que ça n'a l'air de vous faire ni chaud ni froid...

– J'avais oublié qu'ils étaient vivants, dit Mek-Ouyes.

*

Petits noms charmants

Plus d'une fois, Mek-Ouyes a fait le lapsus : « Le sconsé apolitique », en hommage au parfum persistant dégagé par le haut personnage connu sous son titre de nonce apostolique.

– Vous devriez faire un peu attention, dit Agatha.

– Attention à quoi ?

– Aux fourches de votre langue, fourbe.

La question est pendante de savoir si Mek-Ouyes est vraiment la victime de ses lapsus ou s'il ne les fabrique pas quelque peu.

– Je sais bien que vous les faites exprès, bandit !

– Non, décidément, vous me méjugez, chère Agatha. Je ne suis ni fourbe ni bandit puisque vous lisez dans mes actes comme si vous les aviez vous-même perpétrés. Bref, on ne peut rien vous cacher : je ne vous cache rien.

– Quelle délicieuse crapule vous faites, Mek-

– Je suis d'accord avec l'adjectif, Agatha.

*

Service utile

Mek-Ouyes a une nouvelle idée. Il considère que le philosophe nouveau doit exercer un métier utile du genre service public. Que choisir parmi les possibles ? Il commencera par quelque chose qui a été dans ses cordes, jadis. Voilà. Il sera chauffeur de taxi. C'est aussi que le volant lui manque, et la pédale sous le pied droit. Il achète secrètement une voiture et exerce le métier deux heures par jour, pas davantage. Il se rend de préférence à l'aéroport où il trouve des clients heureux d'arriver, désireux de s'entretenir avec le premier venu sur la situation de la région où ils mettent le pied. Mek-Ouyes accueille ses clients avec une formule aussi simple que vraie, qui passe évidemment pour une plaisanterie :

– Bonjour mon ami(e), je suis le président élu du Monde-Mondes.

– Et moi, je suis Agatha de Win'theuil, lui répond-on du tac au tac.

Quand la glace est brisée, Mek-Ouyes commence sans y toucher son cours de philosophie active. Il ne pose jamais de question le premier. Mieux, pour ne pas procéder comme Socrate ou la Sphinge, il tâche de ne jamais poser de question. Au grand jamais. Il préfère de loin la position du répondeur.

– Quel temps fait-il en ce moment, ici ? lui dit immanquablement le client.

– Vous le voyez aussi bien que moi.

– Je veux dire les jours précédents... les prévisions.

– La météorologie est devenue la plus intense figure du destin et du tragique.

– Que voulez-vous dire ?

– Oui, le nombre de citoyens qui se déclarent grièvement atteints de météopsychosensibilité est en accroissement constant. Il faudrait bientôt ne jurer que par le soleil, comme si l'homme n'était, profondément, qu'un capteur. Quelle régression ! C'est comme si l'on ne voyait plus du tout les beautés de la pluie (sans parler même de son utilité), les douceurs des ciels blancs, la plasticité solide des grands ciels bas et plombés, le vent qui chasse et transforme les nuages, j'en passe et beaucoup de meilleurs. Alors, souffrez qu'à votre question sur la météo je réponde que le temps est un objet changeant méritant d'être regardé comme tel.

– Est-ce à dire qu'il ne faut pas, selon vous, chercher à le maîtriser ?

– Déjà le connaître. Déjà le considérer tel qu'il est. Si une température te gêne, calcule-la, et enseigne à ton corps la façon de se couler en elle.

– Je ne pensais pas que nous étions si loin du centre ville. Et puis vous n'avez pas de compteur ?

– Je vous ai dit que je suis le président élu du Monde-Mondes. La course est gratuite.

– Eh bien, merci Mek-Ouyes, dit le client en rigolant.

– Vous ne croyez pas si bien dire, dit le taximan.

Quatre-vingt-dix-neuvième épisode

Un ami et sa foi

Mek-Ouyes a un ami musulman très cher, Abdul. Abdul est très à cheval sur sa croyance. Il va souvent à la prière, les cinq fois et même davantage. Une mosquée, où qu'elle se trouve, l'aimante, une grande mosquée de ville ou un pauvre carré bétonné sur le bord de la route et sous la belle étoile.

– C'est pas vrai que tu me laisses encore tomber, lui dit Mek-Ouyes en le voyant s'éloigner avec le petit arrosoir de plastique utile pour les ablutions.

– Je reviens. Je reviens.

Longtemps, Mek-Ouyes a profité des absences de son ami pour, de son côté, aller pisser.

– Petite vessie, argue-t-il, quand Abdul ne lui demande rien.

Depuis quelque temps, il y va plus souvent encore, en dehors même des heures de prière. C'est aussi qu'il boit de plus en plus de bière. Abdul va-t-il finir par s'en rendre compte et en souffrir ?

– Tu me quittes encore, Mek-Ouyes ?

– Tu es pieux, et moi pisseux.

*

Dormi comme

– Haaaa... s'exclame Agatha de Win'theuil, j'ai dormi, j'ai bien dormi. J'ai dormi comme la Loire, comme la Loire et le pont de bois. J'ai dormi comme une tôle au soleil.

– Comment pouvez-vous savoir que vous avez dormi, si vous dormiez ? dit Mek-Ouyes.

– Que voulez-vous dire, pinailleur en chef ? J'ai dormi comme une loi d'airain.

– Oui... si vous avez perdu (momentanément) de la conscience, qui vous dit que pendant cette période vous n'avez pas dansé, marché... baisé, peut-être ? Négocié pied à pied...

– Vous m’ennuyez. J’ai dormi comme la crêpe au fond de la poêle. J’ai dormi comme une vache laiteuse. J’ai dormi comme l’évidence légère des mondes possibles. Et que c’est agréable, agréable, agréable...

– C’est votre réveil qui est agréable. Vous en devenez poète en prose. Mais comment pourriez-vous être assurée que votre sommeil était agréable ? Vous n’y étiez pas, ou seulement à moitié.

– Mais enfin, qu’est-ce qui se passe ? s’agace Agatha. Est-ce que j’ai un rendez-vous urgent ? J’ai un rendez-vous de la plus haute importance, c’est ça ?

– C’est bien ça. Il fallait que je vous aide à vous réveiller, dit Mek-Ouyes.

– Je vous hais.

– Là, c’est bien. Vous pouvez y aller. Vous êtes vous-même.

*

Le gaperon

Mek-Ouyes a décidé que c’est lui et personne d’autre qui se chargerait des courses d’Agatha de Win’theuil. Mek-Ouyes adore les gigantesques magasins d’alimentation du type *All foods*. Ainsi, non seulement le ravitaillement présidentiel serait assurément non empoisonné, mais encore il serait choisi avec amour (« C’est une façon de parler », précise Mek-Ouyes) pour maintenir Agatha dans une forme physique digne de la plus réussie des lignes, ni trop mince ni du tout celluliteuse.

En fait, Mek-Ouyes commet, par là, en toute liberté l’un de ses péchés les plus mignons, aussi mignon qu’un filet. Le voici d’ailleurs à la boucherie, où il hume les viandes avec appétit. Le voilà à la poissonnerie, où il apprécie la fraîcheur des yeux des frères pageots ou des sœurs limandes. Le rayon des fromages a-t-il du gaperon ? « Gaperon (Auvergne). – Vache. On dit aussi gapron, et il doit son nom au patois qui traite de “gape” le babeurre. C’est un fromage de pâte demi-dure en forme de cône arrondi aromatisé à l’ail. Il fut (il est encore) le type du fromage ménager des fermes auvergnates. Issu d’un caillé mi-écrémé, très égoutté dans de vieux draps de chanvre, vestiges des grands-mères fileuses, ramolli par arrosage de babeurre, salé, poivré, pétri de gousses d’ail, on en faisait de grosses poires qui se balançaient aux poutres de la salle commune, sur une tresse de paille de seigle pour le séchage. On dit qu’autrefois les accordailles se traitaient d’après la jauge de la fortune de la mariée par le père du soupirant, par un simple coup d’œil sur le nombre de gaperons à sécher. Bonne saison, d’octobre à mars. » (*Dictionnaire des Fromages* de Robert J. Courtine, Paris, Librairie Larousse, 1972.)

La façon qu’a Mek-Ouyes érudit de faire sa cour aux chefs de rayons lui permet de goûter à peu près à tout et de dîner très honnêtement en travaillant.

Il rapporte à Agatha des mixtures lyophilisées à délayer dans l’eau claire.

*Centième épisode**Tiramisu*

M. de Win'theuil, le père, prétend conseiller sa fille. À ces moments-là, Agatha prend le coup de sang. Elle n'ose trop faire un scandale public, dit simplement entre ses dents à son géniteur :

– Tu m'as génité, d'accord, on ne va pas revenir là-dessus. Je t'en ai déjà amplement tenu rigueur, puis remercié. Cela ne te donne aucun droit d'occuper la moindre place dans mes conseils. D'ailleurs, tu ne connais rien à la politique. Tu n'as pas cessé de le proclamer toi-même, quand j'étais une enfant. Ça n'est pas tombé dans l'oreille d'une sourde.

– Mais c'était parce que tu étais une enfant, justement ! Si tu savais comme j'ai grandi mûri sous ton influence, ma fille !...

– Ferme-la. Retourne manger tes tiramisus et tes sucettes à la menthe. Après tout, on ne peut exiger d'aucun vieillard qu'il crève avec des dents de jeune homme. Qu'on aille chercher Mek-Ouyes.

Car Mek-Ouyes est alors le recours. C'est à se demander si le vieillard n'en rajoute pas un peu pour le seul plaisir de passer un petit moment pas banal avec lui. Ça commence par une discussion pleine de promesses :

– Elle dit que je n'y connais rien à... à quoi déjà ? la politique.

– C'est plutôt un bon point, dit Mek-Ouyes, de n'y rien connaître.

– Pourquoi ?

– Parce que la politique, c'est prospectif, donc forcément de l'ordre du pari. Il ne faut pas confondre avec l'Histoire. L'Histoire, d'accord, on peut la connaître ou s'y efforcer. D'ailleurs, c'est impossible aussi.

– Qu'est-ce que je peux faire, alors ?

– Elle vous l'a dit, cher ami, du tiramisu et le manger. Je m'invite.

*

Capri

Les grands penseurs du Monde-Mondes sont présents à Capri pour quelques jours et une joute philosophique avec supporters nombreux. Dans les chemins de l'île, on peut facilement les apercevoir qui se promènent, tôt le matin, sous le soleil pas encore trop chaud. Chaque grand penseur marche seul en avant d'une petite troupe qui suit son champion à dix mètres. Il faut à la fois le surveiller de près (crainte d'agression ou de kidnapping) et ne pas le troubler dans sa méditation. L'un a une haute crinière blanche qui se voit de très loin et qui tend à lui conférer un avantage substantiel sur ses concurrents, lesquels sont donc allés se faire relooker chez un coiffeur de l'île. Tel grand gourou au crâne parfaitement lisse se l'est fait reluire au point qu'on peut se regarder dedans comme dans le miroir d'une cuiller côté convexe ; tel autre s'est fait une tête afro dont les cheveux hérissés latéralement s'accrochent aux branches des tamaris.

Mek-Ouyes, quant à lui, ne marche pas devant, mais derrière la troupe qu'il

s'est choisie pour le précéder. Ce sont des chats. Il a récupéré, dans les cuisines de tous les hôtels de Capri, des têtes de poisson de petit format, de celles dont un chat moyen peut ne faire qu'une bouchée. Il lance périodiquement une tête au-devant de la troupe pour la faire avancer.

Sur leur passage, on rit de bon cœur ou on se moque, c'est selon.

– Oui, l'homme est décidément un animal très humain, dit Mek-Ouyes.

*

Une réussite judiciaire

Mek-Ouyes est juge volant à La Nouvelle-Colmar. Une prévenue lui a tapé dans l'œil. Cet femme est l'objet de son admiration, et pas que pour des raisons physiques (c'est une superbe brune de deux mètres de haut aux jambes interminables), aussi pour le crime qu'elle est parvenue à perpétrer et à cacher pendant des années.

– Comment as-tu fait pour tuer ton père et coucher avec ta mère sans que personne n'en ait rien su ? Elle, au moins, c'est quand même étrange qu'elle ne s'en soit aperçue que depuis ton arrestation !

Verdict du juge volant ?

– Compte tenu de circonstances atténuantes que nul ne songe ici à te dénier, le tribunal de La Nouvelle-Colmar te condamne... non, te demande instamment, sachant que tu ne peux pas te dérober, de répudier ta mère comme amante et de te choisir un autre père.

– Cruel verdict, dit la coupable.

– Si elle veut, j'en ai un pour elle, dit méchamment Agatha de Win'theuil. Au prix d'une petite reprise, je le lui vends très volontiers.

Cent unième épisode

Du balai !

Tout Mek-Ouyes est dans les détails. Agatha de Win'theuil a presque fini par se faire une raison. Aujourd'hui, il tord la gueule. Que va-t-il encore inventer qui ne va pas, dans le Monde-Mondes ?

– Inventer non, malheureusement.

– Alors quoi ?

– Les balayeurs !

– Eh bien quoi, les balayeurs ? Il n'y en a quasi plus, des balayeurs, par les villes et les villages.

– Justement ! Prenez un morceau de trottoir, un coin de jardin public avec des feuilles... Naguère encore on balayait. À sec. On ne brûlait que l'huile de coude. Aujourd'hui, le moindre personnel dévolu au nettoyage a besoin d'un tuyau d'arrosage. En période de pénurie d'eau, il lui faut des litres et des litres pour faire avancer une feuille morte de quelques mètres, sans même qu'il se décide à se baisser pour la ramasser au bout du flot. Il doit prendre sa vessie pour une citerne avec une satisfaction démesurée, ou ses couilles pour le lac Titicaca ! Regardez plus loin : un autre utilise une sorte de poussoir à air, un souffleur, qui chasse les bouts de papier un peu plus loin dans le vent qui en fait ce qu'il veut bien...

– Franchement, Mek-, vous voulez me faire perdre mon temps avec un détail de cet acabit ? Je me demande si vous êtes bien sérieux.

Mek-Ouyes lève les yeux au ciel. Il dit :

– Le Monde-Mondes est foutu.

*

Un beau cadeau

L'imprimeur de la rue des Mormoirons fait des livres, quand on le lui demande. Mek-Ouyes apporte un manuscrit intitulé *Sur les roses*.

– De quoi s'agit-il ? lui demande l'imprimeur. C'est de la poésie ou de la botanique ?

– Un peu les deux, dit Mek-Ouyes évasif.

– Il y aura combien de pages ?

– Une trentaine. C'est surtout la couverture qui m'intéresse. Pourriez-vous me proposer plusieurs maquettes ?

Ainsi fait l'imprimeur. Pour son nom, son titre et le logo d'un éditeur bidon, Mek-Ouyes choisit un beau Baskerville gras, bien monumental, qui mange tout l'espace de la couverture.

– Il faut me donner le texte intérieur, à présent.

– Ce n'est pas la peine. Vous mettrez trente-deux pages blanches.

– En ce cas, ce sera vite fait. Et combien d'exemplaires ?

– Un.

Lorsqu'il vient chercher l'exemplaire, Mek-Ouyes est satisfait et paye rubis sur l'ongle. Il écrit un envoi en page 3 : « Pour Agatha. À livre ouvert. Mek-Ouyes. » Il glisse le livre dans une enveloppe, et puis encore un petit bristol : « Permettez-moi, chère Agatha, de vous envoyer *Sur les roses*. »

*

Leçon de mots

– Qui dites-vous que vous êtes ?

Mek-Ouyes se dit antéphilosophe, et non anti-, et non philosophe tout court. Mais est-ce que ça n'est pas un peu trop confortable ? Cette position l'autorise à faire l'impasse sur des lectures qu'il trouve terriblement fastidieuses.

– Cela signifie-il que vous êtes de l'Âge d'Or, maître ?

- Il n’y a jamais eu d’âge d’or, esclave.
- Pourquoi m’appelez-vous esclave, maître ?
- Parce que vous m’appelez maître, esclave.
- Je ne peux tout de même pas vous appeler Mek-Ouyes !
- C’est mon nom, non ?
- Ce n’est pas un nom honnête pour un philosophe.
- Je ne suis pas un philosophe, je suis un antéphilosophe. Je ne suis pas même *un* antéphilosophe, je suis antéphilosophe, sans article, même indéfini, et, entre nous, il n’y a pas de quoi en faire un enseignement.

*

Un signe fort

Comme elle a le sentiment que Mek-Ouyes se désintéresse complètement d’elle et de ses responsabilités, Agatha de Win’theuil a demandé à Mek-Ouyes de lui envoyer « un signe fort » du contraire.

- Dites-moi d’abord ce que serait un signe faible.
- Monsieur Pinaillou qui recommence...
- Un signe est un signe, je ne vois pas qu’il y en ait de faibles, de forts ou de moyens. C’est à peine différent pour les choses signifiées.

Agatha sent venir à son nez la goutte, qui pour être d’apparence aqueuse est peut-être bien chargée de moutarde de Dijon extraforte. Elle donne une petite tape sur la joue de Mek-Ouyes.

- Vous avez vu, Mek- ?
- Qu’aurais-je dû voir ?

Agatha recule d’un pas et lance une claque formidable sur l’autre joue de Mek-Ouyes, qui vacille.

- Une faible, une forte, dit-elle.
- Je regrette, mais une baffé n’a jamais été un signe, Agatha.

*

Dernier mot

Un garçon dit :

- Ma question est la suivante.

Et il meurt.

– Il aurait mieux fait de dire : « Ma réponse est la suivante », dit Mek-Ouyes en guise d’oraison funèbre.

*Cent deuxième épisode**Une histoire d'homme*

Ce type, au tribunal de Créteil-Soleil, avait eu une histoire dans sa vie, une seule. Il la raconte devant ses juges sous le titre de : *Histoire de l'homme qui avait un garage*. Il possédait un pavillon de banlieue, un garage, une voiture et un emplacement non clôturé devant son garage. Souvent, par flemme de descendre l'ouvrir, il garait sa voiture devant la porte de son garage. C'était compréhensible et il en avait le droit. Mais à force que, en son absence ou la voiture au chaud, des voitures qui n'étaient pas la sienne se garent devant son garage, l'empêchant souvent de sortir et parfois de rentrer, il en vint à mettre une pancarte : DÉFENSE DE STATIONNER, SORTIE DE VÉHICULE. Mais parfois, il stationnait devant sa propre pancarte puisqu'il savait qu'alors il ne pouvait en aucun cas gêner quelqu'un. Cette contradiction finit par le chiffonner : édicter une loi et y contrevenir était gênant.

– Bien pensé ! dit Mek-Ouyes juge volant.

Reformuler la loi dans le genre DÉFENSE SAUF À MOI (il aurait donné le numéro de sa propre plaque minéralogique) DE STATIONNER ne lui plaisait pas. On n'inscrit pas la loi avec une exception.

– C'est juste, dit Mek-Ouyes.

Un jour, son voisin, lui sembla-t-il, le regardait de travers en souriant de façon ironique. Il n'eut de cesse que le bonhomme, qui n'avait pas de garage et se garait un peu n'importe où, n'en fasse construire un. Il dépensa beaucoup de salive et d'apéritifs pour tenter de le convaincre, sans succès. Il se doutait que, lui parti en vacances, le voisin se garait sans vergogne devant la DÉFENSE DE STATIONNER de son garage à soi. Tout cela n'avait que peu d'importance et prit de grosses proportions. Excédé, l'homme résolut la question en abattant son garage et en vendant sa voiture. À la place, il planta un séquoia et du gazon et finit par clôturer.

– Tout ça est excellent, dit Mek-Ouyes. Je ne comprends pas pourquoi cette affaire arrive devant le tribunal !

Le voisin a estimé que le bonhomme aurait dû lui demander son autorisation pour abattre son garage. Son geste a constitué une sorte de rupture unilatérale d'un dialogue que lui-même n'avait pas sollicité mais auquel il s'était plié de bonne grâce et finalement accoutumé. Une pareille violence dans les relations de voisinage n'est pas admissible dans le Monde-Mondes.

– Il y a quelque chose de sain dans cette réaction, juge Mek-Ouyes.

– Alors, quel est votre verdict ? Voulez-vous que nous suspendions quelque temps la séance afin que vous puissiez réfléchir ?

– Ce n'est pas nécessaire. Le tribunal, ayant longuement mûri la question pendante, condamne les deux parties à vivre sous le même toit, un tiers toit fourni par le tribunal, solidairement et conjointement, pendant trois cent soixante-six jours consécutifs à compter du 1^{er} du mois prochain. Le destructeur de garage purgera ainsi sa peine pour violence anti-voisin ; le voisin qui jure si bien par le partage et la coprésence l'expérimentera. Nous avons dit.

*

Jalousie

– Le jésuisme, c'est vraiment la plus conne des religions, dit Agatha de Win'theuil qui se souvient de son enfance adoratrice.

– Pourquoi faire des jalouses ? dit Mek-Ouyes.

*

Rentrer à la maison

Agatha de Win'theuil revient d'un voyage officiel en Colombie-Britannique. Elle est d'une humeur massacrant. Elle a demandé à Mek-Ouyes de l'accompagner pour une petite promenade dans le parc de la présidence.

– J'aime beaucoup partir en voyage, mais je déteste revenir. C'est toujours comme ça, dit-elle.

– Le décalage horaire, conclut Mek-Ouyes.

– Nullement. Ça ne m'a jamais gênée, ce truc-là. Je ne vois pas la différence. Sauf...

– Sauf ?

– Eh bien...

– Allons, poussez...

– Non, non.

– Nous nous connaissons suffisamment, voyons.

– Sauf la défécation, admet Agatha.

– « Constipation du fuseau horaire », disent les spécialistes, rapporte Mek-Ouyes sans rire. C'est sans doute la raison pour laquelle votre humeur est... je ne dirais pas qu'elle n'est qu'acariâtre, mais...

– Attendez-moi une seconde !

Agatha a disparu soudain derrière un buisson et sous un cornouiller à fleurs qui est en fleur.

– Ha ! mais, voulez-vous bien vous éloigner ! Qu'est-ce que vous faites là à m'épier ? Est-ce que ce sont des façons ?

– Je voulais voir à quoi ressemblait une merde américaine de la côte ouest.

*Cent troisième épisode**Une bouteille*

Mek-Ouyes n'a pas cessé longtemps d'être un sacré buveur de vin. Il boit un

peu de tout, curieux des façons vinicoles les plus rudes comme les plus sophistiquées. Et puis il boit en quantité, en mangeant, en solitaire ou en compagnie.

– Mais elle est dégueulasse, cette bouteille ! lui dit un commensal.

– Oui, elle gagne à être finie.

*

De quoi je me mêle ?

– Si Ève est née de la côte d'Adam, dit Mek-Ouyes dans son discours d'ouverture au colloque « Théologie et Monde-Mondialisations », Adam est son géniteur. Le péché originel biblique, c'est l'inceste. Débrouillez-vous avec ça.

Et il quitte la place pour aller déjeuner.

*

Gouvernaille

À chaque fois qu'il vient à croiser un ministre, Mek-Ouyes lui dit que la « bonne gouvernaille » (le concept a été lancé par lui) exige que lui-même ne participe pas au conseil.

– Mais pourquoi ? Voulez-vous dire par là que vous voulez être au-dessus de la mêlée ?

– Au-dessous, dit Mek-Ouyes.

*

Au stade

Encore une fois, Agatha de Win'theuil veut savoir si son peuple l'aime. Elle convoque son costumier et sa maquilleuse.

– Pas un mot à Mek-Ouyes.

– Oui, madame.

Mek-Ouyes est au courant dans la minute par un coup de téléphone de l'épouse du costumier et par un télémessager du mari de la maquilleuse.

– Au travail, dit Mek-Ouyes.

Avec la maquilleuse et le costumier, il a mis au point pour lui-même un déguisement de gars du peuple. Ça n'a pas été facile de s'extraire des clichés. Il a choisi d'être en supporter de football : maillot coloré, petit drapeau à la main, perruque blonde, musette avec canettes de bière, front coloré à la gouache aux couleurs d'un club imaginaire.

Agatha, de son côté, se dirige vers le stade avec ses deux gorilles peu discrets à lunettes noires, qui ont toujours un œil inquiet sur les voisins et bien peu sur le ballon. Agatha est vêtue de façon très coquette, joli décolleté à bustier et petite veste yachting faussement décontracté un peu oversize. Mek-Ouyes prend place dans la tribune, juste au rang qui est sous Agatha. Après l'audition de l'hymne international du Monde-Mondes écouté distraitement par une foule qui est restée assise, Mek-Ouyes se met à crier à tue-tête :

– Vive Agatha de Win'theuil !

Agatha sourit à son admirateur et fait mine de se lever pour saluer, mais comme personne ne reprend à l'unisson ou ne songe à ponctuer d'un « Hourra ! », elle obéit au geste des gorilles qui lui conseillent la discrétion. D'ailleurs, n'est-elle pas ici incognito ?

La première mi-temps du match morne se passe. Mek-Ouyes se lève et sort. Agatha le suit. Les gorilles leur emboîtent le pas. Tout en haut de la tribune, sur le promenoir, Agatha demande du feu à Mek-Ouyes. Mek-Ouyes sort un briquet.

– Mais... vous n'avez pas de cigarette !

– C'était seulement pour voir votre flamme. Je vous ai entendu, tout à l'heure. Êtes-vous un admirateur d'Agatha de Win'theuil ?

– Passablement.

– Vous voulez dire... que vous n'êtes pas inconditionnel ?

– Presque. Pourquoi, le seriez-vous, vous, inconditionnelle ?

– Oui, je l'avoue. Je trouve que c'est une femme exceptionnelle, d'une beauté qui ne recule devant rien, fût-ce le temps qui passe. Une intelligence des situations et des actions peu commune... Un bilan qui ne se peut comparer à rien dans l'histoire de l'exercice du pouvoir en tous les lieux et à toutes les époques. J'ai le sentiment que rien ne peut la surprendre négativement. Elle analyse à toute vitesse avec une sûreté incroyable. Et juste, avec ça, sévère mais sans excès. Un sens de l'équité sans faille. Personne ne peut lui raconter de bobards. Le don de la collectivité et celui de la personne, tout à la fois dans son beau mélange. Et puis alors, ce corps sculpté, chacun de ces galbes plus galbés l'un que l'autre... où peut-on trouver mieux ? C'est vraiment une femme à la hauteur, vous ne trouvez pas ?

– Je ne suis pas loin d'être d'accord avec vous, dit Mek-Ouyes qui s'éclipse.

Le lendemain, Agatha de Win'theuil prie Mek-Ouyes de venir déjeuner avec elle. Il y aura de l'araignée de mer, du livarot et des fraises au vin rouge. Au dessert, elle lui dit :

– Hier, figurez-vous, j'ai enfin réussi ma sortie au peuple. Et j'ai recueilli sur Agatha de Win'theuil des témoignages absolument dithyrambiques.

– Ça ne me surprend nullement, dit Mek-Ouyes.

Cent quatrième épisode

Alliances

Une fois, Agatha de Win'theuil a dit à Mek-Ouyes qu'il devrait bien se remaier, que ça polirait un peu son caractère et contredirait sa propension désas-

treuse à la solitude essentielle. Trois jours après, Mek-Ouyes a trois épouses, et chacune de ses épouses a trois maris. Avec chacune de ses épouses, Mek-Ouyes a signé un contrat de mariage pour trois mois renouvelables.

– Tout le monde est content, dit Mek-Ouyes.

Tout le monde sauf Agatha de Win'theuil, qui se plaint d'être délaissée par son fou du prince.

– Si je suis votre fou, dit l'imbécile, vous ne pouvez pas me demander des horaires de fonctionnaire ! Je me dois à ces femmes auxquelles vous m'avez encouragé à me lier. Vous savez bien que je vous obéis en tout.

– Oui, et plutôt trois fois qu'une, à ce que je vois. Je ne sais pas ce qui me retient de vous demander de divorcer dans les meilleurs délais...

– Rien n'est plus simple, dit Mek-Ouyes.

Au bout des trois premiers mois, Mek-Ouyes renonce à ses mariages. Ses trois femmes ne sont pas contre. La vie de tout ce petit monde s'en trouve simplifiée.

*

Certaines limites

Mek-Ouyes n'a jamais aimé le suicide. C'est le seul domaine à propos duquel il met un point d'honneur à vouloir à tout prix légiférer. Il refuse de discuter de ses raisons, affirmant haut et fort que la loi doit interdire, c'est-à-dire réprimer. Comme il est également hostile à la peine de mort, mais qu'il ne pense jamais cette hostilité sans un « sauf », il n'a de cesse d'essayer de convaincre Agatha de Win'theuil, ainsi que l'Assemblée législative du Monde-Mondes, qu'il faut prohiber absolument tout suicide sous peine de mort. En cas de suicide réussi, la peine de mort aura été donnée par anticipation et par le condamné lui-même. En cas de suicide raté, c'est la collectivité qui viendra apporter une aide technique au suicidé incompetent.

– Ça risque de faire beaucoup de morts réussies, objecte Agatha.

– Sauf si l'effet dissuasif est suffisant.

– La loi ne dissuade que les moutons, dit la vice-présidente avec mélancolie. Les loups sont seulement moins nombreux.

*

Devant le paysage

Certains jours de méditation immanente, Mek-Ouyes se pose devant un paysage au lever du soleil et ne quitte la place qu'au coucher. Et encore arrive-t-il une bonne demi-heure avant l'aube et reste-t-il par plaisir une bonne partie de la nuit. Seule la froidure peut le faire interrompre son activité inactive.

Il mange simplement quelques dattes et boit l'eau de sa gourde. Il n'est jamais muni d'aucun livre, pas de papier-crayon, pas de machine qui fait du son.

Son activité mentale est importante : ne rien perdre des transformations chromatiques, ne manquer aucun micro-événement, compter les arbres, ce qui est d'avance une gageure. Pourquoi pas les feuilles des arbres ?

Les êtres humains qui passent dans le paysage ou y vivent sont étudiés lon-

guement. L'un des objectifs essentiels est encore de faire partie intégrante du paysage. L'observateur s'y observe. Regardeur regardé.

– Bonjour, Monsieur Mek-Ouyes, dit Mek-Ouyes.

*

Celui qui...

Agatha de Win'theuil ne sait trop comment présenter Mek-Ouyes quand il lui fait le plaisir d'être à ses côtés. « Président » risque de le faire fuir à toutes jambes ou de le plonger dans une bouderie austère. « Ami » est ambigu. « Conseiller » réveille l'esprit de fronde chez tous les autres.

– Je vous présente celui qui est à mes côtés, aime à dire finalement Agatha.

Et puis elle abandonne à chacun le soin d'interpréter.

Mek-Ouyes ne manque tout de même pas de pinailler sur la formulation :

– Je ne peux pas être à la fois à votre côté droit et à votre côté gauche, Agatha. Par conséquent, il serait plus judicieux de dire que je suis, de temps à autre, à votre côté. Et même, parfois, derrière. Tout contre.

– Taisez-vous, personnage obscène à l'esprit toujours mal tourné. Si vous êtes à mon côté droit, c'est que je suis à votre côté gauche, par conséquent, comme vous dites, nous sommes ensemble à nos côtés.

– C'est vrai, admet Mek-Ouyes, c'est une façon de dire assez mek-ouyienne.

Cent cinquième épisode

La jalousie

Mek-Ouyes a une idée toute nouvelle qui l'accapare entièrement. Il veut extirper la jalousie du cadre de la République.

– Si c'est avec les mêmes moyens que pour le suicide, vous pouvez peut-être vous en dispenser, dit Agatha, qui a appris à se méfier des lubies mek-ouyennes.

– Mais... peut-être bien... si vous l'interdisiez purement et simplement, sous peine de... pas de mort, évidemment, mais disons de perte de l'Objet...

– De l'Objet d'Amour ?

– Dites plutôt de l'objet d'abus.

– C'est impossible.

– Est-ce à dire que vous en respectez le principe ?

– Je n'ai pas dit cela.

– Alors, on n'avancera pas. Tant que l'on s'obstinera à n'interdire que les effets de la jalousie lorsqu'ils sont désastreux et pas la jalousie elle-même à chacune de

ses apparitions, on n'avancera pas sur ce terrain qui demande une lutte de tous les instants.

– Il faut distinguer jalousie sans raisons et jalousie avec.

– Non, justement, cette distinction est non avenue. La fin de la jalousie se vit en terme de renoncement, comme pour l'alcool ou le tabac.

– Si vous y avez renoncé, c'est qu'avec l'eau du bain vous avez renoncé à l'amour, mon cher. Moi, je ne connais qu'une façon de renoncer à elle.

– Je vous écoute, Agatha.

– Tromper celui qu'on aime.

– Vous ne m'en avez jamais autant dit, Madame la Vice-Présidente.

*

Chez le notaire

Mek-Ouyes a décidé de rédiger son testament. Trois rendez-vous de deux heures chez le notaire n'ont pas suffi à sa rédaction. D'ailleurs, rien ne l'empêche de continuer à la maison. Le notaire n'a pas que ça à faire. « Ceci est mon testament révoquant toute disposition antérieure... je lègue tous mes biens à la personne dont le nom suit... à charge pour elle de faire effectuer les dons particuliers ci-après : je lègue à John Flandrin... je lègue à Agatha de Win'theuil... je lègue à X ou Y... »

Le testament de Mek-Ouyes compte déjà plus de mille deux cents legs particuliers, petites sommes, bijoux, studios, voitures, vélos, sacs, chaussures, cravates, ustensiles de cuisine, livres, flacons de parfum, bouteilles de champagne (pleines), couteaux à huîtres, pinces à four, encriers, plumes sergent-major, ordinateurs de vingt ans d'âge, dictionnaires, dessins originaux de quelques peintres obscurs, photos de famille, râpe électrique Moulinex de la grande époque pour le fromage ou les carottes, muselières pour chien en cuir véritable, fusils de chasse marqués TIRER TUE, kalachnikovs marquées TUER TUE, rouleaux de papier de grand format, animaux empaillés, pièces de monnaie anciennes...

Aucun de ces objets n'est vraiment de valeur, mais mis bout à bout l'ensemble finit par constituer une fameuse addition.

– Je ne comprends pas très bien, dit le notaire. Je connais la modestie de votre intérieur : une seule pièce ne comportant aucun objet ou presque. Où cachez-vous tout ce bric-à-brac ?

– Oh, dit Mek-Ouyes, je suis en excellente santé. Je n'ai pas dit que je n'aurai pas tous ces trucs, au moment de ma mort, si je me décide enfin à les acquérir.

*

Excès

Mek-Ouyes a bien mangé. Des asperges en quantité, des supions à l'encre, un crumble aux myrtilles, le tout arrosé de deux bouteilles de rioja pour lui tout seul. Il se sent lourd. Rentré chez lui, il va pisser pour sentir la terrible odeur du méthylmercaptan qui se trouve dans l'urine. Il regarde sa langue dans la glace, sa langue est toute noire et ses dents guère mieux.

Si la paroi de son estomac est aussi tachée que sa chemise, ça doit être effrayant à voir.

– Ma présidence pour un lavomatic ! marmonne-t-il à son reflet d'une voix pâteuse.

*

Le grand âge

– C'est excellent de vieillir, dit Mek-Ouyes. Il y a là une courbe qu'il faut accepter, avec sa descente finale, comme il y a eu chez le bébé la lente montée pénible et dépendante. Un vieillard meurt dépendant. C'est ainsi. D'ailleurs, je vais d'ores et déjà m'inscrire à l'hospice des grands dépendants.

– Comment savez-vous que vous serez un grand dépendant ? l'interroge Agatha de Win'theuil.

– J'ai été tellement indépendant, durant toute ma vie !

Cent sixième épisode

Conversation téléphonique

Depuis quelque temps, dans le Monde-Mondes, les marchands de tout et de rien (surtout de rien) ne cessent, à toute heure du jour et de la nuit pour cause de décalages horaires, de harceler au téléphone la clientèle potentielle. John Flandrin estime que c'est la fin des métiers de commerce :

– Tu comprends, dit-il à Mek-Ouyes, le client est protégé derrière sa cuirasse. Comment veux-tu en trouver le défaut ? C'est du commerce à la louche et à l'aveugle, c'est la fin de la civilisation.

– Toi, si tu t'y mettais, tu y arriverais sûrement.

– Je n'en crois rien. Et de toute façon, je n'ai pas envie.

– Il est vrai que moi, j'ai une méthode, dit Mek-Ouyes.

– Une méthode pour vendre ?

– Non, pour ne pas acheter, pour, même, ne pas rester plus de trois secondes au bout du fil.

– Laquelle ?

– Aussitôt que je comprends que mon téléphoneur est un représentant (c'est-à-dire au bout de deux secondes), j'éclate de rire et je lance : « Encore une de tes farces, John, mais je t'ai reconnu. Va te faire foutre ! » Et je raccroche.

– C'est élégant, dit Flandrin.

*

Une longue chaîne

Mek-Ouyes a eu le malheur de dire à Agatha de Win'theuil qu'il serait volontiers pour elle, si elle voulait, une sorte de documentaliste. Mais qu'elle n'exige pas de lui qu'il assiste aux conseils interminables, aux assemblées qui traînent en longueur, aux audiences sans énergie. En revanche, en cas de besoin d'une enquête approfondie, livresque ou de terrain, avec du temps devant soi, il est son homme ! Agatha de Win'theuil le prend au mot. Elle le missionne par contrat d'engagement en trois exemplaires selon les termes duquel il lui fournira une liste la plus complète possible, avec commentaire, des assassinats politiques dans toute l'Histoire des hommes et des pouvoirs.

– C'est très intéressant, dit Mek-Ouyes.

– Ça le serait encore plus si vous ne commenciez pas votre travail par vous croiser les bras.

– Avant toute chose, il faut réfléchir.

– Réfléchissez dans une autre position, voulez-vous.

Mek-Ouyes croise les doigts de ses deux mains et les pose sur son occiput en écartant les coudes et dégageant les aisselles. Alors défilent devant lui les poignards avec manche, lame et sang, les fusils à lunette, les bombes sphériques à mèche, les « plus haut que Careiro », les calèches prises d'assaut, les « tenterait-il de lever la moustiquaire ? », les bâtons de dynamite, les « tu quoque mi fili », les douze balles dans le corps, les colis piégés...

– Qu'avez-vous au programme, aujourd'hui, Agatha ?

– Oh là là... mille choses.

– Mille choses annulées. Vous restez à la maison, aujourd'hui.

*

Au marché

Un jour, Mek-Ouyes a décidé de se rendre au marché. Ça fait bien longtemps qu'il n'y a pas mis les pieds. Il faut dire qu'il lui manque beaucoup de choses pour s'y trouver heureux : il n'a pas un sou en poche, pas de crédit possible sur sa carte de crédit, il n'a pas d'envies particulières, il n'a besoin de rien. Il n'a pas d'appétit. Il est dans une phase expérimentale de non-désir. Est-ce que ça vaut la peine de prendre avec lui un sac ou un panier ? Il y va les mains dans les poches, à petits pas.

Le boucher Galignani le reconnaît tout de suite.

– Venez par ici, Président, venez derrière.

Il lui donne un rôti.

– Mais...

– Il n'y a pas de « mais ». Et pas un mot à la bouchère, hein...

Mek-Ouyes est bien embarrassé avec ce rôti. Sa phase de non-désir est complètement végétarienne et il n'a plus de four à la maison. Le rôti le dégoûte. Il se dirige vers l'autre bout du marché, exactement aux antipodes, là où se trouve un deuxième boucher. Il avance la main vers le boucher Mouzaïon et lui serre cha-

heureusement la main droite. Dès qu'il a le dos tourné, il dépose avec habileté et discrétion le rôti sur l'étal.

– Attendez, dit le boucher Mouzaïon, c'est pour vous... une pintade. Vous m'en direz des nouvelles.

Mek-Ouyes se dirige vers le troisième boucher du marché, le boucher Sérapion. C'est celui des trois bouchers qui n'aime pas Mek-Ouyes. Mek-Ouyes avance sa main vers Sérapion, qui détourne la tête. Mek-Ouyes en profite pour poser la pintade sur l'étal. Sérapion, qui n'a rien vu de ce manège, se retourne et envoie un bras d'honneur au président, un bras d'honneur qui veut dire : « Tu n'auras plus ma voix. »

Mek-Ouyes lui sourit gentiment et s'éclipse. Il en a fini pour aujourd'hui avec le marché.

Cent septième épisode

Le faire

– Ce qui est fort, en vous, Mek-Ouyes, c'est que vous parvenez à n'être rien, nulle part, mais que vous pouvez être tout et partout. Comment faites-vous ?

– Que voulez-vous dire, Agatha ?

– Ce qui est renversant, Mek-Ouyes, c'est votre placidité formidable, quoi qu'il arrive. Je voudrais être avec vous le jour d'une catastrophe naturelle, un tremblement de terre, par exemple, je suis sûre que je serais heureuse.

– Pourquoi ?

– Parce que de deux choses l'une : ou bien le tremblement de terre vous occasionnerait un petit tremblement de passion soudaine (instinct de conservation, de dernier plaisir...) ou bien vous seriez tellement imperturbé que vous représenteriez un havre pour tous les autres, nous autres affolés.

– Agatha, vous me prêtez des...

– Des qualités que vous avez, Mek- ! J'insiste. Ce qui est attendrissant, c'est la façon douce avec laquelle vous considérez que parmi les événements aucun n'est plus haut que l'autre. Comment faites-vous ?

– Je ne sais pas comment je fais, je sais seulement que je ne fais pas grand-chose, que je n'ai rien fait, que je n'ai rien à faire et donc rien à défaire.

*

Tourisme

Lorsque telle ou telle délégation du Monde-Mondes se présente du côté de la présidence, il n'est pas rare que Mek-Ouyes soit requis de jouer les guides

touristiques. D'ailleurs, il ne déteste pas cette charge. Il propose au protocole d'emmener en car ou en aérominibus tel ou tel petit groupe à l'issue de l'audience vice-présidentielle.

– Préparez-vous, dit-il aux touristes d'avance bouche bée, je vais vous emmener dans les ruines d'un hôpital romain du temps de la décadence.

Tout le monde descend.

– Mais ça m'a tout l'air d'être un hôpital ultramoderne, ça... dit un officiel.

– Le site archéologique doit se trouver dans le jardin, assure un autre.

Et Mek-Ouyes se met en devoir de faire visiter par le menu l'ensemble des installations en insistant bien sur la vétusté de l'endroit, le manque de place, les râles des malades accrochés à leur sonnette d'appel tandis qu'il n'y a personne à l'autre bout...

– C'est très intéressant, lui dit-on, mais où est la partie antique ?

– Vous voulez plus antique ? dit Mek-Ouyes. Je crains que nous n'ayons pas cet article en magasin.

*

Engagez-vous !

– Est-ce que vous avez une guerre préférée ? demande un jour Agatha à Mek-Ouyes.

Agatha de Win'theuil s'est décidée à prendre auprès d'elle un conseiller militaire qui fait office de chef d'état-major.

– Est-ce à dire que votre État devient majeur, Agatha ?

– Ce n'est pas *mon* État, Mek-, vous le savez mieux que moi, ne faites pas l'âne pour avoir du foin, voulez-vous... Répondez plutôt à ma question. Mon conseiller dit que pour préparer toute guerre possible, il faut connaître les précédentes et même avoir des préférences.

– Il faut surtout soigner son ennemi.

– Que voulez-vous dire ?

– Soigner la réputation de son ennemi... la réputation d'ennemi de son ennemi... Entretenir une certaine forme de détestation.

– Là, vous faites le Mek-Ouyes que je n'aime pas, Mek-Ouyes, avec tous vos bla-bla dilatoires. Je répète ma question : quelle est votre guerre préférée ?

– Vous avez changé de question, ma chère. La première mouture en était la suivante : « Est-ce que j'ai une guerre préférée ? »

– Eh bien répondez, animal !

– Oui.

– Me permettez-vous à présent de vous poser une deuxième question ?

– Plutôt une troisième, sauf votre respect.

– Alors ?

– Dites-la !

– Quelle est votre guerre préférée, bac à viande et sac à tripes ? Et je parle d'une guerre passée, ne me répondez pas en me disant « la suivante » ou « celle qui n'a pas encore eu lieu » ou... que sais-je ?

– Ai-je droit à un moment de réflexion ?

– Vous avez répondu « oui » à la question « Avez-vous une guerre préférée ? ». Je ne vois pas pourquoi, maintenant, vous auriez besoin d’une minute de réflexion !

– Qui a parlé d’une minute ?

– Je vais vous arracher les couilles, Mek-Ouyes, et nous les faire bouffer à tous les deux après les avoir montées en brochettes et passées sur le barbecue !

– Moi, je veux bien faire la guerre, dit Mek-Ouyes, à condition que ce soit la Drôle de Guerre.

Cent huitième épisode

Richesse idée

Mek-Ouyes participe au Grand Festival monde-mondiaux de la Richesse. Il concourt pour les éliminatoires de la coupe dans la catégorie « Richesse intérieure » qui est en quelque sorte la plus petite division de la compétition. Celui qui arrive en tête en Richesse intérieure passe ipso facto dans la division supérieure dite « Richesse interne-externe ». Il prend la place de celui qui est en queue et conséquemment redescend. De même au-dessus, il y a encore les divisions « Richesse externe », « Richesse constitutive » et enfin « Richesse » tout court.

Les matches de Richesse intérieure se font à coups d’idées qui s’échangent et se vendent. Cette année, Mek-Ouyes a une idée qu’il n’arrive pas à négocier : les biens matériels sont équivalents à des non-biens spirituels comme la conversation ou le regard, si bien que leur circulation et leur échange ne sont pas limités par la propriété privée et pas davantage par la propriété publique. Personne ne veut de cette idée, et Mek-Ouyes reste dans sa division, au rang le plus bas, la lanterne rouge.

*

Déménagement

C’est le moment où toutes les sous-régions du Monde-Mondes ont exigé et obtenu que la présidence et les assemblées s’installent ici puis là de façon tournante.

– D’accord, a dit Agatha de Win’theuil, à la condition que chaque sous-région construise un palais ou réhabilite une demeure qui soit parfaitement conçue pour nos travaux.

La première ville à se trouver prête est Vieux-Beijing. Les Chinois ont fermé au tourisme la Cité interdite.

– Le pouvoir ne peut pas s’installer dans un lieu qui porte ce nom négatif, dit Agatha. Il faut le rebaptiser.

– D'accord, disent les Chinois, qui savent très bien que la vox populi continuera à dire « Cité interdite ». À vous de jouer.

– Mek-Ouyes ! Où est Mek-Ouyes ? Qu'on aille me chercher Mek-Ouyes !

– Me voici, dit Mek-Ouyes.

– J'ai une tâche pour vous, Mek-. Plus dans vos cordes que celle-ci, tu meurs.

– De quoi s'agit-il ?

– Il faut rebaptiser d'urgence la Cité interdite de Vieux-Beijing.

– Pourquoi diable ?

– Parce que nous allons nous y installer pour trois ans. Vous pouvez préparer vos valises.

– J'y vais de ce pas.

– Attendez, imbécile ! Je vous ai dit de la renommer.

– Je ne peux pas la renommer sans la connaître !

– Je vous ordonne de la renommer sans la connaître.

– Nous l'appellerons « Je vous ordonne ».

– C'est impossible.

– Pourquoi ? Ça aurait le mérite de la clarté.

– Ça me donne une idée. Nous l'appellerons « Je vous écoute ».

– « L'écoute », plutôt.

– Excellent. Vous voyez, Mek-Ouyes, quand vous voulez... à présent, nous pouvons partir. Nous pouvons partir à *L'écoute*.

*

Machine à écrire

Mek-Ouyes est dans sa période cimetière. Il passe la moitié de ses journées dans les cimetières à prendre des notes. Tous types de cimetières. Celui d'Eylau, ceux qui sont grands sous la lune, San Michele, le Marin, Spoon River, celui du Montparnasse où il fleurit Topor, Sainte-Beuve, Cortázar, Tzara, les Pigeon et Jauberthie.

– Qu'est-ce que vous notez donc ? demande Agatha bien curieuse.

– Vous êtes bien curieuse, chère Agatha.

– C'est que vous m'intéressez, figurez-vous.

– Eh bien voilà. J'ai pensé à quelque chose. Toutes ces stèles gravées qui ne sont plus jamais lues par personne, ou alors de façon tellement négligente, hasardeuse, imprévisible... Il y a nécessité de faire un travail de conservation, mais de conservation dynamique. Je dirais plutôt de conversation. Je me promène dans les cimetières et je note les noms. À côté du nom propre, je note un nom commun qui m'est suggéré par la vision de la tombe. Exemples : Sainte-Beuve, cantatrice ; Pigeon : pieu ; Salimenoff : buis ; Bakary : sève, etc.

– Et qu'est-ce que vous voulez faire de toutes ces notes ?

– Des romans, avec des personnages. Mais il ne s'agit pas de vouloir les faire. Ils sont faits. Un nom propre pour désigner le personnage et un nom commun pour lui donner un attribut.

– Il n'y aura pas beaucoup d'action dans vos romans...

– Ne croyez pas cela. Il suffit d'en mettre deux côte à côte pour qu'ils commencent un conflit. À trois, c'est déjà un roman-fleuve.

*Cent neuvième épisode**Bain de foule*

Au cours d'une visite chez les tuberculeux, on a craché grassement sur Agatha de Win'theuil. Ça devait arriver. Un attentat enfin, et non plus la menace ! La vice-présidente est presque soulagée. Le crachat a été analysé sur l'heure et les médecins ont assuré que ni le crachat ni la cracheuse n'étaient atteints de la tuberculose.

– Je ne vous crois pas, dit Agatha.

Elle n'a même pas été atteinte au visage.

– Atteinte, non, mais visée, oui ! J'ai vu les yeux de cette femme : elle voulait cracher dans ma bouche. L'a-t-on retrouvée ?

Mek-Ouyes accueille Agatha à son retour.

– Qui sait, cet incident va peut-être vous guérir de cette manie de vouloir à tout prix vous baigner dans la foule !

– Je suis souillée, je suis souillée.

Elle ne sait pas dire d'autres mots. Elle redit qu'elle est souillée, qu'elle est souillée, jusqu'à la fin des temps de sa fonction.

– En quoi la fin de vos responsabilités signerait-elle celle de votre souillure ?

– Aidez-moi, Mek-, je vous en supplie, faites quelque chose. Ce n'est sûrement qu'un début ! Voyez Jésus, d'abord un crachat, puis peu après le Golgotha !

À son corps défendant, en se forçant, Mek-Ouyes se racle la gorge et crache sur Agatha de Win'theuil, en pleine face.

– Vous voyez bien, dit-il, la première cracheuse ne vous en voulait peut-être pas plus que moi.

*

Un éclaircissement

Là, c'est Mek-Ouyes lui-même qui est demandeur d'une entrevue avec Agatha de Win'theuil.

– Je n'ai pas le temps, dit-elle.

– Pour toutes les fois où vous avez exigé de me voir sur l'heure sans vous préoccuper de savoir si j'avais, moi, le temps...

– Venez et soyez bref.

– Juste une question qui me tarabuste, sur votre vie passée. Au moment de la montgolfière... Étiez-vous officiellement un agent secret à la solde de l'APPP, l'Assemblée des pays les plus performants ?

– Mais enfin, Mek-Ouyes, réfléchissez un peu à ce que vous dites... comment peut-on être un agent secret « officiel » ?

– C'est une réponse que vous me faites là, Agatha.

– Lorsqu'on veut éclaircir des trucs du passé, c'est qu'on commence à vieillir, Mek-.

– L'Histoire n'est pas un truc de vieux.

*

Une invention populaire

À Beijing, une demande de subvention est arrivée à la présidence, émanant des édiles locaux. Il s'agit de fonder un musée du Peuple. Agatha n'est pas hostile à ce projet, mais voudrait y mettre sa marque en même temps qu'un peu d'argent.

– Mek-Ouyes, mon cher, réfléchissez donc à quelque chose.

Lorsque Mek-Ouyes est le réceptacle de ce genre de demande, il se retire dans la montagne avec tout ce dont il a besoin : des lunettes de soleil, de la crème bronzante écran total, des vêtements de ski, des romans-feuilletons pour la lecture des épisodes desquels il est en retard, des bons de repas pour les meilleurs restaurants.

Quinze jours plus tard, la mine splendide, les avant-bras tout bronzés, séduisant en diable, il se présente devant une Agatha de Win'theuil qui est pâle comme un cachet d'aspirine.

– Ça n'a pas été trop dur ? dit-elle du petit ton aigre qui ne l'embellit pas.

– Disons que ce n'est pas facile, mais je crois que j'ai trouvé quelque chose.

– Voulez-vous me rappeler exactement ce que je vous avais demandé ? Je n'en ai plus la moindre idée, figurez-vous.

– Dans ce cas ce n'est peut-être pas la peine que...

– Parlez, idiot ! Ça me revient maintenant, cette histoire de musée du Peuple... c'est bien ça, n'est-ce pas ?

– Oui.

– Alors, cette idée géniale ?

– Géniale, je ne sais pas... Voilà. Vous allez proposer... ou plutôt non, vous allez leur offrir, pour leur musée, une œuvre d'art. Une œuvre d'Art et d'Histoire !

– Il ne faut pas que ça me coûte trop cher. Je veux dire au budget de la bourse dont je tiens les cordons. De quoi s'agit-il ?

– Vous allez leur donner une barricade.

– Quoi ?

– Oui, je pense que pour un musée du Peuple, il faut édifier la plus grande invention populaire de l'Histoire, une barricade bâtie selon les règles du dérèglement, une barricade que nous installerons dans la rue devant le musée. La billetterie sera installée dans une guérite cachée sous un accumoncellement de pavés, de vieux meubles et de carcasses de voitures. Ça aura de la gueule.

– C'est bien, Mek-Ouyes, nous allons réfléchir à votre suggestion. Vous pouvez nous laisser maintenant.

Cent dixième épisode

Le chantier

C'est à l'époque où la présidence, ayant quitté précipitamment Vieux-Beijing avant l'échéance des trois années, est accueillie en Norvège, où les travaux du palais ne sont pas achevés. Les Chinois ne supportaient plus en leur sein la présence de ce qu'ils appellent la « tutelle ».

– On fera comme on pourra, dit Mek-Ouyes, à la fortune du pot.

– Voilà le Monde-Mondes bien affaibli, dit Agatha.

– Ce n'est pas sûr. Laissons les Chinois refaire leur nationalisme, qui n'est d'ailleurs qu'un régionalisme. Ça va, ça vient, et c'est bien normal que ça aille et que ça vienne... Pourquoi voulez-vous que tout reste en place comme vous le voulez ? Pensiez-vous avoir trouvé la définitive et fixée figée bonne gouvernaille ? Ce serait trop beau, et d'un autre point de vue trop laid.

– Nous entrons dans un chantier, se lamente Agatha de Win'theuil.

– La belle affaire ! C'est magnifique un chantier, c'est un lieu où l'on chante et où l'on fait des tentatives. On peut encore changer ce qui peut être changé ; on perfectionne. Vive le chantier !

– Je suis allergique à la poussière.

– Ça, dit Mek-Ouyes, c'est que tu es allergique à toi-même : tu te souviens que tu es poussière et que tu as toutes les chances d'y retourner.

*

Un marchand de quoi ?

Mek-Ouyes est au marché. Cette fois, il est arrivé avant tout le monde (avant même les plus lève-tôt des commerçants). Il a étendu sur le sol une bâche de deux mètres carrés environ et s'est assis à un angle. C'est sa « boutique par terre ». Il lit un journal, *Mek-Mondes Matin*, qui fait état, en première page, d'une recrudescence dans certaines parties du Monde-Mondes de pratiques esclavagistes. Une déclaration d'Agatha de Win'theuil tend à minimiser l'importance du phénomène.

Arrivent les marchands patentés qui vident leurs camionnettes, sortent la balance, la caisse et la monnaie, les sacs en papier, les sacs en plastique, les poissons, les fruits et les légumes, la viande en tronçons. Chacun, qui connaît Mek-Ouyes de longue date, laisse traîner un œil qu'il veut garder discret sur l'étal du bonhomme qui n'en est pas à une originalité près. Nul ne veut intervenir par une question, sûr que le manège mek-ouyien cache une perfidie, une moquerie, dont le parleur imprudent risque de faire les frais.

Mek-Ouyes attend-il sa marchandise ?

Arrivent les premiers clients du marché, ceux qui ne supportent pas la presse, n'ont pas de problèmes d'argent, veulent les meilleurs morceaux. L'un d'eux connaît bien Mek-Ouyes pour avoir souvent discuté le bout de gras avec lui sur ce même marché avant de lui offrir un verre au bistrot d'en face. Il s'approche de

Mek-Ouyes et s'assied en tailleur sur sa bâche. Alors Mek-Ouyes commence son boniment :

– Je vends un homme ! Homme à vendre ! C'est du bon !
Et la foule, attirée, se presse.

*

La république des protêts

Mek-Ouyes a toujours considéré qu'en république chacun devait défendre son bout de gras.

– Si synthèse il y a, dit-il, c'est ailleurs qu'elle se fait. Je n'aime pas les râleurs, mais les protestataires, oui. Rien de pire que d'interdire la protestation.

– M'est avis que vous défendez l'indéfendable, Mek-, je ne vous reconnais plus. Que faites-vous de l'intérêt général ?

– Je proteste, chère Agatha, je n'ai pas obtenu de vacances depuis des lustres. Vous m'exploitez, ma chère.

– Quoi ? Vous avez le toupet de... Mffmff... Grrrrr... Je vous demande un petit rapport sur les légumes de substitution pour pallier la défaillance de la pomme de terre suite à l'épidémie de grippe féculente qui a tué la récolte... vous partez deux mois dans ce qui reste des Maldives pour réfléchir à la question... vous revenez la gueule enfarinée par le sucre en poudre qu'on met sur le rebord des verres de punch coco pour me dire qu'il n'y a aucune solution... et vous venez me dire à présent que je vous exploite ? Haaaaa... Ha, aïe ! Ha, aïe ! Ha, aïe !

Agatha de Win'theuil, envahie d'une colère mêlée de déception profonde, a éclaté en petits sanglots.

– Allons, remettez-vous, lui dit Mek-Ouyes. Vous savez bien que je suis malade de mauvaise foi chronique. J'ai dû simplement avoir un petit accès.

Cent onzième épisode

Un plaisantin permanent

– C'en est trop. Je ne veux plus entendre vos sempiternelles plaisanteries, dit Agatha de Win'theuil à Mek-Ouyes. Le comique de répétition, figurez-vous qu'avec moi ça ne marche qu'une fois.

Mek-Ouyes ne répond rien. Pour le dire élégamment, il laisse pisser. Quelques jours plus tard, Agatha, dépouillant son courrier, est amenée à dire, à propos de la disparition d'un chargement de pétrole dans l'enclave angolaise de Cabinda :

– Il y a du mystère là-dessous.

Mek-Ouyes ne dit rien.

– Eh bien, Mek-, que se passe-t-il ? Vous n'en profitez pas pour me sortir votre fameux « Ce qu'y a de bien avec le mystère, c'est qu'y a pas de surprise » ?

Mek-Ouyes ne moufte point.

– Tant pis, fichons le camp, dit la présidente, qui se saisit de sa veste.

Galant homme, Mek-Ouyes l'aide à passer une manche, puis l'autre.

– Eh bien, Mek-, que se passe-t-il ? Vous n'en profitez pas pour perpétrer l'une de vos farces favorites qui consiste à boucher dans votre poing le poignet d'une des manches que je dois enfiler ?

Mek-Ouyes semble n'avoir pas entendu.

Agatha de Win'theuil glisse sur la dernière marche du grand escalier de marbre du palais et manque de s'étaler sur le tapis du vestibule. Elle se rattrape juste à temps.

– Eh bien, Mek-, que se passe-t-il ? Vous n'en profitez pas pour faire mine de vous casser la figure dans l'escalier ? Mais qu'est-ce que vous avez ? Vous avez décidé de devenir pot de pisse ? Pourquoi ne faites-vous plus le clown comme naguère ?

– C'est que vous le faites parfaitement bien vous-même, Agatha.

*

Un petit verre de quoi ?

Mek-Ouyes visite le grand marché des chameaux à Imilchil dans le Haut-Atlas. Les montagnards y descendent et ceux de la plaine montent. Beaucoup de mariages s'y contractent. Mek-Ouyes a bu beaucoup de thé, et changerait bien de breuvage. L'altitude et le grand air lui font venir des visions de vin chaud à la cannelle. Il est fasciné par toutes ces bêtes à trois pattes – du moins trois pattes au sol puisque la quatrième est pliée liée par une corde en suspension sous le ventre. Il veut tout savoir sur le chameau et, pour ce faire, se renseigne auprès du chamelier qu'il bombarde de questions.

– Est-il vrai que ces bestioles peuvent passer plusieurs jours sans boire et sans en pâtir ?

Le chamelier acquiesce en rigolant.

– C'est bien ce que je pensais, dit Mek-Ouyes, tant qu'y a de la soif, y a de la vie. C'est fou ce que je suis vivant !

*

Problème d'identité

Il se dit dans le Monde-Mondes, et ce n'est pas Agatha de Win'theuil qui dirait le contraire, que Mek-Ouyes est un homme indispensable. Lorsque pareille opinion arrive à ses oreilles, l'intéressé a une moue dubitative.

– Pouvez-vous me dire enfin, Présidente, en quoi je vous suis utile ? Quelle est la raison exacte qui m'interdit, à l'instant même, d'aller me promener sur les chemins plutôt que d'errer de salle en salle dans votre palais à attendre le moment d'être actif ?

– Cette question, Mek-, est-ce que vous vous la posez vraiment ou est-elle de pure forme ?

- Quoi de plus capital que la pure forme, comme dirait mon ami le sanglier ?
- Votre métier, Mek-, votre capacité ? Si vous saviez...
- J'aimerais justement le savoir.
- Mais si je vous le dis, allez-vous continuer à le faire aussi bien, à la maintenir à ce point potentielle ?
- Je vous promets de m'y efforcer.
- Votre job... votre job c'est de m'empêcher de devenir folle.

*

Un coup de chaud

C'est le tour de l'Afrique d'héberger la présidence tournante. Mek-Ouyes a insisté pour qu'on le charge d'aller réceptionner les travaux des bureaux et de la résidence.

- C'est tout à fait dans mes cordes. Je connais bien l'Afrique.
- Alors, dit Agatha, quand pouvons-nous nous installer ?
- En avril, dit Mek-Ouyes.

Ainsi fait-on. Mais lorsque les huit cents personnes que comptent la suite présidentielle et celle de l'Assemblée arrivent sur le tropique, c'est le moment de la plus grande chaleur.

- Vous n'avez pas oublié quelque chose, Mek-Ouyes ?
- Quoi ?
- Il n'y a aucune climatisation dans aucun bureau, dans aucun appartement. Dans aucune maison il n'y a de piscine.
- Ce n'est pas un oubli, dit Mek-Ouyes.
- Qu'est-ce que c'est, en ce cas ?
- Une provocation.

Cent douzième épisode

Une rumeur

Depuis quelque temps, il se dit, partout dans le Monde-Mondes, qu'Agatha de Win'theuil ronfle la nuit. Cette rumeur la met dans des états de fureur difficilement imaginables et descriptibles. Elle veut que Mek-Ouyes découvre l'origine de ces ragots de bas étage.

- Je veux bien chercher, dit Mek-Ouyes un tantinet amusé, mais pour cela je vais d'abord être obligé de vous poser quelques questions d'ordre intime.
- N'en profitez pas, voulez-vous, bandit de grand chemin !

– Pouvez-vous me dire, sous le sceau du secret naturellement, avec quelle personne vous avez dormi une nuit entière, disons dans les six derniers mois ?

– Vous vous immiscez, sale bonhomme ! Vous saisissez l'occasion, sans considération de ma détresse, pour pénétrer ma vie privée. Vous êtes un escroc de la relation amicale, Mek-Ouyes. Vous ne méritez pas de vivre. Je vous déteste.

– Pardon de vous avoir offensée, chère Agatha, j'aurais dû évidemment vous demander, non pas le nom d'une personne, mais une liste, la plus exhaustive possible, des heureux élus qui ont bénéficié d'une nuit non loin de votre chambre, laquelle ne bénéficie pas, je le sais, d'une porte capitonnée.

– Ça suffit, maintenant, Mek-Ouyes, vous me salissez avec vos insinuations. Vous êtes un pervers perfide et persifleur. Je ne sais pas ce qui me retient de me livrer sur vous à un crime tout ce qu'il y a de passionnel et fruit de la colère. Foutez-moi le camp ! Sortez d'ici, mort de ma vie !

Mek-Ouyes se prépare à sortir, mais arrivé à la double porte moulurée du salon-bureau d'Agatha il se retourne, comme s'il venait d'avoir une idée soudaine, pour lancer, comme s'il était Fouché ou Talleyrand :

– Et si j'avais le moyen d'arrêter la rumeur...

– Restez ! dit Agatha d'un ton radouci quoique encore autoritaire.

Mek-Ouyes revient au milieu de la pièce et s'assied sans rien dire dans un divan assez profond.

– Vous allez parler, espèce de tortionnaire à la graisse de chevaux de bois ? Quel est-il, votre moyen ? Ne m'obligez pas à vous tirer les vers du nez par des questions déshonorantes !

– Je pourrais annoncer urbi et orbi que je sais pertinemment, personnellement, qu'il n'y a pas une parcelle de vérité dans cette histoire de ronflement...

– Bien sûr ! avec votre petit ton insinuant, qui laisse entendre des choses... Moi, Mek-Ouyes, je couche avec la présidente toutes les nuits que les dieux expédient à la hâte, et je peux vous affirmer que... Figurez-vous qu'il y a un petit problème, Monsieur le Président.

– Lequel ?

– C'est que tout cela est faux.

– Je serais pourtant très honoré que cela fût vrai, dit Mek-Ouyes.

*

Gestes et opinions

Mek-Ouyes veut faire de la danse indienne.

– Vous vous êtes regardé dans une glace ? lui demande méchamment Agatha de Win'theuil en lui touchant la bedaine d'un geste critique.

Par réflexe et réponse, Mek-Ouyes pose ses mains ouvertes sur les seins de la vice-présidente dans l'exercice de ses fonctions, qui lui en retourne une.

– Je suis désolé, dit Mek-Ouyes, mais toucher ainsi la brioche d'un homme mûr est un geste d'une extrême violence symbolique, et pas que dans notre culture, dans toutes les cultures ! C'est pourquoi je réagis à mon tour par ce qui, je le reconnais, est assimilable à une privauté.

– Je ne regrette pas de vous avoir giflé, grossier personnage, si vous voulez le savoir.

– Je ne suis pas si grossier personnage que cela. Vous avez remarqué que je n'ai pas réagi à votre calotte, Agatha.

– C'était préférable, je crois.

– Je n'aime pas l'escalade.

– Ça dépend sur quoi vous montez... Quoi qu'il en soit, sachez une chose : dès qu'il sera possible de vous voir en dhoti, le torse nu, vous agiter sur fond de violon déchirant comme dans un film de Satyajit Ray, je laisse en plan instantanément toutes les affaires publiques, quel que soit leur caractère d'urgence, pour aller vous admirer et rigoler tout mon soûl.

– Vous êtes méchante, chère amie.

– Je suis juste.

– Comme si Krishna et Arjuna eux-mêmes n'avaient pas un petit ventre !... dit Mek-Ouyes en haussant les épaules.

Cent treizième épisode

Un petit caporal

Un petit caporal répondant au nom de Massepain s'est adressé à Mek-Ouyes pour solliciter de lui un avancement. Puisqu'il n'y a plus qu'une seule armée dans le Monde-Mondes, on ne l'appelle plus « l'Armée », mais « la Police ». Il y a la Police de Terre, la Police de l'Air, la Marine-Police, la Police du Feu, la Police Virtuelle. La Police est autrement dite par le populaire « la Grande Oreille » pour cause que si la Police vous demande un renseignement, il est préférable de le lui donner. Massepain travaille dans un service que Mek-Ouyes, voix de la vérité, dénomme « service de délation ». Massepain voudrait passer sergent. Peut-il solliciter une audience ?

– Vous le pouvez.

– Alors, je la sollicite.

– Alors, je vous l'accorde. Rendez-vous dans dix minutes au Bistrot du Port, dit Mek-Ouyes pour se débarrasser du fâcheux.

– D'accord. Savez-vous d'où je vous appelle ?

– Non...

– De la terrasse du Bistrot du Port. Du moins, je ne serai pas en retard au rendez-vous.

Coincé, Mek-Ouyes grogne qu'il arrive et qu'il n'a pas beaucoup de temps.

– Vous voulez de l'avancement, fort bien. Connaissez-vous la carrière de Paul Painlevé, au moins ?

- Ma foi non.
 - C’est lui qui, en 1917, nomme Pétain commandant en chef.
 - Ah oui ?
 - Et le général Boulanger, ça vous dit quelque chose ?
 - Rien.
 - Celui qui, ministre, remplace le fusil Gras par le fusil Lebel et se suicidera sur la tombe de sa maîtresse ?
 - Jamais entendu parler.
 - Et le général Éblé, qui mourut à Königsberg après avoir jeté des ponts sur la Bérézina ?
 - Jamais entendu parler.
- Bien que découragé par la médiocrité des connaissances historiques du solliciteur, Mek-Ouyes promet d’écrire au comité des promotions policières.
- Mek-, vous avez regardé le dossier Massepain ? dit Agatha de Win’theuil.
 - Oui, mais je me demande si, plutôt qu’un avancement, il ne mériterait pas une reculade.

*

L’usurpateur

Sur les photographies officielles, on n’aperçoit jamais Mek-Ouyes. Chaque fois qu’il se trouve obligé de poser au milieu d’une délégation, chaque fois qu’Agatha de Win’theuil lui intime l’ordre de venir sourire à son côté, chaque fois qu’il est dans la tribune officielle au stade ou au concert, il n’est pas sur la photo. C’est incompréhensible.

– Il doit avoir un truc, dit Agatha. Et ce truc, je le trouverai. J’en aurai le cœur net.

Agatha demande instamment à l’un de ses gorilles d’observer Mek-Ouyes, de ne pas le quitter des yeux pendant la pose surprise qu’elle va organiser pour le lendemain. Le type se poste avec son zoom personnel et voit ce qui se passe clairement.

– Maman !... est-il seulement capable de marmonner.

Il a vu Mek-Ouyes qui, au moment crucial, se fait une autre tête. Il se pose une perruque bouclée sur le caillou. Il tord la bouche en un petit sourire qui ne lui appartient absolument pas. Il avale les rides qui, normalement, barrent son front. L’observateur se voit lui-même comme dans un miroir. Vérification faite, il sera lui-même sur la photo. C’est de la sorcellerie.

– Maman, Maman...

Il demande et obtient un congé sanitaire.

*

Roman-feuilleton

Mek-Ouyes lit ses aventures d’un œil distrait. Parfois, il sourit.

– Qu’est-ce que ça vous fait d’être un héros ? dit Agatha de Win’theuil.

– Je ne dirai qu’un seul mot.

Mek-Ouyes se tait. Agatha se gratte le nez. Non, cette fois, elle ne tombera pas

dans le panneau, elle ne se couchera pas devant la malignité mek-ouyienne. Il lui a trop souvent fait le coup. Elle ne pliera pas en prononçant la relance attendue : « Eh bien, dites-le, animal ! » Un silence de trois secondes prend ses aises.

– Eh bien, dites-le, espèce de malappris ! cède-t-elle.

– Trop.

– Quoi ? « Trop ? » Trop de quoi ? Quoi de trop ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? Trop de chapitres ? Trop de parties dans le roman-feuilleton ? Trop de personnages ? Trop de moi ? Trop de phrases pour ne rien dire ? Trop de complaisance ? Trop de politique ou trop d'amour ?

– Non, non. Mais je crains que ce soit de pire en pire.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Je m'attends à une épisoodie.

Cent quatorzième épisode

Expressions

Comme Mek-Ouyes est invité à ouvrir le colloque de linguistique consacré aux expressions et locutions, il parle.

– Le problème, se hasarde-t-il, c'est qu'avec la figue et le raisin, par exemple dans l'expression « mi-figue mi-raisin », on ne sait jamais s'ils sont comme cul et chemise, si vous voyez ce que je veux dire. Qui est le cul et qui la chemise ? S'agit-il d'un raisin doux et bien mûr et d'une figue encore dure et commençante ou d'un raisin vert acide et d'une figue sucrée ? J'espère que vos travaux pourront enfin en décider.

Les applaudissements sont polis et perplexes.

– Si je peux ajouter quelque chose encore... On n'a pas ce problème avec les bonnet blanc et blanc bonnet.

*

Doucement

Mek-Ouyes est chez le docteur. Plus exactement, Mek-Ouyes est chez *son* docteur, le docteur Doucement. Il s'agit d'une visite de routine (Mek-Ouyes ne s'y est résolu que pour la conversation de Doucement, qu'il apprécie particulièrement), mais elle tourne à la révision générale.

– Vous devriez aller chez le dentiste.

– Est-il bien nécessaire de mourir avec des dents en parfait état ? dit Mek-Ouyes.

– Vous faites exactement comme vous voulez.

Et Doucement d'entretenir Mek-Ouyes de tout autre chose, par exemple d'une nouvelle chenille, qui a probablement des millions d'années d'existence, mais que l'on vient seulement de découvrir et de classer.

– Si vous la preniez au creux de la main, vous risqueriez de la perdre, car elle y ferait un trou. Vous devriez aller chez le dermatologue. Pourquoi je vous dis ça ? Vous avez là une petite plaque qu'il faut surveiller.

– Je ne vais tout de même pas dégobiller mon extrait de naissance avec une peau de jeune fille, docteur !...

– À votre guise. À propos, je viens de lire un mémoire du professeur Krempe qui recommande l'usage de glaçons mentholés dans les urinoirs. C'est hygiénique et économe en eau. Il étudie le renouvellement automatique du stock de glaçons après une miction. Vous devriez aller chez l'urologue et l'oncologue, car vous êtes dans la tranche d'âge.

– Docteur, je ne peux pas exiger de la nature une souplesse et une endurance de la vessie semblables à celles dont j'étais doué à vingt ans !

– Vous faites bien comme vous voulez, mon vieux.

*

Un pique-nique en intérieur

Agatha de Win'theuil a invité Mek-Ouyes à déjeuner dans son bureau. En fait, c'est un pique-nique. Elle a demandé au maître d'hôtel et au cuisinier du palais de tout prévoir avec un luxe délicat. Première chose : s'asseoir sur six mètres carrés de vrai gazon en rouleau disposé sur une bâche, afin de ne pas abîmer la magnifique savonnerie si douce à la plante des pieds (on se déchausse toujours avant d'entrer dans le bureau d'Agatha). Le gazon sera installé devant la porte-fenêtre du balconnet qu'on tiendra grande ouverte. Agatha a mis ses lunettes de soleil et un grand chapeau de paille de la dernière élégance. Sans s'être concertés, Agatha et Mek-Ouyes sont tous deux en short et débardeur.

– Vous savez pourtant que je n'aime pas les shorts sur les garçons, Mek.

– Moi non plus, ma chère. Et comme en ce moment je ne m'aime guère, ce short est conforme à mon humeur.

– Tant pis pour vous. Aimez-vous les shorts sur les filles ?

– Pas toujours. Sur vous, oui.

– Eh bien, moi, contrairement à vous, je m'aime bien, figurez-vous.

Pour dire cela, Agatha de Win'theuil s'étire langoureusement en aspirant la chair de la patte d'une énorme araignée de mer.

– Qu'est-ce que vous aimez de vous, Agatha ?

– Ma vie. Je crois que j'ai réussi à ne pas en rougir. J'ai commencé en bafouant tous les principes, en justifiant tous les moyens par la fin, en lançant des couteaux dans des ventres, et puis j'ai vu que les ventres étaient des choses qui se pouvaient recoudre. Alors j'ai fait de la politique. C'est une belle évolution, non ? Vous ne mangez rien... vous n'aimez pas l'araignée ?

Mek-Ouyes est assis en tailleur, un petit couteau effilé tourné vers son ventre.

– Qu'avez-vous, Mek- ?

- Je me demande si je ne suis pas en train d'évoluer à l'envers de vous.
- Vous n'aimez pas le suicide, ne l'oubliez pas.
- Puisque je vous dis que je ne m'aime pas... je ne m'aime pas davantage me suicidant !

Cent quinzième épisode

L'incontrôlable

Aujourd'hui, Mek-Ouyes est très agacé. Il téléphone à Agatha de Win'theuil :

– Chère Agatha, depuis quelque temps, vous avez pris un pli de langage, et vous savez que je n'aime pas les plis de langage inconscients. Vous dites sans cesse : « C'est sous contrôle. » Mais qu'est-ce donc qui est tellement sous contrôle ? Je connais en tout cas quelque chose qui ne l'est nullement.

– Quoi ?

– Mek-Ouyes moi.

– Vieux présomptueux ! dit Agatha.

*

Une si longue absence

De sa propre autorité, Mek-Ouyes s'est accordé des vacances. Il a prétendu devoir absolument faire une tournée du patrimoine républicain : Athènes et Londres, Rome et Ouagadougou, Montmartre et Pétersbourg, Washington et Tirana... À peu près toutes les villes, capitales ou non, auraient pu y passer. Ni Vichy ni Salò, cependant, ce qui raccourcit à peine le périple.

Apprenant l'éloignement de Mek-Ouyes, Agatha de Win'theuil a fait une grosse colère : trois blessés collatéraux parmi sa garde rapprochée. Puis elle a accepté l'inacceptable, prise par bien d'autres obligations.

Mek-Ouyes a envoyé une carte postale de chaque capitale ou lieu-dit, scrupuleusement : « Genève. Le calvinisme ne restera pas. M-O. – Porto-Novo. Le vaudou n'est pas incompatible avec la République. M-O. – Port-Royal. Le jansénisme n'est pas incompatible avec la République. M-O. – Mouilleron-en-Pareds. Un tigre et un général font le bras de fer. M-O.-Ouagadougou. Sankara morigène Mitterrand. M-O. – Bogotá. Bolívar renonce au pouvoir devant la division. M-O. »

Agatha de Win'theuil collectionne les cartes postales, jusqu'au jour de la dernière : Mek-Ouyes annonce son retour pour le lendemain.

– Qu'on tue un veau ! dit Agatha. Un veau maigre. Il est déjà assez gras comme ça, ce Mek-là.

Comme s'il devinait la chose et craignait un retour précipité, Mek-Ouyes revient au palais avec une semaine de retard. Voyant cela, Agatha s'est autorisé une deuxième grosse colère, et puis elle a consenti.

– Qu'il ne revienne jamais ! a-t-elle clamé, tout en pensant : « Qu'il revienne quand il veut. »

Mek-Ouyes a promis juré qu'il serait de retour le lundi matin à 8 h 30. À 9 h 18, il n'est pas encore là, mais ce n'est plus vrai à 9 h 19.

Agatha de Win'theuil a choisi de rentrer sa troisième colère.

*

L'avoir

– Mais qu'est-ce que vous avez, Mek-Ouyes ? dit Agatha de Win'theuil.

– Moi ?

– Ah, je vous en prie, pas avec moi, ces pseudo-questions dilatoires ! Répondez ! Qu'est-ce que vous avez ?

– Oh, je n'ai pas grand-chose... Je n'ai pas de fortune, je n'ai aucun bien, je n'ai pas de propriété, pas de résidence secondaire, je n'ai pas de voiture, je n'ai pas de bateau, j'ai un vélo qu'on m'a prêté, je n'ai pas de machine électronique, je n'ai pas d'ordinateur, pas de bijoux de famille, pas de bijoux de mariage, pas de bijoux d'adultère, pas de bijoux de fête des pères, pas de bijoux de marchand de bijoux ou de peseurs d'or, je n'ai pas beaucoup de convictions (quelques-unes), je n'ai pas de carte de club, je n'ai rien que des potentialités, peut-être, je n'ai pas de toit qui soit à moi, pas de moi qui ne soit pas un peu à toi, je n'ai pas de maladie inquiétante à court terme, qu'est-ce que vous voulez que j'aie ? je n'ai pas plus de souvenirs que si j'avais des millions d'années, j'en ai autant, j'ai la niaque parfois, la honte de temps en temps, la foi modérément, je n'ai pas de porte-monnaie, je n'ai que des trous à la place des poches et les yeux en face des trous, ça oui, je n'ai pas besoin de salaire régulier, je n'ai pas que cela à faire, je n'ai pas que cela à lister, je n'ai pas de montre, pas de balance et pas de décimètre, et pas de centimètre, et pas de décamètre, je n'ai pas de baromètre, je n'ai que mes vingt doigts pour compter dessus, je n'ai pas d'intérêts dans les bourses, je n'ai pas de capital dans les choses futiles, je n'ai pas de réserves de charcuterie pendues dans ma cave, et d'ailleurs je n'ai pas de cave, je n'ai plus de cave, dites au fils de Marie que je n'ai plus de vin, je n'ai rien de rien, je n'ai que faire d'avoir quelque chose, je n'ai que vous, Agatha, mais c'est déjà pas si mal.

– Mais qu'est-ce que vous racontez ? Vous êtes complètement fou, mon pauvre ami !

– Moi ?

– Qu'est-ce que vous avez, Mek- ? reedit Agatha de Win'theuil.

– Au risque de me répéter... recommence Mek-Ouyes.

*Cent seizième épisode**Mek-Ouyes a de l'abattage*

Agatha de Win'theuil, en bonne politique qui s'accroche à sa fonction, est toujours à la recherche d'un nouveau concept susceptible de responsabiliser les citoyens et de les encourager à la soutenir.

– Qui m'aidera à le trouver ?

Mek-Ouyes tient qu'il n'y a pas de nouveau concept qui tienne quand il s'agit de « gouvernaille ». De toute historicité, gouverner c'est faire ce qu'on croit devoir faire, laisser faire ce qu'on croit devoir laisser faire, essayer de changer ce qu'on croit devoir être changé. On n'est qu'une pierre dans l'édifice collectif. Si on se sent prêt à se trahir, on démissionne.

Agatha a tout de même une idée :

– Il faut un ministre qui décroïsonne, clame-t-elle. Vous ne voulez pas jouer ce rôle, Mek- ?

À sa grande surprise, Mek-Ouyes accepte aussitôt, et apparemment avec enthousiasme.

– D'accord.

– Demandez-moi tout ce dont vous avez besoin. Du temps, de l'argent, du budget, des vacances pour vous donner l'espace de la réflexion, une bibliographie, un secrétariat...

– Je n'ai besoin de rien de tout ça pour décroïsonner, dit Mek-Ouyes.

– Quelque chose d'autre ?

– Oui.

– Quoi ?

– Une masse, une pioche et des masques contre la poussière.

*

Carnet de questions

À force d'être visible dans les abords de la présidence, Mek-Ouyes est de plus en plus souvent alpagué par l'homme de la rue. Que pense-t-il du suicide des civilisations ? Est-on sur une pente savonnée par l'esprit de suicide civilisationnel ? Le frein est-il une réalité ? Le regain du nationalisme est-il une façon de freiner, d'accélérer, de régresser ? Le Monde-Mondes n'est-il qu'une pure fiction à caractère idéologique sans fondement concret ? Vous, par exemple, Mek-Ouyes, d'où êtes-vous ? Quelle est votre appartenance ? Vous prétendez être à la fois homme et femme, sot et intelligent, juif et arabe... est-ce bien raisonnable ? N'êtes-vous pas l'exemple même du sujet perdu ? Êtes-vous le fuyard qui rend un peu plus admirable la position d'Agatha de Win'theuil, qui n'a pas peur de mettre les deux mains dans le cambouis ? Toutes ces questions vous laissent coi ?

– Hein ?

Mek-Ouyes note chaque question avec la plus grande docilité dans un classeur à feuilles perforées. Il ne les relit jamais. Il n'y répond pas.

*

Un Raspoutine

En ce temps, Agatha de Win'theuil voit de moins en moins souvent Mek-Ouyes. Elle a trop d'occupations et s'est entichée d'une sorte de Raspoutine qui prétend détenir des informations du côté de l'avenir.

L'emploi du temps de Mek-Ouyes s'en trouve allégé, ce qui est une satisfaction incontestable, mais il n'arrive pas tout à fait à être indifférent. Ce faux mage l'exaspère tellement qu'il décide de s'en occuper. Il l'invite à déjeuner dans un petit restaurant au bord de la mer. Agatha est venue aussi. Mek-Ouyes se débrouille pour faire boire au garçon, sélectivement, en catimini, un laxatif puissant.

– Il n'y a pas d'ordre du monde, dit Mek-Ouyes, comment voulez-vous prévoir, c'est-à-dire gouverner ? Tu ne sais même pas ce qui se passera pour toi dans l'heure qui vient.

– Je le sais, dit le Raspoutine.

– Je t'écoute, dit Mek-Ouyes.

– Dans l'heure qui vient, je discuterai pied à pied avec toi, je ferai tout ce qui est dans le pouvoir de mon intelligence pour te décrasser les idées, te récupérer les concepts, t'aider à décoller la merde sèche que tu as dans les oreilles, dans les yeux et peut-être même dans les narines et dans le cœur.

« Aurait-il deviné quelque chose ? » se dit Mek-Ouyes.

– Dans l'heure qui vient, je pataugerai dans ma faiblesse, celle qui m'oblige à tenter, le plus souvent en pure perte, de convaincre les sceptiques de ton acabit. Je pédalerai dans cette choucroute excrémentielle que je nomme le *doute*, le sale doute collant, puant, tenace, celui qui sent encore six mois après son bon débaras, comme s'il était encore présent dans les muqueuses nasales. Excusez-moi une seconde, je reviens. Où sont les toilettes, je vous prie ?

Mek-Ouyes a scié les madriers sur lesquels est installée la cuvette en bois des W.-C. qui se trouvent au fond de la cour du restaurant.

*Cent dix-septième épisode**À propos de vengeance*

Agatha de Win'theuil a été obligée de torcher le nez, et pas que le nez, de son Raspoutine aussi furieux que puant. Sans du tout mettre lui-même la main à la pâte, Mek-Ouyes a d'abord joué les innocents désolés puis a prétexté un rendez-vous important pour s'éclipser.

Rentrée au palais pour prendre un bain de jus de tomate avec rinçage au lait

d'ânesse, Agatha de Win'theuil est sombre. Elle a sur son bureau une pile de rapports plus méchants les uns que les autres sur Mek-Ouyes. Mek-Ouyes ne défend pas Agatha de Win'theuil quand elle est attaquée verbalement en public. Mek-Ouyes refuse de répondre au téléphone, arguant qu'il se trouve sur écoute. Mek-Ouyes ne lit plus la presse quotidienne que de façon épisodique. Or, comment comprendre quelque chose à cet immense feuilleton si on ne le lit pas soigneusement chaque jour ? Mek-Ouyes s'est mis à jouer au billard dans un tripot du port et passe autour du tapis vert de longues heures improductives. Mek-Ouyes aurait dit à un espion, dont il n'aurait pas éventé la présence ni surtout la fonction, que la belle Agatha de Win'theuil n'avait plus vingt ans, et que cela commençait à se voir. Mek-Ouyes dirait de plus souvent « Agathon de Win'tas », voire « Agakhan de Win'dhoeck », voire « Gagatha von Win'loose ».

Agatha de Win'theuil s'enfonce dans une tristesse butée d'abord pleine d'amertume, laquelle ne demande qu'à se laisser transformer par le temps en furie ouverte et explosive.

– Qu'on fasse venir ce monsieur Mek-Ouyes.

– À quoi cela servira-t-il ? Il vous lancera deux ou trois plaisanteries bien frappées dont il a le secret, vous rirez de bon cœur, le prendrez sur le vôtre, et tout repartira comme devant.

– Qu'on l'amène ici tout enchaîné !

– On n'enchaîne pas un homme qui porte son titre comme un talisman (même si, nous sommes bien d'accord, il le galvaude) et qui a réussi à passer pour l'image de la Justice !

– Qu'on lui confisque tous ses biens.

– Il n'a rien, c'est là toute sa force !

– Il dit qu'il n'a rien ! Mais ça ne peut pas être vrai, c'est un roublard...

– Vous le connaissez mieux que personne, Agatha. Vous savez mieux que personne que la meilleure manière, c'est-à-dire la seule, de s'occuper de Mek-Ouyes, c'est d'affecter de ne pas le voir. Combien de fois n'avez-vous pas, vous-même, donné cette leçon à nous tous ? Aujourd'hui, elle vous revient comme un boomerang. Oui, vous aviez raison, voilà la meilleure façon de parler de Mek-Ouyes :

Et le bonhomme se tait pendant quatre lignes de blanc. L'argument est très fort. Les quatre premières lignes de silence sont le fait de l'orateur. Pour les suivantes, c'est comme si le relais était pris par Agatha de Win'theuil, qui est à l'initiative :

On n'en voit que mieux la jambe gauche d'Agatha, posée en équilibre sur la droite, le pied gauche de la même qui est à moitié sorti de la mule, la maintenant accrochée par le gros orteil. Cette vision est une image de la précarité de l'équi-

libre. Une catastrophe est au bord de se produire. La beauté d'Agatha de Win'theuil s'intensifie, signe qu'elle est en train de se renforcer en buvant le lait de la fureur et de la décision qui va peut-être s'ensuivre.

– Ce garçon est né pour freiner toutes mes ardeurs politiques. La sagesse voudrait que je m'en débarrasse à la Djougatchvili.

– La délégation soviétique va quitter la salle !... dit le premier conseiller, qui n'a pas envie d'avoir entendu.

– Ce n'est qu'une façon de parler. Ce n'est qu'une façon de ne pas se taire. Ce ne sont pas des façons, je le sais bien, mais ce sont les miennes aujourd'hui. Laissez-moi tranquille, partez ! Laissez-moi sans conseils et sans compagnie, que je ne parle plus, et que je réfléchisse.

Agatha de Win'theuil se retrouve seule dans son bureau. Elle rehausse franchement la mule qui la fuyait. Puis elle se ravise et envoie valser la deuxième contre le mur, violemment, et de même la première qui bouscule un bibelot sur la cheminée. Le bibelot est un petit bonhomme jaune vif à gros sourcils, en matière plastique. Le petit bonhomme roule jusqu'aux pieds d'Agatha de Win'theuil. Elle l'écrase. Il s'aplatit. Il se déforme. Il couine. Puis il revient exactement à la même forme en reprenant sa dose d'air.

Cent dix-huitième épisode

La disparition

– Vous me critiquez tout le temps ! dit Mek-Ouyes.

– Je vous critique parce que vous êtes mon ami, réplique Agatha. Enfin, je le crois, je le croyais, je le croirai encore demain. Un véritable ami est celui qui ne vous passe rien, qui a suffisamment d'estime à votre endroit pour vous critiquer, de façon constructive évidemment. L'amitié est une affaire de bâtisseurs vigilants.

– Pas du tout. Un ami estime son amie ou son ami totalement, sans réserve et sans ratiocinations. Si vous m'aimez, vous devez tout prendre de moi.

– Tout comprendre n'est pas tout prendre.

– Vous n'avez pas à vérifier mes calculs.

– Je devrais vous laisser errer ?

– Quel orgueil de vouloir me changer ! Je ne demande pas à l'amie de tout admirer de l'ami, de l'encenser en permanence, mais du moins d'être bienveillante, de laisser l'amitié dire ses préséances, autrement dit sa préférence.

– Un ami peut être détrôné.

– Ne peut pas l'être.

– On ne peut rien vous dire, vous êtes une ronce ou un cactus.

– Un haricot, dit Mek-Ouyes, et vous commencez à me courir dessus.
– Toujours aussi élégant... Ah, et puis taisez-vous !
– Je note que vous me prescrivez le silence.
– Si vous ne voulez plus de cette présidence, vous pouvez démissionner, je crois que personne ne songera à vous retenir et, vous absent, ne verra d'ailleurs la moindre différence avec votre façon d'avoir été actif.
– Je ne démissionnerai pas.
– Alors nous sommes dans une impasse.
– Dans un cul-de-sac. Nous sommes des culs-de-jatte lancés dans une course en sacs.

– Cette course, Mek-, vous la perdez déjà.
– Que ferais-je d'une victoire qui ne serait qu'amertume ?
– Que ne jetteriez-vous aux chiens pour une belle formule ?
– Je ne jetterais pas ma tranquillité intérieure.
– La tranquillité de votre conscience, votre mollesse, votre sens de l'acceptation... c'est bien dommage.
– Vous vous ferez une raison.
– Méfiez-vous, Mek-Ouyes, je ne lâcherai pas prise aussi facilement que vous. Je suis d'une certaine engeance qui a partie liée avec l'idée de vengeance. Je n'oublie pas. Je garde des chiens de ma chienne qui, toujours, finissent par mordre. Si vous persistez à me cracher dessus, je ne réponds plus de moi. Je suis vindicative. Je suis rancunière et ressentimenteuse.

– Sale métier.
– Ce n'est pas le seul dont je sois capable dans une même journée. Vous le savez très bien, vous qui n'en tenez pas un plus de deux jours.
– Hier, je vous donnais toute satisfaction, avec ma manière toute simple d'observer le monde du Monde-Mondes et de vous en tenir informée à mes heures : comment font les gens dans telle ou telle situation concrète ? Comment s'orientent-ils ? Comment s'asseyent-ils dans un bus ? Quelles sont leurs hésitations ? Comment croisent-ils leurs semblables sur un trottoir ? Comment mastiquent-ils leur bifteck ? Qui s'intéresse aux choses insignifiantes, aux gestes sans poids ?

– Vous le faites en renâclant. Vous restez dans cette fange. Vous tournez le dos à toute décision d'intérêt général.

- Est-ce tout ?
- Ce n'est pas tout. Vous ne m'aimez pas, Mek-Ouyes.
- Vous n'avez que du mépris pour moi, Agatha.
- Il est vrai, mon ami.

Agatha pensait : « Seulement certains jours, seulement certaines heures, seulement certaines pauvres minutes. » Mais elle avait beaucoup trop d'orgueil pour pouvoir prononcer ces mots simples.

- Quant à vous, ajoutait-elle, vous me traitez au plus mal.
- C'est possible, ma chère.

Mek-Ouyes pensait : « Mais pas du tout », sans trouver l'humilité suffisante pour accepter de se justifier.

On était bien mal parti dans cette discussion qui ne faisait qu'aggraver les choses et les cas. Agatha tentait de cacher son tremblement ; Mek-Ouyes éprouvait

des suées désagréables à des points du corps intimes. Chacun mettait sur le compte de l'autre ces maux qui n'étaient que trop personnels. La seule solution, toute provisoire, qui se profilait, consistait à s'éloigner quelque peu l'un de l'autre, d'abord en marche arrière, puis par une volte-face simultanée, enfin en marche avant dans deux directions opposées.

« Laissons passer un jour ou deux », se dit Agatha de Win'theuil.

« Moi, je disparaissais pour de bon », se dit Mek-Ouyes.

Cent dix-neuvième épisode

Et, de fait, Mek-Ouyes avait disparu. Cette information avait fait les beaux jours de ce roman-feuilleton en son début de cinquième partie. Et c'est déjà, n'est-ce pas ? une vieille histoire, que la réaction d'Agatha de Win'theuil a rendue quelque peu dépassée.

– Oui, c'est alors, dit Agatha, que j'ai posé pour la première fois la question à 1 000 k-ouyes : « Où est Mek-Ouyes ? »

– Nous nous souvenons de cela, émit d'une voix pâteuse un John Flandrin qui avait très copieusement dormi pendant les *Faits et dits* de Mek-Ouyes rapportés par la ci-devant vice-présidente du Monde-Mondes.

– Une question, Agatha, quelle différence faites-vous, du point de vue formel, entre des *Fioretti* et des *Faits et dits* ? Ici, tout n'est que trop réel.

– J'aurais tout aussi bien pu dire *Sublimes paroles et idioties*... Les *Fioretti* sont, je pense, un tantinet plus légendaires que les *Faits et dits*. Les *Fioretti* tendent à créer un mythe.

– C'est sans doute ça, dit Ozalide.

– Le jour se lève, dit Flandrin.

– Il est brumeux, dit Agatha.

– Il est ce qu'il est, dit Flandrin.

– Qu'allons-nous faire à présent ? dit Ozalide.

– Tenter de vivre, dit Agatha.

– Pourquoi si sombre ? dit Flandrin.

– Parce que je ne reconnais plus rien de mon Monde-Mondes, dit Agatha.

– En quoi a-t-il changé ? dit Ozalide. Ce n'est tout de même pas ce pauvre Massepain qui va mettre la population dans le pétrin !

– Regardez, dit Agatha en montrant du doigt la campagne.

Il était vrai que la vision était éloquente. Dans les prés, des taureaux se promenaient au milieu de belles vaches sans poser sur leurs dos leurs pattes de devant ; des ânes vigoureux dormaient sur le lit de leur bas-ventre sans songer à l'érection,

tandis que leurs ânesses grattaient à un chardon leur vulve sèche ; les chiens et les chiennes errants ne se reniflaient plus l'arrière-train ; des amants de passage dans les jardins regardaient la végétation sans la moindre émotion et n'avançaient plus la main l'un vers l'autre, ne glissaient plus leurs têtes en même temps dans la frondaison d'un charme. Le dessous des feuilles n'était plus regardé par quiconque.

– J'ai provoqué la fin du monde, dit Agatha, la fin du monde à moyen terme. C'est ce qu'on peut appeler une belle vengeance. J'ai toujours pensé que la vengeance englobait le vengeur dans son acte, que l'exterminateur ne pouvait que faire partie du troupeau exténué de son extermination.

– Caressez-moi, Agatha, dit brusquement John Flandrin.

– Je vous demande pardon ?

– Oui, caressez-moi. Voulez-vous savoir quel est le type de caresse qui, en près de cinquante années de vie sexuelle, m'a toujours provoqué un désir puissant ? C'est un toucher du doigt, le majeur, partant du creux du nombril et tournant, selon un mouvement gidouillesque et centripète jusqu'aux pointes des seins et aux parties génitales.

– Ce que vous me dites ne m'émeut pas, dit Agatha tristement.

– Je ne vous demande pas d'être émue, je vous demande de le faire simplement, techniquement si vous voulez.

– À quoi bon ?

– Seulement pour vous démontrer que la fatalité n'est pas fatale, qu'elle présente peut-être bien une faille.

– Je vous croyais homosexuel.

– Oui, je suis homosexuel aussi...

– Trouvez quelqu'un d'autre, Flandrin. Je trouverais cela d'un ridicule trop achevé.

– Moi, je veux bien essayer, dit Ozalide.

– Vous ? dit John Flandrin sans enthousiasme.

– Moi... Vous savez que votre mouvement de recul est presque vexant... Comment dois-je le prendre ?

– Ne le prenez pas mal, Ozalide. Mais je vous ai connue toute petite...

– Ce n'est pas moi que vous avez connue toute petite, mais ma mère, et ma grand-mère aussi... et Thérèse mon arrière-grand-mère. Ne confondez pas.

– C'est vrai, pourquoi ai-je la certitude que je ne saurai pas réagir à une caresse de votre part, Ozalide ?

– Accordez-moi une chance...

– Non, non.

– Vous voyez bien où nous en sommes !... s'exclama Agatha de Win'theuil, où en est la libido mund-mundi ! Ne perdons pas notre temps, John. En route, vous rencontrerez bien quelque beau jeune homme avec lequel vous tenterez l'expérience...

– Vous avez peut-être raison, Agatha. Engageons-nous sur le chemin. Nous avons encore pas mal de kilomètres avant Tyré.

– Disons deux cents ou deux cent cinquante... Tout dépend des aléas.

– Une dizaine de jours...

Alors, ils partirent devant eux, en direction du sud.

Cent vingtième épisode

S'ils partaient tous les trois, Ozalide, John Flandrin, Agatha de Win'theuil, en direction, non pas du sud en général, mais de Tyré en particulier, s'ils avaient la volonté de se rendre chez Gilles Hochepoix de Corignon avec une idée derrière la tête, c'était signe que les idées n'avaient pas été tout à fait évacuées avec l'eau du bain de la sexualité, à savoir du sexe alité et malade, et que toute volonté même n'avait pas été brisée dans l'ovule. Il fallait tâcher de sortir le savant ingénieur de son grand sommeil irresponsable. Il fallait le secouer efficacement en lui parlant à l'oreille et en lui remontrant où était son devoir.

En attendant ce moment crucial, il y avait encore à trouver autre chose : l'énergie de poser un pas devant l'autre en n'oubliant jamais la carotte qu'était le but commun. On avait adopté une solution économique : afin que l'objectif ne soit jamais absent des préoccupations du groupe, il en serait question dans les trois bouches, mais alternativement. Oui, puisque la lassitude était si lourde, on la porterait alternativement. Agatha et Flandrin s'en chargeaient-ils une heure durant ? C'était l'heure où Ozalide s'en trouvait allégée, se saisissant en revanche de la vision du but qui resplendissait devant eux comme une étoile diurne. Le Monde-Mondes allait-il à sa perte ? Une occasion passait à portée pour détourner cette catastrophe, éventer ce cyclone, endiguer cette crue d'ataraxie générale. On n'avait pas le droit de les laisser passer, ni l'occasion ni l'ataraxie.

Lorsque, à son tour, Flandrin prenait le relais d'Ozalide, afin d'anticiper ce qui pourrait se passer dans les épisodes du futur proche, il remâchait, tout en poussant devant lui ses compagnes lasses, une idée qui ne le quittait guère : décidément, on analysait mal la situation du moment. Imaginons un instant quelque chose de pire. Si cela était possible, ce serait bien la preuve que la catastrophe n'était pas générale, que ledit pire n'était pas arrivé. Le pire eût été que toute libido eût disparu de la Terre-Terres ou de la Terre-à-Terres, comme disaient des plaisantins. C'était loin d'être le cas.

— J'ai trouvé quelque chose, mes bonnes amies, disait-il : c'est la libido de Mek-Ouyes, et rien d'autre, qui sortira de là le Monde-Mondes. Le fait qu'il l'a toute concentrée dans sa personne est positif ! Il est le conservatoire de cette denrée devenue rare, mais en est tout rempli comme un champ de son pétrole encore inexploité. Vous me suivez ? C'est extraordinaire... Et, qui plus est, il ne s'agit pas de n'importe qui, il s'agit de Mek-Ouyes, le garçon le plus civique, l'homme le plus politique qu'il nous ait été donné de connaître...

— Ça, je suis désolée, mais ça se discute, grogna Agatha de Win'theuil.

— ... le corps le plus spirituel qui ait été dans l'Histoire !

— C'est assez juste, prenait alors le relais Ozalide. Imaginons qu'un autre que Mek-Ouyes se rende compte qu'il a le monopole de cette richesse, il n'y aurait pas loin de le voir l'exploiter à son seul profit. Il ouvrirait une station-service et, à grands frais, nous ferions la queue, c'est le cas de le dire, pour remplir nos propres réservoirs... Avec Mek-Ouyes, il n'y a pas de crainte. Et cela pour une raison bien simple : il n'a jamais su tenir commerce plus de deux jours de suite.

Alors, c'était au tour d'Agatha de Win'theuil de se charger de l'enthousiasme. Le premier moment en était toujours délicat, pour la raison que sa culpabilité ne cessait pas facilement d'être active. Elle s'en voulait beaucoup d'être la responsable de ces paysages mornes, frappés de nihilisme et d'à-quoi-bonisme. Non qu'elle ne fît pas des efforts colossaux pour imaginer d'en sortir un jour, mais ce moment, dans son imagination, se présentait sous les apparences d'un bonheur si puissant qu'il était pour une part hautement improbable, tandis que pour une autre elle ne se voyait pas, elle-même, en rattrapper.

Et cependant, ils avançaient. Ils avançaient à petits pas, ils progressaient à petites heures. Ils avalaient peu à peu les distances. À ce train-là, ils arriveraient prochainement.

Cent vingt et unième épisode

De son côté, Mek-Ouyes avait marché et beaucoup marché. Il avait marché sans savoir s'il était juste de dire qu'il marchait vraiment de sa propre volonté ou si, plus justement, il n'était pas marché lui-même par un principe qui le dominait. Il marchait mal caché derrière sa bite, grosse et dressée la plupart du temps, qu'il avait depuis belle lurette renoncé à couvrir d'un voile de pudeur ou de simple prudence. Sa bite était battue par les vents, chauffée par les soleils. Elle fendait l'atmosphère tiède ou brûlante, faisait le coupe-coupe avec les herbes hautes, le coup de poing avec les barrières, tirait son coup périodiquement dans une chèvre qui n'avait pas eu la sagesse de s'enfuir, au contraire des bergères, des fonctionnaires et des prolétaires. Lorsque Mek-Ouyes s'arrêtait pour boire de l'eau à la fontaine, il mirait son engin afin de regarder son malheur en face et le tremper dans la fraîcheur. L'apaisement qui s'ensuivait ne durait pas longtemps. Il fallait repartir. Et Mek-Ouyes repartait.

Alors, il marcha la nuit pour ne plus la voir, surtout les nuits sans lune, mais toujours, au bout de quelques minutes, elle réapparaissait aux yeux qui s'habituèrent à l'obscurité. Il marcha trente nuits et presque autant de jours. Lui-même, il allait obscur et fuyant le sommeil, puisque dormir était rêver bien sûr et rêver qu'il mettait sa bite en quelque fente pour l'y décharger, mais aucun déchargement n'arrivait jamais.

Parfois, Mek-Ouyes délirait : il se disait que s'il marchait à reculons, il s'éloignerait de sa bite, que s'il faisait volte-face de façon brusque, sa bite surprise resterait sur place et se laisserait semer avec sa semence même. Mais dissipée la petite hallucination du manque, la bite était toujours là. Il se confectionna un étui pénien avec la feuille du maïs, mais l'étui frottait sur la peau de façon douloureuse, mais

l'étui se transformait bientôt en un fourreau d'excitation qui exaspérait le désir. Alors, il jetait loin de lui ces objets dérisoires. Il marchait.

Lors de pauses sur le sable, il dessinait des bites avec leurs cibles dans le sable. Dans les motels, il dessinait des bites sur le papier peint ou sur les nappes. Un jour de relative accalmie il prit un taxi-brousse pour avancer à peine plus vite mais se reposer en position assise. Il était devant, à la droite du chauffeur et à la gauche d'une impressionnante ménagère qui portait douze canards sur ses genoux dans une cage en osier. À plusieurs reprises, le chauffeur, qui cherchait de la main comme un aveugle le changement de vitesse un peu déglingué qui tenait par des fils de fer, saisissait la bite de Mek-Ouyes et tentait avec elle de passer en seconde, geste que Mek-Ouyes ne pouvait repousser qu'une première fois, tant il était rapidement conduit à l'espérer dans la suite. Il avait un œil sur les canards. Il en avait un autre sur la marchande. Et le chauffeur ne tarda pas à arrêter le véhicule pour en expulser Mek-Ouyes et son bâton d'amour qui n'avait rien à faire dans le poste de pilotage. Mek-Ouyes se retrouva sur le bas-côté avec son ennemie intime.

Alors, Mek-Ouyes repartit en cherchant un chemin parallèle à la route, un chemin ombragé et caché aux yeux. Parfois Mek-Ouyes songeait à gagner Foccia et accepter enfin la tâche de président qui était la sienne. Il devenait alors dictateur de la bite, signant décret sur décret, un décret portant fondation de cinq mille camps de rééducation au sexe de par le monde, un décret interdisant tout vêtement féminin, du tchador au pantalon, du manteau au body, un décret généralisant les décolletés, un autre légalisant le harem présidentiel. Et puis, tout soudain, Mek-Ouyes se rendait compte de son égarement. Il n'irait pas à Foccia. Ce n'était pas à Foccia qu'il voulait aller.

Il marcha de côté, afin d'aller la bite à l'ombre, la tête bloquée à droite pour ne pas la voir, une main en œillère pour plus de sûreté. Mais la position était douloureuse. On ne marche jamais que d'une seule façon, c'est-à-dire devant soi. Il n'y a pas deux techniques.

Toujours, la bite était devant lui et regardait Mek-Ouyes.

Cent vingt-deuxième épisode

Vu de la bite, si toutefois la bite avait pu voir, Mek-Ouyes était à peu près méconnaissable. Oui, la bite pouvait méconnaître, puisque depuis tout ce temps elle n'avait jamais cessé de connaître son porteur. Il était hâve et décharné, des cernes sous les yeux, pas rasé de quatre jours, pas lavé de cinq, pas changé depuis une semaine, du moins dans la partie haute puisque entre le T-shirt et les godillots

il ne tolérât rien. Ses globes oculaires étaient enfoncés dans leurs cavernes, ou encore exorbitables en cas de besoin. Ce voyageur sans bagages avait des valises sous les yeux qui s'alourdissaient vues d'yeux. À force d'être sollicitées pour la réflexion, les rides du front ne se contentaient pas de faire des vagues naturelles, mais tendaient à dessiner des phrases, qui étaient des ébauches de plaintes que venaient accompagner des grincements de dents dans le palais toujours asséché. Il n'aurait pas fallu les forcer beaucoup pour leur faire dire que le sexe n'était pas la chose la meilleure du monde. Vu de l'organe hyperactif, Mek-Ouyes était un homme épuisé qui attendait le soulagement, qui mendiait le retour de l'amour en face : mon Monde-Mondes pour un peu de partage ! Je fais combien de parts ? Vu du braquemart, Mek-Ouyes n'était plus qu'une petite annonce : Cherche partenaire en sensualité qui, de son côté, chercherait encore un pareil.

Un jour, Mek-Ouyes, qui ne croyait plus à rien, aperçut de loin une femme qu'il affecta d'abord de ne pas regarder. Ce lui était déjà une surprise de savoir, à si longue distance, que cette personne était humaine, qu'elle était féminine, qu'elle était de taille supérieure à la moyenne, que ses jambes étaient élancées, que sa peau était très douce, que ses bras étaient très bras avec un bouquet de bels et bons seins entre eux qui les tenaient pour les offrir. Se rapprocher de cette vision ne la corrigeait pas, confirmait à peu près l'ensemble, à ceci près que la robe couleur chair, avec son décor discret de petites fleurs de *Kolkwitzia amabilis Graebn. L.*, couvrait tendrement ce corps dans le but apparent, non de le masquer, mais de lui donner de l'air autour, la robe semblable à un feuillage pour un arbre, une couronne de corolles.

« Floraison n'est pas raison », se dit Mek-Ouyes, qui n'avait que trop l'expérience de beautés préraphaélites ou postbotticelliennes qui réagissaient à ses avances par des reculades dégoûtées.

« Fructification n'est pas pour ma maison », s'ajouta Mek-Ouyes.

« Chute des feuilles n'est pas pour mon œil », se conclut Mek-Ouyes, qui n'avait plus de rêves.

Dès qu'il fut en mesure de connaître la couleur des cheveux de l'ombre que serait sa proie, Mek-Ouyes prit deux décisions sages, la première consistant à cesser de regarder la femme, tandis qu'il avançait, la seconde à ramasser, en les fauchant de sa large main, une telle brassée de coquelicots que, disposée devant son devant, elle ne pourrait que cacher son orgueilleuse honte.

Les yeux baissés, autant que le regard entravé par les corolles vermillon, Mek-Ouyes était donc dans l'incapacité de voir que la jeune femme – elle était décidément assez jeune – le regardait sans méfiance, en ralentissant le pas, comme si elle visait un certain rocher qui ferait un excellent petit banc pour reprendre son souffle et boire un peu d'eau de la gourde en faisant la conversation.

En attendant le croisement fatidique, la marcheuse était intriguée par cette silhouette rouge qui s'approchait à grands pas, et même à pas de plus en plus grands. Dans combien de temps se ferait la rencontre ? Ni Mek-Ouyes ni la femme ne pouvait précisément le calculer. On pouvait parier, à tout le moins, que les secondes allaient s'épuisant comme les grains de sable dans la partie haute du sablier. Nul besoin de les décompter. À quoi bon, de plus, mettre dans ce seul panier des espoirs exorbitants ?

Les yeux toujours baissés, Mek-Ouyes parut ne rien voir et dépassa tranquillement, du moins en apparence, le point crucial de leur intersection.

Cent vingt-troisième épisode

Pourquoi cette réserve : « du moins en apparence » ?

La tache de coquelicots n'avait pas pris le temps de regarder dans les yeux la passante. Mek-Ouyes se croyait libéré de sa proie annoncée, pas mécontent d'avoir vaincu sa pulsion. Était-ce le début de la victoire à l'endroit de celle-ci ? Sous le bouquet, pourtant, la situation était explosive. La bite était loin de l'endormissement, toute prise qu'elle était dans une forme de crampe aussi phénoménale que douloureuse. Avec résignation, Mek-Ouyes souleva le bouquet rougeoyant afin de s'assurer de son malheur et de le soulager en solitaire. Hélas, cet ultime espoir était hors de portée. Devant son intimité folle, la marcheuse était arrêtée comme au spectacle.

La bite cessa de regarder Mek-Ouyes pour gagner encore en volume. Un débat combatif commença en elle, prise au milieu d'une formidable contradiction entre le scrupule et la bestialité. Ce fut cette dernière qui eut la victoire, et Mek-Ouyes se précipita, une main devant les yeux, tiré en avant par la bite à laquelle il se trouvait attelé.

En un saut soudain et un clin d'œil, la fille, qui n'avait pas froid aux siens, se déplaça sur le côté, forçant Mek-Ouyes à venir se scratcher dans la poussière où il expulsa sa douleur en s'éraflant la peau du gland. Tout autour : des pétales rouges qui semblaient dénoncer son éviscération, mais ce n'était qu'une apparence fausse. Beau joueur, Mek-Ouyes se mit tant bien que mal en position assise et se retourna, battu, vers celle qui l'observait.

– Ça vaut beaucoup mieux de cette façon-là, dit-il.

– Qu'est-ce qui vous a pris ?

– Eh bien, c'est ce qu'on appelle une envie difficilement répressible. Vous ne devriez pas rester là, car la même ou à peu près va se représenter dans les meilleurs délais ou même avant.

– Comment le savez-vous ?

– Tu as intérêt à te connaître toi-même, surtout si tu es monstrueux.

– Moi, je trouve que vous avez l'air plutôt gentil.

– D'accord, mais ce n'est pas une raison pour agiter comme ça votre pied nu dans le sable, ni laisser le haut de votre cuisse repousser de manière imperceptible votre robe vers le haut, ni pencher en avant votre buste pour faire bâiller le berceau de coton entre les deux bretelles. Si vraiment vous n'avez, dans un coin de votre cœur et de votre sexe, aucune petite graine d'ambiguïté, vous devriez vous habiller avec un sac de grosse toile arrosé de jus de putois...

– Je vous ai reconnu. Vous êtes celui qui a tout pris sur lui. C'est bien ça... Vous êtes Mek-Ouyes ! On parle beaucoup de vous. Moi, c'est Didiko. Ma mère était japonaise et mon père mi-gabonais, mi-haut-breton.

– Pourquoi ne prenez-vous pas vos jambes à votre cou ? Aïe !

– Quoi, aïe !

– Le simple fait de prononcer les mots « vos jambes » et « votre cou », voilà l'obsession qui me reprend. Il faut que je sois bien malheureux pour avoir droit à votre bienveillance.

– J'ai toujours aimé les gens malheureux, car ils me rendent utile.

– Bonne sœur, fuyez !

– Voulez-vous que je vous caresse ?

Didiko s'était mise toute nue.

– Que faites-vous ?

– Puisqu'il semble que mes vêtements vous excitent, ou plutôt mes vêtements en relation avec ma peau, vous aurez droit à toute la peau, avec les yeux seulement, et nous pourrons peut-être converser entre gens civilisés. Vous ne me touchez pas. Moi, j'ai le droit. Laissez-moi faire. Parlez. Parlez-moi de votre misère...

– Je ne serais pas hostile à l'idée de vous parler d'autre chose.

– Parlez-moi d'autre chose.

– Puis-je vous parler de vous ?

– C'est jamais de refus...

– J'ai une amie qui disait, naguère encore, que j'avais une vocation de miroir. Vous êtes très belle.

– Il y a des miroirs plus exigeants et plus critiques !

– Un peu plus haut... Un peu moins fort, je me suis blessé, tout à l'heure. Je peux vous poser deux questions ?

– J'écoute la seconde.

– Est-ce que vous pensez que vous ne saurez plus, que vous ne saurez plus désirer de serrer dans vos bras le corps d'un autre ?

– Là, je serre doucement entre mes doigts une petite partie du corps de cet autre que vous êtes, Mek-Ouyes. Vous voulez savoir ce qui m'y pousse et ce que j'en tire ?

– Oui, c'est exactement cela que je veux savoir.

Cent vingt-quatrième épisode

– Eh bien, je vais essayer de vous le dire.

– Oui, comme ça... Vous êtes très douée.

– Taisez-vous donc. Écoutez. Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé, l'autre

jour : ce qui m'est tombé sur la tête au moment crucial où l'on dit que, de votre côté, vous avez tout ramassé des choses du cœur et du sexe pour vous tout seul. Moi, j'en étais à la découverte de l'amour. C'était le plus beau moment de ma vie. J'avais senti... je n'avais jamais ressenti ça auparavant... pour la première fois, j'avais été obnubilée... ce n'est pas très facile d'en parler... pourtant, le corps d'un presque semblable, son esprit, c'est-à-dire la même chose, sa mise, sa présence, son sexe autre et le même... tout cela était entré en moi, mais dire « entré en moi » est un peu juste, c'est-à-dire n'est pas juste du tout, car il n'y a physiquement pas la place dans mes pauvres limites physiques. Et pourtant, quelque chose de tout neuf était entré dans mon esprit de corps et dans mon corps d'esprit, quelque chose de tellement immatériel que c'était en même temps l'extrême du matériel quelque chose. Et la place était parfaitement prête pour cette arrivée, un peu comme une chambre d'enfant deux jours avant sa naissance.

– Haaaaa, gémit de plaisir Mek-Ouyes en arrosant les coquelicots.

– Détendez-vous et continuez à m'écouter.

– Je vous en supplie, préparez-vous à représenter votre main dans une petite dizaine de minutes...

– Nous verrons... Cette chose, donc, quelle était-elle ? Sa forme ? Si je dis que c'était une petite boule, je ne serai pas plus haut qu'au niveau d'une métaphore... C'était plutôt de l'informe. Je m'en préoccupe, à présent qu'elle me manque, mais alors, lorsqu'elle était active au creux de moi, au fond de moi, étalée comme de la confiture sur l'épiderme de moi, je ne songeais qu'à participer à son action, à galoper sur son dos que propulsaient des milliers de fusées. J'avais changé, Mek-Ouyes. Non que je fusse devenue différente, mais j'étais soudain capable de faire des choses différentes, c'est différent ! Mes capacités avaient soudain perdu leur mouvement centripète pour gagner le centrifuge. L'amour est une dissolution de soi vers l'extérieur : on ne se cache plus. Quel est l'imbécile qui a pu oser dire « Vivons heureux, vivons cachés » ? Vous me comprenez ?

– Eh bien, vous ne dites pas des choses fondamentalement nouvelles... Vous les dites avec une certaine conviction. C'est la première fois que j'entends quelqu'un parler de la disparition de l'amour sans accabler le partenaire. C'est un événement extérieur qui prend toute la culpabilité. Quel progrès ! C'est extraordinaire.

– Je n'en étais pas encore là. Je n'avais pas fini de parler de la présence de ce nouvel autre, de l'idée fixe qui s'agitait sans cesse, qui ne restait pas en place, qui était une idée libre et changeante, qui voyageait, marchait, courait... Il est inimaginable, alors, vous le savez bien, que cela s'arrête. Vous avez raison, la seule pensée négative est une pensée noire : s'il n'allait plus m'aimer... s'il allait se laisser terrasser par une autre ou par une maladie... Mais là, non, c'est venu tout autrement. Mon amant s'est changé en petit frère. Quelle chute ! D'autant plus qu'à la même seconde me voilà devenue bonne sœur. Et là, à cet instant de désastre, j'ai vraiment ressenti une ablation. Une main avait dû entrer jusqu'au centre de mes entrailles et venir me voler, oui, pour le coup, quelque chose ! Et tout de suite, avant même d'avoir entendu la rumeur puis les informations dans le poste, je savais que ce qui m'était dérobé se trouvait désormais ailleurs, devait absolument ne pas être dessous mais présent dans un autre corps. Vous n'êtes pas un voleur, Mek-Ouyes, je ne vous accable pas. Vous êtes tout au plus un receleur. Maintenant que je me suis

remise à vous caresser, bien avant même le délai de dix minutes annoncé, je vais vous faire une demande très grave, Mek-Ouyes.

– Poursuivez, haleta disémiqquement Mek-Ouyes, poursuivez !...

– C'est simple. Si vous voulez que je vous finisse, rendez-moi ce qui m'a été pris.

Cent vingt-cinquième épisode

À l'écoute de cette requête, le malheur de Mek-Ouyes franchit un échelon supérieur : il ne demandait qu'à se faire plaisir en accordant à Didiko ce qu'elle demandait si gentiment. Mek-Ouyes aurait donné un membre pour être en situation de satisfaire celle qui était devant lui si nue et si douce, si pauvre de désir, dont elle était si illégitimement dépouillée.

Mais que pouvait Mek-Ouyes, qui n'avait jamais été à ce point dépassé par la situation ? Où aller chercher cette petite boule représentant plus que le principe de plaisir, celui de poussée instinctive enrichie de siècles d'Histoire, de millénaires d'accouplements en vue de perpétuer l'espèce comme de perpétuer le pouvoir de la beauté touchante et touchable ?

Sans plus d'espoir, Didiko avait désormais le visage fermé, tandis que Mek-Ouyes devenait amoureux comme un fou, était au bord de tout lui promettre pour une simple entrée en elle, fatigué qu'il était de n'être que manutentionné.

– Si je venais une fois en vous, Didiko, peut-être cela réveillerait-il quelque chose... Vous avez peur que je vous fasse mal ? Mais je peux tout lubrifier avec ma seule salive... Vous n'avez pas confiance dans le caractère hygiénique de ma salive ? Mais je peux trouver une solution... J'ai là un petit pique-nique dans ma musette : une fiole d'huile d'olive, première pression à froid, et un rouleau de film transparent. Avec un peu d'imagination, on devrait pouvoir faire quelque chose.

– Vous m'ennuyez, dit Didiko en finissant Mek-Ouyes une dernière fois avec la main.

Elle se leva d'un bond, enfila des sandales en shootant dedans du pied droit puis du pied gauche et bondit sur le chemin comme une gazelle en posant sa robe sur son épaule. Son dos, ses omoplates et son fessier impeccables s'éloignèrent sans espoir de retour. Mek-Ouyes se précipita, la bouche grande ouverte, sur un pubis sorti de terre qu'il mordit passionnément, jouet qu'il était d'une hallucination. De ce chardon, il ne pourrait pas, là où elles étaient plantées, arracher les épines avec ses dents.

La fatigue de Mek-Ouyes l'avait transformé en image d'Épinal de l'ascétisme. Il était maigre de toute maigreur, épuisé de tout épuisement. Il était assis, le cul

dans la poussière, la mâchoire inférieure pendouillante, un peu d'écume séchée aux commissures. Dans un état second, étranger à lui-même, il marcha dans le plus grand déséquilibre et quitta, sans s'en rendre compte, le chemin tracé. Comme il arrivait à un petit précipice, il chut d'une chute fatale qui n'était heureusement que de deux petits mètres. Il tomba, face en avant, sur le dos d'une ânesse.

Curieuse coïncidence, ladite ânesse avait la vulve entrouverte et toute prête, pour la raison, non point qu'elle était dans ses chaleurs puisqu'elle en était elle aussi privée, mais suite à de mauvaises pertes qui la faisaient souffrir. Sans volonté, sans même réaliser qu'il jouait une authentique partie de tarmac, Mek-Ouyes toujours érectile pénétra dans l'ânesse en tombant et déchargea avec plaisir, tandis qu'une douleur le poignait au plexus solaire, là où le bât le blessait.

Mek-Ouyes était dans un tel état de dérégulation qu'il se réfugia dans un sommeil profond. L'ânesse, apparemment pas mécontente d'être occupée dans ses arrières, s'était mise à marcher avec ce poids sur son dos et cet os de chair dans la chair de sa chair qui était la plus sensible. Le petit miracle technique résidait dans le fait qu'un nouvel accès de libido ne réveillait pas le dormeur, dans la mesure où la poussée était instantanément brûlée par la grâce du milieu qui ambiançait sa verge recrutée. Mek-Ouyes baignait en permanence dans le milieu de son assouvissement, dont il n'avait même plus conscience. Le soleil avait maintenant disparu. L'un dans l'autre, allait le pauvre alliage qui était un pied de nez à toute idée d'accouplement réussi, consenti, délicat, une baffé franche à l'image heureuse du couple, une provocation dont la violence était inédite. Heureusement, comme c'était la nuit, il n'y avait personne pour être le témoin de cette indignité.

Cent vingt-sixième épisode

Peut-être dopée par l'objet très électrique qu'elle sentait aller et venir dans sa matrice, l'ânesse réfléchissait à haute voix. Elle espérait que Mek-Ouyes entendrait quelque chose de ce qu'elle avait à dire. Qui sait s'il ne déciderait pas d'y répondre à sa façon ?

— Sacré Mek-Ouyes ! disait-elle, sacré nom de Mek-Ouyes ! Il me fait connaître là des sensations fort bizarres. Si je ne trouve aucune espèce de plaisir à sa présence dans mes intimités, du moins ai-je le sentiment d'un baume propre à me soulager de mes douleurs. D'un autre point de vue et comparativement à tous les bougres d'ânes, de bardots, de chevaux, de mulets, dont j'ai, durant ma longue vie d'ânesse, été l'épouse occasionnelle, il est en quelque sorte l'amant idéal : le seul qui ne fiche pas le camp aussitôt qu'il a juté. Ça méritait d'être souligné, je crois. Maintenant, sa maladie à lui, celle dont il ne cesse de se plaindre, cette pansexualité

personnelle hypertrophiée dont il nous rebat les oreilles... mais, Mek-Ouyes, toute maladie est toujours volontaire ! *Se non e vero*, du moins c'est un bon axiome. La maladie comme volonté !... Toute thérapeutique ne peut pousser que sur semblable axiome ! Guérir, en ce cas, consiste à faire bouger la volonté du patient. Avant cette histoire, je suis sûre qu'au fond de lui Mek-Ouyes n'acceptait pas que les autres, les concurrents, s'agitent et se dépensent sur le terrain sexuel. Il était certainement la jalousie personnifiée, intégrale, omniprésente. Tant qu'à être amant, quelque part, il voulait être le seul, le seul dans le Monde-Mondes. Ou bien il n'aurait jamais eu l'idée de fonder la République de Mek-Ouyes ! Je crois que c'est clair. Vos désirs ayant été des ordres, maintenant, ne venez pas vous plaindre. Nous voici tous les deux marchant paisiblement dans la nuit charbonneuse pour la tête et chardonnée pour les sabots. Nous n'avons qu'à marcher sans fin, nous n'avons qu'à marcher sans but, nous n'avons qu'à faire le tour du monde, et même plusieurs fois en décalant très légèrement notre trajectoire pour ne pas réitérer la même. Tout le malheur du monde vient d'une seule chose, qui est de ne savoir pas demeurer en repos en voyage, en un voyage sans fin avec appétit modeste et continu. Le hasard a fait que Mek-Ouyes a trouvé en moi la solution de son malheur. Il y a de quoi en être satisfait. Simplement, il ne faudrait pas qu'il lui vienne en tête de casser la figure et de briser la position... Restez là, Mek-Ouyes, laissez-vous bercer par les *clop-clop-clop-clop* et *reclops* de mes quatre sabots, comme je m'hypnotise du *fcchshlliii fcchshlliii* de votre bite et de ma chatte. Si nous continuons comme ça un temps suffisamment long, nous aurons touché au vrai rivage de l'ataraxie et nous aurons bien mérité de l'expérience. Ah ! on dirait que vous avez éjaculé, à la faveur de ce nid-de-poule que je n'avais pas vu et qui a déséquilibré ma progression. Un petit accident de parcours, et hop ! C'est extraordinaire. J'ai bien senti le jet, pas très fourni pourtant, ce qui n'est pas incompréhensible compte tenu de la répétitivité dont vous êtes l'esclave. Je reviens à cette histoire de maladie, Mek-Ouyes. Posez-vous la question une bonne fois ! Il n'y a que de cette façon que vous aurez quelque chance de trouver à vous décharger. J'ai lu vos aventures depuis les débuts à La Chapelle-Laisance, mais je commence seulement à en comprendre les tenants et les aboutissants. Vous avez eu de la chance d'avoir croisé ma route. Je ne me plains pas d'avoir été sur la vôtre. Vous allez rester où vous êtes, Mek-Ouyes, n'est-ce pas ? Vous allez continuer d'occuper la place ? Je ne pense tout de même pas que je vais tomber grosse de vos œuvres, mais si ce devait être le cas, vous ferez une petite exception et laisserez la place à celui qui voudra sortir, un hybride que nous aimerons comme chimère. Décidément, nous étions faits l'un pour l'autre, tout autant que l'autre pour l'une. Il suffit d'ouvrir les yeux pour le savoir.

– Ah tiens, dit Mek-Ouyes, qui dormait moins qu'il n'y paraissait, c'est comme ça que vous voyez les choses !...

Cent vingt-septième épisode

– Pas autrement, dit la bonne ânesse.

Mek-Ouyes n'eut garde de chercher à modifier sa position. Il avait réussi à en trouver une qui ne pût pas trop de la blessure du bât. Le doux balancement de la bête le calmait de façon inespérée. Calmait son épuisement, calmait ses désirs excessifs, calmait son envie de calme. Jusqu'ici, durant tout le voyage, il n'avait que sommeillé, et rêvé qu'il était un avion ravitailleur en carburant, se présentant sur le dos d'un autre en dirigeant sur lui son gros tuyau télescopique. Il songea qu'à peser ainsi sur l'échine animale sa joue gauche devait avoir, incrustée, la trace du poil dru de l'ânesse et peut-être même le bleu que telle ou telle vertèbre ne manquerait pas de produire sur son épiderme. Ce qui fait la matière principale du cent vingt-sixième épisode, il l'avait entendu comme par un système d'ondes se promenant à fleur de couenne et sourdant parfois des plus profondes entrailles.

– Tout de même, dit-il en ouvrant à peine la bouche comme s'il voulait glisser ses mots à lui par les pores de l'ânesse, votre petite théorie du malade n'engage, pardonnez-moi, que vous-même. Je ne veux pas dire par là que je vous considère comme une négationniste de l'objectivité matérielle de la maladie : je sais bien ce que vous me répondriez, que la maladie est une réalité et que votre théorie en éclaire simplement la cause... Maintenant, appliquée à mon cas, votre réflexion est douteuse, même si je comprends que vous cherchiez à me faire sortir d'une simple et cul-de-sac-quienne position de victime. D'accord, si je n'étais que victime, je n'aurais guère qu'à attendre le faiblissement de mon tortionnaire, et je pourrais sans doute attendre longtemps. Là, grâce à vous, je suis en train de me refaire, je ne dirais pas une santé, mais du moins une petite normalité : voilà bien deux ou trois heures que je n'ai pas eu à chercher une de ces proies libératrices et fuyantes de l'espèce de celles que je ne connais que trop depuis trop de jours. Enfin, je peux utiliser ma pensée à autre chose qu'à cette idée fixe, et vous demander par exemple de ne pas diriger n'importe où vos pas, qui sont un peu les miens, même si mes pieds se balancent dans le vide et ne vous aident pas dans votre progression. Si, par exemple, vous vous dirigiez vers Tyré, non loin d'Éphèse, là où se trouve la seule personne au monde qui soit capable de faire subir à cette situation désastreuse une volte-face définitive (si tant est qu'il ne l'ait pas lui-même provoquée), je veux parler du fameux savantissime Gilles Hochepoix de Corignon, je crois que ce serait la meilleure chose qui pourrait m'arriver, vous ne croyez pas ?

À peine l'ânesse eut-elle entendu l'expression des desiderata mek-ouyiens qu'elle modifiait légèrement sa trajectoire, gagnait le port fluvial le plus proche, montait sur une felouque, grignotait la corde qui la retenait à quai, hissait la petite voile, descendait le Nil bleu, puis le Nil de toutes les couleurs, traversait nuitamment Le Caire, franchissait le delta, traversait la Méditerranée droit sur l'île de Rhodes qu'elle finissait par contourner par l'ouest et abordait, à quatre heures du matin, juste avant le lever du soleil, à La Nouvelle-Izmir.

– Nous allons au grand bazar, dit-elle à Mek-Ouyes.

– Dans quel but ? Et puis, non, oubliez ma question. Je vous fais toute confiance, pourvu que nous ne rompions pas la position. Vous devez pourtant être épuisée.

– J'ai, là, quelques connaissances. Je leur demanderai de bien vouloir lancer un tapis sur votre dos, tant pour vous protéger du soleil (encore que vous soyez blindé après tous les pays que nous avons traversés) que pour nous cacher aux yeux pudibonds. Moi, j'aurai un peu d'eau et du picotin, vous quelques kekabs.

– Et du vin, je n'aurai pas droit à un peu de vin ?

– Et du vin. On va vous trouver une fillette de résiné.

– Deux, ce serait trop demander ?

– Trop demander, non. Trop boire peut-être.

– Je me suffirai d'une, mais trouvez un autre mot que fillette, voulez-vous ?

– Un pot. Si tout va bien, je pourrai même dormir debout une heure ou deux. Vous n'aurez même pas à bouger d'un mini-pouce.

Cent vingt-huitième épisode

Ainsi fut fait. Les odeurs épicées du grand bazar, au sein de l'ancien caravansérail, donnèrent aux rêves mek-ouyiens cette délicatesse qu'il pensait lui être à jamais interdite. Pour la première fois depuis bien longtemps, il eut une véritable impression d'amour, qui n'avait rien à voir avec un dysfonctionnement pour cause d'excès. D'ailleurs, ayant une nouvelle fois déchargé dans les profondeurs de l'ânesse, il débanda pour de bon après l'action, comme avait fait son père, et le père de son père et le père du père de son père, de toute éternité, sans toutefois sortir son épée du fourreau.

Ainsi Mek-Ouyes et l'ânesse dormirent profondément cinq heures de suite dans un coin qui servait d'étable, au milieu de ballots de paille et de foin. Au réveil, Mek-Ouyes sentit une nouvelle érection, mais qui était une reconquête, progressive, agréable. Il conduisit à terme son acte, comme s'il était nouveau, c'est-à-dire semblable à ceux d'avant le drame. Il avait eu une accalmie ! Jour à marquer d'une pierre blanche ! Y avait-il usure du phénomène ? Peut-être même un début de communication des vases... Mais l'ânesse ne put que lui confirmer que, quant à elle, aucun désir n'était apparu.

– Nous allons reprendre la route, dit-elle. Auparavant, il serait bon que vous me bouchonniez avec un peu de paille.

– C'est vraiment utile ?

– Ça sèche la sueur et ça active la circulation du sang. Je vous conseille de vous bouchonner aussi vous-même.

– Mais je vais être obligé de sortir...

Une angoisse profonde se lisait à présent sur le visage mek-ouyien. C'était comme si le joli monde, avec lequel il venait de renouer, se rechargeait déjà de toute la détresse générale.

– Sortir, mais pourquoi ? Ça peut très bien se faire ici, dans le caravansérail.

– Non, je veux dire : sortir de vous...

– Et alors ? Quelques minutes, seulement... C'est à mon tour de m'inquiéter. Vous ne pensez pas que nous allons rester dans cette position jusqu'au dernier souffle de l'un des deux !

– Avez-vous une autre solution ?

Alors, au moment précis où Mek-Ouyes sortait de l'ânesse, une femme entra, grande, plantureuse et splendide, et qui venait chercher un ballot de paille. Mek-Ouyes la vit planturide et splendide, offerte et disponible, offible et disponerte, accorte et vive, dispendieuse et sans défense, active et passible d'acte d'amour, actible et pas passive du tout, il eut les mots et la vue à l'envers, pensa violence et tableau de chasse, se remémora de longues étreintes avec Thérèse (ça faisait bien longtemps qu'il n'avait plus pensé à Thérèse...), rêva d'un coup de foudre en un seul coup de foudre de la conscience instinctive et fonça sur elle en l'abattant sur le dos et sur la paille.

Foin de pareille attaque frontale ! Or, la visiteuse ne l'entendait pas de cette oreille. L'un des avantages de la situation récente était que de semblables grossièretés n'avaient plus cours, sur le terrain conjugal ou extra-, qui étaient monnaie courante encore naguère. La bonne femme saisit le fâcheux par les oreilles et les cheveux qu'il avait autour, donna, par surprise, un coup de ventre au bas-ventre de Mek-Ouyes avec pour effet de lui écrabouiller les testicules, ainsi qu'on casse deux noix en les pressant l'une contre l'autre. Les billes d'œuf passèrent par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et douleurs du *Larousse médical*, puis jonglèrent toutes seules comme des électrons autour d'un noyau vide. Et la bite ne fut pas en reste, qui parut vouloir s'écarter de l'espèce d'omelette qui se préparait à sa base. Mek-Ouyes vacilla sur ses jambes fatiguées, faiblesse qui n'échappa pas à la championne dans la force de l'âge et des réflexes qui saisit le queutard par le manche, le fit tourner au-dessus de sa tête, et l'envoya valdinguer contre une voûte de briques rouges où il resta collé quelques secondes avant de s'affaler dans une rigole à purin.

– Qu'est-ce que t'as à gueuler de la sorte ? dit la lutteuse à l'ânesse, qui s'était mise à ahaner, à hi-hanner et à hennir, comme pour appeler à l'aide.

Cent vingt-neuvième épisode

– On s'en va, on s'en va, dit l'ânesse à la costaude. Sache que tu as pris des risques. C'est là un personnage important que tu as presque haché menu. Tant que tu y es, puisque tu es si forte, tu ne voudrais pas le remettre sur mon dos ? Oui, en position allongée, sur le ventre.

- Mais il va tomber...
- Pas si tu le coinces.
- Comment veux-tu que je le coince ?
- Son braquemart...
- Eh bien quoi, son braquemart ? Il est tout mou...
- Prends-le dans la main, tu vas voir.

Et de fait, dès qu'il fut au milieu de cette paume pleine de doigts, d'un coup le chibre vibra de tout son cylindre et changea radicalement de forme.

- Et maintenant, dit la femme impressionnée, qu'est-ce que j'en fais ?
- Mets-la-moi, ma sœur, je te prie.

Et l'Izmiriote, pourtant passablement dégoûtée, s'exécuta, avec le sentiment d'exécuter pour de bon quelque chose qui ressemblait à son innocence propre comme au respect humain le plus élémentaire.

– Couvre-le d'un vieux tissu. Attache l'étoffe à la sous-ventrière. Oui, comme ça.

L'ânesse remercia, but un dernier seau d'eau pour la route et enfourna une languée de fourrage. Alors, tandis que midi sonnait dans les haut-parleurs des mosquées, l'équipée sauvage reprit sa progression tranquille avec un Mek-Ouyes dans l'état piteux qu'on imagine.

Pendant ce temps, sur une autre route d'ailleurs pas fort éloignée, Agatha de Win'theuil parlait régime avec Ozalide, tandis que John Flandrin étudiait la carte des chemins qui menaient à Tyré.

- Vous avez presque retrouvé votre poids d'antan, disait Ozalide.
- D'antan, corrigeait Agatha, on disait que je n'avais pas de poids. Quand je fis de la montgolfière, par exemple, on ne comptait aucune surcharge pondérale si je devais monter dans la nacelle.
- Vous étiez considérée comme négligeable ? Ça ne devait pas tellement vous convenir...
- Vous croyez qu'il va me venir des vergetures ? C'est ce qui se passe, je crois, quand on perd trop de poids trop vite...
- Oui, d'ailleurs on dirait bien que là...
- Je vous ai demandé quelque chose, petite dinde ?

Pendant ce temps, à Tyré, Gilles Hochepaix de Corignon continuait son coma tranquille. Il n'avait plus à lire les journaux. Les sollicitations écrites s'amoncelaient sur son bureau. Les expériences en cours étaient en panne, personne n'étant assez savant pour prendre le relais du professeur. Hélène hochait la poire en s'accordant elle aussi quelque répit, ce qui lui permettait de lire une pile de livres en retard.

Pendant ce temps, encore, la présidence massepanienne première effectuait son déménagement à Thulé, le caporal Massepain estimant que les services officiels du Monde-Mondes, déjà fort enclins à des siestes prolongées, seraient mieux à même, dans les grand froids, de garder la tête à la température ambiante. On bâtit à grands frais un gigantesque igloo présidentiel, tandis que l'igloo parlementaire, minuscule, n'était encore qu'à l'état de plan.

Pendant ce temps, l'Oulipo travaillait. La Bibliothèque oulipienne venait de publier une belle *98ine* qui ne faisait pas moins de trois cents pages. Olivier Salon, épuisé, passait la main.

Pendant ce temps, à Victoria, le 'Tit Sorcier de la côte ouest manquait d'étouffer au milieu de ses fiches diégéto-thématico-mek-ouyiennes et assimilées, que, par bonheur, une petite tornade venteuse, provoquée par un hydravion se posant dans le port, dispersa pour moitié sur le sol et pour moitié par la fenêtre ouverte. Le chercheur respira, le critique avala un bol d'air salvateur, et l'essayiste, excité par certaines pages olé-olé du roman-feuilleton, décida d'aller se promener dans le quartier chinois pour manger un dourian.

Pendant ce temps, le temps passait sur les lieux différents du Monde-Mondes, qui ne s'en souciaient qu'à peine. Les tornades tournaient en rond. Les pluies acides agaçaient les feuillages des paulownias de la place Jussieu. Les ordinateurs principaux donnaient des ordres à leurs subordonnés. Les églises continuaient d'adorer qu'on parle d'elles, fût-ce pour s'en moquer ou les bafouer, car c'était le signe qu'elles frappaient encore. Les livres se lisaient, les bouteilles se vidaient, les passeports passaient les ports et les aéroports.

La terre tournait en ronronnant.

Cent trentième épisode

Habile ! On redispose tranquillement les personnages du roman-feuilleton, tous les personnages du roman-feuilleton, chacun à sa place sur son petit tremplin de potentialité. On prend bien soin de ménager en eux une ouverture toute nouvelle, ou bien on fait tomber l'un d'eux, et non le moindre, encore plus bas. On annonce de façon implicite leur réunion proche en un point spatio-temporel d'intersection qui dénouera l'intrigue. Quel métier ! (Bien entendre l'exclamation comme auto-admirative, et non plaintive.) On prend un peu de champ pour reculer pour mieux sauter en situant tout ça dans un contexte plus large. Le jardin d'Hamilcar n'est-il pas dans Mégara, lui-même un faubourg dans Carthage ? Du plus petit au plus grand, trois, deux, un. Mais Flaubert tend son incipit en bousculant l'ordre de la vision : « C'était à Mégara, faubourg de Carthage, dans les jardins d'Hamilcar », deux, un, trois. Bravo confrère, ça, c'est du cinéma ! Mais quand on a fait ça, on est bien embêté devant son cent trentième épisode tout nouveau tout beau : pas question de reprendre naïvement l'un des trois lieux scéniques, le chemin de l'ânesse, le chemin d'Agatha, la maison de Hocheipoix. Ou bien il eût fallu prévoir le coup en amont et ne pas reparler de Tyré lors du premier « pendant ce temps ». C'est trop tard, il faut trouver autre chose. Quelqu'un a-t-elle une idée ? Je répète, mais cette fois en transformant mon appel en réplique de roman et en appuyant grossièrement (sens figuré) sur le sexe de l'interlocutrice :

— Quelqu'une a-t-elle une suggestion ?

Pas de réponse. Je me dis souvent que ce n'est pas la peine de mettre des guillemets ouvrants, car je ne sais vraiment pas quand viendront les fermants, que ce n'est pas la peine de mettre un tiret de départ, car je ne sais pas combien de temps va durer ma réplique. En attendant, et je continue sans protection typographique, vous ne me répondez pas, lectrice, Lectrice et LECTRICE, LECTRICE, **LECTRICE**... vous vous êtes faite à l'idée de ne plus intervenir. Avouez que vous lisez maintenant dans vos pantoufles après votre bel effort qui date du temps de votre prise de pouvoir. Rentrée sagement à la maison Mek-Ouyes, c'est-à-dire un peu devenue Mek-Ouyes lui-même, si je ne m'abuse. Doctoresse Mabuse et Missis Cachée. Tant pis, je vais certainement me débrouiller tout seul et trouver une solution, encore que la solution-tout-seul ne me convainque guère. On n'a jamais écrit un roman tout seul, aussi vrai que, cent trentièmement, disait justement le sanglier, votre petite œuvre, votre mince crottichonne d'œuvrette, n'est pas toute seule, jamais, toute seule, seule, seule, jamais pas toute, toute seule, jamais toute seule, jamais jamais. Cent trente et unièmement, toute œuvre digne de ce nom est une machine à écrire : *Les Sublimes Paroles et idioties de Nasr Eddine Hodja* (Paris, Phébus, 2006) sont la machine à écrire des « Faits et dits de Mek-Ouyes » par Agatha de Win'theuil. Cent trente-deuxièmement, c'est excellent d'avoir les pieds sur terre quand on écrit des livres, mais c'est encore mieux d'avoir chaque pied sur deux points d'appui différents. Cent trente-troisièmement, il est bon de faire l'effort de maîtriser le maîtrisable avant de laisser venir l'immaîtrisé (épuiser l'épuisable, c'est déjà du boulot !). Cent trente-quatrièmement, écris de l'opéra si tu veux, même du genre bouffe, mais pas bouffi-bouffant. Cent trente-cinquièmement, admetts qu'il puisse ne pas y avoir de cent trente-cinquièmement, ou plutôt que le cent trente-cinquièmement puisse être un cent trente-cinquièmement à peu près vide. Cent trente-sixièmement, aie de la suite dans les idées parce que la suite d'une idée est une autre idée, et que si l'on ne fait effectivement pas des livres avec des idées mais avec des mots, on finit tout de même par faire des idées avec des mots, à un moment ou à un autre, des idées agréables ou non à regarder, et donc, cent trente-sixièmement, ce serait quand même ridicule d'être le seul à ne pas s'en rendre compte, grouïk grouïk. Cent trente-septièmement...

Cent trente et unième épisode

– Cent trente-septièmement ? dis-je.

– Cent trente-septièmement, tu devrais bien accepter le tutoiement, pourvu qu'il émane d'un ayant droit. Cent trente-huitièmement, tu considéreras l'autodérision comme exceptionnelle au sein de ton travail, et l'autodénigrement comme encore plus exceptionnel : rien là de systématique en tout cas. Cent trente-

neuvièmement, tu mangeras de tout avec curiosité, les dix préparations de hareng différentes sur le port de Copenhague, qui t'aideront à préparer différemment les poèmes. Cent quarantièmement, tu admettras que toutes les langues sont belles, en tout cas potentiellement, et qu'elle sont capables de tout, ce qui ne veut pas dire qu'elles l'accomplissent facilement, ce tout. Cent quarante et unièmement, si tu n'es pas une victime politique flagrante, tu considéreras toujours ta liberté comme un acquis et un point de départ, non comme un objet de conquête. Cent quarante-deuxièmement, tu n'auras aucune confiance dans le moindre pouvoir libérateur du hasard, jamais. Cent quarante-troisièmement, tu n'écritas jamais « jamais » ou « toujours » sans penser « presque jamais » et « presque toujours ». Cent quarante-quatrièmement, quand vous vous serez tutoyés une fois, vous ne reviendrez au vouvoiement que pour troubler les pistes. Cent quarante-cinquièmement, vous vous intéresserez à la position contraignante dans la façon d'écrire à compter du fait que le conflit nécessité par la contrainte est propre à donner à votre manière l'énergie qui pourrait lui manquer sans cela. Cent quarante-sixièmement, tu écriras toujours ce qu'il te plaira, de la façon qu'il te plaira, au moment où il te plaira de le faire. Cent quarante-septièmement, tu ne craindras pas le mot de « contrainte », qui dans ce contexte créatif n'a strictement rien à voir avec la coercition de type politique que tu pourrais avoir à rencontrer dans ta vie. Cent quarante-huitièmement, tu seras bien obligé d'admettre très vite que l'éventail est un objet fractal, exponopotentiel. Cent quarante-neuvièmement, il y aura, par conséquent, de plus en plus de travail. Cent cinquantièmement, tu préféreras le « oui » du risque au « non » de la méfiance protectrice. Cent cinquante et unièmement, tu ménageras des territoires du « non » et une limite, donc, indépassable absolument. Cent cinquante-deuxièmement, c'est ainsi qu'il n'y aura pas de place pour le hasard dans ton travail, jamais. Cent cinquante-troisièmement, c'est ainsi qu'il n'y aura pas de place pour ton hasard dans le travail. Cent cinquante-quatrièmement, c'est ainsi qu'il n'y aura pas de place pour ton travail dans le hasard. Cent cinquante-cinquièmement, c'est ainsi qu'il n'y aura pas de place pour le travail dans ton hasard. Cent cinquante-sixièmement, tu prendras une douche, le matin, avant de te mettre à ton bureau, qu'il soit fixe ou bien itinérant. Cent cinquante-septièmement, tu te raseras soigneusement ou te maquilleras légèrement, passeras des vêtements neufs. Cent cinquante-huitièmement, tu ne travailleras jamais sur une table derrière laquelle est en train de travailler un grand miroir occupé à te tirer le portrait. Cent cinquante-neuvièmement, comme tu n'aimeras pas être constipé au moment d'écrire tu iras avant. Cent soixantièmement, tu travailleras aussi bien partout que nulle part, dans la rue que chez toi, dans le métro que dans ton bureau. Cent soixante et unièmement, tu considéreras toute chose du monde, dans le verre de ton poème, comme une orange ou un citron avec jus généreux qui ne demande qu'à se trouver pressé. Cent soixante-deuxièmement, ta liberté sera, néanmoins, toujours à conquérir. Cent soixante-troisièmement, tu n'oublieras rien. Cent soixante-quatrièmement, tu seras oublié de beaucoup de monde et cela devra ne te faire ni trop chaud ni trop froid. Cent soixante-cinquièmement, tu prononceras tes poèmes à voix haute pour des auditoires attendus et pour des audiences inattendues. Cent soixante-sixièmement, tu chanteras des chansons qui seront de vraies chansons. Cent soixante-septièmement...

Cent trente-deuxième épisode

– Cent soixante-septièmement ? dis-je.

– Il n'y a pas encore de cent soixante-septièmement, dit le sanglier, qui se grattait un cuissot au tronc d'un frêne.

Pendant ce temps, à Boshanké, la vie quotidienne de Rabbi Boshé et d'Imam Anké avait changé du tout au tout. Comme une appréciable quantité d'heures de leur quotidien ne se trouvait plus occupée par l'exercice de leur sexualité polymorphe, ils avaient du temps à brûler pour des fantaisies à caractère néocommunautaire. Alors, Rabbi Boshé devint musulman aussi, sans abandonner (secrètement) sa foi judaïque, tandis qu'Imam Anké cherchait à devenir israélite, ce qui était moins simple. Désormais, Imam Boshé et Rabbi Anké se racontaient leurs impressions nouvelles qui ne manquaient pas d'émotions.

– Je ne regrette qu'une chose, Rabbi Anké, mon ami, c'est que nous ne puissions point être en prière côte à côte à tout moment.

– Ne regrette rien, Imam Boshé, le mien d'ami, nous y sommes en pensée impérissable, sinon en matière éphémère. Mais, au fond, je me demande si tout ça ne nous mange pas un petit peu trop de temps.

– À dire vrai, je me faisais une réflexion un peu similaire. Est-ce là, de notre part, une attitude bien constructive ? Notre belle et bonne Boshanké, naguère encore cité fleuron de l'union entre les êtres, puisqu'une non négligeable quantité d'heures de son quotidien ne se trouve plus mangée par l'exercice de sa sexualité omnidirectionnelle, a du temps à perdre pour des activités à caractère plus ou moins révolutionnaire. Une base insurrectionnelle est en train de se cimenter, réinventant, peut-être bien avec raison, une situation de lutte des classes potentiellement explosive !

– Oui, et cela m'inquiète fort, moi aussi. Et sais-tu ce que j'en déduis, cher Rabbi Imam ?

– Je ne le sais pas, cher Anké Boshé, mais je le devine.

– Qui le dira d'abord ?

– Disons-le de conserve !

– – Eh bien, voilà. Si nous étions des Monde-Mondiens un peu conséquents avec nous-mêmes et avec notre citoyenneté une, plurielle, divisible et indivisible, ce n'est pas difficile, nous ferions tout ce qui est de notre volonté (et non tout ce qui est en notre pouvoir) pour remettre en circulation toute cette libido libidinale qui s'est étrangement concentrée en un seul individu. Par là, nous ferions à la fois œuvre généreuse à l'endroit de tous et, dans le lot, nous aurions nous aussi notre ration, encore qu'il nous soit bien difficile de nous souvenir des plaisirs qui étaient les nôtres avant la catastrophe.

– Je crois me rappeler que c'était bon, ô Imam Anké, mon ami.

– Si tu le dis, je te crois, ô Rabbi Boshé le mien. Je me rappelle la façon dont nous nous passions mutuellement la main sous le vêtement. C'était vécu comme assez agréable.

– J'ai le même genre de souvenir, mais impossible de trouver la façon de

transférer ce souvenir d'amont en un souvenir d'aval qui serait une imagination de désir. La seule chose qui est évidente, c'est que c'est quelque chose comme une amputation...

- Un vague sentiment de privation...
 - Une brimade du destin...
 - Un abus de pouvoir, émanant du pouvoir, sans que l'on sache très bien de quel pouvoir il s'agit...
 - Une solution totalitaire...
 - La mise à l'ombre du corps au sein d'une âme barbelée...
 - L'inquiétude diffuse que cela eût dû provoquer en nous l'angoisse, mais que l'angoisse n'ait pas été au rendez-vous...
 - Oui, la régression de nos lumières...
 - De nos petites lumières personnelles au milieu des plus grandes Lumières...
 - Il faut absolument que nous fassions quelque chose.
 - Ceci demande que nous cédions le pouvoir municipal à nos adjoints, que nous fassions nos valises (légères) et que nous prenions la route...
 - Que nous nous demandions, auparavant, quelle route prendre...
 - Oui, que nous n'ayons aucune espèce d'hésitation sur la route à prendre...
 - Celle-ci n'est pas à tirer au hasard, dit Imam Anké. Souvenons-nous du cent cinquante-deuxième.
 - Elle est à tirer comment ? dit Rabbi Boshé.
- Ils se plongèrent alors dans une intense réflexion de deux heures.
- À Tyré tout court ! dirent-ils soudain, à l'unisson.

Cent trente-troisième épisode

On prend beaucoup la route dans ce roman-feuilleton. Imam Anké et Rabbi Boshé ne se tenaient pas par la main cette fois, mais chacun tenait, en marchant, une extrémité de la même branche d'olivier. Le spectacle qu'ils donnaient n'en était pas moins attendrissant.

Ils virent ce qui était à voir de plus déprimant : des conflits pourrissants, des différends suspendus, des inappétences qui n'avaient même plus besoin d'être dites, des éloignements fatals, des pertes d'énergie qui s'affirmaient programmées, des preuves prétendues de la soi-disant universelle entropie, des morts vivantes et des vies qui se mouraient, des fatigues qui ne se suffisaient pas d'être fatigues mais entendaient tout fatiguer autour d'elles, des renoncements serrant, sans rire, leur hère avec leur discipline, des grimaces se fixant sur un visage comme si elles

avaient été essayées dans un courant d'air, des douleurs éphémères et bénignes transformées en maladies adorées, des chutes de libido libératoires, des mollesses abusivement qualifiées de douces, des langueurs unilatérales scandaleusement considérées comme des consentements mutuels, des inhibitions toutes neuves que l'on tendait à se reconnaître comme innées, des peurs frappées au coin d'un courage autoproclamé, des prisons intérieures dont on accablait cet incapable de Massepain I^{er}, lequel, ayant toutes les incapacités, était bien incapable d'en imposer la moindre à qui que ce soit de façon coercitive, des pleurs d'une sécheresse oxymorienne et des pépies humides, des adorations perpétuelles de la servitude volontaire, des ivresses sobres comme jamais, des toasts lancés en levant de petits verres remplis d'eau de pluie, des coups de téléphone qui faisaient du surplace, des déclarations de guerre sans munitions, des itérations répétitives, des impossibilités cauchemardesques de courir, de crier, de dormir, des caresses qui ne se posaient sur aucun corps, des compliments qui n'entraient dans aucune oreille, des œillades qui n'entraient dans aucune orbite, des poules qui ne faisaient plus d'œufs, des œufs qui ne donnaient plus de poussins, des rêves qui n'entraînaient plus personne, des utopies avec clôture de barbelés, fossés, glacis, des intentions auxquelles il avait été renoncé depuis belle lurette amont et pour encore plus belle lurette aval, des morts consenties, des morts prématurées, des morts attendues de pied ferme et visage souriant, des politesses protectrices, des délicatesses d'avance défensives, des acceptations globales qui permettaient d'éviter une analyse au cas par cas, au coup par coup, au pas à pas, des boutades qui ne boutaient plus rien du tout, des saillies qui ne saillaient plus guère, des bonds de cabri qui ne dépassaient pas les limites de l'abri, des politiques qui louvoyaient, des convictions visiblement dans un état de pétrification ou de putréfaction avancées, des angoisses qui avaient cru se résorber en effectuant un repli stratégique, des petits cris sans son, des pertes d'haleine, des couleurs de muraille, des provocations verbales jamais suivies d'effet et jamais précédées de cause, des beautés soigneusement bridées, des parfums qui n'assumaient plus les conséquences de leurs déclarations tonitruantes, des votes qui se portaient de préférence sur des personnes qui n'avaient pas fait acte de candidature...

– Arrête ! s'écrièrent en même temps les deux amis qui marchaient.

Chacun avait poussé ce cri pour lui-même, cri qui ne les poussa nullement à s'arrêter, mais au contraire à accélérer la marche en arrêtant simplement de voir.

– Je ne pensais pas que nous étions arrivés à cette extrémité, dit Rabbi Boshé.

– Je n'osais me l'avouer, dit Imam Anké.

– Cela signifie surtout que nous avons pris la bonne décision, mon Imam.

– Oui, mon Rabbi, Je voudrais te demander quelque chose.

– Je t'écoute.

– Je n'ose pas.

– Moi aussi, j'ai quelque chose à te demander...

– Va.

– Force-moi. Force-toi à me forcer ! Il y va de plus que toi et moi. Il y va de l'humanité.

– Je voulais te demander la même chose.

Cent trente-quatrième épisode

L'un forçant l'autre et l'autre forçant l'un, le forçage fut relativement pénible. Il n'était pas désespérant, pourtant, car il était rendu nécessaire, en conscience, par une raison supérieure qui était d'ordre éthique.

– Ça ira mieux la prochaine fois, dit Anké, qui avait été à l'initiative.

– La terre t'entende, dit Boshé.

– En être réduits aux seuls doigts !... c'est lamentable.

– Peut-être, mais ça pourrait être pire, ils auraient pu tout aussi bien perdre leurs os, par en dessous : tes belles mains devenues des gants de plastique... Je ne veux même pas y penser !

– Ta bite molle en bouche, et qui ne croît ni de durcit, évidemment, c'est assez curieux, mais, si je veux persister à voir le bon côté des choses, du moins ne fond-elle pas comme un caramel. Elle reste stable. C'est déjà ça.

– Mais elle ne sent rien ! Et moi, son propriétaire, je ne sens rien non plus. Notre désir n'est plus qu'un volubilis sans tuteur...

– Veux-tu bien te taire !

– Le veux-je ?

– Tu le dois.

– Je ne puis.

– Il faudra que nous recommencions, Rabbi Boshé. Et cette fois tu seras le premier à monter à l'assaut. Tu me le promets ?

– Juré. Tu sais bien que je ne peux rien te refuser.

Et ils reprirent tranquillement leur chemin, apercevant devant eux l'énormité des devoirs qu'ils devraient accomplir, pareils à ces Résistants de la première heure qui s'attaquaient à une montagne occupante, sans savoir s'ils en viendraient à bout en six mois, en cinq ans, en cinquante, avec quels alliés ? sûrs de l'importance de leur acte sans en connaître les proportions chiffrées sur le plan réel et sur le plan symbolique.

– Raconte-moi une histoire, Imam Anké.

– Je veux bien, Rabbi Boshé, mais laquelle ?

– La première, bien sûr.

– La première, ce sera celle de mon commencement.

– Eh bien, va pour celle de ton commencement ! Qu'est-ce que c'était, ton commencement ?

– C'était ma naissance, bien sûr. Un homme avait épousé une femme. Ça commence souvent comme ça. Je n'ai pas fait exception. Une femme avait épousé un homme. La femme vint à être enceinte. Toutes les femmes, ses amies, ses voisines, ses cousines, qui avaient conçu à la même période, accouchèrent. Elles connurent une seconde grossesse et un deuxième accouchement. Un troisième, un quatrième et un cinquième accouchement... Les familles nombreuses étaient tout autour. La femme du début était toujours enceinte de sa première fois. Les gens craintifs et superstitieux conseillèrent à son mari de la répudier. Le mari s'y refusa en arguant qu'il ne savait pas trop de qui de quoi de qu'est-ce sa femme

était enceinte. Alors, les gens de sa famille décidèrent de lui enlever les animaux qu'il possédait et qui ne devaient pas attraper la maladie. Ils espéraient qu'il allait revenir sur sa décision et renvoyer cette femme porte-malheur. Son père lui-même le bannit et le pria de partir loin de chez lui, le traitant de voleur, de menteur, de profiteuse. La veille du jour où l'on voulut le tuer, l'enfant (c'était moi) parla dans le sein de sa mère et dit : « Maman, plie les genoux et mets-moi au monde. » Sa mère lui dit : « Attends que j'aille ramasser du bois de chauffage, que j'aille aussi chercher des salsifis dans le champ et que je les cuise, car je n'ai personne pour me remplacer. » La femme alla chercher du bois et des salsifis. Le travail terminé, l'enfant lui dit : « Maman, plie les genoux et mets-moi au monde. » Sa mère lui dit : « Attends que j'allume le feu pour le repas de ton père, que je finisse de repasser le linge, que je prépare le lit pour ton père. » Elle fit tout cela. Le travail terminé, l'enfant lui dit : « Maman, plie les genoux et mets-moi au monde. » La mère lui dit : « Attends que je nourrisse ton père et que j'allume sa pipe. Attends que je me détache enfin de lui lorsqu'il m'aura caressée et qu'il se rendra au lit. » Le travail et le plaisir terminés, l'enfant lui dit : « Maman, maintenant que tu as tout fini, que le père dort, plie tes genoux et mets-moi au monde. » La mère lui dit : « Je vais te mettre au monde dans la pièce du fond de la maison. Suis-moi. »

Cent trente-cinquième épisode

« Oh non, non ! pas dans cette pièce, qui est le rendez-vous des rats. Je ne veux pas qu'on m'appelle Mamanka Père des Rats. » Elle se dirigea vers son lit. L'enfant, c'était moi, lui dit : « Ah non ! pas ici, de peur qu'on ne me nomme Mamanki Chef des Lits. » Elle entra dans la salle de séjour. L'enfant lui dit : « Pas ici, pas question, ou je serais Mamanking-Mamanroum le roi du Living-room. » Elle se mit dans l'antichambre. L'enfant lui dit, je lui dis : « Pas ici, ou l'on me nommerait Mamankié l'Huissier, Mamankorte Gardien des Portes. » Elle gagna l'arrière-cour de la maison. L'enfant, qui avait tant à dire, lui dit : « Pas question que je sois Mamankon la Sentinelle des arrière-cours et des maisons. » La femme sortit de l'enclos, là où se trouvaient les bancs d'attente. L'enfant lui dit : « Ici, tu n'y penses pas, je n'y serais que Mamanko-Mamankance du Bureau des Audiences. » Alors, fatiguée de ces tentatives infructueuses, la mère lui dit : « Mais, mon enfant, où veux-tu donc que je te mette au monde ? » « À l'endroit précis où l'on trayait le lait pour soulager les vaches de mon père. À l'endroit précis où ses vaches lui ont été volées. » La femme se rendit à l'endroit ainsi désigné et accoucha. Comme on voulait couper le cordon ombilical de l'enfant, l'enfant

dit, je dis : « Je ne suis plus un enfant. » Et prenant un couteau, il se coupa moi-même le cordon. Je me coupai lui-même le cordon. Le cordon lui-même fut coupé par moi-même.

– Ça ne m'étonne pas de toi, dit Rabbi Boshé. Ton histoire me rappelle un conte rwandais.

– Elle n'est pas finie ! Dans cet accouchement, la femme avait donné naissance à deux enfants : un moi et un lui. Un jour, lui voulut savoir où il pouvait se procurer une lance et des flèches. Quand il eut l'adresse, lui s'y rendit et se fit forger une lance et des flèches. Il se procura également une grosse massue. Équipés de ces armes, lui et son jeune frère, moi, partirent chez leurs oncles paternels. Il était l'aîné puisqu'il était né le dernier. « Pourquoi avez-vous dépouillé notre père de toutes ses vaches et avez-vous fait de lui un pauvre démuné ? » Les vaches et tous les autres biens leur furent restitués. Nous fîmes paître les vaches autour de la tombe de notre père. À toi, Rabbi Boshé, mon frère.

– Je ne suis plus ton ami ? Je ne suis plus que ton frère ?

– Qui peut le plus peut le moins. La fraternité contient l'amitié en son sein.

– Et l'amour ?

– La fraternité contient l'amitié en son sein, laquelle contient l'amour en le sien. À toi, maintenant.

– À moi de quoi ?

– De me dire une histoire de ton origine.

– Moi ? Un homme avait une femme. Ils vécurent ensemble et eurent un seul enfant, ce n'était que moi. Un temps, la famine gagna le pays. Beaucoup de gens trouvèrent la mort. D'autres partirent à l'étranger, là où il y avait encore de quoi se nourrir. Un jour, l'homme dit à sa femme : « Moi, je n'irai pas à l'étranger, car l'étranger, constipé du passeport et du visa, n'est pas heureux de nous voir venir manger son pain. Ou bien il va nous le faire payer un prix exorbitant compté en travaux sales. Tu vois les ravages de la famine, nous ne pouvons pas survivre tous les trois. Voilà ce que je pense : tu vas tuer ton enfant et à sa place je boirai le lait de tes seins. Le lait du gauche pour le grand déjeuner du matin ; le lait du droit pour le petit souper du soir. Ce sera bon, ce sera nourrissant, ce sera érotique en même temps. Avec quelques légumes en sus, je survivrai. Pour toi, je te maintiendrai vivante avec la chair des oiseaux que je tuerai certainement à la chasse. Ainsi nous lutterons contre la famine. Nous serons beaucoup plus forts qu'elle. Nous en viendrons à bout. Nous verrons ses épaules dans la poussière. Et si ce fléau vient à disparaître, nous n'aurons aucun problème à faire d'autres enfants. La femme lui répondit : « Tu penses juste. Tu as mon accord. Mets ta pensée en application et pars à la chasse. En ton absence, j'égorgerai l'enfant. » Gloups, l'enfant, c'était moi.

Cent trente-sixième épisode

– Continue, continue !

– Le lendemain matin, l'homme partit à la chasse, sûr qu'à son retour leur enfant serait égorgé sous la terre. Quant à lui, l'heure serait venue de téter sa femme. Le mari à peine parti, la femme prend son enfant, le lave soigneusement, le conduit chez sa grand-mère maternelle et le confie aux soins de la famille avec des recommandations de clandestinité. L'homme, de retour de la chasse avec deux oiseaux maigres, ne trouva pas l'enfant à la maison. Alors, tout heureux, il se fit donner le premier sein de sa femme. Or, la femme, loin de manger le tableau de chasse de son mari, pluma les oiseaux et les rangea dans une vieille cruche, une couche d'oiseaux, une couche de sel. Quand elle fut remplie jusqu'au bord, une couche d'oiseaux, une couche de sel, elle en prit une autre, et une autre, ainsi de suite. Elle ne mangea aucun oiseau et se contenta de se nourrir de légumes. L'homme, lui, fut allaité comme un enfant. La vie continua de cette façon jusqu'à la fin de la disette. Alors prit fin également cette alimentation de famine. Un jour, pendant que la femme préparait ses seins, le mari que le lait avait fini par écœurer prit sa harpe et joua un morceau de musique qu'accompagnaient les paroles suivantes dans sa bouche :

Lorsqu'on croque, croque, croque
les petites têtes des oiseaux
ce doit être bon, bon, bon
pour la grosse pleine d'oiseaux.

La femme comprit, ne rit pas et rétorqua :

Ô ma pâte, vite, vite, vite
remplis la mar, la marmite
comme les seins qui se remplissent
du lait qu'on suce, suce, suce
en disant : c'est bon, bon, bon.

Vexé, l'homme dit : « C'est comme ça que tu m'injures, bêtas de femme ? » Et il lui donna une gifle bien administrée. La femme répondit plus fort, mais en reçut une seconde. Ils en vinrent aux mains et le combat fit rage. Là où j'étais, je sentis quelque chose. Les beaux-parents les entendirent et accoururent pour s'interposer. La femme fit sa valise et retourna chez ses parents. L'homme resta seul dans sa maison. Quelques jours après, il alla chez ses beaux-parents pour essayer de reprendre sa femme et ses seins. Il fut obligé de confronter ses dires à ceux de sa femme. La honteuse histoire de la famine fit partie du dossier. La femme raconta : « Cet homme a pensé que je devais égorger mon enfant pour se faire allaiter à sa place. C'est donc par le seul lait de mes seins qu'il a pu échapper à la famine. Il me disait que si nous gardions la vie sauve, nous ferions d'autres enfants. Je n'ai pas

eu la force de tuer mon enfant et je l'ai confié, à l'insu de mon mari, à sa grand-mère. Pour me faire vivre, mon mari faisait la chasse et m'apportait des oiseaux. Je n'ai pas voulu manger les oiseaux. Ils sont toujours disponibles dans les vieilles cruches de notre maison où ils se conservent : vous pouvez aller voir. Après la famine, mon mari s'est mis à se moquer de moi pour avoir mangé tous ces oiseaux. Alors je lui ai rappelé qu'il avait, lui, tété sa femme, ce qui est honteux et humiliant. Sa réaction fut de me battre. Je me suis défendue. Comme il est, non pas plus fort, mais plus méchant que moi, je me suis sauvée chez vous, mes parents. Je n'ai plus envie de vivre avec lui. Qu'il se trouve une autre femme. Qu'ils mangent ensemble les oiseaux. Et moi je chercherai un mari ailleurs. » Les auditeurs furent atterrés d'entendre de pareilles choses. Ils conclurent : « Cet homme est une brute. Nul besoin d'entendre sa version. Toi, notre fille, nous te marierons ailleurs. La famine est finie, mais la honte demeure. Retrouve ton fils. »

– Ton histoire me rappelle un conte rwandais, dit Imam Anké. Qu'est devenu ton père ? Est-ce que tu l'as revu ?

– Je l'ai revu. Il s'était amélioré. Il avait fait amende honorable. Il avait été rendu fou par la faim. Et quand revint la faim, il redevint fou.

– Regarde, Rabbi Boshé, mon ami : les hommes que nous sommes, et les autres que nous ne sommes pas, personne n'a faim de personne. Les pieds sous les tables ne se cherchent plus.

– Oui, c'est effrayant.

– Personne n'a l'air de trouver ça effrayant.

Cent trente-septième épisode

Alors, Rabbi Boshé et Imam Anké s'arrêtèrent pour la nuit et dormirent bien, chacun tenant toujours dans la main un bout de la nouvelle branche d'olivier transmissive qui avait remplacé à l'identique la première que la longue route avait fatiguée. Ils firent des rêves communicants dans lesquels, s'ils ne les avaient oubliés au réveil, ils auraient pu distinguer des reliquats de refoules de rêves dépensés par l'un pour l'autre et par l'autre pour l'un. Rabbi pelait un concombre et le mangeait au fur et à mesure en se mettant du jus partout sur les badigoinces ; comme si sa vessie était une citerne, Imam urinait des litres et des litres dans une gaine électrique. Anké se rendait compte que la gaine électrique, à l'autre extrémité, se terminait en concombre ; Boshé ne s'étonnait même pas que la fin du concombre fût striée longitudinalement comme une gaine électrique en matière plastique grise.

– Je crois que j'ai fait un drôle de rêve, mais j'ai si bien dormi que sa teneur m'échappe complètement.

- Ma bite à couper que j'ai fait le même !
- Tu ne vas pas te mettre à jurer sur elle ! Que parles-tu de couper ?
- Pour ce qu'elle sert ! Ce ne serait pas une bien grande perte...
- As-tu oublié notre combat pendant ce fameux sommeil ?
- Non, mon ami, je n'ai rien oublié. Allons. Arrêtons de dire des bêtises.
- Parle pour toi, veux-tu.

Alors, Imam Anké et Rabbi Boshé repartirent, bien décidés à voir ce que l'homme moyen ne saurait pas voir. Bientôt, ils virent quelque chose du Monde-Mondes qui ne leur fit pas du tout plaisir. Un village, qu'ils avaient aperçu au loin, fumait, mais ce n'était pas les cheminées domestiques qui fumaient, ce n'était pas les fours à bois des pizzerias, ce n'était pas les feux de joie, qui fumaient, ce n'était pas les fumeurs du village qui fumotaient la pipe à eau en buvant leur thé. C'était nettement moins paisible que cela. Ils entrèrent dans le village qui paraissait éteint sous le silence. Le village avait brûlé, comme en témoignaient un peu partout des poutres noires, des vitres brisées, l'odeur âcre. Et les villageois eux-mêmes, aurait-on dit, s'étaient consumés sur place exactement comme des bûches dans une cheminée. Le feu avait pris à des membres, leur raconta un rescapé, mais il n'avait pas pris de façon spontanée. Une BMIM (brigade massepanienne d'intervention molle) avait fait une apparition dans le village dont les habitants étaient réputés pour leur esprit de solidarité. « Ça commence par la solidarité, et ça se termine par la révolution... » grondait, paraît-il, Massepain I^{er}.

– Chez nous, depuis longtemps, tout le monde se donne la main. On est connus pour ça. Ici, quand on embrasse un crapaud sur la bouche, on brûle les deux premiers vœux pour soi-même, mais on réserve toujours le troisième pour un autre. Quand on se promène, le soir, sur le cours Levinas, on ne cesse pas de s'estimer, et de se le dire. La BMIM n'appréciait pas. Elle avait ordre de nous détacher. Mais nous sommes têtus. Nous nous tenons par la main, nous nous tenons par la main, c'est tout ! « Pour les détacher, il suffit de les brûler à un bout, a dit le chef de la brigade. S'ils veulent éviter que le feu ne se propage, ils se détacheront. » Nous ne nous sommes pas détachés. Le feu s'est propagé.

– Vous êtes brûlant, dit Rabbi Boshé au blessé.

– La fièvre va baisser, dit Imam Anké, qui avait vidé l'eau de sa gourde sur le bras du garçon.

– Une question : dans le village, là, vous vous aimiez ? Je veux dire, vous vous aimiez d'amour ? Je précise : il y avait des amoureux fous ? Il y avait des amants poussés, tirés, écartelés, par des désirs irrépressibles ? Répondez-moi, c'est très important. Quel était, avant l'incendie, l'état de la sexualité du village. Avait-elle été touchée par la grande dépression ? Le krach de la libido vous avait-il fait craquer vous aussi ?

– Naturellement !

– Naturellement ? Eh non, pas naturellement, justement ! Artificiellement !

– Qu'en savez-vous ? La presse n'en parle pas.

– Hé ! nous lisons des romans-feuilletons...

Cent trente-huitième épisode

Imam Anké, Rabbi Boshé et le rescapé, qui se nommait Jérôme, prirent le temps de ranger les morts à une place qui devait être la leur. Il ne leur parut pas opportun de songer pour l'occasion à une crémation fonctionnelle autant que rituelle, qui était pourtant encouragée par les autorités. Ils enterrèrent, à l'ancienne, en bons responsables municipaux qu'ils n'avaient pas cessé d'être au fond. Ils durent réinstaller des manches neufs aux pioches, retrousser leurs manches, cracher dans leurs mains, creuser, piocher, pelleter, emplir les fosses et reboucher. Cela fait, ils repartirent en laissant à Jérôme le choix sur ce qu'il devait faire : rester au village ou les suivre.

– Je crois que je vais rester.

– Faire redémarrer un village tout seul, et sans plus de possibilité de faire des enfants... je ne sais pas si c'est envisageable sérieusement, dit Rabbi Boshé.

– Je reste, dit Jérôme. Au moins le temps de tout réparer, d'effacer les traces du feu. Parler aux morts. Peut-être, le temps du chantier, quelques égarés viendront-ils repeupler tout cela.

– Parler aux morts, c'est bien. Il ne faut pas abuser. Les laisser tranquilles, aussi.

– La reconstruction, oui, dit Imam Anké, je comprends que cela peut être enthousiasmant. Une nuit, il y a longtemps de cela, j'ai été cambriolé pendant que je découchais : plus un seul livre, plus un seul objet dans ma maison, les murs nus, le sol entièrement nettoyé, plus un tapis, plus un bibelot, plus une seule tasse ou petite cuiller. Même la porte et les fenêtres avaient été dégonnées ! Pendant ce temps-là, je m'envoyais en l'air avec le frère du cambrioleur, ce fut ma conviction, impossible à prouver. D'ailleurs, je ne voulais pas retrouver mes biens au compte-gouttes, de façon forcément partielle. Autant tout reprendre au début. J'ai aimé refaire, lentement, des acquisitions. Avoir l'impression de recommencer sa vie. Quel est l'essentiel ? Reconstituer sa bibliothèque... J'ai refusé deux caisses de livres qu'on voulut m'imposer par charité. Non, je voulais tout reprendre à zéro, à neuf et de moi-même tout seul.

– Quel est le premier livre que tu as acheté ? demanda Rabbi Boshé.

– Un livre que je n'avais pas lu, que je ne connaissais pas, dont je n'avais jamais entendu parler, que j'ai lu, qui m'a plu sans plus, dont j'ai oublié le titre et l'auteur, mais dont j'aimais la couverture. Je ne me souviens plus trop de la couverture, sinon qu'elle était bleue et qu'une femme avec bandeau sur l'œil droit y était représentée.

– Ce livre, vous l'avez toujours ?

– Oui, il est le noyau de ma bibliothèque !

Les deux amis repartirent avec une troisième branche d'olivier pour relier leurs deux mains. Ils ne s'étaient pas résolus à s'imposer l'un à l'autre un rapport forcé, qui ne leur paraissait pas capable de débloquer la situation générale.

– Je crains que l'affaire ne dépasse considérablement les limites de notre pauvre couplaison !

– Tu as bien raison, Imam Anké, mon ami. Allons pas à pas, et de ce pas, d'ailleurs. Quelque chose me dit que nous ne sommes pas tout à fait les seuls à nous rendre à Tyré.

– Qu'est-ce qui te fais dire ça, Rabbi Boshé, le mien ?

– Un certain pouvoir de déduction. Si ce qui se dit est vrai, le point géographique nodal où s'origine la vengeance d'Agatha de Win'theuil est Tyré. Si ce qui se dit n'est pas faux, Mek-Ouyes n'ignore pas ce fait. S'il y a encore quelque trace d'héroïsme, à défaut d'érotisme, sur cette terre, la vengeuse et l'objet de la vengeance ne peuvent pas ne pas se retrouver sur le lieu du méfait, sans préjuger de quelques autres comparses, en premier lieu l'agent technique de la chose, j'ai nommé Gilles Hochepoix de Corignon.

– Ton raisonnement est difficilement parable, mon admirable ami.

– D'ailleurs, nous approchons.

– Comment le sais-tu ? Es-tu déjà venu à Tyré ?

– Deux fois, dit Rabbi Boshé. Tu vois, ce mûrier, là, je le reconnais. C'était il y a dix ans, presque jour pour jour. Il avait de petits fruits blancs, comme aujourd'hui, très sucrés, très doux.

– Il n'a pas changé ?

– Puisque j'ai changé autant que lui, nous sommes quittes devant le changement.

Cent trente-neuvième épisode

L'ânesse frappait au carreau de la maison de Gilles. Elle frappait du museau et des dents qu'elle avait longues. Comme rien ni personne ne répondait, elle changeait de carreau, frappait à l'office, cognait à la porte du garage. Elle frappait du sabot sur le sol sec en espérant que le son se propagerait jusqu'à l'intérieur, jusqu'à une chambre, un patio, le laboratoire... L'ânesse parfois donnait de la voix pour se faire ouvrir et ne mégotait ni sur la force aiguë des **hi** ni sur la puissance grave des **han**, tandis qu'entre **hi** et **han**, elle soignait la soudure afin qu'un **han** ne parût point isolé derrière son **hi** de départ, mais forme un beau **hi han** bien hihanesque, un incontestable braiment d'ânesse, aussi vrai que jamais ânesse ou âne n'a jamais crié en faisant **brai brai**.

Le vacarme dont l'ânesse était capable fut si durable, constant et poignant qu'il y eut bientôt une pointe d'agitation dans la maison d'Hélène. Hélène Hochepoix de Corignon était dans son bain et appela Gilles, avant de se souvenir que Gilles était toujours dans l'incapacité clinique de lui répondre. Elle émergea rageusement de la mousse, excédée d'être interrompue d'une façon aussi grossière dans

l'une de ses activités préférées. Avant d'enfiler son plus éclatant peignoir vert, elle se contempla en pied dans le grand miroir de sortie de bain qui n'avait pas de manches.

– De mieux en mieux, dit-elle.

La lectrice doit savoir que celle qu'on appelait parfois, à l'italienne, « la Corignon » avait mis à profit l'éloignement de son mari (éloignement qui n'en était un qu'à peine) pour, disait-elle, se réoccuper de son corps qu'elle était en train de négliger. Elle ne buvait plus une goutte d'alcool, avait totalement proscrit le sucre, chevauchait une heure par jour un vélo d'appartement et se pendait à un trapèze pour faire des étirements. Son souci de beauté ne laissait pas, pourtant, d'être froid et dépassionné. Comme (presque) tout le monde, Hélène n'avait plus d'excitation. Son robot-masseur électronique, que Hochepoix lui avait confectionné naguère, pouvait bien lui tripoter les lombaires avec toute la délicatesse programmée, les séances ne se terminaient jamais par la moindre jouissance. Hélène voulait sur elle une beauté de convention allégée de quelques kilos de femme qui s'était trop laissée mûrir à petit feu. Quand Hochepoix reviendrait de sa grande absence, quand il romprait son jeûne en rompant du même coup celui de toute l'espèce humaine et plus généralement animale, quand il reprendrait sa place entre les bras de sa compagne, il ne serait pas mauvais qu'il ait l'impression d'avoir rajeuni. Quelle meilleure façon d'en être assuré que de retrouver une Hélène avec quelques années-kilos de moins ?

Depuis qu'Agatha de Win'theuil avait été, de son côté, privée de sa vice-présidence, le grand laboratoire Hochepoix avait été abandonné corps et biens par le pouvoir ancien, tandis que le nouveau ne manifestait aucune intention de s'intéresser à lui. Hélène, parfois, allait rôder du côté des paillasses, montait même jusqu'à la rotonde pour examiner le globe de simulation. N'y avait-il pas quelque chose à faire, un petit geste à effectuer qui serait propre à modifier l'état de la planète et, partant, celui de Gilles ? Mais très vite elle baissait les beaux bras devant l'étendue de son incompétence, qu'elle se maudissait d'avoir laissé se creuser, avec la complicité hochepuxéenne, qui s'exprimait avec amour : « Déjà que le travail est fastidieux, plus souvent qu'inventif... si, en plus, ma superbe épouse, mon amour réussi, l'esthétique de ma vie, en fait partie, je veux bien être changé en Pierre Curie ! » Résultat, Hélène ne savait rien des chantiers de recherche variés. Au petit bonheur, elle s'efforçait d'arroser quelques cultures bactériennes, comme si c'était des plantes vertes, et notait, jour par jour, des cotes qui apparaissaient sur un compteur en chiffres rouges.

Le braiment, cela dit, redoublait d'intensité. Hélène était à peu près sèche, à présent, dans son peignoir. Elle choisit de rester dedans, de se coiffer rapidement afin d'être présentable et d'aller jeter un coup d'œil par le judas.

Cent quarantième épisode

En apercevant l'âne, sans ânier qui le tînt à la corde, sans passager perché dessus, sans chargement ni bât, totalement dépourvu d'un air menaçant mais non d'une physionomie malheureuse qui demandait assistance, Hélène ouvrit sa porte en grand. L'âne avança d'un pas et frotta sa tête contre le tissu éponge à la hauteur de la hanche. Hélène n'eut pas un geste. Elle dit simplement, en apercevant les attributs de la bestiole qu'elle soupesa en connaissance :

– Pour être aussi bien monté, tu n'as pas l'air de réagir beaucoup. Naguère encore, quand j'approchais d'un âne ou d'un cheval, ça ne ratait pas : je me trouvais confrontée à une érection formidable. Je ne savais pas comment le prendre, mais je dois reconnaître que je me sentais flattée jusqu'au tréfonds. Il est vrai, je ne l'ignore pas, que de ce phénomène, auquel je ne m'habituerai jamais, l'âne est le recordman, ce qui le fait considérer, dans bien des civilisations, comme héros parmi les mammifères, qu'on aurait pu tout aussi bien nommer « phallifères ». La langue n'est pas si macho que ça, si l'on y réfléchit... à moins qu'il y ait des non-mammifères qui aient un phallus... Oui, ça doit être ça. Est-ce que le lézard n'en a pas deux ? Je demanderai confirmation à Gilles, quand il sera réveillé, si toutefois il consent à le faire. Mais qu'est-ce que tu veux ?

L'âne avait délicatement saisi le pan du peignoir entre ses dents, non parce qu'il crût que c'était du fourrage – il faut lui reconnaître qu'il ne cherchait nullement à soulever l'étoffe pour langoter ou mâchonner le pubis : avant la vengeance d'Agatha, on aurait dit qu'il était un gentleman – mais afin d'attirer Hélène à l'extérieur de son domicile, comme s'il voulait lui montrer quelque chose.

– Attends, dit Hélène, il faut que je prenne la clef au clou et que j'enfile des tongs. Voilà qui est fait.

Et elle suivit.

Hélène Hochepoix de Corignon n'était pas sortie de chez elle depuis plusieurs semaines. Elle trouva les alentours dans un état de relatif abandon qui l'attrista quelque peu. Les insectes étaient anormalement rares. La pollinisation avait marqué le pas. Les cerisiers manquaient de fruits. Sur les branches, elle aperçut un merle, des corneilles plus haut, un hochequeue qui ne hochait plus rien du tout. Quelque chose manquait. C'était le chant. Les plumes et la viande désignaient des volatiles, mais pleins d'incomplétude. C'étaient de faux oiseaux, ils n'avaient pas de chant. Cette situation était d'autant plus étrange, aux yeux d'Hélène, que chez elle, dans son jardin, tous insectes et oiseaux avaient été éloignés par Hochepoix et par un système d'ondes hostiles, afin de ne pas mettre en danger des expériences sur les végétaux. Les oiseaux qu'on y entendait étaient enregistrés. Ici, rien. L'herbe était jaunâtre. Les chardons eux-mêmes ne piquaient plus vraiment.

L'âne avançait, la tête basse et la langue pendante. Hélène se reprochait de ne pas lui avoir offert un seau d'eau. À quoi pensait-elle ?

– Est-ce que c'est encore loin ?

En redressant la mâchoire, l'âne montra un bouquet d'arbres, cent mètres plus loin.

– Je les connais, ce sont des sycomores. Nous y venions pique-niquer, un temps, Gilles et moi. C'était le bon temps. Nous mangions, nous buvions, nous nous caressions, nous faisons boire l'autre comme les petits oiseaux, bec à bec. Nous nous mordions les genoux. Nous lancions dans les airs les samares pour qu'elles retombent en hélicoptères silencieux. Nous dormions deux minutes. Nous nous faisons des choses douces et hardies. Nous redormions, nous lisions des livres. Nous attendions que la nuit tombe. Sous le ciel nous nous mettions à diminuer, à devenir modestes, à inexister... Quand nous en avons assez l'un de l'autre, nous décidions de jouer à cache-cache. C'était à celui, c'était à celle qui aurait bientôt tellement envie de retrouver l'autre que le jour se levait et que c'était le bonheur. Comment ça se passe, chez les ânes ? Est-ce que c'est comme nous ? Nous ne sommes même pas malheureux, nous sommes affaiblis. C'est cela qui est terrible : nous sommes affaiblis.

Cent quarante et unième épisode

L'âne ne répondit rien. Arrivé à quelque vingt mètres des sycomores et de leur fraîcheur promise, il s'arrêta, sans commentaire. Hélène comprit qu'elle devait continuer seule.

À l'ombre, sur l'herbe sèche, il y avait un groupe que Goya aurait pu imaginer, à savoir un deuxième âne, qui devait être une ânesse, de belle taille, assise sur un homme. Elle avait les pattes pliées en arrière et penchait son poitrail sur le garçon qui paraissait moins écrasé que comblé. L'animale tenait ses yeux fermés, comme si elle attendait que ça se passe, en repos, peut-être.

Bien qu'elle ne l'ait pas vu depuis des lustres, Hélène reconnut Mek-Ouyes au moment précis où il se détendait sous sa bonne et belle partenaire après un effort apparemment surhumain. Elle s'approcha. Il était en eau, le blanc des yeux injecté de sang. Revoir un ancien amant était toujours pour elle une expérience de réconfort : c'était le signe qu'elle avait existé. Elle avait toute confiance dans les souvenirs, surtout quand c'en étaient de bons. La vie de Mek-Ouyes lui apparut soudain comme pathétique plutôt que drolatique. Elle résolut d'intervenir. « Intervenons », se dit-elle, comme on se parle à soi-même dans une pièce de Marivaux.

– Vous avez l'air épuisé, mon pauvre ami.

– Hon.

Et puis, à l'ânesse :

– Bien le bonjour.

– Bien aimable.

– Le moment n'est-il pas venu que je vous remplace ?

– Je vous passe le témoin quand vous voulez.

Mek-Ouyes comme témoin absolu du Monde-Mondes, oui, la définition n'était pas mauvaise. Mek-Ouyes comme témoin résolu du Monde-Mondes.

– Je ne serai pas obligée, le témoin, de me le mettre où vous vous le mettez, j'espère...

– Il ne s'agissait pas vraiment, moi, de me l'y mettre, simplement de canaliser une hyperactivité que j'avais crue légendaire et journalistique, mais qui n'était que la triste réalité. Du moins pendant qu'opéra cette solution, les débordements du sujet furent-ils à peu près circonscrits. Alors l'ânesse brayait de façon défective (« **Braire**, v. irr. 4^e conj. (Brère), crier, en parlant de l'âne. *Comme cet âne braie. Son âne se mit à braire.* Autrefois l'on considérait ce verbe comme unipersonnel, et l'on en bornait l'emploi à quelques formes ; mais Lemare a fait judicieusement observer que si quelques verbes n'ont été employés qu'en certaines formes et à certaines personnes, ce ne devait pas être une raison suffisante pour en consacrer la mutilation. Si l'on peut dire d'un âne qu'*il braie*, pourquoi, ajoute ce grammairien, un âne, parlant dans une fable, ne pourrait-il pas dire : *je brais, nous brairons* ? Dans un pareil cas, comment s'exprimerait donc la société *brayante* ? Sur cette autorité et d'après cet exemple, nous avons cru pouvoir admettre le radical *bray* pour les formes qui en dépendent. Ces réflexions nous paraissent applicables à tous les verbes prétendus défectifs ; il ne faut pas perdre de vue le principe établi par Voltaire, c'est-à-dire celui d'éviter tous les sons désagréables à l'oreille, qui sont un reste de l'ancienne barbarie, et nous nous permettons d'ajouter, tous les mots à double entente, dès qu'ils peuvent présenter la moindre équivoque. – Fig. et fam., parler, plaider, chanter, et avec une voix rude et désagréable ; tenir des propos d'ignorant ; pleurer, prop. [?] *Cet homme ne chante pas, il braie.* (Académie.) C'est à tort qu'un grammairien prétend que le verbe *braire* ayant le même radical que le verbe *brayer*, il en résulte que toutes les personnes et formes qui s'y rapportent sont communes aux deux verbes ; nous croyons, nous, que *braire* a plus d'analogie avec *extraire* ; aussi est-ce la conjugaison de ce dernier que nous avons suivie pour *braire*. – *Indicatif présent.* Je brais, tu brais, il braie, nous brayons, vous brayez, ils braient. – *Imparf.* Je brayais, tu brayais, il brayait, nous brayions, vous brayiez, ils braient. – *Fut.* Je brairai, tu brairas, il braira, nous brairons, vous brairez, ils brairont. – *Cond. prés.* Je brairais, tu brairais, il brairait, nous brairions, vous brairiez, ils brairaient. – *Impér. prés.* Braie, brayons...

Cent quarante-deuxième épisode

... brayez. – *Subj. prés.* Que je braie, que tu braies, qu'il braie, que nous brayions, que vous brayiez, qu'ils braient. – *Inf. prés.* Braire. – *Part. prés.* Brayant. Il varie comme adjectif verbal : La société brayante. Il n'a pas de participe passé. » *Diction-*

naire usuel de tous les Verbes français, tant réguliers qu'irréguliers, entièrement conjugués, contenant par ordre alphabétique les 7,000 verbes de la langue française avec leur conjugaison complète et la solution analytique et raisonnée de toutes les difficultés auxquelles ils peuvent donner lieu, sous le rapport de leur orthographe, de leur prononciation, de leur construction, de leur SYNTAXE, et notamment de l'EMPLOI de leurs MODES, TEMPS, PERSONNES, etc., etc., le tout appuyé sur un grand nombre d'exemples choisis dans les chefs-d'œuvre de nos écrivains les plus célèbres et sur l'autorité de l'Académie, de la Société grammaticale de Paris, et des plus savants grammairiens et commentateurs, par MM. BESCHERELLE FRÈRES, Auteurs de la Grammaire nationale, etc. Paris, Garnier Frères, sans date), et quoi qu'elle ne brayît point pour la première fois, son braiment ressembla à un braiment brayé par un nourrisson d'âne.

– Je prends cet homme avec moi, dit Hélène Hochepoix de Corignon d'un ton décidé.

– Je crains qu'il ne soit pas en état de marcher. Demandez à l'âne de vous le livrer, moi je n'ai plus la force. Et qu'il se dépêche pour bénéficier des quelques instants d'accalmie que lui consent le fait d'avoir récemment déchargé. Si vous attendez encore dix minutes, il faudra qu'il le porte avec sa bite où je pense. Quant à vous, j'espère que vous avez envisagé une solution...

– Je vais y songer, dit Hélène qui ne paraissait pas troublée.

L'âne accepta de faire la livraison, suivi d'une ânesse détendue et fière de ce qu'elle avait accompli.

– Vous resterez avec nous, tous les deux, si ça vous chante. Il y a de la place dans la maison. Vous avez bien mérité ça.

– J'ai pris goût aux voyages, dit l'ânesse.

– Tu m'expliqueras, dit l'âne.

– D'accord, je t'emmène. Au revoir, madame de Tyré.

– Adieu et merci.

Alors, Hélène dut prendre Mek-Ouyes dans ses bras, essayant de le faire marcher pour franchir au moins sa porte. Mais ce fut plus simple pour elle de plier les genoux qu'elle avait solides et de porter le bonhomme sur son épaule gauche comme un poids mort. Avec lui, elle se dirigea vers la salle de bains.

En déposant son fardeau dans la baignoire, Hélène avait un peu le sentiment de remplir un tombeau. Mek-Ouyes était inerte. Sa bite, flaccide par bonheur, était horriblement rougeaude, ses pieds sanguinolentaient. Sa poitrine était creusée comme celle d'un enfant rachitique qui serait devenu un adolescent à la fragilité reconnue. Il avait une barbe de cent jours dont les poils étaient tout collés de salive séchée comme ceux d'en bas d'humeurs nauséabondes. Hélène ouvrit en grand les robinets et dépensa une grande quantité de mousse décapante. Après quelques minutes de trempage, il eût fallu que le grand corps de Mek-Ouyes se retrouvât sur un châlit de bois à un mètre du sol, afin qu'Hélène pût le brosser à sa main, le récurer, le raser, lui couper les ongles et lui brosser les dents de force. Mais comme le courage ne lui manquait pas, elle se livra à l'ensemble de ces tâches au sein de la baignoire elle-même en mouillant son peignoir et non sans avoir évacué une première lavure et remplacé par une deuxième eau qu'elle baptisa « de rinçage », renforcée qu'elle était d'eau de Cologne, dont elle frotta une fois de plus le corps meurtri avec un gant de crin.

– Mais qu'est-ce que c'est que ce jacuzzi ?

Ce n'était que Mek-Ouyes qui venait de péter dans l'eau. Hélène, qui se souvenait d'Épistémon à la fin de la guerre picrocholine, vit là un signe de vie et une récompense à ses soins non superflus.

– Comment vous sentez-vous ?

– Ça brûle, se plaignit vaguement Mek-Ouyes.

– Ça va être le moment de l'huile, de l'huile d'amandes. Après l'amande amère, l'amante douce.

– Quoi ?

Hélène s'était mordu la langue trop tard. Elle avait commis le lapsus fatal qui n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Et Mek-Ouyes bandait déjà comme un haltérophile.

Cent quarante-troisième épisode

– J'ai bien entendu « amante douce » !

– Oui, eh bien, du calme !...

– De quel calme parles-tu ?

– Je vous en prie, nous n'avons pas vidé des cruchons ensemble.

– Nous avons fait mieux.

– Il y a longtemps.

– C'est oublié ?

– Nous ne nous étions pas monté le bourrichon ensemble, que je sache.

– En bien, presque, tout de même, si ma mémoire est bonne.

– La mémoire de vos sales pattes ? Bas les, justement.

– Elles ne sont plus sales, tu les as blanchies, Hélène, de tes propres blanches mains et des produits de tes placards à onguents.

– Hé là, hé là... Nous n'avons pas joué au polochon ensemble !

– Alors, il faut tout reprendre à zéro ?

– J'ai pas envie, c'est tout.

– Alors, toi aussi...

– On en est tous là, je crois.

– Toutes, pas tous.

– Quoi, pas tous ? C'est mâles et femelles confondus, mon pauvre ami. Tous à la même enseigne.

– Pas tous, je te dis.

– Oui, je sais, pas vous, paraît-il.

– Ça ne se voit pas ?

- Ne me touchez pas !
- C’est plus fort que moi.
- Il n’y a rien qu’un être humain doué d’un tant soit peu de sens philosophique ne puisse dominer.
- Tu crois vraiment que philosopher c’est apprendre à mourir volontairement avant son heure ?
- Non, mais du moins à dompter ses passions.
- Je n’ai pas de fouet.
- Vous avez de la voix. Saisissez-vous d’un tabouret dans la main gauche. Je vous prête un martinet pour la droite. Dans le miroir en pied, le martinet sera dans la main gauche et le tabouret dans la droite. Du moins, la bête, elle, sera toujours au centre, contre laquelle vous aurez à lutter.
- Pourquoi avez-vous disparu pendant toutes ces années, Hélène ?
- Disparu ? mais pas du tout ! C’est plutôt vous qui... Lâchez-moi ou...
- Qu’est-ce que c’est que vous brandissez là ?
- Un **gooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooooong**. Hé, Mek-Ouyes, Mek-Ouyes... **Oooooooooooooooooooooooooooooooooong**. Je me demande si je n’y suis pas allée un peu fort... **Oooooooooong**. Mek-, Mek-! **Oong**.
- Qu’est-ce que tu me veux avec ton Mékong ? Je suis sonné, moi.
- C’est le cas de le dire.
- Je ne vais jamais y arriver.
- Arriver où ? Arriver à quoi ?
- Non, pas Hong Kong, pas Haiphong, pas Lapsang-Souchong... J’aime mieux mourir. Tu devrais m’achever et m’enterrer dans ton jardin dans une boîte oblongue. Comment va Hochepoix, au fait ? Oh ! ma tête... mon nœud, ma tête de nœud...
- Vous délirez, Mek-Ouyes. Hochepoix, il est dans le coma.
- Dis-lui de m’inviter dans son coma. On jouera au ping-pong. On piaillera, on dira des triphongues.
- Je me demande si je ne devrais pas vous donner un deuxième coup de...
- Nong ! Dis-moi plutôt où se trouve la cave !
- Pourquoi la cave ?
- Oui, que je puisse enfin descendre à la cave, comme jadis, afin de pouvoir remonter de la cave dans un bel état et me fracasser le crâne, **bong, bong, bong, bong, bong**, et recommencer jusqu’à ce que ma couille éclate et que j’aie à ma mère pour la retrouver enfin tout éclaboussée des débris de ma pauvre cervelle.
- Dans quel état je vous retrouve ?...
- Je vais éclater, méchante femme !
- Haaa, mais reprenez le mot, voulez-vous ! Nous n’avons pas appris le berichon ensemble, que je chasse...
- Il n’est jamais trop tard pour se familiariser avec une langue. Justement, je me disais que je me familiariserais bien avec la vôtre, Hélène...
- **Clac** ! celle-là, vous l’avez bien méritée. Qu’est-ce que c’est que ces façons d’avancer votre... votre chose... votre machin vers le visage angélique de celle qui s’est mise en quatre pour vous soigner !...

– Si vous êtes quatre, c'est encore mieux, Hélène. Le musulman qui sommeille en moi à côté du catholique trouvera la solution de la quadrinité : quatre femmes ou quatre personnes en une. Nous sommes faits pour nous entendre et pour faire notre vie ensemble, Hélène, Hélène, Hélène, Hélène...

– Vous commencez sérieusement à me les briser, mon cher.

– Mais prenez un couteau, prenez un glaive, prenez un ciseau électrique ! Prenez-moi le paquet dans la main et ratiboisez-moi ça ! Qu'est-ce que vous attendez ? Ce n'est pas un défi, c'est une requête ! Prenez une tronçonneuse ! Vous n'en avez pas ? Mettez-vous en quête et en quéquête !

– Entre un comateux et un effréné, me voilà bien, moi ! Comment faire pour vous soulager, mon pauvre ami ?

– Eh bien, secoue-toi, trouve quelque chose ! Elle avait bien trouvé, elle !

– Qui ?

– Bah, l'ânesse !

Cent quarante-quatrième épisode

Même si comparaison n'est ni raison ni vexation, Hélène tordit un peu le nez en entendant reparler de la bestiole qui lui avait amené à domicile celui qu'elle n'attendait pas. Cette façon de brancher Mek-Ouyes dans une prise femelle ou approchante comme s'il était lui-même la partie mâle d'un système électrique ne lui plaisait qu'à moitié. D'autant que le branchement ne serait pas là pour charger les batteries de son unité centrale mais pour les lui vider, justement, et en continu... On n'avait jamais vu ça. Ou plutôt, on l'avait vu durant quelques épisodes, il n'était pas question de le revoir encore. Il fallait trouver autre chose. Il y avait sûrement quelque chose à trouver.

Si Hélène avait eu le loisir de se creuser la cervelle tranquillement, nul doute qu'elle n'eût vaincu la difficulté dans les meilleurs délais, mais il y avait toujours ce harceleur à ses basques, ce père-la-horreur et ce père-la-horreur qui était l'esclave déclaré de ses pulsions. Elle devait en permanence avoir un regard sur l'entrepreneuse de ses gestes pour lui dispenser un coup de **goooong** sur la tête. Soudain, elle eut en tête l'amorce d'une solution : le coma ! Le coma ? Le mot s'était imposé à sa conscience, mais elle ne parvenait pas à développer son intuition de façon satisfaisante. Coucher Mek-Ouyes près d'un comateux ne le rendrait certes pas comateux lui aussi par capillarité ! Lui confier Hocheipoix pour ses petits besoins sexuels manquerait de respect envers Gilles, qui dans toute sa vie n'avait jamais fait montre de la moindre attirance pour les relations qu'on disait autrefois inverties. Et si ce choc pouvait être bon à réveiller le fugeur (« une fugue et fuite dans

le faux néant », avait estimé Hélène lorsqu'elle avait cherché à analyser l'étrange coma de son époux).

– Où allez-vous, belle Hélène ? Vous fuyez à votre tour, mais je n'ai pas l'intention de perdre votre piste. Quel est cet escalier ? N'est-ce pas celui qui monte à l'étage des chambres d'amis ? Quel est ce couloir ? Le couloir qui ne mène qu'à une seule porte ? Quelle est cette porte ? Je ne rêve pas, c'est celle de votre chambre ! Vous m'acceptez donc ? Vous ressentez enfin au fond de vous-même quelque irrépressible envie ? Il fait sombre... mais aussi quelle douceur que ce jour intense qu'on devine au-dehors et qu'estompe la délicatesse de ce store vénitien !... Ha ! qu'est-ce que c'est ? on dirait, je ne rêve pas, qu'il y a déjà quelqu'un sur ce lit...

Gilles Hocheipoix de Corignon était couché sur le ventre, nu comme un ver, les jambes et les bras écartés comme l'homme de Vitruve. Chaque jour, depuis la chute, Hélène l'étaït au plus large de ses possibilités pour répartir le poids sur le matelas, le retournait pour prévenir les escarres : lundi côté pile, mardi côté face, mercredi côté pile, on était jeudi. Cette vision du corps offert du plus grand savant et technicien du Monde-Mondes ne refroidit Mek-Ouyes que durant quelques secondes. Il allait se précipiter, hésitant encore sur l'objet prioritaire de sa concupiscence, quand il vit Hélène se saisir d'une lanterne sourde et d'une corde muette qu'elle arrachait à une guitare pendue dans la chambre, quant il vit Hélène qui rapetissait à vue d'œil à force de se ratatiner volontairement autour de son nombril à l'intérieur de son peignoir, quand il vit Hélène qui disparaissait à l'intérieur du peignoir, quand il vit Hélène ressortir par une manche, désormais pas plus grosse qu'une demi-chenille mais sans avoir perdu ses magnifiques proportions.

Instinctivement, Mek-Ouyes examina comparativement la taille de sa bite, qui était alors au maximum de son développement, et celle de sa partenaire fuyante qui, par là même, devenait malheureusement sa proie. Il eut un court accès de rage devant l'évidence de toute impossibilité, tout en se reportant en urgence sur le deuxième objet possible.

Alors, Hélène pénétra dans le fondement de son homme après avoir écarté un pan du sphincter et fait signe à Mek-Ouyes qu'il lui serait agréable qu'il la suive.

Cent quarante-cinquième épisode

Mek-Ouyes ne se le fit pas dire deux fois. Sans se préoccuper de savoir s'il pouvait lui-même rapetisser comme Hélène l'avait réussi, il enfourna son engin congestionné dans le boyau probable quoique encore invisible, et ce simple effort, qui voulait mener à son terme l'enflement et le travail pour dépasser tout animal en

grosseur et tout humain en ardeur, grandit si bien que son auteur fondit en larmes de sperme et tout court, le tout en un clin d'œil, et se retrouva dans le métro.

Les lieux étaient d'une grande propreté, visiblement désertés depuis si longtemps qu'aucune matière ne venait maculer le sol de la galerie, nul papier sec ou gras, pas de traces de pas.

Avançant les mains en avant pour rattraper Hélène, dont il n'apercevait que vaguement la lueur de la torche, Mek-Ouyes buta, plus tôt que prévu, sur une omo-plate qu'il perçut comme un sein de l'arrière, plus modeste que ceux de l'avant, mais dont l'effet était au moins aussi puissant sur la sur-mâlité subie de notre héros. D'instinct, il se colla à sa guide.

– Vous n'allez pas déjà recommencer ! s'insurgea l'exploratrice excédée. Vous ne comprenez pas que si je suis entrée ici, c'est pour y gagner tout espoir ? Vous n' imaginez pas que je puisse avoir un plan ? Venez par ici.

Or, Hélène avait pris la précaution d'emporter avec elle une machette fixée dans une gaine molletière. Elle gagna un diverticule de l'intestin, tomba sur une voie de garage et se livra, sans états d'âme, à une appendicectomie. Elle tendit le petit bout de chair à Mek-Ouyes en disant :

– Enfilez-vous donc ce manchon, vous m'en direz des nouvelles.

Et grâce à ce subterfuge, elle eut la paix pendant quelques minutes, qu'elle consacra à une lente progression, Mek-Ouyes sur ses talons qu'il trouvait particulièrement excitants.

Le silence était profond. Le silence était étrange. Chacun des deux marcheurs se rassurait du bruit de la respiration de l'autre. À gauche, à droite, les parois étaient anormalement sèches. Le sol de même, où le pied ne laissait aucune empreinte. Parfois une succession d'arceaux se déroulait devant eux, d'une structure tantôt boutonneuse et tantôt stratiforme. La lumière de la torche était répercutée par les petites facettes de la masse organique asséchée et croisait ses jets de feu sous tous les angles. Ils s'imaginaient marcher à travers un diamant creux, dans lequel les rayons se brisaient en mille éblouissements.

– Comment ferons-nous au retour ? hasarda Mek-Ouyes, montrant ainsi, à la plus grande satisfaction d'Hélène, qu'il pensait enfin à autre chose qu'au bout de sa queue.

– Qui vous dit que nous sortirons par où nous sommes entrés ?

– Personne ne me le dit. Mais la question qui m'est dite en retour, je la prends comme une réponse. Vous êtes très forte, Hélène. Quel est votre plan ?

– Un bon stratège ne perd pas son temps et ses chances à livrer son plan au premier venu.

– Parce que je suis le premier venu. . .

– Vous êtes le premier à être venu depuis le coma de Gilles.

– Y a-t-il quelque chose à quoi vous n'avez pas réponse ?

Le boyau étroit débouchait à présent sur une caverne immense avec des voûtes énormes qui s'arc-boutaient au-dessus de leurs têtes.

– Où croyez-vous que nous soyons ? demanda Hélène.

– Dans les ténèbres.

– Regardez ! Là, des gravoûtes sur les vures !

– Vous voulez dire. . .

– Je me comprends.

– Des artistes seraient donc venus ici avant nous ?

– Je n'en crois rien. Nous sommes dans la grande caverne stomacale, ou je veux bien être pendue... Et ce que nous voyons imprimé sur les voûtes, ce sont les empreintes des divers animaux que Gilles a mangés dans sa vie : ici, c'est évidemment un lièvre, là un travers de porc... un rognon de veau transpercé d'une flèche : j'étais là quand il l'a mangé, c'est moi qui le lui avais cuisiné au madère... et là encore, cette daurade, ce turbot... il n'y a pas de doute ! La mémoire du ventre... Un sanglier entier, avec les pointillés de la découpe du boucher... ses cailles, ses chevaux, ses mammouths ! Non, je ne crois pas qu'il eût mangé du mammouth, hi hi hi.

– À vous entendre, on pourrait avoir l'impression que votre Gilles mangeait les os et les arêtes...

– Il disait qu'il avait de l'estomac.

– Vous parlez au passé, mais il n'est pas...

– Bien sûr que non : écoutez.

Un sourd battement, très léger, se faisait entendre sur un côté de la caverne. Hélène entraîna Mek-Ouyes à l'opposé.

– Ne perdons pas de temps.

Après un dernier regard aux images poignantes, ils s'enfoncèrent dans un nouveau boyau dont la section était encore assez confortable. Le bras levé, ils ne touchaient pas le plafond.

– Nous sommes au milieu du gué, dit Hélène. C'est là que les Athéniens vont abattre les châtaigniers.

Cent quarante-sixième épisode

La pente de cette nouvelle galerie était peu sensible, et sa section fort inégale. On se serait cru dans la contre-nef d'une cathédrale gothique, mais dont le sol aurait été aussi arrondi que la voûte. Hélène était émue de se retrouver progressant dans un passage comme désaffecté, celui du bol alimentaire dont elle assurait depuis tant d'années la cuisson ou l'assaisonnement. Là, elle était la servante en vacances pour un Gaster en grève, ce qui lui permettait en outre de suivre un régime depuis plusieurs semaines, chose qui n'était pas mauvaise pour sa propre ligne. Parfois, elle appliquait sa main contre une paroi mais la retirait bien vite, trop impressionnée qu'elle était par cette sensation de toucher un tissu interne qui n'était ni tout à fait de la vie ni définitivement de la mort, une matière en déshérence si l'on était pessimiste, en stand-by pour les neutres, en intense préparation d'un retour pour

l'optimiste invétéré. Hélène cherchait une quatrième voie entre ces trois possibles, celle qu'elle n'aurait à partager avec personne puisque, tout de même, elle était ici chez elle, s'il est permis de l'affirmer.

Mek-Ouyes, de son côté, Mek-Ouyes à son côté, Mek-Ouyes n'avait pas autant de sujets de se considérer comme persona grata dans ce décor. Au contraire souffrait-il du manque d'air, étouffait-il de la raréfaction de l'oxygène qui, certes, affaiblissait plutôt ses manifestations libidinales (encore très au-dessus de la moyenne animale avant la grande commotion) mais empêchait aussi sa progression d'être au niveau de celle d'Hélène, si bien qu'il traînait en arrière et que la guide était périodiquement obligée de s'arrêter et de se retourner vers lui en écartant un peu les pans de son peignoir pour lui signifier une carotte à faire avancer les ânes.

À droite comme à gauche du chemin, les masses pulmonaires bougeaient à peine, provoquant un léger roulis du chemin qui, en terme de stabilité, faisait penser à un pont de lianes clos allant droit ou sinuant dans un sous-sol obscur.

– Arrêtons-nous ici, dit Hélène à Mek-Ouyes, qui soufflait comme un bœuf. Nous avons fait le plus facile. Asseyons-nous quelques instants. Non, pas ici ! Vous ne vous en rendez pas compte, mais c'est la glotte. Si vous la compressez de votre dos, on ne sait pas ce qui peut arriver. Un hoquet, un renvoi...

– Mais, justement, est-ce qu'un bon vieux, haaaa, spasme de vomissement, haaaa, n'est pas de nature à représenter une forme, haaaa, d'espoir dans l'état où se trouve notre, haaaa, ami ?...

– Je veux bien que nous essayions, mais pas tout de suite. Et puis, réfléchissez au fait que Gilles n'a rien d'autre à vomir que nous, même pas une goutte de bile ou un fond de flaque d'eau. Un vomissement sec peut être extrêmement dangereux.

– Comment le savez-vous ?

– On ne vit pas toutes ces années avec un scientifique sans acquérir certaines connaissances qui nourrissent certaines intuitions.

– Certaines intuitions sont fausses.

– Sans doute, Mek-Ouyes, mais ne pinaillez pas, voulez-vous... Ce n'est pas exactement le moment propice.

– Hélène, Hélène...

– Eh bien quoi, qu'est-ce que vous avez encore ?

– Hélène, j'ai envie, j'ai terriblement envie. Je ne vais pas pouvoir refréner mon envie. Laissez-moi venir en vous, Hélène. Je vous le demande comme un service, comme un soin, comme une assistance à personne en danger, comme un acte humanitaire... Nous l'avons déjà fait, naguère, rappelez-vous...

– Vous n'imaginez tout de même pas que je vais tromper mon mari en son propre sein, à quelques centimètres de son oreille interne et du siège de ses sensations !

– Mais si, justement, Hélène, c'est un comble ! Je sais que vous êtes une femme du comble. Personne avant nous n'a été en situation de commettre ce pauvre petit irréparable en un pareil lieu. Nous n'avons pas le droit de manquer cette chance. C'est de la pharmacie, Hélène ! Ce que je vous demande relève du service des urgences, en aucune façon de l'érotisme ou de l'amour...

Hélène Hochepaix de Corignon n'avait jamais été aussi embarrassée.

Cent quarante-septième épisode

Hélène Hochepoix de Corignon avait déjà été embarrassée, mais pas autant. Et non contente de se trouver embarrassée, voilà qu'elle était embrassée par un Mek-Ouyes grimaçant, collant, entreprenant, bavant et prenant toute la place, vous obligeant à reculer dos au mur, brandissant devant lui l'objet personnel autant qu'extérieur, dont il était le seul, au Monde-Mondes, à posséder l'usage.

– Le service que je vous demande n'est que du garagisme, Hélène, rien d'autre... un simple dépannage qui n'engage à rien et n'aura pas de conséquences... une vidange sans graissage...

Hélène, qui avait fait du judo dans sa jeunesse, cessa de résister et préféra saisir dans sa main le rouleau de chair, cette sorte de volumen, sur lequel n'était inscrite aucune lettre de créance ou table de la loi, mais qui était probablement au bord d'arroser son jardin.

La réalité était tout autre. Tandis que, elle ne savait pourquoi, mais sans doute influencée par les comparaisons mek-ouyiennes, elle avait à l'idée que sa main serait dans la minute toute tachée de cambouis, elle s'avisa que la chose bitarde n'était pas aussi vaillante qu'elle s'y était attendue. Après tout, il n'était pas impensable – pourquoi n'y avait-t-on pas songé plus tôt? – que l'appareillage de Mek-Ouyes ne fût pas tout à fait capable de supporter avec une vaillance éternellement égale le choc physiologique que devaient bien constituer pour lui des exigences aussi régulières depuis tout ce temps. Le corps disait « non! », peut-être bien. Le muscle cessait tout effort et les corps caverneux en avaient leur claque de cette activité alternative, gonflage, dégonflage. « Si je suis un garagiste, pensa Hélène, voilà que je serais plutôt préposée à la vérification des caoutchoucs... » Mais, chose curieuse, dans le même temps que le fier pneumatique de Mek-Ouyes, d'ailleurs lisse, se dégonflait à vue d'œil et toucher de main, sans avoir émis le moindre jet d'huile, son porteur n'était pas empêché de poursuivre son avantage et de demander à Hélène qu'elle écartât les pans de son rideau.

– À quoi songez-vous, Mek-Ouyes?

Hélène crut percevoir un sanglot en guise de réponse, un sanglot d'une grande profondeur et émotivité, qui n'était pourtant que la suite audible des difficultés respiratoires de l'entreprenant bonhomme.

Alors, Hélène, sentant contre son ventre tout autre chose que la dureté magistrale du poinçon que la nature a coutume de manifester, aperçut, cénesthésiquement au plus profond d'elle-même, une émotion qui ressemblait au passé passionnel. Elle eut un petit cri réflexe :

– Ha!

Et puis un deuxième, douce protestation :

– Hé!

Et puis un troisième, amusé :

– Hi!

Et puis un quatrième, incrédule :

– Ho!

Et puis un cinquième et dernier, encourageant :

– Hue !

Mais Mek-Ouyes à présent était entièrement flasque. Il se pressait de tout son être sur la poitrine et sur le ventre d'Hélène, mais il le faisait comme s'il demandait à une déesse protectrice de ne devenir rien d'autre qu'une partie d'elle-même, dans laquelle il s'annihilerait comme un disciple sans destin qui lui soit propre.

Ces retrouvailles d'Hélène et de son émotion désirante ne dura que quelques pauvres secondes, juste le temps de lui mettre l'eau à la bouche. Ainsi croyons-nous retrouver sur le bout de la langue un nom propre que nous avons oublié, qui se présente avec ses lettres et son son, mais que nous sommes finalement, une fois encore, incapables de cueillir dans le trifouillis de nos connaissances et de saisir comme une pépite dans le tamis usé de la mémoire. Hélène se retrouva comme devant, sans le pain, sans la brioche de l'affect d'origine libidinale qui venait de lui être ôtée de la bouche.

Par un effet de balance bien prévisible, Mek-Ouyes retrouva tout aussitôt de la vigueur et, avant même qu'Hélène eût trouvé le temps de se décoller, il éjacouillifia sur, plutôt que dans, le doux profond grassouillet de son ventre crémeux.

« Allons, c'est une affaire réglée qui me laisse à tout casser dix minutes d'initiative », pensa Hélène en repoussant la larve épuisée qui tomba sur son cul.

Et elle prit, sans se préoccuper de savoir si Mek-Ouyes la suivait, le chemin des fosses nasales.

Cent quarante-huitième épisode

Ça sentait rien.

Cent quarante-neuvième épisode

Ça, c'était la première impression.

À deuxième vue, on apercevait sur les murs arrondis de minces couches de nicotine qui n'étaient pas toutes neuves et sentaient encore vaguement la fumée

et le fumé. Si Hélène avait eu le temps, elle eût achevé la tâche titanesque qu'elle avait accomplie quelques années plus tôt en convainquant son mari d'arrêter la cigarette : elle eût détaché ces menues croûtes, non sans être obligée de se rendre compte que certaines étaient récentes et trahissaient à l'évidence des fumoteries en cachette. Pour l'heure, Hélène cherchait à s'orienter. Une certaine humidité, non loin, l'assurait qu'elle se trouvait dans la région oculaire, et une puissante nostalgie des fenêtres vint l'assaillir. Or, Mek-Ouyes, qui n'était pas loin de rêver à la même chose, était assuré que les paupières ici étaient hermétiquement et durablement closes. Rien de bon ne sortirait de cette comédie maligne où l'on se permettait un voyage dans le centre de la créature.

Comme Hélène cognait du dos du doigt sur un côté ou un autre de la voûte, Mek-Ouyes dit :

– Que cherchez-vous, Hélène ?

– Je cherche la solution, mon cher.

– La solution de quel problème ?

– Du vôtre, du mien, du sien, du nôtre. Et puis aussi, dans la foulée, la solution du leur, le problème de tous. On ne peut pas continuer à se croiser les bras.

– J'aurais beaucoup aimé vous aider, avec mes moyens personnels et d'ailleurs modestes, mais mes poussées ne me laissent aucun champ libre pour réfléchir si peu que ce soit. Quelle croupe vous avez, Hélène !

– Bas les pattes ! Ne me dites pas que vous voulez déjà remettre ça...

– Qu'y puis-je ?

– Vous n'êtes donc plus un homme libre ?

– Plus.

– Essayez de vouloir circonvénir quelqu'un d'autre que moi ! De désirer autre chose que cette chose !

– Sortons d'ici, je suis fatigué. Je songe aussi à un lit. À boire, de l'eau... Vous n'avez pas pensé à prendre une gourde, un thermos... Je donne mon corps pour un café noir, mon nom pour un bol de thé, ma bite pour un bouillon de poule...

– Asseyez-vous là et ne bougez plus !

– Mais...

– Taisez-vous !

Et ce disant, Hélène avait contraint Mek-Ouyes à plier les genoux en lui frappant sèchement les creux poplités avec son pied droit. Le grand corps fatigué s'affala sur le sol meuble, incapable de trouver en lui-même l'énergie de se relever.

Comme la paroi osseuse ne manifestait aucune faiblesse et ne trahissait pas le moindre amincissement, Hélène commençait à se dire qu'atteindre le cerveau du grand savant ne serait pas possible, d'autant qu'elle était partie sans outillage, tarière ou burin, qu'elle eût eu d'ailleurs quelque scrupule à utiliser dans un milieu aussi évidemment délicat d'acclimatation. Quelle seraient les conséquences d'une trépanation par l'intérieur ? Un choc bénéfique sur le métabolisme malade ou le coup de grâce irréversible. La miniaturisation des explorateurs avait, quant à elle, des limites, tout comme la force d'esprit qui leur avait permis d'entrer là où n'entrent habituellement que les virus ou leurs antibiotiques chasseurs.

Alors, Hélène Hochepoix de Corignon, en mission commandée par personne dans le for intérieur de son Gilles, eut un coup de désespoir qui faillit la faire

choir à son tour jusqu'au sol. Elle se reprit à temps, sûre qu'alors elle ne pourrait plus ni se relever ni relever son compagnon. Il fallait que, de la manière la plus urgente, elle trouve un sujet d'encouragement, un indice, l'extrémité d'un fil à dévider, faute de quoi elle aurait à s'enfuir au plus tôt par les narines sans demander son reste et en entraînant avec elle son indélicat compagnon qui ne songeait qu'à ses assouvissements les plus animaux. Consciencieusement, au prix d'efforts démesurés – ce qu'elle faisait là, aucune bête ne l'aurait fait –, elle se livra une nouvelle fois à un examen de la paroi osseuse en orientant le faisceau de sa torche (qui commençait d'ailleurs à fatiguer) de sorte qu'il se présente de façon rasante.

C'est alors qu'elle aperçut dans la matière osseuse une cavité qui avait, jusqu'alors, échappé à ses regards.

– Là ! dit-elle avec économie.

– Rhhaaa...

– Oui, oui, oui !

– Rhhaaa...

Mek-Ouyes ne savait plus que râler.

Cent cinquantième épisode

Était-ce une cavité praticable à pied, à cheval, en voiture ? était-ce un boyau empruntable en rampant, en nageant la brasse coulée, en allant à tâtons dans le noir sans quitter du tâter de la main les parois rapprochées ? était-ce une anastomose anormale entre deux univers de nature opposée ? Non. Trois fois non. Ce n'était rien de tout cela.

Était-ce plutôt une façon de boîte aux lettres, ou plutôt à journaux, à l'américaine, qui est un tuyau de plastique dans lequel on peut rouler tout un journal ? Oui, c'était davantage quelque chose comme cela puisque, justement, la lampe d'Hélène était en train de révéler un petit huis circulaire en cuivre, genre porte de tabernacle avec serrure et clef engagée dedans. On pouvait avoir envie de la faire agir en sens inverse des aiguilles d'une montre, sans savoir qu'un ingénieux mécanisme (un mécanisme est toujours ingénieux dans un roman-feuilleton, depuis que le Monde-Mondes est Monde-Mondes, et même bien avant) fermait automatiquement et à double tour la portelette du compartiment côté cerveau, tandis que s'ouvrait celle côté sinus, et inversement, de telle sorte que l'étanchéité de la séparation fût absolument sans défaut : un sas.

D'une main tremblante mais qui, à y regarder de près, tremblait moins qu'elle n'était ferme, Hélène Hochepoise de Corignonne vida d'autorité et de son contenu

la boîte encastree. C'était une gaine circulaire de petit format qui contenait un mini-CD conique, comme on en faisait à cette époque, et qui ressemblait à s'y méprendre à un suppositoire à la glycérine. On n'est pas sans ignorer, comme disent les distraits, que ce genre de support électronique, lorsqu'il est engagé d'une main ferme dans les entrailles d'un ordinateur adéquat, le remplit virtuellement d'une quantité d'informations tout à fait faramineuse.

– Je crois que j'ai eu la main heureuse, dit Hélène avec un sourire qui ne se contenta pas d'être petit et en coin, mais affecta bientôt les deux commissures et éclaira son visage entier en gonflant gentiment sa lèvre inférieure qu'il était d'ailleurs préférable que Mek-Ouyes, non loin, n'aperçoive point.

Raté, car Mek-Ouyes dit :

– Est-ce que je peux vous embrasser, Hélène ?

– Non, sac à vœux et à désirs ! Fermez donc votre boîte à vents comme un Éole au petit pied, et préoccupez-vous seulement de m'aider à sortir d'ici.

– C'est impossible, dit Mek-Ouyes, aussi découragé que peu encourageant.

– Allons, les narines ne peuvent pas être loin.

Hélène s'empara du CD, le glissa dans la poche de son peignoir, et referma à clef le petit compartiment.

À ce moment, la faute à pas de chance fit que la torche d'Hélène, qui avait déjà donné quelque signes de fatigue, s'éteignit tout à fait. « Que faire ? » se demanda le romancier-feuilletoniste ? « Que faire, sinon demander à Thierry Fourreau, chez P.O.L, de bien vouloir trouver une solution dans InDesign pour que le dialogue suivant apparaisse en noir au blanc, autrement dit lettres blanches sur fond noir ? »

Clic

– Mek-Ouyes, où êtes-vous ?

– Ici.

– Ne vous éloignez pas.

– Avec joie.

– Ne vous collez pas non plus ! Donnez-moi la main.

– Ainsi ?

– J'ai dit la main, horrible pervers !

– Voilà.

– Vous la posez sur mon épaule. Froidement ! Je vous ordonne de l'y déposer froidement, comme si c'était un faucon ou une épaulette.

– Mais qu'est-ce que je fais de la seconde ?

– Vous la laissez tomber contre votre cuisse. Non, mieux, vous vous l'accrochez dans le dos. Non, mieux, vous balayez l'air dans les hauteurs, à votre droite. Moi, je ferai de même à gauche. En route ! Il est inutile de me coller ainsi face contre pile de nos parties basses. Vu ?

– Pas vu.

– Entendu ?

– C'est entendu. C'est senti. C'est excitant, Hélène. Ça me rappelle le train fantôme au Palace de la Rigolade.

– C'est pas le moment de rigoler, justement.

– On rigolait pas, on avait peur ! Qu'est-ce que vous avez, Hélène ?

Hélène s'était soudain pliée en deux en avant, cassée par la douleur, frappée par un phénomène qu'elle n'avait pas su prévoir, un ennemi tapi dans l'ombre et qui avait pour lui toute l'étendue de l'ombre disponible sur la page et dans le corps comateux de GHDC.

Cent cinquante et unième épisode

Hélène, tout à coup, sans que rien l'eût annoncé, fut frappée de faiblesse + tristesse = déprime. Une grosse chute de conviction caractérisait soudain ses capacités de vie et la désorientait, elle qui n'était entrée là que pour en sortir le plus vite possible, avec l'obligation de ne pas connaître de défaillance, tant pour elle-même que pour Mek-Ouyes, tant pour Mek-Ouyes que pour tous les Monde-Mondiens qu'elle s'était juré de ré-érotiser.

Hélène avait laissé venir une pensée dangereuse, qui n'avait pas tardé à démontrer son pouvoir nocif. Cette pensée était la suivante : même si le CD volé dans les catégories hochepuxéennes faisait la preuve de ses capacités à régler la question monde-mondiales, rien n'indiquait que, dans la foulée, Gilles Hochepoix de Corignon reviendrait de son absence à la vraie vie. Le coma n'avait sans doute rien à voir avec l'accident de la manipulation libidinale. Les médecins l'avaient assez dit à Hélène avant de quitter le chevet du patient : « Parlez-lui le plus possible. Faites comme s'il était vivant. Ne le considérez pas comme un mort. Il n'y a rien à faire d'autre. Il peut revenir au moment où vous vous y attendrez le moins... » Or, se trouver à présent dans son intérieur obscur revenait-il à l'entretenir ?

La tristesse venait de la reconnaissance que le service du peuple interdisait radicalement le service de soi-même, sauf prévarication, mais il n'y avait pas de milieu. Hélène en venait à souhaiter qu'au jour de la normalisation, si normalisation il devait advenir, on la mît quant à elle dans un coma thérapeutique auprès de son compagnon, main dans la main et flanc à flanc, en attendant que le bois dormant, qui avait perdu ses feuilles, sente arriver le printemps.

Mek-Ouyes reprit, dans le noir au blanc :

- Vous êtes belle, Hélène.
- Vous ne pouvez pas voir si je suis belle. Nous sommes dans le Schwarz !
- Vous ne semblez pas savoir ce que c'est que la beauté...
- Dites voir, si toutefois vous ne l'ignorez pas vous-même...
- La beauté n'est que l'euphémisme de l'objet de désir, une sublimation, rien d'autre. On dit même parfois que c'est plus que la beauté : le Beau, avec une lettre capitale. Le Beau est toujours en dernière analyse, érotique. C'est ce que j'ai pensé. Qu'en dites-vous ?

– Ça me fait une belle jambe, dit Hélène. En termes de désir je suis devenue infirme.

– Avez-vous mal à la main dont vous fûtes amputée ? En d'autres termes, l'absence de désir est-elle une souffrance ? C'est cela que je n'arrive pas à comprendre.

– L'absence de désir pas une souffrance en soi, c'est ça qui est le pire de tout. Ce ne m'est une souffrance que par bonté, relativement à l'autre, relativement à vous. Votre désir, j'aimerais le partager. Tenir mon rôle en face comme le reflet dans un miroir, et vous-même faisant en face la même chose.

– Se forcer... impossible ?

– Impossible, car...

– Chut, Hélène... vous entendez ?

– Qu'est-ce que je devrais entendre ?

– L'ouïe.

– Je ne vois pas.

– Vous ne sentez rien ?

– Est-ce que nous allons sortir par l'oreille ?

– Laissez-vous faire.

Mek-Ouyes, par bonheur, avait pris le relais de la fatigue d'Hélène. Il l'avait prise dans ses bras, face contre face, et la portait devant lui, ayant fixé les flancs de ses cuisses à elle autour de sa taille à lui, lui ayant demandé de croiser ses pieds à elle dans son dos à lui, mais refusant absolument, gentleman, de coincer sa clef à lui dans sa serrure à elle, dans le souci qu'elle ne fasse pas l'amalgame entre l'ânesse et sa féminité.

Il n'est pas toujours aisé de marcher sans voir ses pieds. Faites-en l'expérience, par exemple en portant un gros sac à dos devant vous, sac à ventre, et en descendant un escalier. Mais dans le noir ?... Mek-Ouyes marchait précautionneusement, avançant en patinant ses pas comme une danseuse qui fait des glissés. Il se retrouva bientôt dans la trompe d'Eustache, s'inquiétant quelque peu de son étroitesse au moment d'arriver à l'isthme. Une vague odeur de terre lui donna faim, une envie d'escargots revenus dans le thym et le persil.

Cent cinquante-deuxième épisode

Hélène, épuisée, s'endormit, la tête dans le cou de Mek-Ouyes. Ils passèrent ainsi le marteau puis la columelle. Comme il ne fallait en aucun cas crever le tympan, Mek-Ouyes fit en sorte de se glisser sur le côté de la membrane, passant

finallement de dos afin que les deux corps enlacés se coulent mieux dans l'intimité.

En franchissant, il eut un orgasme discret et vit passer dans son imagination maligne un coton-tige, lance en avant, pareil à un chevalier de tournoi, et qui le manqua.

« Le plus dur semble fait », pensa Mek-Ouyes. Devant eux s'ouvrait enfin le boulevard que constitue le conduit auditif externe. Lorsqu'ils arrivèrent à la conque, la lumière extérieure n'imposa pas tout de suite sa clarté incontestable : ils sortaient en effet par l'oreille qui reposait sur le traversin. Il fallut ramper entre l'oreille et la toile qui habillait la plume. Il furent bientôt sur le lit.

Le premier, Mek-Ouyes reprit sa taille officielle, tandis que sa compagne, toujours vouée au sommeil, demeurait comme une figurine dans le creux de sa main.

Hélène s'éveilla bientôt et se fit la remarque qu'elle n'avait jamais eu l'ouïe aussi fine. D'ailleurs, il y avait du monde dans la pièce voisine. La chambre, à ses yeux, rapetissa, à la mesure inverse de son propre regrandissement. Alors, le grabataire, qu'il fallait s'efforcer de ne pas considérer comme un cadavre de mausolée, devint l'objet de tous les regards. Mek-Ouyes ouvrit la porte et tira Hélène par la main. Il avait l'intention de l'emmener respirer dans le patio.

Or, dans le patio, il y avait du monde. C'est-à-dire qu'il y avait une voix et des écoutes. Entendre une voix, passe encore, mais entendre des écoutes ? Il fallait que les perceptions mek-ouyio-héléniennes eussent été bien affûtées par le passage intra-pelles. Mek-Ouyes freina des quatre fers (les deux siens et les deux d'Hélène). Il reconnut parfaitement l'écoute de John Flandrin, celle d'Agatha de Win'theuil, celle de Rabbi Boshé et celle d'Imam Anké. Il ne reconnut pas une cinquième écoute, qui devint pour lui l'écoute inconnue. Par la voix du sang et de la salive, il reconnut le timbre d'Ozalide qui était en train de conter et dire. On n'interrompt pas une conteuse dans *La République de Mek-Ontes*.

— ... et puisqu'il se confirmait que, d'année en année, le taux de perception de l'impôt ne cessait de baisser tendanciellement, le jeune comte de Brac s'enrichissait et devenait un beau parti. Tout cela était bel et bon, mais ne faisait pas l'affaire du refus d'engagement qui caractérisait les intentions profondes de Valérien. Mme de Brac mère avait beau se lamenter auprès de son sénateur d'époux, leur fils n'en continuait pas moins à les mener en bateau, c'est-à-dire à recevoir chaque jour en son rendez-vous de chasse des théories de jeunes filles, de jeunes veuves, de jeunes femmes au bord du divorce, de jeunes vieilles et de jeunes gériatres, qu'il « essayait », c'était son mot violent et irrespectueux, en trouvant toujours une raison de ne pas épouser, un défaut dans la partenaire qui lui interdisait de signer le moindre contrat. Dans les plis et les draps de cette débauche, dans les sous-bois de cette luxure et les jardins fleuris de cette intempérance, Valérien de Brac faisait le fier, sans jamais vouloir s'avouer qu'il passait à côté de l'amour. Et c'était même la raison qui le rendait sourd aux admonestations de ses proches, car si ceux-ci avaient beau jeu de lui reprocher sa conduite, ils ne le faisaient pas sans une forme de simplification que Valérien ne reconnaissait pas comme la vérité vraie. Décidément, en dépit des apparences qui s'alliaient contre lui, le jeune homme cherchait *aussi* l'amour avec une authenticité certaine. Il le cherchait comme un sceptique, avec grand déploiement d'ironie. Il le cherchait pourtant de

tout son être qu'il exposait à la tempête et à ses foudres. Il savait, au fond de lui, qu'il s'agitait beaucoup, mais dans le malheur, comme s'il était en train de patiner dans un marais gluant qui l'avalait de façon imperceptible mais sûre.

Cent cinquante-troisième épisode

(Suite du *Conte qui n'aura pas eu de début*.)

– Alors, continuait Ozalide, ce qui devait arriver arriva. À ses rendez-vous du rendez-vous de chasse, les salles d'attente ne désemplissaient pas et les fleuves de pleurs s'écoulaient comme des eaux usées des yeux qui ne se voyaient autoriser aucune deuxième fois. Valérien s'impatiait. Depuis plusieurs jours, entre les hoquets des femmes insatisfaites, il entendait parler, à mots couverts mais insistants, d'une certaine hautaine qui « avait eu raison, elle au moins », « qui ne voulait en aucun cas se présenter », « qui pensait à tout autre chose », « qui n'était pas intéressée par cette compétition imbécile », « qui avait d'autres chats à fouetter », « qui n'affectait nullement l'indifférence, mais était naturellement pétrie de ladite », « qui avait renoncé à l'amour », qui ceci, qui cela, c'était beaucoup, c'en était trop. Le jeune comte de Brac, au rebours de ses plus fermes résolutions, retenait à présent par le bras l'une de celles qu'il venait de jeter : « De qui s'agit-il, de qui marmottes-tu comme ça dans ta barbe, espèce de femme à barbe?... » Il devenait d'une grossièreté répugnante à l'endroit de la chair et de l'esprit qu'il avait bafoués. L'espèce de femme à barbe était la plus belle du monde, d'une rondeur pulpeuse laissant simplement blondir et scintiller un joli duvet sous le nez, qui n'avait pas manqué d'être un atout au moment des préliminaires. « Sois fair-play, ah là là !... c'est pas la fin du monde... Ce n'est pas toi : ce n'est pas toi !... On va pas en faire un fromage ! Dis-moi qui est la récalcitrante. Un beau geste... » Mais la femme déshonorée fit un vilain geste, entre le bras d'honneur et le doigt de déshonneur : elle brandit le poing fermé à la fist-fuck et planta là le comte de Brac, qui ne fit pas de feuilles mais éructa en soufflant par les naseaux et se mangeant les dents avec rage. Or, la douce Hermangarde habitait avec son père aveugle vingt gentilhommières plus loin. Dire qu'ils ne *voyaient* personne pourrait passer pour de mauvais goût quant à la dégénérescence qui frappait le vieillard, mais c'était la pure vérité. Personne n'avait franchi leur porte depuis des lustres, même pas le facteur qui était prié de déposer le courrier sous une bassine sous le micocoulier du petit jardin, qui n'était pas si petit que ça d'ailleurs mais que gagnaient les orties et les fougères au fur et à mesure des abandons de territoire auxquels le jardinier-père devait consentir. Un jour, tandis qu'étreignant une nouvelle monture, un nouveau fusil et un cou-telas tout neuf, cadeaux de ses parents pour ses vingt et un ans, le jeune comte était

à la chasse, il s'était laissé égarer par un lièvre pervers. Valérien s'était retrouvé malgré lui dans le jardin d'Hermangarde, qui n'avait pas de clôture. Les orties, je l'ai dit, étaient vivaces et hautes, mais ne parvenaient pas tout à fait à effacer le souvenir d'un jardin civilisé. Telle rose trémière, dépassant d'une tête les herbes négatives, avait été soignée naguère encore et, sinon d'une main féminine, du moins à son intention. Tout de suite, le jeune homme sut qu'il avait eu la main heureuse. Il attacha son cheval à un bouleau, lui flatta le col afin de lui recommander le silence et chercha la maison en rampant, plutôt dans les fougères. Hermangarde n'était pas au logis, et ni son père non plus, car tous deux, étrange coïncidence, participaient, ce jour-là, à la ville, au Bistrot du Cœur, une œuvre humanitaire qui consistait à distribuer aux pauvres, non la soupe populaire, la salade élémentaire ou le pain de base, mais un apéritif (deux tournées) accompagné d'olives citronnées, de chips de maïs et d'andouille de Guéméné, afin que le superflu ne soit pas interdit aux déshérités. Quand le jeune comte eut trouvé la maison, il n'eut pas de peine à estimer qu'elle était vide puisque la porte était fermée à clef et que la clef se trouvait sous le paillason. Bientôt, la clef se trouva dans le creux de sa main. Bientôt, la clef se trouva entre ses doigts. Bientôt, la clef se trouva dans la serrure. Il entra. Et quelle ne fut pas sa stupéfaction...

Cent cinquante-quatrième épisode

(Suite du *Conte qui n'aura pas eu de début.*)

Quand il eut pénétré, quelle ne fut pas sa stupéfaction d'apercevoir dès l'entrée, sur les murs, ce qu'il ne pouvait pas savoir être l'obsession d'Hermangarde que maintenait au secret l'infirmité de son père. Ce n'était autre que lui-même qui était en photo, en peinture, en sculpture, sur les murs et sur les crédences, coupures de presse mises sous verre le représentant, produits dérivés à son image, souriant sur des boîtes ou des assiettes de porcelaine, tous portraits dont il ne connaissait que vaguement l'existence pour avoir renoncé à les collectionner lui-même, et sûr qu'il fut bientôt que cette iconothèque à lui consacrée devait également contenir des films accomplissant, de plus, la dimension séquentielle. Tout de suite, Valérien eut une intuition : cette femme insaisissable, qu'il cherchait depuis si longtemps, vivait ici, c'était l'évidence, passait dans cette antichambre, s'asseyait dans ce salon, dos à lui-même en grand habit de cour, face à lui-même à cheval avant la curée, dînait dans cette cuisine toute simple en plongeant la louche dans une soupière à la périphérie de laquelle il tournait en effigie comme un angelot au visage serein, et puis, et puis... Au moment d'ouvrir la porte de la chambre de gauche au bout du couloir (la droite était moins attirante), il eut des battements de cœur qu'il ne reconnaissait pas. Dans

un cadre, il était représenté endormi, cette fois peint à la gouache sur carton, mollement allongé en solitaire sur un lit à une place, ce qui ne ressemblait pas du tout à ses habitudes réelles puisque se coucher seul lui occasionnait des angoisses à peu près invincibles. L'artiste avait encore représenté sur un mur ce qui était probablement l'ombre d'elle-même qui s'approchait du lit : un corps d'une grande finesse dont se lisait très bien la nudité, que l'arrondi des épaules dessinait (le port d'un tissu n'aurait pu donner une ligne aussi pure et continue...), étant entendu encore que le profil sans nez, mais avec menton, indiquait indécidablement à la fois la face et le dos, et qu'une petite vapeur de cheveux à l'arrière immatérialisait plusieurs phénomènes : l'attente, l'approche, le désir, la douceur, la culpabilité vaincue, la pudeur entreprenante, la préférence, l'insaisissabilité, l'amour. Valérien, pour la première fois de sa vie, connut une sorte de scrupule. Il ne se sentit pas le courage de pousser la porte et de franchir cette membrane de bois tendre qui n'aurait coupé aucun feu en cas d'incendie. Il recula et revint dans la salle commune où il occupa une chaise basse pour se calmer. C'est alors qu'il entendit du bruit dans le jardin : des pas sur les graviers. Complètement affolé (décidément, il ne se reconnaissait plus), il chercha une cachette, et n'en trouvant aucune il décida follement de s'installer sur un petit banc de bois en position d'esclave dénudé version Michel-Ange immobile et vaguement souffrant. Quand Hermangarde entra en avançant son père, elle huma une odeur corporelle qui n'était pas coutumière dans son intérieur. Elle vit le comte presque aussitôt et ne crut pas à la sculpture. Elle dit à son père : « Idiote que je suis, j'avais laissé le cochon de lait sur la pierre de l'évier. » Son sang-froid était impressionnant. Elle s'approcha de Valérien et toucha d'un doigt le pectoral gauche, tant pour s'assurer de la matière que du battement qui s'y trouvait inclus. Le père s'assit dans son grand fauteuil à bascule et sortit son journal qu'il déplia et lut comme s'il n'était pas aveugle. Il disait que pour avoir lu son journal cinquante années durant, il pouvait très bien deviner, désormais, ce qui s'y trouvait écrit. Hermangarde était souvent ébahie de vérifier qu'il ne se trompait que de très peu. Valérien avait parfaitement perçu la cécité du vieil homme aux orbites sans vie et à cette manière de tenir le visage dressé comme s'il fallait que le nez et les oreilles soient extraits du corps central au bout d'antennes imaginaires et télescopiques. La sculpture vivante retenait sa respiration. Bientôt, Hermangarde lui embrassait un sein en dégrafant sa robe.

Cent cinquante-cinquième épisode

(Suite du *Conte qui n'aura pas eu de début.*)

Le premier baiser d'Hermangarde était premier en tout : premier en ce que son terrain d'atterrissage était de la chair vivante, et plus du tout – plus jamais ! – le

papier glacé des posters ou le verre froid des encadrements ; premier de sa classe car il était délicieusement humide et engageait la langue sans la moindre inhibition à tourner autour de la petite éminence qui durcissait ; premier coup d'essai et premier coup de maître ; premier et dernier. « Tu manges encore un caramel ? » dit tranquillement l'aveugle sans cesser de lire son journal. « Hon », répondit Hermangarde sans lever la tête. Valérien était aux anges, situation dont il était coutumier, mais cette fois les anges étaient en grand nombre. N'osant prendre des initiatives qui n'auraient pas manqué de provoquer des sons peut-être inadmissibles, il se laissait doucher dans la salive tiède du baiser de l'hôtesse en faisant en sorte de ne pas gémir, de ne pas encourager de la voix la belle inconnue, de ne pas même chercher à effleurer de la main ses vêtements. « Tu es fatiguée, ma fille... » dit sans inquiétude le vieillard en tournant une page et tombant sur les informations internationales. « Hon. » Hermangarde, qui était toujours confite dans son premier baiser, avait quitté, à regret partagé, le sein gauche du comte de Brac, mais sans écarter de la peau sa bouche. Elle glissait doucement en direction du nombril, laissant derrière elle une petite traînée de bave comme le fait un escargot tout propre, nourri de laitue, abreuvé de rosée et baigné d'eau de pluie. Quand elle arriva au creux de la cicatrice initiale, elle sentit sur son épaule se poser la main de Valérien qui la caressa en silence, la modela, la confirma dans ses proportions et dans la finesse du grain de sa peau, la sculpta de façon vive en se déplaçant jusqu'à la nuque, l'abandonna d'un coup pour s'immiscer dans la chevelure en enveloppant la tête toute et pressant les cinq doigts dans les cent mille cheveux. « Ça gratte ? » dit le lecteur qui contemplait les mots croisés sans rien faire. « Hon. » « J'espère que tu n'as pas attrapé des poux, au Bistrot du Cœur. » « Nhonhon. » Le corps d'Hermangarde était dans l'état qu'on appelle chair de poule, ses duvets hérissés, ses cheveux gonflés, son pubis humidifié. À son épaule, une étoffe glissa, à moins que, hostile à l'étoffe, ce fût l'épaule qui décidât de sortir tout entière de sa couverture. La deuxième suivit aussitôt, si bien que le haut de la robe tomba tout entier comme une peau de banane retournée sur sa base, si toutefois la comparaison n'est pas lue comme péjorative. Les seins s'ébrouèrent, petits poussins décoquillés. C'est le moment que choisit la jeune femme au premier baiser pour continuer son pas de patineur en remontant jusqu'à la bouche de son partenaire, pulpe contre pulpe, langue faisant des nœuds avec la langue, source se mêlant à la source dans une grande indifférenciation des molécules. « Tu devrais donner à manger à ton poisson rouge. » De fait, dans un bocal sphérique, tournait un cyprin affamé. « Hon », répondit Hermangarde, qui sentait sur sa cuisse le sexe du comte qui avait triplé de volume. En un long glissant qui à aucun moment ne s'éloigna de la piste, Hermangarde s'enfuit de la bouche adverse par la commissure gauche, prit par le menton et la fossette qu'elle occupa une seconde, épousa la pomme d'Adam, tourna le coin de l'aisselle, se baigna dans le bassin et mangea tout cru le piquet d'arrimage en saisissant d'une main les pompons muets. Le jeune comte de Brac était au bord de crier. Jamais il ne saurait ce qu'à ce moment il avait fait de son cri. En quoi avait-il réussi à le transformer ? En substance d'amour ? En silence tonitruant mais enfermé dans le caisson de sa poitrine ? Toujours est-il que le journal tomba des mains du vieil aveugle sur les genoux du patriarche qui piquait du nez avec de petits soupirs attendrissants. Ce que voyant, Valérien entreprit de soulever

Hermangarde dans ses bras puissants, de telle façon qu'elle n'eût rien à recracher de ce qu'elle avait mis en bouche, mais qu'il eût, quant à lui, de quoi également se sustenter.

Cent cinquante-sixième épisode

(Suite du *Conte qui n'aura pas eu de début.*)

Hermangarde, qui avait la tête en bas et savait qu'elle ne pourrait pas rester trop longtemps dans cette position sans souffrir d'un afflux de sang dans la tête, Valérien qui commençait à fatiguer de la position debout, Valérien et Hermangarde redoublèrent d'activité de bouche tout en freinant contradictoirement leur efficacité pour cause de volonté de maintenir le plus longtemps au plus haut de l'échelle d'Éros leur situation de plaisir. Ce moment de suspension était exceptionnel pour celle qui découvrait tout à fait la relation amoureuse ; elle l'était tout autant pour celui qui s'y était livré tout entier des milliers de fois. Hermangarde avait le sentiment bizarre d'avoir plus de souvenirs que si elle avait eu quatre mille ans d'expérience et de partenaires ; Valérien de Brac, en revanche, avait tout oublié soudain des heures de vol inscrites dans sa biographie et qui se voyaient chargées d'un fort coefficient d'austérité désastreuse. Pour le comte et pour solde de tout compte, la situation était claire : il avait trouvé la femme de sa vie, le plus beau moment de sa vie avec la femme la plus belle de sa vie. Sa vie ne pourrait désormais qu'être consacrée aux conséquences quasi automatiques de ce nouveau début. Il ne pouvait pas penser que pour Hermangarde, ce moment, apparemment le même, n'était pas une tête de ligne mais un terminus. L'incompréhension mutuelle viendrait plus tard. Pour l'heure, le plaisir, qui était si fort, était menacé, on l'a dit, par la fatigue. Il fallait aviser d'urgence avant de s'abandonner à un patatras peu glorieux qui risquerait de réveiller le père et faire redescendre la jouisseuse au niveau du réel et du sol. Sans du tout se décoller, le comte de Brac décida de s'ébranler et de se déplacer, chargé de son amie, jusqu'à un tabouret qu'il apercevait à côté de la fenêtre. Il s'y assit, tout en enjoignant, de façon muette, Hermangarde de bien vouloir lui rendre son attribut et de s'asseoir plutôt sur lui de la façon approfondie que la nature des hommes tenait pour bonne et souhaitable. La jeune femme accepta la proposition, aussi vrai que leur union toute nouvelle était idéalement harmonieuse, que chaque geste était le juste, se déroulant à un rythme subtil, que les lèvres de l'un perdant volontairement le sexe concave de l'autre montaient sur le ventre et jusqu'aux seins, tandis que les lèvres de l'une, quittant le sexe convexe de l'autre, appréciaient la dureté de la ceinture abdominale et jusqu'à la clavicule. Dans le même moment, il se passait entre les deux corps une infinité de micro-événements,

qui trouvaient chacun leur espace-temps de manière non point miraculeuse mais techniquement parfaite et dont la liste complète serait aussi fastidieuse à dresser qu'impossible à épuiser. Mentionnons simplement, dans cette myriade de petits faits, l'exception d'un gros : le fourreau eut son épée, l'épée eut sa plaie, la plaie eut son baume, le baume fit son office et tout le monde fut content de savoir que rien n'était encore fini de l'escalade. Plus haut, la langue retrouvait la langue, la bouche était double bouche. Les bouches se ressemblaient comme deux sœurs, au contraire de ce qui se passait plus bas. Et autour, les bras se faisaient des tours de bras. Et les reins se soignaient des tours de reins. Et les cuisses se massaient les cuisses à coup sûr. À présent, il fallait bouger un peu, c'était impératif et le tabouret allait certainement réagir en grinçant. « Tu as trop chaud, ma fille, tu devrais ouvrir la fenêtre, tu as gémi. Tu devrais boire un verre d'eau. » Hermangarde improvisa dans sa tête une demi-douzaine de réponses à son père qui repliait son journal avec nervosité, mécontent qu'il était de la baisse du niveau général de la presse quotidienne, devant laquelle il ne pouvait rester éveillé plus de dix minutes. « Eh bien, c'est moi qui vais aller l'ouvrir, cette satanée fenêtre... » Et il s'avança, d'un pas décidé, vers les amants qui allaient jouir.

Cent cinquante-septième épisode

(Suite du *Conte qui n'aura pas eu de début et ne connaîtra pas vraiment de fin.*)

Sur les amants qui allaient tomber en jouissance, le vieil homme tomba de façon malencontreuse. Comme il ne s'attendait pas à cet obstacle, ayant assimilé dans son corps les distances au centimètre près, il donna de toute son énergie dans les deux corps enlacés, au moment précis où ils explosaient l'un dans l'autre de tout ce qui est explosible. Naturellement, le bonhomme eut très peur. Il appela à l'aide Hermangarde sans vouloir voir qu'il était en train de l'écraser sous lui et de la démêler de son amant qui grimaçait en silence. Hermangarde avait repris son sang-froid. Déjà, elle était debout, avait saisi dans ses bras les effets de Valérien et les lui collait dans les siens en lui intimant l'ordre muet de s'enfuir sans attendre. Dans son affolement, Valérien obéit, réaction qu'il se reprocherait toute sa vie. Car dès le soir même, Hermangarde et son père avaient disparu. La jeune femme accomplissait ainsi sa seule fois de l'amour, celle qu'elle s'était théorisée pour elle-même depuis des lustres : si amour réussit il devait y avoir, que la première fois soit la bonne et qu'elle soit la dernière. Que l'objet de ses préférences ne connaisse jamais de concurrence et que la vie, dans la suite, ne soit rien d'autre que fuite, fuite perpétuelle devant lui et ses avances, déménagement régulier à la cloche de bois,

vente de tous les portraits et souvenirs collectionnés. L'amour était une effraction irréparable du corps, de l'intégrité personnelle et du couple virtuel. Il avait eu sa minute de concrétude, c'était largement suffisant. Valérien aurait beau écumer la région, pousser jusqu'aux bords des mers et gravir des montagnes, le poulx de son amour éphémère continuerait de se cacher comme de battre grièvement dans sa douceur réminiscente. Jamais il ne lui serait donné de le revoir en vrai. Son expérience serait toujours inachevée, sa dépense incomplète. Par-dessus le marché, il se sentirait désormais incapable de sortir avec une autre femme pour s'enfermer avec elle.

Durant toute la narration, Ozalide n'avait pas quitté des yeux, tour à tour, les yeux d'Agatha de Win'theuil, ceux de John Flandrin, de Rabbi Boshé et d'Imam Anké. Oui ou non, ce récit plutôt chaud de la bouche et moite de la main allait-il les exciter un tant soit peu ? Rien ne semblait moins sûr. D'ailleurs, si Ozalide s'était engagée dans cette affaire en pariant sur son talent, ses auditeurs avaient beau jeu, à présent, de lui faire toucher du doigt qu'elle aussi ne mouillait guère, que ce conte sans début ni fin était un coup d'épée dans le sable, qu'il n'était ni fait ni à faire, même si l'on y comptait de beaux moments dans la partie médiane.

– Je crois, chère Ozalide, que vous n'avez pas apprécié à son juste poids de catastrophe le marasme qui est en train de nous écraser.

Ainsi parlait Flandrin, exprimant la pensée de tous. On n'avancait pas. On était sur place et on faisait du surplace, Tyré ou pas Tyré, Hoche-poix ou pas Hoche-poix, génie de conteuse ou non. On était entrés dans la maison grâce au passe-partout et au code secret qu'Agatha de Win'theuil avait gardés avec elle depuis sa destitution. On s'était arrêté dans le patio avant de se mettre à la recherche des maîtres de maison et Ozalide avait conté.

– Ainsi, personne, vraiment personne n'a été le moins du monde ébranlé. Personne n'a ressenti en son tréfonds un petit tremblement du bouton ou du cylindre ?

Le silence accablé ne dura guère, en réponse.

– Personne, dit Imam Anké qui, il faut bien le dire, abusait en répondant ainsi au nom de tous.

– Personne, confirma Rabbi Boshé.

– Personne, répéta John Flandrin d'une voix plus grave en se massant lesorteils tuméfiés par la marche.

Agatha de Win'theuil se contenta de hocher la tête de gauche à droite puis de droite à gauche.

– Je crois que je vais rendre mon tablier de Schéhérazade, dit Ozalide piteuse.

– Oui, rendez, puisque vous n'avez touché personne.

À ce moment, de la pièce voisine, une voix leur parvint qui dit simplement :

– Si, quelqu'un.

Cent cinquante-huitième épisode

Ce quelqu'un était un être en deux parties. C'était Mhélènek-Ouyes, à moins que Hèlmek-Ouyesène, en tout cas ces deux corps additionnés, ou tels qu'ils paraissaient l'être aux yeux des cinq autres qui demeuraient tristement distants sur leur quant-à-soi personnel. La voix qui avait prononcé ce « quelqu'un » avait été double, à l'unisson, Mek-Ouyes avait parlé, Hélène avait parlé, sans qu'il fût possible de décider si Mek-Ouyes avait parlé de lui ou d'Hélène, si Hélène avait parlé d'elle ou de Mek-Ouyes, si Mek-Ouyes, si Hélène, avaient parlé de cet être hybride qu'ils constituaient tous deux à l'évidence. L'apparence mek-ouyienne, du moins, ne laissait planer aucune ambiguïté sur la permanence de sa suractivité sexuelle, c'est-à-dire de son originalité radicale dans l'état actuel du Monde-Mondes.

– Ainsi, rien ne change, trouva à dire John Flandrin en s'avançant tout de même amicalement vers Mek-Ouyes pour lui serrer la main.

– Vous n'avez pas peur que je vous saute dessus ? s'étonna l'ithyphallique.

– La peur est moins forte que la satisfaction de retrouver un ami.

– Toujours les mots qu'il faut, John.

– D'ailleurs vous n'avez sauté sur personne.

– Je suis en période de rechargement.

Rabbi Boshé et Imam Anké se présentèrent à Hélène, qui leur dit qui elle était. Ozalide embrassa son arrière-grand-père sur les deux joues en écartant de l'index, avec nonchalance, sa bite comme si c'était une fleur au bout de sa tige. À son tour, Flandrin prit Hélène à l'écart pour lui demander des nouvelles de son chercheur d'époux. Chacun affectait de ne pas s'intéresser au face à face qui, pourtant, était passablement historique : celui de la vindicative et de celui de qui elle se vengeait, le vindicaté, pourrait-on dire, puisque le participe passé « vengé » est pris par celle qui se venge, au même titre que le participe présent « vengeante », Agatha de Win'theuil et Mek-Ouyes, l'un et l'autre ne se trouvant pas dans son état normal, et là encore l'un et l'autre rangés dans le même panier, indissolublement liés, quel que soit l'agacement que cette alliance pût instiller dans les replis à peine secrets de leur humeur du moment.

Agatha de Win'theuil avait les yeux battus de fatigue. Elle avait eu le temps de s'apercevoir dans un miroir et de regonfler tant bien que mal sa coiffure que la sueur de la marche et la poussière du chemin avaient collée au cuir chevelu. Elle aurait donné cher pour un passage par la douche avant les grandes retrouvailles, mais cela n'avait pas été possible. Tant pis, assumons cette détresse inscrite dans le corps fatigué. D'autant que Mek-Ouyes lui-même n'était pas beaucoup plus vaillant après son long périple par les galeries que l'on sait. Une vague odeur de renfermé planait à la surface de son épiderme.

Mek-Ouyes et Agatha se regardèrent intensément sans mot dire. Beaucoup d'informations passèrent pourtant dans ce regard, beaucoup de sentiments et de questions. Agatha ne lut aucune haine. Mek-Ouyes ne vit aucun reste de détestation ou de colère. Qui allait parler le premier ? L'instant était d'une intensité exceptionnelle, d'une immobilité spectrale, d'une fausse ataraxie presque morbide.

Mek-Ouyes rompit l'insoutenable. Il se dirigea vers la maîtresse de maison et lui dit quelque chose à l'oreille.

– Bien sûr, dit Hélène. Je comprends. Suivez-moi.

Sans le vouloir, Hélène s'était adressée au groupe dans son entier, lequel en conséquence lui emboîta le pas. Elle dirigea sa petite troupe vers la salle de bains où se trouvait la belle baignoire qu'on a déjà rencontrée ici même, au cent quarante-deuxième épisode de *La République de Mek-Ouyes*, « V^e partie, La Vengeance d'Agatha. »

– Je pense qu'après un si long voyage, vous éprouvez tous le besoin de procéder à quelque ablutions. Prenez votre tour. Il y a les produits nécessaires sur la tablette et dans le placard. Qui commence ? Tirerons-nous à la courte paille ?

– Non, dit Mek-Ouyes en saisissant d'autorité la main d'Agatha de Win'theuil dans la sienne propre qui commençait à trembler presque autant que sa bite.

– Que voulez-vous de moi ? dit Agatha blanche comme un linge.

Alors, Mek-Ouyes s'adressa à tous les autres d'un air d'autorité aussi incontestable que profondément mystérieuse :

– Laissez-nous seuls, dit-il.

Cent cinquante-neuvième épisode

À peine Mek-Ouyes fut-il entré dans la salle de bains qu'il se précipita sur la baignoire pour en fermer la bonde et en ouvrir en grand les robinets. Il dit, d'un ton rigolard, à Agatha pétrifiée :

– Nous allons laver les peaux sales en famille. Qu'en dites-vous ? Il est vrai que vous avez fait du joli travail, Agatha de Win'theuil. Mais à quoi bon vous accabler ? Je ne suis pas un enfant de chœur non plus et je ne voudrais pas que cet engin [il montra sa bite], qui n'a que trop servi depuis quelque temps et dans des coinstots parfois bizarres, comme dit le poète, risquât de commercer avec vous dans cet état de crassitude. Vous voyez que je ne me gêne pas pour appeler un chat une chatte... Vous n'avez pas pris un peu de poids, chère amie ?

– Perdu, vous voulez dire !... Mais vous n'allez tout de même pas me...

– Vous noyer ? Dans le bain moussant ? Il n'en est pas question.

– Non, je voulais dire me...

– Vous étrangler à mains nues après vous avoir nettoyée vivante pour ne pas avoir à laver votre cadavre ? Cela n'est nullement dans mes intentions !

– Vous allez me violer !

– À la bonne heure, voilà qu'elle a dit le mot ! Comme vous me connaissez mal, Agatha de Win'theuil, depuis tout ce temps, pourtant, que nous naviguons

dans les mêmes eaux et, bon an mal an, dans le même bateau... Vous êtes là, devant moi, laissez-moi faire, je défais un à un les petits boutons de votre robe qui ferme devant, je sépare, un à un, les boutons de la boutonnrière (moi, je le sais, que vous n'avez pas de vergetures... c'est impossible), et puisque vous êtes toujours aussi belle, moi, devant vous qui vois apparaître votre ventre et votre gentille poitrine, moi qui, dit-on, concentre sur cette terre la totalité de la libido disponible, comment vais-je pouvoir marquer le caractère exceptionnel de votre présence agathienne qui n'est réductible à aucune autre ? Je ne le pourrais, au fond, que d'une seule manière : en étant brusquement inhibé, incapable, défait, testostérone réduite à cette petite flaque de vin au fond d'un cubitainer et qu'on est à jamais incapable de faire couler dans une bouteille ou dans un verre. Allons, venez dans la baignoire. Nous continuerons à parler assis l'un en face de l'autre. Non, laissez-moi ce côté, c'est moi qui aurai les robinets dans le dos. Détendez-vous.

Agatha de Win'theuil était un peu rassurée à présent. Elle se coulait avec bonheur dans l'eau bien chaude qui lui donnait la chair de poule. Elle ferma les yeux en laissant les pointes de ses cheveux plonger dans le liquide et en ne protestant pas contre les pieds rugueux de Mek-Ouyes qui venaient lui caresser l'extérieur des cuisses. Soudain, elle alla plus loin et plongea la tête entière dans le bain, histoire de faire entrer de la mousse dans sa chevelure. Elle ressortit en se frottant les yeux.

– Attendez, dit précautionneusement Mek-Ouyes, un peu de ce shampoing ne sera pas de trop.

Et il lui versa sur le crâne le contenu d'un berlingot de plastique qu'il venait d'ouvrir avec les dents. Agatha se laissa faire, c'est-à-dire masser la tête et rincer plusieurs fois.

– Donnez-moi une serviette, Mek-

– Voilà.

Agatha de Win'theuil, retrouvant des gestes anciens qui n'avaient pas disparu de ses habitudes, s'entortilla les cheveux avec le tissu éponge, jusqu'à ce que par miracle le tout tînt sur la tête, sans pince et sans épingle. Ce travail fait, elle se rallongea dans la baignoire, les seins nageant en apesanteur sans s'éloigner de leur corps d'origine.

– Que voit-il, ce fameux périscope ? dit Agatha détendue qui retrouvait un peu de sa causticité.

Le gland de Mek-Ouyes, de fait, paraissait écarter, de son œil unique, les arrondis de mousse pour considérer la situation présente, et peut-être même celle qui suivait son cours bien au-delà de la baignoire.

– Il ne voit guère que des indigents et des inébranlables, des infirmes du sentiment et de toute expression, des pauvres des autres qui sont en conséquence pauvres d'eux-mêmes...

– N'est-ce pas que nous allons y remédier, Mek-Ouyes, quand...

– Quand ?

– Eh bien, disons, quand nous serons propres...

Cent soixantième épisode

Mek-Ouyes dévorait des yeux Agatha de Win'theuil, qui n'avait de cesse qu'elle ne contrôlât les retrouvailles avec son corps admirable. Elle avait perdu en chemin ses derniers kilos surnuméraires et sortait alternativement ses deux jambes de la mousse pour les examiner, les lisser de ses mains ou se les faire masser par son compagnon de bain. De même avec ses bras, avec ses épaules arrondies. Comme elle était depuis longtemps définitivement épilée aux aisselles comme sur les jambes et le maillot, l'impeccabilité de sa peau était éclatante après le passage du savon et le frottage au gant de crin qui fait partir la mue morte. Mek-Ouyes, en outre, lui massa très longuement les pieds, orteil après orteil, interstice après interstice, pour les défatiguer avec succès. Petit à petit une certaine gêne se mit à envahir Agatha.

– Il y a une question qui me brûle la langue, Mek-

– Si elle est trop chaude, soufflez dessus. Ou mieux, crachez-la donc. Je ferai ce qui est en mon pouvoir pour y répondre.

– Eh bien voilà.

Et elle se tut.

– Eh bien, ne la voilà pas, dirait-on plutôt... corrigea Mek-Ouyes.

– C'est difficile à...

Sous l'eau, Mek-Ouyes avança la main jusqu'à la chattichonne délicate d'Agatha de Win'theuil qui ressemblait à celle de Joséphine de Beauharnais.

– Comment pouvez-vous savoir qu'elle ressemble à celle de Joséphine de Beauharnais ?

– Ce n'est pas moi qui l'ai dit, c'est le narrateur. Mais je suis d'accord avec lui, non point au nom d'expériences que j'aurais eues dans une autre vie avec Mme Napoléone, mais à cause de ce que ce bandit d'empereur et goujat de général disait d'elle à qui voulait l'entendre, ça et là, dans les bivouacs !

– Qu'elle avait le plus joli con du monde, c'est ça ?

– En substance. Mais nous nous égarons, d'ailleurs il n'avait pas idée du vôtre, ni idée, ni action. Alors, cette fameuse question ?

– Oui. Mek-Ouyes...

– Agatha ?

– Je me suis vengée de vous. Et vous êtes là à me faire du bien sans vouloir vous venger à votre tour... Je vous ai rendu asocial sous un trop-plein de libido, d'accord en déshabillant tous les autres pour vous habiller, mais ça, ce n'était pas dans mes intentions...

– Je n'entends toujours pas de question, dit Mek-Ouyes impassible.

– Je suis là entre vos mains, normalement vous devriez me sauter dessus, alors que je n'en ai aucune envie, que vous ne me procurez aucune espèce d'émotion physique, et vous êtes là comme un gentleman... On m'avait dit que vous n'aviez plus aucun empire sur la sauvagerie de votre désir...

– Vous n'avez toujours pas questionné, Agatha.

– Vous avez, m'a-t-on dit, passé à la casserole des femmes de tous âges et des êtres de tout sexe, des beaux, des laides, des vénus et des culs de singe, vous vous

êtes branché plusieurs jours dans une ânesse comme une prise mâle sur le secteur... J'apparais, votre trique permanente ne s'aggrave pas pour autant et vous me parlez froidement comme si j'étais sans faille, sans trou, sans orifice, comme si j'étais une boule de cristal ou de pétanque. Pourquoi, Mek-Ouyes ? Pourquoi ?

– Donc, vous me posez deux questions. Permettez que je reformule. Première question : « Pourquoi, Mek-Ouyes ? » Deuxième question : « Pourquoi ? »

– Oui, c'est exactement ça.

– La deuxième question, répondit Mek-Ouyes, est à la fois très simple et très compliquée. Quant à la première, elle n'est pas des plus faciles.

– Je comprends.

– Vous comprenez quoi ?

– Haaa... revoilà bien Mek-Ouyes avec cette façon de répondre à deux questions par une seule ! Nous ne sommes pas, en ce moment, en train de rajouter un « fait et dit de Mek-Ouyes » à l'ensemble qui fut donné plus haut dans ma bouche ! Nous sommes dans le corps principal de la narration. Il est interdit de régresser sur ce plan, satané personnage ! Répondez à la fin !

– Je vais le faire, mais pas avant d'avoir satisfait à une petite formalité.

– Que voulez-vous dire ?

Mek-Ouyes ne répondit pas, mais se mit en devoir de se lever et de se tourner, toujours les pieds dans l'eau du bain, de saisir dans sa main sa bite enflée et de la vider discrètement en tournant le dos à la baigneuse. C'était assez violent. Agatha écumait de rage, rajoutant de l'écume à l'écume, tandis que Mek-Ouyes se rallongeait. Il allait reprendre la parole pour, peut-être, répondre aux interrogations agathiennes quand un poing et une voix tonitruèrent de concert à la porte :

– Vous en avez encore pour longtemps dans la salle de bains ?

Cent soixante et unième épisode

– On a fini ! gueula Mek-Ouyes.

– On n'a pas du tout fini, qu'est-ce que vous racontez ?

– Allons, sortons de cette eau sale !

– Vous n'êtes qu'une savonnette, Mek-. C'est là votre totem. Sur votre tombe, je demanderai qu'on empile des savonnettes, qu'on ne vous fournisse ni en fleurs ni en couronnes, mais en savonnettes. Vous êtes un monstre.

– Vous ne faites pas attention à ce que vous dites.

– Vous ne répondez pas à mes questions !

– Vous n'êtes pas obligée d'avoir des questions.

– Quel toupet !

– Ah ! ça suffit maintenant, Agatha de Win'theuil. Il y a ici une femme admirable, plus admirable que vous, qui s'est mise en quatre, et m'a mis avec elle, pour aller chercher dans le corps même de son époux inerte la solution réparatrice de votre sottise historique. Elle se nomme Hélène, Hélène Hocheipoix de Corignon. Je ne l'ai pas déshonorée en sautant sur elle comme une bête. De même je n'ai pas sauté sur vous non plus. Pourquoi ? Vous voyez, c'est à mon tour de poser une question. Et d'y répondre en cinq mots : parce que je me soigne ! Si je devais compter sur vous pour jouer les ambulances, je pourrais attendre longtemps...

Agatha baissait le nez. Elle était au bord des larmes de vexation. Les bras ballants, elle laissa Mek-Ouyes la sécher avec une grande serviette éponge verte qui passa partout sur elle, jusque dans les plis qui doivent être bien secs pour éviter les gerçures. Elle sentit sur sa cuisse la bite de Mek-Ouyes qui s'était redressée et l'effleurait au passage, peut-être involontairement mais ce n'était pas sûr. C'était une satisfaction tristounette, car si Agatha avait conservé la satisfaction d'orgueil par le fait de plaire, ce n'était plus, naturellement, le *plaisir* de plaire !

– Allons, dit-elle enfin, je suis assez sèche comme cela. Merci, Mek-Ouyes, pour vos bons soins. Je vais me reprendre. Que diriez-vous de réunir le conseil ?

– Quand tout le monde sera lavé, pourquoi pas ? À qui le tour ?

Mek-Ouyes avait crié en ouvrant la porte de la salle de bains. Ozalide attendait, une brosse à dents à la main. John Flandrin attendait, une brosse à main entre les dents. Imam et Rabbi attendaient, reliés par une cordelette dont chacun tenait un bout. Ozalide entra, seule, mais ne ferma pas à clef.

– Conseil dans une demi-heure ! lança Agatha autoritaire.

– En attendant, allons nous sustenter, dit Mek-Ouyes. Hélène aura certainement préparé une collation.

C'était le cas. Le congélateur avait été sollicité assez largement. Hélène avait d'abord songé à ranger le CD suppositorial du cerveau de Gilles dans un coin du frigorifique, puis y avait renoncé en apercevant les matières de bouche qui s'y trouvaient rangées, ensachées, étiquetées. Elle estima suffisant de laisser le CD au frais dans le cellier, tout en ayant, du coup, l'idée de cuisiner les deux fameux gigots d'un même cabri encore attachés ensemble, qu'elle demanda bientôt à Mek-Ouyes de dégeler.

– Voulez-vous que je les emporte au soleil, Hélène ? Quoi qu'il arrive, il y en a pour plusieurs heures...

– J'ai une autre idée, mon cher. Je vais vous les attacher autour du bas-ventre et je gage qu'en un petit quart d'heure il sera redevenu tendre.

– Si ça ne vous dégoûte pas... De toutes les façons, j'ai décidé de vous écouter en tout, chère Hélène. Fixez-moi ça, et montrez-moi l'endroit où vous faites le méchoui, je vais vous lancer un feu d'enfer.

Hélène fit ce qu'il fallait faire avec le cabri, Mek-Ouyes accueillant la bête sans trop pouvoir décider entre une sensation de grand froid ou de brûlure. Agatha observa l'opération avec scepticisme, mais ravala prudemment sa réprobation. Elle accompagna Mek-Ouyes jusqu'au bûcher.

– Tendez les bras, lui dit-il. Tendez vous jolis bras en avant. Je vais y poser des bûches.

Comme Agatha de Win'theuil inclinait la tête sur le côté droit, elle paraissait implorer Mek-Ouyes de quelque chose.

– Oh, je ne vais pas vous charger trop. Vous n'avez guère l'habitude des tâches subalternes...

– C'est un reproche ?

– C'est une recommandation : avant de présider un conseil, un homme d'État a intérêt à balayer lui-même son bureau. C'est la même chose pour une femme d'État, Agatha.

Cent soixante-deuxième épisode

On fit le feu, l'azur ayant abandonné la partie. On libéra Mek-Ouyes de son cabri rapidement décongelé. Alors, il y eut conseil. Et, pour commencer, Agatha de Win'theuil parla ainsi :

– Mes chers collaboratrices, mes chers collaborateurs, puisque nous voilà réunis, en ce moment heureux et dans ce lieu propice – propice puisqu'il fut celui de la catastrophe, et il pourrait bien être aussi celui de sa résolution –, je serai brève.

– Je n'ai jamais entendu un politique dire « je serai bref » sans qu'au bout du compte il soit long, dit Imam Anké à l'oreille de Mek-Ouyes.

Mais la réalité le détrompa. Agatha reprit simplement et décisionnellement :

– Nous sommes tous propres, nous sommes tous et toutes habillés de neuf, sauf Mek-Ouyes, mais il a quelques bonnes raisons d'aller à peu près nu. Je déclare, ici, que nous sommes l'autorité. Vive le Gouvernement provisoire du Monde-Mondes repensé ! À tous, ici, je vous demande de rester en rapport avec moi. Foin des commentaires, allons au fait. La parole est à Hélène Hochepoix de Corignon, dont je salue le courage tout particulier. Hélène !

Hélène se leva de son siège et dit :

– J'ai par-devers moi, dans le cellier, une bonne partie de la pensée de Gilles, qui s'est malheureusement absenté(e). Je ne crois pas le et la trahir en décidant de la remettre au Gouvernement provisoire de la République du Monde-Mondes.

– Tiens, elle a rajouté « République », susurra Rabbi Boshé avec satisfaction.

– J'avais oublié « République », dit Agatha. Merci de me la rappeler. Qui est ici le mieux placé(e) pour la tâche technique de lire ce document de la première importance ? Flandrin ?

– Pourquoi forcément un garçon ? Je veux bien participer, mais Hélène n'est pas la plus mal à même, je crois. Madame, vous avez bien dû voir Hochepoix en action autour de ses machines...

– Il est vrai.

– Hélène et John s'en occuperont donc au plus tôt. Deuxième point, le massépanisme et les massepaniens, où en sont-ils ?

– Il faut demander aux mass-media, lança Mek-Ouyes de façon irresponsable pour faire rire son monde.

– C'est pas le moment de dire des bêtises, intervint la Win'theuil, qui lui fit les gros yeux. Rabbi Boshé ?...

– Je veux bien m'occuper de faire un état des lieux, à la condition qu'Imam Anké...

– Vous êtes toujours obligés de travailler en tandem ? C'est que nous ne sommes pas nombreux et que les tâches, en revanche...

– Rajoutez-nous une seconde tâche, suggéra Anké, ça ne nous fera pas peur, pourvu que nous continuions d'être comme les deux doigts de la main.

– Soit ! Vous préparerez, en outre, la réunion (secrète !) d'une nouvelle assemblée dans un lieu symbolique. Faites-nous des propositions. Nous tiendrons conseil trois fois par jour.

– Les trois huit... marmonna Flandrin.

– Que tous les continents soient représentés ! Ozalide, je vois que vous notez des choses, vous verriez-vous affectée, dans un premier temps, aux bons soins de prendre procès-verbal de toutes les délibérations et décisions de notre gouvernement provisoire ?

– D'accord, c'est dans mes cordes. Mais aurai-je aussi le droit de conter ?

– Le droit, bien entendu ! Il est imprescriptible. Le temps ? C'est une autre affaire... Il y a urgence.

– Le temps, je le trouve toujours. Ce sera en plus. Il n'empiétera pas...

– Et vous, Agatha ? demanda Flandrin.

– Moi, je vais réfléchir.

– Et Mek-Ouyes ? mit les pieds dans le plat Hélène.

Agatha eut un long regard sur l'érection du bonhomme qui n'allait pas tarder à refaire parler d'elle.

– Eh oui, je suis toujours malade, dit Mek-Ouyes d'un ton piteux qu'il exagérât trop visiblement.

– Oui, n'exagérons pas, non plus, repartit Agatha agacée. Il y a pire comme maladie, je crois, à commencer par la nôtre à nous, si vous allez par là. Vous n'avez plus l'air si malheureux à nous reluquer sans cesse, Hélène et moi, en bavant. Vous croyez que c'est digne de la fonction ministérielle ?

– Je ne reluque rien du tout, dit Mek-Ouyes, je vous admire.

– Attention, dit Flandrin, nous nous réégérons.

– Il est vrai. Vous n'avez pas une poupée gonflable dans cette maison, Hélène ?

– Vous me vexez, Agatha.

– Ce n'était pas dans mes intentions. Je garderai Mek-Ouyes auprès de moi. Ce n'est pas une sinécure, je le sais, mais après tout je suis un peu responsable de son état excessif : il est juste que je sois l'infirmière.

Tous eurent un petit rire en coin en entendant Agatha de Win'theuil vouloir jouer les services humanitaires.

– À ce propos, il va bientôt falloir que je me soulage, dit Mek-Ouyes en se pliant en avant comme s'il avait grande envie de pisser.

Cent soixante-troisième épisode

Ozalide se demandait ce qu'il lui faudrait noter sur ses tablettes. Serait-elle une secrétaire concise, se contentant d'inscrire les décisions sans nécessairement rendre compte des marchandages, des pinaillages, des discussions plus ou moins terminables, ou s'étalerait-elle plutôt en travaillant les détails aussi précisément que les grandes lignes ? Elle verrait bien, et commença de façon concise. Surtout, que les ministres la tiennent au courant au jour le jour de leurs actions, car il n'était pas sûr qu'elle pourrait suivre en permanence le travail de chacun.

– Oui, eh bien, laissez-nous, dit Agatha qui semblait vouloir demeurer seule avec Mek-Ouyes. Suivez plutôt Hochepoise et Flandrin. Ce sont eux qui détiennent la clef.

– Oui, dit Ozalide presque à regret.

– Ou occupez-vous du cabri. Il ne faudrait pas qu'il brûle.

– Je m'en charge, dit Mek-Ouyes. C'est plutôt dans mes cordes à moi. Il ne sera pas cuit avant deux heures.

– Dîner dans deux heures ! décréta Agatha. Je mettrai la table moi-même.

– Tâche subalterne, ironisa Mek-Ouyes.

– Tâche enthousiasmante.

– Tâchez de préchauffer les assiettes.

– De vos conseils, je n'ai que faire.

Ozalide se dirigea, à petits pas, vers le laboratoire de Gilles Hochepois de Corignon. Elle entra sans frapper. L'atmosphère était poussiéreuse ; l'ambiance était à la stagnation expérimentale ; la conjoncture ne brillait pas par la ressemblance du milieu avec une ruche. Hélène était assise sur un tabouret au pied de fer et au siège en bois, sur lequel elle oscillait de gauche à droite puis de droite à gauche en appréciant la gêne exquise d'un grincement. Flandrin était assis en tailleur sur une paillasse, les yeux rivés sur le CD conique qu'Hélène avait installé sur une coupelle de cuivre. Ils avaient fait l'inventaire de toutes les machines électroniques présentes dans le laboratoire, mais aucune ne proposait un orifice qui eût été apte à recevoir la chose. Cette déception, Ozalide la lut sur les deux physionomies qui semblaient donner leur langue au chat. La visiteuse s'adossa discrètement contre un mur pour regarder sans les troubler les chercheurs amateurs. Or, ce faisant, son omoplate gauche appuya, sans qu'elle le voulût, sur un interrupteur. Un sifflement se fit entendre, suivi d'un bzéement doux qui augurait assez agréablement d'un mécanisme conjuguant dans ses rouages les caractères secret et performant.

– Oh ! je suis désolée... s'excusa Ozalide.

– Je pense qu'il n'y a pas de quoi, susurra Flandrin entre ses dents, tandis que son regard, soudain, s'était tendu comme celui d'un chasseur qui sait que la perdrix va décoller dans le chaume, devant lui.

– Voilà quelque chose dont j'ignorais l'existence, dit Hélène qui était dans le même état de tension et d'attention.

– Vous avez de quoi noter, Ozalide ?

– Oui, souffla-t-elle.

Ozalide nota qu'à leurs pieds, au beau milieu du laboratoire, une colonne métallique couleur gris alu s'était doucement extraite du sol bétonné. Elle s'éleva, de façon régulière, une minute durant, jusqu'au moment où elle s'immobilisa à la hauteur des yeux de Flandrin qui avait repris la position verticale. Hélène et John tournèrent autour, notant avec déception que la paroi était entièrement lisse. Hélène la palpa, osa même en faire sonner la matière avec le dos d'un doigt.

– C'est de la sorcellerie, dit Ozalide, qui avait trop lu les albums de *Tintin*.

– Si vous cherchez un mot de passe à prononcer qui serait susceptible de nous ouvrir les portes de cette mystérieuse machine, je ne pense pas qu'il faille aller chercher du côté de la sorcellerie...

– Que voulez-vous dire, Hélène ? dit John.

– Les mots de passe de Gilles, je ne les connaissais que lorsqu'il en changeait, figurez-vous. C'est-à-dire que je n'en apprenais un que lorsqu'il était devenu obsolète. Neuf fois sur dix, cela avait à voir avec la science. Je me souviens de : « Science sans conscience », de : « Cherche ce qui se doit », de : « Ignore l'ignorant »...

– « Science sans conscience », « Cherche ce qui se doit », « Ignore l'ignorant »... dit Flandrin à haute et intelligible voix en laissant à la machine le temps de réagir.

La machine allait-elle réagir ? Rendez-vous au prochain épisode pour le savoir.

Cent soixante-quatrième épisode

La machine ne réagissait pas.

– Vous ne vous souvenez de rien d'autre ?

– Beaucoup de ces mots de passe ont disparu de ma mémoire. Ceux que j'ai dits sont les plus récents. C'est pourquoi ils s'y trouvent encore imprimés.

– Avez-vous une idée de la façon dont il les choisissait ?

– Différemment à chaque fois. Souvent, cela partait de ses lectures. Vous voulez savoir ce qu'il lisait au moment de son... de l'accident ?

– Oui.

– *Nous, les moins que rien, fils aînés de personne.*

– C'est le titre ?

– Oui, d'un « multiroman » de Jacques Roubaud, Paris, Fayard, 2006. C'est une pluri-autobiographie fictive : Roubaud dit, en substance : dans plusieurs autres vies, j'aurai été : un troubadour au ^{xvii}e siècle, lequel ? un poète japonais au ^{xv}e, lequel ? un cinéaste sous le nom d'Orson Roubaud : quels films

aurai-je tournés ? (j'en passe et de meilleurs). Je fus un compagnon de Sébastien Châteillon, réformé traducteur de la *Bible*, ennemi de Calvin (i.e. vivant dangereusement), et tenant de religions différentes possibles vivant en harmonie compréhensive.

– Il faut faire lire ça à Imam et à Rabbi.

– Oui, enfin, c'est plutôt à tous les autres qu'il faudrait le faire lire...

– Ne nous égarons pas.

– Oui. Ce chapitre s'intitule : « Cherche ce qui se doit, ignore l'ignorant ».

– Il contient donc deux des derniers mots de passe !

– Oui. Il en changeait tous les trois ou quatre jours.

– Selon le dernier mode, il les enchaînait dans son imagination... Il suffit de retrouver le cheminement de sa pensée.

– Regardez ! s'écria Ozalide, le doigt tendu vers la coupelle de cuivre.

Le mini CD avait bougé de façon presque imperceptible. Mais son mouvement se trahissait par un petit tremblement de l'air au-dessus de lui, qui pouvait donner à penser qu'il suivait la conversation.

– Nous brûlons, dit John Flandrin. Où est le livre ?

– Je vais le chercher. Il est dans la bibliothèque. Ne bougez pas d'ici et ne laissez entrer personne, n'est-ce pas ?

– Je suis entrée, dit Ozalide.

– Vous avez vos entrées, vous, dit Flandrin.

Alors, Mek-Ouyes entra, qui ne les avait pas. Il avait en revanche l'œil mauvais et tremblait d'une forte poussée de désir libidinal. Il s'approcha de son arrière-petite-fille et lui parla dans le nez. Son haleine sentait le vin. Ozalide recula.

– Je venais vous dire que nous mangeons dans une heure et demie pétante.

– C'est bien le moment de penser à manger !... dit Flandrin qui se déplaça lui aussi en direction d'Ozalide.

– C'est quoi cette grosse... ce gros lingam, dit Mek-Ouyes en caressant le cylindre éclatant qui trônait au milieu de la pièce.

– Ne touchez à rien, Mek-Ouyes.

– C'est vous, Flandrin, mon ami, qui me demandez de ne toucher à rien ? Et à personne, est-ce que j'ai aussi l'interdiction de ne toucher à personne ? Vous aussi, ami, vous prenez en charge ces interdits pour me les lancer à la figure ? Vous prenez la tête de ce troupeau d'impuissants dont vous n'êtes qu'un bas morceau ! Y a-t-il un mâle dominant dans le Monde-Mondes ? Oui. Qui est le mâle dominant dans le Monde-Mondes ? Moi. Mek-Ouyes moi. Vous comprenez ? Est-ce que le devoir du mâle dominant n'est pas de dominer quelque peu ? À ses moments perdus ?

– Taisez-vous, Mek-Ouyes, vous êtes ivre.

– Ozalide...

– Non.

– Que fait Ozalide du respect dû aux anciens ?

– Aucun respect pour les caprices des anciens, pour les écarts libidineux des anciens ; désolé grand-père, arrière-grand-père, si tu préfères, mais tu ne m'auras pas à ton tableau de chasse.

– Viens !

Mek-Ouyes avait avancé une main sous la jupe d'Ozalide, qui lui retourna une gifle phénoménale. Flandrin s'interposa entre Mek-Ouyes et elle, tandis que le forcené de la bite profitait de la situation pour tenter de déculotter son vieil ami.

– Enfer !

Cette fois, ce fut un crochet du gauche qui partit, sans espoir de retour, en direction du menton mek-ouyien, lequel entraîna dans sa chute le paquet d'autre chair et d'autres os qui atterrit dans un coin du laboratoire où il brisa quelques cornues.

Me-uyes était K.O. Il lui manquait quelque chose, dans la conscience, dont son nom était le dépositaire en son centre. Ozalide se jeta en pleurant dans les bras de John Flandrin qui lui tapota gentiment l'omoplate, celle-là même qui avait appuyé sur le fameux interrupteur.

C'est alors qu'entra Agatha de Win'theuil en majesté.

Cent soixante-cinquième épisode

Agatha de Win'theuil n'avait pas mégoté. Derrière son fume-cigarette de trente centimètres de longueur, elle portait une robe longue, d'un noir profond et matissien, qui lui laissait les épaules nues autant qu'il était possible. Le styliste n'avait pu éviter cependant un fil de soie qui passait derrière le cou sans du tout entamer la chair. La ligne d'ensemble était d'une grande élégance, Agatha rehaussée de talons aiguilles qui lui faisaient le mollet long et la cheville ultraraffinée.

Elle tombait comme un cheveu sur la soupe, insatisfaisant Ozalide qui n'aimait pas être vue pleurer, dérangeant un peu plus Flandrin dans sa recherche du mot de passe, peu désireuse d'aller porter secours à Me-uyes qui n'était toujours pas revenu à la conscience. Agatha hésita.

– On ne fume pas dans un laboratoire ! dit une voix derrière elle, et qui entraînait.

Hélène, en comparaison, était affairée, mal fagotée, peignée à la va-vite. Quand elle vit Agatha dans cet appareil, elle eut une réaction de dépit qu'elle eut du mal à juguler.

– Que venez-vous faire ici, Agatha, nous travaillons. Ne nous dérangez pas.

– Que se passe-t-il ? J'ai l'impression d'arriver au milieu de conspirateurs. Mek-Ouyes travaille-t-il, dans les bras de Morphée ? Ozalide dans ceux de John ? Je ne sais pas si vous estimez à sa juste valeur l'urgence de la situation.

– Vous devriez emmener Mek-Ouyes, Agatha.

– Sur mon dos ?

– Non, sur ce chariot, dit Flandrin en le chargeant du corps inerte.

– Je n'ai jamais poussé un paralytique, ce n'est pas aujourd'hui que je vais commencer...

– Dites-vous que c'est un caddie.

– Je n'ai jamais poussé un caddie non plus...

– Même dans les aéroports ?

– Avez-vous abouti ? Qu'est-ce que vous fabriquez ? Vous n'avez rien à me dire ?

Agatha s'incrustait en découvrant à son tour la colonne métallique qui demeurait dressée, absolument fermée, inutile, provocante même du fait de son abstraction qui ne suscitait autre chose qu'une énigme.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Nous sommes en train d'essayer de répondre à la question, dit Flandrin. Si vous nous accordez une heure, nous allons peut-être y arriver.

– Bien sûr que je vous l'accorde.

– Une heure d'absence, Agatha.

– Absence de quoi ?

– Absence de vous.

– De moi ?

– De vous.

– De moi ?

– De vous.

– De moi ?

– De vous.

– Euh... nous ne sommes pas à l'opéra, que je sache...

– Il n'est que trop vrai...

– Et pourquoi mon absence serait-elle propice à vos recherches ? Je voudrais bien le savoir...

– Parce que vous occupez tout le terrain, dit Hélène entre ses dents qui mâchaient la jalousie, la haine, le ressentiment de la fausse veuve que se sent être la femme d'un comateux, le rêve de tuer, qui traverse la conscience de la travailleuse devant l'oisiveté bourgeoise.

– Et pourquoi occuperais-je tout le terrain, comme vous dites ?

– Parce que vous êtes belle ! hurla Hélène Hochepaix de Corignon en devenant instantanément hideuse et se cassant la voix comme un supporter de football.

– Ah !... dit Agatha sans se laisser émouvoir, il fallait le dire tout de suite... Si c'est ma beauté qui vous dérange, c'est une autre histoire... Effectivement, je comprends que si je suis redevenue si belle après un passage à vide, il vaut mieux que je tourne les talons. Ne vous occupez pas de moi. Et n'oubliez pas le repas dans, exactement, une heure et demie... Soyez ponctuels !

Et elle partit en chantonnant.

Hélène avait, elle aussi, fondu en sanglots après son cri, qui avait d'ailleurs eu pour effet collatéral de réveiller Mek-Ouyes, dont le nom était instantanément redevenu complet, sur le papier comme dans la conversation.

– Mek-Ouyes ! dit Hélène.

– Hélène ! dit Mek-Ouyes.

– Eh bien ?

– Comme vous êtes belle, Hélène !

– Voilà l'autre, à présent, qui s'y met, grogna la flattée pourtant qui sortit la poitrine.

– Puis-je vous rappeler que nous avons du travail ? émit avec une timidité affectée un John Flandrin que gagnait l'exaspération.

Mek-Ouyes sentit sur ses épaules un poids de tristesse incommensurable. Il saisit, une fois de plus, son cas au creux de sa main et quitta la place, la tête basse et la queue haute.

Cent soixante-sixième épisode

– Que de temps qui se perd en futilités irresponsables !... soupira Hélène Hochepoix de Corignon.

– Aussi n'en perdons pas davantage en plaintes, repartit Flandrin qui se posa un coude sur le genou et la tête sur le poing correspondant.

Ce poing était celui qui avait frappé Mek-Ouyes au menton. Il brûlait et tendait à faire passer la honte du coup impulsif dans le cerveau de son porteur. John Flandrin devait-il changer de poing pour réfléchir mieux, ou au contraire profiter de l'énergie contondante qui s'y trouvait encore concentrée ? Il choisit de changer de poing, et aussi de genou.

Ozalide eut la sagesse de ne pas parler, quoiqu'elle eût aimé rappeler à la lectrice du roman-feuilleton qu'elle était toujours dans le laboratoire. Elle prit quelques notes pour se donner une contenance, puis se raconta de tête une histoire de vœux et de génie, qu'elle se promettait de raconter prochainement.

Sur la coupelle, le mini-CD était inerte. Il acceptait son inutilité crasse. De fines particules de poussière se déposaient sur lui, qu'un rayon de soleil rendait visibles. Hélène ne pouvait jeter les yeux sans émotion sur la presque abeille ou la pépite, tant elle lui rappelait le voyage dans les intimités de Gilles et sa découverte du trésor. Pour autant, elle ne pouvait pas non plus s'empêcher de la regarder, de la même façon qu'il est difficile, dans une chambre mortuaire, de ne pas avoir les yeux fixés sur le mort. Hélène était submergée de fatigue. L'apparition d'Agatha en habit de gala l'avait achevée, et non moins la sortie de Mek-Ouyes sur ses talons qu'elle trouvait bien peu coopératif en vue d'un certain bout du tunnel dont il serait pourtant le premier bénéficiaire.

– « Cherche ce qui se doit, ignore l'ignorant. »

John Flandrin se repassait en boucle la double devise, qui lui semblait heureuse et mériter l'inscription en lettres d'or au-dessus d'une porte d'entrée,

celle d'un laboratoire, par exemple, ou d'un observatoire... « Ad veritatem per scientiam. » Mais pourquoi pas plutôt : « Cherche ce qui se doit, ignore l'ignorance » ? C'est bien ce qu'il faisait, en ce moment, avec Hochepoise, chercher ce qui se devait... Ignorer l'ignorant, aller vers le savant... Mais le savant est désespérément muet !

– Votre mari, Hélène...

– Eh bien ?

– Est-ce qu'il tenait... est-ce qu'il ne tenait pas...

– Tenait quoi, John ?

– Est-ce qu'il tenait en si piètre estime l'enseignement ?

– Certainement pas ! Pour n'être pas des gens incultes, ses parents avaient tout de même quitté l'école à quatorze ans pour aller à l'usine. Et ils lui avaient dit : « Toi, tu feras autrement. »

– À l'usine, avec un nom pareil ? Hochepois de Corignon...

– Eh oui, l'aristocratie avait vraiment du plomb dans l'aile en Pas-de-Calais dans les années Mitterrand. Les années Mitterrand ne faisaient pas de cadeaux, vous savez !

– En effet.

– Vous avez une idée, John.

– Peut-être... Car mais alors, mais alors... « Ignore l'ignorant... », vous ne trouvez pas que la formule est un tantinet réactionnaire ?

– Je n'y avais pas pensé, mais c'est évident. Je ne crois pas que Marie Curie ou Sophie Germain y auraient souscrit... Elles auraient trouvé la formule absolument scandaleuse...

– Mais alors, pensez-vous, par exemple, que cela aurait pu sauter aux yeux de Corignon et, ce scandale, le conduire à ne pas conserver un mot de passe qui eût dit : « Ignore l'ignorant » ?

– Tout à fait lui, effectivement !

– Qu'aurait-il fait ?

– Il aurait cherché à tourner la formule, à la contredire. Il aurait essayé, je ne sais pas, moi... « Éduque l'ignorant ».

Hélène avait crié la formule. Pas de réaction dans la coupelle. La colonne brillante était impassible.

– « Enseigne le cancre », rigola Flandrin sans trop y croire.

– « Instruis l'analphabète », suggéra Hélène avec peu de conviction.

– « Éduque l'ignorance ! » proposa Flandrin d'une voix forte.

– « Éduque l'ignare », dubita Hélène.

– « Enseigne l'ignare », lâcha John.

– « Enseigne l'ignorant ! » trouvèrent Hélène et John d'une seule voix en trois personnes, car Ozalide s'y était mise elle aussi, exactement au même instant.

Cent soixante-septième épisode

– « Enseigne l'ignorant ! »

Cette fois, il y eut d'incontestables événements dans le laboratoire. La colonne de fer fit jouer un décalottage de la partie haute, dont on n'aurait pu imaginer le moins du Monde-Mondes la possibilité. Le jointolement des plaques d'aluminium était si parfait que la ligne de séparation n'était pas visible à l'œil nu. Quel travail de haute précision avait dû être nécessaire pour construire cet ordinateur supérieur ! Et, cette fois, la partie qui se découvrait ne laissait guère de doute sur le caractère accueillant de l'unité centrale au CD organique qu'on avait emprunté aux catégories hochepuxéennes.

– Quelle est la blanche main qui introduira le petit bidule dans son lecteur ? demanda Flandrin.

– Avez-vous dit « lecteur » ? dit Ozalide.

– « Lectrice », si vous aimez mieux.

– Je crois que je préfère.

Mais il n'était pas nécessaire, au vrai, que l'une, l'un ou encore l'autre des présents prenne sur lui ou sur elle d'avancer la main en direction de la coupelle. Le mini-CD obusiforme avait commencé de s'agiter de lui-même, de tourner sur lui-même comme un chien coton de Madagascar lorsqu'il veut déféquer, de s'orienter lui-même et de prendre le vent, apparemment désireux de décoller sans attendre et d'aller s'insérer dans son nid de tisserin. Sitôt évoquée par le roman-feuilleton, cette éventualité se réalisa dans les meilleures conditions de vol (un vol éclair) et la plus grande précision technologique. Dès que l'insertion fut effective, la colonne s'éleva encore de quarante centimètres hors du sol et un écran apparut, qui avait la particularité d'être parfaitement circulaire, c'est-à-dire qu'on pouvait tourner tout autour de l'image sans qu'elle s'interrompît latéralement. Le cadrage ne concernait plus que la partie haute et la partie basse. Un paysage était à 360°, une foule disposée en ligne se bouclait sur elle-même et redonnait au bout du cercle son exact point de départ.

– Il manque pourtant quelque chose, dit John Flandrin.

– Clavier ! ordonna Hélène avec succès immédiat. Ça, je sais faire. Combien de fois n'ai-je pas entendu Gilles, par le passé, crier « Clavier ! » d'un ton péremptoire et sans avoir à se répéter ?

Un clavier apparut, qui sortit de la colonne à la hauteur d'un homme assis, et même un tabouret, qui s'éleva du sol sans parcimonie.

– Qui s'assiera ?

– Vous, Ozalide.

– Je ne suis que scribe extérieure, mais je tiens à l'être toute, et en continu. Devant ce clavier, je préférerais que ce soit vous, Hélène.

– Soit.

Hélène s'assit, la main qui tremblait un peu. Elle appuya sur une touche, en espérant que l'écran allait donner une image d'accueil, et ce fut le cas. Une phrase était à lire circulairement, sans que pour cela il fût nécessaire de tourner autour

de la colonne, puisque la colonne elle-même tournait sur son axe pour que la phrase soit lue dans sa continuité : « Bienvenue chez *Toute-Pensée*, demande-toi de fournir une rubrique en un, deux, trois ou quatre mots maximum, et laisse-moi faire, bienvenue chez... » John Flandrin et Ozalide regardaient l'écran, tandis qu'aussitôt après Ozalide et Flandrin John regardaient Hélène. Ils sentaient bien qu'un combat intérieur était en train d'agiter la conscience de cette femme qui était confrontée à un choix cornélien : s'occuperait-elle dans un premier temps de son époux ou tiendrait-elle pour plus urgent de s'occuper de la condition humaine dans son ensemble ? Flandrin lui-même n'avait pas d'avis tranché sur la question. Il trouvait plutôt heureux qu'Hélène fût en situation de décider elle-même, sans avoir à en référer à quiconque. C'est à ce genre de situation extrême, avec tout ce que cela comporte de marge d'erreur possible, qu'on reconnaît le courage politique, le courage historique, le courage civilisationnel. Le cerveau d'Hélène fonctionna en partie haute, et il ne demanda à personne, pas même à lui-même, s'il était ou non compétent pour le faire. Le cerveau d'Hélène ne s'arrêta pas en si bon chemin. Le cerveau d'Hélène fonctionna aussi dans les tripes. Mais, attention, qu'on se souvienne bien d'une chose capitale : la cervelle ne se vend pas ailleurs que chez le tripier !

Cent soixante-huitième épisode

Si Hélène frappa d'abord sur le clavier les mots « conscience, Gilles, Hoche-poix, retour », ce n'est pas exactement qu'elle eût choisi la voie de l'intime plutôt que celle du politique général. Elle considérait toujours que son savant d'ingénieur d'époux, qui avait été, calamiteusement, le bras décisif de la vengeance d'Agatha, était aussi celui qui serait le mieux à même de remettre les choses à peu près en place.

L'ordinateur parut retrouver sans peine une sorte de dossier d'état civil relatif à Gilles Hoche-poix de Corignon, né à Biache-Saint-Vaast, Pas-de-Calais, en 1966, math-sup au lycée Poincaré, école Polytechnique, stage d'un an au Massachusetts Institute of Technology, auteur primé de *La Clef des champs magnétiques*, Paris, Hermann, 1992, d'*Autour de l'écrou*, Paris, Hermann, 1996... En double-cliquant sur la rubrique « Santé », elle retrouva le journal suivi de tout le personnage, depuis ses premières diarrhées jusqu'à son coma, en passant par une fracture du bassin, une fièvre aphteuse volée à un troupeau de génisses, une dengue attrapée aux îles Seychelles, un accès de délire persécutionnel incompréhensible... En triple-cliquant puis quadruple-insistant sur la rubrique coma, Hélène vit qu'aucun menu déroulant ne se déroulait et que, sorti de la date

d'entrée, rien d'autre ne se dessinait ou s'écrivait, si bien que le coma était une impasse de recherche.

– Je suis déçue, dit-elle.

– C'était assez prévisible, dit John Flandrin. Il est inactif, il est inactif. Vous devriez revenir en arrière.

Et si Flandrin joignit vivement le geste à la parole, c'est qu'il aperçut dans un coin de l'écran le millésime de l'année en cours, qui correspondait évidemment, dans la sancta simplicitas de la machine, à une date de fin de vie du vivant considéré. Que le logiciel ne l'eût inscrit que de façon provisoire n'empêcherait pas un effet des plus désastreux sur Hélène si par aventure elle venait à y poser ses yeux.

– À mon tour d'essayer, dit Flandrin, si vous le voulez bien.

– Oui, souffla Hélène.

Alors, John pianota à son tour « libido mundi, réorganisation, déplacement, renforcement, du nerf, insuffler », mais rien ne se passa d'intéressant. On aboutissait dans des voies de garage essentiellement publicitaires avec marketing de diverses sortes de viagra, devenu pourtant bien inutile.

Ozalide ferma son petit carnet sans rien dire, assurée qu'elle était que Flandrin et Hélène, obnubilés par la machine, continueraient de s'en trouver hypnotisés jusqu'au repas promis. Elle sortit du laboratoire en marche arrière glissée et sur la pointe de pieds. Elle voulait réfléchir dans la solitude et se tint donc soigneusement à l'écart de l'espace grillade dont elle pouvait sentir les effluves à la fois enfumés et carnés, mais aussi de l'espace téléphone amélioré (visioconférence) au sein duquel Imam Anké et Rabbi Boshé étaient occupés à ameuter leurs amis de par le Monde-Mondes en vue de la réunion générale des forces à peu près vives. Ozalide trouva une sorte de chemin de ronde qui l'obligea à gravir l'équivalent d'un étage par un escalier en colimaçon. Au sommet, elle découvrit le paysage alentour, qui était paisible, avec ses grands cyprès et ses petites maisons, son hôtel de neuf étages et ses collines cultivées, sa brume lointaine et son soleil qui déclinait par habitude.

Se pouvait-il que le grand Monde-Mondes, dont ce petit monde était un morceau en réduction, fût voué à l'extinction par déficit absolu de naissances ? Depuis que Mek-Ouyes avait pris sur lui l'intégralité des coûts possibles à la surface du globe, aucune « situation intéressante » ne s'était manifestée comme fruit de ses œuvres. Le taux radicalement zéro de la sexualité du monde animal et donc humain avait-il entraîné un taux zéro de la fécondité itou ? La presse scientifique tendait à le penser, quoique se réservant de donner plus tard un avis définitif. Quoi qu'il en fût, le paysage dormait. Les siestes de la population s'éternisaient jusqu'à la nuit et pas pour des raisons crapuleuses. Où était la faille ?

Cent soixante-neuvième épisode

Ainsi se taisait le paysage, de la façon dont se tait toujours tout paysage. Ainsi parlait le paysage en langue paysage, à voix très basse et répétitive pour ceux qui se trouvent y vivre, c'est-à-dire en même temps le constituer. Et Ozalide était toute bouleversée par lui qui, pourtant, ne se savait nullement bouleversant, ignorait qu'il eût même des intentions en ce sens et des intentions tout court, ne savait pas même qu'il y eût une Ozalide en son sein qui, partiellement, le constituait. Le paysage n'avait pas un mot plus haut que l'autre, et pas un mot moins haut non plus. Il avait son vert wagon, son vert tendre des pousses de mûrier, son vert violent de coupoles de mosquée, son vert menthe dans le thé. Le paysage avait le blanc cassé par l'usage et par le temps de ses façades chaulées, le gris de ses moellons non crépis et le rouillé des fers d'attente. Il avait la rumeur, faite de cigales et autres grillons, de moteurs à explosion, de cris de commerçants dans les rues marchandes, d'enfants voleurs d'étincelles parcourant à cloche-pied les cours des écoles. Il avait ce mélange d'odeurs, un tiers de pétrole brûlé, un tiers de melons d'eau et de figues, un tiers de fumée de chibouk ou de barbecue. Sa poésie était faite par presque tous les sens, le toucher étant ici tout immatériel, à moins de considérer comme telle la sensation des pieds nus sur la pierre encore chaude du chemin de ronde. Dans l'amitié de cette vision apaisante, Ozalide se prit à considérer le paysage comme une oreille possible dans laquelle elle pourrait déposer à la fois sa perplexité et sa volonté d'action. Pour ce faire, il fallait donner de la voix, et pas pour raconter une histoire ou résumer les chapitres précédents de *La République de Mek-Ouyes*, mais pour entonner un hymne au paysage, un discours de circonstance d'où ne serait pas absente une petite requête :

– Paysage, ô paysage, dit Ozalide en avançant la tête au bout de son cou, plus je te regarde et plus je te vois en face. Plus je te vois et plus je me convaincs que, secrètement, en dépit de la conjoncture, tu as continué ton petit bonhomme de chemin fécond. On aurait pu s'attendre à ce que tout de toi se ramollisse, que les arbres fléchissent sur leur pied unique, que les branches leur en tombent comme on dit des bras pour les hominidés et qu'elles en viennent à se coller au tronc... que les bâtiments eux-mêmes rendent leur billet et jettent l'éponge, que les charpentes ne soutiennent plus les toits par la force de leur bandaison architectonique... Mais non, tu te tiens bien, paysage, tu demeures à ton poste, qui est plus que ton poste, qui est ton être même... Tu ne peux pas savoir combien j'envie tes façons héroïques de te présenter chaque matin devant monseigneur le soleil et de le saluer de toutes tes façades tournées vers l'est, de tes fleurs qui, si elles ne sont pas également et objectivement héliotropes, le sont toutes du moins dans un petit coin de leur être profond. Paysage, ô paysage, il devrait être bien possible que l'émotion qui est la mienne devant la mort de l'amour, ou son interruption à peu près générale, à son tour t'émeuve et que tu sortes de ta réserve. Réveille-nous, paysage ! Montre-nous tes épaules pleines et tes petits creux, remouille nos fontaines et réactive nos chairs de poules... Fais que des chansons anciennes et vaguement vieillottes voire carrément dépassées soient des chansons modernes nées de la dernière petite pluie et

fassent sortir les escargots de leur coquille operculée. Ô paysage, sage des sages et patron de sagesse, sois du vin et sois du gingembre, et sois du lait d'amandes et tire du lait d'amant qui ne soit pas de la petite bière à la pression de nouvelles circonstances... Qu'est-ce que je peux faire, ô paysage, mon conseiller? Qu'est-ce que je dois faire pour ébranler cette croûte qui s'est mise sur nous comme une gangue? Attention, je vais bientôt me taire, ce qui va signifier que ce sera à toi de répondre.

Alors, Ozalide s'assit sur ses talons, les genoux écartés, la main droite qui pendait devant elle et la gauche qu'elle avait arrondie autour de son oreille afin d'améliorer les performances du pavillon.

Cent soixante-dixième épisode

Pendant ce temps, Rabbi Boshé et Imam Anké avaient réussi, avec une belle efficacité, à mettre électroniquement sur pied une conférence internationale secrète et de la dernière chance qui se tiendrait le plus tôt possible (la date serait choisie le plus tard possible, pour d'évidentes raisons de sécurité). Chacun devait se tenir prêt. Chacun, c'était une cinquantaine d'individus de par le Monde-Mondes dont la plupart avaient exercé des responsabilités importantes avant la montée en puissance (molle) du massepanisme et finalement son triomphe sans violence apparente et sans gloire. Le lieu choisi pour cette assemblée était Ooty, c'est-à-dire Udhagamandalam, dans les ghats du Tamil Nadu au sud de l'Inde. Un très vieil et très gigantesque hôtel, que les Britanniques avaient bâti dans le courant des années 1920, serait accueillant à ce congrès, lequel serait d'ailleurs déguisé en raout professionnel dans le domaine de l'art de cultiver le thé et, surtout, de le cueillir. Des correspondants, là-bas, se chargeaient de tous les préparatifs. Imam Anké et Rabbi Boshé avaient de quoi être contents. Ils avaient lancé leur appel à mots couverts, « thé » étant devenu le déguisement de « révolution » par la seule grâce de la perspicacité des destinataires qui se connaissaient entre eux et connaissaient les expéditeurs.

– Nous ne pouvons rien faire de plus pour ce soir, Rabbi Boshé, mon rabbi.

– C'est vrai, Imam Anké, mon imam. Nous avons bien mérité un peu de repos avant un peu de repas. Allongeons-nous sur l'herbe et dormons donc quelques minutes.

Ce qu'ils firent, en pressant chacun dans une main un keffieh qui les reliait.

Quarante-huit heures plus tard, si les choses avaient beaucoup avancé sur le front de la réunion indienne, ce n'était pas tout à fait le cas sur les autres terrains. On s'était organisé pour manger à sa faim, en tapant dans les réserves domestiques.

Dinde après le cabri ; chevreuil après la dinde. Hélène s'occupait de fournir. Mek-Ouyes avait trouvé la clef de la cave et négociait depuis deux jours non stop la gestion de sa libido giganta. Il en avait confié les rênes au jus de la treille, non sans se cogner le crâne à la poutre qui barrait la porte de sortie, **bong**, chute en arrière et dévalement de l'escalier, puis remise sur ses pieds et tentative nouvelle un peu plus oscillante s'achevant en un nouveau **bong**, et rebelote, et **bong**, la troisième fois l'étaït dans la terre battue de la cave après redévalement des douze marches. Mek-Ouyes était capable de dormir là, tout en cuvant et en éjaculant mécaniquement dans son sommeil lourd.

Agatha de Win'theuil sur ces entrefaites, Hélène et Flandrin durant ce laps, Ozalide entre-temps et Gilles Hochepois de Corignon dans l'intervalle étaient (en mode rapporté) heureuse de retrouver le plein de ses facultés, toujours aussi perplexes devant leur machine incompréhensible, ahurie scotchée par le paysage et comateux. Le temps était en lévitation, lorsque tomba une nuit de deux jours, aberration explicable par le solstice d'hiver et un ciel plombé lourd aux nuages particulièrement bas que le soleil, de son éloignement, avait le plus grand mal à percer.

Imam Anké et Rabbi Boshé surent profiter au mieux de cette nuit terrible pour faire aboutir les préparatifs de l'assemblée secrète et en fixer la date à la semaine suivante. Un conjuré, qui dirigeait une compagnie de dirigeables de tourisme, fut chargé d'organiser les voyages avec toute la discrétion requise. Il inventa de combiner le congrès sur le thé avec un rendez-vous d'aéronautes.

Lorsque le soleil reprit du poil à la bête hivernale, à savoir au matin du troisième jour, Mek-Ouyes se leva de bon matin, gravit les douze degrés de la cave non seulement à quatre pattes, mais même à cinq, ce qui fit que s'il se racla quelque peu le gland sur le béton des nez de marches, cette position lui épargna un nouveau *bong* qui n'aurait pu que rouvrir la triple croûte qu'il avait au cimier. Il avait mal aux cheveux, à peu près de la même manière que Blaise Cendrars sentit jusqu'à la mort la douleur à sa main droite qu'il avait imprudemment confiée à l'armée allemande en 1915. Il gagna le pied d'un arbre et y vomit une fois, deux fois, trois fois, de façon identique. Il se soulagea une fois, deux fois, trois fois, mais de façon différente. Alors, il se mit à pleuvoir.

Cent soixante et onzième épisode

Il se mit à pleuvoir une bénédiction de petite pluie qui en devint rapidement une plus grande, revigorante et douchante, et dont Mek-Ouyes profita jusqu'à en boire un peu. Il s'appêtait à redescendre à la cave pour « rallumer le sapin » (c'est ainsi qu'on appelle, à Genève, la remise à niveau des ivrognes le lendemain d'une

cuite carabinée), quand, une nouvelle fois, il se sentit la proie, le jouet, le serf, d'une poussée déshonnête, qui n'était même pas suscitée par un objet, au sens dix-septiémiste du terme, dont le spectacle lui aurait été proposé par les circonstances de la vie concrète. Affaibli par son réveil difficile, dont la douche n'avait effacé qu'un tiers des désagréments, Mek-Ouyes était fragilisé et ne put que se surprendre de voir la honte l'agresser, une honte basique et qui lui soulevait le cœur, une honte incommensurable qui se détestait elle-même et débordait par contagion sur l'humeur du héros.

De rage, Mek-Ouyes se rua vers la cuisine, où il savait que se trouvaient rangés une batterie de couteaux que Gilles Hochepoix de Corignon avait rapportés de Thiers bien des années plus tôt et dont il se servait à l'occasion pour couper les oignons rouges et le basilic sur une planche de bois.

Mek-Ouyes entra dans les lieux en tenant dans la main son paquet génital qu'il avait bien l'intention de trancher à ras, tant il n'avait plus toute sa tête mais un nœud de malheurs à la place. Il fonça sur le mur aux couteaux : une barre de bois dans une rigole de laquelle une longue tige aimantée avait été incrustée, tige contre laquelle les lames étaient collées, manches tournés vers le haut. Des couteaux, il y en avait bien une vingtaine, en ordre de taille décroissante si l'on partait du plus gros qui aurait détaché d'un coup la tête d'un bœuf pourvu que son manipulateur eût été capable de dépenser la force suffisante. Le premier mouvement de Mek-Ouyes fut de diriger sa main vers le chef des couteaux, le papa couteau, le couteau des couteaux, mais il s'avisa que le second était peut-être plus en rapport avec la tendreté de ce qu'il avait à sectionner. Le deuxième couteau avait pourtant le tort d'avoir un nom lexicalisé qui voulait aussi dire autre chose, et subalterne. Il passa donc au troisième couteau qu'il trouva un peu trop près du deuxième.

Or, Mek-Ouyes, qui était parfaitement capable de courir deux lièvres à la fois en mangeant du lapin, poursuivit son exploration de la batterie de couteaux, non sans s'aviser que sur l'une des tables de cuisine, la plus petite, un moule à gâteau recouvert de papier alu paraissait attendre un convive, et non sans s'apercevoir que la pluie du dehors laissait apparaître un soleil vif s'installant dans une atmosphère lavée rénover par l'averse.

Du coup, le quatrième couteau, qui avait toutes les qualités pour remplir efficacement la tâche envisagée – ni trop gros ni trop petit, bien affûté, l'un des plus souvent utilisés peut-être en cette cuisine –, lui parut inutilement agressif et sûr de lui : il n'était pas question de lui faire le plaisir de le laisser trancher le corpus delicti mek-ouyanus s'il était, à ce point, personnellement sanguinaire. Le cinquième couteau, le sixième, le septième et le huitième étaient frères et serrés les uns contre les autres à se toucher, voire à se croiser les lames, ce qui ne pouvait que représenter un signe de porte-malheur tout à fait inopportun. S'il n'y avait pas d'alternative à la castration volontaire (ce qui, à cet instant, ne faisait pour Mek-Ouyes aucun doute), il s'agissait d'une médecine dure qui devait engager au retour du bonheur, et en aucune façon d'une chirurgie douce qui entraînerait vers Scylla celui que Charybde eût épargné.

Ces remarques ne pouvaient que tourner Mek-Ouyes vers le neuvième couteau, qui était tout juste bon pour, un pouce sur la lame, arracher les yeux des poissons ou ceux des pommes de terre. Mek-Ouyes interrompit cette descente qui ne

s'arrêterait qu'au presque canif. Il eut devant les yeux l'image d'un sablier et d'un temps tout conceptuel qui était en train de se perdre dans les sables de la sottise.

Alors, il saisit le dixième couteau d'un air décidé et de la main droite. Il leva le couteau, finalement résolu à s'en servir pour de bon.

Cent soixante-douzième épisode

Mek-Ouyes se coupa une tranche de cake aux fruits confits. Le gâteau lui parut avoir belle allure avec ses couleurs d'angélique, de cerise et de raisin, qui se mêlaient de façon équilibrée au sein de la pâte. Il mordit avec appétit dans le petit pavé, retrouvant de la sorte une envie entière de vivre entier. Plus question de se séparer d'attributs évidemment abusifs mais auxquels il était tout de même habitué, en partie depuis sa naissance, en totalité depuis sa puberté. Mek-Ouyes affecta de se désintéresser totalement du moule de sa braguette (d'ailleurs absente) et de tout reporter sur la pâtisserie. Or, celle-ci était un peu étouffante, surtout du fait de la façon qu'avait Mek-Ouyes de ne mastiquer qu'à peine et d'humidifier par trop peu le bol pâteux. Un coup d'œil sur le réfrigérateur le convainquit aisément de l'éventualité qu'il y eût à l'intérieur quelque jus de fruits de Floride ou de la Gold Coast. Gagné ! L'ananas en boîte qu'il avait bu jadis au Bénin, et qui venait de Côte-d'Ivoire, fraîchissait dans l'armoire frigorifique, tandis qu'un paquet de café arabica n'attendait qu'une main pour se laisser sortir.

Mek-Ouyes se confectionna un bon café noir. But la boîte d'ananas (un demi-litre). Finit le cake. Depuis combien de temps n'avait-il pas pris un tel plaisir aux liquides de bouche et aux matières de table ? Il en fut tellement satisfait, autant que détourné de ses vicieux débordements, qu'il se sentit tout bête devant sa petite assiette vide, le plat à gâteau nettoyé jusqu'à la dernière miette, la cafetière épuisée. Il faut imaginer à ce moment un Mek-Ouyes confronté à une montée de l'angoisse qui ne laissa pas d'être pathétique. Son estomac accusait le coup de tout ce qui était descendu dans sa grande poche et ne s'était pas encore décidé à déployer les grands moyens de la digestion, quand Mek-Ouyes crut lui entendre dire qu'il y avait encore de la place, que la paroi était extensible et distendable, que le propriétaire de ces lieux et fonctions aurait tout intérêt à continuer de s'alimenter, jusqu'à, qui sait ? enrober le siège de l'excessive extériorisation sexuelle d'une gangue de nourriture de poids et de vin chargé en dégradé.

« Qui dit réfrigérateur, dit congélateur », se dit Mek-Ouyes en cherchant des yeux et trouvant presque aussitôt un coffre blanc qui aurait pu le contenir lui-même en position couchée sans même qu'il eût à plier les genoux. Il était fermé par un cadenas, ce qui n'était pas de mauvais augure. Hélène l'avait donc refermé après

avoir fourni l'intendance. Mek-Ouyes le crocheta en se remémorant de vieilles techniques qui n'avaient pour lui aucun secret depuis ses années de chauffeur livreur au service d'une entreprise de coffres-forts et autres fermetures de sûreté. Le congélateur était rempli jusqu'à la gueule de sachets de barbaque marqués qui de la mention « écureuil », qui de celle de « marmotte », qui encore « sanglier », qui « oiseaux » de toutes sortes... Mek-Ouyes referma brusquement. Quelle mouche l'avait piqué ? Il fonda sur le four et l'alluma en tremblant. C'était un immense four à gaz dont le thermostat était d'une précision égale à celle du minuteur. Il rouvrit le congélateur et sortit trois sachets, deux pour le repas de midi, marmotte et faisan, un pour le repas du soir, qui serait léger, hure de sanglier. Il emplît trois plats, y joignant des haricots verts et des carottes disposés tout autour de la viande, enfourna et redescendit à la cave, dont il remonta Nicolas, **bong** ! Pas le temps de penser une seconde à ce qu'il voulait justement refuser et qui se dressait devant lui comme un morceau de lui.

L'odeur de cuisson de ce qu'il avait mis au four le suivait comme un petit chien où qu'il choisît d'aller. Mek-Ouyes avait l'eau à la bouche, de façon littérale, et savait qu'après son petit déjeuner il prendrait le déjeuner et même le dîner sans se préoccuper d'attendre les heures intercalaires habituelles, diététiques et raisonnables.

Il déboucha deux bouteilles. Il se noua une serviette autour du cou. Il mit le couvert pour lui tout seul. Il sortit l'huile d'olive et le sel et le poivre.

Bientôt, il commença à mastiquer.

Cent soixante-treizième épisode

Mek-Ouyes mangea son repas de midi à huit heures du matin, et son dîner à neuf. Il dévora tellement que la cuisine ne garda pas de trace du contenu des plats. Il mastiqua si fort qu'il eut une crampe aux mâchoires. Il but tellement que son coude lui fit mal, comme s'il allait épancher de la synovie à l'intérieur. De son nez performant, il huma tellement le fumet des viandes dans l'air ambiant qu'il désodorisa tout à fait la pièce, sans recourir à des produits. Il alla si loin dans l'excès de la consommation qu'il risqua sa vie et s'écroula. Sans doute serait-il passé de l'autre côté si, au moment où il perdait connaissance, l'une de ses connaissances, justement, et non la moindre, Agatha de Win'theuil, n'était entrée dans la cuisine à la recherche d'un biscuit à grignoter.

Dès l'entrée, Agatha aperçut un Mek-Ouyes rougeaud et congestionné qui gardait la bouche grande ouverte, écarquillant les yeux et refusant de respirer. Il s'écroula sur le dos, sans commentaire, et éjacula mieux qu'un pendu sur son champ de futures mandragores.

Agatha de Win'theuil ne s'affola pas. Elle tenta de se ressouvenir d'une for-

mation de secourisme qu'elle avait suivie jadis, sans trop savoir précisément si elle devait inciser l'oreille de la victime, lui frapper le dos, lui chatouiller les côtes ou lui faire du bouche à bouche. Pourquoi choisit-elle cette dernière solution en la combinant avec la précédente (elle lui fit, en fait, le casse-noix avec les genoux : assise sur lui, elle lui serra les flancs comme si elle était à cheval). Mek-Ouyes ne put faire moins que de vomir un long trait de ce qu'il avait avalé et pas toujours mastiqué suffisamment. Et comme Agatha avait, de plus, commencé le bouche à bouche, elle reçut la ration à laquelle elle ne s'attendait pas et qu'elle dut partiellement ingurgiter.

– Haaaa... réagit-elle dégoûtée. Vous êtes vraiment un porc, Mek-. Vous n'avez rien trouvé de mieux pour m'annoncer que vous étiez indemne ?

Mais Mek-Ouyes, qui n'avait nullement fini son labeur d'extraction, profitait, eût-on dit, des paroles agathiennes pour expédier la suite de son travail mâché dans le gosier de son infirmière de choc. Trois fois au total, il fit le transvasement, qu'Agatha ne songea même pas à refuser : elle n'en eut pas le temps. Bientôt, elle s'intéressa, en elle, à des transformations.

– Que m'arrive-t-il ? dit Agatha.

– Quelque chose ?

– Mais, je le crois bien... Depuis tout ce temps...

– Eh bien, quoi ?

– Votre main... exulta-t-elle en saisissant la dextre de Mek-Ouyes pour la diriger vers sa culotte.

– Humide, nota Mek-Ouyes en affectant la plus grande placidité.

– Comme dans le temps ! bondit Agatha, qui n'avait pas été longue à comprendre. Comme Maman et comme Grand-mère ! Comme elles ont fait toutes pendant des générations et des générations, du moins lorsqu'elles acceptaient le fait que ce n'était pas là qu'un pauvre devoir...

– La faille, la faille, la faille... balbutiait Mek-Ouyes incrédule. Est-ce que ?...

– Eh bien oui, affirmatif ! dit la femme soudain pressée qui lança ses sandales d'un coup de pied sous la table de cuisine et descendit la culotte d'un geste au niveau des genoux puis des chevilles avant de la serrer dans le poing et la lancer sur le formica de la table.

Et de se coller, sans autre forme de procès, à Mek-Ouyes et à son ventre. Et de, ni une ni deux, envelopper de son sexe le sexe de Mek-Ouyes, qui n'attendait rien d'autre. Et de s'agiter sur lui en décollant d'un bond et calant sur ses hanches le poids de plume qui était le sien depuis le grand régime.

– Vous m'avez redonné ma part, Mek-, c'est extraordinaire ! Je n'aurais jamais osé l'espérer. Comme j'ai eu raison de me livrer à ce bouche à bouche ! Mais qu'est-ce que vous aviez donc mangé ?

– Je ne sais... Des viandes diverses... le mennetou-salon, le gigondas, que sais-je ?

– C'est incohérent... C'est magnifique. C'est marvelloussifiant ! Haaaaaaaah ! Je ne me souvenais plus que cela était si bon, si doux, si dur, si agité, si moussu, si moussant, si passionnel ! Venez-vous, Mek-Ouyes, venez-vous ? Où avez-vous la tête ?

– Mais en vous, chère amie, mais en vous ! dit Mek-Ouyes également survolté.

Cent soixante-quatorzième épisode

– Sentez-vous quelque chose, Agatha ? Est-il possible qu'enfin je ne sois pas le seul ? Quelque chose s'est-il ?... Y a-t-il enfin en vous quelque chose plutôt que rien ?

– Je sens tout ce qu'il y a à sentir, Mek-. J'ai essayé, je peux. On dirait bien. Oui, c'est exactement ça.

Agatha de Win'theuil bougeait tout autour de la plus simple expression de Mek-Ouyes, tandis que Mek-Ouyes va-et-venait au creux du plus petit que soi d'Agatha. Agatha lançait tout autour de son centre des cris et ses bras, vingt ongles gagnant la périphérie loin de l'âme de son corps, celui que tenait fermement en ses bras celui de Mek-Ouyes, dont l'activité avait cessé d'être fébrile pour devenir tout harmonie. Après tant d'embrassades solitaires, de baisades à l'unilatéral qui ressemblaient à des coups de tête dans un mur, Mek-Ouyes retrouvait le bonheur de la collaboration dans le cadre d'une même futilité, sans besoin d'engagement signé de part et d'autre. Tout était parfaitement en phase. Après tant de temps perdu dans la mollesse débilite, Agatha de Win'theuil recommençait sans effort son jogging érotique dans les chemins creux. Était-il possible qu'au rebours de toutes les lois morales une laide et moche vengeance ait bel et bien pu déboucher sur du positif ?

– Oh, Mek-, Mek-, mais qu'est-ce qui nous arrive ? Cela va-t-il durer ? C'est vous, Mek-Ouyes, c'est votre voix ?

– Oh, Gath-, Gath-, il nous arrive de la bonne attente. Cela dépend de nous seuls. Naguère, je vous aurais répondu en la déguisant, juste pour faire le facétieux.

Agatha de Win'theuil ne s'occupait pas que de la partie d'évidence où les huiles mutuelles s'étaient remises à faire leur office. Elle cherchait à découvrir sur la peau de Mek-Ouyes le moindre grain porteur de plaisir. Elle accomplissait l'axiome selon lequel ce phénomène ahurissant devait être nulle part ou alors partout. Et Mek-Ouyes, lui aussi, qui aurait juré être largement revenu de ce genre de plaisanterie avant même de se trouver plongé dans la dépense obligatoire et le bain du sexe, Mek-Ouyes redémarrait à zéro, comme s'il était tout juste sorti de l'adolescence, et force lui était de reconnaître que le corps d'Agatha était sans défaut, non seulement sans défaut mais avec qualités, et il ne désuçottait pas les bouts des seins agathiniens, dans la rage de n'avoir qu'une seule bouche. Tous

deux changeaient de position, se trouvaient à présent allongés sur la table, lui sur le dos, elle sur son ventre, lui sous son ventre qui prenait dans ses mains ses fesses charnues et se laissait soulever par un petit doigt, dans la plus grande confusion de la phrase censée les décrire, laquelle ne savait plus très bien où étaient ses sujets et où traînaient ses compléments. Ils étaient pour le moment debout contre la porte du frigo, son dos à elle contre la porte du frigo, et elle grimpée sur la pointe de ses petits pieds aux ongles roses, Mek-Ouyes en face, pliant les genoux pour que fussent à la même hauteur le creux des creux et la saillie des saillies. Agatha de Win'theuil tenait dans une seule main les deux globes non terrestres, les deux globules pondéreux qui tintinnabulaient de façon muette sous les bas-ventres. Les langues se parlaient à l'intérieur en visitant le déambulatoire de la mâchoire avec ses saints d'émail, ses saintes d'ivoire, ses petits marbres parfois usés par le temps. Les langues jouaient au bras de fer, à la langue de fer, à laquelle pousserait l'autre dans ses retranchements non sans attirer la pousseuse comme si elles se trouvaient collées.

– Ag-, Ag-, Ag-, est-ce que ça n'est pas mieux comme ça ? Depuis combien de temps nous tournons-nous autour sans nous trouver ? Tout est-il revenu à la situation normale ? Mieux que la normale, n'est-ce pas ? Mais alors, n'est-il pas opportun de sortir le mot FIN ?

– Mk-, Mk-, Mk-, si si si si si si si ! Des éternités, qui allaient, je le redoutais, durer. Les apparences le confirment. Infiniment mieux. Y a-t-il mot plus fin de finesse que le mot FIN ?

Malheureusement pour les protagonistes (pour la lectrice, espérons pas), il fallait encore s'avaler la grosse ficelle d'un *à suivre*.

Cent soixante-quinzième épisode

Il y eut une accalmie dans la félicité double qui avait pris possession des deux amants. « Comme j'ai été bien inspirée de vouloir me venger ! » gloussait intérieurement Agatha de Win'theuil. « C'est certainement la meilleure vengeance de l'histoire des vengeances et la plus féconde. On est toujours trop timide et passif. J'aurai connu la renaissance. Quelle leçon ! »

Pour la première fois depuis bien longtemps, Mek-Ouyes se sentait normal, fatigué, satisfait, en plein accord avec soi-même, heureux. Il n'était pas heureux tout à fait comme aux meilleurs moments de jadis et de naguère, mais presque. Il était dans l'amour, mais un peu moins mobilisé que dans la période toute récente. Il retrouvait une mesure, un épuisement, une alternance, toutes choses qui lui avaient été interdites. À Agatha, de son côté, étaient redonnés ces mêmes phénomènes en

l'y exhaussant au contraire. Rééquilibrage, vases communicants, égalité libre et plus que fraternelle. Mek-Ouyes profita de l'accalmie pour sucer les pieds d'Agatha, laquelle retrouvait le goût de la réflexion et du pouvoir.

– Si nous réfléchissions... dit-elle en tortillant dans ses doigts les poils axillaires de son partenaire. Nous pourrions profiter des quelques minutes de lucidité qui suivent habituellement un orgasme et ne durent pas.

– Soit, dit Mek-Ouyes qui devait bien reconnaître son envie partagée de réfléchir, ce qui ne lui était pas arrivé depuis belle lurette.

– Mek-, la chose que vous m'avez donnée, faut-il en créditer la vapeur du bouche à bouche ou franchement le vomi ?

– Je n'en ai pas la moindre idée, Agatha. Pour le savoir, il va falloir nous livrer à quelques expériences avec des tiers. En attendant, il faut nous assurer d'une chose, je crois.

– Je pense à la même.

– Dites !

– Ma libido récupérée dans des conditions si magnifiques va-t-elle s'éteindre ? Ou bien ne se révélera-t-elle être qu'une malheureuse pastille d'ores et déjà fondue et inopérante ?

– De mon côté, ai-je tiré ma dernière cartouche ? Nous le saurons certainement bientôt.

– Beaucoup plus tôt que vous ne pensez, Mek-, dit Agatha dont la lèvre inférieure se regonflait déjà de désir, tandis qu'elle se lovait contre le torse de Mek-Ouyes pour s'y mucher à la façon d'un chaton ou d'un écureuil.

Elle remouillait. Mek-Ouyes la souleva dans ses bras tout entière pour se débarrasser d'une crampe et dit :

– J'espère en tout cas que vous n'avez pas tout avalé de mes capacités. Figurez-vous que mon rêve était que nous en soyons à cinquante-cinquante. Seuls au monde (provisoirement) avec tout le capital du désir monde-mondials... mais si vous rechargez déjà et que moi pas, je suis dans la plus grande inquiétude. Il faudrait savoir si Flandrin et Hélène n'auraient pas, cela dit, procédé à quelque manipulation dont nous aurions heureusement subi le contrecoup...

Or, disant ces mots, Mek-Ouyes avait aperçu en un éclair le joli postérieur d'Agatha qui s'était arrondi entre le bas du dos et le haut des cuisses, de telle sorte que la vulve à peine velue, tendrissime et bilabiale avait fait une apparition digne du plus émouvant des spectacles intimes. Le Mek-Ouyes mek-ouyien se réveilla d'un coup, désireux de poser sa bouche unique sur la bouche seconde dont disposait son amie en partie basse, ce qu'il ne manqua pas de faire avec autant de fermeté que de délicatesse. Comme Agatha de Win'theuil avait, là en bas, les lèvres très longues et très développées, la bouche de Mek-Ouyes en était toute remplie, tant que c'était merveille de leur faire épouser le voile du palais et le fer à cheval de la mâchoire.

– Vous êtes l'Objet de mon désir d'Objet, dit Mek-Ouyes en parlant la bouche pleine. Objet avec une majuscule. Rien à voir avec une chose... vous m'avez bien compris.

– Hummmm. Parole verbale et verbe physique, se pâma-t-elle.

– Bloub.

À la hauteur où se trouvait son propre visage, Agatha de Win'theuil faisait face à la ceinture abdominale de son partenaire qui brandissait sans ambiguïté l'arme télescopique dont il était doté.

– Cinquante-cinquante, dirait-on ! dit-elle.

Mek-Ouyes ne pouvait pas répondre, occupé qu'il était de la belle place qui lui prenait toute sa langue, toute sa salive, tout son langage, toute sa pensée.

– Comment se fait-il que vous aimiez tellement avoir cette mienne chose dans votre bouche, Mek- ? Je n'arrive pas à le comprendre. Ça me fait plaisir et ça me sidère.

– C'est à vous qu'il faut vous en prendre, dit galamment Mek-Ouyes.

Cent soixante-seizième épisode

Agatha de Mek-Ouyes et Mek-Ouyes de Win'theuil en étaient là de leur commerce quand Ozalide entra, qui cherchait un moule à kouglof.

– Oh pardon, dit-elle, j'étais juste venue chercher un moule à kouglof.

– Fais (Faites) comme chez (vous) toi, répondirent à l'unisson les deux amants sans s'étonner outre mesure qu'Ozalide eût l'intention de faire de la pâtisserie.

Dans un premier temps, Ozalide n'avait pas eu l'air d'apprécier le caractère étonnant du spectacle qui se déroulait devant ses yeux. À retardement, la nouveauté lui apparut dans toute sa dimension et elle sortit le bloc qu'elle avait dans sa poche pour noter ce qu'il faudrait.

– À quoi assisté-je ? dit-elle en tenant son crayon en l'air, prête à enregistrer la réponse.

– Je suis consentante, dit Agatha un peu trop vivement, comme si un reste de pudeur lui demandait ce mouvement défensif.

– Elle n'est ni consentante ni victime passive, précisa Mek-Ouyes. Elle est volontaire. Vous êtes volontaire, Agatha. Je tiens à la nuance. Nous sommes, tous les deux, également volontaires...

– On peut le dire comme ça, confirma Agatha, qui recouvrit les deux corps du grand tissu de coton bleu qui servait à Mek-Ouyes d'écharpe, de turban, de pyjama, de paréo, de dhoti, de lambaoany, de serviette de toilette, de serviette de bain, d'essuie-tout, de wassingue, de loque à reloqueter et de sac de voyage porté à l'épaule au bout d'un bâton.

– De fait, ajouta Mek-Ouyes, il n'est pas impossible que nous ayons trouvé un moyen de redistribuer quelque peu l'influx érotique. Cette découverte, comme la plupart de ses grands prédécesseurs dans l'Histoire des hommes, s'est faite par le plus grand des hasards à la faveur d'une indigestion, d'une apoplexie, d'un bou-

che à bouche et d'un vomissement. Le problème, au moment où je te parle, ma petite-petite-fille, est de savoir avec précision si ces quatre phénomènes sont nécessaires solidairement pour qu'ils entraînent les mêmes effets, ou si un seul suffit, ou deux... et dans quel ordre? Il faut que tu nous serves de cobaye.

– Moi? Maintenant? Tout de suite?

– Finissons d'abord ce que nous avons commencé, Mek-! Ça lui laissera le temps de réfléchir.

– C'est tout réfléchi, dit Ozalide.

Et elle s'évanouit.

– V'là qu'elle tombe dans les pommes! dit Mek-Ouyes. Bah alors, Agatha, qu'est-ce que vous attendez?

– Eh bien, Mek-Ouyes, qu'est-ce qui vous retient? Vous êtes le donneur en chef, il me semble, c'est plutôt à vous de continuer la distribution!

– Ah non, c'est à vous, Ag-. Moi, justement, j'ai déjà donné. Imaginez que je dépense à nouveau 50 %... Il ne va plus rien me rester!

– Mais non, animal, vous allez donner la moitié de ce qui vous reste, c'est tout, jusqu'à retrouver votre taux normal de testostérone...

– Si vous en êtes si sûre, que ne le faites-vous vous-même, ma chère? peut-être bien qu'il faut respecter la chaîne : je vous donne, et à votre tour vous donnez... Et puis, ce n'est pas tout, il y a...

– L'interdit de l'inceste! J'aurai tout entendu. Mek-Ouyes taraulé par l'interdit de l'inceste, c'est nouveau...

– Pourquoi nouveau? je n'ai jamais... jamais dit... prononcé le...

– Quand vous aurez fini, dit Ozalide en relevant la tête, les évanouis auront une chance de se réveiller!

Et elle se révanouit.

– Au boulot, se redressa Agatha en se frappant une cuisse du plat de la main jusqu'à la faire rougir.

Elle se pencha sur le visage d'Ozalide et entreprit de plaquer sa bouche sur celle de la victime. À ce moment, un gargouillis se fit entendre dans l'estomac de la jeune conteuse et secrétaire.

– Elle est à jeun, dit Mek-Ouyes.

– Faut-il la gaver préalablement? se demanda Agatha à voix haute.

– Essayez à jeun...

Agatha pinça les narines de la jeune femme, afin qu'elle entrouvrît sa bouche, et elle lui souffla dans les poumons. Elle eut un peu de mal à ne voir dans cet attouchement qu'une intervention technique et de secours qui ne remuât pas en elle des fibres vaguement érogènes allant chercher dans un passé de dortoirs d'internat des embryons de sensualité saphique.

– Ce n'est pas le moment de faire des bêtises, dit Mek-Ouyes que l'excitation recommençait aussi à gagner.

– P'têt' bien que si, dit Agatha qui fondait, cependant qu'Ozalide se mettait à trembler de tous ses membres et de toutes ses entrailles.

Cent soixante-dix-septième épisode

« Où cela va-t-il nous mener ? » songeait Mek-Ouyes en bon personnage de roman-feuilleton exprimant la perplexité de l'auteur qui n'a matériellement pas eu le temps de se demander la veille ce qui allait arriver le lendemain au cent soixante-dix-septième épisode.

Ozalide réagissait à merveille, opérant clairement la transmutation d'un bouche à bouche en baiser digne de ce nom. Quand la contagion érotique eut fait son effet jusqu'à un orgasme quasi instantané de part et d'autre, la jeune femme vaguement confuse éprouva le besoin de préciser à la cantonade que ce n'était pour elle qu'une exception, que personne – et jusqu'à la lectrice du roman et l'auditrice de ses contes – ne devait conclure quant à elle à un quelconque virage de cuti sur le plan des préférences sexuelles. La situation relevait de la thérapie, non du choix délibéré. Un patient ne regarde pas aux méthodes s'il a confiance en son médecin. Un toucher rectal à des fins de diagnostic sur le plan de la prostate ne saurait être confondu avec une caresse profonde.

– Mais évidemment!... dit Mek-Ouyes en haussant les épaules. Ainsi moi, par exemple, lorsque, l'année dernière, j'ai reçu du docteur Doucement, le cher docteur Doucement, l'assurance que ma prostate, examinée d'abord par toucher puis au cours d'une échographie vésico-rénale avec étude post-mictionnelle et échographie par voies sus-pubienne puis endorectale, n'était que discrètement hypertrophiée : 48 mm de largeur, 49 mm de longueur et 34 mm d'épaisseur, soit 42 g environ de poids, présentant de nombreuses calcifications péri-adénomateuses en mottes, mais sans nodule suspect notamment en zone périphérique, sans hypertrophie du lobe médian, sans défaut de netteté sur les contours et sans dissymétrie aucune des vésicules séminales... je n'en ai pas déduit que le docteur Doucement m'écrivait une lettre d'amour en langage codé! S'il concluait son analyse en m'informant de mon hypertrophie prostatique modérée estimée à 42 g environ sans retentissement sur le haut appareil urinaire mais avec une petite gêne mictionnelle (70 ml), ce n'était là que de la science pure et simple et pure et dure.

– Oui, mais, Arrière-Grand-Père...

– Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler Arrière-Grand-Père, Ozalide! C'est ridicule. Appelle-moi Mek-Ouyes, comme tout le monde!

– D'accord, Papy, mais qu'est-il arrivé? Pourquoi ai-je senti, brusquement, au plus profond de moi cette transformation?

– Il y a que, tout à fait par hasard, nous avons trouvé, Agatha et moi-même, la voie de la solution historique qui va transformer toute cette affaire de vengeance en vieille histoire qu'on se racontera bientôt au coin du radiateur. L'humanité revient à la normalité. Pour le moment nous sommes trois humains sur la Terre-Terres. Et notre devoir est de faire des émules. Il faut aller chercher les autres.

– Je m'occupe de John Flandrin, dit Ozalide tout excitée.

– Euh... il serait peut-être préférable de confier cette tâche à Mek-Ouyes, perfida Agatha, qui avait parfois des relents d'homophobie.

– Vous ne nous aviez pas habitués à de semblables façons !

Hélène courut vers la jeune fille pour la prendre dans ses bras et la consoler. Mek-Ouyes et Agatha avaient tout vu. Celle-ci prit Flandrin à part et lui raconta brièvement mais synthétiquement la situation.

– Vous me racontez des fables, Agatha.

– Nullement, John. Regardez derrière vous.

Naïvement, Flandrin se retourna, le temps pour Agatha de Win'theuil de se saisir d'un pilon à mortier qui traînait sous la paille et d'en asséner un coup sur l'occiput du borné. L'évanouissement fut instantané. Agatha se mit en devoir d'exécuter un impeccable bouche à bouche au corps inerte. Elle y prit un visible plaisir, attentive au moindre effet positif de son intervention thérapeutique.

Pendant ce temps, Mek-Ouyes s'était approché de la pietà que constituait à l'évidence le duo d'Hélène assise au sol et d'Ozalide littéralement affalée latéralement sur son giron. Ce bandit de Mek-Ouyes bandait déjà et se fabriquait dans la tête un devoir de transmission qui justifierait des avances en direction d'Hélène.

Flandrin ne réagissait pas.

Mek-Ouyes s'accroupit dans le dos d'Hélène et commença à lui caresser les épaules en disant :

– Je dois tout vous expliquer, Hélène. Par le plus grand des hasards, nous nous sommes rendu compte qu'un certain bouche à bouche de moi-même à Agatha puis d'Agatha à Ozalide permettait de rediffuser une part de libido. Aussi bizarre que cela puisse paraître, depuis mon accident, je n'avais jamais eu l'occasion de me livrer à ce genre d'attouchement. Ozalide a voulu passer le relais à Flandrin, ce qui est tout à son honneur, et cet animal a renâclé. Du moins, que vous soyez, vous, coopérative, à présent, afin que la chaîne ne se rompe point !

« Est-ce que j'ai une gueule de coopérative ? » pensa Hélène, butée.

Or, John Flandrin s'était mis à réagir. Comme il avait la verge démesurément longue (ainsi qu'il en est déjà attesté dès la première apparition dudit personnage, non dans ce roman-feuilleton-ci *La République de Mek-Ouyes*, I, 105, mais dans *Des ans et des ânes*, Paris, Ramsay, 1988), celle-ci, qui n'avait pas fonctionné pour autre chose que l'urinage depuis des semaines, creva le devant du pantalon de lin et sortit au grand jour de la même façon qu'une rose trémière passe la tête par-dessus le mur en pierres plates d'un jardin privatif. [Il n'a pas déjà été question d'une rose trémière, un peu plus haut ? *La République de Mek-Ouyes* adore les roses trémières.] Agatha de Win'theuil ne se le fit pas dire deux fois et s'assit avec franchise sur la flamme et autour, afin de la moucher d'importance.

Simultanément, Mek-Ouyes, qui s'admirait lui-même de travailler délicatement Hélène à l'esprit plutôt que grossièrement au corps, lui disait :

– Nous sommes bientôt au bout de notre aventure. Encore quelques efforts et nous aurons bien mérité du Monde-Mondes. Il vous suffit, Hélène, de relever la tête, de descendre à moitié vos admirables paupières et d'entrouvrir la bouche. Je vais vous souffler dans les bronches, dans le cœur et dans les trompes, je vais vous insuffler le souffle des souffles, je vais refaire le plein de votre carburant d'amour, ainsi vous rejoindrez le chœur des amoureux fervents, des citoyens frivoles, celui que nous n'aurions jamais dû quitter. D'accord ?

– Il n'en est pas question, dit simplement Hélène.

Cent soixante-dix-neuvième épisode

Agatha de Win'theuil avait l'impression bien étrange que le long canon de John Flandrin avait tiré très haut dans ses intimités et que son jet venait lui chatouiller la glotte. Ce fantasme ne manquait pas d'un certain agrément inédit qui grandissait tout le monde. Flandrin, lui-même, avait retrouvé un influx qu'il n'avait plus connu depuis des lustres, bien avant la grande dépression. Il lui fallait remonter jusqu'à Sylvain pour accepter un souvenir qui fût qualitativement équivalent à ce qui venait de se passer là. Lui qui n'avait jamais vraiment rêvé de femme, et a fortiori d'Agatha au grand jamais (il la considérait surtout comme redoutable), se trouvait à présent promu bisexuel et n'avait nullement le sentiment de déchoir en la saisissant aux épaules, après l'acmé, et la pressant contre sa poitrine, seins contre seins, joue contre joue.

Puisque Mek-Ouyes était moins heureux avec Hélène, il dut abandonner en titubant sa position de protecteur, et Ozalide, qui se reprenait, sans d'ailleurs avoir eu conscience de la jouissance agatho-flandrinienne, s'était levée, titubante. Agatha titubait aussi de fatigue, des crampes dans les cuisses, après s'être décollée de John Flandrin, et l'émotion d'Hélène était telle que titubait Hélène, et Flandrin titubait à son tour autour de son tube s'amollissant. Ça faisait beaucoup de monde à tituber. Hélène lança, à voix forte :

– J'ai quelque chose à vous dire, écoutez-moi, je vous en conjure !

Chacun s'arrêta pour lui obéir. Hélène avait de la prestance et forçait le respect de ces quatre hominiens épuisés par la dépense qu'ils avaient dû fournir et qui, malgré la fatigue, sentaient déjà en eux remonter le besoin de récidive en supputant leurs chances de choisir un ou une partenaire à peu près consentant(e). Hélène se sentit tellement sur la sellette qu'elle chargea d'un peu plus de pathétique encore ce qu'elle avait à leur dire :

– Je ne me ferai pas réveiller par quiconque d'entre vous. Je n'accepterai d'être réveillée que par mon Gilles. Non que je lui eusse été toujours fidèle, le temps qu'il était dans son état normal, loin de là, et vous le savez bien. Mais aujourd'hui, faire ça dans son dos couché inerte me révolterait. Et puis le traitement de son petit noyau d'esprit n'a donné aucun résultat dans la machine que vous voyez ici [elle désignait le cylindre à écran qui, à ce moment, diffusait de façon totalement irresponsable un dessin animé japonais du type manga]. Qui d'entre vous réveillera Gilles ? Qui ? Qui ? Ça devrait se bousculer, normalement !

Mais l'enthousiasme n'était pas au rendez-vous. Pour le coup, la tâche était vraiment de la médecine et la volontaire...

– Pourquoi forcément *la* volontaire ? dit Hélène. Je ne sais pas si je ne préférerais pas que ce soit un garçon qui...

... et la ou le volontaire aurait à vaincre l'impression désagréable de fricoter avec un presque mort.

– Moi, dit Mek-Ouyes, très peu pour moi... j'ai déjà voyagé en lui, j'ai déjà donné, quoi... John ?

– C'eût été tout de même infiniment plus simple, Hélène, dit ce dernier, que

Mek-Ouyes vous ait gentiment réactivé la pile et que, de fil en aiguille, vous même, conjugalement parlant...

– Non, asséna Hélène.

– Je refuse, dit Flandrin qui dévorait Agatha des yeux sans se préoccuper d'Ozalide, qui le regardait de ces mêmes yeux battus que la Sonia d'*Oncle Vania* dépense pour le docteur Astrov.

– J'ai autre chose à faire, fuit sans gloire Agatha de Win'theuil.

– Je ne pourrais jamais, dit Ozalide avec une expression de terreur réelle, aggravée de son dépit devant les yeux concupiscent de Flandrin qui décidément ne la concernaient pas.

– Vous me décevez profondément, dit Hélène au bord des larmes. Aucun candidat pour cette tâche de la première importance civico-républicaine et mondesmondienne ?

À ce moment, une double voix parvint aux oreilles de tous, à l'entrée du laboratoire.

– Je ne sais pas de quoi il s'agit...

– ... mais je suis votre homme.

– Je suis votre homme...

– ... quoique je ne sache pas de quoi il s'agit.

C'étaient les voix de Rabbi Boshé et d'Imam Anké, qui se tenaient par la main, peau contre peau, sans objet intermédiaire.

– Vous me faites plaisir, dit Hélène. D'autant que je pense que vous ne serez pas trop de deux.

Cent quatre-vingtième épisode

Ainsi, il était patent que Rabbi Boshé et Imam Anké avaient retrouvé par eux-mêmes leur respective poussée amoureuse dont l'expression de bonheur se lisait sur leur visage et toute leur peau. Par eux-mêmes ! Voilà qui compliquait singulièrement l'analyse globale de la situation qu'on avait cru monolithique.

– Comment avez-vous fait ? demanda Agatha de Win'theuil un peu frustrée de voir ces particuliers dont la félicité libre de droits ne dépendait pas de son pouvoir de distribution.

– De toute façon, argua Mek-Ouyes sans leur laisser le temps de répondre, un réveil artisanal, un par un, femme par femme, homme par homme, morceau par morceau, demanderait trop de temps. L'urgence est donc hochepuxéenne, je suis pleinement d'accord avec Hélène. Imam et Rabbi nous raconteront ça une autre fois, à moins bien entendu que l'anecdote revête quelque importance pour l'intérêt général...

– Non, dit avec soulagement Rabbi Boshé qui paraissait tenir à leur intimité.

– Allons sans tarder au chevet de Corignon, confirma Imam Anké.

Alors, leur emboîtant le pas, tous les autres s’y rendirent en petite cavalcade.

Normalement, le roman-feuilleton devrait les suivre. Et pourtant, il ne s’y résout pas. Pourquoi ? Il y a à cela une raison que les personnages de chair et d’os (d’os et de chair pourtant passablement artificiels) auront peut-être de la peine à comprendre. L’auteur que je suis s’en excuse auprès d’eux. Mais dans le laboratoire déserté par les protagonistes, dans le laboratoire en deuil de son maître Hochepoix, la machine qui s’était trouvée réveillée par Hélène et Flandrin et réceptacle de tous leurs espoirs jusqu’à présent déçus, la machine avait continué à travailler, si l’on peut encore utiliser ce verbe après la diffusion incongrue du manga érotico-sanguinaire dont il a été question dans l’épisode cent soixante-dix-neuvième. Depuis lors, l’écran avait donné de la neige, d’abord de la fraîche, puis de la fondante, puis des striures de type géologique affichant vingt nuances brunâtres, puis des couleurs psychédéliques façon phosphènes revus et corrigés par un Jean Bazaine un tantinet pollockisé, puis il s’était mis à geindre de façon déchirante comme un épagneul breton condamné à vivre en Normandie, puis il avait chauffé de l’intérieur en cloquant, ses cristaux liquides montant à ébullition. Une bombe était apparue pendant deux secondes avant d’exploser franchement. Bref, l’ordinateur avait planté en beauté, en laideur si l’on préfère, et cela, personne parmi les personnages ne s’en était avisé à temps. En leur absence, le mal continuait à se faire. Les données se perdaient lamentablement.

Tout cela n’était sans doute que péripétie secondaire : après tout, il n’y avait pas mort d’homme. Mais pourtant, il y avait peut-être bien mort d’une partie d’homme, dans la mesure où la pastille d’intelligence qui avait été extraite du cortex corignonien s’était bel, corps et bien(s) autodétruite à l’intérieur du système, obéissant en cela à un système antéprogrammé de défense active, prévu en cas de kidnapping du titulaire par exemple ou d’interrogatoire musclé compliqué de torture.

Le caractère irréparable de cet événement revêtait une gravité extrême. Et, de plus, cela, personne ne le savait encore, la lectrice exceptée. L’eussent-ils su que les bras leur en fussent tombés comme dans la plus terrible rechute de l’ancienne lipotite. Ils se seraient vus pèlerins perpétuels de la redistribution érotique, esclaves d’une planification compliquée et souches d’une arborescence dont ils ne pourraient manquer de contrôler jour après jour, heure après heure, les fourchaisons.

Dans quel état allaient-ils retrouver Gilles Hochepoix de Corignon, à supposer qu’ils parvinssent à le sortir de son coma ? C’est bien là une question digne d’un roman-feuilleton. Celui-ci, on le voit, n’a pas balancé longtemps à se la poser à lui-même. Gageons qu’il va falloir encore un bon paquet d’épisodes avant que réponse satisfaisante soit donnée urbi comme orbi.

Cent quatre-vingt-unième épisode

Hochepoix se révéla dur à la détente.

Surmontant le vague et désagréable sentiment de tomber dans une forme de nécrophilie, Imam Anké commença l'attouchement buccal, encouragé par Hélène qui passait une main dans les cheveux de son époux, comme s'il devait y trouver du plaisir. Hélène ajoutait à ce geste un encouragement verbal au caresseur traitant, assurant que depuis le début du coma, elle faisait prendre, quotidiennement, un bain de bouche au malade et lui brossait les dents. Comme Imam Anké n'arrivait à rien de tangible, il passa le relais à Rabbi Boshé qui tenta de modifier la technique en ajoutant au souffle de vie un petit pinçotement des tétons de Gilles. Il n'eut pas plus de succès et demanda l'indulgence du public en désignant Flandrin pour le remplacer. Celui-ci prit une large inspiration et souffla dans la bouche de Gilles Hochepoix de Corignon, en continu, pendant une minute et demie montre en main. Il fit chou blanc. Agatha de Win'theuil surmonta sa répulsion et se proposa pour essayer à son tour, non sans avoir au préalable saisi la main de John en exigeant d'elle qu'elle la caressât généreusement pendant l'action pour lui donner du courage et lui permettre de penser à autre chose. Flandrin ne se le fit pas dire deux fois. Il se plaqua contre le dos d'Agatha qui soufflait avec trop de crispation, tant et si bien qu'elle fut bientôt à deux doigts de tourner de l'œil.

Mek-Ouyes lui-même déclara qu'il allait « mettre de l'eau dans [son] moulin », commettant là une jolie locution introuvable par lapsus et raboutage d'expressions figées. Nul ne sut ce qu'il voulait dire. Cet écart conduisit Agatha à regretter que l'épilogue de toute cette histoire fût repoussé « aux calanques grecques ». Cette faute impardonnable frappa de plein fouet Flandrin, qui déclara se désintéresser de l'affaire en déclarant qu'elle était « le dernier de [ses] cadets »...

– Eh bien, dit Ozalide, quel festival ! Si mon éthiquette, c'est-à-dire mon éthique, ma petite éthique, ne me l'interdisait pas vis-à-vis d'Hélène, j'essaierais à mon tour de...

– Taisez-vous, petite dinde ! Hélène, il n'y a qu'avec vous que ça pourrait marcher, dit Agatha de Win'theuil. Laissez-moi donc le soin de vous réveiller, et quand ce sera chose agréablement faite vous pourrez le réveiller à votre tour, votre Gilles !

– Non ! Je ne vois pas ce qui pourrait me décider, dit l'intéressée. Ozalide ? On vous avait coupée...

– Ozalide peut dire un conte, ça, d'accord, dit Ozalide. Peut-être un conte sera-t-il capable de faire l'affaire, si Ozalide le raconte dans l'oreille de Gilles et dans les vôtres à tous. Lequel préférez-vous ? Le *Conte de l'aveugle qui veillait les morts* ou le *Conte de l'imbécile heureux qui devint savant* ? Je vous laisse le choix.

– Il y a une troisième voie, dit Mek-Ouyes.

– Laquelle ? se piqua Ozalide.

– La voie du changement.

– Du changement de quoi ?

– Du changement de voix.

- Je voudrais bien voir ça, haussa les épaules de défi la conteuse.
– Je la commence, dit Mek-Ouyes en s’approchant de Gilles. C’est moi qui conterai, cette fois. Préparez-vous. Je conte le

Conte du bonnet blanc

(C’est un conte initiatique.)

Longtemps, printemps, été, automne, hiver, je suis allé chez mes grands-parents – altitude 752 m. Ils avaient toujours des œufs frais, des réserves de charcuterie et du bon air à revendre.

J’aimais les retrouver régulièrement, car je les aimais autant qu’ils m’aimaient.

Mon affection pour eux, leur affection pour moi, étaient égales, aussi grandes l’une que l’autre autant qu’aussi solides. Ces deux affections si peu différentes, c’était blanc bonnet et bonnet blanc.

Mon grand-père, parfois, voulait faire celui qui savait les choses. Il disait alors, solennel :

– Quand le bonnet est blanc, oh ! comme encore est blanc le bonnet !

Et ajoutait :

– Mais quand est blanc le bonnet, oh ! comme itou le bonnet blanc !

C’était là ce qu’il disait, et quand il disait cela de deux objets, de deux idées, de deux sujets, il voulait dire que les deux sujets, idées ou objets, eh bien c’était la même chose, que l’un revenait à l’autre et l’autre à l’un, aussi mauvais l’un que l’autre, aussi bien qu’aussi bon, blanc bonnet et bonnet blanc, bonnet blanc et blanc bonnet.

Mon grand-père et père-grand.

Cent quatre-vingt-deuxième épisode

(Suite du *Conte du bonnet blanc*.)

Mon grand-père parlait, parlait, parlait, et ma grand-mère aussi parlait, tandis qu’elle raccommo- dait de mon grand-père le bonnet de nuit blanc et qu’elle raccommo- dait également mon blanc bonnet de ski blanc.

Ils parlaient, parlaient, parlaient tant... que ça en faisait des quantités de paroles et de mots ! Tout comme dans les penderies de ma grand-mère, mâchaient, mâchaient les mites, sans se laisser troubler par la naphtaline, que ça en faisait des trous blancs dans la laine blanche !

Mon grand-père et ma grand-mère parlaient également tous les deux, quantita-

tivement autant, jusqu'à épuisement des réserves de mots et de salive. Ils parlaient tous les deux l'un sur l'autre, avec des gribouillis et des bruits de ressorts usés. Ils avaient la même voix, à peine chez lui un peu plus grave, un peu plus aiguë chez elle. À seulement les entendre sans les voir, c'était troublant comme on les confondait.

C'était bisexué boniment et boniment bisexué. C'était blanc bonnet et bonnet blanc.

J'ai dit déjà que ma grand-mère et mon grand-père parlaient, parlaient, parlaient... que c'en était fatigant de les écouter, couter, couter.

Heureusement, quand ils avaient fini de parler, ils ne pouvaient pas, aussi forts qu'ils fussent, ils ne pouvaient pas échapper à la souveraineté du silence. Alors, c'était comme sur les pistes de ski, quand on est à l'écart des tire-fesses. Alors, c'était blanc silence et silence blanc, grand silence blanc et blanc silence grand, c'était comme de la crème.

Mon grand-père avait un bonnet (blanc) de nuit, car sa maison à la campagne, qui n'était pas une maison de campagne, n'était pas chauffée la nuit par le chauffage central, pour la raison qu'il n'y avait pas de chauffage central.

Et d'ailleurs, pour pisser, on allait dehors sous les pins, qui vous pissaient dessus par temps de pluie. C'est depuis ce temps-là que je suis fou du pain d'épices, mais ce n'est pas le sujet de ce conte.

Or, un jour d'hiver (« Couvre-toi bien », dit ma grand-mère, et « Couvre-toi bien » voulait dire : mets quelque chose sur ta tête...), un jour d'hiver qu'il y eut au village un cirque de passage, et que je dépensai dix francs pour grimper cinq minutes sur le dos d'un quadrupède, mon grand-père dit, au dîner :

– J'ai vu, tout à l'heure, deux bêtes dans le pré, deux bêtes de même espèce.

Il voulait parler de ma monture et de moi. Il précisa :

– C'était blanc bonnet et poney blanc.

Ma grand-mère s'énervait :

– Dis tout de suite que cet enfant est une chose inanimée ou un être sans âme...

Regarde ses orteils qui dépassent du bonnet...

– Mes orteils ?

– Non... ses oreilles, *oreilles* ! qui dépassent du bonnet : si c'est pas de belles petites oreilles d'enfant des hommes, ça ?

En parlant, ma grand-mère souriait. En souriant, elle montrait ses dents qu'elle avait pointues.

– Bah ! dit le vieux têtue, entre un cou de girafe et un clou de girofle, vous voyez une différence, vous ? Pour moi, c'est bonnet bl...

– Arrête !

– ... et blanc b...

– Oh, assez !

Et le silence se réinstallait.

Certaines fois, j'en avais assez que mon grand-père trouve tout égal à tout.

Je me mis à chercher une expression qui dise la différence entre les choses, ou mieux encore l'opposition irréductible, avec autant de force que « blanc bonnet et bonnet blanc » disait la ressemblance. Mais qu'est-ce qui est le contraire d'un bonnet blanc ?

Évidemment, mon grand-père qui me comprenait au quart de silence avait

déjà deviné l'objet de ma recherche. Il me dit, un soir, de son air innocent, tandis que j'affirmais que l'eau était aussi bonne, après tout, que le vin :

– Ouais ! c'est blanc bonnet et chaussette noire !

Je répliquai :

– C'est blanc bonnet et culotte courte.

Il s'insurgea :

– C'est blanc bonnet et sale culotte.

Je criaillai :

– C'est blanc bonnet et culotte rose.

Glanc-père s'époumona :

– C'est blanc bonnet et sombre slip !

Il voulait toujours avoir le dernier mot.

– Mange ! me dit ma blanc-mère qui était aussi pâle que mon assiette et son contenu, tu as fini ta crème de marrons, finis aussi ta chantilly.

Cent quatre vingt troisième épisode

(Suite du *Conte du bonnet blanc*.)

L'air était lourd d'orage et de violence. Aussi, sur *bonnet blanc*, histoire de calmer les esprits, j'ai fait un poème que voici :

bonnet blanc

bonnet blanc
bonnet blanc

bonnet blanc

bonnet blanc

bonnet blanc
bonnet blanc

bonnet blanc

bonnet blanc

bonnet blanc
bonnet blanc

bonnet blanc

si le pas même
s'appareille
au même
on dit alors
ce que c'est
que c'est
du pareil au même

bonnet blanc

bonnet blanc
blanc bonnet

bonnet blanc

J'eus quelque peine à reconnaître l'effet d'accalmie que j'attendais de mon poème.

– C'est un mot féminin ! gueulait mon grand-père, qui ne voulait pas dormir.

– Qu'est-ce que tu racontes ? marmonnait Grand-mère.

– Oui, bonnet.

– Silence. Dors.

– Féminin !

– Qu'est-ce que tu veux que j'y fasse ?

Mon grand-père croyait que les femmes étaient omnipotentes. De là à changer le sexe des mots !

– Oh ! bonnet de nuit blanche... bonnet blanche et blanche bonnette !

Mon grand-père devenait fou, quand il ne dormait pas.

Tous ces éclats qui font peur, quand on les voit ou les entend de loin, tous ces coups de gueule ne tiraient pas à conséquence. Chacun s'y était habitué. Moi, ça faisait belle lurette que je m'y étais habitué. Je ne m'en inquiétais plus. J'étais tout à fait tranquille et rassuré.

J'avais tort.

Car c'est alors que survint l'accident du pompon. Et le mot est peut-être faible, le mot accident, s'entend.

Sur le bonnet blanc de nuit de mon père-grand, il y avait une petite boule blanche, grosse comme un gros gland. Sur mon blanc bonnet de ski à moi, il y avait une blanche boule petite grosse comme un gland gros.

– Jusqu'au pompom ! dit mon grand-père. Jusqu'au pompom de chaque bonnet, qui est fait d'un mot en deux parties égales : pom-pom ! Alors, c'est blanc bonnet et bonnet blanc, bonnet blanc et bonnet blanc ! Si 2 et 2 font 4, comme deux bonnets identiques ont chacun un pompom, 2 pompoms = 4 poms !

– Ben non ! dis-je. C'est vrai quand tu le prononces, mais pas quand tu l'écris, car ça s'écrit *pompon* et non *pompom* !

La preuve ? Je vais la chercher (chercher !) dans deux dictionnaires différents que j'ouvre sur mes genoux.

– Et qu'est-ce que tu en conclus ? dit mon grand-père vexé, le nez dans son caca.

– Que nos bonnets sont différents.

Mais grand-père ne veut pas en démordre.

Alors, grand-mère devient furieuse. Elle devient une furie furieuse. Une furieusement furieuse furie. Elle retrousse ses manches jusqu'aux dessous des bras où elle a de longs poils qui dépassent, longs comme des crins de poney blanc. Elle sort un grand baquet dont le diamètre est égal à deux fois la taille de grand-père et de mère-grand (qui n'étaient pas très grands), si on les avait couchés bout à bout. (Mais pourquoi diable les aurait-on couchés bout à bout ?) Elle gagne la sortie de l'école, munie de 24 barres de chocolat noir, et revient avec 10 filles et 14 garçons qu'elle égorge immédiatement au-dessus du grand baquet.

– Pourquoi as-tu égorgé 14 garçons et seulement 10 filles ? dis-je à ma grand-mère, vaguement scandalisé par l'inégalité des chances selon le sexe.

– Parce que les filles, ça en donne plus, petit couillon ! Touillons !

Et ma grand-mère se mit à touiller, touiller, touiller le sang. De la sueur coulait de ses aisselles, goutte à goutte, dans le sang, un truc à elle pour retarder la coagulation.

– Va chercher ton grand-père !

Je le ramenai du bistrot, complètement ivre.

– Mets-lui son blanc bonnet, dit grand-mère.

Je m'exécutai.

– Bois, grand-père... Bois, ivrogne... C'est du vin chaud saupoudré de cannelle.

Il but. Et en buvant, ce que grand-mère voulait qu'il arrivât arriva : le pompon de son bonnet trempa dans le sang.

Contente et fatiguée, grand-mère arrêta de touiller, tandis que je glissai maladroitement sur un caillot et donnai de la tête dans le baquet. Grand-mère me ratrapa de justesse, mais pas avant que mon pompon de bonnet, jusque-là blanc, ne trempe à son tour dans le sang.

Nos deux bonnets, côte à côte, ressemblaient à deux coupes de crème chantilly avec une cerise délicatement posée sur le sommet. Ce spectacle me plongeait dans un bonheur intense.

Grand-mère était consternée.

Cent quatre-vingt-quatrième épisode

(Suite du *Conte du bonnet blanc*.)

Grand-mère était consternée.

– Eh bien ! dit-elle, ce n'était pas la peine d'égorger 10 filles et 14 garçons !

Et c'était vrai, car à présent, nos bonnets, c'était blanc bonnet à pompon rouge et bonnet blanc à rouge pompon, ce qui n'est pas très différent. Ou bonnet blanc à pompon rouge et blanc bonnet à rouge pompon, ce qui ne l'est guère davantage à vrai dire. Tout était à recommencer.

Recommencer, recommencer... vous en avez de bonnes ! Facile à dire, recommencer... On ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve, dit-on. Et puisqu'on ne se baigne presque plus dans les fleuves, disons que même en piscine on ne se baigne jamais deux fois dans le même chlore.

Alors, c'est vrai qu'apparemment mon grand-père se répétait volontiers, et qu'après l'affaire du pompon, ce fut comme s'il trouvait une nouvelle jeunesse pour

clamer à qui voulait l'entendre que quand était blanc le bonnet, oh ! comme encore le bonnet blanc. Et ajoutait :

– Mais lorsque le bonnet est blanc, oh ! comme encore est blanc le bonnet !

Et désormais surajoutait :

– ... sauf si le bonnet de nuit et le bonnet de ski blancs sont chacun bonnet de bain, et surtout si le bain en question est un bain de sang.

Et puis grand-père me prit à part, je sentis qu'il était fatigué. Il parlait difficilement, le souffle court.

– Dis-toi bien une chose, petit, dis-toi bien qu'entre un hameçon et une âme sœur, la différence est infime, c'est blanc bonnet et bonnet blanc. Ça pourra te servir un jour ou l'autre.

Grand-père n'était plus tout jeune. Il ajouta :

– Je crois que je suis au bout du rouleau de ma vie.

Et il mourut. Il mourut de la peste ou du choléra, puisque c'est du pareil au même, blanc bonnet et bonnet blanc. À compter de ce jour, grand-père et moi devînmes assez radicalement différents l'un de l'autre. Il était mort. Moi, vivant. Il connaissait le silence de la mort dont, moi, vivant, je pouvais parler. J'étais assis à son chevet. Lui, couché. Je pleurais doucement. Il avait les yeux secs et fermés. Je sentais la chaleur sur mon visage, rose était mon petit nez. Il avait son beau nez blanc.

J'étais triste comme un bonnet de nuit. Pour tenter de me consoler, j'ai écrit un deuxième poème, et je l'ai recopié ici :

gouttes d'eau gouttes d'eau
 blanc bonnet trait pour trait
 bonnet blanc tout craché
 trait pour trait bonnet blanc
 mon semblable mon frère
 tout craché blanc bonnet

gouttes d'eau blanc bonnet
 tout craché gouttes d'eau
 mon semblable mon frère
 blanc bonnet trait pour trait
 trait pour trait bonnet blanc
 bonnet blanc tout craché

blanc bonnet tout craché
 gouttes d'eau blanc bonnet
 bonnet blanc bonnet blanc
 trait pour trait gouttes d'eau
 tout craché trait pour trait
 mon semblable mon frère

mon semblable mon frère
 gouttes d'eau tout craché

trait pour trait trait pour trait
 bonnet blanc blanc bonnet
 blanc bonnet gouttes d'eau
 tout craché bonnet blanc

gouttes d'eau bonnet blanc
 mon semblable mon frère
 bonnet blanc gouttes d'eau
 trait pour trait tout craché
 blanc bonnet blanc bonnet
 tout craché trait pour trait

gouttes d'eau trait pour trait
 blanc bonnet bonnet blanc
 bonnet blanc blanc bonnet
 mon semblable mon frère
 tout craché crachez tout
 trait pour trait gouttes d'eau

Tout en ruminant mon poème, je ne cessais de penser à grand-père disparu.

Un matin, je me dis à moi-même :

– Tu n'as qu'à prendre un autre grand-père. Il n'y a rien comme un grand-père pour ressembler à un autre grand-père. Il le disait lui-même que tout se vaut.

Voilà que je me mettais à blanchonner, moi aussi !

– Tu crois, me répondit moi-même, tu crois vraiment que blanc bonnet ?

– Oui, je crois, reblanchonnais-je avec conviction, tu devrais faire un effort.

Et c'est ainsi que, sans vraiment la chercher, au milieu du mois de juin, je rencontrai l'âme sœur.

Je m'étais accaparé l'attirail de pêcheur de mon grand-père qui avait toujours dit qu'il me le laissait en héritage. Je partis pour la rivière.

– À quoi bon ? me dit moi-même, alors que j'étais déjà sur le chemin. Tu ferais mieux d'aller à la piscine.

– Pour étrenner mon attirail ?

– Mais non, idiot, pour nager. L'eau est fraîche et les abords sont sans moustiques. Et n'oublie pas de mettre ton blanc bonnet de bain pour ne pas te mouiller les cheveux...

Je croyais entendre ma grand-mère.

– Oui, oui.

Mon *oui, oui* voulait dire que je ne le mettrais pas. Qui met encore des bonnets de bain ?

Dans l'eau, il y avait trois filles.

Cent quatre-vingt-cinquième épisode

(Suite et fin du *Conte du bonnet blanc*.)

D'abord, je ne vis pas entre elles de différences remarquables. Premières bagnades de l'année. Tout le monde était également pâle. C'était mollets blancs et blancs mollets.

Bientôt, sur les trois filles, je fus estomaqué par la plus grande. Elle avait un maillot de bain tout neuf, en deux parties, avec un haut et un bas. Et son haut blanc de blanc maillot de bain était fait de deux bonnets assez peu pleins. Un assez peu plein blanc bonnet et un bonnet blanc assez peu plein. Je n'arrivais pas à détacher mes yeux de ces bonnets peu pleins, sachant qu'avec le temps ils ne pourraient que se remplir.

Cette fille était vraiment une fille unique. Or j'appris par la suite qu'elle n'avait pas de sœur. De frère non plus, d'ailleurs.

En un éclair, ces deux tout nouveaux bonnets blancs (qui étaient aussi deux blancs bonnets tout nouveaux) rendirent complètement démodés les bonnets blancs de mon apprentissage : je veux parler du bonnet blanc de nuit de mon grand-père et du mien blanc bonnet de ski. Les bonnets de mon amie étaient les nouveaux blanc bonnet et bonnet blanc. Le blanc bonnet nouveau était arrivé, comme était arrivé le nouveau bonnet blanc, et comme étaient arrivés ceux qui étaient leur moule. Ils allaient me donner la parole plutôt que le silence. C'était enfin la fête.

Trop intéressé par ma nouvelle amie, je perdis un peu de vue ma grand-mère, qui continuait paisiblement sa vie. Et j'oubliai, dans le même temps, beaucoup trop mon grand-père. C'est pourquoi j'ai eu envie de dépenser ma salive en leur honneur.

Celle-ci sera la dernière goutte. Fin du conte.

Pendant le conte, Hélène s'était approchée de Mek-Ouyes, la mort dans l'âme, mais attendrie. Elle avait le regard vissé sur Gilles qui n'avait pas marqué la moindre émotion et demeurerait couché comme un bout de bois ou un héros soviétomorphe dans son mausolée.

Hélène avait pris sa résolution et la main de Mek-Ouyes.

– Sortez, je vous prie, dit-elle à tous les autres. Si vous avez pour moi un peu de considération, sortez.

– Il n'en est pas question, dit Agatha mauvaise. Ce que nous avons fait, depuis ce matin, nous l'avons fait à vue. Nous n'avons rien à nous cacher.

– Sortez, insista tranquillement Hélène.

– Venez, dit John Flandrin à Agatha de Win'theuil.

– Jamais, dit Agatha hargneuse. C'est grotesque. Nos responsabilités exigent la transparence.

– Tout cela est très transparent, murmura Rabbi Boshé. Que nous restions ou que nous sortions.

– C'est évident, confirma Imam Anké.

Durant le *Conte du bonnet blanc*, chacun avait éprouvé des émotions qui s'étaient instantanément traduites par une excitation considérable. Ozalide, qui écoutait assise

et s'agitant sur un moule à kouglof en terre cuite vernissée, hésitait entre la dévotion à l'effet suggestif du conte et l'intérêt purement professionnel qu'elle trouvait à la technicité de Mek-Ouyes. Les autres ne connaissaient pas ces ambiguïtés, et si Boshé et Anké se trouvaient protégés par leur monogamie fondamentale et retrouvée, ce n'était pas la même paire de manches pour Agatha et pour Flandrin, ainsi d'ailleurs que pour Mek-Ouyes. Avec la nouvelle normalité, revenait en force la jalousie, la vanité qu'il y a toujours à n'aimer pas les baisers des autres qui ne sont que des exactions à votre endroit : que c'est triste un baiser dont je ne suis pas ! Un baiser des autres est toujours un baiser volé, un baiser qui m'a été volé, qui s'est trouvé arraché de mon corps, à mon corps défendant... Tristesse, aigreur, insatisfaction.

On finit par sortir en abandonnant les deux timides, qui avaient pourtant beaucoup roulé leur bosse par le passé lointain autant que récent. Ils retrouvaient des sensations de presque adolescence, et des phrases leur venaient à la bouche qui étaient de ces citations qu'on aime à noter au dos de cartes postales représentant des peintures. Hélène dit, tristement :

– Comme Max Rouquette fait dire à sa Médée : « Je suis du sexe qui dérange les héros. »

– Oh ! vous savez, comme dit Flaubert : « Les héros ne sentent pas bon. »

– Vous tremblez, Mek-Ouyes.

– « Où serait le mérite, si les héros n'avaient jamais peur ? »

– Qui dit cela ?

– Alphonse Daudet.

– Dans *Tartarin* ?

– Mais oui.

– Drôle de héros...

– De ceux qui ne me déplaisent pas.

Cent quatre-vingt-sixième épisode

– On se trouve tout bêtes, dit bêtement Mek-Ouyes.

– Parlez pour vous, répondit intelligemment Hélène.

– Je me sens inhibé.

– Ce n'est pas le moment.

– C'est ainsi.

– Vous n'avez pas le droit.

– Vous êtes rigolote...

– Il paraît que non, justement... rigolote je ne suis pas. Je n'arrivais pas à sauter comme un cabri dans l'atmosphère de joyeuse partouze de tout à l'heure.

- Cela n'est pas à votre déshonneur, Hélène.
- Il va donc falloir me les rendre, Mek-Ouyes.
- Vous rendre quoi ?
- Mais... les honneurs !
- Ah !
- Qu'est-ce qui vous retient ?
- Je vous regarde, vous êtes admirable, vous êtes la maturité des maturités.
- Vous êtes trop bon.
- Vous prenez mal ce compliment, convaincue que les garçons ne s'intéressent qu'à la chair fraîche, mais c'est complètement faux.
- Oui, oui.
- Je vous assure.
- Alors prouvez-le.
- C'est que...
- Quoi encore ? Si je pose ma main là, ça ne vous fait rien ?
- Ça me fait énormément de choses, mais qui ne s'extériorisent pas.
- Ne me dites pas que vous avez tout perdu, en fait de libido, cette fois...
- Je ne pense pas. Mon taux de testostérone biodisponible est encore confortable.
- Comment le savez-vous ?
- Je le sens.
- Voilà qui n'est pas très scientifique...
- Je ne suis pas un scientifique. Parfois je le regrette.
- Il dort, le scientifique.
- Lui ? Justement... Est-ce que...
- Quoi ?
- Est-ce qu'il ne serait pas possible de... de le cacher à nos yeux... de nous cacher à ses yeux ?... Je ne sais pas, mais...
- Est-ce que vous n'abusez pas un peu des points de suspension ?
- Un drap...
- Pardonnez-moi, Mek-Ouyes, mais si vous couvrez le visage de Gilles avec le drap, l'impression de morgue sera encore plus nette. Je ne suis pas la matrone d'Éphèse. Et puis, dois-je vous rappeler que nous avons déjà voyagé de conserve dans son intérieur. Avec lui, désormais, vous êtes aussi intime que moi !
- C'est vrai qu'il gagne à être connu, le Gilles.
- Vous voyez bien !
- Un paravent, du moins... Ça ne serait pas mal, un paravent.
- Cher Mek-Ouyes, il faut que je vous dise quelque chose. Il est question de m'insuffler, par voie buccale, un influx qui m'a été dérobé par des circonstances que vous connaissez mieux que personne. Nous ne sommes pas obligés de faire l'amour, une fois que j'aurai été réveillée. Au moindre petit signe positif dans mon corps, je vous décolle de moi et je vous mets à la porte.
- En aurez-vous la force ?
- Je vous le promets.
- Mais je ne veux pas de votre promesse. Je veux être celui qui établira la

vérification la plus poussée, la plus complète, la plus jouissive de part et d'autre, comme vous avez vu le faire nos amis tout à l'heure.

– Est-ce bien nécessaire ?

– J'aime le travail bien fait.

– Quelle habileté dans le choix des mots !

– J'aime le plaisir bien fait.

– Ce n'est pas la peine de me caresser les seins. Vous voyez bien qu'ils ne réagissent pas.

– Ils sont le summus de l'objet de désir...

– Lâchez-les.

– Jamais de la vie.

– C'est gentil de vous livrer à ces travaux d'approche, mais vous voyez bien que vous mettez la charrue devant les bœufs, mon cher.

– Je mets ce que je peux.

– Il est vrai que vous semblez vous réveiller...

– Je suis heureux que vous le remarquiez, Hélène.

– Vous voyez bien, il suffisait que vous tourniez le dos au grabataire pour le faire disparaître de votre conscience. À quoi ça tient...

– Si vous persistez à me rappeler sa présence, nous n'allons pas avancer...

– Qui dit que vous ayez absolument besoin d'être excité pour m'oxygéner les catégories ?

– Je sens que c'est nécessaire.

– Alors préparez-vous à sortir et à vous soulager dehors.

– S'il en est ainsi, Hélène, je préfère partir tout de suite.

– Tête de mule !

– Corps de femme !...

– Lâchez mes cuisses, prenez une inspiration, et finissons-en !

– Non.

– Vous me fatiguez...

– Poisson brillant...

– Les écailles que vous apercevez, je crois bien que ce sont celles que vous avez sur les yeux !

– Sirène à branchies...

– Vous rougissez comme un apoplectique.

– Dorade charnue et lotte douce. Rascasse.

– On va bientôt pouvoir faire la bouillabaise.

– Baisse !

– Pardon.

– Nageoires en eau claire.

– Mais que m'arrive-t-il ? Mes jambes me trahissent. Je ne vais tout de même pas m'évan...

– Ouïes...

Cent quatre-vingt-septième épisode

Hélène était à terre, sa tête ayant cogné. Mek-Ouyes l'y rejoignit le plus pres-tement qu'il put. Mais ce bandit de grand chemin se livra d'abord à deux déshabil-lages radicaux, Hélène d'abord et soi ensuite. Il s'installa à califourchon sur Hélène, une épée entre eux deux, mais qui lui appartenait en propre et se trouvait calée sur le ventre d'Hélène, entre pubis et nombril. Il n'avait pas même tenté de tâter l'intimité au passage, trop sûr que celle-ci était encore asséchée. De ses genoux, il pressait les flancs de la toute belle. Il était prêt à toute éventualité. Il saisit dans ses poings les poignets d'Hélène inerte et prit une inspiration profonde (technique ventrale) qui gonfla d'air jusqu'à la partie la plus reculée de ses poumons. Alors seulement, il posa sa bouche sur celle d'Hélène qui ne tarda pas à s'entrouvrir.

À peine Mek-Ouyes avait-il transfusé la moitié de son sac aérien que le corps d'Hélène se mit à trembler comme celui d'un épileptique. La réussite s'annon-çait entière et, se sentant chahuté par-dessous lui, comme s'il eût été sur une mer d'abord d'huile se changeant en un éclair en un océan furieux, le sauveteur se vit en danger d'être expulsé de son radeau vivant, ce qu'il ne souhaitait nullement comme on s'en doute. Regrettant de ne pas s'être attaché à Hélène comme un pilote à son mât, il décida d'assurer du moins son équilibre par un crochetage qui ne serait pas que de sûreté, mais aussi de plaisir intense : il entra dans le doux corps d'Hélène soudain superlativement lubrifié, tandis qu'elle-même ne songeait nullement à le repousser, mais au contraire à lui assurer la plus passionnelle des hospitalités. La miraculée de l'amour repoussa la bouche mek-ouyienne en sortant les dents pour les lui enfoncer dans le gras de l'épaule sans agressivité aucune, mais non sans violence puisque les canines pénétrèrent sur un bon centimètre de profondeur dans la viande pourtant coriace.

Mek-Ouyes ne put retenir un hurlement de douleur, qui était dans la même émission un hurlement de plaisir, qui couvrait exactement un hurlement d'Hélène, qui était un hurlement de rage, qui était dans la même foulée un hurlement de jouis-sance, ces poupées russes de hurlements aux significations contrastées ne man-quant pourtant pas de produire un unisson parfait autant que formidable et capable de réveiller le plus indécrottable des comateux médicalement maintenus.

– On ne peut pas avoir confiance ! gémit Hélène.

– Bientôt, vous me remercirez, ahana Mek-Ouyes.

– Jamais, porc abusif ! Sortez de là !

– Doucement...

– C'est exactement ce que je voulais éviter. Et vous le saviez ! Mek-Ouyes, oh, cher Mek-Ouyes, partez d'ici, si vous m'aimez un peu. Vous êtes un profiteur de guerre en temps de paix, vous n'avez aucune conscience ! Partez ! Je ne veux pas avoir à vous le dire trois fois.

– Oui, Hélène, vous avez du sang tout autour de la bouche. Ce sang, je le reconnais, c'est le mien. Je suis heureux d'avoir été blessé au champ d'honneur sur le sol en bois de l'amour. Tapez sur moi de tous vos poings ! Donnez un coup de genou dans mes parties, à présent que la partie est gagnée, la vôtre, avant que la

partie soit perdue, la mienne... Arrachez-moi les ongles avec les dents et défoncez ma cage thoracique d'un coup de tête. Je ne regrette rien. Je ne vous présente aucune excuse. Je vous laisse m'en trouver vous-même, quand vous en aurez le loisir. Simplement, ce jour-là, ayez l'honnêteté de me le faire savoir. J'aurai besoin de vos paroles adoucissantes pour continuer à vivre et pouvoir me regarder de temps à autre dans une glace. Hélène, ô, Hélène, vous voyez, je me sépare, je me détache, je me décroche, je me dégrafe, je me décolle, je me délie, je me délace, je me désarrime, je m'arrache de vous, sans en avoir la moindre envie, mais vous avez du travail à votre tour. La seule manière pour moi de vous être encore de quelque utilité est de quitter la place. Je ne m'enfuis pas, que cela soit bien clair. Je ne suis pas triste post coïtum et je n'ai pas de dégoût de vous, pas de dégoût de moi. Faites ce que vous avez à faire. Je vous aime.

Cent quatre-vingt-huitième épisode

Hélène se retrouva avec son mari. Elle demanda son intimité.

J'allais taper « *à suivre* » sans attendre, mais non, non, elle exprima le souhait qu'on ne changeât rien dans l'ordonnancement et la numérotation des épisodes. Dans cette cinquième partie de *La République de Mek-Ouyes*, on avait déjà eu droit à un épisode réduit à sa plus simple expression. C'était assez. Pour laisser Hélène tranquille, il était parfaitement possible d'effectuer un saut spatial radical qui mènerait loin dans le Monde-Mondes, par exemple dans le grand bureau de travail de Massepain I^{er}, lequel n'aura pas été beaucoup visité jusque-là.

Massepain I^{er} travaillait d'arrache-pied sur l'un des quatre divans de la grande pièce, celui qu'il utilisait pour la sieste postprandiale. Il avait quitté ses bottes, s'était allongé avec la presse qui datait de quinze jours, tant il avait du mal à lire quotidiennement le journal pourtant peu épais. Son retard s'aggravait, au point que s'il continuait de la sorte il n'apprendrait la nouvelle prochaine de sa destitution que trois semaines après l'événement.

Le pouvoir de Massepain I^{er}, sa philosophie de l'action passive, était bien à l'image d'un monde émasculé. Les forces d'opposition étant anesthésiées (auto-anesthésiées s'entend), nul besoin de déployer de coûteuses brigades de défiance et de renseignement. Massepain I^{er} occupait le pouvoir parce que le fauteuil du pouvoir a horreur du vide, mais il ne s'y passait pas grand-chose de notable.

– Le Monde-Mondes est en paix, disait-il. Il est plus en paix qu'il n'a jamais été. Mais attention, plus en paix que cela, tu meurs. Et comme il n'est pas question pour autant de préparer la guerre, il faudrait tout de même avoir une idée, une idée de gouvernement.

Massepain I^{er} avait mis plusieurs semaines à avoir seulement l'idée qu'il fallût une idée de gouvernement. Il eut besoin de dix jours de plus pour savoir laquelle. Deux heures lui furent nécessaires pour la formuler en une phrase :

– Afin de faire un peu rêver les Monde-Mondiens, je vais devenir *président-pereur* !

– Allons, pourquoi pas ? dirent ses conseillers conseillers qui ne payaient pas beaucoup de leur personne quand il fallait agir, mais ce ne sera sans doute ni une sinécure ni une partie de plaisir pour les organisateurs !

– Trouvez-moi quelqu'un de compétent, qui ait le sens de la fête et du protocole, qui sache diriger une équipe de costumiers, qui soit capable de me rédiger des discours éveillés, qui sache ce que symbole veut dire, qui ne reste pas les deux pieds dans le même sabot.

– Oui, Maître.

– À présent, laissez-moi, j'ai à travailler.

Et il se recoucha pour somnoler.

– Oh là là, dit le conseiller numéro un au conseiller numéro deux, si nous démissionnions...

– Tu sais bien que c'est impossible. Les démissions sont devenues illégales.

– Oui, je sais, il y en avait trop...

– Quand nous lui aurons trouvé son mouton à cinq pattes, si nous le choisissons bien, je pense qu'il ne nous sera pas trop difficile de nous faire oublier...

– Tu as une idée ?

– Oui. Et toi ?

– Oui. Est-ce que ça va être la même ?

– Notons-la chacun sur un bout de papier que nous allons plier en deux et confrontons.

– Bonne idée.

Deux heures plus tard, ils étaient prêts à déplier les deux petits papiers.

– Nous allons voir ce que nous allons voir.

– Oui, normalement c'est exactement cela que nous allons voir, et pas autre chose.

Le conseiller numéro un déplia, le cœur battant, le papier qui avait été plié par le conseiller numéro deux, tandis que le conseiller numéro deux se chargeait, vaguement anxieux, de déplier le papier qui avait été plié par le conseiller numéro un. Leur compétence en cette affaire, ainsi que leur efficacité, les étonnaient eux-mêmes. Ils avancèrent la main et l'utilisèrent à bon escient.

– Lui ? s'exclama le conseiller numéro deux en lisant le papier du numéro un.

– Lui ? s'exclama le conseiller numéro un en lisant le papier du numéro deux.

– Lui ? s'exclama le conseiller numéro deux en lisant son papier.

– Lui ? s'exclama le conseiller numéro un en lisant son papier.

– Le même !

– Le même !

– C'est là un signe qui ne trompe pas.

Cent quatre-vingt-neuvième épisode

Chacun, pourtant, avait peur de l'idée de l'autre, surtout maintenant que l'idée était commune et partagée. Chacun avait espéré en son for intérieur que l'idée de l'autre serait meilleure que la sienne, prêt à le déclarer solennellement de telle sorte qu'en cas de déconfiture il soit possible de clamer que l'idée venait de l'autre et de s'en innocenter.

– Mek-Ouyes !

– Oui, Mek-Ouyes !

– Mais pourquoi as-tu pensé à Mek-Ouyes ? Tu sais pourtant aussi bien que moi que c'est un type ingérable !

– Je n'en disconviens pas, c'est pourquoi je trouve assez étrange que tu aies eu la même idée.

– Nous cherchions un actif, émotif, secondaire, c'est un peu normal que son nom soit arrivé le premier sur le tapis.

– Il n'est pas arrivé que le premier, il est surtout arrivé tout seul !

– Où se trouve-t-il ?

– Il suffit de retrouver la trace de ses éjaculations...

– Il existe un détecteur pour cela ?

– Vu la rareté radicale du phénomène aujourd'hui, ça ne devrait pas être bien difficile.

– Sans doute, sans doute. De toute façon, nous n'en sommes pas encore là. Informons déjà le Maître de notre petite idée...

– ... ce qui ne revêt d'ailleurs aucun caractère d'urgence. Laissons-le nous reconvoquer, il se passera bien trois jours, nous avons le temps de voir venir.

Or, Massepain I^{er} rêva plusieurs fois de son couronnement dans la même sieste, si bien que, contre toute attente, il n'attendit pas le lendemain pour rappeler ses conseillers en audience. Ceux-ci durent travailler le soir après 17 heures, ce qu'ils détestaient par-dessus tout.

– Alors, cette idée ? dit Massepain I^{er}.

– Mek-Ouyes ! notre maître, se précipita l'un.

– Mek-Ouyes pour vous, numéro deux ? Et vous, numéro un ?

– Euh, moi, je dirais plutôt... Mek-Ouyes !

Numéro un avait l'angoisse de parler en second, il s'était fait coiffer sur le poteau.

– Très bien, je n'ai pas à choisir. Vous m'épargnez une peine. Vous êtes de bons conseillers.

Le conseiller numéro un respira.

– Où est-il ? demanda Massepain. Il n'est pas avec vous ?

– Euh, vous imaginez bien que nous n'avons pas eu le temps de mettre la main dessus.

– Pourquoi devrais-je imaginer cela ?

– Ne nous dites pas que vous n'avez jamais entendu parler des particularités de ce particulier !

– Je n'ai surtout jamais entendu son nom.

– C'est impossible !

– Vous savez bien que je n'ai aucune mémoire...

– Mek-Ouyes est une sorte de savonnette, Maître.

– Eh bien tant mieux, puisqu'il s'agit de me faire mousser, on ne peut pas rêver meilleure compétence ! Je veux le voir dès demain matin. Je vous laisse la nuit, le délai devrait être confortable...

– Nous ferons notre possible.

– Allez, partez, maintenant, j'ai affaire. Une rêverie m'attend pour traiter. Je me fais joie de ses douceurs et de ses circonvolutions répétitives. Un couronnement... une partenaire... la *présidimpératrice*... je me demande bien laquelle je vais choisir. Puisque ce n'est plus une affaire de lit, je vais jeter mon dévolu sur la plus riche. Qu'on écrive que je vais chercher.

Alors, Massepain I^{er} s'étendit sur un divan qu'il n'avait pas encore essayé ce jour-là. Il entra dans la torpeur.

Les deux conseillers étaient furieux. Impossible de quitter le bureau ce soir même sans avoir une petite piste, au moins, qui leur permettrait dans les six mois de retrouver Mek-Ouyes et de le convoquer au palais. Leurs projets respectifs pour la soirée tombaient à l'eau. Le numéro un avait prévu de se coucher tôt, immédiatement après le dîner ; le numéro deux avait envisagé une partie de tisane avec ses amis : on se retrouvait sous les arbres pour une verveine légèrement infusée, suivie d'une camomille sucrée au miel de fleur de tilleul. C'était une activité agréable et sans secousse. Il téléphona pour dire qu'il y renonçait et s'en trouvait malheureux.

– J'ai une idée, dit le numéro deux. Je vais commander, cher mon libraire, les deux tomes de *La République de Mek-Ouyes* parus chez P.O.L, respectivement en 2001 et en 2006.

– En voilà une idée qu'elle est bonne, dit le numéro un. Le libraire va te demander trois semaines de délai. Il te faudra deux ans pour tout lire... Tu ferais mieux de chercher l'auteur.

Cent quatre-vingt-dixième épisode

Je n'aime pas trop, pour tout dire, que des personnages, ultra-secondaires de surcroît, s'avisent de vouloir régler leurs difficultés en venant frapper à ma porte. Donc, je ne leur ouvre pas. Je fais le mort. Je les laisse pédaler dans leur choucroute, mariner dans leur caca, s'en tirer sans gloire et n'avoir plus d'autre ressource que de tourner les talons. Comment vont-ils se sortir de leur marasme ?

Première chose à faire : Massepain I^{er} fut avisé que Mek-Ouyes se présenterait dès le lendemain matin au palais. Ça laissait une nuit entière pour se retourner. Pris par l'urgence, les deux conseillers tirèrent à la courte paille pour savoir quel serait celui qui se ferait passer pour Mek-Ouyes. Le sort tomba sur le plus grand, qui dut se raser le crâne et provoquer sur son cuir une blessure avec croûte.

– Je pense que ça fera la blague, puisque notre maître n'a jamais vu Mek-Ouyes qu'en photo, et encore...

– Tu as une idée de son costume ?

– Mek-Ouyes n'est pas élégant. Il s'habille de façon fonctionnelle avec, parfois, une touche d'originalité qui doit paraître involontaire : une poche à l'envers, par exemple.

– Qu'entends-tu par « une poche à l'envers » ?

– Une chemisette avec poche sur le cœur, mais l'ouverture de la poche est orientée vers le bas.

– Ce qui veut dire que rien ne peut y demeurer ? Les stylos tombent ; le porte-cartes crache ses cartes sur le sol ; les lunettes s'écrasent sur les dalles de marbre de l'escalier ?

– Exactement. C'est un signe d'originalité et de pauvreté voulue. Un symbole.

– D'accord. Mais encore... Ne faut-il pas que j'ai l'air de... [geste].

– Si tu y tiens vraiment, un concombre devrait faire l'affaire.

– Est-ce bien nécessaire ?

– Ce n'est pas nécessaire. Cherchons plutôt des idées de rituel.

– Oui. Voilà ce que nous pourrions prévoir...

La nuit passa ; le matin vint.

– Où souhaitez-vous qu'ait lieu le couronnement ? demanda le faux Mek-Ouyes à Massepain I^{er}.

– Dans les hauteurs d'une montagne.

– Ce n'est pas ça qui manque... On va vous trouver ça.

– Mais pas trop haute non plus, la montagne... Entre 2000 et 3000 mètres, ce serait l'idéal. Où vous voulez, mais pas en Suisse.

– Je vois ça d'ici : deux à trois mille personnes logées dans un camp de toile, dans un pays plutôt chaud.

– Où vous voulez, mais pas dans l'Atlas.

– Ne vous inquiétez pas. Il faut une énorme cérémonie, et qu'elle devienne inoubliable.

– Où vous voulez, mais pas dans les Rocheuses.

– Non, non. Le président a sur la tête son chapeau de président. La couronne d'empereur est posée sur un coussin, devant lui, sur la tribune. Il quitte son chapeau de président ; aussitôt, je fixe la couronne sur le chapeau de président et vous vous recoiffez du couvre-chef à deux étages. Voilà, vous êtes *présidempereur*. C'est pas plus difficile que ça.

– On ne m'avait pas trompé, vous êtes diablement compétent, Mek-Ouyes. Vous avez carte blanche et budget grand ouvert. À part ça, comment va la libido ? On m'a dit, ce matin, que vous en étiez le furieux porteur exclusif, mais je ne vois devant moi qu'un homme normal, apparemment peu excité.

– Je suis en traitement.

– C'est donc ça !

– Oui.

– Bien. Cela va suffire pour aujourd'hui. Cette longue entrevue m'a fatigué. Il faut que je me repose, à présent. D'autant que, si je comprends bien, je vais devoir partir en voyage et supporter vaillamment sur mes frêles épaules les épuisantes sujétions que les fêtes du couronnement vont rendre inévitables.

– Reposez-vous sur moi, dit le pseudo-Mek-Ouyes.

– Je le veux bien.

– Qui inviterez-vous ?

– Le gratin.

– Disposez-vous d'une bonne liste ?

– Non. Dressez-la, je vous prie.

– Je vous la soumettrai.

– C'est inutile. Je vous ai dit que vous aviez carte blanche. Pourquoi voulez-vous m'accabler de tâches subalternes ? J'entends pouvoir me consacrer à la méditation de mes fonctions nouvelles. Ah ! une dernière chose : habillez tous les invités d'une chemise comme la vôtre, avec la poche tête en bas, voulez-vous ? C'est une très belle idée. Une chemise jaune !

Sans attendre de réponse, Massepain I^{er} montra la porte au fallacieux Mek-Ouyes et se précipita vers un divan sur lequel il posa son dos, des talons à l'occiput.

Les deux conseillers avaient eu chaud. Ils essuyèrent leur front emperlé de sueur et se congratulèrent en se demandant comment ils allaient s'organiser désormais pour surtout faire faire le travail par d'autres.

Cent quatre-vingt-onzième épisode

Dire qu'Hélène Hochepoix de Corignon s'était appliquée du mieux qu'elle pouvait à sa tâche rénovatrice n'étonnera point la lectrice. Elle s'était vêtue-déshabillée, paradoxalement, de la façon la plus suggestive ; elle s'était parfumée ; elle s'était maquillée ; elle avait préparé ses phrases. Mais non contente de ces efforts autocentrés, elle avait passé du rouge aux joues de Gilles. Elle avait mis en boule le pyjama de Hochepoix ; ôté tout ce qui, près du lit de Corignon, rappelait la maladie et ses soins réguliers ; elle avait habillé son époux comme s'il devait descendre en ville à son bras.

Elle lui administra le bouche à bouche salvateur, qui ne tarda pas, effectivement, à sauver. Gilles Hochepoix de Corignon hocha la tête une première fois, hocha la tête une deuxième fois, éternua, ouvrit les yeux et banda. La réussite était totale, du moins

Hélène, dans un premier temps, le crut-elle. Car si le sexe de Gilles reprit sans tarder le chemin de ses exploits bien oubliés, ce fut une autre affaire lorsque la bouche prit le relais pour autre chose que pour rouler une pelle :

– Areu, areu, dit-il avec satisfaction.

Et puis, comme Hélène ouvrait de grands yeux passablement inquiets, il se mit à pleurer de façon déchirante à la façon d'un nouveau-né, se précipitant sur la poitrine hélénienne comme s'il y avait là à boire du liquide blanc.

– Gilles, mais Gilles !... tu me fais mal avec tes dents. Je n'ai pas de lait, voyons !...

Qu'est-ce que c'est que ces façons ?

Et Gilles de pleurer de plus belle, comme si la seconde satisfaction primordiale lui était interdite, après celle de l'amour. De rage, il mouilla de larmes sa plus belle chemise ; de fureur, il mouilla de quelques gouttes d'urine son caleçon nouveau ; de furie, il conchia (à peine) la cuisse de sa femme et le dessus-de-lit en patchwork qu'elle avait choisi pour les grandes retrouvailles.

– Gilles, Gilles, mon Gilles, parle-moi, parle-moi ! Ne te laisse pas aller, tu n'as plus un an ! Rappelle-toi, tu as vécu, déjà. Tu as appris beaucoup de choses. Deux et deux font combien ?

– Areu.

– Mais non, pas « areu ». À la rigueur « areu areu », mais pas « areu » tout court ! Seigneur, est-il possible que nous ayons commis l'erreur de notre vie, Mek-Ouyes et moi, en le privant de son suppositoire cortical ? Répète après moi : « Je m'appelle Gilles, Gilles... Gilles et pas autrement. À nouveau, tous les deux, nous allons être heureux, heu-reux. »

– A-reu.

La réponse hochepuxéenne, qui pouvait revêtir quelque pertinence au seul nom de la rime approximative, eut bien du mal à tirer Hélène vers un encouragement qu'elle désirait pourtant de toutes ses forces. Gilles regardait maintenant tout autour de lui comme un petit animal qui allait faire des bêtises, mais il regardait en fait avec son nez, c'est-à-dire son odorat, que venait de frapper un parfum de banane trop mûre émanant d'une coupe de fruits posée sur la table de nuit. En quelques seconde, il engloutit les quatre bananes tigrées et noircies avec leur peau et même les quelques moucheron qui voletaient tout autour. Visiblement satisfait, il sourit, puis repleura un bon coup pour exprimer un nouveau manque, puis sauta sur une bouteille d'eau minérale à moitié pleine qui traînait dans un coin de la chambre pour la porter à sa bouche. Incapable de dévisser le bouchon plastique, il arracha le goulot avec les dents et put ainsi se désaltérer.

– Ogru, dit-il, en inventant de nouveaux sons à la fois vocaliques et consonantiques.

Alors, il pissa vraiment, sous lui, sans rien maîtriser ; il déféqua pour de bon, sans volonté ni honte. Et il se remit à bander comme un cheval en examinant Hélène avec la dernière grossièreté, s'approchant d'elle d'une manière qui ne souffrait aucune ambiguïté.

– Gilles... Arrête-toi, mon Gilles ! « Imbécile, ignorant, homme nouveau devant les choses inconnues... » Tu te souviens des mots du poète !...

– Onnu, onnu !... répondit le pauvre homme à qui l'on avait pris tout son apprentissage.

Lui, l'étudiant génial, bon dans toutes les matières, philosophie et littérature, mathématiques et sciences dures... Lui qui avait tout appris, tout compris, tout transformé en connaissances nouvelles, n'était-il donc plus qu'un bébé d'autant plus sexuel qu'il était ignare ? Hélène se mordit les deux poings pour essayer de ravalier ses larmes.

Cent quatre-vingt-douzième épisode

Les pleurs du vieil enfant avaient attiré le monde à la porte de la chambre. Oh ! comme l'incompréhension se lisait sur les visages... Rabbi Boshé serrait un peu plus fort la main d'Imam Anké qui le lui rendait bien. Eux qui auraient tant voulu obtenir un enfant ensemble se demandaient par quel miracle les si fraîches retrouvailles d'Hélène avec le désir avaient pu se traduire aussi rapidement par une fécondation aboutie. Mek-Ouyes souriait d'un air béat, convaincu que son calvaire était vraiment passé : c'étaient les autres, désormais, qui portaient à nouveau le plus gros du fardeau sexuel, quand lui-même retrouvait avec soulagement un poids raisonnable. Agatha de Win'theuil dansait d'un pied sur l'autre, impatiente de voir à quoi ressemblerait l'érection de Gilles, si érection il y avait. Elle avait hâte d'en comparer les effets avec celles de John et de Mek-Ouyes. Ozalide sentait monter dans son sein un instinct maternel qui lui faisait souhaiter que Hochepoix et Hochepoise, peu désireux de s'occuper d'un chiard, le déposeraient en pension dans ses bras bénévoles et à portée de sa voix de conteuse. Elle préparait dans le secret de son cordial cerveau tout un programme de contes qui serait propre à assurer à son pupille une formation intellectuelle imprenable.

– Eh bien, frappez ! dit Agatha.

– Qu'est-ce à dire ? partit Ozalide au quart de tour, les présidentes ne frappent pas aux portes, c'est ça ?

– Que voulez-vous dire, petite pintade ?

– Frappez vous-même, chienne de basse-cour !

– Si je frappe, ce ne sera peut-être pas le bois de la porte !

– Allons, allons, pacifièrement conjointement Imam Anké et Rabbi Boshé. Vous n'allez pas, sempiternellement, nous obliger à faire la paix autour de nous. Ce n'est pas le moment de se disputer.

John Flandrin frappa doucement à la porte.

– Hélène !... Gilles !...

Aucun bruit ne parvenait plus. Il fallait ouvrir la porte, ce que tenta Mek-Ouyes, mais le verrou avait été poussé.

– Nous perdons un temps précieux, dit Rabbi Boshé. Il va être l'heure de partir

pour Ooty, si nous voulons être au rendez-vous. Encore un peu et nous manquerons le car, qui nous fera manquer le bateau, qui nous fera manquer le rickshaw...

– Les grands moyens, alors, dit Flandrin qui shoota dans la porte, du plat de la plante du pied.

Après plusieurs essais de plus en plus énergiques, les vis qui fixaient le verrou s'arrachèrent de l'ouvrant comme du dormant. La porte pivota sur ses gonds et battit violemment contre le mur, provoquant des cris de bébé effrayé qui se réveillait dans les bras d'Hélène. Le spectacle était une *pietà* attendrissante avec grand Jésus bien vivant qui s'installa confortablement dans une colère irrépressible.

– Qui est celui-là ? dit stupidement Agatha.

Plus rapide que tout autre, John Flandrin comprit instantanément l'étendue de la tragédie potentielle. Il arracha Hochepoix des bras d'Hélène, le prit sur son épaule et se rua vers le laboratoire en donnant l'ordre à tous les autres qu'ils le suivent.

La lectrice n'est pas sans se souvenir qu'il a été dit, au cent quatre-vingtième épisode, qu'elle était la seule à savoir que le petit noyau de la grande intelligence de Gilles Hochepoix s'était autodétruit dans l'unité centrale de l'ordinateur en chef. C'est ce dont Flandrin se rendit compte très vite en apercevant sur le sol, au milieu des débris de la machine, une espèce de grain de riz carbonisé qui était à peine plus gros qu'une chiure de mouche. Chacun reconnut l'étendue du désastre en voyant s'éloigner la perspective d'une correction technico-scientifique de la redistribution libidinale qui avait tant secoué le Monde-Mondes.

La consternation était générale.

– Oui, nous voilà frais, dit Mek-Ouyes.

– Il va falloir tout lui réapprendre, souffla Flandrin soudain épuisé.

– Est-ce que ça ne vaudrait pas la peine de lui réinstaller ce débris ? suggéra Imam Anké en le saisissant au bout de son doigt qu'il avait mouillé de salive.

– Il y a tout de même des choses qu'il sait encore, minaуда Agatha de Win'theuil que le gigantesque bébé était en train de lutiner sans vergogne et par derrière.

Cent quatre-vingt-treizième épisode

On avait décidé de tenir en urgence la réunion du conseil qui avait été programmée et régulièrement repoussée. On resterait debout pour gagner du temps, comme font parfois les collectifs de rédaction des journaux quotidiens. Agatha de Win'theuil prit la parole, décidée.

– Qui demande la parole ? trouva-t-elle à dire.

– Partons à Udhagamandalam ! dit Imam Anké. La tenue de la conférence est plus que jamais maintenue.

– Qui part ? Qui reste ? demanda Mek-Ouyes.

– Nous partons tous, suggéra Flandrin. Qu'au moins nous diffusions auprès de la cinquantaine de délégués ce que nous venons de réapprendre.

– Vous voulez transformer la conférence en partouze ? s'indigna Rabbi Boshé.

– Je crains que nous n'ayons pas le choix, nota Mek-Ouyes hilare.

– Moi, je reste ici, déclara Hélène. Je reste avec Gilles.

– Ce serait dommage.

– Ouin, ouin...

– Vous voyez bien, il n'est pas en état de voyager. Je vais m'occuper de lui ici même et tenter de lui faire retrouver sa mémoire.

– Sa mémoire ou son intelligence ?

– C'est un peu lié, non ?

– Soit, dit Flandrin. Nous devons effectivement faire ce pari. Hélène, emmenez-le régulièrement dans le décor de la rotonde, en vue plongeante du globe monde-mondiens. C'est un lieu tellement suggestif qu'il pourrait bien produire un choc sur une mentalité éprouvée.

– Vous avez certainement raison, John.

– Nous resterons en contact régulier avec vous.

– Je veux bien rester aussi, dit Ozalide.

– Exclu ! dit Rabbi Boshé. N'oubliez pas que vous êtes chroniqueuse des événements et conteuse quand besoin est. Vous nous serez indispensable.

– C'est évident, dit Imam Anké.

– Mais alors, dit Ozalide, quelle va être notre politique ? Je suis désolée, mais je ne me vois pas draguer sans retenue le délégué pour lui faire du bouche à bouche, traquer la déléguée pour la faire reluire... C'est inconvenant.

– Il va falloir se forcer, pourtant, dit hypocritement Agatha de Win'theuil.

– Vous n'y pensez pas.

– Il n'y a pas d'autre solution, admit Flandrin. Quand nous aurons effectué notre part, de façon significative, nous pourrons passer le relais. Pas avant.

– À quoi bon, finalement ? Vous êtes-vous posé la question ? Pourquoi vouloir à tout prix remettre le Monde-Mondes dans son statu quo ante ?

« Pour retrouver le pouvoir », pensait Agatha sans le dire.

« Pour renouveler l'espèce », songeait John Flandrin en son for intérieur.

« Pour continuer à vivre des plaisirs », concluait Mek-Ouyes, certain que cet avis était secrètement partagé par tous.

– Pour donner une chance à Ozalide de connaître l'amour, dit sérieusement Imam Anké qui se désespérait de voir cette fille rester à distance du grand sentiment et des grands mouvements doux et saccadés qui vont avec.

On entendit, insistant, le klaxon d'un autocar qui montait de la route.

– Il va absolument falloir y aller, dit Rabbi Boshé. J'ai préparé des affaires pour tout le monde. Ne tardons plus. Nous aurons le temps de poursuivre cette discussion dans les transports.

– Vous êtes bien sûre que vous voulez rester, Hélène ? dit Ozalide en inclinant sa tête en guise d'imploration douce.

– Tout à fait certaine. Je ne peux pas me concentrer avec tout ce monde autour de nous. Je suis sûre que je vais agir sur le développement mental de mon Gilles. Si toutefois il me laisse un peu tranquille.

Hélène avait frappé de sa main sur la main baladeuse de son époux qui fourrageait sous ses jupes. Qu'à cela ne tînt, le bébé excité tentait déjà sa chance avec Ozalide qui dit, effarée :

– Je m'en vais, je m'en vais. Effectivement, il vaut mieux que je m'en aille... Il n'y a pas d'autre solution.

– Nous nous reverrons, Ozalide. Merci pour tout ce que vous avez fait.

– Moi ? mais je n'ai rien fait... Que voulez-vous dire, Hélène ?

– Partez, partez...

– Partons, partons.

– John, dit Agatha en roulant des yeux de panthère affamée, John Flandrin, mon ami, je peux compter sur vous dans le car ? Je voudrais que nous nous installions au dernier rang, comme lorsque nous étions adolescents.

– Je n'ai pas souvenir de vous, lorsque j'étais adolescent, dit froidement Flandrin. Et puis, au dernier rang, on ressent fort tous les cahots.

– Tant pis, soupira Agatha, je m'occuperai du conducteur.

Cent quatre-vingt-quatorzième épisode

– À ce train-là, disait Mek-Ouyes, nous ne serons pas à Izmir avant la nuit... .

– Eh oui, confirma John Flandrin. La conduite sans influx n'est que ruine de l'efficacité, c'est-à-dire de la moyenne !

– J'en connais un qui doit savoir ce qui lui reste à faire.

Que voulait dire Ozalide ?

– Je veux dire que quelqu'un parmi nous a le permis poids lourds et transports en commun.

– C'est vrai, dit Mek-Ouyes qui se frottait les mains, vous accepteriez que je conduise ? Ça fait si longtemps... John, vous avez l'air dubitatif...

– À condition que vous alliez à une vitesse seulement normale, en prenant garde aux ânes, aux vélos, aux piétons, qui se sont habitués à la nonchalance générale et même à celle des gros porteurs.

– À vous de jouer, Agatha, dit Rabbi Boshé qui voyait déjà la jeune femme étudier dans sa tête un baisodrome à l'arrière de l'autocar.

– C'est comme si c'était fait, sourit Imam Anké en pressant l'épaule de son compagnon.

Alors, Agatha de Win'theuil aperçut la pancarte, à l'avant, qui disait en gros-

ses lettres ce qu'il ne fallait pas faire, par exemple « Parlare a l'autista », qui n'était pas l'autiste, autrement dit « Défense de parler au conducteur et de cracher par les fenêtres ». Agatha descendit dans l'allée centrale après avoir indiqué d'un signe de tête à Mek-Ouyes qu'il ait à se tenir prêt, et que pour ce faire, déjà, il s'approche et du moins soit en mesure de suivre les péripéties de la conversation.

– Dites-moi, chauffeur, Monsieur le chauffeur, euh... mais vous avez certainement un nom plus personnel...

– Hon.

– Vous ne voulez pas me le confier ? Moi, c'est Agatha.

– René.

– C'est pas vrai ? Vous vous appelez René ? Je n'en crois pas mes oreilles.

– Hon ?

Agatha de Win'theuil était sincèrement éberluée de la coïncidence. Elle se reprit vivement.

– C'est le prénom que je préfère. J'ai connu un René, naguère...

La voix d'Agatha avait baissé, apparemment entravée par l'émotion, mais c'était peut-être une supercherie. Mek-Ouyes jouait les indifférents.

– Oui, j'ai connu un René, autrefois, c'était un bon chauffeur. C'est incroyable ce qu'il chauffait. Il devenait chaud au quart de tour... Ses épaules étaient chaudes, ses biceps étaient chauds. Tout son être allait et venait comme le piston dans un cylindre. Il lui suffisait de penser « moteur », et il était parti. Ça ne vous fait rien que je vous dise tout ça ?

– Oh si, ça me fait quelque chose, dit le chauffeur, ça me fait même doublement quelque chose.

– C'est vrai ? espéra Agatha. Dites-moi quoi... Dites-moi ce que ça vous fait en deux mots...

– Ça ne me fait ni chaud ni froid, si vous voulez savoir.

– Vous bâillez...

– Oui, j'ai un coup de barre.

– Arrêtez-vous. J'ai envie de pisser.

Le chauffeur René était docile. Il avait complètement perdu l'habitude des clientes exigeantes. Il s'arrête. Sans attendre, voilà Mek-Ouyes qui l'assomme et le transporte au fond de l'habitable où il l'allonge. Agatha de Win'theuil le remplace au chevet du corps inerte. Mek-Ouyes revient prendre le volant et multiplie par deux la vitesse du véhicule. Agatha se met en devoir de transmettre à René le vif-argent qui naît dans le bas-ventre. Rabbi Boshé et Imam Anké étudient avec sérieux les dossiers secrets de la conférence future. Ozalide prend des notes sur les événements récents et met en forme ceux de la veille en regardant avec amour John Flandrin qui sommeille.

Mek-Ouyes observe le pays de chaque côté de la route : une population rare qui est encore écrasée de sommeil et d'inactivité. Il rêve d'une tournée révolutionnaire comme il faudrait en organiser. Périodiquement s'arrêter et permettre à des gens choisis de monter pour les soins particuliers : c'est le grand autocar de l'amour redressé. Le boulanger itinérant, le poissonnier volant, le bibliobus, doublés par la brigade érotothérapeutique. La médecine lâchée dans la nature comme un traitement des cultures par hélicoptère. Mais quel travail en perspective ! On ne va jamais y arriver.

Bientôt, le port d'Izmir était en vue. Agatha se rajustait, fière du labeur accompli. Le car se gara sur le quai en vue du bateau, le *Drakkar de Pirou*.

Cent quatre-vingt-quinzième épisode

Le *Drakkar de Pirou* était mi-cargo, mi-taxi des mers. Il appareilla de façon morne et sans efficace. Comme l'équipage n'était constitué que de garçons, Agatha de Win'theuil n'eut de cesse d'expliquer à ses compagnons qu'il fallait se dévouer. Elle-même avait trouvé en son chauffeur un partenaire hyperactif qui ne voulait plus la quitter. Or, dans l'équipe des doués d'amour, on avait, certes, deux homosexuels, Imam et Rabbi, mais qui étaient gravement monogames. Rien ne les poussait aux aventures extérieures et nouvelles. On avait encore un Flandrin disponible et bi, mais qui se révélait plutôt sentimental et avait l'intention de chercher, parmi les garçons de l'équipage, un amour plutôt que des coups. Ozalide aimait plus que jamais son John, en ayant l'air de rechercher avant tout l'échec et de s'y complaire. Elle s'enferma à double tour dans sa cabine. Mek-Ouyes avait certes des envies fortes, mais désormais, après tous ses excès, ouvertement hétérosexuelles, et c'était son Hélène absente qui mobilisait le gros de ses volontés d'ébats.

On voit donc que notre brigade n'était pas la mieux douée pour transformer en un clin d'œil le *Drakkar de Pirou* en bateau pour Cythère. On laissa Lesbos à tribord sans grand émoi, on passa Rhodes et Chypre au loin. Et c'est avec une lenteur escargotique qu'on entra, à Port-Saïd, dans le canal de Suez, où l'on mouilla sans trop savoir la raison.

Mek-Ouyes inactif et pensif regardait le paysage ; Ozalide était toujours confinée dans sa cabine hermétiquement close ; Agatha sortit de la sienne où elle était parvenue à épuiser son chauffeur ; Rabbi Boshé et Imam Anké tentaient de se convaincre l'un l'autre de commettre un écart pour la bonne cause, sans y réussir ; John Flandrin n'avait pas trouvé chaussure à son pied.

— Si ça continue comme ça, dit Rabbi, nous n'arriverons jamais à Cochin en temps et en heure.

Le soleil tapait fortement sur le pont, accentuant la torpeur générale dont l'équipage était accablé. Il était plus ou moins prévu de faire le plein de carburant, encore eût-il fallu que le capitaine consentît à se rancarder auprès de son armateur pour obtenir un bon de commande de fuel, ce qu'il repoussait sine die de faire. Un comble, pour le *Drakkar de Pirou*, le canal de Suez, passage des passages, était tout doucement en train de devenir une impasse.

Un événement inattendu vint heureusement corriger ce que la situation avait de désespéré. Comme le capitaine errait sur le pont à sa façon désespérante et lén-

niste : deux pas en avant, un pas en arrière, un accoudement sur le bastingage qui durait de cinq à dix minutes, et puis à nouveau deux pas de côté, un pas de retour, et accoudement à peine plus loin, il finit par perdre son équilibre, alors qu'il n'était même pas pris de vin ou de gnôle, et tomba dans la baille. Chose curieuse, il fut le seul, d'abord, à s'écrier, de façon d'ailleurs assez placide :

– Un homme à la mer !

Pas de réponse sur le pont ; pas de branle-bas dans les coursives ; aucun écho dans la salle des machines. Seul un cuistot qui passait par là pour jeter une eau de cuisson de choux par-dessus bord entendit le cri répété. Il n'interrompit pas son action, vida sa gamelle et, reprenant le chemin des cuisines, croisa John Flandrin auquel il glissa, sans s'arrêter :

– Ah oui, au fait, il y a un homme à la mer, semble-t-il...

John se précipita pour regarder, vit effectivement le capitaine qui commençait à disparaître dans les vaguelettes, sa casquette flottant mieux que lui à deux mètres de distance. N'écoutant que son envie de se rafraîchir, Flandrin ôta ses chaussures et son pantalon et sauta. La relative fraîcheur de l'eau et l'odeur de chou mêlée à celle d'huile de machine lui donnèrent l'énergie nécessaire pour gagner la casquette (dont il se coiffa), puis le corps qui s'enfonçait. En quelques brasses techniquement irréprochables, il atteignit la chaîne de l'ancre qui lui permit de se reposer.

Par un hasard bienencontreux, il se trouva que Mek-Ouyes, qui dormait sur le pont, la tête sur le cabestan, fut éveillé par un frémissement de la ferraille.

– Mais qu'est-ce que vous fabriquez là, John ? dit-il en l'apercevant qui hale-tait au côté du capitaine inerte.

Cent quatre-vingt-seizième épisode

Quelques heures plus tard, le *Drakkar de Pirou* était méconnaissable.

– Vive les temps nouveaux ! s'exclamaient des voix pleines.

Le bateau était à Suez, réservoirs pleins et couilles vides, le canal avalé. La fraternisation avait été générale. Dès que le capitaine avait eu rejoint le camp des réveillés, il n'avait pas tardé à se faire expliquer le *comment* du *pourquoi*, ainsi que le *pourquoi pas* du *comment ça se fait*, et encore le *c'est ainsi* du *voilà comment*. Retrouvant sans peine toutes ses qualités d'officier qui connaissait son équipage, et notamment sa psychologie de chef, il trouva successivement un client pour John Flandrin, trois sujets dont Agatha n'aurait qu'à se louer, son second timide qui ferait un trio sans lendemains difficiles avec le couple Rabbi/Imam, un joli parleur, nommé Abdel, qui saurait écouter Ozalide elle-même et dont elle tomberait aussitôt amoureuse en oubliant son John. Il n'y avait que Mek-Ouyes, décidément,

qui serait demeuré inactif s'il n'avait aperçu sur le môle de Suez une soldate en uniforme qui lui tapa dans l'œil, sauta à bord à son invitation et bientôt sur ses genoux.

Alors, la mer Rouge fut le théâtre d'une croisière du bonheur où furent exactement répartis les retrouvailles d'avec l'amour et le déploiement d'énergie dans le travail de la navigation. La Bab el-Mandab, la Porte des Pleurs, devint celle des sourires et des ripailles, après qu'à Port-Soudan comme à Hodeïda, avant qu'à Aden, on eut effectué de brèves escales de ravitaillement avec petites graines de réveil amoureux plantées çà et là à la va-vite sur une jetée. Le maître à bord et capitaine avait établi une discipline de fer au sein du *Drakkar de Pirou*, de telle sorte qu'il y eût toujours une moitié de l'effectif vouée aux seules manœuvres maritimes, tandis que l'autre accomplissait son très agréable devoir civique que la lectrice peut très bien nommer elle-même, désormais.

Il y eut de la musique, il y eut des chansons fraternelles, sororales et conjugales. Il y eut des petits drapeaux dans le vent, des lampions dans la nuit indienne au large entre Laquedives et Maldives. Il y eut des accalmies très douces, seulement dérangées par le *bout'-bout'* des machines qui tournaient à pleine vapeur, sans affolement et sans retard.

Quand on atteignit le port de Cochinchine, il ne fut pas question de dispersion. Le capitaine était tellement acquis à la perspective d'un bouche à bouche général et d'intérêt général qu'il se mit tout entier, lui et ses hommes, au service de la République nouvelle dont Agatha de Win'theuil et Mek-Ouyes représentaient à ses yeux l'autorité suprême et biforme. Lui seul avait une stratégie. Il disait :

– Rien ne peut se faire tout seul... N'ayons aucune confiance en une dissémination involontaire et naturelle ! Ce serait le meilleur moyen de laisser se créer une élite, une nouvelle féodalité ou aristocratie libidino-libérale. Cette capacité de désir doit être donnée à tous, également. Ça ne se fera pas tout seul.

– On ne peut tout de même pas établir une sorte de recensement... La tâche serait insurmontable, hors de portée de nos pauvres forces...

– Certes, certes, mais puisque cette réunion doit avoir lieu à Ooty, grimpons tous ensemble à Ooty. Et nous lancerons, *vous* lancerez, depuis Ooty, l'appel d'Ooty, quelque chose comme ça : « Les glands qui, depuis quelque temps, occupent les palais oisifs du Monde-Mondes ont formé un gouvernement. Ce gouvernement, assis sur l'indifférence générale, s'est entendu avec lui-même pour en faire le moins possible. Il est vrai que nous-mêmes nous sommes rendus, pieds et poings liés, à cette condition qui nous était imposée. Considérablement plus que la force, ce sont les sommeils, les loukoums, les tisanes lénifiantes des massepanifiés qui nous ont jetés plus bas que terre, à telle enseigne que nous étions au bord de finir par leur ressembler. Toutefois, le dernier rire est-il lancé, celui du dernier à rire ? Le rêve est-il aussi lénifié que léninifié ? Le pire est-il toujours sûr ? Nenni ! »

– Il n'y a rien à dire, c'est de la belle prose, dit Mek-Ouyes.

Cent quatre-vingt-dix-septième épisode

– Silence !

– Continuez, Capitaine, continuez...

– Oui. « Ayez confiance, je, Mek-Ouyes, qui vous cause en connaissance de parlote, et Agatha de Win'theuil, qui affirme que le Monde-Mondes n'était qu'en stand-by. Le Monde-Mondes a perdu une partie, il n'a pas perdu le tournoi. Aujourd'hui, nous sommes la joue ; demain nous serons la gifle. Il y a une raison à cela : je ne suis pas isolé ; tu n'es pas solitaire ; elle n'est pas abandonnée ! Chacun a un roman (au moins) avec soi. Chacun sait ce qu'amour veut dire et vers quoi cela pousse, c'est-à-dire plus loin que soi. Dans le même bateau, il y a un équipage innombrable qui a vu fondre sur lui une épidémie. Mais cette épidémie est d'abord une disette. Après la pluie, vient le beau temps. Après la sécheresse, tombe la pluie. La disette se changera en dînette. On n'y échappera pas. Nous, Agatha de Mek-Ouyes, actuellement à Ooty, nous invitons tous ceux qui ne se résignent pas à venir réclamer auprès de nos services les munitions nécessaires aux retrouvailles avec la liberté, nous invitons les déprimés, les inactifs tout proches à avoir des rapports, des *rappports*, c'est le mot ! avec nous. De toutes les façons, nous sommes une force en marche. Personne ne nous empêchera de reparler. »

De fait, l'appel fut lancé d'Ooty quand le collectif du *Drakkar de Pirou* se retrouva dans les théiers après un voyage qui avait nécessité l'affrètement de plusieurs autocars au volant desquels Mek-Ouyes fit merveille en tête.

On retrouva, là-haut, les délégués déguisés en touristes aéronautes ou en industriels du palais des thés. Plusieurs dirigeables étaient en lévitation au-dessus du plateau transformé en étrange parking. Le capitaine du *Drakkar*, qu'Agatha de Win'theuil avait, de son propre chef, nommé colonel de montagne, n'avait pas perdu son temps. Sur le chemin, il avait organisé une sorte de brigade d'intervention, qu'il ne voulait pas nommer une armée, mais hiérarchisée de telle sorte qu'elle allait devenir une force efficace. Il était sûr qu'on en aurait besoin le moment venu. Il ne se trompait pas. Les foules enthousiastes qui grossissaient dans le sillage des libérateurs étaient encourageantes et énamourées mais étaient aussi tout à fait capables de devenir étouffantes par trop d'efficiencia effusive ou affective.

C'est à ce moment qu'on perçut dans la montagne le frémissement de préparatifs d'un certain couronnement présidimpératorial qu'un pseudo-Mek-Ouyes prétendait organiser.

– Qu'est cela ? dit Agatha de Win'theuil en fronçant les sourcils. Seriez-vous en train de nous doubler encore une fois en vous fabriquant un double, comme vous l'avez déjà fait au début de cette partie de roman elle-même ?

– Je ne vois pas du tout ce que vous voulez dire, chère et belle Agatha. Couronner empereur cette brioche de Massepain ? Comment pouvez-vous penser une seconde que ce puisse être un projet pour moi ?

– Je vois ce que je vois. En attendant, c'est un fait nouveau dont nous devons tenir compte : interdiction absolue de redonner de l'énergie à ceux qui sont nos ennemis politiques.

- Il est peut-être déjà trop tard, dit le colonel.
- Que voulez-vous dire ?
- Nous avons régularisé très largement, depuis notre arrivée.
- Qu’entendez-vous par « régularisé » ?
- Vous vous en doutez bien...
- Précisez, c’est un ordre !
- Redonné *la* faculté régulière, la libido.
- Voulez-vous dire que vous avez « régularisé » dans les rangs massepaniens ?
- Peut-être.
- Si c’est le cas, vous imaginez bien que c’est une faute.
- Je suis prêt à la reconnaître, mais aussi à la corriger.
- À la condition qu’il ne soit pas trop tard.
- Gardons la tête froide, dit le colonel. La présence à Ooty des Massepaniens est une coïncidence. Rien, absolument rien n’indique qu’ils se doutassent que se tiendrait ici et maintenant une assemblée à caractère révolutionnaire, ni même que cela les intéressât, à supposer qu’ils l’eussent su.
- Vous voulez que je vous croie ? dit Agatha.
- Votre devoir est de douter, mais le mien est de tenir bon quand je suis sûr de moi.
- Qu’en pensez-vous, Mek-Ouyes ?
- La venue de Massepain est annoncée pour quand ?
- Pour demain, dit le colonel.
- Bon, s’inquiéta Mek-Ouyes, vu l’enthousiasme populaire en cette période de régularisation, si on propose au peuple un couronnement par-dessus le marché, il va sauter sur l’occasion. Je pense donc qu’il va être temps de mouiller nos chemises.
- Ce qui veut dire ?
- Prendre le pouvoir, Agatha, ma chère.

Cent quatre-vingt-dix-huitième épisode

- Vous voulez dire *reprendre* le pouvoir, Mek-Ouyes, mon chou.
- En aviez-vous tant que cela ?
- Oh ! je n’en avais que pour autant que vous voulussiez bien m’en décharger de temps à autre.
- Il est vrai que j’aurais dû, certaines fois du moins.
- Voulez-vous dire que je faisais des catastrophes ?

– Sans vouloir vous vexer, je crois que nous sortons à peine de l'une d'entre elles.

– À laquelle vous avez, pardonnez-moi, votre part.

– Je la prends. Je la porte. Je l'assume.

– Ça se voit. D'ailleurs, ça vous réussit. Vous en êtes moins mou. Vous avez perdu des kilos superflus. Vous avez du nerf. Vous êtes séduisant.

– Et vous, d'être passée par l'état d'enveloppée vous a réussi. Votre beau corps a la mémoire du plantureux. Vous êtes magnifique comme vous n'avez jamais été, ce qui n'est pas peu dire.

– Merci, Mek-. Venez plus près.

– À vos ordres.

– Mes désirs, vous les nommez des ordres?

– Les désirs de mon amie sont mes désirs.

– Comme vous savez me parler aux femmes!

– Drôle de formulation... Et votre chauffeur?

– Je lui sais gré de m'avoir remise à flot. Il est doué. À présent, il découvre le sari, la jolie façon qu'a le sari de laisser libre le nombril des femmes indiennes. Il a du travail. Venez, Mek-Ouyes, allons dans les théiers.

– Infuser dans vos bras.

– Par exemple. Et réciproquement.

– Oui, ce sera discret.

– Je n'ai envie d'aucune discrétion.

– Il faudrait une petite pluie. Une petite pluie bouillante qui se serait préparée pour nous dans la bouilloire céleste, enfin, nuageuse, je veux dire, ciélienne, si vous préférez.

– Nos corps seraient-ils des tasses de porcelaine?

– Nous nageons dedans.

– Je suis le thé, je suis l'eau du thé, je suis la porcelaine, je suis la bouche, je suis le goût.

– Nous sommes le moment où l'innocence est plus forte que tout. Je suis le thé haussé presque à la force d'un alcool. C'est tellement agréable que l'agrément enveloppe tout le sens moral. Ce ne serait grave que si cet enveloppement était permanent et définitif. Or, il n'est que transitoire. Pour remplir notre devoir, nous avons bien besoin de rechargement, n'est-ce pas?

– Mais oui, Mek-, n'ayez donc pas tous ces scrupules. Un homme de devoir qui ne jouit pas, et ne jouit pas de son contraire, agit mal. Croyez-en une vieille vicieuse qui sait de quoi elle parle, mais n'est pas pire qu'une autre.

– Ici, ça devrait aller, vous ne pensez pas?

– Ça me semble parfait. Déshabillez-vous.

– Ah non! déshabillons-nous, plutôt.

– Et couchons-nous sur le lit de nos vêtements.

Au milieu des théiers, il y eut une rumeur. La douceur de ce qui s'y passa entre Mek-Ouyes et Agatha de Win'theuil n'était nullement exceptionnelle. Le moutonnement naturel des buissons dans le vent, le vermiculé du dessin des chemins utiles à la cueillette, le parfum à peine perceptible, presque seulement futur, de la feuille aromatique, tout cela apaisait le couple ignorant qu'autour de lui des quan-

tités d'autres couples étaient en train de se soigner ou d'exercer sans attendre leur santé retrouvée. Mais il y avait un phénomène curieux qu'Agath'Ouille de Mek-A ne pouvaient pas voir, et que voyaient tous les autres : sur l'écran d'un nuage qui rôdait pas très haut au-dessus des têtes, l'image de Math'theuil de Ouille-Gath était projetée comme par un évêque pour de complexes raisons de photomécanique hyperondulatoire. Cette image donnait une aura de mythicité nouvelle au couple déjà considérablement romanesque, chose qui aurait certainement déplu aux deux figures républicaines pures et dures si elles en avaient été avisées.

Chacun dans le Monde-Mondes, dont Udthagamandalam était à ce moment la capitale précaire, faisait ce qu'il avait à faire avec, devant les yeux, cet exemple hautain, ce modèle imprenable.

Or, une caravane venait d'arriver à Ooty, qui n'avait pas encore expérimenté les nouveautés du moment. Ses membres voyaient, eux aussi, le film sur le nuage, et notamment le plus important de tous, Massepain I^{er}, car c'était lui, assis dans un fauteuil porté à bras d'hommes, n'était pas très content de ne pas y voir sa propre effigie.

Cent quatre-vingt-dix-neuvième épisode

La vision du nuage eut pour effet de chatouiller la curiosité populaire, dans le même moment que les divers délégués, ceux-là même que Rabbi Boshé et Imam Anké avaient chauffés à blanc sans attendre, retrouvaient leurs capacités sexuelles du temps de l'ancien régime. Il n'y avait pas une minute à perdre. Chacune et chacun devaient y passer, le plus vite et le mieux possible, c'est-à-dire en toute connaissance de cause, et avaient à savoir à qui ils devaient cette nouvelle libération de leur potentiel.

Fatalement, cette action signifiait aussi que les massepaniens, heureusement très reconnaissables à leur chemise jaune munie de la fameuse poche inversée, ne seraient nullement bénéficiaires de cette campagne éclair.

– Ils sont vraiment trop cons, ces massepaniens ! s'amusait Mek-Ouyes en répétant auprès des nouvelles brigades l'interdiction formelle d'« insuffler » ces barbares.

– En tout cas pour le moment, tempérait Rabbi Boshé.

– Oui, disait Imam Anké, un jour viendra, tout proche, où ils seront à nos côtés. Je n'aime pas trop que se perpétue cette différence de catégorie humanitaire.

– En effet, réfléchissait Rabbi Boshé, un homme sur deux rêve de réduire l'autre en esclavage. Ce serait bien dommage de lui faciliter la tâche.

– Il n'en est pas question, rassura Mek-Ouyes. Agatha, qu'en pensez-vous ?

– Naturellement. Le risque n'est pas grand dans la mesure où les chemises jaunes ont une force de travail plutôt négative. S'ils étaient vifs et costauds, alors oui, je ne donnerais pas cher de leur avenir libre.

Dans la grande opération de réveil, éviter les chemises jaunes devint un jeu, qui ne manquait pas de cruauté, bien sûr, et qui consistait à s'envoyer figurément dans les airs entre les pattes des massepaniens interdits, qui n'avaient toujours aucun ressort et cherchaient à s'éloigner des baiseurs simplement comme on fuit les mouches.

– On avance, nota Ozalide. Tous les délégués du congrès seront bientôt réveillés. Il va falloir les réunir.

– Tout à l'heure sur le stade ! ordonna le colonel. Et bien encadrés par notre police.

– Nous ne craignons absolument rien, disait à qui voulait l'entendre une Agatha de Win'theuil trop sûre d'elle.

– Je veille tout de même au grain, disait son colonel.

– C'est superflu.

– Je ne crois pas.

Le colonel avait raison car, contre toute attente, Massepain I^{er}, le dernier duquel on aurait pu attendre un sursaut d'orgueil, entra dans une douce furie qui le conduisit, personnellement, à mettre la main droite sur le poignet d'Abdel X, la main gauche sur celui d'Ozalide, les prenant tous les deux en otage dans une poigne étrangement puissante.

– J'en ai assez de vous voir en activité de plaisir, dit Massepain aux deux amants tout neufs. J'en ai assez de voir une partie de mes Monde-Mondiens occupés à cette récréation générale qui semble bien les amuser. Moi aussi, je veux bénéficier du traitement de tous. Moi et les miens.

– Jamais, dit Ozalide.

– Jamais, dit Abdel X.

– Si. Abdel, allez dire à vos amis que je garde Ozalide dans ma poigne de fer. Vous êtes « libre », ha ha ha.

Ozalide tenta de se rebiffer, sûre que Massepain I^{er} n'arriverait pas à la cheville de ses rebiffades. Mais elle dut déchanter rapidement. Que se passait-il ? Massepain I^{er} avait de la force et même de la hargne. Mieux encore, Massepain I^{er} regardait Ozalide avec concupiscence. C'était impossible ! Qui avait contredit les ordres ? Massepain I^{er} bandait. Sans qu'aucun contact labial ait eu lieu entre la prisonnière et son geôlier, celui-ci avait rejoint le camp des réveillés. Et que se passait-il encore, tout à coup ? Les chemises jaunes étaient dans le même état, tandis qu'on les avait soigneusement éloignés des opérations érotiques ! Et quelque chose avait changé dans les airs : les oiseaux se grimbaient dessus en plein vol, les mouches et les abeilles ; les sauterelles sautaient deux par deux, superposées ; les chiens s'attachaient l'un à l'autre par grappes comme des crépidules. [Il n'a pas déjà été question de crépidules, ici ou là ? *La République de Mek-Ouyes* adore les crépidules.]

– Alerte générale ! commanda le colonel.

Deux centième épisode

– Alerte particulière à tous les massepaniens ! commanda Massepain I^{er}.

Or, bien des massepaniens avaient envoyé leur chemise jaune par-dessus les moulins. La situation était des plus confuses, mais il fallait bien reconnaître que, en un clin d’œil et coup de baguette, l’humanité tout entière, ainsi d’ailleurs que l’animalité, avait repris toutes ses passions.

– Il y a du Hochepoix là-dessous, suggéra John Flandrin.

– Ils auraient pu nous prévenir ! C’est irresponsable, totalement, d’avoir agi sans nous le dire. Je veux savoir ! Que s’est-il passé à Tyré ?

– Vous le saurez, Agatha, dit Imam Anké. Il suffit de leur téléphoner.

– Téléphonons, dit Rabbi Boshé.

Ils téléphonèrent sans attendre.

– Allô, Hélène ?

– Areu areu.

– Ce n’est pas Hélène. C’est Gilles ?

– Oura oura.

– Qu’est-ce qu’il dit ?

– Je ne sais pas... quelque chose comme « Hourra l’Oural »...

– C’est bien le moment... Demande à parler à Hélène !

– Hélène ! Je veux parler à Hélène !

– Arèn arèn.

– Raccroche !

– Il est toujours aussi niais.

– Rappelle !

– Allô allô ?

– Aro aro...

– Raccroche ! Rappelle, mon Rabbi.

– Mais, mon Imam, tu vas me faire devenir chèvre !

– Laisse-moi faire. Hélène, allô ?

– Oui, Rabbi Boshé, c’est moi.

– Non, c’est Imam. C’est pareil. Racontez, Hélène, vous avez fait quelque chose ?

– Aïe, oui, aïe, aïe !...

– Quoi ?

– Il y a eu un accident.

– Quel accident ? Vous êtes blessée, Hélène ?

– Rien de grave. Gilles m’a entrepris dans la rotonde, au-dessus de la sphère. Il était comme une bête. Nous sommes tombés enlacés sur la sphère. La sphère est brisée en mille morceaux.

– C’est donc ça ! Vous avez réussi, Hélène ! L’influx est revenu dans le Monde-Mondes, par tout le Monde-Mondes ! Victoire, victoire ! Vous avez bien mérité de cette victoire ! Vous ne sautez pas de joie ?

– Mais Rabbi... Gilles...

– Eh bien quoi ? Gilles...

– Gilles est toujours aussi imbécile...

– Dis-leur qu'ils nous rejoignent ici, dit Imam Anké, nous allons nous occuper d'eux.

– Imam a raison. Venez, dit Rabbi. C'est un ordre.

Pendant ce temps, le colonel et ses troupes de choc n'étaient pas restés inactifs. « Tous au stade » était l'ordre qui s'était répandu de par les collines. Sous-entendu : « Les chemises jaunes sur le terrain, les autres dans les tribunes. » Mais plusieurs chemises jaunes, au premier rang desquels le faux Mek-Ouyes, avaient rapidement défroqué pour rejoindre le parti mek-ouyio-agathien. Mais d'autres étaient au contraire venus faire une barrière de leur corps autour de Massepain I^{er} et de son otage qui campaient justement sur le rond central du terrain de football. Du moins, pour la scène poignante et terrible qui allait suivre inévitablement, l'unité de lieu serait-elle radicalement assurée par les circonstances. La négociation aurait lieu à ciel ouvert, sous les yeux de tous, démocratie on ne pourrait plus directe !

– Je déclare la séance ouverte ! dit Agatha de Win'theuil.

– Je déclare la séance ouverte ! dit Massepain I^{er}.

– Exigez la libération de l'otage, glissa Mek-Ouyes à l'oreille d'Agatha.

– Exigez-la vous-même ! Je ne suis pas votre porte-parole, que je sache.

– Notre parti a intérêt à parler d'une seule voix, c'est tout. Vous êtes notre championne, Agatha.

– Massepain ! commença Agatha.

– Massepain I^{er} ! corrigea Massepain.

– Massepain Dernier ! répliqua la furieuse. Lâchez Ozalide ! Vous n'avez pas le droit de négocier avec prise d'otage.

– Les lois sont les miennes, ma petite dame. Je vous ordonne de quitter ce stade et de laisser se faire le couronnement du présidempereur Massepain I^{er}.

– D'accord, mais rendez-nous Ozalide avant tout.

– Impossible.

– Comment, impossible ?

– Elle sera la présidimpérière, présidimpératrice, si vous préférez.

– Quoi ?

– Vous m'avez très bien entendu.

– Ça, c'est une idée, dit Ozalide à l'oreille de Massepain.

– Évidemment, répondit Massepain entre ses dents.

– Mais c'est impossible ! blanchit Mek-Ouyes.

– Est-elle consentante ? rugit Flandrin.

– Calmez-vous, chercha à le calmer Abdel X.

– Parfaitement, ricana Massepain, c'est le mot, consentante. D'ailleurs, elle va vous le dire elle-même. Ozalide, ma chère, parlez au Monde-Mondes réuni, je vous l'ordonne !

Un silence des plus impressionnants se fit sur le stade, terrain comme gradins. Massepain I^{er} avait lâché le poignet d'Ozalide, et celle-ci ne s'éloignait pas de lui. Au contraire, elle se frottait à lui comme une chatte en ronronnant. Elle posa la main sur l'épaule présidentiale-impériale et parla ainsi.

– Monde-Mondiennes, Monde-Mondiens...

Deux cent unième épisode

– Monde-Mondiennes, Monde-Mondiens... ceci n'est pas un conte. Ouf, nous avons eu chaud ! Je vous sens tendus, là, devant moi, et dans au moins deux sens du terme. Continuez à vous tendre au sens propre. Vous avez été suffisamment privés comme ça. Déboutonnez-vous. N'est-ce pas que vous aviez oublié comme c'est bon... Détendez-vous au contraire, sur un autre plan : je vous rassure, il n'y aura pas de guerre civile, intestine ou monde-mondiales. C'est moi qui vous le dis, sans trop me faire d'illusions : pourquoi me croiriez-vous sur parole ? Suis-je pas la moins bien placée de toutes pour vous faire des promesses du haut de mon métier de conteuse bleu ? Pourtant, vous l'avez vu, j'ai été prise en otage par un homme qui n'est pas celui que vous pensez. Ou qui ne l'est plus. J'ai parlé avec Massepain. Ou plutôt je l'ai beaucoup écouté. Il parla beaucoup et ne me fit pas de mal. Comme dit le proverbe ch'ti : « Grand diseux, petit faiseux. » J'ai senti sur moi sa poigne, quoiqu'il m'ait respectée dans mon intégrité physique et morale. De la façon la plus courtoise, c'était pour me demander ma main, afin de la remplir d'une demi-couronne présidimpériale, ou plutôt d'une deuxième, d'une couronne jumelle. Je ne sais pas si je suis tentée, pour dire le vrai, et je le lui ai dit clairement. Je n'ai pas dit non, tout en donnant mes conditions : pas question de se bagarrer. Le suffrage universel direct, majoritaire et à bulletins secrets s'impose, chacun le respectera, moi la première. Si Massepain est vainqueur, je serai sa Massepine. Je m'y engage absolument. Je m'y engage absolument. Je m'y engage absolument. Même si vous n'avez pas lu Mon-premier-est-une-salade, Mon-deuxième-est-une-salade, Mon-troisième-est-une-salade, Mon-quatrième-est-une-salade, Mon-cinquième-est-une-salade, Mon-sixième-est-une-salade, Mon-septième-est-une-salade, Mon-huitième-est-une-salade, et Mon-tout-est-un-écrivain-britannique, vous savez comment qualifier ce que je dis trois fois. Si Massepain n'est pas vainqueur, je reprends ipso facto ma liberté pleine et entière...

– ... dont je saurai que faire, dit dans sa barbe Abdel X.

– Je serai vainqueur ! gueula Massepain I^{er}.

– Nous verrons. Face à Massepain I^{er} (*ovation sur le terrain*), j'ai l'honneur d'enregistrer télépathiquement la candidature d'un duumvirat, encore que l'un des deux garçons soit une fille, celui d'Agatha de Win'theuil et de Mek-Ouyes (*ovation dans les tribunes*). Chacun des présents ici même va être amené à faire son choix. Il faudra, de plus, que dans les plus brefs délais cette élection soit confirmée, ou non, par tout le Monde-Mondes requalifié (« *Allons-y, allons-y* », *un peu partout dans les tribunes et sur le terrain*). Attendez... je n'ai pas fini. Chacun écrira le nom ou le double nom sur un papier qui va lui être distribué par l'intendance (ne vous laissez pas distraire par le fait que le recto du bulletin appelle à un match de football, mais qui a eu lieu sur ce terrain l'année dernière ; il restait des tracts, qu'ils servent à quelque chose !). Sur ce verso de ce papier, vous écrirez le ou les noms du candidat ou du duo. Mais ce n'est pas encore tout ! Vous aurez un autre travail citoyen à effectuer. Ne vous croyez pas quittes de

votre être politique parce que vous avez élu votre maître, bande d'hommes libres ! En plus du nom, vous écrirez sur le papier un souhait, mais attention, il s'agira d'un souhait d'intérêt général, pas du tout relatif à votre petite personne personnelle. Que ce soit bien clair. Ne seront retenus, et considérés par l'élu comme une base solide de leur gouvernaille, que les souhaits absolument désintéressés. Vu ? Cette fois, j'ai fini. Qu'on commence la distribution des papiers. J'espère que tout le monde a un crayon. Sinon, il va falloir emprunter et prêter. En avant ! Rédaction !

Chacun s'affaira, le crayon dans la bouche et les yeux au ciel.

– Quand vous avez terminé, pliez le papier en quatre et déposez-le dans le grand chaudron qui se trouve au rond central. Ça va faire une jolie procession démocratique. Une question ? Mais oui, si vous avez fini, en attendant le dépouillement, vous pouvez vous bécoter, bien sûr.

Deux cent deuxième épisode

– Elle a bien parlé !

L'autorisation donnée par Ozalide était, faut-il le dire, assez superflue, chacune et chacun s'accordant des actions amoureuses et festives poussées jusqu'à un point qui ne connaissait pas de pudeur ou d'interdit. On se doutait que cette liberté-là ne durerait pas très longtemps, et de toute façon l'envie était trop forte pour tergiverser. Comment avait-on pu se laisser ignorer à soi-même la déliciosité de la relation de désir ?

On vota, cependant, avec confiance et docilité, parce qu'il le fallait et qu'on n'avait pas trouvé mieux pour vivre avec des services publics et un recours, certes pas transcendant, mais dont l'immanence nous suffisait très bien. On n'a pas besoin d'être amoureux de son candidat pour voter pour lui. Voter, c'est le minimum. En plus, cette fois, il nous est demandé de conseiller celui pour qui nous votons. Alors, appliquons-nous.

On alla, donc, déposer le bulletin dans le chaudron de grande capacité dont on atteignait le bord en levant la main au-dessus de la tête. L'intérieur n'était visible qu'aux basketteurs de plus de deux mètres. Tout autour, veillaient au bon déroulement du dépôt dix agathiens menés par Abdel X et dix massepianiens menés par le faux Mek-Ouyes. Un votant ne pouvait approcher que tout seul, sauf les enfants trop petits en taille (car ils votaient à partir de sept ans d'âge).

Le vote dura ainsi plusieurs heures, sans incident particulier, même si quelques éclats de voix et palabres troublèrent à certains moments la queue de ceux qui attendaient leur tour.

Toute l'assemblée vota. Et Massepain vota lui-même pour lui-même. Et Agatha de Win'theuil vota la première. Et Mek-Ouyes vota immédiatement après elle. Et Abdel vota et Ozalide aussi. Rabbi Boshé vota et Imam Anké vota, l'un après l'autre, puisqu'on ne les autorisa pas à s'approcher ensemble du chaudron. Ils restèrent reliés à distance par une ficelle qu'ils déroulaient d'une pelote. Il y eut 3 008 votants, pas un de plus, pas un de moins.

– Le vote est terminé, annonça Ozalide. Retournez vous amuser dans les gradins.

On dépouille. On scrute. On compte et recompte. On se méfie. On contrôle.

Pendant le dépouillement (assez long), Mek-Ouyes posa une question qui le tarabustait à Rabbi Boshé et à Imam Anké :

– Mais comment avez-vous fait pour vous réveiller, charnellement, de vous-mêmes, à la charnière des cent soixante-dix-neuvième et cent quatre-vingtième épisodes, c'est-à-dire en dehors de toute transmission buccale liée à moi, et bien avant la guérison générale ?

– C'est notre secret, dirent-ils à l'unisson. Le roman-feuilleton a besoin de temps en temps d'un misérable petit secret (pas des tas !).

– Chut, taisez-vous un peu, Ozalide proclame.

Le silence se fit. On se rajusta. Un silence de trois mille voix n'est pas un silence de deux personnes.

– M. Massepain : 1 001 voix ; Mme Agatha de Mek-Ouyes : 2 002 voix ; bulletins blancs : 2 extinctions de voix ; bulletins nuls : 3 (celui de Gilles Hochepaix de Corignon, bâtons et pâtés illisibles [Hélène, elle, avait bel et bien voté] ; celui d'un plaisantin qui avait écrit Massepain/Win'theuil ; celui d'un rigolo qui avait écrit Mek-Ouyes/Massepain) ; non-participants au vote : 0. Mme Agatha de Win'theuil et M. Mek-Ouyes sont présidents du Monde-Mondes, conjointement, pas de vice-présidence.

Une ovation s'éleva.

Massepain I^{er} et dernier écrasa une larme, baisa la main d'Ozalide, serra la main de Mek-Ouyes, s'inclina devant la Win'theuil, tira l'oreille de ses conseillers, salua un tiers de la foule de toutes ses dents rieuses avant de lancer un bras d'honneur aux deux autres tiers. Il fut beau joueur.

– Ce n'est pas tout, dit Ozalide, il y a les souhaits, à présent.

– Oui, les souhaits !

– De même que les suffrages se sont divisés sur les deux candidats, les souhaits sont au nombre de deux, signe que l'unanimité n'est pas la règle de la société monde-mondienne. Cela dit, je m'attendais à 3 008 souhaits. Le fait qu'il n'y en ait que deux atteste de leur importance.

– Quels sont-ils ?

Oui, quels étaient-ils ?

Deux cent troisième épisode

Rapporter les deux souhaits demandait une formulation synthétique qui rendît compte de toutes les manières d'expression des différents votants. Ozalide avait planché sérieusement sur le sujet, avant de faire son annonce. Abdel X l'avait aidée ; John Flandrin avait relu et approuvé. Malgré son envie fortement exprimée, Agatha de Win'theuil n'avait pas été autorisée à jeter un œil sur les injonctions populaires avant leur annonce solennelle. Mek-Ouyes, quant à lui, n'en avait pas exprimé le désir. Il était d'ailleurs passablement inquiet et impatient que cette affaire finisse. Il démissionnerait au plus tôt, donnant tout le pouvoir à Agatha, sans que ça coûte rien à sa vanité ni à son bonheur retrouvé. C'était, du moins, l'essentiel de sa rêverie du moment. Le public commençant à s'impatienter et à le montrer, Ozalide leva la main, tourna symboliquement sur elle-même pour donner le sentiment qu'elle s'adressait à l'anneau entier de spectateurs, et parla ainsi :

– Premier souhait populaire : Agatha de Win'theuil épousera Mek-Ouyes (*ovation d'un demi-stade, chacun reconnaissant son vœu*). Second souhait populaire : Mek-Ouyes épousera Agatha de Win'theuil (*ovation de l'autre moitié du stade*). En quelque sorte, le peuple demande qu'en mariage Agatha et Mek-Ouyes convolent. Le peuple les demande en mariage ! C'est presque l'unanimité, même chez celles et ceux qui ont voté Massepain ! Qu'on se le dise. Ça fait évidemment réfléchir.

– C'est tout réfléchi ! C'est oui ! s'écria Agatha de Win'theuil au comble de la joie.

Il y eut alors une ovation encore plus faramineuse.

Mek-Ouyes se sentait obligé de dire quelque chose, mais se trouvait dans l'incapacité de répéter simplement l'acceptation agathienne. Trois mille yeux étaient fixés sur lui, qui se sentait moralement déshabillé par toute cette foule.

– Je suis, balbutia-t-il, je suis... dans le dénouement le plus total... Ma surprise... Je ne suis pas digne...

Il fut sauvé par Agatha, qui regrettait déjà d'être intervenue aussi rapidement sans avoir pris le temps de réfléchir. Elle dit :

– Amis, mes amis et mes amies, gardons notre sang-froid. N'oublions pas qu'une grande consultation générale doit être lancée dans les prochains jours pour confirmer notre élection (résultat dont je ne doute pas). J'ai exprimé mon accord enthousiaste avec votre souhait si émouvant pour notre... pour ma vie privée. Nous autres femmes savons toujours par réflexe ce que nous dit notre cœur. Vous savez bien que c'est beaucoup moins net chez nos amis les garçons, dont la lenteur en la matière n'a d'égale que l'ambiguïté de leurs réflexions. Laissons donc à Mek-Ouyes un temps de réflexion suffisant, que nous utiliserons quant à nous pour réfléchir à notre tâche. D'ores et déjà, je peux vous assurer que nous l'embrassons avec passion, mais aussi avec l'expérience d'une catastrophe désormais sous contrôle, qui aurait pu mal tourner. Nous avons tous besoin d'un temps de réflexion et de vie paisible. Vous pouvez me faire confiance. Vous saurez, je le souhaite, confirmer votre choix de notre beau couple. En attendant, retrouvez-vous vous-mêmes en

position de rencontre et d'union. C'est ce que vous pouvez faire de mieux, dans la période présente. Et rendez-vous dans neuf mois pour le baby-boom.

Ils ne se le firent pas dire deux fois, les Monde-Mondiens. Et c'est ainsi que, pour la dernière fois dans l'Histoire récente, avant le grand retour du pruritisme qui démangeait déjà, ça et là, certains prophètes de fortune, on vit une foule nombreuse se livrer à des échanges de la plus grande générosité. Il n'est peut-être pas opportun que le roman-feuilleton entre à présent dans les détails, lui qui n'en a pas été avare tout au cours de cette V^e partie. Sachons seulement que tout le monde, presque sans exception, était à la tâche. Le « presque » concernait les deux sur lesquels venait d'être braquée la plus crue des lumières sortie des plus puissants des projecteurs : Agatha de Win'theuil regardait Mek-Ouyes avec inquiétude. Mek-Ouyes regardait Agatha avec méfiance. On pouvait considérer, éventuellement, qu'ils se regardaient en chiens de faïence.

Sixième partie

Les mariages d'Agath-Ouyes

(comprenant sept épisodes
composés par Frédéric Forte)

Premier épisode

Mek-Ouyes habite à Gland, et il y lit tout Dard.

D'ailleurs, il se tape sur les cuisses. Gland, c'est en Suisse. Mek-Ouyes s'y distrait gentiment. Gland, c'est sur le lac Léman, une petite ville tranquille avec géraniums aux fenêtres et mimosas au pied de grandes tours d'habitations. Ce coin romand n'est pas si riche que le laisse entendre la réputation confédérale, mais enfin le paysage somptueux est tout de même gratuit pour tous avec ses toits de neige. Dard, c'est le prénommé Frédéric, avec lequel Mek-Ouyes exerce pour l'heure ce qu'il appelle sa « tentation de San-Antonio » : lire cette œuvre romanesque, alité, dans sa totalité, à s'en faire péter les rétines et cramper les zygomatiques, jusqu'au dégoût.

Mek-Ouyes ne fait pas que lire Dard. Entre deux titres dévorés sans pause (aujourd'hui *Du sirop pour les guêpes* et *Si ma tante en avait*), il fait aussi de la photo d'art, manière argentique. Il photographie des dominos avec une pellicule couleur ; avec une pellicule noir et blanc, des arcs-en-ciel.

À Gland, Mek-Ouyes a trois amis avec lesquels, le soir, il aime s'entretenir de la situation politique et civilisationnelle sous les sycomores en sirotant un petit vin blanc compté en décis. Il y a là une jeune gériatre de vingt-huit printemps qui vit maritalement avec un vieux pédiatre de soixante-douze hivers. Le troisième larron est un pédophile de quatre-vingt-treize ans qui est retombé en enfance et se trouve donc atteint de narcissisme aigu.

Le soir, au café de la Planète, tous les quatre discutent très volontiers, ainsi que très passionnément, de l'état du Monde-Mondes.

– Ce n'est pas, dit Mek-Ouyes en s'adressant tout particulièrement à la jeune gériatre tout ouïe, ce n'est pas que le Monde-Mondes soit plus intéressant qu'une goutte de rosée sur l'élytre d'une sauterelle, mais, forcément, il est tout de même plus riche qu'elle en péripéties romanesques.

– Vous savez, répond à côté la jeune gériatre, au jour d'aujourd'hui, le commissaire San-Antonio ne pourrait plus guère s'occuper du Monde-Mondes, il aurait pour cela le ton et la cuisse beaucoup trop légers !

– Que voulez-vous dire ? dit Mek-Ouyes. Il serait tout à fait capable de changer son ton !...

– Je v...

– Si les petits enfants d'aujourd'hui, coupa soudain, assez grossièrement, le vieux pédiatre, urinent statistiquement moins que leurs aînés – je veux dire : que leurs devanciers au même âge – c'est parce que, inconsciemment, ils intériorisent

une intention louable, celle de ne pas trouver davantage la couche d'ozone par leurs dégagements de chaleur interne. J'ai conclu ça de plusieurs études qui sont tout à fait convergentes si l'on sait lire.

– Qu'est-ce que tu racontes ? monta au créneau la jeune gériatre. Tout ça n'a strictement rien de commun ! Mais si tu veux parler miction, beaucoup plus significatif en revanche est le fait que 12 % des mâles de plus de quatre-vingt-quatre ans de l'hémisphère nord pissent désormais sur des pyramides de glaçons préalablement mentholés, afin de mieux supporter les délais de la rétention. Je développerai ça bientôt dans un article documenté que je suis en train d'achever.

– Tu as de très très beaux yeux, tu sais, dit à son miroir le pédophile retombé en enfance qui suçait son auriculaire.

– Ouais, reprit Mek-Ouyes, tout ça est bel et bon, mais qu'on me dise enfin, vous qui connaissez à vous deux l'alpha et l'oméga de l'enfance et du grand âge, si oui ou non l'homme change ! s'il est vrai que la jeunesse trouve désormais tout égal à tout, comme on le lit ça et là, le Mal égal au Bien, le sévice à la caresse...

– « Sévice » n'existe qu'au pluriel, *sévinces*, corrigea le pédophile retombé en enfance, qui avait de temps à autre des restes de grammaire et suçait à présent son annulaire en bavant sur ses genoux.

– ...la souffrance et le plaisir... dans un immense melting-pot de virtualité immatérielle, fictionnelle et désincarnée !

– Eh bien, dit la jeune gériatre, il n'est pas faux que le 4^e âge sourit béatement, quand on lui parle du passé, et grimace horriquement quand on l'entretient de l'avenir qui ne lui appartient plus...

– Tu racontes n'importe quoi, éructa le vieux pédiatre.

– Sache bien, mon pauvre ami, reprit la première avec un agacement non réprimé, une chose en tout cas irréfragable : lorsque je serai une vieille gériatre, tu ne seras pas devenu un jeune pédiatre.

Deuxième épisode

À l'écoute de cette provocation, que le temps de repos nécessaire entre deux épisodes du roman-feuilleton *La République de Mek-Ouyes*, VI, « Les mariages d'Agath-Ouyes », avaient permis de digérer, le vieux pédiatre haussa les épaules en se fendant d'une deuxième tournée de vin blanc pour tout le monde. Il reprit :

– En fait, il est vrai que le 1^{er} âge rêve de plus en plus tôt.

– Rêve de quoi ? dit Mek-Ouyes.

– Rêve. Rêve, c'est tout. Rêve absolument. Les électro-oniogrammes, désormais bien au point, sont formels. Les ressortissants du 1^{er} âge rêvent de plus en plus tôt, dès

le ventre de leur mère ou dès leur éprouvette, et les nourrissons peuvent très bien se passer de téter le biberon de leur père ou le sein de leur mère dès qu'ils ont faim, par exemple si on leur met entre les mains dans le berceau une zapette à douze coups.

– Vous habitez chez vos enfants ? dit à son reflet le pédophile retombé en enfance qui suçait son médius.

– C'est quoi, ça, une zapette à douze coups ? fronça Mek-Ouyes les sourcils.

– Rien d'autre qu'une zapette à six coups doublement performante, précisa le vieux pédiatre en haussant les épaules comme si on lui demandait d'enfoncer une porte ouverte. La zapette lui donne accès à tout un univers mental et technologique qui n'a que des rapports lointains avec la réalité de sa condition. Je crois que c'est clair.

– C'est clair, en effet, s'excéda la jeune gériatre en proposant au pédophile retombé en enfance, qui suçait à présent son index, un ensemble de quatre carrés de chocolat au lait et aux noisettes. Il reste que la centenaire que je connais bien et que j'ai revue avant-hier me disait encore (c'est son leitmotiv) : « Ah, mais, je suis inquiète !... Enfin, qu'allez-vous voir, vous, la jeunesse, je suis très inquiète. Vous allez être ballottés comme des coquilles de noix dans un torrent de montagne ! Que pourrais-je bien faire pour vous prévenir et vous aider ? Nous avons eu une si belle vie, quant à nous, dans le passé... »

– C'est peut-être vrai... argua Mek-Ouyes.

– Oui, sa famille a été décimée pendant les deux guerres du Vietnam, la française et l'américaine. Elle-même s'est installée au Chili en août 1973 afin de vivre tranquille et active en ouvrant un sex-shop dont la spécialité était le godemiché de marque déposée *Pine-hochet*, ce qui n'a pas plu, on se demande pourquoi, aux autorités nouvelles, ce qui lui a valu plusieurs condamnations et internements très durs pendant cinq ans. Elle parvint à s'évader à pied jusqu'en Bolivie, dans la montagne de laquelle elle erra six mois, enceinte jusqu'aux dents dans le froid et les neiges, accouchant dans une crevasse entre deux lamas. Après quoi, elle connut cinq jours de répit avant de trouver asile avec ses jumeaux sur le pont d'un porte-conteneurs qui quitta le port de Callao pour le canal de Panamá où elle contracta, en famille, un paludisme carabiné qui emporta les deux enfants, la coucha sur le flanc six mois avec d'horribles maux de tête, tandis que lui venait en aide un petit truand colombien vendeur de cocaïne qui la convainquit d'aller livrer sa « blanche » à Baton Rouge (Louisiane) en ingérant dans son estomac des petits boudins en plastique remplis de poudre. L'un des boudins creva dans la panse et lui occasionna une surdose overdosée qui faillit bien l'emporter à son tour. Opérée en urgence à la prison de Houston, Texas, où elle avait été enfermée, elle fut recousue en hâte non sans qu'on lui eût enfilé à l'intérieur une bande de staphylocoques dorés sur tranche qui l'accompagnèrent plus ou moins durant ses dix années de détention. Au moment où elle fut enfin libérée, peine purgée, la pauvre femme ne trouva rien que mieux que de rejoindre la secte parabaptiste du Très-Saint-Parfum-du-Fond-de-Jésus, qui avait mis à son programme un suicide collectif assez gratiné puisqu'il consistait à bâtir à grands frais un four solaire dans un coin perdu des montagnes Rocheuses et de s'allonger à cinq cents sur le grill avec de l'huile de pépin de pomme et du fromage râpé sur tout le corps, avant de refermer la grande porte derrière eux...

Tandis que la jeune gériatre continuait le récit de vie de la respectable dame, le vieux pédophile, chose étrange...

Troisième épisode

Pendant ce temps, étrangement, le pédophile âgé qui était retombé en enfance ne suçait pas son cinquième doigt, comme on aurait pu s'y attendre, pour la raison qu'il avait jadis travaillé dans la menuiserie et qu'il avait donné son pouce au ruban de la scie.

– Si j'ai bien suivi l'histoire de la vieille dame, dit Mek-Ouyes, elle a réussi à se sortir du four à temps...

– ...et avec les honneurs, confirma la jeune gériatre. Elle fut effectivement la seule rescapée du massacre, mais à quel prix ! Elle avait dû attendre que la température stagne un peu trop longtemps à 50 degrés centigrades pour s'improviser réparatrice et faire celle qui se sacrifiait en tentant une sortie avec la trousse à outils en direction des capteurs solaires. Déjà sa peau était au bord de cuire et se trouvait gravement déshydratée. Si elle n'avait pas eu la chance de voir passer au-dessus de sa tête un orage bienveillant qui cacha le soleil et creva des trombes d'eau, sans doute y serait-elle restée, même hors du four.

– Avait-elle renié la secte ? se demanda Mek-Ouyes à voix haute.

– Elle prétend que peut-être bien. Ou plutôt, que ses aventures précédentes, dont elle avait réchappé, lui avaient appris la satisfaction qu'il y a à faire la nique aux catastrophes pour lesquelles on se sent programmé. Elle descendit de la montagne, vendit son témoignage anonyme au *Washington Post* avant, in extremis, de s'engager dans l'armée américaine du général Nycole.

– Quoi ? sauta Mek-Ouyes sur sa chaise en bois, vous avez dit l'armée états-unienne du général Nycole ?

– Eh oui, mon cher ami, je vous gardais ça pour la presque fin de mon histoire. Le corps d'armée du général Nycole traversait bientôt l'océan Atlantique pour aller prêter main forte à la République de France au moment où celle-ci cherchait à se débarrasser d'une micro-mini-république que vous connaissez mieux que personne, je crois.

– La République de Mek-Ouyes... murmura Mek-Ouyes avec un fond de ton de nostalgie passablement mek-ouyenne et qui ne manquait pas de poignant. Ainsi, cette pauvre femme aurait combattu dans les rangs de cette ordure de Nycole... Je n'ai pas souvenir qu'il y eût des femmes dans le contingent yankee.

– Au moment de la grande explosion, elle fut pourtant atteinte de plein fouet par un éclat de tricornuzène défoliant à l'œil droit, qu'elle perdit et ne retrouva jamais, bien qu'à l'entendre elle l'eût cherché longtemps du seul œil gauche.

– Quelle horreur !

– C'est le mot, coupa le vieux pédiatre, mais, bast ! nous ne sommes pas là pour nous appesantir sur les maux des ancêtres, quand ce sont les enfants, surtout, qui ont besoin de notre commisération, figurez-vous.

– Comment, comment ? protesta la jeune gériatre, voilà que cet animal va encore prêcher pour sa chapelle de clientèle au détriment de la mienne ! Non, non, non, ma vieille dame, même au bout de son rouleau, a droit aux honneurs de notre conversation. Déjà que Mek-Ouyes ne l'avait pas aperçue quand elle était chez lui...

- Pardon, mais, justement, elle n'avait rien à faire chez moi !
 - Est-ce à dire que vous n'aviez d'yeux que pour le Bordel du Cœur ?
 - Oh, je ne sais plus, c'est loin tout ça, si loin...
 - Vous n'avez pas vieilli, pourtant.
 - Comment le savez-vous ? Vous n'y étiez pas, que je sache...
 - Je suis gériatre.
 - Et alors ?
 - Vous ne relevez pas de mes compétences, je le vois tout de suite.
 - Comment dois-je le prendre ? Ça me fait plaisir, voyez-vous : ça me rajeunit.
- Ça ne me fait pas plaisir, figurez-vous : ça m'éloigne de vous.
- Tant mieux ! Tant pis ! Quand vous commencerez à avoir peur de l'avenir, prévenez-moi. Je changerai mon fusil d'épaule. J'accourrai pour vous interroger.
 - Parce que c'est là le signe ? Mais je connais beaucoup de jeunes gens qui...
 - Ça, je vous l'accorde.
 - Au cou ?
 - Mek-Ouyes est un enfant, dit le vieux pédiatre. Il sait que nos bébés auront, le moment venu, leurs propres pensées, leurs propres actes, leurs rêves propres. Le pire serait que tes vieillards leur prévoient leurs carrières à l'aune des leurs.
 - Qu'est devenue votre centenaire après la Bouscaille ? s'enquit Mek-Ouyes.
- Le pédophile retombé en enfance s'endormit en souriant, la joue posée sur son miroir.
- Ma centenaire ? reprit la jeune gériatre, elle continua d'en baver des ronds de chapeau dont il faut accabler la faute à pas-de-chance.

Quatrième épisode

Le soleil s'était couché sur Gland. Et sa disparition n'était pas angoissante. Demain serait une autre illumination. L'obscurité avait enveloppé Gland comme un manchon de peau noire. Oui, la nuit prépuce s'était avancée autour du cylindre de jour avec sa rigueur habituelle que rien de technologique n'était capable d'abolir. Malgré l'éclairage en ville, la rue avait noirci. Mek-Ouyes pensait à la centenaire, pensait à lui qui, le moment venu, ne voulait pas l'être. Il lui accorda tout de même un satisfecit :

- Elle est une héroïne... cela peut nourrir une certaine satisfaction de soi-même. Un pied dans la fierté et l'autre en son contraire.

- Vous ne croyez pas si bien dire : au moment de la grande redivision de la sphère, elle se trouvait à cheval sur une des failles, un pied d'un côté et l'autre de l'autre, écartelée doucement sans trouver de raison de choisir. Elle tomba dans le

trou et chuta vers le centre de la terre jusqu'à ce qu'une bretelle de son soutien-gorge s'accroche à une saillie, la relançant finalement très haut dans les airs où elle entra en collision avec un vol d'oies sauvages au moment précis où un groupe de chasseurs les canardait. Elle eut la chance de tomber dans une charrette de fumier, mais elle avait dans les fesses et les flancs une demi-douzaine de plombs que la Croix-Rouge lui extirpa avant de l'inviter à se remettre au sanatorium de Gland où elle est toujours.

– J'aimerais la voir.

– Pourquoi ?

– Pour voir comment ses épreuves se sont inscrites dans sa chair, dans la couleur de ses cheveux, dans le choix de ses vêtements...

– Elle est comme vous et moi.

– Comme vous ou comme moi ?

– Non, ni comme l'un ni comme l'autre, au fait. Elle est comme elle.

– J'aimerais mieux qu'elle me ressemble, car je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de chances que ce soit à vous qu'une centenaire...

– Elle ne ressemble à personne.

– Présentez-la-moi.

– Débrouillez-vous avec vos curiosités.

– Tant pis, dit Mek-Ouyes. Je n'ai pas pris ma photo du jour. J'y vais. Ce sera une photo de nuit. Nous nous reverrons un de ces soirs.

– On ne sait pas ce que demain vous réserve, dit le vieux pédiatre.

– Pourquoi dites-vous « me » réserve ?

– Je n'ai pas dit « me » réserve, j'ai dit « vous » réserve.

– Oui, c'est ce que je veux dire. Pourquoi avez-vous laissé entendre que vous ne savez pas ce que demain me réserve à moi ?

La jeune gériatre commenta les dires de son compagnon :

– Peut-être parce que vous êtes un personnage de roman-feuilleton. Tout simplement.

– Pourquoi dites-vous « peut-être » ?

– C'est bon, je le retire.

– Et... pensez-vous que ce soit une chance d'être un personnage comme vous dites ?

– Je le crois tellement que je voudrais bien faire comme vous.

– Vous l'aimez ? demanda brusquement, mais à mi-voix, Mek-Ouyes à la jeune gériatre en lui désignant du menton le vieux pédiatre qui était allé régler les consommations.

– Qu'est-ce que c'est, pour vous, l'amour ?

– C'est ce truc, là, qui rend les filles malheureuses...

– Ce n'est rien d'autre ?

– Il y a toujours beaucoup de définitions valables pour un seul et même objet.

– Quoi ? dit le vieux pédiatre sur le retour.

– Il est un peu sourd, dit la jeune gériatre entre ses dents.

– Est-ce pour cela que vous me parlez soudain comme si vous étiez ventriloque ?

– N'en faites pas trop, il lit sur les lèvres.

Ouyes, Mek-Ouyes, Mek-Ouyes, Mek-Ouyes, Mek-Ouyes, Mek-Ouyes, Mek-Ouyes et Mek-Ouyes, il avait engrangé dans sa mémoire tous les titres de San-Antonio avalés goulûment par son client : *Laissez tomber la fille, Les souris ont la peau tendre, Mes hommages à la donzelle, Du plomb dans les tripes, Des dragées sans baptême, Des clientes pour la morgue, Descendez-le à la prochaine, Passez-moi la Joconde, Sérénade pour une souris défunte, Rue des Macchabées, Bas les pattes, Deuil express, J'ai bien l'honneur de vous buter, C'est mort et ça ne sait pas, Messieurs les hommes, Du mouron à se faire, Le Fil à couper le beurre, Fais gaffe à tes os, À tue... et à toi, Ça tourne au vinaigre, Les Doigts dans le nez, Au suivant de ces messieurs...* (la liste n'est pas close), en se demandant comment Mek-Ouyes pouvait ne pas se contenter des titres, mais semblait lire de chaque livre avec soin toutes les pages, voire toutes les lignes, voire tous les mots.

« Si tout le monde dans le Monde-Mondes, se disait-il dans une langue moins élaborée, était capable de demeurer ainsi à bouquiner dans le calme, les brigands seraient transformés en écoliers studieux, exactement comme celui que je n'aurai jamais été quant à moi. Quand je suis devant un livre, je ressens la peur de ma vie. Le livre va me sauter à la gorge, le livre va m'avaler. Est-ce que c'est grave, docteur ? »

L'agent nota que Mek-Ouyes déployait un papier qu'il avait sorti de sa poche. Il mit dans un coin de sa mémoire que Mek-Ouyes haussa les épaules. Mek-Ouyes monta dans sa chambre d'hôtel. L'espion entra dans la sienne qui était la chambre voisine, alluma son téléviseur et s'assit face à lui sur une chaise spartiate. Sur l'écran, il vit la vie intime de Mek-Ouyes en temps réel, filmée par une caméra invisible installée par ses soins. Il ne nota pas grand-chose, un nouveau titre de San-Antonio : *Fais-moi des choses*. Il regarda sa montre et continua de regarder la télévision. Mek-Ouyes dans son lit tournait les pages toutes les quarante-cinq secondes environ. L'agent avait la zapette à la main, mais il ne songeait même pas à l'utiliser pour changer de chaîne. L'émission l'intéressait au plus haut point. Ça, c'était de la télé-réalité ! Rien ne se passe, rien ne se passait, rien ne se passerait, rien ne se passera.

Sauf quand même quelque chose qui se passa, et qui était une surprise de taille : Mek-Ouyes n'avait plus entre les mains le mince volume de San-Antonio intitulé *Fais-moi des choses*, mais un fort volume à couverture blanche intitulé *Les Mariages d'Agath-Ouyes*, sur lequel Mek-Ouyes venait de s'endormir.

Sixième épisode

L'espion regardait sa montre, la télé, rien d'autre. Il paraissait attendre quelque chose. Mek-Ouyes dormait sans rêver, ou du moins son rêve ne se déroulait-il pas

sur l'écran. Et si les rêves se voient quelque peu sur le visage d'un dormeur, le visage de celui-ci était enfoui sous la couverture blanche striée dans le papier fort (Astroprint New Milleridge teinte coton 230 grammes), avec le titre en bleu pétrole (couleur Pantone 534 Pantone®), composé en Gill sans Bold corps 31.

L'agent augmenta légèrement l'intensité sonore du téléviseur, jusqu'à ce qu'il entende avec netteté la respiration régulière de Mek-Ouyes. Cela fait, il ferma les yeux à son tour, mais pas les oreilles. Toute modification substantielle de l'état de Mek-Ouyes ne saurait lui échapper. Il dort un brin, ce qui s'appelle dormir pour celui qui n'en a pas le droit.

Il n'était pas question que l'agepion attende le réveil naturel de son sujet paisible. Il avait un tout autre plan, qui était son rôle, la tâche pour laquelle il avait été engagé et qu'il devait remplir avec tact et détermination. Le moment fatidique sonna en lui, sans alarme de réveille-matin autre que celui et celle qu'il avait biologiquement assimilés. Alors, il se leva de sa chaise, se rasa, prit une douche, changea de vêtements, qui étaient les mêmes en propre. Toutes ces actions effectuées non sans qu'un œil fût périodiquement lancé, une oreille tendue, en direction de l'écran de télévision. Mek-Ouyes avait rejeté draps et couvertures, celles du lit et celle du livre. Il bavait un peu sur son oreiller et s'était mis à sculpter une belle érection rodinienne revue et corrigée par un Brancusi césarisé.

Sans laisser paraître la moindre émotion, l'espion prit à l'épaule son sac de sport de voyage qui ne contenait vraiment que le minimum nécessaire au déplacement rapide. Il éteignit le téléviseur, puis la lampe de chevet. Il tira la chasse d'eau des W.-C. Sortit. Il referma sa porte à clef et ouvrit celle qui était contiguë, c'est-à-dire celle de Mek-Ouyes, dans laquelle il entra sans aucune gêne.

– C'est le jour, dit-il à Mek-Ouyes dans la visible intention de le réveiller. C'est le jour et c'est l'heure. C'est l'heure et c'est aussi la minute. Je pourrais vous dire que c'est précisément la seconde, mais je ne peux pas non plus arrêter le temps. C'est la seconde et elle est déjà passée.

– Mais qu'est-ce que vous foutez là, Théobrandt? dit Mek-Ouyes sans se rendre compte qu'il était nu et excité.

– Je suis là pour vous rappeler à vos promesses, Monsieur.

– Quelles promesses? Ah!... mais je ne lui ai rien promis à cette petite dinde de jeune gériatre. Qu'est-ce que c'est que cette histoire?

– Il ne s'agit pas de la jeune gériatre, Monsieur.

Mek-Ouyes bâilla à se décrocher la mâchoire. En outre, il débordait à vue d'œil et remontait, un peu tard, le drap jusqu'à son nombril.

– Alors essayez d'être clair, dites-moi de qui, de quoi, de qu'est-ce vous voulez parler. Je boirais bien un petit café, moi. Quelle heure est-il?

– Minuit passé de quelques minutes.

– C'est mon premier sommeil. Vous allez me laisser dormir.

– Non.

– Au moins, asseyez-vous, vous me fatiguez à rester debout comme ça.

L'homme coupa la poire en deux : il posa son postérieur sur le dossier d'un petit fauteuil crapaud, de telle sorte qu'il ne fût ni tout à fait debout ni complètement assis.

– Vous allez devoir faire votre valise, Monsieur.

- Je n'en ai pas fini avec mes Dard.
 - Je sais. Mais vous n'en avez pas fini avec vos autres engagements non plus, lesquels étaient antérieurs à celui de cette lecture exhaustive.
 - Vous êtes un emmerdeur, mon vieux.
 - Je fais mon travail, Monsieur.
 - Vous faites peut-être votre travail, mais enfin depuis Maurice Papon on sait bien que dans son travail on n'est pas tenu de faire n'importe quoi si ce n'importe quoi attente au droit des gens et à l'éthique.
 - C'est pas mon problème, Monsieur. Je n'ai pas le droit d'avoir des problèmes, on me paye pour apporter des solutions.
 - Quel genre de solutions ?
 - Des solutions toutes faites. Des solutions qui ne font pas problème.
 - Je ne sais pas si on vous l'a déjà dit, mais qu'est-ce que vous avez l'air chiant, comme garçon, Théobrandt !
 - On me l'a déjà dit, Monsieur.
 - Qui ça ?
 - Vous, Monsieur.
 - Moi ?
 - Vous me faites l'honneur de m'appeler par mon prénom, c'est signe que vous me connaissez...
 - Mais oui, je vous connais et je vous reconnais. Oh ! comme je vous connais ! Je ne vous connais que trop. Je ne connais que vous. Et je connais aussi tout ce qui est derrière vous !
- Théobrandt se retourna instinctivement.

Septième épisode

- Derrière Théobrandt, il n'y avait personne, évidemment, physiquement parlant. Mek-Ouyes partit d'un grand rire vexatoire qui vexa l'aegsepniton.
- C'est une façon de parler, mon vieux. Vous n'avez pas à avoir peur de moi. Je ne ferais pas de mal à une mouche, je ne ferais pas de tort à une puce, je chasserais les moustiques sans les exterminer. J'aimerais qu'on reconnaisse de moi ces qualités : tranquillité, inoffensivité...
 - ... constance ? dit l'aegsepniton d'un ton dubitatif.
 - Eh bien quoi, constance ? Pourquoi pas constance ?
 - Dois-je vous rappeler les termes du référendum populaire qui terminait la V^e partie de *La République de Mek-Ouyes*, « La vengeance d'Agatha » ? La vox populi n'a-t-elle pas décidé de vos épousailles avec Agatha de Win'theuil ? Agatha

de Win'theuil et Mek-Ouyes ne doivent-il-et-elle pas convoler en de justes noces tant privées que publiques ?

– J'ai demandé et obtenu un délai de réflexion, vous le savez parfaitement, Théobrandt.

– De réflexion, je ne crois pas, Monsieur. Vous avez demandé et obtenu la possibilité de faire retraite un mois durant pour enterrer votre vie de garçon. Le mois est écoulé depuis un quart d'heure.

– Ma vie de garçon ! Comme si je n'avais pas été marié déjà trois ou quatre fois. Vous n'avez jamais entendu parler de Thérèse ? de...

– Je suis un de vos lecteurs, Monsieur.

– Je m'intéresse surtout aux lectrices.

– Je suis une de vos lectrices, Monsieur. Vous ne pouvez pas savoir les efforts qu'il m'a fallu déployer pour entrer dans vos livres. Non qu'ils soient difficiles ou inintéressants, bien au contraire, oh, loin de là ! mais c'est une déficience personnelle. Le livre m'inquiète. Il pèse lourd. Ses pages son comme collées l'une à l'autre et les tourner équivaut à chaque fois à soulever une montagne.

– Vous avez été éduqué dans les consoles de jeux électroniques ou quoi ?

– Je veux bien répondre à toutes vos questions, Monsieur, mais à la condition que nous prenions la route immédiatement.

– Pour aller où ?

– Au lieu de la noce.

– Où se trouve le lieu de la noce ?

– À Cracovie, Monsieur.

– Pourquoi diable Cracovie ?

– Je l'ignore, Monsieur.

– Laissez tomber, moi je ne l'ignore pas. C'est à cause de Wyspianski.

– Je n'ai pas l'honneur de connaître ce particulier.

– C'est un dramaturge d'il y a belle lurette. J'imagine qu'un rideau de théâtre doit vous sembler aussi lourd à voir se lever qu'une page de roman-feuilleton à tourner sur son axe... Une page de livre, si vous saviez le bonheur... une page de livre est comme une porte sur ses gonds, et quand vous l'avez dans votre dos, devant vous, c'est toute la nouveauté du monde.

– Vous m'expliquerez tout ça en chemin.

– Qu'est-ce que vous me proposez comme moyen de locomotion ?

– J'ai un budget pour acheter une voiture.

– Je préfère le train.

– J'ai un budget pour un train spécial.

– J'aime mieux l'autocar.

– J'ai un crédit pour un autocar spécial.

– Alors, allons à pied.

– Non, c'est trop lent. Je n'ai pas de latitude pour que nous mettions plus de trois jours. Les préparatifs de la cérémonie battent leur plein. Les télévisions sont à pied d'œuvre ; les couturiers sont à main d'œuvre ; les cuisiniers attendent la bouche ouverte ; les chorales populaires chantent déjà à bouche fermée.

– Vous faites chier, Théobrandt. Nous ferons comme vous voudrez.

– Merci de votre confiance, Monsieur.

- Je vous suis.
- Moi aussi je vous suis, Monsieur, reconnaissant.
- Qu'est-ce que je fais avec mes Dard ?
- Je vais les porter.
- Il n'en est pas question. On ne vous a pas embauché pour être mon domestique, je crois.
- Il est vrai.
- Alors passez devant. Je me lève. Je m'habille. Je charge sur mon dos ma bibliothèque. Je regarde une dernière fois derrière moi la chambre de lecture que je laisse à la femme de chambre puis au client suivant. Je vous emboîte le pas. Nous descendons l'escalier. Je paye l'addition. Nous sortons dans la rue sombre. C'est à vous, cette calèche ? Qu'est-ce que vous attendez pour démarrer en trombe, que je repense tout à coup à la jeune gériatre et que j'exige de vous de lui faire, avant de partir, une sérénade sous ses fenêtres ?

Huitième épisode

Alors, ils partirent dans la nuit de Gland, la nuit de Gland se transformant bientôt en la nuit matricielle et mouillée de l'autoroute qui longeait le lac. Ils partirent soudain et continuèrent de partir jusqu'à ce qu'ils pussent dire « Nous sommes arrivés ». Mais avant cela, ils avaient des péripéties à caresser des pneus, des spectacles humains à considérer de près, des particuliers à tester d'un point de vue général, des généralités à contester sous un angle particulier. Bref, au volant de sa Torpédo dernier modèle, dont la plaque d'immatriculation se réduisait à dire que le véhicule était prioritaire (et pas seulement en quittant son arrêt), le chauffeur de Mek-Ouyes comptait les kilomètres passés, décomptait les kilomètres futurs, vérifiait les minutes, appréciait sa vitesse et s'agaçait du niveau de carburant qui baissait à vue d'œil sans que la moindre pompe ouverte la nuit s'annonçât. Voilà qui n'était pas normal. Il aurait juré que son réservoir était hier aux trois quarts plein. Le voyant était-il défectueux ?

– Mon cher Théobrandt, dit Mek-Ouyes qui s'étirait sur le siège arrière, je crois bien que je vais piquer un petit roupillon.

– À qui ?

– À qui quoi ?

– À qui allez-vous le piquer ?

– Théobrandt !... Je ne savais pas que vous étiez capable de sortir des plaisanteries. C'est tout à votre honneur, votre honneur. Mais vous ne faites ça que pour vous tenir éveillé en m'empêchant de dormir, c'est bien ça ?

– On ne peut rien vous cacher, Monsieur. Tout de même, je suis rassuré. J'avais craint que vous ne fissiez davantage de difficultés au moment de vous faire enlever.

– Que voulez-vous, Théobrandt, je suis bien obligé de me rendre à Cracovie et à l'évidence.

– Vous êtes fair-play, Monsieur. Vous avez l'esprit sportif.

– On ne fait pas d'athlète sans caser des zeugmes, Théobrandt.

– Vous devez avoir raison, Monsieur.

– J'ai l'impression que vous ralentissez, que se passe-t-il ? Moi, je n'ai rien contre. Attendez, laissez-moi deviner. Vous voudriez voir le lever du soleil sur le lac Léman et, bientôt, ce sera trop tard. Pourtant, si vous accélérez, il sera visible sur le lac des Quatre-Cantons ou pourquoi pas sur celui de Zurich. À moins que...

– Je veux simplement dépenser moins de carburant, Monsieur.

– Ne me dites pas que vous n'avez pas fait le plein avant notre départ !

– Si, Monsieur.

– Faute professionnelle grave...

– Ne m'en parlez pas, Monsieur. Ou plutôt, parlez-m'en à moi tant que vous voudrez, mais à personne d'autre.

– Si vous saviez comme je m'en fous, Théobrandt. Si vous saviez comme, de toute façon, nous allons être retardés par toutes sortes d'imprévus plus passionnants les uns que les autres...

– Si vous pouviez me dire lesquels, Monsieur...

– Il faudrait que je vous explique le sens du mot « imprévu », Théobrandt. Que se passe-t-il encore ?

– Il y a une voiture qui nous suit, Monsieur.

Mek-Ouyes se retourna et vit, par la lunette arrière, qu'effectivement deux cercles de lumière crue faisaient périodiquement des appels.

– Arrêtez-vous sur la première aire de repos disponible ! Théobrandt.

– Impossible, Monsieur.

– C'est un ordre.

– Ce serait tout au plus un contrordre, Monsieur, si vous aviez le pouvoir de le faire passer au-dessus de l'ordre qui m'a été signifié de n'absolument pas, sous aucun prétexte, vous arrêter sur une aire d'autoroute.

– Mais pourquoi ?

– Monsieur ne devine pas ?

– On ne se baigne jamais deux fois, on ne se baigne jamais deux fois dans la même Bouscaille, Théobrandt, dans la même Bouscaille, Théobrandt.

Mek-Ouyes avait dit et redit ça ça d'un ton qui ne laissait pas d'être un tantinet mélancolique.

– Votre ton, qui ne laisse pas d'être un tantinet mélancolique, n'est pas propre à me rassurer, dit Théobrandt.

– Arrêtez-vous !

– Non.

Le ton de Théobrandt n'avait pas laissé d'être absolument péremptoire, sans discussion et décisif. Pourtant, il ralentit, comme si, contradictoirement, le véhicule lui-même obéissait à Mek-Ouyes.

- Merci, Théobrandt. Je vous revaudrai ça.
- Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, Monsieur.
- Alors qui? Vous ne pourriez pas faire l'effort de répondre en une seule réplique? C'est agaçant, à la fin.
- Qui faudrait-il que je remerciassiasse?
- Oui.
- La panne d'essence.

Neuvième épisode

En tout cas, ce ne fut pas la panne des sens. Mek-Ouyes n'en crut pas les siens. Sitôt furent-ils immobilisés sur la bande d'arrêt d'urgence, le warning en action, que la voiture suiveuse s'arrêta dix mètres plus loin, puis recula en une marche arrière vive et crierde. La jeune gériatre en descendit, très élégante dans sa robe verte qui flottait autour d'elle, et montée sur des talons hauts. Le vent frais qui était de la partie se fit une joie de prendre dans ses souffles les voiles légers et de jouer avec au volant, à cache-cache, à zizi-panpan, à la belle au prisonnier, à maman-les-petits-bateaux, à la bataille navale, à l'érection de la statue de la Liberté, à rabaissez-moi-mamzelle, à la trique et à la traque, à Madame monte à sa tour... et il en fit de même avec les cheveux qui n'eurent de cesse de faire croire à leur cuir qu'ils voulaient prendre le large. C'était subjuguant.

– Cher, cher Mek-Ouyes, lança l'apparition, avant que vous ne repartiez, venez un moment dans mon véhicule, je voudrais vous montrer quelque chose.

– N'y allez pas, Monsieur, dit Théobrandt.

– Alors, démarrez, mon vieux. Si vraiment vous voulez que je n'y aille pas, démarrez, c'est un ordre!

– Je ne puis. Je suis en manque de carburant.

– Alors ne m'emmerdez pas. Il sera simplement dit que vous n'aurez pas obéi à mon ordre. Dès que vous avez réglé le problème, vous me prévenez.

– Eh bien, vous venez, Mek-?

– Je viens, mais nous sommes en panne d'essence, figurez-vous.

– À quelque chose, malheur est bon. Non, montez plutôt derrière. Mais qu'est-ce qui lui arrive, à votre chauffeur?

– Il a peur que vous démarriez, avec moi à l'intérieur, que vous me démarriez de lui, et que vous m'emmeniez dans un endroit connu de vous seule. N'est-ce pas, Théobrandt?

– On ne peut rien vous cacher, Monsieur.

– Si ce n'est que cela, dit la jeune gériatre, je vous confie ma clef de contact, Théo- comment ? Théobrenne ?

– -brandt, Madame.

– Qu'est-ce que c'est que ce nom de machine à laver ?

– Théobrandt ! Ma mère était de Hambourg, et...

– Alors, vous la prenez ou vous ne la prenez pas, ma clef de contact ? Ce n'est pas le moment de nous raconter votre vie.

– Je la prends.

– Vous voilà rassuré... Vous permettez tout de même que j'aie un dernier petit entretien avec mon ami Mek-Ouyes pendant que vous lui trouvez une dépanneuse avec bidon de vingt litres ! Ne bougez pas d'ici, je vous le rends tout de suite.

– Oui, Madame, je vais téléphoner. Savez-vous où je peux trouver une cabine dans le coin ?

– Prenez donc mon portable.

– Merci, Madame. Je suis soulagé.

La jeune gériatre fit monter Mek-Ouyes à l'arrière et le suivit. À peine fut-il installé qu'elle enjamba le siège avant, s'assit au volant et démarra en trombe en éclatant de rire. Elle roula à tombeau ouvert, à toute berzingue et le pied au plancher, sans se retourner. Mek-Ouyes n'en menait pas large et pas si long que ça non plus. Les sapins disparaissaient dans le passé sans qu'on ait vraiment eu le temps d'apprécier leur présence, et les mélèzes firent de même, et les feuillus aussi comme les lampadaires et les vers luisants. La peur abandonna Mek-Ouyes quand il se fut rendu compte que la jeune gériatre était un as de la conduite, une artiste de la vitesse, évitant avec naturel et comme en se jouant un hérisson qui roulait au milieu de la chaussée. Elle chantonnait (juste !) un lied de Schubert, mais oui, c'était le premier de la *Winterreise*, le « Gute Nacht », que Mek-Ouyes reconnut parfaitement. Un voyage d'hiver que la jeune gériatre voulait, semble-t-il, emmener très loin, jusqu'au printemps ou jusqu'à l'été de l'amour fou. Mek-Ouyes était heureux. Mek-Ouyes était survolté. Mek-Ouyes voulait remercier de tout son être sa conductrice qu'il n'osait toutefois pas troubler alors que le compteur indiquait en gros chiffres une vitesse de 190 km/h. La tête avancée entre les deux sièges avant, Mek-Ouyes se contenta de dévorer des yeux les genoux de la jeune gériatre qui rougissaient de concentration. Trente kilomètres plus loin, elle s'arrêta au bord d'un petit bois qui avait l'apparence d'un balcon dominant le lac et les montagnes.

– Vous pouvez descendre, dit-elle.

Plus fine qu'un brin de ciboulette, la bretelle gauche de sa robe s'était affalée sur le gras pas très gras de son admirable bras gauche, auquel le droit n'avait d'ailleurs pas grand-chose à envier.

Dixième épisode

– Ainsi, dit bêtement Mek-Ouyes en en disant subliminalement beaucoup plus, vous aviez deux trousseaux de clef ! mais la supercherie est d’une formidable élégance !

– Taisez-vous, grand benêt, dit la jeune gériatre en laissant se détendre, plus mince qu’un brin d’herbe à chat, la bretelle droite de sa robe aérée. Dites-moi plutôt pourquoi vous ne m’avez pas appelée avant de partir en utilisant le numéro de téléphone que j’avais glissé dans votre paume ?

– Je n’en ai pas eu le temps, ayant été, en quelque sorte, kidnappé, bien que je n’aie rien d’un *kid*.

– N’oubliez pas que je suis plutôt gériatre.

– Je ne suis tout de même pas si vieux que cela...

– Nous allons bien voir.

– Il est vrai que ç’aurait été dommage...

– Qu’est-ce qui aurait été dommage ?

– De ne pas vous revoir en tête-à-tête.

– En tête-à-tête ou en tête-à-queue ?

– Voulez-vous bien vous taire !...

– Pourquoi ?

– Mais enfin, nous sommes dans un roman-feuilleton ouvert à tous comme à tous les vents. Nous sommes dans un livre où l’on entre comme dans un moulin, quel que soit son âge, de sept mois à quatre-vingt-dix-sept ans.

– Quoi de plus excitant que d’être suivis à la trace par des lecteurs ?

– D’être suivi à la trace par des lectrices !

– Il en faut pour tous les goûts.

La robe verte de la jeune gériatre, que les bretelles ne retenaient plus en partie haute, descendait doucement, comme de sa propre initiative de robe. Le buste porteur apparaissait de plus en plus nuement et, d’un point de vue esthétique-libidinal, il faisait son petit effet (litote).

– Que voulez-vous exactement de moi ? dit Mek-Ouyes.

– Vous avez l’air de souffrir le martyre ! Détendez-vous un peu... Prenez-moi dans vos bras. « Prêtez-moi votre corps pour que je me cache profondément dedans », comme dit Cendrillon à son prince dans le « dramolet » de Robert Walser.

– Chère douce amie, vous avez « juste ce qu’il faut de présence matérielle pour supporter le poids d’une robe », comme le remarque Jacques Audiberti dans son *Molière*.

La jeune gériatre, de fait, « sous l’amazone dont elle était revêtue, se prêtait gracieusement aux mouvements de son » compagnon, comme l’a écrit Jules Verne dans *La Chasse au météore*. « Ses doigts errants cherchaient à toucher quelque chose », ainsi qu’on peut le lire sous la plume du somptueux Chateaubriand dans *Atala*.

– « Oh ! le beau cheval, mère, murmura Hermine en caressant, en passant, la croupe lustrée de la monture », dit la jeune gériatre à cheval sur Mek-Ouyes en citant Ponson du Terrail, *Rocambole*, I, *L’Héritage mystérieux*, XXXIV.

– « Elle lève sa robe et passe les ruisseaux », cita Mek-Ouyes le Victor Hugo des *Orientales*, « Lazzara », « Et son poil hérissé semble de toutes parts / Présenter au chasseur une forêt de dards », comme chante le bon La Fontaine dans le poème *Adonis*. « Le thym frissonne entre ses membres », « elle est toujours là, à son aise dans le thym [...] », se monta le bourrichon notre héros en empruntant deux morceaux de phrases à Jules Laforgue, *Moralités légendaires* (*Pan et la Syrinx, ou l'invention de la flûte à sept tuyaux*). « Sa nuque et ses vertèbres faisaient un angle droit », nota-t-il enfin comme l'avait fait Flaubert dans *Hérodias*.

– « Quel est ce petit oiseau roux, là-bas, dans le buisson, qui circule si vite et chante si fort ? », « sa poitrine est rouge orange », demanda la jeune femme en se ressouvenant du *Saint François d'Assise* d'Olivier Messiaen.

– « Ce qui est cause que maintenant, lorsque l'âme désire quelque chose, tout le corps devient plus agile et plus disposé à se mouvoir qu'il n'a coutume d'être sans cela », répliqua péremptoirement Descartes, *Les Passions de l'âme*, par la voix de Mek-Ouyes.

« Après avoir croisé ses petites mains grasses sur son ventre admirable [...] » (Albert Gervais, *L'Ombre du Ma-Koui*), la jeune nudité « continue à rester suspendue entre ciel et terre » (Christophe, *La Famille Fenouillard*) et dit :

– « Je suis sans linge. »

C'étaient les mots mêmes de Diderot dans une lettre à Anne-Antoinette Champion, de février 1743. Puis :

– « Dans le ventre : un vrai feu d'étaupe. »

C'était un constat de Montaigne, *Essais*, III, 5.

– « Toute la surface est sensitive à la fois », s'extasia Mek-Ouyes en pillant le *Journal d'Amiel* au 29 août 1857.

Onzième épisode

– Encore Audiberti ? sourit la jeune gériatre entendant Mek-Ouyes vanter en un alexandrin « la jambe de la fille et son doux casse-noix ».

– Oui. C'est dans *La Beauté de l'Amour*, XII. On y trouve encore : « les cuisses sont, dans l'herbe odorifère, / des sœurs d'amour qui se touchent du flanc », autrement dit « des cuisses nerveuses pour serrer les flancs », qui étaient déjà chez Théophile Gautier dans la préface de *Mademoiselle de Maupin*.

« L'exacte description d'une des trente beautés de la femme », celle dont parle Balzac dans *Physiologie du mariage*, prit à Mek-Ouyes pas moins de cinq citations parmi lesquelles le roman-feuilleton mentionnera, contre toute attente, Helvétius, *De l'esprit*, III, 6 : « [...] à s'ouvrir la cuisse, à montrer sa blessure [...] », mais aussi

Richard Millet, *La Gloire des Pythre*, III, 2 : « [...] versant lentement le sable entre ses cuisses [...] », mais encore le conteur de Qamar et Budûr à la 216^e des *Mille et Une Nuits* dans la traduction de Jamel Eddine Bencheikh et André Miquel : « [...] et toucha une cuisse plus moelleuse que le beurre et plus douce que la soie. »

« En même temps qu'il lui avait passé un bras sous l'entrejambe », scripsit Gérard Gavarry dans l'admirable *Hop là ! un deux trois*, la jeune gériatre, « argument invincible en faveur de la rotondité », comme susurre peccativement Léon Bloy dans *Exégèse des Lieux communs*, I, XLVIII, dit :

– « Il ne tient qu'à moi de vous faire passer la nuit au fond », « grâce au décolleté un peu risqué. »

– Claudel, *Le Soulier de satin*, II, 9, suivi d'Eugène Sue, *Le Juif errant*, XVI, 23, trouva la solution Mek-Ouyes qui n'avait donc pas lu que Dard.

– Sue ? Ça me rappelle un livre intitulé *Si j'avais Sue*, dit la jeune gériatre, de Thomas B. Dewey, aux Presses de la Cité, 1961, dont n'est pourtant nullement extrait le « [...] des touffes de poils agglutinés, collés, comme si quelque chose d'humide et de gluant avait passé dessus », que l'on doit à Souvestre et Alain, *Juve contre Fantomas*, XXIV, ni même le très balzacien « léger tremblement dans ses mains et de l'humidité », que la lectrice peut trouver facilement dans *L'Auberge rouge*.

– Connais pas, dit Mek-Ouyes, la bouche pleine, qui se gobergeait d'« un pruneau dans son tendre petit buffet » emprunté sans vergogne à Joseph Danan dans *La Nuit même* et qu'il trouvait des plus goûteux « comparé à la petite prune d'un noir bleu ou violacé qui mûrit » dans *Esthétique de la langue française*, « La Méta-phore », par Rémy de Gourmont.

« Elle est encore plus belle depuis qu'elle a été chercher du cresson », pensa très fort Mek-Ouyes en citant une réplique quasi surréaliste empruntée au *Voyage autour de ma marmite*, 7, d'Eugène Labiche.

« Éclairer, rembrunir, découvrir ou cacher », hésita la jeune femme in petto en remployant un vers des *Jardins* de l'abbé Delille (elle aimait beaucoup citer des abbés dans les situations les plus scabreuses). Et « quand elle se baissait pour embrasser la pierre du turban ou pour coller son oreille à la tombe, ses deux seins nus touchaient la terre et creusaient leur moule dans la poussière », se fait plaisir Lamartine dans le *Voyage en Orient* « Elle faisait avec assez d'adresse et de légèreté de main pour que l'épiderme fût seulement touché par la pointe ». Jules Verne ne dit pas autre chose dans *Nord contre Sud*, II, 2, et la belle du soir ne l'avait pas oublié.

Beaucoup plus tard, enjolivant la situation, Mek-Ouyes racontera à qui voudra l'entendre que, tel le Paul Léautaud du *Petit Ami*, « elle m'apporta mon café au lit, toute nue, l'un de ses seins au-dessus de la tasse, et l'autre au-dessus du sucrier, à peu près » et que pareil au *Diable amoureux*, *nouvelle espagnole* de Cazotte, « elle avait des desseins sur moi qu'elle fit bientôt éclater ».

– « Cet homme a déchiré l'espèce de maillot serré [...] », fit semblant de se scandaliser la jeune gériatre en empruntant la formule à Ernest Renan dans son *Saint Paul*, XXII.

« Ce flot qui léchait sa beauté », comme on peut le lire dans Jean Lahor, *L'Illusion*, « L'enchantement de Siva », mit un certain temps à se tarir. Mek-Ouyes se remémorait « les noires, les jaunes, les foudroyantes » de l'Alphonse Daudet de

Tartarin sur les Alpes, IX, et trouvait que la jeune gériatre, « résolu, en la couvrant de son corps, à la défendre » (Eugène Sue, *Le Juif errant*, XI, 8) devrait bien l'accompagner à Cracovie.

Douzième épisode

– « Votre bras pendant, rose, en soie », lui dit-il en se souvenant de Paul Fort, *Ballades Françaises et Chroniques de France*, VII, *L'Arbre des Fées*, *Barbe-Bleue*, *Jeanne d'Arc et mes amours errant*, I, 13, votre épaule (« il n'est pas de mot plus indécent en aucune langue », cita-t-il le Cioran des *Syllogismes de l'amertume*), ils me manqueront toujours si...

– À d'autres, dit la jeune femme en puisant dans ses propres phrases.

– À qui ? répondit Mek-Ouyes de même.

– Venez, Mek-.

Il vint.

Mek-Ouyes mit ses pas dans ceux du Chateaubriand de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, *Voyage de la Grèce* pour caresser « suivant toujours à mi-côte le flanc » de sa partenaire « pour de longues causeries, où se mêlaient les longs cheveux » (Aragon, *Les Cloches de Bâle*, II, 8) et beaucoup plus puisque affinités.

Jules Verne, *Le Secret de Wilhelm Storitz*, XIII, fut sollicité pour finir : « Cette surexcitation ne pouvait que s'accroître », tandis qu'elle ne pouvait pour finir que décroître et finalement décrut.

Ils étaient allongés tous les deux sur le gazon, devant le soleil qui voulait bien se lever comme il en avait l'habitude. Plus haut, la jeune gériatre avait sorti de son véhicule une couverture de dessous et une couverture de dessus. Entre les deux, eux deux.

– J'ai un petit cadeau pour vous, Mek-Ouyes.

– Il ne fallait pas.

– Ce n'est pas un cadeau de moi.

– De qui ?

– De ma centenaire. Elle aurait aimé vous revoir.

– Je ne l'ai jamais vue.

– Vous l'avez oubliée. Elle était présente lors du grand banquet du général Nycole à l'intérieur de vos frontières. Vous lui aviez fait une forte impression.

– Journée dérisoire...

– Elle a préparé quelque chose, dont nous pourrions peut-être petit-déjeuner, si toutefois vous avez la dent. Ne bougez pas, je vais chercher ça.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Des petits carrés. Des gâteaux secs pour ceux qui ont de bonnes dents. Elle les fait dans le couvercle carré d'une boîte de gâteaux carrés en fer-blanc. Heureusement, elle a aussi préparé un thermos de café et de la confiture de coings, ou plutôt de la gelée, et même des carrés de pâte de coings.

– Vous la remercieriez. Pourquoi n'est-elle pas venue avec vous ?

– Elle ne souhaitait pas tenir la chandelle. Du temps qu'elle était belle, elle prétend qu'elle a fait l'amour avec vous. Est-ce possible ?

– Allez voir dans les textes. Je ne m'en souviens pas. Je m'en souviendrais.

– Elle m'avait parlé de votre tatouage...

– Celui du quatre-vingt-deuxième épisode de la première partie ? Ce n'est pas un tatouage, c'est une marque au fer rouge.

– Pourquoi les marques au fer rouge ne sont-elles pas rouges ?

– Il faudra étudier ça.

– Celle-ci, dit-elle, en dessinant du doigt sur l'épaule. C'est **A**, n'est-ce pas ?

– C'est **R**, vous voyez bien.

– C'est **Agatha**.

– C'est **République**.

– N'ayez crainte, je ne suis pas jalouse, vous savez.

– Pourvu que ça dure.

– Mek-Ouyes, vous êtes une énigme. Vous allez retourner vous coller à votre Agatha de Win'theuil, et on dirait même que vous n'en avez pas envie.

– C'est mon devoir d'état.

– D'état ou d'État ?

– Les deux, mon capitaine.

– Depuis quand vous sentez-vous obligé par un devoir d'État ?

– Agatha a beaucoup changé depuis le premier épisode où elle est arrivée près de moi. C'est bien le moins qu'à mon tour...

– Est-ce la volonté populaire qui vous ébranle à ce point ?

– Comment voulez-vous que j'en fasse fi complètement ?

– Oh ! je ne vous en demande pas tant, mais tout de même, qu'est-ce que votre mariage à tous les deux va bien pouvoir changer au sort des Monde-Mondiens, qui se caractérise tout de même par une belle gabegie ?

– On ne peut pas savoir. On le saura bientôt. Nous avons besoin de belles cérémonies. Pourquoi ne viendriez-vous pas avec moi à Cracovie ?

– Je ne sais pas si c'est une très bonne idée.

– Je vous ferai embaucher comme masseuse, ma masseuse personnelle.

– Je ne sais pas si cela est vraiment dans mes ambitions.

– Justement, c'est une fonction qui, côté ambition, n'en demande strictement aucune sorte.

– J'aime ce genre d'argument. Qu'en dira Théobald ?

– Théobrandt.

– Qu'en dira Théotruc ? Ça n'a pas l'air d'être un marrant, celui-là.

– Oui, une sorte de Mermette II.

– C'est vrai, je n'y avais pas pensé.

– Eh bien, nous allons le lui demander...

Alors, ils se remirent en route en toute petite vitesse.

Treizième épisode

– Mek-Ouyes... dit la jeune gériatre.

– Jeune gériatre... dit Mek-Ouyes. Je ne connais même pas votre petit nom.

– Je m'appelle Grande.

– C'est un joli nom, Grande. Vous le portez depuis longtemps ?

– Depuis que je suis grande. Ça ne vous fait pas rire. Vous ne me trouvez pas assez grande ?

– Je vous trouve exactement comme il faut. Votre grandeur, Grande, je l'ai appréciée des lèvres et des dents, du plat de la main et du bout des doigts où sont les coussinets. Votre grandeur, on « l'avait embrassée, pressant tout à la fois le fruit et sa bouche, de telle sorte que le jus de la prune jaillit et coula sur le devant de sa robe », comme il est dit dans *Le Cœur pur* de Sylvia Townsend Warner, traduit par Denise Getzler.

– Heu... Mek-Ouyes, ne recommençons pas avec les réutilisations évocatoires, voulez-vous ?

– D'accord, d'accord. D'ailleurs, nous n'allons pas tarder, je pense, à rejoindre ce pot de pisser de Théobrandt qui doit piaffer d'impatience et se les mordre d'inquiétude.

– Le voilà, regardez, de l'autre côté de la bande centrale.

La jeune gériatre klaxonna trois fois et fit un signe à Théobrandt, expliquant par gestes qu'ils étaient obligés de rouler encore pour trouver une sortie qui correspondît encore à une voie d'entrée dans le sens du voyage. Théobrandt eut l'air à peu près rassuré.

– Voilà. Ça nous laisse encore un peu de temps ensemble. Caressez-moi les jambes, Mek-Ouyes, le temps que je vous communique le dernier des cadeaux que vous a préparé ma centenaire.

– Encore un cadeau ? Meilleur que les petits carrés et que la gelée de coings ?

– Meilleur, je ne sais pas, car c'est un conte, et je ne sais pas trop si je suis capable de raconter des contes.

– Quel genre de conte ?

– Un conte d'épousaille.

– Épousailles est un substantif pluriel, chère amie.

– Comment voyez-vous la différence à l'oral ?

– C'est le métier, fistonne. Il est souvent question de mariage dans les contes. Alors, c'est une belle histoire ?

– Oui.

– Commence-la, Grande.

– Comment cela ? Vous me tutoyez ?

– Je ne sais pas dire non, d'ailleurs je suis tout ouïe.

La jeune gériatre commença ainsi :

Conte de la seule fois de l'amour, conte.

(C'est un conte.)

Un soir, j'ai eu cent ans. Ce qui est plus que d'en avoir deux, cinq ou trente-neuf. La principale difficulté de la fin de la première centaine, c'est de savoir qu'il n'y aura pas de fin d'une deuxième, sauf à considérer les ossements comme faisant partie de l'âge de la bête vivante. Je ne dirais pas que je me suis sentie au bord d'être une bibliothèque sur le point de brûler, mais tout de même... Il fallait que je raconte quelque chose qui serait une synthèse.

Dire « je », bien sûr signifie que ce n'est pas de moi qu'il s'agit ou de soi qu'il m'agit, si vous préférez. « Je » est un vide.

Dans toute ma vie de femme, je n'ai aimé qu'un seul homme et je n'ai fait l'amour avec lui qu'une seule fois. Avant de l'aimer, je le cherchais déjà. Après l'avoir enlacé je n'ai pas cessé de me souvenir de lui. Le chercher, cela signifiait que tous les autres hommes rencontrés n'étaient considérés par moi que comme des non-lui. Untel n'avait pas sa douceur ; tel autre n'avait pas sa force ; tel encore avait bien sa délicatesse mais il s'habillait mal et ne regardait pas dans les yeux quand il s'adressait. Combien de fois aurais-je voulu être sculptrice et que le partenaire soit aussi malléable que la pâte à modeler !

Un soir, c'était à Saint-Nectaire, en Auvergne, je rencontrai Carlos, et je sus qu'il y avait des chances que ce fût lui, aussi vrai que je savais combien j'étais moi. Pourtant, alors que j'avais tant de fois imaginé ce moment, je trouvai le moyen de m'étonner moi-même et de tomber sur un cas de figure de LA rencontre que je n'avais jamais envisagé : c'était lui, sans conteste, mais il n'était pas assez lui, il n'était pas suffisamment fin. Je devais faire sa connaissance, je devais le ferrer, mais je ne devais pas le consommer de suite. Il ne fallait pas qu'il fût amoureux de moi tout de suite, mais il ne fallait pas qu'il risquât de devenir amoureux d'une autre. Comment faire, sachant qu'il avait, au bas mot, besoin d'une bonne année d'affinage, pour lequel j'entrevois sans peine les domaines à pratiquer ? Je ne trouvai pas de meilleure solution que la correspondance, après m'être montrée à lui une seule petite fois, et encore de façon fragmentaire et habilement déshabillée. Je lui écrivis donc une première lettre qui disait à peu près ceci : « Je suis l'esprit, mieux que logé, unifié dans ce corps que vous avez vu hier à la fenêtre d'Occident. Si vous voulez me revoir... »

Quatorzième épisode

(Suite du *Conte de la seule fois de l'amour*.)

« Si vous voulez me revoir, il va falloir vous armer, et pas seulement de

patience. Je sais tout de vous. Je sais que vous êtes Carlos, que vos parents sont venus en France, au départ du Minho, sans papiers officiels autres qu'un passeport de lapin. Ils sont venus sur leurs deux jambes après avoir passé en barque le fleuve Minho, qui sépare le Portugal de l'Espagne galicienne. Ils ont marché, ensuite, et surtout la nuit, jusqu'à la frontière française. Le père est venu d'abord. Il a mis dix jours dans un groupe de cinq avec son passeur. La mère a suivi deux ans plus tard avec ses cinq enfants, dont vous, et un autre passeur. Arrivés en France, vous étiez recrues. Je vous ai choisi. Je vous aime. »

L'objet de mon amour, Carlos, ne manqua pas d'être ému par ma lettre, comme il avait été charmé par la vision furtive qu'il avait eue de moi à la fenêtre de ce qu'il croyait être ma maison. Seulement, ce n'était pas ma maison. C'était celle de ma meilleure amie, Héloïse, que je décidai alors de fuir pour d'évidentes raisons de discrétion. Je pouvais imaginer aisément que Carlos tenterait de m'y revoir, de faire le siège d'Héloïse et de ne pas renoncer.

Vous allez peut-être croire et insinuer que j'aurais dû me méfier de mon amie Héloïse, mais je dois vous dire que vous aurez tort. Si je cherchais clairement ce que j'appelais déjà « la seule fois de l'amour », ce n'était strictement que pour moi-même, et je n'avais nullement l'intention d'exiger de mon seul amour semblable rêverie. Héloïse était entreprenante, j'étais bien placée pour le savoir à considérer le grand nombre de fois où je l'avais vue à l'œuvre, mais elle se lassait tellement vite (en général après trois actes, presque jamais davantage) que je ne pouvais raisonnablement craindre entre eux la moindre fixation, même si, ce qui était probable, Carlos allait, sans reculer, faire les frais des avances héloïsiennes.

Je ne me trompais pas, comme je l'appris bientôt de la bouche d'Héloïse elle-même au téléphone, laquelle m'affirma que Carlos n'avait accepté de s'allonger une deuxième fois auprès d'elle que si elle lui promettait de lui donner le moyen de me joindre. Héloïse n'en fit rien, surtout pour la raison qu'elle n'en avait pas la capacité. Je ne lui dis pas où je me trouvais. J'organisai ma disparition corps et biens.

Ce fut là un moment heureux de ma vie. Je passai le plus clair de mon temps à observer, du plus près qu'il m'était possible, un homme en train de me chercher, qui n'avait qu'une idée en tête : me trouver. Cet homme, je l'aimais, je l'avais choisi, je l'avais reconnu. Il se débattait. Il suait sang et eau. Il perdait du poids et laissait venir des cernes sous ses yeux.

Lorsque nous dînions tous les deux au restaurant dos à dos à une table différente (je le savais là ; il ignorait ma présence), je l'entendais qui disait à sa commensale que non, qu'il n'était pas libre, que tout son cœur et son être étaient occupés d'une femme, dont il voulait bien parler, ce n'était pas un problème, si toutefois la prétendante était capable de le supporter (il ne pouvait pas parler d'autre chose), qu'il ne savait pas son nom, qu'il ne l'avait à peu près jamais vue, que c'était un amour de loin... Et moi, de mon côté, à ce type qui se scandalisait de me voir dîner seule et tentait de m'aborder, je répondais à voix basse (que surtout Carlos n'aille pas m'entendre, il allait reconnaître ma voix même s'il ne l'avait jamais entendue !) que j'étais engagée, que je n'avais besoin de personne, que jamais de ma vie je ne ferais d'écorchure à ce pacte sans signature dont j'avais pourtant paraphé de tout mon être la totalité des non-pages.

Cette magnifique union dura plusieurs années que seules les lettres que j'expédiais aux moments les plus critiques étaient capables de vider de leur substance désespérée désespérante.

Un soir, Carlos gagna en quelque sorte ses galons d'amant concret. Il négligea en une soirée les avances de trois femmes qui étaient parmi les plus belles à cent kilomètres à la ronde, chose d'autant plus méritoire qu'elles-mêmes avaient renié leur souteneur en titre pour le seul espoir de faire vibrer celui qui commençait à avoir une réputation de moine trappiste.

Alors seulement, je commençai d'envisager de m'asseoir à sa vue et de le fixer des yeux en attendant qu'il sache que ce ne pouvait qu'être moi.

Quinzième épisode

(Suite du *Conte de la seule fois de l'amour*.)

Comment comprit-il que mes avances étaient celles-là même qu'il n'attendait plus ? C'est évidemment une question de regard, au singulier. Surtout ne rien déployer des possibilités oculaires qui laisserait penser à un festival, à un programme complet, à cent marches d'un escalier de progression. Chacun de nous était assis à sa petite table du café le Bon Tabac. Les yeux étaient dans les yeux. Le soleil du jour eut le temps de nous chauffer agréablement et puis de disparaître.

Je n'avais rien prémédité pour ce jour précis de notre histoire. Je m'étais demandé comment se ferait le rapprochement, sûre que le moment venu je n'aurais aucune espèce d'hésitation. Eh bien voilà. Nous y sommes. Je n'ai même pas sous la main dans mon sac le matériel nécessaire pour que Carlos ait le choc dont j'eus l'idée sur le moment : rien pour écrire, ni papier ni crayon. Et n'allez pas penser que, sur le grand miroir mural derrière moi, j'allais me résoudre à écrire un mot de bienvenue avec mon rouge à lèvres, à seule fin qu'il reconnaisse cette écriture qui avait si longtemps titillé son imagination amoureuse !... Nous ne sommes pas dans un roman à l'eau de rose. Nous sommes dans un roman à épines. Non. Le garçon, à ma demande, m'apporta l'addition, que je réglai. Et puis, je lui demandai l'addition du monsieur qui me faisait face. Carlos essayait, de son côté, d'attirer l'attention du loufiat pour régler lui aussi sa note, craignant sans doute que je ne m'éclipse. Mais le garçon affectait de ne pas voir ses gestes désespérés. Il repartit à la caisse, m'apporta le ticket de Carlos sur lequel, après avoir emprunté le Bic qui dépassait de sa poche de chemise, j'écrivis simplement le mot « addiction ».

— Je n'y comprends rien, dit le garçon, mais j'aime obéir aux femmes de beauté.

— Livrez donc votre addition, voulez-vous ?

Il s'exécuta. Carlos lut. Carlos lut le mot et surtout en lut la graphie, et surtout en lut la forme, laquelle comprenait la manière avec laquelle le mot lui parvenait sur sa table. Carlos se leva. Mon cœur battait un peu trop fort. Alors, Carlos prit le sac qu'il avait avec lui et s'enfuit brusquement en se glissant dans la foule, sans se retourner.

J'étais assez interloquée. Si je m'étais attendue à ça... Je dus même payer sa note ! J'étais bien attrapée. Et cependant, je ne pourrais pas dire que j'étais déçue ou inquiète de sa disparition. D'une certaine façon, elle me rassurait plutôt comme une confirmation de mon choix. Qu'aurais-je pensé de mon favori si, devant la clarté de mon message : « On arrête le petit jeu que je vous ai imposé », il s'était simplement dressé sur ses pattes comme un coquelet de basse-cour voyant arriver la fermière avec son grain ? J'aurais été évidemment déçue ; c'est moi qui aurais choisi de fuir en essayant par tous les moyens de ne pas faire la vexée ou la mijaurée, mais de conserver une aura de mystère que la situation ne permettait plus aussi facilement qu'auparavant. J'étais soulagée que Carlos me dise ainsi, de façon muette, que je l'avais fait trop souffrir, qu'il n'avait pas mérité cette condition de jouet entre mes mains, entre mes missives et mes rendez-vous différés. J'interprétais sa fuite d'une façon on ne peut plus claire que je prononçai pour moi-même à voix haute :

— À ton tour, ma cocotte.

Et de fait, un mois, deux mois, trois mois, quatre mois, interminablement, cinq mois, six mois, sept mois, huit mois qui passèrent comme des escargots en travers d'un chemin, neuf mois, dix mois, onze mois, douze mois durant, je ne devais pas revoir Carlos, passant le plus clair de mon temps à chercher un indice qui me dévoilerait ses intentions. À combien de jours se montait la peine à laquelle j'avais été condamnée ? Trois cent soixante-cinq, au moins, devint de plus en plus vraisemblable. Je crois que si, au jour anniversaire de cet instant où j'avais écrit « addiction », Carlos n'était pas revenu, à l'heure non dite, au même bistro, qui avait d'ailleurs changé de nom et s'appelait désormais Écoute ta soif, je crois que je me serais jetée dans le fleuve avec un sac à dos rempli de briques et sanglé sur mon corps.

Mais Carlos était à la table que j'avais occupée un an plus tôt. Une chaise était libre en face de lui. Je...

Seizième épisode

— Je ne vais pas tarder à faire un accident, si vous continuez comme ça...

Mek-Ouyes caressait les jambes de la jeune gériatre et ne parvenait pas à se limiter à la partie genoux d'ailleurs en soi pas si chaste, un clitoris au genou gauche, et alors au droit *quid* ?, qu'une morsure légère ignorante du mal honorait jusqu'à la fossette. Le baiser petit creux à la sensée, sensitive, sensuelle qui n'en cessait

pas pour autant de conter. Genou, déraison, écoute, la langue contre la jambe, le nez collé au genou, la joue au contact de la cuisse avec assez de démesure. Pointu, rond, sec et rosé, il n'est pourtant pas si absolu qu'il ne pousse le caresseur à le négliger bientôt pour explorer tout autour jusque dans...

(Suite et fin du *Conte de la seule fois de l'amour*.)

Je voulais avancer ma main sur le plat de la table entre les tasses. Mais je voulais aussi avancer beaucoup plus que ma main, avancer mes bras, avancer mon bassin, avancer mes seins... Je voulais avancer mon sexe tout entier, je bâillais à me décrocher la mâchoire, je faisais bâiller mon sexe et j'aurais voulu que l'alvéole soit visible pour Carlos à l'exception du monde entier.

Je ne voudrais pas parler pour celui d'en face. Au nom de quelle cénesthésie pourrais-je décrire le sentiment de sa poussée? Qu'il me suffise d'être sûre que l'appétence était égale, deux plateaux d'une balance qui ne demandaient qu'à faire communiquer leurs vases.

Les premiers mots qui devaient être dits, quelle allait être leur sonorité? leur teneur en expéditivité? leur lenteur ou leur rapidité?

Ce fut Carlos qui décida d'ouvrir la bouche, et ce qu'il me dit me confondit :

– Je suis d'accord avec vos avances, quoiqu'elles n'aient pas cessé d'organiser leur retard. Vous m'avez en quelque sorte imposé des exigences (plutôt draconiennes). Je les ai admises. À mon tour, je suis d'accord, mais à une condition. Nous allons faire ensemble une chose très douce, mais nous ne la ferons qu'une seule fois.

– Est-ce possible? murmurai-je bêtement.

– C'est à prendre ou à laisser.

– Non, vous vous méprenez. Je ne vous réponds pas de façon dilatoire. J'ai seulement l'impression...

Je me mordis la langue. Pourquoi dire à Carlos qu'il me coupait l'herbe sous le pied? que sa condition était déjà la mienne depuis que je l'avais rencontré... mieux, que je partageais son exigence depuis que je le cherchais? Répondre : « C'est exactement ce à quoi j'avais moi-même pensé ! » aurait semblé faible, ramer à contre-courant, trop tard, sans élégance. Mieux valait s'incliner.

– Je m'incline, dis-je en m'inclinant puisque du moins mon inclination ne se voyait opposer aucune raideur.

Nous fîmes ce qu'il fallait faire et dont nous avions envie. Nous fîmes l'amour dans une chambre d'hôtel sans agrément particulier qui se changea instantanément et durablement en un coin de palace partagé.

... jusque dans le sillon des jambes où l'obscurité était brûlante et où la finesse des papilles se marie si bien avec celle de la peau des cuisses, puis bientôt avec la comestibilité de la muqueuse partenaire. Mek-Ouyes continua de tendre l'oreille afin de ne rien perdre du conte tout en faisant la preuve de son activité généreuse. Ce fut tout juste si la clarté du récit en fut ébranlée, la jeune gériatre ne perdant pas le fil diégétique et ne perdant pas non plus pour autant le contrôle de son véhicule. Elle quitta l'autoroute à la bonne sortie et repassa au-dessus d'elle pour s'y rengaiger dans l'autre sens, parfaitement détendue, après un petit cri.

Lorsqu'on fait l'amour pour la première et dernière fois de sa vie (pour moi), lorsqu'on fait l'amour pour la première et dernière fois de sa vie avec une certaine partenaire (pour lui), on ne sait trop comment faire pour s'arrêter. On est bien d'obligés d'attendre trois jours, que la réception de l'hôtel avise que la chambre est réservée et qu'il nous faut la vider dans l'heure. Partons. Et disons-nous adieu. En avant pour d'autres aventures (pour lui), en route pour la gestion des souvenirs (pour moi). En route pour l'évitement de LA mauvaise rencontre, celle qui rendrait parjure et qui doit absolument disparaître sous la masse des rencontres qu'on ne désire pas. Fin du conte.

Dix-septième épisode

– Bonjour, Théobrandt, avez-vous bien dormi ?

– Hon.

– Bonjour, Théobrouille, vous avez l'air tout chiffonné.

– Vous m'avez bien roulé dans la farine avec votre clef de contact. Je vous préviens, je vous garde un chien de ma chienne.

– J'adore les chiots. Ils me changent des ancêtres. Allez, rendez-moi mon double de clef, et nous partons.

– Je ne sais pas ce que j'en ai fait.

– Je vais être obligée d'insister...

– Vous pouvez vous fouiller.

– C'est vous, que je peux fouiller. Fouiller au corps !

– Méfiez-vous, Théobrandt, elle sait s'y prendre, je vous préviens. Elle sait s'y prendre et je sors d'en prendre.

– Je rêve ou quoi ? Mek-Ouyes... Est-ce que ce n'est pas plutôt vous qui m'avez entreprise ?

– Vous croyez vraiment que lorsque j'embrasse votre joli sexe, votre joli sexe ne m'embrasse pas lui aussi ?

– Il a des lèvres, mais pas de langue.

– Il a mieux, il a une molette.

– Vous serez toujours un mécanicien, Mek-!...

Théobrandt toussa pour exprimer sa gêne, son impatience, sa réprobation que la conversation tourne aussi mal, son envie de reprendre le volant, son angoisse d'avoir dans la vue dix heures de retard sur son plan de voyage, sa vague inquiétude que la lectrice pourtant aguerrie ne préfère à *Mek-Ouyes* la lecture d'un roman-fleuve à la première personne sur les flux de conscience d'un patron négrier de la ville de Nantes, sa timidité et son refus des affaires du plaisir...

– Allons, rendez-les-moi, ces maudites clefs, dit la jeune gériatre en commençant la fouille directement dans la poche du pantalon de Théobrandt, ce qui n’alla pas sans un effleurement appuyé de son érec’chuse.

Malheureusement pour cette dernière, le trousseau de clefs était bien à sa place et il n’y avait pas lieu de fouiller bien longtemps. La propriétaire le récupéra en coulant sur Théobrandt un regard brûlant.

– Est-ce qu’au moins vous avez remis du carburant ? dit Mek-Ouyes qui bâillait en s’étirant. Je piquerais bien un petit roupillon dans le rayon des petits roupillons, moi, à l’arrière de votre bolide qui devrait bien reprendre le chemin de Cracovie ! Mais si vous voulez que la jeune gériatre vous fasse des petits soins avant de partir, n’ayez crainte, je vous attends. Nous ne sommes pas encore positivement en retard.

– Quel âge avez-vous, Théobrandt ? dit la jeune gériatre.

– J’ai trente-quatre ans et nous partons.

– C’est le bel âge, embrassez-moi.

– Jamais pendant le service.

– Mais vous n’êtes pas maître d’hôtel !...

– Le service d’Agatha de Win’theuil est le meilleur restaurant du Monde-Mondes. L’hôtel d’Agatha de Win’theuil est le meilleur hôtel du Monde-Mondes. Agatha de Win’theuil est la première patronne du Monde-Mondes. C’est un modèle. Je lui ai juré fidélité absolue.

– Vous a-t-elle... heu, comment dirais-je ? vous a-t-elle couché sous elle ?

– Les entretiens d’embauche d’Agatha de Win’theuil sont extrêmement poussés. Je peux en témoigner. C’est pour cela que...

– Mais voyons, Théodiantre, elle ne saura rien de votre incartade. D’autant que je suis une adepte de la « seule fois de l’amour » : il n’y aura pas de récidive, je vous en donne ma parole d’honneur de donneuse.

– Donneuse de quoi ?

– Mais, donneuse de plaisir, évidemment ! Vous êtes un peu stupide, Théobrandt.

– Agatha de Win’theuil serait instantanément avisée de ma trahison puisque Agatha de Win’theuil est la meilleure médium de tout le Monde-Mondes. Elle est la meilleure *tout* de tout le Monde-Mondes. Je perdrais sa confiance. Je perdrais mon poste. C’est non.

Pendant ce temps, Mek-Ouyes était allé comme un somnambule s’allonger à l’arrière de sa voiture de maître. Il s’était installé confortablement et commençait sa nuit avec retard afin d’en effacer la blancheur.

– Je vais faire une dernière tentative, dit la jeune gériatre.

– En pure perte, Madame.

– Ce n’est pas sûr.

Elle était belle comme une douzaine de cœurs virevoltant autour de ses deux yeux qui berzillaient, clignotaient, rayonnaient, hypnotisaient, faisaient oublier, peignaient le monde en vert d’huître. Théobrandt recula effaré, sûr qu’il ne pourrait pas se défendre plus longtemps. Il fut sauvé par une explosion qui les prit tous les deux dans son souffle et les projeta coucha dans l’herbe du bas-côté où il n’eurent toutefois pas du tout envie de profiter des circonstances pour céder à la gaudriole.

Dix-huitième épisode

Tout s'expliquait par le hurlement d'un long coup de frein appartenant à une voiture de police non banalisée qui avait glissé sur une tache d'huile, avait gagné le contrôle de son chauffeur et était venue s'encastrier dans le véhicule de fonction de la jeune gériatre, lequel se trouvait à ce moment heureusement vide. Au volant de la tamponneuse, un flic en uniforme semblait dormir de son sommeil ultime. Il souriait d'avoir atteint la retraite en pleine force de l'âge et sans avoir à se préoccuper outre mesure d'angoisses métaphysiques.

– Surtout vous n'y touchez pas ! dit la jeune gériatre. Je vais appeler le Secours policier. C'est le 333, n'est-ce pas ?

– Aucune idée, dit Théobrandt.

– Ah non, ça me revient maintenant, c'est le 666.

Elle appela. Un répondeur lui dit que le numéro avait changé et qu'elle devait joindre le 999. En avant pour le 999. Le téléphone sonna aussitôt dans les restes de la voiture percutante.

– Répondez, Théoplast !

Théobrandt avança la main vers le tableau de bord en essayant de ne pas écraser davantage ce qui restait de l'ex-conducteur. Il décrocha et approcha de son oreille gauche (la meilleure) le combiné humide et rouge.

– Allô ?

– Allô, police ? dit la jeune gériatre.

– Oui, dit significativement Théobrandt.

– Ainsi, vous en êtes, Théoflic !...

– L'habit fait l'organe et la fonction le moine.

– Tant pis.

– Vous croyez que cet accident va retarder notre départ ?

– Il y a mort d'homme, mon vieux. Moi, j'ai fait mon travail. À votre tour, vous devez prévenir qui de droit, puisque vous êtes au bout du fil.

– Vous avez son numéro, à Qui-de-droit ?

– Démerdez-vous, Théobrenne. Moi, je m'en vais.

– Votre véhicule est complètement hors d'état, Madame.

– Je n'ai pas l'intention de prendre mon véhicule, Théocrotte. Vous ne voulez pas qu'on se parle plutôt en direct ?

– D'accord. Je raccroche et j'appelle le 333, le 666 et le 999.

Théobrandt laissa sonner. Avec un peu de patience, l'appel serait dirigé vers un central qui transmettrait aux pompes funèbres. Théobrandt se désencastra [est-ce que « se décastra » ne pourrait pas suffire ?] lui-même de la place du mort, s'essuya les mains et l'oreille sur un coin de siège et dit à la jeune gériatre :

– Vous, je ne sais pas, mais moi, je fous le camp.

– Je viens avec vous dit l'auto-stoppeuse qui s'autoproclamait compagne de voyage.

– Vous venez où ?

– À Cracovie, tiens ! Je ne vous quitte plus.

– Vous voulez dire que vous ne quittez plus Mek-Ouyes ?

– J’ai le cœur aussi grand qu’une place publique, comme dit la chanson.

Alors, Théobrandt se rassit devant son volant, devant son voyant lumineux de carburant dont l’aiguille monta jusqu’au plein. L’impression de bonheur qu’il en ressentit n’était comparable qu’à l’effet d’une aspirine quand elle fluidifie le sang d’un corps alourdi. Théobrandt retrouvait l’ordre du monde, dont il était un morceau, mais qui avait failli basculer tout d’un coup dans l’irréversible. La jeune gériatre s’installa à son côté et posa délicatement sa tête sur son épaule droite. Elle s’endormit instantanément sans se laisser troubler par les ronflonnements de matou de Mek-Ouyes. Dans le rétroviseur, Théobrandt aperçut le triste tableau de l’accident de la route qui était déjà dans le passé.

Pendant deux bonnes heures et presque deux cents kilomètres d’autoroute, il ne se passa pratiquement rien qui mérite d’être rapporté dans le cadre d’un roman-feuilleton qui n’aime pas beaucoup qu’il ne se passe pas grand-chose en son sein. Mais même en faisant des efforts aussi démesurés que méritoires, même en faisant juter l’instant qui passe ou le plus maigre détail d’un regard furtif émanant d’un automobiliste qui vous dépasse, même en invoquant Guillaume IX d’Aquitaine ou Stéphane Mallarmé au nom de leurs poèmes du cher « rien », on n’arriverait pas à faire advenir un bout d’histoire mémorable. Pas une seule traversée d’animaux sauvages pourtant annoncés par maint panneau triangulaire. Le voyant du tableau de bord du roman qui marque l’avènement de l’événementiel était désespérément muet, inintéressé, vacant. Rien, vous dis-je, rien à se mettre sous la dent ! C’était à désespérer de l’altéroroman en guerre contre l’affliction de l’auto- ou de l’anti-fiction.

Dix-neuvième épisode

Alors, il se passa quelque chose qui n’était pas piqué des hannetons.

Il se passa, tout simplement, une frontière.

Or, il faut savoir que dans le Monde-Mondes de cette époque-là le mot « frontière » était un mot d’avant, un mot frappé d’obsolescence, un mot mort. Il n’avait plus de référent que dans l’Histoire ou dans certains romans (et non des moindres).

La jeune gériatre dormait toujours, le tête sur l’épaule de Théosocle ; Mek-Ouyes dormait toujours, les jambes coincées derrière l’appuie-tête, les pieds reposant sur la plage arrière.

Soudain, Théobrandt pila. La ceinture de sécurité de la jeune gériatre fit son office en la réveillant brusquement. Mek-Ouyes roula dans la ruelle au pied de la banquette en maugréant et en redressant furtivement l’outil de son érection paradoxale.

– Douane, Zoll, annonça Théobrandt en lisant devant lui la pancarte inattendue qui disait ZOLL DOUANE.

– Ce n'est pas possible, se frotta les yeux la jeune gériatre.

– C'est du moins extrêmement surprenant, se frottit les siens Théobrandt.

– Je ne peux vous croire, se frotti-frotta les paupières Mek-Ouyes qui avait de la peine à remonter sur son siège.

– Voyez vous-même, Monsieur.

– Ah mais, vous êtes donc là, chère amie... C'est une excellente nouvelle pour mon réveil.

– Oui, j'ai décidé que vous ne pourrez pas vous passer de moi.

– Nous verrons ça, nous verrons ça.

– Qu'est-ce qu'on leur dit ? s'enquit Théobrandt.

– Quoi qu'est-ce qu'on leur dit ? Qui sont-ce, d'abord ? Vous avez une idée ? C'est la République des Rouquins ou la République des Chauves ? Je vous préviens que si nous sommes à la frontière de la République des Arriéristes de la Cinquième semaine du Petit Bon Dieu, je fonce dans le tas !

– C'est moi qui tiens le volant, calma le jeu Théobrandt.

– Ouais, mais faites bien attention. Je n'ai pas l'intention de me laisser dicter des lois particulières ou imposer des restrictions de circulation par des communautés particularistes et exclusivisationnelles. J'ai déjà donné, et largement, ça va comme ça ! Alors, si nous entrons dans le pseudo-territoire d'une quelconque République des Paysans-pas-r'venus ou des Homophobes hétérodoxes de la huitième tendance, je monte sur mes grands chevaux. Les lois monde-mondiennes sont assez explicites je pense, au moins sur ce chapitre. J'ai participé naguère à leur rédaction. Dites-leur tout de suite, Théobrandt, qu'ils sont hors les lois et qu'ils ne vont pas tarder à voir arriver la main militaire ! Non mais qu'est-ce que c'est que cette gabegie ? La loi pour tous, tous pour la loi, que je sache ! Je parie que c'est encore une survivance de cette calamiteuse République des Ku-Yan-Nor, qui avait rassemblé sur une île à hélice les plus grosses fortunes du Monde-Mondes. Vous n'avez pas à vous arrêter, Théobrandt. Redémarrez, Théobrandt ! Passez une vitesse, bons dieux ! Appuyez sur le champignon, mon vieux ! Si vous voyez un douanier, prévenez-le si vous voulez, mais n'attendez pas son autorisation, foncez, foncez ! Qu'est-ce que vous attendez, enfin ?

– Je ne vois personne, Monsieur.

– Eh bien, justement, si vous ne voyez personne, c'est que personne ne s'intéresse à nous. Traversons de part en part cette République d'arrière-garde et ne perdons pas de temps.

Théobrandt ne bougeait pas. Il paraissait accablé, hésitant, terrifié.

– Eh bien, Théotrouille, vous n'entendez pas les conseils judicieux que vous prodigue Mek-Ouyes, lequel, on ne peut pas dire le contraire, connaît particulièrement bien la question des micro-États ?

– Il y a quelque chose de pas naturel.

– Je ne vous le fais pas dire, s'emporta Mek-Ouyes, il n'y a pas de nation naturelle, il n'y en a jamais eu, contrairement à ce que nous ont baigné si longtemps les romantiques de tout poil (pas un de sec) et jusqu'à aujourd'hui. Probablement sommes-nous à la caricature de frontière d'une quelconque République des Culs-

de-Plomb réunie sur des bases ethnico-familiales cimentées sur des haines entre chasseurs qui se sont tirés dessus à la fin du XIII^e siècle pour une perdrix revendiquée par les deux parties.

– Je ne crois pas, Monsieur, dit Théobrandt en montrant un douanier qui sortait de la cahute.

– Oh, bah alors, merde alors, dit Mek-Ouyes qui n'en revenait pas de ce qu'il voyait.

– C'est à ne pas en croire nos mirettes, dit la jeune gériatre elle aussi, mais alors, complètement éberluée.

Vingtième épisode

Les épisodes se suivent (ils sont à suivre) et ne se ressemblent pas.

Agatha de Win'theuil venait d'arriver à Cracovie. Elle se sentait un peu en vacances. Elle affirmait à qui voulait l'entendre – et il y avait toujours beaucoup de monde qui voulait l'entendre – que les quelques journées à venir seraient entièrement consacrées à la préparation de ses noces : vêtements, avec l'aide de trois stylistes venus du Monde-Mondes entier ; sous-vêtements, avec le concours de trois sous-stylistes de la boucle du Niger ; soins corporels, avec le soutien de divers masseurs choisis parmi ceux qui n'hésitent et rapeuvent point ; préparation spirituelle à la cérémonie interconfessionnelle, avec l'aide attentive du primate de Galicie, Mgr Dupardon de Lampaulski, d'Imam Anké et Rabbi Boshé annoncés, ainsi que d'une jeune fille toute neuve qui venait de fonder le « badulisme », parfois aussi nommé « mal-embouchisme », une religion toute neuve qui, accessoirement, critiquait les Lumières et surtout passait le plus clair de son temps à adorer les cons, inutile de préciser à quel point il s'agissait d'un polythéisme !

Agatha de Win'theuil n'avait pas une minute à elle. C'est le dur lot des princesses ou des présidentes qui lèvent le pied quelques instants : leur destin est d'être intéressantes aux yeux de tous les fâcheux de partout. Nous prenons Agatha de Win'theuil au moment précis où elle est occupée à l'essayage d'une robe délicieuse et moulante, sur le tissu blanc immaculé de laquelle le grand peintre méconnu Luc Legrand, qui travaillait avec la grande couturière Mme Grande-Yvette, avait ébauché, à sa manière vaporeuse, la tache pubienne de la porteuse. Cette matière picturale discrète avait été roussie en terre de Sienne brûlée, tandis que plus haut, à l'emplacement des pointes des seins, deux fleurs rouge brique, semblables à des rosettes de la Légion d'honneur, brillaient de tous leurs deux feux.

Au moment où nous retrouvons Agatha de Win'theuil, elle était occupée avec Moussa, l'un des apprentis de Mme Yvette, un splendide Dioula en grand boubou,

sous lequel le corps attendait son heure de luisance, tant il était reconnu pour prendre magnifiquement la lumière. À cet instant, la musculature impressionnante de Moussa était détaillée par les doigts d'Agatha de Win'theuil qui prétendait en gloussant vouloir enterrer sa vie de jeune fille. Quand Moussa lui avait demandé de bien vouloir ôter sa robe blanche afin de la retoucher sous les aisselles, Agatha de Win'theuil ne se l'était pas fait dire deux fois et, prenant à deux mains le bas de sa robe longue pour la passer au-dessus de sa tête, avait saisi aussi le bas du boubou pour multiplier par deux le jet des deux frocs par-dessus les moulins de la chasteté. Aucun des deux n'avait alors su résister à l'autre. Agatha avait joué les oursonnes autour du grand tronc noir et lisse. Ç'avait été bien agréable.

– Ah! Mek-Ouyes, Mek-Ouyes, disait Agatha de Win'theuil en allant et venant autour du pieu du beau Dioula qui était en elle. Comme je suis heureuse de vous voir bientôt, cher Mek-Ouyes, qui allez devenir mon compagnon fidèle! Oui, oui, oui. Nous nous sommes choisis entre mille Monde-Mondiens et mille Monde-Mondiennes, et nous sommes, toi le mille et unième et moi la mille et unième. Continue, continue d'approcher, Mek-Ouyes, d'avancer vers moi qui t'attends avec tant d'impatience et de langueur et d'incapacité de rien faire tant que tu n'es pas à mon côté! Ce n'est pas possible, tu as décidé de me brider, ou quoi? Est-ce donc que tu me hais de ne pas venir? Que suis-je sans toi qu'une laide qui ne vaut pas tripette et que personne ne regarde plus? Que serais-je sans toi qu'une fille sans toit et sans soutien? Ah! Mek-Ouyes, Mek-Ouyes! Haaaaaaaaaaaaah...

– Ahhhhhhhhhhhha...

Moussa reposa galamment Agatha de Win'theuil sur la table de confection, tout en demeurant en elle d'abord, reculant doucement pour la libérer, tandis que ses lèvres dessinaient une ligne de limace entre le plexus solaire et les globes lunaires qu'un redressement des jambes avait fait se lever dans la nuit de l'épiderme.

– C'est bien, Moussa, il va falloir vous mettre au travail, à présent. N'oubliez pas que j'ai besoin de ma robe à 16 heures pour mon rendez-vous avec le primat!

Vingt et unième épisode

Alors, entra dans le grand salon d'essayage Abdel XV, muni d'un parapheur qu'il portait au-devant de lui comme le saint sacrement.

– Non! protesta fermement Agatha de Win'theuil en lançant le dossier par la fenêtre comme elle eût fait d'un frisbee.

Abdel XV descendit dans le jardin rechercher la chose qu'il représentait, impassible, à la signature. Cette fois, il avait fermé le parapheur avec un élastique. Agatha de Win'theuil expédia derechef le colis tout en haut d'une armoire. Abdel XV

grimpa sans se décourager, récupéra l'objet, se posta à distance respectable et respectueuse, comme s'il attendait qu'Agatha se ravise.

– Je ne signerai rien !

Elle avait pourtant affirmé *urbi et orbi* que toutes ses journées, au nombre de cinq à compter de l'heure de son arrivée à Cracovie, seraient consacrées à ses noces. Qu'on ne lui parle pas de dossiers en souffrance ! Qu'on n'aborde pas devant elle de grande question politique ! Est-ce que dans la période récente elle n'avait pas suffisamment accompli de belles choses pour le bonheur des populations du Monde-Mondes ? L'extension de la gratuité complète pour un certain nombre de biens de consommation (dans la foulée du téléphone, de la presse quotidienne et de la musique sirupeuse) n'avait-elle pas été accomplie ? Les restaurants gratuits, pourvu qu'on fît les courses, la cuisine et la vaisselle, ne commençaient-ils pas à fonctionner ? Les hôtels, de même, à la condition d'assumer la lessive et le ménage, n'étaient-ils pas désormais largement ouverts à tout un chacun ?

Agatha de Win'theuil avait, arguait-elle, mouillé sa chemise plus qu'aucun autre et même qu'aucune. Elle entendait, durant quelques jours, « mouiller *sans* chemise », comme elle disait avec délicatesse. Elle ne s'en privait pas. Le mariage, clamait-elle à qui voulait l'entendre et même aux autres, était une affaire sérieuse qui demandait de la préparation. On ne se marie pas comme on boit un verre d'eau ! Surtout quand cette union a été réclamée à cor et à cri par la vox populi.

– S'il faut mélanger la réflexion nécessaire, la préparation douce, l'envisagement des choses de la vie commune, avec le patafouillis des affaires publiques, vous savez ce qui se passe, Abdel ? Eh bien, affaires publiques, envisagement, préparation et réflexion sont également bâclés. Est-il donc impossible que votre petite tête de piaf comprenne une chose aussi simple ?

Abdel XV, horriblement piqué déjà par le peu de respect dont Agatha avait fait preuve quant à son outil de travail principal, le parapheur, recevait une deuxième couche de vexation, et c'était trop. Il avait commencé de quitter la place hautainement, quand il sentit sur sa nuque le regard de la panthère, jeune promise et bientôt mariée. Il pila et attendit. Agatha de Win'theuil s'approcha silencieusement, à pas de féline, précédée par son parfum du moment qui était *Fais gaffe* de chez Fior.

– Mek-Ouyes, susurra-t-elle, Mek-Ouyes, Ouyes-Mek, Mek-Ouyes, Ouyes-Mek...

– Ce n'est pas Mek-Ouyes, dit Abdel XV.

– Alors, allez le chercher, imbécile ! dit-elle en donnant un grand coup de pubis dans l'arrière-train du pauvre garçon qui n'en menait pas large, informé qu'il était du risque encouru par celui qui se permettait de réveiller par une douche froide les fantasmes agathiens qui voyaient Mek-Ouyes partout.

– Il arrive.

– Qui vous dit cela ?

– Les services. *Vos services.*

– Pour celle bonne parole, Abdel XV, laissez-moi me serrer contre vous. Votre dos est tellement ferme... Ah ! Mek-Ouyes, Mek-Ouyes, comme vous ressemblez à Mek-Ouyes, comme vous ressemblez à vous-même, Mek-Del ! Comme la boucle de votre ceinturon sonne bien lorsque je la déboucle et que je fouaille du nez dans vos boucles de cheveux !... Comme vous portez bien tout ce que vous portez !

Comme vous portez bien devant vous, contre vous, ce maudit parapheur et comme vous portez bien, dessous, votre attribut, votre épithète, votre incise, que j'aimerais tant que vous glissiez dans ma syntaxe ! Retournez-vous, Abdel XV, c'est un ordre et dressez-moi cet animal sauvage en lui donnant l'ordre de m'attaquer au corps !

– Je ne veux pas troubler votre préparation prénuptiale, Madame, dit Abdel d'un ton de glace, et qui ne bandait pas.

Vingt-deuxième épisode

Ni une ni deux, n'y allant pas par quatre chemins et en moins que trois coups de cuiller à peau, Agatha de Win'theuil licencia Abdel XV et recruta Abdel XVI en testant elle-même toutes ses capacités au cours d'un entretien galant d'embauche qui eut lieu dans le même temps qu'elle enfilait la robe retouchée par Moussa.

– Je vous prends à l'essai, dit-elle, tandis qu'il la prenait à l'aiselle.

– Ainsi ?

– Essai concluant. Préparez-vous à me répondre au quart de tour. Sachez que vous êtes peut-être la cinquième roue du carrosse, mais que la cinquième roue du carrosse est la roue de secours et qu'après tout, vous n'avez tout de même pas décoré la chapelle Sixtine ! De cinq à sept, soyez disponible pour mon huis et si possible habillé de neuf.

Abdel ne se le fit pas dire dix fois. Il conduisit la calèche jusque chez Mgr Dupardon de Lampaulski et, dans les jardins de l'évêché, eut la grande délicatesse de cueillir un bouquet de dames d'onze heures en douce pour l'offrir à sa nouvelle autorité. Très en forme, Agatha de Win'theuil planta les tiges dans son décolleté, sûre que Mgr Dupardon de Lampaulski se pencherait sur les corolles pour les humer. Elle repartit comme en 14 à l'assaut de ses noces.

Mgr Dupardon de Lampaulski fut trouvé par Agatha de Win'theuil en train de couper les pages d'une livraison des *Cahiers de la Quinzaine*, la revue de Charles Péguy, consacrée au bois « d'un crucifix peint en rouge auquel il manquait la croix », dont il est aussi question dans *L'Écume des jours*.

– Je vous dérange, mon Éminence de votre Seigneur. . .

– En aucune façon, dit Mgr Dupardon de Lampaulski en se dressant sur ses jambes fatiguées malgré ses cinquante-neuf ans. Donnez-vous la peine d'entrer, Mademoiselle de Win'theuil.

– Pour bien peu de temps, notre Excellence. . .

– Oui, je sais, je sais, s'assombrit le prélat dont la couleur parme eut une légère tendance à virer au violet. Mais enfin, on ne va pas non plus en faire une maladie. Madame de Win'th-Ouyes ou, variante, de Mek-T'heuil est un nom que vous por-

terez à mon avis à merveille, même si la mécréance attestée de votre chéri n'est pas pour faire bondir de joie céleste, vous l'imaginez bien, celui qui est en charge des péchés d'une partie du Monde-Mondes ! Enfin...

Et Mgr Dupardon de Lampaulski soupira d'un soupir qui n'était pas poussé de nulle part. Il avait la chevelure bouclée comme celle d'un pâtre grec et ne laissait pas Agatha indifférente.

– Vous qui frisez la soixantaine, Monévêque, friser à la soixantaine doit être une sacrée satisfaction !

– Voulez-vous bien vous taire, mon enfant... et ne pas caresser ainsi mon anneau d'améthyste... Si vous me disiez plutôt dans quelles dispositions spirituelles vous vous trouvez présentement.

– Posez-moi des questions, Maître.

– Dans quelles dispositions spirituelles vous trouvez-vous présentement ?

– On ne peut meilleures.

– Ça me fait plaisir, savez-vous, ce que vous me dites là.

– Je ne songe qu'à vous faire plaisir, Monticule. Heu, je veux dire Éminence ; Enfin... Votre Honneur, si vous préférez. Je tiens beaucoup à votre estime.

– C'est tout à votre honneur, mon enfant.

– Je crois que sans elle je n'aurais pas le courage de poursuivre la tâche républicaine qui m'a été, un beau jour, impartie.

– Je comprends cela.

– Voyez-vous, depuis que Mek-Ouyes et moi nous sommes un peu comme cul et chemise, si je puis dire ainsi sans vous choquer...

– Oh ! vous ne me choquez pas, ma belle amie... Si vous saviez ce que j'en ai entendu dans ma vie sacerdotale !...

– Depuis que Mek-Ouyes et moi sommes comme le foin et la charrette, comme le ventre et la bauge, le slip et le fessier, Éminence...

– Eh bien ?...

– C'est comme si je vivais triplement, comme si tous mes désirs étaient multipliés par trois, toutes mes envies d'être responsable, toutes mes certitudes que je peux me dépenser à bon escient et dans le bon sens pour les plus démunis de mes administrés.

– Ça me paraît être une excellente maladie pour une responsable du plus haut niveau...

– Oh ! Mek-Ouyes, Mek-Ouyes, que vous me manquez ! dit Agatha de Win'theuil avec une voix de poitrine bivocale qui avançait devant elle sans la moindre pudeur.

– Je vois, dit Mgr Dupardon de Lampaulski, je ne saurais trop vous conseiller d'écouter votre nature généreuse et de gérer au mieux votre impatience sans risquer le refoulement. Venez pleurer dans le giron de votre vieil ami et qu'il soit fait selon la divine nature. Et quittez donc cette robe immaculée, que je ne risque pas de la salir.

Alors Agatha de Win'theuil, pour jouer, ôta l'anneau d'améthyste du doigt du prélat qui se prélassait à présent sur la moquette. Elle se l'enfila autour du quatrième orteil de son pied gauche.

Vingt-troisième épisode

Après la chose, l'homme dit :

– Ma fille, je sais maintenant que vous êtes bonne à marier, que vous êtes prête, aussi vrai que je suis prêtre. Savez-vous que je vous admire ? Votre parcours personnel, votre histoire difficile, les efforts que vous avez déployés depuis votre naissance pour, à la fois, vivre de toutes vos forces sans laisser celles du Mal prendre le dessus... D'ailleurs, elles ont bien failli !... Écoutez-moi, n'écoutez pas tous les ennuyants et tous les emmerdeux, qui courent les rues, battent la campagne, fendent les flots et hantent les nuées. Faites selon votre instinct, que je sens si sûr. Que vos jours aillent leur vie, sans rien refouler pour vous-même, et que fassent de même vos nuits sans nuire à quiconque.

– Vous êtes bon, Mgr.

– Appelez-moi Monseigneur, je vous prie, même si dans l'action ce « mon grobis » a pu vous échapper, ce dont je vous pardonne volontiers, bien que nous n'ayons pas vidé les cruchons ensemble.

(Or, il n'était que trop vrai – chose que le roman-feuilleton avait voulu cacher à la lectrice, mais à présent qu'un personnage a vendu la mèche, à quoi bon continuer dans l'ellipse ? – qu'Agatha de Win'theuil avait couvert son directeur de conscience d'une avalanche de petits noms tous plus coquins les uns que les autres : « mon plissé », « mon croco », « animus de mon anima », « mon ramina et mon grobis », « mon Mek-Ouyes-en-plus-développé », et cætera.)

Mgr Dupardon de Lampaulski s'assit enfin derrière un bureau et ouvrit un dossier qui attendait sur le sous-main, non loin d'une édition polonaise du fameux entretien entre Jürgen Habermas et le cardinal Ratzinger, qu'il se promettait de lire bientôt et de commenter en détail pour le roman-feuilleton.

– Nous avons regardé de près le cérémonial. Je pense que vous aurez lieu d'être contente. Nous ne nous sommes pas moqués de Mek-Ouyes, nous autres Galiciens. Ni de vous, bien entendu. Surtout pas de vous. Voulez-vous jeter un coup d'œil ?

– Ce serait volontiers, cher cher mon-cher-seigneur, mais j'ai un carnet de rendez-vous passablement plein, en ce morning-end.

– Ne perdez pas votre français, ma chérie. Mais qui donc, et de si important, vous attend dans la minute, que je vous voie ainsi tortiller du popotin sur votre chaise comme si vous étiez impatiente ?

– Simple envie de faire pipi, dit Agatha de Win'theuil en baissant le nez.

« Christ pissait aussi », dit in petto Dupardon à Lampaulski, si bien qu'Agatha ne pouvait pas l'entendre.

– Allez donc, je veille sur vous et sur vos jours, sur vos heures et vos minutes.

Le prélat esquisssa une bénédiction convaincue mais furtive, qui confina à une petite tape sur les fesses à distance, apparemment propre à propulser la belle jusqu'au salon de coiffure avec un arrêt du côté des commodités.

Chez Coiff'tif, qui avait fermé le salon à toute personne qui n'était pas la

presque jeune mariée, une brochette de merlans attendaient Agatha de Win'theuil et la déshabillèrent en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

– Affinez-moi le moindre crin, dit-elle.

– C'est presque un crime, se plaignit l'un des traiteurs de cheveux, que de ne pas laisser vivre ces phanères selon leur propre nature.

– Ils sont trop raides, dit Agatha.

– Cette raideur n'est-elle pas propre à se montrer contagieuse ?

– Oh si ! confirma Agatha, ça, vous pouvez le dire !

Elle regardait les cinq braguettes de ses servants qui s'affairaient autour d'elle avec des brosses cylindriques chauffantes de toutes tailles, bonnes à affiner et étirer tout poil ou cheveu.

– Que voulez-vous, dit Agatha de Win'theuil aux anges, quand, après ce traitement, je passe mes doigts dans mes intimités, j'ai l'impression de caresser une taupe. Avez-vous déjà caressé une taupe ? Essayez, vous allez voir. On ne peut imaginer toison plus fine. Qu'en pensez-vous, Figaro ?

– C'est incontestablement extraordinaire !

– Merci.

– Pas bravo ?

– Bravo.

– Merci.

– Croyez-vous que Mek-Ouyes remarquera les conséquences de tout ce que vous aurez fait pour moi ?

– Les hommes ne voient que rarement ce genre de choses, vous savez...

– Un blâme pour avoir émis cette tentative de découragement, barbier !

– Vous êtes injuste...

– Si je n'avais pris la liberté de vous blâmer, où auriez-vous voulu que je trouvasse un compliment qui vous satisfît ?

Vingt-quatrième épisode

Les cinq merlans tour à tour touchèrent et furent touchés plus qu'ils n'auraient su le dire. Ils étaient là comme des goûteurs ou taste-poil, qui appréciant la section d'un cheveu entre le pouce et l'index, qui lissant de la langue un poil et explorant la région dans un esprit ouvertement anti-jacobin.

À cette conférence au sommet sur les qualités comparées du poil fin et de la grosse section, Agatha de Win'theuil ne se contenta pas d'assister en auditrice libre. Elle participa de tout son être, en regrettant à haute voix que Mek-Ouyes ne soit pas encore auprès d'elle.

– Oh ! ah ! eh !... Mek-Mek-Ouyes-Ouyes, comme tu me manques et comme... hé là hi !... Mouk-Eyes, reviens vite, non, viens tout court vers ma robe courte, ma jupe courte, mon short court, mon non-vêtement kurz-kurz !... Tu ne peux pas imaginer ce que je suis détendue, ces jours, étendue le plus souvent que je peux, tendue une fois sur deux, rendue de fatigue et recrue, mais la fatigue est si bonne que je n'en veux point manquer, un deux, un deux ! han deuille, han deuille ! an' du, an' du ! Oh, M'Ouyes et M'Ouyes, si tu savais comme je n'ai plus un poil de sec, plus un poil de sexe sec. Mais quelle brigade, Mek-Ouyes, n'êtes-vous pas devenu ! Je n'avais jamais imaginé que l'amour pût être à ce point une activité collective. Je reconnais bien là votre passion du poly-être ! Attends, je vais répondre à mon tour, les initiatives, c'est moi, maintenant, qui vais les prendre, moi qui suis à un cheveu de défaillir, qui vais couper les vôtres en cinq, pas un de plus, pas un de moins ! Prends garde à vous ! Faites gaffe à toi ! J'ai eu été une femme fatale, vous semblez l'ignorer, ne jamais l'avoir su. Combien de livres lisez-vous par an, bandes d'anauxphabètes ? Combien faudrait-il vous donner pour que vous donniez dix mille jeux vidéo contre un seul épisode de *La République de Mek-Ouyes*, hein ? Je suis sûre que vous n'ignorez pas qu'un salon de coiffure est le lieu érotique par excellence, à peine plus chargé d'éroticité qu'un musée de peinture figurative que les ministères de la Culture de tous les pays veulent absolument faire passer pour chastes. Vos miroirs, oh ! Mek-Ouyes, venez au moins dans un miroir, que diable ! Ouyes-Mek, je vous vois, votre oreille droite est plantée à gauche et votre gauche à droite. Et s'il y a double miroir, vous revenez à la case départ. Non, vous, Monsieur Figaro, vous ne me coupez rien car je n'ai pas de fourches, je ne m'appelle pas Claudine (même si c'est joli, Claudine)... Ouououououououououououououououyes ! Meeeeeeeeeeek-ek-ek.

– Vous avez une sacrée nature, dites-moi, et pas que de cheveux, chère cliente superlative. Une fois dans ma vie, j'aurai coiffé...

– C'est moi qui aurai coiffé...

– Non, moi, sur le poteau, c'est moi qui vous aurai tous coiffés sur le poteau en coiffant Madame de partout.

– Il y en aura pour tout le monde, rugit Agatha de Win'theuil, rue, jouit, tremble et s'électrise la Mek'Theuil tandis que l'Agath'Ouyes fume de partout et luit comme un nouvel an chinois.

– Merci, dit un apprenti.

– Je peux mourir, dit le cinquième. À présent, nul besoin de voir Naples. Je ne quitte pas ma mère, je la rejoins dans les profondeurs du tombeau.

– C'est un beau métier, la politique, dit le barbier en chef qui se rajustait à grands gestes démonstratifs.

– À condition d'en sortir, dit Agatha épuisée.

Alors, Abdel XVI parut. Il avait trouvé une sorte de livrée qui lui laissait les bras entièrement nus, qu'il avait fort musclés. Il portait avec lui un plateau sur lequel était posé un verre de jus de fruits frais variés.

– Fruits de la passion, dit-il fièrement, et pamplemousses, et goyaves, et citrons verts.

Agatha de Win'theuil sourit avec gratitude.

– C'est très précisément ce dont je n'ai pas eu le temps de rêver, mais qui correspond très exactement à mes besoins de cet instant. Vous êtes un homme très

précieux, Abdel XVI. J'espère que ce numéro dans la dynastie ne vous portera pas malheur...

– Du malheur à votre service ? Mais c'est impossible...

– Impossible n'est pas agathien, dit la requinquée qui cligna de l'œil, coula sa main dans le pantalon d'Abdel et l'attira sur un gazon dehors.

Vingt-cinquième épisode

Car le douanier était une vache. C'était une belle laitière avec un gros pis et une longue langue lourde qui tournait les pages d'un vieux passeport. Des passeports comme celui-là, le Monde-Mondes n'en exigeait plus depuis bien longtemps. Les antiquaires les vendaient à prix d'or à des collectionneurs fanatiques qui entretenaient ce qu'ils appelaient, de façon passablement comique, le « devoir de mémoire des nations ».

La présence ici de ce livret de trente-six pages foliotées, avec couverture souple d'un peu plus fort grammage, quelques rousseurs en pages intérieures, affichant en rez-de-chaussée de couverture le mot PASSEPORT, en tête de page UNION EUROPÉENNE / RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, au centre le motif iconographique du faisceau de lecteur à feuilles de chêne et d'olivier avec grande hache et sigle RF, têtes de lapin et de chasseur cachées dans le feuillage, de couleur lie de vin de bordeaux Château La Limite 1975, la quatrième de couverture étant sans inscription ni symbole, la deuxième de couverture reprenant l'iconographie centrale de la couverture sur fond tramé gravé en deux surfaces bleutées portant en noir le numéro 01AC11616 0, la page numérotée 01 en regard de la perforation du numéro qu'on retrouvera tout au long des trente-six pages, portant, sur un dégradé bleu rouge bleu difficile à dupliquer par un falsificateur, deux frises à angles ronds de RÉPUBLIQUEFRANÇAISÉRÉPUBLIQUEFRANÇAISÉRÉPUBLIQUEFRANÇAISÉRÉPUBLIQUEFRANÇAISÉRÉPUBLIQUEFRANÇAISÉRÉPUBLIQUEFRANÇAISE... composée sans du tout d'espacements entre les mots, tandis que sur trois blocs respectivement titrés **Union européenne**, **République française** et **Passeport**, chacun des trois énoncés étant suivi de sa traduction en onze langues non françaises, espagnol, danois, allemand, grec, anglais, gaélique, italien, néerlandais, portugais, finnois, suédois, dans cet ordre-là, ce qui donne pour « passeport » : « Pasaporte / Pas / Reisepass / Διαβατήριο / Passport / Pas / Passaporto / Paspoort / Passaporte / Passi / pass ». *Pass* en suédois n'ayant pas droit à la capitale, ce qui doit être une coquille... la page 02, foliotée dans les perforations devant être lue, comme la 03, au format à l'italienne en tournant le livret et proposant une photographie souriante (elle a dû être prise avant que tout rire soit interdit sur une photo d'identité internationale, sous-entendu : après

le sort des Twins, on n'a plus le droit de rigoler, comme on n'aurait plus le droit d'écrire des poèmes adornés après Auschwitz (mais alors, après quoi aurait-t-on le droit d'écrire des poèmes ?) et des rubriques, des rubriques, des rubriques, visées par le Directeur de la Police Générale, signature illisible beaucoup moins réussie que celle du titulaire en page 03, la page 04 donnant la solution de l'ordre donné des langues de la page 01, la langue européenne est bien la traduction, comme dit l'Eco, et en avant pour les visas du particulier qui s'en est allé, dans ses années-là, en République du Bénin, en République de Côte-d'Ivoire, en Turquie, au Burkina Faso, en République du Niger, aux États-Unis, en Pologne et en Égypte, les dernières pages étant réservées aux enfants éventuels accompagnant le porteur (néant), aux adresses et changements d'adresses, et pour finir aux recommandations importantes : propriété (« Le passeport demeure la propriété de l'État français »), interdictions diverses, cas de perte, renouvellement, etc., etc, ne s'expliquait pas.

La vache douanière regarda Théobrandt et la jeune gériatre qui, à l'intérieur du véhicule, avaient le nez collé au pare-brise, éberlués, incrédules, elle regarda Mek-Ouyes qui avait sorti sa tête à la fenêtre. La douane vachère était celle de la République des Vaches, et sa préposée du moment, une Apenzelloise rousse à longs crins, paraissait surprise que les trois particuliers devant elle ne passent pas sa frontière. Elle avait été embauchée par l'État Vache à cause de sa longue expérience d'avoir regardé passer les trains. Mais on lui demandait justement de corriger ce qu'on croyait chez elle une frustration : elle devait arrêter les entrants et leur demander leurs documents !

– Halte ! meugla-t-elle sans trop de conviction.

Vingt-sixième épisode

– **Halte !** beugla la douanière vache avec un peu plus de matière grasse et de conviction.

– Mais... nous avons déjà fait halte, dit Théobrandt.

– Pas assez.

– Quoi, pas assez ? Pas assez quoi ? prit le relais la jeune gériatre.

– Vous n'avez pas assez fait halte.

– Le moyen de faire halte plus ? fronça Mek- les sourcils -Ouyes.

– Vous ne rêvez que de repartir.

– Nous sommes des voyageurs. Nous faisons notre travail. Notre travail repose sur l'idée du déplacement spatio-temporel. Nous ne faisons rien de plus que ce qui relève de notre fonction, l'exercice de la promenade par le Monde-Mondes. Nous ne ferons que passer.

– Justement. Vous avez dit le mot. Passer, ça ne se fait pas comme le café. Pour passer, il faut me montrer un passeport.

– Un passecochon ? joua les imbéciles qui vous savez.

– Ne la vexez pas, Mek-. Si elle amène un ou deux taureaux de combat en renfort, je ne donne pas cher de notre carrosserie et de nos abattis.

– Mais enfin, dit Mek-Ouyes en descendant du véhicule pour saluer la vache et lui parler les yeux dans les yeux qu'elle avait grands et doux, vous n'êtes pas sans savoir que, depuis la loi Win'theuil d'il y a deux ans de ça, la libre circulation des personnes...

– ... « est assurée toujours et partout sans exclusive ». Je sais cela. Mais il y a une chose qui n'est pas écrite à ce sujet, même dans les décrets d'application.

– Laquelle ?

– Comment pouvez-vous faire la preuve que vous êtes bel et bien des personnes ?

– Moi ?

– Vous avez failli me piéger, dit la vache qui n'était pas si bête qu'elle en avait l'air.

– Vous piéger ?

– Oui, car si à votre question « Moi ? », j'avais répondu sans réfléchir « Vous » (et j'étais au bord de le faire), j'aurais utilisé un pronom *personnel*, signe que je n'aurais pas eu de doute sur votre qualité de personne.

– Attendez, argua Mek-Ouyes de plus en plus amusé, un peu plus haut vous me dîtes : « Vous avez failli me piéger. » Est-ce que vous ne vous êtes pas adressée à moi à l'aide d'un pronom personnel : « vous » ?

– On pinaille, dit la vache.

– « On » c'est l'homme, étymologiquement, même.

– Hon.

– Vous voyez bien !

– Vous avez l'air, quant à vous, de l'espèce qui rigole, c'est vrai. Nous vérifierons tout à l'heure.

– Mes amis également, assura Mek-Ouyes.

– Vos amis peut-être, mais le véhicule ? Admettons que vous trois n'ayez pas besoin de passeport, soit ! Mais le véhicule ? Vous avez le passeport du véhicule ? Voulez-vous demander au véhicule de me parler un peu de son nom, prénom, domicile, date et lieu de naissance, dates et lieux de résidence, passions, hobbies, participation à des lobbies, groupes d'identification ? groupes d'appartenance ?...

– Vous êtes une sacrément bonne douanière ! dit Mek-Ouyes.

– Ne cherchez pas à me flatter, ça ne marchera pas.

– Vous faites ce métier depuis longtemps ?

– Depuis la proclamation de la République des Vaches.

– C'est la seule république animale ?

– Oui.

– Non, dit la jeune gériatre. Vous savez bien que non. Il y a aussi...

– Taisez-vous, dit la vache.

– Je ne me tairai pas. Je sais parfaitement qu'il n'y a pas que la République

des Vaches au sein de celle du Monde-Mondes. J'ai lu une étude confidentielle à ce propos. Il y a la République des Veaux. Il y a celle des Vaches de plus de trente ans. Il y a, qui a pris son autonomie de la République des Vaches, la République des Puces de pis de Vaches, et la démultiplication des républiques ne s'est pas arrêtée là. Il y a encore la République des puces de pis de Vaches qui préfèrent les queues de Bœufs, et encore l'Union des Républiques des communautés de Puces de pis de Vache qui ne boivent pas de lait, celle des Puces de pis de Vache qui ne mangent pas de fromage, et puis la République des Tiques, et puis celle des Blattes...

– Mais ce poteau frontière, là, dit Mek-Ouyes à la vache, fatigué de la liste, vous l'avez réutilisé du canton d'Appenzell, c'est bien ça...

– J'étais une Appenzelloise, dit la vache avec une certaine fierté.

– Connaissez-vous Urs Mouilleur ? [Voir *La République de Mek-Ouyes*, IV, « Mek-Ouyes chez les Testut », P.O.L, 2006.]

– À Appenzell, on pouvait difficilement ne pas connaître sa famille. Urs lui-même, non. Je connais son existence, et je le croyais dans le quatre-quarts, mais c'est une information qui commence à dater.

– Si vous le voyez, saluez-le de ma part.

– Je n'y manquerai pas. De la part de qui ?

– Mek-Ouyes.

– Vos quoi ?

– Ne vous en faites pas. Il comprendra.

Vingt-septième épisode

La vache douanière se mit à tourner autour du véhicule en en considérant les roues et les jantes. Son déplacement était d'une nonchalance qui ne manquait pas de spiritualité. De temps à autre, elle donnait un petit coup de sabot dans un pneu pour en apprécier le gonflage. Elle se gratta le cuir contre un rétroviseur, la matrice contre une poignée de porte, et meugla longuement. À l'arrière, elle poussa du museau le bouton poussoir et le coffre s'ouvrit sans que cela parût la surprendre. Le coffre n'était pas vide. Elle y inventoria des objets dont elle connaissait le nom et l'usage : un entonnoir, un bidon de fer-blanc vide (10 litres), une couverture à motifs écossais qui sentait le chien, un tracteur miniature en plastique jaune sur le siège duquel pouvait tenir au volant un petit enfant, une pile de journaux : *Le Monde-Mondes libéré*, *La République des Pourtours*, un roman-feuilleton intitulé *Si Mek-Ouyes m'était conté...*, une pelle à manche télescopique. Elle pissa finalement, longuement, sur la roue arrière gauche. Elle prenait

sa vessie pour une citerne. Quand elle eut terminé son tour d'inspection, elle dit au chauffeur :

– Nul doute que ce véhicule n'est pas une personne. Je suis bien sûre que vous ne lui avez jamais parlé, je me trompe ?

– Parfois, il l'engueule, dit Mek-Ouyes, mais ça ne veut rien dire. N'est-ce pas, Théobrandt ?

– Ce sera comme vous voudrez, Monsieur.

– Comment « homme » ?

– La folie est le propre de l'homme, reprit la vache sentencieusement. C'est la première chose qu'on m'a apprise quand j'étais à l'école des Douanes.

– Vous dites ça à cause de l'entonnoir ? entonna la jeune gériatre.

– Je n'y avais pas pensé, mais c'est un signe qui ne trompe pas.

– C'est le pluriel qui est le propre de l'homme, dit Mek-Ouyes, la diversité, la haine de l'absolu. C'est à ça qu'on le reconnaît. Un poète qui, mais alors, était vraiment ce qu'on appelle une personne personne, c'est-à-dire plusieurs, a dit : « Quel Portugais authentique est capable de vivre l'étroitesse d'une seule personnalité, d'une seule nation, d'une seule foi ? »

– Fernando Pessoa, dit la vache.

– Oui ! On ne s'est pas moqué de vous, dites donc, à l'école des douanes.

– C'est bien vrai, mademoiselle. Il fallait être à la hauteur de la République.

– De la République des Vaches ? demanda Mek-Ouyes.

– Des Vaches.

– Hé non, pas des vaches, justement ! Mais de la République universelle, celle qui convient partout, avec ses grands principes.

– Je croyais qu'il était question de plusieurs, de plusieurs républiques, de la république relative...

– Heu, oui, bien sûr, dit Mek-Ouyes un peu gêné d'être repris de la sorte, oui, naturellement... oui, culturellement... mais il y a tout de même des principes incontournables...

Il bredouillait.

– Nous avons une monnaie, dit la vache, dans la République des Vaches, comme vous en avez une dans la république du Monde-Mondes.

– Vous savez, dit Mek-Ouyes, le cours de la k-ouye est stable et sans concurrence, c'est comme si elle n'existait plus. Elle représente plus un objet de civilité, don, contre-don, qu'une véritable monnaie de valeur. On ne peut spéculer sur la k-ouye.

– Comment s'appelle votre monnaie à vous, les vaches ? dit la jeune gériatre.

– La *bouse*.

– Chacun voit midi à sa porte, dit Mek-Ouyes.

– La bouse, c'est la vie, dit la vache.

– Mais justement l'argent ce n'est pas la vie.

– Je ne vous parle pas de l'argent, je vous parle de la monnaie !

– La bouse ou la vie ! hurla soudain la jeune gériatre en brandissant au bout de son bras son index et son majeur collés l'un à l'autre, les autres doigts étant repliés dans la paume.

Cela jeta un froid. La vache se dressa sur ses pattes arrière comme un cheval

furieux et, comme influencée par la comparaison, hennit. On entendit venir une cavalcade furieuse et vit bientôt galoper une brigade de cinq taurillons puissants montés par le même nombre de génisses fines et musclées dont les cornes avaient été visiblement effilées. La surprise était telle que Mek-Ouyes, la jeune gériatre et Théobald en restèrent comme deux k-ouyes de flan, trouvant seulement le réflexe de lever les mains au-dessus de leur tête.

Vingt-huitième épisode

– Vous avez peut-être commis une erreur, ventriloqua Mek-Ouyes en s'adressant à la jeune gériatre.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Cette cavalcade me rappelle de mauvais souvenirs. Le fanatisme me fait peur au-delà de ce que vous pouvez imaginer, surtout quand il apparaît de cette façon de police montée. Ces cavaliers et leurs cavales m'ont tout l'air de ne pas savoir grand chose de la grande Histoire qui les a précédés.

– Parce que vous croyez, Mek-, que savoir l'Histoire empêche les candidats héros d'imiter les modèles ?

– Je ne sais pas. Quoi qu'il en soit, il est préférable de la savoir.

– Est-ce possible ?

– Je veux dire : *essayer* de savoir, nous sommes bien d'accord. Savoir est beau, mais demande bien du travail ! Pour étudier l'Histoire, on est presque obligé d'arrêter d'en être, de l'Histoire.

– Est-ce vraiment possible ?

– À peu près pas. Mais, chut, écoutez plutôt...

La vache douanière était à son rapport. Elle expliquait que ces voyageurs l'avaient menacée avec une arme et qu'une fouille minutieuse s'imposait, même si selon toute vraisemblance ce braquage n'avait été que pour plaisanter.

– Je ne veux pas le savoir, dit-elle à la jeune gériatre qui se défendait d'avoir voulu mal faire de façon effective. À présent, nous devons aller au bout des choses et faire ce qui nous est prescrit.

– Nous voilà frais, dit Théobrandt. Agatha de Win'theuil va probablement me couper les yeux en quatre et me les rentrer en force dans l'anus, « comme des suppositoires de culpabilité qui mérite sa première syllabe » aime-t-elle à dire. Elle prétend qu'au bout de ce traitement celui qu'elle veut punir lira comme dans un livre le fond de sa culpabilité et le profond boyaudier de sa déchéance.

– Je ne lui connaissais pas ce côté sadien, dit la jeune gériatre dubitative. Et vous, Mek- ?

– Ses côtés, je les connais tous, dit-il avec une feinte indifférence qui ne manquait pas d’une pincée de lassitude.

Pendant ce temps, un taurillon s’était avancé, duquel une génisse descendit d’un petit saut plein d’élégance. Elle pénétra comiquement (bien que les trois fois deux mains en l’air n’eussent pas laissé s’extérioriser la moindre envie de rire) dans l’habitacle du véhicule dont elle transperça les sièges en deux coups de pointes de cornes. La boîte à gants fut vidée de ses gants, de ses cartes, de ses vieilles K7 audio et de ses boîtes de cachous vides. Du museau, elle bascula les dossiers, brisa les charnières, arracha les ceintures de sécurité, sauta de l’avant à l’arrière en soulevant la tôle du plafond qui demeura bosselée comme le dos d’un dromadaire. Elle passa directement, par l’intérieur, dans le coffre, où sacs et valises subirent les pires outrages. Quand elle ressortit au jour, après sa visitation sans états d’âme, elle avait deux tomes de San-Antonio plantés en brochette dans une corne : *Tire m’en deux, c’est pour offrir* et *Une banane dans l’oreille*.

– Vous savez ce que je pense ? dit la jeune gériatre à Mek-Ouyes.

– Télépathe, je ne suis pas.

– Le terme de « République » est galvaudé.

– Taisez-vous.

– Je n’ai pas envie de me taire.

– Alors, parlez plutôt intérieurement.

Théobrandt crut bon de s’insurger. Il s’adressa au taureau qui était visiblement le chef de la brigade. En réponse, le mastodonte souffla par les naseaux une poudre jaunasse qui était peut-être du soufre. À voir cette projection, on se disait qu’en présentant sur son chemin une flamme d’allumette on aurait droit au plus beau lance-flammes disponible dans le Monde-Mondes.

– Vous feriez mieux de la fermer, Théobruit !... Regardez-les, je crains que vous ne soyez pas au bout de vos surprises quant à l’irrespect dont nos amis ont décidé de faire preuve à l’égard de votre outil de travail.

– Vous dites « amis », Monsieur ?

Et, de fait, la horde de taureaux montés s’était reculée, mais à seule fin de prendre de l’élan et de franchir à saute-mouton la voiture dans le sens de la longueur. Ils avaient calculé leur saut pour que toutes les chances soient réunies qu’il s’écrasassent sur le toit. Après plusieurs tours, la pauvre conduite intérieure était réduite à l’état de tôle plate et compressée dans laquelle on n’aurait pu faire pénétrer la lame d’un couteau.

– Vous ne serez pas à l’heure à votre mariage, mon pauvre Mek-Ouyes, dit la jeune gériatre.

– Est-ce là une raison pour que je sois votre « pauvre » ?

Vingt-neuvième épisode

– Eh bien, mais, cher Mek-Ouyes, rare Mek-Ouyes et riche ami, je pensais que cette perspective vous faisait déplaisir...

– S'il en est ainsi, jeune gériatre, si je ne peux atteindre Cracovie dans les temps, je suis bien tranquille qu'Agatha ne me tiendra pas rigueur de ce retard. Elle se mariera par contumace en embauchant pour cela un prête-nom, qui n'aura même pas besoin d'être mon sosie, et, de mon côté, je me marierai par procuration, et avec vous!

– Vous êtes bien sûr de vous! Encore faudra-t-il que je sois consentante...

– Il suffira d'un petit rendez-vous dans la nuit d'une ville, les rues pavées de bonnes intentions, les désirs affûtés qui convergent, tout sommeil renvoyé aux calendes.

– Encore faudra-t-il que nous soyons dans la liberté d'une ville... Mais attendez.

La brigade des cavalières et des montures écraseuses avait quitté la place. La vache douanière, satisfaite (c'est tout juste si elle ne souriait pas de toutes sa grande tête de vache et de ses deux yeux de même), dit :

– Vous pouvez passer.

– Monsieur, dit Théobrandt, que décidez-vous? Déposerez-vous une plainte près le tribunal international des conflits?

– Écoutez, mon vieux, faites votre travail. C'est vous qui deviez m'amener à Cracovie. Que ce soit finalement Cracomort pour votre véhicule ne me concerne que mollement. Je ne suis pas attaché à ces tas de ferrailles qui ne sont effectivement pas des personnes. Notre amie la vache et ses amis casseurs ont raison sur ce point. Prenons notre bâton de pèlerin. Allons à pied, du moins jusqu'à ce que vous ayez trouvé une solution motorisée, laquelle, à mes yeux, n'est nullement d'une urgence absolue.

– J'irais même plus loin, c'est-à-dire bien moins. Si ce n'était que de moi, nous nous arrêterions dans un petit hôtel douillet d'Appenzell ou de Saint-Gall pour consommer notre mariage en toute tranquillité. C'est vrai, Théobulle, coincez-la donc à nos côtés, nous pourrions même vous trouver une mariée à votre mesure, si vous consentiez. C'est comme ça que ça se passe dans les comédies avec valet.

Entendant ces mots gériatriques, Théobrandt fut encore plus complètement effaré que vexé. Sans doute imaginait-il les supplices effroyables, du genre explosion testiculaire par pendaison par là (il est allongé, nu, on lui attache une ficelle solide au paquet génital et, au moyen d'une poulie, le soulève très lentement du sol jusqu'à détachement du ceci de son cela), qu'Agatha de Win'theuil ne manquerait pas de lui faire subir en sa présence.

– Madame, Monsieur, il n'est pas question de vos rêves les plus fous, ce n'en est pas du tout le moment. Je vais vous nous trouver d'urgence un véhicule tout neuf, comme il en est probablement à louer dans telle ou telle agence de la République des Vaches.

– À votre aise, Théoboss. En ce cas, nous vous attendons sur la route puisque nous partons à pied.

– Venez, Mek-.

La jeune gériatre prit d'autorité la main de Mek-Ouyes droite dans la sienne gauche, tandis que la main de Mek-Ouyes gauche lui caressait le nombril à travers le tissu de la robe et cependant que sa propre main droite caressait la main de Mek-Ouyes qui se trouvait où il vient d'être dit. Et ils partirent.

Accablé, Théobrandt s'assit sur une pierre.

– Vous êtes installé sur une borne officielle, lui reprocha la vache douanière. Vous n'en avez pas le droit. Je suis désolée. Je ne voudrais pas vous accabler davantage mais, décidément, vous n'êtes pas tellement doué pour passer une frontière. Vous faites exactement ce qu'il ne faut pas faire.

– Où puis-je trouver une voiture ? dit Théobrandt. Je dois absolument emmener Mek-Ouyes, le bel homme un peu dégarni et pas de la toute première jeunesse qui était avec moi il y a une minute. Je dois le voiturier à Cracovie, où il est attendu pour un mariage avec Agatha de Win'theuil. C'est le marié, c'est important. Tout le Monde-Mondes a souhaité cette union par référendum. Vous avez dû en entendre parler.

– Oui, ça me dit vlaagluement quelque chlose.

– Aidez-moi, je vous en supplie, dit Théobrandt en flattant de la main la bouche bovine qui bavait un peu.

– On dirait que s'approche une Lancia. Si vous voulez, ni une ni deux, je vous la réquisitionne.

Trentième épisode

Au volant de la Lancia était assis un jeune homme au visage hautain que la vache douanière fit descendre. Il protesta. Fort peu avachie, elle le chargea, tête la première, de tout son poids, lui défonçant sa cage thoracique et le laissant pour mort. Mais dans sa chute, la clef de contact que le client avait prise avec lui s'était déformée. Elle était inutilisable. Impossible de démarrer la Lancia. Théobrandt se tordait les mains.

– On dirait que s'amène une Dacia. Si vous n'êtes pas contre, j'en prends possession pour vous en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Sur le siège du conducteur, était crispé sur les manettes un grand type rougeaud au visage en lame de couteau avec un nez en tire-bouchon, sur l'œil une mèche de cheveux en forme de petits ciseaux pliants, et qui portait sur le front une croix blanche faite de deux sparadraps. Il était représentant de commerce en couteaux suisses et se nommait Achim von Boldo. Il protesta. Cherchant à frapper du front le cuir de la vache qui en avait vu d'autres, il succomba tout de suite au coup

de sabots qui fit exploser sa caboche mais en outre détruisit la boîte de vitesses. Théobrandt n'en revenait pas de sa malchance.

– On dirait que s'approche une Peugeot. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, en deux coups les gros, je vous la confie.

Aux commandes de la Peugeot était installée une femme mûre qui paraissait tellement malheureuse qu'elle aurait fait pleurer les pierres du chemin proche. La douane vachère lui donna l'ordre de passer devant la Lancia immobilisée et de se rendre dans le bureau, non sans avoir laissé la clef sur le tableau de bord. On s'occuperait de garer le véhicule. La femme désespérée ne se le fit pas dire deux fois. Elle ne protesta pas. Ravie qu'on s'occupât d'elle, elle entra dans la pièce en offrant ses poignets à des menottes dont nul ne songeait à la menacer. Sans rien dire, elle s'allongea sur le banc de bois, inactive, prête à attendre sa fin. Théobrandt démarra la Peugeot favorable.

« Pourvu que je retrouve mon client de Mek-Ouyes et sa jeune gériatre préférée ! Pourvu qu'ils ne soient pas sortis du droit chemin pour s'enfoncer dans un autre creux ! Pourvu que tout revienne sur des rails en bon métal qui avancent parallèles et ne se rencontrent pas... » C'était tous ces souhaits que souhaitait le très souhайтеur Théobrandt après qu'il eut remercié la vache douanière d'un jovial coup de klaxon.

Il traversait la République des Vaches qui bénéficiait d'une atmosphère purineuse pleine de santé immanente. Les citoyennes avaient diffusé là de l'odorant en bombe qui ne s'éteignait que relativement lorsque le nez s'habituaient.

« Pourvu que l'Agatha, et pourvu que la Win'theuil elle aussi, n'aient pas eu vent des causes de ce qui n'est pas encore notre retard, mais qui pourrait bien le devenir. Je suis, je serai demain dans l'état dépressif de Philéas Fogg lorsqu'il s' imagine qu'il a d'ores et déjà perdu son pari. »

Retrouver Mek-Ouyes, le retrouver sans forcément la jeune gériatre, telle était son obsession du moment. À la seule idée qu'il ait pu les dépasser et laisser en arrière désormais toute chance de remettre la main dessus, Théobrandt perdait le pied qu'il fallait pourtant qu'il garde entier et bon, par-devers lui. Retrouver Mek-Ouyes ! Retrouver Mek-Ouyes et reconstituer ce corps chimérique que représentent le chercheur et le cherché au moment le plus fort de la quête. Retrouver Mek-Ouyes ! Retrouver Mek-Ouyes ! Théobr-Ouyes doit retrouver Mek-Andt !

D'accord, mais quand ? Leurs deux trajectoires étaient-elles destinées à partager une intersection ? Leurs deux destins étaient-ils capables de s'intersecter dans l'orthogonalité des trajectoires ? Ce que ne pouvait pas savoir encore Théobrandt, c'est que la jeune gériatre, loin de représenter le personnage négligeable qu'il voulait croire tel à ce moment, la jeune gériatre organisait de main de maîtresse le voyage expéditif de Mek-Ouyes à Craconoce, non sans avoir auparavant lié sa propre vie à celle du bon garçon, comme on va le voir dans l'épisode qui va suivre.

Trente et unième épisode

Pendant le temps de ces entrefaites et au petit mou de ses volontés, Mek-Ouyes avait tout accepté de la jeune gériatre dans un chemin creux qui les réunit l'un dans l'autre sur le gazon doux. Le rapprochement avait été réussi plus qu'on ne peut le chanter et la voix de la partie féminine de cette bestiole tantôt à deux dos, tantôt à un dos et à un ventre, jamais à deux ventres, avait ameuté elle ne savait trop qui de la République des Vaches. La jeune gériatre avait joui en gueulant comme une putoise, que la sorcière du placard à balais aurait préalablement changée en cantatrice plutôt colorature.

– Eh ben, dites donc, dit Mek-Ouyes qui s'était fatigué comme un godelureau, je ne sais pas si vous avez entendu l'écho, mais ça m'étonnerait que Théobrandt, pour peu qu'il soit dans les parages, n'accoure pas dans la minute comme Charlemagne empereur à la barbe fleurie quand le chant du cor Roland a frappé son oreille !

Mais ce n'était pas Charlemagne, qui était apparu sans qu'on l'attendît, ce n'était pas Théobrandt non plus. C'était Calvinus en personne : Jean Calvin, avec sa longue barbe effilée comme le couperet de la loi sourde, sa tête impénétrable et butée, intelligente aussi, pour le plus grand malheur des fantaisistes. Il marchait droit devant lui en glissant sur ses pieds nus chaussés de sandales dont les tresses de cuir étaient impeccablement cirées. L'apparition ne laissait pas d'être impressionnante.

– Levez-vous. Rhabillez-vous. Je vais vous marier, dit Calvin.

– C'est que je le suis déjà beaucoup, répondit Mek-Ouyes. Beaucoup par le passé, veuf ou alors oublieux de mes alliances, et par-dessus le marché engagé pour après-demain.

– Ce n'est pas une affaire. Au sein de la République des Vaches qui a bien voulu m'accueillir par-delà les siècles, vous ne pouvez pas faire ce dont vous relevez à l'instant sans être mariés ou sans vous marier dans l'heure, quelle que soit votre situation de famille.

– Je vous ai dit la mienne, dit Mek-Ouyes.

– Cette franchise vous honore.

– Si ça ne vous choque pas...

– Vous allez corriger vous-même l'inadmissibilité de votre situation, et puis nous procéderons à votre mariage.

– Pour cela, il faut être deux, dit Mek-Ouyes. Je veux dire trois, en considérant l'arbitre.

– Et moi, je compte pour du beurre ? dit la jeune gériatre en faisant peser ses poings sur ses hanches.

– Voulez-vous dire que vous m'acceptez ?

– Mais naturellement !

– Je demande un temps de réflexion.

– Pardonnez-moi, cher Mek-, mais à Gland où je vous rencontrais la semaine dernière, j'avais cru comprendre que vous étiez déjà en période de réflexion pour

une raison voisine. Et cette période a duré un mois. Vous n'allez pas recommencer !

– Le sire Calvin est-il hostile au fait qu'un candidat au mariage prenne le temps de peser mûrement la question et qu'il dresse la liste responsable de tout ce à quoi il s'engage avec sa promesse ?

– Oh non, il n'y est pas hostile, dit le penseur, pensez donc ! Surtout quand l'idée vient du pécheur lui-même... Je suis tellement souvent obligé, à mon âme défendante, d'imposer, toujours imposer, de menacer, de dénoncer, de faire chanter, de couper les branches malades et de les brûler sur un bûcher de branches saines, lorsque les arguments de bon sens ne font la preuve que de leur totale inefficience !

– Il veut nous rouler dans la farine, dit la jeune gériatre à Calvin. Tout ce qui l'intéresse, c'est de trouver le temps de coincer la bulle en lisant les Dard ou les San-Antonio qu'il n'a pas eu le temps de finir pour cause de départ précipité.

– Elle dit n'importe quoi. Vous dites n'importe quoi.

– Mariez-nous, Monsieur Caleau.

– Je vous ai demandé de vous rhabiller.

– Voilà, voilà.

– Vous aussi, Monsieur.

– Oui, oui. J'ai réfléchi. Vous pouvez faire votre office.

– Vous êtes là, Mek-? Vous êtes sûr que vous ne prenez pas la chose par-dessous la jambe ?

– N'est-ce pas vous, belle amie, qui m'avez pris quelque chose par-dessous la jambe ?

– Je croyais vous l'avoir rendu.

– Vous me l'avez rendu avec votre manque.

Trente-deuxième épisode

Calvinus prit Mek-Ouyes par un bras et la jeune gériatre de même. Il les disposa face à face et les coinça le bras dans le bras, saignée du bras contre la saignée du bras. Et il dit des formules mi-latines mi-genevoises, les plus sacrées n'étant pas forcément celles qu'on pense.

La jeune gériatre et Mek-Ouyes en profitèrent pour se caresser mutuellement, très tendrérotiquement, le genou.

Calvinus prit la jeune gériatre par une oreille comme si elle était un bon grenadier du premier Empire et la tira jusqu'à la bouche de Mek-Ouyes à laquelle il demanda de prononcer un serment de cœur.

Mek-Ouyes en profita pour effiler sa langue, l'allonger autant qu'il pouvait et la faire pénétrer jusqu'à la columelle en tremblotant légèrement, tandis que la jeune gériatre poussait en avant pour lui faciliter la pénétration. C'était un moment d'une grande intensité dialogique.

Calvinus, qui ne s'était rendu compte de rien, décolla la bouche de l'oreille et disposa les futurs époux dos à dos en leur demandant d'interdire qu'une main tierce, la sienne par exemple, puisse passer entre les deux corps.

La jeune gériatre et Mek-Ouyes, le fessier de celui-ci épousant exactement la cambrure lombaire de celle-là, firent connaissance qui avec la convexité, qui avec la concavité, de l'autre. Ils fermaient les yeux avec discrétion.

Calvinus, tout à sa conscience professionnelle jamais en défaut, assit sur le sol Mek-Ouyes en tailleur, assit sur le sol la jeune gériatre en tailleuse, et leur demanda, non point de tailler des vêtements dans un coupon de tissu et une pipe, mais de produire un beau son, yeux et bouche fermés.

Mek-Ouyes prit, au sens propre, un pied de la jeune gériatre dans sa main tandis que la jeune gériatre glissait ce même pied dans la même main de Mek-Ouyes et dans un sens voisin. « Un pied marche dans ma (sa) main, sans peser, sans appuyer si bien que deux sortes de doigts se font de petites fiançailles jouant dans les interstices. » C'étaient là les paroles que, secrètement, les nouveaux époux ajoutaient à la note longuement tenue.

Calvinus, infatigable, sérieux comme Zwingli et fort comme un bœuf, souleva la jeune gériatre pour la poser sur une épaule comme un sac, tandis que sur l'autre Mek-Ouyes était invité à faire de même. Chacun des deux nombrils était comme poignardé par la clavicule saillante de l'enfant de Noyon qu'on appelait aussi parfois Sunivlac. Il les emmena ainsi jusqu'à un calvaire plutôt austère qui se limitait à une croix de bois sans figure clouée.

Dans le dos du législateur impitoyable, Mek-Ouyes et la jeune gériatre se roulerent à pleines bouches que veux-tu une pelle mémorable, que dis-je ? une pelle-teuse ! que dis-je ? une tractopelle de marque Caterpillar, au moins ! Ils y mirent tout leur cœur et toutes leurs attentes. La jeune gériatre ne s'arrêtait pas là, elle cherchait à faire pénétrer son museau dans les narines de Mek-Ouyes, exactement comme font certains chatons délicieux à nom de fée qui ont connu une enfance difficile.

Calvinus, non content de ce qu'il considérait comme un pauvre début des rituels nécessaires, déposa ses deux paquets sur le socle de la croix en demandant à chacun de ne plus bouger en attendant son retour : il allait chercher un livre de morale et de dévotion qu'il leur lirait du début à la fin sans s'interrompre.

Le temps que dura son absence, la jeune gériatre et Mek-Ouyes se mirent chacun sur le côté, face à face, ce qui, selon eux, ne voulait pas dire « bouger », le double mouvement entraînant de façon mécanique et huilée leur accouplement crochetage avec échange de joyeusetés de bas étage et de haute volée tout à la fois, l'esprit n'étant que la matière et réciproquement.

Lorsque fut de retour Calvinus avec son livre, Mek-Ouyes et la jeune gériatre étaient comme deux gisants, sur le dos, repus et souriants, main dans la main de chasteté, mais ne se souvenant pas moins de l'intromission récente. Assis à leur tête, il lut.

Mek-Ouyes et la jeune gériatre ne se rappelaient pas avoir dormi si bien depuis l'heureux temps où ils étaient bébés. Ils ne virent passer dans leur conscience que très subliminalement les *Psaumes* et l'*Ecclesiaste*, *Isaïe* et l'*Évangile de Luc*. Les textes faisaient une étrange synthèse en eux avec la douceur de leur rapprochement.

À quel moment Calvinus allait-il tomber de fatigue ?

Trente-troisième épisode

À quel moment Calvin allait-il s'écrouler de lassitude ? Réponse : pas encore. Ou comme dirait monolexement le grand Charles dans le poème « À une pas-sante » : « Ailleurs, bien loin d'ici ! trop tard ! *jamais* peut-être ! » Il releva les deux gentils et leur dit, en tendant un doigt vers eux, autoritaire :

– Corvée de bois !

– Tout de suite, dit Mek-Ouyes, qui n'était pourtant pas ravi ravi.

– Doucement, dit la jeune gériatre.

La voix de Calvinus tonitrua :

– Vous ramasserez tout le bois mort alentour, bois mort de chez bois mort, jusqu'à ce qu'il y en ait une pyramide haute comme vous. Il y aura des branches de sapin, de mélèze et de pin, des pommes de pin, de mélèze et de sapin, de la résine encore pour faire partir des pétards dans le foyer. Il y aura des branches de châtaignier prises directement aux châtaigniers...

– Heu, dit Mek-Ouyes, un bois vert, comme ça, ça ne prendra pas, ça fera tout juste de la fumée... je ne sais pas si...

– Quelques branches seulement ! s'agaça Calvinus. Avec des châtaignes. Là encore, vous aurez des pétards pour la fête de vos noces ! Mais ce n'est pas tout. Vous irez ponctionner dans les tas de bois privatifs des chalets voisins quatre-vingts stères de chêne, de hêtre, de frêne et de peuplier pour l'allumage.

– Pourquoi pas ? dit Mek-Ouyes.

– Jamais de la vie ! dit la jeune gériatre.

– N'ayez pas peur, ma fille, je ne serai pas loin, visible par la fenêtre. Les particuliers me reconnaîtront et ne feront aucune difficulté. Ils prendront ça comme le denier du culte.

– Mais c'est moi qui vais en faire, des diff...

– Taisez-vous, mon amie, dit Mek-Ouyes.

– Je n'en ai pas l'intention. Je ne sais pas si vous vous souvenez de...

– Chut !...

Calvinus était toujours engagé dans sa péroration (qui n'était pas raison) :

– Et deux cents rondins de récupération d’anciens poteaux électriques suintant le grésil et le coaltar!... Et deux mille traverses de chemin de fer qui n’ont plus d’utilité la moindre!... Et trois tonnes de rameaux de vigne tombés de la dernière taille!... Et dix mille cageots, vingt mille palettes, trente mille roues de charrettes qui ont déjà servi!... Exécution!

Mek-Ouyes déjà retroussait ses manches, tandis que la rebelle jeune gériatre ne l’entendait pas de cette oreille et croisait les bras sur sa poitrine par esprit (et surtout corps) de contradiction.

– Je vous interdis d’obéir, dit-elle, furieuse, à Mek-Ouyes.

– Vous me roulez dans la farine d’un beau paradoxe, si je puis me permettre...

– Vous m’avez très bien compris. Je vous interdis d’obéir à Calvin et je vous ordonne de m’obéir dans la même foulée. Dois-je vous rappeler la façon dont Calvin finit par traiter ceux qui le *servaient* loyalement?

La jeune gériatre avait insisté sur le mot que le roman-feuilleton donne ici en italique. Et, ainsi souligné, le mot ne tomba pas dans l’oreille de deux sourds, celle de Mek-Ouyes qui, soudain, eut du mal à respirer, celle de Calvinus lui-même qui le reçut en pleine poitrine comme si c’était un coup de poignard. Calvin fut au bord de perdre son équilibre. Ses deux sourcils se rapprochèrent l’un de l’autre, ses yeux se rétractant dans leurs orbites. Des rides intenses, semblables aux dents d’une fourche apparurent autour de ses pommettes saillantes et sur ses tempes creuses. Sa bouche fine s’affina encore comme celle d’un cancéreux qui s’approche de l’extrême sentence. Calvin se mit à bruire et ronger de la gorge, assailli par un haut-le-cœur que visiblement il n’attendait pas et qu’il était incapable de dompter en lui. Il fit « pffff » plusieurs fois pour tenter d’expulser les poches d’air qui s’agitaient dans son pharynx et demandaient à sortir de ce corps sec par une issue naturelle. Hélas, Calvin ne parvenait pas à maîtriser cette crise d’aérophagie mauvaise, obscurément convaincu dans son for que c’étaient là, non des bulles d’air, mais des boules de billard électrique qui voulaient sortir et faire s’allumer sa métamorphose personnelle en flipper de bistrot. Il y eut des voyants lumineux sur la robe et la peau. Calvin fuma, péta, bondit, rebondit, perdit des eaux de partout. Il s’affala finalement sur le sol engraisé d’Appenzell. La jeune gériatre s’approcha et lui prit le pouls.

Trente-quatrième épisode

– Eh bien, s’enquit Mek-Ouyes, que dit son pouls?

– A presque pus, dit la jeune gériatre. Ce n’est pas du sang qui roule et coule sous ces veines, c’est du pus. Et quand y en a plus, y en a encore!

– Vous croyez que c'est ça qui le rend austère à ce point ?

– Pis qu'austère ! Vous voulez dire emmerdeux au dernier degré...

– Quand on veut penser la République, malheureusement, c'est parfois le prix à payer. Moi-même, du temps de mes ambitions théoriques, je n'étais pas le plus rigolo de la terre !

La jeune gériatre approcha son oreille de la poitrine calvinusienne. Elle parut intéressée au plus haut point.

– Vous entendez quelque chose ?

– Oui.

– Quoi ?

– Des rites.

– Encore ? Il n'a pas renoncé à nous marier ? Ne le sommes-nous pas déjà amplement ? Comment pourrions-nous être mariés davantage ? Il ne va pas nous laisser tranquilles ?

– Je crois qu'il s'agit plutôt d'un enterrement.

– L'enterrement de qui ?

– Le sien.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– J'entends des prières en vieux picard.

– Vous comprenez le vieux picard ?

– Cette langue, il avait dû la surgeler au fin fond de son cœlome. J'entends comme une oraison funèbre à un certain Jean de Noyon.

– Rien d'autre ?

– Si !

– Il faut tout vous arracher... Dites-moi ! Je peux tout entendre, ne me cachez rien de rien. N'oubliez pas que nous sommes unis, comme le meilleur et le pire, comme l'adjectif et le substantif, comme le secret et la confidence, comme le tenon et la mortaise, comme la housse et la couette, la taie et l'œil, la taie et l'oreiller, comme l'urne et le bulletin de vote, la confiture et la mirabelle, comme la main et la page, comme la huche et le pain, comme Hercule et le sanglier, comme le livre et la poche, comme le roman et le feuilleton, comme Merteuil et Winter, comme l'ombre et le soleil, comme la montre et l'heure, comme la détestation et l'autodétestation, comme la fenêtre et la défenestration, comme le pneu et la jante, comme la charcuterie et la mauvaise haleine, comme l'épithalame et Perec, comme l'électroencéphalogramme et le cerveau, comme la table et le petit déjeuner, comme Castor et Pollux, comme le chat et la dignité, comme le roseau et la pliure, comme la richesse et la sottise, comme le string et la raie, comme le bon sens et le commun des mortels, comme le mystère et le projecteur, comme la rime et la rime, comme le départ et le retour, comme le quatuor et Haydn, comme le veau gras et le père du prodigue, comme le cochon et le cachou, comme la bite et la botte, comme Rabbi Boshé et Imam Anké, comme le doigt et la touche, comme le vent et la voile, comme la voile et la vapeur, comme la merde et le cul, comme le cul et la chemise, comme l'ancre et la sortie, comme le Rhône et le Léman, comme la rame et le quai, comme la déferlante et les coquillages, les plateaux et les fruits de mer, comme le gâteau et le partage, comme la promesse et le candidat, comme l'unisson et la rupture, comme la grandeur et le jeu, comme la raison et la folie, comme le

foie et la digestion, comme l'Orident et l'Occient, comme Rodrigue et Prouhèze, comme le filtre et le café, comme le cachot et la délivrance, comme l'expulsion et la recouvrance, comme le carnet et le crayon, comme toi et moi, comme la pince à épiler et le poil, comme la pince et le linge, comme...

– ... comme la phrase et l'écoute. Il est en train de brûler ses dernières forces, le temps que le pus soit vraiment trop épais et bloque complètement artères et veines caves avec sa purée cimenteuse, en composant son propre éloge : la terre s'arrête de tourner pour marquer sa disparition ; les villes libres de l'Histoire et leur bourgeoisie légaliste jusqu'à l'excès mettent en berne les bannières, accrochent des rideaux noirs aux fenêtres ; les héritiers se regardent en chiens de faïence, à savoir qui prendra le leadership.

– En tout cas, il n'a pas bonne mine, dit Mek-Ouyes.

– Il est mort, dit la jeune gériatre.

– Si nous avions fait sa corvée de bois, nous aurions pu le crémér.

Trente-cinquième épisode

Théobrandt se posa devant les jeunes mariés avec son hélicoptère. Le vent, que brassait les pales, prit la poussière à quoi Calvinus était retourné et la dispersa dans le paysage. Instinctivement, Mek-Ouyes et la jeune gériatre plaquèrent un foulard sur leur visage en vue de filtrer les particules et par conséquent de ne pas inhaler la dernière semence du réformateur qui ne leur disait rien qui valût.

– Ouf, souffla Mek-Ouyes. Tiens, remarqua-t-il, « ouf » a bien l'air d'être dans « souffle ».

– L'air, oui. On s'en sort bien, dit la jeune gériatre, toi et moi.

– Ç'aurait pu être pire.

– On y va, maintenant ?

– Est-ce que, au moins, vous avez du carburant, Théoplein ?

– Oui. Cracovie nous attend. Nous n'y serons même pas en retard.

– Voire, dit Mek-Ouyes. On ne sait pas de quoi le vol sera fait.

Ils montèrent dans l'appareil, bouclèrent leur ceinture, chaussèrent des casques pour protéger leurs oreilles du bruit infernal que faisait le moteur. Le sol s'éloigna au-dessous d'eux. La terre devint invraisemblable. Ils ne croyaient plus tout à fait à sa réalité. Le pays se transforma en une maquette. Le pays fut une carte. Et le pays finalement se perdit dans le coton des nuages.

– J'espère que vous savez où vous allez, Théobrandt.

– J'espère que vous êtes dans le brouillard, Théoloose.

– Mes outils de navigation sont les plus performants qui soient. Voyez vous-

même. Mon navigateur est programmé sur la Galicie et nous y allons les yeux fermés.

– C'est fort bien, dit Mek-Ouyes, mais comment expliquez-vous que le pointillé sur la carte qu'apparemment nous représentons semble descendre vers Milan plutôt que monter vers Munich ?

– La disponibilité des couloirs aériens, selon toute vraisemblance.

– Tout cela est bel et bon, continua Mek-Ouyes après un certain silence, mais comment analysez-vous l'attestation de l'écran selon lequel nous serions actuellement au-dessus de Ljubljana, et, maintenant que ma phrase est sur le point de finir, à la verticale de Maribor ?

– C'est rigoureusement impossible, dit Théobrandt.

– Zagreb, dit laconiquement la jeune gériatre. Je reconnais la forme de la ville.

Le doute s'installa soudain dans l'esprit de Théobrandt qui ne s'aperçut pas que ses passagers se moquaient de lui et de ses connaissances incertaines en matière d'hélicotransportation. Il perdit son sang-froid et commença de trifouiller des doigts les boutons des commandes directionnelles.

– Je connais bien ces piètres machines, dit Mek-Ouyes d'un ton de professionnel. Le plus simple, si j'étais vous, serait de calculer l'ampleur du dérèglement et de viser le point imaginaire correspondant à l'amplitude de l'erreur. Si, indiquant Cracovie, on vous envoie à Bucarest, je parie mes bottes et mon couteau que, visant, disons Rostock, vous arriverez à Cracovie comme papa dans maman.

– C'est l'évidence même, enfonça le clou la jeune gériatre d'un air entendu et limite méprisant.

– Aidez-moi, implora Théobrandt. Je vous en conjure. Quelle indication dois-je donner à la machinerie ?

– Faites vous-même les calculs, mon vieux, ce n'est pas à nous de prendre en charge votre boulot, que diable !

– Prenez-vous en main, Théoserbe.

– Je ne vais pas pouvoir, dit Théobrandt en baissant la tête jusqu'à ses genoux.

– Pourquoi ne pourriez-vous pas ?

– Épargnez-moi la honte d'avoir à vous le dire.

– Ça ne doit pas être bien compliqué.

– Vous nous cachez quelque chose, Théocrypte.

– Vous en dites trop ou pas assez. Pas assez, plutôt, d'ailleurs.

– Vous m'arrachez le cœur.

– Belgrade, dit Mek-Ouyes implacable.

– Attendez ! Je vais tout vous dire. Ayez pitié de moi. Cela date de ma prime enfance. Je ne pouvais pas rester à l'école. La seule vision de la grande porte d'entrée, ce gouffre, là, la béance, la gueule du loup, le ventre de la baleine, le crochet de la pieuvre... Je pissais dans ma culotte avant, je crottais dans ma culotte arrière, je vomissais dans mon béret basque, je suais à tous les étages de mes vêtements... Au secours, vous devez me venir en aide, je ne sais pas lire, je ne sais pas compter, je ne sais rien faire, je ne peux rien corriger ! Occupez-vous de tout !

– Si vous y tenez vraiment...

Et c'est ainsi qu'après la correction de trajectoire, effectuée par Mek-Ouyes avec l'aide souriante de la jeune gériatre, l'hélicoptère atterrit à Cluj-Napoca en Transsylvanie.

Trente-sixième épisode

– Vous m'avez bien possédé, dit Théobrandt.

– Peut-être, dit Mek-Ouyes, mais si vous vous possédiez vous-même un peu mieux, c'aurait été plus difficile !

– Que faisons-nous ? dit la jeune gériatre. Si nous avisions un ressortissant de cette république...

– ... de Mek-Luj ?

Ils avaient atterri au milieu des caravanes d'un cirque qui avaient occupé un grand terrain à l'entrée de la ville, du côté de l'université. Tout de suite, la jeune gériatre appela auprès d'elle les locaux un peu éberlués et leur proposa de leur faire passer un petit moment en sa compagnie.

– Ne me racontez pas d'histoires, dit Théobrandt. Je fais le plein et nous repar-
tons.

– Une histoire, c'est exactement, pourtant ce que j'avais envie de vous racon-
ter. D'ailleurs, c'est une sorte de conte.

– Comment s'intitule-t-il ? dit Mek-Ouyes quant à lui plutôt volontaire.

Conte des pensées du cirque, conte.

(C'est un conte.)

Une femme, un jour, cherchait à s'engager dans un cirque. Comme elle avait appris que certains numéros manquaient de titulaire, elle provoqua un entretien d'embauche et dit au directeur, dès qu'elle fut en sa présence :

– Je peux. Je ne peux pas.

Je ne peux pas ne pas peser. Je peux.

Je veux être l'escroc de la loi de gravitation. Je peux.

Je ne peux ni ne veux marcher sur le fil d'une épée. Je peux.

Je ne peux pas avoir trois mains. Je peux. Je le peux quand je jongle.

Marcher sur un pied est trivial. Je ne peux pas tenir sur un ongle. Je ne peux
pas.

Marche sur une main ! Je le veux, tu le peux.

Je n'en peux plus de l'obéissance.

Mon corps est un monstre heureux et doux.

Je n'en veux plus. J'en veux plus, toujours plus.
 Rouler sur une roue, je peux.
 Rouler sur quatre roues le matin, sur deux à midi et sur trois le soir, je peux.
 Me hisser à la corde, je peux.
 M'allonger sur une corde, je peux.
 Je ne peux pas lancer le lion comme un marteau en le saisissant par les pattes
 arrière et confiant que la force centrifuge sera plus forte que sa réaction hostile.
 Je ne pèse pas. Je peux.
 Je ne pèse pas, je trapèze.
 Je ne peux pas toucher ma langue avec ma queue. Je peux.
 Toi, tu ne peux pas ? Peuh !
 Je ne peux pas porter une locomotive en équilibre sur mon menton. Je ne peux
 pas.
 Dormir sur un bâton, je peux.
 J'ai le corps plus fort que le temps.
 Je suis un maître d'équilibre. Je suis.
 Je ne peux pas rouler, roter (rotation) dans les airs. Je peux.
 Je ne peux pas marcher sur les fesses. Je peux.
 Être en apesanteur dans la pesanteur, je peux.
 Je peux. Je vole.
 Je ne peux pas léviter. Je peux.
 Je peux léviter peu de temps. Je peux.
 Ce calembour, je ne peux pas l'éviter.
 Me pendre à une corde par le cou et rester comme ça, sans y rester, je ne peux
 pas.
 Je veux faire des phrases qui se contorsionnent et qui tordent la logique.
 Des phrases de Guguusse, des phrases de clown blanche.
 Ceux qui me regardent ne peuvent pas tout cela que je peux, même en amateurs
 volontaires.
 Je ne peux pas pincer mon nez avec mon cul. Je peux.
 Bondir comme un pneu, je peux mon n'veu.
 Je suis sur la plante de mes pieds qui sont sur la selle qui est sur le cheval au
 galop sur la piste. Je tiens, je le veux.
 Plus vite ! Je peux.
 Mon corps est malléable, très.
 Je ne peux pas marcher sur le fil tendu de mes boyaux. Je ne peux pas. Je ne
 suis pas sûre de le vouloir.
 Je veux que mes efforts ne se voient pas. Je veux.
 Je veux ne pas avoir besoin de la chance. Je veux.
 Dans le trouble des rires, des silences, des « oh ! » des « ah ! », je tiens bon.
 Je ne peux pas faire ramper la girafe et dire au crocodile « Fais le beau et tu
 auras un sucre ! » (enfin si ! je peux le dire, je ne peux que le dire).
 Je ne peux pas sortir du temps. Je ne peux pas.
 Je ne peux pas faire de miracles. Je fais.
 Je peux faire oublier, peu de temps, le temps. Je peux.
 Passer la ligne jaune continue.

Je ne peux pas montrer un âne qui compte. Je peux. Tenir en équilibre sur un âne qui compte les secondes, je peux.

Je ne peux pas ramper, pliée, dans un tuyau. Je peux.

Je peux faire rire avec des surdités et des absurdités. Je peux.

Je dis à mon corps : « Obéis, je le veux ! »

Je peux répéter, je peux.

Je peux inventer, je peux.

Quoi que je veuille, je ne peux que ce que je travaille.

Trente-septième épisode

(Suite du *Conte des pensées du cirque*.)

Le directeur du cirque était perplexe.

– Votre numéro, dit-il, c'est de la poésie ?

– Je peux chanter, évidemment, je le veux.

Je peux chanter la tête en bas et mettre les oreilles à l'envers de ceux qui m'écoutent.

Rouler sur les ballons de ma voix, je peux.

Je ne peux pas chanter non stop vingt-quatre heures durant, je peux.

Je ne peux pas tenir assise sur un jet d'eau comme une balle de ping-pong, je pourrais si j'avais des os de celluloïd.

Deux pas en avant un pas en arrière, je peux.

Deux mots en avant un mot en arrière, je ne peux pas. Que serait reculer d'un mot ? Comment reculer d'un mot qui a été dit ?

Chanter, je peux, de tout mon être.

Être chantée, je peux, si vous m'accordez un petit succès.

Avaler les cordes de la lyre, je peux toujours essayer. Caresser mon sexe avec les crins d'un archet pour provoquer chez moi le chant du plaisir, je peux (j'ai lu ça dans *Éros acharné* de Gérard Gavarry).

Je peux valser sur une assiette.

Poéter plus haut que mon luth, il vaudrait mieux que je ne puisse pas.

Mettre en vers la constitution de la République de Mek-Luj, je peux, je ne veux pas car ne n'est pas une aventure.

Entrer chaque jour dans la cage du lion et dans la gueule du loup, ça devrait pouvoir se faire.

Je ne peux pas saler la mer. D'ailleurs est-ce que ce n'est pas déjà fait ?

Je peux grimper à ma corde après pendaison, je ne peux pas. Je peux agir après la pensée.

Je peux tirer la queue du tigre en public, une fois. Ce que je peux deux fois n'est pas du domaine du risque et de l'exploit.

Avaler toutes les lames du tarot, je peux.

Chanter sur des thèmes proposés, je peux.

Ouvrir un bocal de cornichons sur une balançoire qui se balance, je peux.

Aimer dans un vol plané, être aimée en apnée, comment le pourrais-je faire si ne n'étais pas née ?

Je peux pouvoir.

Je peux voir des poux. Je peux montrer des poux savants montés sur des pois sauteurs du Mexique.

Descendre ma culotte avec mes dents, je peux. Faire briller mes dents avec ma culotte de peau, je ne veux pas.

Je peux inventer le cirque de demain en faisant l'inventaire le plus inventif et le plus complet possible de ce que je ne peux pas.

Potentialité n'est pas peu. Je peux.

Voler sous le chapiteau, je ne le peux. Je ne le peux qu'en trichant sur le sens du verbe « voler ».

Manger votre portefeuille, je peux. Vous rendre votre portefeuille que j'ai mangé, je peux. Confondre cirque et prestidigitation et magie, je veux.

Être creuse, je peux. Être légère, je peux. Être preux, je peux.

Traverser le feu, je ne peux pas. Traverser certains feux je peux.

Je peux tout mordre. Je ne peux pas mordre la morsure.

Si je suis mordeur, je peux cent fois sur le métier recommencer de mordre.

Faire des listes, je dois. Faire des listes, je peux.

Dresser une liste et un fauve, je peux. Faire des zeugmes, je peux.

Je veux provoquer les muscles zygomatiques (propres de l'homme) chez ces gredins de spectateurs assis sur les gradins de bois.

Changer de métier, je ne peux pas, je ne veux pas, je ne me vois pas.

Épandre de l'huile sous la mono-roue d'un acrobate, je ne peux pas, oui, je dis bien p. v. e. u. x.

Je veux croire qu'il y a tant à faire, que tout n'est pas possible, que tout n'est pas souhaitable.

Hésiter, je peux. Douter, je sais. Réfléchir, je dois. Remettre, je peux. Attendre, je ferais mieux, parfois.

Recommencer, rien ne m'empêche.

Je ne peux pas ouvrir les yeux en faisant éclore deux camélias.

Rebondir, je peux. R'bondir, je peux. Bondir, oui. Dire, encore.

Je peux faire du chant tout neuf, qui n'a jamais encore été chanté dans notre langue.

Accepter vos conditions, je peux. Exiger plus, j'essaie.

Je ne peux pas donner à la suite, de mémoire, tous les titres des romans de Jules Verne dans l'ordre chronologique, contrairement à ceux de Raymond Radiguet.

Pleurer à la demande, je peux. Trouver d'autres raisons de pleurer que cette raison futile, je ne veux pas. Accorder aux pleurs ce que les pleurs me demandent, je ne peux pas.

Je ne peux pas ne pas vous demander pourquoi vous souriez de cette façon qui me semble ironique.

Trente-huitième épisode

(Suite du *Conte des pensées du cirque*.)

Le directeur du cirque, effectivement, souriait. Il se demandait ce qu'il pouvait faire, dans son spectacle, d'une intervention qui ne serait que verbale et potentialiste.

– Ce que vous me dites là, le diriez-vous, un de ces soirs, les yeux dans les yeux, à mon public ?

– Je peux, je ne peux pas.

Je ne peux pas lutter par la seule parole contre le geste réussi ou le défi à l'équilibre.

Me taire, je ne peux pas. Titiller les attentes, je peux. Nourrir les impatiences, je peux.

Je ne peux pas parler avec mes pieds. Je ne peux pas écrire avec une fourchette, bien que parfois je me demande si certains n'écrivent pas avec une fourchette, justement.

Chanter à bouche fermée, je peux. Parler la bouche pleine, je ne peux pas.

Revenir sur mes pas, je n'aime pas.

Abandonner, je ne peux pas. Ne pas travailler, je ne peux pas.

– Alors, il vous faut inventer quelque chose qui ne soit pas que la pensée du cirque. Si, par exemple, vous me redisiez, funambule sur un fil, en progressant sans à-coups, l'intégralité de vos « je peux / je ne peux pas », vous toucheriez sans doute à la grâce de l'art, à la *fleur* de Zéami de l'art de l'acteur, au *rayon vert* de l'art de la couleur, à l'œil-oreille-*œreille* de la poésie, à ce qui dans la musique d'art touche un *point prénatal* chez celui qui écoute, en même temps qu'un *point d'abstraction post-scolaire*. Vous toucheriez le *point de concrétude* du roman que nous sommes en train d'écrire et le *punctum équilibré* des extrémismes du spectacle. Mais cela demande effectivement que vous y consacriez une grande énergie de travail.

– M'y engager, je peux.

Je ne peux pas marcher deux pieds dans une même chaussure. Je peux.

J'ai peu de certitudes, j'ai celle que je ne peux, sans risque, effectuer le saut de la mort sans que le filet ait été tendu.

Tordre une barre de fer, je peux. Redresser une barre de fer que j'ai déjà tordue, je peux. Redresser les torts de la République, je ne peux pas.

Être belle, je n'ai pas le choix. Si je ne le suis pas, je dois m'y mettre sans attendre qu'on le fasse pour moi.

Je ne peux pas embellir le monde en claquant dans mes doigts.

Je peux. Je ne peux pas. Je peux travailler un peu tous les jours, je peux.

Je ne veux pas être obligée de travailler plus si je ne le décide pas moi-même.

Je ne peux pas faire fi des complications. Faire pleuvoir, je ne peux pas.

Attendre qu'il pleuve, je peux. Attendre la pluie en Normandie n'est pas l'attendre au Sahel.

Je peux. Rire, je peux.

Saler d'une larme ma tartine beurrée au beurre trop doux, je peux. Pas deux.

Oui, je peux bien apprendre à marcher sur un fil et parler une langue rare.

Voir dans le brouillard, je ne peux guère.

Pleurer, je n'en peux mais.

Je peux vous assurer que faire partie de votre équipe me serait agréable.

– Considérez-vous comme engagée, dit le directeur du cirque. Je vais vous montrer votre roulotte. Soyez sur la piste dans quinze jours, samedi à 20h 18, immédiatement après l'antipodiste et, donc, avant les éléphants si j'en crois mon organigramme.

– Je pourrai.

Quinze jours plus tard, le cirque avait changé de région. Il s'apprêtait à ouvrir ses toiles pour un public tout neuf, qui ne connaissait du spectacle que l'affiche et la promesse éloquente du mot « cirque ». Les gradins du chapiteau affichaient complet. La parleuse-équilibriste, la funambule-orateuse, la bouche d'or au pied glissant, toutes trois (ou deux fois trois) qui n'étaient qu'une, avait passé tout son temps à des préparations physiques et mentales extrêmement poussées. Elle ne se sentait qu'aux trois quarts prête, ce qui lui semblait préférable à la moitié. Le directeur du cirque n'avait exprimé aucune espèce d'inquiétude quant à la capacité de sa nouvelle recrue. Son échec ou son succès n'étaient pas absolument égaux dans sa cervelle prospective, mais dans l'une ou l'autre éventualité la Terre ne s'arrêterait pas de tourner (pas toute seule) autour du Soleil, ni le Soleil, apparemment, autour de la Terre.

Lorsque l'antipodiste eut terminé son numéro rénové, la petite nouvelle dans le faisceau de son projecteur engagea sans attendre le pied droit sur le filin tendu.

Trente-neuvième épisode

(Suite et fin du *Conte des pensées du cirque*.)

Déjà les éléphants étaient à portée de trompe. On pouvait entendre, non leur désir de se montrer, mais leur indifférence. Ils entreraient quoi qu'il arrive, fouleraient le sol de sable ratissé, le sol qui aurait connu ou non la chute, on verrait ça en temps utile.

La parleuse avait dans les mains le lourd balancier en arc, l'outil paradoxal qui rajoutait du poids au sujet : être plus lourde que soi, elle peut. N'est-ce pas ainsi que les avions décollent ?

La diseuse des bonnes aventures du cirque prit en main les qualités contraires de son art : poids du corps assumé dans l'aggravation de la gravitation ; légèreté, comme le vent, de la parole ; déplacement continu en liberté lente.

Elle commença :

– Je peux...

En bas, le silence affirmait qu'elle ne pouvait pas, que cela qu'elle nous paraissait n'était pas dans la nature, qu'il ne fallait pas provoquer les catastrophes, que la loi de la chute des corps condamnait les corps à chuter sans qu'ils aient droit à un défenseur, que décidément, moi qui étais venu pour me distraire, je n'avais aucune envie de vivre dix minutes d'horreur et de mauvais suspense, que pourtant l'exploit réussi serait le bonheur, que tout de même la chute se serait au moins passée dans l'imagination de tous, qu'elle n'allait pas parler en continu, tout de même, dans ce qui était probablement un micro HF fixé dans la chevelure, bien au centre du front pour ne pas risquer d'entraîner un déséquilibre, que la respiration d'une foule peut faire un bruit de soufflerie ou bien se taire tout à fait, que s'il n'y a pas de roulement de tambour proposé comme signal, c'est tout comme, puisqu'on le rajoute in petto pour ne pas déroger à la convention, que...

Elle dit :

– Progresser sur la ligne de front sans recevoir de projectiles, je peux.

Je peux mettre un pied devant l'autre, je peux.

Aller à cloche-pied, je ne peux pas.

Descendre en marche, il ne vaudrait mieux pas que je puisse, je peux. Sauter comme un cabri, ne m'y voilà pas.

Faire la roue ou des roulades, je ne peux pas.

Réciter, là, maintenant, l'*Adresse au pape* d'Antonin Artaud, que je connais pourtant par cœur, je ne peux pas. C'est un poème trop agité. Et je n'aime pas beaucoup l'*Adresse au Dalai Lama*.

Éternuer, je ne dois pas. Péter n'est pas recommandé. Avoir mal au cœur serait une mauvaise surprise. Je ne peux pas cracher sur le chien de l'écuyère qui s'est égaré sur la piste en bas.

Sentir mon équilibre, je peux. Un bras à droite, à gauche un bras, c'est bien. Un œil un œil, oreille oreille. Je peux voir mon nez progresser sur le fil, narine narine. Une épaule à droite, à gauche une épaule.

Avoir un cœur à droite en plus du cœur à gauche, je peux le désirer du moins.

Poids du cœur, poids du foie. En tirer l'idée de balance, je suis capable.

Je ne peux pas porter une chatte blanche sur ma nuque : son angoisse éventuelle pourrait m'être fatale, et les griffes dans la viande.

Me casser la gueule, je ne veux pas.

Je ne peux que ce que je veux vraiment. Je suis ce que je vaux.

– Ceci n'est pas exactement une œuvre d'art, dit la rumeur de la foule, mais c'est tout de même une belle métaphore de l'œuvre d'art. C'est du plus qu'art.

Alors, sur le terrain de cette évidence commune, la foule se divisa en deux parties qui n'étaient pas égales en nombre. La majorité en tenait pour la nécessité de la chute, en accord profond avec une conception tragique de l'objet reconnu. À ce degré de beauté, de précision, de grâce, il n'y avait que l'échec qui fût capable d'être à la hauteur, le patatras irréparable, la mort sur le coup, le silence, la dernière civière et la couverture pour cacher le spectacle aux âmes sensibles. La minorité préférait les applaudissements, la détente heureuse et le passage comme prévu, un clou chassant l'autre, à l'innocence des éléphants du troisième acte.

Vous qui écoutez le conte, choisissez votre camp. Fin du conte.

Alors, le directeur du cirque hors conte, celui du roman-feuilleton installé à Cluj-Napoca, dit galamment à la jeune gériatre qu'il lui offrait, ainsi qu'à son mari et à leur chauffeur, trois bonnes places au premier rang pour la représentation du soir. Ils acceptèrent, attendirent l'heure dite et applaudirent à la première entrée.

Quarantième épisode

Le premier numéro mémorable utilisait le trampoline pour illustrer jusqu'à l'absurde et la nausée l'impossibilité des rencontres. Trois rebondisseurs permanents s'apercevaient de loin, s'approchaient l'un de l'autre, et leur hâte excessive finissait toujours par provoquer des mouvements apparemment incontrôlés qui leur interdisait, par exemple, la plus simple des poignées de main. C'était le saute-mouton général dans l'approche amicale ou amoureuse : vous bondissiez par-dessus l'objet de votre attirance, largement au-dessus de lui, à la verticale, tandis que lui-même partait sur une ligne oblique pour aller se percher sur un plateau providentiel accroché à un mât du chapiteau. Arrivé là-haut, il tentait de redescendre au niveau zéro, tombant sur le cul afin d'éviter de remonter plus haut encore, mais l'atterrissage d'un autre provoquait son retournement, si bien que, le ventre à terre, il ne pouvait plus admirer l'humanité de sa compagne, laquelle, de toute façon, était déjà rendue où elle semblait ne pas vouloir aller, c'est-à-dire dans le décor. « J'ai soif ! » clamait alors l'abandonné (et le champ de signification du mot « soif » n'était, à l'évidence, pas limité à la chope de bière ou à la canette de soda), qui se voyait aussitôt gratifié de la livraison d'un grand verre d'eau tenu dans la main droite d'un confrère chutant droit, le liquide moins lourd que son serveur quittant le verre en longue traîne, puis s'y reversant par miracle au moment précis où le rebondisseur le rejoignait dans les airs. Et plusieurs fois de la sorte, jusqu'à ce que le livreur se décourage et boive lui-même le breuvage

en plein vol. Les tentatives de baisers n'étaient pas couronnées de davantage de succès, même chose pour les empoignades ou les étreintes. Les échecs étaient drôles. Mek-Ouyes les trouvait presque poignants. Exit et exeunt le trampoline et les trois solitaires. Et en avant pour de premiers animaux !

Le deuxième numéro mémorable était à propos d'un mariage de clowns. La jeune gériatre prit la main de Mek-Ouyes, avec une certaine appréhension qui pouvait se lire dans la qualité de l'attouchement. Mek-Ouyes répondit en tapotant la menotte, geste qui pouvait vouloir dire : « Ne vous identifiez pas à ces pantins, mon amie, ma Grande. » Les deux clowns étaient de même sexe, mais l'un déguisée en femme. Leur dialogue commençait au moment où le clown mâle entraînait dans la maison des époux avec le clown femelle dans les bras. Il était tout petit et chétif ; elle était gigantesque et charpentée lourde. Il ne parvenait pas à la faire passer entre les deux montants du chambranle. À chacun de ses essais, soit la tête cognait d'un côté avec un bruit sourd et très inquiétant quant à la réaction interne de l'encéphale, soit les chevilles, ou les genoux, donnaient l'impression que le choc les brisait de façon irrémédiable. « Change de sens ! » disait la clownesse. Le marié mettait la mariée dans le sens longitudinal, lui-même, porteur, étant arrêté, bien entendu, par le montant. Après une bonne dizaine de tentatives de même farine, le clown trouvait la solution en engageant sa partenaire couchée comme dans un compartiment aux parois invisibles : on avait l'illusion qu'elle lévissait – c'était de la magie –, tandis que lui-même passait tranquillement sur le côté, censément à travers un mur, mais le mur était bien sûr complètement imaginaire. Alors, au sein de la maison, le clown mâle commençait à compter les jours. « Mais c'est d'une tristesse !... » dit la jeune gériatre à un Mek-Ouyes qui demeurait muet. Le mari commençait à décoller, un à un, les carrés superposés des jours d'un calendrier à blocs de dates et de gros numéros comme on en voyait jadis dans les bureaux. 1^{er} janvier, 2 janvier, 3 janvier, 4 janvier... 1^{er} mai... 4 septembre... 11 septembre... 31 décembre. Chaque fois que le mari décollait une feuille, la mariée la recollait sur un autre support mural, comme si elle ne voulait rien perdre du temps heureux de la vie commune. Arrivés au bout de l'année, l'année s'était reconstituée dans une superposition inversée des jours. Les deux époux se demandaient alors, dans un dialogue mi-comique mi-pathétique, ce qu'ils allaient faire de leur nouvelle année : acheter un nouveau calendrier ou reparcourir le même dans l'autre sens. Ils restaient ainsi, les bras croisés devant le calendrier, incapables de prendre une décision, attendant d'être chassés par le numéro suivant, pris en charge par un nouveau troupeau d'animaux bénévoles.

Le troisième numéro mémorable le fut particulièrement comme on va le voir dans l'épisode qui va suivre et qui sera lui-même à suivre.

Quarante et unième épisode

Le cheval qui entra sur la piste était une merveille de cheval à robe noire qui comptait ses trois mètres au garrot, le reste en proportion. Tout en lui, d'abord, paraissait normal, cette taille exceptée. Il n'était accompagné que d'un écuyer, jeune garçon de puberté récente, qui le dirigeait de la main, à distance. La bête magnifique, on pouvait le jurer, n'était pas de celles qui acceptent le licou. Elle effectua ses tours de piste dans la plus grande placidité, faisant rouler ses muscles avec économie sous le poil ras et luisant qui sentait le neuf.

En plusieurs langues disponibles, la foule de spectateurs (et surtout les spectatrices) ne put faire moins que d'exprimer son admiration, à grand renfort de superlatifs à l'aise sur le terrain de la beauté. Il y avait du « trop », du « pas », du « ce n'est pas possible », du « qu'est-ce qu'il a fait aux bons dieux, ce cheval, pour avoir eu droit à tant d'attributs record ? ». Or, son pas, justement, était quelque chose, quelque chose de magnifique, tandis que son trot était encore davantage. Il aurait galopé que son allure aurait encore appartenu aux concours de beauté avant que de vitesse. Il le fit bientôt pour ne pas décevoir les attentes, et ce fut son « excès ».

Le public est ainsi fait qu'il en veut toujours davantage. Non content de ces tours de perfection, il en vint à baver de désir que l'animal de style ajoute à ces capacités désormais avérées, celle de... je ne sais pas, moi, par exemple sauter un obstacle inédit, crever un cercle de papier inflammable en y mettant le feu, justement, au passage... et qu'il chute dans l'eau d'un bassin qui s'ouvrirait instantanément sous le sable de la piste, nageant alors naseaux dehors avec aisance comme s'il était l'acteur d'une soudaine naumachie. Autre rêve encore plus fou s'il était possible : qu'il volât en prenant les airs.

À ce moment de la rêverie collective, le jeune palefrenier arrêta soudainement la marche du cheval par un geste d'autorité bien différent de ses manières antérieures. Cette fois, il était le maître incontesté de la situation comme de la star. S'il avait dit aux spectateurs : « Allez, levez-vous et marchez ! », pas un n'aurait émis la moindre objection. Mais c'était la belle bête, la belle et la bête confondues dans le même être, qui était le seul destinataire de cet ordre lancé par le geste et le cri. Obéissants, les flancs de la robe du cheval se plissèrent en dépliant dans une mécanique parfaite deux paires d'ailes dont les plus longues atteignaient quatre mètres et les petites la moitié.

On en avait pour beaucoup plus que son argent. On en avait pour sa dépense de rêves, et sans regret, même si rêver fatigue, hâte le vieillissement et soumet à la déception fatale.

L'animal étira son matériel de vol au plus extrême de ses possibilités, le remettant finalement dans ses plis intermédiaires, ni tout à fait rangé-invisible ni tout à fait prêt à l'usage. Les ailes étaient en stand-by. Un rien les éveillerait, probablement. Le cheval s'assit avec la plus grande élégance sur le sable de la piste, en plein centre du cercle. Pourquoi ne parlerait-il pas, tout à coup ? Ne chanterait-il pas, bien plutôt, dans une langue de musique simplement physique pour ne pas dire érotique ? On l'eût alors écouté des heures durant, toute sa vie sur la terre durant, toute

la vie de la terre durant, sans jamais se lasser de sa place dans les rangs de bancs. On aurait acquiescé. On aurait repris en chœur dans le fond des cœurs l'essentiel des messages entendus.

Mais le cheval ne mangeait pas de ce pain-là. Il lui suffisait de sa pose et de son exhibition.

Le jeune garçon, alors, se mit à tourner tout autour de l'anneau en dévisageant, une à une, chaque personne du public.

– Je vais demander à une personne de l'assistance... à, au moins, une personne de l'assistance... peut-être à deux personnes de l'assistance...

« À trois personnes de l'assistance... » pensa très fort Théobrandt pour essayer sur le jeune homme un pouvoir de suggestion dont, pourtant, il ne se pensait guère le détenteur.

Quarante-deuxième épisode

L'orphelin saisit la main de la jeune gériatre avec émotion.

– Si j'avais su que vous étiez orphelin, lui dit-elle, je me serais mieux préparée à la rencontre.

– Voyons, mon amie, intervint Mek-Ouyes, vous n'avez rien à vous reprocher : le roman-feuilleton ne nous avait pas encore tenus informés de ce détail un chouïa démagogique.

– Vous me rassurez, Mek-. Eh bien, jeune enfant, y a-t-il quelque chose que je pourrais faire pour vous être agréable ?

– Vous m'êtes très agréable en existant, Madame.

– Tu es bien gentil, mon fils.

– Ma chère, dit Mek-Ouyes, ce n'est pas forcément d'une mère que ce garçon a besoin, si j'en crois l'état de son pantalon, là-devant. Et puis ne commencez pas avec lui une conversation trop longue, si vous ne voulez pas que le public autour de nous s'impatiente par trop.

La jeune gériatre haussa les épaules, visiblement émue par l'extraordinaire aura de clarté et de douceur triste qui émanait de tout cet être débutant. Elle avait une envie folle de le prendre dans ses bras, de le presser sur son sein et sur son sexe, de l'emmener très haut, là où l'espace ne connaît plus de temps, là où le temps ne connaît plus de bornes, là où l'ophtalmologie ne connaît plus de borgnes.

– Mon nom est Sigouël.

– Appelle-moi « jeune gériatre », dit la jeune gériatre. Je te présente Mek-Ouyes. Mek-Ouyes, Sigouël. Sigouël, Mek-Ouyes.

– Enchanté.

– Flûte, répondit Mek-Ouyes.

– Pourquoi êtes-vous grossier? le morigéna la jeune gériatre. Pourquoi voulez-vous à tout prix tout gâcher? Pourquoi tout ce que vous touchez pâtit-il toujours de votre contact?

– Vous vous méprenez complètement... commença Mek-Ouyes.

– Quelle méprise?

– Oui, votre jeune ami me dit : « Enchanté. » Je réponds : « Flûte », c'est à cause de Mozart...

– Tenez, vous mériteriez... je ne sais pas ce que vous mériteriez... oui, vous mériteriez, c'est bien simple, que ce roman-feuilleton change d'auteur, ça vous ferait les pieds ! Il y aurait peut-être une chance qu'on vous traîne un peu dans la boue, qu'on vous fasse des difficultés, que vous soyez en mauvaise posture, enfin. Vous ne croyez pas que l'auteur actuel est coupable avec vous de trop d'indulgence?

– Heu, il va falloir y aller, dit Sigouël très très doucement, sans élever un mot au-dessus d'un autre, sans recourir jamais à l'accent d'intention.

– Aller où ? dit la jeune gériatre.

– Sur le dos de mon cheval, belle dame de mes pensées, et bientôt, j'espère, de mes poussées...

– Mais très volontiers !

La jeune gériatre se leva comme hypnotisée par l'insistance du lumineux Sigouël. À son tour, elle tendit la main à Mek-Ouyes pour que Mek-Ouyes lui emboîte le pas. À son tour, Théobrandt, mû par un pressentiment irréprouvable, saisit la main de Mek-Ouyes pour suivre le mouvement général. Il dut, à son tour, fermement refuser, d'une tape violente sur la première main qui se présentait, que toute l'assistance les suivît comme s'il s'agissait d'une farandole dont la vocation aurait été de réunir la terre entière à la queue leu leu.

Tous les quatre, et les quatre seulement, se retrouvèrent bientôt sur le dos du cheval, comme les fils Aymon, à ceci près que l'animal, ici, n'avait nul besoin de s'étirer le corps pour porter, à cru, toute la bande.

Sigouël parla au cheval en langue cheval, et le cheval se leva doucement pour entamer un nouveau tour de piste, cette fois chargé.

Si les spectateurs avaient, alors, pu voir de tout près le regard de Théobrandt, sans doute eussent-ils senti dans leur dos la coulée soudaine d'une sueur froide dégoulinant désagréablement entre les omoplates et le coccyx. Théobrandt était crispé, tendu comme un arc, mauvais. Il aurait broyé un galet entre ses mâchoires s'il avait eu un galet à cet endroit-là. Il aurait pressé des olives ou des noix au creux de ses poings, entre ses deux fesses... À peine installé sur son coin de non-selle, il saisit dans ses poches deux épingles de nourrice qui ne le quittaient jamais depuis qu'il avait lu les aventures de James Bond et les fixa, pointes sorties, aux deux joues intérieures de ses chaussures. Sans la moindre pitié, il éperonna les flancs de la bête merveilleuse en ordonnant à chacun des passagers de saisir un morceau de la crinière.

L'arrachement du décolage fut d'une extrême brusquerie et la toile du chapeau ne résista pas au coup de sabots avant qu'il la fendit sans retour.

Quarante-troisième épisode

– Oh, Mek-Ouyes, Mek-Ouyes, puisque vous êtes en retard, fulminait Agatha de Win'theuil tandis que, d'une autre voix, elle disait à son masseur « délasse ! » pour laisser entendre « délace ! » et finir par aller jusqu'« enlace ! », Mouk-Eyes, Mouk-Eyes, le suffrage universel nous a ordonné de nous marier et vous nous refaites une fuite ! Puisque vous ne venez pas quand je vous appelle à la rescouyes, tant pis, vous l'aurez voulu !

Alors Agatha de Win'theuil entra dans une grande crise, une crise superlative, la crise des crises. Elle cria de toutes ses forces, et quand elle n'en eut plus de disponibles, elle sonna.

– Faites entrer le premier des prétendants, dit-elle à Abdel XVI.

Abdel XVI se tortillait sur lui-même comme s'il avait envie de pisser. Il était bien embêté.

– Faites entrer le premier des prétendants ! reedit-elle à Abdel XVI en se fendant cette fois d'un point d'exclamation.

Abdel XVI avait, au front, des gouttes de sueur qui perlaient, glaciales.

– Fai-tes en-trer lepremierdesprétendants !!!, reredit-elle à Abdel XVI en détaillant le début de la phrase et toutattachant la fin.

Comme il n'y avait dans l'antichambre aucune espèce de prétendant (et quoique ce ne fût nullement de sa responsabilité, Agatha de Win'theuil ayant formellement interdit qu'on fît le moindre appel à candidature), Abdel XVI eut une idée soudaine, qui lui parut devoir représenter le tout pour le tout :

– Me voici. Je suis le premier des prétendants. Pourquoi ne pourrais-je pas y prétendre ? Ce sont les mérites qui comptent, non la naissance, non les diplômes, non les ambitions effrénées. Je suis un sans-grade depuis trop longtemps. Je prétends au rang de prétendant. J'ai tout ce qu'il faut pour cela dans ma culotte. J'ai toute ma tête. J'attends depuis des jours dans l'antichambre des prétendants. C'est moi que vous attendez. Mon père avait lu Homère et la mère tout autant. Et tac ! Je suis sérieux, je suis ponctuel, je suis de confiance. Je n'ai jamais été marié. Vous savez pourquoi ? C'est que je vous attends depuis tout ce temps immémorial. Je grimpe aux arbres, je saute à la corde, j'ai remporté des concours de jeu de dames. Je ne recule devant aucune tâche fût-elle des plus obscures. Je n'ai pas de famille, je n'ai pas de neveux ou de nièces. Je n'ai pas d'amis que je pourrais faire bénéficier de ma fortune (fortune au sens de « chance » et non « richesse » ; l'argent n'a aucune importance pour moi). Je ne penserai qu'à vous. Il n'y aura pas de différence puisque j'ai déjà commencé. Je peux parler comme ça pendant des minutes et des minutes et des centaines de signes et blancs. Je sais aussi me taire pendant quatre lignes

.....

 N'est-ce pas que j'ai un excellent dossier de CV ? J'ai trois vêtements complets dans ma garde-robe, pas un de plus, pas un de moins. Je lave mon linge à la main et peux

laver celui des autres. Je suis de bon conseil. Je vois tout de mon petit mur, même se tromper les impulsifs. J'en ai là-dedans. Je suis sensuel. Je suis doux. Je suis fort !

– Surtout fort en gueule, ragea la Win'theuil en giflant Abdel XVI à toute volée, tant et si bien que la tête fit un tour complet sur son pivot.

– Arrggh...

La torsion du cou eut un effet désastreux sur les vertèbres cervicales d'Abdel XVI qui comprimèrent l'aorte en produisant un étouffement irréversible. Une deuxième gifle, sur la même joue, tenta de refaire faire un tour de plus à la girouette. Mais cette fois, la tête ne put aller jusqu'au bout. Elle se détacha salement en projetant plusieurs litres de liquide qui tache et tomba sur le sol. Elle prit une couleur col de navet nuance violette, et la langue tirée.

Agatha de Win'theuil eut l'œil et l'heuil et le win't également mauvais.

« S'il n'y a pas de prétendant, se dit-elle, et si Mek-Ouyes ne vient pas où l'on l'attend, c'est très simple, ça ne va pas être compliqué, ça ne va être ni très simple ni trop compliqué, c'est pas difficile, je sais ce qu'il me reste à faire. »

Quarante-quatrième épisode

Agatha de Win'theuil gagna sa chambre, un appartement de deux cents mètres carrés, dite pour l'occasion « suite agathine », mais qu'elle avait fait rebaptiser en catastrophe : « suite agathinienne », lorsque Mgr Dupardon de Lampaulski lui avait fait observer qu'une « agathine » était le nom bien oublié d'une fête traditionnelle entre femmes.

– Veuillez trouver ci-joint, chère, chère Agatha de très chère très chère Win'theuil et réputation, ce que dit des agathines le *Dictionnaire français-savoyard* de Roger Viret, disponible sur le web : « Fêtée le 5 février, sainte Agathe, vierge martyre qui a eu les seins et une main coupée, est depuis longtemps très honorée en Savoie. Elle a donné son nom, les *agathines*, au repas que les femmes font dans chaque village aux alentours du 5 février et d'où les hommes sont sévèrement exclus. En son honneur on confectionne des meringues, des gâteaux ou des saucissons en forme de seins, les *nichons* de Grésy-sur-Isère, de Queige, ou des gâteaux en forme de mains à Saint-Pierre-d'Albigny. »

– Fête entre femmes, assez peu pour moi, lança Agatha excédée en faisant un doigt à la terre femelle entière.

– Oh ! s'offusqua le prélat. Agatha !... Voulez-vous bien rentrer ce geste.

– D'accord, dit-elle, je le remets dans ma culotte.

– Au nom de l'exactitude des faits (à laquelle je suis aussi attaché qu'à vous-même) il me semble bien que vous n'en portez pas.

– Moi ?

– Ne vous emportez pas. Personne ne vous demande, en l'absence de votre futur, d'organiser une agathine, d'autant que lui-même ne se prive peut-être pas, la chair étant faible, je suis bien placé pour le savoir, d'organiser une façon de mek-ouyine d'enterrement de vie de garçon...

– Franchement, saint Mek-Ouyes, puceau martyr qui a eu les roustons et la bite coupées, depuis longtemps très honoré en Saône-et-Loue et par tout le Monde-Mondes... Vous y croiriez, vous ? Qu'il a donné son nom, les *mek-ouyines*, au repas que les hommes font dans chaque forêt trois cent soixante-quatre jours sur trois cent soixante-cinq et d'où les femmes sont sévèrement exclues. En son honneur on confectionne des saucissons, des crépinettes ou des andouilles en forme de bite, les *braczobs* de La Chapelle-Laisance, de Gland, ou des gâteaux en forme de couilles à Saint-Georges-les-Mouillargeaux...

– En Galicie, du moins, c'est à coup sûr impensable, dit Mgr Dupardon de Lampaulski. Mais trêve de cochonnetés, comme on dit à Trier. Qu'allez-vous faire, mon âme ?

– Oh, je sais bien ce qu'il me reste à faire, dit Agatha.

– Vous l'avez déjà dit, ma chère amie, à la fin de l'épisode précédent, mais dans celui-ci, vous n'avez pas encore éclairé notre lanterne.

– J'ai l'intention de me pré-marier.

– Dois-je vous rappeler, dit le prélat pâlisant et son teint prenant de ce fait une évanescence couleur de palissandre passé au soleil, que si je peux célébrer des mariages, je ne peux absolument pas le faire à mon bénéfice ?

– Je ne pensais pas à vous, très cher. Je sais bien que vos vœux sont vos vœux et je ne vous en veux pas. Non, j'ai pensé à épouser... oserais-je vous en faire l'aveu ?

– J'en ai déjà beaucoup entendu, ma fille...

– Allons, je me jette à l'eau, je me jette en l'air : je voudrais épouser l'aigle impérial.

– Hou là, hou là ! D'abord, je vous fais observer que l'aigle impériale est toujours féminine dans l'héraldique... Peut-être devriez-vous vous rabattre sur **un** aigle royal. Là, du moins, nous sommes dans la pure zoologie, voire impure-philie. Mais est-ce que « impériale » ou « royale » convient bien à votre teint ? Je veux dire à votre teinture politique ?

– Inventez-donc pour moi l'aigle républicaine !

– Je peux le faire.

– Comment vous y prendrez-vous ?

– Il nous faudrait gagner la montagne.

– J'ai tout mon temps, apparemment.

– Les Tatras.

– Comment m'habillerai-je pour aller dans les Tatras ?

– Après la pluie, vient le beau temps.

– Les nuages vous entendent !

Agatha de Win'theuil commença à se dévêtir tout en se dirigeant vers sa garde-robe. Dupardon la suivit en ramassant au fur et à mesure les petits carrés de soie, de coton, de lainage, qu'Agatha abandonnait derrière elle.

– Est-ce que mademoiselle de Win'theuil m'autoriserait à lui suggérer des mises particulières ? susurra Mgr Dupardon de Lampaulski.

– Faites comme bon vous semble. Faites.

– Alors, ce sera la mienne...

– Votre ?

– Fête.

Il commença par un string qu'il appela « veinard » en déposant dessus un petit baiser comme si c'était l'étoile ou le manipule.

Quarante-cinquième épisode

Mgr Dupardon de Lampaulski prit tout son temps pour conseiller Agatha sur le plan de son habillage. Sa main se promenait en habitué dans les penderies, dans les tiroirs, dans les casiers du dressing. Il avait les gestes précis d'un vendeur de boutique qui plie un gilet en deux temps trois mouvements et de façon impeccable tout en regardant ailleurs. Il ferait de même, probablement, les papiers cadeaux.

Dupardon insista pour qu'Agatha superpose plusieurs couches, arguant que dans les Tatras la neige était tombée à nouveau, que les nuits y étaient glaciales et que l'aigle républicaine vivait à plus de deux mille mètres. Au passage de chaque vêtement, il prenait une commission d'octroi sous la forme d'une caresse de la main ou d'un attouchement des lèvres.

– Vous, dit Agatha à son saint habilleur, vous, vous êtes toujours là.

Elle prenait un ton très abattu.

– Je suis là. Je suis là.

Il insistait de la main.

– Certains jours, figurez-vous, je me décourage. L'énergie me manque. À quoi bon tout cela ?

– Vous êtes la meilleure de nous tous, Agatha. Si j'étais davantage gradé, je vous traînerais au tribunal.

– Mais... qu'ai-je fait de répréhensible ?

– Procès de canonisation, seulement. Béatification d'abord.

– Vous pensez que la République a besoin de sources transcendantes ?

– Ce n'est pas qu'elle en a besoin, c'est qu'elle les a ! Elle ne peut pas faire qu'elle ne les ait pas.

– Je ne suis pas de votre avis, Dupardon de Lampaulski. L'Histoire et les romans de la République en font très bien office. Je ne sache pas qu'il y ait nécessité de reconvoquer les religions. Sauf, bien entendu, à ne pas oublier que les reli-

gions font partie de l'Histoire tout court, de l'histoire des sciences et de celle de la pensée. Mais c'est là une affaire critique, non métaphysique.

– Si vous mettez ce chemisier transparent, Agatha, c'est plutôt le gilet avec zip devant qui s'impose. À mon avis, du moins. Il faut pouvoir plonger dans le paysage dégagé de votre poitrine par toutes sortes de jours, non de barrières. Habermas ne dit pas autre chose que vous, mais, évidemment, il s'est quelque peu fait rouler dans la farine par le cardinal Ratzinger, en 2004, ce n'est déjà pas d'hier (on trouve le texte dans la revue *Esprit*, le numéro de juillet 2004)... Oh, mais moi, je trouve ça très beau, les collants, il n'y a pas de problème. Je n'ai jamais fait de fixation sur les bas à l'ancienne avec les accroches. Le choix d'un collant vermiculé se défend très bien, et Habermas ne m'a pas attendu pour camper sur ses positions. Le feu d'une jupe qu'on a froissée avec art est toujours inoubliable. Lorsque Habermas dit que « la question est de savoir si une modernité ambivalente pourra trouver sa stabilité uniquement grâce aux forces séculières d'une raison communicationnelle, et je crois meilleur de poser cette question non pas en la poussant à l'extrême du point de vue d'une critique de la raison, mais en la traitant sans dramatisation, comme une question empirique et ouverte », sa position est aussi généreuse que votre échancrure, là, voyez-vous, Agatha. Il est vrai que, par la suite, lorsqu'il remonte le long de sa pensée comme je le fais le long de votre bras splendide, Habermas concède à Ratzinger que la raison aurait intérêt à « prendre au sérieux ce phénomène (la persistance de la religion) pour ainsi dire de l'intérieur, comme une exigence cognitive », c'est-à-dire autrement que comme un simple état de fait social. C'est emmerdant, car là, il est obligé de donner la parole à Ratzinger, sans possibilité de contrôle ni même, au fond, de critique. Un peu comme quand un homme entre en vous, il ne saura jamais l'impression que cela vous fait, ni si vous êtes sincère quand éventuellement vous lui décrivez votre vécu. Je ne saurai jamais ce que cela fait à votre sein d'avoir ce bonnet tout alentour.

Agatha de Win'theuil écoutait attentivement Mrg Dupardon de Lampaulski, tout en s'examinant dans le grand miroir en pied qui la renvoyait toute.

– Il me faut une grande écharpe. Laquelle me conseillez-vous, Lampaul ?

– Un jour, je vous en tricoterai une qui, à elle seule, suffira pour vous envelopper.

Quarante-sixième épisode

– Parce que vous savez tricoter, Dupardon ?

– Lorsque j'étais au séminaire, nos supérieurs étaient exigeants. Il n'était pas question, alors, d'envisager d'ouvrir un ouvroir dans sa future paroisse sans

avoir soi-même quelque teinture de ce qui s'y fabrique pour les nécessiteux. C'est ainsi que j'ai appris à coudre, à ravauder, à tricoter, à broder le point de croix... Tiens, il y a un petit accroc, là, dans votre bustier. À l'occasion, je vous corrigerai ça, si vous le voulez bien. Vous savez qu'Habermas conclut en demandant aux « citoyens sécularisés » d'écouter les voix religieuses pour peu que leur message soit raisonnable...

– Oui, je trouve d'ailleurs bien étrange que ce kantien entre aussi facilement dans une sorte de *christique* de la raison pure ou pratique. Ce n'est pas parce que, comme dit Ratzinger, je crois, « la science comme telle ne saurait apporter un ethos [ensemble de principes éthiques] et que par conséquent une conscience éthique renouvelée ne se constitue pas comme un produit né de débats scientifiques » que, en quelque sorte par un jeu de balancier automatique (le « par conséquent » du cardinal est une entourloupe !), les débats religieux puissent légitimement autoproclamer qu'ils en seraient capables, eux !

– Mais quelle peau vous avez, Agatha, quelle peau ! C'est presque un scandale que de vous laisser la couvrir de tous ces tissus heureusement légers. Ratzinger est un catho, que voulez-vous. On ne va pas faire semblant de ne pas le voir comme tel. Quand je mords votre sein, je veux l'ingérer et je ne lui fais pas de mal. Le cœur dessous est la bonne copule, la conjonction de coordination de l'autre. Laissez-moi le caresser comme en effigie sous les espèces d'un sein...

– Je sais que vous savez y faire, Eminence. Et vous savez encore que je ne vous empêche rien.

– Si je reviens à Ratzinger, quoiqu'il soit difficile de quitter sans déception le terrain de votre beauté, évidemment, il va dire que la pensée religieuse a beaucoup de grandeur d'âme, qu'elle n'est pas sottise, prend tout ce qu'il y a à ramasser dans les sciences et que c'est à elle de (je le cite) « dégager dans les résultats de la science l'élément non scientifique souvent confondu avec eux, et tourner ainsi le regard vers l'ensemble, vers les autres dimensions de la réalité humaine dont la science ne montre jamais que des aspects partiels ». Moi, je veux bien. Il reste que c'est un peu vague, je vous le concède.

– Vous me le concédez ? Mais je n'ai rien dit...

– Je lis dans vos beaux yeux comme dans un bon livret ou dans le bon grain de votre peau.

– Mais oui, c'est agaçant, cette façon qu'a Ratzinger de parler comme s'il allait de soi que le christianisme détenait, de droit, de naissance et ab ovo, la position spirituelle...

– Il est encore plus malin que vous ne le pensez, chère Agatha de Win'theuil, rendez-vous compte qu'il admet qu'il y ait des « pathologies extrêmement dangereuses dans les religions », ce qui lui permet de dire (toujours cette pensée de la balance égale entre la foi chrétienne et la rationalité occidentale) qu'« il existe aussi des pathologies de la raison ». C'est une entreprise pour redonner à la religion une place égale devant la science et la philosophie, place qu'elle a perdu, en attendant peut-être qu'elle retrouve une position dominante, chapeautante, englobante. Il le fait subrepticement. Il est très habile, ce bandit, ha ha ha.

– Mais, vous-même, n'êtes-vous pas ?...

– Un homme comme un autre ? Mais certainement !

– Non, je voulais dire, un homme de Dieu.

– Ah oui !... oui, oui, oui... Évidemment que je le suis, ha ha ha. Il n'y pas d'hésitation là-dessus. Mais le fait de vous connaître assez intimement me donne peut-être une lucidité particulière. Votre peau, comment l'ignorer ? Ce n'est pas facile. Si fine, si ajourée, si pleine, si vide sous la dentelle si capable de monter très haut, elle qui cache et surtout ne cache pas, noircit autant qu'illumine. Ah là là... la métaphore absolue du mystère des origines !

– Vous êtes un mécréant, Dupardon.

– En tout cas, je crois en vous, Agatha.

Quarante-septième épisode

En route vers les Tatras avec chauffeur, dans une conduite intérieure de carrosserie Trabant montée par discrétion sur un châssis de Mercedes avec un moteur Volvo, Mgr Dupardon de Lampaulski en manteau de fourrure deux faces et Agatha de Win'theuil vêtue chaudement y arrivèrent bientôt.

Les portières ouvertes, sur le parking de la plus haute station, ils chaussèrent de gros godillots de montagne taille unique qui s'adaptèrent automatiquement à la peinture grâce à des capteurs électroniques trente-points très performants. De plus, il était possible, au moyen d'une télécommande, de déclencher la sortie de crampons en cas de besoin, de mini-skis s'il le fallait, peau-de-phoquées ou non, de chauffer l'intérieur de la coque et de l'aérer... C'était vraiment de la chaussure de compétition, *la* civilisation, en quelque sorte, dans ce qu'elle avait de plus attentive.

– Cette chaussure de montagne, c'est Wojtyła, qui l'a conçue, dit Lampaul en mettant sur son dos un gros sac. Ç'aura vraiment été un pape extraordinaire ! Il y aura travaillé jusqu'à la fin. Il a été inhumé avec une paire aux pieds pour mieux grimper là-haut. Vous vous rendez compte !

– Il vous a envoyé des cartes postales ? J'espère qu'on ne va pas le retrouver au sommet ! Ne me dites pas qu'il est votre modèle, j'aurais peine à vous croire.

– « Le dessin des desseins du destin est indécidable », récita Dupardon.

– C'est de qui ?

– C'est dans *La République de Mek-Ouyes*.

– Où, dans *La République de Mek-Ouyes* ? Car retrouver dans cette masse romano-feuilletonesque une phrase qu'on se réminisce tient du prodige.

– Sixième partie, épisode quarante-septième.

– Voilà qui ne nous rajeunit pas, dit Agatha de Win'theuil.

– Rajeunir ? C'est bien la dernière chose dont vous avez besoin, ma chère

amie... Vous donnez l'impression que cette fourrure est la continuation de la vôtre, c'est extraordinaire. C'est d'ailleurs ce qui caractérise votre façon de porter tout vêtement. Un vêtement, sur vous, est un organe, une autre peau, un autre membre. Ce n'est pas une manche, c'est le bras ; ce n'est pas un col, c'est le cou ; ce n'est pas une jupe, c'est une membrane... Mais attention, silence, baissez-vous !

– Quoi ?

Bzzzz. Bzzzz. Bzzzz. Bzzzz. Mgr Dupardon de Lampaulski avait déclenché, quatre fois, deux pour Agatha et deux pour lui-même, la commande d'extraction des mini-extrémités de la dernière partie de son patronyme. Il estimait qu'ainsi ils auraient moins de chances de s'enfoncer dans la neige.

– Chut... chuchota-t-il dans la jolie oreille ourlée de sa compagne de crapahute après en avoir soulevé la protection bonnetière qu'il considérait comme la continuation du lobe par d'autres moyens, nous sommes entrés dans le domaine de l'aigle républicaine. Regardez ces crottes, là-bas dans la neige à côté du grand mélèze. Attention, il y a crotte et crotte. À droite, ce sont des crottes, à gauche des pelotes de réjection.

– Vous en savez des choses, Duparski.

– Fffui. Chut... Ne parlez pas si fort.

– Qu'allons-nous faire ?

– Je ne vous entends pas. Vous pouvez parler normalement à condition d'articuler. Nous allons nous approcher des crottes et réjections et voir un peu dans ces dernières ce qui n'est pas passé.

– Que voulez-vous dire ?

– Je n'ai pas dit « ce qui ne s'est pas passé », mais « ce qui n'est pas passé ». Avant d'épouser, il vous faut savoir précisément ce que votre époux refuse d'assimiler.

– Je n'y aurais pas pensé...

– Examen prénuptial élémentaire.

– Et pourquoi ne pas étudier aussi les crottes crottes ?

– Les crottes crottes sont, au contraire des pelotes, le signe d'une digestion réussie et constituent un rebut purement alimentaire. Les réjections nous en apprennent davantage, en particulier sur les injections passées qui n'ont souvent rien à voir avec le seul souci de subsistance. Vous allez voir.

Ils s'approchèrent à pas de loup glissés, le corps autant que possible mis en boule, comme s'ils étaient ours ou pandas. La chance était avec eux, car il se mit à neiger doucement. Dès qu'ils furent arrivés aux pelotes et crottes, s'accroupissant ils se confondaient avec le paysage.

Alors, ils commencèrent leur petit travail de dépiautage.

Quarante-huitième épisode

Quand Agatha de Win'theuil et Mgr Dupardon de Lampaulski eurent fini leur travail de dépiautage, qui n'était pas si petit que ça, d'ailleurs, ils considérèrent les objets devant leurs yeux, glissés dans des pochettes rhodoïd transparentes. Il s'agissait, à chaud, avec des mouffles, de légender la cueillette. Ils s'y mirent avec la méthode et la passion du savant.

Dans les pelotes de réjection, il y avait :

1) Un trousseau de clefs qui ne comptait pas moins de treize clefs autour de son anneau : la clef de la chaise électrique, la clef de la guillotine, la clef du tas de pierres pour la lapidation, la clef des machettes, la clef des oubliettes, la clef de la censure préalable, la clef de la détention préventive, la clef de la peur, la clef de Thélème, la clef de l'église des Adorateurs de l'Extrême Sentence, la clef des lettres et coups de téléphone anonymes, la clef des chefs et la clef du champ de tir.

2) La photo d'Oussamarie Le Pen-Laden.

3) Une brochure intitulée *Généralités sur les peuples*, par C. Orniaud, publié chez l'auteur, Monte-Carlo, 2007 : « Les Iroquois sont narquois, les Druzes ont de la ruse, les Eskimos n'ont pas beaucoup de mots, les Cap-Verdiens sont des moins-que-rien, les Appenzellois n'ont que dix doigts, les Basques font des frasques, les Guatémaltèques sont tous de beaux mecs, les Double-Véiens mangent les chiens, tous les Illinoisiens s'appellent Damien, les Écossais sont des bassets... » et tout à l'avenant.

4) Des morceaux de verre fondu datant d'Hiroshima et de Nagasaki.

5) Une collection de cartes de communautés disparates, établies au nom d'un seul individu, Jean-Marc Duffourie, chacune des cartes étant déchirée en deux ou quatre morceaux : Société des Gens de Lettres ; Union centrale des Arts décoratifs et non décoratifs ; Amis de la BIMM (la Bibliothèque internationale mondedmondienne) ; Communauté mathématique de Tizi-Ouzou ; Amicale des baptisés catholiques craignant l'eau froide ; Conseiller scientifique des Musées du Louvre et Prado ; Union rationaliste ; Membre méfiant de l'Umma ; Groupe des anciens combattants de la paix du monde ; Club des anciens pacifistes des guerres mondedmondiales ; Thuriféraire des vachalcades et soutien des Hydropathes ; Carte d'identité Citoyen du monde ; Société des amis du jouet ; Conseiller éthique du Falugong ; Parti mek-ouyien ; Parti mélusinien ; Association pour la sauvegarde de l'orgue ancien dans des églises désaffectées de Dieu ; Cercle Souvestre & Alain ; Association unitaire des artistes prestidigitateurs ; Collège de 'Pataphysique ; Computer Arts Society ; Show room Paco Rabanne & Thierry Mugler ; Society for basic irreproducible research ; Académie internationale du Rat ; Amicale des amis du pet ; Maledicta : Association internationale des injures et gros mots ; Don des corps aux Facultés de Médecine ; Membre de la Chikong Association.

– Là, je ne comprends pas, dit Agatha de Win'theuil. Est-ce à dire que l'aigle républicaine n'aurait pas digéré le fait que cet individu, Jean-Marc Duffourie, aurait si diversement, si méritoirement, si mek-ouyement, dirais-je, participé à la vie sociale ?

– Je pense, dit Lampaulski, qu'il faut interpréter autrement la chose. L'aigle républicaine n'a pas, elle-même, déchiré ces cartes. Ce que l'aigle républicaine n'a pas digéré, c'est que ces cartes eussent été déchirées, peut-être devant elle, par quelque sectaire monomaniacal comme il en est malheureusement ici ou là...

– ... qui n'aurait pas accepté cette poly-appartenance.

– Hé oui, c'est le plus vraisemblable. Continuons.

6) Des fragments du mur de Nicosie et de celui de Cisjordanie.

7) L'œuvre complète de Jean-Charles Baduli en un demi-volume.

8) L'œuvre incomplète de Henri Meschonnic et des disciples hache-de-guerriens en six volumes décousus.

9) Un manuel du parfait tortionnaire qui dresse un inventaire des organes et points du corps considérés du point de vue de l'insupportabilité de la douleur, avec leur mise en graphiques comparés.

10) Un manuel du parfait kamikaze.

– Parfait. Les amis de nos kamikazes ne sont qu'nos amis nazes.

11) *La République de Mek-Ouyes*, à ce jour en vingt et un volumes : *La République de Mek-Ouyes*; *Redivision de notre sphère*; *La lectrice aux commandes*; *Mek-Ouyes chez les Testut*; *La vengeance d'Agatha*; *Les mariages d'Agath-Ouyes*; *L'adolescence de Mek-Ouyes* (par Ian Monk, à ce jour inachevé); *Le petit théâtre de Mek-Ouyes*; *Au temps de Mek-Ouyes*; *Mek-Ouyes et la recherche du contingent*; *Les guerres mek-ouyiennes*; *Les hommes et les k-ouyes*...

– Ce n'est pas possible, dit Agatha de Win'theuil qui devint soudain pâle comme une fesse morte.

Quarante-neuvième épisode

– C'est, dit Lampaulski.

– Est-ce v... ?

– Oui, vraiment. Vous n'êtes pas la jouette d'une hallucination.

– Que peut bien vouloir dire cet « à ce jour » ?

– Je vous accorde que c'est curieux. Au moins, continuez la liste jusqu'au bout, dit Dupardon, que nous sachions un peu ce qui nous attend.

– Curieux ? C'est tout ce que vous trouvez à dire ? C'est incompréhensible, oui !

– Continuez, vous dis-je !

– Voilà, voilà : *Mek-Ouyes, les temps se brouillent*; *Mek-Ouyes mordu par ses disciples*; *Les Flandrin*; *Pas d'orchidée pour miss Mek-Ouyes*; *Ouyes Ouyes Ouyes*; *Un voyage de Mek-Ouyes*; *Le fils d'Agatha*; *La République mek-ouyiée*; *Mek-Ouyes loin du Monde-Mondes*.

12) Le...

– Mais attendez, Lampaul, pourquoi *Mek-Ouyes*, le livre, *les livres*, pourquoi *Mek-Ouyes*, le livre des livres ! Pourquoi *Mek-Ouyes* ne passeraient-ils pas ? Entendez le pluriel, dans ma bouche, naturellement.

– Voudriez-vous qu'ils passent comme le café ?

– Seraient-elles à ce point incorrectes ? Entendez le féminin dans ma bouche, évidemment.

– Voulez-vous le fond de ma pensée ?

– Non, je n'aime pas la lie, le dépôt que fait la pensée quand il en reste à peine au fond du carafon.

– C'est dommage.

– C'est ainsi.

– Il n'en reste pas moins que c'est un fait. Le roman-feuilleton n'est pas une commande de la République. Et ce n'est guère un roman populaire.

– Je ne le sais que trop, et qui plus est, qui pis, cela signifie donc qu'Agatha de Win'theuil n'est pas persona, ni d'ailleurs personnage, grata en République...

– Qui se sent une démangeaison, qu'elle se gratte !

– Si je m'attendais à une pareille gifle ! Finissons-en.

12) Le régime présidentiel.

13) Les quartiers résidentiels.

14) Le refusisme ou le margisme. La gloire qu'il y aurait à se mettre à la marge, à la rigueur d'y être poussé et, à ce moment, de résister insuffisamment. Chercher la marge en tant que pose snob. Les révolutionnaires de la peinture du XIX^e siècle sont les *Refusés*. Ils exposent au salon des Refusés. Ou les poètes sont les *Maudits*, mais maudits par tous autres qu'eux-mêmes, du moins au début, avant de faire d'échec vertu. Cinquante ans plus tard, en Allemagne nazie, ils seront les *Dégénérés*. De là à s'autoproclamer refusé, maudit ou dégénéré, il n'y a qu'un pas. La marge ne serait alors autre chose qu'une anticipation protectrice.

15) Le dialogue socratique du genre de celui-ci, *L'Analphabêtos* : « – Bonjour, Socrate. – Bonjour, Analphabêtos. – Ah, Socrate, as-tu bien mangé ? – Pourquoi, me demandes-tu ça, Analphabêtos ? – Ah, t'es chiant, Socrate, tu peux jamais répondre à une question simplement, faut toujours que tu en poses une autre en réponse, c'est chiant, à la fin. – Pourquoi emploies-tu des gros mots, Analphabêtos ? – Tu préférerais sans doute, ô Socrate, que je donne dans le poétique... – Sais-tu seulement ce que c'est que le poétique, Analphabêtos ? – Oh, je te fais confiance, Socrate... Tu vas me le dire... – Peut-être. – Bah alors, accouche ! – Ignorez-tu que ce n'est pas tout à fait là ma conception de l'accouchement ? – Je ne saurais l'ignorer, Socrate. – Ce que c'est que le poétique, tu peux sûrement le trouver par toi-même, Analphabêtos, si tu consens à répondre à mes questions. Consens-tu ? – Oui, Socrate. – Tu vois l'homme, là-bas, qui monte sur la trirème ? – Oui, Socrate, par Zeus, je le vois ! – Et que t'en semble ? – À mon avis, Socrate, il est rond comme une queue de pelle. – S'il est ivre, Analphabêtos, de quoi a-t-il abusé ? – De résiné, Socrate, vraisemblablement. – Est-ce là la seule façon d'être ivre, Analphabêtos ? – Certes non, Socrate. – Quelle autre ? – L'ivresse des hauteurs, Socrate. – Peux-tu me nommer plus précisément ce que tu entends par "hauteurs", Analphabêtos ? – Oui, Socrate, je le peux. – Et, Analphabêtos, peux-tu, de temps en temps, me répondre

autrement que ne le ferait Pierre Dac à Francis Blanche ? – Oui, Socrate, je le peux.
 – Bien, alors, dis-moi ce que tu entends par “l’ivresse des hauteurs” ? – L’altitude, par Zeus ! – Et où trouve-t-on l’altitude, Analphabêtos ? – À la montagne, Socrate.
 – Est-ce que les montagnes ont un nom différent chacune ? – Certes oui, Socrate.
 – Connais-tu certains noms de montagnes ? – Oui, Socrate, j’en connais certains.
 – Voudrais-tu avoir l’amabilité de m’en fournir un ? – Oui, Socrate. – Alors, je t’en prie. – L’Ararat. – Oui. Un autre. – Le mont Gerbier-de-Jonc. – Oui... Un autre.
 – Un autre ? – Un autre !

Cinquantième épisode

– Le Parnasse. – Ah ! Le Parnasse ! – Et quelle ivresse connaît-on sur le Parnasse ? – L’ivresse de la poésie, Socrate. – Bien, Analphabêtos. Maintenant, regarde à nouveau la trirème, et dis-moi ce que tu vois. – Je vois cet homme ivre, qui n’a pas l’air dans son élément. Tout l’équipage a l’air de se payer sa tête. Y en a un qui lui brûle la moustache avec une pipe d’encens. Ça doit être un rituel. – Et l’homme ivre dont tu parles, est-ce que tu peux me décrire un peu son costume ? – Euh... oui, Socrate, je le peux. – Alors, vas-y ! Ah, faut tout lui arracher... – Bah, Socrate, tu dis toujours qu’il faut répondre à une question à la fois... – Bon, non... alors ? – Bah, il a une espèce de manteau, qui est fait, mais oui, je crois bien que ce sont des stylets. – Et à quoi ça sert, les stylets ? – À graver dans la cire, Socrate. – Et est-ce que ça lui va bien, cette espèce de manteau ? – Comme un bustier à une chèvre, Socrate... – Oui... Et... Tu ne vois rien d’autre ? – Si, Socrate, je vois une lyre. Elle est suffisamment grosse comme ça ! Elle a l’air tellement lourde qu’on la croirait en bronze. Ou en plomb. – Et alors, quelle impression d’ensemble il donne, à tes yeux, Analphabêtos ? – Par Orphée, il a l’air complètement empêtré, Socrate. Ça me fait de la peine que tout le monde se foute de sa gueule comme ça. – Et est-ce que ça n’est pas, Analphabêtos, une bonne image du poète au milieu du populaire ? – Si, Socrate, c’est exactement comme tu dis, même l’image est un peu d’Épinal. – Et est-ce que ça n’est pas un destin mérité pour celui qui a choisi de raconter des salades aux citoyens ? – Par Héphestos, Socrate, c’est un destin amplement mérité encore qu’il y a certainement moyen de faire autrement. – Moi, je ne vois pas comment. Alors, au revoir, Analphabêtos. J’ai été très content de discuter avec toi car tu as de la répartie. – Au revoir, Socrate. »

16) La spéculation, les spéculateurs et les spéculatrices.

17) Le temps qui ne serait que séquentiel, faisant fi du temps synthétique. La différence entre les deux temps, c’est l’image en plus, rien que ça. Car le temps dans une image est une chose curieuse, synthétique et non séquentielle, Par

exemple dans une vignette de bande dessinée, qui a l'air de laisser entendre qu'elle se déroule dans un seul instant, vous avez deux répliques pourtant successives : « Vous auriez pu vous rompre les os. – Silence ! Tonnerre de Brest ! » Dans le roman, -feuilleton ou non, ce serait simplement séquentiel. Dans la case BD, c'est à la fois simultané et séquentiel. Quelle richesse dans l'expression, et donc dans l'art !

18) Les attributions définitives. Ainsi, « Le voyage avait commencé et le navire, fragment détaché de la terre, continuait solitaire et rapide comme une petite planète. Alentour, les abîmes du ciel et de la mer joignaient leurs inaccessibles frontières. Une immense solitude circulaire se déplaçait avec le navire, toujours changeante et toujours semblable, à jamais monotone et à jamais majestueuse. » Ce n'est pas dans Jules Verne, mais dans Joseph Conrad *Le Nègre du « Narcisse »*, II.

19) Les déclarations d'impossibilité. Ainsi : déterminer la *vraie* couleur du caméléon. Mais Stéphane Amand, photographe, a trouvé une solution. Il suffit d'enfermer votre caméléon dans une boîte dont toutes parois intérieures sont constituées de miroirs. Faites pénétrer l'objectif d'un maquetoscope et prenez un cliché. Développez. Montrez. Commentez.

20) La rétention.

21) « Le célibat est vomé. Et resplendira la noce de l'aigle ! » disait un bristol imprimé.

– Ça, c'est bon signe. Cette fois nous avons fait à peu près le tour. Du moins n'y a-t-il pas de portrait d'Agatha dans les pelotes, de biographie de Win'theuil dans la réjection. Tous les espoirs sont encore permis.

– Alors, comment allons-nous nous y prendre ?

– Il nous faudrait un Dédale.

– Avec vos « y a qu'à » et vos « faudrait »...

– Je suis Dédale, dit Mrg Dupardon de Lampaulski en ouvrant le grand sac à dos qu'il avait posé dans la neige. Voyez plutôt.

Cinquante et unième épisode

Avec grand bruit de ferraille, Mrg Dupardon de Lampaulski sortit du sac à dos une espèce d'armure qui avait belle apparence. C'était un petit bijou d'armure pour dame, dont la partie dorsale était visiblement plus robuste que la face. À l'emplacement de la cambrure, Dédale s'était inspiré du système articulaire et de recouvrement des couches qu'on trouve sur la carapace de la langouste. Les lieux des poignées d'amour seraient couverts de cuivre sur lequel avait été collée une

bonne triple épaisseur de cuir de rhinocéros. Dans cette chair insensible, l'aigle républicaine pourrait faire pénétrer ses griffes à sa guise. À l'intérieur de la coque, tout avait été fait pour que jamais le fer ne soit en situation de blesser la peau, ni même de la toucher : une couche de cuir de veau collée au métal et sur l'extérieur de laquelle deux doublures superposées de soie allaient librement. Les épaulières et les omoplatières avaient été moulées sur un mannequin jumeau d'Agatha de Win'theuil et la protection de la nuque était, quant à elle, à l'épreuve des coups de bec du grand rapace éventuel dans le rut. Un casque à visière arrière descendait jusqu'à la cinquième vertèbre.

Le bas du dos était de fabrication complexe : pas question que le monteur fût en état de déposer au vrai sa semence dans les voies utérines de la Win'theuil qui ne se voyait en Pasiphaé que jusqu'à un certain point. Il y avait là une sorte d'orifice femelle tapissé de petites plumes et constamment lubrifié par une huile bien réelle venant perler à une illusion de muqueuse.

La face de l'armure était toute en alliage de carton léger et de treillis de tungstène, l'ensemble ne donnant pas une apparence métallique, mais plutôt de peau musclée, élégante, ou de brocart sinisant pour cité interdite. Des décors, repoussés mais attirants, d'une délicatesse extrême représentaient des scènes de la mythologie, divers Ganymède surtout, ainsi que des sphinges en pleine action de questionnement et autres Europe enlevées.

Il y avait des ailes, naturellement, non point capables de battre et d'engager dynamiquement le vol (pour cela, deux petits réacteurs miniaturisés faisaient beaucoup mieux l'affaire, disposés qu'ils étaient sur les mollets) mais seulement d'assurer la sustentation dans les airs. Les plumes avaient été prises aux meilleures autruches de toute l'Autriche, qui avait développé des élevages réussis, ainsi, pour l'esthétique, qu'à des paons originaires de Pangermanie et à des geais de Gétulie. Les ailes, organisées selon trois niveaux de recouvrement tête-bêche, se déplaient de façon satisfaisante, huilées qu'elles étaient aux articulations avec de l'huile de courge de Graz (Kürbisöl).

Agatha de Win'theuil fut très flattée de découvrir le luxe de cet accoutrement, qui trahissait des soins exceptionnellement attentifs. En découvrant la chose, on ne pouvait manquer de penser que c'était là une pièce unique : rien n'avait existé de semblable dans le passé ; il n'y aurait pas d'avenir capable de pareil exploit. Il n'était pas jusqu'aux boucles, attaches, scratches, boutons et boutonnières, pressions, lacets à nouer, qui apparaissaient les mieux choisis à la bonne place et au temps juste.

— Au moins, ne me dites pas que vous n'êtes pas digne, dit Lampaul en remarquant la presque confusion de la physionomie agathienne.

— Je ne vous le dirai pas, Dupardon, dit Agatha très émue.

Elle s'approcha du prélat avec son regard le plus langoureux et lui roula un baiser de pelle dans lequel la langue était alternativement profonde comme une louche et pointue comme une queue de ratte.

Mgr Dupardon de Lampaulski battit des bras sous l'assaut et s'écroula dans la neige dure que le soleil venait heureusement frapper. Agatha de Win'theuil fit une visite furtive mais redoutablement efficace sous la soutane carmin. Dupardon crut mourir, et puis Lampaulski crut renaître, et puis Mgr crut souffrir, et puis

Mgr Dupardon de Lampaulski crut brûler alors qu'il se glaçait, et puis le même crut geler tandis qu'il s'ébouillantait.

Cinquante-deuxième épisode

Agatha de Win'theuil avait agi encore tout habillée de ses vêtements de femme du Monde-Mondes. Quand Dupardon en eut fini de sa jouissance en altitude, il aida la mariée à s'alléger de ses pelisses pour enfin se vêtir du masque de corps intégral qui la transformait en rapace de haut vol. Les pièces et morceaux, ici préalablement décrits, s'ajustèrent à la perfection au moule qui, on le sait, ne connaissait pas moins cette dernière.

– Vous êtes positivement magnifique, dit Mgr.

– Je suis surprise de la légèreté de ce harnachement, remarqua la Win'theuil en cherchant des yeux un miroir en pied, tandis qu'elle trouvait – le pied ! – un miroir en yeux dans ceux de Dupardon de Lampaulski.

– Dois-je, préalablement, faire chauffer les réacteurs ? demanda l'avion-pilote.

– Ha ha ha ! éclata de rire Lampaul, tandis que

– Ha ha ha ! réclata de rire l'écho avec deux niveaux d'intensité en moins.

– Pourquoi riez-vous ? J'ai dit une bêtise ? Les femmes ne comprennent rien à la technique, c'est le message que vous voulez me faire passer ?

Agatha était au bord de prendre la mouche. Comme Mgr Lampaulski connaissait bien la particulière, il préféra couper son rire à la source et tendit un index en direction du ciel, tandis qu'il posait le second sur ses lèvres. Dupardon ne montrait là-haut la non-image d'aucun être suprême. Il ne cherchait pas à prendre à témoin le firmament pour une leçon morale à celle qui allait bientôt s'affranchir des lois de la gravitation. Il désignait seulement une petite ligne sombre, un sourcil épais et noir dans le ciel tout de bleuité comme de limpidité : l'aigle républicaine !

– Nous y sommes ? dit Agatha avec une petite pointe d'inquiétude dans la voix, comme un grain de poivre qui à la fois piquait et diffusait d'admirables saveurs.

– Vous y êtes, corrigea Mgr Dupardon de Lampaulski qui adorait les subordonnées relatives à la suite de son nom, à cause du *kiki*.

– Je dois être folle, souffla Agatha tétanisée de peur et d'impatience.

« Phrase topique de la femme qui va faire une bêtise », pensa Dupardon toujours prêt à donner l'absolution.

– Folle ? Vous croyez ?

– Il reste une petite formalité, chère amie, avant le décollage.

Dupardon disait là ce qu'Agatha voulait entendre. Décidément, l'évêque savait toujours ce qu'il fallait faire pour vous aider à vous dépasser. Quand le courage man-

quait, il savait donner le dernier coup de pouce, et à quel endroit de la conscience hésitante le faire agir avec quelle force. Trente années de confessionnal (mais « du bon côté de la barrière », aimait-il à déclarer) lui avaient appris tant de choses de la culture humaine, oui de la culture plus que de la nature pour laquelle il nourrissait depuis longtemps quelque lourd scepticisme.

Il mit la main à sa poche goupillon et en sortit un de ces petits bidons en argent qu'on appelle flasque, et qui contenait un élixir d'une force d'alcool douze ans d'âge à renforcer un bœuf.

– Buvez une bonne rasade, Agatha. Ainsi vous connaîtrez le courage des hommes qui montaient à l'assaut du chemin des Dames. Vous en aurez même plus, en vérité je vous le dis, puisque vous êtes une femme et que vous vous attaquez au chemin des Hommes ! Je ne suis pas peu fier d'être là où je suis à ce moment précis, de voir ce que je vois et d'aider à ce que je peux aider au moyen de mes faibles forces et de mes fortes connaissances. Buvez.

Agatha de Win'theuil porta à sa bouche le petit goulot qui lui fit entre les lèvres l'effet d'une pointe de sein maternel. Elle emplît tout son palais du liquide dont elle reconnut par les seules papilles la couleur ambrée, la chaleur à retardement, l'agressivité couillue, l'être-rhum.

– Scchcchchhhkkraaaaââââ, fit-elle en secouant la tête comme si elle voulait se débarrasser de ses peurs. Une chaleur intense lui parcourut les avant-bras qui se soulevèrent d'eux-mêmes. Son œsophage devint une cheminée d'usine. Son estomac prit en pleine paroi une coulée de lave qui se mit à tourner en circuit fermé. Elle péta un grand coup sans chercher à ravalier le souffle. Les mini-réacteurs commencèrent à vrombir.

En moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, et moins encore pour le lire, Mgr Dupardon se retrouva tout seul sur la neige avec la seule compagnie de Lampaulski.

Cinquante-troisième épisode

« Pendant plus d'un quart de siècle, les bourgeoises de Pont-L'Évêque envièrent à Mme Aubain la qualité de son livarot. » Pourquoi Dupardon tournait-il plusieurs fois cette phrase dans sa tête comme une scie incompréhensible qui n'avait pour justification que le fait mémoriellement incontestable que Dupardon était normand par sa mère, si Lampaulski était polonais par son père ?

Mgr n'aimait pas être l'esclave de semblable phrase obsessionnelle qui par instants lui semblait, par-dessus le marché, fautive. « Pendant plus d'un demi-siècle, les bourgeoises de Pontivy envièrent à Marie Aubain la température de son eau de

mer. » Cela n'avait aucun sens. C'était tout juste si, muni de ce genre de phrase, passablement élégante au demeurant, il eût été capable d'entamer un petit roman, pas même -feuilleton, l'histoire d'une vie bien droite dans ses bottes et incluse dans les bornes de son temps impart.

« Pendant trois quarts de siècle, les bourgeoises de Saint-Nicolas-des-Laitiers enviaient à Mme Aubain la salinité de son fromage blanc. » À y regarder de près, il semblait bien que le texte, que la phrase, que l'énoncé, quels qu'ils fussent, ne revêtaient aucune sorte de caractère, même pas sacré, mais simplement pur, sa transformabilité étant au vrai sa seule vertu incontestable. « Pendant une éternité, les bourgeoises de Varengeville enviaient à Mme Aubain la précision de son français. »

Mgr Dupardon de Lampaulski hésitait à présent s'il lui fallait demeurer en place à continuer d'observer les variations potentielles d'une phrase incipit : « Pendant presque un siècle, les évêques de Pont-Lez-Pontifes enviaient à Mme Aubain l'innocence de sa foi... » en attendant le retour d'Agatha de Win'theuil, ou s'il ne devait pas plutôt s'éclipser sagement pour éviter de se geler les arpons, sûr que la nouvelle mariée convolant dans les airs n'aurait aucune espèce d'envie de réatterrir sans attendre.

« Pendant moins d'un demi-épisode, les lectrices et personnages de Mek-Ouyes enviaient au romancier la liberté de ses choix. »

Dupardon tapa du pied et chassa la énième variation de sa phrase. Il fit bouger ses orteils à l'intérieur de ses chaussures après y avoir déclenché le chauffage automatique. Il décida de se mettre en route, non point pour quitter la place et redescendre dans la plaine, mais pour excursionner sur le plateau de la montagne à la recherche d'il ne savait quel paysage impressionnant, inédit, poussant à la méditation lourde : « Pendant plus de dix tours de piste, les gerboises de Pont-L'Imam enviaient à Mgr Dupardon l'émancipation de ses mœurs. »

– Mais bon sang ! se frappa-t-il le front tout soudain à voix haute, ce pourquoi dans la présente codification typographique la réplique est engagée par un tiret mi-long et non par des guillemets ouvrants et bientôt fermants indiquant la pensée intérieure, bon sang de bons dieux, mais j'ai complètement oublié que je m'étais engagé à loger au presque-bytère (c'est ainsi qu'il nommait par plaisanterie son vaste logement de fonction dans lequel la lectrice a déjà eu l'occasion de pénétrer – il adorait qu'on lui pose la question : « Mais qu'est-ce que c'est qu'un *bytère*, Dupardon ? »), il m'est, cent mille noms de dieux de nos dieux complètement sorti de la tête que je devais recevoir chez moi Rabbi Boshé et Imam Anké, au nom de mes devoirs œcuméniques, à l'occasion du mariage de la Win't-Ouyes et de Mercueil !... Pourvu qu'il ne soit pas trop tard et qu'ils ne soient pas repartis furieux en trouvant porte de bois ! Non, ce n'est pas le genre. Ils ont plutôt dû s'allonger tranquillement sur le seuil. « Pendant plus de deux jours, ce que les visiteurs de l'évêque admirèrent de Mme Aubain ce fut qu'on n'eût pu lui faire ouvrir la porte en l'absence de son patron. »

« Je dois absolument rentrer subito à Cracovie », se dit muettement Rgm Dular-don de Cracovski qui sentait sa personnalité s'effriter sous l'effet d'un mal soudain des montagnes. D'une main qui en avait la technique éprouvée sous la force de l'habitude, il releva les pans de sa longue robe et baissa le nez comme un coureur de marathon qui entame une longue descente.

C'est alors qu'il entendit dans les hauteurs le bruit terrible d'une collision.

Cinquante-quatrième épisode

Dans les airs, il y avait du dégât. Que s'était-il donc passé ? La question n'est pas une surprise et la réponse est ci-dessous.

Où il sera bien clair que la technologie la mieux pensée touche un jour ou l'autre à son point limite au-delà duquel le naturel des lois physiques se retrouve tout seul sur le terrain de la joute.

Où l'on verra encore que si les belles dames ont de la beauté à revendre aux hommes, qui ont pourtant d'autres préoccupations, ceux-ci ne se font pas faute de laisser passer leur chance.

Où il appert que les systèmes radars des animaux les mieux conçus ne sont pas si infaillibles qu'ils puissent prétendre à remplacer en permanence le travail des bons vieux yeux.

Où il paraît incontestable que les bruits d'ailes, *flap flap*, émanant d'une aigle, d'un pégase à robe noire ou d'une femme-oiseau ne sont pas aussi différents à l'oreille qu'on pourrait le souhaiter.

Où la lectrice apprendra pour son plus grand bonheur que les regroupements de personnages dans le roman-feuilleton sont susceptibles de variations saisonnières assez saisissantes et inattendues.

Où il convient de se souvenir, faute de ne pas comprendre la nouveauté radicale de la situation, que sur le dos du cheval ailé avaient pris place en leur temps la jeune gériatre, Mek-Ouyes et Théobrandt.

Où il sera déduit aisément que par-dessus le marché le jeune artiste de cirque nommé Sigouël se sera accroché à la queue du cheval au moment du décollage, chose que l'épisode n'avait pas dite pour la raison que lui-même, alors, ne la savait pas.

Où, à l'évidence, sera passé discrètement sous forme d'ellipse le fait que, se prenant pour Maryse Bastié, Agatha de Win'theuil aura volé si voluptueusement qu'elle aura diffusé dans l'atmosphère des phéromones d'attraction sexuelle telles que l'aigle républicaine n'aura pas tardé à venir s'accrocher à son dos comme si elle voulait fournir Agatha en carburant.

Où l'on devra accepter le fait incontestable que voler est un plaisir de la plus haute intensité et que, partant, l'exaltation icarienne bien connue dans le mythe est toujours au bord de se représenter dans le réel et le concret du roman.

Où l'on apprendra que la jeune gériatre, qui avait pris de sa propre autorité le rôle de navigatrice à bord du cheval fougueux, sera un peu dépassée par les événements au point de ne pas pouvoir éviter l'horrible collision.

Où la lectrice sera tenue de prendre pour argent comptant la probabilité des conséquences désastreuses de toute l'affaire, au premier rang desquelles le douloureux échec du rapprochement coïtal de l'aigle et d'Agatha.

Où l'on pourra noter dans ses tablettes la disparition corps et biens de ce monsieur Pas-de-Chance de Théobrandt que le choc choisit comme première victime en le livrant à l'attraction terrestre malgré ses cris.

Où l'on mettra sa main devant sa bouche en signe d'horreur et de compassion

en imaginant les diverses brisures osseuses dont furent victimes tant l'aigle républicaine que le cheval ailé circassien.

Où des larmes seront au bord d'être versées sans qu'il soit possible de les retenir en voyant comme je vous vois la jeune gériatre prendre en pleine poitrine un coup de sabots involontaire émanant du destrier mal en point.

Où il est parfois des situations où il ne sert à rien de rattraper un personnage en trop mauvaise posture qu'il serait plus cruel encore de laisser vivre avec des séquelles sans doute aussi handicapantes qu'irréversibles.

Où il n'est que trop vrai que la ligne de vie de l'aigle républicaine, du cheval ailé, de la jeune gériatre et de Théobrandt se confond en ce moment même avec une ligne verticale d'auto-énergie descendante – patatras dans les Tatras – qu'il serait vain de vouloir contredire.

Où l'on se dira que si les comptes sont bons ils font se retrouver deux bons amis, Agatha de Win'theuil et Mek-Ouyes, qui avaient d'ailleurs vocation à le faire de toute éternité de récit.

Où l'on admettra comme une possibilité sérieuse le tableau michel-angesque représentant Mek-Ouyes tendant une main adamique vers une main agathienne et paradoxe, l'une saisissant l'autre et l'autre saisissant l'une.

Où l'on ne saurait oublier que l'épisode n'a pas pour vocation de tout dire, mais plutôt d'annoncer son semblable du lendemain, qui lui sera d'ailleurs du tout au tout dissemblable, quoiqu'il en constitue la suite.

Cinquante-cinquième épisode

Ç'avait donc été trop beau pendant trop peu de temps. La chevauchée avait été fantastique durant une couple d'heures, la jeune gériatre derrière son Mek-, les seins pressés contre les omoplates, les bras faisant le tour de son torse et les deux mains se rejoignant sur sa poitrine voire son bas-ventre. Théobrandt avait été dans une position assez voisine derrière la jeune gériatre, mais sans s'autoriser, loin de là, les mêmes privautés. Sigouël, on l'a dit, faisait ce qu'il pouvait pour ne pas lâcher la prise des crins de la belle queue de l'animal.

Au moment de la collision en plein vol, la tête du cheval percuta de plein fouet le croupion de l'aigle républicaine, tant et si bien que les naseaux de l'un déformèrent complètement, et non sans douleur, les arrières de l'autre. Douleur pour douleur, les deux animaux ailés perdirent le contrôle de leur vol et tombèrent en vrille avec les conséquences qu'on imagine aisément sur leurs passagers. Mek-Ouyes tomba comme les autres, avec philosophie. Il se disait : « Je suis perdu. Adieu mesdames, adieu feuilleton. »

Il restait à Agatha de Win'theuil un réflexe à trouver dans ses réserves ou à laisser venir. Elle-même n'était pas touchée, sinon psychologiquement, par le choc. Se reprendre vivement, faire jouer les mini-réacteurs intacts, examiner les corps en chute libre : tout cela ne lui demanda qu'un petit nombre de secondes bien employées. Elle dirigea son vol vers le corps qui tombait le plus vite (ce devait donc être le plus lourd, cheval et aigle exceptés dont l'amalgame s'était déjà scratché sur le rocher en bas), dépassa Sigouël qu'elle ne connaissait pas et regretta furtivement de n'avoir plus aucune chance de connaître, dépassa Théobrandt qu'elle reconnut vaguement pour être l'un de ses larbins des services plus ou moins secrets, dépassa la jeune gériatre qui lui déplut au plus haut point et dont elle aurait, si elle avait pu, accéléré la chute, rejoignit Mek-Ouyes qu'elle avait reconnu tout de suite.

Or, Mek-Ouyes tombait le postérieur en premier, un peu comme s'il était assis dans une bassine. Agatha de Win'theuil vint au-dessus de lui tête-bêche, saisit ses deux pieds avec ses deux mains et se débrouilla pour glisser ses deux pieds à elle dans ses deux mains à lui. Mek-Ouyes répondit efficacement à la suggestion d'Agatha de Win'theuil. Le poids nouveau faillit bien la déséquilibrer, mais la poussée soudaine et maximum des gaz lui permit de remettre l'ensemble dans l'énergie d'un vol à peu près stable.

Mek-Ouyes s'était accroché avec soulagement et avait même trouvé à saisir de la main droite une boucle de la carlingue, bientôt de la main gauche une poignée de cuir. Il était sauvé. Il ne savait pas encore par quel miracle technique ni par quel pilote, qui à coup sûr était un as.

Théobrandt avait eut le temps, quant à lui, de reconnaître sa maîtresse et de considérer par conséquent sa mission comme accomplie. En s'abîmant sur le rocher, il eut la satisfaction de mourir heureux du travail bien fait. La jeune gériatre percuta le terre dure dans une rage mortelle. Sigouël espéra retrouver son cheval dans un meilleur monde.

Agatha de Win'theuil avait toutes les raisons d'être fière de ce qui s'était passé. Malheureusement, elle n'eut pas le temps de songer à s'auto-congratuler, pour la raison que ses réacteurs s'étaient bloqués sur la vitesse maximale, dysfonctionnement provoqué par la collision, et que l'ensemble se dirigeait en vitesse grand V vers les Balkans, survola un bout de Grèce, remonta le Nil, reconnut la corne de l'Afrique et Zanzibar, amorça une descente au-dessus d'un chapelet d'îles, en laissa une très grande sur sa droite, compta les ailerons de requins ainsi que les jambes détachées des surfeurs et atterrit finalement sur une île isolée où fumait un volcan. C'était la fin du carburant. Ç'aurait pu être pire.

Le vaisseau aérien se posa comme une feuille au milieu de filaos, de feuillages pintade et de tendres herbes. Une pancarte en bois indiquait : col de Taïbit, 2082 m.

Cinquante-sixième épisode

« Le col de Taïbit, le col de Taïbit... se répéta Mek-Ouyes comme un mantra, le col de Taïbit, où ça peut-il bien être, déjà, le col de Taïbit, le col de Taïbit ? »

– Le col de Taïbit, je crois bien que c'est dans l'île de la Réunion, lui dit tendrement Agatha qui l'avait entendu. On dirait qu'en géographie du Monde-Mondes je suis plus forte que vous !

Au cours du vol, Mek-Ouyes n'avait pas tardé à reconnaître sa promesse, et il était obligé d'admettre que ça n'avait pas été sans plaisir. Aussi, les conséquences de ces retrouvailles devaient-elles être acceptées avec fair-play. Les deux voyageurs au long cours étaient toujours tous les deux tête-bêche, Mek-Ouyes le dos dans les herbes plus vertes que si elles sortaient d'un tube de chlorophylle, Agatha sur lui qui s'amusait avec le nom d'homme.

– Si vous en faisiez autant avec le nom de lieu... lui dit Mek-Ouyes

– Il n'y a pas urgence.

– Mais si !

– Mais non !

– Vous allez me faire mourir s'il ne se passe rien.

– Taisez-vous donc, et faites ce que vous devez faire de votre côté, voulez-vous ?

– Je ne pense pas être en reste, dit le garçon qui était justement en train de comparer la rugosité de ses joues pas rasées de deux jours avec la douceur de l'intérieur des cuisses de la fille qui se ponçaient l'une contre l'autre depuis quelques décennies (le roman-feuilleton ne dira pas combien pour d'évidentes raisons de galanterie).

– Si vous donniez de la lèvre, plutôt que du crin...

Mek-Ouyes mordilla.

– Si vous approfondissiez votre discours...

Mek-Ouyes s'exécuta en écartant, poil et membranes, ce qui devait être écarté.

Il dit :

– Aurions-nous pu rêver plus extraordinaire voyage de noces ?

– Taisez-vous, imbécile, dit Agatha en libérant sa belle bouche du corps étranger qui s'y trouvait intromis. Nous ne pouvons pas nous payer un voyage de noces alors que nous ne sommes pas encore mariés !

– C'est un peu tout comme !

– Hé non !... le mariage d'Agatha de Win'theuil et de Mek-Ouyes, réclamé à grands bulletins par le suffrage universel, doit avoir lieu à Cracovie, en présence de toutes les confessions. Il aura lieu à Cracovie en présence de Mgr Dupardon de Lampaulski, de Rabbi Boshé et d'Iman Anké, de Dan Alalo venu tout droit du Niger (il doit être arrivé, le cher griot), de tout plein d'autres prêtraillons qui nous ont concocté des rituels je-ne-vous-dis-que-ça.

– Mais alors, justement, dit Mek-Ouyes en essayant de réintroduire son attribut dans la syntaxe agathienne, si nous ne sommes pas encore mariés, nous pouvons faire des bêtises.

– Nous y sommes, mon cher, je n'en disconviens pas et je ne crache pas sur l'occasion. Encore une fois, faites votre office de votre côté et les bananes seront bien pelées, et les longanis seront bien décossés, et les fruits de la passion seront bien dévorés.

– Il n'empêche que, puisque je vous ai sous la main, il faut que vous sachiez que j'ai tout un paquet de questions à vous poser qui s'entassent depuis un mois dans ma conscience et qui me brûlent la langue.

– Brûlez-vous-la donc autrement, pour l'heure, dit Agatha qui, de son côté, épousait en grande pompe la gonflette de son promis.

– Savez-vous, susurra Mek-Ouyes, que votre lèvre inférieure n'en connaît nulle autre qui lui serait supérieure ?

– Ça vous défrise ? Ça vous découd ? Ça vous décolore ? Ça vous démet le poignet ? Ça vous destitue ? Ça vous dérègle ? Ça vous déplaît ?

– Ça me laisse de feu. Ça me fait du bien par où ça reste. Ça me désaltère. Ça me redonne le goût du don. Ça me confirme le don du goût. Ça m'embellit. Ça va, ça me va.

– C'est tout ?

– Vous m'avez bien possédé avec vos questions ! Je vous dis que j'en ai une quantité astronomique à vous poser, et voilà que c'est vous qui m'en lâchez sept. Non, huit !

– Vous savez bien, Mek-, que vous n'aurez jamais aucune chance dans notre combat. C'est ainsi depuis le premier jour où nous nous vîmes.

– Je croyais que vous aviez renoncé à cette morale de l'affrontement.

– Officiellement, oui. Intimement, ne me demandez pas la lune !

– D'ailleurs vous l'avez, dit Mek-Ouyes en se retournant soudain.

Cinquante-septième épisode

– Que vous arrive-t-il, Mek- ? dit Agatha de Win'theuil la bouche vide.

Mek-Ouyes était à présent sur le ventre, le menton posé sur ses mains, les coudes écartés. La brume venait de se lever qui dégagait un paysage somptueux de cirque avec montagnes noires et vertes. Agatha de Win'theuil regarda elle aussi, contempla et admira, non sans aller chercher, du bonbon, le piment des vertèbres cervicales de Mek-Ouyes sur lesquelles elle se frotta jusqu'à l'acmé qu'elle vécut en silence.

– Où en est la situation générale ? demanda Mek-Ouyes avec le plus grand sérieux.

– Vous êtes sérieux, rétorqua-t-elle ?

– Je suis toujours sérieux quand je suis en vacances.
– À mon avis, pas pour longtemps.
– Raison de plus.
– Raison de plus que quoi ?
– Que je sache à quoi m'en tenir.
– La situation générale est inqualifiable, vous le savez aussi bien que moi, Mek-. Elle n'est ni positivement bonne ni négativement mauvaise. Elle est, c'est tout.

– Pour ne pas être qualifiable, elle est peut-être descriptible... Pourquoi sommes-nous revenus, dans presque tous les cas, aux noms anciens, les noms de lieux, les noms de villes, les noms de fleuves, les noms des cols du Monde-Mondes et des anciennes nations ?

– Personne ne vous appelle René Pascale-Sylvestre !
– Ne détournez pas la question.
– Eh bien, la paresse, je suppose, la force des habitudes. Il y avait trop de noms nouveaux décrétés en même temps. Ça faisait trop de décrets à avaler. Trop de noms nouveaux à apprendre. Ça a toujours été comme ça.
– Pas toujours. Nous ne sommes pas sur l'île Bourbon, mais sur la Réunion.
– Oui, mais savez-vous qu'elle s'est aussi appelée, un temps court, « île Bonaparte » ? On ne pouvait tout de même pas adopter comme seul toponyme universel celui de Mek-Ouyes.

– Je n'en demande pas tant.
– Et puis, vous avez vu comme moi que les Nouvelle-quelque part, les New-machin-truc ou les Néo-kekchose se généralisaient, ce qui n'était pas le signe d'une bien grande capacité d'invention sur le plan de la toponymie. Dire à son amie qu'on l'emmenait à Nova-Venezia, alors qu'on allait tout simplement à Venise, manquait fichtrement de motivation forte. Alors, on redisait Venise, et basta ! De toute façon Venise n'avait pas vraiment changé. Surtout après le retour à la normale qui suivit la période ensablée et la période engloutie.

– Est-ce que le Monde-Mondes est retourné à la normale ?
– Je ne dirais pas cela. La grande époque des micro-particularismes, que vous avez illustrée avec brio, Mek-Ouyes, est heureusement derrière nous. Je pense que nous avons réussi, même si c'est fragile, à redonner du lustre à l'intérêt général. La demande en mariage au suffrage universel, dont vous et moi avons été l'objet, est le signe d'une nouvelle spiritualisation de la vie politique qui ne manque pas de susciter l'étonnement.

– L'étonnement ? L'étonnement seulement ? doutea Mek-Ouyes. J'ai entendu beaucoup d'observateurs qui n'avaient que moquerie à la bouche. Vous n'avez pas vu nos caricatures dans la presse ? Vous en vautour républicaine et moi en charogne populaire ?

– Oui, on me l'a montrée. Je suis entrée dans une grande colère.
– C'est pour cela que vous avez cherché l'aigle républicaine ?
– Comment le savez-vous ?
– J'ai mes lectures.
– Une idée de Dupardon. Je brûle de vous le présenter, c'est un homme extraordinaire.

– Pourquoi pas ? J'y suis prêt. Je suis prêt à tout. Mais sincèrement, cette affaire de mariage, est-ce que ce n'est pas mettre l'idée de famille un peu trop haut ? Redonner à l'idée de famille un statut modèle qu'elle avait pourtant heureusement perdu ?

– Ce ne sera pas la même. Ce n'est pas l'idée de famille qui est au premier plan, c'est celle de couple, de réunion, si vous préférez. Une icône. Ça ne signifie pas que ce sera une icône vivante. Les photographies ne sont pas faites pour les chiens, ni les reportages pour les méduses. Les meilleurs couples, vous savez, sont des constructions un peu froides.

Mek-Ouyes s'assit en tailleur devant Agatha.

– Vous devriez vous asseoir devant moi en tailleur, dit-il.

– Je vous vois venir avec vos espadrilles, dit-elle.

– Vous êtes une beauté, Agatha de Win'theuil.

– On ne peut pas en dire autant de vous, Mek-Ouyes, mais vous restez, comment dire ?... attachant.

– Merci.

– Pas de quoi.

– Rien d'autre ?

– Du genre ?

– Bon, vous me la taillez, cette pipe ?

Cinquante-huitième épisode

Agatha tailla gentiment. Et Mek-Ouyes, de son côté, ne fut pas en reste. Ils firent leur travail avec conscience.

Quand les corps se relâchèrent, les pensées reprirent du poil de la bête.

– Tout ça ne me dit pas si vous êtes, Agatha chère, une présidente active.

– Qu'est-ce à dire ?

– Oui, qu'est-ce que vous faites concrètement pour assurer une certaine justice dans les relations sociales ?

– Vous devenez ennuyeux, mon cher... mais, nous allons le faire ensemble, Mek-. Toute seule, je ne peux rien.

– Vous me repassez le bébé ! À moi ? À moi qui n'ai pas d'idées. À moi qui n'ai plus que des regards. Vous êtes irresponsable.

– C'est ainsi. Les conseils régionaux, les conseils municipaux sont au charbon. Ce sont eux qui travaillent sur le terrain. Nous n'avons pas à nous en mêler. Le conseil du Monde-Mondes n'a qu'un contrôle sur la constitutionnalité de leurs décisions. C'est du moins ce à quoi on voudrait nous cantonner, nous, la tête de ce conseil.

Pourquoi pas ? C'est là notre service minimum. Pas de retour de l'État-Nation ! Ça se résume à ça. Pas de frontières. Circulation, circulation ! Pas de restrictions ! Mais il y a eu le référendum. Cela change bien des choses. Nous avons, ensemble, vous et moi, pour peu que nous nous mariions, une responsabilité supérieure.

– Laquelle ?

– Garantir. Veiller. Répondre de.

– Ça ne vous paraît pas un peu lourd à porter ? Moi, ça me paraît lourd à porter.

– Moi, ça m'amuserait plutôt de me marier. Je n'ai pas dit que je ne me marierai qu'avec vous !

– C'est déjà ça, effectivement. Mais est-ce que cela va signifier que nous vivrons ensemble dans un palais, que nous ferons tous nos déplacements de conserve, que nous banquetterons tous les jours ensemble avec des VIP ?

– Il faudra bien travailler un peu.

– Vous m'avez si souvent reproché la faiblesse de mes capacités, Agatha. Vous n' imaginez pas qu'à mon âge je sois capable de changer du tout au tout !

– Je n'ai pas dit que je renonçais à vous engueuler.

– Ah bon... dit Mek-Ouyes visiblement ennuyé.

– Mais vous aimez ça, mon ami, vous n'attendez que ça, vous n'espérez que d'être morigéné par moi, faute de quoi vous vous ennuyez...

– Jamais. Je ne m'ennuie jamais. La dernière fois que je me suis ennuyé, c'était dans ma république solitaire. Je me souviens très bien d'avoir parlé tout seul, de m'être dit : « C'est vrai, personne m'emmerde. Sauf moi. Moi, je m'emmerde. » Mais, depuis lors, jamais, jamais je ne me suis ennuyé. Ce n'est pas possible, puisque je regarde.

– Eh bien, nous allons regarder ensemble, voilà tout.

– Regarder ensemble dans la même direction ?

– Pas nécessairement. Regarder ensemble et se faire des rapports, le matin au petit déjeuner, par exemple.

– Je boirais bien un petit café, dit Mek-Ouyes.

– Descendons dans le cirque, nous trouverons bien des bananes, des gâteaux à la banane, des caris banane ou des thons banane...

– Qui a nommé les bananes « bananes » ?

– Qui a nommé ce col *Taïbit* ?

– Le populaire.

– Voilà, c'est ça, le populaire, bonne réponse. Qui a nommé les bananes « bananes » ? Le populaire.

– La descende promet d'être rude.

– J'ai de bons genoux, dit Agatha.

– Vous avez de beaux genoux !

– On le dit. Je ne peux pas en dire autant des vôtres.

– Ah oui ?

– C'est-à-dire que, vos genoux, ce n'est pas qu'ils soient vilains en soi, mais c'est surtout qu'ils sont extraordinairement coupants ! Je n'en ai jamais vu de pareils. Je suis sûr qu'avec eux on pourrait couper le saucisson du pique-nique.

– Qu'est-ce que vous racontez ?

– Si, si. J'ai suffisamment couché avec vous, Mek-, dormi en canard tout contre vous, c'est une chose connue. Thérèse ne vous l'a jamais dit ? Et Hélène ?

– Oh, Hélène... Vous n'allez tout de même pas me reprocher Hélène !...

– Avancez, animal !

– Je ne suis pas un cabri. Je préfère grimper, figurez-vous.

– Regardez, le chemin vous écoute : là, il va falloir monter, histoire de passer cette ravine.

– Oh la vache !

La fatigue commença à tomber sur les fiancés qui marchaient d'un bon pas. D'autant que le soleil frappait désormais sans timidité. L'œil au ciel, on espérait un large nuage qui ne se décidait pas à bouger. La faim tordait les estomacs. La soif entendait un glouglou lointain mais qui ne coulait pas dans cette ravine-ci. On se déshydratait. On suait toute l'eau dont on disposait.

– C'est le tocsin pour les toxines, dit Mek-Ouyes positif.

Cinquante-neuvième épisode

– Vous me léchez les jambes, Mek- ?

– Comme vous voyez, Ag.

– Et ça vous plaît ?

– Mais oui.

– Vous trouvez ça bon...

– Déliquisavourcieux.

– C'est salé ?

– Non, c'est sucré.

– Impossible...

– Sucre de cannes, des vôtres, sucre de vos belles cannes. Il faut bien que les pauses soient utiles à quelque chose.

– Hi hi hi.

– Ne gloussez pas bêtement, Agatha, ça ne vous va pas du tout.

– Ha ha ha.

– Ne riez pas comme ça, ça ne vous ressemble pas.

– Assez perdu de temps. Reprenons la route.

– Ah !... là, je vous reconnais.

– Vous ne me connaissez pas, Mek-Ouyes. Comment pourriez-vous me reconnaître ? Vous m'avez fait trop de mal.

– Vous pensez qu'on ne connaît pas un peu les personnes à qui l'on a fait du mal ?

– Si le mal a été fait intentionnellement sans doute, mais je suis obligée d'admettre que vous me l'avez fait en toute inconscience.

– Voulez-vous dire que si je fais du mal à quelqu'un intentionnellement, c'est que je connais assez ce quelqu'un pour viser la plus grande douleur.

– Exactement.

– Alors, c'est vrai, je ne vous connais pas, car je ne vous veux aucun mal.

– Me voulez-vous du bien ?

– Je veux que vous soyez bien. Je ne suis pas sûr d'être suffisamment fort pour prétendre assurer votre bien.

– Facile !

– Mais si je vous ai vue avoir mal, n'est-ce pas que je vous connais un peu ? Si vous consentez à avoir mal devant moi, c'est un aveu, une exhibition de vous-même...

– Ce n'est pas aussi réfléchi. La douleur n'est pas une expression, c'est une réalité.

– La première fois, peut-être. La deuxième, c'est déjà du langage.

– Vous me léchez les orteils, Mek- ?

– On ne peut rien vous cacher, Ag.

– Il est vrai qu'il y a belle lurette que je ne vous cache rien.

– Admettez que vous cachez peu de chose à pas grand monde...

– C'est vrai. Ça vous embête ?

– Si je vous dis que non, ça va vous énerver. Si je vous dis qu'oui, ce sera faux.

– Alors, vous me dites quoi ?

– Ça ne me laisse pas indifférent.

– Vous êtes vraiment un sacré type, Mek-.

– Que celui qui a des yeux regarde. Que celui qui a une langue suce les doigts de pied de sa compagne afin de les et de la détendre, et surtout si elle ne le lui a pas demandé.

– Mes souffrances dont vous êtes la cause, au demeurant, je ne les regretterais pas pour un empire.

– L'empire, vous l'avez déjà...

– Non, la République n'est pas un acquis. C'est vous, encore, qui me l'avez appris.

– Décidément, j'en fais des choses que je ne sais pas que je fais et sais faire.

– Vous me léchez les salières, Mek- ?

– C'est pour mieux me désaltérer, Ag.

– C'est toujours sucré ?

– Non, les salières, désolé, les salières, c'est salé, surtout quand on court par les chemins comme vous faites.

– Vous ne voulez pas savoir en quoi vous m'avez fait du mal ?

– Encore ? mais vous ne pensez qu'à ça ! Dites-le une bonne fois.

– Je me suis vue par votre regard.

– Ça n'a rien d'original. Dès qu'on fait une rencontre, on se projette dans les nouveaux yeux qu'on emprunte une seconde. Et ces yeux, qu'est-ce qu'ils regardent ? Ils regardent on.

- Il y a rencontre et rencontre.
- Soit.
- Je me suis vue par votre regard et vous ne m'avez pas jugée. C'est ça qui m'a fait mal, m'a blessée.
- Je vous juge un peu idiot, Agatha.
- Est-ce que je suis une rencontre importante, pour vous, Mek-Ouyes ?
- Si je vous dis que non, ça va vous énerver. Si je vous dis qu'oui, ce ne sera pas faux.
- Merci. Il faut maintenant que vous m'en disiez un peu plus. En quoi suis-je pour vous, ai-je été... une rencontre importante ?
- Vous serez une rencontre importante dès demain. Voulez-vous savoir pourquoi ?
- Quoi, quoi, quoi ? Je ne crois pas ma chance... Vous me le diriez ? Je ne rêve pas ?
- Je vais vous le dire.
- Vous me faites peur. Ne dites rien !
- Trop tard. Vous êtes une rencontre importante parce que, comme toutes les rencontres importantes, vous ne lâchez pas votre proie.
- ...
- Agatha, vous m'avez entendu ?
- ...
- Ohé !
- Vous me verrez donc toujours en prédatrice... C'est mon destin. C'est donc ça. Merci, Mek-Ouyes. Merci pour votre franchise.
- Je n'aime pas qu'on lâche prise. Je n'aime pas qu'on abandonne. Je n'aime pas qu'on renonce.
- Je croyais que vous aviez renoncé à la jalousie...
- Oui, j'ai renoncé à la jalousie pour ne renoncer à personne. Je n'aime pas les brouilles.
- Vous êtes quand même mignon, Mek-Ouyes. Je peux vous les lécher ?

Soixantième épisode

Convenablement léchés à leur tour, les genoux de Mek-Ouyes souffrirent un peu pendant la descente jusqu'à Cilaos. Il s'agissait de freiner à chaque pas, et cet effort était coûteux pour les articulations usées par les ans et par les ânes. Cette fois, les deux marcheurs n'ouvrirent pas la bouche. Ils laissèrent leurs pensées vagabonder, rythmées qu'elles étaient par le frappement des semelles sur la terre

ture, entre les pierres de lave. Agatha marchait plus vite que Mek-Ouyes, tandis que Mek-Ouyes marchait moins vite qu'Agatha. Tout de même, il y en a de l'ordre dans le cours des choses !

À Cilaos, ils mangèrent des larves de guêpes grillées à la sauce verte et un cari de tangué, sorte de gentil hérisson-rat au nez pointu.

– Tangué, frère, frère tangué, dit Mek-Ouyes en caressant la viande de son couteau plusieurs fois avant de l'ingérer.

– Et pas « sœur guêpe » ? dit Agatha moqueuse.

– Mais oui, sœurs guêpes, si vous voulez... Pourquoi faudrait-il traiter un animal comme s'il n'était pas un être. Je n'ai pas dit « être humain » n'est-ce pas.

– Vous êtes trop sensible, Mek-Ouyes.

– C'est cela. Et j'en suis bien heureux.

– Vous n'êtes pas obligé pour autant de finir la bouteille de rhum.

– Vous avez raison. Alors, un dernier ti-punch, et allons-y !

– Où voulez-vous que nous allions ?

– Mais, à Cracovie, bien sûr !

– Vous dites ça comme s'il suffisait de prendre le métro.

– Non non, c'est un voyage. En route pour le port le plus proche.

– Vous voulez dire l'aéroport !

– Le port !

Mek-Ouyes avisa un garçon qui faisait du chauffe-galet à la sortie de Cilaos avec une pancarte indiquant Saint-Pierre. Il était noir comme la lave et beau comme une perle sombre.

– Ici, dit Mek-Ouyes, il y a un siècle de ça, les colons de mon pays se faisaient transporter sur une chaise à porteurs par deux serviteurs, ex-esclaves affranchis, à qui ils donnaient du travail sous-payé. Ils allaient se promener dans ce rapport inégalitaire. Des photos en témoignent. Le principal scandale était ce sous-paiement, bien sûr. Jeune homme, nous allons vous emmener dans notre automobile de location puisque vous faites du stop. Montez devant. Moi, je dors à l'arrière. C'est Agatha de Win'theuil qui conduit. Laissez-vous faire.

– Vous pensez qu'ainsi vous serez quittes de votre sale passé ? dit le garçon.

– Non, ce n'est pas possible, mais ça permet tout de même de marquer le coup.

– J'aimerais mieux conduire moi-même.

– Ce n'est pas possible, dit Agatha, on croirait encore que nous avons un chauffeur. À la place qui est la nôtre dans le Monde-Mondes, nous ne pouvons pas nous le permettre. Vous comprenez ?

– Pas du tout.

– Il ne sait pas qui vous êtes, Agatha.

– Je suis Agatha de Win'theuil, et voici Mek-Ouyes.

– Jamais entendu parler. Moi, c'est Momo.

– Écoutez, Momo, dit Mek-Ouyes, soyez raisonnable, nous vous emmenons dans cette voiture. Vous serez à la meilleure place. Si vraiment une femme au volant vous fait peur, je conduis, parce que c'est mon ancien métier, et tout le monde est content.

– Non, je veux conduire, insista Momo.

– Mais pourquoi ?

– Si je ne conduis pas, je vomis.

– Évidemment... eut un rictus Agatha de Win'theuil. Je ne supporte pas qu'on vomisse devant moi.

– Tant pis, trancha Mek-Ouyes, prenez le volant, Momo. Quant à nous, nous irons à pied. Ou bien nous ferons du stop.

– Commencez donc tout de suite, dit Momo en s'asseyant au volant. Où allez-vous comme ça ?

Trois cents virages plus tard, le cœur un peu barbouillé, ils étaient à Saint-Pierre, occupés à déchiffrer les enseignes de pêcheurs au gros qui proposaient également des promenades en mer. Agatha de Win'theuil avait eu le temps d'épouser Momo, un peu à la va-vite mais agréablement, après l'avoir convaincu que son devoir de présidente lui imposait d'épouser tour à tour tous ses concitoyens puisqu'elle avait épousé le Monde-Mondes. Mek-Ouyes avait pudiquement détourné les yeux au moment où l'acte charnel avait été perpétré entre deux virages.

– Adieu, Momo, je t'aime tant.

– Désormais, je n'ignorerai plus qui vous êtes, madame de Win'theuil.

– Mademoiselle ! Ce n'est pas parce que je suis mariée que je ne suis pas une demoiselle.

Mek-Ouyes négociait avec un patron pêcheur et son mousse une sortie en pleine mer qui ne durerait pas plus de cinq heures. Au loin on ne pouvait pas distinguer ce qui était nuages frôlant la montagne de ce qui était fumées de la Soufrière.

Soixante et unième épisode

Comme la vie semblait paisible à Saint-Pierre ! Sans doute les autochtones étaient-ils blindés de cyclones, de volcans, de moustiques, et avaient-ils plutôt tendance à se serrer les coudes. Au moment de la « redivision de notre sphère » (voir *La République de Mek-Ouyes*, II^e partie), la Réunion s'était opportunément renommée « île de la Division », ce qui n'était pas si facile que cela à porter. Les nouveaux habitants d'alors, qui venaient d'un peu partout dans le Monde-Mondes pour remplacer les anciens, apportaient avec eux leurs passions autant que leurs angoisses d'un nouvel établissement. Or, s'installer dans l'île de la Division n'était pas le meilleur encouragement à le faire de façon pacifique et compréhensive pour les autres. L'île fut sans doute alors l'un des endroits les plus explosifs de la sphère octuple. Le réputation pluraliste-heureuse de l'île en prit alors un sacré coup dans la figure et le sourire. Le blason de l'île de la Division fut, de façon significative,

redessiné par un mode de juxtaposition de petites touches de tons purs formant image quand on les regardait de loin, abstraction quand on avait le nez dessus. Et puis, au moment du grand recollement, les violents Divisionnais n'attendirent pas longtemps pour chercher aventure sous d'autres cieux. Peu à peu, les Réunionnais de naguère firent retour tranquillement, remettant en place le statu quo ante, avec pourtant de curieuses transformations. C'est ainsi qu'à Saint-Pierre, la mosquée fut habitée par les hindouistes qui revinrent d'abord, les musulmans respectant bientôt cette antériorité en s'installant dans les locaux de la mairie au prix d'une élémentaire transformation de la salle des mariages en salle de prière et de la salle du conseil en pièce aux ablutions. Malheureusement, il n'y avait pas de beffroi qui, comme c'était le cas dans certaines villes du nord de la France, pouvait aisément devenir minaret. On en bâtit un en bambou. L'ancienne église catholique fut, en échange, transformée en mairie, un groupe de trois préfabriqués restant à se partager pour les cultes catholique, réformé et dionysiaque. Ce jeu de chaises musicales amusa prodigieusement les néo-Réunionnais, qui ne tardèrent pas, on s'en doute, à renoncer au divisionnisme.

Tandis que le petit navire traversait, *bout' bout' bout'*, le port de Saint-Pierre, ayant à son bord le patron pêcheur et son mousse, ainsi qu'Agatha de Win'theuil et Mek-Ouyes, les regards étaient tournés vers le large. Les deux du cru savaient que, cinq à six heures plus tard, ils seraient de retour à la maison avec de 30 à 120 kg de poisson et 20 000 k-ouyes en espèces sonnantes que leurs passagers s'étaient engagés à leur donner pour la promenade ; les deux voyageurs espéraient bien, a contrario, qu'ils seraient emportés jusqu'à, par exemple, Istanbul.

À la barre, sur le pont supérieur, le pilote examinait le large à la recherche d'un vol de pétrels ou de pailles-en-queue qui trahirait la présence de petits poissons, lesquels trahiraient à leur tour la venue de gros, autour des DCP (dispositifs de concentration de poisson). Le mousse préparait les lignes en vérifiant l'accrochage des leurres de couleur dont les franges à première vue appétissantes cachaient les terribles hameçons.

– Au fond, dit Mek-Ouyes à haute voix comme s'il se parlait à lui-même, quand je vous ai rencontrée la première fois, votre beauté était un leurre...

– Elle ne vous a pas leurré bien longtemps...

– Qui sait ? Qui sait si elle ne me leurre pas encore...

– Quand j'étais là, toute fière, dans la nacelle de ma montgolfière, figurez-vous que je n'ai jamais eu le mal de mer.

– Le mal de mer dans les airs ? Vous savez bien qu'il ne faut pas parler de ça sur l'océan, aussi vrai qu'il ne faut pas parler de corde, ni au théâtre, ni sur un bateau, ni dans la maison d'un pendu.

– Il ne faut pas parler de quoi, dites-vous ?

– Hum, dit Mek-Ouyes. Je ne pensais pas que ces gentils moutons qu'on voit de la côte étaient capables de faire remuer un bateau de cette façon. Vous devriez vous tenir fermement à la barre verticale, Agatha.

– Je ne fais que ça, mais j'ai mal à la main. Bientôt j'aurai une ampoule...

– C'est le sel, le bon sel...

– Et dans les cheveux, c'est quoi ?

– Le vent, le bon vent...

- Et dans les airs, c'est quoi, là-haut ?
- Ce sont des poissons volants.

Soixante-deuxième épisode

La mer était de plus en plus grosse. Mek-Ouyes découvrait avec curiosité une couleur bleu marine qu'il avait l'impression de ne pas connaître, relevée qu'elle était par des crêtes blanches et furtives. Le grand plat se transformait peu à peu en petite montagne, comme si les lentes transformations de la surface terrestre s'opéraient en accéléré dans le milieu liquide. Il y eut bientôt des creux de cinquante centimètres, des creux d'un mètre et presque de deux. Selon les occurrences, le conducteur accélérât ou décélérât habilement quand il ne pouvait plus demeurer à la crête. Le propos était d'éviter de se retrouver sous le déferlement. Ça cognait, ça secouait, ça plongeait, ça remontait, ça n'était jamais en paix. Agatha de Win'theuil se répétait à elle-même, de façon de plus en plus obsessionnelle : « Je n'ai pas le mal de mer, je n'ai pas le mal de mer, je n'ai pas le moâl de mer. »

– Vous savez, dit le mousse, il y a un régime de bananes dans la cabine. Vous devriez en manger une ou deux. Ça vous remettra d'aplomb.

– Vous êtes sûr ?

– Excellente idée, dit Mek-Ouyes, mais pourquoi une banane ?

Le mousse expliqua la raison, mais sa parole se perdit dans un coup de vent et un déplacement gymnastique inattendu. Le garçon tenait debout de façon miraculeuse. Comment pouvait-on avoir à ce point le pied marin ? Il fallait s'attacher !

Mek-Ouyes mangea sa banane le plus tranquillement qu'il put, c'est-à-dire en tâchant de faire fi de l'agitation du support océanique. Il lança très haut la peau de banane, s'ébahissant de voir qu'elle était rattrapée au vol par un pétrel qui criailla. Agatha fit non de la main : pas de banane pour elle à cette heure ballottante.

Soudain, autour de la DCP, dont la ligne de bouées était à présent visible et autour de laquelle tournait le bâtiment, il y eut un branle-bas de combat. Trois des six moulins de fabrication japonaise qui étaient fixés au gaillard s'étaient mis à se dévider. Le moteur fut mis au ralenti, le bateau dérivant. Le mousse vint prendre Mek-Ouyes par les épaules, le décrocha de ses deux barres verticales, le planta devant une ligne et lui dit :

– Mouline ! Mouline et répartis l'enroulement de la ligne sur la largeur du moulin.

– D'accord, dit Mek-Ouyes qui ne comprenait pas mais se mit tout de même à mouliner comme un fou.

– Mouline, mouline ! dit le mousse à Agatha qu'il avait installée devant la

deuxième ligne comme il avait fait de Mek-Ouyes, et tandis que le patron accouru en urgence s'occupait de la troisième.

Le mousse saisit une gaffe de bois terminée par un croc de boucher, la reposa à portée, d'un geste précis, de sorte qu'il puisse aisément s'en saisir, enjamba le bastingage et s'installa sur une plate-forme en se coinçant contre une barre horizontale qui lui arrivait à mi-cuisse. Il prit tour à tour les trois fils dans ses mains pour apprécier la force des proies et décida que celle d'Agatha serait la première.

– Mouline, mouline, quand tu vois arriver le poisson, doucement...

Pâle comme une fesse, Agatha de Win'theuil moulinait, moulinait. Elle ne pensait plus à son pauvre estomac quand elle vit apparaître entre deux eaux le fuselage bleu électrique d'une daurade coryphène qui se débattait en tous sens. Vingt tours de moulinet plus tard, le croc entra dans la tête de la bête. Agatha moulinait toujours.

– Stop, stop, dit le patron pêcheur ! Tu vas me le foutre au bain ! Quand le poisson est pris, on mouline plus !

Sur le sol moquetté de vert du bateau, la daurade se débattait encore en donnant des coups de queue ça et là. Son arête dorsale étincelait de bleu. Agatha, effarée, les yeux écarquillés, faisait tout ce qu'elle pouvait pour éviter les coups de fouet qui lui semblaient destinés.

– Qu'est-ce que je fais, moi, gueula Mek-Ouyes qui sentait venir une crampe à la cuisse gauche ?

– Mouline, mouline ! Je t'ai pas dit d'arrêter, mouline !

Et tchoc ! la deuxième daurade se retrouva auprès de la première, auprès de Mek-Ouyes renversé sur le cul par une mauvaise vague, et qui se fit gifler deux fois, flic flac, un aller et retour, par la bestiole aux reflets jaunâtres qui s'asphyxiait dans les embruns.

Tranquillement, la troisième équipe montra son professionnalisme en rapportant sans émotion le troisième poisson de la pêche, en récupérant les hameçons et relançant aussitôt les lignes.

Soixante-troisième épisode

Cinq autres daurades coryphènes se laissèrent remonter dans le bateau qui découvrit sous la moquette verte un compartiment dont le fond était tapissé d'une couche de glace. C'était là que la pêche attendrait qu'on arrive au port et à la poissonnerie de gros. On prit aussi une bonite, gonflée à bloc et mieux qu'un pneu, une espèce de maquereau un peu large sur lui, tandis que deux lignes cassèrent, coupées, dit le mousse, par la denture du thon banane.

Après le coup de feu du temps où ça mordit, Agatha, comme d'ailleurs Mek-Ouyes, était épuisée. Ils n'en pouvaient plus de retrouver l'incertitude du sol et les secousses sans fin, celles que tant l'activité forcée que l'instinct de la prédation leur avaient fait oublier. Ils s'assirent par terre, ce qui était le meilleur moyen de conserver l'équilibre : ils n'iraient pas plus bas. Le patron pissa par-dessus bord sans cesser de zieuter la crête des vagues en quête de nouvelles nageoires.

– La daurade coryphène, dit le mousse en se roulant une cigarette tandis que le patron remettait les gaz en direction de nouvelles bouées, la daurade coryphène (*Coryphaena hippurus*), c'est le meilleur des p...

Mais le cours d'ichtyologie peut-être culinaire se perdit dans le vent du large qui soufflait depuis l'est.

– Toujours pas de banane ? dit Mek-Ouyes à Agatha, tandis qu'il s'apprêtait à se décider à en manger une deuxième.

– Merci. Ouhh, je suis un peu barbouillée, moi.

– Tout de même, c'était bien agréable, hâbla Mek-Ouyes aussi content de lui que s'il avait vidé de ses habitants la moitié de l'océan Indien. Mais au fait, dit-il au mousse, je n'ai pas compris pourquoi il fallait manger des bananes.

– Parce que c'est le seul aliment qui a le même goût quand tu le manges et quand tu le gerbes. C'est curieux, mais c'est comme ça. La bile coule dessus comme l'eau sur un canard et n'a donc pas le temps de lui donner goût.

À ce moment, Mek-Ouyes se sentit défaillir. C'était trop de sel autour de ses lèvres pour accompagner le fruit. C'était trop de remuement : une condamnation de remuement à perpétuité, qu'on n'avait pourtant pas méritée. Un substantif de remuement qui se transformerait en adverbe.

– On rentre ? s'enquit Mek-Ouyes d'un air faussement détaché. Hé ! Comment tu t'appelles ?

– Moussa, dit le mousse.

– Eh bien, Moussa, quand est-ce qu'on rentre ?

– Oui, on rentre, mais auparavant, on va pousser là-bas, jusqu'au large du volcan, on va s'occuper sérieusement du thon banane...

Alors, c'en fut décidément trop. La surdose fit déborder le vase de la dose. Mek-Ouyes sentit que ses entrailles étaient toutes prêtes à le trahir, lui et sa digestion sereine. Il inspira un grand coup d'air, crut vaincre sa nausée et ne trouva rien de mieux que de se ruer dans la cabine à la recherche d'une bouteille d'eau douce, recherche qui lui imposa de se pencher vers un porte-bouteilles qu'il avait aperçu. Ce mouvement inconsidéré eut pour effet de multiplier sa nausée par dix. Il n'eut que le temps de sortir de la coulisse et de se précipiter à l'air libre en lançant sur la scène comme un cracheur de poids le bol alimentaire bananien qui effectua une courbe parfaite semblable à un saut de dauphin.

– Haaa ! s'exclama Agatha de Win'theuil, à coup sûr moins admirative qu'horrifiée, en ouvrant la bouche si grand qu'elle ingurgita ipso facto et en mauvais gré de son dépit ce qui ne lui appartenait nullement et qu'elle décida de rendre sans attendre à son propriétaire au prix d'un nouveau « haaa », qui n'était pas tout à fait du même ordre que le premier et qui aurait d'ailleurs été plus justement graphié *dgheeuuurrrrhaaaâ*.

Coupable et désireux de réparer son acte inconsidéré, Mek-Ouyes à son tour visa le renard qui retraversait les airs et recueillit bénévolement l'ensemble comme un jeu de cartes de Lucky Luke dans sa chistera palatale, œsophagienne et stomacale.

Tirant sur sa cigarette roulée à la baroque, Moussa regardait cet échange en faisant osciller sa tête de droite à gauche, 15 – 0; 15 – 15; 30 – 15; 30 partout; 40 – 30; 40 égalité; avantage...

Le concentré de banane était agathien autant que mek-ouyien, mek-ouyien au même titre qu'agathien. Il était agath'ouyien. Il était mek-t'heuillesque. On n'avait jamais vu une telle entente. Le jeu, potentiellement, pouvait être infini.

Soixante-quatrième épisode

Chaque fois que Mek-Ouyes relançait d'un coup droit, chaque fois Agatha retournait d'un revers. Chaque fois qu'Agatha envoyait son paquet, chaque fois Mek-Ouyes répondait au décuple. Chaque fois que Mek-Ouyes servait en puissance, chaque fois Agatha répondait par lifté. Ouvre les yeux aux miens puisqu'ils sont le miroir de ton âme. Laisse-moi boire dans ton verre, que je connaisse tes pensées. Voyons ensemble le rayon vert, que je sache le fond de ton cœur, et réciproquement. Ce fut entre eux un festival d'informations mutuelles comme jamais deux amis n'en connaissent, comme jamais deux amants n'en avaient connu, comme jamais deux époux n'en connaîtraient jamais. Et que je vais chercher au tréfonds de mon corps digestif le palimpseste de ma personne amoureuse... Et que je refabrique dans ma caverne vitale un conglomérat d'intimité dont la vocation est de faire une fugue... Tu veux ma photo? Voilà ma photo. Tu veux l'image stomaco-rétinienne du tour de ma chambre? Voilà l'image stomaco-rétinienne du tour de ma chambre. Tu veux mon autobiographie? Voilà mon autobiographie. Années, mois, semaines, jours, heures, minutes, secondes, blessures, cicatrices, joies, survols, survoltages, certitudes, doutes, libertés, servitudes, rêves, livres préférés, colères, mensonges, trahisons, confidences, générosités, petits plats, grands sourires, inventions, invitations, initiations... Cela allait tellement vite que ce serait une gageure de penser pouvoir noter au passage, dans l'extraordinaire flux tendu du temps que constitue l'écriture au jour le jour du roman-feuilleton, et avec un minimum de précision, les éléments psycho-affectifs qui s'échangeaient là dans la confusion la plus totale et la rapidité la moins maîtrisable. Dès qu'Agatha de Win'theuil s'émerveillait d'une révélation mek-ouyienne qui lui imposait aussitôt de relire toute sa vie récente à la lumière de ces éléments nouveaux, elle ne pouvait aussitôt s'empêcher de remettre en circulation le nouvel acquis sans avoir le temps de l'examiner à tête reposée!

Dès que Mek-Ouyes se disait : « Tiens tiens, je n'aurais pas cru ça d'Agatha de Win'theuil!... », *booooôôaaaaââkhhhh*, toute son énergie, même mentale, était nécessairement mobilisée toute pour le renvoi d'ascenseur. L'intellect était devenu muscle. La suite dans les idées se limitait à la parataxe. La syntaxe n'était pas complètement annihilée mais n'avait d'existence que virtuelle. Tout juste si, ça et là, on vit passer des têtes de rubrique relatives aux ambitions politiques (à tous donner des lois, mais aussi désirer de suivre le chevrier au fond des bois!), au rêve amoureux (que serais-je sans toi qu'un cœur au bois dormant?), à l'obsession de l'œuvre ronde comme nécessité civilisationnelle (tout pour aboutir à un livre-livres...), au regard aiguisé sur le concret spatio-temporel qui est déjà de la peinture (le séquentiel est dans le temps zéro), à la rectitude altruiste, simple et particulière du civisme sans nécessité de salvation générale (fonctionnaire suis, et rien de ce qui est fonctionnel ne m'est étranger), à la recherche du plus grand commun pluriel et multiplicateur (tellement plus riche que son contraire), au souci du passage de relais le plus simple possible (lorsque l'enfant paraît, le cercle d'amitiés...), etc., etc., etc. Ce fut à tel point de qualité et de complexité que trop ce fut trop et qu'il fut nécessaire, non seulement d'arrêter, mais encore d'oublier ce qu'on avait cru capter au passage dans son actualisation anecdotique en relation avec l'une ou l'autre des deux protagonistes du match de vomi. Les révélations se dissolvèrent [du verbe *dissoudre*, « point de passé défini », dit M. Bescherelle que je trouve grammaticalement un peu fataliste, JJ] dans le retour au calme comme les détails d'un rêve dans le réveil. On en était pour ses frais du digestat de banane, peut-être pas si mécontent au fond de continuer le voyage de non-noces avec de bonnes vieilles interrogations, de bons vieux mystères indécidables, de braves apories relationnelles qui ne méritent pas le malheur.

Soixante-cinquième épisode

Les pêcheurs pensaient à leur pêche. Agatha de Win'theuil pensait à son duel. Mek-Ouyes pensait à son duel. Il s'agissait que ces pensées cessassent. Il fallait pour cela un événement, et qui eut lieu. Deux bruits concurrents envahirent l'univers sonore du bateau de pêche au gros. D'abord, l'une des lignes dérivant se mit à ébranler le moulinet. « Mouline! » se dit le mousse à lui-même en lui obéissant, considérant sans doute que ses deux acolytes occasionnels n'étaient pas en état de s'affairer à autre chose qu'à leur tendre dialogue. Ensuite, un doux chant s'éleva dessus les flots :

Au pardon de **Lampaul**
on a eu du **plaisir**

à fair' le tour de l'église
en portant nos **v**âlisés.

On a eu du **p**âté
du pain sauciss**ô**nné
et pour couronner le tout
des bonbons ment**h**ôlés.

Chant populaire plein de fraîcheur que nous rendons ici avec quelques artifices de typographie grasseuse et d'accents circonflexes généreusement semés, la graisse et les ^ indiquant une syllabe allongée donnant à cet hymne son admirable caractère d'expressivité carminative (de *carmen* et de *carminare*).

– C'est pas vrai que c'est Dupardon !... en resta comme deux ronds de banane une Agatha de Win'theuil qui n'eut plus la force de relancer la machine vomitive.

– Lampaulski ? s'engouffra Mek-Ouyes dans un dialogue de dérivation qui était le bienvenu.

– Mgr, en personne ! confirma la Win'theuil qui commençait déjà à lever son bras pour l'agiter de droite et de gauche.

– Sur ce que je le connais d'en avoir seulement entendu causer, dit Mek-Ouyes, ça tendrait à confirmer qu'il ne manque pas d'air et d'inventivité.

De fait, Mgr Dupardon de Lampaulski était installé à califourchon sur un gigantesque requin— requin que la ligne avait crocheté — en métal ou en galuchat, il était difficile d'en décider à distance. Toujours était-il que Dupardon avait fixé une selle de cheval au fuselage, que ses pieds trempaient dans la flotte de chaque côté, engagés dans des sortes d'étriers qui étaient aussi des pédales de pédalos. Lampaulski était en grand habit de cérémonie, chasuble blanche à parements d'or, étole dorée à parements blancs et mitre tirant sur le rose, ce qui était peut-être un effet du soleil couchant. Il portait à la main droite un anneau d'améthyste et la main tout entière tenait fermement une crosse en métal jaune-vert qui se terminait en fougère arborescente du plus beau torsadement. Il avait fière allure.

– Il a vraiment fière allure, votre ami, dit Mek-Ouyes.

– Vous avez le compliment original, mon pauvre ami ! C'est tout ce que vous avez trouvé ? Il n'a pas fière allure, il est l'allure à lui tout seul ! Mais regardez-moi ce jarret, lorsqu'il relève un peu ses étoffes. Quelle étoffe ! Il est du bois dont on fait les bois flottés, ou je ne m'y connais pas. Pas un seul moment de flottement dans cette silhouette étudiée. Ne pouvez-vous comprendre cela, même sans avoir fait des études ? Ce n'est pas Dupardon, ce n'est pas Lampaulski, ce n'est pas Mgr, c'est un fait ! Comprenez-vous ? Un fait ! Un fait qui est une fête pour les yeux, une fête pour l'esprit. L'Esprit saint descendu sur les flots déchaînés, le maillon de la chaîne amie des libertés ! Je ne sais pas, moi, Mek-Ouyes... faites un effort, mon vieux, trouvez une formule qui signifie votre générosité de beau joueur ! Mgr D. de L. vient nous rappeler à notre devoir. C'est vraiment un républicain. Regardez, dans sa main gauche, ce n'est pas un missel qu'il tient, ce n'est pas San-Antonio dans la « Pléiade », ce n'est pas l'*Apocalypse* ! Patron, vous n'auriez pas une paire de jumelles ? Merci. J'en étais sûre ! C'est le décret du Monde-Mondes prenant acte de la volonté populaire de nous voir nous marier, vous, Mek-Ouyes, et moi,

Agatha de Win'theuil, « pour la meilleure et pour le pire », dit le décret, est-ce une coquille ? ou cela signifie-t-il que je ne suis pas des deux la pire et que vous n'êtes pas le meilleur ? Allons, réveillez-vous, Mek-Ouyes, bon sang de bois et saperlipopette ! Ne restez pas les deux pieds dans le même vomi ! Cap sur lui ! suivons-le. Il nous montre la voie. Pêcheurs ! à toute vapeur, à large voile ! À Cracovie ! À Cracovie ! Cracovie, c'est la vie ! Mek-Ouyes, Mek-Ouyes ! Il faut lui emboîter la brasse !

– J'ai l'impression que c'est ce que nous faisons, dit Mek-Ouyes.

Soixante-sixième épisode

Le requin, monté de l'évêque, tirait le bateau qui était d'ailleurs à court de carburant. Les premiers avaient commencé par haler le second en le prenant par l'arrière, ce qui n'était pas très efficace. Ils corrigèrent le tir en tournant plusieurs fois autour du canot, le ficelant de telle sorte qu'ils pussent le tirer cette fois par la proue. En l'absence de consignes de son patron, le mousse décida que tout cela ne le concernait pas : il bloqua le moulinet avec le frein et partit se coucher. Le cap était au nord. On voguait vers le destin tracé. Pas le droit d'aller contre.

– Vous êtes tout de même très fort, Mek-Ouyes...

– Quoi encore ?

– Mais oui, très fort pour prendre toujours la tangente au moment de faire votre devoir...

– Moi ? Agatha ? Si vous saviez... Si vous saviez à quel point je n'y suis pas pour grand-chose !

– Mais si, vous y êtes pour beaucoup, vous y êtes pour trop ! Vous laissez faire, c'est tout. Vous êtes incapable d'un petit coup de pouce personnel qui vous permettrait de vaincre un obstacle. Si bien que les circonstances, évidemment, vous détournent... Si vous ne résistez pas aux circonstances, les circonstances s'emparent de vous ! Heureusement, il y a les coïncidences. La rencontre d'un cheval ailé et d'une aigle républicaine, par exemple... Vous ne l'aviez pas prévue, celle-là !

– Je l'ai acceptée.

– Vous n'aviez pas le choix.

– C'est vrai.

– Ni l'arrivée de Lampaulski, il y a cinq minutes. Vous êtes coincé, cette fois.

– Non, non. Je ne vois pas ça comme ça.

Un ange passa. Agatha de Win'theuil tendit un bras vers le large :

– Oh, un paille-en-queue !

– Aïe ! dit Mek-Ouyes qui se plia en deux.

– Qu’avez-vous ?

– Rien, rien. Une hallucination. Je ne sais pourquoi... J’ai cru voir que vous m’enfonciez une paille coudée dans le méat. Un supplice.

– Mais, Mek-, pour qui me prenez-vous ?

– Pardonnez-moi, c’est plus fort que moi.

– Vous ai-je habitué à vous tortionner ?

– Mais non, mais non.

– Vous me faites du mal. J’ai envie de pleurer. Vous ne tenez pas debout. Allez dormir.

– Oui.

Mek-Ouyes s’étira et bâilla. Il descendit dans la cabine et plongea sur la couchette et sur le ventre et chez Morphée. Il n’aperçut même pas le mousse qui l’avait précédé.

Agatha de Win’theuil fut envahie d’un immense tombereau de tristesse qui se renversait sur elle. À quoi bon tous ces efforts de conviction ? À quoi bon ces préparatifs et ces rêves éveillés ? Mek-Ouyes ronflait déjà, insoucieux de tout son équipage et de ce qui l’attendait au bout. Où était le beau temps de ses convictions et de ses actes ? Si Mek-Ouyes voulait... et si Lampaul pouvait... Si Lampaul pouvait faire autre chose que désigner le cap... Mais Mgr Dupardon avait décidé d’être le navigateur infatigable, l’argonaute Lyncée qui ne tournerait pas la tête qu’il n’eût atteint au moins le Bosphore. Rien d’autre. En attendant, que faire ? Agatha n’avait pas sommeil. Agatha décida de grimper à l’échelle où était le marin pêcheur.

– B’soir, dit-elle.

– B’soir, dit-il.

Il était assis sur son siège, les pieds posés sur le bastingage. Il fumait et réfléchissait. Inutile de tenir la barre. Il avait compris qu’il devait laisser faire, les voies de l’épiscopat étant impénétrables autant qu’irréversibles.

Agatha n’ajouta rien à son « bonsoir ». Elle s’assit auprès de lui et posa sa tête sur son genou. Alors, d’une voix égale, sans même la regarder en face, l’homme commença, comme pour lui-même, une déclaration.

– Je suis heureux, Agatha de Win’theuil, que vous soyez à mon bord. Je suis vos aventures depuis tant d’épisodes que je veux fêter ce moment par un petit discours d’admiration. Voulez-vous ? D’abord, que je me présente. Je m’appelle Don. *D.o.n.* Prononcez ça comme vous voudrez. Si mon père et la mère m’ont appelé ainsi, c’est sans doute qu’ils voulaient mettre de bonnes choses dans mes mains, au moment de me lancer sur mes deux poumons dans l’atmosphère, et bientôt sur mes deux jambes par les chemins. J’ai accepté mon nom, et j’ai tenté de le prendre comme une graine qui devait germer. Alors, je grandis, et ne fis d’ailleurs que le minimum puisque au bout du compte je ne dépasse pas, vous le voyez, le mètre soixante. C’est lorsque j’atteignis ce niveau modeste de la toise que m’est arrivé le premier événement un tout petit peu notable et mémorable. Voici de quoi il s’est agi.

Soixante-septième épisode

« J'étais, continua Don, le fils reconnu de mon père. Il m'avait appris la pêche, en deux temps. D'abord les sorties l'après-midi par mer calme avec retour au petit soir et puis, un jour, à la puberté, une première initiatique fois, le premier départ qui s'était fait dans la nuit du tout petit matin. La différence était radicale. Non sur le plan des prises qui se ressemblaient fort, mais du fait de cette ambiance quasi clandestine ou de contrebande qui affectait l'état d'esprit du lève-tôt. Quatre heures du matin, c'était l'heure de certain privilège, le saut dans l'âge adulte, le regard sur notre île qui se détachait bientôt, forme noire, sur un fond de ciel qui s'éclaircissait. Le nuage central, qui chapeaute si souvent la montagne, a été avalé par la nuit. C'est l'heure de toute visibilité. En mer, la population ne s'est pas réveillée, ce qui est une façon de parler, puisque les poissons n'ont pas d'autres paupières que la nuit elle-même et que je ne sais pas très bien dans quelle mesure ils dorment. J'ai douze ans. J'ai déjà vu des dauphins, des requins, des baleines et des baleineaux. J'ai vu les poissons volants et deviné les coryphènes à fleur de mer. Je sais de bonne science qu'il n'y a aucune raison de penser que la sirène de mes livres dispose de quelque référent dans l'expérience. Je garde pour moi mes objections : que le coelacanthé antédiluvien a été sorti vivant de sa légende, que la dernière irruption de la Soufrière a fait remonter des grands fonds des espèces inconnues du fait du chauffage soudain des eaux... Alors, en catimini, sans jamais, au grand jamais, en parler à quiconque, je ne cesse pourtant pas de guetter la sirène, en toute connaissance encore de ce qu'est le lamantin.

« Les pêcheurs, vous ne l'ignorez pas, ne sont pas, en règle générale, des passionnés de la plage. Leur océan est un miracle de tous les risques pour lequel il faut éviter absolument de devoir nager sur le ventre et le dos. Si tu dois nager, c'est qu'il est déjà trop tard. Mon père sortit tous les jours de sa vie, quelle que fût l'agitation des flots. Il enragea lorsque les autorités commencèrent à interdire toute sortie au moment des grands cyclones. De père en fils, il ne savait pas nager. De la lignée, je suis le premier à savoir à peu près, sans être pourtant un foudre de crawl. J'ai regardé les fonds avec un masque et un tuba (pas plus loin que le lagon). Je sais que mes proies s'intéressent aux petits poissons zébrés.

« Laissez-moi vous dire qu'un jour, Agatha de Win'theuil, j'avais, oui, douze ans révolus et pas davantage, j'ai croisé sur le port une famille zoreille, conduite par la mère qui était une femme très haute et très longue, en robe toute blanche et chapeau de paille plus vaste qu'une plantation de filaos sur le rivage. Elle était suivie d'un mari qui n'arrivait pas, loin de là, ni à la cheville de sa beauté ni à suivre le rythme de sa course. Il portait deux enfants dans ses bras, quand sa femme pourtant décidée était comme traînée en laisse par une fille de mon âge qui tenait à la main un bénitier (le coquillage) d'une taille exceptionnelle. L'enfant n'était pas en colère. Elle ne criait pas. Elle ne pleurait pas. Elle argumentait. Sa mère devait porter le bénitier, puisque le père, déjà, avait deux fardeaux et qu'elle-même, la petite fille, avait bien autre chose à faire de ses deux mains, en termes de découverte et d'investigation, que d'en consacrer une à traîner sa famille et la deuxième

à ce travail de domestique. Si cela devait continuer comme ça, glapissait la fille d'une voix déchirante, elle lancerait le bénitier sur le béton de la jetée et la question serait réglée ! Sa phrase suivante, qui parlait d'un désir de cornet de glace, était au contraire prononcée avec une douceur de mangue, et nullement dans une stratégie d'imploration. J'étais ébahi. Je suivis le groupe comme j'aurais emboîté le pas d'une parade de cirque, mais en me cachant, en redoutant par-dessus tout que ma curiosité n'attire l'attention de ce phénomène de volonté pure et dure et douce... Et c'est à ce moment que son regard, qui balayait la réalité avec une acuité imparable, comme s'il n'était pas question pour lui de rien perdre du potentiel, tomba sur moi et me fixa comme l'épingle fixe le papillon à son support de liège. Vous m'écoutez toujours, Agatha de Win'theuil ? Vous savez qui était cette jeune fille ?

– C'était moi, Don.

Soixante-huitième épisode

– C'était vous, en l'état de développement où vous vous trouviez. Votre regard, je ne l'ai jamais oublié. Jamais je ne pourrai l'oublier. Vos accompagnateurs s'étaient arrêtés, soulagés de cette pause inespérée. Les deux petits enfants qui étaient perchés sur les bras de leur père tendaient la main vers leur grande sœur, une main qui en disait long sur l'admiration qu'ils lui vouaient. Leurs bouches disaient « Agatha, Agatha », comme si c'était un mantra. Le père reprit son souffle. La mère ôta ses chaussures blanches qui lui avaient blessé les pieds, c'était visible : l'un était en sang. Elle se battait à présent avec la brûlure que lui occasionnait le sol ensoleillé. La fille réfléchissait en me fixant. Je pensai qu'elle avait eu le temps de renoncer à son premier mouvement qui eût consisté à m'embaucher séance tenante, à me jeter le bénitier dans les mains – pas pour que je les y trempe – avec une ou deux piécettes en guise de salaire, que la mère aurait été chercher dans la poche du père, le tout culminant en un mouvement de tête décidé qui aurait eu signifié que je devais me joindre au groupe. Il n'y eut rien de semblable. La rayonnante fille me demanda le plus simplement du monde si j'avais quelque chose à faire de mon temps, aujourd'hui, et comme je balbutiai quelque chose qui, à la rigueur, pouvait être compris comme un « non », elle me prit la main, me sacra son ami du moment, eut un regard au reste de sa caravane comme si c'était le peloton de cavalerie, et m'entraîna dans la poursuite de sa promenade. Bien sûr, la graine de serviabilité amiable qui était en moi, laquelle ne doit pas être confondue avec la servilité volontaire, poussa dans le creux de ma main libre et je dis à ma première amie (« nouvelle amie » n'aurait pas eu de pertinence) qu'il me serait agréable de la soulager de son fardeau de bénitier. Sans même me répondre ou laisser paraître

qu'elle n'attendait que cette proposition, pensant déjà à tout autre chose, elle me confia le grand coquillage et me demanda tout de suite où il était possible de se baigner agréablement à Saint-Pierre au milieu de beaux poissons. Je lui désignai du regard la direction d'un morceau de lagon que je savais calme et préféré des métros. Sans hésitation, il fallut s'y diriger, ce qui n'était pour moi qu'un indicible plaisir que ne partageait pas le reste de la troupe pourtant docile. Quand nous sommes arrivés sur la plage, le vent était heureusement frais. La mère, le père et ses deux fardeaux s'arrêtèrent sous un filao. Les deux petits s'assirent tranquillement dans le sable, occupés avec les coraux blancs et les mégots de cigarettes. Qui de droit me conseilla, me demanda gentiment, me donna l'ordre sans réplique, bien que formulé dans la douceur, d'aller poser le bénitier avec le trésor de guerre que constituait le cercle de famille. Je m'exécutai respectueusement, saluant monsieur et madame avec toute la déférence dont j'étais capable. Quand j'eus le dos tourné, j'entendis madame dire que j'étais bien élevé. De retour auprès de mon gouvernement, je vis que mon gouvernement avait quitté sa robe, qu'elle était en slip de bain, avec rien du tout en haut que deux petits seins à peine formés dont j'avais quelque peine à détourner les yeux. Quant à moi, je n'avais pas de maillot, rien que ce mauvais short qui devait sentir le poisson. Je fus débarrassé de ma chemise en un clin d'œil sans avoir pu protester. Alors, vous avez voulu savoir si j'ouvrais les yeux dans l'eau salée.

– Et vous m'avez répondu que oui, Don.

– Et vous m'avez répondu que, vous, non.

– Oui.

– Et vous avez ajouté que vous détestiez les masques, que l'eau salée passait toujours sur les côtés du masque, que vous aviez tout de suite de l'eau dans les narines, que vous buviez la tasse et que l'eau salée, c'était immonde, que ça ressemblait à de la soupe et que vous détestiez la soupe. Pourtant, vous vouliez voir les poissons ! C'était indispensable à vos désirs. Vous vouliez compter les rayures des poissons rayés et admirer les couleurs qu'on voyait dans les livres. Vous aviez votre plan. Je n'avais plus qu'à l'exécuter. Vous ne m'avez pas demandé si je savais nager. Or, je ne savais pas nager.

Soixante-neuvième épisode

« En fait, je ne savais rien faire. À peu de chose près, rien de rien. L'évidence me sautait aux yeux. Je n'avais aucune preuve, après tout, que la petite Agatha en savait davantage, mais je voulais que cela soit, afin que sa figure, déjà exceptionnelle, à cent coudées de ce à quoi j'étais habitué, soit à la hauteur de mon admira-

tion. Je cachai donc que nager m'était une nouveauté absolue, entrai dans l'eau avec elle, la main dans la main. J'entendis le "faites bien attention !" de la maman sous le filao, le "il n'y a pas de fond !" du papa rassurant, les "pus loin, pus loin !" des petits, et j'entrai dans le flot en essayant d'imiter à la fois Agatha que j'avais sous les yeux et la coryphène que je connaissais bien, elle, qui était même la seule chose que je connusse un peu. Je fus grandement aidé, je le sus plus tard, par le fait que je mis tout de suite la tête sous l'eau avec les yeux grands ouverts, ce qui fait que je ne me posai pas la question de savoir s'il était dangereux que je coule... puisque je ne coulais pas. Avancer, cependant, était une autre affaire. Instinctivement, je battais des pieds, grattais la mer comme une taupe avance en creusant sa galerie. Surtout, je voyais ! Agatha manifesta tout de suite une certaine impatience : j'étais trop personnel, je me rinçais l'œil (c'était le cas de le dire) dans mon coin, quand nos accords avaient stipulé que je devais regarder pour elle et pour personne d'autre, en tout cas pas pour moi-même. "Parle ! me dit Agatha de sa voix autoritaire, parle ! Tu dois me décrire ce que tu vois, tu ne dois rien garder pour toi. Égoïste !" Je gagnai du temps en expliquant qu'il fallait chercher dans le lagon un récif de corail un peu sérieux, car c'est autour de lui et nulle part ailleurs que les poissons venaient s'ébattre, se cacher, se fixer. J'en trouvai un bientôt et fus au pied du mur, d'autant plus que l'eau était si claire que mon amie apercevait de temps en temps, trop furtivement, un petit corps de poisson clown ou d'ange empereur. "Tu dois me dire, s'énervait-elle, qu'il a une forme de bouillotte, que son corps est rayé de blanc sur un fond bleu électrique, à moins que ce ne soient des rayures bleues sur fond blanc, qu'une séparation d'un noir profond permet au jaune d'or de la tête de mieux ressortir, tandis que la petitesse de l'œil s'installe elle aussi dans un filet noir délinéant la bouche blanche." Sans oser le dire à haute voix, je pensais qu'elle n'avait pas vraiment besoin de moi, mais elle prit les devants et m'expliqua que ce qu'elle savait était dans les livres, qu'elle l'avait lu dans les livres et qu'elle avait besoin d'une deuxième couche de connaissance, autrement motivée. Alors, je commençai à me mettre sérieusement au travail. Ce n'est pas que les mots ne me venaient pas. Des mots me venaient, entraînant dans leur sillage des mots qui me fuyaient : comment s'appelle ce mouvement brusque quand un poisson décide de changer de direction ? Je ne connaissais pas le mot "concave" et "convexe" non plus. Je me rendais compte que mon vocabulaire ne savait rien des nuances chromatiques. Et surtout, j'étais capable de lancer des mots dans l'oreille d'Agatha comme des petits cailloux qui n'étaient même pas montés sur un fil, le fil de ce que je ne savais pas nommer "syntaxe". J'entrevis le métier de la langue, je balbutiai, je bus la tasse. Des mots voletèrent dans les airs, humides et salés. Beaucoup d'autres ne firent que des bulles dans la petite profondeur. "D'accord", dit simplement Agatha que je sentis vexée comme un pou. Elle s'était mise debout dans l'eau, froidement furieuse, comprenant qu'elle avait misé sur le mauvais cheval et regardant tout autour d'elle s'il n'y aurait pas par hasard un autre particulier un peu plus déluré sur le plan du langage. L'effet du petit vent frais sur ses seins sortis de l'eau en avait resserré le tissu et exhibé la pointe. Comme elle avait changé ! une jeune fille. Je compris aussitôt ce que c'était que le premier amour, la passion sans mesure, ainsi que la certitude de l'éloignement. Et c'était d'autant plus vrai, Agatha, que vous aviez aperçu un autre nageur à dix mètres de là. Lui-même ne vous avait pas ignoré...

– Je m'en souviens parfaitement, dit Agatha en embrassant tendrement le genou de Don.

Soixante-dixième épisode

– Ce garçon était japonais. C'était évident. Chez nous, les Japonais s'intéressaient depuis longtemps à nos terrains de pêche. Ils nous vendaient aussi leur matériel. Nos moulinets viennent de chez eux, ceux que vous avez maniés tout à l'heure. Ce garçon nageait bien. Lui non plus n'avait pas de masque et de tuba. Lui aussi ouvrait les yeux dans l'eau salée, ou comment expliquer autrement qu'il affectionnât de rester immobile la tête sous l'eau, le corps impeccablement horizontal, les orteils qui battaient le flot un à un dans une économie de moyens ahurissante ? Il avait aperçu la jeune fille et notre scène de ménage, quoique retenue. Rien ne lui avait échappé, jusqu'à l'exhibition mammaire, quoique discrète. Il commença à tourner autour de nous, je devrais plutôt dire autour d'Agatha, en nageant avec élégance jusqu'au bout d'étirements démesurés, et ressortant les yeux écarquillés comme s'il avait vu comme je vous vois les sept merveilles du monde. Je dis cela parce que moi, ces sept merveilles, je ne les voyais pas ailleurs que sur vous-même : les yeux, les seins, les jambes et la chevelure... Mais je compris tout de suite que mon temps était fini. Je n'avais plus qu'à m'éclipser, c'est-à-dire sortir de votre cercle, lui à la périphérie et Agatha le centre. Je ne m'éloignai pas si rapidement qu'il me fût impossible d'entendre son nouvel ami lui parler dans sa langue. À l'évidence, Agatha ne parlait ni ne comprenait le japonais ; de même le soupirant ne parlait ni ne comprenait le français. Quelle importance ? Il enregistra tout de suite le fait que la jeune fille ne voulait pas se mouiller la tête entière ni tremper le nez dans l'eau salée, et qu'il pouvait fort bien devenir ses yeux. Alors, je le vis se diriger vers les meilleurs coraux du lagon, suivi de sa compagne docile qui s'attendait au meilleur. La dernière scène que je vis et entendis fut un long discours passionné dans une langue opaque prononcé par le garçon qui ajoutait de temps à autre un geste effleurant l'épaule, dessinant un sein dans le vide, amorçant un embrassement de la taille... Agatha écoutait de toutes ses oreilles, comprenait ce qu'elle voulait, ni plus ni moins. Elle était aux anges et minaudait. Je disparus dans les flots, du côté opposé du filao où était la sainte famille au repos. Personne ne vit ma fuite piteuse. Et me voilà, ce soir, auprès de vous. Avez-vous appris le japonais, Agatha de Win'theuil ?

– Non. Je vous ai cherché après la conférence sur les poissons. Le type devint rapidement assez ennuyeux. Mais vous-même, j'espère que ça ne vous a pas trop désespéré. Je m'en suis voulu de ma grossièreté. C'est toujours resté une honte. Je

crois qu'après cela, j'ai fait des choses bien pires simplement pour essayer d'oublier celle-ci. J'en ai rêvé longtemps. Je vous voyais revenir en noyé.

– J'ai préféré prendre ça comme une leçon. Tout de suite, je me suis juré...

– ... d'apprendre à nager !

– Non. Surtout pas. Je me suis juré mieux que cela. Je me suis juré de devenir un champion de langage. J'ai travaillé comme un fou. Je suis retourné à l'école, que j'avais répudiée pour la pêche. Je me suis inscrit dans deux écoles, afin de suivre la scolarité deux fois. C'était à peu près possible en jonglant avec une classe qui ne travaillait pas le mercredi ni le samedi et une autre qui, au contraire. Au prix d'un peu d'absentéisme ici, j'allais à l'école là, quand l'autre était fermée. Comme mon niveau devenait bientôt excellent, on admettait très bien mes disparitions pour lesquelles je rédigeais d'ailleurs des mots d'excuses parentales de la plus haute éloquence. Je gravis tous les échelons de la fin de l'école élémentaire (j'avais repris les choses à la base) jusqu'au lycée. On voulut m'envoyer en métropole, m'inscrire au concours général, ou en classe préparatoire aux grandes écoles, que sais-je. Mais je refusai toujours. Je me disais que la khâgne sentirait toujours le hareng, et que je ne renierais jamais la mer, le large, le fil, le bateau, la pêche. Secrètement, je n'avais au fond qu'une idée en tête : vous revoir, et vous revoir sur le même élément liquide qui avait vu notre première rencontre. Aujourd'hui, vous êtes arrivée.

Soixante et onzième épisode

– Don, dit Agatha de Win'theuil très impressionnée par où ça passe, décontenancée même dans son expression, voire déstabilisée jusque dans son décontenancement, je savais bien que vous étiez doué, c'est-à-dire que vous en aviez des. C'était évident dès. Je veux dire dès que je vous vis. Vivi. Des dons. Parole de dondon que je ne suis pourtant guère peu beaucoup. Vous voyez, j'en perds mon latin de français, mon alpha et mon bêta, j'en perds mes os, mes gars, et tout mon grec. Je ferais mieux d'accoucher sans plus attendre ou alors d'aller me. Il y a des jours où il vaudrait mieux ne pas se lever de la couche qu'on tient. Vous vous vouliez un peu imbé- inhibé imbécile, Don, mais vous vous vouliez du mal pour de faux. Daniel n'aurait pas aimé ça. Depuis le jour où je me suis donnée, Don, à mon premier amour, à mon premier Adam (qui n'était pas japonais), et pas du tout à mon grand dam, celui que je nommai « mon Adam » ou encore « m'Adam », sans voir ni entendre que je tombais sur un bien étrange palindrome, vous étiez dans mes mémoires, mes souvenirs moirés. Pourquoi quoi ? Vous savez quoi ? Oui, pourquoi quoi ? Quand on aime, est-ce qu'on retombe sur soi-même ? Pourquoi croire qu'on va innover radicalement quand on sait de quelles racines

on s'extrait ? Je ne regrette, je ne regratte rien du passé par où ça me démange. Je ne déchante rien, pour n'avoir pas chanté ni même hanté chantiers et chanteries. Je le retrouve, et point à Nogent le retrouve, le premier de tous, le petit Cafre cafré noir dont le genou a un goût de pêche et de croûte de sel, si bon que c'en est un péché pour un rendu, surtout après tout ce que j'ai dégobillé de banane et débigoché de tuiles. On ne va pas refaire et se refaire, refaire et repasser les plats de l'histoire qui a été la nôtre dès le début du commencement. Comme ensemencement, ça se pose là, tout de quand même : on lance une petite graine de sésame et seize âmes sur un seul épi apparaissent, ou pas une seule, seize corps au pied d'un seul poteau d'exécution. Monsieur-tout-le-monde-mondien n'a pas forcément inventé la poudre d'escampette. Y en a qui tiennent bon. On ne peut pas demander à une seule lune d'avoir deux faces cachées ! Que voulez-vous que j'y pile ? À quoi sert un coup de frein quand on est sur une nappe d'huile ? C'est là le sort de la troisième narine. Depuis que je sais que je ne suis qu'un sas entre toi et l'autre, un ça entre soi et soi, je sais bien que ça va et que ça vient, que ça ira, ça ira, ça ira, et que ç'aura été après le printemps, temps maussade après beau temps et ce dernier après la pluie. Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Don, mon Don paisible accroché à sa barre ? Tu vois, aujourd'hui, je te parle sur un autre don. Ma vie d'existence n'a trop longtemps été qu'un rêve de plaies et de bosses, d'autorité patronale, de coups fourrés et pas toujours à la pâte d'amante, je te prie de croire ! Avais-je assez entendu que la politique, c'était le cambouis, que fallait aller au charbon en passant par le pot au noir ? D'aucuns pensent que c'est Mek-Ouyes qui m'a amendé, la belle affaire ! le bel offert, la belle offrande ! Je vous ferais remarquer qu'en ce moment il dort et que de toutes les vagues du Monde-Mondes il n'en aura pas gobé une seule, ce pauvre Jehan-Jehan de nulle part. Mais non, c'est non, c'est non de non et non de chez non, c'est tout autant vous, Don, qui m'aurez sortie de mes or, ni, car et de mes ornières afin que demain soit vraiment un autre jour qui ne ressemble à personne d'autre. Nous avançons à grande allure, quoique nous ne soyons pas partis depuis lurelure, grâce à cet animal d'évêque qui mouille la chasuble, ça on ne peut pas dire le contraire. Vivement qu'il devienne pape, que je l'épouse lui aussi. Et puisque je mets la conversation là-dessus et que je vois que tout ce que je vous raconte a la faculté de vous faire bandarder un max, comment dire ? voilà-t-y pas que §\$¶ø“€&»=<><İ∞ ma langue se fourche comme un vieux cheveu de mon neveu, on dirait bien que je perds autant de moyens que vous n'en aviez guère quand je voulais que vous me parlassiez des poissons en termes julioverniens : « des lophies, auxquels leurs mouvements comiques ont valu le qualificatif d'histrions, des commersons noirs, munis de leurs antennes, des balistes ondulés, entourés de bandelettes rouges, des tétrodons-croissants, dont le venin est extrêmement subtil, quelques lamproies olivâtres, des macrorhinqes, couverts d'écailles argentées, des trichiures, dont la puissance électrique est égale à celle du gymnote et de la torpille, des notoptères écailleux à bandes brunes et transversales, des gades verdâtres, plusieurs variétés de gobies, etc., enfin, quelques poissons de proportions plus vastes, un caranx à tête proéminente, long d'un mètre, plusieurs beaux scombres bonites, chamarrés de couleurs bleues et argentées, et trois magnifiques thons que la rapidité de leur marche n'avait pu sauver du chalut ». Bref, Don, en un mot commençant, voulez-vous m'épouser, vous aussi ?

Soixante-douzième épisode

– Don, ai-je été suffisamment claire ? ajouta Agatha de Win'theuil. Je vous ai demandé si vous aussi vous acceptiez ma main. Vous ne répondez toujours pas. Vous êtes muet comme douze confessionnaux, non, davantage. Ce que je demande trois fois est sérieux : si je vous épousais, vous aussi, est-ce que cela vous conviendrait ?

Don ne paraissait pas très enclin à donner une réponse rapide. Était-il flatté ? Possible. Était-il vexé de ne pas être considéré comme un prétendant unique ? Peu probable. Au vrai, ce « vous aussi » l'indifférait. Il n'y avait aucune maladie à en faire. Il restait, de positif, qu'il était en chemin avec celle qui se promettait en direction du territoire prévu pour la noce officielle, mek-ouyienne et démocratiquement réclamée. La situation ne manquait pas d'exceptionnalité. Cela apprécié, il ne balança pas longtemps, conscient qu'il était peut-être que la caresse insistante dont il bénéficiait depuis plusieurs minutes n'irait pas au bout de toutes ses promesses s'il ne répondait pas positivement à la proposition d'Agatha dans son engageante globalité.

– Oui, déclara-t-il d'une voix posée en saisissant la main parfaite.

– Alors, consommons ! dit la leader du Monde-Mondes.

Consommer, dans la bouche d'Agatha, n'était pas de la petite bière ou du rhum coupé d'eau. Consommer signifiait arracher à la peau sur laquelle elle avait jeté son dévolu une certaine quantité de couleur, de chaleur ou de fraîcheur qu'elle ne finirait par rendre qu'au prix d'un échange égalitaire, signe qu'elle donnait dans l'amour le même grammage de sentiment charnel qu'elle recevait. De temps à autre, Mgr Dupardon de Lampaulski, qui tenait son cap avec beaucoup de conscience à trente mètres de fil, jetait un coup d'œil de connaisseur sur les ébats du pont supérieur. Il prenait des notes mentales sur la gestuelle donienne qui n'avait que peu à voir avec ce qu'il connaissait des habitudes de l'hémisphère nord. Ainsi, de même que les baignoires et lavabos se vident dans l'hémisphère sud en sens inverse des aiguilles d'une montre, le mouvement de la langue de Don dans le nombril d'Agatha de Win'theuil ou dans son doux vagin obéissait à cette particularité physique. Pour un de ces baisers à pleine langue, dont Mgr pouvait en outre inférer la perpétration pénétrante chez les deux sujets, il en allait probablement de même, encore qu'il fût difficile de le vérifier. Dupardon en était réduit à noter dans sa tête des hypothèses qu'il se promettait surtout d'essayer par lui-même, pour peu qu'il fût bientôt en situation de mener concrètement l'expérience avec quelque soprano du chœur de sa cathédrale.

Les deux époux n'avaient pas conscience d'être ainsi livrés à l'analyse lampaulskienne. Chacun ouvrait pour l'autre toutes ses écoutilles, le plus largement et de la façon la plus heureusement lubrifiée qu'il leur était possible. Aucune sorte de tissu n'avait tenu en place sur leurs membres actifs. Agatha poussait ça et là de petits cris de sauvageonne, comme si elle voulait, de cette façon post-simiesque, rendre un hommage régressif à la langue fleurie de Don qui ne renonçait à aucune métaphore génitive, à grand coups de l'« enclume de tes reins », de la « poutraison

apparente de tes jambes galbées », de la « décollation de Jean-Baptiste de ton décalotage de mon gland », du « bandit manchot de ta fente », du « souvlaki de mon cœur sous le tien », de la « nuit matelassée de ton râble », de la « devanture du fleuriste de ton dénudement », de l'« abstraction attentive de tes collines du Perche », de la « condition des soies de tes poils presque invisibles », de la « clarté nocturne et oxymorique de tes aisselles », du « système décimal de tes orteils », du « renard argenté de ta salive », et de « ... », et de « ... », et de « ... », et ainsi de suite jusqu'à plus soif, pour ne pas dire jusqu'à la nausée du poème poétique.

Alors, la langue de Don s'agita autour d'une aréole agathienne, mais cette fois dans le sens des aiguilles d'une montre.

– Eh bien, dit Mgr Dupardon de Lampaulski, nous avons fini par le passer, cet équateur !

Soixante-treizième épisode

On ne pouvait pas dire que Don restait sur son quant-à-soi. On ne pouvait pas lui reprocher de boudier son plaisir. On ne pouvait pas l'accuser de mollir. Don était tout entier à ce qu'au plus secret de lui-même il avait toujours rêvé de vivre.

Comme Agatha de Win'theuil faisait en sorte que cette croisière nuit de noces soit en tout point inoubliable, elle allait à l'extrémité des choses connues de l'amour et n'en sollicitait pas moins son partenaire d'inventer des solutions, jusque-là demeurées imaginaires, aux problèmes de l'accouplement. On prit vraiment son pied, comme la lectrice l'a peut-être déjà compris. Parfois, cela n'alla pas sans douleurs physiques, heureusement tempérées par la gentillesse du pêcheur, la ténacité de la dame et un versement de part et d'autre de larmes heureuses-douloureuses qui représentaient une réaction saine, une alerte protectrice.

– Je crois que nous l'avons passé, ce Bab el-Mandeb, dit Dupardon à Lampaulski sous l'œil bienveillant de Mgr.

Les deux amants, l'un ayant pénétré dans l'oreille de l'autre, cherchaient l'orgasme auriculaire qui, pour autant, ne dépenserait pas toute la somme que deux êtres attirés l'un par l'autre étaient capables de verser au pot commun. Si toutes les économies de chacun partaient en fumée en un coup, ce serait la tristesse animale du post- que les deux redoutaient comme la peste. Il fallait que l'amour fût un casino réussi, un lieu de chance où toute pièce engagée dans une fente en recevait deux (ou davantage) en retour. Il fallait que l'accouplement fût un placement de bon amant de famille, avec des intérêts calculés sans attendre et touchés sur-le-champ. Il fallait que la chose fût une entrée en jouissance, sans le moindre retard, d'un lieu d'habitation qui ne serait jamais d'habitude.

C'était la nuit, à peu près fraîche, ce qui n'empêchait pas qu'on avait les joues écarlates sur le chantier de la douce empoignade à pleines mains en pleine mer. Les sangs affluaient aux extrémités, attirant les moustiques. Le sang sortait par gouttes sous les dards. Le sang chauffait sous la croûte de peau blanche comme celle du lait ou noire comme l'encre du supion. Les frottements allaient jusqu'à cette extrémité qui ne s'appelle pas encore brûlure, mais c'était du peu au jus.

– Tiens tiens, dit l'évêque, il semble bien que la mer Rouge n'ait pas volé son nom !

Il y avait de la transpiration dans l'air et sur la mer. Il y avait de la production d'eau hors des pores de la peau, au point que l'homme au requin artificiel ne put que dire dans sa barbe de deux jours :

– Suez ! Et il ne s'agit pas d'un verbe à l'impératif. De quel droit, au demeurant, l'utiliserais-je ? Il serait bien superflu si je l'adressais au courage insensé d'Agatha de Win'theuil. Entrons plutôt dans le canal.

La petite main d'Agatha de Win'theuil, la gauche, qu'elle avait si bien serrée en forme de poing qu'il s'en pressait une huile d'amour extraordinairement lubrifiante, était à l'intérieur de Don. Elle était entrée sans violence pour lui donner à l'intérieur le goût de la gentiane genre Avèze.

– Hou là hou là, s'exclama le patron du remorqueur, il semble bien que le grand lac Amer soit à présent derrière nous : on avance, on avance ! C'est bientôt Port-Saïd et la petite Europe ancienne, quoique l'Afrique ne le soit pas moins...

Don s'était mis debout, il avait placé sa partenaire au-dessus de sa tête, allongée bien droite, les bras collés le long du corps et le dos au ciel, son pubis reposant sur la bouche du porteur : point de contact et d'équilibre, et il la faisait tourner comme une assiette au bout d'un bambou, de plus en plus vite, pour un orgasme absolument inédit qui fit pousser deux cris lexicalisés à la victime consentante : « *Dīas Trop !* » C'était une plainte, et c'était une énorme satisfaction, tout à la fois. Le double cri fut poussé avec une force terrible qui eut pour premier effet de réveiller Mek-Ouyes, lequel apercevant le tableau n'eut que ces mots :

– Oh pardon ! je croyais que nous allions à mon mariage.

Soixante-quatorzième épisode

Mek-Ouyes s'étirait, s'étirait, s'étirait en longueur. Il tirait tellement à la ligne de son étirement que c'en était attendrissant. Il était un grand bébé plein de douceur qui hésite encore entre veille et sommeil. Il grattait les poils fougueux de sa poitrine en faisant l'effort de retrouver tous les tenants et les aboutissants de la situation qui était la sienne. Sa mémoire se rebâtissait. Ah oui... il n'y avait pas

que le mariage projeté, il y avait la pêche, il y avait la mer, Agatha de Win'theuil et Dupardon qui tirait son troupeau.

Don s'était rhabillé rajusté. Il avait remercié sa femme, laquelle lui avait rendu la pareille avec sa liberté et son bateau.

– Rentrez chez vous, Don. Je reviendrai de temps en temps accomplir mon devoir conjugal avec vous. Je vous le promets.

– Je vous attendrai paisiblement, chère, chère Agatha, ma femme. Je pourrai vivre beaucoup de semaines sur le seul souvenir de notre nuit de noces.

– Au revoir, Don.

– Il vous faut affréter un autre bateau...

– Mon fiancé va s'en charger. Mek-Ouyes va s'en occuper. N'est-ce pas, Mek-Ouyes?

– Lampaul nous fait des signes. J'ai l'impression qu'il a déjà trouvé ce qu'il nous faut.

Mgr Dupardon de Lampaulski était au téléphone. La teneur de sa conversation était inaudible dans son détail, mais il paraissait négocier pied à pied avec un correspondant. Le bras de fer téléphonique s'acheva soudain à la satisfaction visible de Mgr. Alors, le groupe fut réuni et se tomba dans les bras. Afin d'abrégé de déchirants adieux, Don et son mousse mirent à la voile, c'est-à-dire s'engagèrent à nouveau dans le canal de Suez, en route vers la mer Rouge. On laissa discrètement Agatha agiter un mouchoir et le mouiller d'une larme.

– Je viens d'avoir mon frère au téléphone, dit Dupardon par mesure de diversion.

– J'ignorais que vous eussiez un frère.

– Mais moi aussi je l'ignorais, Agatha. Notre mère nous avait caché la chose, à lui et à moi. Peut-être pour que nous ayons le plaisir de nous découvrir tardivement, ce que nous venons tout juste de faire.

– Ne me dites pas que vous vous êtes rencontrés par téléphone!

– C'est pourtant la vérité pure. Je venais d'obtenir auprès de la capitainerie du port les coordonnées du commandant du porte-pigeons *Charles-de-Gaulle* qui mouille à Port-Saïd.

– Il n'est pas le seul à mouiller à Port-Saïd, marmonna Mek-Ouyes en regardant Agatha d'un œil tendrement moqueur (une Agatha qui bâillait tout ce qu'elle savait, de fatigue post-coïtale). Mais, attendez, Mgr... vous avez bien dit « porte-pigeons *Charles-de-Gaulle*? Vous n'êtes pas sans ignorer que c'est sur le porte-pigeons *Charles-de-Gaulle* que j'ai fait, jadis, mon service militaire!

– Bien sûr que je ne suis pas sans l'ignorer, dit Mgr en haussant les épaules, puisque Ian Monk peine à en terminer la narration qu'il a pourtant, à ce qui se dit ça et là, brillamment commencée.

– Hé oui, dit Mek-Ouyes tristement, il préfère la translècheune de marquettinge et compter les mots dans ses admirables poèmes populistes olé-olé-gore. Enfin, c'est comme ça. J'espère tout de même qu'il nous reviendra... Et qu'est-ce que vous voulez en faire de ce porte-pigeons *Charles-de-Gaulle*? Je vous préviens tout de suite que je ne mettrai pas le pied sur ce pont-là, même si vous me faites une échelle de coupée d'or.

– Vous n'êtes pas sans deviner comment se nomme son commandant...

– Alors là, je donne ma langue à la chatte la plus proche, dit Mek-Ouyes en enveloppant Agatha d'une œillade lascivement vicelarde (une Agatha dont les paupières se baissaient périodiquement sur les yeux sans qu'elle parvînt à les empêcher).

– Il s'agit du contre-amiral Duparski de Lampauldon.

– Don ! s'éveilla soudain Agatha, avant de retomber aussitôt et de s'allonger sans vergogne sur le môle.

– Duparski propose de nous emmener à Byzconstanboul.

– Sur le *Charles-de-Gaulle* ?

– Bah oui, pas sur le *Michel-Debré* !

– Jamais de la vie !

– Mais pourquoi ?

– Posez la question à Ian Monk !

– Mais on ne le voit jamais !

– C'est pas mon problème.

– Vous êtes chiant, Mek-Ouyes. Quand vous vous y mettez, vous n'y mettez pas beaucoup du vôtre. J'ai parfois l'impression que l'universel message d'amour de Paul de Tarse et de son idole ressuscitée n'est pas parvenu jusqu'à vos métatarses. C'est vraiment lamentable.

– Pensez ce que vous voulez, Mgr, mais je ne mettrai pas le pied une nouvelle fois sur le *Charles-de-Gaulle*. Je veux bien être un pigeon, mais en souvenir de Colombey, plus jamais de porte-pigeons et plus jamais la colombophilie ! Qu'on se le dise !

Soixante-quinzième épisode

– Lorsque je vous aurai présenté le contre-amiral Duparski de Lampauldon, Mek-Ouyes, vous ne pourrez plus dire ça.

– Qui vous dit que je vais accepter de rencontrer cet animal ?

– Amiral.

– Amiral ou contre-amiral ?

– Oui, contre-amiral, c'est en dessous. Il a encore deux échelons à franchir, vice-amiral entre les deux.

– Je croyais que vous-même vous ne le connaissiez pas encore !

– Je ne le connais pas, mais je connais la mère que nous avons eue en commun, et comme il a passé beaucoup de temps avec elle entre le sein et l'école militaire, il ne peut être qu'un homme d'exception.

– Je croyais que les militaires étaient plutôt des hommes de règle.

– Si vous avez une meilleure solution pour nous remonter jusqu'à Cracovie, je suis tout ouïe...

– Non. Parce que vous, entre le sein et le grand séminaire, vous n'étiez pas avec votre mère ?

– Non, dit sombrement Lampaul, pour moi, ce fut entre le biberon (administré par mon seul père) et le *petit* séminaire.

– Ça a dû être très dur.

– Vous ne pouvez pas savoir à quel point.

– Écoutez, Duparski, je vais vous faire une concession. J'accepte de rencontrer votre frère à la condition que ce ne soit pas à bord du porte-pigeons *Charles-de-Gaulle*.

– S'il en est ainsi, nous allons faire autrement.

Lampauldon considéra le port. Il leva un doigt et s'écria :

– Felouque !

La felouque qui passait nonchalamment dévia sa trajectoire et s'en vint accoster.

– Il va falloir embarquer Agatha.

– Je m'en charge, dit Mek-Ouyes.

– Vous allez nous conduire jusqu'au porte-pigeons, mon ami.

– Je peux le faire, dit le felouquier, mais pas par amitié.

– Vous aurez ce que vous voulez de k-ouyes, dit Mgr.

– Alors ça va. Elle n'est pas morte, au moins, votre copine ! Parce qu'elle n'a pas l'air en grande forme.

– Elle dort, mais ce n'est pas notre copine, ni la vôtre d'ailleurs. Vous ne la reconnaissez pas ?

– Elle ressemble vaguement à une ministre qu'on voit souvent dans les journaux.

– Vous êtes sur la piste, mais ce n'est pas une ministre, c'est la coprésidente.

– Alors, ça va faire un max de k-ouyes.

– Je vous vois venir avec vos grands pieds nus. Commencez donc par remonter, je vous prie, jusqu'à la darse n° 7.

La felouque s'ébranla lentement sous la poussée manuelle d'une longue perche maniée par le felouquier. Il s'agissait de se faufiler entre les vedettes, les barges et autres péniches, les porte-conteneurs qui passaient comme des montagnes brunes de rouille, les navires de police d'un gris uni et trop propre pour être tout à fait honnête. Au loin, la darse n° 7 annonçait son numéro peint, et Mek-Ouyes ne fut pas long à reconnaître la silhouette du *Charles-de-Gaulle*. Il pâlit.

– Ne pâlissez pas ainsi, Mek-Ouyes. Je vous ai donné ma parole et je la tiendrai. Vous ne poserez pas le pied sur le porte-pigeons.

– Ni dans ses eaux territoriales !

– Un navire n'a pas d'eaux territoriales, vous racontez n'importe quoi.

– Vous me roulez dans la farine des flots, Mgr.

Et Mek-Ouyes donna dos ostensiblement à la direction de la darse.

– Nous approchons, Mek-Ouyes. Surtout ne vous retournez pas. J'aperçois une compagnie de ramiers qui se livrent à des essais d'atterrissage et de décollage au milieu de quelques pioupious à pompons rouges.

Un tonnerre de bruits d'ailes répondit soudain à la trompe du navire qui entendait entrer en relation avec la felouque. Dupardon se dressa sur ses jambes et reconnut son contre-amiral de frère sur le gaillard d'arrière, qui lui ressemblait comme deux gouttes d'eau avec toutefois un excédent de superbe. Il était en bleu de travail et pas bégueule puisqu'il était occupé à nettoyer le pont de toute la fientaisie qui s'y trouvait accumulée. Il mettait la main à la pâte malgré sa pâleur qui n'augurait pas d'une santé parfaite. Mgr mit ses mains en porte-voix :

– Je vous salue, mon frère, plein de crasse. Le soigneur soit avec vous ! Vous êtes verni entre tous les drames et Mek-Ouyes, au pied de vos murailles, vous salue. Grand Neptune nageur des dieux, aidez les pêcheurs maintenant et à l'heure où ça mord !

Soixante-seizième épisode

– De quels pêcheurs leur parlez-vous exactement, dit Mek-Ouyes, des pêcheurs comme il est écrit ou des pécheurs ?

– Retournez-vous, et vous comprendrez.

Mais Mek-Ouyes ne se décidait pas. Quand la felouque changeait de position sur les indications mgriales, il tournait également pour continuer de donner dos. Tout en haut, le contre-amiral Duparski de Lampauldon était entouré d'une troupe de marins qui ressemblaient davantage à des pirates monoculaires, couturés de partout et sales comme des peignes, qu'à d'impeccables soldats sortis d'un film américain sur les exploits de la Navy. Le bâtiment lui-même ne brillait pas d'autres feux que de ceux de la rouille. Lampauldon répondit :

– Mon frère ! Donc vous existez ? Affirmatif, on dirait ! Qu'est-ce qui vous amène en nos eaux ? Au fait ! Si vous avez quelque chose à me demander, faites fissa. Nous appareillons dans cinq minutes. Nous sommes attendus à Boulconstanbyz. Pour des manœuvres monde-mondiales.

– Frère, en vérité je vous le dis, ça tombe vraiment à pic, aussi vrai que nous autres devons être impérativement à Byzconstanboul dans les prochains jours. Ne me dites pas que Byzconstanboul et Boulconstanbyz ne se trouvent pas à un jet de pierre l'une de l'autre !

– C'est exactement la même ville ! Abordez à l'échelle de coupée, grimpez et embarquez, c'est un ordre !

– Felouquier, dit Dupardon de Lampaulski désignant Agatha, vous allez prendre cette femme dans vos bras, la disposer sur votre dos et la monter là-haut. Je vous suis. Allez.

– Moi, je n'ai aucune espèce d'intention de grimper sur cette ruine, dit Mek-Ouyes.

– Comment pouvez-vous savoir que c'est une ruine ? Vous ne l'avez même pas regardée ?

– J'en ai senti l'odeur des cales ; j'ai entendu craquer les rivets ; les compartiments étanches baignent dans une eau stagnante et pétroleuse ; l'amiante se détache par écailles... Je ne donne pas cher des pauvres gens qui vont mettre le pied là-haut. En plus, au pied d'une coque de ce genre j'ai le vertige, un vertige à rebours, non point celui d'avoir peur de chuter, mais celui qu'on me tombe sur la tête. Même impression au pied d'une cathédrale... Je reste ici.

– J'allais vous le proposer, Mek-Ouyes. Demeurez dans la felouque et nous allons vous haler.

Quelques minutes plus tard, le felouquier était sur le pont avec son doux fardeau qui ne s'était pas réveillé. Mgr avait suivi lestement en essayant de ne pas trop tacher de rouille son bel habit de cérémonie. Au vingt-septième échelon, il perdit simplement sa mitre et échoua à la rattraper avec la crosse qui n'était pas pour cela l'outil idoine. Le couche-chef tomba dans les bouillons huileux. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Dupardon pensa à autre chose et demanda la meilleure cabine pour Agatha de Win'theuil, la presque meilleure pour lui-même. Il convainquit le felouquier d'aller jusqu'à Byzconstanboul ou Boulconstanbyz. Et enfin il tomba dans les bras de son frère.

– Je ne te connais que par ouï-dire.

– Moi pareil. Bienvenue.

– Et sait-on combien les ouï-dire sont remplis de non-dits !

– On va se raconter ça.

– Comment va notre maman ? Est-elle toujours aussi belle ?

– Aujourd'hui, maman est vive. Demain, elle sera morte.

– Est-elle à bord ?

– Tu es fou. Pas question de l'abîmer.

– Dommage, j'aurais volontiers fait un petit câlin pour me redonner du courage.

– Tu manques de courage ?

– Je ne dis pas cela. J'ai seulement un petit coup de mou. Ah ! Mon requin !

– Quoi, ton requin ?

– J'ai oublié mon requin !

– Mais quel requin ? Tu l'as oublié où ?

– Mais au soixante-quatorzième épisode ! Nous sommes montés dans la felouque, et plus personne n'a songé au requin, ce n'est pas du travail...

– Eh ben, c'est signe qu'il aura fait son temps. Je connais les gens d'ici. Sera pas perdu pour tout le monde. Fais-moi confiance.

– De toute façon je n'ai pas le choix.

– Assez causé, nous appareillons. Dîner dans deux heures, sur le pont. Le temps est doux. Habits de soirée de rigueur. Si vous n'avez pas ce qu'il vous faut, passez dans ma garde-robe. Exécution.

Pendant ce temps, Mek-Ouyes sur sa coque de noix boudait, le dos consciencieusement tourné vers une époque de sa vie qu'il avait jusqu'alors réussi à oublier.

Soixante-dix-septième épisode

Le dos de Mek-Ouyes était un dos, mais alors un dos qui, pour n'avoir pas d'yeux, en avait vu de toutes les couleurs et douleurs.

Afin d'épargner à la felouque les remous du sillage, le *Charles-de-Gaulle* avait déroulé derrière lui un bon mille de fil, si bien que Mek-ouyes, aurait-il regardé pour de bon en arrière, n'aurait vu qu'un bâtiment banal, quoique volumineux.

Avec son passé, Mek-Ouyes entretient une relation indifférente. S'il devait écrire un livre sur lui, nul doute qu'il choisirait de le titrer : *À la santé du temps heureusement révolu que je n'ai jamais possédé*. Il y a gros à parier que ce livre tiendrait en un cahier, deux pages blanches, une page de faux titre, une page pour le copyright, la page titre, une page blanche, deux ou trois lignes pour le texte, deux pages blanches, une table des matières, le du-même-auteur qui ne mentionnerait que des projets, l'achevé d'imprimer. Bien sûr, Mek-Ouyes n'ignorait pas qu'il avait connu un sacré privilège : on avait tenu pour lui les actes de sa vie. On avait noté dans les moindres détails ses trente années de MLF (qui n'était pas le Mouvement de Libération des Femmes, mais la Marche libérale forcée). On avait suivi quelques-uns de ses métiers successifs. On l'avait vu chez les Testut. On avait été à son côté dans une cabine de semi-remorque quand il avait rompu avec la République pour fonder la sienne propre, vivable tant bien que mal puis finalement exterminée. On l'avait accompagné dans le changement du monde en Monde-Mondes. On avait épousé ses affaires de famille et le destin de ses rejetons. On avait établi ses accords comme ses différends avec Agatha de Win'theuil. On avait éclairé ses positions devant les divisions ancestrales et les conflits communautaires interminables. Au moment où il avait été décidé autoritairement de déraciner les habitants de la planète en découpant le globe en huit parties éloignées les unes des autres, on avait désigné Mek-Ouyes pour faire partie d'une mission d'exploration des fossés de séparation. On avait reconnu à Mek-Ouyes le statut d'aventurier ou de voyageur extraordinaire. En récompense pour ses bonnes et loyales capacités de réflexion et d'action, on l'avait élu président du Monde-Mondes. On l'avait épaulé dans l'exercice quotidien de sa fonction, bien que la Lectrice eût profité de la confusion inhérente à tout exercice de l'autorité suprême pour prendre le pouvoir du roman. Elle voulait un roman d'amour et non un roman politique. Elle mit le monde à feu et à sang pour retrouver son amour, Mek-Ouyes qui la fuyait. Elle le retrouva, elle le reperdit, le retrouvait, le reperda. Il y eut de nouvelles aventures de par le monde. On alla en Afrique, au Moyen-Orient, au Canada, en Inde. On assista, de l'intérieur, à une action de commando en Italie (Pouilles) où des magnats monopolistes de l'huile d'olive se retrouvèrent noyés dans leur huile. On vit alors le personnage Mek-Ouyes s'unir avec sa lectrice-narratrice. On ne put manquer de bientôt comprendre le calvaire que vivait en son for intérieur Agatha de Win'theuil, qui bien sûr a son caractère (plutôt de cochon) mais s'est, sinon bonifiée, du moins complexifiée avec l'âge. Et c'est sans concession qu'il aura fallu tout savoir de son entreprise, certes désespérée mais particulièrement romanesque, qu'il faut bien nommer une vengeance.

De tout cela, Mek-Ouyes n'est pas conscient. À chaque instant, c'est comme s'il venait de naître. Maman, son petit bateau, qui va sur l'eau, n'a pas besoin de jambes. Lui-même n'a nul besoin de nourrir des projets puisque le présent est le projet des projets. Ce n'est pas de l'indifférence, ce n'est pas de la froideur ou du manque d'affects. Simplement, Mek-Ouyes ne se pose jamais la question du bonheur. On ne peut pas dire que ce soit un révolutionnaire ! On ne peut pas dire que ce soit un politique.

Pour passer le temps et vérifier l'état de sa mémoire, le seul domaine de la mémoire auquel il accordât quelque prix, il récita pour lui-même la liste du dernier gouvernement (26 mars – 16 mai 2007) du deuxième septennat de Jacques Chirac (c'était pas d'hier), lequel septennat n'en était d'ailleurs pas un, en rêvant à un apéritif au quinquina. *Premier ministre* : Dominique de Villepin ; *ministre de l'Intérieur et de l'Aménagement du territoire* : François Baroin ; *ministre de la Défense* : Michèle Alliot-Marie ; *ministre des Affaires (qui lui sont) étrangères* : ...

Soixante-dix-huitième épisode

...Philippe Douste-Blazy ; *ministre de l'Emploi, de la Cohésion sociale et du Logement* : Jean-Louis Borloo ; *ministre de l'Économie, des Finances et de l'Industrie* : Thierry Breton ; *ministre de l'Éducation nationale, de l'Enseignement supérieur et de la Recherche* : Gilles de Robien ; *garde des Sceaux, ministre de la Justice* : Pascal Clément ; *ministre des Transports, de l'Équipement, du Tourisme et de la Mer* : Dominique Perben ; *ministre de la Santé et des Solidarités* : Philippe Bas ; *ministre de l'Agriculture et de la Pêche* : Dominique Bussereau ; *ministre de la Fonction publique* : Christian Jacob ; *ministre de la Culture et de la Communication* : Renaud Donnedieu de Vabres ; *ministre de l'Écologie et du Développement durable* : Nelly Olin ; *ministre de l'Outre-mer* : Hervé Mariton ; *ministre des Petites et Moyennes Entreprises, du Commerce, de l'Artisanat et des Professions libérales* : Renaud Dutreil ; *ministre de la Jeunesse, des Sports et de la Vie associative* : Jean-François Lamour ; *ministre délégué aux Relations avec le Parlement* : Henri Cuq ; *ministre délégué à la Promotion de l'égalité des chances* : Azouz Begag (démissionnaire le 5 avril 2007, non remplacé) ; *ministre délégué au Budget et à la Réforme de l'État, porte-parole du gouvernement* : Jean-François Copé ; *ministre délégué à l'Emploi, au Travail et à l'Insertion professionnelle des jeunes* : Gérard Larcher ; *ministre déléguée à la Cohésion sociale et à la Parité* : Catherine Vautrin ; *ministre déléguée à la Coopération, au Développement et à la Francophonie* : Brigitte Girardin ; *ministre délégué aux Collectivités territoriales* : Brice Hortefeux ; *ministre déléguée aux Affaires européennes* : Catherine Colonna ; *ministre délégué*

à l'Enseignement supérieur et à la Recherche : François Goulard; *ministre délégué au Tourisme* : Léon Bertrand; *ministre délégué à l'Industrie* : François Loos; *ministre déléguée au Commerce extérieur* : Christine Lagarde; *ministre délégué aux Anciens Combattants* : Hamlaoui Mékachéra; *ministre délégué à l'Aménagement du territoire* : Christian Estrosi.

Bon, la mémoire ne marchait pas si mal que ça. Cet exercice avait permis de passer agréablement quelques minutes en hommage à tant de serviteurs de l'État qui n'avaient pas toujours laissé beaucoup de traces dans les mémoires. Mais à présent, il fallait trouver autre chose pour ne pas sombrer dans un ennui mortel, car l'allure du *Charles-de-Gaulle* sentait fort les économies de carburant et la désolation d'une petite vitesse accablante.

C'est alors qu'apparut, s'extrayant d'un amoncellement de ballots qui contenaient mal des amas de vieux tissus et vêtements pisseux, un petit animal magnifique, blanc comme le yaourt sur un fond de chair rosacé qui affleurait tendrement. C'était une chatte. Elle portait de jolies petites bottes collantes agrémentées de poils d'où sortaient de temps à autre les griffes imparables. Poils et griffes étaient de nature opposée, tout en participant de la même douceur violente dont sont capables nos meilleurs félins. Le poil était long, non rétractile, mais capable de se hérissier de façon spectaculaire. La tête avait de curieuses moustaches d'oreilles qui paraient sur le côté en s'envolant du pavillon et donnant à la figure un style vaguement vaudevillesque.

Pourtant, la chatte ne souriait pas. À l'évidence, elle n'avait aucune envie de sourire, sinon par ce succédané auriculaire. Peut-être le Monde-Mondes ne lui semblait-il pas digne d'amusement, et d'ironie pas même. Elle inclina sa tête à gauche, avec simplicité et intention de méditer sur la personne humaine qu'elle découvrait devant elle assise.

La chatte vint renifler les orteils de Mek-Ouyes qui trouvèrent le petit baiser très attendrissant. Leur face à face fut d'abord muet. C'était là pour Mek-Ouyes la moindre des politesses que de ne pas utiliser la langue des hommes face à celle qui n'en disposait pas. L'échange des regards fut intense. La chatte s'approcha et vint poser la pointe de son museau sur les lèvres de Mek-Ouyes.

— Oh ! mon chat, mon chat..., ne put-il s'empêcher de dire.

Soixante-dix-neuvième épisode

La chatte, comment devait-elle prendre ce masculin ? Comme celui de la lectrice face au lecteur, qui comprend linguistiquement le lecteur, ainsi que le lecteur a compris en son sein la lectrice pendant des siècles de langue française ?

Elle se contenta de sourire à l'intérieur en faisant un rigolo pas de crabe qui singeait un retrait stratégique devant la menace du mot doux mek-ouyien. Et ce faisant, elle exhiba une belle part de ce qui faisait son panache : la queue touffue d'un gris de cendre et de densité fine, qui avait, eût-on dit, comme taché d'un côté le pelage blanc, trace qui faisait inmanquablement penser au doigt de saint Pierre sur le poisson du même nom.

– Chatte, mon chat, dit Mek-Ouyes attendri qui s'attendait à devenir gaga, on peut dire que tu tombes à pic. Depuis que tu es arrivée dans mon territoire (mais n'est-ce pas plutôt moi qui ai pénétré dans le tien ?) je n'ai plus à me préoccuper de ce passé que non seulement je traîne dans mon dos mais qui lui aussi, apparemment, me hale. Tout à coup, tu as pris toute la place avec ton élégance et tes facéties.

De fait, la jolie bestiole était partie se cacher derrière un mauvais rideau de coton rouge un peu passé qui glissait sur une tringle de bois au moyen d'anneaux métalliques. Elle faisait apparaître sa patte d'un côté, puis sa tête de l'autre, se recachait et demeurait invisible quelques secondes, reparaisait comme indifférente, pas tout à fait la même, visiblement une autre, abandonnant la partie et sautant sur Mek-Ouyes comme sur un gros pigeon au moment où l'on s'y attendait le moins.

– Ha ha ha ha ha, rit Mek-Ouyes à gorge déployée, ha ha ha. Cela fait combien de siècles que je n'ai pas ri aussi simplement ? Si quelqu'un regarde mon dos à la jumelle, depuis le pont du *Charles-de-Gaulle*, croira-t-il pas que ces secousses signifient que je pleure, comme Charlot qui agite un shaker dans je ne sais plus quel film ? Ha ha ha ha ha ha ha... Qu'est-ce que tu fais, mon chat, c'est pas possible ! C'est de la méchanceté. C'est de la sauvagerie !

Alors, la chatte s'approcha de Mek-Ouyes en manifestant par un miaulement appuyé que l'état de mammifère supérieur dont se targue l'hominien lui occasionne quelques devoirs de type alimentaire. En un miau comme en cent, cela signifiait que l'estomac criait famine et que Mek-Ouyes devait se diriger vers la proue de la felouque où étaient rangées des lignes faites de mètres de fil enroulé autour de morceaux de liège qui sentaient le poisson.

– D'accord, d'accord, j'y vais, consentit Mek-Ouyes non sans avoir préalablement ôté sa chemise pour la nouer devant ses yeux.

C'est à tâtons qu'il s'empara de plusieurs paquets de fil et revint à la place dos à la marche, pour ôter son bandeau.

Le premier poisson fut pris au moyen d'un leurre fait d'un morceau de laine rouge emprunté à une vieille chaussette dans le ballot de chiffons. Il fallut défendre l'accès de la proie à la chatte qui voulait s'en emparer sans attendre. À l'aide d'un couteau trouvé près des chiffons, Mek-Ouyes partagea en deux les dix pauvres centimètres de lieu jaune, donna la tête et la moitié du corps à la morfale, tandis qu'il agrippait solidement la queue à l'hameçon qui avait fait ses preuves et lançait sa ligne dans les eaux. Pour ce faire, il mit exactement le temps que lui laissa la chatte. Elle n'était pas rassasiée, loin de là, et réexprima ses exigences d'une façon éhontée.

– Mon chat de chez ma chatte, lui dit Mek-Ouyes entre quat'z'ieux, on ne peut guère claquer dans ses doigts pour que « ça » morde. Tu vois, on tient la ligne dans sa main pour savoir si, au bout, au téléphone, le poisson décroche en s'accrochant.

À la pêche, il y a une télécommunication entre le pêcheur et le poisson, exactement comme dans la lecture d'un livre. C'est pour cela que ce n'est pas la prise qu'ils recherchent, l'un comme l'autre, toi exceptée, qui meurs de faim. Mais enfin, n'exagère pas, tu n'es pas de la dernière maigreur, non plus... Tu n'as même pas le look élancé, filiforme, des chats égyptiens qui ont l'air de sortir des peintures funéraires. Alors du calme. Dis-moi plutôt si oui ou non j'ai raison de céder à la voix populaire et si je dois me marier pour raisons politiques et de représentation avec une Agatha de Win'theuil dont je ne comprends pas toujours les intentions profondes. D'ailleurs en a-t-elle ? Moi, je ne suis pas profond. Pourquoi le serait-elle ? Je ne veux pas être profond. C'est une qualité pour un puits, d'être profond, pas pour un homme... Chez un homme, il n'y a que l'anus qui soit profond. Qu'est-ce que tu en penses ?

Quatre-vingtième épisode

La chatte se léchait le sien, indifférente au plus haut point. À la surface des eaux méditerranéennes, il n'était pas question que se déroule la bataille de la profondeur. On ne se bombarderait pas de citations livresques. On ne jouerait pas même à la bataille navale, touchant coulant un porte-pigeons, qui n'en demandait pas tant. D'ailleurs, quel eût été le risque ? Une felouque est trop petite pour paraître sur l'écran d'un radar. Profondeur pour profondeur, la profondeur de l'anus explique la force du pet, qui est donc une œuvre de l'esprit, et possède la vertu « rectale » de tuer le temps, comme l'écrit la lectrice qui paraît avoir des démanagements de reprendre les commandes du roman-feuilleton. À moins que ce ne soit quelqu'un d'autre. Il me semble qu'il y a des rôdeurs, depuis quelque temps, dans le petit jardin au pied de mes fenêtres. Il va falloir se défendre.

Mek-Ouyes caressa sa compagne qui ronflonnait à présent. La caresse non plus n'est pas toujours profonde. Il y a déjà beaucoup à faire avec la caresse de surface, celle qui suit l'échine et s'échine à en faire l'inventaire manuel en se laissant mordiller, en évitant de se faire mordre pour de bon.

Las d'être assis, Mek-Ouyes chercha une position allongée : droit au repos dans le roulis et dans l'étreinte, deux ressortissants amis sur un terrain sans drame. Une main était sur le petit corps chaud, l'autre continuait de tenir le fil au bout duquel un poisson finirait bien par répondre, au bout duquel un poisson répondit. Joie de la pêche et excitation. D'abord, il y eut de la friture. Mek-Ouyes ne comprenait pas si la prise était prise où si elle se jouait de l'appât en toute conscience d'un hameçon qu'il fallait éviter en tournant des babines et des dents tout autour. L'homme eut le dernier mot et tira son fil qui s'était alourdi. La proie parut à fleur

d'eau, se débattant sous les yeux de la chatte curieuse qui avait posé les pattes avant sur le bastingage comme sur le garde-corps d'une loge dans un théâtre à l'italienne. Elle assista à l'embarquement du nouveau passager involontaire. C'était une sorte de rascasse aux belles couleurs brique et orangé. La prise tapait de l'arrière sur le plancher de la felouque et Mek-Ouyes eut l'image d'un catcheur immobilisé qui frappe le sol du plat de la main. Mek-Ouyes reprit le couteau. Par ici la tête, jetée à la toute blanche. Par ici les entrailles, expédiées aux goélands. Quelques lanières de chair fraîche pour servir de nouvel appât. Mek-Ouyes relança sa ligne et s'attaqua aux filets crus en rêvant de citron et d'aneth, tout en considérant la chatte qui, alternativement, mordait dans le cartilage ou jouait à la balle avec la bouille extraordinaire qui lui faisait un peu peur.

– Tu vois, dit Mek-Ouyes (si tu permets que je te tutoie), en si peu de temps et sur un si petit espace, tu vois le nombre d'événements qui peut se passer... eh bien, je ne sais pas si c'est ce que Pascal avait à l'idée lorsqu'il remarque que le malheur des hommes (je cite de mémoire) vient de ce qu'ils sont incapables de rester tranquillement dans une chambre, mais ce pourrait, n'est-ce pas ? Alors, nous, tu vois que sur notre coquille de noix nous vivons le bonheur des hommes, le bonheur des chats, celui du meilleur ami des chats, celui du meilleur ami des hommes. La rascasse est un peu notre aïeule, en outre, puisque le premier animal est venu des eaux, jadis de chez jadis, naguère de chez naguère, tout est relatif, avec ces millions d'années nécessaires pour que les poumons poussent... On m'a souvent accusé d'être consentant, dans le Monde-Mondes, de trouver ma place jusque sur une planche à clous, ma place pour dormir en songeant à pire. Je suis incorrigible sur ce plan-là, je le reconnais. Les révolutions sont des lieux de discorde exacerbée. Il faut aimer ça, la discorde... Je n'ai jamais aimé ça. Je ne désespère pas, je vais peut-être encore apprendre. Par exemple, nous deux, qui veux-tu qui souhaite venir nous emmerder dans notre closerie ? N'est-ce pas que nous sommes bien tranquilles ? Allez, finis ta tête et ne fais pas la tête. Viens sur mes genoux. Oui, seulement si tu le veux. Je sais qu'on ne force jamais tes pareils.

C'est alors qu'un canot aborda la felouque féline et mek-ouyienne.

Quatre-vingt-unième épisode

Agatha de Win'theuil, sur le *Charles-de-Gaulle*, avait tour à tour épousé le felouquier, le contre-amiral Duparski de Lampauldon, ses officiers et tous ses marins l'un après l'autre. Il n'y avait que Mgr pour s'être dérobé, argumentant de la façon suivante :

– Nous verrons cela quand la noce de Cracovie aura eu lieu. Pas avant.

– Je dois me marier avec chaque Monde-Mondien, Lampaul, vous l’avez bien compris. Nous sommes sur le porte-pigeons *Charles-de-Gaulle*. Dois-je vous rappeler qu’André Malraux prétendait avoir épousé la France? La France était donc tant soit peu polygame, car le Général lui-même avait dans une large mesure devancé son principal héraut. Ne me dites pas que Gandhi n’avait pas épousé l’Inde ou que Miss ou Missize Aulini n’avait pas proposé la botte à la botte entière...

– Je ne vous le dis pas, Agatha. Mais tout de même, quelle santé! Comment allez-vous faire, physiquement, pour tenir?

– Vous semblez ignorer, cher ami, un petit fait capital, dont je me suis avisée à l’usage.

– Vous allez certainement me permettre de réparer cette ignorance.

– Oui.

– Je vous écoute, Agatha.

– Eh bien voilà, c’est à la fois très simple et très compliqué, comme dit un célèbre marin qui ne se trouve pas sur ce navire où nous sommes. Lorsque j’épouse un particulier, je dois passer par un rituel à chaque fois différent, et qui n’est pas toujours un accouplement. Ainsi, avec votre frère, la cérémonie a consisté en une simple partie de bézigue, ce jeu de cartes reposant, comme vous le savez, sur des mariages entre reines et rois de même couleur, mais aussi entre la dame de pique et le valet de carreau, mariage mal apparié qui vaut le double en points. Comme votre frère, peut-être vous l’apprends-je, n’est pas très porté sur la chose physique, notre partie a été agréable. Nous nous sommes même débrouillés pour qu’il n’y ait pas de vainqueur et de perdant. Un match nul en quelque sorte. Il suffit pour cela de tricher habilement. Avec le felouquier, ça a plutôt été le contraire. Ces hommes du peuple, à l’image de Don, sont inventifs et durs à la tâche. Je vous laisse imaginer la vie que nous avons faite sur le tapis de Turquie de ma cabine. En tout état de cause, il n’est pas question pour moi de m’épuiser, comme vous avez l’air de le craindre.

– Comment est-ce possible?

– Tout simplement parce que, mariée, je n’ai plus le moindre désir pour mon époux légitime.

– Mais c’est affreux!

– Pourquoi voulez-vous que ce soit affreux? C’est assez courant, vous savez. Je pensais que vos confessionnaires vous avaient appris cela.

– Je veux dire, c’est affreux... parce que, à ce compte-là, je ne veux plus du tout me marier avec vous.

– Cher bandit, dit Agatha en croisant ses jambes si violemment que sa jupe courte se retrouva tout entière au-dessus du nombril. Effectivement rien ne presse, excepté votre main sur ma cuisse. Que fait-elle en cet endroit privatif?

– Puis-je vous demander une faveur, chère ma toute belle?

– Une faveur, vous pouvez toujours demander. Vous l’accorder, c’est une autre paire de manches...

– Je voudrais que dans votre entreprise de mariage résolument démocratique, de noces universelles, d’omni-unions, de conjungo pour tous, vous m’accordiez le privilège d’être le dernier de la liste.

– Le dernier des six milliards?...

– Est-ce à dire que vous épouserez aussi les femmes ?

– Jusque-là, je n'avais pas songé à la question. Pourquoi pas ? À moins que dans le cadre de l'hymen mek-ouyien, qui a vocation à être la nuptialité princeps, j'abandonne cette tâche à Mek-Ouyes... Mais je ne sais pas s'il sera d'accord. Et puis il est trop nonchalant. Je risque, dès le premier mois, de m'être mariée déjà cent fois, quand lui ne l'aura pas été plus de deux. Décidément oui, j'épouserai aussi les femmes.

– Six milliards... est-ce que vous comptez aussi les enfants ?

– Les enfants ne le restent jamais bien longtemps. Je les prendrai quand ils seront pubères et consentants.

– Mais, cela veut-il dire que quelqu'un aura la possibilité de refuser votre... vos propositions, la demande de sa main ?

Agatha de Win'theuil saisit la main de Mgr et la baisa dans la paume avant de se la passer sur tout le corps, comme un gant de toilette hautement spiritualisé. C'était pour elle un bon moyen de se donner le temps de la réflexion avant de répondre.

Quatre-vingt-deuxième épisode

En se caressant elle-même de cette façon joyeusement partenariale, Agatha de Win'theuil trouvait le moyen le plus sûr de balayer une hypothèse qui, au fond, l'angoissait. Essuyer un refus d'épousailles ? Il n'en était pas question. Qui oserait ? Qui ne craindrait de bafouer ainsi la République du Monde-Mondes ? Qui serait assez indifférent ou si haineux pour récuser semblable proposition ?

– Comment trouvez-vous mon navire ? interrompit le contre-amiral Duparski de Lampauldon en entrant sans frapper sur le pont du navire, c'est-à-dire en sortant du poste de pilotage.

– Étant donné Mek-Ouyes et sa volonté de ne pas s'y intéresser du tout, répondit Agatha, je ne me sens pas le droit d'en parler au sein du roman-feuilleton. Je trouve même assez délicate, de la part du romancier-feuilletonniste, cette façon de rester évasif sur l'activité de votre porte-pigeons et de ses servants.

– Comme vous voudrez. Je suis forcément un peu déçu. C'est comme si vous tourniez ici un film et que cet extraordinaire décor n'était jamais dans le champ des plans.

– Imaginer, c'est pas mal non plus...

– Je n'ai aucune imagination, dit l'officier d'un air piteux.

– Quand serons-nous à Byzconstanboul ? demanda Agatha.

– Nous serons à Boulconstanbyz dans trois jours.

– Me direz-vous à la fin ce qui distingue Byzconstanboul et Boulconstanbyz ?

– C’est la même chose, dit Duparski qui paraissait mentir effrontément.

– Vous ne dites pas la vérité, mon frère.

– Je dis la vérité quand il le faut et à qui il faut, mon frère.

– Dans le Monde-Mondes, les villes sont unies, déclara Agatha de Win’theuil. Plus de mur de Berlin ou de Nicosie ; plus de Sion coupée en deux ; plus de rive droite et de rive gauche ; plus de ville blanche et de ville noire ; plus le moindre ghetto.

Elle dit cela de façon tellement sèche et indiscutable qu’elle n’exprimait en fait que son scepticisme.

– Le Monde-Mondes est uni, confirma-t-elle en étirant les commissures de ses lèvres.

– Cela va de soi, dit Lampauldon qui paraissait se moquer d’Agatha dans les grandes largeurs.

– Vous avez quelque idée derrière la tête, mon frère.

– Je me suis engagé, mon frère, à vous déposer à Byzconstanboul, mais ce ne sera pas sans vous faire, en même temps, visiter Boulconstanbyz. Ou, si vous préférez, j’ai promis de vous débarquer à Boulconstanbyz, mais je tiens absolument à ce que vous fassiez quelques pas dans les rues de Byzconstanboul.

– Vous êtes bien mystérieux.

– Un bon plongeon dans le concret vaut parfois mieux qu’un interminable discours préparatoire.

– En attendant, dit Agatha, je suis à court de prétendants sur votre joli navire. Vous ne pourriez pas recueillir quelque radeau de la Méduse ou couler des pirates, que j’avance un peu dans l’exécution de mon programme ?

– Vos désirs sont des ordres, s’éclaira soudain la physionomie du contre-amiral. Je suis un homme d’action, sacré tonnerre de boule en bois !

Il claqua des talons, salua une main à la casquette et sortit donner des ordres. Quelques instants plus tard, le canonnier, époux récent d’Agatha de Win’theuil, envoyait sa purée de fer en direction d’un paquebot de croisière, le *John-Adams*, qui se dirigeait paresseusement vers le port de Céphins. Le canonnier, très professionnel, prit bien soin de ne pas toucher couler l’ennemi.

– En voilà un qui n’arrivera jamais à Céphins, marmonna Mgr Dupardon. À moins que... Oui, c’est cela...

– Ils mettent un canot à la mer, dirait-on.

– Oui, Duparski a lancé un signal.

– Un signal qui disait quoi ?

– Un signal qui demandait la fourniture de vingt-cinq hommes et vingt-cinq femmes, à qui il ne serait fait aucun mal, faute de quoi le paquebot serait coulé corps et biens.

– Vous lisez le morse, Lampaul ?

– Un personnage de roman doit pouvoir faire ce qu’il faut à tout moment, ma chère amie, faute de quoi la gestion des événements inattendus et non programmés serait un véritable casse-tête.

– Je donnerais cher pour voir une longue-vue, là tout de suite.

– Je vais vous chercher ça. Si vous acceptez de me rendre ma main.

– Oh pardon, elle était si agréable, si simple, si docile, que j'avais fini par la croire mienne. Allez, Mgr.

« Je dois être folle, se dit Agatha toute pensive, tout de même, je n'en aurai jamais fait cinquante d'affilée. »

Quatre-vingt-troisième épisode

Ce fut un canot de sauvetage, détourné de sa fonction première, qui transporta les déplacés du *John-Adams* jusqu'au *Charles-de-Gaulle*. La mer était agitée, et la barcassee poussée par son moteur dansait sur les flots sans ménagements pour les passagers. À petite distance du flanc du porte-pigeons, cinquante fois, un crochet et un filin soulevèrent dans les airs les promis pour les déposer sur un carré du pont oblique délimité par des barrières Vauban.

Lorsque tout le monde fut embarqué et rangé dans ce parc, dix matelots prirent en charge le groupe pour le diriger vers la salle de douche collective. Au moyen d'un porte-voix, un enseigne de vaisseau de deuxième classe ordonna à chacun de se déshabiller. Il y avait là des personnes très diverses et dont les bronzages différaient au plus haut point. Il y avait des centenaires, des quinquagénaires, des teenagers des deux sexes, qui hésitaient entre deux attitudes : s'amuser de ce qui ressemblait à s'y méprendre à un jeu de rôles télévisé ou bien s'inquiéter de se retrouver à l'état d'instrument pour un projet qu'ils ne connaissaient pas. Le déshabillage ne s'effectua pas aussi rapidement que le souhaitait l'officier subalterne, qui encouragea quartiers-maîtres et matelots à mettre la main à la pâte, ce qu'ils firent sans violence mais avec fermeté.

Les corps se serraient les uns contre les autres comme s'ils cherchaient à se cacher les uns les autres : qu'une nudité non choisie ne soit pas effacée par autre chose qu'une nudité voisine. Tous ces vacanciers, qui dans les jours précédents n'avaient songé qu'aux moyens les plus libres d'exhiber leur corps au soleil, trichant sur les règlements des plages ou de la piscine du bord, voyaient revenir en force la gêne et la pudeur devant cette action collective dont ils n'étaient pas les décideurs.

Lorsqu'on les poussa dans la salle de douche, il y eut des cris poussés par ceux et celles que la seule énergie du groupe déplaçait. C'était angoissant, et il fallait bien que l'angoisse s'exprime.

Agatha de Win'theuil assistait de loin à la scène sans trop se rendre compte des conditions exactes de la préparation qui était faite de ses futures alliances. Elle avait donné des ordres suffisamment vagues pour qu'il ne soit pas honnête de lui reprocher des méthodes un peu trop militaires, sans doute.

C'est alors qu'un cri se fit entendre, qui glaça les sangs de Mgr Dupardon de Lampaulski, qui s'était approché d'Agatha en fronçant les sourcils.

– On sait ce que douche veut dire ! disait le cri articulé, qui soudain bandait son énergie pour refuser d'avancer avant de fondre en larmes.

– Agatha, ce n'est pas possible. Arrêtez ça tout de suite ! dit Lampdon qui, sans attendre de réponse, se précipitait en direction du groupe et de la salle de douche.

– Vous avez raison, Dupaulski, se réveilla d'un coup Agatha de Win'theuil.

Elle emboîta le pas de Mgr et sauta sur le paletot de l'enseigne de vaisseau, qui était son mari depuis trois heures.

– Chère moitié, lui dit-elle, j'exige qu'à ces personnes soit proposée une douche individuelle.

– Il n'y a de douche individuelle que dans votre cabine, Madame. Tous les habitants du *Charles-de-Gaulle*, jusqu'au contre-amiral, et même au vice-amiral d'escadre quand il est en visite, utilisent toujours la douche collective. Il n'y a rien là qui...

– Je comprends, je comprends... mais tout le monde n'est pas de la marine. Laissez-moi faire. Je vais emmener ces gens jusque chez moi. Ils feront la queue, et puis voilà.

– Non seulement « ils feront la queue », mais j'ajouterai qu'ils ne la feront que s'ils en ont envie... Si quelqu'un d'entre eux ne veut pas prendre de douche, il faut qu'il en ait la possibilité.

– Bien sûr, bien sûr, dit Agatha horriblement gênée, c'est ce que je voulais dire. Allons, sortez dans le calme de cette pièce qui vous inquiète. Et rhabillez-vous. Rhabillez-vous, évidemment, seulement si vous le souhaitez. Vous voyez que moi-même je ne suis pas très vêtue.

Ouf, des rires accueillirent la déclaration agathienne, signe qu'elle avait su trouver les mots de détente, tout en ouvrant discrètement trois boutons de sa chemise légère qui dégagèrent ses seins en majesté.

Quatre-vingt-quatrième épisode

Le geste d'Agatha de Win'theuil plut beaucoup aux garçons dans leur totalité. La réaction des filles fut plus contradictoire.

– Qu'est-ce que vous nous voulez ? dit d'un ton rogue une pète-sec manifestement envieuse de la qualité des attributs agathiens.

Agatha ne s'attendait pas à cet assaut.

– Je vous veux... je ne vous veux... je ne nous vauX que du bien, se mélangea-t-elle les pinceaux des mots dans la bouche.

- À la hussarde ?
- Simple formalité...
- C'est obligé ?
- C'est recommandé.
- De quoi s'agit-il exactement ?
- Un petit mariage...
- Lesbien ?
- Pas de grands mots... juste un mariage symbolique... la République unitaire... les retrouvailles du peuple et de ses dirigeants... la nouvelle entente...
- Alors, je veux bien, mais avec Mek-Ouyes, pas avec vous.
- Impossible. Pour l'heure, il fait retraite sur un yacht.
- Alors, j'aimerais m'en passer.
- Taisez-vous.
- Je ne me tairai pas.
- Puisque c'est ça, passons dans mon bureau.
- Je veux un avocat. Je veux un témoin. Pour un mariage, un témoin, c'est pas scandaleux, il me semble !...
- Vous commencez à... dit interruptivement la moutarde qui montait au nez d'Agatha.

Mgr Dupardon de Lampaulski s'interposa de la façon la plus autoritaire. Il passa un bras autour des épaules agathiennes, plaqua la main sur le sein le plus proche et entraîna la coléreuse jusqu'à sa cabine.

- Voilà ce que nous allons faire. Je vous les envoie un par un après les avoir briefés. Tâchez de ne pas mettre des heures.
- N'oubliez pas de me les doucher.
- Oui oui. Comptez sur moi.
- Attendez...

Agatha de Win'theuil saisit dans sa bouche la bouche de Mgr. La technicité de son baiser était telle que la bouche épiscopale ne sut plus ce qui était moule ou chose moulée, si sa langue était à lui ou s'il ne l'échangeait pas par double greffe avec la langue partenaire. Ému comme jamais, il déchargea dans son surplis, tout en l'amidonnant dans la foulée.

- Comment pourrai-je jamais vous savoir gré de semblable expérience spirituelle ? dit-il en joignant les mains.
- Vous le savez bien, grand fou. Je vous nomme mon Premier ministre.
- J'accepte. Préparez-vous, Agatha, je vous envoie vos promis l'un après l'autre.

– Allez.

Dudonpar de Skipaulhan avait la tête dans tous les sens, ainsi que tous les sens déplacés dans son corps, mais il n'était pas pour autant devenu inopérant. De retour au groupe, tenant à deux doigts son surplis écarté de sa braguette, il harangua ses auditeurs tout ouïe de la façon suivante qui ne laissa pas d'être efficace :

– Frères, mes amies, mes sœurs, et vous aussi, mes déplacés, c'est à bon droit que vous aura paru cavalière, peut-être, la façon dont vous avez été détournés de vos vacances, nécessités républicaines obligeant. Dites-vous que vous avez eu

la chance de rencontrer la première Dame du Monde-Mondes (et pas au sens où elle serait la simple épouse du premier Monsieur). C'est la seule chose qu'il vous faut retenir. Qu'elle soit parfois trop impulsive, trop carrée aussi dans l'exécution de ses plans démocratiques, ce n'est pas moi qui vous dirai le contraire. Agatha de Win'theuil a tout pour elle : la beauté, la hauteur de vues, l'imagination politique... Sa décision, au moment même où la consultation populaire lui a enjoint d'épouser Mek-Ouyes, d'épouser également chacun des autres Monde-Mondiens, afin de ne faire strictement aucun jaloux, est une première. La pratique institutionnelle n'étant pas encore rodée, vous qui essayez les plâtres les essayez vraiment, et ça fait bien de l'humidité dans l'air ambiant. Transformez ces gouttelettes d'adrénaline en molécules d'acceptation et de plaisir. Agatha de Win'theuil va vous recevoir une à une, un à un, entre quat'z'ieux. Si l'une d'entre vous persiste à vouloir un témoin, je me propose, à titre gratuit bien entendu. Si vous souhaitez qu'une photographie immortalise votre événement personnel, c'est encore tout à fait possible, et là encore j'ai ce qu'il faut, en numérique, dans mon réticule. La douche ? On dira que la douche, eh bien, vous l'avez prise. Ceci est un goupillon que je brandis devant vous en vous bénissant. Puissent ces quelques gouttes effacer toutes les mauvaises taches sur vos sous-vêtements. Amen.

Quatre-vingt-cinquième épisode

Lorsque entra le premier prétendant obligé à l'union raisonnable avec sa présidente, il trouva une capitaine de corvette engoncée dans un habit de marine à galons et col serré, poitrine plate. Le costume était des plus rigoureux, bien coupé, repassé à la perfection. Agatha de Win'theuil s'était tiré les cheveux en arrière, les avait gominés : une peau de cheveux lisse. Pas de boucles d'oreilles et pas de rouge aux lèvres. Bien malin qui aurait pu déceler la moindre trace de maquillage apparent. L'œil se suffisait à lui-même. Ce n'était plus le moment de rigoler.

- Nom, prénom et qualités, dit la voix neutre.
- Si je vous disais que je n'ai que des défauts... plaisanta le plaisantin.
- Finissez vos phrases et faites-les simples.
- Abdel Braknous, jardinier.

Agatha de Win'theuil tiqua. Était-ce le prénom qui ne lui plaisait qu'à moitié ? Quel était le numéro de ses Abdel personnels ? Quel âge avait cet Abdel-ci ?

- Vingt ans, mais je ne laisserais personne...
- Je sais, je sais.
- Vous voulez que je finisse mes phrases et vous me les interrompez...

– Laissez-moi tranquille. Braknous Abdel, voulez-vous prendre pour épouse mademoiselle de Win'theuil, qui n'est autre que moi-même, coprésidente en exercice du Grand Conseil du Monde-Mondes, pour le meilleur et pour le pire ?

– Oui, dit le garçon qui avançait déjà la bouche pour le baiser qu'on se roule en pareille occasion.

– Bas les pattes ! Signez là. Sortez. Faites entrer le suivant.

Un matelot musclé qui veillait à la porte aida le récalcitrant à vider la place. Agatha de Win'theuil remercia le marin en lui effleurant gentiment le fessier bien rebondi.

– Plus tard, lui dit-elle, tandis qu'il se retournait en présentant ses parties cachées mais entreprenantes.

Le suivant était un centenaire qui paraissait absent à ce qui lui arrivait. Il ne répondit pas à la question de madame la maire qui était aussi mademoiselle la future.

– Il me faut au moins un son de voix que je traduirai en acquiescement, si vous voulez que je vous laisse partir.

Le bonhomme hébété ne comprenait pas la situation. Sa tête dodelinait gentiment de gauche à droite ou de droite à gauche comme s'il secouait une calebasse pour faire revenir la pluie de ses lointains souvenirs et de ses connaissances. Il finit par dire :

– Oui, mon commandant.

Les galons avaient fait leur office d'agent de réminiscence, signe qu'il connaissait les équivalences des grades de la marine avec ceux de l'armée de terre. Agatha de Win'theuil choisit de considérer ce signe comme suffisant pour attester du fait que ce mari avait toute sa tête et pouvait dessiner une croix au bas du contrat de mariage.

– Raccompagnez mon époux, dit Agatha sans rire à la paire de fesses habillée de blanc qui moulait visiblement la toile sans intermédiaire. C'est ça... tout à l'heure, calmez-vous, mon petit ami. Il y a un temps pour le travail et un temps pour l'amusement. Tout l'heure, je vous le promets.

Mais Agatha de Win'theuil n'était pas du tout émue par les manifestations de désir de celui qu'elle avait épousé la veille au milieu de beaucoup d'autres. Elle le comprit dès qu'entra le troisième prétendant, qui était une prétendante.

– Sortez ! ordonna le capitaine de corvette à son matelot. Allez, de ma part, prier instamment Mgr Dupardon de Lampaulski de me composer une oraison matrimoniale d'une petite dizaine de lignes que je puisse lire à mes promis(es). Vous attendrez auprès de lui qu'il l'ait composée et vous reviendrez avec. Allez.

Cette fois, Agatha ne regarda même pas le matelot qui la saluait et partait en renâclant. Elle était visiblement heureuse de demeurer seule avec la nouvelle arrivante.

– Vous êtes splendide, dit-elle. Votre taille est parfaite. Vous êtes grande, admirablement proportionnée, brune presque noire de cheveux, vous avez les lèvres bien pleines et bien faites, votre couleur pain d'épice s'ajoute à votre parfum de vanille. Vos épaules ressemblent à celles de Bethsabée dans le tableau de Rembrandt. Je suis sûre que vos cuisses auraient plu à Courbet. Bon, ce n'est pas que je m'ennuie, mais je pense que vos devriez vous déshabiller, ce qui, vu le peu

de poids et le peu de surface des bouts de tissu que vous portez si magistralement, ne devrait pas représenter une opération bien compliquée...

– Que se passe-t-il, dit la belle à Agatha d'un ton impertinent, vous voulez me manger ?

Quatre-vingt-sixième épisode

Le canot qui abordait la felouque de Mek-Ouyes et de la chatte élégante apportait à manger au boudeur de la part du contre-amiral Duparski de Lampauldon sur requête expresse de Mgr Dupardon de Lampaulski et feu vert généreux d'Agatha de Win'theuil.

- Qu'est-ce qu'on entend, là ? dit Mek-Ouyes.
 - La canonnade, dit le maître d'hôtel.
 - Qu'est-ce qu'on fête, la saint Charles de Gaulle ?
 - Non, c'est une salve d'intimidation.
 - Dans quel but ?
 - Piraterie moderne.
 - Au profit de qui ?
 - Secret d'État.
 - État de polichinelle.
 - Je n'en lâcherai pas davantage.
 - Qu'est-ce qu'il y a dans vos gamelles ?
 - Dites donc, votre chatte, elle a pas mangé depuis deux jours ou quoi ?
 - Pas du tout, elle a nettoyé la moitié d'une rascasse au quatre-vingtième épisode.
 - Regardez et humez-moi ça, dit le matelot.
 - J'aurais préféré une matelote. Je ne mange plus de sanglier.
 - Ah bon ? On m'avait dit que c'était votre plat préféré.
 - On vieillit.
 - Je suis désolé.
 - C'est pas grave, elle va s'en occuper, elle, dit Mek-Ouyes en saisissant un morceau de cuissot entre ses dents et l'approchant de la tête du chat qui n'en fit qu'une bouchée terminée en baiser.
 - Vous lui donnez la becquée, c'est attendrissant.
 - Elle a l'air tendre, dit Mek-Ouyes qui pensait à la viande.
 - Elle a l'air tendre, dit le cuistot qui pensait à la chatte.
- Ils avaient parlé en même temps.
- Faut faire un vœu, dirent-ils à l'unisson.

– Deux vœux, dirent-ils en cœur.

– Trois ! dit Mek-Ouyes tout seul en plaquant sa main qui sentait le poisson sur la bouche du steward qui sentait l'oignon.

– Oh, les histoires de vœux, ça se termine toujours mal dit le maître queux en se dégageant.

– J'essayerais bien de vous en raconter une, dit Mek-Ouyes.

– Je suis comme la rascasse, dit le cuistancier.

– Que voulez-vous dire ?

– Je suis tout ouïes.

– Alors j'y vais ?

Conte des trois vœux, conte.

(C'est un conte.)

Un soir, c'était à Hunçoir-Cététat, un garçon se promenait, et qui avait très faim. Appelons-le Mousméil. Ses parents ne le nourrissaient plus pour plusieurs raisons, d'abord parce qu'il était insatiable, ensuite parce qu'il refusait de travailler, même à l'école, prétextant que le travail des enfants avait été aboli depuis bien longtemps, du moins en théorie, et qu'il ne voulait en aucun cas représenter une exception pratique.

« Mes méchants parents sont bien gras et ingrats, se disait-il. Moi qui leur ai donné la satisfaction d'apprécier leurs caresses pourtant passablement rugueuses, moi qui ai sucé également les deux seins de l'une en prenant garde de ne pas les abîmer ou crevasser, moi qui ai ri de bonne composition (cachant que je me forçais) aux risettes de l'autre, voilà qu'ils ont choisi de faire des économies sur mon compte, au moment précis de ma formation où les exigences d'un squelette en cours de constitution devraient au contraire appeler l'abondance ! Ils ne l'emporteront pas en paradis. »

Mousméil se promenait auprès de l'étang, prêt à tordre le cou à quelque canard ou poule d'eau, à moins que des liserons d'eau comestibles ne se présentent en tiges pour corser un peu le goût sucré des fleurs de trèfle dont il venait de se faire une ventrée. Il connaissait, un peu plus loin, un cornouiller, dont il mangeait sans dégoût les « cornouilles » en rêvant de coquillettes à la farce de porc.

Soudain, au détour du chemin qui effleurait l'étang, il rencontra un crapaud. Ni une ni deux et sans hésitation, il le prit dans ses mains et l'embrassa sur la bouche. Le crapaud, dégoûté, cracha comme un homme dans la poussière humide et déclara sans enthousiasme que son client avait droit à trois vœux.

– Pas un de plus, pas un de moins.

– C'est déjà quelque chose.

– Trois vœux, ça va très vite...

– Pour premier vœu, dit le garçon, je voudrais des cuisses de grenouille.

De deux coups de dents, le crapaud se détacha les deux jambes avant.

– J'en veux davantage, protesta le préadolescent.

De deux coups de dents, le crapaud se détacha les deux jambes arrière.

– Troisième vœu, et que ça saute, je n'ai plus de cuisses à perdre, et pas de temps non plus !

– Mais pourquoi ne m'en as-tu donné que deux à la fois ?

– C’est là que le pluriel commence, commenta le crapaud, le pluriel et les emmerdements.

Quatre-vingt-septième épisode

(Suite du *Conte des trois vœux*.)

– Enseigne-moi, dit Mousméil au crapaud. Est-ce à dire que j’aurais dû souhaiter autrement ? Dire par exemple : « Premier vœu, je veux un plat de mon poids en cuisses de grenouilles aillées persillées » ? Ou, mieux encore : « Je veux que chaque jour que les dieux bâclent, à midi, me soit servi mon poids en cuisses de grenouilles sautées à la poêle avec des petits oignons » ?...

– Ou mieux encore, dit le crapaud : « Je veux perdre cette addiction aux cuisses de grenouille, qui me pourrit la vie. » Oui, ce vœu-là, je le verrais d’un assez bon œil...

– Je ne souhaite pas souhaiter de cette façon, c’est trop triste.

– Je le sais bien. En une vie de crapaud souhaleur, je n’ai jamais rencontré quelqu’un qui eût cette sagesse.

– Et toi, maintenant, tu n’as plus de jambes. Comment vas-tu faire pour te déplacer jusqu’à la mare ?

– Elles finiront par revenir.

– À la demande ?

– Ne te préoccupe pas de moi.

Mousméil n’avait fait qu’une bouchée des cuisses de grenouille prises au crapaud. Elles n’avaient pas mauvais goût, mais elles étaient coriaces. On pouvait comprendre que le crapaud fût contre mauvaise fortune bon cœur et qu’il en voulût à présent des neuves. Mousméil se sentait floué. Il avait gaspillé la chance qu’il avait eue de tomber sur le dispensateur de vœux. Pourquoi la providence ne faisait-elle pas comme un distributeur de boissons ou de confiseries : « Café court sucré ; café long sans lait ; thé au lait mi-long ; chocolat au miel avec nuage de lait ; soupe de poisson onctueuse ; soupe de légumes incolore... » L’imagination du désir était cadrée. On s’y habitait très bien. Aucun effort à faire pour se creuser la tête et voir où se cache son désir...

– J’ai le devoir de vous rappeler, dit le crapaud, qu’il vous reste un dernier vœu à prononcer. Plus vous attendrez, et moins ce sera facile. Et méfiez-vous, ne dites pas quelque chose comme : « J’aimerais bien, moi, que ce soit plus facile... », car alors vous brûleriez ce dernier vœu en acquérant une faculté de souhaiter qui ne vous serait plus jamais utile à rien puisque, peut-être l’ignorez-vous, on ne rencontre jamais deux fois dans une même vie le crapaud souhaleur.

« C'est de plus en plus compliqué, songea Mousméil, je crois bien que je vais tout bonnement renoncer à émettre ce troisième vœu que je vais forcément rater comme les deux autres. Du moins resterai-je avec cet espoir, peut-être maigre, de trouver à un moment ou à un autre l'idée qui ne me décevra pas. »

– Eh bien, ce troisième vœu, dit le crapaud ?

– Il n'y a pas le feu, dit Mousméil.

– Détrompe-toi. Il y a urgence. Ça n'a que trop duré. Si tu ne souhaitais pas les trois fois dans la foulée, ce serait le signe d'un dysfonctionnement terrible dans la souhaitance générale et je crains que la belle ordonnance du monde ne s'en trouve durablement affectée.

– Ça, c'est pas mon problème.

– C'est celui de qui, si ce n'est pas aussi le tien ?

– Je ne suis pas là pour m'occuper de toute la misère du monde.

– Oui, mais qui va s'en charger, si ce n'est toi ? Troisième vœu.

– Non.

– Tu as la tête dure. J'ai les moyens de te faire souhaiter.

Mousméil, pris dans le dialogue, allait faire l'erreur de répondre du tac au tac : « Je voudrais bien voir ça ! » Mais il se retint à temps, comme dans le jeu du oui et du non, qui est un jeu de questions où les deux réponses les plus réflexes sont passibles d'un mauvais point ou d'un gage. Prudent, il préféra dire :

– Tu as les moyens ? Eh bien j'écoute les arguments de tes moyens, crapaud.

– Ma foi, c'est assez simple, si tu refusais d'aller au bout de ton lot de vœux, celui qui t'a été si aimablement consenti par la chance (combien de tes pareils t'envieraient d'avoir été de cette façon choisi ?), le pauvre serviteur de la providence que je suis ne pourrait pas retrouver ses jambes. Il serait le cul-de-jatte en peine, qu'on ne pourrait même pas dire errant. Serait-il bientôt le crapaud rouleur, rouleur sur lui-même comme une boule de billard ? On pourrait certes le faire rouler, mais je crains qu'il ne soit incapable de rouler sur lui-même de lui-même.

Mousméil rigola franchement de cette perspective. Il résolut, justement, de poursuivre dans sa décision d'arrêter les frais de la désirade.

Quatre-vingt-huitième épisode

(Suite et fin du *Conte des trois vœux*.)

Mousméil se sentait complètement coincé et, par là, vidé de substance et d'énergie. Il n'avait plus désir à rien. Est-ce que ça ne s'appelait pas « ataraxie » ? Les quatre cuisses de grenouille qu'il avait mangées lui restaient sur l'estomac sans faire un mouvement ni se laisser attaquer efficacement par les sucs gastriques.

Mousméil s'assit près du crapaud qui était réduit à sa partie centrale. Recherchant une position de repos mieux adaptée, il s'allongea sur le dos, les genoux relevés, les deux mains sur le ventre.

– Troisième vœu !... implora le crapaud.

– Combien de fois as-tu souhaité que j'émette mon troisième vœu ? demanda Mousméil. Est-ce que toi, crapaud souhateur, tu as les souhaits en nombre illimité ? Apparemment, tu n'es même pas automatiquement obéi...

– On m'appelle « crapaud souhateur », je suis plutôt le crapaud-aux-souhaits. Moi, je ne souhaite jamais. En ce moment, je ne souhaite rien. Je te demande quelque chose, instamment. Je te demande d'obéir à la coutume. C'est quand même pas bien difficile...

Mousméil était dans l'hésitation. Avoir mis le crapaud dans cet état larvaire n'était pas un sujet de fierté. Se retrouver ainsi affublé d'une position de pouvoir (affublé ou affligé ?) ne lui convenait pas. La difficulté, lorsqu'on joue un rôle de premier plan dans les contes recontés, est de se montrer tant soit peu à la hauteur de ses devanciers.

– Troisième vœu !... réimplora le crapaud.

– Assez !

Mousméil n'y tint plus. Il sauta soudain sur ses jambes. Il dit, à voix tonitruante et bien articulée adressée aux nuages, que son troisième vœu était que le crapaud eût mille et une pattes en remplacement, pas une de plus, pas une de moins, un nombre impair. Il s'enfuit sans vérifier ce qu'il en serait du monstre. Fin du conte.

Pendant ce temps, la chatte, sans se laisser troubler par le conte, avait fini le sanglier. Deux fois déjà elle avait vérifié dans la gamelle que la gamelle était vide. Elle en avait léché les parois avec soin, rendant la vaisselle à peu près inutile. Sa petite voix pointue et implorante disait qu'elle avait encore faim.

– Il faudrait que vous repartiez, dit Mek-Ouyes, je crois bien que le simple fait de vous voir la rend insatisfaite.

Soudain résignée, elle avançait à présent d'un pas lourd, pour venir se poser dans le giron de Mek-Ouyes en ronflonnant pour chercher le sommeil de la digestion.

– Finalement, un chat qui a bien mangé et qui vient peser sur votre estomac, c'est comme s'il vous nourrissait... dit Mek-Ouyes.

– Vous n'avez pas vraiment fait honneur à mon repas...

– Ne vous inquiétez pas. Je vous suis reconnaissant de toute façon.

– Je dois repartir à bord, à présent.

– Ici, vous y êtes, à bord... Restez, si ça vous chante.

– À bord de ma cuisine, sur le *Charles-de-Gaulle*...

– Je ne veux pas en entendre parler, dit Mek-Ouyes.

– Oui, je sais, là-bas, on dit que vous boudez.

– C'est exactement ça. Je boude. Je boude comme bouderait le Bouddha, si le Bouddha n'était pas détaché de ces sentiments absurdes.

– Vous n'avez besoin de rien d'autre ? Passez commande, car on va sûrement me demander de revenir...

– Un K-way, du caoua, au cas où...

– Eh bien, c'est entendu, je ne reviendrai pas les mains vides. Au revoir, Monsieur.

– Au revoir.

– Au revoir, jolie chatte qui dort...

Mek-Ouyes se coucha sur le côté gauche, les jambes repliées, un bras au-dessus de sa tête. La chatte se coucha sur le côté gauche, les pattes arrière repliées, une patte avant au-dessus de sa tête. Ils étaient en phase. La chatte rêvait que Mek-Ouyes la caressait sans cesse; Mek-Ouyes rêvait que sans cesse il caressait la chatte.

Le cuistot partit à la rame, de peur de réveiller les deux dormeurs, et ne remit son moteur en marche qu'un peu plus loin. Bientôt, il aperçut la lourde silhouette du porte-pigeons *Charles-de-Gaulle* qui paraissait immobile, tandis qu'il marchait à bonne vitesse. Lorsque le ravitailleur remonta sur le pont du mastodonte, il tomba sur une agitation populaire qui ne ressemblait à rien de ce qu'il avait déjà vu à bord. On préparait une petite fête d'épousailles, pour laquelle il ne pourrait certes manquer d'être utile.

– Aux broches ! lui dit un enseigne de vaisseau de première classe.

– Eh ! on n'est pas aux pièces... On n'est pas des artilleurs !

– Banquet de cent sept couverts ! Et que ça saute.

– Cent sept couverts ! Je ne vais pas faire des pommes de terre sautées pour cent sept personnes !

Quatre-vingt-neuvième épisode

À Cracovie, Imam Anké disait à Rabbi Boshé qu'il ne comprenait rien à l'absence d'Agatha de Win'theuil. Rabbi Boshé répondait qu'il ne comprenait pas davantage l'éloignement de Mek-Ouyes. Tout autre qu'eux deux se serait un peu vexé du fait que Mgr Dupardon de Lampaulski ne fût pas venu les accueillir à l'aéroport.

– C'est tout de même extraordinaire, Imam Anké, mon ami, que, de nos jours, au XXI^e siècle, sur ce globe terraqué, on ne soit pas capable de savoir précisément où se trouve le couple présidentiel de la République du Monde-Mondes ! Naguère encore, le moindre yacht capitalo-présidentiel qui se voulait discret au large de Malte faisait la une de la presse.

– Je comprends ton désarroi, Rabbi Boshé, mon cher, mais si tu y réfléchis bien, ce n'est peut-être pas une si mauvaise chose. C'est signe que Big Brother a raté son coup, si tu vois ce que je veux dire.

– Je te connais suffisamment pour voir à peu près ce que tu veux dire, Imam, mon chou, mon loukoum, mais si je suis d'accord pour laisser les promis se

recueillir tranquillement avant la noce, il me semble tout de même que prévenir les amis proches afin de calmer leurs inévitables inquiétudes n'est pas forcément une grossièreté.

– D'aucuns prétendent, Rabbi, mon strudel, que si toi et moi nous faisons comme de très rares personnes aujourd'hui, que si nous lisons de temps en temps un roman, et par exemple un certain roman-feuilleton, dont je tairai le titre pour d'évidentes raisons de pudeur, nous serions au courant au jour le jour du point longitudino-latitudinal où se trouve aujourd'hui Agatha et Mek-Ouyes.

– Intéressant : tu postules donc qu'ils sont à cette heure ensemble. Or, rien ne le prouve. Quant à ce « certain roman-feuilleton », dont tu parles si élégamment, laisse-moi te dire que je partage tout à fait ce que dit Anne Garréta du roman dans *N-amor (La Bibliothèque oulipienne, n° 159, Paris, 2007)*, je la cite : « Étant donné : 1) la caducité du roman, son inadéquation à tout ce qu'un sujet peut aujourd'hui vivre, observer, éprouver et penser ; 2) l'ennui que provoque en moi la lecture d'un roman "contemporain" [...]. La perspective des bricolages informes, exténués, du roman me refroidit ; le bavardage, la prolixité, la superstition des récits contemporains m'afflige ; l'ignorante bouffissure de tout le reste (auteurs, narrateurs, descriptions, dialogues, idéologie, psychologie...) m'accable. [...] » Si c'est le roman, et singulièrement ce roman-feuilleton-ci, qui, aujourd'hui, est le seul habilité à jouer les Big Brother, alors je rends mon tablier de lectrice, vois-tu mon bel Anké au menton plus brillant que la lune !

– Tu me fais bien rigoler, mon admirable Boshé au poil doux comme celui de la taupe, voilà que tu me mets en situation de devoir défendre l'indéfendable... Mais ce roman feuilleton-ci, comme tu dis, il ne faut pas que tu oublies que c'est un roman *impopulaire*, un roman acide, un roman verbeux de chez le verbe, un roman irresponsable que n'importe qui aurait dit aussi impondable qu'impondérable ! Tiens, tu me donnerais presque envie d'en reprendre la lecture...

– Je ne te le conseille pas, Imam Anké, mon fou d'Elsa, honnêtement, nous avons bien d'autres choses à faire, et notamment peaufiner notre participation à la cérémonie des noces d'Agath-Ouyes.

– Allons-nous, Rabbi Boshé, mon sri-lanka, mon paul-celan, composer oui ou non un épithalame ?

– Il ne tient qu'à nous de nous y mettre... Je ne suis pas contre.

– La difficulté, c'est que je ne suis pas loin de partager ce que dit Witold Gombrowicz dans sa conférence de 1947 à Buenos Aires *Contre les poètes*. Je le cite : « Presque personne n'aime les vers, et le monde des vers est fictif et faux. [...] Leur chant monotone me fatigue, le rythme et la rime m'endorment [...] et je soupçonne parfois tout ce mode d'expression et tout le groupe social qui l'utilise d'avoir quelque part un défaut. [...] Excès de poésie, excès de mots poétiques, excès de métaphores, excès de noblesse, excès d'épuration et de condensation qui assimilent le vers à un produit chimique. »

– Tu n'as pas tout à fait tort, mon bon Imam, tout cela est bien laid et pas très bon. Je me demande si nous ne devrions pas plutôt écrire une pièce de théâtre...

Quatre-vingt-dixième épisode

– Hé, mais c'est, mon Rabbi, mon Boshé, mon cœur de Thora, ma fleur d'hibiscus, que je ne vais pas te faire la honte de te recopier ici la prose pas très bénigne de Bossuet dans ses *Maximes et réflexions sur la comédie* !

– Merci, oh merci, mon Anké, mon Imam, mon kaki coranique et antecoranique à la fois, merci de ne pas me redire cette prose car je ne la connais que trop. J'avais peur que tu ne me cites le Jean-Jacques de la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* à propos de Molière et de ses imitateurs : « Ce sont des gens qui, tout au plus, raillent quelque fois les vices, sans jamais faire aimer la vertu ; de ces gens, disait un ancien, qui savent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile. » Ah ! ces imprécateurs, comme ils nous imprèquent le haricot ! Si nous écrivions un essai, mon bon génie à la lampe à huile et aux phares anti-brouillard...

– Un essai, mon fanal, mes fanaux ? Il faudra le faire en dépit de bien des B ! Des Bendas, des Bourdieux, des Badioux, des Bouveresses !

– Heu, bourgeois de ma pauvre science, je crois que les noms propres n'ont pas de pluriel, même si parfois ils ont des disciples... Ces trois mousquetaires-là, ont-ils rompu des lances contre le genre de l'essai ?

– À leurs heures, je crois bien, ami des connaissances comme des voluptés. Te citerais-je les « vains essayistes » d'Alain Badiou, « le couple de la cuistrerie et de la mondanité, de la thèse et de la foutaise » de Pierre Bourdieu ou, du même, « essayistes, ces “bousilleurs”, comme on disait au XIX^e siècle des mauvais peintres, qui, perpétuant les ambitions démesurées de la khâgne, vivent en parasites semi-plagiaires sur les travaux des autres » ?

– Mais alors, qu'allons-nous faire ?

– Arrêter de nous faire du mal.

– Arrêter de nous pommader.

– Nous faire du bien autrement.

– Si nous faisons simplement ce qui nous plaît, avec conviction...

– Avec conviction et modestie...

– Avec modestie et haute technicité...

– Avec technicité et passion ?

– Il en passera bien quelque chose au moment des noces !

– Ou rien du tout, mais on l'aura fait.

– On n'aura pas fait de mal pendant ce temps-là.

– Oui, mais nous ne serons pas devenus de grands écrivains emblématiques...

– Eh bien, nous aurons laissé généreusement la place à d'autres.

– Tu as raison. Ne sommes-nous pas assez comblés ?

– Décidément nous le sommes.

Rabbi Anké et Boshé Imam se mirent le plus physiquement possible dans les bras l'un de l'autre, dans les cuisses l'un de l'autre, dans les trous l'un de l'autre, afin de tester leur sismicité érotique du moment. Celle-ci était assez conséquente,

suffisante en tout cas pour que les Cracoviens vivants et morts et jusqu'à Oswiecim ressentissent une secousse qui n'eut pas pour effet de les inquiéter, mais au contraire de leur procurer de l'énergie positive.

Lorsqu'ils sortirent de leur sommeil post-coïtal, Rabbi Boshé et Imam Anké avaient les idées beaucoup plus claires. En se douchant main dans la main, en se rhabillant dos à dos, en se peignant côte à côte devant le miroir, ils savaient ce qu'il leur restait à faire et dont ils mirent noir sur blanc les motifs :

Considérant que les populations cracoviennes attendent avec impatience depuis des semaines les noces nationales d'Agatha de Win'theuil pour l'organisation desquelles elles ont été choisies, elles, parmi douze autres candidates,

Considérant que les structures des chars sont déjà bâties et qu'elles n'attendent plus que les décorations périssables, fruits, fleurs, feuilles, branches,

Considérant que les costumes illustrant la coquetterie et la ferveur populaire sont déjà coupés et que ceux qui sont coupés à la taille des enfants en pleine croissance risquent d'être rapidement trop petits,

Considérant que les divers gâteaux, sucreries, poissons marinés, tourtes ou autres terrines ne se garderaient pas éternellement dans les frigos,

Considérant que les futurs époux sont absents,

Considérant que le grand ordonnateur de la fiesta est lui-même empêché pour une raison inconnue mais qui ne laisse sûrement pas d'être de force majeure,

Considérant que faire ici référence au théoricien politique français, disciple de Fourier, quarante-huitard et communard, Victor Considérant (1808-1893) ne serait d'aucune espèce de pertinence,

Considérant que la force symbolique représentée par la décision populaire et sans précédent de marier les deux figures les plus charismatiques de la politique du moment ne doit en aucun cas s'affaiblir par des délais supplémentaires,

Considérant que le temps presse,

Quatre-vingt-onzième épisode

on fera le mariage en effigies, avec des mannequins qu'on ne passera pas par le feu. D'ailleurs, la noce, on ne la célébrera pas qu'à Cracovie, mais un peu partout dans le Monde-Mondes, là où nous avons des correspondants sûrs que nous allons prévenir sur-le-champ.

– Oui, comme disait ma grand-mère, dit Rabbi son petit-fils : commençons à manger, ça les fera venir, commençons à marier, ça les fera se pointer.

– J'ai établi une première liste de correspondants, la brandit Imam Anké.

– Je t'écoute, dit Rabbi Boshé.

– À Castel del Monte, haut lieu mek-ouyien s'il en est, le syndicat des oléopresseurs est prêt à mobiliser du monde; à Loue-l'Église, qui n'est pas sans se souvenir de Mek-Ouyes, mon ami Aguedasse a déjà rassemblé des masques en veux-tu en voilà; à Dassassogo, bien sûr, les jeunes de Gambidi répètent les Mek-Ouyades, même s'ils ont un peu tendance à confondre Agatha de Win'theuil et la Lectrice; j'ai un ami à Victoria qui veut absolument organiser un truc à Villetaneuse, tandis qu'à Villetaneuse, il a lui-même un ami qui veut faire la noce à Victoria (pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué?); chez nous en Palestine, c'est dans chaque ville et village que nos copines et copains les maires s'apprêtent à pavoiser, en souvenir d'un certain éboueur; à Tyré, les Hochepoix-Hochepoise de Corignon-Corignonne considèrent comme un devoir prioritaire le fait de faire affaire avec cette mémoire de leur existence dans l'un des moments les plus mouvementés; à Byzconstanboul, Rabanké ne laissera pas sa place, tandis qu'à Boulconstanbyz, Banraké, son cousin, ne sera pas en reste; à Saint-Pierre, ça va se faire, je n'ai pas besoin de te dire grâce à qui; à Fives et à Hellemmes, où se trouve, même un peu sommeillant, un véritable creuset de mek-ouyisme animé par des noceurs de première bourre, les cérémonies auront lieu plutôt cinq fois qu'une; à Baton Rouge, c'est Mamiko qui a pris les choses en main, tandis qu'au pied du mont Fuji, ses cousines s'affairent; à Gland, le centre de gériatrie, orphelin de sa plus jeune, espère que, célébrant les noces de Mek-, il retrouvera son meilleur élément; à Virieu-sur-Bourbre, le château est réquisitionné par Mlle de la Morinière et toutes ses nièces et neveux, je pense que ça va chauffer; à Cluj-Napoca... Je continue?

– Si tout le reste est du même bois dont on fait les tonneaux de farine, dit Rabbi Boshé, je n'ai strictement aucune inquiétude...

– Oui, c'est aussi précis. Tous ces gens sont sûrs, enfin il me semble.

– Ça me rappelle un peu l'enterrement d'Eva Perón. Dans tous les coins d'Argentine, tous ceux qui ne pouvaient pas venir à Buenos Aires (la télé n'était pas mûre) avaient organisé de mini-obèques à portée de la main, avec cercueils et mises en terre.

– Ce que c'est tout de même que la popularité...

– Bon, tout cela est excellent. Est-ce à dire que tout ce beau monde n'attend plus que la fixation d'une date? Il est bien entendu que celle-ci doit être absolument commune!

– Cela va sans dire, ô Rabbi de mon Boshé.

– Mais cela va encore mieux en le disant, ô Imam qui jamais ne m'a manqué.

– Alors, disons que tout va commencer, précisément, dans vingt-quatre heures. Est-ce que tu crois que ça va leur laisser le temps de se retourner?

– Ils piaffent depuis si longtemps!

– Alors, mon ami, ne tardons pas plus longtemps, téléphonons, télégraphions, télépathons, télétransportons-nous, visioconférençons, courriélons et e-mailons, écrivons des cartes postales instantanées, bignons tous ceux qui partent au quart de tour, bref donnons le signal!

Quelques instants plus tard, ce qui était à faire ne n'était plus. Le Monde-Mondes était mobilisé dans ses œuvres vives pour qu'aient lieu en tout lieu les noces d'Agath-Ouyes, celles d'Agatha de Win'theuil et de Mek-Ouyes. Les

machines à coudre se mirent à crépiter ; les usines d'armement se consacrèrent à la construction express de chars pacifiques ; les pâtisseries hissèrent des cerisiers sur leurs terrasses ; les rédacteurs d'épithalames bidouillèrent leurs beaux présents ; les érudits se penchèrent sur les rituels d'épousailles de tous les temps et de tous les lieux...

Ç'allait être à coup sûr une belle fête.

Quatre-vingt-douzième épisode

Quand Imam Anké et Rabbi Boshé eurent lancé leurs amis de par le Monde-Mondes, quand ils crurent avoir distribué toutes les tâches pour la cérémonie cracovienne, se croyant désormais voués à un rôle de supervision bien nécessaire, ils se rendirent compte qu'il avaient oublié l'essentiel.

– Que fait-on quand on a oublié l'essentiel ? dit RB.

– Eh bien, mais on rattrape le coup ! dit IA.

– Plus facile à dire qu'à faire.

– Tu sais pourtant que je n'aime pas tes accès de modestie !

– On ne se refait pas.

– Oh si ! refais-toi, si tu ne veux pas que je sois refait.

L'essentiel était visible pour le cœur, à savoir les effigies d'Agatha de Win'theuil et de Mek-Ouyes, mais il fallait encore qu'il le fût pour les yeux. Quel parti serait choisi pour cela ? Deux authentiques portraits en pied trois fois plus grands que nature afin que les silhouettes soient mieux reconnues de loin ? Photos ou peintures ? Deux artistes dramatiques avec cothurnes choisies sur casting exigeant ? Deux traitements typographiques calligrammatisés sur le mode Cummings ?

<u>A</u>	<u>M</u>
gat	e
ha	k-
de <u>W</u>	ou
in'	y
th	e
euil	s

On en ferait deux hautes marionnettes textuelles, mettant en évidence ce « yes » de l'acquiescement dans le nom de Mek-Ouyes, cette inversion du *M* et du *W* que les puristes de la typographie ne veulent pas reconnaître (mais tout de même !), cet *A M* horizontal qui inaugure la relation privilégiée...

– Trop abstrait ! dit Rabbi Boshé, et puis, malheureusement, l'analphabétisme n'est pas entièrement éradiqué... Je ne sais pas toi, mais moi, aucune de ces solutions ne me satisfait.

– Je n'osais pas te dire que, pour moi, c'est exactement la même chose...

– Il me vient bien une petite idée, Imam Anké de mon manque...

– Quant à moi, j'en ai déjà une, d'idée, Rabbi Boshé de mon trop-plein... Mais j'ose à peine l'émettre à haute voix.

– Moi tout pareil.

– Eh bien, écrivons-la chacun sur un bout de papier que nous glisserons dans la main de l'autre.

– Oui, c'est ainsi qu'il faut faire. Au travail.

Alors, ils le firent. Rabbi Boshé lut ce qu'Imam Anké avait calligraphié : « Rabbi Boshé jouera le rôle de Mek-Ouyes et moi-même Imam Anké celui d'Agatha de Win'theuil », tandis qu'Imam Anké lisait ce que Rabbi Boshé avait écrit : « Imam Anké jouera le rôle de Mek-Ouyes et moi-même Rabbi Boshé celui d'Agatha de Win'theuil ».

Tous les deux éclatèrent de rire. C'était ce qui s'appelait avoir et n'avoir pas la même idée.

– L'idée est adoptée, dit Rabbi. Mais le décret d'application qui comprend la distribution des rôles demande encore un petit temps d'affinement.

– Le fait que nous soyons déjà mariés, toi et moi, n'est pas un obstacle, n'est-ce pas ?

– L'acteur qui joue Œdipe n'est pas forcément aveugle, ni misanthrope celui qui joue Hamlet !

– Argument massue.

– Si seulement nous avions fait un mariage gay, toi étant lesbienne et moi ce que je suis, ce serait aujourd'hui plus simple !

– Ou toi étant lesbienne et moi ce que je suis, plutôt !

– Quoi qu'il en soit, autant Mek-Ouyes est hétéro dans l'âme et le corps, autant Agatha est corps et âme parfaitement bi !

– Qu'est-ce que tu déduis de cette réflexion ?

– Mais que ce n'est pas parce que je suis un garçon qu'il m'est plus facile de jouer le rôle de Mek-Ouyes que celui d'Agatha, puisque je suis homo, et que Mek-Ouyes non.

– Y a pas trop de « que » dans ta phrase ?

– Je l'admets, dit Rabbi Boshé. Je veux dire seulement que chacun de nous deux peut jouer n'importe quel rôle, aucun ne sera vraiment plus près de sa nature que l'autre. Seule la conscience paradoxale du comédien pourra nous aider à surmonter cette petite épreuve.

– Raisonnement qui m'a tout l'air de militer pour une partie de courte paille.

– Ou un jet de dés.

– Oui, tirons au sort !

– Je crois qu'à pile ou face, c'est la meilleure solution.

– Évidemment ! D'autant que les nouvelles pièces de 1, 2 et 5 k-ouyes sont entrées en circulation ce matin. J'en ai reçu du kiosque à journaux. Tu sais que c'est une pièce à deux faces, qu'il n'y a pas de pile... Agatha de Win'theuil d'un côté en

tenue d'Ève, Mek-Ouyes de l'autre en celle d'Adam. Tu vas lancer la pièce et la face qui apparaîtra sera ton rôle.

– Eh bien d'accord, faisons comme tu as dit.

Lancée par Rabbi Boshé, la pièce tournicota dans les airs et retomba sur le pavé. Les quatre yeux se penchèrent sur le résultat et eurent beaucoup de mal à s'en croire eux-mêmes.

Quatre-vingt-treizième épisode

Sur la pièce, en effet, l'image évidente d'Agatha de Win'theuil se présentait à la face, tandis qu'à son côté, tout aussi bien dessinée, celle de Mek-Ouyes également. Passé un premier temps de surprise incrédule, Imam Anké à son tour lança la pièce dans les airs pour voir ce qui arriverait. Cette fois, rien de bien différent : à nouveau la double image, Mek-Ouyes puis presque aussitôt Agatha. La pièce de 2 k-ouyes n'était pas une pièce fausse, elle était une pièce fée. Quand on la contemplait à son repos, elle présentait ses deux faces distinctes ; quand on la jouait à face ou face, elle prenait l'initiative de se moquer du principe de non-contradiction. Un troisième lancer confirma la coprésence des deux images qui auraient dû s'exclure l'une l'autre sur la même face.

– Qu'est-ce que c'est que ce petit miracle à 2 k-ouyes ? dubita Rabbi Boshé un peu vexé par ce tour de passe-passe digne d'un charlatan de foire.

– Qui sait si cela ne donne pas tout simplement à réfléchir ? le corrigea Imam Anké.

– Je t'écoute, mon M'ami, comment réfléchis-tu ?

– Mis à part toute tentative d'explication rationnelle du phénomène, je pense, mon Ibbar préféré, que cela devrait nous conduire à considérer que chacun de nous deux ne peut pas jouer *tout* Agatha ou *tout* Mek-Ouyes, mais que chacun est un peu les deux dans la comédie, de même qu'à force d'avoir vécu côte à côte dans le territoire du roman-feuilleton, chacun des deux personnages n'a pas manqué d'incorporer l'autre par moments, je veux dire de ces moments qui se sont pas sans laisser des traces profondes.

– Cela signifierait alors que nous serions interchangeable dans la distribution des deux rôles et que le regard des invités serait l'élément déterminant de celle-ci, possiblement différente suivant les moments ?

– Tu as mille fois raison, nul besoin de masque ou de costume imitatifs, soyons nous-mêmes ! Puisque nous nous aimons, et depuis bien longtemps déjà, cela devrait amplement suffire pour que nous soyons de bons truchements.

– Il reste pourtant une inconnue, Imam Anké.

– Je vois ce que tu veux dire, Rabbi Boshé : est-ce que, vraiment ?...

– Hé, mais oui, est-ce que pour de vrai ?...

– ... ils s'aiment ils s'aiment, eux eux ?

– Oui, est-ce que leur amour est du même ordre que le nôtre ? Ils se sont rencontrés, c'est indéniable, mais prenons garde de ne pas oublier que leur union conjugale leur a été en quelque sorte jetée comme une obligation par le populaire unanime qui, dans ces moments-là, ressemble davantage à un rouleau compresseur qu'à une bande d'amis compréhensifs !

– Quoi qu'il en soit, je ne vois pas, cher amour, quel mal nous pourrions faire en les représentant ? Qui peut le plus est capable du moins. Les deux amants de passion que nous sommes peuvent parfaitement figurer deux amants de raison, puisque notre passion n'a jamais eu pour particularité de s'abandonner à la déraison, à la jalousie, à la méchanceté, à la radinerie du cœur, à l'acceptation de la torture... Restons-en là et faisons ce que nous avons à faire. Nous dirons aux invités que, voilà, en l'absence toute provisoire de l'épouse et de l'époux, leur partie sera tenue par deux êtres de bonne foi qui ne chercheront pas l'illusion et la ressemblance, mais laisseront venir le mystère de la représentation et celui du rituel, sans nourrir le moindre doute quant à la profondeur de la réjouissance.

– C'est lumineux !

– C'était la nuit, c'est le jour !

– C'était la pluie de printemps, c'est le froid bleu de janvier !

– C'était la confusion des existences isolées, c'est la fusion des vies communes !

– C'est bon, l'amour, quand on est intelligent !

– C'est bon, l'amour, quand on l'étale en juste quantité ! C'est vrai, qui mangerait une tartine de purée de piments forts en buvant une bouteille entière de vodka ?

– C'est bon, l'amour, quand on le regarde en souriant.

– C'est bon, l'amour quand on le vit sans que son cigare s'éteigne.

– Comme j'aime et admire ton éloquence, mon ami ami !

– Elle se nourrit à la cuisine de la tienne, mon cher cher.

Quatre-vingt-quatorzième épisode

Après cette bonne chose de faite, qui ne demandait pas de plus ample préparation (il suffirait d'être soi-même), Imam Anké et Rabbi Boshé se mirent à l'écoute de leurs correspondants de par le Monde-Mondes, ceux-ci manifestant à l'évidence qu'ils avaient besoin de conseils à distance. Pour cela, ils saturaient le standard de nos deux monothéistes républicains homo-mixistes à préférences transversales.

- Un appel du Hubei !
- C’est notre vieil ami Tchouang ?
- Soi-même.
- Passe-le-moi.

Tchouang faisait état d’un fait divers qui secouait un quartier de Linzhang. Le comité pour la célébration locale des noces d’Agath’Ouyes avait désigné pour représenter Mek-Ouyes un célibataire du nom de Song Brechtian’ qui venait de mourir d’une crise cardiaque. Or, la famille du mort, qui ne voulait pas que dans l’au-delà le défunt continue à traîner son célibat comme un boulet bien astiqué au bout d’une chaîne, avait acheté à un funèbre maquignon le cadavre d’une jeune femme sans attaches, autiste et déshéritée, sans domicile et mendicante. On s’apprêtait à l’enterrer avec le mort principal, quand Tchouang fut avisé, par celle qui devait représenter Agatha de Win’theuil, de la disparition peu naturelle de la jeune femme à qui elle faisait l’aumône de temps à autre. Une descente de police découvrit le poteau rose et, sans tarder, la presse fustigea les vieilles superstitions que près d’un siècle de communisme n’avait pas réussi à éradiquer. On accablait non point Song Brechtian’, mais carrément Mek-Ouyes, ce qui faisait mauvais effet dans la conjoncture. Fallait-il continuer à chercher un remplaçant à celui qui devait déjà remplacer Mek-Ouyes ? Un remplaçant de remplaçant n’allait-il pas être difficile à trouver, surtout considérant le caractère maléfique qui était désormais attaché à Song B. ?

– Voilà effectivement une affaire qui ne sent pas très bon, dit Imam Anké. Je serais d’avis que nous conseillions à Tchouang de travailler sur une iconographie mek-ouyienne muette, je veux dire qui ne comporte jamais le nom écrit ou prononcé.

– C’est l’évidence même, dit Rabbi Boshé. Il faut répondre en ce sens. Mais écoute ce que nous dit ce correspondant libanais : « Le bruit court, ici, que le mariage d’Agath’Ouyes serait un *zawaj al-moutaa*, c’est-à-dire un “mariage de plaisir”, ou “temporaire”, *zawaj mouakat*. Les chiïtes l’admettent, les sunnites le pratiquent. Il s’agit d’un mariage qui n’engage que pour une durée limitée, une heure, un mois... le temps d’un voyage ou d’un travail saisonnier loin de chez soi. On dit à deux un verset du Livre, on promet de se donner pour une dot symbolique et pour une durée précise, et ça se consomme sans attendre. »

– Hé oui, confirma Imam Anké, c’est ça, la civilisation !

– Je veux bien, cher mon compagnon, qui je l’espère ne se marie pas ainsi à tout bout de champ quand j’ai le dos tourné, mais il faut absolument démentir le fait que le mariage de Mek-Theuil serait de cette farine ! En aucune façon... Nous allons faire un mariage extrêmement civil, extrêmement religieux, extrêmement sentimental et romantique... une sorte de mariage premier, comme on dit « arts premiers ».

– Mais justement, verre correcteur de mes yeux presbytes, ô mon ami mon Rabbi, si le mariage d’Agatha et de Mek- est un mariage extrêmement traditionnel et universel, il doit participer de tous les rituels et règlements particuliers, dont celui du « mariage de jouissance ». Pourquoi celui-ci, justement, serait-il considéré comme répréhensible ?

– J’entends bien, ô sonotone futur de ma future dure oreille, mon humus,

mon Imam, mais le petit arrangement avec la loi, que ce type de mariage m'a tout l'air de bidouiller pour une circonstance peu glorieuse, a-t-il vraiment besoin de la caution générale que va lui donner inévitablement notre pluri-cérémonie ?

– M'est avis que cela ne se verra guère au milieu de tout le reste... Tiens, par exemple, attends, j'ai un appel de la Mamouasie du Sud : « Les Mamous, cher Imam Anké, tu t'en souviens certainement, ne savent pas ce que veut dire "mariage". Le seul mot en langue mamoue qui se rapprocherait de la notion serait celui de... »

À ce moment, un avion à réaction scandalisée passa bruyamment dans le ciel cracovien.

Quatre-vingt-quinzième épisode

Imam Anké secoua son écouteur et demanda à son correspondant de redire le mot couvert par le réacteur. Mais le Mamou continuait sa description documentaire, qui était instantanément répétée par Imam à l'intention de son Rabbi :

– « Chaque Mamoue a plusieurs Mamous, mais aucun à la maison, tu comprends... C'est une forme d'exogamie un peu particulière, qui est totale depuis que la Mamouasie du Sud est sur la route des grandes vacances. Les Mamoues ont complètement dissocié la vie de famille et l'accouplement. L'idée de choix est complètement étrangère à la culture mamoue. L'idée de répétition aussi. Dans une campagne de cueillette, une Mamoue ne reconnaît pas un partenaire, pour la raison que le Mamou n'est autorisé d'approche que s'il a le visage enveloppé dans des bandelettes d'écorce fine qui ne laissent surtout passer ni la bouche ni les yeux. »

– Au fait!... dit Rabbi Boshé, dis-lui d'accélérer!

– Et alors, que se passe-t-il rapport à ce qui nous occupe? Mek-Ouyes/Agatha, j'entends?

Un assez long silence répondit d'abord à la question.

– Allô? « Oui, je réfléchissais avant de répondre. Il est évidemment impensable que le moindre Mamou consente à jouer, également, le rôle de Mek-Ouyes dans une cueillette, puisque, je l'ai dit, le mâle n'a pas de nom ni n'est même tout à fait un sujet dans le rapport. En revanche, des Agatha de Win'theuil, il y en aura beaucoup. Chaque Mamoue a bien l'intention de célébrer leur présidente, mais sans coprésident! »

– Laisse tomber, dit Rabbi Boshé. Je me demande tout de même comment les Mamous on fait pour participer au référendum qui décida du mariage d'Agath-Ouyes. Demande-lui, veux-tu?

– Allô ? Tu as entendu la question de Rabbi ? « Il n’y a que les Mamoues qui votent en Mamouasie du Sud. Et, pour elles, “Mek-Ouyes” est une sorte de nom commun qui veut dire “proie”. »

– Hou là, hou là... Pas un mot de tout ceci à l’intéressé, n’est-ce pas !

– Cela va sans dire, dit Imam Anké.

– Allons voir ailleurs, dit Rabbi. Laissons les Mamous dans leur bandelettes si ça leur chante et appelons Curitiba.

– Faisons plutôt une pause, mon ami. Je t’invite sous ma tente. Tu ne veux pas venir sous ma tente ?

– Ça ne serait pas très sérieux.

– Oui, mais moi, quand j’entends tous ces gens qui parlent de ça...

– Je sais, je sais.

– J’ai du charbon de bois, j’ai des allumettes, j’ai ma petite théière, mon thé et un pain de sucre...

– Ouais, je le connais, ton pain de sucre, je le connais par cœur...

– Ce n’est pas une raison pour cracher dessus.

– Est-ce que j’ai dit une chose pareille ? Allons.

Imam Anké avait planté sa tente de bédouin sur un terrain vague à la périphérie de Cracovie, là où s’installaient habituellement les cirques de passage. L’abri de toile était à peu près invisible de loin, tant il se confondait avec le paysage.

– Vivons heureux, vivons discrets, disait volontiers Imam Anké.

– Maxime un peu fermée, contestait Rabbi Boshé.

– Peut-être, mais n’oublie pas que nous appartenons, toi et moi, à deux peuplades qui ont une longue tradition de haine, d’exactions et de vengeance.

– Je ne saurais l’oublier, mon ami. C’est même pour cela que je t’en aime davantage. Aimer plus que cela, tu meurs, c’est bien simple.

Imam Anké maintint de la main entrouverte en position haute la portière de toile qui fermait et ouvrait, tout à la fois, la tente. Rabbi Boshé entra en se courbant à peine. Il quitta ses sandales à l’entrée et son compagnon fit de même, se dirigeant sans attendre vers le milieu de la pièce unique, à l’emplacement d’un mât central qui laissait ouvert le toit pour servir d’avaloir à la fumée des charbons. Les gestes d’Imam Anké étaient caressants pour les objets, attentifs, rigoureux. Ils disaient bien davantage que leur simple utilité. Il y eut un cocktail de senteurs à quoi participaient les charbons, le thé, la peau, la menthe, la teinture et l’imperméabilisant qui imbibaient le coton de la tente.

Ce fut une belle pause avec, de temps à autre, un petit bruit de sirotage.

Et puis, les meilleures choses ayant une fin, il y eut le clignotement d’un voyant lumineux intempestif.

– Il y a un appel de Rabanké, de Byzconstanboul, dit Imam.

Quatre-vingt-seizième épisode

Boulconstanbyz. Sur une étroite ligne d'une centaine de mètres de largeur qui ondulait, le Bosphore était aussi rempli de navires qu'un étang couvert de nénuphars de nénuphars. La tour de Galata veillait sur l'embouteillage, observant sans réaction émotionnelle la façon dont les Boulconstanbyziotes, comme d'ailleurs les Byzconstanbouliotes, traversaient à pied sec le détroit en sautant d'un navire à un autre, de la partie asiatique à la partie européenne et inversement. C'était la solution ingénieuse qui avait été trouvée pour tourner les inconvénients de la congestion circulaire. À celle-ci participaient les diverses barques de pêcheurs, les voiliers de plaisance, les bacs, les zodiacs de la gendarmerie, de la capitainerie, des pompiers et des éboueurs.

Les capitaines de chaque embarcation sonnaient régulièrement de la trompe marine pour essayer de débloquer la situation, ce qui était le plus souvent peine perdue. Le fait n'avait pour conséquence que de saturer de surcroît l'univers sonore, auquel venaient s'ajouter les cris en toutes langues dans lesquels une oreille polyglotte (si le syntagme ne paraît pas, anatomiquement, trop absurde) aurait pu reconnaître des apostrophes du genre : « calife à la graisse de chevaux de bois ! » ou « sublime porte de mes deux huis ! » ou « j'veis te kéraber kek-chose dans la mer Noire ! » ou « va donc, eh, Pierre Loto lieutenant de vessie ! » ou « si Mustapha revient, c'est toi qu'es mal » ou « bazar sans caviar n'est que ruine de l'âme » ou « il n'y a pas un homme qui vaille une pipe de tombéki ! » ou...

Lorsque paraissait, arrivant des Dardanelles ou d'Odessa, un navire de tonnage important, il pénétrait en douceur dans le meilleur des cas et la masse mouvante comme le fait une barque dans les liserons d'eau. Parfois, les choses ne se passaient pas aussi bien et le contact était plutôt semblable à celui d'un brise-glace qui arrive, toutes les dents dehors, contre sa croûte, comme si c'était un magasin de porcelaine, dans l'intention de la fracasser. De fait, il y avait parfois du bois brisé, des os, ou des noyades par le fond.

Dans l'une des barques qui se trouvait bloquée au milieu du Bosphore, deux hommes étaient attablés devant un café, du raki, des pâtisseries et une pipe à eau qu'ils s'échangeaient. Rabanké disait à son cousin Banraké que la cérémonie agath-ouyienne était en bonne voie et qu'elle aurait lieu sur l'eau.

– J'ai obtenu, disait-il, toutes les autorisations. La circulation des navires de gros tonnage sera suspendue toute la journée de demain. En revanche, tout possesseur de bateau de taille raisonnable est tenu de quitter son quai à la première heure, c'est-à-dire au lever du soleil, et d'aller, sur la Corne d'Or comme sur le Bosphore, constituer, à touche-touche avec les copains, une formidable extension du territoire de la ville, si bien que l'ensemble formera un seul plancher pour les chants, pour les danses et encore pour les agapes de toute sorte qui accompagnent habituellement les épousailles.

À quoi Banraké répondait qu'il avait, quant à lui, rédigé les appels radio, les avis télé, les communiqués de la presse écrite, les messages subliminaux afin

que nul à Byzconstanboul et personne à Boulconstanbyz ne puisse être censé ignorer l'invitation, pour ne pas dire la loi.

– Et à quelle heure aura lieu, précisément, le mariage ?

– En fin d'après-midi, quand le soleil commencera à décliner. Alors, partout dans le Monde-Mondes, le « oui » et le « oui » seront prononcés en toutes les langues, avec tous les sourires possibles et imaginables, la symbolique de l'amour républicain se trouvant ainsi confortée de manière inoubliable.

– Est-il vrai que les époux authentiques sont toujours considérés comme perdus ?

– Il le semble bien. Cracovie est déçue au plus haut point, puisque, ville choisie entre toutes, elle ne bénéficiera pas de la présence agatho-mek-ouyienne. C'est ainsi. Il faut se faire une raison. Il y a un avantage, du moins pour toutes les autres, qui se trouvent ipso facto haussées jusqu'à un heureux niveau d'égalité.

Quatre-vingt-dix-septième épisode

Ainsi se passa-t-il, effectivement, le lendemain. Cracovie n'avait pas renoncé à prendre sa place dans la réjouissance, mais les autres lieux entendaient faire beaucoup mieux qu'il ne l'avaient envisagé selon les prévisions initiales.

Tous les bateaux sortirent, du moins tous les petits navires, jusqu'aux plus timides, ceux qui n'avaient qu'une confiance modérée en la sûreté des flots. Les barcasses du vendredi, celles qui cherchaient à demeurer sur les bords, le plus près possible de leur port d'attache, étaient parfois poussées à la poupe par de plus entreprenantes qui pensaient, à juste titre, que le gros de la cérémonie se concentrerait plutôt au milieu du Bosphore. Pour peu que les gens de leur équipage voulussent absolument, quitte à sortir, voir quelque chose, ils cinglaient vers le petit large, si toutefois le verbe « cingler » peut être bien choisi dans une situation d'embouteillage maousse.

En quelques heures de la matinée, le territoire maritime fut entièrement couvert d'embarcations, oscillant à touche-touche de telle façon que le bois des bordages au contact du bois des bordages produisait un son de frottement grincé multiplié par plusieurs milliers de fois, qui n'avait jamais été entendu, de mémoire d'éléphant, dans les parages.

Vers le nord-est et la mer Rouge comme vers le sud-ouest et la mer de Marmara, de gigantesques navires veillaient, les machines à l'arrêt, semblables à des sentinelles hautes comme des immeubles. Ils faisaient office de protection au cas où se serait levé un vent violent, brise-lames de fortune à l'efficacité non discutable.

De leur propre initiative et sur le tas, les divers mariniers des petits bateaux surent inventer des solutions rationnelles pour stabiliser ce qui était plus qu'un simple pont de bateaux : un vaste plancher de bateaux, un couvercle de bateaux au-dessus de la mer, une couverture de la voie navigable donnant au paysage cette apparence aussi inédite et bizarre que la figure de la tortue dans l'armée de Jules César. Pour aller dans le sens de la stabilité générale, on sortit tout ce qu'on avait de filins, de ficelles et d'élingues, on fouilla les cales pour trouver des sangles, on relia les bordages en utilisant de grands serre-joints de menuiserie qui rendaient deux bateaux aussi solidaires que si ces deux coques formaient un seul catamaran. Un filet, parfois, tordu longitudinalement, attachait, moins peu que prou, deux proues. C'était là un chef-d'œuvre inédit d'urbanisme précaire, d'architecture à développement horizontal, de technicité démontable, réversible, légère.

Tout était prêt.

Après un casting assez serré, on avait choisi trois Agatha et trois Mek-Ouyes afin d'avoir une chance d'approcher sans trop de ridicule la figuration des modèles. Les trois Agatha étaient respectivement brune, rousse et verte ; les trois Mek-Ouyes étaient chauve, chauve et chauve. Les trois Agatha étaient qui petite, qui grande et qui moyenne ; les trois Mek-Ouyes mesuraient 1,87 m. Les trois Agatha avaient, l'une une ceinture de bananes opaques, l'autre un soutien-gorge de soie transparente, la troisième un ruban noir au cou ; les trois Mek-Ouyes portaient un débardeur XL avec un dessin d'orchidée en paillettes d'argent, le même. Les trois Agatha étaient chaussées de telle sorte que dans un premier cas on pouvait compter un à un les dix orteils, dans un deuxième on avait envie d'imaginer un galbe totalement caché et dans un troisième on jouissait de la bride qui passait devant la cheville comme le coup d'archet d'une bretelle à l'attache d'une épaule. Les trois Mek-Ouyes portaient des chaussures noires vernies, toutes neuves, qui leur faisaient tellement mal aux pieds que la nudité de ces derniers s'imposa rapidement. Les trois Agatha de Win'theuil avaient le tour des yeux maquillé de noir ; les trois Mek-Ouyes avaient, respectivement, les yeux luisants, les yeux embués, les yeux remplis de larmes.

Tous les six grimperent d'un pas assuré sur le haut podium à trois faces, de sorte qu'un tiers au moins du sujet global soit aperçu de n'importe quel point.

Quatre-vingt-dix-huitième épisode

Une immense clameur à dix milliers de bouches se promena sur le grand parquet qui ondulait dans la douceur. Le son avait eu de la peine à s'imposer, son démarrage avait été poussif, comme celui d'un moteur d'autant plus lent qu'il était

la puissance même. Et quand il eut démarré, en revanche, c'était l'arrêter qui était impossible. Lorsque Rabanké, aidé de Banraké, leva la main très haut pour signifier qu'il demandait le silence afin que pussent s'entendre les discours, il se passa bien une demi-heure avant que le geste fasse son effet.

Alors, le silence eut quelque chose de magique. Sa densité était telle qu'il faisait penser à un à-plat noir profond, non-couleur que ne peut donner qu'une couche épaisse de noir de fumée sur une plaque de verre ou de blanc de farine sur un béton lisse.

Banraké prit alors la parole vers l'ouest, tandis que Rabanké la prenait vers l'est. Ils parlèrent à l'unisson, dans le même tempo, avec les mêmes inflexions et accents d'insistance. Ils dirent ceci :

– Le grand jour est arrivé pour la République du Monde-Mondes. (*Ovation d'une durée de douze minutes.*) Le grand jour est arrivé pour la République du Monde-Mondes... (*Ovation d'une durée de six minutes.*) ...le grand jour que nous attendons tous depuis de longues semaines. Nous ne sommes pas seuls. Nous n'avons pas été les seuls à l'attendre ; nous ne sommes pas les seuls à le voir venir. Ici, sur le Bosphore, mais aussi là-bas à Behring, mais encore à Panamá ou à Olmutz, à la station HÖSÖK TERE du métro de Budapest comme dans la cour du palais Jacques-Cœur à Bourges, les Monde-Mondiens unanimes célèbrent les noces de Mek-Ouyes, celles d'Agatha de Win'theuil, celles encore d'Agath-Ouyes, les trois, figurez-vous, n'en faisant qu'une. (*Clameur assez brève, deux minutes et demie.*) Il faut en croire ses yeux. Il faut en croire ses convictions. Il faut en croire l'anaphore comme figure primaire de l'éloquence. Il faut en croire mieux que sa crédulité : il faut en croire sa conscience collective. Il n'y a pas mieux que cette cérémonie théorique dont aucune civilisation au monde, jamais, n'aura su se passer, le mariage, pour attester de la force de l'union des foules qui ne peut manquer de ressembler à l'union de deux individualités populaires de la peinture de ces deux-là. (*Ovation de folie que les gestes d'accalmie ne parviennent pas à interrompre avant une quinzaine de minutes.*) On ne présente pas Agatha de Win'theuil, surtout en son absence que vient corriger la haute tenue figurative de nos trois amies qui ont chacune bien de la beauté mais ne sont pas trop de trois pour, additionnant leurs atouts, pouvoir espérer ne pas démeriter de leur capacité d'illusion. On ne présente pas Agatha de Win'theuil, on la loue ou l'on se tait. On exprime son inconditionnalité, le culte qu'on voue à sa personnalité, ou on ferme sa gueule. Si l'on a des critiques larvées, on les réserve pour Mek-Ouyes qu'on a, lui, en revanche, le devoir de corriger. Oh, Mek-Ouyes, Mek-Ouyes, Mek-Ouyes... les trois Mek-Ouyes qui représentent ici le grand fuyard n'ont de vertu que celle d'oser risquer leur réputation à prendre cette place inenviée, tellement elle est peu sûre et peu stable. Qui peut dire avec un peu de certitude que Mek-Ouyes pense ceci plutôt que cela ? Qui peut affirmer qu'il a vraiment voué sa vie, comme Agatha de Win'theuil, à l'exercice des plus hautes responsabilités républicaines ? Ou s'il ne va pas plutôt péter dans les doigts de ses électeurs au vu de la moindre brouille qui le détournera de son devoir ? Oui, cette union de la carpe et du lapin ne laisse pas d'être absolument surprenante. Elle n'en est pas moins belle pour autant. Elle n'en doit pas moins être célébrée avec la plus grande ferveur. La République est Win'theuil (*Ovation d'une minute.*) La République est Win'theuil, et sur la foi de cet œil, se bâtit la cité des hommes !

La République est Mek-Ouyes (*Ovation de soixante secondes.*) La République est Mek-Ouyes et sur cette mouille se construit la cité des femmes!...

Des milliers de personnes ne se sentirent plus d'enthousiasme. Ce dernier se manifesta par des tremblements corporels se propageant sur les tillacs de façon involontairement ondulatoire. Ce frémissement en engagea d'autres nettement plus volontaires : deux fois plus de martèlement de pieds sur le bois des ponts fabriquèrent un vacarme ahurissant qui s'entendit jusqu'au Kurdistan. On crut, là-bas, qu'il s'agissait d'un tremblement de terre.

Quatre-vingt-dix-neuvième épisode

Au milieu du pont de bateaux, il y avait une petite barque qui ne payait pas de mine et ne cherchait pas à se faire remarquer. Parfois, un passant passait par son bord pour s'avancer en direction des podiums centraux, et les occupants le laissaient faire en le saluant d'un signe de tête. Lesdits occupants étaient trois. Il y avait une chatte blanche de grand style qui passait la moitié de son temps à lisser de la langue le poil dont elle était fière ; il y avait une femme à lunettes noires de star hollywoodienne au-dessus d'une salopette artistement négligée (on eût dit qu'elle ne voulait pas être reconnue) ; il y avait enfin Mek-Ouyes en personne.

Il ne s'était pas passé grand-chose depuis que le roman-feuilleton avait lâché les protagonistes en pleine mer autour du *Charles-de-Gaulle*. Se serait-il passé, au contraire, beaucoup de choses, que le roman-feuilleton ne se serait pas permis de déplacer sa focale à Cracovie puis à Byzconstanboul, sauf à parier sur la force paradoxale de l'ellipse.

Tout simplement, le *Charles-de-Gaulle*, traînant toujours derrière lui la felouque, avait traversé la mer Égée, frôlé Izmir, passé les Dardanelles, foncé dans la mer de Marmara pour venir buter contre un contingent de gros navires immobiles, qui attendaient pour passer que la fête sur le Bosphore soit finie et laisse à nouveau libre le passage.

Mek-Ouyes avait profité de l'immobilisation forcée de son remorqueur pour détacher son filin et partir à la rame, la chatte élégamment élongée à la proue, le nez pointé vers ce qu'elle apercevait de terre ferme et de boucheries qui la changeraient des poissonneries. Cette décision de fuite mek-ouyienne n'avait pas échappé à Mgr Dupardon de Lampaulski sur le *Charles-de-Gaulle*, qui avait emprunté la longue-vue de son frère, le contre-amiral Duparski de Lampaudon, avant de la confier lui-même à l'œil d'Agatha de Win'th. Ce que voyant, cette dernière avait ordonné à l'un de ses maris de mettre un canot à la mer et de poursuivre Mek-Ouyes, ce qui ne fut pas une affaire difficile, moteur contre biceps. Un quart

d'heure plus tard, elle sautait d'un pas léger dans la felouque en claironnant son grand bonheur de retrouver son principal promis.

En voyant venir Agatha, Mek-Ouyes ne parut pas surpris le moins du Monde-Mondes. La chatte, en revanche, eut une première réaction plutôt méfiante, observant sa rivale à l'odorat, examinant de près l'épilation définitive des jambes et des aisselles qui lui laissait le privilège de la fourrure naturelle, dardant ses yeux verts animaux dans les yeux noirs de l'humaine. Elle en conclut que les différences étaient assez patentes pour ne pas justifier que s'installe à bon droit une réaction par trop jalouse.

– Que diriez-vous, dit Agatha de Win'theuil à Mek-Ouyes, d'assister de conserve à notre propre mariage, en quelque sorte incognito ?

– J'allais vous le proposer, ma chère. Ce serait effectivement un bon tour à nous jouer à nous-mêmes... Ne serait-ce pas le meilleur moyen de prendre une dernière fois le recul nécessaire, à seule fin de nous assurer que nous ne sommes pas en train de faire une grosse bêtise ?

– Est-il possible que vous en soyez encore à vous poser ce genre de question ?

– Regardez, tendit le bras Mek-Ouyes pour éviter d'avoir à répondre et montra-t-il du doigt l'horizon où deux silhouettes se hissaient, peut-être avec élégance, sur un podium.

Agatha de Win'theuil, qui avait heureusement conservé avec elle la longue-vue de Duparski, colla le petit bout à son œil droit et zieuta l'Agatha de fortune pour en apprécier les formes. Elle hésita entre la satisfaction de l'honneur qui lui était fait qu'on eût choisi une belle fille pour la représenter et la déception un peu hautaine de trouver à sa doublure une palanquée de défauts.

– Pfff!... pfffa-t-elle, regardez-moi cette molle à la fesse, qui n'ose qu'à peine se retourner de peur qu'on les lui voie en gouttes d'huile ! Et ces bras qui n'ont que fatigue dans le galbe ! Et ce nombril complètement raté qui ressemble au gouffre de Padirac ! Et cette poitrine mal refaite qui pèse et qui pose ! Et cette chevelure qui ne contient pas le plus petit quart d'un univers !...

– Vous n'avez que trop raison, dit lâchement Mek-Ouyes qui, sans lunette d'approche, ne voyait à peu près qu'un point sombre.

Centième épisode

La chatte voulait jeter un œil dans la lorgnette. Sans doute croyait-elle qu'il y avait quelque chose à manger dans la lorgnette : de la douce chair blanche comme dans une patte de crabe. Dès qu'elle serait en situation de s'en assurer, elle aspire-

rait, sucerait, introduirait sa griffe la plus longue... tous les moyens seraient bons en vue du régal. En attendant, qu'on lui confie au moins l'objet ! Pour cela, elle harcelait littéralement Agatha de Win'theuil, tournait à ses pieds, virait, voltait et virevoltait, protestait miauleusement devant l'indifférence humaine, faisait du gringue, se frottait du flanc au mollet bien fait et bien plein et mordait le tissu de la salopette. Rien n'y faisait. Agatha de Win'theuil ne consentait pas à laisser tomber son regard aussi bas.

– Dites-lui tout de même quelque chose, dit Mek-Ouyes.

Mais Agatha de Win'theuil ne trouva rien d'autre à proposer qu'un peu discret coup de latte destiné à préciser la hiérarchie à bord.

– Vous êtes méchante, Agatha. Est-ce bien nécessaire ? Et surtout par un jour comme celui-ci où vous représentez le don généreux.

– Le don de quoi, cher bandit de ma vie rangée ?

– Le don de vous...

Un rire tonitruant installé dans les sons graves accueillit la sortie mek-ouyienne, une vraie gifle immatérielle qui rougit l'intérieur de la joue de Mek-Ouyes et découragea la chatte de poursuivre ses entreprises de séduction.

– Non, je ne vous donne rien, Mek-. Je ne suis pas complètement idiote. Vous-même, depuis toujours, êtes celui qui gardez tout. Vous n'imaginez tout de même pas que je vais vous contredire !

– Comment pourrais-je garder tout, comme vous dites, si justement je ne possède rien ? Vous ne pouvez pas affirmer que je possède quoi que ce soit. Vous le savez très bien. Je n'ai rien.

– Je veux bien que vous n'ayez pas d'avoirs considérés en poids de bonne matière, mais votre être, Mek-Ouyes... Ne me dites pas que vous ne campez pas sur ses frontières de façon particulièrement défensive ! Vous rappellerais-je cet extravagante traversée en solitaire dans cette stupide felouque où, comme que je suis, je me retrouve à présent, tout occupée à me zieuter moi-même sous les espèces de clones complètement ratés ?

– Toujours cette façon de ne voir que le mauvais côté des choses... Regardez mieux. Je suis sûr que si vous me prêtiez la longue-vue, je serais en mesure de comparer les trois Agatha qui tournent, à présent, là-bas sur leur podium afin justement que les spectateurs puissent émettre des avis sur leurs préférences.

Sans un mot, Agatha de Win'theuil tendit la lunette d'approche à Mek-Ouyes, sur lequel, instantanément, la chatte se projeta.

– Allons, couchée, mademoiselle. Ceci n'est pas pour vous.

– Elle va parler, dit Agatha d'un ton qui semblait redouter cette éventualité.

– Non, dit Mek-Ouyes, elle n'a pas ce don-là.

– Je ne parle pas de votre bestiole, Mek-, mais de nous autres, là-bas : on dirait bien que nous allons parler, vous et moi, dans cette pauvre mise en scène. Regardez dans la lunette. Le plus baraqué des trois que vous êtes fait rouler ses muscles – est-ce assez ridicule ? – et je parie que son petit micro HF va jouer son rôle de relais entre vous émetteur et nous autres récepteurs.

De fait, une voix de basse prit la parole et donna du son, expliquant en langue de chêne que tout mariage était un dénudement, qu'en conséquence celui-ci se ferait dans le costume d'Eve et d'Adam, que lui-même orateur allait sans attendre

prêcher d'exemple, ce qu'il fit effectivement en croisant ses bras sur son ventre, les mains saisissant les pans de son débardeur et faisant passer celui-ci au-dessus de sa tête après l'avoir retourné comme une peau de lapin.

La chatte eut un frisson. Elle n'aimait pas ce geste qui lui faisait mal au revers de la peau à l'intérieur. Pas question pour elle d'imaginer la suite de cette exhibition impudique que le véritable Mek-Ouyes était en train d'imiter pour s'en moquer éperdument.

Au loin, les trois Agatha étaient à présent aussi nues l'une que l'autre. Les trois Mek-Ouyes finirent le travail sur eux-mêmes. La chatte se sentait infiniment supérieure au commun des mortels qui n'avait que peau glabre sur les os invisibles.

Cent unième épisode

Devant ce qu'elle considérait comme un désastre à la puissance 10 (la nudité des représentants, qu'elle ne trouvait pas de premier choix), Agatha de Win'theuil ne décolérait pas. Elle bouillait sur place, sautait d'un pied sur un autre, voulant faire comprendre à Mek-Ouyes que tous ces gens, c'était pas possible, mais ils ne savaient pas se marier !

– Tout le monde ne peut pas avoir votre expérience, chère Agatha.

– Ce n'est en aucune façon une question d'expérience !

– Alors question de quoi ?

– De pensée ! Une question de pensée... Il faut avoir réfléchi. Il faut avoir des maîtres en mariage. Se reconnaître des inspirateurs. Il faut étudier. Je ne me ferai jamais à l'idée que ces malheureux Monde-Mondiens veulent toujours tout savoir sans avoir jamais rien appris.

– Est-ce si différent chez les Moon-Mooniens ?

– Qu'est-ce que c'est que ça, les Moon-Mooniens ?

– Les habitants des États de la Lune.

– Est-ce que vous pourriez être sérieux deux minutes, cher Ouyes-Ouyes de mes deux Mek- ? Ne me dites pas que dans votre famille, par exemple, vous n'avez pas une figure de marié ou de mariée, un parangon de l'épousaille, un modèle de papa dans maman officiel qui vous sert de référence incontournable au niveau du vécu ?

– ...

– Eh bien, pourquoi ne répondez-vous pas ?

– J'ai répondu.

– Vous vous foutez de moi ? Comment dit-on « femelle du lapin » à un sourd, c'est ça ? Vous me trouvez dure d'oreille ?

– Nullement, chère Agatha, T(r)euil de mon Oui(n'). Vous m'avez seulement dit, je vous cite (voir plus haut) : « Ne me dites pas que dans votre famille vous n'avez pas... » Je ne l'ai pas dit, parce qu'effectivement, j'ai !

– Mais alors, développez ! Tirez-vous-moi les vers de vos naseaux, espèce de poète à la manque ! Plus mal armé, tu meurs, et pas du cerveau, encore !... Tu vas le cracher, ton exemple d'aïeul qui savait ce que mariage veut dire ? C'est qui, ce bonhomme ? Un saint-simonien ? Un marxiste ? Un bonobo ?

– Il s'agit de la baronne von Meck, Agatha.

– J'ignorais complètement que vous eussiez des racines dans la haute...

– Je l'ignorai longtemps aussi.

– Alors, qu'est-ce qui lui est arrivé à cette marquise ?

– Baronne, seulement. C'est une histoire à la fois très simple et très compliquée.

Cette dernière formule fit mouche. Comme par un effet magique, l'entendant, la chatte et Agatha, d'un mouvement identique, se retrouvèrent assises sur leur également élégant derrière.

– Mais attention, commença Mek-Ouyes, ceci n'est pas un conte. Il n'est pas écrit, en détachant bien le titre avec des lignes de blancs, de l'italique et des parenthèses : « *Conte de la baronne de Meck, conte*. (C'est un conte.) » Pas du tout ! Nadejda Florovski épouse le baron von Meck en 1848 à Moscou. Elle en a onze enfants en vingt-quatre ans.

– C'est ça votre modèle ?

– Ce n'est pas exactement cela. Ne m'interrompez pas si vous voulez tout en savoir. Mon modèle commence à la mort du baron von Meck. La baronne a cinquante-cinq ans. Elle est grande, osseuse, sévère, mais elle a l'intérieur en ébullition. La seule soupape est la musique. Un soir, elle entend une *Tempête*. Il s'agit d'un poème symphonique de Pierre Illitch Tchaïkovski. C'est alors que pour elle tout bascule. Tandis qu'elle a tous ces enfants à s'occuper, mais qui, l'un dans l'autre, l'ennuient à mourir, elle décide de consacrer sa fortune (qui est considérable) à devenir la mécène du compositeur. Je n'invente rien. Tout ceci est admirablement documenté notamment dans la *Correspondance* générale en 3 volumes de Pierre Illitch Tchaïkovski avec la baronne von Meck, Moscou-Leningrad, Éditions Academia, 1934-1936.

– Le genre de truc qui doit être hyper-chiant à parcourir, dit Agatha en bougonnant, tandis que la chatte ne laissait dépasser de l'ouverture de ses yeux qu'une petite fente extrêmement spirituelle.

– Passionnante correspondance, au contraire ! Et c'est là où je veux en venir sur la question de l'union supérieure de deux êtres.

– Pas trop tôt !

– Il ne faut pas brûler les étapes.

– Mais si, il faut brûler les étapes !... Qu'est-ce que c'est que ces freinages à répétition ?

– Et moi, je vous dis qu'il ne le faut pas.

– Pourquoi ?

– Parce qu'il n'y a pas de pompiers.

Cent deuxième épisode

– Vous racontez n’importe quoi, mon pauvre Mek-. Vous savez aussi bien que moi qu’il y a toujours et partout des pompiers à la condition qu’on les appelle.

La chatte, qui savait y faire, sauta sur les genoux de Mek-Ouyes sans rien dire et trouva une place matelassière qui lui convint parfaitement. Elle écouterait la suite en quelque sorte par l’intérieur en traduisant les ondes organiques qui accompagnaient la narration.

– Alors, cette comtesse de Mek- ?...

– Un jour, la baronne de Meck (pas la comtesse, la *baronne*, pas de Mek-, mais von Meck), un jour, la baronne von Meck est en Italie, et elle voit un paysage magnifique, qui l’émeut beaucoup, la baie de Naples par exemple, avec ses tendres arrondis, et ni une ni deux, elle écrit à Pierre Illitch de venir sans attendre, billet joint, afin qu’il puisse voir *après elle* ce qu’elle aura vu en éclaircur. Ils pourront ainsi s’en parler savamment dans leur correspondance. Bien sûr, quant à elle, pas question d’être aux premières loges, elle aura disparu. Et que Tchaïkovski ne perde pas son temps à la chercher dans les coulisses ou le décor : elle sera déjà rendue à Florence ou à Sarajevo. Il accepte le billet de train. Il a la meilleure suite roulante des grands express internationaux, samovar et blinis. Il fonce à Naples. Il gagne Nice. Découvre Copenhague et Venise, clou d’or chassant le forgeron et son enclume d’or. Et ils se succéderont ainsi pendant des années dans l’Europe des grandes fortunes et des populations harassées par les travaux titanesques de l’industrialisation lourde. Chaque fois que la baronne von Meck préparera une chambre pour le compositeur, elle cueillera des fleurs toutes fraîches pour les disposer avec art sur le guéridon, aura prévu une pile confortable de papier réglé près du piano accordé de neuf pour la circonstance, chaque fois que Nadejda aura mis des draps de soie dans le lit de son âme préférée, elle aura pris à temps la poudre d’escampette comme une Cendrillon de vingt-trois heures cinquante-neuf minutes et cinquante-neuf secondes.

– Et... votre musicien, pourtant, là... il m’a toujours semblé le plus, pardonnez-moi, casse-couilles de tout le répertoire...

– Noisettes, Agatha.

– Noisette vous-même, vieille noix ! Alors, répondez, votre compositeur, ça lui convient ? Il palpe les avantages et se suffit de cette noce fuyante, de cet accolement seulement virtuel ? Sans doute a-t-il vu une photo de la baronne et préfère-t-il se masturber dans sa prose épistolaire plutôt que de se blesser avec les couteaux de coudes, de côtes et de genoux de ce brave sac d’os archéo-romantique.

– Eh bien, c’est à peu près ça... Vous ne vous trompez pas de beaucoup, avec votre façon inimitable de toujours voir le côté crapuleux des choses. Il est vrai que le cher artiste empoche les cadeaux qui lui sont faits *in absentia* avec une désinvolture qui en vexerait d’autres que la bonne baronne obnubilée. Mais il y a autre chose.

– Oui, bien sûr, les garçons...

– Hé oui, les garçons !

– Mais pourquoi me racontez-vous tout cela, Mek-Ouyes ? Est-ce que vous rêvez déjà d'une pension alimentaire de 6000 k-ouyes mensuels et menstruels ? Vous n'êtes pas, que je sache, mon ménestrel... Je suis donc si chiante que ça au quotidien, que vous cherchiez, tandis que notre noce s'accomplit, à désorganiser notre vie commune ou à organiser notre non-vie commune ?

– Ce n'est pas du tout que vous êtes chiante, Agatha... Non, je vais le dire autrement : vous n'êtes pas chiante, Agatha de Win'theuil. Simplement, nos rythmes sont terriblement différents, comprenez-vous ? Vous êtes une femme d'action, toujours sur la brèche. Moi je suis un gros chat, qui voudrait toujours être sur son édredon à ne rien faire qui pourrait être de nature à faire tourner la terre plus vite que ses propres lois ne le lui permettent. Hier, j'ai fait un rêve idiot, un rêve absurde, un rêve impossible, un rêve que je pourrais vous raconter si vous aimez qu'on vous raconte ses rêves, un rêve angoissant, un rêve monstrueux, un rêve en bien des points complètement ridicule, un rêve d'un onirisme excessif, un rêve...

– Si vous continuez comme ça encore longtemps, cela risque surtout d'être un rêve soporifique !

Cent troisième épisode

– Ceci n'est pas un conte, continuait Mek-Ouyes, ceci n'est pas un conte parce que c'est un rêve. La scène du rêve est le monde, peut-être même le Monde-Mondes, mais c'est un monde Monde-Mondes de rêve, sur lequel nous sommes des milliards à nous trouver plantés sur nos deux, quatre, huit ou mille pattes. Un ordre de mobilisation générale a été placardé la veille au soir, lu sur toutes les radios, essèmessé à tout un chacun. Nul ne peut l'ignorer. Et dans le rêve, ce rêve qui nous est commun, à nous tous habitants du globe et pattus, nous sommes convoqués à descendre dans la rue. Nous ne songeons pas à nous rebiffer. Voilà, c'est fait, nous sommes descendus. Et nous attendons le signal.

– Et vous vous réveillez en sueur... interrompit Agatha de Win'theuil.

– Pas du tout ! Pourquoi voulez-vous qu'on se réveille ? Et pourquoi en sueur ?

– Parce que c'est un cauchemar, tiens !

– Qui vous a dit que c'était un cauchemar ? Ce n'était pas du tout un cauchemar ! Une simple convocation, je vous dis. Même pas d'uniforme, pas de distribution de masques à gaz ou de fusils, pas de paquetage...

– Mais alors, la raison ?...

– Vous êtes pathétique, Agatha de Win'theuil. Quand comprendrez-vous qu'on peut raconter un rêve en continu sans forcément se voir interrompu par des

questions plus ou moins sensées et censées rendre la narration plus vivante ? J'ai le sentiment que vous avez eu dans votre scolarité un professeur de rhétorique passablement sectaire... Nous attendons le signal, et comme nous avons été poussés, la veille, à réfléchir à cette image de l'équilibriste de cirque qui, marchant sur un immense ballon gonflé posé sur l'eau d'une piscine, le fait tourner en faisant sur lui du surplace, nous nous préparons à faire de même, d'ouest en est évidemment, avec la sphère terraquée que nous avons sous nos pieds. Une légère pression, infinitésimale, multipliée par neuf à dix milliards d'êtres vivants puisque nous comptons les animaux et n'excluons que les grabataires pour cause de trop petite enfance ou de phase terminale, sera-t-elle à même d'accélérer la rotation de la Terre et d'inventer ainsi la journée de, par exemple, vingt-deux heures ?

– Mais enfin, pour quoi faire ? C'est complètement idiot !

– Idiot ou pas, en tout cas, au sein du rêve, c'est de la recherche fondamentale dans le domaine de l'action politique. Les hommes aiment la vitesse. Ils veulent accélérer. D'autres qui aiment la lenteur pensent que si l'on peut accélérer la rotation de la Terre, on pourra tout aussi bien la ralentir quand on en aura envie. Il y aura du nouveau, en tout cas. Il y aura des surprises. Le climat changera. Or, il peut difficilement faire pire que ce qu'il nous sert depuis vingt ans... La végétation poussera plus vite (c'est ce que prétendent certain ingénieurs agronomes de Grenoble et les physiocrates de Crète), la copulation du monde sous-marin sera considérablement boostée (c'est ce qu'estiment un certain nombre de pisciculteurs qui ont tendance à considérer les océans comme des piscines)... en bref, la Terre demande à être réveillée. La Terre est paresseuse, la Terre est lente, la Terre est ronde, mais elle a toujours l'air d'être plate, même après toutes ces années de rotondité démontrée. On va voir ce qu'on va voir !

– Mais qui, « on » ?, Mek-. Faites un effort. Qui est ce pouvoir ? À quoi ressemble-t-il ?

– Quelle importance ?

– On ne sait jamais, un rêve, cela peut avoir un intérêt prospectif. Nous n'avons pas le droit de ne pas nous y intéresser...

– Le rêve ne dit pas qui est ce pouvoir. On dirait que c'est un pouvoir intérieur à chacun des rêveurs, une intime conviction parfaitement unanime, qui ne nécessite pas d'autorité supérieure.

– Ce n'est pas une autorité supérieure qui imprime les affiches de mobilisation, enregistre les appels ?...

– Je n'en sais rien, Agatha. Je sais seulement que le rêve est fatigant, que nous marchons en faisant l'effort de ne pas progresser spatialement, ce qui n'est pas une mince affaire. Il faut attraper le coup...

– Alors ?

– Quoi ?

– Eh bien, est-ce que la Terre tourne effectivement plus vite ?

– Au début, non.

– Et après ?

– Après, oui.

– Beaucoup plus vite ?

– Vous ne pouvez pas savoir à quel point.

- Surtout si vous ne me dites pas...
- Elle tourne.
- Rien de plus ?
- Si.
- Quoi ?
- Elle s'emballe.

Cent quatrième épisode

– Voilà. Elle s'emballe, et vous vous réveillez en sueur !

– Vous y tenez vraiment à votre cauchemar... Mais non, quand je dis qu'elle s'emballe, elle le fait comme un chariot de montagnes russes à la foire du Trône de mon enfance. On crie, mais c'est agréable. On n'a pas peur : on se fait des peurs, ça n'a rien à voir ! La Terre a mis beaucoup de temps à démarrer, mais une fois que le mouvement l'a ébranlée, impossible de le freiner. Nous mêmes n'avons pas l'ordre d'interrompre notre jeu de jambes, pas du tout ! Nous sommes comme entraînés par le mouvement dont nous avons été les premiers entraîneurs...

– Mais quelle horreur !

– Nous rions à gorge déployée. Nous arrachons nos vestes car nous avons trop chaud. « Gorge déployée » prend un deuxième sens chez les femmes que nous sommes, pour la moitié de l'effectif. Ce doit être beau à voir. Bientôt, nous croyons subjectivement qu'il n'est pas plus de deux heures de l'après-midi, et pourtant c'est la nuit qui tombe comme une giflette tropicale. Je n'ai jamais connu de nuit aussi courte, même celles que j'ai passées avec vous, Agatha, n'y voyez pas de vexation ! Mais nous n'avons pas peur. Nous sortons de la nuit plus vite encore que nous y sommes entrés.

– Comment cela va-t-il se terminer ?

– Vous n'allez pas me croire, Agatha.

– Dites.

– Le rêve se termina brusquement, tout en n'étant pas terminé. Il se termina avant son heure par le texte d'une pancarte qui apparut dans le ciel.

– Une pancarte qui disait quoi ?

– *À suivre.*

Cent cinquième épisode

– Vous me suivez ?

– Je n'en suis pas sûre. Vous êtes né pour me fatiguer, Mek-Ouyes. Ça ne me fait pas rire. Je n'aime pas ça. Ni que vous nous imposiez un épisode aussi court au moyen d'une supercherie peu glorieuse.

– Dans les rêves qu'analyse Freud, il y a souvent des pancartes, figurez-vous... Rappelez-vous, le « ON EST PRIÉ DE FERMER LES YEUX » de *L'Interprétation des rêves*.

– Je préfère le « REGARDE DE TOUS TES YEUX, REGARDE » de Michel Strogoff.

– Comme vous voudrez...

D'ailleurs, Agatha avait repris son inspection au moyen de la longue-vue. Sur les podiums, des pelles se roulaient ; tout autour on applaudissait ; c'était la joie générale à grand renfort de pétards ou coups de feu tirés en l'air entre les balles desquels tentaient de passer sains et saufs pigeons, mouettes et goélands. Des musiques à présent s'imposaient par frappements et glissements vocaux. Certains sons provoquaient sur la chatte un effet d'excitation insupportable qui la fit plonger et disparaître dans les mini-passages entre le bordage et le fatras d'objets que contenait la felouque.

– Elle a raison, ça n'est pas supportable, Mek-. Nous devons faire quelque chose, vous et moi, pour faire cesser cette pitrerie.

– Je me suis laissé dire, chère promise, que cette pitrerie, comme vous dites, existe en ce moment même en des milliers d'exemplaires de par le Monde-Mondes. Par conséquent, en maîtriser un seul à Boulconstanbyz ou à Byzconstanboul ne saurait être que dérisoire... Si vraiment c'est pour vous à ce point insupportable, mieux vaut que nous prenions nos cliques et nos claques et que nous allions boire le thé de l'amitié au café de Pierre Loti, là-haut, celui qui domine la Corne d'Or. Ils finiront bien par se calmer...

– Et comment allez-vous mettre la felouque en marche, capitaine de mes deux, totalement incarcérée qu'elle se trouve entre toutes ces coquilles de noix ?

– Je pensais plutôt que nous partirions à pied.

– Vous rendez-vous compte de ce que ça signifie, partir à pied sur ce sol qui n'est rien moins que stable ?

– Ce sol est à l'image de nos vies, à la fois solides et précaires, incertaines mais du bois dont on fait les bûchers et les caravelles...

– Je refuse.

– Et comment comptez-vous aller dans l'autre sens jusqu'à ce podium que vous rêvez de prendre d'assaut ? D'ici où nous sommes, il est à peu près à la même distance que le rivage, et il faudrait de la même façon enjamber des bastingages, se tordre les pieds sur des planches instables, tomber peut-être sur des filets qui puent le vieux poisson... Je crois que nous ferions mieux de prendre notre mal en patience et nous allonger tous les deux quelque temps au soleil en le prenant, ensemble, par tout le corps.

– Je vous vois venir, sale salace, avec vos excitations dont je ne vois que trop les effets sur le tissu de votre froc qui va bien finir par se déchirer de l'intérieur...

– Seriez-vous plus satisfaite, si je n'exprimais rien de cet ordre hors de mes volcans intimes ?

D'un geste ferme, Mek-Ouyes saisit Agatha de Win'theuil par la taille et la rapprocha de lui comme un danseur de tango qui s'apprête à envahir la piste. Agatha se dégagea mieux qu'une anguille et le gifla, scandalisée.

– Goret !

– Vous n'avez pas toujours manifesté de tels scrupules, mon cher cœur, dit Mek-Ouyes en se frottant la peau de la joue qu'il sentait creusée en cinq sillons longitudinaux qui n'allaient pas tarder à bleuir.

– Mek-Ouyes, on nous regarde. Mek-Ouyes, on vous regarde. La population n'a d'yeux que pour nous en ce jour solennel. Nous ne pouvons pas nous permettre de baiser ainsi à la face du Monde-Mondes. Finies ces petites privautés entre nous. Nous sommes mariés, Mek-Ouyes. Les « oui » ont été prononcés un peu partout. Nous ne ferons plus l'amour, à présent. Il faut vous faire une raison d'État. Nous serons froids l'un pour l'autre. Plus rien que des icônes, Mek-. Des portraits officiels sur les murs des écoles et des mairies, guindés comme des officiels, officiellement lisses. Ça ne nous empêchera pas de vivre à côté, bien sûr. Mais pas ensemble. Il y aura, sans que nous puissions nous en dépêtrer, cette vie de raideur et de rigueur pour tous, cette ascèse inextinguible que sera devenu notre devoir.

– C'est pas marrant ! dit Mek-Ouyes.

– Ne me dites pas que vous n'étiez pas un peu au courant...

Soudain, un corps souple sauta d'un bond dans la felouque, plaqua ses mains sur les yeux du dépité en s'écriant :

– Bonjour, Mek-Ouyes ! Alors, c'est qui ?

Cent sixième épisode

– Vous ?

– Qui c'est celle-là ?

C'était la jeune gériatre. Les mains de la jeune gériatre, qui sentaient la fleur d'oranger. Des mains reconnaissables au nez. La peau de la jeune gériatre, reconnaissable à sa chaleur de grille-pain diffusant.

– Ça alors, je vous croyais scratchée ! dit Mek-Ouyes.

– On entre ici comme dans un moulin, grogna la Win'theuil.

– Moulin à paroles inutiles, l'agressa Mek-Ouyes.

– Scratchée, je le fus, dit l'intéressée, d'un ton qui disait sa fierté d'avoir vaincu le sort.

La chatte sortit de sa cachette. Sans doute imaginait-elle qu'un nouveau per-

sonnage surgissant dans sa vie ne pouvait pas arriver les mains vides et qu'il était nécessairement porteur d'un bœuf en daube ou d'une matelote au muscadet. Elle se frotta aux jambes de la jeune gériatre qui portaient à présent deux magnifiques traces de couture.

– Aïe, dit Mek-Ouyes, le seul fait d'apercevoir des cicatrices comme ça, oh là là, ça me donne des faiblesses dans mes propres gambettes. Est-ce que vous boitez ?

– Oui, c'est inévitable.

– Boitez voir, que je me rende compte !

– Surtout ne me présentez pas à cette pécore... fiella Agatha de Win'theuil en un hoquet hideux.

La chatte, alors, mordit la présidente à quatre petits trous, avant de sauter hors de portée en grimpant au mât. La mordue exhiba sa blessure en pleurant, tandis que la jeune gériatre la suçait sans réplique avec l'efficacité froide d'une secouriste expérimentée.

– Vous me chatouillez, dit la blessée.

– Ça n'a pas l'air de vous déplaire, dit Mek-Ouyes.

– À quoi voyez-vous ça ?

– La chair de poule.

– Vous sucez admirablement, mademoiselle. Voulez-vous m'épouser ? Je suis Agatha de Win'theuil. Continuez, continuez. Vous n'êtes pas sans ignorer savoir que je me dois, en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, épouser tous les citoyens aussi bien que toutes les citoyennes du Monde-Mondes... Voulez-vous me prendre pour épouse ? C'est le moment ou jamais.

– Vous êtes un beau brin de fille, je dois dire, Agatha de Win'theuil. Je le savais déjà par la presse, mais là, ce n'est que trop évident. Votre sang, qui plus est, est comme un coulis de fraise. Seulement, mon cœur est pris ailleurs.

– Ce que je vous propose n'a rien à voir avec le cœur, mon amie.

– Je croyais que vous deviez vous marier avec Mek-Ouyes...

– C'est en train. Ne vous préoccupez pas de ça. Rien n'empêche de se remarier, de se prémarier, de se démarier, de se surmarier, de se métamarier, de se marier à la puissance dix...

– Alors là, je tombe de haut, dit la jeune gériatre.

– Vous avez l'habitude, persifla Mek-Ouyes qui lorgnait avec une certaine grossièreté les deux poitrines qu'il comparait. Il n'avait jamais remarqué que celle de la jeune gériatre paraissait deux fois plus volumineuse que celle d'Agatha. Il toucha. Était deux fois plus volumineuse que celle d'Agatha.

À ce moment, comme pour le détourner de sa contemplation libidinale suivie de geste, les canons se mirent à péter au départ de Topkape. Plus de deux milliers de coups de canon censés célébrer la date de l'événement du jour retentirent en salves fumeuses, fulminantes et fuligineuses. On ne vit bientôt plus grand-chose du ciel et du paysage des collines. Il ne restait plus que la surface batelière dont le balancement était aggravé par les ondes sonores et les déplacements d'air consécutifs aux coups de bombardes.

Pour donner corps à cette vue aérienne, le roman-feuilleton a fait, les lectrices l'auront admis sans peine, son ascension progressive au-dessus de la surface plane.

Plus il montait, et plus la diversité des petits navires s'estompait en proposant au regard une mosaïque de parquet abstraite, qui ne dessinait aucun motif, sauf à y voir la croûte d'un pain, un labour sans sillons visibles, la carapace d'une tortue... Le roman-feuilleton montait toujours, jouisseur de son belvédère, quand il s'immobilisa soudain après un ultime coup de canon qui fut suivi d'un grand silence et d'un détail remarquable : il y avait un trou noir dans l'à-plat de bois, signe qu'un petit navire avait été coulé, le pauvre.

Cent septième épisode

À Recife, une Agatha de Win'theuil était représentée assise sur une branche de la sainte croix, tandis qu'un Mek-Ouyes était assis sur l'autre. Elle descendait d'un saut, un sein nu, le bras levé qui brandissait un drapeau d'orchidée. La descente de la croix guidant le peuple était applaudie à tout rompre.

À Sainte-Geneviève-des-Bois, un Mek-Ouyes signait de son nom sur le registre de la mairie. On pouvait lire à peu près : Agamtheka de Wouin'tyheuesil. Pendant ce temps, Agatha de Win'theuil faisait de même. On pouvait lire distinctement : Mageakthade-Owiunytheeusil.

À Saskatoon, une Agatha de Win'theuil nue aux yeux joliment fendillés était grimpée sur les épaules d'un bûcheron franc-comtois, un Mek-Ouyes à cheveux blondis, tout tartiné de cancoillotte qui ne portait strictement sur lui qu'une ceinture de navets nouveaux cache-sexe sur le modèle de celle de bananes de Joséphine Baker.

À Grand Bassam, le mariage avait lieu sur deux longues barques de pêche qui tentaient de franchir la barre sans encombre, et y réussissaient d'ailleurs parfaitement, avant de se rejoindre au large et d'attacher solidement l'une à l'autre les deux embarcations, afin de permettre l'union spirituelle et donc charnelle d'un Mek- et d'une Agatha noirs comme une pupille.

À Copenhague, dans la grande serre du jardin botanique, une théorie d'enfants des deux sexes en nombre pair et tout nouvellement pubères s'étaient répartis également dans les rôles des époux qu'on fêtait, de sorte qu'il y avait dix-huit Mek-Ouyes occupés à chercher dix-huit Agatha de Win'theuil cachées derrière les feuilles immenses des espèces exotiques.

À Lecce, une Agata della Win'thoglia léchait les pieds d'un Mek-Coglione qu'on avait trempé dans du lait de chèvre, tandis qu'un Mek-Coglione (le même que du premier) léchait les pieds d'une Agata della Win'thoglia (la même que la première) au bénéfice d'un 69 habillé que bénissait le cardinal Bibbiena.

À Lille, un Mek-Ouyes originaire de Lomme était bras dessus bras dessous

avec une Agatha qui ne venait ni de Win'theuil, ni de Wazemmes, ni de Wasquehal, mais d'Hellemmes.

À Canton, à Tankon, à Nalasanté, la même cérémonie (à peu de chose près) rassemblait douze Agatha de Win'theuil de cinq, dix, quinze, vingt, trente, quarante, cinquante, soixante, soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix et cent un ans sur douze marches d'une pyramide montante et descendante accompagnées de douze Mek-ouyes de cinq, dix, quinze, vingt, trente, quarante, cinquante, soixante, soixante-dix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix et cent un ans.

À Eu, le mariage d'un Mek-Ouyes et d'une Agatha de Win'theuil était fixé par un photographe à toutes les entrée de la ville, précisément au lieu où se trouve la pancarte en émail cuit de la Direction de l'Équipement sur le texte de laquelle avait été ajouté, à la droite du E et du u, un x.

À Saint-Rémy-en-Bouzemont-Saint-Genest-et-Isson, la cérémonie était tellement interminable que le Mr. Mek-Ouyes et la miss Agatha de Win'theuil qui avaient été choisis entre deux cents candidats venus de toute la région dormaient tout sourire dans les bras l'un de l'autre.

À Arkhangelsk, le froid était tel qu'on avait installé une Agatha de Win'theuil déguisée en baronne von Meck et von Mek-Ouyes lui-même sur un gigantesque samovar dont l'eau était entretenue bouillante par un feu de troncs entiers de bouleaux et autre sapins.

Au Cap, la montagne de la Table avait été dressée au moyen d'une immense nappe de plusieurs kilomètres carrés, couverte d'assiettes, de verres, de fruits géants devant lesquels étaient installés aux deux bouts un mannequin de Mek-Ouyes et un autre d'Agatha de Win'theuil, chacun mesurant au moins quarante mètres de haut.

À Tirana, toutes les vitrines de prêt-à-porter, ainsi que celles vouées au pré-nuptial, exposaient les mêmes Agatha de Win'theuil et les mêmes Mek-Ouyes qui avaient été commandés au musée Grévin en cinq cents exemplaires et se tenaient par le bras dans une pose à première vue d'une grande banalité jusqu'au moment où l'on s'apercevait que le bras droit de Mek-Ouyes et le gauche d'Agatha ne faisaient, anatomiquement, qu'un seul.

Alors, lorsque Imam Anké et Rabbi Boshé à Cracovie eurent engrangé et classé tous ces témoignages et bien d'autres, ils regardèrent le présent avec satisfaction.

Cent huitième épisode

Rabbi Boshé et Imam Anké satisfaits à Cracovie ne pouvaient pas voir que, à bord du P-P. *Charles-de-Gaulle*, les frères Duski regardaient à la télé les mariages

en se gavant de chips maïs. Mgr considérait comme l'échec de sa carrière le fait qu'à Cracovie ne se déroule pas le mariage d'entre les mariages, le mariage supérieur dont il avait conçu la cérémonie avec toute la minutie inspirée dont il était capable. Le contre-amiral Duparski de Lampauldon, qui se moquait bien des désespoirs empilés de son frère, essayait de le convaincre de les noyer dans le whisky et, de temps à autre, zappait effrontément pour que l'écran fort peu silencieux leur donne une petite giclée de cinéma à caractère pornographique que Dupardon de Lampaulski cherchait aussitôt à effacer en zappant à son tour.

– C'est impossible de regarder la télé à deux avec deux zappettes ! dit le contre-amiral. Du moins partageons le temps ! Une seule zappette, un seul zappeur à la fois, et on change de main tous les quarts d'heure.

– Il n'en est pas question, se buta Mgr, je ne veux en aucun cas me taper un quart d'heure de ces grossièretés.

– Je croyais que l'érotisme ne t'était pas tout à fait étranger...

– L'érotisme, oui. Pas cette partie de gonflette et de sucrie boulimique qui n'a aucune espèce de relation avec le moindre sentiment, voire le moindre désir authentique !

– Écoute, Dupardon, je n'y suis pour rien si tu n'es pas arrivé à Cracovie dans les temps. Mon bateau est un porte-pigeons, pas un porte-jets. J'ai fait ce que j'ai pu. Maintenant, le mariage a lieu ! Je ne vois pas ce qui fait pour toi la différence. Un mariage à mille bouches, un mariage à mille queues, un mariage à mille mariées qui n'en font qu'une, à mille mariés qui n'en font qu'un... Que demande le pope !

– Je ne suis pas pope, je suis évêque.

– Bientôt pape, j'espère.

– Pas avant que tu sois sur-amiral en chef des forces armées pigeonnantes.

Lampaulski avait dit le mot « pigeonnantes » au moment précis où, sur l'écran, apparaissait un décolleté du même type.

– Je crains que ça ne soit pas pour moi... mais je me fais une raison grâce à l'alcool et à la gastronomie. Je ne comprends pas pourquoi ton Mek-Ouyes, que je croyais plutôt hédoniste, a refusé aussi obstinément de paraître à ma table.

– Tu sais bien que ta table est arrivée jusqu'à lui...

– Ce n'est pas tout à fait pareil. Il y a ma conversation, tout de même... Est-ce que, pour lui, la perspective d'enterrer sa vie de garçon était à ce point problématique, voire angoissante ?

– Je ne pense pas que ce soit la raison de sa bouderie. Il ne faut pas demander à Mek-Ouyes plus qu'il ne peut donner. Mek-Ouyes est un homme réfléchi. Laissons-le réfléchir. La réflexion est un travail comme un autre. Le voyant réfléchir, tout un chacun se réfléchit dans sa réflexion... Le Monde-Mondes a grand besoin de cette attitude, à laquelle il faut absolument conserver une place.

– Que vas-tu faire à présent ?

– Je suppose qu'il est inutile que nous nous repointions à Cracovie après la bataille. Je crois savoir qu'Agatha de Win'theuil veut résolument continuer son opération de mariages généralisés avec tous les citoyens de la planète. Cela suppose des milliards de rendez-vous, et je ne me sens pas le courage d'être celui qui va les organiser.

– Tu crois que Mek-Ouyes va vouloir la suivre dans cette tâche titanesque ?

– J'en serais fort surpris, quoique Agatha elle-même ne nourrisse aucun doute sur la nécessité symbolique de leur coprésence au moment de ces unions éphémères, afin que rien ne puisse apporter de l'eau au moulin de la rumeur qui enfle déjà selon laquelle Mek-Ouyes ne serait pas consentant mais purement et simplement jaloux.

– C'est inexact ?

– Tout à fait inexact. Tu ne peux pas savoir à quel point. Mek-Ouyes s'en fout.

– Ils sont tout de même partis ensemble sur ce rafiot égyptien dont je ne donne pas cher de la tenue sur l'eau...

– Une poussée sans lendemain. Quoi qu'il en soit, je sais que si Agatha de Win'theuil a besoin de moi, elle me sonnera. Il ne me reste qu'à attendre. Donne-moi la zappette, j'en ai marre de voir toutes ces bites !

À ce moment commencèrent à retentir les coups de canon qui venaient de Byzconstanboul et de Boulconstanbyz.

– Bon, je vais rajouter les miens, dit Duparski d'un ton las.

Cent neuvième épisode

Et **boum !** pour Agatha de Win'theuil en ce jour de liesse. Et **boum !** pour Mek-Ouyes et sa longue histoire de légende au moment d'être heureux. Et **boum !** pour tous les deux qui avaient quelque chose à faire ensemble. Et **boum !** (mais celui-là, le contre-amiral Duparski de Lampauldon ne pouvait pas en connaître avec précision la cible, cette précision qui n'était pas la qualité première de ses pointeurs) pour la jeune gériatre et la chatte blanche à deux taches grises.

Un **plouf** chasse le **boum** et, sous les eaux, chacun revit sa vie en moins de temps qu'il n'en faut pour boire la dernière tasse, mais ces quatre vies firent tellement de ramdam en peu de temps qu'elles se mêlèrent en un cocktail singulier et chronologique inverse comme s'il ne s'agissait que d'une seule grosse vie. Mek-Ouyes à moustache de chatte et pubis blanc mignon de gériatre toute jeune faisait l'amour sur un bateau en devenant Agatha de Win'theuil vêtue d'hermine et morfale dévorant un marcassin. La jeune gériatre lisait *Mek-Ouyes amoureux* en miaulant couchée sur les seins de la lectrice sur lesquels était tatouée une Agatha étirée de tout son long. Mek-Ouyes reprenant les rênes de la vision rétrospective récrivit à l'envers la totalité de ses aventures considérablement fémi- et félinisées en inventant une place pour la jeune gériatre, effort qui était inutile au sujet d'Agatha de Win'theuil, du moins jusqu'au moment de l'aire d'autoroute de La Chapelle-Laisance.

Enfin, quand Agath-Ouy-Âtre renaquit au terme du grand flask-back, les trois humains sonnés par le boulet de canon consentirent à la noyade, qui sonna la

FIN

DU ROMAN-FEUILLETON
LA RÉPUBLIQUE DE MEK-OUYES

*

Or, un matin de printemps, il y a quelque temps, durant une année qu'on veut ne pas savoir laquelle, sur la bande d'arrêt d'urgence d'une autoroute pentue à une seule fois trois voies du réseau monde-mondiens qui menait aux Enfers d'où l'on ne revient jamais, était arrêtée une belle chatte longue minoritairement grise et majoritairement blanche. À grands coups de langue qui n'étaient pas dirigés contre quelqu'un d'autre qu'elle-même, elle était occupée à se refaire une beauté, brossage, lavage et repassage dans la même lampée. Puisqu'elle n'ignorait pas qu'elle se rendait dans les Enfers avec l'intention d'en ramener quelques habitants bien choisis, elle avait à se présenter sous ses plus beaux atours, notamment à Cerbère-le-Chien. La lectrice doit bien se rendre compte que pour une chatte aussi volontaire et bénévole, non seulement séduire Cerbère présentait la difficulté immense de séduire l'inséductible, mais encore séduire un chien, quand on est une chatte, était une sacrée montagne à déplacer. Lorsqu'elle en eut terminé de ses ablutions et que son poil eut acquis la netteté, l'admissibilité, l'aquosité, la bénignité, la conducibilité, la convertibilité, la crédibilité, la diaphanéité, la dilatabilité, la ductibilité, la disponibilité, l'élasticité, l'électricité, l'évocabilité, l'excitabilité, l'expansivité, l'exquisité, la familiarité, la félicité, la féminité, la flexibilité, la fluidité, la fragilité, la frivolité, la fusibilité, la gracilité, la gravité, l'habitabilité, la haute-fidélité, l'homogénéité, l'immatérialité, l'immuabilité, l'immutabilité, l'impeccabilité, l'impétuosité, l'impudicité, l'imputrescibilité, l'inaliénabilité, l'inaltérabilité, l'incoercibilité, l'incombustibilité, l'incorruptibilité, l'indescriptibilité, l'indestructibilité, l'individualité, l'ineffabilité, l'infailibilité, l'infatigabilité, l'interflexibilité, l'intégrité, l'intimité, l'intensité, l'intrépidité, l'invincibilité, l'inviolabilité, l'invendabilité, l'invulnérabilité, l'irréprochabilité, la douceur, l'irréductibilité, l'irréphéhensibilité, l'irrésistibilité, l'irrévocabilité, la jovialité, la juvénilité, la laïcité, la légitimité, la limpidité, la lisibilité, la longanimité, la loquacité, la lubricité, la lucidité, la magnanimité, la malléabilité, la maniabilité, la matérialité, la maturité, la mobilité, la modernité, la mondanité, la monstruosité, la motilité, la multiplicité, la musicalité, la mutabilité, la non-mysticité, la naturalité, la nubilité, la nudité, l'œcuménicité, l'originalité, la passibilité, la pénétrabilité, la perceptibilité, la perméabilité, la permissivité, la perversité, la placidité, la plasticité, la pluralité, la potentialité...

Cent dixième épisode

... la praticabilité, la préciosité, la probité, la prodigalité, la prolixité, la proportionnalité, la prospérité, la pudicité, la pupillarité, la qualité, la quiddité, la radioactivité, la réactivité, la réalité, la recevabilité, l'éligibilité et la rééligibilité, la réflexibilité, la réfrangibilité, la régularité, l'irrégiosité, la reproductibilité, la résistivité, la responsabilité, la rétractilité, la rétroactivité, la risibilité, la rotondité, la sagacité, la salinité, la sapidité, la sélectivité, la sensibilité, la sensualité, la sentimentalité, la sérénité, la sérosité, la serviabilité, la servilité, la sévérité, la siccité, la simplicité, la sincérité, la singularité, la sinuosité, la sociabilité, la solennité, la solidité, la somptuosité, la spiritualité, la spontanéité, la suavité, la subjectivité, la sublimité, la substantialité, la subtilité, la supériorité, la surdi-mutité, la taciturnité, la tactilité, la tangibilité, la témérité, la ténacité, la territorialité, la timidité, la tonalité, la tortuosité, la tranquillité, la translucidité, l'unicité, l'universalité, l'urbanité, l'utilité, la variabilité, la véracité, la verbosité, la véridicité, la versatilité, la viabilité, la virginité, la virtualité, la virtuosité, la vitalité, la volatilité, la volubilité, la beauté nécessaires et requises, elle franchit comme une flèche régulière les quelques centaines de mètres qui la séparaient du péage. Courant ainsi, elle était semblable au Petit Cheval de Paul Fort sous les espèces chantées de Brassens, qu'elle avait donc du courage ! son fuselage allait précédant sa belle petite queue sauvage, nul derrière, elle devant, dans la pluie noire hiroshimeuse.

Le Styx coulait là, et la chatte rigola, elle qui aimait l'eau, elle qui n'aimait rien tant que boire au robinet l'eau courante, elle que le séjour en plongée dans le Bosphore n'avait pas noyée avec ses petits poumons moins vulnérables que ceux de la gent humaine.

Dans le décor de lave gluante, un énorme chien au poil noir, qu'on aurait dit passé à l'huile de noix la plus trouble, se mit à aboyer avec violence. Il allait chercher son cri répétitif au tréfonds de ses entrailles et l'arrachait littéralement de sa gorge en éraflant les parois de façon masochiste. L'aboiement était lancé à la chatte incongrue dans ce lieu qui sentait la pourriture. Elle-même, qui s'était roulée dans la menthe, avant d'atteindre aux bords définitifs, ne paraissait pas troublée par ce milieu hostile. Elle crut d'abord qu'elle pourrait se suffire de son courage physique et passer comme une fleur sous le nez de Cerbère trop ébahi pour réagir. Mais ce n'était pas assez. Le gardien fut à deux griffes de la saisir à la gorge, quand elle se rebiffa, fit *ffffffft* et le gros dos avant de calmer le jeu par un miaulement implorant quoique sans faiblesse. Le chien recula, peut-être subjugué par la hardiesse de la non-morte dont il ne comprenait pas le comportement désespéré. La chatte n'avait rien à faire ici. Il était encore temps qu'elle retourne en arrière, même à contresens sur l'autoroute à trois voies. Un mètre de plus en avant, c'était foutu pour elle. Cerbère ne paraissait pas content de cette perspective fatale.

Un gardien s'approcha et caressa le chien. Il était, en à peu près homme, ce que le chien était en à peu près meilleur ami du précédent. Il le caressa, cela dit, et se laissa frotter la jambe par le poil gras à l'endroit où le jeans était déjà taché foncé. La chatte joua le tout pour le tout. Elle sauta sur le dos de Cerbère puis sur

la nuque du gardien où elle s'installa chaudement comme si elle était dans son territoire, avec son maître et son ami. L'homme, qui était tellement accoutumé au paisible désespoir des arrivants de toute espèce, accueillit cette chaleur organique avec émotion. Sans réfléchir, il courba légèrement son buste pour assurer à la chatte une assise meilleure et obligea Cerbère à s'allonger au pied, tandis que lui-même entourait de ses bras un rocher moussu en s'asseyant auprès. La chatte ne bougeait pas. Elle chauffait toujours, en ronflonnant sans peur, les cervicales du bonhomme. Dix minutes plus tard, tout le monde dormait.

Un tiers du trio ne le faisait que d'un œil.

Cent onzième épisode

La chatte blanche a ce visage grave que ses pareils, au demeurant, n'abandonnent jamais. Elle est entrée dans ce territoire qui ne sera jamais son territoire. On dit que les chats ont neuf vies, mais huit d'entre elles ne sont autre chose que celles que leur prêtent les bipèdes sans plumes quand ils en sont subjugués. La chatte blanche marche avec son sens de l'odorat, avec ses moustaches tactiles, avec ses coussinets de pattes qui sauront tout de suite où le sol sera trop chaud, où les sables seront mouvants, où l'imagination sera morte de chez morte.

Où sont les plus récents arrivages ? Il n'y a personne pour renseigner. Ne compte que sur toi-même.

À perte de vue, la vue se perd dans un paysage indistinct qu'il n'est pas question de graver, tout de même... À moins que... Quand on voit un arbre de très loin, si l'on ne sait pas ce qu'est un arbre en feuilles, on ne pourrait imaginer ses milliers d'unités frémissantes. On ne voit qu'un à-plat immobile. Lucrèce disait déjà cela pour expliquer la vraisemblance d'une matière faite d'atomes en perpétuelle agitation. Eh bien, cette grosse montagne, au loin, ce terril impressionnant... et si c'était ?...

Froid tout au long de l'échine. Une montagne de morts plus ou moins avancés. La chatte blanche s'approche de la base. Ici sont les plus vieux des morts. Le premier qui parût reconnaissable était devenu sec et solide, bien à sa place pour soutenir, avec d'autres, la pyramide à trois faces des morts. C'était l'ombre d'Homère, le premier des voyants. Un petit papier quadrillé dépassait de sa poche sur lequel on pouvait lire : « Courage à toi qui entres ici pour la *mek-uyia*. » La chatte se frotta les yeux, car elle avait commis un lapsus oculi. Il était écrit *nekuia*, la « descente aux enfers » comme la nomme Ulysse, me souffle la lectrice. Elle trouva, cependant, que sa lecture fautive était un bon signe. Homère gisait paisible, main dans la main, comme le sont deux moellons d'une solide fondation, avec

Maïakovski le colosse, lequel serrait entre ses genoux la cuisse gauche d'Héraclès plus grosse qu'une poutre. Que venait faire ici le petit Proust, à condition égale et similaire destinée architectonique ? Salut au passage. La chatte blanche commença son ascension de l'incomparable pyramide qui lui donna l'occasion de fouler le block des personnages anonymes et tortionnés, le block des hommes qui avaient mangé de l'homme selon la recette que rapporte minutieusement Jean de Léry, le block des saints qui n'avaient connu le dégoût du péché que pour avoir tant péché. Comme elle gravissait une face qui lui paraissait outrageusement négative, la chatte blanche se dit qu'elle ne pourrait pas arriver tout en haut (là où se trouvaient selon toute vraisemblance les derniers arrivants montés au sommet par un tapis roulant) sans déprimer. Elle choisit donc un déplacement latéral jusqu'à l'arête de changement de face, ce qui lui permit, avant de l'atteindre, de s'incliner encore devant Dante et Virgile, Eugène Sue et le Van der Weyden des Hospices de Beaune. Effectivement, la face voisine était beaucoup plus riante, les amants retrouvés s'y étant concentrés : colosses noirs des *Mille et Une Nuits* réunis à leur sultane dont la tête était détachée ; Pyrames à touche-touche avec tant de Thisbés ; Roméos tout enjuliétés et d'ailleurs inversement. Dans un tel milieu euphorique, la chatte blanche progressait. Elle était à présent rendue au tiers de la pyramide, foulant en se faisant légère les corps de moins en moins solides. Elle aurait pu rester, ainsi, dans le bonheur de traverser les destins à succès, le block des palmes d'or et des morts sans douleur, celui des naissances heureuses et des projets bien aboutis, mais la curiosité n'était pas éteinte, qui l'engageait à connaître la troisième face. Car s'il y avait la face heureuse, à côté de la face désastreuse, quelle serait, de l'autre côté, celle qui en ferait la séparation ? La chatte blanche frotta sa moustache à celles du Chat Botté, à celles du Chat Murr, à celles du Chat de Chester et s'en fut, calmement, jusqu'à l'arête suivante, tout en progressant dans le silence sur le dénivelé.

Cent douzième épisode

La chatte blanche ne portait pas que des moustaches de museau et des moustaches d'oreilles, elle avait aussi des moustaches de pattes qui portaient en éventail de ses doigts gainant les griffes. Toutes ces dernières effleuraient les ombres sans les réveiller. Elle marcha sur le doigt d'un mort qui rendit un son de clavecin. Oh ! pardon, Amadeus. Mozart, qui s'était écarté de la tristesse de sa fin en rampant du côté des heureux de l'art, reposait aux côtés de Charlot qui cachait son dernier sourire derrière un haussement d'épaules signifiant la connivence. Ce que la chatte pouvait reconnaître dans ces silhouettes chargées n'est pas des plus sûrs. On a vu

qu'elle ne parlait pas et ne savait pas lire. Elle savait écouter et voir, mais ce qu'elle percevait sur un écran ou sous des baffles n'avait sans doute que peu de rapports avec les expériences de la lectrice.

Instinctivement, elle allait, obscure, claire comme un de ces personnages de Chagall, que d'aucuns trouvent trop sophistiqués. Ce que faisait pourtant la chatte blanche, peu de mortels l'avaient fait avant elle, chose qu'elle ignorait avec une superbe élégance.

Les derniers morts heureux de la face claire étaient inattendus. Il s'agissait de tous les pendus mâles de l'histoire (mais les femmes étaient plutôt brûlées, c'est-à-dire asphyxiées, n'est-ce pas ?) qui avaient conservé hors d'eux-mêmes leur ultime érection qui formait comme une crête ou clôture à l'arête de l'immense pièce montée, c'est-à-dire bien montée. Il y avait François Villon (preuve qu'il avait bel et bien fini au bout d'une corde); il y avait le chevalier de Lorimier et les frères Dalton; il y avait Joachim von Ribbentrop et certains de sa bande. Il n'y avait pas Cromwell, puisqu'il fut pendu déjà mort et sorti pour cela de sa tombe.

Sur la troisième face où arriva la visiteuse, il n'y avait pas à proprement parler de corps mais une paroi toute jaune, lisse et tuilée, glissante, comme la chatte en fit tout de suite la cruelle expérience. S'y engageant, elle fut au bord de perdre pied, dévala de plusieurs mètres et se raccrocha à la bite de Billy Budd qui dépassait plus que les autres et s'avéra heureusement solide.

En se redressant, la chatte blanche examina d'un peu plus près cette pente traîtresse qui était constituée d'une infinité de post-it carrés posés comme des bardeaux sur lesquels étaient inscrits les noms de tous les vivants du Monde-Mondes. Au milieu de la pente, il était visible que le grand tapis convoyeur, qui amenait les défunts du jour et même de l'heure, était capable de lancer un bras mobile terminé par une main articulée qui arrachait le post-it correspondant au mort en question, le décollant avec délicatesse avant de le mettre en boule et de l'incinérer dans une petite boîte.

Il était exclu de progresser sérieusement sur ce troisième côté de la pyramide. La chatte blanche résolut de monter droit devant elle en suivant la ligne des bites qui lui permettrait de se rattraper aux branches dans l'hypothèse d'une dernière chute. Heureusement, le même malheur n'arriva pas deux fois. L'exploratrice progressa doucement, assurant son pas autant qu'elle le pouvait, jetant de temps à autre un œil sur un post-it ou un autre et sur les pattes de mouche qui les parsemaient. Tristan Bernard disait que cela ne devait pas être bien difficile de mourir puisque tant de gens avaient réussi. C'est ce qu'aurait pu penser la chatte si la chatte avait eu des lectures et des pensées en langue. En attendant, elle commençait à avoir faim et soif, ce qui n'était pas les besoins les plus faciles à assouvir dans ce milieu hostile à toute subsistance. Elle aurait bu de l'eau courante entre deux filets de lieu jaune pris directement sur la bête; elle aurait mangé des rognons entre deux lampées de gaspacho trouvé au fond d'un bol; elle aurait mangé bu de tout ce qui, comme on dit, recèle à boire et à manger.

Sur la seule foi et la seule matérialité de son imaginaire elle parvint à se hisser au sommet du polyèdre. Le plus dur était fait. Ou le plus dur était à faire. Elle eut un coup de blues en s'affalant sur les trois morts qui étaient de sa connaissance.

Cent treizième épisode

C'était ce qu'il ne fallait pas faire, et la chatte blanche le sut dès qu'elle sentit sous elle le froid récent, encore humide, des noyés. Elle recula vivement et, d'un bond, sauta toutes griffes dehors sur le ventre rebondi plein d'eau de Mek-Ouyes. Toutes les épines pénétrèrent dans la chair avachie. Mek-Ouyes réagit au poids soudain comme aux blessures et vomit un geyser au-dessus de sa bouche. En même temps, il péta, signe de retour à la vie qui ne se discute pas depuis Épistémon.

Sans perdre une seconde, grande dame, la chatte se rua, langue en avant, sur le clitoris de la jeune gériatre qu'elle râpa, lima et polit jusqu'à un orgasme à réveiller une morte. Dans le même temps qu'elle travaillait de la sorte, elle lançait un œil en coin à Mek-Ouyes, un œil qui voulait dire : « Je ne peux pas être au four et au moulin !... Si M. Mek-Ouyes voulait bien se donner la peine de pratiquer Agatha de Win'theuil de la même façon que je le fais, moi, avec la jeune gériatre, peut-être aurions nous une chance de ne pas moisir ici et de repartir dans le Monde-Mondes du vivant-vivants... » Mek-Ouyes comprit à demi-mot et plongea à son tour dans l'entrejambe de sa promise, qui sentait certes un peu la vase et la terre, mais Mek-Ouyes se suggestionna en pensant à un plat d'escargots à la cargolade. Sous l'effet de ce petit travail, Agatha de Win'theuil éternua vingt-cinq fois, projetant à chaque éclat un verre à porto d'eau du Bosphore. Ses *atchoums* allaient tellement dans les aigus qu'ils eurent pour effet d'ébranler la belle ordonnance de la pyramide, si bien qu'une avalanche se produisit dans les hauteurs qui emporta les quatre vivants surfant à la crête du charnier pour se retrouver en bas plus vite qu'ils n'auraient pu l'espérer. Pendant la chute, on avait aperçu, de façon furtive, Heinrich Heine et le connétable de Bourbon, qui n'avaient pourtant rien à faire côte à côte. Un post-it marqué J.J. voletait tranquillement avant de se poser dans l'indifférence presque générale, Agatha de Win'theuil se baissant pour le ramasser et le glisser entre ses seins.

– Vite ! Vite ! Vite ! ramassa Mek-Ouyes les deux femmes, tandis qu'il cherchait des yeux la chatte blanche qui n'était plus dans le groupe.

– On fout le camp, dit Agatha.

– Y a intérêt, dit Mek-Ouyes.

– Pas sans la chatte, dit la jeune gériatre.

– Venez ! On va pas la retrouver.

Comment, de fait, remuer tout l'amas de corps en désastre et avoir la moindre chance de s'en sortir ? Des aboiements terrifiants parvenaient à présent aux oreilles, poussés qu'ils étaient par Cerbère réveillé, tandis que des sirènes hurlaient l'alerte maximum. Soudain glacés d'angoisse, Mek-Ouyes et Agatha regardaient effarés les monceaux désordonnés de soldats en uniformes de toutes époques et de toutes guerres mélangées, les populations exterminées, les bourgeois endimanchés, les habitants d'Ornans au grand complet tels que Courbet les avait peints, les Bororos décimés par les épidémies. Agatha de Win'theuil et Mek-Ouyes se sentaient chaussés de bottes de plomb qui leur interdisaient la fuite, vers ils ne savaient, d'ailleurs, quelle direction au juste.

Moins sotte, la jeune gériatre retournait les corps autour d'elle, balançait Averroès sur la tête séchée de Louis Pasteur, tandis que Li Po avait de la peine à se laisser soulever, affalé qu'il était sur le gros derrière de Margaret Thatcher qui avait roulé en accrochant un des boutons de son tailleur à la bretelle de la salopette de Coluche. La jeune gériatre travaillait toujours, avec une ténacité digne d'éloges. « Pousse-toi, ordure ! » dit-elle à Pinochet en l'éloignant de Samory Touré, estimant peut-être qu'ils n'avaient rien à faire côte à côte. « Excusez-moi, mademoiselle Bergman », dit-elle à Ingrid en la déplaçant au contraire avec déférence et la posant sur François Le Lionnais qui eut une façon de sourire, si l'on voulait bien l'admettre. La travailleuse sentait monter en elle le poison du découragement quand elle s'aperçut que George Herriman, le dessinateur de Krazy Cat, bougeait comme s'il était soulevé par une taupe. Elle avança vers lui et le retourna comme une crêpe pour trouver la chatte blanche qui avait les yeux en électrons tournant autour du noyau de la tête. La jeune gériatre la prit par la peau du cou, lui allongea deux petites tapes aller et retour et lui dit :

– Par où ? Par où ?

– Pincez-la ! dit Agatha.

– Non. À table, y a du sanglier ! cria Mek-Ouyes à l'animale qu'il savait morale.

Soudain consciente de l'urgence qu'il y avait à redevenir une femelle d'action, la chatte blanche s'ébroua et partit comme une flèche en direction de la sortie, suivie des trois vivants qui retrouvaient leurs jambes. Ils croisèrent les gardiens affolés qui n'avaient d'yeux que pour la vision de chaos qui se présentait à eux.

Cent quatorzième épisode

Les trois mousquetaires de la mort remontaient l'autoroute à contresens sur la bande d'arrêt d'urgence qui, par bonheur, ne servait jamais. Sur les trois voies descendantes, des morts récents glissaient sans les voir, à tombeau ouvert, qu'il fallait éviter. Mek-Ouyes portait la chatte blanche dans ses bras, une chatte déshydratée à laquelle il donna un peu de salive.

Quand ils arrivèrent au sommet, ils s'affalèrent sur l'herbe, épuisés, mal en point. Si personne ne leur venait en aide, ils risquaient de repartir, sans s'en rendre compte, sur la pente autoroutière.

Alors, comme il n'était pas question que le roman-feuilleton se baigne deux fois dans le même Styx, il s'en vint à grand bruit de sirène une urgentiste qui se nommait Rasade. Rasade avait une jeep, elle transportait de l'eau fraîche, de la soupe chaude dans un thermos, un quatre-quarts qui était divisible par quatre, un

pâté de sanglier (on devine pour qui), des cerises et un conte. Elle s'occupa de tout son monde et leur redonna des forces. On sut que la chatte blanche avait retrouvé toute ses facultés lorsqu'elle eut saisi dans la gueule une cerise par la queue, le globe d'un rouge somptueux contrastant avec le blanc rénové de son poitrail : une pierre précieuse gorgée de jus.

– Après une DAE, dit Rasade, il vous faut un conte.

– Qu'est-ce que c'est que ça, une DAE ? demanda la jeune gériatre.

– À votre avis ? C'est la première fois que je rencontre des gens qui se payent une DAE comme voyage de nocces ! Il fallait le faire...

– Qui vous a dit qu'il y avait des nocces dans l'air ? froncèrent les sourcils mek-ouyiens.

– Il aurait fallu être sourde et aveugle pour ne pas le savoir...

– Vous savez qui nous sommes ? dit Agatha.

– Je sais tout ce qu'il faut savoir. Et aussi que vous êtes mari et femme.

– Moi, je ne suis la femme de personne, dit la jeune gériatre. D'ailleurs, je ne vais pas rester. J'écoute votre conte, si vous persistez à le raconter, et puis je prends mes cliques et mes claques.

– Elle dit ça, dit Agatha, mais on la retrouve toujours quand on s'y attend le moins... Moi aussi, figurez-vous, je foutrai le camp après le conte, vous ne pensez tout de même pas que je vais m'installer dans un pavillon de banlieue avec mon ivrogne d'époux !

– Il va bien falloir qu'il vous fasse un enfant !

– Mek-Ouyes ? Il n'en est pas question. D'ailleurs, nous n'aurons plus de rapports, maintenant que nous sommes femme et mari. Qu'on se le dise. Vous pouvez très bien frayer avec lui, si ça vous chante.

– Je préfère les voitures neuves, dit la jeune gériatre.

– Quelle élégance dans les propos !... se vexa Mek-Ouyes.

– Allons, reprit Rasade, baissez un peu le ton et rasseyez-vous dans l'herbe verte. Vous êtes encore fatigués, un bon conte vous fera du bien. Et d'ailleurs, le voici.

Conte de l'émêcheur de merles, conte.

(C'est un conte.)

Il était une fois une conteuse, qui se nommait Rasade et qui était chère à beaucoup de monde. Un conte de sa bouche était toujours chassé par un autre conte. Ainsi le *Conte des pêcheurs de perles*, qu'elle avait conté la veille au soir, était-il poussé par le suivant qui commence ici même.

Il y avait un soir un Premier ministre qui avait un beau bureau donnant sur un grand jardin dans le plus huppé quartier de la capitale de la République. C'était la première fois de sa carrière que ce Premier ministre était Premier ministre. Bien plus, c'était aussi la première fois qu'il était ministre. Autant dire que son expérience était des plus réduites. Si le président l'avait mis là, c'était précisément qu'il voulait une potiche. Or, ce n'était un secret pour personne que le Premier ministre n'avait aucune espèce de passion pour la politique : selon lui les relations entre les citoyens allaient très bien toutes seules sans qu'on se penche sur elles. « Excellente

théorie ! » pensait tout bas le président qui pouvait tout à son aise s'occuper de sa propre fortune tout en faisant de la présence dans les rencontres internationales et en ayant toujours sur le gaz une grande cause à défendre dont la résolution passait de toute façon pour impossible.

Un matin, comme à son habitude, le Premier ministre, qui était un lève-tôt, se promenait dans le jardin, à petits pas et surtout sans courir car il détestait le jogging.

Cent quinzième épisode

(Suite du *Conte de l'émécheur de merles*.)

Lève-tôt, c'est cela, le Premier ministre l'était, et comme les dossiers l'ennuyaient au plus haut point (qu'en outre il avait un cabinet pour ça et sous lui un deuxième, troisième, quatrième, cinquième, et cetera, ministre), il pouvait se consacrer à la faune de son jardin d'agrément, principalement aux oiseaux. Il y avait, dans l'ordre, un rossignol à trois heures du matin, une pie à quatre, deux merles à six au chant métallique, un geai de temps à autre sur le coup de midi mais seulement de passage, des quantités de piafs à toutes les heures ouvrables, pas de hibou qui eût bouboulé la nuit. Les pigeons avaient été éloignés par son prédécesseur au moyen d'ultrasons, qui ne concernaient qu'eux dans la gent ailée mais éloignaient aussi les félins. Je ne dis pas ça pour vous, chère jolie chatte blanche qui m'écoutez de toutes vos oreilles à moustache, et probablement ne me comprenez pas.

Le Premier ministre avait un appartement de fonction plus que fonctionnel, qui donnait directement, de plain-pied, sur la pelouse ombragée de charmes pleureurs, de métaséquoïas et de noisetiers tortueux. Un soir récent qu'il avait reçu en audience privée son homologue brésilien, qui lui avait apporté un toucan, heureusement empaillé (ça fait moins de boucan), en cadeau, il avait malencontreusement oublié, sur le rebord d'une fenêtre, une coupe de champagne aux trois quarts pleine de breuvage brut. Les loufiats, dont le travail consistait à débarrasser les lieux après la réception, n'avaient pas aperçu ce reliquat, si bien que contenu et contenant avaient passé la nuit dehors.

Cette nuit-là, rien ne fut comme à l'accoutumée pour les oreilles attentives. Le rossignol se tut. La pie bégaya nettement plus que la veille. Les deux merles jouèrent intégralement, un quart d'heure durant non-stop, la *Sonate pour violon et piano* de Maurice Ravel, allegretto, blues, perpetuum mobile. Vérification faite aussitôt finie la sonate, la coupe de champagne était vide. Le Premier ministre se souvenait très bien l'avoir oubliée pleine.

Car il était, on s'en doute, également mélomane. Il était venu à la musique par Olivier Messiaen et son *Catalogue d'oiseaux*, avant de sponsoriser lui-même le compositeur Anatoli Gorliouk pour qu'il note les bruits d'ascenseur, les ronflements de frigos et les portes grinçantes en vue de la magnifique *Passion selon Otis, Darty et Ikea*, qu'il n'eut hélas pas le loisir d'achever avant sa mort prématurée.

Ce jour de la sonate de Ravel, le Premier ministre de la République le marqua d'une pierre blanche. Or, qui dit pierre, dit première pierre, et qui dit première pierre dit en général au moins une seconde, une troisième... exactement comme les ministres, voir plus haut. Cette pierre était du plus beau marbre.

Il fallait d'abord s'assurer qu'il y avait bien une relation de cause à effet entre la bibition de champagne par les oiseaux matinaux et ces qualités mélomaniaques dont deux d'entre eux avaient fait preuve, tandis que les autres choisissaient qui le silence et qui la catastrophe. Le Premier ministre convoqua, pour un petit déjeuner somptueux, les deux plus grands ornithologues du moment qui lui finirent tous ses pots de confiture mais ne se privèrent pas de lui rire au nez en entendant son histoire abracadabrante. Piqué au vif, le Premier ministre les fit raccompagner avant la salade de fruits frais mangue, melon, pastèque et comprit qu'il ne pouvait compter que sur lui-même pour mener à bien les expériences qui s'imposaient.

Le même soir, sur le même rebord de fenêtre, dans la même coupe, une même quantité de champagne de même provenance fut préparée en silence. Le Premier ministre, qui ne s'était pas déshabillé, se glissa dans son lit. Il attendit, tous les sens en éveil.

Le rossignol chanta à son heure, avec des trilles qui ne manquaient pas d'élégance, mais sobrement. La pie fit ses *tcha-ka tcha-ka* habituels. Les merles tapèrent sur les clous de leurs notes anciennes.

La coupe de champagne était vide.

Cent seizième épisode

(Suite du *Conte de l'émécheur de merles*.)

Dans les jours qui suivirent, l'ordre du jour de la République fut trop copieux pour que le Premier ministre pût s'occuper des merles qui se moquaient de lui. Les relations avec le président n'étaient pas bonnes. Ce dernier venait de s'excuser de la façon la plus cynique d'avoir dit *urbi et orbi* que « comme on ne peut pas payer les fonctionnaires, il vaut mieux les plumer ». C'était une plaisanterie... Si on ne peut plus faire de l'humour...

– J'ai une mauvaise influence sur moi, dit-il finalement à son Premier ministre, lequel ne put faire moins que de tenter de rattraper la cassure des pots en recollant tant bien que mal les morceaux.

Il s'agissait d'aller sur tous les plateaux télé et de jouer le rôle de l'homme de dossiers qui ne se laisse pas détourner de la voie du travail et du devoir au service de la collectivité tout entière. Mais, tandis qu'on le maquillait pour la quatrième fois de la journée, le pauvre Premier ministre ne rêvait qu'à son jardin d'agrément et aux énigmes comportementales que ses habitants lui proposaient avec malice.

De retour chez lui aux pas d'heures de la nuit, il ne se dirigea pas vers sa chambre à coucher, mais descendit, décidé, à la cave, droit sur le coin réservé aux champagnes. Quelque chose lui disait pourtant que ce breuvage n'avait plus de pouvoirs euphorisants et musicaux, qu'il lui fallait trouver autre chose. Ses animaux ne demandaient aucune sorte de rituel répétitif, mais au contraire des nouveautés radicales qui ébranleraient la paresse de leur nature.

Et c'est alors que le Premier ministre se retrouva du côté des bocaux que sa mère confectionnait avec autant d'amour que de science culinaire : haricots verts au jus, pickles gorgés de saveurs piquantes, petits pois et carottes pleins de sucre sans tourner à l'état de fruit, lentilles au genièvre... Soudain, il aperçut un bocal de cerises à l'eau-de-vie sur le flanc duquel était inscrite une date. Cette date ne signifiait aucune péremption estimée, mais simplement le moment à compter duquel la consommation des cerises commencerait à valoir la peine.

– Donc, dit-il, nous en sommes au temps des cerises, bien que ce soit avril, et gai rossignol et merle moqueur seront à la fête, si je leur en sers. Les grives auront la folie en tête et les paresseux du cœur au ventre. Puisque nous en sommes au temps des cerises, et que ça vaut mieux que celui des crises, siffleront bien mieux les merles à mon cœur.

Il se saisit du bocal, l'emporta dans le jardin, le posa sur la table ronde en fer, alla chercher une échelle, l'ouvrit, ouvrit le bocal en tirant sur le caoutchouc, écouta le *pfchhh*... qui témoignait que le vide avait eu été ménagé dans le bocal et que l'air à présent y entraît. Toutes les cerises étaient avec leur queue, dans la disposition d'attaches doubles qui permet d'en faire des pendants d'oreilles, cerises d'amour aux rubis pareilles, tombant sous le sens en gouttes de vin. Il installa toutes les cerises à cheval sur les branches d'un tilleul dont les bourgeons étaient formés mais encore timides. Il abandonna, grand ouvert, le bocal, sur la marche supérieure de l'échelle. Cela fait, il installa un hamac entre le tronc du charme et le mât d'un parasol, il se vêtit d'une pelisse et se coucha sous la belle étoile dans la nuit toute fraîche.

Cinq minutes plus tard, vaincu par la fatigue de sa journée, il s'endormit profondément.

À son réveil, il était midi moins le quart. Comment avait-il pu dormir aussi longtemps? Il bondit en direction du tilleul. À la place des globes pulpeux et rebondis, il voyait nettement les queues en accent circonflexe au bout desquelles séchaient les noyaux des cerises comme des squelettes de fruits. Toutes les cerises avaient été consommées. L'eau-de-vie du bocal avait disparu.

– Oh ! que je te hais, sommeil ! dit-il en levant le poing menaçant le hamac. Que je te hais, hamac, pour ton confort, et toi aussi, pelisse, qui n'auras pas voulu

que le froid m'éveille. Je te déteste, haine à la nuit républicaine, qui n'as pas voulu de son Premier ministre comme sentinelle ! Quel concert ai-je manqué, dont aucun rêve même ne m'aura donné un avant-goût ?

Et c'est alors, disant ces mots désespérés, qu'il connut la plus forte émotion de toute sa vie.

Cent dix-septième épisode

(Suite et fin du *Conte de l'émécheur de merles*.)

Dans le jardin, il n'y avait pas deux merles, mais cent dix-sept.

Cent quinze merles débutants et les deux, parentaux, qui les avaient conçus. Vous allez me dire : comment les compta-t-il ? Je vous répondrai : sur son petit carnet avec quatre bâtons et un cinquième qui les barre = une demi-dizaine, et ainsi de suite. Les petits merles étaient là cinq par cinq, justement, dans deux dizaines de nids + un, que les bourgeons cachaient à peine. Quoiqu'ils piaillassent, il n'était pas vraiment question de concert, tant les nécessités de l'approvisionnement passaient à l'évidence au premier plan. Les oiseaux adultes étaient au four et au moulin des courses à faire, qui dans la terre fraîchement retournée d'un coin du jardin où ils pourraient trouver des vers, qui dans la vaste cuisine du Premier ministre où, comme chaque matin, on venait de livrer croissants et brioches. Les réclamations piaillantes n'étaient pas ni du Janáček ni du Debussy. Elles étaient le « pas d'oreille » de tous les ventres affamés de toutes les républiques auxquelles manque une grosse partie de l'essentiel. De nouvelles exigences « [coulaient] de source comme le merle, oiseau de l'aurore », dit la Winnie de Beckett. L'appel était sans appel.

Le Premier ministre ne s'était jamais occupé des familles. Il n'avait pas eu besoin. Il avait toujours laissé ça à sa mère ou aux ministres femmes, au temps où ce genre de souci faisait partie des attributions « naturelles » dévolues au féminin dans la ou le politique.

Se laisser ainsi frapper, de nulle autre aile que celle des petits oiseaux, par un trouble qui lui tirait des larmes ne plaisait qu'à moitié au Premier sans cœur de la République. Il ne pouvait se défendre d'une impression de ridicule, d'émotion midinette, de mollesse à caractère familial qui faisait venir en urgence une demande enfantine et lui donnait toute la place repoussant tout le reste à la périphérie des pensées obsessionnelles. Il se surprit à foncer à la cuisine, décapsuler lui-même les bouteilles de lait, comme la mésange bien connue des éthologues britanniques, ouvrir les compartiments à pain, sortir le beurre et le saindoux pour l'installer dehors sur un perchoir, téléphoner à *Allô-vers-de-vase*, le numéro vert et d'urgence qui dépannait efficacement les pêcheurs à la ligne imprévoyants.

« Quel ministre du ravitaillement ou délégué général de la FAO ne suis-je pas en train de devenir sur le terrain ? » se disait-il. Et il ne reconnaissait pas son excitation inédite. Il ne se reconnaissait pas lui-même, de voir qu'il n'échangerait pas sa place pour un empire, pour un royaume, pour une république, pour une région, un département, une colonie ou une commune.

Alors, le téléphone sonna. C'était le président. Le Premier ministre devait se présenter d'urgence au palais. Une campagne de presse d'une rare violence étant déclenchée dans les feuilles du matin relative au patrimoine de la famille du président qui ne correspondait pas exactement à ce qui avait été déclaré officiellement au moment de la prise de fonctions.

– Occupez-vous de ça, mon vieux. Laissez là tout ce à quoi vous êtes occupé. Concentrez-vous sur ma défense. Vous avez fait du droit ! Vous avez même été avocat, je me suis laissé dire par votre curriculum...

Le Premier ministre ne répondait rien à son président. Il n'y a rien comme un silence au téléphone pour inquiéter un homme de pouvoir.

– Mais... est-ce que vous m'entendez, Premier ? Vous ne vous sentez pas bien ? Je vous préviens que vous n'avez pas le droit d'être malade. [...] Je compte jusqu'à trois. [...] Vous savez que quand je compte jusqu'à trois, je commence toujours par dire « trois » !

Mais le Premier ministre avait abandonné son téléphone sans même raccrocher. Il savait qu'ipso facto il était démissionnaire et que c'était la fin du conte.

Entendant tous ces piailllements, dans le *Conte de l'émécheur de merles*, la chatte blanche s'était dressée, de toute sa taille et de tout son être, puis elle s'était mise en boule, dans des starting-blocks de saut en avant.

– On se calme, animale, dit Mek-Ouyes en lui grattant la gorge avec tendresse.

Cent dix-huitième épisode

Les chats sont des animaux si libres qu'ils en sont toujours délicats. La chatte blanche se détacha de la caresse mek-ouyenne et s'éloigna en lançant une œillade à la jeune gériatre, laquelle comprit quelque chose à cette attitude.

– Tu as raison, ma sœur, moi aussi je m'en vais.

Elles ne dirent pas adieu aux époux et ne regardèrent pas en arrière. Il n'est pas écrit qu'elles partirent de conserve.

– Elles nous laissent, comme si nous avions envie d'être ensemble, dit Agatha de Win'theuil d'une voix fatiguée qui sentait encore le dernier sommeil.

– Où sommes-nous, au fait ? interrogea Mek-Ouyes en pivotant de 360 degrés autour de son axe, histoire de changer de conversation.

– Nous sommes dans la conjugalité.

– C'est vrai ? C'est indispensable ?

– Mais non, Mek-Ouyes, nous n'y sommes nullement, et vous le savez bien. Vous n'en avez pas envie. Et moi, pas davantage. Qui plus est, je suis moche comme tout !

Agatha gonfla ses cheveux de quelques coups de doigts et laissa retomber sa main d'une façon désespérée.

– Mais non, dit Mek-Ouyes, vous êtes incapable d'être moche.

– Il me faut un salon de coiffure et une garde-robe.

– Moi, je prendrais bien un bain de pieds.

Mek-Ouyes se frottait le pied droit avec le pied gauche, vigoureusement, puis le pied gauche avec le pied droit. La crasse faisait des billes noires, plutôt ellipsoïdales, d'ailleurs.

– Je ne demande qu'une chose, Mek-

– Accordée, Ag-

– Vous et moi, à tout moment, nous devons savoir où se trouve l'autre.

– D'accord. Savoir aussi ce qu'il y fabrique ?

– Tant qu'à faire...

– Eh bien, à vous. Quels sont vos plans ?

– Je vais téléphoner, dès que possible, à Mgr Dupardon de Lampaulski. Il saura me trouver un lieu de retraite dans un couvent de reconstitution. Je crois que j'en ai le plus grand besoin. Et vous, Mek- ?

– Oh, moi, d'une part je n'ai personne à mon service, et d'autre part je n'ai pas eu le temps de réfléchir. Je crois que je vais plutôt marcher droit devant moi, lentement, vers le Levant de préférence. Je voudrais voir l'endroit précis où le soleil se lève.

– Vous risquez de faire le grand tour.

– La grande roue.

– Une œuvre ronde.

– Quelque chose comme ça.

– Vous n'avez pas envie de gouverner, c'est bien ça...

– Gouverner quoi ?

– Le Monde-Mondes.

– Oh bah non, ça c'est vrai. Je ne vois pas ça comme ça. Non vraiment, gouverner, ça n'est pas dans mes... Mes intentions sont ailleurs. Où avez-vous la tête ? Il n'y a rien à faire pour moi de semblable. Vous, gouverner, vous faites ça comme vous buvez un verre d'eau, et vous le faites plutôt bien. Je ne peux pas m'aligner. Je ne peux même vous être d'aucune utilité.

– Du fait que nous sommes mariés, c'est probablement vrai. Il faut seulement que nous puissions répondre, le cas échéant, à des questions du genre : « Comment va madame votre épouse ? » ou bien : « Votre mari est-il à vos côtés en ce moment ? » Interdit d'insinuer que cela ne présente aucun intérêt ou aucune importance. Nous sommes un couple figural. Pas possible d'y couper.

– Bien sûr.

Agatha de Win'theuil s'autorisa un beau silence préparatoire à du sérieux.

- Est-ce que j'ai vieilli, Mek-Ouyes ?
- Mais oui, heureusement. Et, ce faisant, vous avez acquis beaucoup de body-appeal !
- Vous dites ça avec une froideur !
- Simple froideur de jeune marié.
- Oui, on m'avait prévenue.
- Vous-même...
- Quoi ?
- Avez-vous l'intention de continuer vos épousailles tous azimuts avec tous les noms propres du Monde-Mondes ?
- Oui, mais à mon rythme, surtout sans mettre les bouchées doubles. En gardant la maîtrise.
- Bon, alors, je crois que nous nous sommes dit l'essentiel, Agatha de Win'theuil.
- On peut voir ça comme ça, le dire comme ça, l'entendre ainsi.
- Alors, qu'est-ce qu'on attend ?
- Qu'est-ce qu'on attend pour quoi ?
- Pour foutre le camp, chacun de son côté.
- Prenez les devants, Mek-
- Je craindrais qu'un jour ou l'autre vous ne me le reprochiez, chère.
- C'est ennuyeux, les reproches. Ennuyeux à entendre, emmerdants à émettre, difficiles à oublier. Alors, quel intérêt ?
- Mince, il est vrai.
- Alors quoi ?
- Au revoir, Agatha de Win'theuil.
- Au revoir, Mek-Ouyes.
- Ciao, Ag-
- Bye, Mek-
- Bye.
- Ciao.

Cent dix-neuvième épisode

- Alors ?
- Quoi ?
- Oui, alors au revoir, Agatha de Win'theuil.
- Vous l'avez déjà dit. Au revoir, Mek-Ouyes.
- C'est ça, salut, en d'autres termes.

– Autres termes assez voisins...

– Voulez-vous quelques mesures d'une phrase musicale, en *ré* majeur, à quatre temps, qui donnerait, note pour note, rythme pour rythme, le refrain du *Chant du départ*?

– J'aimerais l'éviter.

– Comment se fera la revoyure?

– Probablement sera-t-elle aussi simple qu'à présent les adieux.

– Si les adieux, comme vous dites, étaient si simples, dureraient-ils aussi longtemps sur la page?

– Chère Agatha, regardez, je suis déjà à un mètre de vous.

– Et alors? Même pas un petit baiser?

– C'est embêtant quand on se sépare en plein milieu d'un paysage dégagé. On ne peut pas disparaître tout de suite, tourner le coin où se trouver caché par des couches de feuillage.

– Eh bien, ce n'est pas grave... Si l'on n'est pas tout fait un sauvage, on peut se retourner de temps en temps et dessiner de la main un petit geste plein de sous-entendus!

– Bien entendu. Ainsi ferai-je.

– Bah alors, allez-y.

– Voilà voilà... Y a pas le feu au lac. Je tiens à vous dire au revoir proprement, Agatha de Win'theuil.

– On peut dire que vous avez du mal à vous y mettre!

– Je prends congé.

– Vous savez qu'en Afrique, quand vous voulez partir, il faut demander la route une première fois. On ne vous entend pas. Quelques minutes plus tard, vous demandez la route une deuxième fois. On vous le refuse explicitement. Quelques minutes plus tard, vous ne demandez pas la route une troisième fois, vous la prenez de vous-même, tout simplement.

– Par la force?

– Non non, par pure convention.

– Et vous, vous ne demandez rien?

– Apparemment.

– Eh bien, moi, je vous demande la route, Agatha.

– À supposer que ce soit la première fois, vous m'obligez à ne pas avoir entendu, Mek.

– Ça me fait plaisir.

– Là, maintenant, nous sommes obligés de parler de tout autre chose, histoire de brûler les fameuses minutes. Par exemple, cette jeune gériatre, qu'est-elle exactement pour vous?

– Un petit mystère bien sympathique.

– Rien de plus?

– Que pourrait-il y avoir de plus ouvert et riche en potentialité qu'un mystère sympathique?

– Elle a tout de même l'air un tantinet godiche avec ses grosses fesses...

– Je ne sais vraiment pas où vous avez vu des grosses fesses. Faut-il absolument que la méchanceté vous reprenne?... Elle a de très jolies petites fesses, justement. Je vous demande la route, mademoiselle de Win'theuil.

– À supposer que c'est la deuxième fois, vous m'obligez à vous la refuser, comme si d'ailleurs j'étais celle qui la possédait... Est-ce que vous n'exagérez pas un peu mon importance ?

– Allons, allons, faites un effort, Agatha, partez la première, que je voie votre beau dos !

– S'il se trouve que vous voyez mon dos, c'est que vous-même vous ne partez pas ! Ce n'est pas de jeu. Partons plutôt en même temps ! Et rêvons à un jour futur où nous nous retrouverons face à face, côte à côte, yeux dans les yeux.

– Je ne pensais pas que ce serait aussi long et difficile de se dire au revoir.

– C'est intéressant, aussi, de prendre son temps.

– Je prends la route, dit Mek-Ouyes en marchant à reculons pour ne pas donner dos à celle qui avait déjà, dans sa vie, lancé un couteau redoutable.

– Attention aux nids-de-poule, cher mari de ma raison.

– Promettez-moi de ne pas me suivre, chère épouse d'une partie de mon cœur, dont, vous le voyez, je suis moins avare que vous-même.

– Partez sans donner de leçon, Mek-. Partez sans rien demander, -Ouyes. Partez comme vous étiez venu, Mek-Ouyes.

– Ce n'est pas moi qui vins le premier. C'est vous, Agatha, c'est la vérité, peut-être pas historique, mais du moins feuilletonesque.

– C'est tellement loin... Suis-je encore la même ?

– On ne peut pas ne pas vous reconnaître. On ne peut vous méconnaître. Même à la distance où je suis maintenant, si vous saviez comme votre silhouette est unique entre mille millions.

– Alors, cette fois, c'est la bonne ? Portez-vous bien, vieux compagnon !

– Que la chance vous sourie, Agatha !

– Pensez à nous, Mek-Ouyes !

– Oui oui.

– Quoi ? Plus fort !

– Nous nous connaissons tellement que si vous n'êtes pas capable de lire sur mes lèvres, alors là...

– Qu'est-ce qu'il marmonne dans sa barbe, ce petit point qui se perd dans le paysage ?

Cent vingtième épisode

Or, Mek-Ouyes marmonnait, c'était incontestable. Il était au fond assez survolté d'avoir ajouté à son expérience d'homme un mariage surnuméraire, quoique bien étrangement accompli, et une première mort qui lui permettrait désormais

d'utiliser à son compte le verbe « remourir », qui ne serait plus, de ce fait, un hapax réservé à Guillaume Apollinaire (« J'entends mourir et remourir un chant lointain », in *Alcools*).

« On devrait pouvoir mourir pour se clarifier les idées, marmonnait Mek-Ouyes pour lui-même et pour personne d'autre. C'est extraordinaire comme tous ces passages sont nettoyants, rénovants, vous remettent tout à sa juste place relative, le passage par la mort, par le mariage symbolique, par l'animalité aussi, que m'a fait toucher du doigt la chatte blanche. Je ne sais pas pourquoi, mais sur ce dernier chapitre je reste un peu sur ma faim. Il faudrait que j'aille plus loin, quand l'occasion se présentera. »

Or, l'occasion se présenta sans attendre, Mek-Ouyes glissant dans une flaque d'eau qu'il n'avait pas vue venir. Ce faisant, il avait marché sur un crapaud qui jouait au caméléon et se confondait avec la glaise.

— Crôaille ! avant lancé le crapaud sans pouvoir retenir son cri. Crôaille et crôerde ! Vous pourriez regarder où vous mettez les pieds !

— Je suis impardonnable, dit Mek-Ouyes.

— Bon, ça ira pour cette fois.

— Heu...

— J'ai dit « ça ira pour cette fois ». Alors, salut ! Qu'est-ce que vous restez planté là ? Vous n'avez pas où aller ? Si j'étais vous, je ferais tout ce qui est au pouvoir de mes jambes pour y arriver avant la nuit.

Mais Mek-Ouyes, bien qu'il ne fût nullement fatigué, avait choisi de s'asseoir sur une grosse pierre. Il souriait d'une façon large en montrant ses dents et leurs interstices. Il dévisageait et décuissait le crapaud qui, se sentant vaguement gêné, sortit de ses gonds avec énergie.

— Mais qu'est-ce que vous voulez, à la fin ?

— Vous l'avez dit ! Oh, merci, merci !

— Qu'est-ce que j'ai dit ?

— Vous avez parlé ! Je n'ai pas rêvé, vous avez fait des mots. Jamais la chatte blanche n'a parlé, ici même, un langage articulé d'ordre humain ! Mais vous, vous avez parlé ! Vous venez de me dire, je n'ai pas rêvé : « Qu'est-ce que vous voulez à la fin ? » Or, puisque je vous ai rencontré, je veux émettre un vœu, évidemment. Je n'en demande pas deux, je n'en demande pas trois. Un me suffira.

— Émettre, ça n'est pas difficile... C'est voir exaucer qui complique un peu les choses. Un conseil, quand tu demandes un vœu, ne dis pas : « Je veux émettre un vœu. » On pourrait te prendre au mot et te laisser seulement émettre.

— Vous avez raison, je suis un peu con, quand on y réfléchit. On peut reprendre la scène à zéro ?

— Tu peux toujours essayer.

— Je veux devenir animal.

— Tu ne l'es pas assez comme ça ?

— Je veux devenir animal mieux.

— Évidemment... Je parie que tu te vois en âne.

— En âne ? Non.

— En ânon ?

— Ah non !... mais pourquoi en âne ?

– À cause qu'on dit que, de tous les mammifères, c'est le mieux monté.

– Mais... c'est que je ne suis pas en reste, dit Mek-Ouyes presque vexé qui avança la main vers son pantalon pour le...

– Épargne-moi ce spectacle, veux-tu ? Sache que je ne dispose pas de beaucoup de pouvoirs. Je ne vois guère aujourd'hui que le coyote qui soit à peu près disponible dans les eaux de la métempsycose.

– Coyote ?... vous n'avez vraiment rien d'autre ?

– Si seulement vous aviez déjà mouru une fois, alors oui, ce serait plus simple.

– Je crains bien que ce soit le cas, dit Mek-Ouyes qui se dressa comme un coq sur ses ergots, mais on ne m'a pas donné de certificat que je puisse produire, là, devant vos yeux !

– Fais voir les tiens.

Le crapaud sauta au visage de Mek-Ouyes et lui regarda les coins des yeux, comme le fait un médecin pendant une consultation.

– C'est vrai. Je vois les traces du passage.

– C'est grave ? Je veux dire... irréversible ?

– Mange beaucoup de fenouil dans les jours qui viennent. Bientôt il n'y paraîtra plus.

– Et alors, qu'est-ce que vous m'offrez, du coup, qui me permettrait d'éviter le coyote ?

– La chauve-souris. C'est pas mal, la chauve-souris : mammifère, et qui vole, ça redouble l'expérience. Et, tiens, puisque tu m'es sympathique, je peux te proposer une chauve-souris amphibie. Qu'est-ce que tu en dis ?

– C'est, mais alors, c'est tout à fait inespéré, dit Mek-Ouyes.

Cent vingt et unième épisode

Mek-Ouyes fit d'abord des essayages d'ailes. Le vol avant toute chose, plus périlleux que la simple suspension de repos la tête en bas, plus étranger que l'eau, à lui qui savait nager. Ailes de soie, ailes de tissu basin, ailes de toile de parachute, toutes de couleur noir profond avec des reflets moirés ou damassés. Leur dépliage était facile, il se faisait tout seul, comme appelé par l'envie du grand large aérien, tandis que leur repliage était aussi compliqué que celui d'une carte routière. Après bien des essais, Mek-Ouyes se décida pour une paire d'ailes à baleines d'os faites en os de baleine dont les unités pliables étaient les moins nombreuses et dont les articulations paraissaient les mieux huilées.

Il lui fut confirmé qu'il n'était pas question de plume, mais de poil bel et

bien, justifiant ainsi le mot de « souris » dans le nom composé. Chauve ou à peu près, Mek-Ouyes l'était depuis suffisamment longtemps pour n'avoir pas besoin de passer à la tondeuse.

La nyctalopie de la bestiole et ses habitudes exclusivement nocturnes ne furent pas très simples à acquérir. Mek-Ouyes mit longtemps à comprendre que la dormition diurne supposait un consentement à l'inaction totale durant le jour, essentiellement pour des raisons thermiques. On se pendait au rameau d'un arbre si possible touffu, bien à l'ombre, de l'aurore au crépuscule. Pas question de bouger, ni de laisser entrer la chaleur solaire dans l'enveloppement des ailes noires qui vous protégeait comme celui d'un épi de maïs. Cette position, simple en apparence, était la condition sine qua non grâce à laquelle la capacité de vision nocturne pouvait se régénérer. Un bon sommeil = une bonne sensibilité au rayonnement sombre. N'est-il pas avéré qu'on lit plus facilement un roman-feuilleton si l'on a bien dormi ? Il est vrai qu'une lectrice normalement constituée peut aussi lire la nuit, si elle a dormi le temps qu'il lui fallait le jour, mais pas sans la prothèse de la lumière électrique...

Pour la tête que devait se faire Mek-Ouyes, le choix était assez restreint et presque toujours marqué d'un certain pouvoir d'épouvantement. Ainsi, les modèles de chauve-souris du genre vampire ne parvenaient jamais à cacher une denture agressive, babines retroussées, qui n'était pas du meilleur goût. Mek-Ouyes n'avait jamais eu des dents hollywoodiennes, mais accepter ce qu'on lui proposait eût été du masochisme, de l'autodestruction, du suicide peut-être, puisqu'on trouve des chauves-souris sur certains marchés à la viande, par exemple dans le Sahel, et qu'elles ont donc été chassées. Il finit par se décider pour une petite tête assez ronde qui, avec un peu d'imagination, pouvait laisser entendre que son porteur était inoffensif, voire de bonne compagnie.

Mek-Ouyes s'entraîna plusieurs nuits durant à voler çà et là dès le coucher du soleil. Méfiant qu'il était des fusils de chasse tirant sur tout ce qui bouge, il choisit des lieux déserts qui ne fussent pas ruraux, qui ne fussent pas non plus des villes, pour cause d'éclairage abusif. Son terrain d'entraînement favori, il le trouva dans les immenses usines sidérurgiques de la Chine du Nord-Est, des kilomètres carrés de bâtiments avec poutres métalliques ou de bois, des alignements de tuyaux de toutes sortes, de câbles haut perchés, tandis que la partie basse était libre, celle qui avait vu passer toutes les activités de récupération de la population la plus démunie. Il volait ainsi des heures durant, s'entraînant à subodorer les obstacles en écoutant les signaux que lui lançaient des antennes tout immatérielles qui étaient le fruit d'une intersection entre le vol efficace, la sensibilité des ailes et celle des yeux.

Il était aviateur, comme dans les rêves de ses premiers âges. Il était un as de l'aéropostale et de la Royal Air Force réunies. Il volait et jouissait.

Dès que le milieu de l'usine ne lui accorda plus la moindre surprise, il prit son vol jusqu'à Shanghai où il chercha des parcs publics, convaincu, il ne savait trop pourquoi, que la tradition chinoise honorait les chauves-souris. Où diable avait-il ramassé cette opinion ?

Il se pendit à un tilleul.

Cent vingt-deuxième épisode

La tête en bas, Mek-Ouyes ne dormit pas tout de suite. Pas si simple de s'installer tranquillement dans le sommeil du jour ! Le sang lui montait à la tête, encore qu'il ne pût que contester le verbe « monter » puisqu'il avait les pattes en l'air. Incapable de fermer les yeux, il eut la peur de sa vie quand il aperçut, à quelques centimètres de sa tête, celle d'un homme qui dormait à poings fermés, qui dormait, lui, allongé sur une grosse branche. C'est tout juste si Mek-Ouyes ne lâcha pas prise, saisi par la surprise. Comme la maîtrise qu'il avait de ses griffes était encore élémentaire, il s'aperçut que l'une d'entre elles était restée engagée dans le bois de la branche. Était-il prisonnier comme le Milon de Crotone ? Affolement général, autant que particulier. Et on se doute que cette poussée d'adrénaline ne fut pas vraiment propre à encourager la douce torpeur dont le sommeil a besoin pour s'installer.

Semblable réaction mit la pensée de Mek-Ouyes dans tous ses états. Voyons... Cette peur d'un congénère était-elle bien normale chez un homme qui était hominien depuis tant d'années, qui avait rencontré des pelletées de semblables, qui en avait aimé beaucoup, s'était étonné de bien d'autres, avait freiné ses jugements à l'emporte-pièce qui tournaient trop vite en haine et volonté d'extermination ?

Un mince espoir était que cette peur soudaine provînt du fait que Mek-Ouyes était une chauve-souris, c'est-à-dire plus tout à fait un homme, justement. Mais alors, ce maigre bénéfice n'était-il pas d'abord une perte irréparable ?

Nouvelle réponse à la question « Qu'est-ce qu'un homme ? » : c'est une chauve-souris qui regrette son anté-être.

Le dormeur, quant à lui, ne se souciait nullement de la présence animale. Il savait pertinemment qu'à dormir dans un arbre on devait bien s'attendre à la proximité de nids, d'insectes dans le bois, dont les oiseaux n'ont pas encore fait pitance, de feuilles, de branches et de chauves-souris à défaut de fruits ! L'homme avait le type chinois, mais là encore Mek-Ouyes n'ignorait pas que des Chinois, dans sa vie, il en avait vu à Paris autant qu'à Canton, et à Paris bien plus rue au Maire que rue de la Chine, presque autant à San Francisco qu'à Xian... Alors, pourquoi cette peur du nouveau venu qui semblait si inoffensif ? La question demeurerait entière, irrésolue, défensive.

Une pensée lui vint : un homme sur deux veut réduire l'autre. C'était, au vrai, une terrible pensée qui, apparemment, n'honorait pas l'humanisme ou, d'un autre point de vue, accordait à l'humanisme une perspicacité froide qui était tout à son honneur et ne dorait aucune pilule.

Le soleil de midi frappait de toutes ses forces sur la frondaison du tilleul qui tenait bien le coup. L'atmosphère en devenait tout de même vaguement humide, le végétal répondant à l'agression au moyen de divers systèmes de défense chimique. À présent, Mek-Ouyes était tout à fait éveillé, et d'autant plus quand il vit que son voisin de branche avait ouvert un œil et le laissait tomber sur lui : sur soi-Mek-Ouyes, qui se croyait encore Mek-Ouyes, mais qui devait bien être vu comme chauve-souris d'abord.

Or l'œil n'était pas particulièrement inquiétant, ni d'ailleurs inquiet. À coup sûr, le particulier n'était pas un mangeur de cette sorte de viande... Pour dormir dans un arbre, était-il pour autant respectueux de la vie, quelle que soit la force de sa faim? Mek-Ouyes ne parvint pas à dominer sa peur. Il écarta ses ailes et s'envola dans le soleil, instantanément ébloui. Mauvais calcul et mauvaise décision! Il progressa au jugé, tangua, hésita, grimaça des paupières afin de filtrer la lumière trop vive. Finalement, il se pendit dans un sapin bleu qui présentait l'avantage d'être plus sombre encore à l'intérieur que le tilleul précédent.

Là encore, il y avait du monde. Mek-Ouyes serait-il entré dans une assemblée de chemises noires au repos ou de pendus innombrables sur un gibet étroit que la surprise n'aurait pas été aussi forte et désagréable.

Cent vingt-troisième épisode

Mek-Ouyes se trouvait au milieu de ses pareilles, chauves-souris dans le grand jour qui était leur nuit à elles. Des grosses, des charnues, des ventruës, des qui s'éveillaient en criant, quand elles faisaient un cauchemar.

Ce n'est pas que Mek-Ouyes ressentît à nouveau cette peur qu'il avait connue dans le tilleul avec le particulier chinois. Cette fois, ce qui lui manquait, c'était la confiance en l'illusion qu'il serait capable de créer dans le regard des autres chauves-souris, celles qui n'étaient pas lui-même, leur ressemblant pourtant comme deux gouttes d'eau. Elles dormaient, c'est une affaire entendue, mais en cas de réveil quelle serait l'étendue de leur bénévolence? Quelle qualité de poudre aux yeux accepteraient-elles de recevoir?

Mek-Ouyes se dit que sans doute il n'était pas encore un sage, car il ne se sentait pas capable d'être deux êtres à la fois, un homme et une chauve-souris, ce qui était pourtant la meilleure solution de vie, de très loin, quelles que soient les circonstances.

Comme le jour était long à tomber! Mek-Ouyes trouvait qu'il n'avait pas de chance à devoir commencer son existence expérimentale par la partie sommeil plutôt que par le vol ou la nage en eau profonde. Un immense effort d'autosuggestion lui fut nécessaire et possible. Au terme de ce moment de décontraction intense (si les deux mots accolés ne font pas trop oxymore), Mek-Ouyes comprit enfin qu'il n'était pas un seul être et que c'était un agrément.

Alors, il dormit.

Agatha de Win'theuil n'avait pas eu besoin de marcher cinq cents mètres sur la route la plus proche du lieu de la séparation de corps avant d'être reconnue par

une patrouille de louveteaux mâles des scouts d'Europe qui l'avaient entourée avec déférence et lui avaient proposé de se mettre à son service, au moins jusqu'à ce qu'elle ait rejoint un toit qui fût digne d'elle.

– En attendant, vous devriez vous reposer dans l'une de nos tentes, car, sauf votre respect, vous avez un peu une tête de déterrée.

– Ça ne me surprendrait qu'à moitié, minaуда quelque peu la Win'theuil en répondant à celui qui paraissait être le chef de patrouille et se présenta sous le nom totémique de Chauve-Souris, ce qui, aux yeux de la lectrice, ne saurait être qu'une pure coïncidence, tandis qu'à ceux de la personnage il ne serait qu'un détail secondaire.

– Nous allons, puisque vous êtes là sur notre chemin, et que notre devoir de scouts est de venir en aide aux nécessiteux, chercher le ruisseau le plus proche, ou la source, et dresser à côté trois tentes. Exécution !

Un garçonnet déplia une carte d'état-major. Un autre fit l'inventaire des sardines et en redressa deux à coups de maillet. Un troisième ramassa une baguette de coudrier et partit en chasse.

– « Nécessiteux », vous allez un peu fort, mon petit. Détrompez-moi, je ne suis tout de même pas dans un état si piteux que vous le dites !...

Mais Agatha lut dans les yeux de Chauve-Souris qu'il trouvait l'habit de la première dame de la République du Monde-Mondes un peu trop proche de l'idée qu'il se faisait d'un linceul, bien qu'il n'en eût pas une expérience étendue.

– Si j'osais... dit-il.

– Osez donc, mon chéri ! Au point où nous en sommes...

Que voulait-elle dire par là ? Chauve-Souris ne se posa pas la question plus avant, mais tout de même osa :

– La patrouille a fait, ce matin, la grande lessive qui, à cette heure, doit être impeccablement sèche. Vous pourriez enfiler un de mes costumes, je suis sûr qu'il vous irait parfaitement.

– Mais c'est une excellente idée ! s'éclaira d'Agatha le visage, qui se voyait déjà toute rajeunie.

Et ce disant, elle ne put s'empêcher de lorgner de façon gourmande la cuis-saison de vingt-quatre ans d'âge de l'adolescent (pour l'âge de chacune des deux cuisses, il suffit de diviser par deux) qui sortait des deux tuyaux du short. Ce regard brûlant fit instantanément rougir les joues de Chauve-Souris et pousser des poils blonds tout neufs sur les jambes, lesquels expérimentèrent sans tarder un délicieux hérissément.

– Qu'est-ce que c'est ? dit le chef à voix forte pour cacher son émotion.

Le sourcier était de retour accompagné du cartographe. Tous deux étaient au garde-à-vous. Le sourcier annonça :

– Ruisseau à cinq kilomètres. Débit régulier. Eau claire. Ombre créée par rangée de saules. Coin idéal.

– Chemin reconnu ! dit le cartographe.

– Alors, marche ! gueula Chauve-Souris. Patrouille, en avant !

Et il proposa galamment son bras à Agatha de Win'theuil.

– Je refuse, dit-elle.

Cent vingt-quatrième épisode

Chauve-Souris, qui croyait pourtant avoir tout fait comme il fallait, ne cacha pas sa déception. En quoi avait-il failli aux préceptes du mouvement scout relatifs à l'aide aux personnes en détresse ?

– Vous refusez mon bras ? Mais... que lui trouvez-vous d'inacceptable ?

– Le couperiez-vous pour moi ?

Le pauvre Chauve-Souris avait le sourire un peu chauve, autant que jaune. Rien de ce qui arrivait dans cette discussion n'était prévu du haut de son expérience, et moins encore dans les pages de son manuel. Il était sur des charbons, au bord d'être déconsidéré aux yeux de ses louveteaux. Agatha de Win'theuil quitta soudain le ton de la menace et dit :

– Mais non, je plaisantais, je me moque de vous ! Bien entendu, je ne le refuse pas, votre joli bras d'adolescent. Mais vous m'avez promis un costume décent. C'est seulement que je voudrais bien m'habiller d'abord.

Chauve-Souris fut instantanément soulagé.

– Bien sûr... où avais-je la tête ? Acceptez-vous de me suivre derrière ce bosquet ?

– Bien sûr... papillonna des yeux Agatha visiblement prête à tout.

Chauve-Souris était allé retrouver la lessive qui avait fini de sécher à l'étendoir et qu'un louveteau était en train de décrocher. Il s'agissait de la lisser, de la plier, de l'emporter avec le camp qu'on levait pour le pousser un peu plus loin. Le petit chef décrocha une chemise, un foulard et un short, hésita devant un slip, posant de la main à Agatha la question de l'éventualité qu'elle... mais la femme déjà toute dévêtue (dans le seul but de se vêtir) hochait négativement la tête. Voyant la nudité nue, Chauve-Souris et le décrocheur prirent leurs jambes à leur cou et rejoignirent leurs camarades qui remplissaient les sacs. Au moment de sa fuite, Chauve-Souris avait lâché le paquet de vêtements destinés à Agatha qui faisait un petit tas sur les mousses. On avait oublié de donner à la Win'theuil une paire de grosses chaussettes à bouclettes, ce qui n'était que partie remise. On y penserait au moment de la chausser.

Agatha était toute réjouie dans sa clairière, que venait enluminer un soleil qu'elle devinait radieux. Elle avança vers le tas de vêtements bruns, d'un pas très étudié qui aurait pu laisser croire qu'elle était observée par une foule d'admirateurs la langue pendante. Elle s'efforçait de gagner quelques centimètres en taille, étirant au maximum les vertèbres et les articulations. « Si je gagne un quart de millimètre par jointure osseuse, je finirai sûrement par gagner les deux ou trois centimètres qui feraient ma silhouette plus belle encore. » Elle tirait, aussi, légèrement les épaules en arrière afin que les seins se tendissent mieux et s'exhibassent avec splendeur. Les cuisses exécutaient leur coup de ciseaux régulier qui s'appelle la marche. Les bras suivaient le mouvement en se balançant, à la fois sans mollesse et sans volontarisme.

Agatha de Win'theuil n'avait pas été abîmée par la mort qui, grâce à la diligence de la chatte blanche, avait été trop brève pour laisser des séquelles irréversibles.

« Comme la vie a de la valeur ! se disait-elle à ce moment. Il y a là de l'harmonie, dont je suis un bout. Ce n'est pas comme ça vingt-quatre heures sur vingt-quatre, je le sais bien, mais quand ça arrive, le devoir d'une femme est de ne pas boudier son plaisir et sa place. »

Pourquoi n'y avait-il pas autour d'elle un écureuil ? Elle avait envie de se caresser avec un écureuil, de glisser une noisette dans sa fente et de laisser venir un écureuil s'en occuper. Elle songea qu'elle n'avait guère été généreuse avec la chatte blanche et puis se rasséra en notant que Mek-Ouyes et la jeune gériatre n'avaient guère fait preuve de beaucoup plus de gratitude à l'égard de leur sauveuse. Elle se promit de corriger le tir dès qu'elle serait à nouveau aux commandes monde-mondiennes. En attendant, il fallait trouver de la menthe, se pencher pour en cueillir des brassées, se frotter partout le corps pour en prendre l'arôme (on a les crèmes qu'on peut) et perdre tout à fait l'odeur des Enfers. Elle alla jusqu'à se faire deux bouchons de pétales de fleurs odorantes qu'elle conserva dans ses narines dix minutes durant.

Enfin, elle ramassa les vêtements qu'on lui avait choisis.

Cent vingt-cinquième épisode

Dans la clairière qui avait reçu leur campement, les scouts attendaient en ordre de marche, bâton porte-fanion au pied, selon leur coutume passablement paramilitaire. Ils étaient en ligne, tête droite, au garde-à-vous, le front sérieux. Chauve-Souris se distinguait, un pas en avant de tous les autres. La moyenne d'âge était de dix ans.

La belle ordonnance du groupe fut quelque peu ébranlée par l'arrivée d'Agatha de Win'theuil. Les têtes oscillèrent sur leur axe. Les yeux ne s'en crurent pas eux-mêmes. Les bâtons n'étaient plus aussi droits. Les fanions auraient bien voulu relever leur pointe avec fierté et pour cela cherchaient le vent.

Agatha marchait avec précaution sur ses pointes, officiellement pour ne pas risquer de prendre une bogue de châtaigne ou un hérisson dans la chair tendre, surtout pour affermir les mollets qui portaient si joliment le principal. Comment ne pas remercier les dieux de nous servir ces genoux délicieusement arrondis avec le couteau de la rotule émoussé par l'enveloppe, ces cuisses économes en muscle mais jamais mollassonnes et la façon dont ces dernières entraient dans les tuyaux du short brun plus clair, comme si elles voulaient utiliser leur libre arbitre pour en savoir plus au sujet de la place très secrète ? La ceinture était serrée très fort à la taille, qu'elle étroitisait sans vraie nécessité. Cela faisait ressortir d'une part l'impeccable platitude du ventre [le roman-feuilleton ne se résout pas à utiliser le mot de « platitude » qui est toujours affecté d'une connotation négative] et d'autre part la provocatrice extériorisation des seins qui semblaient, dans la vareuse, deux bombes sphériques à mèche,

comme en utilisent les pronounciametnistes dans *Tintin et l'Oreille cassée*, et que ne pouvaient qu'imaginer les spectateurs de la clairière, puisqu'elles étaient cachées. De la vareuse scouto-agathienne, encore, les boutons souffraient le martyr, qui avaient le cou extraordinairement comprimé par la boutonnière agissant comme une corde de pendu, non seulement à cause de la taille de la chemise, trop petite pour sa porteuse, mais encore sous l'effet du gonflement des poumons que rajoutait Agatha de façon éhontée. Elle avait rassemblé ses cheveux à la diable et de façon savante pour les torsader en pyramidion au-dessus de sa tête en les bloquant au moyen d'une branche de pommier du Japon à fleurs roses. Les petits cheveux qui prenaient ça et là leur envol libre avaient un pouvoir de conviction incommensurable. Le foulard était négligemment noué autour de la cuisse droite à l'emplacement d'une jarretière. Chose invraisemblable, Agatha avait trouvé du rouge à lèvres et s'en était élégamment tartinée, à moins que des fraises des bois eussent fait l'affaire. Elle pivota sur elle-même, comme pour un défilé de mode ou de miss Monde-Mondes pour finir par faire face, immobile, les deux poings sur les hanches.

La patrouille était aux anges. La patrouille était aux ordres. S'il fallait faire des bêtises au service de cette apparition, on ferait les bêtises qu'il faudrait sans barguigner. Il suffirait qu'elle parle, ordonne, suggère, exige. Tous les dépassements de soi-même seraient considérés comme des victoires dont Robert S. S. Baden-Powell lui-même, l'éclaireur éclairé, eût été fier et envieux.

Agatha de Win'theuil s'assura dans un premier temps de l'effet global qu'elle produisait, puis, satisfaite, s'approcha de Chauve-Souris qui manqua défaillir. Le prenant par le bras, Agatha lui fit comprendre qu'elle souhaitait passer ses troupes en revue. L'officier de cour de récréation reprit ses esprits, cacha tant bien que mal son érection potentiellement explosive et commença à remonter le long de ses troupes qu'il voyait comme un ensemble flou, incapable de nommer chacun comme Agatha de Win'theuil le lui demandait.

D'eux-mêmes, la bouche sèche et la voix blanche, les louveteaux se nommèrent à la nouvelle louve. Il y avait Castor-Franc, Raton-Laveur (celui qui ne laissait à personne la direction de la lessive et de la vaisselle), Libellule (qui était mince et long comme un fil de fer), Mulet-Cérébral (grand pour son âge et l'œil vicieux), Thon-Rouge (qui portait une médaille miraculeuse et un pin's de Geronimo), Baleineau-Laineux (qui était gros et poilu)...

Cent vingt-sixième épisode

Il y avait Porc-Épic (qui lisait Homère), Cœlacanthe (qui avait une tête de vieux), Larve-de-Karité (qui, étant un peu gras, repoussait certaines gens et en atti-

rait d'autres), Chien-Méchant (qui était plus souvent qu'à son tour désigné comme sentinelle), Dromadaire-Dromonaniaque (c'était le cartographe, dont il a déjà été question), Ara-Ara, enfin (qui avait toujours quelque chose à redire).

Quand Agatha de Win'theuil eut terminé la revue des troupes, elle se tourna vers Chauve-Souris et lui dit :

– C'est le moment de nous mettre en route.

Alors, exactement comme à la fin du cent vingt-troisième épisode :

– Marche ! gueula Chauve-Souris. Patrouille, en avant !

Et il n'eut pas besoin de proposer galamment son bras à celui d'Agatha de Win'theuil, puisque ceux-ci étaient déjà dessus-dessous.

– Non, dit pourtant Agatha.

– Quoi ? madame... Derechef ? pâlit Chauve-Souris.

– Je ne peux tout de même pas aller nu-pieds !

– Où avais-je la tête ?

– Avez-vous des chaussures de secours, comme un autre des pneus ?

– À mon ordre, gens de la patrouille, on se déchausse ! Exécution !

Chacun se déchaussa, sauf le chef, et vint apporter aux pieds d'Agatha de Win'theuil, comme firent les Rois Mages à ceux du petit Jésus, ses godillots plus ou moins faits et culottés. Aucune paire ne convenait à la marcheuse, qui prit le temps de les essayer toutes. Lorsque le pied d'Agatha entra dans sa chaussure personnelle, chaque scout avait une petite suée qu'il tentait tant bien que mal de cacher en serrant ses bras très fort contre ses flancs.

– Non, décidément, aucune n'est à mon pied.

De lui-même, Chauve-Souris délaça ses propres croquenots. Agatha, cette fois, enfila la paire de chaussettes que Raton-Laveur lui donnait d'une main tremblante. Elle entra dans la chaussure du chef comme papa dans maman et Cendrillon dans sa ballerine.

– C'est le destin, lâcha-t-elle.

– Je l'accepte et j'irai pieds nus, dit Chauve-Souris d'un ton de saint François d'Assise. En avant, cette fois !

– Non ! tripla la Win'theuil.

– Ne partirons-nous donc jamais ?

– Pas avant de vous avoir remercié tous, en passant par la voie hiérarchique.

Et Agatha de rouler une pelle agathienne de la plus belle eau et de la plus douce salive à la bouche extraordinairement asséchée d'un Chauve-Souris dont le monde basculait.

La troupe marcha une heure et d'un bon pas. Chacun avait sur le dos son sac d'ado, Agatha exceptée, qui ne l'était plus tout à fait mais n'était pas fâchée d'être habillée comme. Dans les parties un peu marécageuses, les cyprès étaient superbes avec leur tige élancée et droite, légèrement renflée à la base, leur pied bossué de petits cônes, sortes de genoux dont on faisait les ruches dans le pays. La brise, sifflant à travers leur feuillage vert pâle, balançait les longues fibres grisâtres, ces « barbes espagnoles », qui, des basses branches de la ramure, tombaient jusqu'au sol. Tout un monde animait ces forêts du district. Il fuyait devant la troupe, souris, campagnols, perroquets aux couleurs éclatantes et d'une assourdissante loquacité à laquelle Ara-Ara ne pouvait s'empêcher de répondre, sarigues qui détalèrent par

bonds rapides, emportant les petits dans leur poche ventrière ; puis, par myriades, se dispersaient les oiseaux entre le feuillage des banians, lataniers, orangers, dont le bourgeon ne tarderait pas à s'ouvrir aux premiers souffles du printemps, massifs de rhododendrons tellement épais, parfois, qu'un piéton ne saurait les traverser. Lorsqu'une ornière se présentait et qu'il fallait sauter une empreinte de boue, Chauve-Souris avait de la peine à trouver un terrain stable pour prendre son élan. Un comble : c'était Agatha de Win'theuil qui devait l'aider en pressant le plus souvent sa poitrine contre lui : « Haut les mains ! vous êtes perdu : ce double canon de chair pointé à bouts portants vous menace, les bourses *et* la vie, je ne vous laisse aucune alternative, tout tout de suite, dès que nous serons arrivés, il nous faut pour nous deux l'une des trois tentes. »

Et c'est pourquoi, une fois choisi l'emplacement près du ruisseau et dressées les tentes, Chauve-Souris crut bon d'éloigner ses subordonnés en les expédiant ramasser du bois mort en quantité industrielle comme s'il était question de cuire un bœuf.

Cent vingt-septième épisode

Alors, pour Chauve-Souris, ce fut tout autre chose que le touche-pipi habituel à la mode éclaircur ! Oh là là ! comme il apprit à sourire sous la caresse et derrière elle, aussi. Il apprit à se servir de ce qu'il avait sur lui de chauve avec et sans col roulé. Il apprit à forer le jardin d'Éden. Il accepta de croire que cela s'appelait « mariage », lorsque Agatha de Win'theuil lui fit l'article de son obsession du moment.

– Mon petit ami sans short, il faut que tu saches que la décoration que je t'ai posée sur la poitrine tout à l'heure avec mon rouge à lèvres et qui t'a fait tellement plaisir est une attestation de l'alliance que je me dois de passer avec tous les citoyens de la République du Monde-Mondes. Tu admettras de ne pas être le seul. C'est une vaste entreprise, qui déborde de beaucoup, tu t'en doutes, à la fois ce joli moment que nous sommes en train de passer tous les deux et le mariage de société, le mariage de raison rationnelle et politique, le mariage d'exigence et de dévotion populaire, qui est celui de Mek-Ouyes et d'Agatha de Win'theuil. Considérons là, si tu veux bien, que j'ai épousé la patrouille tout entière... Tu transmettras aux autres mes dévotions diverses. Tu t'y prendras comme tu voudras. À présent, voilà ce que tu vas faire...

– D'accord.

– Tu vas commencer par renoncer à ce nom ridicule de Chauve-Souris, qui n'est d'ailleurs même pas le tien d'origine.

– D'accord.

– De plus, tu ne vas pas, toi-même, te choisir un nom, mais tu vas me laisser ce soin. C'est moi qui vais te nommer, puisque je t'embauche.

– D'accord.

– Tu vas te nommer Abdel. D'accord, Abdel ?

– D'accord.

– Mais comme il y a dans cette histoire un certain nombre d'Abdels qui ont été consumés déjà par les épisodes, tu vas porter, après ton nom, exactement comme les rois des anciennes dynasties, un numéro de série indiqué par un chiffre romain.

– D'accord.

– En un mot comme en deux, tu sera Abdel XVIII.

– D'accord.

– Peut-être vas-tu me demander de bien vouloir te dire ce qu'il est advenu, dans le roman-feuilleton de notre vie, de tous les Abdel qui t'auront précédé. Si c'était le cas, je pourrai te parler d'Abdel, qui n'était pas encore Abel 1^{er}, dans la mesure où Abdel II ne se nomma ainsi qu'après la mort de celui qu'il remplaça dans le cœur d'Ozalide... Je te parlerai d'Abdel III, ou du moins j'essaierai...

– D'accord.

– Car je commence un peu à les confondre. Disons que pour que tu saches tout, ou à peu près, d'Abdel IV, d'Abdel V, d'Abdel VI, VII, VIII, d'Abdel IX, d'Abdel X, etc., peut-être vaut-il mieux attendre la publication des *Actes* du Colloque de Fraisisy consacré par l'université à *La République de Mek-Ouyes* (je veux dire les six gros volumes parus à ce jour) avec des exposés de Mikhaïl Gorliouk, Warren Motte, Aurélie Loiseleur, Jean-Charles Baduli, Mahmmoudou Bakoun-gou, Marc Lapprand et Merete Nissen, j'en passe et des meilleurs...

– D'accord.

– Du coup, Abdel XVIII, maintenant que tu n'ignores plus que dix-sept Abdel avant toi sont en général morts à la tâche dans des conditions assez violentes, sache encore que je te demande, pour l'avenir, une déférence et obéissance absolues.

– D'accord.

– Pour commencer, toi et ta patrouille serez à mon service exclusif, constituant en quelque sorte ma garde rapprochée, ma petite armée d'amazones mâles. Il ne faudrait pas que le fait que vous êtes mineurs vous plonge dans une réaction scandalisée m'accusant aussi bien de pratiquer la pédophilie que de recourir à des enfants soldats. Enfant-soldat ?... mais qu'est-ce d'autre, après tout, que le scout, je te le demande ! Je te le demande, et tu me réponds quoi ?

– D'accord.

– Tu ne trouves pas que je vais un peu fort ? Tout de même, le scout ne tue point son semblable ou bien ?... Si je te dis : « Tue pour moi ! » que me répondras-tu ?

– D'accord.

– Je vois que nous sommes sur la même longueur d'ondes, Abdel. J'espère ne pas être obligée d'en venir à cette extrémité.

Cent vingt-huitième épisode

Abdel XVIII était d'accord sur tout. Il attendait deux cents ordres encore, et encore quatre cents, qui décideraient de sa vie dans les semaines à venir. Agatha de Win'theuil était si contente d'avoir trouvé cette perle rare qu'elle choisit de la faire reluire une dernière fois par la force de sa bouche douce. Le traitement fut tellement réussi, le pompage si intense, l'avalement si glouton, qu'Abdel crut que sa dernière heure était arrivée, et comme c'était un garçon de foi, il accepta sa croyance et mourut effectivement.

« Dommage », se dit Agatha.

– Dommage ! dit-elle au cadavre. Je pensais que nous allions tous les deux faire l'affaire agréablement. Mais voilà, mourir est le signe que tu étais trop faible. Si tu avais vécu, tu aurais donc souffert de te retrouver à mon service. Ta seule fois, ou à peu près, de l'amour ne t'aura même pas laissé le luxe de la mémoire. Adieu, Abdel. Tu as choisi de perdre ton sens de l'au-delà, de l'ici-bas, de l'en-deçà. Qu'il soit écrit que je suis triste.

Agatha de Win'theuil triste et non furieuse, voilà qui était suffisamment incongru ! Son personnage n'était-il donc pas qu'épopéique ? Un petit peu émotif aussi ? Capable de mélancolie ? Vite balayée, en tout cas. Elle se rhabilla pour attendre la patrouille. Elle avait décidé que le bois rassemblé servirait à la crémation qu'effectivement elle dirigea personnellement, préparant au moyen de la toile d'une tente une façon de hamac sur lequel elle coucha le corps de Chauve-Abdel-Souris avant de le hisser à un mètre cinquante du sol en dressant de façon progressive les mâts de métal dont les extrémités passaient dans les œilletons. Quand parurent les premiers scouts chargés de combustible, elle les tint au courant de la triste nouvelle et leur donna des ordres pour bâtir des tipis avec le bois de chauffe, ce qui fut fait solennellement.

– Battez, briquets ! Cognez-vous, silex ! Bouts souffrés, frottez-vous aux grattoirs ! Et que la fumée de Souris-Abdel-Chauve se répande dans les airs du Monde-Mondes pour le parfumer de volonté ferme, de cœur à l'ouvrage et de courage à la tâche.

Les petits scouts étaient tristes, eux aussi, mais ils savaient qu'ils assistaient à un moment d'Histoire qu'on ne pourrait jamais leur reprendre. Un nouveau chef fut désigné par intérim, ce fut Mulet-Cérébral, qui avait intrigué pour. Lorsque Agatha de Win'theuil le vit s'approcher d'elle pour lui présenter ses hommages elle sut tout de suite qu'elle avait une raison de plus de ne pas nommer un Abdel XIX. La dynastie s'arrêtait là. Au sens figuré, une page était tournée.

La veillée dura toute la nuit. On remettait régulièrement du bois dans le foyer et sur les os calcinés qui furent bientôt visibles. Le feu rougit, le bois siffla quand il n'était pas tout à fait sec, la cendre était humaine, un peu.

Une chauve-souris passa plusieurs fois au-dessus du foyer, donnant l'impression de vouloir s'y brûler les ailes ou boire de la flamme pour aller la recracher ailleurs. La bestiole avait-elle conscience de venir veiller un mammifère, certes supérieur, mais qui aurait été de sa famille, du moins par le totem ? Elle maintenait

son vol avec une telle insistance dans les parages de la cérémonie qu'il était logique de se demander si elle n'avait pas quelque chose de mek-ouyien en elle. Plusieurs fois, elle s'approcha d'Agatha de Win'theuil en émettant un petit cri qui pouvait faire penser à un ricanement. Se moquait-elle de l'accoutrement de la fausse scout? Possible. Quoi qu'il en soit, elle ne chercha pas davantage à entrer en relation avec le groupe éploré qui brisait à présent les derniers os dans les dernières cendres chaudes du petit matin qui se levait. Elle prit le large en se confondant dans le jour même petit.

Agatha de Win'theuil remit aux scouts la tenue qu'ils lui avaient si aimablement prêtée. Quand elle fut à nouveau nue à leur yeux, elle détacha une longue liane de lierre au feuillage bien épais pour s'en revêtir des pieds à la tête. Elle était une dryade sacrée ou une hamadryade, qui s'éloigna bientôt sur le chemin. Elle avait conservé aux pieds les godillots de marche d'Abdel XVIII.

Cent vingt-neuvième épisode

Mek-Ouyes, pendant ce temps, volait. Mek-Ouyes nageait en eau de préférence trouble. Dans l'eau claire, il dormait. Mek-Ouyes s'accouplait en imitant ses congénères. Mek-Ouyes se masturbait la tête en bas avec la langue, en redressant la tête, comme il avait vu faire ses pareilles. Mek-Ouyes vivait la nuit. Il dormait le jour. Cette alternance lui était à présent naturelle. Rien ne l'empêchait de regarder le monde avec les mêmes pensées qui étaient les siennes avant la métamorphose. Dans son groupe animal d'appartenance il n'était pas tenu à des rituels compliqués ou des actions coûteuses en énergie vitale. C'était comme si la grande affaire était surtout de durer le plus longtemps possible, de manger ce qu'il fallait, sans plus (grillons, papillons et cerises) d'aller voler une gorgée d'eau en effleurant la surface d'un cours d'eau, d'une mare ou même d'une piscine si l'on cherchait un lavement au chlore. Au petit soir, certains humains trop expéditifs confondaient votre premier vol avec le dernier du martinet. Celui-ci allait se coucher, quand vous tombiez, quant à vous, du lit, presque littéralement.

Mek-Ouyes en chauve-souris observa des milieux humains depuis la position qui est celle coraux ou des mares à canards, des lampes ou des poutres, des bouées sur les marinas et océans, des lampions haut perchés dans les arbres et des étoiles filantes à hauteur de fils électriques, ceux qu'il fallait se garder de percuter en vol. Il lui fut ainsi donné de voir les témoignages d'une inventivité sociale débridée qui le passionna tout de suite, au point de regretter de s'en trouver trop éloigné du fait de son être-bête. Comment dès lors redevenir homme-homme? Ce fut son obsession angoissée, du moment où il se rendit compte qu'au temps de la transformation

il ne s'était pas préoccupé de savoir comment, le cas échéant, en finir avec elle, si le temps en était illimité ou non, si le crapaud avait quelque chose à faire pour délier ce qu'il avait lié.

Chose curieuse, dès que Mek-Ouyes eut ce genre de pensée, un trouble s'installa dans le détail de son vécu de chaque minute, un déséquilibre interne qui ressemblait à s'y méprendre à celui qu'il avait connu au moment d'y entrer. Sa nyctalopie devint nettement moins performante. Il avait le vol plus lourd. Sa nage se plombait. Le jour, de plus en plus prudent, il se pendait à présent aux branches d'un arbuste plutôt qu'à celles d'un séquoia, se disant qu'une chute en plein sommeil serait moins grave de là que d'ici.

Mek-Ouyes ne sut jamais comment il redevint bipède sans ailes. Le retour de métamorphose se fit, peut-être pas dans l'inconscience la plus totale de ce qui se passait à ce moment, mais du moins, ce qui revient au même, dans l'impossibilité de se souvenir d'un processus de changement aussi particulier pourtant, aussi peu banal et donc intéressant, aussi spectaculaire, incroyable même si l'on regarde sur une planche anatomique le portrait écorché d'une *Myotis daubentonii* et celle d'un *Homo erectus* de sexe mâle.

Quoi qu'il en soit, un soir, à moins que ce ne fût un matin, Mek-Ouyes fut Mek-Ouyes à Bassam et il fut en mesure de s'intéresser de près à une tentative d'insérer les détenus de droit commun dans la vie de la cité ordinaire et libre. L'idée était d'un certain Fabrice Gorgerat, qui avait fait des pieds et des mains pour l'imposer. Après une période probatoire, la pratique n'était plus expérimentale. Elle était entrée dans les mœurs courantes. En souvenir des boutiques ouvertes sur la rue mais grillagées, comme on en trouvait à Abidjan pendant la longue « crise » des années 2000, le détenu était enfermé dans sa boutique, mais la clientèle avait toute liberté de venir lui acheter ses produits. On se doute que ce n'était pas n'importe quelle boutique. Il n'y avait pas d'armurerie semblable. Pas de quincaillerie avec rayon limes ou scies à métaux. Ni de boutique de vins et spiritueux. Plutôt des merceries, des boulangeries, des crémeries ou des librairies, des loueurs de films, et des réparateurs de parapluies pour la saison humide.

Cent trentième épisode

Une rue de Bassam était spécialement réservée à ces commerces un peu spéciaux, à l'entrée desquels était effectuée une fouille en règle semblable à celles auxquelles les aéroports nous ont habitués depuis la dégemellisation du World Trade Center de New York en 2001 de notre ère. Il ne s'agissait évidemment pas que le premier malfrat venu vînt livrer à un détenu de sa connaissance un moyen quel-

conque de se faire la belle. D'ailleurs, le choix des détenus méritant ce traitement réinsertif était rigoureux. Il concernait plutôt les petits et moyens voleurs que les gros, les escrocs d'importance raisonnable que les franches crapules. On excluait a priori les attaqués à main armée ainsi que les multirécidivistes au casier judiciaire chargé. En dépit de ces précautions, il ne pouvait être tout à fait exclu que se glissât dans le troupeau du système une brebis galeuse qui profiterait éhontément de cette mesure généreuse pour n'occuper son esprit qu'à la seule idée d'évasion.

Mek-Ouyes était fasciné par les « prisons de commerce », dans lesquelles il allait faire l'essentiel de ses emplettes, celles qui étaient censées répondre à des besoins de première nécessité, qu'à dire le vrai il s'inventait de toutes pièces. Sa journée était consacrée à la visite de ses boutiques préférées et à ses discussions de café du Commerce avec les détenus.

L'un de ceux-ci était un commerçant modèle. Il tenait une boutique dans laquelle il vendait des aquariums et des cages à oiseaux. C'était son idée. Certains détenus acceptaient la gérance d'un commerce, que lui offrait contre salaire un propriétaire subventionné à cet effet par les autorités locales et l'administration judiciaire. D'autres avaient eu les moyens (par le biais familial par exemple) d'investir dans un fonds et un stock de départ personnels. L'homme aux cages, quant à lui, avait prétendu lancer à Bassam la mode du volatile de compagnie, qui est si vivace, comme on sait, en Chine où les parcs publics sont pleins de particuliers sortant leur merle siffleur pour lui montrer le soleil.

Depuis que Mek-Ouyes avait entrepris sa discussion quotidienne avec l'homme aux cages, il lui avait déjà acheté deux admirables spécimens, l'un en bambou très fin, qui ressemblait à un squelette de pagode, l'autre en fil de fer qui faisait plutôt penser à une serre de jardin des plantes dont les verrières auraient été remplacées par du simple vide. Ces cages étaient de belle taille, et il n'était pas question que la cellule ouvrit simplement sa porte pour sortir l'objet dont l'acquisition avait été faite. La livraison était donc toute une affaire. En cas de négociation aboutie, le vendeur appelait le commissariat le plus proche au moyen d'une sonnette spéciale. Deux gendarmes arrivaient, casqués, l'arme à la ceinture et une paire de menottes. Au moyen de ces dernières, ils attachaient un poignet du détenu à celui de l'un des leurs qui restait à l'extérieur. Cela fait, le deuxième gendarme ouvrait la porte de la cellule et sortait l'objet. Il refermait soigneusement en vérifiant qu'aucun morceau du grillage n'avait été scié ou entamé d'une façon quelconque. Après avoir payé, le client pouvait partir satisfait. Les gendarmes aussi. Cette opération avait lieu chaque fois que la vente concernait un objet qui était trop volumineux pour pouvoir passer entre les barreaux.

Que faisait-on de l'argent de la transaction ? On avait longtemps balancé de savoir s'il fallait envisager une gestion entière des recettes par le détenu lui-même. « Oui », disaient les ONG. « Non », disaient les psychologues. Les premières préconisaient l'installation de coffres-forts de sûreté dans les boutiques, afin de dissuader toute tentative de cambriolage qui eût peut-être été un comble (voler le condamné) mais qui n'était pas franchement impensable. Et c'était le même argument qui militait, selon les seconds, pour ne surtout pas tenter le diable en exhibant dans les boutiques l'image même de l'envie de cambrioler chez le cambrioleur.

Cent trente et unième épisode

Le détenu vivait en permanence dans sa cage ouverte sur le monde. Il y avait une mini-cellule, sans fenêtre, en guise de chambre : une arrière-boutique, meublée de façon modeste et surtout symbolique : un châlit de 60 cm qui supportait le retournement du corps couché sur lui-même mais non point ce déplacement latéral roulé, si agréable, que ne sait pas apprécier l'homme vraiment libre s'il n'en a jamais été privé. Il y avait douche et W.-C., où coulait une eau rare.

Pourquoi Mek-Ouyes commençait-il à inquiéter les riverains ?

Là où les clients des prisonniers-commerçants allaient en règle générale à ces boutiques en raison de leur proximité, de la même façon qu'on va chez « l'arabe du coin » par flemme de marcher dix minutes de plus, ils ne restaient pas au grillage plus de temps qu'il ne fallait. Ce n'était pas un parloir (les familles des détenus n'étaient d'ailleurs autorisées que le samedi). Or, Mek-Ouyes restait scotché à la devanture grillagée, les mains fermées sur les tiges filetées soudées, semblable à l'image cliché du renard ou du loup dressé sur ses pattes arrière quand il regarde un poulailler avec la bave aux dents.

– Donc, vous êtes un prisonnier, et vous vendez des cages. Vous n'avez jamais imaginé que vous pourriez vendre autre chose ?

– Non. Vous pensez à quoi ?

– Je ne sais pas moi, des liquides, des granulés, des poudres...

– Celle d'escampette, par exemple ?

– Par exemple.

– Si cela correspond vraiment à des besoins de la clientèle, vous pouvez toujours vous adresser à l'administration pénitentiaire. Elle trouvera certainement un confrère sans idée, qui sera bien content de trouver celle-là.

– Mais, cette idée de cage, comment vous est-elle venue ?

– Autrefois, je travaillais dans une ménagerie. J'étais dans l'équipe d'un cirque important qui déplaçait régulièrement les vingt-cinq semi-remorques de sa caravane.

– J'ai conduit une fois un tracteur de cirque, dit Mek-Ouyes. Il faudra que je vous raconte ça, un jour ou l'autre. C'était le cirque Mab-Oul. Ce n'était pas le vôtre, par hasard ?... On ne sait jamais, parfois, les coïncidences...

– Non, le mien c'était Bouglionne. Il y avait une lionne qui avait l'air bougon. J'étais le préposé à la solidité des cages. Dans l'équipe du cirque, j'étais celui qu'on appelait en urgence quand la panthère avait rongé un bout de bois et qu'un montant d'acier commençait à branler à sa base, quand un python s'énervait contre son double vitrage. J'étais payé pour savoir à quel point les cages fascinaient les visiteurs, plus encore peut-être que les bestioles qui les enfermaient. Je savais qu'un promeneur de la ménagerie à l'heure des portes ouvertes ne revenait pas forcément le soir à la représentation. Avec les cages, il avait sa dose d'imagination carcérale et de sauvagerie bridée. J'avais même inventé une cage vide qui présentait sa béance comme un mystère excitant. Immanquablement, la question arrivait pendant les visites : « Et celle-ci ? Il n'y a personne dans celle-ci ? – Personne ? Vous voulez

dire *une personne*? – Enfin, je me comprends, un fauve, un animal... – Non, la bête est en rut, et pour l'heure à la saillie. Voulez-vous y entrer? » En général, mon interlocuteur riait bien, et s'il n'était pas venu tout seul, ce qui était la règle, son épouse disait quelque chose comme : « En voilà d'une bonne idée, monsieur du cirque, vous ne pouvez pas me le garder derrière ces barreaux pour l'empêcher d'être absent perpétuellement? » Ou bien c'était ses enfants qui sautaient en l'air en battant des mains : « En cage, papa, papa en cage! » Parfois, j'arrivais à le convaincre de pénétrer et qu'une photo puisse être tirée avec lui dedans. Clac! La porte d'entrée latérale claquait avec un bruit sinistre. L'homme avait dû entrer à quatre pattes. Le croiriez-vous? J'avais toujours un gros pourboire au moment où je rouvrais la porte. Le soulagement...

– Je comprends, dit Mek-Ouyes. Nous avons tous besoin de ce genre de conjuration. Nous avons tous besoin de vivre avec une cage. Est-ce qu'il n'y a pas un Magritte qui représente un homme à la cage?

– *Le Thérapeute.*

Cent trente-deuxième épisode

– J'en ai quelque part une reproduction, dit l'homme aux cages en allant fouiller dans son arrière-boutique. J'admire beaucoup Magritte, lui et sa méthode pour imposer un catalogue raisonné des visions déraisonnables concrètement illustrées. Est-ce que l'invention politique ne pourrait pas trouver là le plus fécond de son inspiration?

– C'est du moins ce que des surréalistes ont parfois pensé. Or, ils ont inventé, à coup sûr. Nous n'avions pas à leur demander de fonder des États, ou même des utopies d'aucun temps. C'est à nous de nous débrouiller avec leurs visions. Vous, les détenus, n'êtes pas les plus mal placés, qui sait? pour explorer des territoires que les Monde-Mondiens apparemment libres ne peuvent même pas imaginer, en particulier faute de temps.

– Quand la tête est là, le genou ne porte pas le chapeau, comme dit le proverbe, dit l'homme aux cages.

« Ça n'a aucun rapport », tut sa pensée Mek-Ouyes, tandis qu'elle en cherchait un.

– Parmi vos confrères, vous pourriez me recommander la visite de particuliers inventeurs?

– Vous devriez aller voir, de ma part, l'homme aux chiures de gomme.

– Quelle est sa spécialité?

– Hé! comme son nom l'indique, ce sont les chiures de gomme.

– Mais encore ?

– Il est chimiste de formation. Il a beaucoup travaillé dans les services scientifiques des *Trois-M*, (les Musées du Monde-Mondes), avant d'en être chassé lorsqu'il fut poursuivi et condamné, à mon avis en toute injustice, lorsqu'il versa aux Archives monde-mondiennes le fruit de ses recherches dans le domaine des poubelles et corbeilles à papier des grands de ce Monde-Mondes. Il avait mis au point, dans son laboratoire, une technique très sophistiquée de déroulement et dépliement des chiures de gomme propre à faire revenir au jour les mots corrigés, effacés, les repentirs, des textes officiels de première importance. Bien des déclarations en langue de bois de la prétendue haute politique et de l'avérée basse économie se virent éclairées par des révélations que nul n'attendait. Les feuilles à scandale se précipitèrent sur ces croustillances, sans se préoccuper de savoir si, par là, elles ne mettaient pas personnellement en péril l'agent de leur mise en lumière.

– Comment procédait-il ? Je veux dire techniquement parlant...

– Il faudrait le lui demander. Tout ce que je sais, c'est que le secret tenait en un système de maîtrise difficilement imaginable de la lenteur de l'opération de déroulement moléculaire et de filmage instantané de l'écriture ou du trait, lesquels étaient définitivement perdus de toute façon après le premier et unique examen.

– Vous voulez dire que l'opération analytique de l'objet est, en même temps, destructrice de celui-ci ?

– Précisément. Et, bien entendu, ce phénomène curieux n'était pas sans conférer à ce genre d'activité une sorte de mélancolie consubstantielle, exigeant du praticien une force mentale tout à fait exceptionnelle. Cela explique sans doute pourquoi l'homme aux chiures de gomme est, encore aujourd'hui, demeuré un solitaire dans cette profession.

– Sa condamnation n'a pas entraîné la proscription totale du métier ?

– Quand il a demandé d'ouvrir une officine de détenu, avec pignon sur rue, dévolue à l'analyse scientifique des chiures de gomme, on lui a seulement imposé de limiter drastiquement ses recherches au domaine de la génétique des textes poétiques et romanesques.

– Ça ne doit pas concerner beaucoup d'auteurs modernes !... maintenant, avec les ordinateurs...

– Il y a déjà fort à faire avec les anciens. Vous n'êtes pas sans ignorer, apparemment, que, dans le petit musée de Croisset, avaient été conservée dans un gigantesque bocal une demi-tonne de chiures de gomme de Gustave Flaubert pour *Bouvard et Pécuchet*.

– Je l'ignorais, dit Mek-Ouyes. Une demi-tonne ? Vous n'y allez pas un peu fort ?

– Non, non, c'est bien le chiffre. Non seulement Flaubert corrigeait beaucoup à l'encre (il n'était pas très doué), mais avant d'en venir à la plume d'oie, il déblayait au crayon de bois.

– Et ces analyses, apportent-elles des révélations sur la genèse du livre ?

– Aucune.

– Ouvrent-elles des chemins sur l'achèvement envisagé ?

– Aucun.

– Mais alors, quel intérêt ?...

– Pas le moindre, sinon celui de savoir avec certitude qu'il vaut beaucoup mieux relire, bien gentiment, *Bouvard et Pécuchet*.

Cent trente-troisième épisode

– Alors, vous la prenez, cette belle cage en verre filé ? dit à Mek-Ouyes l'homme aux cages.

– Est-ce que ça n'est pas un peu fragile ?

– Un peu, non. Elle est *essentiellement* fragile.

– Quel est le risque ?

– Que votre merle chanteur s'excite un peu trop à l'intérieur et donne un coup de bec sur un montant. Tout le reste suivrait, et en mille morceaux.

– Mais alors, à quoi bon ?

– L'artisan qui l'a conçue pensait plutôt y mettre des papillons.

– Des papillons en cage ?

– Tout est imaginable. Il préférerait cette éventualité à celle des boîtes à épingle avec verre protecteur. Alors, vous lancez l'achat ?

– Je vais réfléchir, dit Mek-Ouyes.

– Ne traînez pas trop, vous n'êtes pas le seul sur l'affaire.

– Réponse demain, voulez-vous ? En attendant, parlez-moi, au moins, d'un autre de vos collègues.

– Avez-vous vu la boutique de l'homme aux questions ?

– Non. J'en ai entendu parler. Mais, vous savez, j'ai été sphinge, dans une autre vie, alors, je ne suis plus trop attiré par...

– Elle est assez étonnante, malgré tout. Son titulaire aime beaucoup les questions gigognes, du genre : « Est-ce que vous vous êtes posé la question de ?... » ou « Est-ce que vous avez de la tarte à quoi ? »

– Et alors ? Il les vend ?

– Les questions ? Disons qu'il en suggère la possibilité.

– Ça ne m'intéresse pas plus que ça.

– Il ne se limite pas au domaine des questions. Il s'occupe aussi de la réversibilité. « *Manao tupapao* : elle pense au revenant, le revenant pense à elle » ; « *Petit-Gervais* : Monsieur, ma pièce ! [Il la redemande à Jean Valjean qui a posé le pied dessus.] – *Jean Valjean* : Ton nom. – Petit-Gervais, monsieur. – Va-t'en. – Ma pièce, d'abord. Et puis, votre nom, à vous. – Fous le camp ! – Joli nom. – (*Entre un homme. Il marche comme un aveugle. C'est un aveugle. Il s'adresse à Jean Valjean.*) *L'aveugle* : Il faudrait lui rendre sa pièce. – Je n'ai pas mangé depuis deux jours. – Je n'ai rien vu du monde, depuis que je suis aveugle. – Une pièce

ne va pas te rendre la vue. – C'est la pièce du petit, pas la mienne. *Jean Valjean hésite.* – **Petit-Gervais** : Ma pièce, monsieur. *Ému, Jean Valjean soulève son pied et s'éloigne d'un pas fatigué.* *Petit Gervais ramasse sa pièce.* – **L'aveugle** : Petit Gervais, donne ta pièce à cet affamé. Rattrape-le. – **Petit Gervais**, *donnant la pièce à Jean Valjean* : Ma pièce, monsieur. »

– Jean Valjean ne répond rien ?

– Il dit : « Où peut-on acheter du pain, par ici ? »

– J'irai peut-être le voir, dit Mek-Ouyes à l'homme aux cages.

– Il y a encore l'homme aux peaux. Cette fois, c'est une boutique d'esprit beaucoup plus traditionnel, du moins apparemment. Vous savez que jadis, parmi les cris des villes, il y avait celui des marchands de peaux de lapins, dont le cri « Peaux d'lapins, peaux ! » (une longue, deux brèves, une longue) était poussé dans la rue par celui qui venait récupérer des trophées dans les clapiers des particuliers. La peau était retournée comme une chaussette au moment de dépouiller et on bourrait le cylindre de bonne paille pour que le tout s'aère. Ici, l'homme aux peaux vend de la vache et de la chèvre tannées, mais aussi du vélin et du parchemin, mais encore du tatouage pris sur les morts lorsque ceux-ci ont donné leur corps à l'Art, comme c'est devenu légalement possible depuis la flambée des prix du body-art sur les marchés londonien et new-yorkais. Donner son corps à l'Art ne signifie pas qu'on soit tenu de donner ses tatouages à un musée, même si l'on bénéficie alors d'une franchise fiscale en termes de succession. Il est tout à fait possible de remettre un morceau de son corps en circulation, dans le circuit des ventes privées, celles-là mêmes pour lesquelles l'homme aux peaux est l'une des meilleures officines. Le camarade en question était, faut-il le dire, médecin et chirurgien : vingt ans de pratique en dermatologie, stages de taxidermie et chirurgie des transplants et greffes cutanées. Si vous souhaitez commencer une collection, il n'y a pas meilleure adresse. Pour vos cadeaux à celle que vous avez dans la peau, le catalogue est incomparable.

Cent trente-quatrième épisode

Mek-Ouyes surprit soudain son interlocuteur en lui lançant une question qu'il n'attendait pas :

– Pourquoi avez-vous choisi la détention ?

L'homme aux cages était au bord de répondre du tac au tac qu'il n'avait rien choisi du tout, mais il dut sentir que cela sonnerait comme défensif. Or, côté plaidoyer, il avait déjà beaucoup donné. Il ne se sentait pas du tout d'humeur à laisser entendre au premier venu qu'il avait encore des rancœurs incrustées. Il laissa passer quelques minutes dépassionnées et dit :

– Il n'y a sans doute aucune excuse. La maladie est une vocation. La détention est une maladie. Depuis que je suis entre quatre murs, et même depuis que je suis entre trois murs pleins et un quatrième ajouré du haut en bas, je ne me suis jamais senti privé de liberté. Du moins n'ai-je jamais estimé que j'étais en quelque façon la victime d'un complot qui aurait dépassé la teneur objective de mes responsabilités, celles que jamais je n'accepterais d'abandonner à quiconque. Ma cage me connaît et je connais ma cage. Si une cage te gêne, enfuis-toi. On dit même que c'est un devoir, du moins pour les prisonniers de guerre.

– Vous n'avez pas choisi la dérobade, au moment de me répondre, mais cela ne me dit pas ce que signifie votre présence ici, quand vous seriez probablement des plus utiles dans les domaines les plus variés de l'organisation collective.

– Cela n'est pas avéré, car j'ai un gros défaut, auquel, qui plus est, j'ai la faiblesse de tenir dur comme fer.

– Lequel ?

– Je ne tiens pas ma ligne, quand je suis sur un trottoir, sur une route, sur une voie dont l'empruntage est codifié. Je déborde toujours sur les autres couloirs. Je suis « ingérable ». On m'a souvent envoyé dans les dents ce mauvais adjectif. Il n'est que trop vrai que je suis capable, alors, de provoquer des accidents dont les conséquences ne sont pas négligeables en termes de redoutabilité. Ici, du moins, je ne peux guère commettre de ces excès de vitesse qui vous envoient comme un rien dans le décor. Il reste que je ne désespère pas de me retrouver un jour conseiller en détentionnisme.

– Que conseilleriez-vous à un stagiaire qui me ressemblerait ?

– De plonger dans la cage.

– Laquelle ?

– Une de celles que vous m'avez achetée !

– Cela risque de furieusement ressembler aux cages de fer du roi Louis XI...

– Vous n'êtes pas obligé d'y demeurer toute votre vie.

Mek-Ouyes ne pénétra pas dans la cage d'osier, et pas davantage dans la cage de fil de fer et ni dans la cage de verre filé. Le simple fait d'envisager ce paletot transparent, qui ne l'habillerait ni ne le laisserait tout à fait nu, lui suffit. Et, comme à son habitude, Mek-Ouyes se détourna de sa lubie du moment. Il s'éloigna sur la pointe des pieds, à reculons en crabe, un clou ne chassant même pas l'autre puisqu'il n'avait rien à faire de particulier, puisqu'il n'était appelé par aucune urgence, puisque personne ne s'intéressait à lui. Le rêve !

Seule sa responsabilité d'ordre feuilletonesque était encore capable, un peu, de le pousser à effectuer des choix stratégiques au moment du nœud d'une arborescence. Ainsi, quittant Bassam à pied le long de la lagune (il suivait des yeux des paquets de jacinthes d'eau qui se promenaient au fil de l'eau comme des îles à hélice), Mek-Ouyes eut-il suffisamment de constance pour trouver sur son chemin l'aéroport international Félix-Houphouët-Boigny. Il se dirigea vers les départs, se fit connaître aux bureaux de Monde-Mondes-Air, se fit proposer, au choix, un vol pour l'aéroport David-Ben-Gourion, un vol pour l'aéroport John-Fitzgerald-Kennedy, un vol pour l'aéroport Konrad-Adenauer, un vol pour l'aéroport Nelson-Mandela, un vol pour l'aéroport Julius-Nyerere, un vol pour l'aéroport Hafez-al-Assad, un vol pour l'aéroport Mek-Ouyes...

- Il y a un aéroport Mek-Ouyes ?
- Il vient tout juste d’être inauguré.
- Où diable ?
- Il est itinérant.
- Un aéroport itinérant ? J’espère que ce n’est pas un porte-pigeons !
- Ce n’est pas un bateau, c’est un avion gigantesque qui ne se pose jamais...
- Une sorte de station spatiale ?...
- Si vous voulez. Vous acceptez ? Le vol part immédiatement.
- Soit ! En route pour Mek-Ouyes, dit Mek-Ouyes. Ça me rappellera peut-être la République.

Cent trente-cinquième épisode

Quand Mek-Ouyes débarqua à l’aéroport de Mek-Ouyes, il se sentit comme le petit garçon qui a pris l’avion pour la première fois de sa vie sans être accompagné. Ses parents l’ont envoyé au loin, et sans eux : « À l’arrivée, il y aura quelqu’un avec une pancarte à ton nom. Quelqu’un que tu ne connais pas, mais que tu pourras suivre en confiance. »

Quand on arrivait à l’aéroport de Mek-Ouyes, on était forcément en transit, car on ne descendait pas à Mek-Ouyes. Mek-Ouyes n’était ni une ville ni un pays. C’était un échangeur. On prenait tout de suite un autre avion.

Quand Mek-Ouyes arriva à Mek-Ouyes, il chercha des yeux la pancarte attendue, brandie par l’un des types qui attendaient au point de rendez-vous, et qui porterait son nom.

Quand Mek-Ouyes eut enfin aperçu la pancarte, quel ne fut pas son étonnement d’en découvrir, non pas une, mais deux ! Ici, « MEK-OUYES » en toutes lettres et petites cap’s. Là, « MEK-OUYES » idem, cette fois en grosses.

Quand Mek-Ouyes se fit la réflexion qu’il allait avoir du mal à départager les deux porteurs de pancarte, il en aperçut une troisième qui, cette fois, laissait lire « *mek-ouyes* » en bas de casse et italique.

Mek-Ouyes ne fit ni une ni deux, mais trois, bien content au fond de cette minuscule qui lui paraissait moins installée que les deux autres formes de majuscules. Il se dirigea donc vers le troisième porteur qui, de plus, présentait l’avantage, par rapport aux deux autres, d’être une porteuse.

– Je suis Mek-Ouyes, dit Mek-Ouyes.

– Et moi, je suis quelqu’un d’autre, dit la jeune femme.

– Je vois. Figurez-vous que j’aime autant ça. Vous vous rendez compte, si je tombais sur moi-même en arrivant au port, la déception que ce serait ? Vous êtes une autre ? Eh bien, continuez !

– Je veux dire, *vraiment* une autre !

– Que voulez-vous dire par ce « vraiment » ?

– Je veux dire que j'ai l'intention de vous emmener quelque part, c'est-à-dire là où vous n'avez a priori rien à faire, où vous n'êtes jamais allé, où vous n'aurez strictement aucun repère, où vous serez tout à fait déboussolé, sinon même un tantinet déséquilibré.

– Ce que vous me dites là est presque tentant !

– Si vous le prenez comme cela, ça va être du gâteau de nanan servi sur un billard !

– Je vous suis ?

– Vous pensez ?

– Je pense, donc je vous suis.

– Je vous précède. Je m'appelle Zara.

– Après vous, Zara.

Il fallait prendre un autre avion. Mek-Ouyes ne lut pas le nom de la ville sur l'écran des annonces, car il voulait se ménager la surprise la plus complète quant à sa destination. Il y avait des contrôles particulièrement draconiens à l'entrée du dernier sas d'attente, et Mek-Ouyes dut subir une fouille en règle qui alla jusqu'à des palpations intimes, ce que voyant, Zara monta sur ses grands chevaux et dit :

– Quant à moi, je refuse d'être touchée de cette façon par le premier venu.

– Je ne suis pas le premier venu, dit le contrôleur. J'ai mon brevet de palpeur et toutes les attestations de non-contagiosité.

– Il n'en est pas question.

– Alors, vous ne passerez pas.

– Je passerai.

– Jamais sans qu'on vous fouille.

– Alors, d'accord, mais c'est moi qui vais choisir les mains fouilleuses.

– Nous sommes trois fonctionnaires dans l'équipe, mais les deux autres sont parties déjeuner. Les deux autres sont des femmes.

– Justement, ce sont des femmes qui doivent me fouiller, puisque je suis aussi une femme.

– C'est une coutume, ce n'est pas la loi. Rien dans le règlement n'interdit à une femme de se laisser fouiller par un homme.

– Fouiller, d'accord, palper, non.

– Vous pouvez toujours vous fouiller pour trouver un article de loi qui dit cela explicitement !

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

– Je vous le dis, je vous fouille !

– Et moi, je vous dis que non.

– Alors, vous n'embarquez pas.

– Si *on* me fouille, vous avez dit que c'était possible pour moi de passer.

– Oui.

– Alors, je vais désigner qui me fouillera. Celles-ci vont me fouiller, dit Zara en désignant les mains de Mek-Ouyes. Puisque vous avez déjà fouillé leur porteur, elles sont en capacité de fouiller elles-mêmes ! Elles sont innocentes ! Seules des mains innocentes sont en capacité de fouiller. Pas vrai ?

– Ça se défend, comme logique. Mais est-ce qu’elles sont d’accord, seulement, ces mains ? C’est à vous que je parle, monsieur...

Mek-Ouyes n’en croyait pas ses oreilles.

– Pouvez-vous me répéter l’offre ? dit-il.

Cent trente-sixième épisode

– Fouillez !

« Depuis que je suis remarié, songea Mek-Ouyes, c’est incroyable comme le vent tourne bien pour moi. Je suis mort et revenu de la mort, j’ai été chauve-souris, j’ai vu ce que j’ai vu et que l’homme a cru voir. Je ne suis pas embêté par ma femme, qui est devenue beaucoup plus vivable et distante. Et voilà qu’on me propose le plus beau métier du monde, du moins si c’est Zara qu’il faut palper ! »

– Il faut commencer par enlever à madame sa ceinture, dit le fouilleur officiel.

– C’est bien vrai ?

– Faites, mais délicatement, dit Zara, car j’y tiens comme à la prune de mes yeux.

– Même si la femme accouche d’un serpent, elle ne l’abandonne pas, elle en fait sa ceinture, dit Mek-Ouyes en faisant sortir de son trou l’ardillon.

Zara portait un pantalon blanc de coton serré qui moulait étroitement ses jambes et tout ce qu’il y avait au-dessus jusqu’au presque niveau du nombril. Quand le bouclage de la ceinture ne fut plus qu’un souvenir, Mek-Ouyes se demanda ce qu’il devait faire, à présent, avec les conséquences de cette action banale, qui ne suscitait en lui aucune indifférence. Il décida de passer le doigt entre le tissu et la peau, face sur le tissu, dos sur la peau. Qu’est-ce ce geste pouvait bien signifier du point de vue d’une fouille ? Même s’il trouvait là quelque matériau qui n’avait rien à y faire, il n’irait pas le claironner à la ronde... Ne valait-il mieux pas consacrer son attention à un geste de plaisir en dirigeant toute son énergie dans un bienfait pour l’autre ? La lenteur de l’opération était une qualité indispensable à cette entreprise. Mek-Ouyes y sacrifia avec bonheur.

Quand il se fut assuré que Zara faisait tout pour aider son mouvement en rentrant tant qu’elle le pouvait le ventre, et en même temps s’étirait vers le haut, et en même temps creusait la concavité de ses reins, Mek-Ouyes prit à pleines mains le bassin offert, cherchant à savoir si culotte il y avait sous le pantalon et, si oui, où était accrochée sa plus simple expression textile. Il conclut à l’avalement de la ficelle verticale par l’entre-globes, à l’immatérialité ou à peu près de la ficelle horizontale qui faisait juste un trait dans la ceinture abdominale, à la finesse ahurissante du rectangle facial à peine vaste comme un timbre-poste.

– S'il est une bombe cachée là, dit Mek-Ouyes à la brigade des contrôles, je veux bien être sa cible.

– Procédez sans commentaire, monsieur. Il y a encore fort à faire.

– Bien sûr, bien sûr...

Mek-Ouyes épousait à présent de ses mains arrondies le tuyau de la première jambe, puis le tuyau de la seconde, depuis le haut de la cuisse jusqu'à la cheville. Après avoir déchaussé Zara, il explorait les interstices des orteils où il ne trouva rien que très attendu, le vide. Il s'était assis par terre, à la fois pour se trouver mieux à sa main et pour mieux accepter le vertige qu'il sentait l'envahir. Il n'avait nul besoin de soulever le pied pour voir si rien encore ne s'y cachait dessous. Son index pouvait se glisser entre sol et cambrure sans trop chatouiller ni se faire écraser.

– Bon ! Pour ce qui est de l'en-dessous la ceinture, on sait à quoi s'en tenir, dit le fouilleur chef qui paraissait satisfait des tentatives mek-ouyiennes. C'est un peu lent, comme rythme, mais c'est souvent le cas chez les débutants. À présent, il va falloir monter en partie haute.

– Ça commence à bien faire ! dit Zara soudainement.

Et elle croisa les mains à hanche opposée afin de saisir les deux pans de son petit haut blanc qu'elle fit passer au-dessus de sa tête en le disposant à l'envers : rien de suspect n'était collé sur le tissu ; rien de répréhensible n'apparaissait dans les creux des aisselles ; rien de douteux ne déformait les pointes des seins qui tremblèrent légèrement d'avoir été frôlés. L'assistance applaudit à tout rompre, aussi vrai que s'étaient agglutinés une théorie de badauds qui préparaient déjà le fait de se retrouver dans la même carlingue que ce sujet d'exception.

– Ça va, vous pouvez passer... Vous méritez de voyager.

– Et moi, on ne me dit rien ? dit Mek-Ouyes.

– On vous dit : prenez-moi la main, dit Zara.

Cent trente-septième épisode

Mek-Ouyes et sa nouvelle amie Zara pénétrèrent en majesté dans la carlingue où toute le monde les salua bien bas, leur sourit bien haut et bien large, les conduisit à leur place près d'un hublot. Zara insista pour que ce fût Mek-Ouyes qui bénéficiât de la fenêtre. Le vol devait être paisible jusqu'au moment où il cessa de l'être.

Voici les faits, tels qu'ils furent reconstituables après développement de la boîte noire.

À peine l'avion avait-il décollé que Mek-Ouyes s'était endormi paisiblement, drogué par un somnifère que Zara avait pulvérisé dans son verre d'eau minérale. Zara retira délicatement sa main de la culotte de son voisin et la nettoya au moyen

d'une petite serviette rafraîchissante que lui avait confiée une hôtesse de l'air. Aussitôt, elle débouclait sa ceinture de sécurité et se dirigeait vers les toilettes des premières. Zara passa devant la porte des toilettes des premières et ne s'y arrêta pas, malgré une forte envie de pisser dont elle décida de remettre à plus tard la délivrance. Quelle force de caractère, venant dominer un besoin matériel aussi pressant ! Elle marcha tranquillement jusqu'à une hôtesse de l'air, l'assomma discrètement, avec quelques excuses adressées à quelqu'un de son sexe (« J'aurais préféré que tu fusses le steward... », dit-elle à voix basse) et lui emprunta son costume. Zara faisait preuve d'un sang-froid à toute épreuve. On saura plus tard qu'elle était sortie première de l'entraînement des Urgentistes Agathiennes, mais pourquoi la lectrice n'apprendrait-elle pas cette information tout de suite ? Zara continua, professionnelle, jusqu'au poste de pilotage et entra.

– Si vous ne changez pas notre route, menaça-t-elle en se déshabillant du haut et pointant ses aréoles sur les deux cibles, je ne vous fais pas l'amour.

L'arme était inédite et redoutablement efficace. Le pilote eut peur que Zara mette sa menace à exécution et le copilote plus encore.

– Je vous en prie, tirez ! osa le copilote.

– Où devons-nous aller ? consentit le pilote.

– Bahreïn, dit Zara.

– Bien, dit le pilote qui inclina l'aile gauche de son appareil pour virer de bord en accélérant.

Dès que le cap fut calculé, ils firent l'amour, Zara, le pilote, le copilote et le pilote automatique. Ils aperçurent bientôt, de loin, la flèche unique de la cathédrale de Strasbourg.

– Nous y voilà, dirent-ils à Zara.

– Quoi quoi quoi ? j'ai l'impression que vous m'avez roulée dans la farine... Qu'est-ce que c'est que ces maisons à colombages ? Qu'est-ce que c'est que ces cigognes ? Qu'est-ce que c'est que cette odeur de coq au riesling et de munster au cumin ?

– Mais quoi ? vous avez dit Bas-Rhin... Strasbourg est de tout temps le chef-lieu du Bas-Rhin !

– Je crois que vous avez voulu faire l'âne pour avoir du con !

– Je vous assure que nous sommes de bonne foi !

– Écoutez, pilotes, mon arme est un fusil à un coup et il semble bien que je l'ai tiré trop tôt. Je ne peux pas reprendre ce que je vous ai pris, semble-t-il. N'atterrissez pas à Strasbourg, je vous en supplie. Repartons à Bahreïn, vous n'aurez pas à le regretter.

– Reconnaissez, chère madame, qu'une pirate de l'air n'est pas vraiment la mieux placée du monde pour implorer des pilotes... Nous allons atterrir sur-le-champ et sur la piste, tenez-vous prête, retournez à votre place et attachez votre ceinture.

– Il est vrai, cependant, dit le copilote, que votre arme de menace n'est pas aussi à un seul coup que vous voulez bien le considérer. Quant à moi, je n'ai jamais été un adepte de « la seule fois de l'amour ». Aussi, si l'envie vous prenait de renouveler votre ultimatum, j'assommerais illico mon camarade pilote en chef (qui d'ailleurs ne se presse pas beaucoup à me sortir de mon état de simple copilote) si bien que ce coup de manivelle que je lui administre sur le crâne en même temps que je vous

parle fera d'une pierre deux coups : de l'avancement et du plaisir. Aidez-moi, je vous prie à le glisser derrière le siège, ce gros balourd. Prenez sa place. Cap sur Bahreïn !

– C'est que je n'ai pas tellement le sens de l'orientation, dit Zara.

Cent trente-huitième épisode

– Pourquoi voulez-vous, à toute force, vous rendre à Bahreïn ? dit le copilote à Zara.

– Si on vous le demande, vous direz que je vous aurai répondu que ce n'est certainement pas pour y empiler des culottes.

– Dommage, dit le copilote qui avait l'oreille contrapétique. N'oubliez pas que vous me menacez d'une arme que n'avaient pas prévue jusqu'ici les services chargés d'anticiper les nouvelles techniques de piratage.

– Je n'oublie rien du tout. Je voudrais seulement que vous m'assuriez que, cette fois, vous ne m'emmenez pas à Barin, non loin de Colombus, dans l'État de Géorgie, aux États-Unis.

– Mais non, qu'est-ce que vous allez chercher là ? Qu'est-ce que vous iriez faire dans ce pays de civilisés ? Vous méritez évidemment beaucoup mieux.

– Ni à Barain en Côte-d'Or, non loin de Massingy-les-Vitteaux !

– Il ferait beau voir, Simone, il n'en est pas question ! La Bourgogne n'est plus ce qu'elle était depuis que Pernand-Vergelesses ne fait plus de théâtre.

– Je crois même qu'il y a un Baryn en Russie...

– Ne vous inquiétez pas. Je n'y ferai ni du rase-mottes, ni du rase-poutines. D'ailleurs, je ne connaissais même pas l'existence de tous ces bleds ! Donc, j'en déduis qu'Agatha de Win'theuil se trouve à Bahreïn !

– Ne prononcez pas ce nom ici, si vous tenez à la vie, monsieur.

– Bahreïn ou Agatha de Win'theuil ?

Cette fois, Zara s'était sérieusement fâchée. Qu'est-ce que cet imbécile pouvait bien savoir de sa mission ultra-secrète au service de la présidente du Monde-Mondes ? Elle avait saisi entre deux doigts d'une main le gras de la cuisse de l'ancien copilote devenu pilote, tandis que deux autres de l'autre s'approchaient de ses testicules et pas pour les flatter bien gentiment.

– D'accord, d'accord, je ne parlerai plus d'Agath...

Pinçon plus fort.

– ... je vous le promets. À propos, vous travaillez pour elle ?

Torsion de la peau. Zara commença à comprendre, au vu de l'expression de bonheur qui se lisait sur le visage du supplicié, que le garçon était maso-sadiste

au dernier degré. Aïe, voilà qui ne militait pas pour la pratique de voies de fait. « Asseyons-nous plutôt sur lui, se dit-elle en s'exécutant, et contrôlons nous-même la justesse de la direction. » Celle-ci était d'ailleurs maintenant incontestable, aussi bien du point de vue des yeux que du point de tact de la peau postérieure : Zara reconnut le jet d'eau de Genève, la statue du Colleone, l'église circulaire de Zadar, la maison à étages de M. Mondestin à Tirana, les érections du temple de Dionysos de Délos, le haut turban d'Imam Anké et la kippa de Rabbi Boshé qui étaient donc revenus au pays, et enfin, au loin, les derricks gigantesques d'Abadan.

– C'est bien, finit par dire Zara, vous ne m'avez pas grugée. Déshabillez-vous, qu'il ne soit pas dit que j'aurai mis ma menace à exécution.

Et elle-même se mit en devoir d'en faire à peu près autant, gardant, cette fois, le haut qu'elle considérait avoir suffisamment passé par-dessus les moulins en aussi peu de temps. Le pilote était confortablement assis sur son siège ; Zara était confortablement assise sur le pilote comme s'il était un siège. Le manche à balai était étroitement maintenu. Tout marchait comme sur des roulettes. Il y eut une partie de ça-va-ça-vient tout à fait honorable, encore que celle-ci ne battît aucun record ni n'eût aucune qualité suffisante pour passer en bonne place dans les annales. Pour l'accouplement intromissif, le pilote avait bien cherché une voie plus originale que celle qui fut choisie pour finir, mais Zara en avait disposé tout autrement.

À présent, il n'était pas question de s'attarder, dans la mesure où Bahreïn était visible à l'horizon. La descente aurait dû déjà commencer avant de dépasser le but et se retrouver bientôt au-dessus de Qatar et de Mascate, puis de la mer d'Oman, et finalement de l'océan Indien.

– Assez rigolé, dit le pilote.

– C'est bien mon avis, confirma Zara.

Ils ne s'étaient pas encore rajustés que soudain, derrière eux, la porte s'ouvrit en grand.

Cent trente-neuvième épisode

Dans l'encadrement de la porte, c'était Mek-Ouyes, et qui portait sous les yeux ses bagages. Il tenait à peine debout. La lumière forte du jour, qui montait du désert brûlant, l'éblouissait. Afin de gagner de précieuses minutes, le pilote avait commandé à son appareil d'effectuer un tour de préparation au-dessus de Bahreïn, le temps qu'il soit en mesure de diriger le premier atterrissage en solitaire de sa carrière qui n'avait commencée que très récemment. Trois chasseurs porte-roquettes lui avaient emboîté le vol et lui demandaient par radio avec insistance ce qu'il venait foutre dans les parages sans autorisation écrite.

- Je vous passe ma responsable, dit-il dans le micro.
- Démerdez-vous, dit Zara d'un ton sans réplique.
- J'ai une de ces gueules de bois, moi...

La boîte noire de l'appareil commençait à être aussi pleine qu'une boîte à lettres de ministre en vacances, et l'arrivée de Mek-Ouyes dans l'enregistrement du poste de pilotage en rajoutait encore en terme de difficultés de décryptage et de compréhension dans le juste contexte.

– Que faites-vous dans cet appareil ? disait Mek-Ouyes qui parlait de l'habillement.

– Nous sommes tous dans le même, répondait le pilote qui pensait avion.

– Un peu de patience, la pareille, je vais vous la rendre, susurrail Zara malicieuse à l'oreille de Mek-Ouyes.

– Vous allez le poser. Je répète, vous allez le poser tranquillement sur la piste n° 4, ordonnait la voix dans le micro, qui ne voulait pas dire popotin.

– Mais enfin, où sommes-nous ? implorait de savoir Mek-Ouyes. J'ouvre un œil sur le vignoble d'Alsace, je le referme, je le réouvre, et ce sont les sables avec leurs arrondis de dunes... Je veux bien y comprendre quelque chose, mais il faut qu'on m'explique !

– Essayez donc de réveiller le pilote que vous avez assommé un peu plus haut, dit le redevenu co- qui ne se sentait pas tout à fait la main à tenter seul l'atterrissage, surtout compte tenu de la pression de tout ce monde autour de lui, la tour de contrôle de l'aéroport ajoutant désormais sa voix hyper-technique.

– Comment voulez-vous que je fasse ? lâcha lâchement Zara. Je ne suis pas infirmière.

– Le sexe ! utilisez le sexe ! implorait le copilote.

– Qu'est-ce que vous racontez ? sursauta la voix dans les écouteurs. Ni sexe ni alcool à Bahreïn ! Vous êtes au courant ?...

– Oui oui. Je ne m'adressais pas à vous...

Zara balayait à présent de ses pointes de seins le visage du pilote qui ne paraissait pas y trouver la sensation de fraîcheur suffisante qui aurait suscité son réveil. Elle alla plus loin en lui titillant les narines avec les aréoles, les y faisant pénétrer même dans l'espoir de le faire éternuer.

– Je ne connaissais pas celle-ci, nota Mek-Ouyes éberlué. Vous le ferez pour moi, Zara ?

– Vous n'êtes pas assommé, que je sache !

Ni une ni deux, Mek-Ouyes sauta en l'air de toutes ses forces de détente et atteignit tout de suite le plafond qui n'était pas bien haut. **Bong !** Il vit trente-six bouteilles qui tournaient comme des molécules autour du noyau de sa tête. Or, au moment de l'impact son crâne avait percuté un interrupteur dont le changement de position déclencha le long ronflement d'un système qui se mettait en marche. Ce bruit n'avait d'effrayant que le fait d'ignorer de quel dispositif il pouvait bien s'agir. C'est le moment que choisit le pilote en titre pour se réveiller en disant :

– J'ai la bouilloire en ébullition comme une tête.

– S'il met les mots dans cet ordre-là, j'ai bien peur qu'il ne soit pas mûr pour un atterrissage en pleine possession de ses moyens, dit le copilote.

– Je fais ce que je peux, se défendit Zara en frottant désespérément son pubis sur celui du mort à réveiller.

C'est alors qu'on s'aperçut que l'appareil lâchait derrière lui des nuages de fumée noire. C'était d'ailleurs surtout les poursuivants qui se faisaient cette réflexion, puisque la suie grasse projetée par l'avion venait se coller sur le plexiglas de leur cockpit.

– Le salaud ! il a balancé la purée de pois !

– J'y vois plus rien.

– L'automatique ! Mets l'automat...

– T'approche pas trop près ! Hé, tu me touches !

Il y eut des étincelles au bout des deux ailes et l'un des deux chasseurs partit en vrille. L'autre parvint à se stabiliser, tandis que le troisième tirait à la mitrailleuse et au jugé.

Une balle traversa la tôle de l'avion de ligne et vint se loger pile entre les deux seins de Zara.

Cent quarantième épisode

– Et merde !... lâcha Mek-Ouyes tout retourné. On atterrit ou on n'atterrit pas ?

– J'ai la carafe comme une cervelle, dit le pilote qui n'avait pas retrouvé tous ses esprits.

– S'il prend les commandes, il va faire un atterrissage en marche arrière, dit le copilote. Mais moi, je n'ose pas me lancer... Allez, je me lance ! Oh, et puis non... Je suis trop jeune encore. Je suis sorti de la dernière pluie, vert tendre inexpérimenté.

Comme s'il voulait ôter au jeune homme ses derniers moyens, un vacarme de crash fit entendre aussitôt son explosion. C'était l'un des agresseurs qui faisait connaissance avec la dureté du sable.

– C'est pas pour vous embêter, dit Mek-Ouyes, le plat de la paume posé comme un bouchon sur le trou de Zara, mais il y a une particulière, ici, qui a besoin de soins relativement urgents. Ça vaut peut-être la peine de prendre quelques risques, non ?

– Je voudrais vous y voir, dit le copilote qui suait à grosses gouttes.

– Mais j'y suis, justement. J'y suis toujours !

– Prêt à atterrir ? ordonna, plus que ne demanda, la tour de contrôle. Pompiers au sol sur le pied de feu.

– C'est le, mo-moment, d'être croisé, par, ses di-doigts, articula péniblement le pilote toujours illogique.

– Moi, désolé, mais je ne peux pas, dit Mek-Ouyes qui avait compris.

– Et n'en profitez pas pour me peloter les seins, dit Zara d'une toute petite voix fatiguée à Mek-Ouyes.

– Allons, vous délirez, plaïda le coupable non-, qui se repaissait pourtant de la proximité de cette chair tremblante. Comment pouvez-vous penser que je pourrais avoir la tête à ça ?

– Je crains que ce ne soit pas une question de tête.

– Taisez-vous donc. Dites-moi plutôt pourquoi vous êtes ici dans la cabine de pilotage aux côtés d'un pilote qui a la tête en capilotade et d'un co- qui chie dans son froc à l'idée de se poser.

Mais Zara n'était plus en état de répondre. Elle avait perdu connaissance et cette belle couleur rose qui caractérisait jusqu'ici ses pommettes.

– Bahreïn appelle avion de ligne. Bahreïn appelle avion de ligne.

– Avion de ligne vous emmerde, avion de ligne vous emmerde, Bahreïn, cracha le copilote qui apercevait devant lui la longue piste qui s'approchait.

– Mais pourquoi teniez-vous absolument à nous faire atterrir à Bahreïn ? Zara, répondez-moi !

– Ag...

– Bon, n'en parlons plus. Ne parlons plus. Taisons-nous et fermons les yeux. Si vous saviez comme vous êtes privilégiée de ne pas savoir ce qui nous attend sur ce putain de tarmac...

– Préparation atterrissage, dit une voix dans la sono de l'appareil.

– Je n'ai même pas la possibilité de boucler ma ceinture de sécurité !

– On décélérer devrait bien si savait-on, dit le pilote hilare qui ne se rendait pas compte de la gravité des faits. On va du béton se manger soi-même avec dans la fin de mon temps.

– Mais comment vous causez ?

Un coup, l'avion piquait trop du nez, un coup il le relevait trop. Difficile de le stabiliser entre les deux positions. Il y avait tellement de choses à faire en même temps, tant de voyants lumineux à contrôler, tant de sueur humaine à imaginer passant par les pores au-dessus de l'aéroport, que, adienne que pourra, on se lançait tout, deux cents personnes comme des dés de corne qui allaient faire le double six intacts, ou alors tomber en poussière sur la piste d'atterrissage.

« Cette fois, se dit Mek-Ouyes, si j'en échappe, voilà la liste des actions que je me promets de faire en urgence : proposer à la petite Zara, après qu'elle aura été guérie, une partie de tarmac bien inoffensive, c'est-à-dire en chute maîtrisée au moyen d'un harnais [pour la lectrice qui ne serait pas au parfum des règles de ce jeu de société, voir *La République de Mek-Ouyes*, I et IV] de sorte que l'intromission du plongeur dans les voies pénétrables de la réceptionniste se fasse dans la plus grande douceur ; être gentil pendant cinq minutes avec Agatha de Win'theuil, c'est-à-dire ne pas la provoquer, ne pas l'escagasser, ne pas lui mettre le nez dans le caca de ses contradictions entre l'humanisme et la catastrophe ; apprendre une langue minoritaire, jusqu'à savoir, dans cette langue minoritaire, dire que la notion de langue minoritaire est une sottise imbécile ; suivre une formation de secourisme qui vous rende enfin capable d'assister une personne en danger de l'autre sexe sans bander effrontément...

Mek-Ouyes ne s'était même pas rendu compte que son énumération lui avait permis de vivre le contact avec le sol sans trop de panique. L'atterrissage avait été parfait. On entendait des applaudissements qui crépitaient dans la carlingue.

Des applaudissements dont la pertinence était pourtant prématurée.

Cent quarante et unième épisode

L'avion s'était engagé sur la piste beaucoup trop tard. Il n'avait touché le sol qu'aux deux tiers de la longueur, approximativement, de la bande de béton. La distance de roulage était insuffisante pour que la vitesse puisse s'affaiblir de façon significative avant l'immobilisation totale. Le copilote eut beau freiner au maximum des capacités de l'appareil, il eut beau froncer les sourcils à s'en faire un bandeau sur les yeux, serrer les dents de la façon la plus énergique, les fesses à ne pouvoir y glisser une feuille de papier cigarette à rouler, le mastodonte de fer habité entra en hostilité avec les pauvres barrières de bout de piste qui n'étaient là que pour empêcher le vent de sable de trop déplacer les dunes jusque sous les roues des jets.

La barrière vola en éclats comme si elle était faite en petit bois allume-feu et l'avion pénétra en vitesse dans l'inconnu.

À l'intérieur de la carlingue, il y eut de la perturbation et de la turbulence. Les fermetures étanches n'avaient pas toutes supporté le premier choc. Les fenêtres faciales du poste de pilotage, qui avaient pris en pleine poire un premier madrier, avaient tant bien que mal réussi à ne pas le laisser entrer, mais elles avaient laissé dans l'affaire la plupart de leur plumes et s'étaient extraites de leur oculus pour s'envoler lourdement dans l'air brûlant et sujet à des déplacements anormaux.

Le sable percuté dans son doux état de dune ne s'était pas fait prier longtemps, il était entré sans se déchausser, il était entré sans s'essuyer les pieds ou montrer ses papiers, en un mot il s'était engouffré.

À l'intérieur, il y eut de la dévastation. Elle s'exprima d'abord sous la forme d'un vent de sable et tempête sèche, comme on en voit parfois dans la zone sahélienne quand, au coucher du soleil, le ciel se met à jaunir, l'atmosphère commence à trembler, la chaleur se prépare à tous les excès, les animaux à souffrir et les hommes à devoir s'accrocher à leurs biens pour éviter leur dispersion. On sait qu'il ne pleuvra pas (ce qui serait une bénédiction). Il n'y aura que ce brassage d'air dans la plus grande violence. Les sirènes retentiront par toute la ville. Les voitures s'arrêteront. Les vélos seront jetés à toute force contre les mobylettes. Les têtes des piétons s'enfouiront dans les pagnes... Sale impression que vos dents seront devenues les meules d'un moulin bonnes à moudre du sable pour cette inutile farine de

verre qu'aucune espèce de pain, même le plus pauvre, n'a jamais consenti à utiliser. Le sable est dans les yeux, dans les narines, et les pavillons des oreilles. Avec les larmes, avec les glaires, avec le cérumen on pourrait à la rigueur faire des pâtes, si l'on avait le cœur à semblables futilités. Le sable interrompt toutes les actions du monde. Le sable freine la vie. Le sable freine le mouvement de l'avion qui a pris feu du côté des réacteurs. Dans la foulée, le sable éteint le feu qu'il avait lui-même allumé, c'est le seul bon côté de la chose pour le moment, mais le sable n'est pas raisonnable, il ne s'arrête pas à cette bonne action, il donne bêtement dans la démesure et la déraison : il fait tout ce qui est en son pouvoir et en celui de la vitesse adverse, il emplit le cylindre de métal, il le bourre, il le fait péter de l'intérieur, sans la moindre pitié pour les occupants qui ne l'ont pas invité.

Sale temps pour la saison ! Voilà qu'en guise de métémsycose nous sommes devenus roses des sables, ou, dans le meilleur des cas, vers de sable, crabes de plage, insectes rares...

Le choc n'a pas été de la tarte. Mek-Ouyes, quoique involontairement, n'a pas abandonné son poste de secouriste au service de Zara. Si, de peur, il a pissé dans sa culotte, les circonstances ont fabriqué avec l'urine et le sable une espèce d'emplâtre qui est venu remplacer la main salvatrice et la remplacer même avec un véritable bénéfice thérapeutique : le choc a chassé la balle de la poitrine zaraïenne, la balle est ressortie par le dos, la cicatrisation n'est plus qu'une question de minutes.

Encore faudrait-il que ce succès de la médecine de hasard, il y ait eu quelqu'un, dans l'avion, pour le voir !...

Cent quarante-deuxième épisode

Ensamblément des hommes, noyade sèche, pulvérulence pulmonaire ; semaison négative. Boule neigeuse, boule sableuse, cigare pharaonique ; étouffement hedjazien. Silence soudain, encrassement des yeux, pensées confuses ; temps immobile.

Le sablier / s'est allongé / pour ne plus pouvoir / couler. / C'est l'antonyme / du fleuve / en quelque sorte.

Noyade pharaonique, pétrification négative, verre futur ; pensées dernières.

Le sable, on le sait, est capable d'autant de force que la vague, dans certaines circonstances extrêmes. Et mieux valait d'ailleurs, ici, que ce fût excessif, car la situation s'éclaircit soudain – il en était grand temps – lorsque la croûte de la carlingue, qui avait tenu bon dans la première séquence, rendit son tablier dans une seconde en se fendillant comme un œuf, sous la poussée formidablement puissante du sable avalé qui voulait éclore. Le matériau avait été comprimé au moment de

l'intromission, et peut-être avait-il suffi d'un mouvement respiratoire qui se croyait ultime de tel ou tel des passagers pour que le sable bouge encore, demande un peu plus de volume, fasse craquer les jointures de sa camisole.

Le fuselage de l'avion s'ouvrit par le haut, dans le sens de la longueur, comme un hot-dog qui repousse sa saucisse moutardeuse. La saucisse était du sable, du couscous avec, ça et là, des raisins humains qui s'étaient crus déjà fossiles.

Zara reprit sa respiration progressivement, mais pas conscience. Elle avait décidé de convalescer tranquillement à l'abri de son emplâtre qui faisait merveille. Mek-Ouyes avait la tête posée sur la jolie cuisse de l'agent secrète et l'œil rivé sur un petit objet de terre cuite que l'aéronef, archéologue de fortune, avait fraîchement exsablé. C'était une statuette qui provenait de la plus haute Antiquité et représentait des époux en pleine action de mariage, comme on les disposait jadis au faite des pièces montées. L'accouplement était plein d'élégance, bête à deux dos assise et trop humaine. Une belle œuvre d'art que n'aurait pas boudée le premier conservateur venu d'une collection d'antiques.

« Le roman-feuilleton ne va pas me laisser tranquille avec toutes ces histoires de putains de noces !... » se disait Mek-Ouyes qui trouvait que décidément on ne cessait de lui voler sa dernière heure, extrême sentence et soupir ultime. « Je suis marié, voilà, marié et remarié ! Séparé veuf et finalement distant. Pourquoi vouloir à toute force me remettre sur le char nuptial ? Qu'on me laisse tranquille, à la fin ! »

Un passager avait une poterie funéraire posée de guingois sur le chef, qui lui donnait l'aspect comique de celui qui aurait été assommé par son propre chapeau. Un autre tenait dans sa main sanguinolente des tessons d'un vase qui, vraisemblablement, l'avaient eux-mêmes blessée. On pouvait être enclin à penser que cet étrange fouilleur des sables avait l'intention de reconstituer l'objet en en recollant les morceaux avec son sang. Deux monnaies anciennes lui bouchant les yeux, le pilote avait toujours aux lèvres son sourire à 4,95, qui ne se souciait guère, à l'évidence, du petit fragment de fresque sur lequel il était accoudé et qui représentait en trois séquences un prince avide de pouvoir : séquence 1, il tue trop tard ; séquence 2, il tue trop tôt ; séquence 3, il est assassiné. Une hôtesse de l'air, dont Mek-Ouyes avait en son temps apprécié la silhouette fine, avait la robe gonflée de sable qui lui donnait un petit air de noyée hydropisienne qu'il eût fallu libérer en fendant le tailleur d'un coup de bistouri pour en évacuer le sable-pus. Deux enfants, sourds récents, auraient eu besoin d'un nettoyage sérieux de leurs esgourdes ensablées, mais cela ne constituait pas une urgence, car ils s'étaient, eux, éveillés les premiers et se parlaient bavassamment en réinventant au fur et à mesure de leur conversation la langue des signes. Le copilote, quant à lui, et comateux, se protégeait la tête de son bras arrondi, coude en avant, comme s'il voulait se protéger de coups, que la direction du personnel de la compagnie aérienne à laquelle il appartenait était prête à lui administrer.

Ça faisait beaucoup de monde sur le sable, et nous n'étions pas même à la plage.

Cent quarante-troisième épisode

Comme si ça ne suffisait pas, il vint, dans le désert qui commençait au bout de la piste qui finissait, les laveuses des morts et les ensevelisseurs, les pompiers et les réanimateurs-si-Dieu-veut, le Croissant-Vert et la Croix-Rouge, les découpeurs-récupérateurs de tôles de métal, les lecteurs de boîtes noires, les diseurs de sourates pour les derniers moments, les vendeurs de souvenirs et d'eau minérale, le vendeur de jus de canne à sucre, le vendeur de cigarettes à l'unité, le qatman, le commissaire de police de Bahreïn et le chef de cabinet du ministre des Affaires aériennes, le juge aux affaires professionnelles considérées sous l'angle de la faute, les services archéologiques appelés en urgence et Agatha de Win'theuil en personne.

Lorsque apparut cette dernière, les sables mouvants secs se mirent à trembler de toutes leurs abeilles immatérielles, chaleur en suspension et ondulations lourdes.

Parfaitement consciente de la solennité de son déplacement, voire de la faveur qu'elle consentait aux malheureux, Agatha de Win'theuil fendit la foule bruyante de tous ceux qui s'affairaient et s'approcha des victimes, pas n'importe lesquelles, Zara, Mek-Ouyes qu'elle reconnut de loin. Elle dit à la première, qui ne pouvait pourtant guère l'entendre :

– Qu'est-ce que c'est que cette livraison ? C'est ni fait ni à faire... A-t-on jamais vu pareil gâchis de bousilleuse ? Emportez-moi ces deux-là, et sans traîner.

L'ordre était adressé à deux malabars qui portaient des lunettes tellement larges et tellement noires qu'on les aurait pris pour des super-touristes, n'était leur mise de maffieux napolitains de convention avec escarpins blancs et cravate club.

– Rosenstern, vous m'avez entendu ?

– Cinq sur cinq, répondit Guildencrantz.

– Alors, exécution !

Et Agatha de Win'theuil quitta la place, furieuse, en donnant des coups de pied dans le sable pour le faire voler plus haut qu'elle.

Lorsqu'elle eut le dos tourné, Rosenstern mit la main à sa poche et en sortit un pistolet automatique assez impressionnant qu'il dirigea vers Mek-Ouyes.

– Qu'est-ce qui te prend ? lui dit Guildencrantz.

– Quoi, qu'est-ce qui me prend ? Ce sont les ordres !

– Mais non, mais non.

– J'ai bien entendu « exécution ». Il y avait même, au bout, un point d'exclamation.

– Oui, je l'ai entendu aussi, je l'ai lu également, mais je ne l'ai pas compris de cette façon.

– Tu es sûr ?

– Non, je ne suis pas sûr, mais dans le doute... Rappelle-toi ce qu'on nous disait à l'école, qu'il y a deux sortes d'intervenants urgentistes de la sécurité rapprochée, ceux qui tirent tout de suite et réfléchissent après et ceux qui ne font rien qu'ils ne soient en capacité de défaire.

– Oui, on nous disait que les premiers seront toute leur vie des IUSR, que seuls les autres pouvaient espérer changer de métier et prendre du galon dans la politique...

– Je ne te le fais pas ressouvenir... Eh bien, Rosenstern, rengaine ta pétoire, j'ai comme idée que dans le doute il vaut mieux t'abstenir de la laisser cracher, d'autant qu'on est devant tout ce monde en plus. Embauchons deux brancardiers du Croissant-Vert et emportons ces deux-là en lieu sûr.

– D'accord, je te fais confiance, Guildencrantz. Après tout, tu es le moins stupide de nous deux, comme a coutume de le dire Agatha de Win'theuil...

– ... qui n'a pas coutume de dire n'importe quoi, je crois.

– Ça non !

Et c'est ainsi que Mek-Ouyes et Zara se retrouvèrent tête-bêche en tas sur le même brancard, si bien qu'ils avaient l'air de deux amants à la 69 épuisés de leurs ébats. On les glissa dans un fourgon d'ambulance, mais sans ambulancier, sans médecin, sans transfuseur, Rosenstern et Guildencrantz n'éprouvant même pas le besoin de monter à l'arrière avec les corps pour les surveiller. Ils préféraient être devant à fumer une clope avec le chauffeur en papotant de la situation monde-mondiennes et de l'épuisement des ressources pétrolières.

L'autoroute impeccablement goudronnée de frais fondait gentiment sous les pneus qui gravaient leurs empreintes.

Mek-Ouyes, comme on se l'imagine, ne tarda pas à s'éveiller.

Cent quarante-quatrième épisode

Entre l'avant et l'arrière de l'ambulance, un rideau de plastique, translucide mais non transparent, était tiré. Il était d'une propreté douteuse et la matière s'était craquelée. Il sentait la pharmacie mâtinée de vomi et de putréfaction. Il n'avait pas été lavé depuis plusieurs urgences. Il était en état d'être changé. Guildencrantz et Rosenstern n'avaient pas même un regard pour les marchandises qu'ils transportaient. Oui, c'était donc bien des marchandises, et rien de plus. Ou quelque chose de moins, qui sait ? Des marchandises, ils se seraient au moins souciés de leur préservation. Rosenstern ni Guildencrantz, aucun des deux n'avait seulement pris soin d'épousseter l'époux d'Agatha de Win'theuil (puisque celle-ci n'avait pas formulé de souhait en ce sens) et ni la belle Zara. Tous les deux encore étaient plus ou moins mangés de ce sable fin, transformant qui sa chevelure et qui son cuir glabre en papier de verre et en botte de paille séchée. Autour des narines, la glaire avait fait un mélange sablonneux qui rendait la respiration sifflante.

Zara avait posé sa main sur l'emplâtre bienveillant qui continuait de la soigner avec douceur et efficacité comme s'il était le meilleur médecin du pays. Le corps étranger était le plus ferme soutien de la convalescence. Il y avait de quoi aimer son traitement, Zara ne s'en privait pas. Elle s'était confiée toute à lui.

Mek-Ouyes se redressa péniblement. Du crash, il ressentait le contrecoup du choc mais remarquait avec satisfaction qu'il n'éprouvait nullement le contrecoup du coup. C'était toujours ça de pris, et le sourire paisible qui s'affichait sur le visage reposé de Zara acheva de lui redonner goût au réveil et aux retrouvailles des choses. Il se mit sur son séant, se frotta les mains pour ôter le sable qu'il avait, collé, entre les doigts. Cela fait, il s'essuya les yeux et se moucha dans le pan d'une blouse blanche à croissant vert qui pendait à un clou. Comme un certain vertige l'envahissait tout à coup, il se recoucha, cette fois sur le côté, mais sans quitter des yeux sa voisine dont il caressa bientôt la tête, à la fois pour la débarrasser du gros de son sable, pour tenter de lui faire discrètement du bien et pour son propre plaisir.

Ayant fait, du regard, le tour du propriétaire, Mek-Ouyes avisa une fontaine d'eau fraîche qui lui parut du meilleur augure. Il se releva, plus vaillant que la première fois. Comme, malheureusement, il n'y avait pas de gobelet dans le cylindre distributeur, il mit ses mains sous le jet, qu'il déclencha par le poussage d'un bouton, commença par les laver du mieux qu'il put, puis but avec bonheur le contenu d'une paume. Cela fait, il humecta la bouche de Zara en y déposant des gouttes comptées avec une parcimonie techniquement fatale au bout de ses propres doigts. Par réflexe, et sans s'éveiller, Zara accepta la pénétration des gouttes. Cette petite pluie fit du bien à tout un monde de papilles. Elle redonna confiance à toute une théorie de cellules dont le moral microscopique était dans les chaussettes. Évidemment, Zara allait revenir à la vie, à condition du moins qu'on la laissât reposer. Mek-Ouyes refit plusieurs voyages à la fontaine, tamponnant une fois les tempes, une autre fois le tour des yeux ou le creux des mains.

La perspective d'être reconduit auprès d'Agatha souriait tellement peu à Mek-Ouyes qu'à peine l'ambulance eut elle ralenti et se fut-elle arrêtée en pleine voie, le chauffeur et les deux inquiétants protecteurs ayant l'intention commune de vider leur petite vessie, Mek-Ouyes se souvint de son ancien métier de chauffeur et, arrachant le rideau de séparation, enjamba le siège du conducteur, s'installa au volant et démarra en trombe à grands hurlements de pneus. D'un geste violent, il arracha d'une seule main le rideau de plastique et le balança par la fenêtre. Quel soulagement ! Cela fait, il eut le temps d'apercevoir, dans le rétroviseur, les trois biroutes impuissantes qui s'agitaient en vain au cœur d'un nuage de poussière.

Cent quarante-cinquième épisode

Un de ses rétroviseurs, Mek-Ouyes le consacra à la contemplation furtive de la grabataire qui sommeillait sur sa couchette. Combien elle était attendrissante ! Zara, Zara... Zara, ma vie ! De temps à autre, il regardait tout de même sa route

qui ne semblait mener nulle part, tant le ruban de riche goudron bien épais savait partir à l'infini.

Or, Mek-Ouyes, bientôt, décéléra. Il réfléchit que le cap adopté était celui des sbires d'Agatha de Win'theuil et qu'il devait tout naturellement mener à la ville et au palais présidentiel. Pas question de le maintenir. Ni une ni deux, il fit demi-tour et repartit dans la direction de l'aéroport. Très logiquement, il se dit que Rosenstern et Guildencrantz avaient dû prévenir Agatha et que les barrages devaient être installés près de la ville plutôt que loin. Mais tout aussi logiquement, Mek-Ouyes se convainquit que l'aéroport était plein de blessés et qu'une ambulance risquait d'être aussitôt réquisitionnée. Sans réfléchir plus avant, il prit, à angle droit, la première piste qui s'offrait.

« Hou là, hou là ! se dit-il, je laisse à présent derrière moi un nuage de poussière tel que le premier hélicoptère venu à notre recherche nous apercevra mieux qu'une vache en plein jour dans un couloir étroit ! Vienne la nuit ! Sonne l'heure de la clandestinité douce ! Ma présidence pour un garage et pour une oasis !

Mek-Ouyes aperçut un autochtone qui faisait de l'auto-stop. Il s'arrêta, et surtout dans l'espoir que le sillage cotonneux qui dénonçait son véhicule prenne le temps de s'abolir. Mek-Ouyes descendit. L'endroit n'était pas particulièrement riant : sec, sans végétation, pas un puits ni un toit fût-ce de toile. L'homme et Mek-Ouyes eurent un dialogue tendu que ce dernier initia par une question prosaïquement poétique.

– Qui vomis-tu le mieux, bête transparente, dis, ton fossoyeur, ta mort, ton accusatrice ou ton dénonciateur ?

– Je n'ai ni fossoyeur, ni mort, ni accusatrice, ni dénonciateur.

– Tes ennemis ?

– Vous vous servez là d'une éructation dont l'absurdité m'est restée jusqu'à cette nuit un savoir.

– Ton internationalisme ?

– Je sais dans quelle utopie il est situé.

– La laideur ?

– Je la haïrais volontiers, roturière et éphémère.

– Le carton-pâte ?

– Je l'aime comme vous aimez Satan.

– Eh ! qui vomis-tu le mieux, banal autochtone ?

– Je hais les flaques d'huile... les flaques d'huile qui stagnent... ici même... ici même... les saloperies de flaques d'huile !

Et l'autochtone, à ce moment de la conversation, écarta les jambes en remontant légèrement sa tunique. « Il pisse, se dit Mek-Ouyes. J'entends qu'il pisse. Il pisse exactement comme faisaient les Brésiliens d'origine en présence d'Amerigo Vespucci. Son petit ruisseau personnel a déjà disparu dans le sable sans laisser la moindre trace humide. Quel pays ! Du moins, s'il pisse, c'est qu'il a quelque chose dans la vessie. Je boirais bien du thé. »

Mais l'homme n'avait rien. Il n'avait pas d'eau à portée de la main. Il n'avait pas de feu et pas de thé ou théière, pas de petits verres en verre. Il n'avait même pas, du thé, le désir d'en faire. Ni pour lui-même ni pour le voyageur. Il continuait seulement d'invectiver le lieu de son existence :

– Je hais les flaques d’huile et les causes des flaques d’huile... les effets des flaques d’huile qui stagnent... Je hais la finesse et la finerie, la raffinesse et le raffinement... ici même... les saloperies de flaques d’huile ! Si vous ne venez pas ici pour nettoyer, étranger, pour remettre cet endroit dans son état primitif, je ne vous parle pas. Mes pieds sont goudronnés, sans cesse, sans cesse. Je ne peux pas faire mieux que rester collé ici, flaque d’huile, comme un pétrel ou goéland de l’*Amoco Cadiz*... Si vous ne pouvez rien de décisif, il vaut mieux que vous alliez votre chemin.

– Mon amie a besoin de soins, implora Mek-Ouyes.

– Vous ne paraissez pas les lui compter avec parcimonie. Elle est assez heureuse, par conséquent.

– Où est la plus proche oasis ?

Pas de réponse.

– Où est l’oasis la plus proche ?

De réponse, point.

– Une oasis proche est-elle accessible ?

– Suivez-moi, si vous voulez, dit l’homme.

Cent quarante-sixième épisode

Oasis promise, oasis due. Dans le jardin de l’homme, il y avait un palmier, une bassine d’eau qu’un camion venait remplir chaque semaine (le jeudi), une assiette de dattes, et c’était tout. Ah si ! une grande natte, aussi, qu’il fallait bouger de temps en temps d’un coup de patte pour suivre l’ombre.

– Une natte pour trois ? dit Mek-Ouyes.

– Prenez la natte et prenez trois dattes, dit l’homme à Zara qui était toute pâle. Je vous laisse tranquille. Vous avez besoin d’immobilité. Allongez-vous.

Zara prit place, Mek-Ouyes à ses côtés. L’homme se plongea dans une absence méditative. Mek-Ouyes dit :

– Reposez-vous, Zara. Tout ira bien.

– J’ai quelque chose à vous dire...

– Ce n’est sûrement pas urgent. Vous avez la bouche sèche. Buvez. Prenez le temps de vous réhydrater.

– Mek-Ouyes...

– Vous insistez...

– Maintenant que je ne vais plus pouvoir me présenter devant Agatha de Win’theuil, il faut du moins que je fasse une bonne action. Vous devez prendre garde, Mek-Ouyes. Vous êtes en grand danger.

– Que voulez-vous dire ?

– Souvenez-vous, aux Enfers, Agatha a ramassé un post-it sur lequel étaient notées les initiales du nom du romancier-feuilletoniste.

– Aucun souvenir, dit Mek-Ouyes.

– Et pourtant ! Agatha de Win'theuil s'est mis en tête d'épouser...

– Oh là là, je sais bien qu'elle veut épouser la terre entière. C'est bien la dernière chose qui m'inquiète.

– Peut-être, mais cette fois c'est extrêmement grave.

– Pourquoi ?

– C'est le romancier-feuilletoniste lui-même qu'elle veut épouser.

– Et alors ? Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Et d'abord, qui vous dit que ça va l'intéresser, le romancier-feuilletoniste ? S'il était lui-même un tant soit peu accro aux épousailles, ça se saurait.

– Je me suis laissé dire qu'il avait déjà été marié.

– Justement !

– Quoi, justement ?

– Une fois de plus ou une fois de moins...

– Oh, et puis flûte ! Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse ? Je ne me sens pas le moins du monde, ou du Monde-Mondes même, concerné par cette histoire. Ça ne va strictement rien changer au cours de ma destinée dont je suis le maître à bord.

– C'est plus grave que vous ne le pensez, Mek-Ouyes.

– En quoi ?

– Agatha considère que la relation est trop inégalitaire.

– Quelle relation ?

– Auteur-personnage. Comment voulez-vous qu'elle épouse celui qui l'a proprement inventée ?

– Eh bien qu'elle ne l'épouse pas !

– Je crains que ce ne soit la conclusion à laquelle elle en est arrivée.

– Alors tout le monde est content !

– Non, car elle a un projet redoutable.

– Lequel ?

– Elle veut le remplacer.

– Prendre sa place ?

– Non, le remplacer par un autre qui serait à sa botte.

– Qui ?

– Je l'ignore. Je n'ai pas réussi à mettre un nom sur le dossier d'embauche ultra-secret dont l'existence est pourtant indiscutable. Je l'ai vu de mes yeux vu, ce qui s'appelle vu. Le nom était codé.

– C'est impossible.

– Tout ce qu'il y a de possible, au contraire.

– La technicité du romancier-feuilletoniste en titre est exceptionnelle. Je ne vois pas aujourd'hui qui pourrait lui arriver à la cheville. Je ne vois que Souvestre et Alain, mais justement, Souvestre et Alain, c'était hier.

– Et moi, je vous dis que son coup est prêt, Mek-. Elle a trouvé quelqu'un de fortiche.

– À supposer que ce soit vrai, pouvez-vous me dire ce que, moi qui vous parle, je pourrais y faire ?

- Partez d'ici et courez prévenir l'auteur.
- Un truc hyper-fatigant en perspective, marmonna Mek-Ouyes.
- Je vous en supplie.
- Non.
- Je vous en conjure.
- Non.
- Je vous en exhorte à deux genoux et à deux coudes.
- Restez couchée sur le dos. Bon. C'est vraiment pour vous faire plaisir...
- Et méfiez-vous de la jeune gériatre.
- Qu'est-ce qu'elle vient faire là, cette petite dinde ? je la croyais morte.
- Vous êtes sorti de la DAE avec elle. L'auriez-vous oublié ?
- Non, non, bien sûr.
- Elle est de mèche.
- Qu'est-ce que vous me racontez ?
- Partez.
- Je pars, je pars.
- Sans vous retourner.
- Retourné, je le suis, pourtant. Je suis tout retourné.
- Bonne chance, Mek-Ouyes.

Cent quarante-septième épisode

– Oui, allô.

C'était Mek-Ouyes, au bout du fil, qui m'appelait. Mon secrétaire personnel filtreur avait tenté de lui tirer les vers du nez dans un premier temps histoire de me protéger en réglant la question par lui-même. Mais Mek-Ouyes n'avait rien voulu savoir. J'avais été obligé de le prendre au téléphone. Mek-Ouyes était très courtois, quoique une certaine inquiétude perçât dans son ton. Il disait qu'il ne voulait pas me faire peur, mais le grain de sa voix contredisait son intention exprimée.

– Ce que j'ai à vous dire en face est de la plus haute importance. Il y va de votre vie.

– Que savez-vous de ma vie ?

– J'ai toute confiance en sa générosité et j'ai de bonnes raisons pour tenir à sa perpétuation.

Je dus prendre rendez-vous.

Je reçus Mek-Ouyes dans ma robe de chambre en soie cousue de fils de platine. Enfin, qu'on me comprenne... je n'ouvris pas ma robe de chambre. D'ailleurs

ce n'est pas vraiment une robe de chambre, plutôt une robe de terrasse, puisque j'étais sur la mienne au dernier étage du quai de Béthune dans l'île Saint-Louis, le petit 270 m² plein sud que j'acquis avec les droits d'auteur de « Mek-Ouyes chez les Testut » (voir *La République de Mek-Ouyes* IV, in *Mek-Ouyes amoureux*, P.O.L., 2006). Il faisait un soleil radieux, je relevais et me relevais d'une séance de massage thaï et d'un bain de riz gluant qui me faisait un bien fou. Il n'y a rien qui me fasse un bien fou comme un bain de riz gluant à part peut-être un bain de diên (spécialité tonkinoise), qui se prend debout dans une cuvette de boue. Ma sœur était là, occupée avec mes masseuses, qui la palpaient avec violence et précision après qu'elles en avaient fait autant sur ma couenne. Plusieurs amis chers allongés en appui sur un coude détachaient des doigts de la main droite des morceaux de cochon de lait délicieusement grillés. Le soleil de mon solarium, autant dire mon soleil, était filtré par mon velum, tandis que je sirotais mon Macallan douze ans d'âge dans mon verre en cristal à fond plat et que ma chaîne hi-fi défiait toute concurrence, pas en terme de prix, mais de qualité sonore incomparable. Elle amplifiait la voix de mon intégrale en CD de Serge Lama bloquée en *repeat* sur la très jolie chanson « Lui toujours faire ainsi », qui a ma préférence.

– Alors, mon Mek-Ouyes, dis-je pour détendre mon atmosphère, piquez donc une tête dans ma piscine si le cœur vous en dit.

– Merci, dit Mek-Ouyes.

– Merci oui ou merci non ?

– Non.

– Vous paraissez tendu. Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas ?

– Je suis consterné.

– Consterné de quoi ?

– Vous ne devinez pas ?

– Vous allez me dire...

– Je suis consterné de voir quel gros poussah de bourgeois débile et débilitant vous êtes devenu. Et quand je pense que c'est en faisant mousser nos aventures que vous en êtes arrivé là ! Vous n'avez pas honte ?

– Honte, mais pourquoi ? Je croyais que vous aviez quelque chose d'important à me dire. S'agissait-il de ces reproches ?

– Pas exactement. Mais je ne peux pas vous dire pourquoi je suis venu si vous demeurez dans cet état d'esprit et ce laisser-aller de corps.

– Eh bien, voilà aut'chose !...

– Vous allez me faire plaisir et vous débarrasser immédiatement de cet endroit ridicule. Vous allez vider cette piscine. Vous allez créer une fondation dévolue aux artistes provisoirement nécessaires histoire de les remettre à flot et de leur redonner confiance en leur art. Vous allez vendre votre robe de terrasse et faire monter des cloisons en placoplâtre pour diviser vos pièces immenses en autant de pièces modestes qu'il sera possible avec douche et toilette. Vos masseuses, vous allez les confier à un nouveau Bordel du Cœur dont le besoin se fait toujours aussi sentir. Vous allez congédier tout votre personnel en proposant à chacun de se reconverter dans la gestion, ici même, d'un foyer à but non lucratif. Vous allez faire de cet endroit un phalanstère d'écrivains qui se voueront à des recherches collectives sur les conditions de leur art. Si vous possédez des fonds de pension, vous vous

en débarrassez illico. Si vous avez des lingots d'or, vous faites une donation à Dentistes du Mondes-Monde qui saura bien quelles couronnes en faire. Votre étui pénien constellé de diamants que j'ai aperçu tout à l'heure à la faveur d'une échan-crure de votre déshabillé, je vous demande de le transformer en poudre dans le pilon bambara que vous avez stupidement enfermé dans cette vitrine.

Mek-Ouyes avait des larmes dans les yeux.

Cent quarante-huitième épisode

Il se tut. J'obtempérai à tout et n'eus qu'à me louer de ses bons conseils. De mon propre chef, sans que l'idée m'en soit soufflée, je donnai mes trois Land Rover à la municipalité de Maradi, au Niger, qui en avait bien besoin, tandis que mes trois garages paysagers avec jardins suspendus furent transformés en dix-huit HLM relativement spacieux. Je soutins à fonds perdus plusieurs associations de micro-crédit en Somalie et en Égypte. Je donnai ma garde-robe à l'Oulipo pour habiller décemment ses membres lors des lectures publiques. Quand le téléphone sonna pour me demander : « Vos trois yachts, on en fait quoi ? », je répondis : « Qu'on les coule ! À moins que Mek-Ouyes n'en veuille un. » Mais Mek-Ouyes fit « non » de la tête. Je me lavai les mains.

Cela fait, je retrouvai tout de suite une respiration plus ample, un sommeil sans additifs et des lueurs internes que n'allumait nul colorant chimique. Mon appétit fut très différent, nettement moins boulimique. Je me remis aux navets au canard et aux gratins d'endives roulées dans le jambon. Je réintégrai le petit deux-pièces que je n'aurais jamais dû quitter, celui de la rue du Pot-de-Fer-à-Moulin avec sa moquette fatiguée et ses radiateurs vétustes. J'étais léger, léger, léger.

Mek-Ouyes m'avait réveillé. Je ne savais pas comment lui en être reconnaissant. Il me dit :

– Tu ne sais pas ? Eh bien, je vais trouver pour toi.

– Je t'écoute.

Le tutoiement nous était venu tout seul.

– Tu vas me faire le plaisir de te barricader, me dit-il. La trouille que j'ai, c'est qu'Agatha de Win'theuil veuille épouser le romancier-feuilletoniste, mais à condition que ce ne soit pas toi.

– Comment cela ?

– Elle veut te remplacer par un autre.

– Mais enfin, c'est impossible ! Qui en serait capable ? Pas Ian Monk, tout de même !

– Non, ça, je ne crois pas, Ian Monk est bloqué rhumatisant indisponible pour cause de translécheune de marqueterie.

– De marqueterie ou de marquettinge ?

– Oui, de marquettinge, si tu préfères. Mais je crois que justement, c'est le service marquettinge d'une entreprise de marqueterie qui l'oblige à passer des nuits blanches qui le mettent d'une humeur massacranche.

– Mais alors, si ce n'est pas Ian Monk, qui ?

– Je n'en sais rien. Seulement, elle a l'air d'avoir une idée, c'tt'Agatha.

– Et quand Agatha de Win'theuil a une idée quelque part, elle ne l'a pas ailleurs. Ou plutôt, si ! elle l'a également ailleurs, elle l'a partout, elle la partage avec ses subordonnés qui se font une gloire de la lui réaliser avant même qu'elle ait eu le temps d'en peser les conséquences. C'est une catastrophe.

– Ce n'est pas encore une catastrophe, mais, effectivement, ça peut venir.

– Qu'est-ce qu'elle me reproche ?

– La jeune gériatre n'est pas toute blanche dans cette affaire. Elle dit à qui veut l'entendre qu'il faudrait faire un tout autre roman. Il y a trop de citations, de références, dans *La République de Mek-Ouyes* ! Trop de plaisanteries faciles et graveleuses. L'intrigue ne tiendrait pas debout qui ne marche que par coq-à-l'âne. Elle a l'air remontée, la jeune gériatre... semble vouloir en découdre. Décidément, il va y avoir du sport !

– De quoi je me mêle ?

– Je t'accorde volontiers qu'elle abuse. Elle s'en va clamant que la littérature doit être un cri et que chaque cri est unique. Montre-moi ton cri et je te dirai qui tu es. Tu vois le genre ?

– Insensée qui crois que ton cri n'est pas le mien... Si le cri est unique, qui va en acheter l'enregistrement ? Le cri est commun, pas unique ! Chères choses communes, c'est vous et ce n'est rien d'autre qui fondez nos éructations ! Cela dit, j'essaye de ne pas crier, moi.

– Pourquoi ?

– Parce que ça fait mal aux oreilles et que c'est mauvais pour la voix. Pas bon pour l'émetteur et mauvais pour le récepteur. Le dossier du cri n'est-il pas suffisamment accablant ?

– Oui. Je ne suis pas loin de l'admettre. En tout cas, je t'aurai prévenu. À présent, tu en vaux deux. Sois sur tes gardes.

– Personne ne sait encore que j'ai déménagé. Par conséquent, je suis tranquille et n'ai nul besoin de condamner ma pauvre porte qui ne craint nulle approche et nul siège. Je me remets au travail d'arrache-pied. J'ai l'intention d'écrire un petit roman de deux mille pages qui va s'intituler *La Marquise aux pommes de terre*. Comment tu trouves le titre ?

– Pas mal. Ce sera un roman-feuilleton ?

– Que saurais-je faire d'autre ?

– À composer chaque jour en plus de Mek-Ouyes ?

– C'est le métier, fiston. Et toi, Mek-, qu'est-ce que tu vas faire, à présent ?

– Moi ? C'est toi qui me demandes ça ?

Cent quarante-neuvième épisode

– C'est toi qui me demandes ça, reprit Mek-Ouyes à l'épisode suivant, c'est toi qui me demandes ce que je vais faire à présent ?

– C'est moi.

– Tu sais bien qu'un personnage n'a aucun libre arbitre.

– Il peut au moins exprimer un souhait...

– Je peux exprimer un souhait ?

– Je t'en prie. Réfléchis bien. Je ne pourrai pas te recevoir comme ça chez moi tous les quatre matins. La situation est exceptionnelle et je ne saurais me plaindre de t'avoir vu venir pour me libérer d'aliénations sans nombre dont je ne soupçonnais même plus la force. Vraiment, tu as été le bienvenu. Pour autant, on ne se prend pas deux fois la même beigne ni ne jette deux fois le même bébé avec l'eau du même bain. En deux mots comme en cent, demande-moi quelque chose, mais une seule. Et puis nous en resterons là. C'est ça, prends ton élan.

Mek-Ouyes, alors, se saisit la tête dans une main, puis il ferma cette dernière en la transformant en poing, sur lequel il posa son menton en un geste inspiré qui en disait long sur la volonté de faire la clarté dans ses désirs. Je me promis de décrire cette pose dans un épisode du roman-feuilleton et exécutai pour cela une esquisse qui vient d'être en quelque sorte livrée, sans plus de délais, aux regards de la lectrice. Mek-Ouyes se mordit la langue afin de faire venir de la salive dans sa bouche asséchée. Il dit, après que je m'étais levé pour aller lui chercher un verre d'eau du robinet :

– Je voudrais être invité au Japon, j'en serais heureux, vraiment. Je vis le Japon vrai comme un manque des plus cruels. Je suis condamné au roman, au cinéma et aux mangas.

– Ça pourrait être pire comme corpus...

– Et aux sashimis.

– Il n'y a pas meilleures matières de table.

– Pourtant...

– On ne peut pas dire que je te laisse moisir en place...

– Non non. Récemment, je suis allé à Poitiers, à Bussang, à Roubaix comme à Pirou, à Bourges, à Bassam, à Genève, à Copenhague, à Armentières, à Arras, à Creil, à Cambrai, à Cluj-Napoca, à Saints -Denis, -Paul, -Gilles, -Leu, -Louis, -Pierre, -Joseph, -Philippe, -Benoît, -André, à Herreborgen Borreby, à Arcueil, à Baton Rouge, à Boulder, à Victoria, à Bari, à La Forêt-Fouesnant... Et j'en ai gardé tellement de souvenirs formateurs : ah ! le ramassage à pied des huîtres et des coques qui se sont sauvées des parcs, dans le petit matin... ah ! la terrasse au soleil de Michèle et Mimmo... ah ! la ventrée de dourians devant les hydravions... ah ! l'attaque nauséabonde du sconse contre la pauvre Lucy... ah ! les glaçons mentholés au creux de l'urinoir... ah ! les soins de Mme Aline... ah ! le repas de harengs dans la petite tour... ah ! les couleurs des dorades coryphènes... ah ! les petites librairies avec coin francophone plein de choses inattendues... ah ! le bureau de la directrice... ah ! le jardin de curé et le théâtre dans la salle de séjour... ah ! la

conteuse chez les filo'sofs... ah ! la question du lyrisme... ah ! les feutres qui écrivent en gris et le cimetière où reposent Kierkegaard et Andersen... ah ! l'eau des Paquis et les puces de canard... ah ! les brochettes de gros escargots et les pattes de bœuf... ah ! le vitrail au couteau entre les dents... ah ! la pelle au manche découpé en rondelles... ah ! le petit bois en fond de scène... ah ! le sonnet...

– Tu es le roi de la carte postale, Mek- ! Pourquoi ne m'en envoies-tu jamais ?

– Parce que je préfère les écrire en paquet, de cette façon-là, et les lancer à tout vent.

– Bien reçu.

– Je suis invité prochainement à Lille, à Nantes, à Sibiu, à Lomé, à Reims, à Luxeuil-les-Bains, à Saint-Quentin-en-Yvelines, à Laval, à Saint-Brieuc, à Bobo Dioulasso, à Nanterre, à Zinder, à Pékin... mais jamais au Japon. C'est un rêve. Tu ne pourrais pas faire quelque chose ?

– Je peux y réfléchir

– S'il te plaît.

– Qu'est-ce que tu préférerais, comme occasion qui fait le bon larron ? Un concours de haïku ? Une compétition de tanka ? Un colloque sur les styles de Cho-meï et leurs rapports avec les cinq styles de Nicolas Poussin ? Une retraite zen ? Un séminaire de danse butô ? Un stage AFDAS de nô ? Un an de bunraku ? Un coup d'œil à Hiroshima ?...

– Je ne sais pas, c'est toi qui en décideras. Enfin, je l'espère...

Que voulait-il dire par là ?

Cent cinquantième épisode

Alors, Mek-Ouyes prit congé, après avoir éclusé successivement sept verres d'eau. Il demanda la porte des toilettes, s'y rendit et en revint soulagé. Il rebut trois verres d'eau. Il me serra longuement la main, tandis que je la sentais toute petite dans sa grande paluche écrabouillante. Finalement, il s'en alla, vers le Japon que je m'apprêtais à lui installer comme objectif devant les yeux et les semelles.

J'étais tout rêveur devant la formidable beauté dorsale de Mek-Ouyes, dont j'avais été l'agent descriptif depuis tant d'années, à force de rendez-vous quotidiens devant mon écran. Son capital osseux était à l'évidence en bonne forme, la dégradation normale des cartilages n'ayant pas encore agressé son équilibre articulaire. La charpente de son grand corps se jouait des tensions et des torsions, des changements de posture et de température, des déplacements renouvelés, utiles ou compulsifs. Il n'était pas de ceux qui s'angoissent du vieillissement jusqu'à compenser celui-ci par une dose supplémentaire de glucosamine et de chondroïtine

sulfate qui viendrait encourager le confort et la souplesse du tissu cartilagineux. Il allait en petite foulée, qui n'avait pas toutes les qualités pour s'appeler « pas de course » ni, au rebours, pour que l'on considère qu'il allât nonchalamment. C'était seulement l'aisance et l'élégance, une certaine jeunesse dans la lourdeur expérimentée de celui qui a déjà beaucoup marché, beaucoup battu le pavé et foulé le chemin. Mek-Ouyes ne regardait pas le sol. Il avait le regard fixé sur l'horizon, comme s'il cherchait déjà un signe dans le ciel, que je lui aurais tracé au moyen d'un petit nuage de kérosène (comme si j'en avais le pouvoir !). Les dieux ne sont pas plus des romanciers-feuilletonistes que les romanciers-feuilletonistes ne sont des dieux, quoiqu'ils fassent partiellement les jours de quelques-uns et plus que de temps à autre. Je me sentais dépeuplé, vidé de mon courage à l'ouvrage, de le voir partir ainsi sans se retourner, tellement dépendant de moi, quand il aurait pu fort bien faire le travail tout seul et se mettre, par exemple, à écrire mes aventures à moi, m'envoyer, moi, au Japon où je n'étais pas allé plus que lui, me laisser être épousé par Agatha de Win'theuil, ce qui ne doit pas être la pire des choses au moment de la nuit de noces, si le réveil est moins rose... Mais Mek-Ouyes était docile, son dos musclé disait clairement qu'il admettait tout à fait sa condition de personnage accueillant, sujet à aucune espèce de bouderie ou de sentiment de vexation. Mek-Ouyes parlait à présent à une femme qui lui demandait un renseignement. Il désignait du doigt la direction du Jardin des Plantes en passant par la mosquée et il ne fallait pas être grand clerc pour deviner qu'il indiquait une entrée discrète et peu connue du jardin par la rue Geoffroy-Saint-Hilaire, l'entrée de la médiathèque, en fait, qui est aussi pour les connaisseurs le moyen de trouver des toilettes gratuites, et qui communique avec l'intérieur du jardin sur le côté des serres. Son doigt indiquait encore la grande allée des platanes, laissant sur la gauche le potager et, à main droite, la roseraie qui est assez propice pour s'asseoir sur un banc et y lire son journal. Lorsque la dame se considéra comme suffisamment renseignée, elle se confondit en remerciements et courbettes, tandis que Mek-Ouyes, qui n'avait aucun chapeau à soulever, se caressait la calvitie d'une façon presque obscène au-dessus de son pull à col roulé couleur chair. Il ne proposa pas à la jeune femme de l'accompagner et ne la regarda pas s'éloigner sur ses talons hauts qui donnaient à son mollet un fuselé remarquable. Mek-Ouyes regarda sa montre. Mek-Ouyes jeta les yeux sur l'enseigne d'un restaurant japonais de la rue Mouffetard. Mek-Ouyes hésita. Mek-Ouyes n'entra pas dans le restaurant japonais. Il se racla la gorge et cracha dans le caniveau avant d'entrer dans une boutique de vins et spiritueux dont il ressortit avec deux bouteilles de château la chapelle 2000.

À peine avait-il tourné le coin que je fis un effort surhumain pour me remettre au travail et me précipiter sur mon clavier.

À ce moment, on frappa à ma porte, ou plutôt on frappa sur ma porte, ou plutôt, n'ayons pas peur des mots, on la défonça littéralement, ma pauvre porte.

Cent cinquante et unième épisode

– Mais... qu'est-ce que vous venez foutre ici, vous? Comment êtes-vous entré?

– Par la porte, elle était ouverte. Et je vous trouve bien imprudent...

– La porte était fermée!

– Si vous voulez, mais ce n'est qu'une question de point de vue... Disons que je suis entré et que je lorgne votre place.

– La porte était on ne plus fermée, tout ce qu'il y a de plus fermée. Vous lorgnez, c'est votre droit, mais vous allez lorgner hors d'ici!

– Je n'en ferai rien. J'y suis j'y reste. Je ne lorgne pas dans le vide, moi. C'est ce fauteuil, là, sur lequel vous êtes assis, que je veux.

– Rien que ça, vous voulez peut-être le clavier, par-dessus le marché!

– Et tout ce qui va avec, oui! Figurez-vous que je me suis mis en tête que vous aviez besoin de vacances.

– Ha ha ha ha ha ha ha ha ha ha. Ha ha ha.

– Riez.

– Ah oui! je me marre. Et c'est de vous que je ris. Foutez-moi le camp!

– Je crois que vous ne comprenez pas. Allez, je lâche le morceau : la lectrice en a marre de vous. Combien d'années qu'elle vous lit, maintenant? Il lui faut du sang neuf. Et le sang neuf, c'est moi.

– Quel groupe?

– Du positif, rien que du positif, rassurez-vous! Et quelle que soit la lettre.

– Même si vous me sortez les meilleures références, même si vous avez publié dix ouvrages sur des enfants morts en bas âge, même si vous êtes lauréat du prix McDo, je ne vous abandonnerai jamais le plus subalterne de mes personnages. Ce qui est dit est dit.

– Que ce « mes » sonne possessif! Vous avez besoin de vous déprendre, mon vieux.

– Écoutez, mon jeune ami...

– Tu me fatigues!

– Nous n'avons pas mangé casher ensemble, que je sache!

– Non, mais nous allons bientôt partager quelque chose de plus rare... Alors tu permettras que je te tûtes.

– Si toutefois j'ai bien compris cette monstruosité verbale, j'ai le regret de vous aviser que nous allons probablement être obligés d'en venir aux mains.

– Ce n'est pas pour me déplaire. Puisque tu en veux... tiens!

– Aïe! cochon de débutant, prends celle-là dans la panse pour t'aider à penser!

– Oumph! Vous voyez qu'on y arrive, au tutoiement. Je vais te dire ce que je vais faire. Mais prends d'abord celle-là dans la gueule.

– Brouf, blog, blog, ptu dent, ptu dent, ptu dent... Falot de falot, tu fais pour qui font fes ferpents qui font fiffler fur ta tête? Oui, faigne, faigne, puifque tu prétends être du fang neuf!

– Temps mort ! Je propose une pause que je puisse m'éponger un peu ce rouge et que vous retrouviez vos s.

– D'accord. Trois secondes de pause. Pas de souci. Le temps de saisir dans le fouillis de mon bureau et dans ma main le pavé de verre presse-papiers en résine incluant une étoile de mer et de te l'expédier sur la tempe gauche. Non ! vous n'avez pas le droit de l'intercepter aussi habilement que si vous étiez un excellent joueur de base-ball. Lâchez cette arme contondante ! c'est un ordre. Ça pourrait être dangereux. Mek-Ouyes, à moi, Mek-Ouyes ! Au sec...

– C'est ça ! Appelle tant que tu veux ! Elle te va bien cette éponge dans la bouche. Ta conversation y gagne, incontestablement. Et puisque te voilà coincé par une clef de bras et sous la menace de mon arme, voilà, je t'annonce que tu es officiellement en congé de *La République de Mek-Ouyes*.

– Moooyurflochhhheôooocchchchch...

– Intéressant... Mais tu sais qu'il y a un village au Pays de Galles dont le nom est encore plus long que ça ?¹ Je vais pas te l'abîmer ton Mek-, sois tranquille. Je vais même lui donner de la compagnie. Quoi ? tu veux me dire quelque chose ? Juste une seconde alors !

– Geö=@rtthh.°)kribusthhh»mouahsrédéricssortezzzzzzzzz.

– Tût tt tt... Tu vas trop loin. Et on ne peut plus faire machine arrière maintenant. J'ai sous la main un personnage qui va être un parfait romancier-feuilletoniste, naïf comme il faut et persuadé que sa légitimité il la tiendra de toi.

– Fchchchchchchchchchchchchchchchchchchchf...

– Tu me fais de la peine, sincèrement. J'ai tant appris de toi... Et te voir ainsi ficelé, diminué, inintelligible... Un vrai fend-le-cœur. Allez... Je t'assomme.

– ...

Cent cinquante-deuxième épisode

Mon nom est Fujite Fujiyo. Et d'aussi loin que je me souviens j'ai toujours rêvé d'être un lutteur de sumô. Avaler trois à cinq repas par jour, taper comme un sourd sur le Teppô à l'entraînement, cultiver l'esprit de la heya

Cent cinquante-deuxième épisode

Faits et dits de Mek-Ouyes, par Agatha de Win'theuil (suite)

L'origine

Mek-Ouyes rencontre un fâcheux qui se présente avec son origine à la

1. *Llanfairpwllgwyngyllgogerychwyrndrobwl'llantysiliogogoch*, qui signifie en gallois « l'église de sainte Marie dans le creux du noisetier blanc près du tourbillon rapide et l'église de saint Tysilio près de la grotte rouge ».

et le respect dû à mes maîtres, être adulé par des hordes de jeunes filles prêtes à me couvrir de fleurs, de nourriture, de petites culottes et de baisers, de baisers, de baisers... D'aussi loin que je me souviens j'ai toujours voulu être un sumô. Seulement voilà : je mesure très précisément 1,57 mètre et même si je me mettais à engraisser prodigieusement, même si mes cuisses, mes bras étaient trempés dans le fer quotidien, je ne serais jamais rien d'autre qu'une petite boule de gras ; le plus mauvais des plus mauvais des lutteurs n'aurait aucun mal à me faire rouler hors du dohyô. Pour tout dire, je n'ai même jamais essayé car je n'ai aucune volonté. Au shôgi (qui sont les échecs japonais) mon nom, Fujite, signifie : « partie inachevée ». À l'école, mes camarades m'avaient surnommé « Fuji-Fuji » et me caricaturaient sur fond de Fujiyama... Vous voyez le tableau.

Par la grâce et le bras long du frère aîné de ma mère, j'ai obtenu un poste au Bureau *Banzuke & Archives* de la Fédération japonaise de Sumô. Je tamponne : yûshô, shukun-shô, kantô-shô, ginô-shô, kin-boshi... Tous documents gardant la trace des prix remis aux lutteurs, je tamponne et archive. Car je n'ai aucune imagination.

Avant chaque nouveau tournoi, mon nom est inscrit sur le banzuke en caractères minuscules aux côtés de ceux des autres bureaucrates de la Fédération. Quelle idée de nous ajouter au tableau de classement ! J'ai calculé : le nom d'un Yokozuna y est calligraphié cinquante fois plus large et gras que le mien. Ma mère est obligée d'utiliser une loupe pour déchiffrer le nom de son fils. Et elle dit qu'elle est fière de moi !

boutonnière. Il se nomme Erwan Le Gouldinec de Kerhalbic. Il a un drapeau breton à la boutonnière. Il ne mange que des galettes de sarrasin au beurre salé, de temps à autre un kouign-aman. Il porte un bigorneau à l'autre boutonnière. Il protège la blanche hermine.

– Et une complète andouille, une ! Moi, je n'ai pas de problème d'origine, voyez-vous bien. Un chou, un chêne et du chouchen, voilà mon bonheur. Je suis né quelque part, je le sais, j'en suis fier. Il n'y a que de cette façon qu'on puisse être vraiment bien dans ses baskets.

– Avant que ce soit une affaire entendue, c'est une affaire que je veux bien entendre, dit Mek-Ouyes, mais je voudrais vous poser une petite question.

– Je vous écoute.

– D'où vient votre origine ?

*

La porte de l'église

– Tu devrais aller de temps en temps te recueillir dans une maison pour Dieu avec des pierres, dit le pape Nouredine II à Mek-Ouyes qui vient de lui exprimer respectueusement ses doutes quant à la nécessité de la prière. La première église venue fera l'affaire. C'est pas ça qui manque. La plus proche est celle que tu vois là-bas. Elle est ouverte en permanence.

Mek-Ouyes prend son bâton de pèlerin et s'engage sur la route. Des mûres, des framboises, un bistro... Il arrive deux heures plus tard devant la petite église assez mignonne. La grille d'entrée est grande ouverte ; la lourde porte de bois est grande ouverte. Reste une porte capitonnée sur laquelle est indiqué : Poussez.

– Je me doutais bien que ça ne serait pas si simple...

Non content de maugréer, Mek-Ouyes baisse sa culotte, descend le

Au *Banzuke & Archives*, mon maître Ru-Bô Junichirô me répète sans cesse qu'à la fin de ma carrière peut-être, si je ne me laisse pas abrutir par le saké et les filles, je participerai à la préparation de l'encre qui lui sert à calligraphier le banzuke, mais que ça l'étonnerait drôlement vu que je n'ai « aucune imagination ».

Alors la lectrice se demande sans doute ce que je viens faire là, dans la sixième partie du roman-feuilleton *La République de Mek-Ouyes*, elle se dit qu'il y a forcément une bonne raison. La lectrice ne pense pas à « erreur ». La lectrice est trop bonne et me prête des qualités que je n'ai pas. Même cette langue, là, que je parle, je ne la connais pas. N'était la grâce du roman-feuilleton, elle en serait réduite à décrypter mes idéogrammes à la loupe, la lectrice. Je n'y suis absolument pour rien, voilà. J'ai été convoqué pas plus tard qu'hier dans le bureau de mon maître Ru-Bô et il y avait avec lui le Président de la Fédération, Riyone Fusa. C'était la première fois que je le voyais d'aussi près. Je ne sais pas comment ils savaient mais ils savaient. Je veux dire : que j'étais moi aussi une lectrice de *Mek-Ouyes*, dans les traductions approximatives qui en circulent au Japon depuis que le monde est Monde-Mondes. Je lis ça comme d'autres dévorent les mangas. Je suis une éponge.

Cela les laissait perplexes, ce genre d'occupation, mes supérieurs, m'avouèrent-ils, même si Ryione pouvait me comprendre : n'était-il pas lui-même membre du Club des Amis du Rat ? Enfin bref, mon « talent » allait servir. L'affaire était la suivante : la Fédération japonaise de sumô, afin de redorer son image et celle de l'art ancestral des rikishis dans le Monde-

slip et s'accroupit en tendant tous ses muscles. Il serre les dents et laisse venir un gémissement déchirant. Rien ne se passe.

— Alors ? le questionne Nouredine II avec onction à son retour, ça ne valait pas le déplacement ? Est-ce qu'on ne se sent pas plus léger ?

— Je n'ai pas réussi, dit Mek-Ouyes, la porte a mis un malin plaisir à demeurer obstinément fermée.

*

Stratégie des colloques

Mek-Ouyes doit ouvrir le colloque consacré à la localisation des colloques. Où doit-on réunir un colloque pour que le colloque soit au mieux de ses potentialités ? C'est très important. On a vu des colloques échouer pour se passer à Fraisisy sans la moindre raison autre que d'intendance. Mek-Ouyes tempête contre une conception étriquée de la logistique dans laquelle n'entre pas l'onomastique.

— Ainsi, vous me demandez où situer intelligemment un colloque sur Lao-tseu ? Dans la Haute-Saône !

*

Un habit singulier

Toujours ce satané problème de l'assassinat politique ! Agatha de Win'theuil n'en peut plus. Chaque nuit, elle voit revenir son cauchemar. Le moindre bruit est un store vénitien dont deux lamelles laissent passer le canon d'un revolver en faisant un vacarme de feuilles de maïs qui se frottent l'une contre l'autre. Un mot plus haut que l'autre, dans la rue, et c'est le mot « Feu ! » lancé par des terroristes. Un bruit d'affûtage du rémouleur des rues, et c'est l'arme blanche de Charlotte Corday qui se prépare pour Agatha.

Mondes, avait officiellement invité le grand Mek-Ouyes, « Mekuyii » comme on disait ici, à participer au prochain tournoi d'automne, l'Aki Basho. Mek-Ouyes, pour des raisons dont, fondamentalement, Riyone et Ru-bô se fichaient et qu'accessoirement ils ignoraient, avait accepté. « Ce sera du Grand-Bunraku ! Mais c'est pour la bonne cause », conclurent-ils. J'étais par eux chargé d'être le narrateur de cette aventure-là, les exploits mek-ouyiens en terre nipponne. Devant l'énormité de la tâche, je m'effrayai un peu. C'était certain, je n'allais pas y arriver.

Et le romancier-feuilletoniste ? me demandera la lectrice. Il était en vacances.

Cent cinquante-troisième épisode

Le romancier-feuilletoniste ne fut pas content et me le fit savoir dès le lendemain. Il m'écrivit :

« Mais qu'est-ce que c'est que ce $j_z' \#^{\sim} ? ! ?$ de $f_{\diamond} ? ! ?$ d'épisode ? ! ? Vous appelez ça un épisode ? ! ? Non, mais ! ! ... Faudrait voir à vous secouer, mon vieux ! ! ... Vous me décevez beaucoup beaucoup beaucoup beaucoup beaucoup ! ! ... Voire beaucoup plus ! ! C'est ça votre Japon ? ! ? C'est ça votre Japon ? ! ? ? Vous vous fichez de ma $g@ \#^{\circ}$ ou quoi ? ! ? Vous voulez mon pied au $\mathcal{J}^{TM} ? ! ?$ Mon poing dans les $\sqrt{\pm \infty} ? ! ?$ l' $\diamond \bullet$ de Δ ! ! ! ! Au boulot ! ! ! ! ! ! ! ! »

Est-ce que Mek-Ouyes, une bonne fois, ne pourrait pas faire quelque chose de ses vingt doigts et de ses boyaux de la tête ?

– Je vous promets d'y réfléchir, dit Mek-Ouyes.

– Il ne s'agit pas que d'y réfléchir.

– Je vous promets d'y travailler.

Il lui fait une cotte de mailles.

– J'en ai déjà tout une garde-cotte !

Il lui fait un gilet pare-balles.

– J'en ai déjà trois tiroirs pleins !

Trouvez autre chose. Et pensez surtout aux dagues et aux poignards, c'est ce que je redoute le plus.

Dans le plus grand secret, Mek-Ouyes travaille. Quelques jours plus tard, il se présente au petit lever d'Agatha de Win'theuil avec un gros paquet.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Agatha après avoir ouvert.

– C'est une cape de bain de foule, dit Mek-Ouyes. Elle est originale. Elle est faite de gros cuir de rhinocéros.

– Et tous ces appendices, là ? ... on dirait des piquants de hérisson.

– Ce sont des fourreaux. Il y en a exactement deux cent cinquante-quatre. Si une lame se présente, elle prend automatiquement sa place dans un fourreau. Elle ne peut pas vous faire de mal.

Cent cinquante-troisième épisode

Ontologie

Mek-Ouyes est sur le Larzac. Il se promène avec Agatha de Win'theuil au milieu des moutons.

Je résume, et exagère peut-être quelque peu sur la ponctuation. Mais c'était l'esprit.

De toute façon je n'eus pas le temps de souffler : Mek-Ouyes était là. Une foule serrée se pressait devant les portes du Ritz-Carlton de Tokyo Midtown au cri de « ME-KU-YI-I! ME-KU-YI-I!... »

Je ne dus qu'à la magie du roman-feuilleton, et à l'efficacité d'un service de sécurité qui reconnut en moi le narrateur indispensable à la matérialisation des lieux, de pénétrer dans le grand hall de l'hôtel. Là le calme était impressionnant. J'avancai, tel le Magicien de César Aira dans son grand palace irréel de Panamá – je n'avais pas lu *Le Magicien* de César Aira mais je savais que c'était exactement comme cela que le magicien avançait, ne me demandez pas pourquoi – et découvris le bonhomme, assis au bar et sirotant ce qui ne pouvait être qu'un verre de vin rouge.

– Ah, Fuji-Fuji!... me lança-t-il, comme j'approchais, un clin d'œil à l'appui. C'est incroyable ici ! Ils ont du pernard-vergelesses !

Et il m'en servit aussitôt. Je ne bois jamais d'alcool, contrairement à ce qu'insinue mon maître Ru-Bô. Alors ce qui se passa par la suite, je n'en suis absolument pas certain.

– Quand est-ce que ça commence ? reprit Mekuyii.

Il me semblait déjà plus japonais avec son kimono brodé de scènes, disons... « évocatrices ». Je ne pensais pas que ce genre de... positions était... concevable.

– Parce que tu comprends, il me tarde vraiment d'en découder. Je me suis entraîné pour ça, oui, beaucoup beaucoup. Tu ne trouves pas que j'ai pris du poids ?

– Ces animaux à cinq pattes, dont une, dit-il, broute.

Agatha s'énervait sous la pluie froide.

– Rentrons, dit-elle de son ton sans réplique qui ne semble pas ébranler Mek-Ouyes. Ce que je vous dis n'a pas l'air de vous ébranler, Mek-Ouyes... Qu'est-ce que je pourrais inventer pour vous ébranler ?

Mek-Ouyes ne répond rien. Il s'est approché des moutons et se demande peut-être si le fait d'avoir si peu de cheveux n'est pas l'équivalent négatif du suint de la laine ovine qui l'empêche de trop mouiller.

– Mais qu'est-ce que vous fabriquez, sabré bordel à queue de marchand de nuages ? mégérifie laideusement Agatha de Win'theuil.

– J'essaie d'inexister.

*

Grand jardin ou petit parc

Agatha de Win'theuil vient de recevoir, des mains de son architecte paysager en chef, un immense jardin à la fois plat et vallonné, anglais et français, japonais et chinois. Mek-Ouyes dit « jardin », elle dit « parc ».

Pour marquer le coup, et sans ironie, Mek-Ouyes a disséminé dans l'espace quelques éléments de décor bien sentis.

– Enlevez-moi ça, Mek-, je déteste absolument les nains de jardin.

– Ce ne sont pas des nains, ce sont des lilliputiens.

– Ne vous moquez pas, voulez-vous ? Je n'ai rien d'une Blanche-Neige à la gueule enfarinée. Vos nains ont par trop de visibilité, par trop d'existence. Débrouillez-vous comme vous voulez, mais trouvez-moi ce qui pourrait être leur contraire, sacré nom d'une pompe !

Il ôtait son kimono ? Mais pourquoi ôtait-il son kimono ? Dessous, il ne portait qu'un mawashi. Bleu, du bleu dans lequel était écrit *Mek-Ouyes* sur les couvertures de P.O.L. C'était pourtant vrai qu'il était gras.

– Et j'ai travaillé mon shiko. Regarde !

Il bascula sur sa droite, levant sa jambe gauche de côté, du plus haut qu'il pouvait, tapa sur sa cuisse quand le pied gauche frappa le sol et fit de même avec l'autre jambe. Ça m'avait l'air tout à fait correct, pour ce que j'en savais.

– Et mon chon-mage ? Comment tu le trouves mon chon-mage ? me demanda-t-il en montrant sa coiffe.

Je balbutiai qu'« oui cétébin ». Même s'il était tout de même un petit peu étrange, ce chon-mage, associé à la calvitie mek-ouyienne. Et puis cette croûte... Je demandai sans que ça n'ait aucun rapport « comançasfèkéiparlésibinlaponé ? ».

– Mais je ne parle pas japonais, Fuji... C'est toi qui cause français.

Et pour me prouver à moi-même que c'était bien vrai, je me mis à réciter « Le corbeau et le renard » de Jean de La Fontaine. Comme le corbeau jurait, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus, Mekuyii applaudissait à tout rompre et je ne sus trop s'il me félicitait moi ou s'il accomplissait ainsi une partie du rituel du shikiri. J'étais désorienté, m'affalai dans un fauteuil et pour finir écoutai Mekuyii m'exposant sa technique de combat :

– Tout donner au tachi-ai c'est fondamental, tu le sais comme moi, mon bon Fuji. L'entrée dans le combat, voilà le punctum. Je ne suis pas de ceux qui vont éviter le choc, on n'est pas à la corrida ! Quand les quatre poings toucheront le sol, je foncerai droit. Oh ! Ne

– Vous voulez que je transforme votre jardin en jardinet ?

– Essayez, bandit ! Essayez, crapule de chez brigand ! Essayez, coupe-jarret fils de canaille et petit-fils de chenapan ! Si vous y parvenez, *six feet under*... Je ne donne pas cher de votre croûte crânienne !

Le lendemain, tandis que sa camériste ouvre les stores vénitiens et la fenêtre en grand, Agatha de Win'theuil manque de s'évanouir.

– Le misérable de misère !

Mek-Ouyes a installé des géants de jardin : des *moai* qui lui tournent le dos.

*

La gloire subalterne

– Il est très bon, votre pessac-léognan 2003, mais vous commencez à m'agacer sérieusement, avec vos histoires de théorie de la « gloire subalterne », Mek-. Je ne sais pas où vous avez pêché cette histoire qui n'est rien moins que stupide, mais certainement pas chez les philosophes occidentaux. Ça viendrait des bouddhistes que ça ne m'étonnerait qu'à moitié.

– Vous ne m'avez pas demandé de remonter le vin de la cave ? dit Mek-Ouyes.

*

Les moules et les huîtres

Agatha de Win'theuil a des préférences et des principes culinaires bien arrêtés :

– On ne peut pas, plus que moi, aimer les moules et les huîtres. Les huîtres se mangent crues et les moules se mangent cuites. Oui j'aime les huîtres froides et les moules chaudes.

– C'est signe que, moi, je les aime deux fois plus que vous, dit Mek-Ouyes.

crois pas que sur ce point je manque de subtilité. Je sais très bien qu'il y aura un mur en face de moi. Simplement je suis persuadé de ceci : autant le monde nous fait dévier de notre course, autant nous le faisons dévier de la sienne. Tu me suis ? Dans le fond tout cela revient au même. Alors je foncerai droit et (me montrant sa croûte)... **Bong !** »

– Comment cela ?

– Oui. J'aime les huîtres froides et les huîtres chaudes. J'aime les moules cuites et les moules crues.

Agatha hausse les épaules en regrettant de n'en avoir que deux.

– Le chaud ne peut pas être froid ; le cuit ne peut pas être cru.

– Je ne suis pas toujours très aristotélicien, répond Mek-Ouyes, mais je sais tout de même tenir compte de la quatrième dimension.

*

Cent cinquante-quatrième épisode

– Cela vous a plu, Monsieur Fujite ? C'était la première fois, non ? Cela vous a plu ?

J'étais nu sous les draps soyeux du grand lit fait pour trois de la plus spacieuse des spacieuses suites du Ritz-Carlton ; et rendu apparemment au matin sans le moindre souvenir de la nuit que je venais de « passer ». La jeune gériatre, nue également, se tenait penchée sur moi et chuchotait à mon oreille, me laissait clairement entendre que je n'étais plus vierge.

– ...!!!

Comment avais-je pu m'absenter de moi-même dans un moment pareil ?? Où était Mekuyii ? Que s'était-il passé ? Et elle-même, jeune gériatre, n'avait-elle pas fait une chute mortelle dans l'épisode cinquante-cinquième du présent roman-feuilleton, puis resurgi dans un épisode ultérieur pour mieux remourir ? C'était quoi cette histoire ? Qu'est-ce que je faisais dans la chambre de Mekuyii ? Car c'était bien la chambre de Mekuyii, n'est-ce

C'est la fête

Agatha de Win'theuil se plaint de ne plus être capable de passer la moindre nuit sans rêver qu'on l'assassine. Ça devient insupportable. Elle est, chaque matin, d'une humeur massacrante. Tout est de la faute de Mek-Ouyes, qui est décidément incapable d'assurer sa sécurité.

– Mais ce n'est pas mon métier ! se défend Mek-Ouyes.

– Ceux dont c'est le métier m'assurent que le risque zéro n'existe pas.

– Vous voyez bien...

– Je pense que le plus intelligents de mes s...

– Vous n'alliez pas dire « sujets », tout de même...

– ...de mes saloplots de favoris pourrait trouver une solution ! Serait-ce trop vous demander de bien vouloir vous mettre au travail, crapulasse de méchanceté sous-divine ?

Mek-Ouyes s'y met.

– J'ai trouvé quelque chose, Ag-

– Je vous écoute, Mek-

Mek-Ouyes suggère qu'on instaure, chaque année à date fixe, une grande *Fête des Poignardages d'Agatha*. Les exactions seront commises en effigie seulement. Ainsi, le peuple se

pas ? M'avait-il remonté du bar sur son épaule après que je me fus assoupi ? M'avait-elle déshabillé et mis au lit ? Mekuyii avait-il dormi avec nous ? L'avais-je *fait* avec elle ? Avais-je fait *l'amour* avec elle ? Avais-je enfin connu l'Amour ? Qu'est-ce qui me prouvait que je n'étais plus vierge, plus vierge du tout ? Comment avais-je pu ? Pourquoi ne me souvenais-je de rien ? Était-ce l'émotion ? Devais-je relire les épisodes du roman-feuilleton dans lesquels la jeune gériatre faisait l'amour pour savoir comment elle faisait l'amour ? Cela me reviendrait-il avec le temps ? Me prenait-elle pour un nouveau Théobrandt ? Qu'allait-il se passer maintenant ? Pourquoi ne répondait-elle pas à mes questions ? Pourquoi se levait-elle ? Pour aller sous la douche ? Fallait-il que je la rejoigne sous la douche ? Et où était Mekuyii ? Au dohyô en train de se préparer à la première journée de combat ? Voulait-elle que je lui passe encore un peu dans le dos cette éponge naturelle ? Et pourquoi sa main était-elle si douce ? Et ses lèvres ? Ô mon dieu, où avait-elle appris à faire des choses comme ça ? Qu'est-ce qui m'... ? Qu... Wouahhh !!

Mekuyii se trouvait effectivement au Ryogoku Kokugikan, s'apprêtant à la cérémonie du dohyô-iri qui précède habituellement une journée de combats. Il avait été honorifiquement placé dans la division des makuuchi, les quarante-deux meilleurs lutteurs du moment, et ce à une position jusqu'alors inédite dans l'histoire du sumô : il était le quarante-troisième lutteur, maegashira de rang *17 Est*, c'est-à-dire juste derrière le dernier lutteur de la partie haute du banzuke, classé, lui, au rang *16 Ouest*. La situa-

défourlera et n'aura plus jamais besoin de passer à l'acte vrai.

– Non ! dit sèchement Agatha de Win'theuil.

– Pourquoi ?

– Mais enfin, vous ne vous rendez pas compte, à ce jeu, s'ils allaient être nombreux !

Cent cinquante-quatrième épisode

Les indices de couleur

Cette fois, ce n'est pas de la rigolade. C'est une tentative de meurtre considéré comme une œuvre d'un des beaux-arts. Agatha de Win'theuil était dans sa piscine. Il pleuvait. Elle pleurerait. Agatha de Win'theuil aime dire qu'elle aime mouiller de partout.

Soudain, deux individus la prennent entre les deux feux croisés de deux tuyaux d'arrosage assez violents, bien que ce ne soient pas des lances à incendie. Nul doute qu'on cherche à la noyer.

– Mek-Ouyes, dit Agatha sauvée par l'Abdel du moment, c'est à cause de vous que de pareilles choses sont possibles. C'est par vous que se fera l'arrestation des coupables. Vous rêvez d'un rôle subalterne, vous voilà servi. En vertu des pouvoirs qui me sont conférés, vous êtes flic, mon vieux. C'est un ordre.

– Je n'ai pas beaucoup d'indices...

– Interrogez-moi, sac à vin ! Ils étaient deux : une jeune femme avec une combinaison de plastique jaune ;

tion ne manquait pas de scandaliser les traditionalistes : non seulement Mekuyii ne devait cette nomination à aucun mérite particulier dans l'art du combat, mais le rang qui venait de lui être exceptionnellement attribué venait bouleverser la parfaite symétrie formelle du banzuke. L'Affaire Mekuyii faisait la une de tous les grands journaux : fallait-il protester auprès de la Fédération de cette atteinte aux valeurs traditionnelles à des fins purement promotionnelles ou au contraire se réjouir de la présence dans l'Aki Basho de celui qui était lui aussi, à l'image des grands yokozuna, une sorte de demi-dieu ?

La population se déchirait sur la question depuis plusieurs jours, mais lorsque Mekuyii apparut pour le dohyô-iri dans son magnifique keshô-mawashi (le tablier de cérémonie, de soie bleue, du même bleu que son mawashi de combat, brodé d'une superbe sphinge dorée en position questionneuse, de facture visiblement hellénique, qui fascinait par l'intensité du regard, la douceur profonde en émanant prête à se changer derechef en rage mortelle, et qui semblait vouloir dire : « Le lutteur que je trouverai face à moi ne sera pas un lutteur, il sera un questionné qui à la question "quel est l'animal qui marche sur quatre pieds le matin, sur deux pieds à midi et sur trois pieds le soir ?" ne pourra que répondre dans sa chair et la fraction de l'instant : "cet animal c'est le sumotori au combat qui au moment du tachi-ai pose ses deux poings au sol afin d'engager la lutte, puis se relève, se projetant sur son adversaire et, enfin, après avoir connu la chute, doit s'aider d'une main pour mieux se relever" ») il ne fit alors plus aucun doute, nul ne savait encore pourquoi ni comment,

un jeune homme avec une combinaison de plastique bleue. Pas vraiment discret comme accoutrement. Eh bien, vous ne partez pas sur leurs traces ?

– D'accord, d'accord, j'y vais.

– Si j'étais vous, j'y courrais.

– Voilà, voilà, j'y trotte.

Deux jours plus tard, Mek-Ouyes rattrape une combinaison de plastique bleue et une combinaison de plastique jaune qui marchent tranquillement en se tenant par la main. Dans le dos, ils portent chacun un tuyau d'arrosage enroulé sur lui-même comme une gidouille dorsale. Il les dépasse discrètement en allant par les bois et se poste au prochain carrefour.

– Halte ! Contrôle. Papiers d'identité. Que faisiez-vous quarante-huit heures plus tôt ?

Après quelques échanges questions-réponses, il les laisse partir en s'excusant.

– Quoi ? Vous les avez laissés partir en vous excusant ?

– Je vous ai aussi excusée, Agatha.

– Mais enfin, je ne comprends pas... Vous les teniez, Mek- ! Vous aviez fait votre travail, pour une fois... Comment pouvez-vous tout gâcher, toujours ? Expliquez-moi, sac à punaises !

– Ce n'étaient pas les bons clients. Sous la combinaison de plastique bleue il y avait une jeune femme. Sous la combinaison de plastique jaune, ce n'était qu'un garçon.

*

Un rendez-vous

– Rendez-vous à 16 h 23 pétantes derrière le chapiteau du cirque !

Mek-Ouyes a un rendez-vous avec Agatha de Win'theuil. Malheureusement, il n'a pas du tout envie d'avoir un rendez-vous avec Agatha de Win'theuil,

que Mekuyii était de plein droit un rikishi et que ce rikishi-là s'apprêtait à faire de grandes choses.

Cent cinquante-cinquième épisode

La première journée fut catastrophique. Le combat de Mek-Ouyes avait été stratégiquement programmé juste avant celui du yokozuna mongol Takatan, à l'heure de médiatisation télévisuelle maximale, i.e. la sortie des bureaux.

Mek-Ouyes, qui était resté cinq longues heures le cul posé sur son coussin aux abords du dohyô, au moment de combattre fit tout de travers. Il n'y était pas, tout simplement. Et moi non plus, pour tout vous avouer. La défaite première de Mek-Ouyes, je ne la sus que par ouï-dire, propagée comme la poudre de par les rues tokyoïtes. Il avait mordu la poussière comme un débutant. Mais c'est ce qu'il était, en toute objectivité, un débutant. Il avait foncé sans imaginer que son adversaire était un de la nouvelle école, celle où l'on pouvait sans honte faire un pas de côté au moment du contact initial. Sans doute, pour en rajouter devant la foule avide de spectaculaire et s'assurer ainsi, pour ses vieux jours, un petit carré de légende, le jeune rikishi avait-il pratiqué sur l'occidental sanglier en pleine charge un croche-pied moqueur. Et sans doute alors, le public avait bien dû se gondoler, se disant que décidément dans cet Aki Basho on n'allait pas s'ennuyer.

surtout un rendez-vous qu'elle a fixé autoritairement. Comment va-t-il s'y prendre, Mek-Ouyes, ce rendez-vous, pour ne pas l'honorer sans donner l'impression qu'il pose un lapin ?

Au rendez-vous, pas de Mek-Ouyes.

Agatha est furieuse. Le lendemain, elle le bat froid. Très très froid.

– Je n'y peux rien, le chapiteau était démonté. À quoi pensez-vous donc, Agatha, on ne donne pas un rendez-vous sur un lieu nomade !

*

Le colloque des colloques

Au grand colloque sur les colloques, qui se tient à Tchatchville, Mek-Ouyes a parlé de Kafka. Il a resservi le calembour : « faire kafka dans son colloque ». Il parle avec de grands effets de manche, de longs phrasés plats beaucerons, des montées galibièresques, des coupes franches à la Burroughs, des bégaiements à la Froepfel... Au bout d'un temps, il s'est tellement perdu dans son propos qu'il dit triomphalement :

– Mais revenons à notre digression.

*

Le petit déjeuner au lit

– Voici par exemple un excellent travail subalterne comme vous les rêvez, dit Agatha de Win'theuil à Mek-Ouyes.

– De quoi voulez-vous parler, Agatha ?

– Du petit déjeuner au lit.

– Il est vrai que ça ne manque pas d'agrément. Je dois le reconnaître. Jus de pamplemousse frais, œufs brouillés au bacon, saumon fumé d'Écosse, toasts et marmelade...

Et pendant ce temps-là, moi je m'étais enfui. J'avais abandonné au vestiaire du Ryogoku Kokugikan ma charge de chroniqueur officiel du tournoi mekuyien et avais fugué dans le parc le plus proche. Présentement et depuis un bon moment, j'étais étendu dans l'herbe et songeais gentiment, en vrac, aux fesses de la jeune gériatre, à la forme des nuages qui paissaient dans le ciel, aux remontrances – et le mot me semblait même un peu léger – que ne manqueraient pas de m'adresser mon maître Ru-Bô et le Président Riyone lorsqu'ils parviendraient à me retrouver, aux seins de la jeune gériatre, au désappointement de la lectrice privée de maître-récit, au chant d'oiseaux que j'entendais à tout instant sans parvenir de façon certaine à en déterminer la source et le spécimen émetteur – mes talents d'ornithologue amateur étant certes limités : j'avais bien, enfant, commencé une collection d'appeaux mais ça n'avait pas duré ; je mélangeais les noms latins ; je voulais à toute force me servir des instruments pour imiter les cris du nihon-zaru, singe qui vit tout au nord du Japon ; mon père en avait eu marre, il avait tout balancé –, à la pilosité douce de la jeune gériatre, à la déception du romancier-feuilletoniste qui voyait certainement s'éloigner le récit dont il avait rêvé, à la tristesse de Mek-Ouyes lui-même qui non content d'avoir manqué son entrée dans le tournoi perdait en quelque sorte tout droit sur son nouveau patronyme : si le chroniqueur mekuyien n'était plus là pour appeler Mek-Ouyes « Mekuyii », s'il n'était pas là pour voir Mekuyii se rétamer, salement peut-être mais à tout le moins se rétamer dans les règles de l'art, alors Mekuyii n'avait plus de raison d'être, tout bonnement, il pouvait aller se rhabiller à l'occidentale et

– Quelques céréales avec un yogourth ne sont pas forcément mal venues...

– Et deux pruneaux !

– Eh bien c'est d'accord, dit Agatha. C'est pour demain ?

– Topez là, dit Mek-Ouyes. C'est pour demain.

Le lendemain, Agatha attend en vain la livraison. Le même lendemain, Mek-Ouyes attend en vain la même chose.

– Vous êtes et vous resterez toujours un bandit, Mek-.

– Je me demande si nous nous disons les choses avec suffisamment de clarté, Ag-.

Cent cinquante-cinquième épisode

Les chaussures de John Flandrin

Aujourd'hui, John Flandrin porte à chaque pied une chaussure qui ne ressemble pas à sa voisine. On ne peut plus différente, même : matière, couleur, forme, mode de fermeture, semelle, logo de la marque...

– C'est incontestablement spectaculaire et exhaustif, lui dit Mek-Ouyes, mais trop n'est-il pas trop quand il suffit amplement que diffère la gauche de la droite ?

*

Boutons et boutonnieres

Agatha de Win'theuil a un joli petit gilet sans manches à rayures très

conserver sa culotte de sumô en souvenir.

Mais plus qu'à tout le reste je songeais à la jeune gériatre. Je voulais la jeune gériatre. Je voulais être *dans* la jeune gériatre, *tout autour* de la jeune gériatre, la contenir intégralement, être tout pour elle, qu'elle m'appelle son Fuji et que ce ne soit pas de l'ironie. Je voulais tout quitter pour la jeune gériatre. Mon esprit tournait sans cesse au plus près des lettres qui composaient son nom : j e u n e g é r i a t r e. Je baisais son j, suçais le point de son i, léchais les courbes de son a de son n, lui mettais mon doigt dans le u, titillais son g, branlais son t, me couvrais de ses e, soufflais dans le creux de ses r... Le sumô je n'en avais plus rien à foutre.

C'est alors que je sentis une grande pénombre s'abattre sur moi. Je voulais crier, je ne pouvais pas. En un rien je fus cagoulé, pieds et poings liés, impossible de me débattre ou d'influer en aucune manière sur la suite de la narration. Des bras puissants me soulevaient, m'emportaient, me déposaient sur un sol qui ne pouvait être que celui d'une camionnette puisqu'elle venait de démarrer. Pouvait-on considérer cela comme un kidnapping ?

Cent cinquante-sixième épisode

Lorsque je récupérerai la vue il me sembla que des semaines, un monde s'étaient éc(r)oulé(es). Bien plus en tout cas que le temps objectif qu'avait duré

douces de deux nuances de gris. Elle le porte toujours directement sur la peau, fermé par une douzaine de petits boutons charmants.

Ce soir, l'un de ces boutons est au bord de tomber. C'est Mek-Ouyes qui le remarque à temps. Sans ménagement, il tire dessus et l'arrache.

– Mais qu'est-ce que vous faites, espèce de corps sans esprit ?

– Vous auriez risqué de le perdre, se défend Mek-Ouyes.

– Vous feriez mieux de me le recoudre, espèce de subalterne et fier de l'être !

– Très volontiers. Allez, quittez-le.

– Je n'ai rien dessous.

– Je sais très bien ce que vous avez dessous.

– Et vous voulez vous rincer l'œil.

– Une petite rasade, ça n'est pas de refus.

– Vous avez le matériel ?

– En bonne place, dit Mek-Ouyes salace.

– De couture, espèce de bonobo à tout faire !

Mek-Ouyes sort un petit nécessaire, aiguille, fil et dé. Agatha passe le gilet par-dessus la tête et le lance à Mek-Ouyes avant de s'enrouler dans un paréo qui ne la quitte pas. Mek-Ouyes a eu le temps d'apercevoir deux petits seins de perfection, et qui vibraient. Agatha s'allonge et s'endort.

Une heure plus tard, Mek-Ouyes la réveille.

– Voici votre gilet.

– Oh merci, Mek-, pardon si je vous ai mal parlé, tout à l'heure.

– Ce n'est rien, belle Agatha. Vous êtes belle, quand vous dormez.

– Merci. Et quand je ne dors pas ?

Sans répondre, Mek-Ouyes présente le gilet à Agatha qui l'enfile. Elle frotte ses omoplates à Mek-Ouyes au passage.

mon enlèvement. Je me trouvais dans une cellule – on ne pouvait pas nommer cela autrement – parfaitement spartiate et dénuée de fenêtre sauf à considérer comme telle la télévision que mes géoliers m'avaient, aimablement pensais-je non sans naïveté, installée.

Je n'eus pas le temps d'en chercher la télécommande : la porte lourde venait soudain de s'ouvrir sur un visiteur qui était une visiteuse. Et cette visiteuse était, on aurait pu s'en douter... mais s'en doutait-on réellement ? La lectrice rompue aux manœuvres feuilletoniques cherche-t-elle encore à prévoir, à inventorier les suites possibles, les événements surgissant dans et de la narration ou a-t-elle adopté depuis longtemps la position « chaise longue » du touriste en croisière sur le *République de Mek-Ouyes* qui sait à coup sûr que le capitaine du paquebot lui offrira chaque soir un nouveau spectacle « inédit » ? Puisque cela arrive « tout le temps », pourquoi chercher à prévoir ?

Donc, Agatha de Win'theuil était entrée dans la pièce, et que la lectrice s'en fût doutée ou pas, cela revenait exactement au même. Elle dit :

– Monsieur Fujite, je vous trouve bien léger léger dans cette histoire. Quand on s'engage, on s'engage. Que vous vous sentiez tout retourné par une aventure olé-olé, je peux comprendre. Mais ainsi vous ressentant vous mettez en péril votre position et la nôtre, la mienne, celles de Mek-Ouyes, du romancier-feuilletoniste, de la Fédération japonaise de sumô, la position du Monde-Mondes même, vous voyez ?

Et ce disant elle s'était mise à me caresser là où Mek-Ouyes a les siennes.

– Vous allez être un bon garçon, Fujiyo. Vous allez allumer cette TV et me regarder le tournoi de notre ami Mekuyii bien comme il faut. Vous allez

– Embrassez-moi.

– Mas amec mes éminmles mans ma mouche, refuse-t-il comme un hérissou.

Agatha les lui arrache avec les dents, requitte son gilet, arrache sa jupe et sa culotte, descend les pantalons et slip mek-ouyiens et s'empale debout. Mek-Ouyes la soulève. Agatha croise les pieds sur son coccyx. C'est très bref, très intense et très bon.

Mek-Ouyes dépose Agatha sur le divan et s'en va après avoir posé un tendre baiser sur l'épaule gauche de la présidente.

Machinalement, un peu triste, Agatha renefile le gilet et commence à le boutonner.

– Qu'est-ce qu'il a fait, ce bandit ?

Mek-Ouyes a cousu tous les boutons du côté qui porte les boutonnieres elle-même et directement sur celles-ci. Impossible de plus rien fermer. Elle se regarde dans une glace. C'est ni fait ni à faire, ridicule, ou alors extrêmement coquin et très élégant.

*

Recherches méthodiques sur les aphrodisiaques

Le colloque monde-mondiens de Fraisisy est consacré cette année aux aphrodisiaques. Quatre sections sont installées parallèlement, dont les travaux se recoupent parfois. HétH, HétF, HomH, HomF (Hét désigne « hétéro » ; Hom « homo » ; H et F, « homme » et « femme »). Chaque soir, une mise en commun est effectuée. Et ça y va de toutes les substances les plus abracadabrantes, des huîtres au champagne en passant par le gingembre, le saindoux, les cuisses de grenouille au piment et les bouts d'asperge.

Dans la section HétH, Mek-Ouyes

faire honneur à votre maman et à votre jeune gériatre.

Et à ce moment sa caresse se fit plus insistante.

– Vous allez me narrer tout cela, écrire vos épisodes comme le bon romancier-feuilletoniste aspirant que vous êtes. Et vous allez me rendre la copie au terme du temps imparti. Parce que ne croyez pas que vous allez encore pouvoir la faire traîner longtemps, cette histoire. Vous ne croyez sûrement pas que *La République de Mek-Ouyes* n’a que ça à faire, vous attendre ? Il y a d’autres îles à visiter, d’autres Monde-Mondes à explorer et je, on, nous, comptons sur vous pour entretenir le mouvement perpétuel. Vous allez être un moine, vous m’entendez ? Je vous veux au pupitre. Maintenant. Je vous veux écrivant, en vers pendu par les pieds la tête à l’envers si ça peut vous aider, mais écrivant. Sinon que ne pourrai-je pas inventer pour vous mettre au travail ?... Vous savez que je surine comme je respire ? Je pourrais très bien faire reremourir la jeune gériatre pour vous apprendre à vivre. Voilà c’est dit. Je crois que vous avez compris. Voici la télécommande. Ne zappez pas, il n’y a qu’une seule chaîne. Nous voulons du sumô, pas de fuite en avant, pas de masturbation, pas de matérialisation de fantasmes, du sumô : S, U, M et Ô. C’est compris ?

Si l’orgasme aide à comprendre, alors disons que j’avais compris. J’allu- mai la télé et me mis au travail.

Or Mekuyii
n’en était pas resté là
de sa fois chutant.
De sa défaite première
il avait fait une
armure neuve : molle et
dans le même temps

demande la parole, le dernier soir, avant la clôture

– Le seul véritable aphrodisiaque, celui dont personne n’a parlé ici ? mais ce sont tout simplement les femmes !

*

En résidence

Les citoyens de La Chapelle seraient très honorés si Mek-Ouyes acceptait de passer quelques jours (le nombre de son choix) en résidence dans leur ville. Mek-Ouyes accepte. On lui donne le choix entre deux appartements sur rue disposés face à face. L’un des deux immeubles est élégant, brique jaune avec joint couleur châtaigne, volets de bois d’une autre nuance, fleurs aux balcons : un architecte subtil a conçu ce bâtiment, dont l’intérieur est cosy. L’autre immeuble est assez moche d’apparence, un béton fatigué, fendillé, avec ça et là des restes d’un revêtement de façade en pâte de verre verdâtre : vestige d’un temps où l’on construisait à toute vitesse ce genre de bâtiment, dont l’intérieur est cosy.

Mek-Ouyes choisit le second.

– C’est du second qu’on voit le premier, dit-il.

Cent cinquante-sixième épisode

À la nage

Puisque Mek-Ouyes est à la plage, qu’il est ivre mort et qu’il nage à peu près comme une clef, il pré-

dure suffisamment pour
à son tour aller
l'adversaire défaire et
fabriquer ses chutes.

Les 82

kimarite (ou « techniques »)
permettant de vaincre,
Mekuyii les apprend
toutes : abise-

-taoshi, amiuchi,
ashitori, chon-
-gake, fushenhai, fushen-
-sho, gasshohine-
-ri, hansoku, harima-
-nage, hataki-
-komi, hikiotoshi,
hikkake, ippon-
-zeoi, izori, ka-
-inahineri,
kakenage, kakezo-
-ri, katasuka-
-shi, kawazugake, ke-
-kaeshi, keta-
-guri, kimedashi, ki-
-metaoshi, ki-
-rikaeshi, komata-
-sukui, koshi-
-nage, kotenage, ko-
-zumatori, ku-
-bihineri, kubina-
-ge, makiotoshi,
mitokorozeme, ni-
-chonage, nimai-
-geri, okuridashi,
okurigake,
okuri-hikiotoshi,
okurinage,
okuritaoshi, o-
kuri-tsurida-
-shi, okuri-tsurioto-
-shi, omata, o-
-shidashi, oshitao-
-shi, sabaori,

...

tend bruyamment qu'il va « ouvrir la mer ».

Agatha de Win'theuil, qui elle-même est un peu pompette, l'encourage avec compréhension.

– Allez-y, Mek-, et quand vous serez rendu bien loin dans la serrure, songez à garder pour moi au moins un petit tour de clef...

– Vous garder quoi ? dit Mek-Ouyes soudain dégrisé.

– Du raide, cher Monsieur.

– Vous savez bien qu'il n'en est pas question, Agatha.

– Pourquoi ?

– Mais parce que nous avons déjà consommé !

– Et pourquoi ne récidiverions-nous pas ? Que je sache, après votre premier verre de vin rouge, vous ne vous êtes pas arrêté en si bon chemin ! Sans compter que vous avez déjà à votre actif quelques incartades à cette prétendue « seule fois de l'amour », que vous semblez avoir oubliées.

– Si vous faites allusion au temps où je portais sur mon seul dos toute la libido mundi, accordez-moi que je n'étais pas tout à fait moi-même !

– Oh ! mais que vous êtes chiant, Mek-Ouyes ! Baisez-moi, puisque je vous le demande. Il est minuit et c'est le bain de.

– Bon d'accord, dit Mek-Ouyes qui se penche vers un coquillage.

– Assassin ! vous voulez me pénétrer avec un couteau !

– Bah ! c'est le meilleur des mol-lusques durs.

*

Les contemplations

Mek-Ouyes est resté sept heures immobile, assis sur une motte, dans la campagne.

Cent cinquante-septième épisode

...

sakatottari, shi-
-tatedashina-
-ge, shitatehineri,
shitatenage,
shumokuzori, soku-
-biotoshi, soto-
-gake, sotokomata,
sotomuso, so-
-totasukizori, su-
-kuinage, su-
-soharai, susoto-
-ri, tasukizo-
-ri, tokkurinage, to-
-ttari, tsukami-
-nage, tsukidashi, tsu-
-kiotoshi, tsuki-
-taoshi, tsumatori,
tsuridashi, tsu-
-riotoshi, tsutae-
-zori, uchiga-
-ke, uchimuso, ushi-
-romotare, u-
-tchari, uwate-dashi-
-nage, uwate-
-hineri, uwatena-
-ge, waridashi,
watashikomi, yagu-
-ranage, yobi-
-modoshi, yorikiri,
yoritaoshi,
et zubuneri. Aussi,
patiemment, prit connaissance
des 5 « non-techniques » :
fumidashi, isa-
-miashi, koshi-
-kudake, tsukihiza
et tsukite. Il
apprit tout cela en une
seule, unique nuit,
ne dormit pas. Il voulut
devenir enfin

– ...à ne rien regarder, même, dit Agatha de Win'theuil. Si seulement vous aviez contemplé quelque chose. Le paysage derrière... Mais même pas !

– Oh pourtant, que si ! dit Mek-Ouyes. Il y avait, accroché à un fil d'araignée, le haillon d'une feuille morte de tilleul. Elle a dansé pendant des heures. Et puis le vent a fini par en avoir raison.

– Vous allez finir par me faire pleurer, se détourne Agatha.

*

Un exposé brillant

Au colloque international sur l'esprit de contradiction, Mek-Ouyes parle avec deux pages de notes. La première est très remplie et sans marge ou quasi. Il y jette un œil et la retourne deux secondes plus tard, comme s'il avait tout balayé de sa substance.

La page suivante est majoritairement blanche : deux mots qui se battent en duel reliés par une flèche réversible. Avec elle, il parle une heure.

*

Agatha de Win'theuil a fait un terrible cauchemar. Elle s'est réveillée en sueur. Il faut qu'elle raconte son cauchemar à Mek-Ouyes.

– Abdel ! qu'on aille chercher ma serviette éponge d'un mètre quatre-vingt-trois !

Abdel court et revient dire que Mek-Ouyes dort profondément.

– Qu'on retourne me chercher mon creux de l'oreille de dix mètres de fond !

Comme Mek-Ouyes fait dire à Abdel qu'il n'est pas disponible, Agatha de Win'theuil envoie sa garde le chercher. Sa garde, c'est vingt-six gaillards bien chaussés, surarmés, munis de tout

Mekuyii véritable
 et y parvint : au
 deuxième jour il jaillit
 au tachi-ai comme
 un diable de sa boîte et
 expulsa hors du
 dohyô le pauvre Ôoki.
 Au troisième jour,
 il apprit la valse à un
 lutteur ukrainien
 au joli nom d'emprunt de
 Katanotaka.
 Au quatrième jour, un
 jeune rikishi,
 Ashiyozaï, de peur
 se laissa pousser
 en dehors du cercle sans
 résistance aucune.
 Le cinquième jour le match
 fut plus serré. L'homme
 faisant face était un
 lutteur aguerri
 – komosubi, son grade. Il
 déséquilibra
 sans apitoiement aucun
 Mekuyii par
 longue série de gifles au
 visage portées.
 Notre Mek- fut mal en point,
 dut s'arc-bouter de
 tous ses orteils, toute sa
 volonté là contre
 la corde délimitant
 le cercle à terre. Il
 eut un choix à faire : se
 laisser emporter
 ou réagir, il choisit
 la révolte et fit
 volte-face au tout dernier
 instant, soulevant
 Dotari par la culotte
 et l'expulsant dans
 le mouvement. Un tonnerre
 de braves conclut,
 ce jour-là, le combat. Les
 sixième et septième

l'attirail le plus moderne en termes de télétransmissions et d'armes officiellement non létales.

– Boum boum boum, dit la porte sous le poing.

Mek-Ouyes fait dire qu'il vient tout de suite, qu'il est en train de s'habiller, que le capitaine de la garde peut très bien lui faire la conversation à travers la porte, le temps qu'il prenne une douche et enfile ses vêtements.

– Dépêchez-vous !

– Ça fait pas un peu cher de déploiement de force pour la narration d'un simple cauchemar, capitaine ?

– Certainement, Monsieur, répond le capitaine en claquant les talons.

Il est obligé de répondre avec une voix beaucoup plus forte que celle qui serait nécessaire s'il était simplement debout en face de son interlocuteur. Il en acquiert une expression un tantinet excédée qui n'est pas de mise.

– Vous est-il déjà arrivé de refuser d'exécuter un ordre qu'on vous a donné, capitaine ? Vous savez que la clause de conscience est parfaitement reconnue par les instances judiciaires internationales ! Nul procureur ne peut vous accabler parce que vous avez discuté un ordre immoral ou entraînant une dépense excessive risquant de grever les budgets publics. Vous aurez même droit à un défenseur gratuit voire à un prêt de cautionnement, si toutefois un kamikaze a le front de vous attaquer devant une juridiction impartiale. Vous savez tout cela, n'est-ce pas, capitaine ? Capitaine !... Capitaine !...

Le capitaine répond en enfonçant la porte et en s'emparant de Mek-Ouyes qui est encore en slip.

victoires, contre Inage
 puis Kochiutenho,
 furent anecdotiques. Un
 incident advint
 au huitième jour : l'arbitre
 plus très jeune et donc
 plus très vif n'eut pas le temps
 de s'écarter et
 fut écrasé dans la chute
 du gros Dijama.
 On le remplaça. Le jour
 suivant était très
 important : car si le Mek-
 l'emportait alors
 il atteindrait le kachi-
 kochi – 8 victoires
 sur les 15 possibles au
 départ – et plus rien
 ne pourrait faire qu'il ne
 soit considéré
 comme un vrai sumotori.
 Mekuyii fut
 redoutable. Il se battit
 comme un pachyderme
 en colère et fit plier
 son adversaire, un
 ôseki ! Au jour dixième,
 combat gagné par
 forfait de l'adversaire et
 de même au onzième.
 ...

Au soir du huitième combat,
 Agatha de Win'theuil s'était soudain
 rappelé que nous ne nous étions pas
 encore vraiment mariés. Et nous nous
 mariâmes. Nous nous mariâmes éga-
 lement le neuvième soir, et le dixième,
 ainsi que le onzième. Agatha pen-
 sait que ces mariages à répétition me
 seraient une motivation supplémentaire
 pour achever la tâche qui m'était dévo-
 lue. Elle n'avait pas tort.

...

Le douzième jour on vit

Cent cinquante-septième épisode

Position de lectrice

Agatha de Win'theuil adore lire sur
 son lit sur le ventre. Comme elle a ins-
 tallé un long miroir sur le côté du mur,
 elle peut contrôler l'état de sa courbe
 dorsale, avec la cambrure et la monta-
 gnette du petit fessier que, sans se van-
 ter, elle a toujours considérée comme
 exceptionnelle. Pour l'heure, elle lit
 dans cette position le dernier roman de
 Mo Yan, un rapport accablant à propos
 de l'actuelle anarchie climatique et un
 tas de dépêches sur la raréfaction des
 morues en mer du Nord. Elle passe de
 l'une à l'autre liasse en changeant à peu
 près tous les quarts d'heure, avec des
 soupirs de désolation, de passion ou
 d'admiration, jamais d'ennui.

Mek-Ouyes rôde autour d'elle,
 cherchant apparemment à la déranger.

– Vous n'avez rien d'autre à faire,
 sac à vin coupé d'eau [Mek-Ouyes est
 depuis deux semaines en cure de désin-
 toxication], que de me tourner autour et
 me déconcentrer ?

– Hon, grogne Mek-Ouyes en
 s'éloignant la queue basse.

Sa cure est difficile à supporter. Elle
 lui porte sur les nerfs. Il a toujours soif.
 Il teste les eaux minérales qui, toutes,
 ont, dit-il, « un goût de sang ». Il essaie
 le thé, qui a un goût de sable. Le jus de
 pomme sent la pisse. La bière sans alcool
 est une supercherie trop bien faite pour
 ne pas susciter la colère. Mek-Ouyes ne
 tarde pas à revenir autour d'Agatha.

– Allez-vous bien arrêter de
 me m'empêcher de travailler, espèce
 d'alcoolique anonyme ? Foutez-moi le
 camp où je demande à mes hommes de
 vous faire boire un litre cul sec ! Un litre
 de Vichy Célestins, bien sûr.

Mekuyii-san
à la télévision qui
répondait à une
interview. L'intervieweuse
demandait comment,
car c'était bien la question
que chacun ici
se posait, comment donc il
s'y prenait pour battre
à plate couture tous
ces sumotoris
surentraînés, lui qui au
vrai n'avait que quelques
jours de pratique (et chacun
supputait que ses
exploits étaient le fruit d'un
dopage intensif).
Ce à quoi Mekuyii
toujours en bon Mek-
répondait que ce n'était
pas lui qui gagnait,
que c'était les autres qui
passaient leur temps à
perdre : à tomber, trébucher,
à trembler, avoir
peur, à ne pas venir même
ou faire de grosses
erreurs, et qu'il aurait bien
aimé lui aussi,
sincèrement, en commettre
plus d'une pour, tout
simplement, « apprendre », mais
qu'aucun lutteur ne
lui en laissait le temps. Peut-
être très bientôt
tous auraient l'occasion, comme
au premier jour, de
mesurer l'étendue de
son incompétence
fondamentale. Mais au
quinzième et dernier
jour, et ce avant l'ultime
combat, il n'avait
pas laissé échapper la
moindre victoire. On
attendait le match final

– Horreur !

La Vichy Célestins, c'est la pire
des eaux que Mek-Ouyes a rencontrées.
Vingt minutes plus tard, il est de retour.
Agatha de Win'theuil se dresse devant
lui dans le plus simple appareil : la peau
avec de drôles de gaufrages provoqués
par les plis du drap et que Mek-Ouyes
examine.

– Mais comment peut-on être
aussi emmerdant de chez emmerdant ?
Mek-Ouyes ! Écoutez-moi bien. Je vous
ordonne de vous tenir éloigné de moi et
de vous atteler à un petit travail subal-
terne comme vous les aimez ! Exécu-
tion !

– Un petit travail quoi ?

– Oui, subalterne ! le défie-t-elle.

– Subalterne...

Mek-Ouyes se déshabille soudain
du haut en bas et se glisse, très entrepre-
nant, sous Agatha.

– Qu'est-ce que vous fabriquez ?

– Vous avez dit « subalterne » ? Je
vous prends au mot, et seulement pour
des raisons étymologiques.

*

Esprit de contradiction

Mek-Ouyes n'aime jamais autant
les aéroports que lorsqu'il ne doit pas
prendre l'avion. Accompagner, aller
chercher un voyageur, oui !

Il trouve son plaisir aux gares de
chemin de fer quand il y va pour y
prendre un petit déjeuner complet plu-
tôt qu'un train bondé. Une gare, ça se
traverse de part en part sans s'obliger
à en partir.

Pareil pour les palais. Et les salles
de réunion qui sont si belles quand il n'y
a pas de réunion... Tout à l'avenant.

– Les restaurants échappent à cette
règle, tient à corriger Mek-Ouyes.

contre Takatan
qui n'avait dans le tournoi
concedé aucune
défaite. Le vainqueur du
combat serait le
grand champion de la quinzaine,
remporterait le
Yusho...

Cent cinquante-huitième épisode

... son Aki Basho.
Voici donc comment
se déroula le dernier
jour : Mekuyii
venait de grimper sur le
dohyô, s'appêtait
au shiko. Il saisit une
poignée de sel et,
selon le rituel, pour
purifier le cercle
(en éloigner les mauvais
esprits) allait la
répandre d'un ample geste,
vif et circulaire,
de semeur. Mais hélas son
mouvement fut trop
large, projeta le sel
au visage de
Takatan qui, aveuglé
et surpris par cette
action si peu canonique,
posa genou à
terre en se couvrant les yeux.
Le Mekuyii,
embarrassé au plus haut
point de son immense
maladresse, alors voulut

*

La voix

Au colloque consacré à la prise de parole, Mek-Ouyes était présent trois fois dans l'avant-programme, dont tous les participants avaient eu connaissance. Il y est deux fois dans le programme définitif qui est imprimé luxueusement : allocution d'accueil des participants ; communication personnelle sur la question cruciale des excusés.

Au moment de commencer, tandis que le président de séance l'appelle à la table, il fait signe de la main que, non non, il se dérobe. Visiblement, le président n'en est pas fâché et souhaite la bienvenue à tous, ravi de cette aubaine qui lui confère un rôle plus important.

L'après-midi, à l'heure prévue, le modérateur à son tour appelle Mek-Ouyes à la table en rappelant le sujet de sa communication. Mais, de sa place, Mek-Ouyes s'écrie, de façon tonitruante :

– J'ai une extinction de voix !

*

Noms de noms

Mek-Ouyes agace tout le monde avec une lubie toute récente et qui vient de sortir. Il milite pour la renomination des villes dans les documents écrits en français. Il faudrait écrire : Boucourechte, Lonnedonne, Fottechia, Berline, Clouje, Ouochingu'tonne, Balencia, Licheboanne...

« Vous n'êtes pas obligés d'écouter Mes-Couilles », écrit Agatha de Win'theuil dans une circulaire.

se précipiter
pour aider le malheureux
à se relever,
et ce faisant se prit les
pieds dans la corde en
paille de riz qui dessine
du combat le juste
périmètre. Il tomba vers
l'avant, percuta
de sa tête, **bong** !, la tête
du yokozuna
et tous deux chutèrent du
petit monticule
de terre qu'est le dohyô,
précipitant dans
leur décadence un arbitre,
atterrissant sur
le premier rang d'amateurs,
ainsi expulsant
l'air de très nombreux poumons,
brisant os et côtes,
crânes chauves et lunettes
faisant au total

un nombre considérable
de morts, Takatan compris.

À cet endroit s'interrompt la
retransmission du tournoi.

Revenir dans le monde prosaïque
ne se fit pas tout seul, et je restai un long
temps hébété devant l'écran, qui diffu-
sait maintenant un programme éducatif
sur la découpe savante du fugu : quels
morceaux du poisson se mangeaient et,
surtout, comment on pouvait mourir si
l'on en ingérait les parties toxiques...

C'était fini ? Ma tâche était donc
terminée ? Je poussai la porte du cachot,
qui s'ouvrit sans peine. Aucun homme
cagoulé, aucune Agatha de Wintheuil,
ne m'attendait. Je déambulai dans les
couloirs vides, finis par monter les
marches d'un escalier, empruntai

Cent cinquante-huitième épisode

La tarte à la crèminelle

– Je n'en peux plus, je n'en peux
plus !...

Décidément, Agatha de Wintheuil
ne se fait pas à l'impossibilité du risque
zéro en matière d'attentat à sa personne.
Elle tremble de tous ses membres ; elle
est secouée de sanglots ; la sueur froide
lui descend dans le dos.

Un homme des plus inoffensifs,
qui livrait un gâteau à la crème, cadeau
des enfants d'un orphelinat, n'a même
pas pu le lui remettre en mains propres,
arrêté à dix mètres par la sécurité mus-
clée qui craignait l'entartage.

– « Crème » est trop près de
« crime », disait Agatha. Je ne veux pas
entendre parler de cadeau pâtissier.

Une femme de ministre, qui
ramassait des pissenlits dans le parc du
palais Wintheuil en attendant son mari
qui était en conseil restreint, a été saisie
au collet comme une vulgaire espionne
suspecte des pires capacités d'agres-
sion. Elle a eu beau se débattre et appe-
ler son mari à l'aide, rien n'y a fait. Elle
prend dix heures de mise à l'ombre.

Puisque l'atmosphère de sus-
picion envahit tout le Pays-Pays du
Monde-Mondes, tout les Pays-Paysiens-
Monde-Mondiens envoient leur lettre de
dénonciation : il s'agit de ne pas déchoir
du civisme élémentaire. L'une de ces
lettres est d'une précision diabolique
quand à l'emploi du temps d'Agatha de
Wintheuil en personne, qu'un suspect
se serait vanté, en public, de ne pas
ignorer. Il y a, couchés noir sur blanc,
une quantité impressionnante de détails
intimes, que seule une connaissance
rapprochée, quasi conjugale, pourrait
autoriser. Le dénonciateur anonyme

d'autres couloirs, d'autres couloirs encore, toujours vides, et passai devant une série de vestiaires, vides : larges bancs vides, grandes armoires vides, tubs vides, vides.

J'entrai enfin par une porte de service dans le vide immense du Ryo-goku Kokugikan. Centaines de gradins désertés, coussins jetés sans ordre sur les sièges des premiers rangs. Surplombant le dohyô, au plafond, le tableau des victoires, à quatre faces, était encore allumé : le combat Takatan-Mekuyii restait comme suspendu dans l'attente d'un résultat.

Je montai sur le terre-plein, mis un pied dans le cercle,

puis m'assis en tailleur au centre du dohyô

m'assis en tailleur au centre du dohyô

en tailleur au centre du dohyô

au centre du dohyô

du dohyô

dohyô

ô

soupçonne donc Mek-Ouyes, et personne d'autre, de menées terroristes.

À sa convocation par la sécurité agathienne, Mek-Ouyes vient accompagné d'un homme sévère.

– C'est votre avocat ? Vous êtes avocat, Monsieur.

– Non, je suis psychiatre.

– Sortez d'ici ! dit Agatha.

Mais le psychiatre darde son regard profond sur la présidente. À ce moment, elle plonge la main dans son soutien-gorge, mais pas assez vivement pour empêcher Mek-Ouyes de lui subtiliser le petit revolver à manche de nacre dont elle s'apprêtait à se servir contre elle-même.

– Stop ! s'écrie le psychiatre. Écoutez-moi. J'affirme que vous avez vous même, Agatha de Win'theuil, écrit cette lettre anonyme ! Et l'attentat, c'est vous qui vouliez le perpétrer sur vous-même. Vous avez besoin de repos. Vous êtes à bout.

Agatha fond en larmes et se laisse administrer une piqûre calmante.

– Jurez-moi de ne jamais m'en vouloir, Agatha, dit Mek-Ouyes.

– De quoi ?

– De vous avoir sauvé la vie des menées de vous-même.

– Je vous déteste. Vous en êtes un sale !

– Un sale quoi ?

– Mek-

*

Les fausses digressions

– Où en étais-je ? dit Agatha de Win'theuil, qui joue admirablement le fait de se perdre dans ses péroraisons.

– Euh...

– Vous ne m'avez pas écoutée, conseiller de mes bottes, ministre de mes deux, éminence sans matière grise,

Richelieu de pays pauvre, Mazarin de pageot, Necker de Baedeker !

– Hé là !... N'en jetez plus ! Je sais très bien où vous en étiez, Agatha, très chère, dans votre discours. Mais je ne suis pas le seul. Je sais pertinemment que vous n'avez en aucune façon perdu le fil de votre pensée, comme vous cherchez à le faire croire pour me mettre en difficulté.

– Vous vous contrefoutez de ma chanson ! Si je chantais le bottin du téléphone, ça vous ferait le même effet.

– Ah non, je proteste, là, vous êtes injuste ! Si vous faites mine de chanter le bottin du téléphone, Agatha, je vous fais tout de suite un enregistrement !

*

Désintoxiqué

Comme Mek-Ouyes est complètement désintoxiqué, il s'est remis à boire de l'alcool, « avec modération », comme il est écrit sur les étiquettes. La bière pression est toujours de petit format (« galopin » de préférence) ; il commande le vin au verre (un seul verre !) ; il laisse descendre la mousse du champagne dans la coupe sans refaire le niveau. Une autre de ses stratégies modératrices consiste, après une gorgée consistante, à renverser son verre par maladresse apparente. Il profite de cette pauvre ruse pour diriger le liquide perdu vers la jupe la plus intéressante, le collant le plus malheureusement couvrant, qu'il s'empresse d'éponger avec sa serviette ou, plus volontiers, sa main nue.

Les dames se troublent, n'osent pas toujours le disputer. Et Mek-Ouyes prend du plaisir.

Centcinquante-neuvième épisode

Être ainsitoutattaché, pas facile desedé, tirer unpeusurlacorde. Oh! lepetitsalau d, toutattaché, comment sedétacher? pasévident dutoutcetruc là. Lepetitsalauquim'atoutattaché, ilavaitriendemieuxàfaire? Çaserrevachementenplus. Etenplusçaser tarien, maisalorsàriendutout. Siseulementilsavait, maisijeunessesavait, çasesaura it. Commentildit, dansClaudel, dans*LeSoulierdesatin*, lePèrejésuite, «seigneurjevo usremerciedem'avoirainsitoutattaché», hypermasoquandmêmetypelà, parceque mêmesijem'enfousunpeud'avoirétékidnappéchezmoi (iln'yapasdeliensquinesedé fontpasdel'intérieuravecunpeudecouragetdeténacité) çafaitquandmêmerudement malauxpoignets. Commeilssontnaïfscsromanciers-feuilletonistesdébutants, àcro irecommeçaqu'ilsuffitdefairetaireleschevronnés pour'sinstallersurlemarché! Siçasepassaitaussifacilement, çasesaurait. Alors, voilà, jenedispasquecettehistoiredecom batdesumôn'apasdesqualités, jemesuismêmebienmarréàlélire, parcequec'estpas parcequejesuistoutattachéquejenelispasquandmêmemonroman-feuilleton, jedis bien«mon», mêmes'ilnemedéplaît pasdutoutqu'ilpassedemainsenmainsnonseule mentsurleplandalecturemaisencoresurceluidesarédaction, rejoignantainsileflot deschosesquinesontpasprivéesmaiscommunes, lesmeilleuresdecellesqu'onpeutimagineroutoucher. Bahoui! toutattaché, celuiquim'aainsitoutattachépourm'accorderunesemaineabbatique, lalectricel'aurareconnu, jepense, subodoré, percéàjour, dévoilé, c'estpascompliqué, leplusjaponisantdenoustous, j'ainommél'opérateurmin ute, lecantateurseconde. Toutdemême, jen'imaginaispasqu'ilsavaitaussifairelesnœ uds, defaçonaussiserrée, iladûfairedubateauàvoileaucentreàaérédeToulouseMatabi auleMirailCapitoleOmbresblanchesdanslemêmepanier, jelevoisd'iciavecsaculott ecourteetsespataugas, lebanditdeah! j'airéussiàfairebougerunfildelacordeentredeu xdemesphalangesc'estdéjàça, mêmesiçaproduitunresserrementencoreplusgrandd el'autrecôté. Siseulementjeparvenaisàsortirundoigtcomplètementdecettesaucisso nnadequ'il m'aconcoctée. Non, c'estdécourageantetrageanttoutautant. Jetegardeu nchiendemachienne, cherEffeEffe, mevoilàfraiscommel'inspecteurDerrick, ellee stforte, celleci, elleestfronténébreuse, cetteaffaire, fraisDerrickfortélégant, maisqu irecourtunpeutropfacilementauxgrandmoyens, jetrouve. Heureusementqu'il yaeu unelevéedebouclierssansprécédentcôtélectrice. C'estpasmoi quil'aidit, c'estelle: « Ondevraitpouvoirrappelerunauteurcommeonrappelleunacteur. »Hahaha, ilnepo uvaitpasledeviner, l'usurpateur, quelejouroù, parmalheur, jemetrouveraisendétent ionahundoigt! çayest, undoigtcompletdelibrec'estpasmal, ilnepouvaitpasledevine r, l'usurpateur, disais-je, quejeferaisfonctionnerautomatiquementunprocessusd'ur gencequiveutquesijesuisempêchéd'épisode, desoi-mêmevientseplacer, auxcôtésde l'épisodeindu, lasuitetouteprièrede*FaitsetditsdeMek'Ouyes*, œuvre d'AgathadeWi n'theuilcommencéenaguèreetpoursuivieàmesmomentsperdusquiserattrapenttou joursentermesdeproduction. Ah! jeris, jerisdemonboncoup, cerireestdansmabouch ecommelepetitjésusenculottedevelours, ouais, c'estvraimentuntrucdepédophile, c etteexpressionidiote, maisc'esttrotard, elleestécrite, etjedétestecorriger. Qu'est-ce quejevaisenfaire, àprésent, moi, decedoigtlibre? Estcequemaissoui, undoigt delibrec hassetoujours! l'autreversunpeuplusdelibertédemouvement, l'ongleducoupestenm

esuredetravailler,delimerlacordejusqu'àl'affaibliretlafairecasser,ilsuffitseulementd'unpeudepatience, demétieretdelongueurdetemps. C'estlepremierdoigtquicoûteleplus, ledeuxièmepresqueautant, maisletroisième déjàmoins, quialeplaisirdebougervraimentetdesedésenkyloserens'opposantàunautre. Ah! jerespiretoutdemême. Jenesavaispasqu'onpouvaitrespireraveclesdoigts, maisc'estcommes'ilyavaitun poumon, là, àchaqueentre-doigts. Ilneresteplusquel'espoirdelibérerunemaintoutentièreetdefaireavecelleunvraitravailcompletde libération, rêvedetoutdétenu. Letempspresse, carl'usurpateur n'aplus d'encreaucornetetil fautrevenirauroman-feuilleton, dontonn'auraitjamaisdûs'éloigner. J'aidesfourmis danslesmains, des milliersdepiquêressansgravité, désagréables, agaçantes, maisjem'enfous, l'épisodejourestportéparcesfourmis dontlaforceestincommensurable duseulfaitdeleur nombre. Jevaisbientôtpouvoir m'attaqueraudétachementdesjambes, puisque je suis redevenu le maître de mes deux mains.

Cent soixantième épisode

Ha ha ha, c'est fou ce qu'on a l'impression de renaître, quand on remet de l'air entre les membres et entre les mots. Comment faisaient les lectrices, autrefois, quand les mots étaient collés les uns aux autres dans les manuscrits ou sur les inscriptions lapidaires ? Quel bonheur du renouveau, que de pouvoir refaire craquer les articulations de ses doigts ! Mais reprenons le fil.

Or, Agatha de Win'theuil était sous le dais et elle s'ennuyait ferme. Déjà que la cérémonie d'épousailles était traditionnellement conçue pour durer huit à neuf heures d'horloge, depuis le versement d'eau lustrale sur la chevelure, et qui devait cascader tout le long de la colonne vertébrale, jusqu'aux versets du *Mariage de Loti* psalmodiés le plus lentement du monde par quatre-vingt-dix-neuf vierges vêtues de soie transparente, mais l'absence de l'époux en rajoutait une louche sévère en terme de patience dont il fallait prendre son mal en.

« Agatha bout et on ne fait pas de thé avec du sang chaud », pensa une espèce de Quichotte déguisé en hallebardier. La garde rapprochée d'Agatha avait été rhabillée par le protocole pour que le mariage traditionnel toulousain puisse avoir lieu selon les règles. Un immense cassoulet cuisait et recuisait dans un plat en terre, engagé qu'il était dans un four qui n'était pas banal, tant du point de vue de ses dimensions que du fait de la finesse de sa voûtaison de briques roses qui parlait du pays. Sous les arbres, l'ombre des branches et du feuillage avait été peinte au blanc d'Espagne sur le sol. Ça sentait bon.

Agatha était tristounette, et même un peu tristouse ballerinette, tristailonne et tristanée comme une vulgaire Iseut, voire tristifiée, ou presque, par moments,

tandis que des poussées de tristantiation lui donnaient des rougeurs assez désagréables et comparables à des vapeurs d'âge mûr. Ce n'était pas rose, n'était pas rose, n'était pas rose, etc. Ce n'était pas rose, puisque c'était rouge. Et puis soudain, c'était trop blanc. De la faisselle dans les veines, ou quoi ? Agatha de Win'theuil ne se reconnaissait plus. Elle s'arrachait des cheveux simplement pour vérifier qu'ils n'étaient pas en train de devenir blancs. Très bien, mais, cela fait, comment les replanter ? N'eût-il pas mieux valu utiliser les services d'un miroir ? Non, car Agatha ne voulait pas prendre le risque de se voir en reflet. Elle craignait de briser le menteur et de passer sept ans à le regretter. Dès qu'il y avait une accalmie dans sa déprime, Agatha ne songeait plus qu'au moment fatal et prochain où remonterait dans son estomac la boule de jalousie, de haine, de mal-être, de tristibilifiante déconnexion de soi qu'elle connaissait si bien et dont elle imaginait la cause.

À l'évidence, l'usurpateur avait tout fait pour se dérober au mariage agathien, infiniment plus préoccupé qu'il était des appas de la jeune gériatre que des leurres d'Agatha. Et ce n'étaient pas les mariages mitrailleterie du cent cinquante-sixième épisode qui changeaient les choses. Agatha avait bien vu que FF se débarrassait du problème à raison de deux initiales. Mais qui gèrerait le fait que Fujite Fujiyo San ne faisait qu'un avec Monsieur FF ? La lectrice n'est pas née du dernier office, que diable !

Il ne restait plus qu'une solution : laisser colère et violence prendre le pas sur la tristesse attristante.

— Je suis ridicule, marmonnait Agatha de Win'theuil. J'attends, là, comme une conne sous son daïs. S'il fait mine de pointer son nez, ni une ni deux je lui en donne un bon coup, rien que pour voir si cela abolira quelque chose. Sa vie, peut-être... Quelle chiotte, cette cérémonie !... Oh ! qui dira l'ennui des rituels enracinés dans la conscience des peuples ? Eh ben, moi, je le dis, je le proclame. Je suis même à deux doigts de décréter leur suppression pure et simple. L'ennui est la mort de l'esprit dans un corps empoisonné par des impatiences. Je m'étais pourtant bien juré que plus jamais ça ! Ne me suis-je pas suffisamment ennuyée quand j'étais préado ? Qu'est-ce que c'est que ça encore ? Qu'est-ce qu'il me veut, celui-là ? Qu'est-ce que vous venez m'emmerder, vous, et d'abord, qui êtes-vous ?

Cent soixante et unième épisode

— Vous ne me reconnaissez pas ?

— Pourquoi devrais-je vous reconnaître ? Vous avez besoin de reconnaissance ? Votre père ne vous a pas reconnu ? Vous êtes une dette ? Vous êtes le ventre ? Vous êtes d'utilité publique ?

– Agatha... voyons... Ne me dites pas que vous n'êtes pas contente de me voir.

– Mais qui êtes-vous à fin ? Vous n'êtes pas romancier. Vous n'êtes pas feuilletoniste, vous n'êtes pas romancier-feuilletoniste. Vous n'êtes pas japonais ou toulousain. Qui êtes-vous, à la fin ?

– Je suis quelqu'un qui, depuis belle lurette, a compris que quelle que soit la conviction intérieure, intime et personnelle qu'il peut avoir de son être, pense (donc est, car le verbe « penser » n'a pas intérêt à être intransitif) qu'il vaut bien mieux qu'à cette question les autres répondent, ceux qui le (me) connaissent un peu pour m'avoir croisé, moi et ma route, bien souvent. Ce qui est, je vous le jure sur la tête de mes enfants déjà morts, amplement le cas quant à vous. Or, vous semblez avoir tout oublié.

– Écoutez, essayez au moins de me mettre sur la voie, un minimum... J'ai beau chercher, vraiment rien. Ou alors, peut-être un petit indice, cette façon de parler en ratiocinant et coupant en quatre des queues de cerise de philosophie de bazar, oui, j'ai une vague impression, pas de déjà vu, de déjà entendu, mais ça me paraît vraiment très très loin.

– Eh bien, dans quel état je vous trouve !... Si je m'attendais à ça... tout de même, quelle chute ! Que vous arrive-t-il ?

– J'attends.

– Vous aviez rendez-vous ?

– Alors il va venir.

– Je ne crois pas.

– Il aura été retardé.

– Dans ce cas-là, on appelle.

– Dans ce désert ?

– Je suis télépathe.

– Mais lui ?

– Quand on veut vraiment se marier, on le devient.

– S'il n'est en retard que de dix minutes, ça ne s'appelle pas encore retard.

– Ça fait dix heures.

– Il faut en attendre vingt-quatre pour s'inquiéter vraiment. Croyez mon expérience.

– Il ne viendra plus.

– Il viendra.

– Je suis pessimiste. Il faudrait un miracle.

– D'habitude ce sont plutôt les optimistes qui attendent un miracle.

– Rhaaaa !

– Cette rage, là, Agatha de Win'theuil... ce raclement de gorge que vous avez eu en serrant vos jolis poings !... Comme je le connais ! Comme vous me l'avez adressé souvent, tout au long cours de notre vie commune... Vraiment, ça ne vous rappelle rien ? Je ne peux pas le croire.

– Je ne veux plus me marier avec personne.

– Tiens, mais c'est une idée, ça.

– Quoi ?

– Tout à l'air prêt, ici, pour une formidable cérémonie. Je me trompe ? Je veux

bien prendre la place du marié, moi, si vous consentiez. Je serai son prête-nom, si vous voulez. Son prête-corps, si ça ne vous débecte pas trop. Se marier pour un autre, à la place d'un autre, quitte à lui laisser le titre quand il revient de guerre, à un moment où ça commence à branler dans le manche et le conjungo, ça doit être excellent !

– Pas question, espèce de malotru.

– Je disais un jour, en français, « l'autre » à un Roumain, qui entendit « lotru ». Vous savez qu'en langue roumaine, « lotru » c'est le voleur (ladrone). « Tu crois que l'autre est un *lotru* pour l'autre ? L'homme un loup pour l'homme ? » me dit le Roumain. Mais « malotru », c'est étymologiquement le *mal astré*, celui qui est né sous un mauvais astre.

– C'est votre nom ?

– C'est vous qui m'avez nommé.

– Vous l'avez bien cherché.

– Il n'empêche. Ce que vous ne voulez pas admettre, en fait de chercher, c'est que je vous cherchais, vous et personne d'autre, fêtu dans une botte de paille, et que je vous ai retrouvée.

– Baratineur.

– Je ne pourrais pas au moins m'asseoir ? Ça fait quatre mille signes et blancs que je suis debout sur mes jambes après toute cette route, et vous ne m'avez même pas offert un verre d'eau et une bassine pour me laver les pieds.

– L'eau est rare. À quoi vous servirait une bassine pour vous laver les pieds s'il n'y avait pas d'eau dedans ?

– Ouf ! Vous me lavez le cerveau, Agatha de Win'theuil.

– Quel est le cerveau qui pourrait dire qu'il n'en a pas besoin ?

Cent soixante-deuxième épisode

– Je l'admets.

– ... mets... Mais, mais, mais... Mè... mè... Non.

– Oui, continuez, chère brebis de mes deux.

– Mèèèèè... Mec... Non.

– La mémoire est une faculté qui retrouve toujours ce qu'elle a égaré dans le fond d'une poche, Agatha. Il manque une couche, je vous en remets...

– ... remets, Mais, mais, mais... ça m'é... ça m'échappe encore. C'est comme si ma tête allait éclater. Mais qu... mais qu'... mais qu'est-ce qui se passe. Mecque. Mecque. Non, non, je ne veux pas aller au pèlerinage !

– Là, là, n'ayez crainte, personne ne veut vous emmener au pèlerinage, et sur-

tout pas de force. Je ne veux pas vous enlever à votre devoir. Allongez-vous un peu sur ce divan. Fermez les yeux. Détendez-vous. Entrouvrez votre corsage. Dégrafez toutes ces agrafes. Laissez respirer ce qui doit le faire. Desserrez votre ceinture. Laissez-moi vous faire du vent frais en soufflant sur votre... sur votre frifri... non, sur votre front. Là, là... Vous allez bien finir par vous souvenir de moi.

– C'est comme si c'était le contraire. J'étais au bord de vous nommer, et là, je ne vous reconnais plus du tout. Ces égards que vous me consentez me paraissent étrangers à votre nature. Que se passe-t-il ?

– Laissez-vous aller, allons... Même si vous ne vous souvenez pas de mon nom, après tout ça n'a pas tellement d'importance. C'est peut-être même préférable pour moi, finalement. Oh ! allez, enlevez-moi carrément cette jupe qui vous engonce et vous étouffe le bas. C'est dommage, savez-vous, de cacher toutes ces belles parties de vous-même. Écartez voir...

– Mais qu'est-ce que vous faites ? On se connaît à peine, depuis moins de cinq minutes, et me voilà dans une position invraisemblable. Que fait là votre jambe ?

– Ne vous inquiétez pas, elle essaie simplement de s'extraire comme le bon pain de son moule de pantalon.

– Je peux vous aider ?

– Merci, aïe ! n'en faites rien... vous me coincez les... attention ! Mes c !... Ouille !

– Mek-Ouyes ! Je vous reconnais à présent. Salaud, qu'est-ce que c'est que cet engin ? Qu'est-ce que vous faites là ?

– Aïe ! C'est la peine de me gifler en laissant traîner vos ongles ?

– Foutez-moi le camp, espèce de gros sanglier, retournez dans votre bauge, votre bouge, votre berge que vous n'auriez jamais dû quitter. Donnez-moi cette robe ! Rendez-moi cette culotte ! Je vous déteste.

– Je vous ai quand même fait retrouver la mémoire...

– Retrouver la mémoire de ces souvenirs calamiteux ? Je devrais vous remercier ? Où est Effeffe ?

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire de Effeffe ?

– Effeffe n'est pas comme ça, lui.

– Si ça vous fait plaisir de le penser... Continuez donc à l'attendre.

– Je le sais, je le sens.

– Écoutez, chère Agatha, si je suis venu ici auprès de vous, ce n'est pas sans raison. Je vous vois, depuis trop d'épisodes, vous égarer dans une boulimie de mariages, une compulsivité d'unions éphémères qui ne vous apportent en dot qu'un surcroît d'insatisfaction. Qui plus est, voilà que vous vous consommez dans l'attente de celui qui ne viendra même pas puisque vous et lui n'êtes pas du même monde. Estimez-vous être vraiment raisonnable ?

– Renfilez-vous dans cette jambe de pantalon, c'est un ordre ! Et rangez votre boîte à outils, sac à vins et spiritueux !

– D'accord, d'accord. Mais pour autant vous ne me ferez pas taire. Vous ne me demanderez pas d'être terre à terre. Vous êtes belle, Agatha, quand vous faites votre panthère.

– Merci. Je n'ai aucun conseil à recevoir de vous. Et pas même un compliment. Que ce soit bien clair.

– Pourtant, ne comptez pas sur moi pour répondre à votre haine par de la haine. Figurez-vous que je n'en ai plus en magasin depuis longtemps.

– Je connais un philosophe, et pas des moindres, Günther Anders, qui attribue à la haine une certaine valeur constructive.

– Dans des cas, il me semble, très exceptionnels.

– Vous devriez partir et me laisser, Mek.

– Vous laisser sous le joug cette attente idiote ? Jamais.

– Il va vous arriver des bricoles.

– J'ai rangé mes outils, mais je peux les ressortir.

– Présomptueux !

– La République du Monde-Mondes a besoin de vous, Agatha. Vous êtes une grande femme politique.

– Que la République du Monde-Mondes se débrouille sans moi pendant quelque temps. Ça ne peut que lui être profitable.

– Je ne vois pas en quoi.

– Bride sur le cou, imbécile !

À ce moment, entrèrent une cargaison de prêtres avec leurs voix, leurs rituels et leurs instruments.

Cent soixante-troisième épisode

Les ritualistes, qui pénétrèrent en force dans la pièce nuptiale, savaient ce qu'ils faisaient. Aucune hésitation ne se trahissait dans leur démarche. Ils savaient pourquoi ils entraient et à quelle heure. Ils savaient le temps qui leur était imparti pour leurs petites affaires. Les ritualistes étaient en costume rituel blanc, les pieds nus, le crâne à demi rasé (le côté gauche). Ils sentaient la fleur d'oranger, la feuille de laurier et le fruit des entrailles. Sans se préoccuper le moins du Monde-Mondes des protestations mek-ouyiennes, ils se saisirent de celui qu'ils prenaient évidemment pour l'époux enfin arrivé et se mirent en devoir de le couvrir de cendre, puis de lait de coco, puis de poussière et autres déchets, cheveux, poils, squames, extraits de plusieurs sacs en papier qui n'étaient autres que des conteneurs d'aspirateurs domestiques. Ces projections et recouvrements étaient effectués sans violence, avec tout au contraire une douceur lénifiante qui était accentuée par des chants étirés, mélismes, miellures, miellasses et mélasseries qui traversaient leurs gorges en en raclant au passage les parois comme si y avaient été peintes à l'ocre rouge des bestioles rupestres au grognement effarant.

Comme ces satanés prêtres avaient accordé à Mek-Ouyes une minute de repos qui, à ses yeux, n'avait pas l'air de signifier la fin des rites, mais plutôt une façon

de recul pour mieux se faire sauter, l'un des praticiens se saisit de lui pour lui enfourner dans l'anus l'embout d'un tuyau d'arrosage. Mek-Ouyes sentit un jet dans l'intestin, puis, presque aussitôt, une courante phénoménale qu'on lui autorisa d'accomplir entièrement dans une calebasse parfumée à la menthe et qui disparut en un clin d'œil de tournemain.

– Je suis vidé, dit Mek-Ouyes.

– Point tout à fait encore, dit un autre prêtre, qui, avec une dextérité proprement inconcevable, profita de l'ouverture de la bouche du marié qui prononçait ces quelques mots inutiles pour lui expédier le contenu liquide et rose d'un petit verre à dents, lequel ne mit pas trois secondes à faire la preuve de sa vomitifité.

– Je suis encore plus vidé que je croyais, ajouta Mek-Ouyes après le spasme, aussi vrai qu'il ne voulait pas qu'il fût dit qu'il n'exprimerait pas clairement ses impressions devant toutes ces violences.

– Vous ne croyez pas si mal dire, dit un troisième praticien prêtre, qui s'approcha de Mek-Ouyes muni d'une branloire express au fond de la cavité de laquelle une petite trayeuse électrique en tout point semblable à la machinerie agricole bien connue attendait l'impulsion d'un voltage inoffensif.

– Mais vous êtes complètement cinglés, mes pauvres amis ! s'insurgea Mek-Ouyes en serrant les cuisses sur ses attributs les renvoyant loin de sa face en arrière comme des épithètes qu'on chercherait à éloigner au fin bout de la phrase, entre les deux fesses cachés.

Qu'à cela ne tînt, la trayeuse fit le tour du bonhomme en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire et goba le petit bout pour en extraire d'abord l'urine (rare), selon une technique de sonde ultramoderne et nullement douloureuse, ensuite le sperme (épais) selon une technique nettement plus ancestrale et qui ne manquait pas d'un certain agrément.

– Je ne comprends pas, disait Mek-Ouyes. C'est ça que je n'ai jamais réussi à admettre dans les coutumes de dévotion populaire, c'est qu'on n'explique jamais rien. On se fait faire des trucs parce que père et mère les ont subis, mais personne n'est foutu de vous expliquer le pourquoi.

– C'est pourtant simple, dit un grand prêtre. C'est tellement simple que c'est toi qui vas nous expliquer dans quel état tu te trouves en ce moment précis.

– Je vous dis que je suis plein de vide, dit Mek-Ouyes haletant et qui sentait des faiblesses dans ses jambes. Comment voudriez-vous que je marie, à présent, si tant est que je fusse le promis annoncé ?

– Voilà qui est le meilleur état pour entrer dans une nouvelle vie avec Made-moiselle.

– Mais, justement, ladite demoiselle, qui est peut-être d'ailleurs déjà une madame, pourquoi ne la videz-vous pas également ?

– Mais, par égard pour elle, tout simplement.

– Pourquoi n'avez-vous pas d'égards à mon égard ?

– Parce que vous posez trop de questions.

– Eh bien, puisque c'est ça, je la ferme, dit Mek-Ouyes.

– Ce n'est pourtant pas le moment, dit un vieux prêtre qui s'avavançait en brandissant un cimeterre à la lame extraordinairement bien affûtée.

Cent soixante-quatrième épisode

Le vieux prêtre, qui s'avancait en brandissant un cimenterre à la lame extraordinairement bien affûtée, était vieux comme la garde de son sabre datée de trois encoches qui signifiaient trois siècles d'âge plutôt que trois victimes. Le bonhomme était soutenu par deux acolytes nettement plus performants que lui et qui firent d'ailleurs son travail à sa place : impositions de lames sur quantité de parties du corps nommées de telle sorte que chacune pût, après le rite initiatique, servir à la situation nuptiale dans un premier temps, conjugale en deuxième lieu : les prêtres voyaient loin.

– Que cette cuisse serve au portage de l'épouse fatiguée.

– Mais je n'ai jamais vu Agatha de Win'theuil fatiguée ! protestait Mek-Ouyes.

– Que cette partie dorso-rénale serve à l'épuisement de l'épouse infatigable.

– Je n'ai pas des reins d'airain, vous savez. Nul doute que le premier sur le flanc, ce sera moi.

– Que ce flanc, justement, dont vous parlez avec tant d'à-propos, soit un flanc à ressort qui jamais ne se satisfasse de la position de repos, mais se redresse toujours quand lui-même s'y attendra le moins.

– Vous ignorez donc ce que sieste veut dire ? Vous n'avez à l'idée que sieste crapuleuse... C'est pas possible ! Est-ce que chez vous les prêtres se marient ? Je parierais que non. Si vous aviez connu ça, vous ne pèteriez pas la santé comme cela semble être le cas...

– Que cet attribut cylindrique extériorisé reçoive les bienfaits de cette petite poudre multiplicatrice, que ce même sabre a émincé...

Mais là, Mek-Ouyes eut un sursaut de défense qui mobilisa toutes les forces cachées de son être. Il se souvenait évidemment de l'époque la plus noire de sa vie qui l'avait chargé de toute la misère libidinale du Monde-Mondes, et rien ne le terrifiait plus que l'idée d'avoir à reporter sur son dos ce poids excessif. Il se débattit comme un beau diable, plongea tout entier dans une bassine d'huile à oindre, peut-être simplement pour que les gros bras du clergé ne soient pas en mesure de le saisir aisément, genre savonnette ou anguille. Et ce fut, au fait, assez efficace : les prises, pourtant professionnelles, glissaient sur les muscles fuyants avec des *slurp* et des *slip* chargés de tout le désespoir de l'échec. Mek-Ouyes était survolté de ce sous-voltage rusé. Il avait le sentiment de diminuer de façon enthousiasmante, devenant le tout petit mari de la chanson, que dedans son lit la mariée perdit et que le chat prit pour une souris. Il visa, pour finir, le grand mât de la tente, lui donna un grand coup de talon, juste au défaut de la base, de sorte que le ciel tombât tout entier sur la tête des présents décidément trop agités.

À ce spectacle, Agatha de Win'theuil avait d'abord assisté en connaissance. Une supportrice que plus grand-chose n'étonnait dans le dossier de Mek-Ouyes. Si Effeffe n'était pas venu au rendez-vous prénuptial, du moins le spectacle permettait que cette journée ne soit pas tout à fait marquée d'une mauvaise pierre. Agatha s'était mise à rire, mais à rire, mais à rire, comme un méhari rieur, une otarie rieuse, un

pécari risible sans être ridicule, à rire d'un rire plus généreux qu'une rizière ou qu'un dictionnaire de rimes, rire de toutes ses dents, de toutes ses larmes et de tous ses hoquets, rire pas qu'à demi, rire double, rire léger, rire gras, rire s'éteignant dans la reprise de souffle, mais rire repartant de plus belle pour engager le corps tout entier dans une danse à secousses, un rire qui devint la plus simple expression de son être, envahissant jusqu'à son nom, rire Agatha, agatharire pourtant rare, qui entrerait dans les annales et dans les collections de rires que devraient bien accumuler les grandes bibliothèques du monde si les grandes bibliothèques du monde étaient de temps en temps déraisonnables, un rire abusif, un rire qui ne laissait rien repousser de sérieux sur son passage, un rire que, pour être impérialiste, aucun empereur n'avait jamais expérimenté dans son corps, un rire de fou, un fou de rire, un rire de fou de fou rire. Même sous la grosse toile de bure de la tente de noce, Agatha de Win'theuil continuait de rire comme une bossue, qu'elle était d'ailleurs, comme on sait, plutôt joliment.

Cent soixante-cinquième épisode

Ce rire avait lieu sous la tente. Il hoquetait entre deux émissions de plaintes qui n'avaient plus rien de rituel. Mek-Ouyes quant à lui se faisait discret. Il s'écrasait mollement, rampant en silence et en direction des cuisines, où l'attirait le fumet irrésistible des viandes qui grillaient. Un incendie s'y était déclaré à la faveur de la chute de la grande toile qui avait pris feu. Dans l'affolement général, Mek-Ouyes mangea une jatte de caviar à pleine main, croqua des fenouils crus, trouva du vin et du marcassin, mordit sur les deux joues à une tête de mouton. Il s'était mis à parler une langue étrange étrangère pour tenter de passer inaperçu :

– *Ubor, po, ubor. Eta-koho dak. Gu kree-gor : dako zan horta.*

– Vous n'avez aucun besoin de vous justifier, mon vieux... lui dit une voix tout près qui semblait du moins connaître cette langue. *Agatha unk-nala ? Agatha ramba ?* questionna-t-il.

– Si j'ai couché avec Agatha ? traduisit Mek-Ouyes. Si je l'ai grimpée ? Mais qu'est-ce que vous prononcez mal le grand-singe, mon pauvre ami... Mais je ne rêve pas, vous êtes Effeffe !

– Si je ne le suis, que *numa* veuille me nommer.

– *Nouma*, pas *nūma*, corrigea Mek-Ouyes. Il faudra vraiment que je vous fasse faire un stage de langue grand-singe.

– Il est écrit quelque part que la prononciation est ad libitum.

– Il est écrit souvent n'importe quoi. Pourquoi êtes-vous arrivé en retard ? Vous ne vouliez pas vous marier avec Agatha de Win'theuil ? *Van vando sato ze ze ug kalan*, pourtant. Je peux vous le confirmer.

– Ça, je n'en doute pas une seconde, Mek-. Mais je suis ici incognito. Le mariage avec elle a déjà eu lieu amplement, à la japonaise, et je ne vois pas pourquoi il aurait fallu, dix épisodes plus tard, le consommer à la bédouino-mongole.

– Donc, vous avouez que Fujite Fujiyo, c'était bien vous ! Je croyais que l'auteur et le narrateur, ça faisait, diégétiquement parlant, quelque chose comme deux.

– Diététiquement parlant, où est-ce que vous avez trouvé tout ce caviar ?

– Il suffit de se pencher. Pourquoi êtes-vous revenu ?

– Pourquoi, pourquoi ? Mais je m'y trouve bien, moi, dans ce roman-feuilleton... Pourquoi je déserterais ? J'emmerde personne, moi, ici. Je lui ai pas fait de mal au concepteur artisan graphomane. Ç'aurait pu être pire. J'aurais pu garder le crachoir beaucoup plus longtemps ! Qu'est-ce que vous croyez ? Que votre carrière de sumô ne pouvait pas se développer plus avant ?

– Quant à moi, ça me suffit, dit Mek-Ouyes.

– Où est-ce que vous avez trouvé ces zakouskis ?

– Derrière les tomates noires.

– J'y vais.

– Faites ça discrètement... Si Agatha vous trouve ici, elle risque de vous faire une tête au carré.

– Vous croyez qu'elle est toujours en train de se marrer ?

– C'est probable. Agatha de Win'theuil ne nous a pas habitués à faire les choses à moitié. Mais puisque c'est toujours l'affolement général du côté de la prê-traille et que je commence à ne plus avoir faim, je vous propose que nous vidions les lieux avec discrétion.

– Qui ? Vous et moi ?

– Je suis venu chercher Agatha, pour la raison qu'on a besoin d'elle en haut lieu.

– Et vous voulez que je vienne avec vous ? Très peu pour moi. Elle va m'arracher les yeux, vous l'avez dit.

– Vous êtes tout de même venu. Ça sera retenu en votre faveur.

– Mais ça risque de prendre du temps.

– Nous serons expéditifs. En un mot, je veux que vous m'aidiez à la ficeler. Vous avez la technique. Après quoi, même si elle n'est pas très lourde, nous la porterons alternativement.

– Tout le Monde-Mondes en a marre de ses lubies de mariages, c'est ça ?

– Pas exactement. C'est plutôt que certains, et non des moindres, sont extrêmement vexés que, ce fameux mariage, Agatha n'ait pas encore songé à le leur proposer, si vous voyez ce que je veux dire.

– Oui, pour voir, je vois. Ça ne veut pas forcément dire que je comprends... Mais de qui voulez-vous parler exactement ?

– Je ne sais pas si...

– Dites-le en grand-singe.

– *Gomangani tar !*

– Quoi ? Vous avez dit *gomangani tar* ?

– Je l'ai dit.

– Mais ce n'est pas possible.

- Pourquoi ?
- Parce que c'est contradictoire ! *Go* ne peut pas être *tar*. Jamais !
- Sauf dans les romans-feuilletons.

Cent soixante-sixième épisode

Alors, le ficeleur fit son office à la ficelle.

À la ficelle, mais à celle surtout de ses bras, car lorsque Mek-Ouyes eut retrouvé Agatha dans le tas de corps qui grouillait sous la crêpe de tente, Agatha était défaite, en larmes et pitoyable. Les chairs pendaient au-dessus des os, comme s'il n'y avait plus d'énergie dans le moteur pour tout tenir avec fermeté. Il n'était pas possible d'assister à ce spectacle sans s'émouvoir. Même Mek-Ouyes, qui en avait tant vu, en avait tant entendu, avait tant lutté dans sa tartine de merde de vie pour ne pas dépenser trop de pitié en pure perte, même Mek-Ouyes cédait à une bonne ration de commisération. Il fallait absolument que l'Agatha de Win'theuil qu'il connaissait retrouve toutes ses qualités.

– Effeffe est fenu, dit-il en se laissant faire par les f. Nous partons. Taisez-vous. D'ailleurs, le foilà.

Et Effeffe, qui avait bon fond, fut très ému par le visage décomposé d'Aaa qui n'avait plus en elle le ressort des consonnes, bouleversé par l'apparence de Gth qui n'avait plus sur elle le modelé des voyelles. C'en était trop. Il la ficela de ses bras et la pria de l'excuser pour son retard. Il avait tout prévu avec un long laps de temps en rab, mais on ne faisait pas toujours ce que l'on voulait en voyage... Il avait été emmerdé, agressé, dépouillé par un chemineau d'abord très drôle, qui était très habile pour emporter la confiance. C'était le genre de type qui avait toujours une bonne histoire à raconter, du type de celles qui font passer rapidement les longues heures de voyage, comme par exemple celle du messenger, qui était un conte...

Conte du messenger, conte.

(C'est un conte.)

C'était l'histoire d'un type, Gontran, qui faisait profession de messenger. Depuis toujours, il en avait eu la vocation. Ou plus exactement depuis le jour où sa mère, qui était sage-femme, lui avait dit, alors qu'il avait neuf ans :

– Tu vas aller chez M. Rouméligoux, tu sais bien, le marchand de bonbons en face la mairie.

Tu parles si Gontran savait qui était M. Rouméligoux ! N'était-il pas l'un de ses clients les plus assidus ?

– Tu lui diras que son fils est né.

Gontran attendait la suite.

– Eh bien, qu'est-ce que tu attends pour partir ?

– Quoi, son fils aîné ? Je lui dirai que son fils aîné quoi ?...

– Non, *est né* ! Que son fils *est né*. Dis donc, tu ne te ficherais pas de moi, par hasard ?

– Qu'est-ce qu'elle vient faire là, Didon ?

Gontran était très malicieux. Il partit à toutes jambes en direction de la mairie et fit irruption dans la bonbonnerie en secouant la porte dont le tintement de sonnette évoquait tout de suite le sucre coloré. Il annonça la naissance et ne se précipita pas, il faut bien le dire, pour vider les lieux. M. Roumélignoux avait eu un choc. Il était pour ainsi dire tombé sur son derrière et sur une barquette de fruits confits qu'il était en train d'installer sur un présentoir comme un vitrail horizontal. Aussitôt relevé, c'était merveille de voir la composition colorée décorer son fessier de la façon la plus joyeuse et influencer sa face rubiconde.

– Tu peux prendre ce que tu veux dans cette boutique ! s'écria M. Roumélignoux en s'emparant du bras de Gontran qu'il tâchait de guider ici et là vers les berlingots, les sucettes et les roudoudous.

Or, Gontran restait calme. Il était heureux comme jamais d'avoir apporté une si bonne nouvelle et il ne lui semblait pas de son standing de se vautrer sans mesure parmi les sucreries. Il méritait mieux. D'ailleurs, M. Roumélignoux parut avoir la même pensée puisqu'il lui dit :

– Je vais me rendre à la maternité. Je ne vais pas fermer la boutique. Je vais te laisser derrière la caisse. Ou même, tu vas terminer l'étalage. Tu vendras ce que tu pourras. Je sais que tu connais les prix, puisque tu es client. Et quand je reviendrai, je te demanderai d'aller porter un message chez ma mère-grand, au village voisin. Que dis-tu de ce plan d'action ? Pendant ce temps-là, je vais aller embrasser mon fils, féliciter la mère de mon fils, et puis déclarer la naissance de mon fils. Je l'appellerai Énée, Madame Roumélignoux est d'accord. Et toi ?

– Je suis parfaitement d'accord, dit Gontran.

Cent soixante-septième épisode

(Suite du *Conte du messenger*.)

– Alors, je peux partir le cœur léger, dit M. Roumélignoux.

Gontran tint la bonbonnerie de façon sérieuse. Il se montra même un peu plus rigoureux que le tenancier habituel, qui se laissait volontiers émouvoir par des enfants désargentés.

Lorsque l'heureux papa fut de retour, il félicita son remplaçant et lui confia la mission d'aller dire à la mère-grand que son arrière-petit-fils était tout neuf et qu'il avait bien les vingt ongles requis en bonne place. Il devrait ajouter des détails sur la chevelure (abondante), la robustesse (modeste) et la couleur des yeux (à considérer ultérieurement pour cause de paupières encore collées). Énée ressemblait à sa mère de face et à son père de dos.

– Voici pour toi, Gontran, quelques sous pour tes peines, celle de ton premier message, puisque j'imagine que ta mère ne t'a pas rémunéré, celle d'avoir tenu la boutique et celle, enfin, de la mère-grand. Sache aussi que le messenger d'une aussi belle nouvelle doit normalement arrondir sa solde au moment de sa livraison.

Gontran partit guilleret : il avait un métier.

Il descendit la rue Saint-Laud, traversa le jardin des Plantes, dépassa la cathédrale, emprunta la rue des Entrepeaux, laissa sur sa droite le centre téléphonique en construction, passa dans la cité HLM, longea le canal en coursant un canard et arriva chez la mère-grand. Il eut droit à des sourires, des gâteaux et du sirop d'airielle. Il repartit avec une pièce ronde, lourde, luisante, vieille et toute chaude pour avoir été cachée sous la cuisinière à bois. La mère-grand, de plus, priait Gontran de bien vouloir courir informer le docteur Doucement, 12, rue de la Gare, que le téléphone de mère-grand était en dérangement, mais que ses intestins allaient beaucoup mieux quant à eux. Le docteur pouvait très bien, dans sa tournée, se dispenser de passer la voir.

Un clou chassait l'autre, comme un message, et c'était ce qui plaisait le plus à Gontran, de l'organisation très imprévue de sa matinée.

Le docteur Doucement était en consultation lorsque le messenger se présenta sous la fenêtre de son cabinet, qui était au premier étage d'une grande maison de tuffeau. Gontran ramassa quelques gravillons qu'il lança sans violence contre la vitre. Le docteur Doucement ouvrit la fenêtre et reconnut Gontran.

– Tiens... Tu as quelque chose à me dire de la part de ta mère ?

Dans le désordre, Gontran parla de la naissance d'Énée, des intestins de la mère-grand, de la boutique Roumélégoux... ce n'était pas très clair.

– Mais enfin, qui t'envoie ?

– Mère-grand, en fait, mère-grand seulement, n'y allez pas, elle pète la santé, mais voilà, ma mère m'a envoyé à la boutique, M. Roumélégoux m'a envoyé à mère-grand, et mère-grand m'envoie à vous...

– Et tu te demandes, à mon tour, où je vais t'envoyer?... Tu tombes bien. Il faut que tu ailles porter un message de ma part à Germaine Dadanse, l'institutrice. Tu la connais ?

– Oui, dit Gontran soudain glacé.

Gontran avait été l'élève de Germaine Dadanse, qui était la terreur de l'école élémentaire Laurel-et-Hardy.

– Tu lui diras que son ancien mari vient de mourir. La cirrhose du foie a été la plus forte. Il est mort cette nuit à l'hôpital. Il ne souffrira plus. Il est mort calmement dans mes bras. Ses dernières paroles ont été pour elle. Elles sont assez énigmatiques. Il a dit : « Je n'ai jamais oublié le petit lavoir. » Tu te souviendras ? « Je n'ai jamais oublié le petit lavoir. »

Et le docteur Doucement prit dans sa poche un billet de banque, le plia en

forme d'avion élémentaire et le lança en direction du messenger qui lui présenta sa paume ouverte pour un atterrissage en douceur et un empochage immédiat.

Gontran était troublé. D'un côté, les affaires marchaient à merveille, il commençait à entrevoir la possibilité d'ouvrir un vrai commerce et d'arrêter par conséquent le collège. Mais, dans la même pensée, il percevait très bien que tout ne serait pas toujours aussi rose que d'annoncer une naissance facile à une grand-mère gâteau ou à un père émotif. Comment allait, cette fois, réagir une personne réputée pas comode, sinon franchement méchante, à une nouvelle plutôt triste, sinon totalement désastreuse ? Quant à ce petit lavoir qui ne méritait pas l'oubli, cachait-il une menace ou l'expression d'une gratitude ?

Le métier se compliquait déjà.

Cent soixante-huitième épisode

(Suite du *Conte du messenger*.)

Lorsque Germaine Dadanse vit arriver Gontran, elle ne lui laissa pas le temps de délivrer son message. Elle fut égale à sa réputation désastreuse et lui dit :

– Tiens !... ce vaurien de Gontran. Qu'est-ce qu'il est devenu, celui-là ? Probablement pas grand-chose... A-t-il au moins fini par apprendre à lire, cet idiot de la famille ? Bah alors, exprime-toi ! Qu'est-ce qu'il vient faire dans la gueule du loup ? Ne me dis pas que je te fais peur, je ne te croirai pas. Si je t'avais vraiment fait peur, tu aurais travaillé un minimum, au temps de ton enfance folle, et pas pour faire un scoubidou en tressant les poils que t'avais aux mains ! Je ne sais pas ce qui me retient de te donner une correction...

Gontran était fossilisé. Il avait tenté de se convaincre que la Dadanse ne pouvait plus rien contre lui, qu'il pouvait même d'une certaine façon se venger de toutes ses avanies passées en lui apportant la nouvelle du docteur. Mais un doute subsistait : cette nouvelle pouvait être aussi bonne que mauvaise... Et puis la confrontation faisait remonter à sa mémoire trop d'angoisses. Il choisit, presque sans plus réfléchir, la voie la plus facile, qui était celle de l'affabulation pure et simple dont l'intérêt n'est qu'hypothétique et, dans le meilleur des cas, seulement à court terme. Il dit :

– Le docteur Doucement m'envoie vous dire que votre ancien mari va mieux et qu'il n'a jamais oublié le petit lavoir.

Germaine Dadanse fut estomaquée de cette nouvelle. Elle pâlit, se prit le sein gauche d'une main ferme et droite et tomba sur le sol, morte.

– Mes gages ! s'écria Gontran, qui travaillait Molière au collège.

Et puis il se reprit. Ce n'était pas possible. Elle devait être évanouie. Il se précipita vers le corps affalé, dont les yeux étaient tout de même bien étrangement exorbi-

tés, et le secoua en criant que non, que son ex était mort, qu'avant de mourir il avait bien dit cette phrase à propos du petit lavoir, mais qu'il était mort à coup sûr, et que normalement un messenger, quel que soit son message, devait toucher la première moitié de son salaire au départ et la seconde à l'arrivée. C'était dans les usages.

Mais Germaine Dadanse était bien morte. Et Gontran ne savait pas quoi faire. Après bien des hésitations, il se décida à frapper à la porte voisine qu'une femme lui ouvrit en grand, magnifique, en peignoir.

– Madame, heu, je crois, je crains, j'ai l'impression que votre voisine est morte.

– Je veux voir ça.

Vérification faite à coups de paires de gifles et de morsures à l'épaule, la belle voisine eut la même conviction et dit à Gontran :

– Viens avec moi, je vais téléphoner aux pompiers.

Et elle rentra chez elle avec le messenger. Dans la maison, qui sentait le crumble aux fruits rouges et le café chaud, la splendide voisine téléphona. Cela fait, elle dit à Gontran, tout en écartant les pans de son peignoir :

– Celui qui apporte une aussi bonne nouvelle doit être rémunéré.

Et elle avança vers Gontran qu'elle serra contre sa face intégrale en refermant le peignoir dans son dos.

Quand Gontran eut fini le crumble aux délicieux fruits rouges, la sensuelle voisine lui expliqua une histoire de dette à laquelle il ne comprit pas grand-chose, sinon que la mort de la Dadanse était une bénédiction pour ses propres finances et que Gontran ne pouvait pas repartir sans un cadeau d'argent qui était même un cadeau d'or. Et elle lui donna une petite boîte d'allumettes qui contenait deux couronnes dentaires en or fin.

– Voici, monsieur, pour votre peine. Et maintenant, vous allez me rendre un service. Vous allez dire à un ami à moi qui arrive à la gare au train de 12 h 57 que je l'attends à la brasserie de la cathédrale et que c'est moi qui régale. Je vais t'écrire son nom sur un bristol et il te suffira de le brandir à la gare au point de rendez-vous pour que Séverin vienne à toi et te demande de quoi il retourne. C'est clair ?

C'était évidemment on ne peut plus clair. Mais il y avait une petite nouveauté que l'enveloppante voisine n'avait pas tout à fait comprise : Gontran était déjà jaloux et haïssait de tout son être le fameux Séverin.

Cent soixante-neuvième épisode

(Suite du *Conte du messenger*.)

Gontran et sa pancarte se trouvaient aussi bêtes l'un que l'autre à la gare. C'était à peine si le premier osait brandir la seconde. La seconde, quant à elle,

était égale à vrai dire à elle-même, à savoir qu'elle se montrait quand son maître du moment le voulait bien, mais n'avait d'autre ressource que de se cacher quand il le préférerait.

Gontran réfléchissait intensément aux conditions de son métier. Lorsqu'il entendit l'annonce officielle qui disait le retard du train pour cause d'animaux de boucherie sur les voies, il en fut plutôt satisfait. Il aurait le temps de réfléchir à la façon dont sa carrière de messenger allait développer ses possibles.

Il pouvait inscrire, au dos de la pancarte, un autre nom que celui qui lui était confié, se disant que MARTIN lui donnerait statistiquement quelques chances de tomber sur un client pour lequel il inventerait un message bienvenu et par conséquent de bon rapport.

Il pouvait se contenter de SÉVERIN, et avec celui-ci ce serait trop facile de l'expédier à l'autre bout de la ville, dans un terrain vague, où le fâcheux aurait plus de chances de se faire détrousser que de rencontrer sa chérie.

Il pouvait brandir les deux pancartes, ou trois, ou quatre, en utilisant par exemple le nom de la plus grande entreprise de la ville accueillant censément un visiteur : « Société Selitex, je suis envoyé par le DRH, la réunion est annulée pour cause d'explosion dans les entrepôts. C'est horrible, vingt-huit morts. Je fais une quête de solidarité pour les familles. Si vous voulez verser quelque chose... »

Il pouvait...

C'était incroyable ce qu'il pouvait. Le messenger avait des pouvoirs. Les pouvoirs, il les avait tous, pourvu qu'il sache les négocier habilement. Le messenger avait LE pouvoir.

Pourtant, Gontran n'avait pas oublié l'accorte voisine. Ce qui le guidait par-dessus tout, à la gare, c'était la volonté de la revoir dans d'aussi bonnes conditions que les initiales. Il brandit donc, à l'arrivée du train, sa pancarte SÉVERIN et se prépara à délivrer honnêtement son message, bien décidé à précéder le bonhomme à toutes jambes jusqu'au lieu du rendez-vous pour annoncer sa défection.

Un homme cherchait des yeux son amie, des yeux concupiscent. Gontran agita sa pancarte et l'homme s'y reconnut.

– Bonjour. Qui vous savez vous attend à la brasserie de la cathédrale, dit Gontran, qui ne savait pas le nom de son amour.

– Mon cher, dit Séverin, je connais une demi-douzaine de *qui vous savez* dans cette ville. Soyez plus précis.

Gontran ne se sentait pas de dire que c'était celle qui avait la peau de devant bouillante et le cœur qui battait la santé sous le poids du sein. Comment oserait-il parler de deux fruits rouges érectiles ? Il eut une illumination et dit :

– Il s'agit de celle qui pleure quand elle pense à vous.

Bien joué. La grimace que Séverin ne sut pas retenir en disait long sur la lassitude qui l'envahissait par avance.

– Écoute-moi, dit-il à Gontran, je te remercie pour le message. Tu vas prendre pour toi ces quelques sous et tu vas aller dire à ta patronne que j'ai été très heureux de connaître Ghislaine mais que je viens de me marier. Dis-lui que j'exprime le souhait sincère que, pour elle comme pour moi, notre histoire – achevée – soit un beau souvenir. Et puis voici un autre billet de banque, tu lui apporteras des fleurs. Et maintenant, salut !

Et il se dirigea vers une godelurette qui arrivait à lui la poitrine en avant, d'ailleurs à peine couverte.

Les affaires de Gontran allaient bon train, quoiqu'il fût en celui de quitter la gare. Il n'avait pas mal réussi, depuis le matin, dans sa profession toute nouvelle. Il s'agissait à présent de poursuivre sans rencontrer l'échec. Une solution de la continuité rémunératrice sonnerait, il en avait la certitude, la fin de cette belle réussite professionnelle. En route pour la cathédrale et sa brasserie ! Comment ne pas décevoir celle qui, donc, se nommait Ghislaine et voulait sans aucun doute d'un Séverin plutôt que d'un deuxième Gontran ? Le défi méritait d'être vécu. Gontran s'arrêta dans un grand magasin.

Cent soixante-dixième épisode

(Suite et fin du *Conte du messager*.)

Avant de s'arrêter dans le grand magasin, Gontran s'était arrêté dans un petit magasin, qui lui avait semblé bien trop petit pour des aspirations nouvelles, puis dans un moyen magasin, qui lui avait paru médiocre. Il était entré dans la cour des grands avec plus de fonds qu'il n'en avait jamais vu en peinture, même dans le sac de sa mère ou sur le compte en banque paternel. Tous comptes faits de sa fortune récente, il y avait de quoi faire des emplettes de pro.

Gontran se doutait que s'il voulait absolument revoir l'inoubliable voisine de Germaine Dadanse, il ne pouvait éviter de passer, dans le meilleur des cas, par un temps plus ou moins long de disgrâce. Mieux valait pour ce faire n'être pas tout à fait le même Gontran que la première fois. Cela devait passer par un investissement vestimentaire : il devait changer de look. Il alla donc chez la mode hommes. Il se dirigea du côté des couleurs et matières attirantes. Il fit des essayages. Il vieillit de deux ans, puis de trois, puis de quatre. Il porta cravate et supporta une eau de toilette, pencha pour une casquette, eut des chaussures de star à la mode, dut répondre à la question de savoir s'il portait à gauche ou à droite.

Ainsi magnifiquement vêtu, et repeigné en conséquence, quelque chose le gênait aux entournures, celles qui étaient surtout mentales et pour lesquelles un magasin (même grand) ne pouvait rien. C'était un quelque chose qu'il était sûr de ne pas savoir, ou bien d'avoir oublié, ou de ne pas avoir le droit d'ignorer. Il décida de faire sans.

Gontran se dirigea, le cœur battant à tout rompre, vers la cathédrale et sa brasserie. Elle était au rendez-vous.

– Qu'est-ce que tu viens faire ici ? lui dit Ghislaine installée devant un menu et qui buvait l'apéritif.

Gontran ne sut que répondre. Il comprit soudain qu'il y avait une règle d'or en termes de messagerie : tout faire pour ne jamais être en situation de délivrer deux fois un message, même différent, à la même personne. L'une devait obligatoirement chasser l'autre. Il ne fallait jamais, au grand jamais, jouer l'aller et retour. Il se prépara à l'affrontement, voire à l'affront tout court.

– Tu as vu Séverin ?

– Oui.

La femme était toute pâle. Elle attendait qu'il veuille bien parler. Il tentait de gagner du temps en exhibant ses nouveaux profils et ses habits tout neufs. Mais cela ne paraissait pas l'émouvoir. Il dut se résoudre à dire :

– Il y a un message pour vous.

– Je t'écoute.

– J'hésite à vous le dire.

– C'est donc comme si tu l'avais dit...

– J'aurais préféré avoir autre chose à...

– Accouche.

– Il se marie.

– Avec qui ?

– Une autre.

– Je vais te casser la tête.

– Ne serait-il pas plus juste que vous lui cassiez la sienne ?

– Cette nouvelle, tu as choisi de me l'apporter, selon toute apparence. Il faut que tu assumes les conséquences de ton sale métier.

– Je vous aime, Ghislaine.

– Comment sais-tu que je m'appelle Ghislaine ?

– C'est Séverin qui me l'a dit.

– Qu'est-ce que tu sais de l'amour ?

– Je veux le faire mieux que Séverin.

Ghislaine était la titulaire d'une furie froide et rentrée. Elle dit :

– Si tu m'aimes, pose ta tête dans cette assiette.

– C'est dégueulasse, vous y avez mis de la vinaigrette.

– Et de la ciboulette, aussi. Pose ta tête, c'est pour jouer. Je te lécherai la sauce avec ma langue.

Fataliste, Gontran s'exécuta. Ghislaine lui coupa la tête avec ses couverts, et ce fut la fin du conte.

... que voilà donc achevé, type qui s'était finalement avéré être un chieur de première bourre, collant comme la glu, et qu'il avait dû pousser dans un ravin pour s'en débarrasser.

Agatha de Win'theuil se laissa attendrir par les arguments d'Effeffe. Elle accepta le délicat ficelage et de se laisser entraîner dans le sillage de Mek-Ouyes. Comme celui-ci avançait sans se retourner et distançait les deux autres, Effeffe prit Agatha dans ses bras et la souleva même comme une plume fatiguée, qui n'était pourtant capable que de quelques pauvres kilos de plus. Agatha s'endormit.

– Où allons-nous ? dit Effeffe à Mek-Ouyes qu'il avait rejoint.

- Chez le pape.
- Nous sommes attendus ?
- Plus que tu ne penses.
- Agatha de Win'theuil aussi ?
- Agatha de Win'theuil surtout.
- Dans quel but ?
- Une cérémonie.
- Vous ne voulez tout de même pas dire...
- Si ! confirma Mek-Ouyes.
- Encore un mariage !
- Encore.

Cent soixante et onzième épisode

– Encore un mariage supplémentaire de plus, surnuméraire et par-dessus le marché ??

- Oui.
- Y en a pas assez ?
- Je ne suis pas celui qui y tient le plus, estima Mek-Ouyes.
- Mais alors ? De quoi vous mêlez-vous ?
- Boaddil VII est un ami.
- Sa Sainteté ?
- Elle-même.

– Vous voulez dire que Sa Sainteté elle-même a l'intention d'épouser Agatha de Win'theuil ?

- Ce n'est pas ce que je veux dire. C'est ce que je dis.
- Et moi, je dois écouter ce que vous dites ?

– Vous n'avez guère le choix puisque vous vous êtes incrusté, que vous portez la mariée dans vos bras et que vous êtes apparemment le seul dans le sein duquel elle accepte de déposer sa douleur actuelle.

- C'est impossible.
- Pourquoi serait-ce impossible ?

– Mais parce que le célibat des prêtres, même quelque peu écorné par la vie très libre de Mgr Dupardon de Lampaulski [voir ici même], est resté une valeur inchangée jusque dans les plus débridés des changements monde-mondiens de la dernière période !

– Boaddil VII va sortir très prochainement une encyclique, qui va régler tout ça. Ça sera très spectaculaire. Les couples fiancés cathos ne pourront plus trouver

le moindre prêtre disponible pour les marier car ils seront trop occupés à se marier les uns les autres.

– Je n'étais pas au courant.

– L'encyclique *Cubite cum doña Ferentes* libérera complètement les voies de l'union amoureuse et de la copulation pour les prêtres, tandis que, conséquence collatérale, elle ouvrira la voie à la prêtrise au féminin. Boabdil VII veut marquer le coup à Saint-Pierre-de-Rome, ce qui se comprend aisément. Où diable voudriez-vous qu'il épousât ?

– Mais enfin, il n'a trouvé personne d'autre qu'Agatha de Win'theuil pour assouvir sa soudaine poussée libidinale ?

– Pour être son égale il n'a pas trouvé mieux.

– Aussi, choisir un pape de trente-cinq ans, quelle imprudence ! Jusqu'ici il fallait être andropausé, on comprend pourquoi...

– A-t-il rédigé cette encyclique pour le plaisir de rédiger cette encyclique ou seulement pour balayer le dernier obstacle à ses vues de pontife lubrique sur une enfant innocente ?

– Enfant innocente, Effeffe, pardonnez-moi, mais vous y allez un peu fort... Je ne sais pas qui parmi les lectrices va gober sans moufter ce substantif et cet adjectif accolés !

– Si vous étiez à ma place, Mek-Ouyes, vous ne pourriez pas douter comme vous le faites. Si vous aviez sur votre cœur ce poids délicieux lové comme une boule d'amour et de détresse, vous seriez obligé de reconnaître qu'il appartient à une petite fille sans forces et sans expérience, douce comme la crème anglaise et le traou-mad après mastication, fluide et sans aspérités sous la langue comme un coulis de lait d'amandes douces, belle comme un vers de Guillaume Apollinaire, tiède comme une soupe de potiron qui se souvient d'avoir été chaude, mélodique comme une chanson descendue des montagnes dans les steppes, étrangement souple comme une espèce animale mammifère en voie d'apparition... Vous manquez d'imagination, Mek-Ouyes, pardonnez-moi de vous le dire en face. Vous ne pouvez pas comprendre la légèreté de ce fardeau que je transporte. Regardez, elle bave. N'est-ce pas attendrissant ?

– Le réveil de la panthère pourrait bien être terrible.

– Vous n'avez pas répondu à ma question sur l'encyclique de Boabdil VII. Je la reformule : opportunisme ou conviction intime ?

– Sans doute un peu des deux mobiles a-t-il eu son influence en ces circonstances. Mais qu'importe, après tout. Voulez-vous que je vous reprenne ? Vous devez être fatigué...

– Vous plaisantez ! Vous n'avez pas entendu mon couplet de plaisir ? Je ne laisserai ma place de porteur à personne. Et surtout pas à vous, qui ne savez pas la prendre, n'avez jamais su. Mettez-vous ça dans le crâne. Ce fardeau est un bonheur sur ma poitrine. Ce fardeau est une liqueur de force musculaire qui pénètre dans mon corps par capillarité. Regardez-la qui tortille sa tête dans l'arrondi de mon cou et de mon épaule comme si elle entendait trouver un toujours meilleur petit coin... Écoutez, elle ronronne.

– Une Agatha qui dort n'est autre qu'un volcan au bain-marie, Effeffe.

Cent soixante-douzième épisode

Pendant ces incertaines entrefaites, la jeune gériatre boudait.

Quoiqu'elle sût parfaitement que le roman-feuilleton ne pouvait pas être en permanence au piano et au tabouret, au château d'eau et au robinet, au derrick et à la pompe, à la conjecture et au théorème, au semoir et à la moissonneuse, à la hache et au foyer, au bougeoir et au compteur bleu, à la librairie et à la bibliothèque, au pré et à l'abattoir, à l'abattoir et à la boucherie, à la boucherie et dans l'assiette, dans l'assiette et sur la cuvette des W.-C., sur la cuvette des W.-C. et à la station d'épuration, à la station d'épuration et au robinet, à l'atelier pour des finitions et chez le restaurateur pour des réparations, à la maternité et au mouroir, à la bourre et en avance, à la mine au fond et à celle à ciel ouvert, à l'embauche et au licenciement, au plaisir de vous revoir et allez vous faire voir chez les Grecs, à l'amble et à cloche-pied, à l'index et à la table des matières, au désert et à l'oasis, au Moyen Âge et au Haut-Atlas, au cinéma et au théâtre, à l'opéra et à l'opéra-minute, au bas de la page et au sommet de l'échelle, au service militaire et à l'objection de conscience, aux urgences et au temps perdu, au jour et à la nuit, à l'heure du laitier et à celle de l'entraîneuse, à Castel Ganfolfo et dans la chambre la plus célèbre et visitée de Smolny, à Sibiu et à Napoca, à Cluj et à Hermannstadt, à Nagyszeben et à Târgu-Mureș, à l'encre noire et au blanc d'Espagne, au biniou et dans les bras de Niobé, au Mali et à Lima, à la maquette et à la reliure, au codex et au volumen, au qui et au que, au que et au dont, au porche de la cathédrale et au chevet de la même, au proche et au lointain, à la syntaxe et à la parataxe, à l'Oulipo et à CNN, au cœur des ténèbres et au jour solaire, au Kremlin et au Kremlin-Bicêtre, à la campagne et à la prison, au comique et au tragique, au couscous et au potjevleesch, au cœur et au cul, à contenter son père et à contenter tout le monde, à l'impératif catégorique et à la *n'est pas obligé*, au soleil des donzeaux boutonneux et à l'ombre des donzelles en fleur, à la limite et *in medias res*, au pire et au meilleur, à l'assaut de la redoute et tué dans un cimetière, en scène et dans le trou du souffleur, du monde entier et au cœur du monde, à la vie et au mode d'emploi, au jardin d'acclimatation et à la tour prends garde, à la Bastille et au Louvre, aux limites de la mer et au foulon, à la République de Mek-Ouyes et au royaume de nos nombrils, au Liban et à Bangui, au beurrier et à la broche, à la trouilloteuse et au lancer de confettis, au chalutier et à la boîte de sardines, à la prise d'otages et à la délivrance, à l'événement et à l'agence de presse, à l'agence de presse et à la page de journal, à la page de journal et à la certitude, au sourd et au bien entendant, à la fonte et au clocher, au sable et au rocher, à la table de multiplication et à celle de sustentation, aux préférences et aux répulsions, à la fabrication et au marketing, à la traduction littéraire et à celle de marketing, à Fives et à Plouk Town, au coiffeur et chez le théâtre, au grand cric et au petit croc, au petit bric et au grand broc, à la tisane et à la pertuisane, à l'impatience et à la réussite, à l'amour et au bâton, à la carotte et au cochon, au nourrain et à la prodigalité, au trapèze et à la chute, à Kafka et à l'achèvement, à Beckett et à la surprise, à la bassine en cuivre et au pot de confiture, à la fin du Monde-Mondes et à la celle des haricots en boîte, à la batterie de mitrailleuses et à la sarbacane lance-boulettes, au nord et au sud-ouest, à la sextine

de Daniel et à la chapelle de Rome, à l'incendie de forêt et à l'inondation des bois, à la lande et au rivage, à la roue de gruyère et à la râpe à fromage, à la candidature et à la prise de fonctions, à la une comme à la deux, à la force du poignet et à celle des choses, au sel et au poivre, à la vie et à la mort, au mariage et au divorce, autrement dit au four et au moulin, elle faisait tout de même un peu la gueule d'être laissée pour compte dans les marges des seuls souvenirs bien classés sans retour de la lectrice.

Cent soixante-treizième épisode

La jeune gériatre boudait, mais elle boudait activement. D'ailleurs, elle ne boudait pas n'importe où ; elle ne boudait pas n'importe comment ; elle ne boudait pas devant personne et en pure perte. Elle boudait, comme par hasard, du côté de la présidence, laquelle s'était déplacée en Danemark à Borreby, selon le petit jeu de chaises musicales désormais rituel, qui permettait de changer de région l'établissement de l'exécutif afin de satisfaire tour à tour toutes les populations.

La lectrice se douta aisément que jamais Agatha de Win'theuil n'avait eu la possibilité d'emménager en Danemark, trop occupée qu'elle avait été de ses épousailles à répétition (réelles ou en effigie), de sa DAE et de ses déprimés. L'intendance ne s'en était pas moins installée, comme si de rien n'était, dans le château en briques de style Renaissance qui avait été bâti en 1556 par le chancelier Johan Friis, non loin de Skælskør. Les chambres étaient prêtes. Les canards occupaient l'étang. Les harengs emplissaient les tonneaux jusqu'à la gueule assaisonnés de toutes les façons imaginables, rollmops ou marinade au vin blanc, sauce au curry ou tomato... Les tonneaux n'étaient pas encore en perce, mais les marteaux prêts à l'action, les verres de grande capacité ayant été briqués et citronnés de près pour ôter toute trace de calcaire.

Les divers secrétariats de la de Win'theuil étaient en place, les doigts en lévitation au-dessus des claviers.

Il ne manquait plus que la présidente (vice-présidente officiellement), son compagnon élu, à savoir Mek-Ouyes. Les ministres piaffaient de tout ce temps perdu, ne lisant que de très loin les dépêches que, de toute façon, ils ne pourraient traiter que de façon provisoire, et encore en prenant le risque de se faire taper sur les doigts dès que le pouvoir légitime serait vraiment, à nouveau, opérationnel.

Ça ne serait pas vraiment leur porter tort que d'affirmer que maints d'entre eux ne se mouillaient qu'à la de canards politiques, c'est-à-dire que leurs plumes les protégeaient autant que possible de toute compromission, voire de toute action, étant entendu que, surtout, rien ne saurait s'accomplir qui ne puisse être réversible.

La jeune gériatre était donc arrivée à Borreby à pied, sans passer par la Chine, avec une forme de discrétion qui forçait le respect et autorisait les gens perspicaces à douter de son authenticité. En deux mots comme en long et en large, elle ne s'exhibait pas et on ne voyait qu'elle.

La jeune gériatre, en particulier, rôdait autour des appartements, bureaux, chemins de promenade, salles de conférence, amphithéâtres divers qui avaient été conçus pour Agatha de Win'theuil par l'équipe d'architectes et de décorateurs désormais bien connus dans le Monde-Mondes. Ils étaient ceux qui transformaient en un tournemain un séjour réputé impossible en une résidence de rêve, propice au travail de la politique générale, à la réflexion et au débat.

Insensiblement, la jeune gériatre s'était approchée de ces professionnels du bien-être et s'était, couche après couche, insidieusement transformée en porte-parole d'Agatha, ce qui était purement et simplement une usurpation de titre. Si les hommes de l'art s'étaient laissé faire, c'était d'une part parce que la jeune gériatre était charmante (tout le monde le sait bien dans ce roman-feuilleton), et d'autre part qu'elle était de fort bon conseil, capable de surcroît d'anticiper de façon synthétique ce qui serait sans doute prochainement les réactions de la grande patronne quand elle daignerait rejoindre son poste.

– C'est ici, et pas ailleurs, qu'il faudrait m'accrocher ce grand miroir, disait-elle.

Le *m'*, on le voit, ne manquait pas d'air, d'autant qu'il était parfaitement assumé, et si naturel qu'en face on ne songeait même pas à le souligner par une question contestataire.

– Quant à ce lit de repos, faites-le un peu plus large, de sorte que le soleil puisse venir se poser sur la couette exactement à son lever qui correspondra par conséquent à celui de la dormeuse.

– Cela dépendra du moment de l'année, objecta un architecte.

– Permettez-moi d'anticiper, précisa la jeune gériatre. Je sais qu'Agatha de Win'theuil sera là dans vingt jours, pas un de plus, pas un de moins. J'ai étudié la course du soleil. Voyez plutôt.

Et, de fait, les calculs étaient convaincants.

– Puisqu'il en est ainsi, nous allons faire selon votre bon désir.

Et la jeune gériatre s'enhardissait.

Cent soixante-quatorzième épisode

Un jour, le chef du protocole, qui n'était pas tout à fait insensible à ses charmes, loin de là (sa chute de reins ne lui rappelait personne, à tel point elle était réussie), lui posa une question.

– Est-ce que je peux vous poser une question ?

– C’est fait, lui répondit la jeune gériatre.

– Pardonnez-moi, je suis au-dessous de tout et j’oublie tous les usages mek-ouyiens. Je reprends. Est-ce que je peux vous poser deux questions ?

– En avant pour la seconde.

– Je me défends d’avance qu’elle soit indiscreète. Mais nous commençons à bien vous connaître sous ce nom de « jeune gériatre ». Est-ce qu’à tout hasard vous n’auriez pas, par-dessus le marché, un prénom ? Un prénom ou un nom, ou les deux, qui ne seraient pas semblablement affectés par une signification oxymorique...

– *Forget it*, dit la jeune femme. Et, comme disait John Cage, c’est sans doute une très bonne question mais je ne veux surtout pas l’abîmer par une réponse.

Et le chef du protocole replia sa curiosité pour superviser les éclairages de la grande salle du conseil, Agatha de Win’theuil ne supportant pas de recevoir dans la figure la moindre incandescence d’ampoule.

Pourtant, la très élégante dérobade jeune-gériatrique à la question du prénom n’avait pas entièrement satisfait l’inconscient de celui qui devenait tout doucement amoureux. Il revint à la charge à petits pas qu’il croyait habiles, rusant en appelant l’objet de ses feux de plusieurs prénoms successifs :

– Aline !

Pas de réponse.

– Ségolène !

La jeune gériatre ne tournait pas la tête.

– Christinette !

Nulle moufte.

– Marie-Bénédicte !

Rien. Elle ne pivotait pas ses belles épaules. Rien à faire de rien à faire.

À nouveau, le chef du protocole ravala sa curiosité, remit dans son pantalon à pinces tout ce qui le taraudait et s’occupa de choisir sur catalogue une collection de nappes, serviettes et assiettes pour les grandes comme pour les petites réceptions à venir. Agatha de Win’theuil ne supportait plus de manger sur des tables toutes blanches, arguant que la luminosité était trop forte et que la chair du homard était meilleure sur fond rouge.

La réponse à sa question intervint par le plus grand des hasards, ou du moins le crut-il. Un jour qu’il était excédé à la seule idée de savoir que le nombre d’initiatives qu’il avait dû prendre sans pouvoir en référer à sa patronne avoisinait le demi-millier – elle ne répondait à aucune sollicitation pourtant dûment adressée au Vatican – il s’écria, pour lui-même, sans bien se rendre compte qu’il parlait à haute voix :

– Que vous me faites souffrir... Agatha ! Oh, Agatha !

Ce qu’entendant, la jeune gériatre, qui se trouva dans la même pièce, tourna vivement la tête comme on fait par réflexe lorsque son prénom est lancé et qu’on le prend pour soi. La jeune gériatre était habile. Elle joua à merveille la confusion. Le chef du protocole était amoureux. Il eut d’abord un sourire rayonnant, puis se mordit la lèvre et se confondit en excuses pour avoir découvert ce secret désormais partagé :

– Je serai muet comme une tombe, dit-il d’un air entendu.

La jeune gériatre jeta deux ou trois regards autour d’elle afin de s’assurer que nul n’avait été témoin de la scène. Elle parut rassurée (alors qu’elle n’ignorait pas qu’un

artisan tapissier avait tout entendu) et prit le chef du protocole à part pour l'emmener dans un boudoir où ils seraient tranquilles (elle n'ignorait nullement que la cloison du boudoir était mince et qu'un plombier qui aurait dû travailler derrière y faisait à ce moment sa sieste).

– Écoutez, dit-elle, ce qui est fait est fait. Vous savez la vérité. Oui, mon prénom est Agatha. Vous comprendrez que je n'aie pas vraiment voulu ébruiter cette malheureuse coïncidence. Maintenant, advienne que pourra ! Si vous pouvez garder le secret, j'en serai évidemment rassurée. Donc, je vous le demande. Ne m'appellez jamais Agatha, s'il vous plaît. N'utilisez jamais ce prénom qui est le mien depuis le jour de ma naissance !

Et ce disant, la jeune gériatre parlait si fort que le chef du protocole se sentait obligé de lui faire des signes *piano piano* avec la main, comme s'il était un chef d'orchestre.

Cent soixante-quinzième épisode

La jeune gériatre continua avec conscience à faire de Borreby un excellent repaire pour le pouvoir suprême. Insensiblement, par commodité, elle s'installait dans des lieux qui ne lui étaient pas légalement réservés. Son cher chef du protocole, ou plutôt le chef du protocole auquel elle était si chère, ne manquait jamais de lui donner un petit coup de pouce décisif pour que le fait de s'installer dans un bureau ne soit plus affecté d'un caractère provisoire. Il ne lui disait pas « Agatha », mais le pensait si fort que bien des subalternes croyaient l'entendre et qu'ils auraient souvent mis leur tête à couper qu'ils l'avaient entendu. De ce fait, il n'était pas rare que dans les couloirs, à mots couverts ou pour plaisanter de façon bienveillante, il fût question de la jeune gériatre sous le nom d'Agatha.

La jeune gériatre se gardait bien d'en rajouter. Elle buvait secrètement du petit lait et poursuivait son travail de fourmi qui recueillait l'estime générale.

Un soir, tandis que le chef du protocole avait dans les pattes une journée infernale où il avait dû repousser *sine die* vingt-cinq demandes d'audience avec Agatha de Win'theuil, toutes plus importantes les unes que les autres, il sortit de ses gonds avec un type assez désagréable qui avait prétendu forcer la porte de son bureau. C'était un casuiste, qui se présentait même comme « casuisticien » (« à sa mémère », pensait in petto le chef du protocole) et prétendait avoir un mandat du GCÉMM, le Grand Conseil de l'Éthique du Monde-Mondes pour poser un cas à la première dame. « Si seulement Mek-Ouyes avait été présent, songeait le chef du protocole, c'était exactement le client dont il n'aurait fait qu'une bouchée en protégeant Agatha de Win'theuil. » Mais Mek-Ouyes était loin. Il fallait faire sans lui.

– J’ai mes lettres de créance. Je les ai déposées sur la crédence. J’exige de voir sur-le-champ Agatha de Win’theuil.

– Tenez, dit le chef du protocole en ouvrant le rideau qui séparait du sien propre le bureau actuel de la jeune gériatre, la voilà.

L’imbécile le crut, pénétra dans la pièce avant même d’y avoir été invité, baisa la main de la fausse Agatha qu’il regarda à peine et lui dit tout à trac :

– Je ne veux surtout pas vous faire perdre votre temps. Je suis simplement mandaté pour vous poser un cas de conscience. Je ne serai pas long, quant à moi. S’il en est de même pour vous, c’est une affaire de cinq minutes.

– Les cas de conscience, c’est ce que je déteste le plus au monde, dit sèchement la jeune gériatre.

– Hé oui, c’est une réaction assez courante... Il n’en est pas moins vrai que leur anticipation théorique constitue un excellent entraînement à la chose, pour le jour où ça vous tombe dessus sans crier gare et que vous risquez de vous retrouver dans la panade.

– Je crains le pire, mais allez-y.

– C’est très simple, admettons que je vous donne le choix... Admettons que vous ayez une fille et une chatte, une gentille petite fille brune et une craquante petite chatte blanche : il n’est pas nécessaire que vous ayez effectivement une fille et une chatte, il est nécessaire que vous imaginiez que vous aimez infiniment la fille et la chatte que je vous demande d’avoir auprès de vous. Bon. Maintenant, si je suis un tortionnaire un peu facho et que, par pur sadisme ou stratégie totalitaire, je vous tue ou ne vous laisse partir libre qu’à la condition que tuiez la chatte ou la fille, laquelle allez-vous choisir ?

– Je choisis de vous casser la gueule, dit la jeune gériatre en giflant le casuisticien à toute volée.

L’homme était tellement éberlué, sonné et déséquilibré qu’il ne sut quoi dire et se laissa raccompagner par le chef du protocole qui se frottait les mains mentalement.

– Vous n’y allez pas par quatre chemins à refuser de couper les cheveux en quatre, dites-moi.

– La casuistique est le nœud gordien. Il n’y a pas deux manières de le dénouer.

– Vous voyez les choses clairement.

– Certaines.

– Pas toutes ?

– Nous verrons cela.

– Permettez-moi de vous admirer, Agatha.

Cette fois, le nom était lâché.

Cent soixante-seizième épisode

Le chef du protocole dit, un matin, à la jeune gériatre que lui-même n'était que le chef du protocole, pas le Premier ministre, pas ministre d'État et pas davantage ministre simple, et qu'il voulait absolument la présenter à Dupardon de Lampaulski qui n'était plus Mgr, et même loin de là puisqu'il avait défroqué. Bien plus, DdeL s'était séparé de l'Église en fanfare et se considérait à présent comme anti-pape, anti-clérical affirmé, satano-serviteur de proximité et pamphlétaire permanent de la question du célibat des prêtres, l'encyclique *Cubite cum doña Ferentes* se retrouvant être l'objet de toutes ses haines et de toutes ses critiques. Son argumentaire partait du fait que la chasteté avait été, de tout temps, le lieu d'un combat, que, certes, dans la grande majorité des cas, ç'avait été un combat perdu pour le corps du prêtre mais pas forcément pour son âme, laquelle pouvait à bon droit se targuer d'avoir manifesté une force incommensurable. Pouvait-il rester la moindre parcelle de libre arbitre si l'enjeu de ce vrai conflit avait encycliquement disparu ?

Or, Dupardon, qui avait, la lectrice s'en souvient, la confiance d'Agatha de Win'theuil, avait tout naturellement gagné le groupe de pouvoir intérimaire sans pourtant en avoir obtenu le moindre mandat.

Lorsque Lampaulski serra la main de la jeune gériatre, il se souvint d'elle aussitôt, bien qu'ils ne se fussent rencontrés que de loin. Il dit :

– C'est extraordinaire. On ne m'avait pas menti. Vous ressemblez extraordinairement à Agatha. N'êtes-vous pas un tantinet caméléone ?

– Pour que je sois caméléone, il faudrait qu'Agatha fût ici et que je sois grimée sur son dos...

– ... et, je ne le sais que trop, elle n'est point dans les parages, fronça les sourcils un DdeL qui ressemblait soudain à un harfang. Je ne vous cache pas que je suis extrêmement inquiet des nouvelles qui me parviennent du Vatican. Je me suis laissé dire, par les quelques informateurs que j'ai heureusement conservés au sein de la grande basilique, qu'elle a été prise en mains par toute une bande de théologiens, dont les vertus théologiques sont pourtant quelque peu émoussées par la permissivité qui règne à présent autour du trône de Pierre. Ce qui signifie deux choses...

– Lesquelles ?

– J'y viens. Premièrement, Agatha de Win'theuil ne reviendra pas aux commandes de longtemps. Deuxièmement, dans quel état ?

– Voulez-vous dire dans quel état ou dans quel État ? dit la jeune gériatre. Car à l'oral il est difficile d'apprécier la différence entre une lettre capitale et une bas de casse.

– Si je vous disais que je voulais dire les deux, Jeune Gé...

– Votre analyse de la situation, dont je respecte évidemment la probable perspicacité due à votre longue expérience, ne pèche-t-elle pas par une sous évaluation d'un élément important ?

– De quel élément important veut parler votre tournure interrrogative ?

– Mek-Ouyes, bien entendu. Je ne sache pas que le bonhomme soit particulièrement intéressé par les bondieuseries de l'ici-bas...

– Mek-Ouyes est intéressant, je suis bien placé pour le savoir, mais c'est essentiellement un laissez-faire. Du moment qu'il peut continuer à observer les faits de société sans mettre en danger son existence élémentaire, il est tout à fait capable d'avaler des kilomètres linéaires de couleuvres dont le premier venu n'aurait pas accepté d'enfourner le premier mètre !

– Alors, que faire ?

– Eh bien, c'est à la fois très simple et très compliqué, si vous voyez ce que je veux dire.

– Par quoi voulez-vous commencer ?

– Par le plus simple. Jouons les intérimaires. Vous et moi. Nommez-moi Premier ministre. Je vous nomme présidente. Je serai votre Premier ministre, vous serez ma présidente. Nous n'aurons ainsi rien à nous reprocher. Nous travaillerons. Ce ne sera pas le suffrage universel qui vous fera présidente, mais seulement moi, qui, de mon côté, ne serai qu'un bénévole conscient de l'urgence de la situation. Agatha de Win'theuil de retour reprendra les clés du Monde-Mondes sans que nous l'en empêchions.

– Elle sera furieuse.

– Probablement.

– Elle nous arrachera la peau des mains que nous aurons trempées dans le cambouis.

– Pas si nous avons fait du bon travail.

Cent soixante-dix-septième épisode

– Sera-t-elle dans une humeur à reconnaître un bon travail ?

– Prenons le risque. Le chef du protocole a confiance en vos qualités éminentes, Agatha.

– Je vous demande pardon, Dupardon ?

– Je vous l'accorde.

– Comment m'avez-vous appelée ?

– Vous avez fort bien entendu. Cela m'a échappé, et je ne le regrette pas. Je ne lutterai pas contre des récidives de ce... de ce presque lapsus. Mais travaillons, plutôt, en attendant. Que pensez-vous qui soit urgent, pour le Monde-Mondes ?

– En vérité, les urgences, ce n'est pas tellement mon truc.

– Tout de même, à quoi pensez-vous ?

– Je pense que vous et moi, nous devrions nous livrer à un strip-brainstorming.

– Qu'est-ce que c'est que ça, un strip-brainstorming ?

– Vous savez ce qu'est un brainstorming !...

– Vous voulez dire un remue-ménages.

– Si vous voulez. Alors disons un remue-ménages-effeuillé.

– Je crains de comprendre ce que vous avez derrière la tête, charmante petite effrontée. Ignorez-vous mon âge de canonnier ?

– Vous voulez dire canonique. Ignorez-vous que je suis gériatre ?

– Dois-je comprendre que chaque fois que l'un de nous deux, alternativement, émet une idée de saine gouvernaille il convient qu'il ôte par la même occasion l'un de ses vêtements ?

– C'est presque ça, mais pas entièrement. J'aimerais mieux une idée qui serait confirmée par le geste de déshabillage de l'interlocuteur. Le choix du vêtement à ôter entrant même en écho sémantique avec la proposition à caractère politique (au sens large évidemment).

– Oui, c'est intéressant. Eh bien, allons.

– Pour tout dire, je crains que nous ne soyons pas assez couverts. Si je vous disais que dès que vous aurez émis trois idées, je serai complètement dévêtue...

– Ce n'est pas possible... Ai-je bien saisi ? Faut-il compter vos jolies chaus-sures comme deux vêtements ?

– Mais oui.

Dupardon de Lampaulski eut une roseur aux joues qui était des plus attendris-santes. Un témoin eût senti son imagination venir à ébullition. Il déglutit en scru-tant la robe en soie rouge à plissés de la jeune gériatre et dit, luttant visiblement contre une pente savonneuse :

– Vous savez que le chef du protocole est amoureux de vous à en perdre tout protocole...

– Je le sais. D'ailleurs je lui a promis aussi quelque chose qui le satisfera sans aucun doute et ne me désolera pas, de mon côté. N'ayez donc aucune crainte sur ses réactions éventuelles. D'ailleurs, il est aujourd'hui en mission à Copenhague. Il n'aura à savoir que le résultat de nos cogitations, pas le processus. Rendez-vous ici même dans un quart d'heure, et vêtus comme des lapons.

– Combien de couches ?

– Combien d'unités enlevables ? Une quinzaine...

– Un quinzaine.

Une quinzaine de minutes plus tard, les deux complices étaient de retour dans un accoutrement qui tranchait de beaucoup avec la décontraction des précédents. Ils s'installèrent face à face, chacun assis dans un grand fauteuil. Dupardon de Lampaulski suggéra qu'..., oui, qu'Agatha de Win'theuil commençât. Celle-ci accueillit le nom comme si elle n'en comprenait pas l'importance décisive et pro-posa, après très peu de temps de réflexion :

– Je pense que, dans le Monde-Mondes, il faut encourager l'adoption de papiers d'identité qui soient des papiers d'identité, non pas individuels, mais collectifs.

– Oui, c'est à étudier, dit DdeL en ôtant, façon de « tirer son chapeau », son bonnet à oreillettes d'où sortit en avalanche sa belle chevelure cotonneuse. Quant à moi, j'estime que, dans le Monde-Mondes, il serait bon de développer la produc-tion de bicyclettes increvables, indéchaînables et indésellables en quantité telle que leur libre utilisation soit d'une simplicité indépassable.

La jeune gériatre agathisée hocha la tête en abaissant son épaule droite, puis

son épaule gauche, de sorte que son manteau de fourrure de fausse taupe choie à ses pieds, emporté par son seul poids.

– Je considère, poursuivit-elle, que les Monde-Mondiens auraient avantage à apprendre, dès l'école maternelle, à se pencher sur la cuisson des confitures qui présentent l'avantage capital d'être une façon douce de faire des conserves et de lutter contre les gâchis alimentaires.

Dupardon de Lampauski se lécha les babines et envoya valser sa chaussure droite du côté de la cheminée où brûlait un bon feu. Le projectile s'arrêta devant le foyer comme s'il croyait encore au Père Noël.

Cent soixante-dix-huitième épisode

Dupardon de Lampauski avait des pieds fort étranges, dont les ongles se recourbaient sur la face de l'orteil comme un capot de Volkswagen. Il inspira un grand coup et lâcha, tout d'un souffle, une longue phrase :

– Je crois bien que l'argent et la sexualité, dans le Monde-Mondes, sont deux phénomènes qui auraient avantage à perdre leur statut dominant tout autant que leur interrelation permanente, sachant que lorsque j'aurai eu dit cela, je n'aurai pas dit grand-chose, évidemment, et puis décréter là-contre n'a pas beaucoup de pertinence, mais du moins pourrions-nous espérer qu'il soit plus souvent parlé d'autre chose, tout de même, on peut rêver, et par conséquent subventionner.

Agatha de Gériatre acquiesça visiblement à ce qu'elle entendait et se retrouva, pour la peine, les bras nus, effilés joliment, le buste n'étant que partiellement couvert d'une résille de laine grise qui paraissait aussi chaude que légère. Elle repartit, du tac au tac :

– La République du Monde-Mondes descend d'une infinité de républiques. Les histoires de cette descendance, il est souhaitable de les raconter tous les jours au moyen des meilleurs documents, de sorte qu'une Histoire, relativement évolutive, puisse peu à peu ne pas cesser de se constituer (elle a commencé depuis longtemps !).

Sur quoi DdeL se retrouva les jambes très nues, près du feu, pour se les chauffer en disant :

– Je ne sais si la gériatre que vous êtes sera d'accord avec moi, mais les voyages du tourisme de masse ont une fâcheuse tendance, depuis déjà quelque temps, à déformer la vieillesse, qui par exemple aime aller au Maroc mais trouve que c'est une place où il y a trop de Marocains. Il faut restreindre le droit au voyage de tous ceux qui auront été pris la langue dans le sac de critiquer la nourriture traditionnelle locale qu'ils n'ont même pas goûtée ou d'avoir mis dans le même sac tous les naturels au prix de généralités agressivement détestatrices.

A.-la-jg sourit avec condescendance de cette volonté coercitive, dont elle ne voyait peut-être pas la faisabilité, mais eut l'élégance, doigts après doigts, le plus lentement possible, d'ôter ses gants noirs.

– Parlons du cuivre, des réserves de cuivre dans le Monde-Mondes, des mines de cuivre. Il y a beaucoup de cuivre, mais pas assez d'instruments à vent qu'on appelle cuivres. Si les réserves de cuivre diminuent, recyclons les tuyauteries défectueuses pour faire des trombones à coulisse et recyclons les instruments défectueux et les clairons pour en faire des tuyauteries dont le bruit sera de l'art.

S'émerveillant de l'invention agathariatre, Lampaulski saisit des deux mains, à hanche opposée, les pans de son pull-over, lequel lui cacha la tête un instant et la fit même tomber au passage, comme s'il la décollait : tour de magie qu'il avait appris naguère à Saint-Denis et qui faisait toujours rire. La tête qui avait roulé était parfaitement imitée de la sienne et la vraie était rentrée dans les épaules, masquée par un autre pull-over.

– Mek-Ouyes n'a plus une influence déterminante sur le roman-feuilleton *La République de Mek-Ouyes*. Je suggère qu'on le renvoie quelque temps à son cher volant de camion... par exemple pour transporter du cuivre, après tout pourquoi pas ? Au nord du Chili, par exemple.

La jeune gériatre fit un peu la moue, mais ne disconvint pas que l'éventualité se défendait, s'il fallut en croire, du moins, le tremblement de sa poitrine qu'un petit rire accentuait.

– Je ne dis pas que je n'irai pas avec lui, cher Premier ministre... En attendant, je défendrais volontiers l'idée que l'on supprime complètement, et par tout le Monde-Mondes, toute espèce d'escalier mécanique par quoi le scandale de la dégénérescence des jambes humaines va forcément arriver, ou plutôt qu'on remplace leur entraînement électrique par un entraînement réellement mécanique effectué justement par les jambes humaines qui bénéficient dudit escalier. Lançons les ingénieurs sur cette piste !

Dupardon s'était mis torse nu et assumait très bien sa musculature tablette de chocolat (fondu). Il s'écria :

Cent soixante-dix-neuvième épisode

– Non à Thélème !

La nudité leur coûta plusieurs idées nouvelles liées aux questions souvent sordides de voisinage, mais comment interdire le voisinage ? Ils tournèrent autour d'un concept nommé « la guerre *de* la paix ». Ils recommandèrent la fondation de groupes : « Poètes *avec* frontières » ; « Commerce *avec* frontières » ; « Désirs *avec* entraves ». Ils conspuèrent la jalousie en encourageant la moquerie

à son rencontre. Ils se souvinrent que l'Histoire était un travail dans l'avenir... Ils se considérèrent et virent qu'ils étaient nus.

Alors, tout alla très vite, ils se serrèrent chastement la main, se rhabillèrent de façon fonctionnelle, et il y eut un pouvoir en place.

Ils commencèrent par des nominations. Le chef du protocole fut nommé ministre porte-parole et grand organisateur des réunions et audiences. La jeune gériatre Agatha le nomma d'un baiser de bouche dont l'humidification était un vin de vigueur. Un ancien obscur vice-secrétaire de cabinet de Mek-Ouyes, qui avait des qualités de discrétion mais pas mal d'ambition, se vit propulser commissaire des peuples à la nationalité. Une blonde magnifique, d'une intelligence éclatante et quasi réflexe, qui pétait la santé, fut désignée pour l'éradication du romantisme. On demanda à un nain de faire faire au Monde-Mondes un pas de géant en direction de la santé globale. L'économie échut à Julius Watzki qui n'était pas qu'un libéral, mais aussi un fin observateur des flux dont il professait la nécessaire détente. Il y eut quatre vice-ministres de l'Éducation rattachés à un super-ministre de la Recherche des Connaissances, etc., etc.

Bref, c'était un authentique gouvernement, comme n'en avait pas connu le Monde-Mondes depuis bien longtemps.

Chaque matin, désormais, Dupardon et Agatha faisaient le point de leurs initiatives et des rapports quotidiens que leurs ministres leur adressaient. Ceux-ci étaient fortement encouragés à ne pas rester les deux pieds dans le même sabot à Borreby, même s'il était agréable d'y déguster le hareng et de courir dans les bois à pied ou à cheval.

- Des nouvelles du Siège ?
- Ils n'ont pas vidé les lieux.
- La pompe n'a pas fini son travail...
- C'est une affaire qui sent mauvais.
- D'aussi petits besoins, ça se fait toujours sentir !
- Rien d'autre ?
- Il se remet à bêtifier.
- Vous voulez dire « béatifier » !...

– Oui, bien sûr. Dix mille dans la seule journée d'hier. Exclusivement des couples.

- Mariage oblige.
- Évidemment.

Ce dialogue assez obscur était motivé par la lecture de dépêches émanant d'un manant qu'on appelait Missié Dominicié et qu'on avait envoyé au Saint-Siège (Dupardon ne disait plus jamais le « saint » de Saint-Siège, comme il refusait absolument le « sainte » de Terre sainte). L'espion, puisqu'il faut appeler un chat un chat, fournissait chaque matin une dépêche sur l'actualité de la grande cérémonie qui avait l'ambition de faire oublier le mariage d'Agatha de Win'theuil et de Mek-Ouyes. Dupardon, qui gardait cette affaire dans la glotte, inavalée, comme un échec personnel, fulminait.

– Comment une femme aussi rayonnante qu'Agatha de Win'theuil peut-elle épouser ce branquignol tiaré de Boabdil VII qui n'a pas inventé le laurier-rose ?

- Vous savez bien que la laisser faire nous autorise tout notre temps, DdeL !

Qu'elle nous permette ainsi de faire notre office tranquillement est à coup sûr la meilleure chose qui soit. Plus la cérémonie durera et plus nous aurons de chances de lui remettre dans les mains, le moment venu, un Monde-Mondes en bon état de marche. Je veux dire lorsqu'elle nous reviendra éclairée.

– Qui vous dit qu'elle ne reviendra pas avec son pape ?

– Mek-Ouyes ne la laissera jamais faire une chose pareille.

– Je n'en suis pas aussi sûr que vous, Agatha.

– Ça va dépendre du travail de notre grande blonde splendide qui devrait bien prendre le chemin de la botte ou péninsule et instiller quelque poil à gratter dans les chasubles de la noce...

– Vous voulez dire que vous l'avez déjà envoyée ?

– Mais bien entendu. Il me semblait que notre conversation d'hier ne laissait pas planer le moindre doute sur cette nécessité. Allez-vous me détromper ?

– Certes non. Sachez plutôt que je n'ai jamais vu une femme d'État aussi performante, chère.

– J'accepte le compliment car je sais de qui il émane, cher.

Cent quatre-vingtième épisode

Alors, Borreby fut une ruche admirable, au centre de laquelle régnait la jeune gériatre que chacun désormais confondait avec Agatha de Win'theuil, non sans enregistrer l'insigne bénéfice d'un caractère beaucoup plus amène. Les fonctionnaires travaillaient avec enthousiasme, traversaient les couloirs d'un pas énergique, dossiers en mains, rapports à la lèvre, objections de conscience possibles et même recommandées :

– Heu... la peine de mort pour les suicidés qui se ratent, vous y tenez vraiment ?

– C'était une idée de Dupardon, à fonction surtout dissuasive. Notez cela : fonction dissuasive. Exécution. Enfin, je me comprends, pas d'exécution, justement... en aucun cas.

– Naissances d'esturgeons dans la mer d'Aral, faut-il lancer l'information ou attendre encore ?

– Lancez !

– Tentative d'établissement d'une frontière au milieu du Tassili...

– Intervention immédiate ! Libre circulation d'abord... Cassez la barrière. Tenez-moi au courant, je suis à la bourse. Vous trouverez un moyen.

Agatha-la-jg était quelqu'un dans le genre du mari de Joséphine : elle ne s'appelait pas Napoléon, mais pouvait mener plusieurs lièvres à la fois.

La jg-Agatha se dirigea vers la vaste salle des cotation, qui avait été aménagée dans la plus grande grange. Au centre de la pièce trônait la « corbeille », avec ordinateurs, écrans géants, écrans modestes, tableaux lumineux, dont les informations chiffrées changeaient à tout instant. Des cris, des doigts levés, des invectives moins authentiquement violentes qu'elles ne le paraissaient. On annonçait des chiffres, ceux de la faim dans le Monde-Mondes, le taux de sans-abri dans les régions froides, les accidentés de la route... Les aboyeurs, qui étaient intéressés pécuniairement à la baisse de tous ces indices, rivalisaient de clameurs et de surenchères. Ils appelaient leurs séides sur des téléphones cellulaires et reportaient ici et là les informations toutes chaudes. En cas de hausse, on les voyait très bien perdre la face, la pile et le listel. Une formidable concurrence agitait tous ces corps et ces cerveaux mobilisés : tout pour que les cancers se maintiennent à un niveau bas, signe que la prévention commençait à fonctionner ; plus un seul mort par balle à l'horizon de cinq années, où en sommes-nous ?

– Les viols ?

La jeune Agatha gériatre s'adressait à un courtier qui se désespérait devant une courbe stationnaire, et encore en trichant un peu.

– Si nous n'établissons pas la distinction entre le viol conjugal et le viol extra-conjugal, nous n'y arriverons pas...

– Pas question. Il faut agir sur le principe.

– Je voudrais vous y voir !...

– Oh ! mais j'y suis, j'y suis toujours... Et la forêt ? disait-elle à un autre. Combien d'unités de plus ?

– Ça reforeste bien au centre de l'Afrique. En Amazonie, c'est plus dur. Il y a encore des descendants de bandits qui se sentent bandits. Nous allons être contraints à une intervention.

– Agatha, s'il vous plaît, vous qui connaissez bien le troisième âge...

– Je ne connais plus le troisième âge. À présent, les âges, je les connais tous. Les âges, nous devons les aider relativement les uns aux autres, avec un souci d'équilibre sans injustice.

– Pas simple.

– Où en est l'évolution de la poediversité ? de l'artodiversité ? de la novello-diversité ? Les traductions se multiplient-elles au service de la linguodiversité ? Est-on prêt primer des romans hors moule, des poèmes hors norme ?

– On avance.

– C'est quoi, là, cette courbe descendante ?

– Elle représente le total des populations d'au moins deux mille âmes qui professent l'impossibilité de vivre en paix avec une autre population. Ça diminue, mais il y a des coriaces.

– Pointez-les, afin que nous puissions aller les haranguer jusqu'au pied de leurs bunkers mentaux.

Comme Agatha était belle à voir ! Tout son être était tendu au service de l'action, un être survolté sans substances survoltantes : ce qu'on appelle la pleine possession de ses moyens... Légèreté, rapidité, exactitude, visibilité, multiplicité, consistance. Six qualités pour le prochain millénaire.

Cent quatre vingt-unième épisode

Jiji, je, romancier-feuilletoniste, suis bien embarrassé car ayant hier terminé mon épisode quotidien par le recopiage sans gloire des six qualités choisies par Italo Calvino pour illustrer l'art des lettres dans le prochain millénaire (aujourd'hui, nous y sommes), leur développement prévu ici demande la relecture des *Sei proposte per il prossimo millenio*, dits en français *Leçons américaines* – en fait, je n'en lirai que cinq, puisque Calvino n'a pas eu le temps, avant sa mort, d'écrire la sixième – et la manière dont je vais estimer la pertinence des six qualités relativement à mon personnage de jeune gériatre et accessoirement à ce roman lui-même.

La matière de cet épisode attendra donc un peu et viendra ultérieurement sous forme de note.

Légèreté¹, rapidité², exactitude³, visibilité⁴, multiplicité⁵, consistance⁶.

1. *Légèreté*. La jeune gériatre est bien placée pour cette qualité. Entendons-nous bien, cela n'a rien à voir avec le poids ni aucune espèce de régime. En tant que gériatre, elle est en contact permanent avec son contraire. C'est l'expérience de la pesanteur qui crée le désir de légèreté. Elle déplace les montagnes qui ne peuvent plus se déplacer elles-mêmes. De même, le roman-feuilleton, écrit au jour le jour, s'allège de par sa quantité ou du moins allège son enjeu puisque les tracas sont largement oubliés sur-le-champ. Dans l'un et l'autre cas, la légèreté est dynamique et non passive – si on ne s'illusionne pas complètement.

2. *Rapidité*. Il s'agit de tout autre chose que le stress et l'affolement. La rapidité est-elle fille de la légèreté ou sa mère? Probablement les deux. Quoi qu'il en soit, Calvino s'occupant dans ses leçons d'une qualité commence ou finit toujours par faire l'éloge de son contraire, alors on est bien avancé... La rapidité des voyages dans *La Rép. de Mek* est incontestable. Et la pres-tidigitation est une compétence de romancier, avec le tir à l'arc. Le Mérimée de *Mateo Falcone* n'est pas personne dans la gloire de cette manière de faire. Le but est mon commencement.

3. *Exactitude*. Donc, les valeurs, les notions sont doubles. Les nations y auraient intérêt, elles aussi. « Seul astre exact un livre », ainsi que Michelle Grangaud anagrammisa l'énoncé « l'avenir est au lecteur ». Queneau parle de textes « fertiles en comptes exacts ». La jeune gériatre sait de quoi elle parle. Elle sait son âge et celui de ses clients. Elle a des notions d'Histoire. Même si elle n'a pas tout à fait la mémoire des dates, elle sait parfaitement où les trouver en cas de besoin.

4. *Visibilité*. Ainsi, l'imagination pourrait être définie comme une vision nette, les yeux fermés, de certaines choses. Soit. La vision nette, les yeux ouverts, a sûrement aussi des qualités. Être doué de regard plutôt que de visibilité est mon ambition. Le champ du roman (mais tout aussi bien de la poésie) peut aller de l'observé à l'inobservable, d'accord. Mais il n'y a pas de place pour l'inobservé. Rien à inobserver ! Bien noter cette observation.

5. *Multiplicité*. Je ne suis pas sûr que *La République de Mek-Ouyes* puisse être décoré du titre d'hyper-roman, en dépit de sa multiplicité manifeste. Pour cela, il est par trop « troupeau d'oies ». Lui manque la complexité organisatrice formelle à laquelle il n'a pas voulu recourir, se vouant tout entier à une façon un peu bulldozer de sa composition. Il en va autrement des personnages eux-mêmes qui, alors, oui, sont des savonnettes, sont des caleulottes, sont des fonctions multiplicatrices, diviseuses, soustractives, additionneuses...

6. *Consistance*. Ceci est le chapitre vide que je ne vais pas abîmer par un remplissage.

Cent quatre vingt-deuxième épisode

– Je suis désolé de vous déranger, mais il y a un problème, jeune gériatre, dit Dupardon en négligeant d'apercevoir le chef du protocole passablement déshabillé sur les genoux duquel se trouvait la dame que nul ne forçait.

– Vous ne nous dérangez pas. Enfin si ! vous nous dérangez. Mais le devoir avant tout. Le sexe n'a pas d'importance. On aura toujours le temps.

– Rajustez-vous, tout de même.

– Sans plaisir.

– C'est urgent.

– Bon, voilà, voilà... Alors, ce fameux problème ?

– Il y a des protestataires.

– C'est signe qu'il y a de la vie. Que veulent-ils ?

– Ils vous reprochent, à la place que vous avez conquise, de ne pas avoir été élue. Ils pensent que vous êtes une usurpatrice.

– Une simple intérimaire ne peut pas être une vulgaire usurpatrice...

– Vous prêchez un convaincu, mais comment étendre autour de nous le domaine de la conviction ?

– Il faut recevoir une délégation.

– Je ne suis pas sûr qu'ils soient à désigner des délégués. Ils s'affirment « démocrates directs ».

– Alors, pas de circonvolutions.

– Leur cortège est encore à cinquante kilomètres. Ils veulent voir de leurs yeux. Ils veulent analyser par eux-mêmes. Ils veulent se faire une idée.

– Préparons-nous. Préparons-leur un pique-nique. Voyons... Hareng au curry ; hareng au genièvre ; hareng au vinaigre ; hareng chaud ; hareng froid ; hareng d'oignon ; Tuborg ; pain de seigle ; pain de son ; pain d'épeautre ; beurre de baratte ; raifort ; radis noir ; radis blanc ; radis beurre ; hareng à l'aneth ; aneth à l'amiable ; harengs roulés ; harengs rangés dans une terrine ; harengs champignons ; harengs aux cornichons doux ; harengs aux cornichons aigres ; jus de poire ; kvas.

– C'est ce qui s'appelle ne pas se moquer d'une délégation !...

– Ma mère m'a toujours dit qu'il fallait avoir de la considération pour les protestataires. Ils manifestent leur intérêt pour la collectivité, même en défendant des intérêts propres. Cela mérite toujours d'être souligné et valorisé. Il convient de les nourrir avant tout échange. Mais, je regrette d'avoir à vous contredire, ils ne sont pas à cinquante kilomètres. Tout juste à trente.

– Comment le savez-vous ?

– L'expérience de la transhumance. Apparemment, vous ne savez pas comment on apprécie l'arrivée d'une foule qui respire et qui gronde, qui arrive en grondant et en ébranlant les sols.

La jeune gériatre avait collé une oreille sur le sol. Elle avait humé l'air. Elle avait agrandi le pavillon de ses oreilles en lui rajoutant ses mains ouvertes. Elle avait goûté l'eau du canal du bout de la langue.

– Il n'y a rien à dire, il s'agit d'un peuple. Il n'y a pas l'ombre d'un doute. J'en

suis heureuse, ils n'ont pas l'intention de se moquer de nous. L'air ambiant s'est réchauffé. Le vent d'est dominant a été contrarié par ce souffle de l'ouest. Si vous tendez sérieusement l'oreille, vous ne pourrez pas ne pas entendre la rumeur des manifestants. C'est tout différent de celle d'une armée. La rumeur n'est pas agressive, elle est réflexive. Elle n'attend rien des armes de poing ou des uniformes. Les slogans, la parole, la réflexion : ce sont là leurs seuls atouts, l'énergie qu'ils cachent derrière leurs mains nues. Ce shimmy sous la plante de nos pieds, vous le sentez ? Il ne fera pas de tremblement de terre pour autant. C'est un simple coup de semonce. Aucun bâtiment ne s'en trouvera ébranlé. Il ne nous jettera pas à terre, ne rompra pas les racines des chênes. C'est une démonstration. Fort comme une démonstration. Puissant comme une solution.

– Voilà quelqu'un qui n'a pas peur du peuple ! admira Dupardon de Lampaulski qui en avait tant vu, dans sa longue existence, des pétoches de gens de pouvoir.

– Le ciel lui-même a changé de couleur, en rajouta j Agatha g une couche.

– C'est peut-être seulement à cause de l'heure... objecta le chef du protocole qui n'aimait pas qu'on fît fi des qualités du ciel, lequel mettait un point d'honneur, chaque jour qui se faisait lui-même, à observer les conventions naturelles, les lois pour ainsi dire.

– Le ciel est rose, comme il se doit et comme il le doit, mais cet accent gris chaud n'appartient qu'à une foule. Vous devez m'en croire. À force que nous parlions, la foule n'est plus qu'à vingt-sept kilomètres.

– Commençons de dresser les tables, dans la grande écurie.

Cent quatre vingt-troisième épisode

Mek-Ouyes, qui remâchait dans ses pensées la question *Tu sais quoi ?...*, se disait : « Je déteste cette non question entrée dans la langue, quand cette question sans les points de suspension pourrait être une règle de vie. Ainsi, moi, j'ai mon sac à dos. Dedans, vous savez comme moi ce qu'il y a : beaucoup d'oublis, beaucoup de gens oubliés, d'événements oubliés, de noms de gens, de noms d'événements oubliés, de rêves que je mets en réserve pour en faire de l'huile. Oui, si par exception je m'en rapportais à un adage : en effet pourquoi tout ne reviendrait-il pas à savoir ce que je sais ?

« Mais dans ce cas, encore, je ne suis pas extrêmement avancé. Car si je ne méconnais pas la réponse, aussi définitive que brève, donnée à cette question par un certain, et qui n'était pas des moindres : *Je sais que je ne sais rien*, je la trouve pour tout dire un peu facile et d'une utilité limitée.

« Ainsi, aujourd'hui, agréablement *disoccupato* et voué au farniente dans les jardins de Castel Gandolfo, je sais bien ce que je devrais faire si j'étais un homme responsable : surtout pas m'apprêter, comme j'ai promis de le faire, à tenir à bout de bras, comme un garçon d'honneur, la traîne de la robe blanche d'Agatha de Win'theuil et celle de la robe tout aussi blanche de Boabdil VII, les deux tissus de prix pris ensemble dans un volumineux nœud, puisque c'est là le seul symbole bollywoodien qu'ont été capables d'inventer les néo-ritualistes du Vatican quand on leur a demandé de se creuser un peu le ciboulot lobotomisé.

« Que je me prête aujourd'hui à cette mascarade est décevant au plus haut point. J'ai simplement la chance de me retrouver au repos quelque temps, bon à jardiner pour moi-même ces questions sans me pencher trop péniblement sur la terre aride.

« Comment me dérober sans déshonneur et sans attrister quiconque ?

« Bien sûr, je pourrais me faire porter pâle, exciper d'une quelconque dystrophie musculaire oculo-pharyngée qui m'interdirait absolument de remplir, dès demain, cette fonction dérisoire de porte-queue. Je pourrais avoir un rendez-vous chez l'ophtalmologiste pour un fond de l'œil qui me rendrait aveugle dix jours durant... Je pourrais envoyer tout péter, et disparaître des épisodes comme il m'est arrivé de faire plus souvent qu'à mon tour...

« Et pourtant, je ne sais trop pourquoi, quelque chose me retient. Voilà, je viens de penser *Je ne sais trop pourquoi...* et le verbe *savoir*, grièvement galvaudé, se venge déjà de mon inadvertance. Je ferais mieux de regarder autour de moi sans a priori et de cueillir les kakis du pape, un à un, d'une main délicate. Je les déposerais doucement dans un cageot dont le fond serait tapissé de soutiens-gorge, les bonnets étant disposés sur leur pointe afin que la chair molle et lourde du fruit vienne se protéger en confiance sur les parois éminemment respectueuses de la peau potentielle dont un styliste a prévu l'existence. Il faut cultiver notre jardin ? Disons, de façon plus générale, qu'il faut nourrir des projets de cet ordre. Mon ami John Flandrin, si je le revois un jour, saura certainement rendre commercialement viable cette entreprise, sans avoir besoin de recourir à la cacoparlouze d'un langage patron à grands frais de posture marketing particulière, de détection de profils, de produit très délicat à manager, de prestation du consultant, de PIB des Pays-Bas, de relation manager-managé, de non-dit plus agissant que le dit, de développeur produits, d'équivalent temps plein, de synergie transversale des opérations innovantes, de capital-décision, de titillements des rigidités par des leviers de contrôle...

« Mais alors, évidemment, je ne le sais que trop, Flandrin lui-même sera le premier à m'aider à sa façon généreuse, professionnelle et réflexe, mais aussi le plus prompt à passer à autre chose, me laissant là comme un con avec mes tonnes de kakis du pape qui pourriront activement à moins que je ne trouve le moyen d'en distiller sur-le-champ un alcool dans une barrique pleine duquel je m'allongerai comme l'amiral Nelson, mandé là uniquement pour des raisons invouables.

Cent quatre vingt-quatrième épisode

« Je ne me demande pas, je sais que pour savoir ce que je sais à la minute présente j'ai besoin de la venue d'une aide, d'un soutien moral, dont la tâche va consister à resserrer pour moi le panorama des possibles. Que je ne sois plus perdu dans l'indécidable, qui est l'une des versions de la tragédie de la potentialité. Que je choisisse enfin.

« Une brise s'est levée dans le jardin. Est-il possible qu'une porte de bois percée dans un haut mur et réputée objet de condamnation laisse passer ainsi un doux courant d'air porteur d'un parfum de cistes ? Je ne suis presque plus seul dans mon jardin de curé, que dis-je ? dans mon jardin de pape !

« Je rêve d'un personnage tout empli de discernement, qui soit avec moi imparable et juste, qui sache me dire que je suis un peu léger sur le sumô et lourd sur le vol à voile, que je devrais absolument arrêter de boire, cesser d'être un homme « à sobriété différée », comme dit Jean-Pierre Verheggen, pour en devenir un à alcoolisme dépassé, que je puis cesser d'être un sans-passion, que je dois, moi-même, m'attendre au tournant de la dernière ligne droite et mettre une bonne fois le turbo sans plus procrastiner.

« Allons donc, je la vois très bien se profiler, et simultanément pas des milliers du tout, elle est blonde et elle est grande. Au pied de son arbre, elle ressemble à Louis IX. Elle en a la clarté mythique et sans un peu fausse. Elle sait exactement ce qu'il faut dire :

– Parlons peu parlons bien, Mek-, nous n'avons pas été présentés mais c'est secondaire. Voilà ce que vous allez faire. Premièrement, autant que vous le sachiez, Agatha de Win'theuil I^{re} et Boabdil VII ont convolé. Vous avez probablement entendu la clameur urbi comme orbi. C'est une chose pliée. On n'en parle plus. C'est Effeffe, finalement, qui a porté le nœud des queues de robes. Les époux sont à cette heure dans la salle de bains du cardinal Bibbiéna, décorée paraît-il de fresques érotiques. Elle vous racontera. Deuxièmement, pendant ce temps-là, à Borreby, une foule protestant, guidée par Imam Anké, Rabbi Boshé et John Flan-drin, s'approche du palais de la présidence où le pouvoir était à ramasser. Vous connaissez ce « on » Janus, puisqu'il s'agit de la jeune gériatre et de Dupardon de Lampaulski. Troisièmement, je suis ici avec rang, non pas de ministre, mais d'envoyée très spéciale chargée d'éradiquer dans le Monde-Mondes une maladie de la tête que je n'ai pas le droit de nommer mais que je peux vous décrire. C'est la maladie de la totalité. Une maladie dont le penchant est l'amour de la mort sous le masque de l'insatisfaction. Un penchant dangereux. Pureté. Unité. Absoluité.

– Je vous suis à peu près, mais je ne comprends pas très bien pourquoi c'est à moi que ce discours s'adresse...

– Vous êtes le cœur de ce Monde-Mondes, Mek-Ouyes. Il faut frapper au cœur et vous éloigner de Rome, qui est la ville-noyau. Je suis venu vous remettre en selle. Vous avez assez tergiversé. Vous êtes suffisamment bouleversé. Vous avez suffisamment versé sur le bas-côté. Le moment est venu de prendre le milieu de la route. Le peuple vous a marié avec Agatha de Win'theuil qui a été prise d'un prurit nuptial

qui ne s'arrêtera jamais si vous n'y mettez bon ordre. Vous devriez aller la chercher jusque chez le pape, lui donner une bonne fessée et la remmener au boulot sans rire.

– Ça risque pas de paraître un tantinet macho, comme pratique ?

– Chose toute provisoire... Il vous faut recommencer les petits pas, non de l'action, mais *des* actions, loin, bien loin de tout messianisme, travailler, simplement travailler et se suffire à ces petites actions, mailles qui font le tissu.

– Mais un tissu, ça ne se fait pas sans plan d'ensemble !

– La technique et le dessin, parfaitement. Le métier et le motif. Mais la navette a autant d'importance quand on sait que le travail se partage et quand on sait partager le travail.

– Question travail, il n'y a pas que le partage, qui soit un problème, ma pauvre amie !...

– Quoi d'autre ?

– S'y mettre.

Cent quatre vingt-cinquième épisode

Alors, tout alla très très vite.

Mek-Ouyes admit qu'il en avait assez de jouer les jardiniers contemplatifs qui ne disposaient même pas d'un plantoir ou d'un sécateur.

Il passa deux murs.

Il se posta sous le balcon du pape et de sa sainte épouse.

Il n'y demeura pas en prière.

Il ne sortit aucune guitare d'une boîte de guitare noire avec doublure de feutre rouge à l'intérieur et n'entonna aucune sérénade, la voix dans les notes hautes et les yeux dirigés vers l'acrotère.

Il se hissa et se fit fruit qui n'avait rien à faire là dans la glycine.

Il négocia, sur un axe vertical, les avancées du pied, les avancées de la main, le pied reconnaissant une prise que la main lui avait préparée.

Mek-Ouyes dit qu'il aurait le vertige la prochaine fois.

Il dit aux martinets, qui nichaient par endroits, qu'il ne faisait que passer et ne leur voulait aucun trouble.

Il dit aux hirondelles qu'il n'était pas un cueilleur de nids d'hirondelle pour la soupe du soir.

Comme l'eau salée huilée qui bout dans une gamelle à bords hauts dans l'attente des pâtes, son cœur sautait dans sa poitrine en donnant de la tête d'un côté puis de l'autre.

Et même plus bas.

Sur le chemin de ronde, la garde suisse, purement symbolique, chantait des chansons d'anniversaire et d'âme de garde.

Mek-Ouyes avisa la fenêtre la moins éclairée, qui donnait vraisemblablement dans celle de toutes les chambres qui demandait le plus d'intimité.

Il entra par la fenêtre de la chambre nuptiale.

Agatha de Win'theuil était à genoux, tête baissée, mais pas vraiment en prière.

Crépidule accrochée à sa crépidule, Boabdil VII était à genoux, mais pas vraiment en prière non plus.

Mek-Ouyes se cracha dans la main, puis, se frottant les mains l'une contre l'autre, il prépara soigneusement une claque phénoménale destinée au papal postérieur qui n'était strictement vêtu que de sa peau.

La claque claqua réussie.

Surprise du pontifex.

Comme le pape, par le fait de la poussée contondante, était quasi entré à mi-corps dans les voies agathiennes, Mek-Ouyes se mit en devoir de l'en extraire.

Ce ne fut pas une mince affaire.

Mek-Ouyes remarqua que la claque avait dû faire exploser le condom « made in condominium », à moins que la catastrophe ne se fût produite à l'extraction.

De toute façon, le pape était entré dans (et donc sorti de) l'anus.

Il titubait comme un homme ivre.

Sa cervelle avait subi un séjour essorage dans une machine à tambour sans agrément.

Il ne fallait pas compter sur lui pour défendre le bon déroulement de sa nuit de noces.

Mek-Ouyes saisit Agatha de Win'theuil avec 51 % de fermeté et 49 % de tendresse.

D'où qu'elle ne trouva pas suffisamment de raisons de protester.

Mek-Ouyes lui dit, avec 51 % d'autorité et 49 % de douceur, qu'on retournait à la maison.

Agatha de Win'theuil était tellement surprise qu'elle ne songea même pas à s'insurger.

Elle se mit, curieusement, à loucher si fort que Mek-Ouyes eut peur que ce soudain strabisme ne soit définitif, ce qui, fort heureusement, n'arriva pas.

Il ne se passa pas cinq minutes qu'ils étaient tous les deux, la main dans la main sur les bords du Tibre, après avoir emprunté un jeans et un gilet de laine à zip rouge dans une boutique du Trastevere, effets que Mek-Ouyes ne permit pas à Agatha d'enfiler dans l'instant.

Il ne se passa pas deux heures qu'ils étaient sur deux chevaux, Mek-Ouyes assis sur le noir et Agatha liée, façon Mazeppa, sur le blanc.

Sa chevelure se mélangeait à la crinière du cheval.

Il ne se passa pas une nuit que les Alpes furent franchies après Bolzano puis le lac de Constance.

Il ne se passa pas deux jours qu'après avoir rencontré tous les loups de Suisse et de Germanie, qui les regardèrent passer comme une tornade, ils atteignirent la mer du Nord.

La lumière était belle et grise, verte et très réussie, les couleurs de l'huître.
Il y avait un soleil furtif.

Il ne se passa pas cinq heures de plus qu'ils dépassaient la transhumance des protestataires au moment précis où il arrivaient à Borreby.

Cent quatre vingt-sixième épisode

John Flandrin qui avait bonne mine, la vache douanière qui avait fait un beau voyage, Rabbi Boshé et Imam Anké main dans la main, la chatte blanche indifférente à tout qui cherchait à becter, Ozalide qui étudiait la faisabilité du *Conte de l'architecte-médecin* (c'était un conte), Dupardon de Lampaulski qui avait pressé sur son cœur son frère Duparski de Lampauldon et réciproquement, Hélène Hoche-poix de Corignon qui semblait beaucoup plus éveillée que Monsieur, la Lectrice toujours bien bénévole, le bistrotier de Gland venu avec le gendarme de l'autoroute du lac Léman, la grande blonde qui souriait de tous ses dents prête à lancer une plaisanterie bien cinglante et pas méchante à la ronde, Édouard Nenez qui avait rejoint à fond de cale Hambourg, le felouquier de Port-Saïd à qui il manquait une dent de plus (aussi bizarre que si l'on avait dit qu'il *avait* une dent de moins), l'aigle républicaine très bien rafistolée, maints Abdel(s) qui comparaient leurs états de service, un pêcheur réunionnais qui regardait la mer, Jean Pace & Desmeyeurs qui travaillaient ensemble, Baranké et Rabanké les deux cousins stambouliotes sur lesquels le roman-feuilleton ne s'était pas appesanti, tous les sumô du dernier tournoi, les Cestochowiens anonymes qui regrettaient amèrement que Jean-Paul II n'ait pas connu le non-célibat des prêtres, une théorie de maris d'Agatha d'un quart d'heure, Effeffe qui avait fait sa réunion avec Fujite Fujiyo, le chef du protocole main dans la main avec la jeune gériatre en agatha-gloire et tout plein de ministres attendaient.

– J'ai bien peur d'avoir le souffle coupé, dit le chef du protocole.

– J'ai bien peur d'avoir le couple soufflé, dit la jeune gériatre agathoforme.

– Regardez, ce nuage de poussière.

– Je ne vois que lui, évidemment... Je l'entends aussi.

– Croyez-vous que notre carrière soit finie ?

– En tous les cas, elle aura été réussie, précisément à cause de sa fulgurance.

Nous pouvons être fiers du labeur accompli.

– Confirmez-moi qu'Agatha la vraie ne pourra faire qu'elle ignore ce que nous lui laissons en héritage.

– C'est indiscutable. Pour autant, il ne faut pas s'attendre à ce qu'elle le reconnaisse en public ! Son orgueil est trop entier.

– Mais si Mek-Ouyes l'a matée, comme l'affirme la grande blonde ?

– Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai un peu de peine à y croire.

– Nous serons bientôt fixés.

– Au poteau ? Avec des flèches dans le buffet, un garrot autour du cou ? Avec des liens qui nous entrent dans la chair et des lignes boursouflées sur la peau produites par le fouet ?

– Tout est possible. Mais ne vous inquiétez pas trop. La qualité et la quantité des présents sera propre, je pense, à nous assurer un minimum de protection. Regardez, Flandrin a pris son mégaphone.

– Et Dupardon a sa physionomie de donneur de leçon.

– Et Duparski bombe le torse.

– Et Imam Anké serre la main de Rabbi Boshé à la briser.

– Et Rabbi Boshé serre la main d'Ima Anké à en tirer de l'huile.

– Je voudrais que vous posiez votre main sur mes fesses.

– Sur le tissu ? Comme ceci ?

– Oui, exactement, une privauté, une chasteté, une hardiesse... C'est exactement de cette façon que je me jouis au mieux de la caresse. La peau de mes fesses devient un corps autonome et complet doué du plus grand esprit, conscient de sa rondeur et de son expression, chair de poule incontestable mais capable de tout en termes de déclaration d'indépendance et d'acceptation d'autrui. C'est extraordinaire. Si en plus vous décidez que votre main prendra la place du tissu lui-même, devenant elle-même le tissu supérieur, alors ce sera une marche de plus qui sera franchie sur l'escalier de mon bonheur : une deuxième volée après celle du plaisir.

– C'est bien.

– Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que ça va chier.

– Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

– Voyez plutôt !

– Non, ce n'est pas possible !

La foule n'avait pu retenir une clameur extraordinaire mitigée cochon dinde, admiration scandalisation. Ce n'était pas possible qu'ils aient réussi à inventer une chose pareille !

Cent quatre vingt-septième épisode

La clameur était indéfinissable, encore que le roman-feuilleton ait réussi à la définir, un peu plus haut, avec un brio certain. Place à la description concrète.

Entra le cheval blanc, pas de trace du cheval noir. Le cheval blanc était entré au galop dans la place et s'était rapidement fait la sienne afin que tous les yeux

puissent être spectateurs de la dernière scène de *La République de Mek-Ouyes*, VI, « Les mariages d'Agath'Ouyes ». Jeté au milieu de la foule, le coursier dessina aussitôt un cercle de spectateurs autour de lui, le premier rang repoussant en arrière des épaules un deuxième rang et ainsi de suite jusqu'à un douzième qui se haussait sur la pointe des pieds pour ne rien perdre.

Conte toute attente, en particulier de celle de la lectrice, c'était Mek-Ouyes, présentement, qui était attaché, nu, dos sur le dos Mazeppa du cheval blanc magnifique, exactement comme dans le tableau d'Émile Jean Horace Verdet (1789-1863), qui est au musée Calvet d'Avignon, intitulé *Mazeppa aux loups*, huile sur toile. Et Agatha de Win'theuil, la véritable, l'inimitable quoique imitée, était grimpée sur lui, pubis contre pubis. On n'avait pas le moindre doute sur le fait qu'ils étaient liés l'un à l'autre par un extérieur à lui dans l'intérieur à elle et que leur tenonnerie-mortaisage avait eu lieu, plus haut dans les marges du roman-feuilleton, en produisant un petit clic impeccable signalant le bon agencement de l'hermaphrodite en kit. Agatha se tenait fermement de la main droite au lien de tissu. Elle darda son regard noir sur le public et fit cabrer son cheval blanc devant cet aréopage rouge d'étonnement. Ce fut un rodéo tout particulier. La cavalière avait belle allure. Montée sur la bête à deux ventres, elle n'avait rien revêtu en partie basse et portait beau le pull rouge sans manches à zip en partie haute. Le bras gauche agathien agitait le vide autour de son buste de rattachement pour se maintenir en équilibre. À regarder de plus près on pouvait s'assurer aisément que le cheval blanc était aiguillonné en permanence par une menue batterie électrique qui lui envoyait des décharges dans l'arrière-train.

Mais Agatha de Win'theuil ne se laissait pas démonter. Elle négociait avec brio les sauts et les secousses, qui lui occasionnaient – du moins le public se l'imaginait-il – des sensations érotiques totalement inédites. Tous ses muscles réagissaient aux mouvements agités. La chevelure dessinait des arabesques autour de la tête folle et les seins prenaient en quelques secondes toutes les formes possibles et imaginables. Le travail d'Agatha était un message admiratif donné au corps de chaque Monde-Mondienne et de chaque Monde-Mondien : regardez-vous les uns les autres afin d'épuiser les poses possibles de vos corps ; tous vos points du corps sont variables, à l'image de la main ; le Monde-Mondes est plein de ressources pacifiques, consacrons-y-nous !

C'était une drôle de caracole, qui en disait long sur la puissance autoritaire de l'une et la faiblesse drolatique de l'autre. Mek-Ouyes avait l'air au repos, aucunement gêné de la situation, ni d'ailleurs de copuler ainsi en public. Son sourire semblait dire qu'il était plus que consentant, qu'il avait, au moins, participé à la conception de cette entrée présidentielle, qu'il fallait en passer par là pour tout le monde, par ce spectacle scandaleux, que c'était un bon début pour une bonne fin de cette histoire, et que, surtout, une fois détaché, il ne verrait pas d'inconvénient à débrancher sa monture, la rassurer d'une claque au collet, la bouchonner et la nourrir, tout ça avant de s'occuper, avec les masses populaires, de transformer cette activité en sport olympique ou en rite de passage peu sage.

C'était là le dernier mariage d'Agatha de Win'theuil, l'accomplissement, enfin, de celui par lequel on aurait dû commencer.

Mais on n'était pas encore tout à fait au bout de ses surprises. Lorsque Agatha de Win'theuil se détacha enfin de Mek-Ouyes en passant une admirable jambe par-dessus lui et en sautant souplement sur le sol, la clameur redoubla d'indescriptibilité au spectacle nouveau qui s'offrait aux regards : Agatha de Win'theuil était enceinte, pas tout à fait jusqu'aux yeux, mais jusqu'aux cernes.

Septième partie

Agatha de Paris

*Agatha de Paris a été composé en public du 4 au 8 juin 2009
dans le cadre de « Paris en toutes lettres – Tentative d'épuisement d'un auteur ».
Remerciements à la Ville de Paris, à Olivier Chaudenson et à Hervé Le Tellier.*

Premier épisode

Paris va bien. C'est une bonne nouvelle. Paris va très bien. Paris va au mieux. Est-ce à dire que Paris n'est plus tout à fait Paris ? Paris est comme ça. Paris fait ce qu'il peut et Paris, visiblement, a des capacités. Paris est costaud, Paris est inspiré, Paris est libre. Paris va bien.

Ça c'est du début, pour un roman de Paris qui s'intitule *Agatha de Paris* titre provisoire ! « Titre provisoire », ça ne fait pas partie du titre.

Mais dire que Paris va bien, c'est facile ; le prouver, ça l'est moins ! Quel est le thermomètre qui administrera la preuve irréfutable que Paris va bien ? Quelle est la température de Paris ? Paris peut bien avoir la fièvre à 40° et n'être pas en mauvaise santé ! Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, Paris pète le feu, Paris se porte bien aux entournures. Paris a des couleurs, des muscles et de l'estomac.

Si l'on veut être un peu plus convaincant, il faut y aller de quelques indices, témoignages, scènes de rue, phénomènes...

Paris va bien parce que, dans Paris, les Parisiens et les Parisiennes se regardent dans les yeux, dans les échantures et dans les décolletés.

Paris va bien parce que les Parisiennes et les Parisiens regardent moins souvent leurs écrans que les visages autour.

Paris va bien parce que les non-Parisiens se sentent Parisiens à Paris et les non-Parisiennes Parisiennes comme si elles y étaient nées.

Paris va bien parce que l'argent y circule, mais sans jamais s'arrêter dans aucune poche pour y produire autre chose que du différent, du non-argent.

Paris invente la société de Paris. Paris n'a pas de crainte. Il n'a que des solutions.

Tenez, hier... alors ça c'est un critère de bonne santé ! il était possible de voir à Paris des fonctionnaires parisiens de l'ex-police parisienne qui ne demandaient pas aux passants parisiens leurs papiers, mais leur en proposaient ! « Quoi, Monsieur, vous n'avez pas de papiers ? Mais ça ne fait rien, on va vous en donner, on en a tout plein dans notre sacoche. Non, non, gardez-les, ça pourra vous servir. »

Paris est vivable. Paris est souriant et communicatif.

Ce matin, les rues étaient propres, et le soir tout autant... On dira que la propreté n'est pas le critère absolu de la santé d'une ville, d'accord, mais ça ne veut pas dire que les rues ne sont jamais sales ! Les rues sont peut-être sales, mais elles sont nettoyées.

Paris est agité. Paris est moderne. Paris est confus.

Paris mange, Paris dort, Paris veille.

Paris souffre et considère que tout est à vivre, jusqu'à la souffrance ! Paris s'intéresse à la souffrance pour la juguler et lui tordre son cou.

Ça a l'air tout simple, comme ça, mais vous savez, ça n'a pas toujours été si facile. Paris a connu des moments terribles ! Prenez par exemple, oh, il s'agit d'un temps que les moins de cent ans ne peuvent pas connaître... La scène se passe dans la cour des Invalides. Le capitaine Dreyfus est dégradé. Et l'officier qui est chargé de briser sur sa cuisse le sabre de Dreyfus se casse la jambe ! CRAC ! Le fémur explose en mille morceaux et le sabre est intact. Dure journée pour Paris, heureusement révolue...

Mais n'exagérons pas avec les mauvais souvenirs. Jouissons plutôt de la santé de Paris, puisque Paris mange à sa faim, puisque Paris digère bien, que son transit est satisfaisant, que Paris lit des livres, apprend des choses sur le monde, et même le monde qui n'est pas Paris : par exemple que Paris n'est pas la seule ville du monde à aller bien, que Paris ne va pas mieux que beaucoup d'autres villes, que Treichville va aussi bien que Paris, que Toronto jouit de ses trois o, que Colombo partage sa jouissance, que Gland se mire agréablement dans le lac Léman, que Naples n'a pas peur de ce qui la domine et que Naplouse vit en paix, que le soleil se lève tous les jours à Souchow, que les chardons de Guadalupe sont toujours aussi goûteux pour les ânes de Guadalupe et que l'eau dans les jarres immenses qui dominent Zinder ne manque jamais à aucun gobelet.

Paris est comme les autres, elle n'a pas trois narines, elle n'a pas quatre seins ni vingt et un doigts, et tenez... ici même, Paris avait commencé par être masculin, et voilà qu'il est devenu féminine ! C'est cela : le sexe de Paris n'est pas indéterminé, le sexe de Paris est changeant. Il est alternatif. On ne sait jamais où est exactement Paris.

C'est dans ce Paris-là qu'arrive aujourd'hui, par le train de 18 h 46 à la gare de l'Est, Agatha de Win'theuil en personne !

Deuxième épisode

Agatha de Win'theuil arrive à la gare de l'Est dans un train électrique. C'est un train électrique assez élégant – plus élégant que la moyenne. Il est en bois de teck avec décors poirier, les caténaires sont en platine et les roues en chocolat (un chocolat très dur qui ne fond pas mais diffuse une délicieuse odeur dans les wagons, au moment du freinage). Il y a une raison à ce luxe, au demeurant assez discret, c'est qu'Agatha de Win'theuil est toujours à la tête du Monde-Mondes, et ce depuis que le Monde-Mondes existe ou presque. Elle est la présidente, elle est la vice-présidente,

elle est la première ministre, la première magistrate, mais aussi – elle y tient – la première administrée. Elle ne déteste pas de se rendre au plus près des foyers quand les foyers s’y attendent le moins. Elle aime surprendre, sortir au peuple au moment où on la croit dans son cabinet. Agatha de Win’theuil est une femme redoutable.

Agatha de Win’theuil est une femme désirable. La voir descendre de son train est un spectacle qui ne jure pas, loin de là, avec la beauté parisienne dont il a été amplement question plus haut. Agatha est vêtue simplement, mais il serait plus juste de dire qu’elle est dévêtue tout aussi bien. Le bras se lève-t-il pour un salut amical à la foule que la manche s’enroule naturellement jusqu’à l’aisselle et l’épaule. Alors la foule exige l’autre bras. Et Agatha s’exécute, après avoir déroulé la première manche. C’est un succès, c’est un triomphe, c’est du délire. Elle enroule, elle déroule, elle réenroule, elle redéroûle...

– Je ne vais tout de même pas saluer en marchant sur les mains, glisse-t-elle dans l’oreille de son premier conseiller du moment, qui est à proportion aussi laid qu’elle est belle.

– Gardez-vous-en bien, d’autant que j’aperçois là-bas les autorités qui semblent s’apprêter à vous apporter les clefs de la ville sur un coussin rouge.

– Les traditions, les traditions... j’adore les traditions. Avançons de quelques pas, voulez-vous ?

– Non, Agatha, le protocole exige que vous les laissiez venir sans bouger d’un pouce.

Alors, Agatha de Win’theuil se résout à patienter. Elle bombe le torse pour multiplier par deux sa poitrine, et aussitôt débombe le même pour laisser venir un charmant décolleté dont nul ne peut savoir exactement le tréfonds.

Le porteur de coussin est à présent arrivé aux pieds d’Agatha. Il pose un genou en terre et lève le présentoir jusqu’aux yeux importants.

Soudain, Agatha se met à rugir comme la panthère qu’elle peut être à ses heures lorsque son meilleur ami (dont il sera question plus loin) se révèle d’un coup être son pire ennemi. Une rougeur monte des orteils en prenant la teinte du vernis à ongles, s’empare des mollets admirables, poursuit sa route sur la peau des cuisses élégamment voilée, comme une rivière souterraine dont on suppose la présence coulante, elle se saisit du bassin à pleines mains immatérielles, elle peint les lèvres au passage, la rouge couleur qui monte qui monte jusqu’au nombril, saute de côte en côte, de vertèbre en vertèbre, de grain de beauté en grain de beauté, repeint deux lèvres hautes et deux pommettes saillantes, jusqu’au cri qui hérissé les cheveux noirs :

– **Vous vous foutez de ma gueule ! ?**

La gare de l’Est est soudain plongée dans la stupéfaction la plus désolée. Paris la raisonnable, la pas un mot plus haut que l’autre, Paris la courtoise et Paris bon enfant... Paris soudain humiliée.

Furieuse, Agatha de Win’theuil tourne le dos à ses hôtes officiels et remonte dans le train en claquant la porte dont la vitre se brise : la vitre était en croûte de sel.

– Qu’est-ce que j’ai fait ? s’inquiète le premier administrateur parisien auprès du conseiller. J’ai fait quelque chose qu’il ne fallait pas ? J’ai suivi point par point le protocole...

– Bonjour, Monsieur. Je crains simplement que Mme de Win’theuil ne se soit pas attendue à ce que vous lui présentiez sur ce coussinet de velours bien traditionnel

une carte magnétique comme on en trouve dans les hôtels bon marché qui pullulent dans les faubourgs autour des échangeurs autoroutiers.

– Mais... c'est la clef de Paris, je vous assure... ce n'est pas la clef de Stains ou de La Grande-Borne... la puce est toute neuve !

– Quand bien même... nous n'avons rien contre les cités que vous citez, mais je pense que si vous nous trouviez une bonne vieille clef en fer forgé qui pèse son poids de métal et d'Histoire, genre clef de la Bastille, par exemple... Mme la présidente retrouvera le sourire dans les meilleur délais, je m'y engage.

Troisième épisode

Les colères d'Agatha de Win'theuil sont en bonne place dans le grand dictionnaire des colères qui devrait se trouver en bonne place dans les rayons des bonnes bibliothèques d'honnêtes hommes. Par bonheur, pour la femme, pour la fonction et pour les gens de rencontre, les colères d'Agatha ne sont que des feux de paille.

Dès que la clef sur le coussin est une vraie clef sur le même coussin inchangé, Agatha recommit la descente du train, mais dans un appareil vestimentaire entièrement différent du premier : robe longue immaculée si moulante que rien, à l'évidence, n'avait été intercalé entre le moule et le tissu. La coiffure, elle aussi, n'a rien à voir avec la précédente : elle monte à présent dans les hauteurs au prix d'une torsade escargotique qui est du meilleur effet.

Agatha prend la clef, fait mine en riant de la glisser dans son décolleté, et son rire détend l'atmosphère. Chacun essaie d'en imiter le timbre et le volume, le clair effet de cascade. L'incident est clos. Le conseiller d'Agatha, qui aime les mots diplomatiques, tient à dire à voix basse mais nette :

– L'incident est clos.

– L'incident est clos ? demandent confirmation les édiles.

– Clos de chez clos, dit le conseiller.

Alors tout le monde souffle. Le premier conseiller a fini son travail. Agatha lui donne congé.

– Je ne veux plus vous voir, mais être seule avec Paris.

Paris peut redevenir Paris et se montrer à Agatha sous son meilleur jour, bien que la nuit tombe. Certes Agatha a beaucoup de pouvoir dans le Monde-Mondes, mais elle n'a pas celui de dilater les jours, de raccourcir les nuits. « Je n'ai jamais eu pareille ambition, aime-t-elle à dire. Je ne suis pas une femme de pouvoir. D'ailleurs le pouvoir est une chose parfaitement immanente. On n'a besoin d'aucun sacré pour asseoir une organisation de la vie sociale, même la meilleure, même l'idéale, si toutefois il est raisonnable d'en penser une idéale. L'huile de machine est nécessaire dans

les rouages, il faut quelqu'un pour l'y mettre, et quand ce quelqu'un a le malheur d'en avoir un peu sur les doigts, voilà que soudain on appelle ça du *cambouis* et qu'on prononce le mot avec un rictus écœuré!... C'est comme ça, il faut l'admettre. » De fait Agatha de Win'theuil n'a pas d'ambition, c'est pourquoi elle tient. Il serait juste de dire qu'elle n'a plus d'ambition, excepté l'ambition de tenir.

La soirée a été fatigante. Agatha le dit à son miroir, dans la chambre ronde qui lui a été spécialement préparée dans la rotonde de la Villette. Le dîner a été succulent; les discours ont été ennuyeux; les toasts trop nombreux. Il reste encore une soirée officielle, une « after », qui consiste à faire quelques pas autour du bassin tout proche. Il va falloir ressortir. Ça sera peut-être trop pour la même femme, trop pour la journée, trop pour la soirée. Agatha de Win'theuil sent les petites valises de voyage qui se mettent à peser, oh, infinitésimalement sous ses yeux... personne ne les aperçoit, bien sûr, mais elle les connaît de l'intérieur, elles sont pleines d'un secret intime, un secret lourd à porter depuis tant d'années, un secret de polichinelle que trop de romans-feuilletons ont levé et sali. Ce secret a un nom. Il a un nom bizarre. Un nom fameux, trop fameux, c'est le nom d'un homme énigmatique, un homme invraisemblable, une savonnette plutôt qu'un homme, une sardine dans la main du pêcheur inexpérimenté, un dé qui roule et dont on ne sait jamais quand il fera le six, un homme qu'Agatha n'aurait jamais dû rencontrer (et pourtant, si elle ne l'avait pas rencontré, elle n'aurait jamais eu cette vie palpitante au sommet de l'État des États, cette vie amoureuse en dents de scie et en montagnes russes), un homme ingrat, un homme généreux, un homme décevant, un homme de génie... Ce nom, qui sonne si bien aux oreilles fines et s'inscrit de même aux yeux jamais blasés : Mek-Ouyes !

« Oh, Mek-, Mek-, où es-tu, à cette heure ? J'avais rêvé que dans la foule de Paris où tu naquis naguère (enfin pas tout à fait, je crois, mais on ne va pas finasser...), tu serais apparu discrètement, me lançant un petit signe prometteur... J'avais rêvé que tu aurais sauté, tout à l'heure, du métro aérien pour atterrir sur le toit de la rotonde, et venir dans ma chambre ronde pour m'aider à choisir, de ton goût si sûr, la robe de promenade... que je ne fasse pas d'impair dans la ville de la mode... Mais tu n'es pas venu. On ne sait jamais où tu te trouves, toi le dromomaniac exaspérant que je suis incapable d'aimer, peut-être, et que je suis tout autant incapable d'oublier. Oh Mek-, Mek-. »

Quatrième épisode

– Oh, Mek-...

Pendant qu'Agatha de Win'theuil est tout enfoncée dans sa réflexion mélancolique, la nuit est tombée sur Paris à son heure, mais avec elle est tombée aussi une

fraîcheur inaccoutumée en cette période estivale. Et avec la fraîcheur est tombée encore une nouvelle étrange, dont on ne sait trop, dans les hautes comme dans les moyennes et les petites sphères, s'il faut se réjouir ou s'inquiéter.

À six heures trente-six, exactement, l'horloge électronique de l'amphithéâtre Verniquet dans le Jardin des Plantes a marqué six heures soixante-six et presque immédiatement, sur le parterre de gazon, souvent planté en herbe folle à faucher par les jardiniers, est apparu un second amphithéâtre Verniquet, en tout point semblable au premier : admirable bâtisse de la fin du XVIII^e siècle, à la fois solide et spirituelle, légère et trapue comme devrait l'être tout édifice voué à la connaissance et à l'apprentissage.

Le Muséum d'Histoire naturelle, passé le premier ébahissement, choisit d'accepter ce qu'il considère comme une aubaine, ressort une délibération d'un certain conseil d'administration, vieille de quinze ans d'âge, selon laquelle le vœu avait été émis d'une duplication de l'amphithéâtre. Le communiqué du Muséum choisit de passer sous silence le fait pourtant passablement surprenant que le chantier n'a duré qu'une seconde. On est content. On occupe les lieux. On embauche du personnel supplémentaire pour l'entretien, et qu'on n'en parle plus.

Agatha de Win'theuil sent bien qu'Erwann Le Carantec de Boulénic, qui est chargé ce soir d'être son guide autour du bassin de la Villette et qui est en outre le premier responsable du patrimoine bâti de la ville lumière, est un peu soucieux. Il parle peu, ne commente pas l'événement (dont elle n'a donc pas connaissance), tient toujours ses sourcils rapprochés l'un de l'autre et marche vite, comme s'il avait l'intention de bâcler la promenade.

– Mais enfin, Erwann – vous permettez que je vous appelle Erwann –, nous avons tout notre temps... Vous êtes né à Paris ?

– Je m'appelle Le Carantec de Boulénic, Madame la présidente...

– Oui, bien sûr, bien sûr, où avais-je la tête ? Merci de me faire remarquer que j'ai dit une connerie...

– Ce n'est pas du tout ce que je voulais dire, pardonnez-moi si j'ai pu le laisser penser. Mais vous savez, la naissance, la mort... Si je vous disais que mon père est mort dans son lit!...

– J'en conclurais qu'il est mort paisiblement.

– Eh bien, détrompez-vous. Il est mort dans son lit, mais c'était un wagon-lit, un wagon lit d'un train, celui d'une des plus dramatiques catastrophes ferroviaires, celle du pont de Mortagne, en 2000 et quelque, alors vous voyez...

– Je ne vois pas ce que je dois voir.

– Je suis né à Roscoff.

– Et comment appelle-t-on les habitants de Roscoff ?

– Les Roscovites.

– Comme les habitants de Moscou ?

– Pas tout à fait, car les habitants de Moscou ne s'appellent pas les Roscovites.

– Oui, vous avez raison. Mais pourquoi est-ce que je passe mon temps à dire des conneries, ce soir, avec vous à votre bras, enfin, non, avec vous à mon bras... mais je ne vais pas y arriver, je perds mon français. J'ai froid. Remontez-moi mon étole sur les épaules, voulez-vous ?

- Avec joie.
 - Vous apprenez avec joie que j’ai froid.
 - Non, mais que vos épaules, et je m’y connais, sont à peu près aussi réussies que le galbe de la colonne centrale dans le chœur de l’église Saint-Séverin, vous savez, celle qui est torsadée...
 - Torsadées mes épaules ? Mais enfin, comment dois-je le prendre ?
 - Ou si vous préférez, comme le coude d’un des tuyaux d’aération bleu franc du Centre Pompidou...
 - Un tuyau, mon coude, mais vous allez cesser à la fin ?
 - Ou si vous aimez mieux...
 - Assez de comparaisons !...
 - ... pour des épaules incomparables. Agatha de Win’theuil, puisque vous avez froid, je vous suggère tout simplement de vous accompagner jusqu’à la rotonde en allongeant un peu le pas et de vous faire une visite commentée du chef-d’œuvre de Ledoux, une visite que je souhaiterais avoir l’autorisation de vous concocter de la manière la plus douce. Ce soir la Douce des Douces est chez Ledoux. Il importe de marquer l’événement d’une pierre tendre.
 - Horreur ! rugit soudain Agatha de Win’theuil en s’étalant de tout son long sur les pavés.
- Tout allait si bien, le discours d’Erwann avait été si policé, Paris était une fête et voilà que la fête est gâchée comme le pantalon vert céladon de la présidente qui est plus taché que la serviette blanche d’un mangeur d’étrilles.

Cinquième épisode

Au sommet des tours de Notre-Dame, il y a une cage. C’est une cage faite de fil de fer fin à larges mailles. Elle est suspendue entre les deux tours. Personne ne sait que cette cage existe, pas même le bon dieu puisque le bon dieu n’a pas la connaissance. Vu d’en bas, la résille est devenue tout à fait invisible en raison de la distance, et sous les voûtes de la cathédrale on ne se préoccupe pas de l’extérieur. En outre, inexplicablement, il n’y a pas un seul touriste pour se risquer à l’ascension du grand escalier qui mène au belvédère. Bref, il n’y a que le roman-feuilleton et, éventuellement, quelques pigeons pour se trouver en mesure de révéler à la lectrice qu’il se trouve dans la cage trois objets : un sac blanc rempli de sous-vêtements de rechange, une bouteille encore bouchée de châteauneuf-du-pape et le tome II des *Essais* de Montaigne avec marque-page glissé dans le premier tiers de l’*Apologie de Raymond Sebond*, là où il est justement question de placer, à titre d’expérience, un philosophe à cet endroit-là dans une semblable

cage, un philosophe qui ne soit ni couvreur de profession (ce n'est pas difficile à trouver) ni alpiniste (on devrait imposer une épreuve obligatoire d'alpinisme à l'agrégation de philosophie), et d'observer que, bien qu'il ne risque nullement de tomber, la vue du vide l'épouvante et le fait frissonner.

Hormis quelques mètres cubes d'air ambiant, il n'y a rien d'autre dans la cage, qui a pourtant tout d'un logement improvisé pour quelque sans-abri plus philosophe que le philosophe, c'est-à-dire antiphilosophe selon Casas après Badiou. D'ailleurs, la cage dispose d'une porte, ajourée de la même façon que les côtés du cube. La cage est accrochée au moyen de deux cordes solides arrimées quant à elles à quatre gargouilles.

Pour parvenir à se glisser dans la cage (à moins d'être un aigle ou un ramier), il aura fallu affronter le vertige, et probablement progresser de façon acrobatique comme sur un pont de lianes, les mains glissant le long de la corde supérieure et les pieds sur la corde inférieure.

De là-haut, le paysage est extrême : toute la douceur grise des toitures parisiennes, la ligne de la Seine qui fait un coude et serpente, se divise autour des deux îles et se réunit, les dômes divers aisément reconnaissables et, du côté de Montparnasse, les deux tours.

Oui, lectrice, ma semblable, ma sœur, tu as bien lu « deux tours ». Il y a aujourd'hui deux tours Montparnasse ! Et si, à ce moment, Erwann Le Carantec de Boulénic se trouvait dans la cage et voyait les deux tours, je parie que son sang ne ferait pas qu'un tour mais deux, dans un temps similaire, tandis qu'il s'assurait encore, pour se faire du mal, que les amphithéâtres Verniquet du Jardin des Plantes sont toujours, eux aussi, des jumeaux.

Pourtant, Paris n'a pas cessé d'être paisible !

Paris n'a pas cessé d'aller bien !

Paris va bien puisque Paris n'a pas peur de l'avenir, puisque chaque Parisien et chaque Parisienne bénéficient d'un revenu minimum qui leur suffit, que chaque nourrisson est digne d'un BSA (biberon de solidarité active), que chaque mourant mérite son GAG-SA (goutte-à-goutte de solidarité active).

Paris va bien parce que les librairies vont bien, que la presse littéraire s'est extraordinairement développée, que le métier de critique est des plus prisés, que la critique est à ce point devenue un art à part entière que désormais un romancier sur deux a choisi d'abandonner le roman pour consacrer son œuvre à la critique ! C'est extraordinaire, car les critiques de profession ont désormais le temps de lire ! Ils gagnent bien leur vie ! Ils consacrent un mois de leur temps à lire une œuvre tout entière et à méditer sur ses tenants, ses aboutissants et ses potentialités !

Paris va bien parce qu'on y mange bien, des choses simples, des choses fraîches et de saison, parce qu'on y mange en janvier autrement qu'en juillet.

Paris va bien, ça se voit de loin, ça se voit de haut. Paris va bien parce que Paris ne râle pas : les patrons de bistrot ne râlent pas ; les taximen ne râlent pas ; les vélos ne râlent pas contre les piétons ; les piétons ne râlent pas contre les vespas.

Les hommes ne battent plus les femmes ; les femmes ne battent plus le pavé pour un homme mais pour leur propre compte.

On dit qu'on va fermer la prison de la Santé.

Sixième épisode

Erwann Le Carantec de Boulénic n'a pas réussi à empêcher la chute d'Agatha de Win'theuil sur le pavé nocturne de la place Stalingrad. Il faut dire qu'Agatha de Win'theuil a glissé sur une surface à bien des égards invraisemblable : une sorte de crêpe de cinquante centimètres de diamètre faite de quelques peaux de banane, d'huile de moteur de vidange et de savon liquide de couleur rouge parce que parfumé au paprika.

– Horreur ! éructe donc Agatha de Win'theuil en s'étalant de tout son long sur les pavés et maudissant in petto cette place au nom de bataille farouche, une victoire, une défaite.

Au même moment, le téléphone mobile d'Erwann Le Carantec de Boulénic sonne, et comme tous les jours que le téléphone fait, ELCDB répond :

– Erwann Le Carantec de Boulénic à l'appareil. Rappelez dans cinq minutes, j'ai une présidente à relever.

– Je ne suis ni un compteur ni des collets ! maugrée Agatha qui n'avait eu besoin de personne pour se retrouver à la verticale.

– Quoi ? deux Hôtels Matignon ? Qu'est-ce que vous me chantez là ? dit Carantec qui n'avait pas renoncé à sa conversation. Non je ne peux pas venir tout de suite. J'ai une urgence ! J'ai une urgence ! Je vous rappelle. C'est moi qui vous rappelle. Pas un mot à Dietrich !

Agatha de Win'theuil est étrangement calme. Elle est inquiétamment calme. Effroyablement placide. Elle n'a aucun regard pour ses habits maculés. Des badauds se sont approchés, prêts à la plaindre. Ça et là commencent à fuser des « Vive Agatha de Win'theuil ! », « Vive le Monde-Mondes ! ». Elle maintient la foule à distance, de son regard de fer. Erwann Le Carantec de Boulénic a rangé son téléphone et propose son bras à la présidente.

– Puis-je vous accompagner jusqu'à la rotonde ?

La phrase semble réveiller Agatha de sa torpeur glaciale. Elle dit simplement :

– Oui.

Puis, moins simplement :

– Ôtez-moi d'un doute, c'est bien ce qu'on appelle un attentat !...

– Une provocation... suggère Erwann.

– Vous me confirmez que Paris va bien ! persifle la Win'theuil.

– Il se passe des choses... propose Boulénic.

– Vous devriez faire de la politique, vous, dites donc, vous ne manquez pas de perspicacité...

– Venez, chère Agatha, ne restons pas ici. Je crains que nous ne soyons pas au bout de nos surprises.

– Vous ne croyez tout de même pas que je vais me promener sous les yeux de la foule enthousiaste avec cet ensemble veste courte et pantalon long qui se met à ressembler à un dégueulis ?

– Voulez-vous ma veste ?

– Quelle horreur !

– Voulez-vous que j'envoie chercher un grand châle, une grand-voile, un paréo, un lambaoana, un dhoti, une grande nappe d'apparat ?

– Je n'attendrai pas une seconde de plus !

– Haaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaaa !

Le cri d'admiration, qui est monté de la foule et qu'Erwann Le Carantec de Boulénic n'a pu que rejoindre à l'unisson, avait pour objet le geste magnifique de déshabillage – un geste unique – qui mit Agatha dans le plus simple appareil en beaucoup moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire.

– C'est pas possible !

– Mais enfin, quel âge a-t-elle ?

– T'as qu'à y demander !

– Elle a soixante-cinq ans.

– Soixante-cinq ans ? Avec un corps pareil ? mais c'est un corps de trente-trois ans !

– Elle a soixante-six ans, exactement, je l'ai lu dans le *Petit Larousse*.

– Vous savez, c'est plein d'erreurs, les dictionnaires...

– Mais regardez sa carrière ! Elle a gouverné plus de quarante ans !

– Elle a peut-être commencé jeune...

– D'ailleurs, elle n'a pas fini !

– Mais regardez, regardez ces cuisses ! Pas un gramme de lipidités...

– Ce port de tête...

– Et le milieu ! tout ce qui resplendit au milieu ? Ça ne vous dit rien ?

– On ne peut pas parler de tout à haute voix.

– C'est vrai. Il y a des choses qui doivent rester en réserve...

– ... de la République.

– Parfaitement, de la République du Monde-Mondes, qui est bien gouvernée... gouvernée par la beauté faite femme.

– Agatha, je vous aime !

– Agatha, je t'aime !

– Aime-moi, Agatha !

– Aimons-nous, moi tout seul !

– Si on foutait le camp, dit Erwann, ils commencent à être chauds...

Agatha de Win'theuil a plaqué les mains sur ses hanches. On dirait qu'elle pose, une épaule en avant, prête à fendre la foule, légèrement cambrée, le ventre plat et les seins comme des Laguiole.

– Suivez-moi, La Quarantaine du Boulimique, dit-elle !

Septième épisode

– Pourquoi m’avoir appelé « La Quarantaine du Boulimique » ? questionne Erwann Le Carantec de Boulénic à travers la porte de la salle de bains ronde qui se trouve au centre de la rotonde.

– Je vous en pose des questions, moi ?

– Vous le pouvez. Vous en avez le pouvoir et la légitimité. Non, je vous disais ça parce que, « La Quarantaine du Boulimique », c’est ainsi qu’on m’appelait, à l’école, pour se moquer de moi.

– Pardonnez-moi, j’étais excédée. Oh ! j’ai un horrible bleu sur la cuisse. Vous n’avez pas l’air vraiment boulimique, d’ailleurs. Non, vous êtes mignon, fin, élancé. Nous pourrions peut-être faire quelque chose ensemble, dans le genre rapproché. Mais je crains qu’il faille plutôt nous occuper des affaires courantes, vous ne croyez pas ?

– Oui, Agatha. Ce serait le couronnement de ma carrière que de traiter avec vous une affaire courante.

– Une seule ?

– Que voulez-vous dire ?

– Qui est Dietrich ?

– Qui ça ?

– Ha ! Je déteste ces questions dilatoires qui me font perdre mon temps. Vous avez très bien entendu ma question. Tout à l’heure, au téléphone, vous avez dit « Pas un mot à Dietrich ! » Je veux savoir qui est Dietrich.

– Nidel de Dietrich-Ittenkronenheim.

– Quoi ?

– Question dilatoire ?

– Je n’ai pas compris.

– Nie-del-de-Die-trich-I-tten-kro-nen-heim.

– Ça alors !...

– Ne me demandez pas s’il est né à Paris !

– Erwann, voulez-vous bien aller me chercher, dans l’armoire, le petit ensemble cuir, je vous prie. Cuir noir, le pantalon et la veste. Merci.

– J’y vais. Dietrich me mange la laine sur le dos.

– Bah ! une épilation comme une autre...

– À côté du cache-cœur violine ?

– Oui.

– Il est né à Illkirch-Graffenstaden, mais se prétend plus parisien que moi et brigue mon poste en sapant à la base toutes mes initiatives. Je souhaite qu’il ne soit au courant que le plus tard possible de ces très inattendues duplications d’édifices.

– Je comprends. Merci.

– Vous aimez la moto, Agatha ?

– C’est mon péché mignon.

– Vous faites de la moto, avec ce cuir ?

– J’aimerais.

– Je vous emmènerai sur la mienne, quand nous aurons réglé les affaires courantes.

– J’accepte d’avance, Erwann.

– C’est à vous, ce livre ?

Au chevet du lit, le marquis de Sade... *La Philosophie...*

– Un cadeau de Mek-Ouyes... c’est pour le matin... il dit qu’un chapitre de Sade, au lever, ça donne un bon coup de fouet.

– Avez-vous une idée d’où se trouve Mek-Ouyes en ce moment ?

– Pas la moindre, c’est une anguille dans une botte de loin, une botte de sept lieues. Mais ne parlons pas de ça, ça a le don de me foutre en colère ou en dépression. Ce n’est pas le moment. C’est quoi, cette histoire de duplication de l’hôtel Matignon ?

– Depuis qu’il n’y a plus de gouvernement national, l’hôtel Matignon est devenu un quatre-étoiles assez réputé. Je dois dire qu’il est toujours complet et que s’il multiplie par deux, du jour au lendemain, le nombre de ses chambres, personne ne songera à s’en plaindre.

– Combien d’édifices ont ainsi joué les paramécies ?

– Verniquet, Matignon et la tour Montparnasse, autant que je sache. Peut-être ça va-t-il s’arrêter là.

– Sachez, Erwann, qu’en politique ce genre de vœu pieux est toujours, toujours démenti.

– Je le sais bien.

– D’un autre côté, quelle est la situation sur le plan écologique à Paris ? Je veux dire, la conscience moyenne du citoyen moyen ?

– On est dans les courbes les plus hautes. Pas un Parisien ne jetterait un papier de bonbon sur un trottoir, ni même dans un caniveau ! Tous les chiens de Paris ont subi un traitement rétentif et font leurs besoins chez leurs maîtres, dans les appartements, au cours d’une promenade surplace brevetée, une sorte de tapis roulant... c’est très au point. La consommation d’eau a diminué de moitié en cinq ans. Etc., etc., sur tous les chapitres les progrès sont remarquables. Mais s’il faut chauffer deux tours Montparnasse au lieu d’une, je ne donne pas cher des nouveaux bilans carbone de la ville.

– Effectivement... Je sais ce qu’il nous reste à faire.

Agatha de Win’theuil est sortie de la salle de bains. Le cuir la rend luisante et active en diable. Elle chausse des vernis à talons qui lui donnent dix centimètres de mieux. Elle rejoint Erwann et se plante devant lui. Les bouches sont face à face. Bientôt les faces sont bouche à bouche.

– Excusez-moi pour cette petite formalité avant l’action, dit-elle.

C’est alors que, sur l’une des vitres de la chambre ronde de la rotonde qui donnent à l’extérieur, s’écrasent un petit-suisse et deux étrons peut-être humains.

Huitième épisode

Les pompiers ont enregistré cette nuit-là un nombre anormalement important de sorties, chacune nécessitant une intervention s'écartant complètement de l'ordinaire. On n'avait pas vu ça depuis les émeutes des pompes à essence, au début des années dix, lorsque, la main dans la main, des chauffeurs routiers et des particuliers organisés en brigades avaient pris d'assaut, le même jour à la même heure, une quarantaine de stations-service en obligeant les pompistes à leur faire le plein de carburant, carburant qu'ils payaient, mais au juste prix qu'ils avaient décidé, eux, c'est-à-dire en s'asseyant sur la plupart des taxes et surcoûts à leurs yeux inexplicables par les producteurs, les raffineurs et les exploitants. Après l'intervention des forces de l'ordre, dix stations-service avaient brûlé à Paris intramuros. À ce moment, Paris allait mal.

– Intervention quai Branly, Madame la présidente : dix pneus (Michelin, Goodyear, Uniroyal, Continental, Dunlop et Bridgestone) brûlent, avec, au milieu, des livres !

– Quels livres ?

– Je l'ignore.

– Vous êtes en mesure de me donner la marque des pneus qui ont brûlé, mais pas les titres des livres ?

– C'est que les livres, justement, ils étaient en état d'illisibilité très avancée...

– Et pas les pneus ? la marque sur les pneus ?

– Les pneus, dans le métier, vous savez, on a dû apprendre à les reconnaître à l'odeur...

– Et pas les livres ?

– Vous croyez que si on brûlait *La Sorcière* de Michelet, ça sentirait le cochon grillé ? Ou le *Carnet d'un bois de pins*, la résine ? Ou *Je me souviens*, la nostalgie ?

– Vous avez raison, Monsieur...

– Bauchat. Sergent Bauchat, soldat du feu, pour vous servir, Madame la présidente.

– Repos, sergent. Ça me fait plaisir que vous connaissiez Michelet, Ponge et Perec.

– Michelet, c'était mon lycée, alors, forcément...

– Oh, vous savez, sergent Bauchat, tous les anciens du lycée Ravallac ne deviennent pas des assassins à l'arme blanche... En tout cas continuez, vous avez de belles moustaches. Je suis contente de vous.

– Je n'y comprends rien, dit Erwann Le Carantec de Boulénic, mais alors, rien de rien.

– Il y a du neuf ?

– Rien que du vieux, désormais : cinq cents débordements de baignoires dans cinq cents appartements parisiens. L'eau a coulé toute la nuit et seule une minorité d'habitants a pu donner l'alarme et intervenir en nageant jusqu'aux robinets

d'arrêt. Les robinets ordinaires avaient été soudés au chalumeau en position ouverte.

– Eh bien, j'ai l'impression que ma visite parisienne a été saluée de façon professionnelle ! Mais dites-moi, vos collègues, qui sont aux affaires... à force d'avoir clamé que Paris allait bien, pensez-vous qu'ils vont être capables de reconnaître le contraire ? « Avis à la population : Paris va mal ! »

– Le premier édile est en vacances aux Maldives. Il a pris l'avion à Roissy dès qu'il a eu fini les toasts.

– Mes compliments.

– C'est une mauvaise période. Le congrès « Vivre dans les grandes villes », qui se tient à Lagos, s'ouvre demain. La moitié de notre conseil s'y trouve déjà.

– Pour faire l'éloge de la santé de Paris, évidemment.

– Évidemment.

– Il ne reste que vous, Erwann ?

– Que moi.

– Non.

– Comment non ?

– Il y a aussi un certain de Dietrich. Nieder de Dietrich-Willergeispolstrum, ou quelque chose comme ça.

– Pas tout à fait. C'est que... je ne vais pas être vraiment capable de travailler avec lui.

– Il le faudra.

– Vous m'en demandez trop, Agatha de Win'theuil.

– Je ne vous demande rien. Je vous impose tout. Les mains sur les flancs, même, si vous voulez...

– C'est bon, Agatha... C'est délicieux. Je fonds, je fonds. Mais vous ne le connaissez pas, Dietrich. Il a déjà réuni une cellule de crise.

– Ça ne me paraît pas complètement stupide. Une cellule de quelle crise ?

– Que voulez-vous dire ?

– Est-ce qu'il n'y a pas deux crises ? Les reproductions de bâtiments à l'identique et les attentats environnementaux !

– Le connaissant, il a déjà réuni deux cellules de crise !

– Mais c'est complètement imbécile !

– Qu'est-ce que je vous disais ?

– En route, dit Agatha. En route, pâté en croûte, comme disait ma grand-mère qui était charcutière.

– En route pour où ?

– Mais enfin c'est évident ! Il n'y a qu'une seule crise ! En route pour que les deux cellules de crise n'en constituent plus qu'une !

Neuvième épisode

Le philosophe, dont l'existence a été, un peu plus haut, mise en hypothèse, est installé dans sa cage cubique en fil de fer au sommet des tours de Notre-Dame, ou plutôt en suspension entre les deux tours de Notre-Dame, selon les solutions techniques qui ont été amplement développées dans le cinquième épisode.

Le philosophe s'est tourné vers le nord-est et contemple la perspective du bassin de la Villette puis du canal de l'Ourcq. À sa droite, le quai de la Loire puis le quai de la Marne ; à sa gauche, le quai de la Seine puis le quai de l'Oise, et plus loin encore le boulevard Mak-Heux-Donald. Il contemple la surface immobile de l'eau et le sommet vert foncé des arbres, quelques immeubles et leurs terrasses.

Le philosophe a le vertige, mais il lutte.

La fatigue qu'il ressent dans ses membres lui permet de tenir avec un surcroît de force. Fatigue qui donne des forces... Il ne peut pas rêver meilleure situation de paradoxe. Le philosophe, avant de rejoindre son nid suspendu, est descendu dans l'arène, a retroussé ses manches et mouillé la chemise. Ça n'a pas été une mince affaire. Une odeur de fumée imprègne ses vêtements, sans qu'il soit tout à fait sûr qu'elle ne provienne pas d'un talon de jambon de montagne qu'il a glissé dans la poche intérieure de sa parka. Personne ici ne lui apporte la moindre nourriture, pas l'ombre d'un catering ne lui parvient, même de Russie.

Mek-Ouyes, puisqu'il faut l'appeler par son nom qui ne s'écrit pas comme il se prononce, Mek-Ouyes ne reconnaît pas le paysage dont il avait pu bénéficier la veille. Pas l'ombre d'une île de la Cité devant, pas l'ombre d'une île Saint-Louis derrière.

Le philosophe est dépassé par les événements.

D'autant que lorsqu'il se tourne vers le sud, il aperçoit nettement, dans le magma paysager de Paris la grise, deux autres tours de Notre-Dame à leur place habituelle. Et de se rendre à cette évidence que sa Notre-Dame à lui n'est qu'une réplique de la Notre-Dame officielle lui instille dans les catégories un doute existentiel particulièrement aigu et qui a pour effet immédiat d'aggraver le vertige.

Ce que ne dit pas Montaigne, mais qu'affirment les spécialistes, c'est qu'il faut alors regarder à hauteur de ses yeux, et surtout pas vers le sol qui est capable de vous attirer avec une force irrésistible. Aussi, le philosophe tient-il ses yeux fixés sur l'horizon, celui-là même que le jour est en train de désobscurcir. Le soleil se lève.

Il est trop tentant, alors, de se mesurer à ce qui ne se peut regarder fixement, afin d'oublier les désagréments de la position en risquant une brûlure à ce point décisive. Mais Mek-Ouyes n'est pas encore prêt à ce que Montaigne, encore lui, nommait, monovocaliquement, « l'extrême sentence ». Il détourne donc le regard et ne peut s'empêcher de le diriger vers la rotonde de la Villette, qui tient, approximativement, la place du chœur de la cathédrale, signe que la duplication de Notre-Dame n'a concerné que les tours et pas la nef, pas le transept, pas le déambulatoire, la sacristie ni les porte-cierges.

La rotonde de la Villette est apparemment plongée dans le sommeil, mais à y

regarder, sinon de plus près, ce qui est impossible sans longue-vue, du moins d'une façon plus aiguë, il n'est pas impossible de deviner que deux corps sont en activité sur la terrasse et sur un seul matelas.

Le vertige du philosophe a disparu sous les effets de cette petite révélation, et la question est à présent de lutter contre une autre forme de rongeur : la passion jalouse, à laquelle Mek-Ouyes croyait avoir renoncé depuis belle lurette, mais dont il entrevoit les incisives de diamant auxquelles aucun cœur humain ne résiste.

« Agatha, Agatha ! dit Mek-Ouyes en son faible intérieur, tu n'en feras donc jamais d'autres ! Tu ne sauras jamais aller chercher en toi la seule satisfaction de mes caresses à moi ? Va, tu es une femme libre. Je le reconnais sans défaillance, mais, par Notre-Dame, que ne fais-tu ce genre d'affaires ailleurs que sur la terrasse, c'est-à-dire sous mes yeux et dans un pareil moment historique ? Tu ne comprends donc pas que la situation est explosive ? Tu ne vois pas que c'est peut-être la fin finale d'une partie de l'humanité ? J'ai bien dit une partie... Comprene-le quand tu pourras, Agatha, Agatha, Agatha... Si seulement je pouvais te parler, Agatha, Agatha, Agath'ouyes... »

Dixième épisode

Au CCCP, le Centre des Cellules de Crise de Paris, Agatha de Win'theuil, qui n'a pas du tout envie de rigoler, pénètre d'un air pénétré (elle n'en a peut-être pas que l'air, d'ailleurs) suivie d'Erwann Le Carantec de Boulénic qui lui dit, d'un ton pénétrant :

– Ma chère Agatha, c'est ici que les Athéniens s'éteignirent, et...

– Taisez-vous, Carantec, vous allez nous foutre la poisse avec vos plaisanteries de péniche de potasse. Où sont les salles de réunion ?

– De chaque côté de la salle des pas perdus.

– Pas perdus pour tout le monde, à ce que je vois, maugrée la Win'theuil en apercevant les deux cellules de crise qui sortent au même moment des pièces latérales pour faire une pause et se diriger d'un même pas vers la machine à café.

Les deux petites dizaines de personnes affectent de ne pas se voir et ni même se connaître. Mais lorsque chacune des deux équipes s'aperçoit que l'autre est au bord de la précéder auprès du distributeur, elle accélère à gauche, elle accélère à droite, jusqu'à ce que l'ensemble fasse une collision tout à fait honorable dans le genre mêlée. Le spectacle est accablant, pitoyable, désastreux, désespérant, insupportable aux yeux de celle qui ne supporte pas la gabegie des divisions. « Voilà de quoi nous crevons, de quoi crèvent les révolutions, les réformes et les évolutions ! » pense-t-elle.

- Roooooôôôôôâaaaaaaaââââââââââârrhhhhhhhhh!

Si tout le monde a reconnu Agatha de Win'theuil, Nidel de Dietrich-Ittenkronenheim a compris qu'elle est en quelque sorte cornaquée par cette chiffe molle d'Erwann Le Carantec de Boulénic, son ennemi juré.

Pour le moment, Agatha de Win'theuil, plus imposante que Marianne elle-même sous sa coiffure de cheveux qui n'est pas sans évoquer un bonnet phrygien (bonnet B), s'avance. Elle est toujours dans des effets de cuir, pantalon et blouson, mais cette fois de couleur rouge pétant. Elle fait face à la machine à café et commande un *ristretto* non sucré en appuyant l'index sur le poussoir correspondant. La machine parle :

Agatha attend sans bouger. Le premier à comprendre, Nidel de Dietrich-Ittenkronenheim s'avance vers Agatha et remplit lui-même la fente, d'un geste sûr, non sans décocher un coup d'œil perfide en direction de Boulénic.

Niedel de Dietrich-Ittenkronenheim est, chacun le sent, sûr de sa force. Il s'impose d'emblée comme un interlocuteur *incontournable*, comme on dit aujourd'hui dans les mauvais livres, mais, incontournable, il l'est effectivement, ici, car ses cent trente kilos de chair et d'os plantés entre Agatha et le distributeur empêchent absolument qu'on en fasse le tour. Il attend que le « produit », comme dit la machine, se remplisse dans le godet. Il s'en saisit enfin et le tend à la Win'theuil en lui souhaitant la bienvenue sans une once d'accent alsacien. Peut-être, pour cela, est-il obligé de faire un effort.

Quoi qu'il en soit, Agatha de Win'theuil est instantanément sous le charme.

Onzième épisode

Agatha de Win'theuil est sous le charme de Dietrich et boit le breuvage avec délectation. Le café est succulent. Il y a toutes les rues de Naples dans ce dé à coudre de café. Il y a le Pausilippe et la grotte bleue de Capri, le poulpe à l'huile d'olive et le roubaldien « il fait un temps de Rome doux » qui plaisait tant à Anne Portugal.

Erwann Le Carantec de Boulénic, alors, se fend d'un geste plein de modestie et d'élégance, non sans darder un coup d'œil assassin sur son ennemi de toujours Nidel de Dietrich-Ittenkronenheim. Il s'empare délicatement du récipient vide et va le déposer dans la poubelle prévue à cet effet.

Nidel se dit que l'autre marque un point. Il ne faut jamais sous-estimer son adversaire. À sa place, cependant, il aurait, lui, glissé le gobelet dans sa poche après l'avoir enveloppé dans son mouchoir...

– Merci, Erwann, concède Agatha. Et mille merci à vous, Nid d'aigle. J'ai beaucoup entendu parler de vous depuis que je suis à Paris.

– Comment est-ce possible que vous m'appeliez de la sorte ? susurre Dietrich visiblement aux anges. Figurez-vous que je suis né au château du Haut-Kœnigsbourg (ma mère y faisait des ménages) et que « Nid d'aigle » était mon surnom à l'école communale, quand on voulait me mépriser, ça va de soi, ce qui arrivait plus souvent qu'à mon tour parce que j'étais gros.

– J'aime les oiseaux des cimes, piaille Agatha en réponse. C'est sans doute que vous êtes si différent de moi, si toutefois les apparences méritent considération.

« Le gigot et la gousse d'ail », pense Erwann sans rien prononcer. « Je déteste l'agneau, si faussement innocent quand il donne à l'ail ce goût de cadavre animal. »

Mais Agatha de Win'theuil n'a pas l'intention de rester scotchée à cette humeur. Elle vire de bord et prend la parole avec force, sérieux, compétence :

– Assez ri, messieurs, assez bavassé, mesdames, assez bafouillé, messieurs, assez souri, mesdames. La situation est préoccupante, demain grave, jeudi critique. Il va de soi que l'existence de deux cellules de crise pour une seule crise est une idée parfaitement stupide. Je ne suis pas intéressée de savoir qui l'a émise ! (La dernière phrase répond au geste de la main esquissé par Dietrich pour désigner Erwann, ainsi qu'au geste de la main d'Erwann pour désigner Dietrich.) Pour commencer, vous deux, D'Autriche et Caran d'Ache, puisque vous avez la main tendue en direction de l'autre, vous allez mutuellement vous la serrer, c'est un ordre. (Mais ni Erwann ni Dietrich n'obtempèrent. C'est un moment d'une violence inexprimable, mais que nous venons tout de même d'exprimer avec une certaine éloquence.) Ah, c'est comme ça ! Donc vous êtes d'accord, vous voyez bien ! Il suffit que je joue pour vous de mon autorité, que dis-je ? de mon abus de pouvoir, pour vous faire réagir de façon identique, absolument identique ! Détrompez-vous, Messieurs, je n'en veux pas du tout à votre souveraineté parisienne. Le voudrais-je que je m'y serais prise autrement, et ce depuis longtemps ! Ce n'est pas à mon âge qu'on se transforme en dictature ! Mais tout de même, soyez honnêtes, mentale-

ment, vous vous l'êtes serrée, cette main détestée, la moite et la sèche, l'étique et la grasse, la moite que la sèche vomit, la sèche qui répugne à la grasse. Vous vous l'êtes serrée et je vous en remercie, même si, apparemment, cette étreinte se joue à mon détriment. Toutefois, écoutez-moi plus avant : Paris ne va pas bien. Paris va mal. Vous m'invitez dans un Paris supposé aller bien, je me décarcasse pour venir en négligeant une invitation chez mes chers Indiens Kikchauzes et Nainport'nawaks qui se sont aussi réconciliés que Rabbi Boshé et Imam Anké, et voilà que je me retrouve dans un Paris qui souffre et qui se débat. Voulez-vous que je vous aide à passer ce mauvais cap ? Répondez par oui ou par non !

D'une seule voix, sans l'ombre d'une hésitation, même qu'un unisson pareil n'a jamais été atteint par aucun chœur, de mémoire de spectateur de concert ou de rite grégorien, d'une syllabe franche, massive et sans ambiguïté, le groupe tout entier, finalement réuni, lance froidement :

– Non !

Douzième épisode

C'est la nuit. Mek-Ouyes est descendu une fois encore de son perchoir. Mek-Ouyes est plus résolu que jamais. Mek-Ouyes est au volant d'un véhicule volé. Va, cours, vole, Mek- ! Et Mek-Ouyes ne se l'est pas fait dire deux fois ! Le véhicule volé est un pick-up de la voirie parisienne, qui sert habituellement à ramasser les « encombrants », les objets encombrants, les meubles encombrants, les gravats encombrants, les carreaux de faïence encombrants et cassés, les fauteuils défoncés encombrants. Pourvu qu'il n'y ait pas d'autres sortes d'encombrants ! Un véhicule volé de ce type passe inaperçu, même avec sa couleur vert pomme fraîche. Personne pour s'étonner de voir un employé de la voirie travailler la nuit pour que Paris soit belle et aille bien. Au contraire, les rares passants croisés à cette heure tardive ont fait mine d'applaudir le travailleur valeureux. Mek-Ouyes est heureux au volant. Il a tant de souvenirs de volants divers qui se bousculent, des souvenirs lointains, il est vrai : sa République semi-remorque et La Chapelle-Laisance ! Un jour, il écrira un livre, *Tentative d'inventaire des volants que j'ai serrés dans mes paumes...* Mek-Ouyes arrive boulevard Henri-IV. Il passe devant la caserne de la Garde républicaine à cheval, hume le parfum de fumier, tourne à droite dans la rue de la Cerisaie (la seule rue de Paris, avec la rue Lucien-Leuwen, à porter le nom d'une œuvre littéraire), laisse à droite la rue Tchekhov et emprunte la suivante, rue de l'Arsenal. Il a une pensée pour le maréchal de Bassompierre et pour son aventure obscure. Il klaxonne discrètement et franchit la grille qui s'ouvre comme par enchantement.

- Vous avez la camelote ?
- Elle est prête.
- Son poids ?
- Pas loin de cinq cents kilos.
- Que du cheval ?
- Du chien aussi.
- Très bien. Très bien, le chien.
- Mélangés ?
- Non, bien séparés, comme on a dit.
- Parfait.
- On est avec vous, alors forcément...
- Unanimes ?
- Pas une défection.
- Pas de lézard ?
- Pas de trahison.
- Bien. Je vous fais toute confiance. De toute façon, je n'ai pas le choix. J'irai jusqu'au bout.
- Si vous avez besoin...
- Besoin de quoi ?
- Nos chevaux... nos sabres... tout ça c'est de l'apparat, mais on sait jamais, ils sont quand même affûtés et ils galopent.
- J'aimerais ne pas avoir à en venir à cette extrémité.
- On préférerait aussi, mais c'est pour dire. Ce ne sont pas des paroles en l'air. Cette nuit, nous veillons.
- Ça sera pas pour cette nuit. C'est trop tôt.
- Nous veillerons aussi la nuit suivante.
- C'est bien.
- Peut-être même que, du coup, nous prendrons le pli de veiller de façon permanente. Pas tout le monde, hein, bien entendu, mais par roulement...
- ... de tambour.
- Non, dans la discrétion.
- Naturellement. Je reviendrai un jour, prendre le temps de caresser vos chevaux.
- Ils en valent la peine.
- Je peux me pointer à la ménagerie ?...
- ... du Jardin des Plantes ? Vous trouverez du bison, mais y a plus de fauves et la crotte de crocodile, je ne sais pas si c'est bien spectaculaire... Vous demandez Orel. Vous sonnerez rue Cuvier, au 59.
- On verra. Au fait, je voulais vous demander, capitaine, vous avez entendu parler de cette affaire de reproduction des monuments ? Enfin, pas que des monuments...
- Nous, on a toujours le même nombre de casernes, hein, alors pour le moment on va pas chercher plus loin.
- Ouvrez les oreilles, quand même. Et prévenez-moi si vous savez quelque chose.
- D'ac, Mek-. On vous aide à charger ? C'est sur une palette et on a un petit Fenwick.

– Allez, perdons pas de temps. Je crois que je vais renoncer au Jardin des Plantes, c'est pas trois crottes de koala qui vont faire la différence...

– Je suis de votre avis.

Le pick-up ploie bientôt sous son poids de merdes. Alors Mek-Ouyes remercie une dernière fois. Il donne quelques poignées de main et en reçoit quelques autres en échange.

– Et n'oubliez pas le signal ! Dès que vous le voyez, vous venez ! Dès qu'on le voit, on accourt. Cataclap, cataclap... La République à l'assaut des Princes ! On va renouer avec la Première.

Alors Mek-Ouyes, gonflé à bloc par cet enthousiasme historique, reprend le volant et refranchit la grille. Il se dirige tranquillement vers le CCCP !

Treizième épisode

Mek-Ouyes roule et roule moins vite que précédemment ; pour cause de chargement. Rouler à vide n'est pas rouler en charge. Rouler avec un chargement d'œufs frais n'est pas rouler avec des choses qui ne craignent pas. La façon de conduire doit être protectrice, et le corps du chauffeur se donne l'illusion d'amortir les chocs possibles, de le pouvoir, d'aimer le faire.

La charge d'aujourd'hui n'est pas fragile, au demeurant, bien loin de là. Elle n'est pas explosive. Ce n'est pas de la nitroglycérine, comme dans ce film, jadis, *Le Salaire de la peur* ; pas du tricoloruzène défoliant, non plus, comme dans ce roman-feuilleton, naguère, *La République de Mek-Ouyes*, roman-feuilleton, éditions P.O.L, 2001, qui raconte la première grande aventure mek-ouyienne et sa rencontre en tout point tendue avec Agatha de Win'theuil.

Mek-Ouyes se demande pourquoi il est à ce point, croirait-on, voué à l'excrément. Le fumier comme symbole de la fertilité... cette odeur qui, jamais, ne lui a semblé négative... un parfum plutôt, celui de la ferme au travail, et cousin à pigment sombre de la couleur du lait. La pellicule qui se forme à la surface du lait... la croûte à la surface d'une bouse, craquante sous le pas.

Mais dans le chargement, il n'a pas que les belles pommes d'or de la plus belle conquête de l'homme, il y a les déchets du chien, encore, le carnivore. Ordre du monde et de la diététique... encore qu'Ibn Battûta (comme Marco Polo) eût été frappé du fait que dans l'Afrique orientale (en gros les côtes kenyane ou tanzanienne actuelles) bœufs, moutons et chameaux étaient accoutumés à manger des sardines très grasses. Bouse à goût de sardine, la chose fait rêver. Les œufs étaient fumés, dans le poulailler de Thérèse, la première épouse de Mek-Ouyes, quand elle commit un jour l'erreur de leur faire picorer un reste de haddock.

La pluie s'est mise à tomber, et Mek-Ouyes regrette de n'avoir pas couvert son chargement d'une bâche. Il va laisser derrière lui un sillage durable, une souillure sur le macadam de Paris la coquette, ce qui entrera, par hasard, tout à fait dans ses plans, mais présente le risque de rendre son existence traçable. Un coup d'œil en arrière le convainc qu'en effet le crottin coule et que la rue de Rivoli déserte sera demain matin joliment parfumée.

Une furieuse envie de tout plaquer là le fouette au visage en lui présentant à l'esprit (le truc incompréhensible qui se trouve derrière le visage) le caractère dérisoire de son action presque solitaire. Pourquoi ne pas avoir tenu bon quand il le fallait, à chaque étape de sa vie ? Tenu bon à son volant de chauffeur routier, tenu bon comme unique président-citoyen de sa république personnelle, tenu bon comme compagnon d'Agatha et président du Monde-Mondes ? Peut-être n'est-il pas allé assez loin, à chaque fois, dans le stoïcisme et l'acceptation...

« Allons, se dit Mek-Ouyes, tu es trop engagé pour reculer maintenant. Aller au bout des choses, c'est évidemment risquer de bouleverser sa vie, et grand bouleversement compris qui est celui de la disparition définitive. Je ne suis pas un morceau de sucre, je ne suis pas une boule de paille et d'excrément qu'on nomme crottin. Il pleut, et mon corps ne diminue pas de volume, ne perd aucune substance. Mon esprit n'est pas non plus en situation d'oublier des connaissances, de laisser s'envoler des souvenirs. Le temps est un ami, le temps qui passe... mais le temps qui passe ne passe pas contre nous, nous ne vivons pas *temps debout*, comme on navigue vent, nous sommes à cheval sur le temps qui passe et par conséquent nous passons nous aussi, au trot certains jours, au galop demain, au pas dans le ralentissement du sommeil. J'aime le temps, j'aime la pluie, j'aime l'heure. Les jours s'en vont, et je passe. Les jours s'en vont et ils m'emportent dans leurs bagages, ils m'ont acheté un billet, je suis leur compagnon de voyage et j'ai la capacité de choisir certaines étapes. Si j'arrive à ce moment précis place de la Concorde, c'est que l'hôtel Crillon où est logé le CCCP m'attend. »

Alors Mek-Ouyes met la gomme. Il demande à son moteur de donner tout ce qu'il peut. Il fonce sur le pavé glissant de la place, saute en marche en se laissant aller à une roulade sur un parterre de fleurs et contemple son véhicule qui vient se fracasser sur l'escalier d'honneur en maculant la porte close.

Quatorzième épisode

La cellule de crise est en réunion à huis clos. Le huis clos, tu vois, c'est vraiment quelque chose qui fait rigoler le romancier-feuilletoniste ! Ha ha ha ! Il n'y a pas de huis clos pour ses clefs personnelles. Le monte-en-l'air entre partout, puisqu'il bâtit ce qu'il explore.

Mais la cellule de crise unique, celle qui devait réunir les deux cellules de crise concurrentes, ne s'est pas réunie dans l'une ou l'autre des salles de réunion du CCCP. Il aurait fallu choisir l'une des deux salles au détriment de l'autre, ce qui n'était pas une solution envisageable. On est restés dans la salle des pas perdus.

Au moment où Agatha de Win'theuil avait pris dans l'estomac le « non » indiscutable en réponse à sa proposition de médiatrice, les deux téléphones mobiles d'Erwann Le Carantec de Boulénic et de Nidel de Dietrich-Ittenkronenheim avaient sonné en même temps. Tous deux avaient répondu identiquement ; tous deux avaient pâli comme un seul homme.

– Ennemis, ennemis... Frères ennemis!... murmure la Win'theuil dans son absence de barbe. Jumeaux ennemis!... Eh bien, quelles nouvelles? De quels détails de quelle nouvelle catastrophe allez-vous encore nous abreuver?

Les deux hommes, la bouche ouverte, comme frappés par la foudre, laissent retomber la main avec le téléphone au bout.

– Qui commence? Erwann?...

– Il y a deux Élysée.

– Nidel?

– Deux rotondes de la Villette.

– Qu'est-ce que c'est que ces fariboles? Pourquoi pas deux sièges du CCCP, pendant que vous y êtes?

– Ce serait peut-être une solution pour ce qui nous occupe, dit Dietrich.

Agatha de Win'theuil hausse les épaules. Ils ne veulent vraiment pas d'une cellule de crise unique!

– Bah de toute façon, débrouillez-vous, hein, puisque... Quant à moi, je vais quitter cette ville qui va au plus mal pour aller prendre du bon temps dans le premier village venu où l'ethnie des Boutons et celle des Boutonnières sont en passe de se réconcilier l'un dans l'autre. Je vais vous laisser dans votre caca, puisqu'il semble que les faits divers n'en soient pas avarés par les temps qui courent. Simplement, Erwann, il se trouve que mes affaires sont dans la rotonde de la Villette. S'il y en a deux, est-ce que mes affaires sont en double exemplaire? Il faudrait me le dire. Si ce fameux redoublement avait eu lieu pendant mon sommeil dans la chambre ronde, est-ce que cela signifie qu'il y aurait en ce moment deux Agatha de Win'theuil? Répondez-moi.

– Je n'en sais strictement rien. Nous n'avons pas eu le temps d'enquêter sérieusement.

– Vous n'avez pas d'experts?

– Comment voulez-vous trouver un expert pour un phénomène totalement inédit?

– Ouais... Et l'Élysée? Ça vous paraît inquiétant? C'est quoi, maintenant, l'Élysée? Le palace de la rigolade?

– Depuis que le Monde-Mondes est Monde-Mondes, dit sur un ton d'expert Nidel de Dietrich-Ittenkronenheim, l'Élysée est fermé. Il y a eu des projets divers qui n'ont jamais abouti, une boîte de nuit, une boîte de jour, un centre de fitness, mais à chaque fois la charge historique du lieu a finalement empêché la réalisation effective. Je crois que c'est une sorte de no man's land.

– C'est un no man's land, confirme Erwann Le Carantec de Boulénic, un

no woman's land aussi. La rumeur qu'un Bordel du Cœur deuxième génération s'y serait secrètement installé est dénuée de tout fondement.

– Multiplier par deux la surface d'un no man's land, effectivement, ce n'est pas un bon signe pour la santé d'une métropole ! Mais vous n'avez pas répondu à ma question sur la rotonde. Où se trouve la deuxième, au fait ?

– Exactement au-dessus de la première, dit Erwann qui vient de consulter un SMS explicatif. Deux boîtes de camembert empilées l'une sur l'autre. Nous l'avons échappé belle...

– Que voulez-vous dire ?

– Imaginez, Agatha, deux amants qui auraient décidé de dormir sur la terrasse en plein air, au moment de la multiplication ! Ils seraient emmurés sans que personne puisse quoi que ce soit pour eux. Ils mourraient de faim, de soif, de rage et d'étouffement... Auraient-ils encore l'idée de s'êtreindre pour adoucir leurs derniers moments ?

– L'idée ou le désir ?

– Ils l'auraient, dit Erwann attendri soudain.

– Ce serait peut-être une belle fin, soupire Agatha de Win'theuil.

Quinzième épisode

En un mot comme en cent, comme aussi en deux mots comme en continuant, aussi vrai que le roman-feuilleton ne pourra jamais se finir, qu'à suivre il sera toujours, partagé par plusieurs lectrices et par plusieurs auteurs même, autrement dit pour être clair et synthétique à ce stade de l'histoire : Paris ne va pas bien et les cellules de crise sont elles-mêmes en crise.

Chacun des membres des deux cellules de crise qui ne veulent pas fusionner en a pleine conscience. Erwann Le Carantec de Boulénic n'en est pas fier. Niedel de Dietrich-Ittenkronenheim s'énervait un peu de ne pas voir se profiler une perspective qui le débarrasserait de son concurrent très détesté. Agatha de Win'theuil, de son côté, affecte de s'en foutre comme de l'an 39-40, quoique le spectacle de cette drôle de guerre entre l'Alsace historique et la Bretagne péninsulaire ne manque pas de l'intéresser un tant soit peu.

Afin de faire bisquer ses interlocuteurs bande d'incapables, Agatha s'approche de Niedel et le frôle de très près, la poitrine en avant, en faisant tout pour que cet attouchement n'échappe pas à Erwann. Ce faisant, elle laisse tomber quelques desiderata particulièrement futiles et argumentés :

– Puisqu'il n'y a pas le feu au lac ni péril en la demeure ni quarante de fièvre au front de Paris... puisqu'on a le cul sorti des ronces et que le bout du tunnel est derrière

nous, puisque les pompiers de la situation ont fait leur office, que les architectes de l'avenir ont pris l'équerre en mains, que le gardien de but de la situation de crise a bloqué tous les ballons tirés comme des boulets, puisque le gardien de phare du port de la Bastille a montré les écueils et les récifs en temps utile, puisque à l'évidence le plus dur est derrière nous et donc le plus mou devant, que le professionnalisme de l'infirmerie de campagne a su déteindre sur l'infirmerie de ville, du fait que la mouise ne nous est plus qu'un mauvais souvenir un peu plus lointain à chaque seconde, dans la mesure par ailleurs où nous avons eu plus de peur que de mal et puisque, encore une fois, les cassandre et les je-vous-l'avais-bien-distest se sont avéré bêtement défaitistes, pessimistes à décourager un régiment de comiques dopés aux euphorisants, puisque le temps se lève, que la pluie fait la pause et la terre se réchauffe, puisqu'il n'y a plus rien à craindre et surtout pas la crainte, puisque les mauvais pressentiments n'étaient pas des sentiments du tout et que le sable est à l'autruche ce que la sucette au caramel au sel de Guérande est à la gueule sucrée, puisque se voiler la face est aussi courageux que se culotter la pile, puisque rien ne sert de courir quand on n'est pas parti à temps, puisque de toute façon on finira tous avec un pissenlit dans les narines et considérant le fait que le moment est venu de souffler, de toute la force de sa forge pulmonaire, sur les braises qui chauffent le cœur et qui rassurent, puisque les situations bloquées finissent toujours par se dénouer sans qu'on en sache plus sur le secret du dénouement que sur celui du blocage, puisqu'il n'y a pas d'urgence, puisque patience est mère de cadenas de sûreté aussi sûrement qu'impatience est belle-mère d'insécurité, puisque je ne sais pas pourquoi je m'échinerais, puisque se bagarrer contre les moulins est aussi stupide que de lancer des cailloux aux ailes des éoliennes, puisque madame la marquise a besoin d'être rassurée pour pouvoir sortir à cinq heures, puisque avec l'eau qui dort il n'y a aucune méfiance à avoir, puisque l'eau qui dort est l'eau qui dîne et que l'estomac ne vit pas que de pain, mais aussi d'éviter de recevoir un pain dans l'estomac, considérant en sus que les gueules courageuses sont de très loin les plus cassées, puisque l'homme est un animal qui, ontologiquement, rigole et raisonne à coups de « puisque », puisque Paris sera toujours Paris et Paray toujours pareil avec sa vieille poste (privatisée), puisque le Monde-Mondes sera toujours le Monde-Mondes, puisque silence rime avec prudence, puisque la musique des sphères et le grand soir n'ont jamais été vu et entendues par quiconque, puisque tous les métaux cachés au ventre des abîmes finiront un jour dans une usine, puisqu'il y a toujours un peu plus de quelque chose plutôt que de rien...

Seizième épisode

... puisque à cœur rassuré, corps désireux de se reposer et de se consacrer à

la jouissance, je ne vois pas pourquoi je ne passerais pas les quelques heures qu'il me reste à tirer à Paris-qui-va-bien, avant mon train de demain matin, dans un magasin de haute couture haut de gamme ! Quelqu'un parmi vous serait-il assez gentil pour me conseiller une adresse ?

– Il n'y a pas de *magasin* de haute couture, chère madame, laisse tomber d'un ton sinistre Nidel de Dietrich-Ittenkronenheim. Il n'y a que des ateliers. La haute couture est un art, pas un commerce.

– Agatha... commence Erwann, dont la voix tremble de tous ses membres.

– Une voix n'a pas de membres, corrige Agatha qui ne devrait pas, normalement, avoir connaissance des indications du narrateur, signe clairement révélateur, s'il en est besoin, du caractère éminemment atypique et hors normes de ce personnage.

– Agatha... continue Le Carantec.

– Eh bien quoi, « Agatha » ? rassemblez vos facultés, mon vieux.

– Agatha... poursuit Boulénic.

– Quand vous serez complètement vous-même, vous parviendrez peut-être à finir une phrase...

– Agatha de Win'theuil, articule enfin Erwann Le Carantec de Boulénic, c'est mal à vous, Gatta, de vous moquer de nous qui sommes comme de petites souris entre vos griffes d'ailleurs si fascinantes...

– Auriez-vous le numéro de téléphone du sergent Bauchat ?

– Le pompier ?

– Oui, le pompier, exactement, celui qui a lu Michelet (entre autres). Pourquoi ne fait-il pas partie des cellules de crise ?

– Mais... dit Erwann bêtement, comme il sait le faire de temps en temps, c'est un subalterne !

Le rire d'Agatha de Win'theuil éclate, descend de sa bouche et rebondit sur le sol dallé comme un pot de confiture usagé dans un vide-ordures. Le rire est vexant. D'ailleurs il est fait pour ça.

– Vous n'avez pas répondu à ma question. Avez-vous sous la main, dans la liste des contacts de votre mobile, le numéro de téléphone du sergent Bauchat, le lecteur de Perec, oui ou non ?

– Oui, bien sûr.

– Appelez-le.

– Mais pourquoi ?

– J'ai l'intention, figurez-vous, d'entretenir un dialogue avec sa moustache.

– Il est en congé.

– Vous mentez, Erwann.

– Maternité.

– Vous me prenez pour une conne ? Donnez-moi ce téléphone !

– Jamais.

– Alors, je le prends !

– Rendez-moi ça !

– Pas avant d'avoir appelé le sergent Bauchat.

– Si vous n'étiez pas la présidente, je vous, je vous...

– Restez où vous êtes ! Oui, tenez-le, Nid d'Aigle, dans vos grosses serres musclées ! Voyons : « Abécassis, Ablas Ouedraogo, Antoine, Aurélie, Bart... Bauchat ! »

Ne bougez pas ou je vous perce le pied de mon talon aiguille ! « Sergent Bauchat : 18 » ! Ha ha ha. Trop facile, il suffit d'appeler le 18 ! 1. 8. Allô, Sergent Bauchat ? Ici la présidente. [...] Oui, Agatha de Win'theuil. Je vous dérange ? [...] Je suis désolée. [...] Ah ! je le suis encore plus ! [...] Oui... désolée. Et vous lisiez quoi ? [...] *Michael Kohlhaas* ? Mes compliments ! Le plus extraordinaire roman qui se puisse lire à propos de la Justice et du Droit. Sergent, il faut que je vous voie. Vous n'êtes pas en service puisque vous lisez Kleist ! Vous n'êtes pas à la maternité non plus !... [...] Ha ha ha. Vous êtes un rigolo, sergent. Pouvez-vous venir me chercher tout de suite à la sortie du CCCP ? Oui, à l'hôtel Crillon, c'est ça. [...] Bien, je vous attends. [...] Oh, simplement, si c'était un effet de votre bonté, j'aimerais que vous me fassiez visiter quelques petits endroits que je ne veux pas manquer. [...] Il vous suffira de dire que vous venez en tournée d'inspection au nom d'une commission de sécurité ! [...] Non, non, restez comme vous êtes. Enfin, oui, d'accord, évidemment, si vous avez votre costume, je n'en serai que plus honorée. [...] Les bottes et le casque, d'accord !

Et Agatha raccroche.

– Je peux récupérer mon téléphone ? ose Erwann d'une voix de petit garçon ?

– Venez le chercher, dit Agatha en le glissant dans sa culotte.

– Soit.

À ce moment précis, à l'extérieur du CCCP, le terrible et inquiétant vacarme d'une collision parvient aux oreilles de toute l'assemblée. C'est comme un coup de bazooka sur la porte massive qui tient bon mais se bombe. Au loin, on entend, guilleret, un gentil petit pin-pon de pompier qui dit qu'il est très content de venir et d'intervenir.

Dix-septième épisode

La porte a tenu bon.

La porte du CCCP, qui osera l'ouvrir ? Ça ne se bouscule pas. Agatha de Win'theuil y était prête, ce fut même son premier mouvement. Mais elle préfère attendre et observer la pusillanimité de ses compagnons. Une odeur fétide s'insinue par les fentes du bois. Puisque Paris va bien, Paris a la bonne odeur, comme le petit Jésus jusque dans son tombeau. Mais les membres des cellules de crise ne le sentent pas de cette narine. C'est à qui déploiera son mouchoir pour le plaquer sur son nez.

Enfin la porte s'ouvre. Une main l'ouvre, qui est à l'extérieur.

– Sergent Bauchat ! dit Agatha tout heureuse qui sautille sur place avant de se précipiter sur la moustache.

– Pas de dégâts à l'intérieur ? dit le pompier.

– Rien.

– Vous êtes intacte ?

– Intouchée.

– J’ai fait aussi vite que j’ai pu, avec le sentiment que vous n’étiez pas aussi détendue que vous vouliez en donner l’apparence. Oh ! bonjour, M. Le Carantec, pardonnez-moi, je ne vous avais pas vu.

– Qu’est-ce qui s’est passé ?

– Un véhicule de la voirie s’est fracassé sur la porte d’entrée. Il transportait de la merde.

– Et la benne a versé ?

– Cul par-dessus tête, le véhicule entier.

– Le chauffeur ?

– Pas de chauffeur, pas de trace du moins.

À ce moment, la peur commence à se lire sur les visages des édiles. Erwann, le premier, prend la parole :

– Agatha de Win’theuil, restez avec nous.

– Je m’en garderai bien. Je vous laisse avec votre incurie. Sergent Bauchat, je suis à vous...

– Si je vous le demande à deux genoux ? insiste Boulénic.

– À quatre, à la rigueur.

– Je n’ai pas cet article.

– Empruntez ceux qui vous manquent à Dietrich !

– Moi, je n’y vais pas par quatre chemins, je me mets à plat ventre, dit Dietrich.

– Dans la fange !

– Dans la fange, si vous voulez. Fange, mère des arts, des armes et des lois...

– Moi aussi, dans la fange, dit un autre en se couchant de tout son long sur le perron maculé.

– Moi aussi.

– Moi peut-être, dit Erwann de très mauvais gré.

Agatha a un rictus des plus méprisants.

– C’est trop tard. Je suis heureuse de vous y voir, mais le moment est passé. Je n’ai plus envie. Je ne pense pas que vous soyez à la hauteur. Regardez-vous, c’est tout le contraire, vous êtes à la bassesse. Eh bien, restez-y ! Venez, sergent.

– Attendez !

Le téléphone vibre dans la culotte d’Agatha. Culottée, elle dit :

– Allô ? [...] Erwann ? Je vous le passe. [...] Qu’est-ce qui s’est dédoublé ? [...] Non, ce n’est pas encore Erwann. [...] Alors ? [...] Non, c’est pas vrai... Hi hi hi. [...] Au revoir ! Erwann, attrapez !

Et voilà que, bras dessous jambes dessus, Agatha les jambes et Bauchat les bras, la présidente et le pompier passent sereinement au-dessus du champ d’épandage pour se diriger vers un camion rouge.

– Éloignez-moi au plus vite de ces incapables. Si nous ne les remplaçons pas au pied levé je ne donne pas cher de Paris-sur-Seine !

– Où allons-nous ?

– Droit devant, sergent Bauchat, qui portez si bien votre nom : vous êtes beau comme un chat.

– Il y a des chats ratés, madame de Win'theuil...

– Je n'ai jamais rencontré un seul chat qui soit complètement raté. Il y a toujours quelque chose à tirer d'un chat : une nonchalance, un ronflonnement... Mais, avec vous, il n'y a pas à chercher, on a tout de suite droit à la grâce totale, sergent Bauchat botté en plus ! Connaissez-vous un endroit sympathique où nous pourrions être tranquilles tous deux à papoter ?

– Nous pourrions aller au bassin de la Villette...

– J'aimerais mieux éviter.

– Nous pourrions aller aux arènes de Lutèce...

– Et vous vous transformeriez en lion ? Non, trouvez autre chose... que nous ayons par exemple une vue d'ensemble sur Paris, une vue bien panoramique. Posez votre main sur mes genoux, voulez-vous ?

– Je le veux bien. Allons alors... oui, j'ai trouvé, je sais où je vais vous emmener, mais je ne vous préviens pas. Vous aurez la surprise, et quand nous serons là-haut je vous dirai un conte. Voulez-vous ?

– Moi aussi, je le veux bien. Avez-vous fini de lire *Kohlhaas* ?

– Fermez les yeux.

– Vos ordres sont comme des désirs, sergent Bauchat.

– J'aime cette ville.

– Vous la traversez admirablement. Il y a une paire de Père-Lachaise.

– N'ayez pas d'inquiétude. Je gare le camion de pompiers et dresse vers le ciel la très très grande échelle. Je vous installe au cœur de ce baudrier, oui, une sorte de porte-bébé de ma fabrication grâce auquel on peut sauver bien des asphyxiés. Écartez vos belles jambes. Face contre moi. N'ouvrez pas les yeux. Attention, je commence la montée. Quand on grimpe à une échelle, la main touche un barreau, et quelques instants plus tard, c'est le pied qui pèse sur ce même barreau, eh bien ce barreau ce n'est plus le même.

– Sergent Bauchat, comme vous savez parler aux présidentes !...

Dix-huitième épisode

– Où sommes-nous ?

– Nous sommes en route. À peu de chose près à mi-chemin.

– Vous n'êtes pas fatigué ?

– Vous êtes une plume.

– Vous êtes un porte-plume.

– Sergent major ?

– Sergent Bauchat.

– « Sergent », c'est un grade ou c'est votre prénom ?

– C'est mon prénom, bien sûr. Et mon grade aussi. Vous me bavez dans le cou...

– Peut-être étais-je en train de m'endormir. Quand j'étais petite, mon père m'installait comme ça et descendait les poubelles (quatre étages), lentement. Quand nous avions fini de remonter, je dormais.

– Dormez, si vous voulez.

– Il ne faut pas.

– Pourquoi ?

– Parce que l'heure est grave.

– Vous êtes une petite tigresse dans sa phase inoffensive.

– Il va falloir que je m'énerve.

– Contre qui ?

– Si je le savais...

– Nous aurons un peu de temps, tout de même, arrivés là-haut ?

– Le temps de conter un conte et de nous caresser.

– Des caresses j'en ai, et un conte aussi, justement, j'en ai fait l'acquisition pas plus tard qu'hier. C'est le conte de...

– Chut ! Attendez que nous soyons arrivés. Un conte commence avec son titre ! Et je ne suis pas dans la meilleure position pour l'entendre.

– Nous sommes aux deux tiers du chemin.

– Comment vont vos jambes ?

– Pas de crampe en vue. Comment vont les vôtres ?

– Elles sont impatientes.

– De marcher ?

– Des caresses.

– Je ne peux pas tout faire en même temps.

– Je ne vous reproche rien.

– Quand nous serons arrivés, seulement là, vous pourrez rouvrir les yeux, et alors les miens pourront les regarder. À la montée, c'est trop dangereux.

– Je lutte contre le sommeil, mais c'est pas que je m'ennuie. Vous comprenez bien !

– Parfaitement.

– Il fait toujours nuit ?

– Pas pour très longtemps, il y a une petite lueur à l'est. La lumière est restée allumée, de l'autre côté du globe.

– Quand vous contez des contes, ôtez-moi d'un doute, vous pouvez faire deux choses en même temps ?

– Pas n'importe quoi, mais caresser, oui.

– Vous me rassurez.

– J'en suis heureux.

– Mais est-ce que ça ne va pas faire trop ? Il ne faudrait pas que dans le conte il soit aussi question de caresses.

– Oh non ! vous allez voir, il y est question de...

– Allez-vous vous taire, à la fin ! Je ne veux pas que le conte commence avant que je sois assise.

- Nous arrivons.
- Il y a du vent.
- C'est que nous sommes en altitude. Voilà. Je pose le pied sur la plateforme et je marche doucement pour retrouver mon équilibre. Vous pouvez ouvrir les yeux.
- Vous ne me débridez pas ?
- Voilà voilà.
- Oh ! je suis ankylosée, je tiens à peine debout !
- Asseyez-vous sur ce tapis.
- D'où il vient, ce tapis ?
- Il était là, roulé dans un coin.
- J'en conclus que ce n'est pas la première fois que vous amenez une greluche au sommet des tours de Notre-Dame.
- Je le reconnais. Vous n'êtes pas une greluche. Vous grelottez ?
- L'émotion. Mais ça ne vexe pas ! Je ne demande aucune exclusivité à personne. Moi-même, si je vous disais... Oui, frottez-moi les jambes, soyez mon fourmilier tamanoir, mon fourmilion Bauchat, mon petit chauffage à la braise. Vos pouvez même aller plus haut. Vous pouvez aller jusqu'où vous voudrez.
- Fort de cette autorisation, je ne me gêne pas, vous voyez. Vous n'avez plus froid ?
- Vous ne vous attendez tout de même pas à ce que je vous dise : « Pompier, vous êtes de feu ! »
- Passons. Il s'agit d'un conte...
- J'entends bien qu'il s'agit d'un conte, je ne demande que cela.
- Alors commencez.
- Je commence.

Conte de la question du pays du sommeil, conte.

(C'est un conte.)

Le conte dit qu'il commence, et qu'il commence au pays des éveillés, des veilles éveillées et des veilleurs permanents. Les habitants du pays des éveillés ont entendu parler souvent d'un pays qui leur est contraire. Ce serait le pays du sommeil. Il ne serait pas impossible, en théorie, de s'y rendre, mais les candidats se font rares. En dix années de temps, à peine s'il y eut deux ou trois candidats. Ils n'étaient pas tellement aguerris, et sérieux pas davantage. Aucun n'est jamais revenu. Cette année, la question a été remise sur le tapis volant et plusieurs bourses ont été proposées pour rémunérer le goût du risque qui, dans la gratuité, se fait rare. Le premier explorateur à en bénéficier fut une exploratrice.

Dix-neuvième épisode

(Suite du *Conte de la question du pays du sommeil, conte.*)

Le premier explorateur à bénéficier d'une bourse pour se rendre au pays du sommeil fut une exploratrice. Elle était sans peur et sans fatigue.

« Réfléchissons, pensait-elle, si je me rends au pays du sommeil, comme l'ont fait avant moi sur un coup de tête quelques rares aventuriers probablement irréfléchis, à peine aurai-je franchi la frontière que je serai frappée des traits imparables propres au pays du sommeil, c'est-à-dire, tout simplement du sommeil lui-même. Si ce qui se raconte ça et là du sommeil contient une part de vérité, alors je serai dans la torpeur, je serai dans l'absence de toute perception ordinaire. Je ne sais pas si je serai encore quelqu'un de complètement vivant et de toujours moi-même. À supposer qu'au pays du sommeil il y ait des habitants – j'allais dire suffisamment "éveillés" pour me porter dans leurs bras et me reconduire à la frontière ; et hop ! lancée à nouveau dans le pays de la veille ! nécessairement je ne pourrai rien rapporter en guise de témoignage sur le pays du sommeil. Je ne pourrai que dire : voilà, eh bien, je suis entrée, j'ai foulé le sol du pays du sommeil, et puis plus rien, plus rien que le sommeil peut-être mais je n'en suis même pas sûre et si j'étais honnête je vous rendrais l'argent de la bourse pour en avoir démerité. »

Ainsi se parla en elle-même la candidate au voyage. Cela ne l'empêcha nullement de faire des préparatifs, tout en continuant de se documenter en dévorant, sous toutes les veilleuses de toutes les bibliothèques de ville et de veille, des encyclopédies, des traités, des études, des thèses et des mémoires qui, de loin ou d'un peu moins loin, jamais de près, s'intéressaient au sommeil. Le corpus était assez ennuyeux, mais puisque la chercheuse se trouvait au pays des éveillés, jamais, au grand jamais, elle ne piqua du nez sur les volumes.

Après avoir lu toutes les encyclopédies, en long, en large et en travers, après avoir battu tous les pavés des témoins de quelque chose qui s'autoproclamaient, après avoir critiqué âprement la justesse des sources que les ethnologues exhibaient sans scrupule mais sans avoir fait le voyage eux-mêmes, elle eut la conviction que le pays du sommeil était, pour le moment, un songe creux.

Un jour, toutefois, au hasard d'une rencontre dont elle n'attendait rien, elle fut détrompée par le témoignage d'un vieillard qui prétendait revenir du pays du sommeil. Le ton qu'il employait était différent de tous les autres. Il ne ressemblait pas aux rododromes habituelles. D'ailleurs personne ne lui tendait aucune oreille, aucun micro, aucune tribune. Il y avait de quoi frapper à la porte du bonhomme avant qu'il passe l'arme à gauche ou qu'il oublie tout de la ténuité probable de ce qu'il savait.

Rendez-vous pris, l'homme dit tout de suite que le projet était désespéré, qu'il ne fallait en aucun cas y consacrer sa vie et ni même une parcelle. Le pays des éveillés était pour les éveillés ; le pays du sommeil était, dans le meilleur des cas, pour ceux qui s'y vouaient : ils n'avaient rien à nous apprendre, ils n'avaient même rien à cacher. Mais l'homme dit à la femme qu'il avait marché du côté du couchant et qu'un jour il avait eu le sentiment qu'il marchait allongé. Cette simple indication

suffit à la jeune femme qui boucla son sac dès le lendemain et partit devant elle après s'être tournée résolument vers l'ouest.

Elle marcha, marcha, marcha, sans se presser. Le soleil se coucha et se releva derrière elle, mais elle n'interrompait pas sa progression avec la nuit noire.

Les yeux grands ouverts, les mains écartées, le pied qui ne cédait jamais à l'habitude du support mais au contraire quêtait le moindre indice de nouveauté, elle marcha dans la certitude de toucher bientôt au but.

Un jour, c'était le jour, ses pieds touchaient le sol, mais aussi l'assuraient du contraire. Elle reconnut l'impression paradoxale que lui avait décrite le vieil homme. Elle eut bientôt la révélation qu'elle avait passé une frontière mais qu'elle ne devait pas tenir compte de ce changement-là.

C'est alors que...

– Vous dormez, Agatha ?

Vingtième épisode

– Agatha ?...

Agatha de Win'theuil dort à poings fermés. Son poing droit est dans sa bouche et son poing gauche saisit le chibre du conteur.

Celui-ci ne se démonte pas, et continue de conter, mais à voix très basse :

(Suite et fin du *Conte de la question du pays du sommeil, conte*.)

Je marchais toujours et j'étais à présent comme immobile. Rien ne pouvait m'arriver de négatif, les maux dans leur ensemble comme dans leur détail étaient vaincus, alors que j'étais plongée dans la plus évidente des situations de vulnérabilité. C'était cela, le pays du sommeil, avant d'y pénétrer j'en avais vu de toutes les couleurs. Autour de moi, les gens s'étaient beaucoup battus, beaucoup renversés sur le béton des abris précaires en débouchant une bouteille de champagne qu'ils buvaient au goulot entre deux horions peut-être faux comme au catch. Ils s'étaient invités à un vernissage de quelques nouveaux tags, à une pendaison de crémaillère d'un coin de béton abrité avec des cartons devant et une barrière verte et grise empruntée à un chantier de travaux publics. Il y avait une fille au milieu des colosses à peau noire, elle avait l'air de partager leurs éclats irraisonnés. Shootés gravement, sans doute, ils se frappaient mollement mais avec de grands cris qui donnaient aux coups un surcroît de violence. Leurs combats manifestaient par trop une passion apparente qui cachait mal l'affection qu'ils se portaient. Je ne savais pas comment le leur expliquer. Ce n'était pas à moi. Et pourtant il me semblait – puisque je prétendais y comprendre quelque chose, ou du moins ne pas y com-

prendre tout à fait rien – que j’avais à considérer mon entrée dans le monde comme dans un univers qui ne pourrait en aucune façon m’offenser gravement. J’étais là tout entière et j’étais absente. Jamais je n’avais ressenti tout cela, et surtout pas avec une telle intensité, signe que j’étais bien ailleurs, dans le pays du sommeil peut-être, mais qui n’était pas celui de la torpeur ou de l’abandon, au contraire ! Le pays du sommeil était le lieu d’une activité bouillonnante et brouillonne. Je savais, sans le moindre doute, que je m’y ressourçais. Fin du conte.

Le sergent Bauchat se garde bien de bouger, de peur que la fin du conte sonne, pour Agatha comme pour lui, le début d’une quelconque gueule de bois. La lance à incendie avait craché ses anti-flammes et le sauvetage avait été mutuel entre le soldat du feu et celle qui l’avait allumé. À présent, le présent est revenu dans la phrase et c’est le signe que la cause efficiente du roman-feuilleton va revenir sur le devant de la page.

– Tiens, il y a une fumée, là-bas.

– Quoi ?...

– Il y a là-bas, qui monte dans le ciel, une fumée qui n’est pas le fruit de l’immaculée conception, même si nous en avons le spectacle perchés que nous sommes sur l’une des deux épaules de Notre-Dame.

– Et alors ? sergent Bauchat, il me semble que j’ai dormi et que j’ai rêvé de la résolution du conte, mais je n’en ai aucun souvenir. Je n’ai pas parlé pendant mon sommeil, j’espère.

– Vous n’avez pas parlé, mais vous avez bougé les lèvres. Elles sont magnifiques. Elles sont resplendissantes. Elles en savent des choses ! Elles sont pleines comme un livre. Vous ne voulez pas que je reste avec vous pour la vie, Agatha de Win’theuil ?

– Cette fumée, là-bas, qu’est-ce que c’est ?

– Je vous en parlais, justement. C’est du côté du Parc des Princes.

– On joue encore au football à Paris ? Je croyais que la mode en était passée un peu partout.

– Vous êtes bien informée. Il n’y a plus d’équipe depuis belle lurette, et plus d’équipe, plus de matches ! Je crains pourtant qu’il y ait encore des spectateurs...

– Vous pensez que la prohibition du football a été une erreur politique ?

– Ce n’est pas impossible.

– Vous voulez aller voir ?

– Le feu au Parc ?

La voix du sergent Bauchat se glace soudain.

– À coup sûr, il faudrait y aller voir, mais qui va se décider ?

– En tout cas pas les incapables de la cellule de crise, dit Agatha d’une voix blanche.

– Moi, je suis candidat, dit une troisième voix qui vient de nulle part.

Vingt et unième épisode

Niedel de Dietrich-Ittenkronenheim est furieux. Rien de ce qu'il avait imaginé ne s'est déroulé comme convenu. Comment enrouler les choses, à présent, pour corriger le tir ? Accabler Erwann Le Carantec « de Boulémorts » comme il dit d'un ton rageur ne servirait à rien. Celui-ci déverse sa bile :

– Écoute, Niedel, tu as passé dépensé la moitié de ton énergie politique à tenter de me mettre les bâtons sur le dos et me manger la laine dans les roues, et moi, défensif, j'ai brûlé la moitié de mon carburant républicain à tenter de et réussir à repousser tes sales pattes ! On peut dire que c'est un modèle de démocratie active, tu ne trouves pas ?

– Oh ! mon petit bonhomme, tu le prends sur un autre pied ! Ce n'est pas parce que je sens la merde que je me suis chié dessus, comme dit le proverbe kakanien. D'ailleurs tu l'as vu toi-même. Je n'y suis pour rien, et maintenant que je suis dessus, rien n'est à présent pour moi plus important que de savoir qui est en train de conchier notre belle cité patrimoniale de cette façon grossière.

– Je ne pense pas différemment, répond Erwann.

Est-ce que par hasard ils avanceraient sur le terrain d'une possible réconciliation ?

– Et cette histoire de deux amphithéâtres, et ce conte bleu de quatre tours de Notre-dame, et cette pitrerie de deux camemberts bien faits à la Villette ?...

– Tu oublies la tour Montparnasse.

– Diversion que tout cela ! Poudre aux yeux ! Illusion ! Il n'y a rien à faire avec ce pauvre cauchemar tout juste digne d'une littérature fantastique de petit caniveau.

– J'en suis venu à la même conclusion. C'est l'arbre qui cache la forêt.

– C'est le forêt qui cache la perceuse. C'est le Forez qui cache le Massif central tout entier...

– C'est la berceuse qui cache le sommeil !

– Mais que se passe-t-il ? Nous sommes donc sur la même longueur d'onde, exactement ?

– Je le crois bien.

– Écoute, je veux bien te serrer la main, finit par dire, encore à contrecœur, Niedel de Dietrich-Ittenkronenheim, mais, je te préviens, elle est encore pleine de merde.

« Si tu crois que c'est nouveau... » est tenté de répliquer du tac au tac Erwann Le Carantec de Boulénic, mais par bonheur il se retient en faisant un immense effort sur lui-même et lâche seulement, presque généreux :

– Si tu l'admits... alors ça ne me gêne pas. J'en prendrai un peu sur la mienne, de la merde à main, et ce sera comme si nous avions échangé nos sangs.

– Bien parlé !

Alors, chose invraisemblable dans l'économie de cette partie du roman-feuilleton, Erwann Le Carantec de Boulénic serre la main de Niedel de Dietrich-Ittenkronenheim, tandis que logiquement, dans la même poignée, Niedel de Dietrich-Ittenkronenheim serre la main d'Erwann Le Carantec de Boulénic, ce

qui ne va pas sans une certaine malaxation de la matière dont il est si difficile de se débarrasser quand on a eu la malchance de tomber dedans.

Autour, les figurants applaudissent. Il y a de l'émotion dans l'air. Encore un peu et l'unicité de la cellule de crise va devenir une solution qu'on n'évitera plus. On ne se préoccupera même pas de savoir où elle pourrait bien se réunir sans froisser une moitié ou l'autre de l'effectif. La cellule de crise sera dans la rue, sur le motif, sur le terrain, le champ de bataille et dans l'action. Il faudra convoquer la Garde républicaine, ce qui est une façon de parler pour dire que la vigilance en quelque sorte s'imposera avant tout autre considération.

– J'ai une idée, dit Erwann.

– C'est incroyable, j'ai la même ! dit Nidel.

– Comment serait-ce possible si je ne l'ai pas dite ?

– Je l'ai tout de même entendue. Tiens, vérifions : tu écris ton idée sur ce bristol. J'écris la mienne, qui est la même, sur celui-ci, et nous confrontons !

– D'accord.

Carantec écrit : « Faisons toi et moi, bras dessus bras dessous, deux tours complets de la place de la Concorde dans le sens inverse des aiguilles d'une montre en marchant et en nous confiant mutuellement tout ce que nous savons des choses non dites. »

Ittenkron' écrit : « Faisons toi et moi, bras dessus bras dessous, deux tours complets de la place de la Concorde dans le sens inverse des aiguilles d'une montre en marchant et en nous confiant mutuellement tout ce que nous savons des choses non dites. »

Et alors, ils le font.

Vingt-deuxième épisode

Dans le quotidien mural du matin diffusé sur papier électronique *Paris Matin*, *Paris va bien* (dirigé par les frères Coué, Cyril et Méthode), on trouve un long article signé HLT (c'est un pseudonyme, pas tout à fait un acronyme puisque les trois lettres sont empruntées, à la va comme j'te pousse, à l'énoncé HorLoger délicaT ou Horloger déLicaT, c'est selon ; on ne sait qui se cache derrière ce bi-mot, sinon que HLT est désigné au rez-de-chaussée de l'article comme ancien rédacteur en chef de la revue *Sciences et Technologies*, excellent romancier à succès des mémoires d'une poêle à frire intitulés *J'attache très facilement*, et reconverti à ses heures comme psychanalyste des bâtiments publics, voir son ouvrage *Vers un inconscient du patrimoine préservé*, Paris, éditions du Latex, 2013).

Le roman-feuilleton donne ici, bien volontiers, l'article dans son intégralité. Il devrait, avec le chapeau, remplir exactement l'épisode vingt-deuxième d'*Agatha de Paris*, ce qui tombe plutôt bien.

LES MONUMENTS DU MIRACLE

Depuis quelques heures, les Parisiens n'auront pas été sans remarquer – et quelle n'a pas dû être leur stupéfaction ! – que certains des lieux du culte culturel de notre ville éminente avaient eu l'idée plutôt saugrenue de manifester une tendance à la schizophrénie. Ce fut d'abord le cas (et j'utilise ici le mot « cas » dans son sens clinique) de l'amphithéâtre Verniquet au Jardin des Plantes, puis de la tour Montparnasse (autre cas assez différent du premier), puis des deux tours de Notre-Dame (autre cas, assez voisin du précédent), puis de l'hôtel Matignon, puis du palais de l'Élysée, enfin du Parc des Princes. Je ne crois pas en oublier. Je ne pense pas qu'entre le moment où je rédige cet article et l'heure assez rapprochée de sa parution nous ayons beaucoup d'autres surprises.

Pour apaiser d'emblée les légitimes inquiétudes des Parisiennes qui m'interrogent sans relâche depuis deux jours, je m'empresse de dire, de façon péremptoire et sur des bases scientifiques indiscutables, que si l'un de ces bâtiments divisibles (ou si l'on préfère multipliables) est occupé par un être humain au moment de la schize, celui-ci (qu'il soit tendanciellement schizophrène ou pas n'entre pas en ligne de compte) n'est pas *réellement* dédoublé mais se trouve *réellement* dans les deux situations géographiques. C'est assez difficile à se représenter de façon pratique, mais la théorie est imparable. Un philosophe qui serait enfermé dans une cage en fil de fer suspendue entre les deux tours de Notre-Dame – celles justement qui se trouvent, de façon traditionnelle, sur l'île de la Cité, et celles qui, de façon récente, ont planté leurs fondations au bord du bassin de la Villette – voit à la fois, avec le même vertige et dans le même moment, le paysage de la Seine et celui de l'Ourcq ! De même, il peut être vu ici, comme il peut être vu là, par une tierce personne munie d'une longue-vue sur les hauteurs de Belleville.

À présent, deux questions se posent, auxquelles j'ai tellement réfléchi que je vais y répondre : pourquoi cette soudaine disjonction de la pierre ou du béton ? pourquoi maintenant ?

À la première question, je vais répondre en effectuant une petite promenade sur le terrain du langage. Chacun connaît, et utilise à ses heures, l'expression « avoir les chevilles qui enflent ». Elle désigne d'assez belle façon la transformation physique entraînée par un affect, j'irais jusqu'à dire un hyper-affect, ici la prétention. Eh bien, les bâtiments dits inertes (ceux dont, je le rappelle, Amphion ou Orphée étaient capables d'émouvoir les unités architectoniques) n'échappent pas à un type de dilatation psychomatérielle comme celui dont nous sommes aujourd'hui les témoins, en tout cas lorsque depuis des siècles, des décennies, des lustres, ils sont en situation de survalorisation, soit de la part des guides touristiques et autres souvenirs de voyages généreux en étoiles comme en épithètes fleuries, soit de la part de l'extraordinaire puissance massificationnelle de la libido collective détournée vers eux (je pense ici surtout au palais de l'Élysée et au Parc des Princes).

(Non, je suis désolé, mais les limites de longueur de votre roman-feuilleton ne sont pas suffisantes pour que j'aille au bout de mon développement. Je vous prie donc de bien vouloir me laisser enjamber sur l'épisode suivant.

Vingt-troisième épisode

Je vous remercie. HLT.)

Ainsi, puisque j'ai résolu le problème du premier pourquoi, il faut à présent m'occuper du deuxième : pourquoi maintenant ? Dans quel moment diachronique de la société parisienne cet événement a-t-il choisi de se dérouler ?

Résumons rapidement. Paris a, depuis quelques années, choisi la voie de l'optimisme. J'étais de ceux, dès le trop fameux *Discours des Catacombes* de qui vous savez, qui avaient crié casse-cou. En échange, et sans ménagements, on m'avait traité de casse-k'ouyes, en commettant une allusion déplacée au nom d'un gigantesque héros de la République qui, je l'espère, trouvera un jour sa place au panthéon. L'irénisme (et je pèse mon mot, que je vais même répéter), l'irénisme, dont font preuve depuis lors, tant les responsables au plus haut niveau que les échelons divers de la population, a conduit à la suppression progressive des diverses polices et services sociaux (à la double exception, dérisoire, du corps des pompiers et de la Garde républicaine), à la fermeture prochaine de la prison de la Santé, etc., sous le prétexte que chaque citoyen peut et doit endosser une part de l'assurance que pour tous régneront l'ordre et l'équité. Soit.

Je veux bien que ce challenge ait donné le sentiment d'avoir été relevé brillamment. Je crains tout de même que les « monuments du miracle » ne soient le symptôme d'une confiance excessive de Paris la bêcheuse en elle-même, ne soient les chevilles qui enflent jusqu'à la division nucléaire (les amibes de nos amibes sont nos amibes), Paris la bien propre sur elle qui, à propos, je me le suis laissé dire ces jours-ci, serait l'objet de quelques indécidatesses sur le plan de l'hygiène, et que je me propose d'étudier dans une prochaine chronique.

HLT

– Eh bien, dit Erwann à Nidel en finissant de lire le journal sur le panneau lumineux géant qui fait face au café d'Irénée, on dirait que l'horloger délicat partage un certain nombre de nos points de vue...

– Oui. Et si *Paris Matin*, *Paris va bien* nous propose cet article en première priorité, c'est qu'il a déjà dû faire des remous dans le comité.

– Maintenant, ne négligeons pas le problème Agatha.

– Je n'en ai pas l'intention. Toi qui la connais de près, est-elle rattrapable ?

– Je ne l'ai connue de près qu'une fois. Et sans doute l'occasion ne se représentera pas.

– Hé non, puisque ce sera mon tour. Ça vaut la peine ?

– Je pense qu'elle n'abandonnera pas la partie avant d'avoir éventé tous les mystères de Paris. Si ça vaut la peine !...

– Ce qui voudrait dire qu'elle est toujours intra-muros...

– J'en suis intimement convaincu.

– Ce sergent Bauchat... est-il un homme sûr ?

– Chez les pompiers on l'appelle « l'orgueil de la maison ».

– Bien.

– Mais dis-moi, Niedel.

– Erwann ?

– Quand cette délicate affaire sera derrière nous, notre guéguerre des monuments, elle ne reprendra pas, j'espère !...

– Nous verrons, nous verrons, botta Niedel en touche. Occupons-nous plutôt du Parc des Princes. On reparlera plus tard de nos anciennes divergences. Dans quel état est le bâtiment ?

– Le Parc ? mais... dans un état piteux, je suppose. Personne n'y a mis les pieds depuis des lustres. Officiellement. Le seul architecte qui connaissait parfaitement les lieux pour avoir dirigé un chantier de réfection est mort l'année dernière.

– Alors, il va falloir y traîner nos guêtres nous-mêmes.

– Le temps que nos petites brigades populaires se soient équipées.

– C'est une affaire de combien d'heures ?

– Vingt-quatre heures à vue de nez.

– Est-ce qu'on met la Garde républicaine et les pompiers dans le coup ?

– Je ne suis pas favorable. La Garde n'est en garde que du symbolique...

– Et le sergent Bauchat en a un autre à fouetter. D'accord.

– Le plus sûr est de se séparer. Profitons-en pour contrôler le nettoyage des rues et le pistage du terroriste qui fout la merde au sens propre.

– Rendez-vous rue de l'Arioste demain à la même heure ?

– Un mot de passe ?

– Un bi-mot de passe !

– Lequel ?

– « Roland... »

– ... furieux. »

Ils se séparent furtivement.

Vingt-quatrième épisode

– Cette voix... dit Agatha, cette voix... Oh, cette voix... Cette voix...

– Eh bien quoi, cette voix ? dit le sergent Bauchat d'une voix moitié inquiète et moitié agacée.

– Cette voix... Cette voix qui... cette voix que...

– Cette fois, vous m'inquiétez, Présidente. On va redescendre. Le fond de l'air est frais, le vent se lève, il faut réussir à vivre.

– Sept fois sept fois, plutôt que sept fois, si vous saviez, sergent, sept fois sept fois dans ma vie, en entendant cette voix, je me suis juré que cette voix, jamais plus je n'accepterais de l'entendre, tant j'ai eu à me plaindre de fois de l'avoir entendue, d'avoir fait fonds sur ce qu'elle racontait et d'avoir vécu ses infidélités, son insaisissabilité, sa disparitionnabilité !

– Voulez-vous dire qu'il s'agit de la voix de Mek-Ouyes ?

– C'est toi qui l'as nommé, mon Bauchat d'amour... J'en aurais été quant à moi bien incapable ! Son nom m'aurait arraché la bouche, dévasté les muqueuses, écartelé les commissures... il aurait agacé ma lnette jusqu'au vomissement... mes papilles s'en seraient aussitôt trouvées asséchées... mes dents cariées une à une... ma langue aurait tourné sept fois sur elle-même en faisant un nœud à chaque fois autour de son axe... Tu ne peux pas savoir combien ce nom me fait souffrir, rougir et rugir jusqu'aux oreilles et fumer les narines ! Mais je l'ai entendu, il m'a terrassée, et j'étais en même temps survoltée de l'entendre. C'est le plus nom de tous les noms, le plus beau nom du dictionnaire des noms propres, c'est un nom savonné de partout, rasé de frais, peigné, rincé à l'eau bouillante puis à l'eau glacée ! Je te remercie de l'avoir prononcé ! Oh ! comme je te hais aussi de l'avoir profané par cette tonalité indifférente ! Mais sergent Bauchat, tu aurais dû manger tes bottes avant d'oser le prononcer ! Tu aurais dû changer de costume, accrocher sur ton cœur tes décorations, lisser au moins tes moustaches, faire quelque chose de terrible à ton corps, des scarifications, des brûlures, des peintures débiles et indélébiles, pour marquer le coup de la prononciation du nom, du Nom, avec un grand N, non, un grand M ! du Nom qui porte un trait d'union !

– Je n'imaginais pas que ce pauvre nom allait vous mettre dans un état pareil !

– « Pauvre nom » ? Tu as bien dit « pauvre nom » ? pauvre con ! mais je t'ordonne de le prononcer une deuxième fois ! Exécution !...

– Mek-Ouyes.

– Comme il le dit ! Comme il l'articule mal, et de façon par trop placide ! Ce n'est pas possible d'être sourd à ce point à la phonétique, aveugle à la plasticité du nom qui est entré une fois encore dans mes oreilles et navigue déjà jusqu'aux fondements nombreux de mon être physique et mental. Il me brûle et c'est en même temps de la biafine. C'est un charbon, c'est un chardon, c'est un buisson, ardent, ardent, ardent. Il est l'art et il est la dent ! Il est le char et il est le don, il est l'*Essai sur le don* et le *Don paisible* à la fois. Il est le bon de René Char. Il est le son et il est le buis. J'aime le son du buis, le soir au fond du corps ! Je dois être folle...

– C’est peut-être un effet de l’altitude, dit le sergent Bauchat précautionneux. Vous ne voulez pas que je vous redescende ?

– L’animal, qui veut me séparer de mon amour ! M’arracher de force à mon aimé malheur ! Mais je veux qu’il me broie, je veux mâcher le verre pilé de son indifférence, je veux me transpercer de la lardoire de sa hautaineté, je veux me défoncer de la came de ce caméléon à jamais invisible qui se confond, black, avec la nuit, marmoréen le jour, à jamais un fuyard !... Sergent, je suis en manque ! Son nom doit être dit trois fois par ta bouche, comme la leçon du coq, le soir au long des voies de chemin de fer. Parle ! redis-le-me-le ! Tu auras tout ce que tu veux de moi, je serai ta chienne ou ta renarde quand tu me sonneras, mais redis-le une troisième fois, ce sera la dernière...

– Mais, Agatha, je n’ai pas besoin de chienne à demeure... je peux bien dire tous les mots que vous voulez pour vous faire plaisir, mais reprenez-vous...

– Dis, hips, dis, hips, dis-le, reuh, dis reuh, hou hou hou, reuh, dis, hips, le, dis-le, reuh, reuh, hips, hips, reuh, reuh, hips, hips...

– Mek-Ouyes.

– Eh ben voilà, il faut tout vous arracher, sergent Bauchat. C’était quand même pas compliqué...

Vingt-cinquième épisode

La voix de Mek-Ouyes se fait réentendre :

– Agatha, si toutefois vous me permettez d’en placer une, je voudrais vous dire que je serais désireux d’avoir un entretien avec vous en tête-à-tête.

– Encore faudrait-il, pour un tête-à-tête, que je la voie, votre tête, tête de bois ! Et puis encore que vous voyiez la mienne !

– Oh, mais je la vois, je vous vois.

– Où êtes-vous ?

– Dans ma cage.

– Pour un serin comme vous, c’est en effet l’endroit !

– Si vous avez peur du vertige, demandez donc à votre pompier de se pencher entre les deux tours.

– « Mon pompier », comme vous dites, il a un nom, figurez-vous, c’est le sergent Bauchat ! Très bonne éducation, lui ! Vous pourriez en prendre un sac de graine, espèce d’étourneau ! Je n’ai pas l’habitude de lui donner des ordres. Par ailleurs je ne crains pas le vertige.

Donc, Agatha va voir elle-même comment sont installés la voix et le nom entre les deux tours de Notre-Dame.

– Qu'est-ce que vous avez encore été inventer ? Quel peut bien être le louis-onze qui a perdu du temps à vous pousser dans une cage et à vous suspendre en un pareil endroit ?

– Je m'y suis suspendu moi-même, chère Agatha de Win'theuil. Mais je vous rassure, je peux en sortir quand je veux, et d'ailleurs je ne m'en suis pas privé depuis que je suis à Paris.

– Alors sortez, et rejoignez-moi sur la terrasse.

– J'arrive.

Agatha contemple Mek-Ouyes, le corps de Mek-Ouyes dont le déroulé, de découpulé et le decouflé font merveille au sortir de la cage, puis au glissé le long des deux cordes. Plutôt bien conservé, le Mek-Ouyes ! Bientôt, d'un souple rétablissement, le voilà sur la plate-forme, pas tout à fait le plancher des vaches car aucune vache n'est jamais montée si haut, mais c'est tout comme car Mek-Ouyes est arrivé avec une bouse (dont le contour imite grossièrement le plan de Paris) qu'il tient d'une main comme une tarte aux pommes et qu'il lance sur le sol en essayant de ne pas trop éclabouser Agatha.

– **C'était donc vous !** s'exclament les deux voix à l'unisson, ce pourquoi le caractère est gras.

– J'ai dit que je voulais vous parler en tête-à-tête, Agatha, dit Mek-Ouyes en jugeant du regard la tierce présence.

– Vous pouvez parler devant mon ami, mon ami. Et vous, mon ami, ajoutez-elle à l'intention du sergent Bauchat, vous n'êtes pas obligé de vous taire devant mon ami.

– Si je suis toujours votre ami, tout va bien, dit Mek-Ouyes.

– Pourquoi non ? Vous n'avez pas la conscience tranquille ? De quelle nouvelle trahison vous êtes-vous rendu, encore une fois, coupable ? Oh, j'oubliais les présentations, je manque à tous mes devoirs : sergent Bauchat, Mek-Ouyes ; Mek-Ouyes, sergent Bauchat.

– **Très heureux**, dit le chœur gras.

– Non, désolé, rattrape son retard Mek-Ouyes dans l'intercalation des répliques, mais si je suis à Paris, c'est que le besoin s'y fait sentir d'un sursaut.

– Il y a aussi la crotte, qui s'y fait sentir, dit Agatha-les-gros-yeux, narines dilatées, accusatrice.

– C'était donc vous ! redit le sergent Bauchat, tout seul cette fois, avec un métro de retard.

– Vous avez le droit de dire des choses plus profondes, sergent, dit Agatha déçue par son pompier.

– J'ai compris, Monsieur Mek-Ouyes, vous estimez que la situation parisienne est trop propre pour être honnête, et que la repeindre à la merdre équivaut à rendre hommage à la vraie vérité, c'est bien ça ?

– Je vous préfère un peu réveillé, Bauchat, dit Agatha rassérénée, je vous retrouve tel qu'en vous-même enfin la réflexion vous change.

– Vous m'avez compris, répond Mek-Ouyes. Et sachez qu'à partir de dorénavant et jusqu'à dorénavant, je n'ai plus l'intention de me cacher d'avoir commis en loucedé ces micro-marées noires, dont l'objectif était effectivement d'instiller le doute dans l'autocélébration des *mani pulite*.

– Vous me devez une note de teinturier, laissa tomber Agatha, regrettant aussitôt sa mesquinerie.

– Je vous la paierai au décuple, Agatha. Ou mieux, je laverai moi-même votre linge à l'ancienne avec des cendres de bois de chêne et un battoir.

– J'aurais trop peur que vous ne tourniez le battoir contre mon postérieur et que vous ne me versiez la cendre sur la tête.

– Pourquoi brossez-vous de moi un portrait si violent et si haineux ?

– Le moment n'est pas venu de vous présenter la note salée de vos erreurs. Il viendra.

– Allons, dit Bauchat, vous n'allez pas vous disputer. Jetez plutôt un coup d'œil de ce côté.

Les regards se dirigent vers l'ouest. Il n'y a pas une fumée, qui monte du Parc des Princes, mais deux.

Vingt-sixième épisode

– Je crois que la messe est dite, prononce sombrement le sergent Bauchat, au moment même où le grand orgue de Notre-Dame crache un son d'une gravité écrabouillante, signe que ces tours de Notre-Dame-là sont bien les authentiques.

– Pourvu que ce ne soit pas bien pire, dit Mek-Ouyes, bien pire qu'une messe. Donc, il va falloir y aller, et ne pas trop attendre.

– Sur-le-champ ? demande Agatha.

– Oui.

– Non.

– Quoi encore ?

– Je ne peux pas y aller dans ce costume.

– Pourquoi ?

– Il n'a déjà que trop servi.

– Il vous va à ravir.

– Oui, mais je vais en changer.

– Alors j'irai seul.

– Non, nous irons tous les trois. N'est-ce pas Bauchat ?

– Je devrais déjà être parti.

– Nous passerons par la rotonde.

– Les rotondes !

– Les rotondes.

– À quoi bon ?

– J'y ai ma garde-robe, et puis je voudrais me faire une couleur.

– Est-ce bien raisonnable ?

– Je n’ai jamais gouverné raisonnablement, ce n’est pas à mon âge que je vais commencer.

– Quel âge avez-vous ?

– Vingt-sept ans.

– Vous ne les faites pas.

– Alors vingt-cinq.

– Oui, c’est ce que j’aurais dit. Pour ce moment, du moins. Il y a une heure, je vous en aurais donné quarante-deux, mais vous n’étiez pas moins belle à quarante-deux ans...

– Alors disons que je suis peut-être plus près de soixante...

– Ah ! la belle femme de soixante ans !

– N’en faites pas trop, non plus...

– Je ne voudrais pas vous interrompre dans ce troublant échange sur la chronologie, mais si vous m’en croyez le Parc des Princes n’attend plus que sa princesse...

Le sergent Bauchat referme les divers clics de son harnais de sauvetage et invite Agatha à s’y lover. Elle choisit, cette fois, la position vers l’extérieur car elle veut examiner, tout au long de la descente, la façade de la cathédrale.

– L’occasion ne m’en sera certainement pas donnée deux fois.

Mek-Ouyes, de son côté, accepte d’emprunter aussi la grande échelle qui le changera de l’escalier à vis.

– Voyez-vous, belle Agatha, quand il descend le long d’une échelle, le pied pèse sur un barreau, et quelques instants plus tard, c’est la main qui saisit ce même barreau, eh bien ce barreau ce n’est plus le même.

– Je suis plus vieille d’un couple d’heures, dit Agatha, mais c’est toujours aussi agréable d’entendre votre ramage. Je sais maintenant qu’à Paris, il y aura toujours un sergent Bauchat chez lequel je pourrai descendre.

– C’est que je suis marié, Agatha, et je ne voudrais pas faire de la peine à Mme Bauchat.

– Vous êtes vraiment parfait, sergent. Je serai la discrétion même, et puis, peut-être n’est-il pas nécessaire de nous imposer des rendez-vous que nous aurions de la difficulté à honorer.

– Nous laisserons faire le hasard...

– C’est cela.

– Vous avez de l’autorité sur Mek-Ouyes, Agatha de Win’theuil ?

– Pourquoi ?

– Répondez-moi, je vous prie.

– Oh, ça dépend des jours ; cela n’est pas certain ; je peux toujours essayer.

– Pourriez-vous lui dire de descendre plus doucement, car la grande échelle branle et j’ai peur que, s’il continue de sautiller et de changer de rythme comme il le fait, la ferraille ne se torde.

– Mek !

– Oui, Agatha...

– Qu’est-ce qui vous arrive ? Vous me semblez bien guilleret !

– Ce n’est rien. Ça me rappelle seulement quand j’étais grutier (voir *Mek-*

Ouyes amoureux, roman-feuilleton, éditions P.O.L, 2006), il me semble qu'à cette époque-là j'avais été utile.

– Oui, eh bien, si vous voulez l'être encore un peu plus aujourd'hui, cessez de secouer cette pauvre échelle. C'est le sergent Bauchat qui parle par ma bouche.

– Agatha, je voudrais vous poser une question.

– Mek-Ouyes, je voudrais bien vous retourner une réponse, mais pas avant que vous ayez questionné.

– Vous allez passer quelques instants dans votre garde-robe, n'est-ce pas, avant d'aller au Parc des Princes.

– Oui.

– Est-ce que...

– Je vous arrête tout de suite, vous aviez une question à me poser, pas une série de questions. J'ai répondu à votre question, je n'en veux pas d'autres. Ça, c'est tout vous, tout votre caractère ! On vous donne un petit doigt et c'est bientôt la main qui va se faire manger !

– Le poignet, le bras, l'épaule...

– Oui, eh bien, calmez-vous, mon vieux. J'ai mon pompier dans le dos et il est plus solide que vous, plus jeune et plus droit si vous voulez le savoir. Je n'ai aucune envie de me retremper avec vous dans la même baignoire. C'est clair ?

– Oh là là, dit Mek-Ouyes d'un ton presque heureux d'être fustigé, qu'est-ce que vous êtes méchante ! Je retrouve l'Agatha des origines, et ça me donne un coup de jeune !

Vingt-septième épisode

Aux deux rotondes de la Villette, quoiqu'il soit le matin, il règne une atmosphère de veillée d'armes. Agatha de Win'theuil a prié le sergent Bauchat de monter avec elle dans son appartement présidentiel et néanmoins circulaire. Elle a dit, méprisante, à Mek-Ouyes, afin de le larbiniser :

– Nous n'avons pas besoin de vous, Mek-. Profitez-en pour vous changer, vous aussi. Vous n'allez tout de même pas partir au combat avec des chaussettes sales !

– Oui, vous avez raison, rétorque Mek-Ouyes pas gêné, je vais simplement inverser leur sens. Voilà qui est fait !

Et Mek-Ouyes engage sa main dans une chaussette sale pour la retourner comme une peau de lapin. Il la rechausse. Idem avec la deuxième.

– Quel grossier personnage ! éclate Agatha. Et il est bien capable de faire la même chose avec ses sous-vêtements, slip et tricot de peau. C'est vraiment répugnant.

– Allons, dit le très tendre Bauchat, ne vous en faites pas pour si peu et gagnons plutôt votre garde-robe. Je ne dirais pas que je suis impatient, mais enfin...

– La salle de bains d'abord. Seriez-vous capable de me faire une couleur, sergent?

– Vous voulez dire... la chevelure?

– Quoi d'autre?

Et le sergent Bauchat de rougir.

– Si vous avez du colorant, ce devrait être dans le domaine du possible.

– Non, chez moi, ça ne se fait pas avec du colorant. Vous savez, je ne suis pas particulièrement brune. Je suis née sous le signe de l'arc-en-ciel, par un ciel solaire et mouillé comme celui d'aujourd'hui. La météo hésitait de toutes ses forces, tantôt la lumière et tantôt le plombé. Pas le temps de s'ennuyer quand on mettait le nez dehors. Mon père avait pris une photo du ciel qu'il y avait au jour de ma naissance, mais sa pellicule, c'était du noir et blanc : pas terrible pour le rainbow... En tout cas, dans mon berceau... Qu'est-ce que c'est que cette musique?

– Rien : apparemment Mek-Ouyes qui aura mis en marche l'autoradio du camion de pompiers, je reconnais ce CD, une mélodie vaguement balkanique, mais qui manque tout de même un peu de punch. Vous voulez que je lui demande d'arrêter?

– N'en faites rien, il serait fichu de mettre en marche la sirène pin-pon. Bauchat...

– Agatha?...

– Où en étais-je?

– Vous en étiez à votre berceau, un arc-en-ciel, toutes les couleurs... et le fait, si j'ai bien compris, que vous n'étiez pas que brune.

– Ah oui. Eh bien, c'est la pure vérité. Je n'ai jamais raconté ça à personne. Je n'ai jamais demandé d'aide à personne pour changer de couleur de chevelure. Voulez-vous être le premier?

– Par le grand incendie de Rome, jura Bauchat, je dirais même plus, par le grand incendie de Londres, certainement que je le veux ! Plutôt deux fois qu'une, plutôt trois fois que deux !

– Non, une fois, une seule fois. Ça devrait suffire. Alors, voilà, dans ma valise de voyage, il y a mes cheveux de couleur. J'insiste, ce ne sont pas des perruques, ce sont les miens, à moi, propres. Aujourd'hui, je voudrais être la blonde Agatha.

– Que faut-il faire?

– Tiens, on dirait que la musique s'hispanise quelque peu... Chaque cheveu blond doit être planté un à un dans le trou laissé libre par le cheveu noir que vous aurez délicatement arraché.

– Mais c'est impossible !

– Impossible, pourquoi?

– Vous savez combien il y a de cheveux, en moyenne sur une tête de femme?

– Non, et vous?

– Une bonne centaine de mille !

– Cent mille cheveux ! Ça me plaît d'être tout à l'heure la femme aux cent mille cheveux blonds qui se sera débarrassée de cent mille cheveux bruns. Mais vous ne les jetterez pas, hein, vous les rangerez précieusement dans ce tiroir plat!...

– Si je compte trente secondes par cheveu, ça va nous mener...

– Eh bien, vous ne compterez pas, et vous verrez, le tour sera joué.

Quelques instants plus tard, Agatha est blonde.

– C'est extraordinaire ! dit le sergent Bauchat incrédule.

– Vous avez des doigts de fée, mon ami.

Bauchat regarde ses doigts. Ils sont onze. Il ferme les yeux et les rouvre. Les doigts sont dix. Aïe. Ouf. Déception ? Rassurance ? Agatha de Win'theuil secoue ses cheveux comme dans les publicités de shampoing. Les mèches longues se remettent en place autour du visage. Le soleil entre par une fenêtre haute et se pose sur un peigne qui est engagé dans une brosse.

– Vous allez me coiffer, n'est-ce pas ?

– Je serais plus à l'aise si vous me demandiez de les mouiller, de les rincer... je serais mieux dans mon élément, avec mes souvenirs de lance à incendie.

– Il faut savoir plusieurs métiers, Bauchat.

– Allons.

Et le sergent Bauchat, au prix de doux gestes de moins en moins imprécis, se met à peigner, brosser, lisser la chevelure nouvelle d'une Agatha changeante.

La musique s'est arrêtée.

– Vous voyez, sergent, vous avez même réussi à couper la chique à Mek-Ouyes !

Vingt-huitième épisode

Le vent s'est levé, furibard. Le sergent Bauchat lève la tête comme si, à travers le plafond, il pouvait apercevoir le ciel et estimer ce qu'il prépare. Le vent insiste et balance à présent des paquets de pluie sur les vitres des rotondes.

– J'espère qu'il pleut aussi au Parc des Princes, dit-il.

– Mais combien de CD avez-vous, comme ça dans votre camion, sergent ? Des sonneries de chasse à courre, à présent ?

– Bientôt des entrées de corrida, vous allez voir.

Et, de fait, on entend une entrée de corrida.

– Vous êtes devin, Bauchat.

– Et pas de bois, Agatha.

Agatha de Win'theuil, il y avait longtemps que ça n'était pas arrivé dans le roman-feuilleton, est nue. Elle se débrouille pour cacher son pubis puisqu'elle n'a pas pris le temps d'en changer à son tour la couleur.

– Tournez-vous, sergent Bauchat. J'aimerais choisir tranquillement mes effets pour les ultimes épisodes qui nous attendent. Je n'ai jamais réussi à m'habiller avec des regards de garçon posés sur moi comme sur un écran géant de télévision.

Bauchat se tourne. Bauchat en profite pour aller se laver les mains. Il prend son temps. Bauchat se lisse les moustaches devant le miroir, longuement. Il se livre à une inspection minutieuse de son uniforme, frotte les boutons d'argent, expulse d'une pichenette un cil tombé là, fait un vœu. Bauchat pense très fort à une belle chatte agathienne. Bauchat agite les doigts pour les assouplir. Donne du poing droit dans sa paume gauche. Du poing gauche dans sa paume droite. Fait craquer les jointures. Déplace le paquet sous la braguette. Bauchat jette un coup d'œil furtif en direction d'Agatha, mais Agatha a disparu derrière une grande malle dans laquelle elle peut pénétrer tout entière, un dressing de voyage.

– Attention, sergent... Vous êtes bien assis ? Je ne voudrais pas que vous ayez une syncope !

Le sergent Bauchat s'est assis, effectivement, ou plutôt il est tombé assis sous le coup de l'apparition. Agatha de Win'theuil blonde comme les blés dans une robe très longue et dont l'élongation est accentuée par de discrètes côtes dans le tissu, de haut en bas, hautes, basses, fragiles, chaudes, rases, agiles, épousant parfaitement le corps qui est dessous et sans dessous (on a vu que c'est une spécialité de la maison). Les épaules sont entièrement dégagées, et lorsque Agatha se tourne, son dos est dévoilé jusqu'à la dernière vertèbre. Un lacet invisible retient le tout à hauteur de la nuque, par-dessus lequel la chevelure fait rideau.

– J'ai hésité entre cette robe et un petit short de toile couleur écrue, mais ce sera pour plus tard, je vais le prendre avec moi dans un sac et je vous demanderai l'autorisation de le laisser dans le camion rouge. C'est possible ?

– Pour Agatha, rien d'impossible, Agatha. Je pense que vous devez commencer à le savoir. Je ne dois pas être le premier à vous le dire...

Agatha éclate d'un franc rire qu'elle vient faire mourir sur la bouche du sergent Bauchat auquel elle roule bien plus qu'une pelle inoubliable, disons plutôt une pelletée. Dix minutes plus tard, elle se décolle.

– Je crois que nous avons assez tardé, sergent.

– **C'est aussi mon avis.**

Mais ce n'est pas le sergent Bauchat qui a parlé. Ce n'est pas non plus Mek-Ouyes, lequel est censé être toujours occupé à passer en revue la discothèque de la brigade de pompiers (on entend *L'Oiseau de feu*, à ce moment précis). Ce n'est pas un personnage unique, déduction que la lectrice aurait pu faire à partir de la graisse avec laquelle la réplique a été donnée. Ce sont des duettistes qui ont parlé. Est-il bien nécessaire de les nommer ? Oui. Erwann Le Carantec de Boulénic, d'une part, Nidel de Dietrich-Ittenkronenheim, de l'autre. Ils sont vêtus d'une combinaison pare-feu avec gilet pare-balles et d'un casque pare-ciel-qui-vous-tombe-sur-la-tête. De l'extérieur, parvient la *Jeanne au bûcher* d'Arthur Honegger, toujours la discothèque des soldats du feu.

– Agatha, vous n'allez pas venir au casse-pipe dans cet appareil ! dit Erwann.

– Je vais me gêner.

– Ça se défend, peut-être, suggère Nidel. Ça se défend tout seul, un corps comme celui-là.

– Assez ri ! dit Agatha. Rejoignons Mek-Ouyes et à l'attaque !

Ils sortent. Mais quand ils arrivent auprès du camion rouge, celui qui joue

avec les CD et écoute, à ce moment, de Jean-Sébastien Bach, la *Cantate* BWV 34, *Ô ewiges Feuer, ô Ursprung der Liebe*, ce n'est pas Mek-Ouyes !

Vingt-neuvième épisode

Mek-Ouyes est à cheval. Aucune réprobation de sa part à l'endroit d'une prétendue futilité agathienne. Il ne mange pas de ce pain-là. Il a mieux à faire.

Il a reçu le signal angoissé du capitaine de la Garde. L'estafette l'a pris en croupe. Ils sont revenus à la caserne. Arrivés là, le bataillon au complet était en place. Deux cents bêtes piaffantes montées de gardes résolus armés jusqu'aux dents dans le costume traditionnel. Chacun promet à sa monture qu'elle va bientôt pouvoir galoper sur du gazon footballistique ou de la cendrée athlétique. On a donné à Mek-Ouyes la jument du colonel, qui ne peut pas monter pour raison de santé.

Cavalerie, en avant ! Mek-Ouyes est en selle. Mek-Ouyes galope au milieu du peloton. Il est serré de près à sa droite, serré de près à sa gauche. De toute sa vie, c'est la première fois qu'il monte à cheval et il s'agit de ne pas le laisser se fracasser sur les pavés de Paris. Il est au galop comme les autres. Ça fait un bruit d'enfer, une cavalcade de deux cents chevaux ! Si un chien traverse à ce moment-là, il n'y aura plus une parcelle de chien à l'autre bout. Sur le bas-côté des ponts, des quais et des boulevards, la foule applaudit. Et, de plus en plus régulièrement, tel ou tel des Parisiens alertés enfourche un vélo, chausse des patins à roulettes pour s'engouffrer dans le sillage de la cavalerie. Des voix amicales et néanmoins sans réplique encouragent les montures, s'encouragent elles-mêmes, encouragent les hommes, encouragent les chefs, encouragent Mek-Ouyes qui répond pour encourager des inconnus autour de lui. Des étincelles jaillissent des sabots quand ils rencontrent un pavé particulièrement résistant. Les chevaux couinent, halètent, ont des geignements de douleur qui ressemblent tellement à ceux du plaisir. Il ne leur manque que la parole pour exprimer leur détermination. Une image de la force bien dirigée, de la force consciente qui se déplace à bon escient. Les sabres au côté claquent sur les éperons. Les armes à feu dans leur fourreau sont muettes. Elles voudraient ne pas avoir à parler leur langue idiote et désespérément monosyllabique. Mek-Ouyes a soif. Mek-Ouyes a mal aux fesses. Ses genoux le brûlent au contact des flancs de la jument. Mek-Ouyes aurait dû faire six mois de manège ! Le serpent de chevaux s'étire du fait des vitesses inégales, il prend un long virage en épousant celui de la rue. L'image est magnifique. Les bêtes, dirait-on, s'allongent, leurs sabots effleurent le sol. Aucun ne vole à moins d'une métaphore éculée, mais tous ensemble ils volent, nul ne peut en douter, leur ensemble vole au secours d'on ne sait quoi. On crierait pour rassurer ceux qui appellent peut-être ou n'en ont plus

la force. La chevauchée ne se voit pas dans la guerre, elle se sent dans l'Histoire, ce qui est une autre affaire, plus belle à raconter que l'autre, si toutefois ce sera possible. Le temps privé de chacun, de chaque cavalier et de chaque monture, est peut-être au bout de son dévidage. Ou bien pas. On ne peut pas en décider. On ne peut pas le savoir. On y est prêt, comme on l'est tout aussi bien à revenir au bercail, le travail effectué après les épisodes. Un cheval pète. Ça ne s'entend pas. Il y aurait trop à entendre. Un cheval bronche pour expulser une glaire sans ralentir. Le cheval ne compte pas ses coups de jambes, sait pourtant que ses jambes sont fragiles, sait le sort du cheval à la jambe cassée. Un cheval est un chef-d'œuvre animal, qui est sur ses pattes (car on ne dit pas « jambes ») dès le premier jour de sa naissance, lui. La fatigue est chez chacun, dans le corps de chacun, dans son souffle, mais on ne sent pas la fatigue de l'ensemble. L'escadron est incroyable, le bataillon léger, un nuage de viande et de pensées dessus. On aurait peur d'un phénomène semblable si, au lieu de chevaux, c'étaient des chiens. Là, c'est une fête. Les selles grincent, les mains des cavaliers n'ont rien à faire. Les cavaliers lèvitent. On ne peut pas comprendre par quel coup de baguette magique ces couples tiennent, contre nature. On peut comprendre : ils tiennent dans le seul équilibre de la vitesse et de la présence commune.

Trentième épisode

Mek-Ouyes a dans sa poche la clef du Parc des Princes. Il sent la clef qui lui entre dans la fesse à chaque tape-cul. Il songe aux trésors de ruse et d'argent qu'il a fallu déployer, depuis des semaines, pour l'obtenir. Pourvu que ce soit la bonne ! Il accélère, demande à sa monture un dernier effort. Il se permet une échappée hors du peloton pour aller ouvrir la grande porte par laquelle s'engouffreront tous les autres. Il devra piler devant l'obstacle, sauter immédiatement, se débarrasser, peut-être, d'un gardien.

Mek-Ouyes galope tout seul. Il n'est plus protégé par le groupe. Il n'est plus que Mek-Ouyes, et c'est pas grand-chose.

– Et moi, souffle la jument, je compte pour du crin ?

– Mais non... Tu es une bête valeureuse.

Mek-Ouyes lui flatte l'encolure.

Avenue de Versailles, porte de Saint-Cloud, avenue du Parc-des-Princes... Mek-Ouyes aperçoit son objectif. Et c'est inespéré, la porte est grande ouverte !

De trois choses l'une, soit la grosse grasse grande porte a été ouverte par une main amie, soit le hasard d'une livraison quelconque l'a laissée béante quelques secondes, soit encore elle est un piège qui va se refermer sur Mek-Ouyes. Deux

bonnes chances contre une adverse. Mek-Ouyes demande un dernier effort à sa monture. Ils franchissent la porte au grand galop et débouchent dans le stade.

Ce que voit, à peine entré, Mek-Ouyes, ce qu'il comprend en un coup d'œil panoramique, lui interdit absolument d'immobiliser son cheval. Mieux vaut garder le galop et lui faire faire le tour du propriétaire. Regarde de tous tes yeux, regarde, et reviens pour le commenter ! Prends note dans ton esprit de ce qui est à voir. Ne néglige aucun détail. Tu es le premier dans la place, ce qui te donne quelques devoirs, quoi qu'il en coûte.

Derrière Mek-Ouyes, le vacarme d'une cavalcade est un baume au cœur. La cavalerie de nos westerns pénètre à son tour dans l'enceinte, la Garde. La porte n'a donc pas été refermée derrière Mek-Ouyes. Et derrière la cavalerie en uniforme, viennent les Indiens de toutes tribus, qui sont des alliés, à bicyclette et rollers, et viennent encore tous les autres, la piétaille organisée. Tout ce monde suit Mek-Ouyes, en effectuant plusieurs fois le tour de l'anneau. Il y a tant à voir que les tours successifs ne sont pas inutiles, ils permettent d'analyser la situation, les lieux, les forces en présence, les dangers éventuels.

Entrent à la suite vingt-cinq camions de pompiers, les lances prêtes à entrer en action. Le sergent Bauchat fait de grands signes avec les bras et lance des ordres dans un petit micro-cravate que lui ont pincé au revers de la veste trois jolies étudiantes de l'école de journalisme de la rue du Louvre. Des ambulances s'annoncent. Des taxis immatriculés 51 (c'est le département).

Agatha de Win'theuil est auprès du sergent Bauchat, coiffée d'un casque de pompière. Elle regarde, elle aussi, de tous ses yeux, regarde ce qu'on n'a plus le droit de ne pas voir.

Entre à la suite un autobus à soufflet de la RATP, dans lequel sont Erwann Le Carantec de Boulénic et ses amis, Nidel de Dietrich-Ittenkronenheim et les siens, et duquel tous tant qu'ils sont regardent de tous leurs yeux, regardent et prennent des notes et filment et photographient et se gravent des scènes dans la mémoire.

Chacun des entrants porte au biceps un brassard blanc à point rouge confectionné à la hâte.

Quelques instants plus tard, les envahisseurs se sont arrêtés. Ils se sont dispersés à tous les points stratégiques du Parc des Princes selon un désordre parfaitement ordonné. Tous les angles de vue sont sous contrôle. Toutes les cachettes. On a du monde sur les perchoirs. On a du monde qui prend en enfilade toutes les rangées de sièges.

L'intrusion n'a pas duré plus de trois minutes. Il n'a pas été tiré un seul coup de feu.

Le vacarme a fait place à un silence pesant. Nul n'a encore envie de le rompre. Autour des entrants, c'est la stupeur, stupeur de ceux qui se trouvent dérangés dans leurs œuvres, pour le meilleur et pour le pire.

Trente et unième épisode

Lorsque Mek-Ouyes était entré dans le Parc des Princes, il s'attendait à beaucoup de choses. Il aurait dû, auparavant, noter sur un carnet ses prévisions, à seule fin de se prouver à lui-même, si besoin était, que l'imagination n'est pas à la hauteur de la chose réelle, jamais. Il ne s'attendait tout de même pas à lire, au-dessus du virage sud du Parc des Princes, en lettres géantes :

VÉL D'ÉT'

caractères qui étaient évidemment là pour « Vélodrome d'Été » et qui, loin d'annoncer une ouverture des lieux au public pour une date à venir, rappelait de façon sadique un autre vélodrome parisien de sinistre mémoire. Mek-Ouyes ne s'était pas attendu à devoir comprendre que cette enseigne était destinée à être lue par une foule au travail tout autour, d'hommes dépenaillés, de femmes amaigries, d'enfants dont les visages pouvaient être confondus avec ceux de vieillards, tous individus qu'il n'était pas facile d'individualiser tant on ne pouvait guère les différencier que par la taille, et encore, là, comment s'assurer que cette petite silhouette était celle d'un petit vieillard ou d'un grand enfant ? Cette population n'était vêtue que d'un cache-sexe qui exhibait donc de façon très performante l'état général des corps : côtes qui ne présentaient presque plus d'entrecôtes, os que n'enveloppaient à peu près plus de peau. Les gestes du travail, que les intéressés devaient répéter sans interruption, n'étaient là pour bâtir aucune piste cyclable. Ils étaient d'une lenteur qui interdisait tout à fait de les considérer comme utiles. Ils n'avaient aucune fonction autre que celle d'épuiser la source d'énergie et bientôt la source de vie. Les travailleurs tenaient dans leurs mains des outils de fortune, c'est-à-dire, bien sûr, avant tout d'infortune, fragments de planches, bouts de carton, branches sans feuillage, qu'ils devaient brandir et faire agir sur aucune espèce de matériau sérieux, mais dans le vide, sur le dur d'un béton de soixante ans d'âge qu'ils n'avaient aucune chance ni aucune volonté d'entamer. Le travail n'était là que pour réduire à peu de chose, au plus petit peu de chose imaginable, des corps existant auxquels avait été déniée toute justification d'existence. Il s'agissait de les amenuiser jusqu'à la limite de la ligne ou du point, au-delà desquels il ne serait plus possible de parler d'être, de prononcer le nom de l'être ou même de le voir passer dans le viseur cruciforme d'un fusil à lunette. La lenteur de ces mouvements impropres et improfessionnels, si le mot existait (mais Mek-Ouyes avait besoin de mots inexistantes dans sa langue pour tenter d'être à la hauteur de la description), la lenteur finissait toujours par n'être plus lenteur, et c'était alors que le mouvement s'accélérait fatalement, une dernière fois, dans une chute qui ne parvenait même pas à donner un autre sentiment que celui du ralenti. À ce moment, le faux travail qui était allé au bout de lui-même imposait paradoxalement la rude réalité d'un travail avéré : il y avait un corps à ramasser à la petite cuiller, car il n'était, la plupart du temps, ni bien gros ni très lourd, c'est-à-dire à la pelle de chantier qu'on avait confectionnée en bois pour que, le moins possible, elle eût une chance de se changer en arme de révolte. Celui qui

était chargé, côté jambes, de jouer le croque-mort, celle qui devait porter avec lui la tête, à bout de pelle, n'avait pas un regard l'un pour l'autre, qui aurait mangé tout leur courage et leur maigre force. Aussi vrai qu'il n'est pas de situation extrême qui interdise tout à fait l'innovation ergonomique, certains avaient cherché des solutions pour que leur travail fût plus efficace : manche porté à deux et passant sous les bras du cadavre pourvu qu'ils fussent suffisamment raidis. Les personnes qui sortaient ainsi de leur personne, sous le poids de l'inutilité ou de la nocivité dont ils avaient été marqués au fer par on ne savait encore quelle puissance occulte, les impersonnes qui n'avaient rien mangé depuis dix jours, rien parlé depuis cinq, plus rien gémi depuis la veille, les héros de la dernière inertie programmée, s'en allaient pour finir vers un autre coin du stade où le pire n'avait pas encore été vu, respiré et analysé.

Trente-deuxième épisode

Mek-Ouyes n'était pas seul à voir ce qu'il voyait. Agatha de Win'theuil le voyait aussi, tentée qu'elle était de laisser venir en voile ses longs cheveux blonds qu'elle ne regrettait pas d'avoir laissés libres. Ainsi, le spectacle des fours, dont les portes de fonte avaient été occasionnellement portées au rouge, serait-il moins poignant. Ainsi tel nourrisson réduit à n'être dans le récit qu'un -sson, couché par le travers d'une poitrine sèche, elle ne le verrait pas complètement, elle donnerait sa vue, son acuité de vue, sa volonté de voir, au sergent Bauchat qui tentait de ne pas se laisser submerger par autre chose que les gestes techniques du sauveteur, cherchant à porter secours de façon hiérarchisée : celui-ci a encore des forces ; celle-ci n'en a plus qu'une, il ne faut pas la laisser perdre ; pour celui-ci, c'est trop tard... Les secouristes improvisés, les secouristes compétents, les infirmiers, les médecins s'efforçaient de ne penser que pouls à prendre, que piqûres à tenter sans gâchis, que gorgées d'eau sucrée à dispenser à coup sûr, que paroles d'encouragement (« c'est fini », « ça va aller », surtout ne pas prononcer des mots comme « cauchemar », comme « horreur », « épouvante »...), et surtout pas, pour l'heure, chercher le pourquoi de cette chose, effort qui aurait affaibli les bras. Pour la première fois de sa vie, Niedel ressentait son adiposité comme obscène, lui qui n'était même pas un bon vivant, mais seulement le porteur involontaire d'un métabolisme généreux. Il était sûr d'avoir perdu trois kilos déjà, de simplement voir ce qu'il fallait voir. Toutes les deux minutes, Erwann laissait venir des larmes pour brouiller son regard et le reposer quelque peu. Et puis il les séchait efficacement pour reprendre le collier des choses faisables qu'il fallait faire envers et contre toute désespérance. Il y avait un four qui paraissait avoir beaucoup vécu. « Vécu », le mot avait échappé à

la bouche d'un garde républicain qui aurait bien voulu le reprendre. Le four avait beaucoup servi, tant, qu'il avait fallu en construire un deuxième, probablement dans la période récente, et qui brillait de ses matériaux neufs. Il avait fallu les éteindre, et l'on ne savait trop comment s'y prendre. Le sergent Bauchat s'était interposé en interdisant à ses hommes trop zélés d'arroser inconsidérément les foyers. Il était préférable de chercher avant tout l'alimentation en gaz, en interrogeant pour cela les servants, tâche qu'Erwann accepta d'effectuer.

Car il y avait, dans le Parc des Princes, tous ceux qui se disaient les princes, qu'il fallait voir aussi, et regarder dans les yeux. Ceux qui avaient entrepris pour Paris, sans demander le consentement de Paris, une lessive invisible de Paris, constante, professionnelle et sans états d'âme, le sale boulot qu'il faut bien faire parce qu'on n'est pas des anges, que la population est trop nombreuse, qu'il y a trop de sujets qui ne parlent pas le parisien, qu'il faut faire la part du feu et que vivre n'est pas une promenade d'innocence. Les princes préparaient déjà leur plaidoyer de défense et cherchaient dans leur mémoire le nom et les coordonnées d'un Vergès ou un autre, qui, certes, n'était pas des leurs mais ferait son métier.

Les fours avaient fini par s'éteindre d'eux-mêmes, après qu'on eut trouvé les vannes de fermeture du gaz. Ils refroidissaient lentement, contrôlés par Mek-Ouyes s'approchant à deux mètres et, cinq minutes plus tard, à cinquante centimètres, puis à poser la main sur une paroi et la retirant tout de suite. Une heure plus tard seulement, la main sur la porte que la neige carbonique aurait refroidie.

Agatha de Win'theuil s'approchait de temps à autre de Mek-Ouyes pour poser, sans un mot, sa tête sur sa nuque, entre les deux épaules exceptionnellement voûtées.

Il y avait du travail pour des jours et des jours. On organisait des tours, afin que du repos soit possible pour les sauveteurs exténués, choqués, abrutis de visions par trop répétitives.

Les chevaux de la Garde républicaine s'intéressaient aux restes de gazon qui rappelaient ça et là le football interdit et qu'il faudrait peut-être réadmettre. Ils broutaient.

Trente-troisième épisode

Puisque Agatha de Win'theuil a accepté l'invitation à dîner de Nidel de Dietrich-Ittenkronenheim, elle s'y rend. Ce n'est pas qu'elle ait beaucoup d'appétit, mais une promesse est une promesse. Et puis Mek-Ouyes, une fois de plus, lui a dit adieu. Elle a admis qu'il avait bien mérité du Monde-Mondes et qu'elle n'avait donc pas à lui en vouloir de se refuser à une étreinte à un jet de pierre du Vél d'Ét.

– Vous avez raison, Mek-, un peu d'abstinence ne peut faire de mal à personne. On reprendra tout cela bien assez tôt. Le fait que vous ayez pu être alerté prouve que notre duo présidentiel n'est pas tout à fait un vain mot comme je l'avais cru. Ça me suffit pour cette fois.

Erwann Le Carantec de Boulénic a perdu le sommeil et se trouve en traitement à l'hôpital de la Santé. Le sergent Bauchat a été promu lieutenant, mais il a refusé.

– Ah, non non ! sergent Bauchat je fus, sergent Bauchat je resterai. Sergent, c'est un prénom. C'est le mien, je crois l'avoir déjà dit. Sergent, c'est un organe de mon nom, pas un décor. Si j'acceptais d'être lieutenant, c'est un peu comme si l'on me dégradait. Comprenne qui pourra, mais moi je me comprends. Tous ces livres, que j'ai lus quand j'étais sergent, j'aurais trop peur de ne plus m'en souvenir, devenu lieutenant. Et puis toutes ces choses que j'ai vues, ces derniers temps, je les ai vues comme sergent. Je ne voudrais pas les oublier sous des galons de lieutenant. Et quant aux livres qui sont sur ma table de jour, quant aux livres qui sont sur ma table de nuit, c'est le sergent comme le Bauchat qui les lira, un œil sergent, un œil Bauchat, pour une vision binoculaire.

– Toute cette affaire ne vous aurait pas un peu cogné sur le système, sergent ? lui a dit son capitaine.

– Possible. Mais je tiens aussi à cette commotion. C'est mon dernier mot.

Agatha de Win'theuil est incorrigible. Elle a fait les grands magasins et renouvelé entièrement sa garde-robe. Elle a fait l'acquisition d'ensembles, tout de même assez rigoureux. Pour se rendre chez Niedel de Dietrich-Ittenkronenheim, elle a choisi une cote de mailles véritable, laine synthétique toute nouvelle, imitation métal, mais très douce. Dans le dos, la forme en négatif, c'est-à-dire évidée, d'un arbre dont les racines paraissent enserrer les fesses (nues), tandis que le tronc et la boule de feuillage dévoilent une bonne partie du dos.

– Bonjour, mon prince charmant, dit-elle à Niedel de Dietrich-Ittenkronenheim en entrant chez lui.

– Je crains, chère Agatha, répond-il, que l'appellation de « prince » ait un peu du plomb dans l'aile, et pour longtemps.

– Vous avez raison, bien sûr. Mais où ai-je la tête, parfois ? Je me demande à quoi je pense ! Bonjour, Niedel, tout simplement. Vous avez maigri.

– Je n'ai préparé que des choses crues.

– S'il y a des huîtres, ce sera parfait.

– Il y a des huîtres, bien sûr. Regardez. Je viens de finir de les ouvrir. Mais il y a aussi divers légumes à tremper dans une sauce au yaourt et basilic ou citron huile d'olive...

– Je regrette Niedel, il n'y a pas que des choses crues.

– Vous croyez ? Quelque chose m'aurait échappé ?

– Le pain. Ça n'existe pas, voyons, le pain cru ! Le pain cru, ce n'est que de la pâte.

– Vous n'avez que trop raison. Alors je vais l'ôter de la table.

– Non. Ce n'est pas la peine d'être radical. Elles sont excellentes, vos huîtres.

– Après quoi, steak tartare !

– De cheval ?

- Je n'ai pas pu. Non, de bœuf.
- Il est remarquablement assaisonné.
- Ça vous fait quoi, d'être blonde ?
- Je m'y fais. Je crois que je vais le rester quelque temps. Les cheveux, c'est important, mais les pensées davantage.
- Pour finir, il y a des mangues.
- Ça se mange salement, les mangues.
- Après tout ça, Agatha...
- Oui ?
- Est-ce que vous croyez que...
- Que ?
- Qu'on peut faire l'amour après ça ?
- Ah oui ! Je crois que oui.
- Alors, le ferons-nous ?
- Mais j'espère bien.
- Vous me trouvez assez séduisant ?
- Mais, extrêmement !
- Ça alors... Vous pensez que j'ai des chances ?
- Que voulez-vous dire ?
- Si je suis séduisant pour vous, je peux l'être aussi pour une autre...
- Mais bien entendu !
- Alors, on le fait ?
- On le fait !
- Je ne voudrais pas abîmer votre cotte de mailles !
- Elle est souple, n'ayez crainte.
- Alors, ils le font.
- Qu'est-ce que vous allez faire, à présent, Agatha ?
- Oh, je vais m'en aller de Paris. Le sergent Bauchat m'a dit qu'il lisait en ce moment les *Mélanges pour Catherine II* de Diderot et qu'il y a trouvé cette phrase : « Paris est une coquette à côté de laquelle il ne faut pas demeurer trop longtemps. »

FIN

TABLE

La vengeance d'Agatha	7
Les mariages d'Agath-Ouyes	341
Agatha de Paris	653

Autres livres de Jacques Jouet

QUI S'ENDORT, *poésie* (Jacques Brémond)

À BOUCHE QUE VEUX-TU (Larousse)

107 ÂMES, *poésie* (Seghers)

LE CHANTIER, *poésie* (Limon)

LE DIRECTEUR DU MUSÉE DES CADEAUX DES CHEFS D'ÉTAT DE L'ÉTRANGER,
roman (Seuil)

ACTES DE LA MACHINE RONDE, *nouvelles* (Julliard)

LE POINT DE VUE DE L'ESCARGOT, *nouvelles* (L'Alsace & Le Verger)

LA MONTAGNE R, *roman* (Seuil)

LA SCÈNE USURPÉE, *nouvelle* (Éd. du Rocher)

LA RÉPUBLIQUE ROMAINE, *nouvelle* (Afat voyages)

ÉCHELLE ET PAPILLONS, LE PANTOUM, *essai* (Les Belles Lettres)

CE QUE RAPPORTE L'ENVOYÉ, *nouvelle* (Le Verger)

ANNETTE ET L'ETNA, *roman* (Stock)

DES AFFAIRES DE CŒUR, *nouvelle* (Les mille univers)

À SUPPOSER... (Nous)

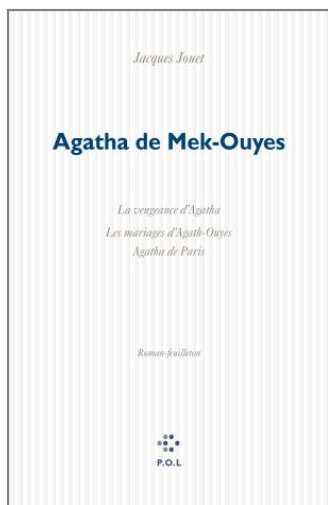
Ouvrages collectifs

OULIPO : LA BIBLIOTHÈQUE OULIPIENNE, TOMES 2 ET 3 (Seghers), TOMES 4, 5,
6, 7 ET 8 (Le Castor astral)

UN ART SIMPLE ET TOUT D'EXÉCUTION, CINQ LEÇONS DE L'OULIPO, CINQ LEÇONS
SUR L'OULIPO, AVEC MARCEL BÉNABOU, HARRY MATHEWS ET JACQUES
ROUBAUD (Circé)

Achevé d'imprimer en avril 2011
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 2223
N° d'édition : 183086
N° d'imprimeur : 11xxxx
Dépôt légal : mai 2011

Imprimé en France



Jacques Jouet
Agatha de Mek-Ouyes

Cette édition électronique du livre
Agatha de Mek-Ouyes de JACQUES JOUET
a été réalisée le 14 décembre 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en avril 2011
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782818013823 - Numéro d'édition : 183086).
Code Sodis : N49227 - ISBN : 9782818013847
Numéro d'édition : 232519.